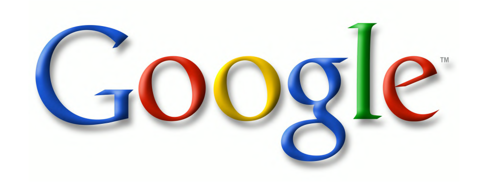
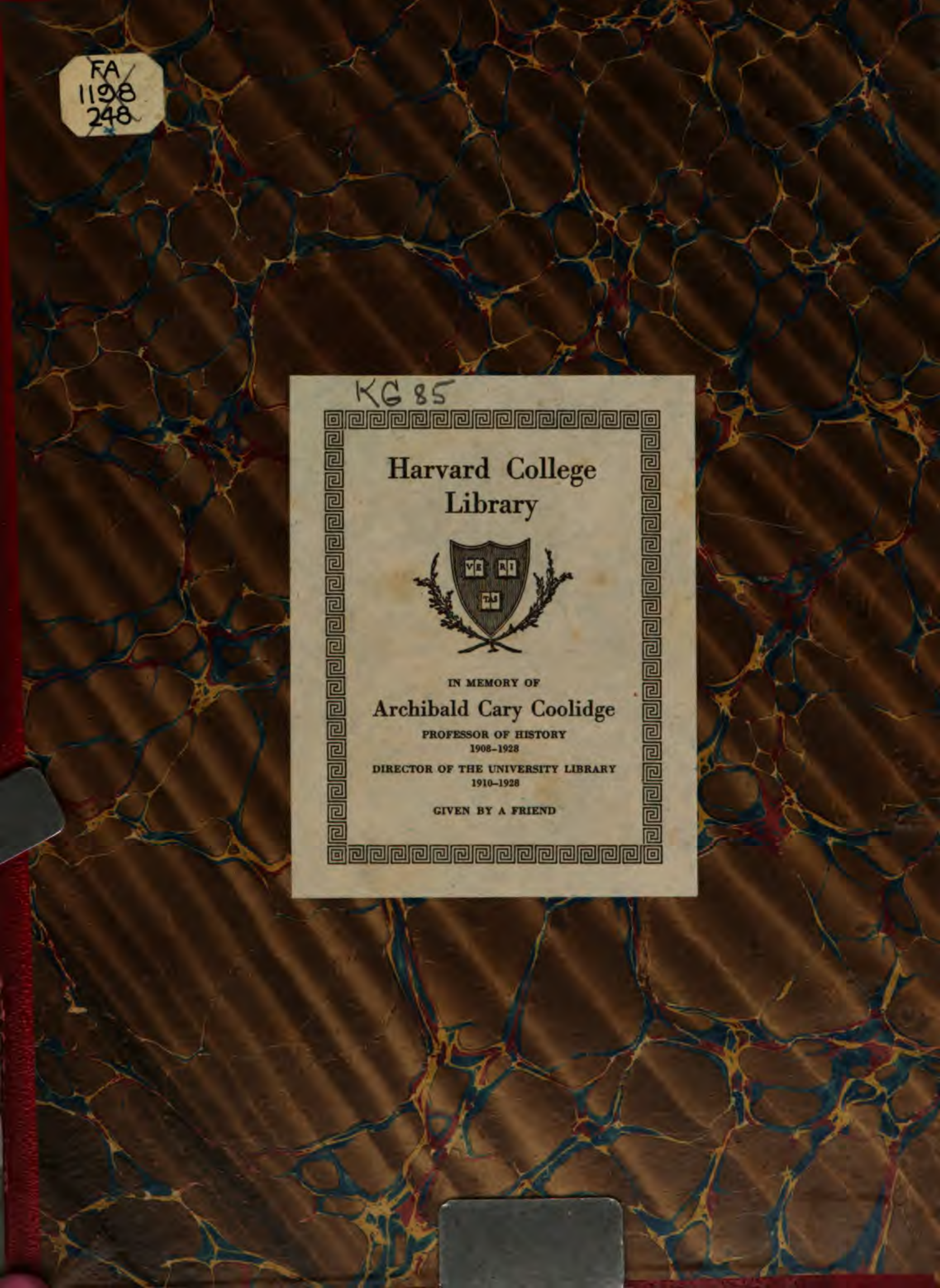




FA 1198 248
KG 85
Harvard College Library
VE RI TAS
IN MEMORY OF
Archibald Cary Coolidge
PROFESSOR OF HISTORY
1908–1928
DIRECTOR OF THE UNIVERSITY LIBRARY
1910–1928
GIVEN BY A FRIEND



1 HPl, en Coul,
3 Noir

3, Noir

H

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

CINQUANTE-NEUVIÈME ANNÉE

PARIS

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE VIVIENNE, 43

—

1891

TABLE

DU CINQUANTE-NEUVIÈME VOLUME

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



4814

1er Janvier 1891

Imp. Falconer. Paris

Journal des Demoiselles

48, Rue Vivienne, 48.

Costumes de Mme GRADOZ, rue de Provence, 67



JACQUES-LOUIS DAVID

PEINTRE D'HISTOIRE

(1748-1825)

JACQUES-LOUIS DAVID naquit à Paris en 1748; il avait neuf ans quand son père, un honorable marchand de fer, fut tué en duel. L'enfant fut alors élevé par sa mère et par son oncle, M. Buron.

Mis au collège des Quatre-Nations, le jeune Louis montra beaucoup de goût et de dispositions pour le dessin, fort péu pour l'étude. On le confia à Vien, peintre de mérite au talent sévère, ex-pensionnaire de l'Ecole de Rome.

A cette époque, nombre d'artistes et d'hommes de lettres obtenaient la faveur d'être logés dans les bâtiments du Louvre, qui était alors une vaste ruche composée d'ateliers, de domiciles étranges, découpés et nichés dans les salons et les immenses galeries du palais. Or, David avait justement pour parrain l'excellent Sedaine, le charmant auteur, secrétaire perpétuel de l'Académie d'architecture. Il fit donner à son filleul un petit logement au Louvre, tout près du sien.

C'est là que le jeune peintre travailla seul, après avoir longtemps étudié dans l'atelier de Vien; c'est là qu'il tenta cinq fois de remporter le grand prix de Rome. La quatrième fois, découragé, il s'enferma chez lui pour se laisser mourir de faim. Heureusement, Vien arriva à temps pour le sauver.

Ce prix, tant désiré, fut enfin accordé à David en 1775; il avait vingt-sept ans. Ses premières commandes, l'achèvement du décor de l'hôtel de Mlle Guimard et le portrait de cette célèbre danseuse, commencèrent à le mettre en lumière.

Nommé cette même année directeur de l'Ecole française à Rome, Vien s'empressa d'y emmener David. Ce voyage fut toute une révélation pour le jeune artiste, qui s'extasia surtout devant les peintures du Corrège, à Parme.

Pendant cinq années, il travailla sans relâche à Rome, admirablement guidé par Vien qui, fier d'un tel élève, le faisait travailler à la fois d'après l'antique et d'après les grands maîtres de l'école italienne.

Le premier tableau composé à Rome par David : *Saint Roch implorant la Vierge pour les pestiférés de Marseille*, lui attira les plus grands éloges du vieux Pompeo Battoni, le doyen des peintres italiens de l'époque.

De retour à Paris, en 1780, le jeune artiste affirma d'une manière éclatante l'orientation de son talent pur, sévère, plein de sève et de force, en produisant ces tableaux si popularisés alors par la gravure; l'*Andromaque pleurant la mort d'Hector* lui ouvrit les portes de l'Académie (1793).

A dater de ce moment, la renommée de David se répandit comme une traînée lumineuse. De la France, de tous les pays, accouraient les jeunes artistes avides de recevoir son enseignement. C'est d'alors que date la fondation de cette école célèbre qui a exercé une si longue et si profonde influence sur l'art et les mœurs du temps.

Un détail curieux : la cotisation mensuelle de chaque élève était de *douze francs*; le feu et les modèles se payaient à part.

Parvenu à la célébrité par la seule force de son talent, David, malgré ses brillants succès, restait

exempt de toute vanité. Tout à son art, qu'il adorait, il se trouvait simplement heureux de réussir dans la voie où il marchait avec une foi enthousiaste.

De mœurs austères, il cachait un caractère réservé, presque sauvage, un cœur bon et généreux.

Arrivé à trente-trois ans, il désira se former une famille.

L'histoire de son mariage donne un aperçu curieux sur son caractère aussi bien que sur les mœurs pleines de bonhomie de l'époque.

A Rome, David s'était lié avec le jeune Pécoul, fils de l'architecte-entrepreneur des bâtiments du roi de France. Plein d'enthousiasme pour son célèbre ami, Pécoul, dans ses lettres à son père, avait souvent parlé de son vif désir de le marier à une de ses sœurs. Quand David quitta Rome, il emportait une lettre de son ami pour M. Pécoul père, dans laquelle il parlait encore de ce projet, ce que David n'ignorait nullement. Mais soit oubli, soit distraction il ne remit pas la lettre au destinataire.

En récompense de ses travaux, on lui avait accordé un logement nouveau et plus vaste au Louvre ; cela l'obligea d'aller s'entendre avec M. Pécoul, qui le reçut avec un fin sourire, en disant d'un ton de gronderie amicale :

— Comment, M. David, vous avez depuis *deux ans* une lettre de mon fils à me remettre et vous en connaissez le contenu ? Il m'eût été agréable de vous voir mettre quelque empressement à établir entre nous des liens de famille...

Très flatté de ce reproche, mais un peu troublé aussi, David répondit en balbutiant, s'excusant sur son manque de fortune, sur l'obligation où il était de se consacrer entièrement à son art... Mais il songeait à part lui qu'il avait grand tort de refuser une alliance aussi avantageuse... Comme il disait qu'il lui serait agréable d'avoir une *petite alcôve* dans sa chambre.

— Pourquoi *petite* ? répondit M. Pécoul. Je vous la ferai grande, et propre à recevoir votre femme, car enfin vous devez vous marier et je vous destine ma fille. Vous voulez vivre pour l'art ? Eh bien ! travaillez pour la gloire; moi je travaillerai pour votre fortune. Venez dès ce soir souper en famille et faire connaissance avec celle que je vous destine.

Ainsi se fit le mariage de David.

Un artiste de cette trempe et de ce caractère, ne pouvait jamais se croire arrivé à la perfection, ni se contenter de la renommée déjà acquise. Toujours plus, toujours mieux, était la règle de sa vie. Dévoré du désir de retourner à Rome pour y retrouver le grand enseignement des traditions de l'art grec, il regrettait amèrement de ne pouvoir faire la dépense considérable qu'un tel voyage nécessitait à cette époque.

L'excellent M. Pecoul sut le deviner. Il mit à la disposition de son gendre la somme nécessaire, et David partit pour l'Italie avec sa jeune femme.

L'influence de David sur son époque a été immense, telle que depuis nous n'avons plus rien vu de semblable dans le domaine des arts. On a souvent prétendu que les peintres et les musiciens dirigeaient le mouvement artistique de leur temps ; nous croyons qu'ils sont plutôt le reflet, l'expression de la société où ils vivent, et qu'ils reçoivent aussi une impulsion première des penseurs, des savants, des écrivains.

A l'appui de cette opinion, nous allons jeter un rapide coup d'œil en arrière; nous verrons clairement les sources véritables où David puisa l'inspiration qui devait le guider dans une voie alors toute nouvelle et qui n'était en réalité qu'un retour aux traditions de l'art grec.

Comme les filons précieux qui vont s'épuisant dans la mine la plus riche et ne produisent plus que des matières d'ordre inférieur, l'école de peinture française et la grande école italienne avaient vu finir leur gloire, l'une avec l'art mièvre et faux de Boucher, l'autre avec les successeurs des Carraches. Longtemps alimentées par le double courant des traditions mythologiques et chrétiennes, elles en étaient arrivées à un complet épuisement.

Dès 1750, l'idée d'une rénovation artistique naissait dans l'esprit d'un groupe d'érudits florentins qui, par des études et des recherches sur les livres anciens et les œuvres d'art, s'occupaient de reconstituer l'antiquité.

Herculanum et Pompéi venaient de sortir des cendres sous lesquelles elles dormaient depuis dix-huit siècles. De tous côtés, des fouilles habilement dirigées amenaient la découverte de statues antiques, de débris de la vie gréco-romaine qui éclairaient d'un jour nouveau les recherches des savants.

A ce moment, une autre société d'érudits, d'antiquaires, d'habiles artistes arriva en Italie afin de poursuivre, à Rome surtout, leurs travaux à la source directe des traditions et des souvenirs de l'antiquité. La Ville Éternelle était alors un centre intellectuel et artistique des plus brillants. On sait quels progrès immenses les recherches et les travaux de Heyne et de Winckelman ont fait faire à la philologie et à l'archéologie, appliquées à la reconstitution des temps anciens. Il faut encore citer Lessing, qui publia son Laocoon en 1763 ; Mengs, l'érudit épris de l'antiquité, qui s'inspira des peintures retrouvées dans les villes mortes du Vésuve ; le chevalier Hamilton, qui publia des travaux et des dessins très remarquables sur les vases de l'Étrurie ; et enfin Gessner, avec ses fameuses *Idylles*, accompagnées de compositions exécutées par lui-même dans le plus pur goût antique.

Ces savants, ces artistes formèrent avec les Florentins le groupe qui donna la première impulsion à un retour vers la grandeur et la simplicité de l'art grec. Ce mouvement, déjà très prononcé à Rome quand David y arriva, l'était surtout lors de son deuxième séjour.

Il s'y trouva en contact avec des esprits éminents et tout un monde d'amateurs intelligents et cultivés, utiles collaborateurs des savants, qui vivaient au milieu des souvenirs de la Grèce et de Rome et n'avaient souci d'autre chose.

Le jeune peintre subit l'influence de ce milieu et s'y abandonna entièrement. Ce grand mouvement intellectuel l'enveloppa de toutes parts. Son génie s'en pénétra, y trouvant la formule qui satisfaisait ses aspirations et devait le conduire à une très glorieuse renommée. Il s'éprit donc de l'antiquité païenne avec cette sincérité, cette véhémence, cette profondeur de conviction qu'il devait apporter dans tous les actes de sa vie d'artiste et d'homme politique. Le *Serments des Horaces* (musée du Louvre) est le premier tableau fait par David dans cet ordre d'idées. Rapporté à Paris à son retour, en 1785, il y produisit une sensation extraordinaire d'étonnement et d'admiration.

Pendant les années qui suivirent, jusqu'en 1789, David apporta une complète rénovation dans les arts en produisant plusieurs de ses tableaux les plus célèbres, dont les sujets étaient toujours choisis parmi les actions héroïques de l'histoire grecque ou romaine : *Brutus rentrant dans ses foyers après avoir condamné ses fils*; *Socrate sur le point de prendre la ciguë*, ce dernier commandé par M. Trudaine au prix convenu de six mille francs, et payé dix mille, tant il en fut satisfait; *les Amours de Pâris et d'Hélène*, pour le comte d'Artois, qui négligea toujours de le payer.

C'est par l'interprétation directe de la nature que David sut donner à ses personnages ce modelé solide, cette justesse de traits, cette pureté de lignes dont la perfection même est peut-être achetée aux dépens du mouvement et de la vie. Le premier de son temps, il chercha à mettre dans ses tableaux ce que plus tard on appela la « couleur locale », en faisant exécuter, d'après ses dessins et ses indications, les meubles et les costumes, qui devaient figurer sur ses toiles.

La haute société parisienne suivait les travaux du grand artiste avec une curiosité, un intérêt passionnés; elle prit goût à cette nouveauté, s'empressa de le suivre dans cette voie, et c'est ce qui amena bientôt un entier changement dans les vêtements et l'ameublement.

Plus de sièges moelleux aux contours arrondis; ils furent remplacés par des formes au galbe sévère, aux angles arrêtés; les bois laqués disparurent devant l'acajou sombre, décoré de bronzes dorés copiés sur des modèles grecs. Toujours éprises de nouveauté, les femmes s'empressèrent de suivre le mouvement en réformant leur costume. On vit disparaître la poudre... plus de mouches, presque plus de rouge... adieu paniers, longs corsets blindés de baleines serrées, adieu les hauts talons à la Pompadour! Chevelures noires et blondes se portèrent flottantes et bouclées, ou se nouèrent sous les bandelettes d'or, comme dans les tableaux du maître. Hélène, Camille donnèrent la mode aux Parisiennes.

Ici se termine (1789) la première et brillante période de la vie artistique de David. Malgré la renommée qu'il avait acquise, sa vie privée était des plus simples. Voué au travail, absorbé par son art, il se délassait de son labeur par les douceurs de la vie de famille, entre sa femme et ses jeunes enfants.

Admiré, recherché par le monde le plus choisi, il trouvait encore du temps pour exécuter ces portraits merveilleux dont le musée du Louvre a recueilli quelques-uns, y compris le sien.

Les portraits de David, exécutés à des âges différents, nous montrent un visage à l'expression un peu dure dans la jeunesse, sérieuse et sévère, mais bienveillante, dans l'âge mûr, et toujours éclairé par des yeux extraordinairement vifs et intelligents. Il gardait à la joue, près de la bouche, une légère grosseur trace d'un coup de fleuret reçu dans sa première jeunesse, grosseur qui sans le défigurer, enlevait beaucoup d'expression à son visage, et augmentait chez lui une certaine difficulté de prononciation.

La révolution de 1789 enthousiasma David, le prenant par tout ce qu'il y avait en lui de noble et de généreux. Avec ce fond de candeur qui se trouve dans toute âme d'artiste, il se persuada que l'humanité allait soudain devenir meilleure, par l'application des grands principes de liberté et par l'imitation des sublimes vertus de l'antiquité républicaine. Là est l'explication véritable de l'exaltation très sincère, avec laquelle il prit part aux événements de cette époque tragique.

Entièrement convaincu, dévoué à ses opinions, il risqua sa tête en les soutenant, et jamais n'en recueillit aucun profit. Différence sensible, et tout en son honneur, d'avec les politiciens de notre temps, qui ne voient dans la vie politique qu'une carrière à exploiter le plus fructueusement possible.

L'ère révolutionnaire amena une modification complète dans la manière de David. Sa renommée, ses opinions, le désignaient naturellement comme le peintre des actes et des hommes de la Révolution.

En 1790, l'Assemblée constituante lui commanda de représenter le *Serment du Jeu de*

Paume, en lui assignant pour atelier l'église des Feuillants, près des Tuileries. Mais les événements allaient plus vite que son pinceau; un an après, il lui était devenu impossible d'achever ce tableau; les héros d'hier, devenus suspects, persécutés, dispersés, ne pouvaient plus poser devant lui.

Député de Paris à la convention, David fut en outre membre du comité d'instruction publique et du comité de sûreté générale. A deux reprises même il présida la Convention.

Pendant la durée de sa vie politique, il fit peu de peinture, et s'occupa surtout des questions qui intéressaient les arts, proposant des réformes utiles, comme la réorganisation du Muséum et la suppression d'abus criants.

Ami de Marat, de Robespierre, il les regardait, le premier comme un nouveau Phocion, le second comme un autre Socrate, tant ses illusions l'abusaient étrangement! Il vota avec eux la mort de Louis XVI. Ces redoutables amitiés faillirent lui coûter la vie. Dans une orageuse séance d'avril 93, il s'obstina à soutenir Marat, violemment attaqué par Pétion, qui lui cria :

— Mais c'est le dévouement d'un honnête homme en délire!... Tu t'en apercevras, David!...

C'est en 93 qu'il peignit le conventionnel *Michel Lepelletier de Saint-Fargeau*, assassiné par le garde du corps Pâris; le fameux *Marat expirant dans sa baignoire*; la mort du petit tambour *Barra*, serrant sur son cœur les couleurs de la nation; les portraits de Bailly, de Prieur de la Marne, de Bazire, de Grégoire, etc., œuvres fortes et délicates, qui attestent la souplesse étonnante de son talent.

En traitant ces divers sujets avec le style grave, élevé, qui convient à l'histoire, David ouvrait à son génie une voie nouvelle par le retour à la simplicité, à l'interprétation directe de la nature. A ce moment, il paraît avoir complètement délaissé, presque oublié, l'emphase un peu théâtrale avec laquelle il peignait les sujets grecs et romains.

Cependant la Convention le chargea d'organiser ses grandes fêtes populaires pour célébrer, tantôt la prise de Toulon sur les Anglais, par un jeune général nommé Napoléon Bonaparte; tantôt l'apothéose, au Panthéon, du jeune Barra, ou la grande fête de l'Être suprême (prairial an II). Rien de curieux comme le détail de ces solennités, célébrées avec une pompe extraordinaire.

Peu de jours après la chute de Robespierre, au 9 thermidor, David, violemment attaqué par plusieurs de ses collègues comme complice de Robespierre et ami de Marat, faillit être envoyé à l'échafaud; vigoureusement défendu par Thibaudeau et Legendre, grâce aussi au prestige de sa renommée, il en fut quitte pour quelques mois d'emprisonnement. Relâché, puis arrêté de nouveau et mis au Luxembourg, il y passa encore trois mois, pendant lesquels il charma ses loisirs de prisonnier en traçant l'esquisse des *Sabines*.

Qu'était devenue la famille David pendant les années de la Terreur? Mme David, à qui la révolution inspirait une horreur profonde, éprouva un véritable chagrin de voir son mari se jeter ainsi violemment dans le mouvement politique. Elle resta cependant près de lui jusqu'à la mort du Roi; mais alors, elle le quitta, sans qu'il y eût brouille entre eux, emmena ses deux filles, et lui laissa ses deux fils.

Quand plus tard, elle apprit que son mari était menacé, arrêté, emprisonné, elle accourut près de lui. Jamais plus elle ne s'en sépara, et jusqu'à la mort de David dans l'exil, elle lui montra un dévouement, une tendresse inaltérables.

Rendu définitivement à la liberté en Brumaire an IV (26 octobre 1795) par l'avénement du pouvoir Directorial, David cessa de s'occuper de politique et l'art redevint la grande passion de sa vie.

La paix à l'intérieur et la sécurité revenues avec le Directoire, il y eut en France un long soupir d'allègement. Ce fut comme une éclosion universelle d'artistes, de savants, d'écrivains tels que Laplace, Cuvier, Bichat, M.-J. Chénier, N. Lemercier; David, Girodet, Gérard, Gros, ses élèves.

Le mouvement intellectuel et mondain reprenait au milieu d'une fièvre de plaisirs. Les mœurs policées et courtoises de l'ancienne société française reprenaient droit de cité, ramenées par une aristocratie nouvelle, composée des débris de la noblesse et de tout ce qui comptait par le talent, l'esprit, la beauté (1).

THOMÉ DE GAMOND.

(La fin au prochain numéro.)

(1) *Louis David, son Ecole et son temps*, souvenir de M. E.-J. Delécluze. — Paris, Didier, 35, quai des Augustins, 1853.

ANECDOTE

Une femme vaine et ambitieuse demandait à Théano, fille de Pythagore, par quel moyen elle pouvait se rendre illustre :

« En filant votre quenouille, lui répondit-elle, et en prenant soin de votre ménage. »

BIBLIOGRAPHIE.

EN ESCLAVAGE

PAR MADAME P. DE NANTEUIL

—

A deux reprises les ouvrages de Mme de Nanteuil ont été couronnés par l'Académie française, et, loin de se reposer sur ses lauriers à l'exemple de bien d'autres, cet auteur nous paraît, d'année en année, faire sans relâche de nouveaux progrès. Son dernier livre : *En Esclavage*, a un mérite d'actualité fort appréciable, en ce moment où tous les yeux sont tournés vers l'Afrique et où un généreux prélat dénonce tant de cruautés hideuses à l'indignation des peuples civilisés.

C'est pourtant sous le règne de Louis-Philippe que le colonel de Belcourt et sa famille s'en vont courir en Algérie de tragiques aventures, ce qui a permis à Myrbach, l'illustrateur du volume, de nous donner la plus charmante restitution des modes de 1830, coiffures à la girafe, manches à gigots, chapeaux... presque aussi ridicules que ceux sous lesquels aujourd'hui les jeunes femmes sont jolies.

Le roman commence rue de Sèvres, dans un vieil hôtel, au milieu d'une famille de la vieille roche très finement peinte, avec l'aide certainement de souvenirs transmis s'ils ne sont pas personnels. On n'invente point des types tels que ceux de la comtesse Antoinette, chanoinesse d'un chapitre de Bavière, qui fut *brigande* en sa jeunesse et n'échappa que par miracle aux noyades de Carrier. C'est un excellent portrait de grand'tante, un caractère original et inflexible soutenu avec une force qui fait grand honneur au talent d'observation ou d'évocation de Mme de Nanteuil.

Autour de cette curieuse héroïne les personnages sympathiques ne manquent pas, depuis la charmante marquise de Lespine qui nous raconte d'une façon saisissante les « Mariages Républicains », jusqu'à la douce Mme de Belcourt, la mère de ce petit Jean, qui devient le héros du récit; depuis le vieux serviteur Martin jusqu'à Léon le pleurnicheur, qui fait, en compagnie de son chien Azor, un voyage d'hiver si comique et si touchant, sur l'impériale de la diligence de Paris à Marseille; depuis le brave capitaine Sauvaire, le patron de la *Bonne-Mère*, jusqu'à la gentille Marthe.

Les aventures, commencées à Paris, continuées au collège de Juilly, arrivent à leur point culminant dans la concession d'Algérie où des colons qui nous intéressent sont enlevés par les Maures. Leur captivité, le voyage de la caravane à travers le désert, la vente de chair humaine au marché de Laghouat, les détails atroces de la traite des nègres, le combat naval entre la *Bonne-Mère* et le corsaire, tout cela compose un récit auquel ont part à la fois, sans se confondre, l'histoire et le roman. Le lecteur, tout en s'amusant, tout en passant des larmes au rire, tout en se laissant emporter au cours de ces aventures passionnantes, apprend d'une façon inoubliable l'histoire de l'une de nos plus glorieuses conquêtes.

Les livres de Mme de Nanteuil ont toujours ce caractère de franc patriotisme; il y règne un accent militaire tout viril. Cette plume qui excelle à peindre les sentiments de la femme, de la mère, ressemble aussi parfois à celle d'un soldat; ajoutons qu'elle garde toujours, mérite plus rare qu'on ne pense, le ton de la très bonne compagnie (1).

UNE ÉLÈVE DE SEIZE ANS

PAR ERNEST LEGOUVÉ

—

Le nom seul de M. Legouvé indique assez la très haute valeur de son livre dont il nous explique le but dans une courte préface. Cet éducateur exquis suppose une jeune fille de seize à dix-sept ans qui vient d'achever ses cours et, à côté d'elle, son grand-père lui donnant quelques leçons propres à éveiller chez elle deux qualités dont on ne se préoccupe pas assez, dit-il, dans l'enseignement actuel : la réflexion personnelle et l'imagination.

L'âge de seize ans n'est que le point de départ, l'élève grandit à mesure que les leçons avancent; c'est-à-dire que toutes les jeunes filles, et même beaucoup de jeunes femmes, pourront recevoir avec autant de profit que de plaisir ces leçons d'histoire, de géographie, de littérature, etc., dont les titres seuls sont séduisants, exemples : *Rôle de l'Enfant dans la poésie*; *la meilleure Amie des jeunes filles*; *Bonne âme*, *Belle âme*, *Grande âme*; *l'Education de Voltaire par ses logements*; *la Morale de La Fontaine*; *les Jeunes filles dans Molière*, etc.

M. Legouvé, en nous montrant quelle part ont

---

(1) *En Esclavage*, par Mme de Nanteuil. 1 vol. in-8 illustré : 4 fr. Librairie Hachette, boulevard Saint-Germain.

eue les femmes dans le génie du XVII[e] siècle, prouve qu'il dépend beaucoup d'elles de former le jugement public en littérature. Leur opinion, toujours mêlée d'un peu de passion, entraîne celle des hommes et le seul moyen qu'elles ne poussent pas ceux-ci à aimer les œuvres prétentieuses et malsaines, c'est de leur apprendre à aimer le beau, d'allumer dans leur esprit *le feu qui dure*, le feu de l'enthousiasme bien placé (1).

Dans les ténèbres de l'Afrique

PAR H.-M. STANLEY

Le prix élevé de cet ouvrage le place dans la catégorie des livres d'étrennes; nous ne pouvons nous dispenser de l'indiquer comme l'un des plus curieux qui aient paru depuis des années. Stanley n'est pas un écrivain, il manque de précision et de simplicité, il s'embarrasse souvent dans de longues phrases déclamatoires et son livre aurait gagné à nous être donné sous forme de notes, ce qui l'eût abrégé d'un bon quart.

Mais le sujet par lui-même est si intéressant! Quel roman pourrait être comparé à cette prodigieuse aventure qui eut pour but avoué la recherche et la délivrance du prisonnier Emin-Pacha, gouverneur de la province de l'Equatoria? La traduction, en dix langues différentes, a permis au monde entier de suivre le hardi explorateur américain à travers les régions merveilleuses de l'Afrique intérieure, dont on lui doit la découverte.

Ce qu'a souffert ce groupe d'intrépides lancés à travers tant de périls inconnus est inimaginable. Stanley porte la trace de ses fatigues sur son visage vieilli, dans son corps brisé. L'effort de courage qui lui a fait achever en quelques mois, avant de rentrer en Europe, une relation qui intéressait à la fois le monde savant, le monde politique et tous les amateurs si nombreux de féerie, — de féerie réelle et véridique, — n'est pas le moindre de ses hauts faits.

Les Américains veulent s'offrir le plaisir d'entendre raconter de vive voix, par le voyageur lui-même, ses misères et ses triomphes. Il doit aller leur décrire, dans une série de conférences, la Terre aux herbes, les Colosses de la Semliki, les cataractes du Rouvenzari, les brumes éternelles de l'Ousongora, les interminables pacages « mouchetés de troupeaux » qu'il traversa sur un espace de trois cents lieues avant d'arriver à l'Océan. Pendant ce temps, il ne tiendra qu'à vous, mesdemoiselles, de goûter un amusement qui sera aussi une étude : les deux beaux volumes in-octavo, illustrés de 150 gravures, contiennent aussi trois cartes qui préciseront pour vous la géographie de l'Afrique; n'est-il pas indispensable de la connaître un peu, au moment où nos intérêts coloniaux de ce côté sont l'objet de tant de débats? Les femmes ne peuvent pas toujours se dérober à la conversation sérieuse qui se tient autour d'elles, et il est bon du moins de comprendre, dans tous les cas d'avoir des clartés suffisantes là-dessus, comme sur tout le reste (1).

THEATRE A LA MAISON

PAR MADAME B. VADIER

Ce livre charmant comble une lacune très souvent déplorée par les familles et dans les pensions. Où trouver, se demandait-on, des pièces courtes, amusantes et morales, que des enfants puissent jouer facilement, qui se fassent écouter d'un jeune public avec plaisir, d'où se dégage, sans qu'il y paraisse, une leçon de morale?

M[me] B. Vadier a répondu, elle a donné cette série de petites pièces à trois ou quatre personnages que nous sommes parfaitement capables, nous autres, qui avons depuis longtemps laissé derrière nous l'enfance et même la jeunesse, de goûter et d'applaudir pour notre propre compte, tandis que les tout petits en feront leurs délices. C'est que chacune de ces mignonnes comédies est *écrite* et *pensée*. Les livres niais ne peuvent être de bons livres; ils sont dangereux presque à l'égal des livres immoraux, puisqu'ils empoisonnent de sottise l'esprit qui s'en nourrit. Or il y a beaucoup de livres prétendus moraux qui sont la niaiserie même. Il faut donc faire bon accueil aux vrais bons livres, honnêtes et spirituels à la fois.

Lisez : *Qu'en ferai-je? les Enfants célèbres, la Fée, le Précepteur, la petite Nièce*, et vous me direz s'il ne se trouve pas là, en miniature, toutes les qualités nécessaires au talent dramatique : logique, bon sens, cette gaîté communicative qui fait jaillir le rire, cette sensibilité franche qui va droit au cœur. Puisse chacun des petits chefs-d'œuvre de M[me] Vadier avoir beaucoup de représentations (2).

TH. BENTZON.

(1) *Une élève de seize ans*, par E. Legouvé, de l'Académie française. 1 vol. illustré, 7 fr. Hetzel, 18, rue Jacob.

(1) *Dans les ténèbres de l'Afrique*, par H.-M. Stanley, 2 vol. brochés, 30 fr. — Hachette, 79, boulevard Saint-Germain.

(2) *Théâtre à la maison et à la pension*, par B. Vadier. 1 vol. illustré, broché, 7 fr. Hetzel, 18, rue Jacob.

CONSEIL

S'il faut écrire son journal.



C'EST là une question fréquemment soulevée dans le monde des jeunes filles, et comme elle est souvent aussi adressée à votre journal, mesdemoiselles, j'ai pensé que ce sujet intéresserait un certain nombre d'entre vous.

Il est complexe. Cette question dont je parle : Est-il bon d'écrire son journal? n'aurait pas sa raison d'être si la réponse était facile, s'il suffisait d'un peu de bon sens pour la résoudre. Il faut donc que nous l'examinions ensemble en elle-même, d'abord, puis que chacune de vous s'examine, s'interroge, et décide, d'après les indications de la saine raison, s'il lui est utile ou nuisible de s'épancher sur le papier, de laisser la bride à son imagination, de scruter et d'inscrire ses pensées, de perpétuer l'expression de ses sentiments.

Ce qui rend un journal intime utile ou dangereux, c'est d'abord le but qu'on se propose en l'écrivant. L'expansion est naturelle aux jeunes filles ; mais parfois elles la détournent de leur véritable source, et, sous prétexte de déverser le trop-plein de leur cœur et de leur esprit, elles cachent soigneusement leurs idées et leurs sentiments à ceux qui pourraient et devraient les diriger, remplaçant de saines et douces confidences par le secret du cahier soigneusement caché, dans lequel peuvent s'étaler, sans crainte de la critique ou du conseil, mille pousses folles, mille jets imprudents. D'autres fois, l'amour-propre tient la plume; on aime à se faire à soi-même son propre portrait, qui se trouve n'être bien souvent qu'un portrait de fantaisie, on se prépare une sorte de miroir moral plus ou moins au point, dans lequel on se plaît à se mirer et à s'admirer.

Si l'on n'a d'autre but, en écrivant un journal, que de satisfaire sa vanité, de se laisser aller à une vaine démangeaison d'écrire, ou d'épancher des sentiments soigneusement cachés à l'œil maternel, il est certes dangereux de se livrer à cette occupation, et elle est au moins bien inutile. Telle impression passagère, qui ne ferait qu'effleurer l'esprit si l'on ne se hâtait de la fixer sur le papier, prend tout à coup de l'importance, s'affirme et arrive à influencer les idées et la conduite. D'ailleurs, ce tête-à-tête avec soi-même développe chez certaines natures des germes d'exaltation et de sensibilité exagérée qui peuvent influer sur la vie entière.

Mais un journal peut être un ami et un conseiller en même temps qu'une satisfaction de cœur et d'esprit quand, y inscrivant comme en un mémorial les événements, les impressions, les sentiments de sa vie, on y cherche la lumière et l'enseignement, s'efforçant de penser droit, de voir juste, dégageant de toutes choses une idée saine, élevée, utile, recueillant les leçons que Dieu donne dans chacun des incidents de la journée, ayant le courage de se juger, s'encourageant parfois, sachant se condamner. Ne croyez pas que je parle ici d'un examen de conscience dont l'austérité éloignerait certes, de la plupart des jeunes filles, la fantaisie de prendre une plume. J'admets, dans une certaine mesure, le besoin d'expansion de la jeunesse. A l'âge où tout éclôt, où l'on assiste en soi-même à une fête perpétuelle, à un épanouissement radieux, il est naturel d'épancher sa joie, d'affirmer la vie qui déborde, et de prendre plaisir, en dehors de toute vanité, à la forme presque toujours gracieuse que prennent les idées et les impressions. Toute cette vie intense et charmante, c'est Dieu qui la donne; pourquoi ne pas s'y plaire en lui rendant grâces? Plus tard, on ressent un peu de bonheur à revoir ces traces de joie consignées en pleine jeunesse, de même qu'on retrouve un vague parfum en feuilletant l'album où l'on a fait sécher des roses. Il est encore légitime d'épancher ses peines ; mais quel écueil ici ! Au milieu des bonheurs intenses dont je parlais, il y a souvent un germe de mélancolie dont la douceur est perfide, et qui, si on le cultive, devient un arbre empoisonné dont l'ombre tue les joies et gâte la vie. A seize, à vingt ans, on croit souffrir et l'on irrite cette souffrance vague en s'y complaisant et en la déversant en des flots d'encre. C'est là que doit intervenir la raison, c'est là que l'âme doit primer l'imagination, et que l'énergie doit triompher de ce qui n'est pas dans l'ordre.

Pour résumer tout ce que je viens de dire, il ne faut pas écrire son journal s'il n'a d'autre raison et d'autre effet que de développer ce qui est mauvais, dangereux ou seulement inutile. Mais on peut l'écrire, on l'écrira avec fruit si, en y laissant l'écho de sa vie, on demande à cette vie ainsi déroulée au jour le jour son enseignement et son progrès. Car, après tout, il faut s'habituer à cette grande pensée que l'on est ici-bas pour devenir bons, encore meilleurs, et que, par une disposition providentielle, le bonheur est inséparable du devoir et du perfectionnement.

M. MARYAN.

LA FEUILLERAIE

I



Le temps était lourd, orageux. Les flots de la rivière, en s'écoulant lentement, comme endormis, reflétaient un ciel gris, aux teintes plombées, coupées çà et là de plaques blanches et livides. Une brise chaude courbait légèrement les roseaux des berges et passait à travers le feuillage, presque sans l'agiter. Le soleil manquait à ce jour d'été, fatigant, oppressif. Un malaise visible pesait sur tous les êtres; les oiseaux se taisaient, les vaches brunes et rousses s'étaient laissées tomber sur l'herbe grasse de la prairie, un chien humait l'air avec inquiétude et poussait de temps à autre un hurlement plaintif.

La vie de la nature semblait suspendue par la menace de l'orage, par le fluide mystérieux répandu dans l'air. Mais l'activité humaine ne s'arrêtait pas, et des bâtiments de la fabrique groupés au bord de la rivière sortaient à la fois des rumeurs, des roulements de camions, des voix humaines, bourdonnement d'une ruche gigantesque, tandis que, s'échappant des fours construits régulièrement un peu à l'écart, une fumée lourde montait lentement et comme avec effort dans l'air raréfié.

Non loin de la fabrique se trouvait la maison du maître, un vieux manoir dont la partie la plus ancienne était bâtie en briques, et auquel on avait rajouté avec le temps ici une aile, là un pavillon, ce qui eût formé l'anachronisme le plus choquant, si les plantes grimpantes qui recouvraient de temps immémorial les briques décolorées ne s'étaient hâtées, dans leur rapide et généreux épanouissement, de cacher la nudité des murs modernes, et d'atténuer le contraste des larges fenêtres à balcon avec les petites ouvertures à vitres multiples d'autrefois. Grâce à ce fouillis de lierre, de roses du Bengale, de clématite et de passiflore, qui s'étendait en liberté et élevait ses pousses jusqu'au vieux toit tacheté de lichens, grâce aussi au jardin démodé, mais ombreux, qui entourait la maison et descendait en pente douce jusqu'à la rivière, cette demeure était pittoresque, riante, et éveillait une idée de bien-être et de paix.

La grille donnant sur le chemin était toujours ouverte. La cour sablée était bordée par les écuries et les remises, et comme trois heures sonnaient à l'horloge de la fabrique, une américaine à l'ancienne mode sortit de la remise, tout attelée, et fit crier le gravier de la cour. Aussitôt, une femme d'environ soixante ans se pencha à l'une des fenêtres du rez-de-chaussée.

— Jacques, il y a un colis à prendre à la gare, ne l'oubliez pas... Avez-vous tiré le vin de la cave?

— Oui, mademoiselle, répondit le cocher, un vieil homme à la tête grise, qui jetait un dernier coup d'œil au harnachement de sa bête.

— Et revenez bon train, car il faudra puiser de l'eau fraîche, porter la table et aider à dresser le couvert sous la charmille... Mais j'y pense, reconnaîtrez-vous mon neveu?

Le vieillard, qui montait tranquillement sur son siège, se retourna avec un sourire.

— Depuis que je ne l'ai vu, la barbe a dû lui pousser. Mais je ne m'y tromperai pas, mademoiselle, et d'ailleurs les voyageurs ne sont pas nombreux aux Aubettes.

La voiture s'ébranla. C'était un antique véhicule dont la pesanteur naturelle s'était accrue d'un nombre infini de boulons, destinés à assurer la sécurité de sa vieillesse, et qui ne roulait qu'avec un affreux bruit de ferraille. Le cheval était robuste, mais laid, et son allure avait plus de force que de vitesse. Comme l'équipage passait devant la fabrique, attirant aux fenêtres quelques enfants ou des jeunes filles curieuses, une voix impérative se fit entendre.

— Arrête, Jacques, je monte.

Un homme un peu moins âgé que Jacques, au visage excessivement coloré sous une forêt de cheveux blancs, et offrant avec la maîtresse du manoir une ressemblance frappante, se tenait sur le chemin, vêtu d'un léger veston et coiffé d'un chapeau de paille.

— Monsieur me permettra de lui dire qu'il n'est pas raisonnable, s'écria Jacques arrêtant son cheval, mais ne se pressant pas de descendre de son siège. Il fait lourd, l'orage menace, Monsieur avait son mal de tête ce matin, et Mlle Sylvie ne le laisserait pas, bien sûr, aller à la gare sur cette route brûlante.

— Mêle-toi de tes affaires, je te prie, dit le vieillard d'un ton sec. Il ferait beau que ma sœur et mes domestiques m'empêchassent d'aller au-devant de mon neveu, que je n'ai pas vu depuis dix ans! Allons donc, je ne suis pas encore tombé en enfance!

Il avait déjà ouvert la portière lorsqu'une voix

perlée poussa à la fois un cri d'appel et une exclamation d'étonnement.

— Mon oncle! Qu'est-ce que vous faites? Où allez-vous donc, s'il vous plaît, par ce temps détestable et avec les malaises dont vous vous plaignez ces jours-ci?

Une jeune fille venait de sortir en courant de la cour de la fabrique et posait la main sur la portière.

C'était une main d'enfant, petite et trouée de fossettes, qui avait tout juste la force de tourner la rude poignée de cuivre. Le vieillard ne chercha point cependant à l'écarter. Il avait, tout à l'heure, protesté avec colère contre l'ingérence dans ses affaires des femmes et des serviteurs; mais l'expression de son visage parut toute différente lorsque, demi souriant, demi confus, il rencontra le regard de la nouvelle venue.

Lui était extraordinairement grand et fort, et elle, à ses côtés, avait l'air d'une enfant ou semblait la miniature d'une femme. Ses traits, comme sa taille, étaient délicats, sa voix douce et musicale, ses yeux bleus tendres et pénétrants. Qui l'eût vue passer ou eût regardé sa physionomie au repos, l'eût certes prise pour la personnification de la grâce dans la faiblesse. Cependant, le grand vieillard robuste crut devoir s'excuser.

— Oui, chérie, je sais combien tu soignes ton vieil oncle; mais enfin, je ne suis pas un infirme, et si je dois me renfermer chez moi et ne plus monter dans une voiture, autant vaut m'enterrer tout de suite! Voyons, mignonne, sois raisonnable.

— Certes, je le suis! Demain, si l'orage s'éloigne et avec lui vos maux de tête, vous ferez, si cela vous plaît, six ou sept lieues avec votre parent, et vous le lasserez vite, j'en suis sûre, bien qu'il ait quelque trente ans de moins que vous. Mais sortir à cette heure, sous cette chaleur lourde, quand vous êtes souffrant, c'est vouloir désoler tante Sylvie et m'inquiéter horriblement! Moi qui venais justement vous demander un conseil pour le dessin du nouveau service!

— Allons, monsieur, je manquerai le train, décidez-vous, dit Jacques d'un ton flegmatique.

Mais il parlait comme un vieil hypocrite, car il savait bien que c'était tout décidé, que son maître, quelque désir qu'il eût d'accueillir son neveu en hôte empressé, n'avait jamais su dire non à la jeune fille, qui détachait doucement de la portière sa grande et forte main.

M. de Sommerives poussa un léger soupir de regret.

— Allons, je reste, dit-il. Reviens vite, et dis à mon neveu que je serais allé au-devant de lui, si...

Mais le reste de la phrase était bien inutile. Jacques, bien qu'un retour de volonté de son maître ne fût pas à craindre tant que sa nièce était là, avait jugé à propos d'allonger un coup à son cheval, qui, surpris et fâché de ce procédé extraordinaire, était parti avec une sorte de fureur.

— Petite, ah! petite, c'est vraiment honteux, à mon âge, d'obéir ainsi à une mauviette comme toi, dit M. de Sommerives, souriant malgré lui au visage légèrement malicieux qui se levait vers le sien.

Nelly avait pris son bras, ce qui ne se pouvait faire sans qu'elle se haussât sur la pointe des pieds, et elle le ramenait doucement vers la maison.

— Est-ce qu'il serait digne de la force de résister à la faiblesse? Vous m'appelez souvent un tyran, oncle Aymard, mais vous savez bien, au fond, que je ne veux que vous garder contre vos imprudences.

— Est-ce que j'en commets tant que cela, mademoiselle Grognon? Et vraiment les rôles ne sont-ils pas par trop outrageusement renversés? Une petite fille de votre âge, qui ne devrait savoir dire que : Oui, mon oncle! prêcher sans relâche et prétendre me persuader que je suis vieux, malade, et que chaque pas ou chaque mouvement me jette vers la tombe! Ah! fillette, je suis plus fort, crois-le bien, que beaucoup d'enfants de dix-huit ans, et quand tu auras, comme moi, atteint cette soixantaine qui te paraît aujourd'hui une des limites de l'extrême vieillesse, je te souhaite d'être aussi robuste que le pauvre oncle auquel tu veux faire mener une vie de valétudinaire... En tout cas, tu t'étonneras de ne pas te trouver trop vieille, de te sentir le pied sûr, l'œil bon et le cœur chaud.

Il souriait, elle fit comme lui, puis, le regardant avec un œil si brillant qu'on eût pu y soupçonner une larme :

— Non, dit-elle d'un ton plus sérieux, je ne vous trouve pas vieux, vous le savez bien. Mais pourquoi m'obliger, nous obliger tous à vous rappeler que l'excès même de votre force est une menace, et que vous devez redouter ce que, ainsi que vous le dites, beaucoup de jeunes gens vous envieraient : la richesse excessive de votre sang?

Lui aussi redevint sérieux.

— Oui, oui, j'ai ma vie à ménager, dit-il avec une émotion soudaine, car mon œuvre n'est pas achevée; il faut, pour Sylvie et pour toi, que je relève la fabrique... A Dieu ne plaise que je parte maintenant!

Les yeux de la jeune fille se remplirent de larmes de reproches.

— Quelle petite folle! s'écria M. de Sommerives, reprenant brusquement sa gaieté; c'est moi qu'on gronde, et c'est elle qui pleure! Allons,

parlons d'autre chose. Tu avais un dessin à me montrer?

— Peut-être, mais ce sera pour demain. Vous allez rentrer avec moi; je vous installerai sous la charmille, où vous aurez tout à l'heure l'agrément de voir dresser le couvert pour faire un repas comme vous les aimez tant. En attendant, je vous apporterai votre pipe, vos journaux, et pendant que vous vous reposerez, j'irai, pour vous être agréable, mettre ma robe neuve en l'honneur de votre neveu.

— C'est cela... As-tu vu si sa chambre est prête?

— Oh! ça, c'est l'affaire de tante Sylvie.

En ce moment, ils entraient dans la cour, et le profil de Mlle de Sommerives apparaissait à la fenêtre. Elle se tourna vers eux, leur adressa un petit sourire et reprit son ouvrage, sans se douter que son frère, dédaigneux de ses instructions, avait voulu aller à la gare sur une route sans abri.

M. de Sommerives baissa la voix.

— Oui, mais, vois-tu, ta tante Sylvie, qui est parfaite pour veiller aux nettoyages, choisir le linge, etc., ne sait pas bien ce qui peut être agréable à la jeunesse... Je suis encore plus ignorant qu'elle, moi; mais peut-être que des bibelots ou des fleurs feraient plaisir à cet enfant.

Nelly se mit à rire.

— Il est toujours l'enfant de vos souvenirs et de votre cœur, cher oncle, mais il a tout près de la trentaine, si je compte bien, et à cet âge-là, voyez-vous, il y a des hommes qui n'aiment plus les fleurs, si tant est qu'ils les aient jamais aimées.

— Hubert est trop artiste pour ne pas aimer les fleurs, dit vivement M. de Sommerives.

— Que d'artistes ne les comprennent pas! Ecoutez, mon oncle, j'ai mis un gros bouquet dans sa chambre; ce bouquet n'est pas laid, — je ne sais pas arranger les fleurs d'une manière vulgaire. S'il prend la peine de l'admirer, je prendrai, moi, celle de lui faire, comme à vous, des petits bouquets de mon jardin... Et maintenant, je n'ai que le temps d'aller mettre ma robe... Comme tante Sylvie est tranquille! Pour tenir les yeux si obstinément baissés, il faut qu'elle ait coulé des points ou qu'elle s'endorme sur ses Psaumes... Pauvre chère âme, cela lui est bien permis, elle a tant travaillé aujourd'hui!... Allez vite sous les arbres, mon oncle, vos journaux sont sur la petite table, et je vais vous envoyer une bouteille de bière toute fraîche... Vous verrez comme je vais être belle!

Et lorsqu'elle eut disparu, M. de Sommerives entendit le murmure adouci d'une chanson, tantôt s'éloignant, tantôt se rapprochant. Il prêtait l'oreille, ne songeant pas à déployer ses journaux; ces notes harmonieuses valaient mieux que la politique, et aussi les paroles qu'il surprenait çà et là... Sa mère les avait jadis murmurées sur son berceau et celui de sa sœur jumelle, il les avait lui-même balbutiées en dansant des rondes enfantines, et aujourd'hui elles résonnaient comme un écho du passé dans la vieille maison, tombant des lèvres jeunes et fraîches de celle qui représentait l'avenir de cette demeure, et qui les répéterait à ses propres enfants.

Les enfants de Nelly! Lui serait-il donné de les connaître? Il était assis sous les tilleuls centenaires qui avaient abrité tous ceux de sa race qu'il avait connus... Son regard errait à travers leurs larges feuilles dont le temps n'avait pas affaibli la sève, et entre leurs troncs rugueux, il voyait la maison, assise dans son parterre de fleurs à l'ancienne mode et enveloppée de sa robe verdoyante. Mais il n'avait pas besoin de regarder tout cela. Il le voyait encore quand ses yeux se fermaient dans une intime rêverie... Comme il aimait ce vieux cadre qui n'avait jamais changé, ces murailles un peu branlantes que le lierre s'efforçait de soutenir et les roses de parer; ces plates-bandes où, aux mêmes places, s'épanouissaient encore les fleurs préférées de sa mère; ces fenêtres inégales où il avait vu apparaître des visages chéris... Non, le cadre n'avait pas changé, mais seul il était resté le même : les images avaient pâli, puis disparu; des êtres et des choses qu'il ne pouvait plus voir qu'en fermant les yeux dans un recueillement plus profond et plus intime : les parents, le jeune frère, les deux sœurs, sa jeunesse à lui, avec ses joies, ses rêves, — oh! ses rêves surtout! Comment un rêve peut-il être si insaisissable et en même temps laisser au fond de l'être une trace tellement, ah! tellement ineffaçable? Car enfin, *son* rêve à lui, personne ne l'avait connu, — si, peut-être, sa sœur jumelle, qui ne lui en avait jamais rien dit, et l'avait encore plus aimé; mais non pas, à coup sûr, l'innocente et radieuse fille qui en était l'objet. Un rêve, encore une fois, le songe d'un jour de printemps ou d'une nuit d'été... Et cependant c'était à cause de ce songe qu'il était encore là, à son âge, évoquant ses souvenirs, trouvant dans le passé le plus vif intérêt de sa vie; c'était à cause de ce songe qu'il n'avait pu aimer aucune autre femme; et encore pour cela que, apprenant que celle qu'il avait chérie jadis et qu'il n'avait jamais revue était morte veuve et sans fortune, n'ayant conservé de nombreux enfants qu'une pauvre petite fille; il était allé chercher l'enfant et l'avait mise entre les bras de Sylvie.

— C'est la fille de notre cousine Nelly, lui avait-il dit, et elle s'appelle comme sa mère.

Elle avait serré la petite fille contre son cœur,

regardé son frère avec des yeux pleins de tendresse et de larmes, et ç'avait été tout. Mais si son rêve avait jadis fait de lui un homme errant et malheureux, ce fut encore la même cause mystérieuse qui le ramena sous son vieux toit et qui créa entre lui et sa sœur un lien nouveau par dessus tous les autres. O influence des rêves, tantôt triste, tantôt douce, tantôt décevante, tantôt bénigne!

Nelly grandit entre eux, réparant sans le savoir le mal que, sans le savoir aussi, sa pauvre mère avait fait jadis. Cette jeune vie réveilla en M. de Sommerives tous les instincts d'activité qu'avait éteints le découragement. Il était riche, il résolut de créer dans le pays une source de travail et de bien-être, et, malgré les répugnances secrètes de sa sœur, le blâme de quelques voisins, et surtout les reproches très vifs de son frère, il fonda une fabrique de faïences artistiques qui, en l'intéressant passionnément, produisit d'abord des résultats inespérés.

Un petit nombre d'années virent progresser, puis décliner l'entreprise d'une manière également rapide. M. de Sommerives ne se décourageait pas, cependant. Il avait foi dans l'avenir, à la condition qu'il vécût assez pour surmonter les crises commerciales qui menaçaient sa fortune. Et tandis qu'il rêvait sous ses vieux tilleuls, il se disait, moitié souriant : « Cette petite fille a raison, bien qu'elle ne se place pas au même point de vue; il faut que je garde vie et santé pour triompher du mauvais sort. . »

II

Le ciel semblait s'abaisser sur la cîme des tilleuls, et de lourdes masses d'un gris de plomb qui, tout à l'heure, se déplaçaient lentement, devenaient immobiles et se liseraient de tons cuivrés. Les feuilles ne bougeaient pas : les souffles chauds qui passaient dans l'air n'avaient même plus la force de les agiter. Dans le lointain, on entendit tout à coup de sourds roulements de tonnerre, et Mlle de Sommerives parut à la porte de la maison.

— Aymard, voici l'orage. Il ne faut plus penser à dîner sous les arbres.

M. de Sommerives ouvrit les yeux, regarda autour de lui et revint à la réalité.

— Non, ce ne serait pas prudent; il y a là-haut des masses de nuages tous prêts à tomber en pluie.

— Et le tonnerre se rapproche. Ne reste pas sous ces tilleuls, Aymard, c'est dangereux.

Elle avait rejoint son frère, tout en parlant, et s'occupait à rassembler les journaux et à prendre la bouteille de bière apportée par Nelly.

On ne pouvait voir de ressemblance plus frappante que celle de ce frère et de cette sœur qui, venus au monde le même jour, ne s'étaient quittés que pendant un nombre d'années relativement court pour une vie déjà longue. Ils avaient la même stature élevée, plus robuste qu'élégante, des traits réguliers ayant plus de majesté que de grâce, un teint coloré, des yeux bleus clairs et francs, des cheveux épais d'un blanc de neige. Tout cela était cependant atténué chez la femme, tandis que chez M. de Sommerives la force et la coloration, évidemment exagérées, éveillaient une crainte d'apoplexie. Tous deux, enfin, montraient le même dédain de la mode, lui, portant des vêtements larges et aisés de gentilhomme campagnard, elle, vêtue d'une robe noire, ample et sans garniture, et ne recouvrant d'aucune coiffure ses cheveux blancs roulés en couronne.

L'orage se rapprochait de moment en moment. Mlle de Sommerives se dirigea vers la maison, et son frère rentra à sa suite dans une vaste chambre qu'on appelait le parloir, sorte de vestibule qui prenait toute la largeur de la maison et avait, sur chacune des façades, une grande porte vitrée. Le sol était couvert d'un vieux carrelage de marbre blanc et d'ardoise. Les murs, des deux côtés extérieurs, étaient blanchis à la chaux, mais revêtus de treillages et tapissés l'un d'un lierre magnifique, l'autre d'un géranium grimpant. Les murailles latérales, percées de larges portes, étaient ornées de vieilles tapisseries. Une immense table carrée occupait le centre de ce vestibule; autour, se groupaient des sièges de toutes formes, depuis les chaises en bois sculpté, au dossier armorié, jusqu'aux fauteuils de cuir gaufré, aux fumeuses et aux chauffeuses en tapisserie. Une cheminée monumentale occupait un des côtés, remplie en ce moment d'un fouillis de verdure. Enfin, sur la table se trouvait un pêle-mêle de livres, de journaux, d'ouvrages de femmes, et en ce moment, Nelly, debout à l'un des angles, choisissait des fleurs et des branches vertes dans le but évident de les arranger dans une jardinière de faïence placée devant elle.

— Mon surtout n'aura pas les honneurs du plein air, dit-elle en souriant. Venez, oncle Aymard, et donnez-moi votre goût. Vous y perdez, à cet orage, toutes mes fleurs odorantes, car tante Sylvie ne vous permet pas de respirer de parfums dans une chambre close... Mais regardez ces pois-fleurs roses... Ce sont des plantes sauvages, qui s'accrochaient là-bas à l'un des vieux tilleuls... Vous allez voir ce que j'en vais faire.

— Il y a dans la serre des fleurs sans odeur qui valent dix fois mieux, Nelly, dit Mlle Sylvie, rangeant son ouvrage. Que pensera Hubert d'un surtout de mauvaises herbes? Il aura une piètre opinion de notre jardin.

Nelly se tourna en riant vers M. de Somme-

rives, qui la regardait piquer les pois roses dans une masse nuancée de feuillage délicat.

— Ce que pensera Hubert? répéta-t-elle gaiement. C'est justement ce que je suis curieuse de savoir. Mes surtouts peuvent être une pierre de touche, tante Sylvie. Je vous dirai ce soir si votre neveu est artiste et poète.

Mlle de Sommerives haussa les épaules avec un sourire indulgent.

— Folle! s'il fallait être l'un ou l'autre pour te plaire, comment aimerais-tu ta vieille tante qui, elle, est la prose en personne?

Nelly retint la grande main robuste qui, juste à ce moment, rangeait des pelotons de laine dans son voisinage.

— Oui, c'est vrai, tante Sylvie, vous êtes la prose... Mais la prose peut devenir la poésie du bien.

— Folle! répéta en riant Mlle Sylvie. Quels rêveurs vous feriez, toi et mon frère, si je n'étais pas là pour vous ramener des nuages! Grâce à moi, tu es devenue une femme de ménage très passable.

— Et grâce à lui je mets un peu d'idéal dans la vie, comme des fleurs de capucine sur une salade, répliqua-t-elle avec un éclat de rire. Regardez ma corbeille, tante Sylvie. Si prosaïque que vous vous disiez, je vous défie de ne pas la trouver jolie.

— Un chef-d'œuvre, dit M. de Sommerives avec admiration.

— Oui, c'est joli, mais ce n'est qu'une fleur sauvage.

— Eh! c'est le bon Dieu qui l'a faite, tante Sylvie. Et maintenant je vais aider Lise au couvert.. Oncle Aymard, j'entends la voiture, je me sauve.

Et elle disparut, emportant sa jardinière, tandis que M. de Sommerives et sa sœur se hâtaient de sortir dans la cour.

Le bruit des roues s'entendait distinctement, en effet. Mlle Sylvie prit le bras de son frère d'un geste affectueux qui, rare chez elle, dénotait une vive émotion contenue.

— Dix ans que nous ne l'avons vu! N'est-ce pas invraisemblable, à cette époque de chemins de fer et de voyages faciles?

— Oui, mais il a lui-même tant voyagé hors de France!... Il ressemblait beaucoup au pauvre Edouard. Je me demande s'il est resté le même.

— Le même après dix ans! Non, Aymard, il avait les traits de sa mère... Voici la voiture... Il est sans doute médiocrement ému de retrouver deux vieux parents comme nous, et ma main tremble comme la feuille sur ton bras, qui frissonne... Que de tendresses ignorées dans les pauvres vieux cœurs dont nul ne se soucie!... Oui, c'est le portrait de sa mère... Un beau garçon, Aymard, que le dernier des Sommerives!

L'américaine entrait dans la cour; le nouveau venu, ôtant son chapeau, montrait un visage intelligent, un peu froid, éclairé par deux yeux gris, grands et pénétrants.

M. de Sommerives bondit vers la voiture.

— Mon cher enfant!... Qu'as-tu pensé de ton vieil oncle, qui n'allait pas te chercher? Je suis au pouvoir de femmes, tu verras cela un jour; on a prétendu que l'orage me ferait mal, que sais-je? Mais te voilà enfin, mon cher, mon unique neveu, le fils de mon frère, de mon ami d'enfance!

Il avait posé ses deux larges mains sur les épaules d'Hubert et le regardait avidement. Le nouveau venu était plus petit que lui, mince, nerveux. Ses traits corrects se détendirent légèrement, et l'émotion vraiment communicative de son oncle amena une lueur fugitive dans ses yeux clairs et froids.

— Je suis heureux d'être ici, mon oncle... Il me semble que je remonte le cours de ma vie, et même de celle de mes ancêtres... Mais il faut que je salue ma tante... Je la reconnais, bien que ses cheveux aient blanchi...

Mlle Sylvie s'avançait, les larmes aux yeux et les bras tendus.

— Mon cher enfant!

Il y a en toute femme un cœur de mère, et elle mit dans ce mot une intonation si profonde, qu'Hubert resta un instant de plus contre sa poitrine.

On l'entraîna dans le vestibule, on le poussa vers un fauteuil, puis il y eut cette minute inévitable d'embarras qui suit une arrivée, surtout lorsque le nouveau venu est devenu presque un étranger, qu'il faut chercher des points de similitude, tâter le terrain, redouter les froissements involontaires.

Les yeux gris et perçants d'Hubert erraient autour de lui, puis rencontraient tour à tour les physionomies à la fois anxieuses et aimantes de ses parents. Il est presque inévitable, en pareil cas, de dire des banalités.

— Tu as fait un bon voyage, Hubert? L'orage ne te fait-il point mal? demanda Mlle Sylvie en plissant sa jupe d'un geste embarrassé.

— J'ai fait un heureux voyage, je suis insensible à l'orage, et je pensais d'ailleurs constamment à mon arrivée ici... Il me semble que la Feuilleraie est encore plus pittoresque... Les arbres sont si beaux!

— Il y a longtemps qu'ils ne grandissent plus, dit M. de Sommerives en souriant, mais du moins ils n'ont pas commencé à décliner. Si la pluie ne tombe pas, nous irons jusqu'à la rivière... Mais nous dînons de bonne heure... Veux-tu qu'on te conduise chez toi avant? Viens, c'est par ici...

Il ouvrit une porte, découvrit un escalier en large spirale, bordé d'une belle rampe en fer ouvragé, et mena son neveu dans une grande

chambre à l'ancienne mode, d'où l'on découvrait la rivière par une éclaircie dans le vieux jardin.

— C'était la chambre de ton père, dit M. de Sommerives avec une gravité attendrie.

Hubert lui serra silencieusement la main et promena les yeux autour de lui. Mais les meubles ornés de cuivres Louis XVI, les bergères au petit point et les estampes suspendues au mur ne pouvaient lui parler le même langage qu'au vieillard dont la jeunesse s'était passée dans cette maison et à qui chaque objet rappelait un être chéri, un souvenir rendu sacré par la mort.

Hubert resta seul. Il fit de rapides ablutions, regarda couler les flots gris et troublés de la rivière, puis, comme il allait descendre, son regard tomba sur une potiche de Chine, de forme lourde et ventrue, chargée d'une flore fantastique, de brillants papillons et de magots grotesques. Mais toute cette décoration exotique s'oubliait devant la gerbe de fleurs et de feuillage qu'une main adroite y avait arrangée comme au hasard. Les teintes diverses du feuillage étaient si délicieusement rapprochées, les fleurs piquées avec tant de grâce, qu'il s'arrêta devant la gerbe, se demandant si c'étaient les grandes mains masculines de sa tante Sylvie qui l'avaient ainsi disposée.

Une cloche détourna soudain sa pensée. Elle résonnait, pressée, à quelque distance, et il se rapprocha de la fenêtre avec un froncement de sourcils. On pouvait, en se penchant, apercevoir les bâtiments de la fabrique à travers les arbres du jardin, et c'était de ce côté que venait le son de la cloche. Presque en même temps une autre cloche répondit dans la maison. Ce devait être le dîner, et Hubert sortit de sa chambre le front légèrement rembruni. A droite et à gauche s'étendait un large corridor. S'étant orienté, il prit à droite pour rejoindre l'escalier. Un pas léger se fit entendre derrière lui. Il se retourna et vit une jeune fille de petite taille, vêtue d'une robe de voile blanc, avec un teint transparent, des traits gracieux plutôt que réguliers, des yeux presque violets et des cheveux châtain clair. Il s'inclina.

— Puisque notre connaissance doit s'élaborer sur l'escalier, dit-elle en souriant, je pense que nous devons éviter toute cérémonie. Je ne vous reconnais pas, mais vous ne pouvez être que mon cousin Hubert.

— Et je m'en veux de n'avoir pas pensé que ma cousine Nelly devait être l'auteur de l'œuvre charmante que je viens d'admirer là, dans ma chambre.

Elle s'arrêta et leva légèrement les sourcils en signe d'interrogation.

— Oui, reprit-il avec un sourire, il y a là un bouquet dont un peintre envierait le groupement.

Nelly sourit à son tour, et sa jolie figure en fut encore embellie.

— Ah ! oui, les fleurs, c'est mon domaine ; c'est d'ailleurs ici leur royaume, et les artistes de la fabrique viennent m'emprunter leurs sujets.

— Quoi ! vous vous occupez de la fabrique ?

Leurs regards se rencontrèrent. Il avait repris soudain son air froid, et quelque chose de dédaigneux errait même sur sa physionomie.

Elle se redressa légèrement, tout en commençant à descendre l'escalier.

— Et pourquoi pas ? C'est notre grand objectif à tous ici. Ne comprenez-vous pas que, en outre du sérieux intérêt que peut présenter par elle-même toute entreprise industrielle, celle ci a un attrait tout particulier, par son côté artistique ?

— Je comprends l'intérêt dont vous parlez pour certaines personnes.

Et il appuya sur ce mot avec une intonation involontairement dédaigneuse.

— Je vous avoue qu'il me surprend de la part de mon oncle, et j'ai peine à oublier que cette fabrique, élevée sur la terre patrimoniale de la famille, a été entre mon père et son frère l'objet d'un dissentiment pénible.

Nelly fit une légère moue.

— Quoi ! ne sentez-vous pas que toute entreprise utile est louable et même noble par elle-même, et en êtes-vous encore au préjugé bizarre qui attachait au travail une dérogation ?

— Pas au travail lui-même, mais à une certaine manière de gagner de l'argent.

Ils avaient atteint la porte du vestibule. Nelly posa vivement la main sur le bouton, qu'elle retint un instant sans le tourner.

— Je croyais que les vieilles discussions étaient closes, dit-elle d'un ton de reproche, et il serait pénible à mon oncle, je vous en avertis, de voir critiquer les faits accomplis, surtout *maintenant*.

— Mon intention n'est pas de manquer si grossièrement aux devoirs d'un hôte, et je ne sais vraiment pourquoi je vous ai parlé ainsi, à vous, à moins que ce ne soit une irritation involontaire de voir servir à un but mercantile les fleurs que vous groupez si bien. Mais puis-je demander ce que signifie votre dernier mot ? Pourquoi dois-je m'abstenir, *surtout maintenant*, de discuter les entreprises de mon oncle ?

Une ombre de tristesse voila le visage de la jeune fille.

— Parce qu'elles déclinent, répondit-elle d'une voix basse et émue, parce que, quoi qu'il fasse, il ne peut ressaisir le succès.

— Alors, pourquoi s'obstiner à le poursuivre ?

— Ne comprenez-vous pas que toutes ces

familles de là-bas vivent de cette industrie ? Mon oncle leur doit de lutter jusqu'au bout.

De nouveau, leurs yeux se rencontrèrent. Hubert s'inclina légèrement et Nelly, comprenant qu'il prenait l'engagement tacite de ne soulever aucune question épineuse, ouvrit la porte en annonçant gaiement :

— M. Hubert de Sommerives !

III

— Ainsi, vous avez déjà renouvelé connaissance, dit en souriant l'oncle Aymard. Hubert, aurais-tu reconnu Nelly?

— J'avais gardé le souvenir fidèle d'une petite fille aux boucles dorées et emmêlées, qui errait dans le jardin en chantant toujours et que j'identifiais avec l'idée de quelque génie familier, quelque chose comme la fée de La Feuilleraie. Mais je ne l'aurais pas reconnue.

— Moi, j'ai retrouvé tout de suite le sérieux cousin dont je redoutais les goûts studieux et les idées déjà arrêtées, dit Nelly, avec un sourire énigmatique. Mais la cloche a sonné, et je pense qu'Hubert est affamé par son voyage... N'a-t-on point annoncé le dîner?

— Oui... Donne-moi le bras, Hubert, c'est par ici...

La salle à manger était vaste comme toutes les chambres de La Feuilleraie, et elle avait abrité jadis des hôtes nombreux, des fêtes brillantes. Si peu que fussent les convives ce soir, le couvert offrait un coup d'œil agréable avec sa faïence peinte, sa vieille argenterie, et le bouquet de pois roses, arrangé par Nelly. L'air ouvert de M. de Sommerives, l'affectueux souci que montrait sa sœur du bien-être de leur hôte, la joie évidente que tous deux avaient à le recevoir firent fondre en partie la réserve d'Hubert. Les vieux souvenirs furent évoqués, puis vint le chapitre des choses personnelles, et le nouveau venu, qui n'aimait évidemment pas à parler de lui, céda au désir affectueux de ses parents, et leur raconta ses voyages.

Il avait perdu ses parents de bonne heure. Des revers inattendus avaient réduit son patrimoine, et, soit qu'il lui répugnât de conserver dans son pays une situation dont le prestige était affaibli, soit qu'il cédât à l'entraînement que la jeunesse éprouve naturellement pour les choses lointaines, il entra dans la diplomatie, et pendant de longues années, ne revit la France qu'en passant. Il contait agréablement, avec le désir visible d'intéresser ses auditeurs, plutôt que de se mettre en lumière et de se faire valoir. Etant doué d'une intelligence très ouverte, d'un sens d'observation remarquable, il avait évidemment beaucoup profité de sa situation et de ses voyages. M. de Sommerives, qui était enthousiaste, semblait ravi; Mlle Sylvie était assez intéressée, pour oublier par moments de servir les mets placés devant elle, et Nelly, tout en écoutant avec une vive curiosité, cherchait involontairement à résoudre ce problème toujours passionnant que représente tout être humain brusquement introduit dans notre vie. Et Hubert offrait véritablement un problème complexe, car les traces fugitives de sentiments très divers apparaissaient dans ses récits à travers sa réserve. Nelly pouvait tour à tour le croire très artiste, poète même, ou très prosaïque et terre à terre, très enthousiaste et très froid, — même, par instants, dépourvu d'illusions ou, ce qui est pis, désabusé de toutes choses et sans foi en l'humanité.

— Qu'est-ce qui a manqué dans cette vie? se demandait-elle. A-t-il éprouvé une vive déception, a-t-il subi quelque offense ou quelque grave ingratitude, ou a-t-il simplement un cœur sec dépourvu de cette puissance de sympathie qui, en nous reliant aux autres, jette sur notre existence un intérêt si profond ?

Elle parlait peu, ce soir-là, et Mlle Sylvie en fit la remarque. Jadis il n'y avait guère eu de lien entre elle et son cousin, et cette première soirée ne semblait pas devoir en créer davantage.

Le dîner se prolongea. L'orage grondait toujours, se rapprochant par instants; quelques gouttes de pluie tombaient pesantes sur les larges feuilles des tilleuls, mais l'air demeurait chargé d'électricité, et M. de Sommerives essuyait souvent son front couvert de sueur.

La nuit tombait lorsqu'ils se levèrent de table. Mlle Sylvie s'avança dans le jardin et regarda le temps.

— Pouvons-nous risquer d'aller jusqu'à la rivière? demanda son frère, la suivant.

— Oui, je crois que le tonnerre s'éloigne en ce moment, et que la pluie ne tombera pas de sitôt.

Nelly sortit un instant et revint avec deux châles. Elle enveloppa dans les plis du plus grand les épaules et la tête de Mlle Sylvie, gardant le sien sur son bras.

— Quel beau vieux jardin! s'écria Hubert, avec admiration. Même ce qui me déplaît en général comme trop régulier, les plates-bandes droites, les charmilles, prennent ici un charme indéfinissable.

— Parce que des souvenirs sacrés y planent, dit M. de Sommerives, et aussi parce que tout y est laissé en liberté relative et s'épanouit avec une grâce sauvage. Tu verras tout cela demain au grand jour.

— Le soleil est toujours beau, oncle Aymard, dit Nelly, se rapprochant de lui; mais le crépuscule est l'heure de votre vieux jardin. Hubert ne le verra jamais plus beau...

Hubert tourna la tête et la regarda. Elle était si mince, si légère, qu'elle semblait comme jadis,

la fée de ce vieux domaine. Peu à peu elle prit les devants et les guida. La lune se levait, tantôt brillante, tantôt cachée par les nuages; des effets indescriptibles d'ombre et de lumière se jouaient dans les massifs et dans les longues allées. Sa robe blanche apparaissant çà et là, ajoutait une note à la fois vivante et fantastique à ces beautés mystérieuses. Tout à coup, la rivière apparut au bas d'une prairie en pente douce, parsemée çà et là, de peupliers d'Italie, de bouquets de saule et de trembles.

L'horizon était découvert, et l'on pouvait voir les nuages noirs que la lune, dans son cortège de vapeurs argentées, déchirait par moments. A gauche s'élevaient les sombres silhouettes de la fabrique, dont les fenêtres étaient plongées dans l'ombre, à l'exception du pavillon du contremaître, et un peu plus loin, le petit village groupait ses chaumières basses, entremêlés de bouquets d'arbres et piqués çà et là d'un point lumineux.

Il est des heures où le silence devient naturel, et des sites qui portent au recueillement. Les hôtes de La Feuilleraie contemplèrent quelque temps ce spectacle, jusqu'au moment où la lune disparut sous l'envahissement progressif d'une masse lourde et noire. Dans le lointain, un éclair zébra le ciel, puis presque immédiatement, un coup de tonnerre retentit avec un effroyable fracas.

— Cela se rapproche, il faut rentrer, dit Mlle de Sommerives, ramenant son châle sur sa tête.

— C'est dommage, fit Nelly, c'est si beau, l'orage!

— Hubert a dû en voir d'autrement terribles.

— Oui, et je n'oublierai jamais l'impression ressentie alors de la petitesse humaine et de la puissance divine.

— La puissance divine! répéta Nelly avec un sourire. Elle me frappe et me saisit tout autant dans une fleur.

— Sans doute, mais cette manifestation-là impressionne moins vivement l'esprit de l'homme.

En ce moment, Nelly était près de lui, et elle tourna de son côté son visage à la fois souriant et pensif.

— Moi, ce qui me confond et m'ébranle jusqu'au fond de l'âme, c'est que ce qui est si fort puisse être si doux...

Elle rencontra son regard visiblement intéressé, et elle reprit :

— Tout le monde peut admirer le marteau à vapeur qui broie le fer et l'acier; n'admirez-vous pas surtout que cette force monstrueuse s'arrête devant l'amande dont il brise la coquille en respectant le fruit.

Il ne répondit pas immédiatement, mais la regarda de nouveau.

— Vous n'êtes pas banale, Nelly, dit-il d'un ton un peu énigmatique.

— Moi je ne sais pas encore si vous l'êtes, répondit-elle avec un petit rire d'enfant. Mais il faut nous presser, voici la pluie...

La pluie tombait en effet; d'abord ce furent quelques gouttes larges, lourdes et rares, puis sans transition, de véritables flots. Malgré leur diligence, ils étaient mouillés lorsqu'ils se retrouvèrent à l'abri du vestibule, et Nelly se hâta d'essuyer les cheveux de Mlle Sylvie, qui protestait en vain contre ses soins.

Une lampe avait été allumée, une grosse lampe qui, cependant, laissait dans l'ombre une grande partie du vestibule. Les fleurs roses du géranium grimpant se devinaient çà et là, et aussi les contours des personnages raides des tapisseries.

Mlle Sylvie s'assit près de la table et prit un tricot. Nelly l'imita, seulement elle rapprocha sa chaise de la porte-fenêtre restée ouverte. La pluie ne cessait pas; elle tombait avec un véritable fracas sur les toits à pignons, sur le feuillage serré des tilleuls, et dans le rayonnement faiblement projeté par la lampe, on la voyait rebondir sur le sol en jets étincelants. La chaleur restait étouffante; on eût dit qu'en pénétrant dans le sol altéré, cette pluie d'orage en faisait jaillir des vapeurs brûlantes. Une odeur de terre humide s'élevait dans l'air, et en même temps, le parfum des roses et des tilleuls se développait, plus intense.

M. de Sommerives respirait avec peine. Sa sœur jetait vers lui des regards d'inquiétude, et Nelly l'appela.

— Venez, mon oncle, il n'y a pas d'air près de cette grosse lampe. La pluie tombe droit, et vous en aurez ici la fraîcheur sans être mouillé.

Hubert se rapprocha aussi de la large ouverture. De temps à autre, un éclair montrait le jardin saturé d'eau, et les raies de pluie pressées et brillantes. Le tonnerre ébranlait parfois la maison et, bien qu'il ne causât aux hôtes du vestibule ni frayeur ni même de malaise nerveux excessif, ils étaient devenus graves et silencieux, comme on l'est en présence d'un spectacle grandiose et d'un danger possible.

Tout à coup, comme un éclair plus intense venait d'illuminer jusqu'à la rivière qu'on voyait entre les arbres, Nelly vit Hubert se précipiter en avant et saisir M. de Sommerives dans ses bras. Elle retint le cri qui montait à ses lèvres et se leva vivement. Déjà son oncle se retrouvait assis sur son fauteuil, mais sa bouche avait une très légère contraction, et il regardait sa main qu'Hubert avait retenue dans la sienne.

— Qu'y a-t-il? s'écria Mlle Sylvie passant la main sur ses yeux éblouis. Quel éclair et quel coup! Dieu nous préserve de la foudre, nous et les gens du village... Cela te fait mal, Aymard?

Les traits un instant convulsés de M. de Som-

merives reprenaient leur expression ordinaire, et il fit, non sans quelque peine, remuer les articulations de sa main gauche.

— J'ai été ébloui, aveuglé, et c'est sans doute le fluide électrique qui m'a fait chanceler et a engourdi un instant mon bras .. C'est fini... Mais je suis las, singulièrement las.

Sa voix était plus lente. Nelly jeta vers Hubert un regard plein d'inexprimable angoisse. Mlle Sylvie n'eut aucun soupçon.

— Oui, cet orage énerve. Je crois qu'il serait plus sage de nous reposer... Notre habitude est de dire avec nos domestiques la prière du soir,.. Mon cher Hubert, assisterez-vous à ce pieux exercice?

— Je ne crois pas m'être jamais endormi sans prier, dit-il avec un sourire grave, tout en surveillant le visage de son oncle, qui reprenait son expression ordinaire.

Et pendant que les domestiques entraient, il lui dit :

— Mon oncle, l'orage vous éprouve. En ma qualité de voyageur, j'ai une pharmacie portative; voulez-vous me permettre de vous faire prendre un élixir de provenance américaine qui dissipera vos étourdissements?

— Oui, oui, s'écria Mlle Sylvie, donne-lui ton remède, et allez vous reposer tous deux... Tu te joindras à nous demain soir, Hubert... Bonne nuit ..

— C'est singulier... Je me sens mieux, mais je suis encore faible, dit M. de Sommerives, baisant le front de Nelly. Comme tu as froid! ajouta-t-il. Ne prolonge pas tes prières, et ne reste pas près de cette fenêtre ouverte...

Mlle Sylvie, déjà agenouillée, commençait d'une voie recueillie :

» Mettons- nous en présence de Dieu... »

Nelly retint la main que lui tendait son cousin.

— Ce n'est rien? balbutia-t-elle d'une voix étranglée.

— Non, rien, rassurez-vous, je veillerai..

Au milieu de son inquiétude, elle ressentit une impression de sécurité. Pauvre Nelly! Il y avait si longtemps qu'elle redoutait ce qui avait été, ce soir, si près de se produire!...

Mlle Sylvie récita pieusement plusieurs invocations des litanies des saints, accompagnée par les éclats du tonnerre :

« De la foudre et des tempêtes... »

« Délivrez-nous, Seigneur!... » répondaient les voies émues et terrifiées des domestiques.

« De la mort subite et imprévue... »

Nelly frissonna, et sa prière ne put franchir ses lèvres. Elle aida sa tante à ranger le vestibule, s'étonnant de la voir si paisible et si ignorante de la secousse qui avait menacé son frère. Enfin, elle se trouva libre et se dirigea en hâte vers la chambre de son oncle.

Hubert en sortait, un bougeoir à la main.

— Rassurez-vous, c'est fini, ou plutôt ce n'a rien été, dit-il à voix basse et avec une compassion visible pour la pauvre fille tremblante qui le regardait avec tant d'anxiété.

— Je vous l'ai confié, dit-elle, parlant avec peine, parce qu'il ne fallait pas éveiller l'inquiétude de ma tante. Alors c'est fini?

— Une menace, un avertissement, un étourdissement rapide, ç'a été tout. Lui-même ne se doute de rien.

— Et s'il était malade cette nuit!

Hubert, tout en parlant, s'était rapproché de sa chambre.

— J'ai vu, dit-il, qu'il y a là une porte de communication; je la laisserai entrebâillée. Ne craignez rien, j'ai le sommeil léger, et d'ailleurs, je ne m'endormirai que lorsque cet orage sera passé... Soyez tranquille, cousine Nelly.

Elle pressa sa main avec reconnaissance et disparut à l'extrémité du corridor.

Mais ce ne fut pas pour dormir. L'émotion rapide, mais profonde, qu'elle avait ressentie en voyant son oncle chanceler sur sa chaise, la bouche légèrement tordue, ne pouvait se calmer de sitôt. Elle s'assit près de sa fenêtre ouverte, et songea à ce qu'il adviendrait si cette menace de mort se réalisait un jour, — bientôt, peut-être... Pour elle, ce serait le bonheur disparu, car ce qu'elle aimait le plus au monde, c'était ce vieillard intelligent, aimable et bon, qui avait dans le cœur des recoins si jeunes et si frais, dans l'esprit des saillies si charmantes, et avec qui elle s'accordait en tout, comme si l'un eût été l'écho de l'autre... Et la pauvre tante Sylvie! Avec ses allures un peu masculines, sa force apparente, son énergie physique et son indifférence stoïque pour tout ce qui lui était personnel, elle serait sans courage, Nelly le savait bien, devant la perte de son frère. Elle ne murmurerait pas, elle se résignerait, seulement sa vie serait atteinte dans sa source, — au cœur, — et elle irait bientôt le rejoindre, c'était sûr... Puis, il y avait la fabrique... Passerait-elle aux mains d'un autre maître, qui bouleverserait les vieilles traditions, les usages, qui ne serait peut-être pas bon pour les ouvriers, qui ne rétribuerait pas le travail incomplet des enfants, qui ne s'intéresserait pas à leurs peines. à leurs maladies, à leurs soucis, à leurs espérances à tous; ou bien ne trouverait-elle pas d'acquéreur du tout, les bâtiments tomberaient-ils en ruines, et tous les pauvres gens de là-bas devraient-ils se disperser, à la recherche de travail et de pain, laissant ici leurs souvenirs, des lambeaux de leur vie et de leurs affections?

L'imagination surexcitée de la jeune fille lui représenta aussitôt le départ de cette population ouvrière, de ce petit peuple au milieu duquel elle avait grandi, qui l'aimait et comptait sur

elle... Des détails bizarres, mais poignants, lui brisaient le cœur à cette pensée. La vieille Barbe, qui ne travaillait plus et se traînait sur son bâton, aimait comme des êtres vivants les roses blanches qui tapissaient l'angle de sa chaumière. Elle les respirait dès son réveil et faisait sa sieste à leur ombre... Raymond, l'un des doyens parmi les ouvriers, avait élevé un petit arceau pour abriter la source de son jardin; le lierre y avait poussé et jamais architecte ne fut plus fier de son œuvre .. Et les petits enfants qu'on avait couchés dans le cimetière, dont les tombes étaient autant de parterres que les mères, si fatiguées qu'elles fussent, arrosaient au crépuscule... Ils devraient tous partir, quitter tout cela, s'en aller demander du travail dans d'autres fabriques encombrées, se disperser comme des exilés! Oui, la paix, l'existence de tous ces gens dépendaient d'une vie menacée; d'une vie qui, en se brisant, les ruinerait tous comme elle emporterait le bonheur de Nelly!

De temps à autre elle sortait sans bruit de sa chambre et, se glissant dans le corridor obscur, allait écouter à la porte de son oncle. Le silence était complet; mais sous la porte voisine il y avait une raie lumineuse, indiquant que la bougie d'Hubert n'était pas éteinte, et en prêtant l'oreille, elle pouvait percevoir le bruit léger des feuillets qu'il tournait. Elle se sentait alors rassurée, et, retournée dans sa chambre, elle se remettait à prier avec ferveur.

Vers une heure, l'orage s'apaisa, et la pluie diminua de violence. La chambre de M. de Sommerives était toujours silencieuse, et la lumière d'Hubert s'éteignit. Alors Nelly se jeta sur son lit et cessa de lutter contre sa fatigue. Le sommeil vint, d'abord agité, puis calme et profond. Elle ouvrit les yeux plus tard que de coutume et fut réveillée par le bruit familier, doublement béni, ce matin-là, de la voix et du pas de son oncle dans le jardin, sous ses fenêtres.

Le rêve affreux était effacé.

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

L'AUBE

D'APRÈS UNE POÉSIE DE SURIKOW



NE lueur très faible encore
Commence à blanchir l'horizon;
Tremblant et pâle, son rayon
Présage une prochaine éclosion d'aurore.

Entends-tu dans les bois, par l'été rajeunis,
Une claire chanson s'éveiller dans les nids?

Lentement l'azur se délivre
Du voile humide des vapeurs;
La rosée à l'âme des fleurs
Laisse un plus doux parfum dont la brise s'enivre.

Un souffle harmonieux sur les champs assoupis
Glisse et fait mollement frissonner les épis.

Secouons la torpeur du rêve.
Debout. Bien venu soit ce jour!
Et saluons avec amour
L'auguste majesté du soleil qui se lève.

Quand le ciel est si calme et si pur à nos yeux,
Ayons l'âme sereine et le cœur radieux...

Adressons notre humble prière
A Dieu de qui nous vient tout bien.
A Dieu, le père et le soutien,
Puis allons faire en paix la tâche journalière:

Prions avec ferveur et gaîment travaillons.
Le Tout-Puissant rendra fertiles nos sillons.

Paul COLLIN.

Une histoire d'enfant



Tu vois bien, Léo, que c'est absolument impossible?

— Je le savais avant que tu ne me le dises.

— Songe un peu! Tiens! en ce moment, nous déjeunons; un enfant renverse, au moins une fois sur deux, son bol de lait sur la nappe ou le tapis.

Et Hélène regardait son joli service, le tapis luxueux et sa propre toilette, fort élégante.

— Tu as certainement raison, répliqua son mari d'un ton bref.

Il ne disait jamais que la moitié de ce qu'il pensait, habitude prise de longue date pour se faciliter l'existence.

Hélène ne l'écoutait guère, du reste. Au bout de dix ans de ménage, tous deux se comprenaient autant qu'ils avaient besoin de se comprendre, car ils avaient fort peu d'intérêts en commun. Lui, étudiait ou lisait sans cesse; sa distraction favorite était le soin de son jardin. Elle sortait beaucoup, aimait la toilette et se trouvait fort satisfaite de sa personne et de son sort. Ni l'un ni l'autre n'eût pris le moindre plaisir à un échange superflu de pensées.

Ce jour-là, Léo ne continua pas la conversation. Il se leva, prit un sécateur et passa, par la grande porte-fenêtre, dans un jardin soigneusement entretenu qu'on achevait d'arroser. Il allait d'un rosier à l'autre, trouvant partout quelque branche à couper. Pendant ce temps, sa femme émiettait distraitement la dernière corne de son petit pain. Près d'elle était la lettre à laquelle il s'agissait de répondre, et elle composait déjà cette réponse dans sa tête. Elle voulait ménager son frère le plus possible, naturellement, mais néanmoins lui faire bien comprendre qu'il ne pouvait compter sur elle, que son premier devoir était de veiller à la tranquillité de son mari et que toutes les habitudes de Léo seraient dérangées, si elle lui imposait une charge aussi lourde.

Non, c'était trop sec, décidément! La plume en main, elle s'en tirerait mieux. Là-dessus, elle regarda la pendule et se leva; c'était l'heure de sa toilette; sa femme de chambre l'attendait.

Hélène n'allait jamais au jardin le matin, parce que la traîne de sa robe de chambre bleu ciel, toute brodée de roses, était trop longue et les allées trop humides. Dans son intérieur, elle affectionnait les robes traînantes qui la grandissaient. En costume court, sa petite taille et sa tournure très jeune la faisaient prendre souvent pour la fille de son grand et robuste mari, et Hélène n'était pas assez vieille pour s'en trouver flattée. Ces méprises l'impatientaient au contraire, ce qui étonnait beaucoup Léo.

La femme de chambre était un legs des parents, une de ces personnes qui jouissent de toute votre confiance et que vous êtes, par contre, obligés à ménager. Les mauvaises langues disaient qu'elle gouvernait la maison, mais Hélène déclarait qu'elle lui était dévouée, comme les domestiques ne le sont plus de nos jours. Madame Marthe — comme elle se faisait appeler, sans jamais avoir été mariée, — avait, au début, témoigné à Léo d'une grande méfiance en arrivant, à la suite de sa jeune maîtresse, dans la nouvelle demeure; mais il avait su mériter ses bonnes grâces par son humeur toujours égale et bienveillante, quoique Marthe ne cessât d'avoir l'œil sur lui. A l'entendre, tous les hommes étaient des suppôts de Satan; Hélène avait souvent laissé entrevoir à son mari qu'elle savait pourquoi, mais celui-ci n'ayant pas montré la moindre curiosité à cet égard, ce grand secret n'était pas sorti des lèvres discrètes de la jeune femme.

Marthe attendait sa maîtresse dans son cabinet de toilette. Elle était mécontente; Hélène le vit au premier coup d'œil et se hâta de dire que si elle était en retard, c'est qu'elle avait réfléchi à la lettre de Paul. Marthe, sans répondre, défit la robe de chambre pour la remplacer par un peignoir. Hélène était toujours malheureuse quand Marthe prenait cette mine sévère et avait ces accès de taciturnité. Elle reprit :

— J'ai beaucoup réfléchi à la lettre de Paul.

— Madame l'a déjà dit! fit Marthe, cérémonieusement.

— Et je crois, ma bonne Marthe, que ce n'est pas possible!

Par ce mot : « Ma bonne Marthe », elle espérait apaiser une mauvaise humeur qui lui était très désagréable. Elle passa mentalement en revue sa garde-robe pour y trouver un objet qui pût lui servir à conclure la paix, mais toutes ses toilettes étaient neuves.

— Je crois, moi aussi, qu'on a tort de toujours penser aux autres, jamais à soi.

La réplique était à double sens. Hélène ne se sentait pas encore tranquillisée.

— Vois-tu, — continua-t-elle, pendant que Marthe relevait ses beaux cheveux d'un noir

lustré, — monsieur ne supporterait pas le désordre qu'un enfant met dans une maison. Nous ne sommes plus assez jeunes, et puis nous n'avons pas de place ici. Mon mari est si bon, qu'il accepterait de le prendre si je le lui demandais ; mais c'est une maison pour que je n'en fasse rien. J'aurai bien de la peine cependant à dire non à Paul.

— Si cela vous coûte tant, madame, vous finirez par dire *oui*, voilà le malheur ! fit Marthe très excitée. Personne ne peut tenir dans une maison où il y a des criailleries d'enfant ; monsieur les supportera moins qu'un autre. Il ira chercher le plaisir et la tranquillité hors de chez lui, les hommes n'y sont que trop disposés ; et alors vous pourrez pleurer à en perdre la vue, ou vous consoler de votre mieux avec ce petit polichinelle.

Marthe ne boudait plus ; elle avait lancé sa flèche. Hélène dit d'un ton très humble :

— Mais j'étais d'avance résolue à dire non !

— Je vous connais mieux que vous-même, poursuivit la vieille bonne en usant d'un moyen éprouvé, la flatterie grossière. Je vous ai portée dans mes bras ! Vous êtes trop bonne, toujours prête à tout sacrifier : votre santé, votre bonheur, et maintenant votre mari ! Vous ne serez contente que lorsque vous vous serez rendue tout à fait malheureuse pour les autres ! Et vous voulez que je voie cela tranquillement ?

Marthe s'essuya les yeux. Hélène s'étonnait en silence de se découvrir tant de mérites ; elle reprit, rêveuse :

— Tu as raison ; je ne pense jamais à moi, mais il faut que je songe à mon mari.

Cette insinuation « qu'il irait chercher des satisfactions hors de chez lui », demeurait dans son cœur comme un aiguillon ; elle avait hâte d'écrire sa lettre.

Néanmoins quand elle fut à son bureau, les mots ne lui vinrent pas : « Cher frère... » Elle déchira la feuille. « Mon cher Paul... »

Oui, son frère lui était cher, mais ils étaient devenus fort étrangers l'un à l'autre. Il servait dans la marine française et passait des années loin de l'Europe. Elle n'avait jamais connu sa femme et gardait un préjugé contre ce mariage imprudent avec une jeune méridionale sans fortune. Elle et Léo avaient, de parti pris, attribué cette grande passion de Paul à l'ennui d'un séjour prolongé en Algérie, et ils n'avaient point cherché l'occasion de connaître leur belle-sœur. A présent, il était trop tard : Paul restait veuf au bout de cinq ans de ménage et chargé d'un enfant de quatre ans. Hélène avait supposé qu'il ne tarderait pas à se remarier et elle ne s'était pas autrement préoccupée de l'avenir de son neveu, jusqu'à l'arrivée de cette lettre à laquelle il s'agissait de répondre. Paul lui écrivait de Paris qu'au moment de quitter l'Europe pour trois ans, il ramenait son enfant dans sa ville natale, et qu'il comptait sur l'aide de sa sœur pour trouver à qui le confier. Il était clair qu'il s'attendait à ce que cette sœur sans enfants offrît de garder le petit garçon auprès d'elle.

Plus Hélène se creusait la tête, plus elle sentait que ses raisons ne seraient, aux yeux de son frère, que de mauvais prétextes. Il ne connaissait pas les exigences et les complications d'un intérieur comme le sien ; sa vie ne s'était pas écoulée dans la recherche de la paix et du confort ; les coups du destin, le danger et la mort, avec leurs terribles secousses, avaient été son partage. Comment lui faire comprendre que son bonheur à elle et celui de Léo dépendaient de l'ordre de leur ménage, de la régularité de leurs habitudes? Leo répondrait mieux qu'elle ; il pourrait alléguer la santé délicate d'Hélène et dire qu'on ne pouvait lui imposer la tâche d'élever un enfant étranger. Il était plus facile à un homme d'écrire cela, et Léo le lui devait bien, puisque c'était à cause de lui qu'elle avait pris cette résolution.

Elle se leva de son élégant tabouret doré et se mit à la recherche de son mari. Il travaillait et ne tenait pas à ce qu'on vînt le déranger, car il répondit avec impatience à la proposition d'Hélène.

— Ce n'est donc pas une affaire réglée ? Toute la journée d'hier, ce matin encore, tu n'as cessé de me démontrer qu'un enfant serait très gênant ici ; et voici que tu recommences ! Ecris simplement à ton frère que nous nous réjouissons de le recevoir pour la première fois. Ne parle pas de l'enfant ; c'est d'ailleurs une pure supposition de ta part de vouloir qu'il s'attende à ce que nous le prenions chez nous. Passe la chose tout à fait sous silence.

Ce fut bien ce qui arriva.

Pendant que les doigts d'Hélène, chargés de bagues, faisaient courir la plume sur un papier où, selon la mode, le chiffre ne laissait pas de place à l'écriture, une voiture tourna l'angle du jardin, fit grincer le gravier de l'allée et s'arrêta devant la maison. Un homme maigre, au teint bronzé par le soleil, à la barbe et aux yeux très noirs, en sauta lestement, et aida à descendre un petit garçon dont la tête était entourée d'une masse de boucles brunes. Au lieu de dire son nom au domestique accouru, il lui tendit sa valise, demanda où était le salon et y pénétra sans cérémonie.

Hélène se retourna, poussa un cri : « Paul ! » et quitta brusquement son joli bureau de Boule, sans oublier de retenir le tabouret pour ne pas le renverser.

Il l'enveloppa de ses bras comme une petite fille, car elle ne lui venait pas à l'épaule. Puis il poussa l'enfant en avant.

— Voici Nando, que je recommande à ta bonté, avant de m'en aller au-delà des mers.

L'enfant était fort touchant dans ses habits de deuil; il attachait des yeux tristes et effarés sur cette dame inconnue, à laquelle son père disait « Tu ».

— Un solitaire comme moi (la voix de Paul trembla), ne sait trop ce qu'il faut à ces petits êtres. J'ai pensé que si tu voulais bien quelquefois le regarder avec tendresse, le pauvre enfant serait moins abandonné.

— Certainement, Paul, je m'occuperai de lui autant que possible. Viens trouver Léo, il n'aura pas entendu la voiture.

La porte s'ouvrait et Léo apparaissait, très heureux, très surpris, extrêmement cordial, mais si affairé qu'on eût dit qu'il voulait dissimuler un peu d'embarras.

— Bonjour, mon petit homme, dit-il à l'enfant, après avoir accueilli son beau-frère; et il lui tendit la main. Le petit garçon n'avait pas lâché celle de son père et son cœur battait de frayeur.

— Tu peux nous rester quelque temps ? demanda Léo.

Avec l'instinct rapide de l'homme qui a beaucoup voyagé, Paul répondit :

— Oh ! deux jours à peine, et, si vous n'avez pas de place, nous irons à l'hôtel ; nous y sommes habitués, n'est-ce pas, Nando?

— A aucun prix ! s'écria Hélène, qui regarda son mari, dont les yeux disaient : « La chambre bleue ». Elle sortit vivement pour donner des ordres.

— Assieds-toi donc, mon cher beau-frère.

— Volontiers, mais sur quoi? J'ai peur de briser ces petites machines dorées.

Il courut chercher dans l'antichambre un siège plus sérieux. L'enfant continuait à se serrer contre lui. Hélène ne savait où trouver un lit pour ce dernier. Tout ce qu'il fallait improviser était chose odieuse à son amour exagéré de la méthode. Marthe proposa de faire un lit sur le canapé, mais Hélène déclara que c'était dommage; son joli canapé bleu! Marthe haussa les épaules d'un air maussade.

— Oui, mais que faire? Envoyer emprunter un lit d'enfant dans le voisinage, où on en trouvera un?

A cette seule idée, Hélène sentit la tête lui tourner.

— Puis-je allumer un cigare ? demanda Paul quand sa sœur rentra. Elle observa qu'il avait pris une des chaises de l'antichambre, ce qui détruisait toute la grâce et l'harmonie de son salon, et répondit d'un ton contraint :

— Naturellement ! Mais tu déjeuneras, d'abord?

— Merci ; nous avons déjeuné ; nous savions arriver trop tard pour le vôtre.

— Tu es déjà un grand voyageur, toi aussi, ou tu le deviendras? dit Hélène à son petit neveu. Comment t'appelle-t-on ?

— Nando.

— Dis donc ce que tu veux être quand tu seras grand. Ta tante te l'a demandé.

— Je veux être jardinier.

Cette surprenante réponse d'un fils de marin éveilla l'attention de Léo, qui n'avait pas encore regardé l'enfant.

— Aimes-tu les fleurs ?

— Oh ! oui, et les fleurs m'aiment. Quand je vais dans le jardin, elles me regardent toutes.

L'enfant était délicieux en disant cela ; sa passion pour les fleurs chassait l'expression effrayée de sa physionomie. Léo fut heureux de ce prétexte pour éviter au salon de sa femme la profanation du cigare.

— Allons dans le jardin. Nando verra mes fleurs.

Cette fois, enfin, on se rappelait son nom.

Le jardin était beau et vaste. Hélène craignait de voir l'enfant dévaster les corbeilles et marcher sur les plates-bandes ; son regard inquiet le suivait du banc sur lequel ils s'étaient assis. Mais il regarda autour de lui avec de grands yeux, et soudain il se mit à pleurer. Elle courut à lui.

— Ici, les fleurs ne veulent pas me regarder ! Elles ne me connaissent pas ! sanglotait Nando.

— Attends ! d'ici demain vous ferez connaissance. En veux-tu une?

Elle cueillit une rose à cent feuilles et la donna au petit garçon, qui la baisa, la contempla, ravi, et la tint avec des précautions excessives, comme s'il voulait l'empêcher de se faner. Toute la journée, il porta sa rose avec lui, à la stupéfaction de son oncle et de sa tante, qui ne s'étaient jamais imaginé un enfant autrement que tapageur, remuant, insupportable.

Léo s'était étonné qu'Hélène eût cueilli la rose pour son petit neveu, et Hélène ne s'étonna pas moins de voir Léo lui faire faire le tour du jardin, en causant avec lui de telle ou telle plante.

— Où donc a-t-il pris cet amour des fleurs? demanda-t-elle à son frère.

Les traits de Paul se contractèrent et s'assombrirent.

— C'est sa mère ! fit-il à demi voix. Et, depuis qu'elle est morte, il s'imagine qu'elle repose sous toutes les fleurs ; pour lui, sa tombe est partout, et il croit que les fleurs lui sont envoyées par elle. Elle lui avait raconté tant de légendes; elle causait avec lui comme s'il était déjà grand ! Elle n'avait que lui quand je n'étais pas là.

— Elle devait être fort belle? demanda Hélène, embarrassée de ne rien savoir de la femme de son frère.

— Elle était comme l'enfant. J'ai leur portrait à tous deux. (Il fouilla dans sa poche de côté.) Quand on l'a peinte, elle était déjà bien malade, mais si belle encore! Lorsque je la revis ensuite, je ne la reconnus plus.

Il se leva et lança des bouffées de tabac dans le chèvrefeuille de la tonnelle. Hélène regardait ces deux têtes de femme et d'enfant, d'une beauté idéale, appuyées l'une contre l'autre. Elle commençait à entrevoir quelque chose de la douleur qui remplissait l'âme de Paul, à l'entrevoir seulement, car Hélène n'avait jamais fait l'épreuve de la douleur. Elle ne savait s'il fallait parler ou se taire. Le frère et la sœur, l'un près de l'autre, se sentaient séparés par des océans. Il était à l'étroit dans cette petite maison, ce jardin soigné, cette minuscule tonnelle; Hélène était comme oppressée au contact de ces émotions ardentes qu'elle ne connaissait que par les livres et qui avaient ravagé l'âme de son frère ainsi que des flots orageux.

— Il vaut autant que tu repartes. Cela distraira ton chagrin.

— Oui, ce sera une grande distraction de passer les nuits entre le ciel et l'eau, sur mon banc de quart, et de compter les étoiles se mirant dans les vagues.

Elle resta déconcertée.

— Je parlais des pays étrangers.

— Tu crois que je ferai la cour aux Japonaises? Cela n'a jamais été dans mes habitudes.

Hélène, décontenancée, eut la sensation d'hérisser son plumage comme un oiseau effaré.

— Je ne pensais qu'au paysage, dit-elle froidement.

Un sourire effleura la bouche de Paul, mais sans gagner les yeux, qui restèrent mélancoliques. Dès son enfance, il avait eu cet étrange sourire des lèvres; ses yeux ne riaient jamais. Son fils était de même.

— Je chasserai à Ceylan.

— L'Europe doit te sembler trop petite?

Il sourit de nouveau,

— L'Europe est une grande route, avec des arbres des deux côtés, et une douane chaque demi-heure, comme si toutes les contrées et tous les individus n'y étaient pas taillés sur le même patron et n'avaient pas le même visage.

Léo entendit cette dernière phrase, et se rapprocha en souriant, car il aimait à causer entre hommes de questions abstraites. Hélène, au contraire, redoutait de telles conversations; elle y coupa court, avant que son mari n'eût ouvert la bouche.

— Te rappelles-tu, Paul, comme nous jouions autrefois à cache-cache, dans le jardin, et la peur de notre pauvre papa de nous voir nous échauffer?

— Oui, c'était son principal souci. Autrement il ne se cassait guère la tête à notre sujet, répliqua Paul, avec une grande amertume sous son sourire. J'ai assez souffert plus tard d'avoir été si mal élevé! Ma femme a commencé la première à combler les lacunes de mon éducation.

Il s'arrêta court. Hélène, qui n'avait jamais découvert de lacunes dans sa propre éducation, se sentit blessée que son frère n'eût pas gardé un meilleur souvenir de leur enfance commune.

— N'as-tu jamais senti le mal du pays?

— Les premières années! Je n'avais pas dix ans, quand mon père me mit à l'école préparatoire de la marine. Je n'en sortis plus, je ne connu jamais la vie de famille, parce que nous n'avions pas de mère! Et mon pauvre enfant est destiné au même sort!

Paul se leva et chercha son fils, qui, appuyé contre la grille, s'amusait à regarder tirer l'eau du puits de la cour.

— N'es-tu pas fatigué, Nando?

— Non, papa, mais quand repartons-nous?

— Tu ne te plais pas ici?

— Non, papa, j'aime mieux être en chemin de fer.

Paul soupira et caressa les joues brunes de son fils. Hélène s'était approchée.

— Est-il fatigué? Veut-il dormir un peu? Viens! je l'emmène à la maison, Paul. A propos, j'y pense, tu n'as pas dit bonjour à Marthe; elle le prendra fort mal. Viens vite! Tu te souviens de Marthe?

— Vaguement. L'avais-tu, à Scheveningen, la dernière fois que nous nous sommes vus?

— Mais Marthe était avec nous, quand nous étions enfants!

— Ah! oui, le factotum de notre père! Je m'en souviens; un vieux dragon!

— Paul!

— Ne te fâche pas, je suis incorrigible.

L'entrevue avec Marthe fut glaciale; cependant Paul lui recommanda son enfant, et elle répondit avec dignité :

— Madame vous dira que je suis une domestique consciencieuse.

Le frère et la sœur se retrouvèrent dans le boudoir d'Hélène. Nando fut, bon gré mal gré, contraint de s'étendre sur le canapé et reçut pour récompense trois bonbons, avec lesquels il joua sans les manger, car il n'aimait pas les sucreries. Léo était à son ministère; Paul et Hélène se regardèrent embarrassés, n'ayant rien à se dire, et sentant l'incroyable gêne qu'on éprouve à rester muet en face l'un de l'autre, après une longue séparation.

— T'es-tu informée d'un pensionnat? Ou peut-être Nando serait-il mieux dans une famille? finit par demander Paul.

— Je n'ai reçu ta lettre qu'avant-hier, et je ne t'attendais que la semaine prochaine.

— C'était ma première intention de n'arriver

qu'alors. Te serait-il désagréable de commencer tout de suite nos recherches ? Il faut que je reparte après-demain, et je voudrais auparavant installer mon pauvre petit. N'est-ce pas singulier que moi, un homme, j'aime tant les enfants, et que toi, Hélène, tu ne les aimes pas!

— Moi! Je les adore! — fit-elle, en rougissant, — mais Léo!

Elle passa dans son cabinet de toilette pour se préparer à sortir.

Pendant trois heures ils parcoururent la ville en voiture, visitant tous les établissements d'éducation, publics et privés, célèbres ou obscurs. Ici, on refusait de prendre un si jeune enfant; là, on ne dépassait pas un nombre déterminé de pensionnaires ou bien l'installation ne convenait pas. Paul revint fort découragé; Hélène le consola en représentant qu'ils avaient encore quelques adresses où ils pouvaient aller le lendemain. L'enfant s'était endormi en jouant avec ses bonbons; Léo était rentré et avait rapporté de petits outils de jardinage pour Nando. Paul eut peine à ne pas le réveiller pour jouir de sa joie.

— Là, derrière la tonnelle, il y a un coin où il pourra bêcher et planter sans gêner personne, dit Léo, en se promenant dans le jardin avec son beau-frère, avant le dîner. Hélène, que des visites fort importunes retenaient au salon, était sur des charbons ardents. Elle craignait que son mari et son frère ne pussent se comprendre, que sans elle, ils ne tombassent sur des sujets de conversation dangereux. Au contraire Léo se faisait expliquer le système de construction des torpilleurs, et se plaignait des règlements douaniers de son pays.

— Tu avais bien raison ce matin; une douane toutes les demi-heures! Mais ici, à quoi sert d'avoir des idées justes? J'ai travaillé deux ans, réuni des masses colossales de matériaux pour bâtir un édifice de preuves; je me suis présenté devant le ministère avec des chiffres, des statistiques, — on m'a écarté sous le plus insignifiant prétexte. Aujourd'hui, je suis bien décidé à mener une vie tranquille et à ne plus m'occuper des affaires du public; j'ai assez des miennes.

Paul pensa :

— Les tiennes! A quoi bon puisque tu n'as pas d'enfants?

Mais il ne le dit pas. Il était pris d'une telle compassion pour ce ménage sans avenir, que son sort lui semblait enviable par comparaison. Trois ans de séparation, il est vrai; mais ensuite, trois ans de repos, pendant lesquels il pourrait reconstruire son foyer, former le cœur et l'esprit de son fils.

Marthe avait réveillé l'enfant pour dîner, il arriva, encore tout assoupi.

— Mange-t-il à table? demanda la vieille servante étonnée, et Hélène répéta la question. Paul eut de nouveau son singulier sourire.

— Crois-tu que je fais mettre une table pour moi et une pour lui? Mais fais comme tu voudras; il peut manger seul.

— C'est une simple question. Viens, Nando, assieds-toi près de moi.

— Pourrais-je demander un coussin pour lui? dit Paul.

Après quelques allées et venues, on trouva un coussin convenable, et, comme le potage était déjà servi, l'enfant fut aussitôt installé sur sa chaise ainsi exhaussée. Il demeura immobile devant son assiette. Hélène lui attacha sa serviette et s'étonna de ne pas lui voir prendre sa cuillère.

— Faut-il qu'on te fasse manger ou sais-tu manger tout seul, dit-elle, en se tournant vers lui.

Il leva sur elle ses yeux ombragés de cils admirables et dit, en rougissant :

— Je n'ai pas récité ma prière.

Tous se regardèrent confus.

— Dis-la, mon cher petit, fit Léo.

L'enfant joignit les mains et murmura :

— Mon Dieu, donnez à manger à tous les pauvres petits enfants!

Cette prière était quelque chose de nouveau. Qui donc la lui avait enseignée?

— Ma maman, ma jolie maman!

— Elle avait fait de lui un chrétien agissant, dit Paul. Raconte à ta tante ce que tu faisais après dîner.

— Je portais à manger aux petits pauvres, mais seulement quand j'étais sage.

— Tu étais toujours sage? demanda Hélène.

— Pas toujours, fit Nando, dont les cils s'abaissèrent sur ses joues brûlantes.

Hélène se dit qu'il fallait remettre entre des mains de femme un enfant si tendrement élevé, et qui demandait tant de ménagements. Il mangeait fort peu; Paul dit en riant que c'était un vrai petit méridional et qu'il vivait de fruits. On servit le café au jardin; Nando reçut ses outils et se mit à piocher et à bêcher avec zèle.

Paul réfléchissait à part soi, et ne pouvait concevoir comment sa sœur ne semblait pas même avoir l'idée de garder son fils. Elle parlait d'une pension située presque à la campagne, en fort bon air; et tout en parlant, elle se retournait sans cesse pour s'assurer que l'enfant ne gâtait rien. Paul ne comprenait pas que des objets inanimés pussent être plus précieux qu'un être vivant. Il se sentait de plus en plus étranger et triste dans la société de sa sœur; mais il parlait de ses voyages et s'efforçait de se rendre aussi agréable que possible.

Nando s'approcha du jardinier qui apportait une plante rare. Celui-ci le regarda avec amitié.

— Cette fleur vous plaît? J'en ai d'autres dans la serre; voulez-vous les voir?

— Oh! volontiers.

Tous deux s'en allèrent, la main dans la main. Nando reconnut dans la serre beaucoup de plantes conservées à grand'peine et que lui avait vues à l'état sauvage; il raconta au jardinier où elles poussaient, et les embrassa tour à tour.

— Est-ce qu'elles te regardent? demanda-t-il à son nouvel ami.

— Oui, si je me mets devant leur soleil.

— Moi, elles me regardent toujours; elles m'ont reconnu tout de suite. Beaucoup ne veulent pas que je m'en aille; elles s'attachent à mes habits et elles pleurent parce que je les ai oubliées. Quand je serai jardinier, je comprendrai ce qu'elles disent.

Le brave homme s'était assis sur un des bancs de la serre, l'enfant entre ses genoux, et il l'écoutait jaser.

— C'est ma jolie maman qui m'envoie toutes les fleurs, du fond de la terre où on l'a mise. Oui, je l'ai vu mettre! Quand je pourrai creuser un trou assez grand, je la retrouverai et je la ramènerai ici; je ne veux pas qu'elle reste sous la terre où il fait noir.

— Mais peut-être, tout au fond, fait-il très clair; peut-être se promène-t-elle entre des fontaines qui jaillissent et de belles fleurs d'or, et trouve-t-elle cela meilleur que notre terre? Ne vous a-t-on jamais dit qu'elle est au ciel, Nando?

L'enfant semblait suspendu à ses lèvres.

— Ah! oui, le ciel! On dit « le ciel », mais tu vois bien où il est, là-haut, tout là-haut; et j'ai vu de mes deux yeux qu'on la mettait dans la terre. Crois-tu que je la retrouverai?

— Quand vous serez vieux, si vous avez été bon et sage toute votre vie, vous irez la rejoindre dans le beau jardin!

Nando ne voulait plus quitter sa nouvelle connaissance. Il pleura quand il dut aller dormir. Marthe s'offrit à le déshabiller, mais Paul la remercia, en disant qu'il n'aurait plus si souvent la joie de le faire lui-même. Sous ce prétexte, il gagna quelques moments de solitude avec son enfant, qui fit sa prière sur ses genoux et lui dit tout aussitôt:

— Viens, papa, allons nous-en!

— Tu serais donc très malheureux de rester ici?

— Je resterais bien avec le jardinier, mais tu vois, on ne me laisse pas.

— Je prierai ta tante de te permettre d'aller le voir quelquefois.

— Il faut que tu t'en ailles sur la mer?

— Oui, mon chéri, bientôt.

— Mais, papa, qui est-ce qui restera avec moi? Où vais-je demeurer? Mène-moi près de maman! Nous étions si contents ensemble, et le jardinier m'a dit qu'elle se promène dans un beau jardin où il y a des fontaines.

— Ah! mon enfant, je ne sais pas le chemin; sans cela, nous serions déjà tous deux avec elle!

Il porta Nando dans son lit. Ses yeux étaient gonflés de grosses larmes. Rejoindre sa mère! Ah! s'il osait partir avec l'enfant pour ce monde inconnu, toutes leurs peines seraient finies... mais était-ce bien le moyen de la rejoindre? Il avait dit vrai, il ne savait pas le chemin!

Quand il revint dans le salon très éclairé, sa physionomie était si triste, qu'elle fit mal à sa sœur.

— Le petit lit est-il bon? demanda-t-elle pour dire quelque chose.

— Je crois que oui. A cet âge, tous les lits sont bons; on dort toujours.

Ils se mirent à feuilleter des gravures. Hélène fit un peu de musique, et la soirée s'acheva de bonne heure.

— Comment trouves-tu mon enfant? dit Hélène à Marthe, en se déshabillant.

— Qui donc?

— Mon petit neveu, si tu ne comprends pas? fit la jeune femme, impatientée.

— C'est un sournois.

Hélène rit d'un air un peu moqueur.

— La raison, je te prie?

— Madame m'a demandé mon opinion, sans cela, je n'aurais rien dit.

— Naturellement, riposta Hélène nerveuse, et elle ajouta : Tu peux t'en aller, je n'ai plus besoin de rien.

Marthe s'éloigna et sans faire le moindre bruit, quoiqu'elle eût volontiers frappé les portes; mais sa physionomie avait une expression faite pour effrayer, si on l'avait vue. Personne ne la vit, et elle n'effraya personne.

Une fois dans son lit, Hélène se reprocha d'avoir blessé cette excellente femme; elle eut envie de courir pieds nus jusqu'à la chambre de Marthe, pour lui demander n'importe quoi; mais au moment où elle allait exécuter ce dessein, son mari entra dans la pièce voisine, et pour ne pas lui donner d'explication, elle resta tranquille. Le lendemain matin, elle s'en félicita; car, en repassant ses souvenirs au grand jour, elle se dit que Marthe avait été impertinente, et que c'était à elle, la maîtresse, à réprimer les défauts de sa domestique. Elle ne réfléchissait pas qu'il était un peu tard pour commencer.

— Dors-tu? cria-t-elle à son mari.

Carmen Sylva.

(La fin au prochain numéro.)

REVUE MUSICALE

Le jour de l'an. — *Benvenuto* à l'Opéra-Comique. — Opéra. — *Salammbô* à Rouen. — Concerts et nouvelles. — Musique choisie.



La voilà revenue la saison des bons souhaits, des cadeaux, des embrassades sans merci et des étrennes sans fin. Nous serons agréable à nos lectrices en leur souhaitant que le bon Dieu réalise les premiers, fasse les seconds magnifiques, les troisièmes aussi rares que sincères, et les quatrièmes nombreuses... lorsqu'on les reçoit! Il n'est pas dans nos habitudes que les jeunes filles aient à donner des étrennes, et ce que l'on offre à ses amies en souvenir du jour de l'an, rentre dans notre seconde catégorie : les cadeaux.

Quant à nous, nous voudrions pouvoir mettre les uns et les autres en musique et que tout se passât en chansons! Ce serait beaucoup plus gai, plus vite fait, mieux à la portée des petites bourses et tout à fait fin de siècle, que de bouleverser un peu cet antique usage en le remplaçant par un jour de l'an... national. Le gouvernement en ferait tous les frais, se chargeant des cadeaux, des baisers, de tout enfin. Comme la musique tient une large place dans les réjouissances publiques, cela nous donnerait quelque droit à prolonger cette charge de fin d'année. Mais en 1891, nous sommes encore assez loin du XXe siècle, et d'ici là nous avons le temps de voir des changements plus extraordinaires. Donc tout aux bonbons et aux embrassements, tout aux étrennes et à l'argent, en souhaitant à nos chères lectrices, grandes et petites, de vivre heureuses, au moins jusqu'en l'an 2001.

Le *Benvenuto* de M. G. Hirsch, musique de M. E. Diaz, n'est pas un chef-d'œuvre. Sera-t-il un succès pour le théâtre? Le temps nous l'apprendra, car on a vu des astres se lever enveloppés de nuages et briller d'un vif éclat pendant le jour. Malheureusement, *Benvenuto* et ses auteurs ne sont pas des soleils qui se lèvent. Ecrit depuis vingt ans, d'après l'école et le goût musical d'alors, l'ouvrage a vieilli et le portefeuille ne l'a pas garanti de certaines empreintes révélatrices.

Le librettiste place la scène en 1538, non sans donner quelques coups de pied à l'histoire; les deux premiers actes à Florence, les deux derniers à Rome. Ce n'est pas un drame, mais un vrai mélodrame, dont les situations souvent favorables à la musique, sont habilement tracées. C'est un épisode de la jeunesse du grand sculpteur où l'amour, le poison, la rapière et la prison jouent un rôle prépondérant et entretiennent l'émotion. Ces tabeaux un peu sombres ne sont égayés que par le ravissant ballet des Nymphes entrevues en rêve — seulement — par Benvenuto, dans sa cellule du palais Saint-Ange, à Rome. Au moins pour nous ce n'est pas un rêve, et toutes ces jolies nymphes seraient bien désolées qu'on les prît pour des âmes sans consistance.

M. Diaz s'inspirant d'un sujet essentiellement italien, étant d'origne espagnole et écrivant son œuvre au beau temps de Verdi, quoi d'étonnant qu'elle procédât du genre si fort en faveur à cette époque. Du reste, c'est un musicien qui a le sentiment de la scène, une habile entente des voix, une inspiration mélodique souvent heureuse. Ce qu'on lui reprochera à l'heure où nous sommes, c'est la banalité de son instrumentation peu travaillée, manquant des détails originaux du *leit motive*, si fort en vogue dans la musique du jour, et l'absence de caractère dans le style.

Signalons au premier acte un chœur et un duo assez bien venus, et la *Marche triomphale* qui le termine.

Au second, l'air de Pasilea débute par un andante qui a du mérite, ainsi que le chœur de jeunes filles qui le suit et dont la couleur est charmante, mais nous apprécions moins l'allegro qui le termine. Il y a de remarquables phrases dans le grand duo en *fa*, entre Benvenuto et Pasilea, de même que la scène du duel ne manque pas de mouvement dramatique.

Le troisième acte se distingue par un air avec récitatif de la plus innocente facture, et par le coquet ballet, dont les motifs sont attrayants, surtout celui de la valse et un autre en *ré* majeur qui ont un réel succès.

Au dernier acte on remarque un trio et un chœur qui brillent surtout par une excellente exécution.

Mme Deschamps, dans le rôle ingrat de Pasilea, a montré un talent dramatique de premier ordre qui a, comme sa belle voix, enthousiasmé le public. M. Renaud est un superbe Benvenuto, autant par son grand style que par la justesse de sa déclamation. Mlle Ivel, MM. Carbonne, Clément, Bernaërt, Maris, Gelibert et Lonati ont tous contribué à cette interprétation hors ligne. L'orchestre, comme les chœurs méritent toujours les mêmes félicitations. Décors et mise en scène très soignés.

A l'Opéra, on annonce que *Le Mage*, de MM. Richepin et Massenet, sera prêt pour les premiers jours de l'année nouvelle. Il se compose de six

tableaux qui formeront six décors différents. Voici les noms des personnages et la distribution des principaux rôles :

Anahia, reine du Touran......	Mmes Escalaïs.
Varedha, fille du grand-prêtre Amron......................	Fiérens.
Zarastra......................	MM. Vergnet.
Amron, grand-prêtre.........	Delmas.
Le roi de Barddi..............	Baryton.
Un héraut....................	Basse.
Un prisonnier touranien......	Ténor.
Un officier iranien...........	Ténor.

La distribution des quatre derniers rôles n'est pas encore fixée. En attendant, on a repris *Rigoletto*, avec Mme Melba, et il est question de remonter *Fidelio*, de Beethoven, pour Mme Caron, l'admirable héroïne de *Sigurd*. Cette nouvelle artistique est très favorablement accueillie.

L'inauguration du monument de Flaubert, à Rouen, a été le signal de l'entrée de Salammbô en France, dans une superbe première au Théâtre-des-Arts, sous la direction fort distinguée de M. Taillefer. On sait que, comme *Sigurd*, *Salammbô* avait été passionnément acclamée à Bruxelles l'hiver dernier. Nous en avons esquissé les lignes principales dans notre numéro de mars. Nous n'y reviendrons que pour en constater l'immense succès et le sincère enthousiasme des Rouennais pour notre savant compositeur Reyer. Mlle Eva Dufrane s'est montrée remarquable cantatrice et bonne tragédienne dans Salammbô, et M. Raynaud a chanté le rôle de Matho en véritable artiste.

Espérons qu'un nouveau *Mage* ne viendra pas retarder indéfiniment l'accès de *Salammbô* à l'Opéra, car, en fait de chefs-d'œuvre, depuis quelque temps les Parisiens sont les derniers servis.

L'incident Franck-Verdhurt a causé une certaine émotion dans le monde musical, en occasionnant la fermeture du Lyrique-Eden. Cet effondrement subit, en pleine saison théâtrale, serait déplorable, si on n'assurait que bientôt une nouvelle combinaison directoriale se prépare pour remettre tout en l'état. Espérons que, le mois prochain, nous aurons à signaler, avec la reprise de *Samson*, la première de *La Coupe et les lèvres*, de M. Canoby.

En dehors des théâtres, la musique n'a pas chômé, et il faudrait vingt pages comme les nôtres pour ne rien laisser dans l'ombre. Bornons notre ambition à reconnaître que la patronne des musiciens, sainte Cécile, a été admirablement fêtée en l'église Saint-Eustache. La messe annuelle, qu'on y a exécuté sous la magistrale direction de M. Danbé, est une très belle œuvre : *Messe de Notre-Dame-de-Sion*, par M. R. de Boisdeffre, avec soli, chœurs et orchestre. Un *Hymne à sainte Cécile*, pour deux violons, exécuté par MM. Ch. et L. Dancla, et dont le premier est l'auteur, a produit un ravissant effet. Une *Prière*, pour hautbois et orchestre, par Mme de Grandval, n'a pas été moins remarquée, et M. Gillet y a fait admirer l'élévation de son style. M. Dallier, le savant organiste de la paroisse, a, comme toujours, captivé son élégant auditoire.

A part les œuvres classiques déjà entendues aux grands concerts Colonne, et qui sont toujours exécutées avec une réelle distinction, la troupe de ce maître a interprété, pour la première fois, une suite d'orchestre : *Callirohé*, écrite, avec une grâce et une sûreté de main des plus rares, par Mlle Chaminade. Le public du Châtelet, très friand de primeur, a bissé le *Scherzettino*, page fort habilement conçue. Plus tard, la première suite pour orchestre, de M. G. Pierné, obtenait tous les suffrages. *Psyché*, du regretté César Franck, y a été exécutée et écoutée avec une émotion et un recueillement attendris.

On a de plus entendu un *Scherzo* inédit de M. Saint-Saëns, composition de grande valeur, mais d'une inextricable difficulté. Elle a été l'occasion d'une ovation pour le pianiste Diemer et son élève M. Risler, qui l'ont interprétée à quatre mains avec une bravoure incomparable.

M. Lamoureux a, de son côté, fait entendre une œuvre de Liszt : *Tasso*, inconnue à Paris. Ce choix fait honneur au goût du vaillant chef d'orchestre, car il s'y trouve de superbes pages, que le fini de l'exécution rend absolument admirables. Mme Roger-Miclos est toujours l'impeccable et brillante virtuose dont le style ne manque jamais de soulever de nombreux bravos.

Nous signalerons, comme composition de choix, la brillante *Marche* de Massenet, extraite de ses pièces de genre et arrangée à quatre mains par Filliaux-Tiger.

Très entraînante aussi, la Jota espagnole : *L'Aragonaise*, par J. Albéniz, dont la verve endiablée et la riche instrumentation en font une pièce à grand effet, mais d'une certaine difficulté, comme la précédente. Editeur : Veuve E. Girod, 16, boulevard Montmartre.

La *Sérénade valaque*, de Franz Palfij, tout en restant dans une plus moyenne force et une allure moins animée, conserve un caractère de virtuosité retenue et élégante. — Plus facile est la charmante suite de valses : *Celles qu'on aime*, par G. Auvray, dont le succès est assuré par la variété, la grâce et le brio des motifs. Editeur, E. Froment, 12, passage du Saumon.

Pour finir avec le chant, voici un ravissant *Noël*, de J.-B. Wekerlin, dont les paroles ont autant de charme que la musique. C'est suave et d'une exquise couleur archaïque. Editeur, H. Heugel, 2 *bis*, rue Vivienne.

Marie LASSAVEUR.

CHAUSERIE

Paris, 1er janvier 1891.



Nous étions au coin du feu, il y a huit jours, à la veillée de Noël, près de la bûche flambante, au village où l'on m'avait conviée.

Il régnait, dans la vieille bibliothèque hantée par les bienveillants esprits des aïeux, une allégresse paisible, un calme surprenant et nous nous demandions, en famille, dans cette douce attente de Noël, quel était le vœu le meilleur à former pour les êtres chers, car la Noël, n'est-il pas vrai, la naissance du Seigneur, c'est le Jour de l'An des âmes !

Nous avions dédaigné les lampes ; les lueurs du foyer nous éclairaient seules à demi, mettant dans les coins de grandes ombres, embrasant les murs tendus de cuir de Cordoue d'un ton fauve, de fugitifs éclairs, profilant d'étranges figures sur les anciens miroirs de Venise, courant le long des livres alignés qui semblaient chuchoter vaguement entre eux dans cette obscurité amie.

Nos visages apparaissaient et disparaissaient tour à tour avec des effets bizarres de clair-obscur, et nos voix prenaient des intonations émues un peu mystérieuses.

Non loin, sur la côte, la messe de minuit sonnait à grandes volées.

Nous avions soigneusement fermé les portes de la vaste salle à manger, où était servi le plus magnifique des réveillons dans des enguirlandements de houx aux baies ardentes et de roses de Noël aux pétales vierges, avec les places de trois pauvres : un vieillard, une femme, un enfant au haut bout de la table.

Nul ne songeait plus aux babioles, aux fanfreluches, la magie des étrennes et des agitations mondaines s'était effacée durant l'une de ces heures passagères où la petite bête personnelle dort et où l'ange veille.

C'était le vœu de bonheur pour les élus de notre cœur, que nous voulions trouver dans la nuit sereine de la Nativité, et tout simplement, dans l'ordre moral, nous cherchions, mes amies, ce qu'il y a de meilleur au monde.

Il paraît qu'il existe beaucoup de choses excellentes, puisque chacun envisageait diversement le don suprême, ce qui tend à prouver la beauté de la vie, en dépit des pessimistes.

Tout le monde s'en va, cherchant son idéal ; beaucoup ont peut-être le tort de vouloir lui donner une forme palpable, car alors la légende poétique qui se transforme en abrégé historique, la fleur desséchée devient tisane.

Je ne médis certainement pas des livres classiques, qui sont la trame solide d'études plus étendues, ni de la mauve, qui adoucit ma poitrine irritée et, avant de me soulager, exhale dans ma bouilloire une odeur subtile, affaiblie, pourtant exquise, des champs d'été ; mais il est, dans le domaine intime, des impressions profondes qui doivent, pour rester intactes, être enveloppées d'une gaze d'or, comme en un sanctuaire.

— Souhaitons la passion du travail ! dit à mon côté, rompant la rêverie, une vraie artiste, une musicienne émérite que vous connaissez un peu, mes chères lectrices, et que vous avez sans nul doute appréciée.

C'était bien, très enviable, cependant personne n'acquiesça. On percevait tout bas les défaillances, les difficultés, l'impossibilité même de ce rude labeur intellectuel dont elle remplit ses heures.

— Pour nous, soupira sa voisine, ce que vous nommez la passion du travail serait plutôt celle du devoir, nous n'avons pas la même tâche.

Il y eut un silence.

— Savoir se contenter de son sort, s'écria une voix fraîche.

A merveille, cependant, dans notre exquise retraite, ce souhait raisonnable nous parut inutile.

— La paix du cœur, murmura une blonde et timide fiancée.

— La tranquillité, suggéra une jeune maman dont les marmots font du tapage.

— L'enthousiasme ! cria un frère qui se prépare à Saint-Cyr, en agitant son bras en l'air comme un drapeau.

— L'amour sincère du prochain, proposa une petite philanthrope.

— En attendant celui du mari ? conclut une malicieuse.

Chut ! nous sommes dans le domaine des abstractions.

La cloche de l'église tintait toujours joyeuse.

Je quittai le large fauteuil Louis XIII où, la tête renversée contre le dossier, j'écoutai songeuse les aspirations des autres, cherchant à saisir la mienne, et je m'approchai de la fenêtre ; de la main, j'effaçai la buée qui obscurcissait les vitres glacées, plongeant mes regards au dehors. J'aurais désiré toucher la neige couvrant la campagne de ses blancheurs resplendissantes comme d'un voile de fiançailles mystiques, met-

tant des fleurs d'argent aux arbres morts et des parures immaculées sur les mousses de nos toits.

Je vis très haut, dans le ciel clair et froid, l'étoile des bergers qui scintillait superbe, projetant ses longs feux sur les obscurités terrestres, et je ne désirai qu'une chose pour les miens, pour les amies connues... et inconnues, pour toutes les figures sympathiques rencontrées sur ma route, pour les humbles et les riches, les souffrants et les forts, pour ceux qui viennent et ceux qui s'en vont : « *la lumière* ».

Cette belle lumière intime venant de l'âme qui défie les ténèbres et le ciel gris, qui se projette sur les bien-aimés, les ceignant d'une auréole, sur les êtres et les choses, les mettant en bon relief, caressant tout d'une lueur d'aube, éclairant la vie entière sans que les nuées puissent la voiler, les ouragans l'éteindre, les années la ternir!

Voilà donc mon souhait, mes chères lectrices, et je vous l'envoie avec un brin de mon cœur... Puis si j'avais un peu de l'or en tonnes du roi Salomon le Sage ou de Xerxès le Fou, dont les flots de richesses, fondues au creuset, charriées par des milliers de canaux, aboutissaient à un centre unique, les réservoirs royaux de l'antique Persépolis, je vous offrirais à chacune, mesdemoiselles, la plus artistique, la plus séduisante... N'ouvrez pas la porte je vous prie à Dame Imagination, mais bien à vos facultés pratiques de ménagères... je vous offrirais en argent pur (le cuivre est suranné et le nickel trop *fin de siècle*), la plus jolie et la plus complète des batteries de cuisine.

Oui-dà! Ne savez-vous pas que nous devons toutes, par devant l'Université, devenir des cuisinières émérites, et que le cordon bleu en sautoir sera, un jour peu éloigné, le plus fier ornement de nos corsages ?

Il y aura des grades.

En attendant, nous avons eu cet hiver dans la capitale un cours culinaire des plus intéressants, public et gratuit, tous les vendredis soirs, dans une cuisine de haute fantaisie tendue d'andrinople rouge et munie d'un élégant fourneau à gaz.

Les chefs discouraient fort bien, cuisinaient dans la perfection.

On goûtait.

Parmi les séances qui ont eu le plus de succès, je citerai celle des pommes de terre.

L'esprit de Parmentier était avec nous.

Pommes de terre soufflées : On les plonge une première fois dans la friture grésillante, on les retire avec une écumoire (quels gestes majestueux demande ce maniement de la lèchefrite!) Après quelques secondes d'arrêt .... mais vous connaissez toutes les recettes : pommes de terre en allumettes, pont-neuf, château, japonaises, truffées, en beignets légers, légers, etc., etc.

Quant à la leçon d'œufs pochés ou *diplomates*, je suis encore remplie pour le maître d'une crainte respectueuse; au moment où il brisait la coquille au-dessus de la marmite, dans la vapeur ambiante, je tremblais comme lorsque j'assiste aux exercices d'un équilibriste sur la corde raide, sans raison, du reste, car le chef-d'œuvre était complet, mollet, appétissant et exquis à la mouillette.

Le ciel pourtant vous préserve, mes amies, d'un œuf poché au brevet supérieur !!!

ALIX.

Economie Domestique

SIMILE VERNIS MARTIN

Prendre un objet en bois blanc poli comme ceux qui sont préparés pour la peinture, étendre bien également avec une brosse un peu large, sur toutes les parties de l'objet, une couche de vernis anglais (il y en a de toutes les nuances). Quand cette première couche est sèche, ce qui exige environ vingt-quatre heures, en mettre une seconde qu'il faut également laisser sécher ; le bois est alors recouvert d'un vernis de la couleur employée.

Prendre une feuille de décalcomanie pour le bois, découper les branches et les sujets en leur laissant un petit entourage de papier et les disposer sur l'objet à décorer. Pour cela, il faut enduire le côté peint de la feuille de papier avec du vernis incolore, puis l'appliquer sur le bois, tamponner pour bien fixer et enfin imbiber d'eau avec un gros pinceau qu'on passe à plusieurs reprises à l'envers de la décalcomanie. Quand cette opération est bien faite, le papier blanc se détache de lui-même et laisse sur le bois le motif colorié.

Quelques notions de peinture à l'huile sont ici nécessaires ; il faut dissimuler ce qui peut rester de papier, réunir les branches les unes aux autres, y ajouter des feuilles, des boutons et des herbes qui les diversifient ; en un mot se servir de la décalcomanie comme fond à la peinture, mais les mêler de telle façon que l'œil ne puisse saisir où finit l'une et où commence l'autre.

Lorsque les raccords de peinture sont secs, on couvre tout l'objet de deux ou trois couches de vernis final, attendant toujours que la couche précédente soit séchée pour en ajouter une autre. Il est ainsi très facile de décorer de nombreux objets qui auront un petit cachet artistique si on suit exactement nos indications et si on a un certain goût naturel.

DEVINETTES

Charade

Il en faudra plus d'un pour composer ma jupe,
Mais prodiguer ce drap serait métier de dupe.

C'est l'anonyme auteur de tout méchant propos;
Il dit, fait, ne fait pas : il a toujours bon dos.

Cet homme, à l'œil unique, à la riche bedaine,
Avait, c'est très certain, du mauvais et du bon.
De ses fautes chacune était simple fredaine
Pour les siens. Leur mot d'ordre est encore : *** !

Mêli-Mêlo

I I O O E E N N S S S R L P

Avec ces lettres composer le mot dont la définition suit :

« Tours de gamins, sans importance, »
Ont dit les trop faibles parents.
Mais moi, les gamins, je les tance !
Et mes discours sont différents.

Logogriphe

On en riait... mais ce fut une peste !

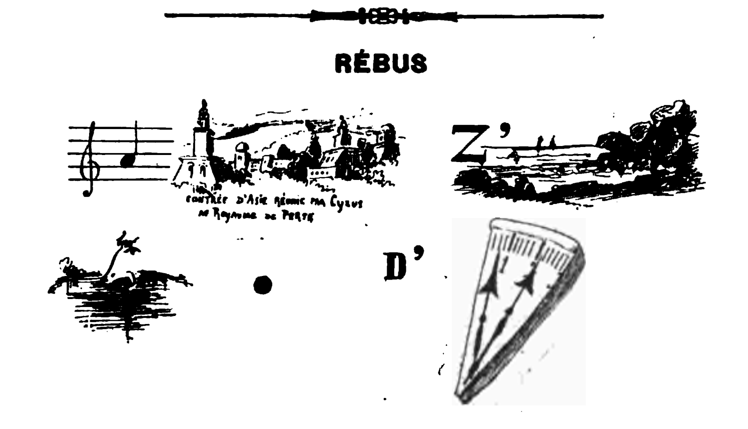
***

Plus d'un mineur au fond de ses puits reste.
L'influenza, j'en conviens, en fut un !
En gargarisme, il peut être opportun.
On la dit morte... et pourtant, elle éclaire !
Chacun, vraiment, se croit tout le contraire.
C'est l'opposé de tout commencement.
Ce gâteau lourd plaît ordinairement.
Les plus savants s'embrouillent dans ses sources.
Aux tisserands, qu'il offre de ressources !
Les matelots en brassent l'écheveau.
Quel pourvoyeur eut-il ? Un noir corbeau.
J'en sais plus d'un qui, sur deux pieds chemine...
Il fait le bien. La grâce l'illumine !
Monstre pour monstre, on préfère un géant.
L'éclat d'obus y fit un trou béant.
Serrons celui des amitiés d'enfance !
Contre les froids, elle est une défense.
Ce maréchal mourut jeune et pleuré.
J'aime un vieux tronc de ses plis entouré.
Charmant prénom doux comme une caresse.
Département où se trouve la Bresse.
Voyez plus loin, mesdames, que son bout !
Bourgeons et fleurs et fruits, l'on y voit tout.

Énigme

Je ne suis pas une prairie ;
Et je produis du foin, pourtant !
En moi, surtout, on apprécie
Le fond... Qui peut en dire autant ?...
De l'ardente Afrique tirée,
Je suis une cynantérée
Qu'on sert en mets cru, cuit, froid, chaud.
Et quand un cœur, à tout le monde,
Sans compter, se donne à la ronde,
On dit : « C'est un cœur d'......... »

RÉBUS



Le Directeur-Gérant : F. Thiéry, 48, *rue Vivienne*.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Le premier Courrier de modes de l'an de grâce 1891 vous parlera, mes chères lectrices, d'une excentricité de la mode. En y réfléchissant bien, la mode que nous qualifions d'excentrique ne le mérite peut-être pas, puisqu'elle a de nombreuses adeptes parmi les jeunes filles. Nous-mêmes la trouvons charmante quand elle est élégamment portée ; mais cela ne nous empêche pas de dire qu'il est étrange de s'habiller de drap quand il s'agit de danser. Oui, mesdemoiselles, il en est ainsi; et vos oreilles ayant très certainement entendu vos frères se servir de ce mot, nous ne craignons pas de le placer sous vos yeux en vous disant qu'un costume de drap rosé, bleuté ou crème est de grand *chic*, bien que d'une simplicité extrême; il se porte sans addition de fleurs et votre coiffure même ne devra s'orner que d'épingles ou d'une fine aigrette. Une coiffure, que l'on fait beaucoup, consiste à onder largement tous les cheveux de derrière, à les réunir au milieu de la tête sans les serrer, puis à en former là des petits tortillons dont le bout, libre, se frise en petite papillote. Devant, les cheveux, ondés en touffe, descendent légèrement sur les tempes. Des fourches retiennent ces petits tortillons de cheveux.

La robe de bal en drap se fait donc très simple. Une sous-jupe en taffetas, avec un petit dépassant tuyauté auquel s'arrête la jupe de drap ourlée de cinq rangs de fine tresse d'or. Le corsage très collant, lacé derrière, avec une petite berthe qui forme lien sur l'épaule, au-dessus d'un petit bouffant qui fait manche. Des lacets d'or au contour et suivant le bas du corsage.

Il faut une tournure imperceptible, suffisante pour soutenir les lés de derrière, qui tombent en s'arrondissant dessus.

Le drap bleuté, avec des galons d'argent, est bien jeune, et le crème, pailleté dans le bas, fort joli.

Décrivons ce costume de jeune fille destiné aux diners, aux soirées de musique ou de danse. C'est un drap gris perle, que le fin cachemire d'Ecosse ou le granité remplacera très bien. La jupe, sur une sous-jupe de taffetas, reçoit un falbala monté à tête; toute l'élégance est dans le corsage, qui se lace devant, avec un fouillis de mousseline de soie crème qui dégage légèrement l'encolure ; ce fouillis descend se perdre dans la pointe-ceinture de moire blanche, qui se termine à gauche par deux longs pans inégaux ; il est cerné par des revers en moire blanche qui, derrière, se continuent en col rabattu. La grande nouveauté consiste dans un plissé de drap de quarante centimètres cousu au bord du corsage, au-delà de la pointe-ceinture, et qui s'arrête dans les lés de derrière, lesquels s'agrafent sur le corsage ; là se pose un chou. C'est donc la hanche que garnit ce plissé, l'effet en est des plus élégants. La manche épaulée est en mousseline de soie, large jusqu'au coude, et terminée par un haut poignet de moire boutonné intérieurement. Un nœud de moire dans les cheveux. Bas crème, souliers gris perle ou noir. Gants crème en peau de Suède. Un ou deux bracelets passés sur le gant et, si l'on porte des boucles d'oreilles, une perle, un clou d'or, un rien, mais joli.

Le tulle moucheté, l'éolienne et les gazes de soie sont les étoffes courantes pour les toilettes de bal ; les jeunes femmes ont encore le tulle noir ou crème, avec paillettes d'or, dont on fait le tablier et aussi des volants; c'est tout à fait joli avec une élégante garniture de marabout ou de plumes. Les grands effilés en ganse, avec nœuds de perles, sont une des grandes élégances pour le costume paré du soir. Ils se mettent au bas du tablier, en berthe sur le devant du corsage, où les brins descendent jusqu'à la pointe et diminuent progressivement de longueur en remontant à l'épaule; ce même arrangement descend de l'entournure. En perles diaphanes marine, il est ravissant sur une robe en broché bleu pâle ancien.

La collerette Médicis; le tour de cou en gaze, formant un gros bouillon crevé qui soutient une haute dentelle crème, sont fantaisies d'intérieur et se mettent sur un corsage peu garni. Pour la ville, il est en fourrure à longs poils, en plumes frisées, en plumes de coq.

Très jolie comme doublure de sortie de bal, la chèvre du Thibet avec ses longs poils frisés, d'une blancheur éblouissante, tombant dans un agréable pêle-mêle. C'est une fureur, la folie du moment.

Les soirées commencent, les diners se succèdent à Paris, à Nice et à Cannes où les plus riches toilettes sont expédiées par nos meilleures faiseuses. Les soieries sont en grande vogue pour les robes de soirée et de bal, pour le théâtre et les diners. Nous avons admiré les belles fabrications lyonnaises auxquelles nulle autre étoffe ne peut être comparée et nous avons noté quelques teintes nouvelles ravissantes, telles que Lobélia, Stanley, Emeraude, Trianon, Jaune de Chine, etc., etc. qui font des toilettes d'une incomparable richesse et n'ayant besoin d'être relevée par aucune garniture. La faille, très en faveur, se garnit de perles et de dentelle de passementerie ou de plumes. Le cachemire et les lainages sont *habillés* et sortent de l'ordinaire s'ils sont combinés avec une belle soierie. La bengaline, légère et souple, est d'un effet charmant aux lumières et fait des toilettes de jeune fille élégantes et peu coûteuses.

Quant aux dames âgées, rien ne les habille mieux que le velours et le satin. La jupe garnie d'un haut volant de Chantilly et le corsage ouvert sur un gilet plissé de dentelle faisant écharpe, garniture très comme il faut.

Pour les dames d'âge moyen, une très élégante

broderie rococo se fait sur faille de laine. Pour le tablier, ce sont des bouquets d'œillets, de violettes, de pensées, de lilas joliment jetés au-dessus d'une haute guirlande de ces mêmes fleurs, une merveille qui, dans un siècle, fera le bonheur des chercheuses de vieilleries, comme les défroques des grandes dames des siècles passés font notre joie quand nous les découvrons chez les revendeurs. Ces petits rubans ombrés, en harmonisant les couleurs, donnent un charmant relief à la fleur. L'envers du corsage et les manches sont brodés de même. Bizarrerie de la mode! la manche longue se porte avec le corsage décolleté, manche terminée et serrée au poignet; seulement, elle se fait en crêpe de Chine, même si la robe est en drap. On trouve cette anomalie charmante; inclinons-nous. Mieux était la manche courte avec le corsage montant, qui se fait encore avec succès, bien qu'elle soit moins nouvelle. On reporte la mousseline blanche pour les soirées dansantes en intimité. Il la faut très claire et la garniture de tulle point d'esprit est gracieuse. Volants froncés, ceux plissés se démodant beaucoup.

Mesdemoiselles, la mode vous habille en ce moment avec une simplicité élégante que votre jeunesse rehausse encore. Comme je vous le disais, point ou peu de bijoux. Dans vos cheveux, la petite couronne de fleurs mignonnes est permise, ou l'aigrette placée de côté un peu haut. A votre corsage, si tant est que vous en ayez envie, une branche au creux de l'épaule, assortie aux fleurs de la coiffure; mais si vous n'y tenez pas, tant mieux, car votre corsage bien tendu, lacé derrière, décolleté modestement sur une chemisette plissée de tulle illusion, à notre avis, n'en sera que plus joli.

Le bas de couleur a vécu, il reste légèrement teinté. Le soulier de satin noir est en vogue. Le bas blanc fait aujourd'hui très bonne figure dans la toilette de bal et de soirée, si cette toilette est d'étoffe légère, vaporeuse et de teinte idéale.

Coralie L.

L'Album de travaux du 20 décembre de l'Edition hebdomadaire blanche contient les travaux suivants créés spécialement pour cette édition :

Poche-aumônière pour suspendre au bras du fauteuil de la maîtresse de maison. — Deux couvertures de livre offrant deux dispositions d'étoffe. — Tapis en bandes rouges et bleues genre canevas, avec broderie genre Gobelin égyptien. — Deux pelotes, l'une sur plateau, en étoffe ancienne, avec le dessin de l'étoffe pour le reproduire en points lancés. — Rond de serviette en étoffe ancienne avec le dessin à broder. — Sac à ouvrage forme nouvelle. — Classeur. — Corbeille à ouvrage pouvant servir de cache-pot faite d'un prosaïque panier à beurre de Bretagne.

VISITES DANS LES MAGASINS

En même temps que nos courriers de modes qui tiennent au courant des façons et des étoffes en vogue, nous croyons que des renseignements pris chez de bonnes couturières sont faits pour intéresser nos lectrices. Chez Mme Turle, 9, rue de Clichy, nous avons vu des robes de soirée pour jeune fille et jeune femme d'un goût exquis. Robe de gros tulle légèrement inclinée, garnie de volants froncés festonnés en soie crème; quelque chose de ravissant. Une autre pour soirée en fin cachemire rose, décolletée en carré, avec la manche longue en crêpe de Chine rose, large et froncée à un étroit poignet de moire. Façons charmantes, garnitures élégantes et gracieuses, ensemble comme il faut; voilà ce que nous avons vu chez cette excellente couturière. Est-il besoin d'ajouter que le travail est parfaitement soigné?

Une coiffure jolie et seyante est le complément de la toilette et de ville et de bal. Ce que nous avons vu de coiffures chez M. Lenthéric, 245, faubourg Saint-Honoré, est chose inouïe. Toutes jolies, par exemple, et moins compliquées que celles des années passées. Pour arriver à se coiffer soi-même, d'une façon charmante, M. Lenthéric a composé toutes sortes de postiches légers qui ne fatiguent pas la racine des cheveux. Ce sont des bandeaux frisés et ondés, des touffes de bouclettes, qui se parsèment dans les torsades. Il fait aussi des demi-perruques pour les personnes dont la tête est dégarnie de cheveux.

Très charmantes les fantaisies en aigrette, plume, fleurs, ainsi que celles en écaille : épingle-fourche et petit peigne travaillés à jour, à boules, à croissants, avec cailloux du Rhin ou marcassite finement sertis.

On trouve chez ce coiffeur à la mode bien d'autres jolis objets de coiffures que le défaut de place nous empêche de signaler.

Nous voici, disait une élégante mondaine, dans la saison des nez rouges et des mains gercées, aussi que de visites je fais à M. Guerlain pour me préserver de ces laids et douloureux bobos! Nous avons noté les préparations conseillées par cette *autorité*, en ces sortes de choses, avec l'espoir que ces renseignements pourront être utiles à nos lectrices

D'abord pour la guérison des gerçures aux lèvres, au nez, à la figure, des crevasses et engelures ouvertes aux mains et aux pieds, le baume de la Ferté est souverain. Enduire le nez et les lèvres

simplement, l'effet très prompt permet d'appliquer le baume à toute heure de la journée, le soir est cependant préférable.

Pour les gerçures, crevasses, engelures, il faut que la partie malade soit parfaitement propre, lavée avec soin, l'essuyer pour n'y point laisser d'humidité. Poser le baume que l'on aura étendu sur un peu de papier brouillard. Renouveler le pansement soir et matin jusqu'à la guérison qui, dans les cas ordinaires, tarde rarement plus de vingt-quatre heures. La mixture balsamique pour les engelures non ouvertes. Il suffit d'en imbiber un peu de ouate et de frotter pendant quelques instants la partie gelée. Répéter ces frictions trois ou quatre fois par jour. Ces préparations au suc de raisin sont conseillées par les médecins qui en ont constaté les très bons résultats,

Le savon Sapoceti au blanc de baleine et la pâte de velours sont désignés pour conserver les mains souples et blanches. La crème de fraises et la lotion de Guerlain pour le visage. Le Jicky et les fleurs du Guildo sont parfums à la mode pour le mouchoir, ainsi que l'Impérial Russe. Guerlain, 15, rue de la Paix,

La fabrique de fleurs artificielles de Mme A. Favier, 68, faubourg Poissonnière, Paris, est connue depuis longtemps de nos abonnées; elles savent que les fleurs sont fines, naturelles et de prix très raisonnables. C'est en artiste que Mme Favier exécute et monte les fleurs, touffes, guirlandes, charmants effilés de pâquerettes, églantines, bluets, jasmin, myosotis, fleur de pommier; tout cela fait de ravissantes parures de jeune fille. La délicieuse couronne de bruyères avec le bouquet assorti est jeune et coquette. Non moins charmant le chevrefeuille, thé et corail, et superbes ces chrysanthèmes échevelés, si à la mode cet hiver.

La maison Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré, est le rendez-vous ordinaire des femmes de goût et des travailleuses qui aiment à embellir leur home de quelques beaux ouvrages artistiques. Tapisserie genre ancien, panneaux, meubles, bandeau, table; broderie Louis XV rococo, Louis XVI à sujets Watteau. Vient ensuite une foule de travaux de fantaisie : tapisserie au petit point à fils tirés, application d'étoffe et de bouquet détaché. Tous ces genres, si différents, sont préparés avec le goût artistique qui distingue les ouvrages créés par la maison Lebel. Il y a aussi des combinaisons d'étoffes anciennes et de broderies, avec vieux galon ou dentelles qui sont ravissants. Nous avons été émerveillée de ce que nous y avons vu, et agréablement surprise par les prix raisonnables de tant de belles choses.

Inventeur de beaux travaux de tapisserie Moyen-âge, M. Lebel a cherché un moyen de les soustraire aux ravages causés par les mites. Le procédé qu'il a trouvé les met à l'abri de ces insectes. C'est un réel service rendu aux collectionneurs de tapisseries anciennes, qui affluent rue Saint-Honoré. Le Miticide Lebel s'applique à tous les genres de tapisserie et les conserve indéfiniment dans un état parfait.

Les renseignements suivants s'adressent à nos nouvelles abonnées. L'Eau et la Pommade vivifiques de A. B., chimiste, chevalier de la Légion d'honneur, que l'on trouve chez M. L. Bonneville, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise), sont souveraines contre la chute des cheveux qu'elles font abondamment repousser aux places dégarnies, soit à la suite d'une maladie, soit par le poids des faux-cheveux. Ces deux préparations analysées par les médecins et trouvées excellentes sont conseillées par eux. Elles enlèvent les pellicules, donnent de l'éclat à la chevelure et la rendent souple.

L'usage habituel de ces préparations préserve des petites maladies du cuir chevelu, telles que démangeaisons, pellicules, qui souvent sont cause de leur perte, et comporte deux applications de pommade par semaine, faites avec le bout du doigt imprégné de pommade et une lotion d'eau avec une brosse douce, en ayant soin pour les deux d'écarter les cheveux pour arriver à la racine.

Ajoutons qu'elles rendent leur couleur primitive aux cheveux blanchis prématurément et qu'elles en retardent la décoloration. Les applications de pommade se font tous les deux jours, alternées avec des lotions quand les cheveux tombent beaucoup.

Du même chimiste, l'Elixir dentifrice vivifique pour la conservation des dents.

Un grand nombre de nos abonnées nous demandent de vouloir bien leur donner quelques renseignements sur les conditions et facilités offertes à ses acheteurs, par la maison Baudet, fabrication de pianos, dont nous avons souvent parlé dans notre journal. Nous nous sommes empressé de nous rendre à ses magasins, 18 et 20, rue Favart; là toutes les explications désirables nous ont été fournies sur cette maison de premier ordre. L'espace nous manque ici pour donner tous ces détails, attendu que les conditions varient naturellement, suivant l'importance et la nature de la demande; nous engageons nos lectrices à s'adresser directement à la rue Favart, 18 et 20, et par retour du courrier elles recevront toute satisfaction.



Voici les chaussures d'hiver de la maison Kahn, 55, rue Montorgueil :

Botte czarine en drap fantaisie noir, à boutons, claque carrée en chevreau glacé, talon de cuir, doublure en flanelle blanche, 16 fr. 50, chaussure chaude et très habillée.

Botte drap noir à boutons, doublée d'un épais molleton blanc, claque carrée en maroquin, double semelle, 15 fr. 50, chaussure très chaude, de fatigue.

Chaussure de courses, botte veau mégis à boutons ou à lacets, double semelle, article de réclame valant 15 fr., vendu 9 fr. 90.

Nous recommandons particulièrement les articles pour filettes, garçonnets et babys; ces articles sont les mêmes que ceux vendus dans les spécialités pour enfants voués, mais ils sont vendus à bien meilleur marché.

Demander le *Catalogue illustré* qui est envoyé franco.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES n° 4814

Modèles de Mme Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

A partir du 15 janvier, 19, rue de la Paix.

Première toilette. — Robe à longue traîne en crêpon de l'Inde; tablier bordé d'une bande de plumes noires; petits drapés retenus sous des touffes de plumes fixées par un nœud en épinglé; relevés de la jupe maintenus par des touffes de plumes semblables; corsage drapé ouvert en biais sur une chemisette en tulle rose avec bord étroit de plumes; bretelles en plumes, terminées par un long effilé en perles de jais (1). — Coiffure en épinglé rose avec aigrette de plumes.

Deuxième toilette. — Robe en tulle bleu pâle sur transparent en soie légère de même nuance. La broderie est en soie blanche ou en cordonnet d'argent. — Corsage plat ouvert en pointe; revers et ceinture-basque brodés; plastron en taffetas, recouvert d'une draperie en tulle partant des épaules; un haut ruché, en tulle double, forme manche (voir la planche de patrons). — Coiffure en perles mélangées de rubans lamés d'argent.

GRAVURE DE TRAVESTISSEMENTS, n° 4814 *bis*

Modèles de Mme Gradoz, 67, rue de Provence.

Bavaroise. — Jupe en cachemire; corsage en satin liseré d'un galon d'or; guimpe en organdi, à manche bouillonnée, avec haut parement en velours; bavette en velours remontant sur la guimpe (voir la planche de patrons). Tablier en taffetas ou satinette à rayures Pompadour; ceinture et cravate drapées en foulard, fermées par des agrafes en vieil argent. — Toque en loutre.

Steeple-chase. — Jupe en satin rayé; tunique en voile uni, relevée par une tête de cheval en nickelé; corsage en voile, traversé de barres en satin fermées par des fers à cheval également en nickelé. — Casquette-jockey en satin. — Bottes en veau verni à éperons nickelés.

Breton. — Veste en drap liseré d'un passant en drap orange ou rouge; gilet orné de galons unis et galons brodés, boutons sequins (voir la planche de patrons) — Chemise bouffante. — Ceinture en cuir. — Chapeau en feutre, avec bourdaloue en galons de nuances variées. — Culotte bouffante en toile treillis. — Guêtres en cuir de Russie.

Bourgeoise Henri II. — Robe en satin garnie de velours, ouverte sur une jupe en brocard broché d'or; corsage corselet, à pointe, ouvert, lacé sur une chemisette en brocard à manche demi-longue et col Médicis doublé d'un haut plissé en dentelle; revers de la manche en dentelle à dents aiguës (2). — Chaperon carré, en velours. — Souliers en satin avec boucle.

(1 et 2) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle *verte*, recevront ce patron le 16 janvier.

Les cartes. — Jupe bordée de velours et tunique en cachemire ou en satinette avec appliques en satin représentant les couleurs; corsage plat, ouvert en cœur, bordé d'une grosse ruche en gaze; manche courte bouffante, avec un revers ayant comme applique l'un un trèfle, l'autre un pique. — Soulier en satin avec une applique en place de boucle. — Toquet en satin, bordé, sur le devant, d'un revers en velours brodé d'or; aigrette de cartes disposées en éventail.

MODÈLE COLORIÉ

Lambrequin en étamine. — Dessin vitrail, broderie en soie d'Alger sur étamine écrue. Point Copte; les points sont faits en sens variés.

CARTONNAGE

Porte-photographie. — Modèle à copier à l'aquarelle sur bois de Spa. Si l'on veut employer le modèle lui-même comme cadre, on enlèvera le rond blanc et l'on collera derrière trois bandes de carton d'un centimètre de largeur, une dans le bas et une de chaque côté pour *caller* la photographie; puis on collera un grand carton de la dimension du modèle, laissant également le haut ouvert.

CALENDRIER

Carnet-Éventail. — Calendrier.

PREMIER ALBUM

Presse-papiers, fer à cheval. — G. Q. enlacés. — Encadrement point à la croix. — Costume de promenade. — A. M. enlacés. — Dessus de guéridon. — Dentelle au crochet — Toilette de dîner. — Costume en vigogne. — E. L. enlacés. — Coin breton avec coussin Louis XIV. — Porte-photographie. — Petite dentelle au crochet en travers. — Buvard parisien, point de Hongrie. — Grande garniture, guipure Richelieu. — Entre-deux. — Porte-brosses. — Angèle. — Porte-montre, charpente. — Essuie-plume, tambourin. — Dessous de lampe en drap perforé. — Boîte écritoire. — C. M. enlacés. — Jeanne. — Sachet à mouchoirs.

FEUILLE I

1er CÔTÉ

Corsage décolleté, 2e toilette (gravure n° 4814).
Tracé du dessin, dossier et manchette, fauteuil, iris d'Espagne, paru en décembre 1890.

2e CÔTÉ

Corsage drapé, costume en lainage, page 3 (album de janvier).

Corselet et guimpe, Bavaroise, 1re figure. } gravure n° 4814 *bis*.
Veste, Breton, 3e figure. }

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

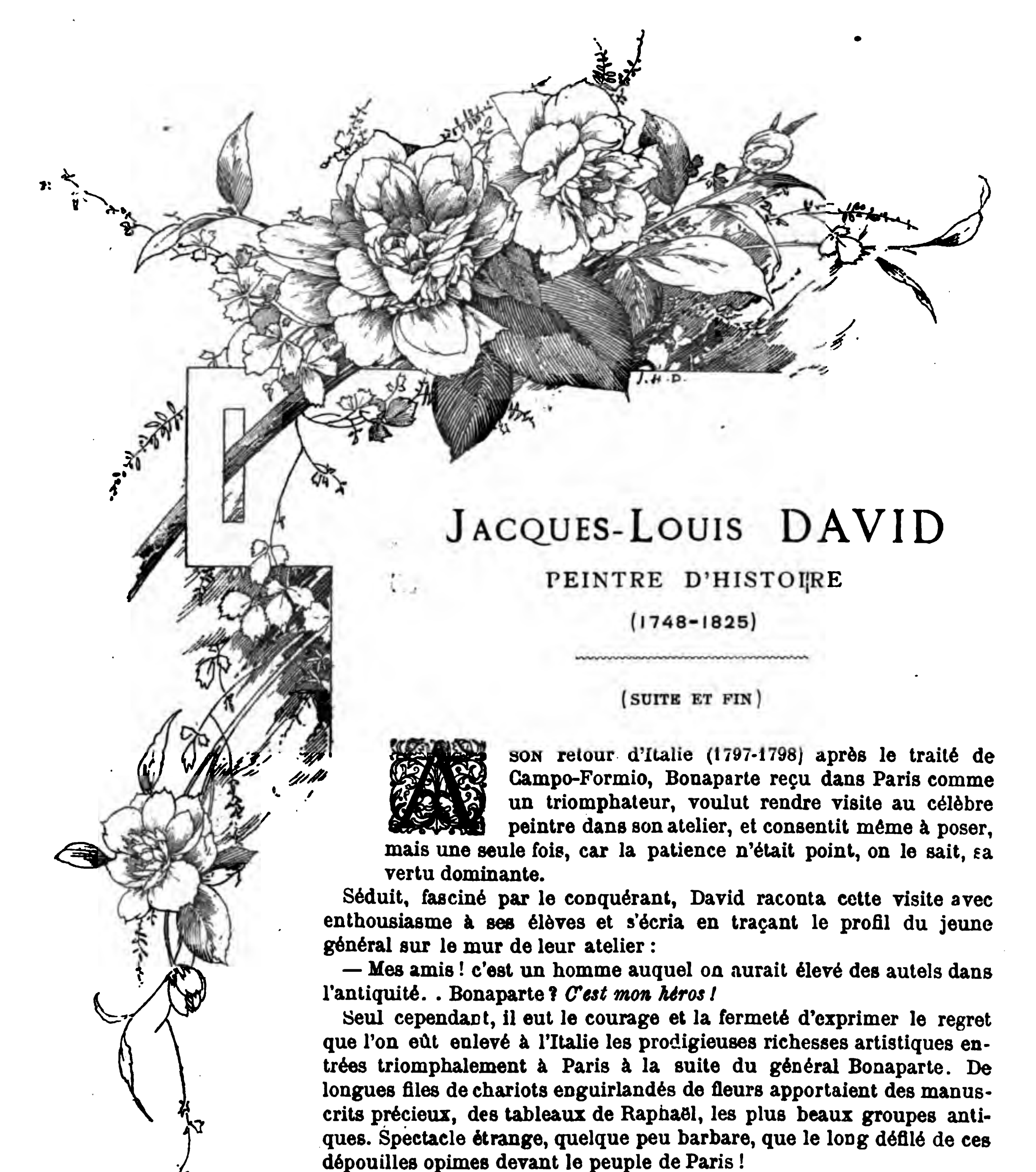


Journal des Demoiselles

Modes de Paris — Rue Vivienne 48

Toilettes de Bal de Mme PELLETIER-VIDAL. 17. r. Duphot. Corsets de Mme EMMA GUELLE. 8. place du Théâtre Français

Étoffes en Foulard de la Cie DES INDES. 27. r. du 4 Septembre. Parfumerie de la Mon GUERLAIN. 15. r. de la Paix



JACQUES-LOUIS DAVID

PEINTRE D'HISTOIRE

(1748-1825)

(SUITE ET FIN)

A SON retour d'Italie (1797-1798) après le traité de Campo-Formio, Bonaparte reçu dans Paris comme un triomphateur, voulut rendre visite au célèbre peintre dans son atelier, et consentit même à poser, mais une seule fois, car la patience n'était point, on le sait, sa vertu dominante.

Séduit, fasciné par le conquérant, David raconta cette visite avec enthousiasme à ses élèves et s'écria en traçant le profil du jeune général sur le mur de leur atelier :

— Mes amis ! c'est un homme auquel on aurait élevé des autels dans l'antiquité. . Bonaparte ? *C'est mon héros !*

Seul cependant, il eut le courage et la fermeté d'exprimer le regret que l'on eût enlevé à l'Italie les prodigieuses richesses artistiques entrées triomphalement à Paris à la suite du général Bonaparte. De longues files de chariots enguirlandés de fleurs apportaient des manuscrits précieux, des tableaux de Raphaël, les plus beaux groupes antiques. Spectacle étrange, quelque peu barbare, que le long défilé de ces dépouilles opimes devant le peuple de Paris !

L'engouement en faveur de l'antiquité en reçut un nouvel élan.

Cependant David s'était retiré dans son atelier du Louvre, situé en face du pont des Arts. Guéri de sa fièvre politique, repris par ses premières amours, il travaillait assidûment aux *Sabines*. Son école devenait le rendez-vous d'une société mixte où se réunissaient beaucoup d'émigrés attirés par la célébrité du peintre, et fort souvent protégés par lui avec une grande générosité et une vive et noble satisfaction de pouvoir leur être utile. La curiosité qu'excitait sa nouvelle œuvre était fort vive, car, à cette époque, l'atelier des artistes, et d'un artiste comme celui-ci surtout, était d'accès difficile.

Une des plus gracieuses parmi les élèves mondaines de David, Mme de Noailles, obtint la faveur de venir voir les *Sabines* avec une de ses amies, Mme de Bellegarde ; cette dernière, très brune, fort belle, était une des jeunes femmes les plus à la mode de Paris, où elle vivait dans le monde et les plaisirs avec toute la fougue et la liberté que lui donnaient sa haute situation et les mœurs de l'époque.

Charmé de sa grâce et de sa grande beauté, David se plaignit devant elle de ne pouvoir trouver un modèle assez beau, de formes assez pures pour achever de peindre son *Hersilie*, en exprimant insidieusement le regret de ne pouvoir s'inspirer au moins du charmant visage de Mme de Bellegarde. La

chronique mondaine de l'époque prétend que la jeune femme, extrêmement flattée, consentit à poser pour Hersilie tout entière... Ne jurons point que la chronique se soit trompée... Ce fut le bruit du Tout-Paris d'alors, où l'on ne faisait guère moins de « potins » qu'à présent ; loin de s'en offenser, Mme de Bellegarde répondit en se montrant au théâtre avec sa magnifique chevelure noire disposée comme celle de l'héroïne du tableau de David, ce qui eut un succès énorme. Plus que jamais, tout ce qui était grec fut l'objet d'un engouement inouï.

Les *Sabines* achevées, David les exposa au Louvre moyennant un prix d'entrée dont le total s'éleva à vingt mille francs, somme très élevée à cette époque pour une exhibition de ce genre. Malgré ses travaux considérables, le peintre ne s'était nullement enrichi. La plupart des œuvres qu'il avait exécutées sous la Terreur ne lui avaient point été payées ou fort peu ; ainsi les tableaux des *Horaces* et le *Brutus* lui avaient valu chacun trois mille francs.

Les *Sabines* excitèrent une curiosité et une admiration dont nous n'avons plus guère l'idée. Cette toile eut une très grande influence sur l'art de ce temps, parce qu'il marque d'une manière décisive l'introduction du nu chaste et beau dans la peinture. Tout l'enseignement artistique roula dès lors sur cette base, qui est en effet celle des sérieuses et fortes études.

Bonaparte continuait à suivre les travaux de David avec le plus vif intérêt. Le trouvant un jour occupé à travailler à son *Léonidas aux Thermopyles*, il lui reprocha de perdre son temps à peindre des vaincus, mais l'artiste défendit fermement sa pensée, qui était de glorifier le courage, même malheureux.

Devenu Premier Consul, puis Empereur, Napoléon ne cessa d'honorer de son amitié le peintre célèbre et de lui témoigner le plus vif intérêt. Dompté, conquis, l'ex-conventionnel, le rude républicain accepta le titre de premier peintre de Napoléon, ce qui lui rapporta douze mille francs par an, pas davantage. Un des premiers, il reçut l'étoile de la Légion d'honneur ; mais ces faveurs ne l'empêchèrent jamais de garder vis-à-vis du souverain toute son indépendance d'artiste.

C'était pendant son déjeuner que l'Empereur recevait le plus volontiers David ; il s'entretenait avec lui des questions d'art ou lui commandait quelque tableau. Il eût voulu obtenir de l'artiste qu'il renonçât aux sujets tirés de l'histoire ancienne pour devenir exclusivement le peintre de l'épopée Napoléonienne. Mais David refusa de renoncer à la voie que lui avaient tracée ses convictions artistiques. Ce fut son élève et son ami, Gros, un homme de cœur et de talent qui, à sa place, accepta cette tâche et sut y acquérir la célébrité.

Toutefois, David accepta avec joie la commande que lui fit l'Empereur de quatre grands tableaux destinés à décorer la salle du trône : *Le Couronnement de Napoléon. — La Distribution des aigles au Champ de Mars. — L'Intronisation de Napoléon dans l'église Notre-Dame. — L'entrée de Napoléon à l'Hôtel de Ville.* Les deux premiers ont seuls été exécutés.

Avec une souplesse de talent qu'on est étonné de trouver dans un artiste aussi illustre arrivé déjà à la maturité, David abandonna momentanément toutes les traditions, tout le bagage de l'antiquité et se mit avec ardeur au tableau du *Couronnement*, aidé dans ce travail énorme par M. Rouget, un de ses élèves, excellent praticien, formé par lui suivant ses idées et qui lui était entièrement dévoué. Il y consacra plus de trois années.

Cette œuvre étant achevée, l'Empereur et l'Impératrice, suivis de toute la famille impériale et de la Cour, se rendirent en un cortège brillant à l'atelier de David, installé dans l'ancienne église de Cluny, près de la Sorbonne.

La Cour, prise d'une ardente curiosité, se rangea silencieusement devant le tableau.

Après un examen prolongé, l'Empereur félicita vivement David, puis il fit deux pas vers lui, leva son chapeau en inclinant un peu la tête et dit d'une voix haute :

— David, je vous salue.

Très ému, le peintre répondit :

— Sire, je reçois votre salut au nom de tous les artistes, heureux d'être celui auquel vous daignez l'adresser.

Exposé au Salon de 1810, ce tableau célèbre mit le comble à la renommée de son auteur.

Longtemps oublié, placé au Louvre maintenant, il est apparu comme une éblouissante révélation lorsqu'on l'a revu à l'Exposition de 1889.

Triomphal souvenir de cette époque inoubliable! Quelles ont été les destinées heureuses, malheureuses ou tragiques de tous les personnages : souverains, princesses, hommes de guerre dont les images héroïques ou tendres posent là, devant nos yeux, dans cette page grandiose de notre histoire? Parmi elles se détache une figure lumineuse et sereine, celle du Pape Pie VII, qui représente là l'éternelle souveraineté de l'idée religieuse sur la force despotique et brutale.

Accueilli par le Saint-Père avec une bienveillance et une simplicité qui l'enchantèrent, le grand artiste exprimait les sentiments de respect et d'admiration que cette Majesté en exil lui inspiraient, dans des termes curieux et qui peignent bien l'homme; il disait en s'adressant à ses élèves, tout en suivant leur travail :

— Ce bon vieillard! quelle figure vénérable! Comme il est simple... et quelle belle tête il a! Celui-là est vraiment un pape... c'est un vrai

prêtre. Il est pauvre comme saint Pierre; les dorures de ses habits sont fausses! mais cela n'en est que plus respectable... enfin, c'est évangélique, à la lettre... Ce brave homme, ajoutait David en souriant, il m'a donné sa bénédiction... Eh! mon Dieu, oui... Cela ne m'était pas arrivé depuis que j'ai quitté Rome... Oh! il a bien la tradition, il porte bien sa main avec sa bague... Il était beau à voir, cela m'a rappelé Jules II, que Raphaël a peint dans l'Héliodore du Vatican... Mais notre Pie VII vaut mieux. C'est un vrai pape, celui-là! Pauvre, humble, il n'est que prêtre, tandis que Jules II, Léon X même, étaient des ambitieux, des mondains. Il faut cependant leur rendre cette justice : ils aimaient les arts; ils ont poussé Michel-Ange et Raphaël. Enfin, — ajoutait-il en songeant sans doute aussi au puissant génie qui venait de lui demander quatre grandes œuvres d'art, — les grands souverains peuvent faire de grandes choses. Jules II, Léon X, François Ier, Louis XIV, tous ces gens-là ont été de grands princes et ont fait fleurir les arts... Je sais bien qu'on peut leur objecter la Grèce républicaine... Périclès n'était ni roi ni pape, quoique, si on y regarde de bien près, on pourrait bien voir en lui une espèce de dictateur... Hein? n'est-ce pas? Mais Pie VII aime les arts; Sa Sainteté s'est mise à ma disposition pour que je fisse une étude d'après elle et le cardinal Caprara... J'avoue que j'ai longtemps envié aux grands peintres qui m'ont précédé des occasions que je ne croyais jamais rencontrer. J'aurai peint un empereur et enfin *un pape*!

L'artiste reconnut la bienveillance et l'affabilité du Pontife par deux chefs-d'œuvre : le portrait isolé qui est au Louvre et celui qui figure dans le *Couronnement*.

Ce moment marque l'apogée de la gloire de David, gloire due à son talent personnel autant qu'à l'école célèbre où il sut former, de 1780 à 1808, un groupe d'artistes aussi renommés que différant par leur talent. Nous devons citer parmi les principaux : Drolling, Abel de Pujol, Drouais, Gérard, Girodet de Trioson, Gros, Ingres, Isabey père, Léopold Robert, Schnetz, les sculpteurs Rude et David d'Angers.

Les hommes de talent, les femmes célèbres par leur esprit ou leur beauté, qui formaient, avec des généraux illustres, l'aristocratie de l'Empire, entouraient David d'une admiration, d'un respect dont nous n'avons plus guère d'exemple.

Mme Récamier, alors dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, pria David de faire son portrait — celui où elle est représentée à demi étendue sur une chaise-longue, en robe blanche (musée du Louvre). Impatientée de ne pas le voir terminer assez promptement, le charmant et capricieux modèle alla demander à Gérard un second portrait. Plein d'égards pour son illustre maître, Gérard vint en prévenir David, qui très généreusement lui conseilla d'accepter une commande aussi flatteuse.

Mais quand Mme Récamier vint presser David d'achever l'ébauche commencée, celui-ci répondit avec infiniment de courtoisie :

— Madame, les dames ont leurs caprices; les artistes en ont aussi. Permettez que je satisfasse le mien; je garderai votre portrait dans l'état où il se trouve.

Jamais il ne voulut le terminer, et punit ainsi l'infidélité artistique de la célèbre beauté.

Sans être bien considérable, la fortune que l'artiste avait laborieusement acquise suffisait à le tranquilliser sur le sort de ses quatre enfants. Son fils aîné, Jules, helléniste distingué, consul sous l'Empire, mourut en 1854. Eugène, le cadet, avait pris la carrière des armes en 1808; il mourut en 1826. Les deux filles jumelles épousèrent, l'une le général Meunier, l'autre le général Jannin.

Le caractère de David, empreint dans sa jeunesse d'une certaine rudesse, s'était façonné au contact du monde choisi qui le rechercha et l'entoura toujours sous le Directoire et sous l'Empire. Peu expansif, mais très bienveillant, il se montra constamment bon, affectueux pour les siens, et pour plusieurs de ses élèves devenus des amis.

Toujours extrêmement simple et d'une propreté recherchée dans sa mise, on le voyait dès le matin correctement habillé. N'aimant guère le monde, il recevait peu et chez lui la vie était d'un calme presque austère. Cependant David donna, lors du mariage de ses filles, quelques fêtes très brillantes où se pressa tout ce que Paris renfermait alors de célébrités.

Le plus grand délassement de l'illustre peintre consistait à parcourir Paris à pied, en véritable badaud, échappant ainsi à toutes les corvées mondaines, qu'il détestait cordialement. Un jour, accompagné d'Etienne, un de ses anciens élèves, il entra sur le boulevard du Temple dans le cabinet des figures de cire de Curtius, une des curiosités de l'époque. On les invita à pénétrer dans une chambre réservée où l'on gardait quelques pièces particulièrement curieuses qu'on ne montrait pas au public. On souleva le couvercle d'une espèce de coffre, dans lequel étaient suspendus à une tringle de fer le moulage en cire des têtes d'Hébert, de Robespierre et de plusieurs autres conventionnels guillotinés à la même époque.

Très calme, David examina silencieusement et longuement les deux têtes et se retira en disant :

— C'est très bien imité.

Jamais il ne fit depuis allusion à cette aventure.

En 1813, les désastres de l'Empire arrivèrent avec l'invasion; David envoya en Bretagne, soigneusement roulées, toutes celles de ses toiles qu'il possédait, y compris le *Couronnement*, coupé en trois parties.

Lorsque Napoléon rentra dans Paris, le 20 mars 1815, David s'empressa de se rendre auprès de lui, dédaignant les dangers qu'une telle démarche pouvait lui attirer. Peu après, l'Empereur vint encore dans son atelier revoir le fameux *Léonidas*. Peut-être cette fois comprit-il mieux l'intérêt que pouvaient inspirer d'illustres vaincus.

Le gouvernement de Louis XVIII désireux d'apaisement, n'avait point persécuté les régicides lors de son premier retour. Mais pendant les Cent jours, un certain nombre d'entre eux signèrent les *Actes additionnels* par lesquels ils juraient de maintenir la Constitution de l'Empire, laquelle excluait les Bourbons du trône.

David signa sans hésiter. Il pouvait s'en abstenir et rester dans sa patrie, tranquille au milieu des siens, jouissant de la considération universelle et d'une gloire incomparable. Pour lui comme pour un grand nombre d'esprits clairvoyants, l'Empire était bien fini; mais il n'oublia pas un instant le souverain qui l'avait comblé d'honneurs et de faveurs, honoré d'une illustre amitié. Il signa donc.

Cinq mois après — loi du 12 janvier 1816 — il fut condamné à l'exil, avec tous ceux des régicides qui avaient signé les Actes additionnels. Il avait soixante-sept ans.

Acceptant cette condamnation avec un noble stoïcisme, il partit pour Bruxelles, accompagné de Mme David, sa chère et fidèle compagne des bons et des mauvais jours.

L'illustre artiste fut reçu en Belgique comme un souverain, entouré d'hommages et de respect.

Le roi de Prusse lui envoya ses ambassadeurs près les Cours de France et des Pays-Bas pour lui offrir de venir s'établir à Berlin, afin de diriger les arts, lui promettant une situation princière.

Mais David refusa ces offres brillantes et flatteuses, préférant son indépendance dans un pays voisin du sien, où l'exil lui paraissait moins dur à supporter.

Il produisit encore plusieurs œuvres : *l'Amour et Psyché*, envoyés au Salon de Paris vers 1823; *Mars et Vénus*, dont l'exhibition lui rapporta 45,000 fr.; enfin une copie du *Couronnement de Napoléon*, qui lui fut payée 75,000 fr.

Gros, son ami, Mme Récamier, d'autres encore s'efforcèrent d'obtenir sa grâce, mais le gouvernement des Bourbons y mit des conditions qu'il ne crut pas de sa dignité d'accepter.

Ceux qui ont connu David dans l'exil ont été unanimes à dire que jamais on ne vit d'homme plus courtois, d'une amabilité plus charmante, surtout avec les femmes distinguées, dont il recherchait volontiers la société. Il causait avec cet esprit français, aimable, enjoué, si plein de justesse et de fine bonhomie; et dans sa causerie passaient les souvenirs d'un homme qui avait traversé, mêlé au monde le plus varié, le règne de Louis XVI, l'époque troublée de la Révolution et la brillante période impériale. En effet, que de souvenirs, dans cette existence si remplie, si agitée! Cet homme extraordinaire voyait son prestige doublé par la grandeur de ce passé et la noble simplicité avec laquel il l'évoquait.

Comblé d'hommages, environné du respect et de l'admiration universels, passionnément épris de son art jusqu'à la dernière minute de sa vie, David s'éteignit le 19 décembre 1825, étendu sur son lit de douleurs, en corrigeant encore les épreuves de la gravure du *Léonidas*.

Bruxelles lui fit des obsèques dignes d'un roi — 5-7 janvier 1826.

Malgré les faiblesses et les erreurs de sa vie politique, David a droit à l'admiration et à la reconnaissance due à tous ceux dont les œuvres de talent ou de génie sont venues augmenter l'héritage artistique de la patrie française.

THOMÉ DE GAMOND.

FIN

CURIOSITÉ HISTORIQUE

L'HABILLEMENT DE LOUIS XIV

« Louis XIV était vêtu de couleur plus ou moins foncée, avec une légère broderie et un simple bouton d'or; toujours une veste de drap ou de satin rouge, bleue ou verte, fort brodée. Il ne porta jamais de bagues ni de pierreries qu'à ses boucles de souliers ou de jarretières. Son chapeau était toujours bordé de points d'Espagne avec un plumet blanc Il était le seul de la maison royale ou des princes qui portait l'ordre du Saint-Esprit dessous l'habit, excepté les jours de mariage ou de grandes fêtes où il portait l'ordre par-dessus avec des pierreries pour huit ou neuf millions. »

(DANGEAU. *Mém.*)

BIBLIOGRAPHIE

L'HÉRITAGE DE MON ONCLE

PAR MADAME DE STOLZ

—

Voilà un petit livre excellent et sans prétention, plein de naturel, d'esprit, de gaieté, d'enseignements justes et fins; il amusera les plus jeunes et les aînés y trouveront plaisir.

Ils sont six frères et sœurs, cousins et cousines, les petits-enfants trop gâtés de la trop faible Mme Delorme. C'est parmi eux que l'oncle Philibert, un parent riche qui habite la Bretagne, doit et veut choisir son héritier, car il n'en aura qu'un seul, ne se souciant pas que ses terres soient morcelées ou vendues. Il tient d'autre part à ce que les habitudes de bienfaisance qui lui sont chères soient continuées, à ce que son bien reste entre des mains dignes de le posséder. Pour cela il met à l'épreuve ses jeunes parents, qu'il invite à venir chez lui. En leur laissant la bride sur le cou, il peut les observer, les étudier de près avec la complicité d'un talisman qui ne l'a jamais trompé : son boisseau de sel. Ce boisseau n'a pas son pareil pour apprendre à démêler les secrets du cœur humain.

Le père de l'oncle Philibert l'a toujours dit :

— On ne connaît pas quelqu'un tant qu'on n'a pas mangé un boisseau de sel ensemble, c'est-à-dire tant qu'on n'a pas vécu un certain temps côte à côte.

Les enfants, tous charmants, tous parfaits, à en croire leur aïeule, sont soumis à une épreuve qui démasque peu à peu leurs défauts : Mlle Marcelle, l'aînée, est coquette et maniérée, la vanité même ; Paul est intelligent, mais sans cœur; Edouard, un bon enfant, se fait généralement aimer, mais il est si mou, si paresseux, qu'on peut prévoir qu'il restera ignorant toute sa vie ; Jeanne est une égoïste qui ne s'intéresse qu'à elle-même; la mignonne Herminie est honteusement gourmande et ment pour cacher sa gourmandise; il n'y a qu'Emmanuel, un pauvre petit être infirme, en retard sur tous les points, mais absolument angélique dans sa douce humilité, qui parvient à sortir triomphalement de l'épreuve. Son oncle découvre une âme d'élite dans ce corps débile qui est un obstacle plutôt qu'un moyen d'action ; celui-là, devenu riche, pensera certainement à tout autre chose qu'à jouir pour son propre compte ; il s'attachera au pays, il aimera les pauvres, il donnera le bon exemple et, sa santé s'étant fortifiée grâce au grand air et à l'exercice, il deviendra même un homme instruit, car l'esprit ne lui manque pas.

Au fond, c'est plutôt un chagrin pour Emmanuel que d'être assuré de devenir millionnaire au détriment du reste de la famille; il agira envers elle comme une Providence visible, il fera en tout son devoir.

Et, plus que jamais, l'oncle Philibert traite avec égards le vieux boisseau qui lui a choisi si judicieusement son héritier (1).

MARIÉE A QUINZE ANS

PAR GEORGES DU VALLON

—

C'est un triste sort que celui de la pauvre Maud Lierval ; elle paye cher le privilège d'être belle et de posséder les séductions d'une femme à l'âge où tant d'autres ne sont encore que des fillettes très gauches et très insignifiantes. Un blasé, de quarante ans au moins, M. Valroy, la remarque et l'épouse, sans qu'elle résiste, éblouie (comme le seraient à sa place beaucoup de jeunes provinciales modestement élevées) par les splendeurs de la corbeille, par la perspective d'une vie de luxe et de plaisirs.

Sa mère a peut-être un moment d'effroi, mais elle se sait atteinte d'une maladie qui ne pardonne pas et croit bien faire en assurant une protection à son enfant avant de l'abandonner. Quelques années d'étourdissement et de succès suivent ce mariage, qui suscite autour de Maud tant d'envie mal fondée, car elle n'est heureuse qu'à la surface, ne pouvant éprouver pour l'homme mûr, mais non pas respectable, qui ne l'aime que comme un joli jouet, ni estime, ni sympathie sérieuse. Et puis, soudain, un coup de foudre éclate. Elle apprend que son mari n'a réussi à atteindre les hauteurs sociales où il trône qu'au prix d'un crime ; il a volé jadis, et ce vol a été cause de la mort d'un innocent.

L'horreur qu'elle éprouve de cette découverte et les violences du coupable, furieux d'être démasqué, décident Maud à fuir; elle se dévoue à une sœur de la victime de Valroy ; elle force cette orpheline à accepter non seulement l'argent dont elle dispose, mais encore le don d'un brave cœur qui ne demanderait qu'à se consacrer à elle, Maud. C'en est trop, le ciel ne veut

---

(1) *L'Héritage de mon oncle*, par Mme de Stolz, 1 vol., 2 fr. René Haton, 35, rue Bonaparte.

pas d'un si grand sacrifice; il écarte les obstacles qui pouvaient empêcher cette jeune existence, si éprouvée déjà, de refleurir. Veuve, Mme Valroy pourra épouser l'ami d'enfance qui l'a toujours chérie, sans que leur union fasse couler les larmes de personne.

Il y a dans ce récit, l'un des meilleurs que l'on doive à l'imagination féconde de Georges du Vallon, des scènes très pathétiques et des caractères bien soutenus d'un bout à l'autre. L'intérêt ne languit pas un instant (1).

TROP PETITE

PAR GABRIELLE BÉAL

—

Mme Gabrielle Béal, comme l'auteur de *La Neuvaine de Colette* et quelques autres romanciers d'inégal mérite, mais tous élégants et délicats, appartient à l'école d'Octave Feuillet.

Les infortunes de son héroïne nous paraissent avoir une cause quelque peu puérile; car beaucoup de très petites femmes ont inspiré de grandes passions, ont été épousées, ont fait d'excellentes mères de famille; mais admettons que Mlle Lia soit une véritable naine, elle n'en est pas moins charmante dans son oubli d'elle-même, sa résignation, sa tendresse pour une sœur qui, inconsciemment, lui a pris le fiancé de ses rêves, puis dans son dévouement aux enfants de cette sœur qu'elle élève, à l'intention desquels, bravement elle travaille. Et quand ses filles d'adoption seront heureuses loin d'elle, la chère et noble petite tante saura bien trouver des malheureux qui auront encore besoin de son secours. Tant de gens tombent chaque jour sans qu'une main amie les aide à se relever! Tant de découragés, de désespérés même pourraient être sauvés si l'on pensait à eux!

Elle sera gaiement, affectueusement, sans jamais se faire valoir, la Providence de ceux-là, et, entourée d'estime, de sympathies, consolée elle-même par les dons de l'intelligence, par la religion et par l'étude, elle oubliera que sa ridicule petite taille l'obligeait, enfant, à monter au confessionnal sur le banc où d'autres s'agenouillent, lui valait à la pension des moqueries et des sobriquets injurieux, l'empêchait, au bal, d'être invitée, lui faisait perdre plus tard un fiancé... Qu'importe. Dieu lui a enseigné que, si petite qu'on soit, on peut devenir grande par le cœur.

C'est, somme toute, un joli récit; nous ne reprocherons à cette mignonne héroïne, si sincèrement catholique, que son nom, le nom israélite de Lia, qui n'est guère à sa place. Quelles racines juives a donc cette famille bretonne pour que les deux sœurs se nomment Lia et Sarah? Car c'est Sarah et non Shara, sans doute, que l'auteur a voulu écrire. Il y a trop de fautes d'impression dans le livre, dont Mme G. Béal n'a évidemment pas corrigé les épreuves, pour que nous la rendions responsable de ce nom biblique prononcé à l'auvergnate.

Le volume est complété par une autre nouvelle intitulée *L'Abbaye* et qui pourrait aussi bien s'appeler *Malentendu*, où un respect excessif du point d'honneur est tout près d'enchaîner la destinée de deux êtres qui aiment et sont aimés d'un tout autre côté. Le ciel permet qu'ils voient clair avant l'échange du oui irrévocable, et qu'au lieu de deux victimes il y ait quatre heureux (1).

TH. BENTZON.

MADAME MARIE PAPE-CARPANTIER

Sa vie et son œuvre

PAR E. GOSSOT

Professeur honoraire de l'Université, lauréat de l'Académie française.

—

Par les soins de M. E. Gossot, la maison Hachette vient de publier un livre de grand intérêt sur Mme Pape-Carpantier.

Nous ne saurions trop recommander cet ouvrage excellent aux méditations des mères de famille.

Mme Pape-Carpantier a donné à l'enfance ce qu'elle avait de meilleur dans le cœur et dans l'esprit; elle en a fait le constant sujet de ses travaux.

En associant à son œuvre les mères soucieuses du développement intellectuel et moral de leurs enfants, elle les exhorte à poursuivre leur but sans défaillance.

« Que *tout* serve à votre enseignement; rendez-« le aimable, attrayant. Elevez l'âme de vos « élèves; faites-leur aimer Dieu en le faisant « connaître dans ses œuvres. »

Elle ne dissimule pas le labeur de la tâche; mais, dit-elle humblement, « marchons après « Celui qui promène la charrue sur les champs « de ce monde; plus tard viendra la moisson « féconde qui nous fera compter parmi les bons « travailleurs (2). »

---

(1) *Mariée à quinze ans*, par Georges du Vallon (Bibliothèque des mères de famille). Librairie Firmin-Didot, 56, rue Jacob. — 1 vol., 2 fr. 50.

(1) *Trop petite*, par Gabriel Béal. 1 vol., 2 fr. — Librairie Blériot, 55, quai des Grands-Augustins.

(2) Librairie Hachette, 79, boulevard St-Germain.

LA FEUILLERAIE

(SUITE)

IV



La nature sortait toute fraîche des convulsions qui l'avaient agitée la veille. Le soleil se levait brillant sur les arbres encore humides, le ciel était d'un bleu intense, les nuages noirs et livides s'étaient éloignés ou fondus en pluie; seulement les chemins ressemblaient, par endroits, à des fondrières, et la rivière roulait plus vite ses flots singulièrement grossis.

Nelly décrocha un chapeau dans le vestibule et glissa ses pieds dans une paire de sabots aussi coquets que peut l'être ce genre de chaussures; puis, ayant serré ses épaules et sa taille dans une mantille blanche, elle ouvrit la porte du jardin. Chaussé, lui aussi, de sabots, M. de Sommerives réparait les désastres causés la veille par l'orage, relevant ici un rosier, coupant là une branche à demi brisée, et enfonçant de nouveau en terre les tuteurs que le vent avait déracinés.

L'air était frais et pur, et il s'arrêtait de temps à autre pour respirer avec délices.

— Cher oncle, vous allez tout à fait bien?

— Tout à fait. Hier, en m'endormant, j'éprouvais cette sensation de vertige, d'étourdissement et de mal de cœur qui m'avait incommodé toute la soirée; mais c'est bien fini, ce beau temps a dissipé tous mes malaises... Hubert est déjà sorti, et Sylvie s'occupe de son déjeuner; tu le lui diras si tu le rencontres.

Nelly inclina la tête, puis, ayant tendu le front au baiser sonore de son oncle, elle descendit le jardin et sortit par une porte donnant sur la route, non loin de la rivière.

L'eau était toute grise. On voyait que la pluie violente de la nuit avait remué la vase endormie, et quoique le soleil fût déjà haut sur l'horizon, il avait peine à piquer de points brillants cette surface grise et bourbeuse. Le mouvement avait recommencé à la fabrique, mais Nelly prit un chemin qui s'éloignait des bâtiments, et se dirigea vers le petit village que dominait un assez laid clocher d'ardoises.

Un bouquet d'arbres autour de l'église, quelques pommiers ombrageant les maisonnettes d'argile, le ton gai des tuiles qui couvraient les toits des plus grandes et la végétation qui brodait d'or et de pourpre le chaume des plus modestes, tout cela donnait à cette agglomération humaine un aspect pittoresque et riant, sans compter les figures d'enfants qui se montraient aux portes et les poules bigarrées qui trottinaient sur la route.

Deux sœurs de charité sortaient de l'église.

— En retard ce matin, mademoiselle Nelly! dit la plus âgée avec un sourire. J'étais presque inquiète en ne vous voyant pas arriver pour la messe.

— J'ai mal dormi, mon oncle n'était pas bien hier soir... Oh! sœur Jeanne, j'étais si inquiète!

— Mais il est mieux? Qu'était-ce donc, ma pauvre petite?

— Une sorte d'étourdissement... Vous savez ce que tante Sylvie et moi redoutons si terriblement...

— Oui, oui, et nous sommes tous intéressés à la santé de ce bon M. de Sommerives... C'est fini?

— Oui, grâce à Dieu, il est bien ce matin... Sœur Hilaire n'a pas eu de migraine, hier?

— Oh! si, dit en souriant la plus jeune sœur, dont le visage était pâle et défait, mais elle est suffisamment passée pour que je puisse faire ma classe.

— Quelle pauvre mine!... Nous avons un hôte, mais je trouverai moyen d'aller vous suppléer un peu.

— Ce sera bien bon à vous, et j'accepte pour elle d'aussi bon cœur que vous l'offrez, dit sœur Jeanne avec un signe affectueux.

Et Nelly pénétra dans l'église fraîche et tranquille.

C'était le point de ralliement d'un grand nombre des pauvres gens qui vivaient à son ombre. Ils n'avaient guère le temps d'y venir prier dans la semaine, mais le dimanche elle était à peine assez vaste pour les contenir tous, quoique plusieurs d'entre eux crussent faire preuve de force d'âme en dédaignant les mystérieuses consolations qui s'y épanchaient pour les cœurs sincères. C'était par une visite à l'église que Nelly commençait ses journées. Mlle Sylvie lui avait appris à donner les pré-

— Je m'arrête ici, mon cousin. Saurez-vous retrouver votre route?

— Est-ce que je suis absolument banni? Je pensais que vous alliez me faire visiter l'école.

Nolly se mit à rire.

— L'école n'est pas très intéressante, mais l'asile vous amuserait, à coup sûr. Ce sera pour une autre fois.

— Et pourquoi pas aujourd'hui?

— Parce que la sœur a la migraine, et que sa suppléante n'oserait pas faire sa classe devant témoin.

— Vous y entrez bien, vous!

— Oh! c'est indispensable, puisque c'est moi qui remplace la sœur.

— Vraiment! Laissez-moi entrer, je vous en prie!

— Pour rien au monde. D'ailleurs, mon oncle doit se demander si vous êtes perdu, et si tante Sylvie est dans ses jours noirs, elle s'imaginera que vous êtes noyé. A bientôt. J'abrègerai la classe, et dès qu'ils seront en récréation, je rentrerai à mon tour.

Elle entra résolûment dans la maison, et Hubert, décidé à ne pas s'éloigner, s'approcha des fenêtres et commença à se promener le long du mur.

Les fenêtres étaient ouvertes, et il fut d'abord étourdi du bruit des sabots et des voix pleurardes ou gaies du petit peuple qui avait pénétré à l'intérieur. Mais au bruit d'un claquoir, les voix se turent et les sabots marquèrent un rythme irréprochable, tandis que la voix de Nelly comptait : *un*, *deux*, *trois*, pour aider les enfants à monter en mesure aux gradins.

La prière commença. La voix de la jeune fille s'entendait au milieu de toutes ces voix enfantines. Hubert ne résista pas au désir de voir. Il avisa une grosse pierre au bas de l'une des fenêtres, et, s'abritant derrière un des volets, il put examiner à son aise ce qui se passait dans la classe. C'était réellement un amusant spectacle. Toutes ces petites têtes, les unes frisées, les autres à demi couvertes de bonnets d'indienne, s'échelonnaient le long des gradins. Debout devant les enfants, Nelly, qui avait ôté son chapeau et sa mantille, leur parlait sur un ton joyeux et familier. Les leçons offraient la plus grande variété. Elle leur fit épeler les lettres peintes sur les tableaux, leur mémoire s'aidant des images ou des objets accompagnant chaque lettre. Ils chantèrent, ils firent avec leurs petits bras potelés une suite de mouvements gymnastiques qui les amusaient en développant leurs membres. Tout cela était entremêlé d'histoires, de réflexions amusantes, de rires argentins, et sur l'ensemble de la leçon planait la grande idée de Dieu, telle que pouvaient la concevoir ces frêles intelligences. Hubert admira combien facilement et naturellement la maîtresse improvisée y ramenait ses élèves, — à propos du soleil dont les rayons se glissaient dans la salle, des fleurs qui s'épanouissaient sur le petit autel, du papillon égaré un instant sur les murs blancs et éclatants. Et ce qui l'émut, ce fut le soin qu'elle prenait de plaire à son auditoire enfantin, de l'intéresser, de le toucher, de le rendre bon...

Il n'osa pas attendre la fin de la classe, mais il prêta l'oreille, tandis qu'il s'éloignait, au bruit confus des petites voix qui répétaient une fable en chœur. Cela lui semblait doux et agréable de voir toutes ces choses, d'être dans son pays, dans la campagne toute pleine de ses souvenirs juvéniles, le long de ces sentiers bordés d'églantine où les mûres rougissaient sous l'ardent soleil. Il éprouva un sentiment de fierté en apercevant les toits énormes et les murs de briques de la Feuilleraie, et la tour en ruine, qui, un peu à l'écart, perpétuait le souvenir du château fort d'autrefois. Une pensée d'amertume lui vint toutefois en songeant à ce contraste : jadis le donjon des seigneurs guerroyant et dominant le pays, — aujourd'hui la fabrique exploitée par le frère de son père. Mais la voix joyeuse de M. de Sommerives l'arracha à ces rapprochements désagréables.

— Te voilà enfin! Notre campagne t'a donc séduit, ami Hubert, que tu as oublié les heures et jeûné comme un anachorète? As-tu rencontré Nelly?

— Elle est en ce moment au village, où elle enseigne l'*a b c* à une trentaine de bébés joufflus.

— Ah! oui, dit simplement Mlle Sylvie, qui survint à ce moment, sœur Hilaire aura eu sa migraine.

V.

Quand le repas de midi réunit les habitants de la Feuilleraie, Nelly raconta avec entrain, sans la moindre idée que tout ne fût pas très-naturel, les incidents de la classe qu'elle venait de faire. Puis, M. de Sommerives reprit le chapitre des voyages de son neveu, et chacun fut bientôt sous le charme des récits d'Hubert.

Deux ou trois jours se passèrent. La vie extérieure semblait très fondue. L'oncle et le neveu faisaient de longues et intéressantes promenades, rappelaient les souvenirs de l'enfance d'Hubert, et les souvenirs plus lointains, mais pleins d'ardent intérêt pour le jeune homme, de la jeunesse de son père, qu'il avait aimé avec une tendresse enthousiaste vraiment rare. Ils s'accordaient en politique ; leurs caractères, très différents, sympathisaient tout naturellement. Cependant, l'intimité s'arrêtait aux surfaces, parce qu'il y avait une réticence, un point de désaccord, et que ce désaccord touchait à la fois, chez Hubert, à une passion et à un souvenir.

Il s'agissait de la fabrique. Dès le début, elle avait été une pierre d'achoppement dans la famille. Le père d'Hubert n'avait jamais su se résigner à ce qu'il regardait comme une profanation du domaine patrimonial. Il y avait eu à cette occasion, entre les deux frères, des dissentiments assez vifs pour refroidir et éloigner leurs relations. M. Hubert de Sommerives n'était jamais revenu à la Feuilleraie. Lorsque la vieillesse, le temps et la maladie eurent opéré une détente dans ses sentiments et ravivé la tendresse qu'il gardait au fond du cœur pour son frère, ce fut celui-ci qui alla le voir et qui séjourna chez lui à plusieurs reprises. Hubert, ayant aimé passionnément son père, avait naturellement embrassé ses idées et épousé ses rancunes, et il considérait presque comme un devoir de perpétuer, non pas une froideur pénible envers son oncle, mais une attitude de désapprobation vis à vis de l'entreprise industrielle qui froissait en outre en lui une passion : l'orgueil.

Il semblerait qu'une belle et vaste intelligence dût bannir un défaut qui entraîne toujours une certaine étroitesse. Hubert, doué d'un esprit élevé, d'un cœur très chaleureux et très délicat, était cependant profondément orgueilleux. Il tenait d'autant plus à ses idées et à ses préjugés qu'il se rendait compte de sa supériorité intellectuelle, et qu'il n'admettait pas l'erreur en lui. Ses qualités empêchaient cet orgueil d'être choquant et même trop apparent; mais il établissait une barrière invisible entre lui et tout ce qui différait de ses idées, à plus forte raison de tout ce qui y résistait ouvertement.

M. de Sommerives, dont l'intelligence était moins cultivée et surtout moins spéculative que celle de son neveu, avait cependant eu, dès l'abord, plutôt par intuition que par raisonnement, la conviction que le jeune homme ne se rendrait jamais à ses motifs et ne se résignerait point à l'existence de la fabrique. Il évitait donc ce sujet délicat avec une sorte d'affectation bienveillante; il s'appliquait à cacher à Hubert la part qu'y avait sa vie, et celui-ci aurait pu oublier par instants l'existence des grands bâtiments de brique, surtout lorsqu'il était entouré des vieux meubles pleins de souvenirs et des portraits de famille que les récits de son père lui avaient rendu familiers, si Nelly n'eût ramené souvent, sans affectation, mais sans ménagement, un sujet qui lui était plus désagréable qu'il ne le laissait voir.

La fabrique, en effet, était l'intérêt suprême de la jeune fille. Son oncle l'avait toujours prise pour confidente de ses soucis, de ses espérances, des essais et des améliorations qu'il tentait. Le côté artistique de l'entreprise la charmait. Douée pour le dessin de dispositions qu'avaient développées de bonnes leçons et des études assidues, elle avait plus d'une fois fourni une idée heureuse et aidé les jeunes ouvrières qui peignaient les pièces de faïence. Surtout depuis que de nombreux déboires avaient obligé M. de Sommerives à abandonner en partie la fabrication purement luxueuse, elle rendait de véritables services à l'atelier de peinture.

Enfin, le côté industriel n'était pas tout. Il y avait là, à leur porte, une agglomération de familles pauvres, tout un petit monde offrant en miniature les passions, les besoins, les misères de l'humanité.

Elle avait vite compris, en voyant M[lle] Sylvie à l'œuvre, que ces pauvres gens s'appuyaient instinctivement sur « le patron ». Mais alors que la trempe d'esprit et de caractère de l'excellente fille la portait surtout à pourvoir aux besoins matériels, Nelly avait tout de suite entrevu une tâche plus haute et plus délicate : la moralisation, l'éducation, la consolation de ces humbles familles, trop souvent rongées par les vices et les passions, et en proie à l'ignorance de tous les principes qui élèvent et soutiennent.

Elle ne s'était proposé aucun plan, elle n'avait rêvé aucune thèse, elle était trop simple et trop naturelle pour cela. Quand elle était revenue du couvent et que M[lle] Sylvie lui avait mis au bras un panier contenant un litre de bouillon, un pot de gelée et quelques fruits, en lui demandant de l'accompagner dans ses visites de malades, elle n'avait pu s'empêcher de remarquer l'impression heureuse, bienfaisante de sa jeunesse et de sa gaieté sur tous leurs pauvres voisins. Débordant de sympathie pour tout ce qui l'entourait, possédant cette rare et délicieuse dispostion qui porte à donner à tout et à tous un peu de soi, et qui provient justement de ces trésors de générosité et de sympathie qui sont versés avec profusion en certaines âmes, elle se vit bientôt la favorite de tous les enfants, la joie des vieillards. Les ouvriers les plus sournois, — ceux que M. de Sommerives redoutait et prêchait, et dont il agitait parfois le renvoi avec le contre-maître, — ceux-là mêmes laissaient de côté leur insolence habituelle, quand elle passait près d'eux, et paraissaient sensibles à son gracieux bonjour. Comme elle s'intéressait vraiment à tous ces besoins, à tous ces soucis, à tous ces pauvres rêves, à toutes ces douleurs, ils l'aimèrent tous; elle comprit alors instinctivement, sans se l'être dit à elle-même, qu'elle pouvait les soutenir, les consoler, les relever, et sa sympathie, douée de toute la puissance de l'amour, pénétra dans ces rouages rouillés comme une huile bienfaisante. Plus d'une femme découragée se remit au travail, plus d'un intérieur délaissé reprit un air d'ordre et de propreté, plus d'un jeune homme fut préservé du cabaret, plus d'une jeune fille évita l'écueil du luxe et de la toilette. Son approbation était

devenue nécessaire, son blâme, si doux qu'il fût, redouté comme une calamité. Et elle avait ainsi la douceur ineffable d'être utile, de se sentir aimée; et tout cela était si naturel chez elle, puisqu'elle se bornait à les aimer elle-même!

Vivant de cette vie, qui absorbait une part de son temps et presque toutes ses pensées, elle ne pouvait tout à coup cesser de parler de ce qui intéressait également son oncle et sa tante. Elle avait bien remarqué ce que ces conversations avaient de désagréable pour Hubert, qui se renfermait alors dans un silence froidement poli, mais elle lui en voulait un peu de se tenir à l'écart, et surtout de blâmer l'oncle auquel elle avait voué un culte admiratif.

Si elle avait été appelée à résumer l'impression que son cousin avait faite sur elle, elle eût éprouvé quelque embarras. Par moments, il se montrait jeune, enthousiaste, généreux; puis, dès qu'une de ses idées personnelles était en question, il devenait froid, indifférent. Elle lui reconnaissait une excessive hauteur d'idées sur certains sujets, et se heurtait, sur d'autres, à une étroitesse inattendue. Il avait surtout le désir instinctif d'imposer ses idées ; et lorsqu'il sentait une résistance, il se retirait, pour ainsi dire, et semblait élever un mur de glace entre lui et la personne qui secouait implicitement son influence.

Lorsqu'on est jeune, on pousse jusqu'à l'excès le besoin de la logique, et l'on exige instinctivement l'harmonie et l'accord d'un caractère avec lui-même. Les anomalies heurtent et repoussent, et peut-être Nelly était-elle secrètement impatientée d'en trouver autant chez Hubert. Peut-être aussi s'irritait-elle de constater les impressions différentes qu'elle éprouvait à son sujet : tantôt de la sympathie et de la confiance, tantôt un sentiment d'antagonisme et d'irritation.

A tout prendre, cependant, elle l'estimait profondément, et le croyait assez haut pour se désintéresser de ses idées en matière de conseil, par exemple, dans une circonstance grave. Elle s'était sentie instinctivement soutenue le jour où il avait, seul avec elle, compris le danger qu'avait couru son oncle. Mais elle devinait aussi en lui l'existence d'un orgueil invétéré, et il ne lui convenait pas de ménager une faiblesse devant laquelle, c'était facile à voir, avaient fléchi tous ceux qui l'avaient approché.

VI

La fabrique chômait le dimanche, naturellement. Le village était plein d'animation. Les cloches sonnaient joyeusement, les enfants, bien débarbouillés et en habits de fête, se dirigeaient vers l'église à la main de leurs mères, plus tranquilles que d'habitude, peut-être parce qu'ils étaient pénétrés d'un certain respect pour leurs vêtements du dimanche, peut-être parce que les recommandations maternelles les impressionnaient momentanément.

Les cabarets étaient ouverts aussi, mais les buveurs se tenaient à l'intérieur, malgré ce qu'avaient d'engageant une douce brise d'été et un gracieux horizon s'étendant par-delà la rivière. L'œil perçant de Nelly découvrait cependant les clients qui essayaient de se cacher, et si cet intérêt ne se fût pas rattaché d'une manière indirecte à la fabrique, Hubert se serait franchement amusé de ses hochements de tête et de ses avertissements.

— Jacques, le dernier son de la messe tinte et M. le curé remarquera votre place vide! Allez rejoindre Claudine qui vous attend près du porche.

— Oui, oui, mademoiselle Nelly, on y va, le temps de boire un coup avec les amis.

— C'est qu'il est bien tôt pour commencer à boire, Jacques!

Elle disait cela si gentiment, si gaiement, que l'ouvrier vidait son verre en hâte, essuyait ses lèvres du revers de sa main, et courait rejoindre la jeune femme à la physionomie inquiète qui, deux enfants accrochés à sa jupe, guettait son arrivée.

L'assistance était plus nombreuse que choisie. Quelques bancs à l'ancienne mode se trouvaient placés au milieu de l'église. L'un d'eux était réservé de temps immémorial aux habitants de la Feuilleraie. Hubert vit ses parents échanger quelques bonjours avec les personnes qui occupaient les bancs voisins. Aucune d'elles n'attirait l'attention d'une manière particulière; c'étaient des châtelains sans prétention, dont l'aspect était plus ou moins démodé, dans le genre de M[lle] Sylvie; ils faisaient seulement ressortir par le contraste la grâce qui, en dépit de sa simplicité, caractérisait Nelly.

Un seul de ces bancs était inoccupé. Il se distinguait des autres par une recherche évidente de luxe et de confortable; le banc et l'accoudoir étaient recouverts de velours rouge d'une extrême fraîcheur, quelques coussins étaient empilés dans un coin, et les sculptures à demi rongées du vieux chêne avaient été récemment réparées et cirées.

Un instant avant l'évangile, un bruissement de soie se fit entendre dans la foule, qui s'écarta tout en prêtant une attention curieuse. Trois dames et deux messieurs vêtus avec toute la recherche que permet le bon goût à la campagne, se frayaient un chemin à travers les chaises, et la jeune femme qui marchait la première ayant ouvert le banc, s'effaça légèrement pour y laisser entrer ses compagnons, auxquels elle

faisait évidemment les honneurs de sa propriété.

Elle était du reste absolument différente des femmes qui l'accompagnaient. Alors que celles-ci n'avaient guère de remarquable que le cachet légèrement excentrique de leur coiffure, de leur toilette et de leur allure, elle était, elle, d'une beauté presque absolue, qui eût attiré l'attention dans n'importe quel milieu.

Très grande, svelte, avec juste assez d'embonpoint pour rester élégante tout en étant majestueuse, elle avait ce teint blanc et laiteux, avec une ombre de rose, qui s'allie si heureusement avec d'épais cheveux dorés, des yeux d'un gris foncé et des cils presque noirs. Tout en elle était frappant, ses gestes, la manière de tourner la tête et de relever avec une nonchalance tranquille ses longues paupières.

Elle était en deuil, — un deuil éclairé de jais qui était pour elle la parure la plus seyante, car le noir faisait ressortir à la fois la pureté de son teint et la nuance admirable de ses cheveux légèrement ondulés. Elle avait un port de reine et semblait habituée à dominer partout. Tous les regards furent immédiatement tournés vers elle. La beauté exerce son charme sur les natures les plus primitives; même les enfants admiraient d'instinct ce visage tranquille et hautain, aux lignes harmonieuses. Nelly elle-même eut une distraction d'un instant, et un demi sourire se joua sur ses lèvres, comme si un vif plaisir d'artiste venait de lui être donné. En reportant les yeux sur son livre, elle regarda par hasard Hubert. Lui aussi avait tourné la tête vers la nouvelle venue. Etait-ce une illusion, ou le jour tamisé par les vitraux coloriés produisait-il des effets si bizarres? Il sembla à la jeune fille qu'il était soudain devenu pâle. Mais si elle eût désiré l'observer, ce qui n'était pas, en ce lieu et en ce moment solennel, sa curiosité aurait été déçue, car lui aussi baissa les yeux sur son livre et ne regarda plus du côté de l'étrangère.

Celle-ci trouvait sans doute l'assistance au-dessous de son attention, car elle ne tourna la tête ni vers les bancs des châtelains, ni vers la masse pittoresque des bonnets blancs qui remplissaient l'église. Peut-être n'était-ce pas uniquement un sentiment pieux qui la préservait de ces distractions, car elle ne feuilleta guère le livre de maroquin qu'elle avait posé sur l'accoudoir, devant elle, et les vieux vitraux curieux qui éclairaient le chœur parurent se partager son attention avec les colonnes torses enguirlandées de feuilles de vigne et d'épis dorés qui soutenaient le baldaquin de l'autel.

Lorsque la messe fut finie, Nelly regarda involontairement son cousin. Ce n'était pas une illusion, il était réellement plus pâle qu'à l'ordinaire, et avait dans l'expression des traits, dans la contraction de ses lèvres étroitement serrées, quelque chose de très particulier, comme le désir de surmonter et surtout de déguiser une émotion inattendue.

Il tenait les yeux attachés devant lui. Mais à ce moment, l'attention de la dame en deuil fut attirée de leur côté. Elle répondit par une inclination hautaine, bien que gracieuse, au léger salut de Nelly, puis son regard tomba sur le visage d'Hubert et y resta attaché avec une fixité singulière. Nelly sentit que son cousin avait conscience de ce regard; une contraction plus accentuée de ses sourcils et de ses lèvres et une pâleur plus intense le révélaient clairement; cependant il resta impassible, et lorsque la jeune femme, ne pouvant rencontrer ses yeux, se retourna enfin pour quitter son banc, les délicates teintes roses de ses joues s'étaient effacées, et un pli léger s'était imprimé sur son front.

Le petit cimetière et la place étaient remplis de monde. Les paysans venus de loin échangeaient de bruyants bonjours, les femmes discutaient les menus commérages de la semaine, et les jeunes filles épiaient avec curiosité la sortie « des dames ».

C'était vraiment un spectacle amusant et animé. Sur la place, quatre ou cinq voitures attendaient, offrant des diversités absolues, depuis le char à bancs rustique et la calèche à l'ancienne mode jusqu'à l'omnibus élégant attelé de deux chevaux russes, et près duquel se tenait un valet de pied en livrée vert foncé. Les châtelains se saluaient entre eux avec une aimable cordialité, tout le monde semblait heureux de ce beau dimanche si calme et ensoleillé, excepté les femmes en deuil qui se glissaient sans parler entre les croix de bois et les tombes gazonnées du cimetière, et les ouvriers débraillés qui, la pipe aux lèvres et l'insolence peinte sur le visage, ricanaient en regardant passer « les messieurs et les dames », et ne soulevaient qu'à regret leurs casquettes déformées devant M. de Sommerives.

Celui-ci s'était arrêté sur la place et causait avec des amis; Hubert, après les présentations indispensables, se tenait légèrement à l'écart, suivant des yeux les évolutions du groupe élégant qui, circulant capricieusement dans les sentiers herbeux du cimetière, se rapprochait très lentement de l'omnibus.

Il rencontra le visage légèrement intéressé de Nelly.

— Vous connaissez naturellement tous vos voisins de campagne? demanda-t-il d'un air à peu près indifférent.

— Oui, et nos relations avec eux sont cordiales et intimes, sauf avec les nouveaux venus qui, naturellement, ne peuvent pas être sur le pied des vieux amis.

— Et... y a-t-il beaucoup de nouveaux venus?

— Dans notre voisinage immédiat? Non, seulement Mme Herrison.

Un instinct qu'elle sentait être très sûr, avait fait comprendre à Nelly que son parent connaissait la jeune femme dont elle parlait, et elle jugea inutile, en la nommant, de la lui désigner. Il n'était pas non plus dans le caractère d'Hubert de feindre ou d'avoir des réticences, et après un instant de silence, il dit d'un ton très tranquille :

— J'ai rencontré déjà Mme Herrison.

— Saviez-vous qu'elle avait acheté un château dans ce pays? demanda presque involontairement Nelly.

Puis, sa propre curiosité la frappa et la fit rougir, et elle s'arrêta brusquement.

— Non, j'ignorais absolument que je fusse destiné à la rencontrer.

Il parlait avec tant de calme, que la jeune fille s'imagina que ce calme était affecté. Pendant ce temps, Mme Herrison et ses hôtes se rapprochaient lentement. Mlle Sylvie et son frère étaient à quelques pas de là, absorbés dans une conversation intéressante, et la belle jeune femme se dirigea d'un air à la fois nonchalant et déterminé vers Nelly et son cousin.

— Comment vous portez-vous, mademoiselle? Je n'ose vraiment saluer madame votre tante, qui semble très occupée... J'aurai certainement l'honneur de me présenter un de ces jours à la Feuilleraie.

Elle avait une ces voix harmonieuses et pénétrantes dont le timbre seul s'empare tellement de l'attention, qu'il semble transformer les paroles les plus banales et leur donner une importance toute nouvelle. Ses manières étaient à la fois nonchalantes, hautaines et gracieuses, et, tout en parlant, elle se tourna vers Hubert, qui s'était découvert et qui s'inclina d'un air froidement réservé.

— Monsieur de Sommerives! N'est-il pas étrange que des milliers de lieues nous séparent du lieu où nous nous sommes rencontrés pour la première fois! Je ne devrais pas être étonnée, cependant, de vous voir chez des parents très broches... Etes-vous en France pour longtemps?

Malgré tout ce que ces paroles pouvaient avoir de cordial en apparence, elles portaient le cachet d'une extrême réserve, d'une sorte d'hésitation, comme s'il se fût agi d'étudier un terrain dangereux ou tout au moins inconnu.

Hubert s'inclina avec une réserve plus marquée encore, et répliqua froidement qu'il avait obtenu un congé de six mois, qu'il comptait partager entre les divers membres de sa famille.

— Je serai très aise de vous voir à Granlieu, et de rappeler tous ces chers vieux souvenirs d'Amérique, reprit-elle négligemment, lui tendant la main d'un geste à la fois hautain et indifférent.

Il tressaillit et la regarda en face sans répondre, son visage exprimant un reproche qui allait jusqu'à l'indignation. Il était trop homme du monde pour faire à une femme l'affront de refuser la main qu'elle lui offrait, mais il laissa passer une ou deux secondes avant de la prendre et la quitta aussitôt.

Une vive rougeur enflamma le beau visage de Mme Herrison, et ses yeux gris, d'ordinaire si tranquilles, eurent une lueur brillante comme l'acier.

— A bientôt, chère mademoiselle, dit-elle d'une voix calme, s'adressant à Nelly. J'ai le pressentiment que M. de Sommerives est devenu misanthrope ou sauvage. Il faudra nous le rendre tel que je l'ai connu jadis... Voilà les chevaux qui s'impatientent, et mes amis n'ont plus rien à voir dans ce joli, mais funèbre enclos... Tous mes respectueux souvenirs à Mlle de Sommerives, n'est-ce pas?

Elle ne regarda plus Hubert. La politesse eût exigé que celui-ci l'accompagnât jusqu'à sa voiture, mais il se borna à la saluer profondément, et laissa aux deux messieurs en visite à Granlieu, le soin de faire monter les dames sur l'impériale du petit omnibus.

M. de Sommerives et sa sœur causaient toujours avec leurs vieux voisins. Nelly fit quelques pas en dehors du cimetière et Hubert la suivit.

— Y a-t-il longtemps que Mme Herrison habite ce pays?

— Seulement quelques semaines. Elle a acheté un joli château qu'elle transforme, dit-on, en une merveille de goût, et nous avons échangé une visite sans nous rencontrer.

— Alors, elle n'a acheté cette propriété que depuis son veuvage?

— Oui, mais son deuil est récent, je crois, bien qu'il ne soit pas très austère.

— Bah! pourquoi feindrait-elle des regrets qu'elle ne ressent pas? Elle a de nombreux défauts, il est inutile qu'elle y ajoute l'hypocrisie.

Nelly sourit malgré elle.

— Vous l'avez connue... il y a longtemps? demanda-t-elle, intéressée.

— Nous nous sommes rencontrés il y a cinq ou six ans à New-York, où son père était consul de France. Elle était positivement la reine de la mode.

— Cela ne m'étonne pas, c'est la plus belle personne que j'aie rencontrée.

— Elle n'est pas seulement belle, elle a beaucoup d'esprit, de finesse et d'habileté.

— Elle est aussi fort riche, n'est-ce pas?

— Oui, fort riche. Son mari, d'après ce que m'ont écrit des amis de là-bas, lui a constitué un douaire considérable.

— Et vous sembliez dire qu'elle ne le regrette pas ?

— Je parle d'après la logique. Pensez-vous qu'une jeune fille douée de cette beauté et d'un esprit non moins brillant, ait pu aimer un homme de cinquante-cinq ans, d'origine infime, d'une laideur peu commune, de manières vulgaires et vaniteuses, bouffi de sa fortune et de ses mérites commerciaux ?

Les fins sourcils de Nelly se soulevèrent en signe d'étonnement.

— Je suis fâchée de savoir cela, dit-elle lentement.

Hubert ne put s'empêcher de sourire.

— Et pourquoi, si je puis le demander ?

— Parce qu'il m'est désagréable de penser qu'une si parfaite beauté physique n'est pas doublée d'une semblable beauté morale, et aussi parce que je suis honteuse et peinée, en ma qualité de femme, chaque fois que je constate la cupidité chez une de mes semblables. Je hais les mariages d'argent !

Hubert sourit de nouveau.

— Celui-là fut particulièrement odieux.

— Alors, je comprends la froideur que vous lui avez montrée.

Une légère rougeur colora le visage du jeune homme.

— Ai-je été si froid ?

— Vous avez été jusqu'à la limite de l'impolitesse... sans la franchir, toutefois, ajouta-t-elle en riant.

Hubert ne parut pas désireux de continuer cette conversation. Il pressa le pas pour rejoindre son oncle et organisa avec lui une promenade pour la journée. La santé de M. de Sommerives semblait meilleure, et c'était d'ailleurs pour Nelly une sécurité infinie de le savoir, dès qu'il s'éloignait, sous la surveillance déguisée, mais très intelligente de son neveu.

VII

Mme Herrison vint, dès le lendemain, faire la visite qu'elle avait annoncée à Nelly.

Il était trois heures. M. de Sommerives était sorti ; Mlle Sylvie, assise près de la table du parloir, faisait avec sa nièce des paquets de vêtements, et Hubert flânait dans le jardin, se rapprochant de temps à autre de la maison, et s'amusant à suivre les mouvements rapides et exercés des deux femmes, qui offraient en outre le contraste le plus frappant : l'une la majesté, l'autre la grâce, l'une représentant le passé, l'autre le riant présent. Au milieu des brassières et des petits bonnets, il y avait sur la grande table un vase ancien en faïence de Rouen, tout rempli de roses, que Nelly regardait de temps à autre avec l'ombre de sourire que toute impression agréable ou joyeuse mettait sur sa physionomie jeune et expressive.

Le roulement d'une légère voiture se fit entendre sur le chemin. Un domestique qui se trouvait dans la cour ouvrit la grille, et un poney-chaise fit une entrée savante, décrivant une large courbe et venant s'arrêter devant le perron.

— Qui est-ce donc, Nelly ? demanda Mlle Sylvie, rangeant vivement les paquets achevés dans un panier placé sous la table.

Qui c'était ? Une seule femme dans le pays possédait cette voiture élégante, ces poneys du Shetland si merveilleusement appareillés, et surtout cet art de conduire. Elle jeta les guides au groom qui l'accompagnait, et monta le vieux perron avec la grâce tranquille qui la caractérisait. Elle portait un immense chapeau ombragé de plumes, sous l'abri duquel ses yeux paraissaient presque noirs, et une petite jaquette modelant merveilleusement sa taille riche et souple.

Nelly avait déjà ouvert la porte vitrée et introduit l'étrangère dans le pittoresque parloir tout tapissé de lierre.

— Je suis vraiment confuse ! s'écria Mlle Sylvie, brouillant dans son trouble une pile de chemises et une douzaine de langes. Comment ne vous a-t-on pas fait entrer au salon ! Nelly, conduis Mme Harrison...

— De grâce, interrompit la jeune femme, permettez-moi de rester ici. Il n'est pas de salon qui vaille une décoration si pittoresque, et pour moi, qui suis nouvelle venue dans ce pays et qui m'y trouve parfois un peu isolée, ce sera une véritable faveur de n'être pas reçue tout à fait en étrangère, et de ne troubler ni vos habitudes, ni vos occupations...

Elle s'assit près de Mlle de Sommerives, s'intéressa aux objets de layette qu'elle rangeait, causa avec une simplicité et une bonhomie tout à fait inattendues chez une millionnaire, de la vie à la campagne et des ressources qu'offrait le village. Mlle Sylvie se sentait très surprise. Ennemie instinctive de l'excentricité et des recherches excessives de la mode, elle n'avait accueilli avec aucune sympathie particulière l'arrivée dans le pays de cette femme brillante et mondaine, qui détonnait si complètement sur l'ensemble de ses relations. Jamais elle n'eût pensé que la riche Mme Harrison pût s'intéresser à une basse-cour, à des semis de petits pois, encore moins à la fabrication d'un sirop de groseilles dont elle voulut bien goûter et dont elle demanda la recette.

Nelly, qui prenait peu de part à cette conversation, observait avec une curiosité extrême l'attitude de sa belle voisine. Celle-ci paraissait décidée à faire la conquête de Mlle de Sommerives. Elle demanda à voir le jardin, et tandis que la vieille fille prenait son chapeau, elle se

tourna vers Nelly et dit du ton le plus naturel :

— Vous avez chez vous, en ce moment, une de mes connaissances d'Amérique. Mon père était consul de France à New-York, et M. de Sommerives était chancelier... Il était alors fort gai, très brillant...

La physionomie de Nelly exprima à son insu un peu d'étonnement. Elle ne dit rien, mais Mme Herrison répondit aussitôt à sa pensée en ajoutant :

— Il m'a paru changé... S'il était moins homme du monde, j'avouerais que je l'ai trouvé maussade... disons misanthrope... En est-il ainsi ? A-t-il vraiment perdu cet entrain et cet éclat d'esprit qui l'avaient rendu le favori des jeunes Américaines ?

Son regard brillant semblait scruter celui de la jeune fille.

— Mon cousin ne m'a semblé rien moins que misanthrope, répondit-elle avec une froideur dont elle ne se rendit pas compte, mais qui tenait au sentiment complexe et mal défini que lui inspirait Mme Harrison. Son humeur paraît plutôt grave, mais il faut avouer que les éléments de gaieté manquent dans une maison telle que la nôtre.

— Que dites-vous? Vos parents ne sont plus jeunes, mais ils ne me paraissent avoir rien de morose, et la gaieté devrait toujours exister là où se trouve une personne de votre âge.

— Ma vie est si sérieuse, dit Nelly en souriant, qu'il me semble m'être mise à l'unisson de mon oncle et de ma tante...

A ce moment, Mlle de Sommerives apparaissait, un peu essoufflée et s'excusant. Elle adressa à Nelly un petit signe imperceptible, et vu l'intelligence établie entre elles, la jeune fille comprit — elle l'avait déjà deviné, — que l'absence un peu prolongée de sa tante avait eu pour but l'improvisation d'un lunch.

Alors commença cette chose fastidieuse entre toutes, qu'on a nommée plaisamment la promenade du propriétaire.

Mlle Sylvie était fière de son domaine. Ses voisins le connaissant sous tous ses aspects, elle n'avait pas souvent l'aubaine de le faire parcourir et admirer, et sa figure était tout à fait épanouie lorsqu'elle invita Mme Harrison à la suivre et s'apprêta à lui montrer les plus petits recoins de l'enclos. Comme elle était essentiellement pratique et que la prose tenait dans ses idées comme dans sa vie la place la plus large, elle prisait assez peu ce qui était vraiment pittoresque et ravissant dans ce vieux jardin. Il renfermait cependant des arbres splendides, dont les racines noueuses ressortaient comme des muscles vigoureux sur les allées sablées, et dont la puissante ramure avait abrité plusieurs générations ; il y avait un filet d'eau claire, coulant sur un lit de cresson, à l'ombre d'un rideau de saules, et venant tomber dans une petite pièce d'eau transparente, dont les bords étaient verts comme l'émeraude et émaillés de fleurs sauvages. Enfin, l'antique charmille avec ses troncs noirs enguirlandés de volubilis, et son épais feuillage presque impénétrable aux rayons du soleil, avait aussi son charme mystérieux. Mais Mlle Sylvie arrêta sa nièce, qui prenait naturellement les allées les plus pittoresques.

— Où vas-tu donc, Nelly ? Ce chemin ne mène qu'à la rivière.

Nelly sourit.

— Mais je voudrais vous voir persuadée comme je le suis, ma tante, que la rivière est le grand charme de notre jardin.

— Bah ! Mme Herrison connaît la vue de la rivière, et elle a bien un autre horizon quand elle est à Granlieu... Puisqu'elle s'intéresse à la culture de ce pays, qu'on a si bien nommé le jardin de la France, il faut que je lui montre les petits pois nains qui sont en fleur. C'est une espèce tout à fait hors ligne, madame, ajouta-t-elle, et je puis vous en garder si vous le désirez.

Mme Herrison témoigna une extrême reconnaissance et aussi un intérêt très vif pour les petits pois.

Nelly se résigna à les suivre, admirant la bonne grâce de l'étrangère, que Mlle Sylvie promenait sans pitié en plein soleil, ne lui faisant grâce ni d une tomate ni d'un oignon, et cherchant involontairement à comprendre son mobile. Car elle ne se faisait pas, comme sa tante, l'illusion par trop naïve de croire à l'intérêt de Mme Herrison pour des objets mesquins et vulgaires, pour des soins et des essais qui restaient bien au-dessous de la sphère élégante où elle se mouvait. Son excessive complaisance ne pouvait provenir que d'un fonds de bonté et d'amabilité naturelle, ou du désir inexpliqué de se concilier les bonnes grâces de la vieille demoiselle. Nelly cherchait à la comprendre, mais la sentait instinctivement trop compliquée pour sa nature droite et simple. Elle se serait trouvée naturellement portée de sympathie vers elle, peut-être à cause de sa rare et étrange beauté, car une beauté d'un certain ordre est un attrait en ce sens qu'elle donne je ne sais quel espoir de trouver une âme s'harmonisant avec l'enveloppe; mais la pointe d'excentricité de Mme Herrison l'avait déconcertée, peut-être parce qu'elle n'y sentait pas uniquement l'exubérance de la jeunesse, mais un besoin défini d'affirmer et de mettre à part sa personnalité. Ce qu'Hubert avait raconté du mariage de Mme Herrison avait encore plus rebuté Nelly. Trop droite et trop loyale pour admettre l'existence d'un marché dans la décision la plus grave que puisse prendre une femme, elle était aussi trop jeune et trop inexpérimentée pour excuser un sen-

timent bas et vénal, une défaillance du sens moral et du respect de soi-même.

Quand on est jeune, on saisit difficilement les natures complexes, on est disposé à les voir tout d'une pièce, absolument bonnes ou absolument mauvaises, et la jeune fille, ayant renoncé à la solution de ce qu'elle considérait comme une énigme, songea tout à coup à Hubert et se demanda s'il était dans le jardin, s'il connaissait la présence de Mme Herrison et s'il se dispenserait de la saluer.

Mlle de Sommerives n'eût probablement fait grâce d'aucune plate-bande à sa visiteuse. Mais, comme elles passaient près de la charmille pour aller voir les melons dans les bâches, la jeune femme admira les vieux tilleuls, et Nelly s'empressa de lui offrir de se réfugier à leur ombre.

— C'est une allée à l'ancienne mode, qui ne vaut pas les bouquets d'arbres de Granlieu, dit Mlle Sylvie en secouant la tête.

Mais Mme Herrison trouvait avoir fait assez de sacrifices aux exigences de l'hospitalité. Elle témoigna donc le désir de se reposer sous ces beaux vieux arbres, et Mlle Sylvie, prenant son parti, fit un petit signe à sa nièce.

— Fais servir ce que j'ai demandé, ma chère, là, sous la charmille, sur la petite table du jardin.

Nelly se dirigea vers la maison, tandis que sa tante pénétrait avec Mme Herrison dans l'allée sombre et fraîche. Au même instant, le parfum âcre d'un cigare arriva jusqu'à elle et lui révéla la présence d'Hubert dans cette retraite qu'il avait cru inaccessible, mais d'où il n'avait pu manquer de voir et d'entendre les trois femmes dans le potager.

Elle s'acquitta rapidement des soins qui lui avaient été confiés ; elle arrangea elle-même sur un plateau les gâteaux, les prunes, un flacon de vin d'Espagne, puis reprit la route du jardin. Hubert se tenait debout près des deux dames, qui s'étaient assises. Il s'appuyait contre le tronc d'un tilleul, et elle s'écria involontairement :

— Hubert, vous écrasez mes volubilis !

Il sourit, se retourna, et la petite main de Nelly redressa avec une sorte de tendresse la fleur froissée. C'était une corolle veloutée, d'un violet rouge, ressortant sur les feuilles en fer de lance et les vrilles d'un vert tendre qui l'encadraient.

— Nelly aime tant ses fleurs ! dit Mlle Sylvie, cherchant à expliquer ce qu'elle considérait comme un enfantillage.

— Elle fait mieux que les aimer, elle en a l'intelligence, ajouta Hubert avec un sourire.

— C'est si joli ! Et cela convient si bien aux jeunes filles d'aimer les fleurs ! dit à son tour Mme Herrison.

M. Maryan.

(La suite au prochain numéro.)

Economie Domestique

NETTOYAGE DES CORSAGES DE BAL

Un corsage blanc, bleu ou rose, qu'il soit décolleté ou nom, se salit facilement lorsque l'on danse, et les petits côtés, sous le bras droit, doivent être remplacés.

Pour remédier à cet inconvénient, on prend un petit chiffon blanc plié en plusieurs doubles et on le trempe dans une petite quantité de Bengaline. On passe ce chiffon dans toute la longueur et la largeur des petits côtés, en ayant soin d'essuyer et de remouiller plusieurs fois, jusqu'à ce que les parties salies reprennent leur fraîcheur.

L'opération peut se recommencer un nombre indéfini de fois.

Les souliers de satin se nettoient de la même manière.

Les taches de boue sur les robes ou les manteaux sont très rebelles; elles ne disparaisssent complètement qu'en les humectant à l'aide d'un petit morceau de flanelle trempé dans la Bengaline et en essuyant rapidement.

VERS DIEU


OMME parfois au sol obscur
La fatigue abat l'hirondelle,
Et comme aussitôt un coup d'aile
La relève aux sentiers d'azur ;

Souvent ainsi, las de ma route
Et du ciel perdant les chemins,
Je sens le poids des maux humains
M'attirer dans la nuit du doute.

Mais, ô mon Dieu, j'en sors vainqueur
Au premier élan de mon cœur !
Ni le péché ni la souffrance

N'ont jamais opprimé ma foi,
Et mon âme est une espérance
Qui remonte toujours vers toi !

Une histoire d'enfant

(SUITE ET FIN)



Léo avait une faiblesse; celle de prolonger au lit le demi-sommeil du matin, et depuis tant d'années qu'ils étaient mariés, Hélène n'avait pu apprendre à le laisser en repos. On eût dit que précisément à l'heure où il voulait dormir, toutes sortes de questions importantes revenaient à l'esprit de sa femme. Impossible d'attendre pour les résoudre!

Léo repondit par un grognement sourd en se tournant du côté du mur, avec ostentation.

— Comment trouves-tu le petit Nando?

Pas de réponse. Pourtant elle savait bien qu'il ne dormait pas. Elle répéta plus fort :

— Je te demande comment tu trouves Nando?

— Insupportable! grommela Léo avec colère.

Hélène eut le même sourire railleur qui, la veille, avait accueilli l'opinion de Marthe. Mais elle se fit d'amères réflexions sur l'égoïsme de son entourage. Un enfant ravissant, bien élevé; un enfant comme on n'en avait jamais vu, et dans sa maison, tout le monde n'avait qu'une pensée, celle de s'en débarrasser le plus vite possible!

— Enfin, ma famille ne te sera pas longtemps à charge! dit Hélène, en se levant, pour rentrer dans son cabinet de toilette.

Léo ne l'entendit pas; il s'était tranquillement replongé dans son somme, et sa première idée, au réveil, fut de retrouver le verset de psaume que dans son enfance on lui faisait réciter avant le repas. A son grand regret, il ne put se le rappeler qu'à moitié; il aurait voulu l'enseigner à Nando.

Marthe apparut au premier coup de sonnette de sa maîtresse.

— Amène-moi le petit, dit Hélène, sans répondre à son bonjour. La femme de chambre ne bougea pas. Hélène la regarda avec étonnement.

— Après votre toilette, fit Marthe tranquillement; et, pour la première fois, la jeune femme se dit que Marthe avait de petits yeux verts très désagréables.

— Tu as raison, répondit-elle, cependant, comme intimidée.

La toilette faite, Marthe sortit chercher Nando, et revint dire qu'on ne le trouvait nulle part. C'était un mensonge; elle avait vu l'enfant se promener avec son père dans le jardin; mais tant qu'elle pourrait l'empêcher, il ne pénétrerait pas dans le cabinet d'Hélène; c'était son domaine à elle.

— Il sera allé jouer avec le fils du cocher d'à côté. Ils ont déjà noué hier une grande amitié, pendant que Madame s'imaginait que le petit dormait. Il s'était levé et causait avec ce gamin sur le pas de la porte.

— Les enfants vont aux enfants, répliqua Hélène, quoique cette connaissance lui déplût fort, car « le fils du cocher d'à côté » était son épouvantail, un affreux gamin qui jetait des pierres aux passants, attachait le chien de garde à la porte, par la queue; arrachait, à travers la grille, toutes les branches qu'il pouvait atteindre, bref, avait épuisé la patience même de Léo!

On déjeuna dans le pavillon, et, quand Nando se fut assis près d'elle, sa tante commença à lui dire que le petit voisin était très méchant et qu'il arrachait toutes les fleurs.

Involontairement elle s'était déjà approprié son langage et savait lui représenter les choses de la façon la plus propre à le frapper.

— Alors l'oncle Léo ne lui donnera jamais de fleurs, répondit Nando, avec un grand sang-froid, et l'oncle Léo fut très flatté.

— Oui, mais il ne faut pas causer avec lui comme tu as fait hier à la grille du jardin.

L'enfant la regarda étonné, et se tut.

— Pourquoi es-tu sorti hier en cachette, quand je t'avais dit de dormir, Nando?

Il se taisait toujours, mais il avait cessé de remplir sa bouche de gâteaux. Léo et Paul regardaient Hélène, et le premier lui dit :

— Comment veux-tu que cet enfant sache pourquoi il est sorti hier?

— Il le sait fort bien, fit Hélène irritée; il a joué avec ce même petit garçon; Marthe me l'a raconté.

Paul mit la main sur la tête de son fils et prit la parole à son tour :

— As-tu parlé hier au méchant garçon, Nando?

— Quel méchant garçon, papa?

— Celui dont tante Hélène dit qu'il arrache les fleurs.

— Mais, papa, je ne l'ai jamais vu. Quand je le verrai, je lui dirai bien qu'il ne faut pas toucher aux fleurs.

Paul regarda sa sœur avec reproche, et Léo, se tournant vers elle, lui dit :

— Quand on ne s'entend pas à diriger les enfants, il vaut mieux ne pas s'en mêler.

— Prends cela pour toi, répliqua Hélène avec colère.

Les grands yeux de l'enfant ne quittèrent pas la figure irritée de sa tante, durant la pénible pause qui suivit. Tout d'un coup, il dit :

— Tu n'es pas fâchée contre moi, tante Hélène, mais seulement contre le méchant garçon?

Elle rougit et l'embrassa.

— Tu es mon cher petit Nando!

Dans sa candeur, il lui avait donné une leçon. Elle eut honte de s'être abandonnée à la colère devant ce petit être si doux.

Elle en fut plus douce envers Marthe, qu'elle alla chercher aussitôt après le déjeuner pour lui dire qu'il y avait eu erreur, que Nando n'avait pas joué avec le petit voisin. La femme de chambre feignit l'étonnement,

— C'est fort possible, Madame. Le domestique me l'avait dit, et je ne savais pas, en vous le répétant, que vous y attacheriez tant d'importance. Sans cela, je me serais mieux informée.

Hélène eut un poids de moins sur le cœur. Elle avait craint que Marthe n'eût voulu noircir l'enfant, et toutes les manœuvres analogues lui étaient odieuses. Elle chérissait avant tout la paix et la tranquillité; elle aimait mieux fermer les yeux que de gronder ses domestiques; tous ceux qui l'approchaient devaient être en bons termes les uns avec les autres.

— Cet enfant est vraiment délicieux, dit elle à Marthe, je te l'enverrai un peu quand je sortirai avec mon frère.

— Je vous remercie, Madame, j'ai mon ouvrage, et je ne tiens pas, sur mes vieux jours, à redevenir bonne d'enfants. Laissez le petit avec Monsieur; il ne voit plus que ce petit singe depuis que nous l'avons dans la maison.

— Mais, Marthe, que dis-tu là? Mon mari? Il prétend que Nando est insupportable!

— Je sais ce que je sais, fit Marthe, et Hélène s'éloigna avec l'impression désagréable que sa femme de chambre se permettait à son égard d'inconcevables façons et ne se laissait plus imposer par elle. Pour une nature paisible, c'était fort déplaisant, et, de plus, Hélène se sentait confuse vis-à-vis d'elle-même, d'avoir laissé les choses aller si loin. Elle punirait Marthe en ne lui disant pas un mot de la journée! Qu'avait-elle donc contre ce pauvre orphelin? Il fallait n'avoir pas de cœur pour ne pas aimer Nando.

Elle le dit à son frère, lorsqu'ils furent montés en voiture pour aller visiter la dernière pension qu'on leur eût recommandée. La maison était d'aspect agréable, propre, bien tenue, au milieu d'un vaste jardin. Par bonheur, il restait une place libre.

— Avant hier nous n'aurions pu prendre personne. Ce lit n'est vide que d'hier, dit la directrice.

— Comment cela, au milieu d'un semestre? demanda Paul.

— L'enfant a été emmené par ses parents.

— Il n'était pas malade?

— Non, il avait seulement un refroidissement.

— Qui est-ce donc? dit Hélène, afin de pouvoir prendre d'autres informations.

Après avoir hésité, la directrice nomma un nom inconnu.

— Les parents habitent la compagne, ajouta-t-elle.

— Cela ne te paraît pas inquiétant? dit Paul à sa sœur; Hélène rit de ses craintes.

— Tu vois des fantômes partout. On n'enverrait pas un enfant malade à la campagne, mais à l'hôpital des enfants.

Paul tressaillit. Si son enfant tombait malade, pendant qu'il serait là-bas, au loin, on le transporterait dans un hôpital! Il eut un mouvement de haine contre sa sœur. Mais il était habitué à se dominer et demanda à voir l'infirmerie. On lui montra, dans le jardin, un pavillon séparé qui ne contenait que deux chambres.

— Nous avons, grâce à Dieu, rarement l'occasion de nous en servir, dit la directrice. Les enfants malades sont généralement repris par leurs parents.

— Mais ceux qui n'en ont pas? fit Paul d'un air sombre.

— Ils ont du moins des tantes, dit Hélène.

Paul ne releva pas cette parole; elle n'était dite que pour la forme; sa sœur lui avait assez manifesté ses véritables sentiments. Il insista vivement près de la directrice pour que son fils ne prit aucune leçon, qu'on le traitât avec la plus grande douceur, et surtout qu'on soignât sa santé, sans épargner les peines ni l'argent. La directrice, un peu piquée, répliqua qu'elle prenait soin de tous les enfants de la pension comme des siens propres, et Hélène ajouta :

— Tu oublies, Paul, que je suis là et que je viendrai régulièrement m'informer du petit.

En remontant en voiture, Paul couvrit son visage de ses deux mains et soupira profondément.

— Il me semble que je n'y survivrai pas! Que sera la vie avec cette pensée?

Hélène se taisait, toute intimidée. Après un long silence, son frère reprit :

— Pardonne-moi, Hélène, même si tu ne me comprends pas.

— Je comprends que cette séparation t'est fort pénible. Ne peux-tu donner ta démission?

— Si cela devait rendre une mère à Nando, je le ferais, dit-il, amèrement.

Le lendemain, il conduisit son fils à la pension. Il n'eut pas le courage de lui dire adieu; il lui dit qu'il espérait venir le voir le dimanche suivant.

— Est-ce bien loin, dimanche? demanda l'enfant.

— Dans trois jours.

— Pendant trois soirs, je ferai ma prière tout seul!

— Tu la feras avec le bon Dieu, Nando, dit Paul qui étouffait. A la porte, il fit un dernier signe à son fils, qui le suivait des yeux, sans pleurer, avec une expression si navrante que le père n'osa plus se retourner. Il se fit conduire à la gare, écrivit de là deux lignes à sa sœur pour qu'elle lui envoyât ses malles, et partit.

Le lendemain, Hélène parcourut sa jolie maison, qui lui semblait tout d'un coup triste et vide, sensation qu'elle n'avait jamais éprouvée jusqu'alors. Son mari passait vraiment trop de temps hors de chez lui! Puis, elle pensa au pauvre Paul.

— Je ne dirai pas dimanche à Nando que son père est parti tout à fait; il vaut mieux attendre.

Marthe s'empressait d'effacer jusqu'aux moindres traces du passage de l'enfant. Hélène, la voyant emporter la chaise et le coussin qui servaient à Nando dans la salle à manger, lui dit:

— Laisse-donc cela en place; cela ne gêne pas.

— Mais il ne viendra pas dîner aujourd'hui, en tous cas?

— Pourquoi non? répliqua la jeune femme.

Et l'envie subite la prit d'aller chercher son neveu. Elle se persuada que c'était la meilleure manière de l'accoutumer graduellement au régime de la pension. Il y avait passé un jour entier; aujourd'hui, on pouvait l'en faire sortir un peu.

Mais lorsqu'elle arriva et qu'elle demanda l'enfant, on lui répondit que son mari était lui-même venu le chercher pour lui faire faire une promenade.

— Mon mari! répéta-t-elle, confondue.

— Oui, madame, l'oncle du petit.

Hélène retourna chez elle, très froissée pour beaucoup de raisons. Au fond, ce qui l'irritait, c'était de ne pouvoir satisfaire son désir de revoir l'enfant, mais elle se monta la tête contre Léo.

Elle trouvait impardonnable qu'il se fût caché d'elle, au lieu de lui parler simplement de son projet d'aller chercher Nando, comme si elle n'avait pas les premiers droits sur son neveu. Elle arpentait le salon, repassant les reproches qu'elle allait lui faire, la grandeur de son offense et son irritation ne faisaient que croître. Enfin, une voiture s'arrêta devant la porte; Léo parut, mais seul. C'était trop fort.

Elle courut au-devant de lui.

— Pourquoi n'as-tu pas amené Nando?

— Nando? Moi? dit-il stupéfait.

— Alors je vais le chercher, fit Hélène résolue.

Elle courut mettre son chapeau et sauta dans la voiture, qui allait repartir.

— Mais Hélène, c'est déraisonnable! s'écria Léo.

Sa femme ne l'écouta pas. Elle voulait l'enfant; elle éprouvait une vraie colère contre son mari de lui avoir fait tous ces mystères et de vouloir, c'était évident, lui dérober la première place dans l'affection de leur neveu. Loin de s'en douter, Léo s'était remis tranquillement à sa table et feuilletait des actes.

Hélène trouva l'enfant déjà couché, car il était sept heures quand elle arriva au pensionnat. Elle hésita un instant, mais elle n'avait jamais appris à commander à ses fantaisies, et elle crut voir le sourire satisfait de Marthe si elle revenait seule. Elle ordonna donc positivement de rhabiller le petit, car elle voulait l'emmener passer la nuit chez elle, promettant de le ramener le lendemain. Nando fut ravi, la directrice fronça le sourcil et déclara que ce n'était pas raisonnable; néanmoins, elle ne résista pas.

En route, Nando toussa une fois et Hélène sentit une lame aiguë lui traverser la poitrine: s'il prenait un refroidissement? Il faisait beaucoup de vent, ce qui n'est pas rare après une chaude après-midi de mai; elle-même tremblait de froid. Nando était assis près d'elle et attachait sans mot dire les yeux sur les lanternes de la voiture; elle l'attira sur ses genoux et le serra contre elle avec une sensation nouvelle et étrange. L'enfant dégagea sa petite tête et chercha à la regarder, mais, dans cette obscurité, il ne put distinguer son visage et soupira.

— Qu'as-tu? Souffres-tu? demanda-t-elle, inquiète.

Il secoua la tête.

— N'est-ce pas que papa est déjà parti?

— Mais il reviendra bientôt.

— Non, pas bientôt, mais je veux être très sage, pour que le temps passe plus vite.

Cependant, il soupira une seconde fois. Hélène se sentit sans forces contre ce chagrin résigné.

— Est-ce que l'oncle Léo t'a dit que papa était parti? demanda-t-elle enfin.

— Non, il a dit qu'il ne savait pas, mais cela m'a fait deviner, fit Nando de son air entendu.

Hélène eut un mouvement de joie quand la voiture entra dans sa cour et qu'elle put mettre enfin son neveu à l'abri. Léo, en les entendant, ne bougea pas de sa table à écrire; Hélène se demanda ce qu'il avait, mais Nando alla de lui-même à son oncle et se planta devant lui.

— Me voilà, oncle Léo!

— Tant mieux, mon enfant.

Au même moment, on annonça le dîner, en

retard d'une heure ; Léo prit Nando par la main et le conduisit à la salle à manger. Près du couvert du maître de maison, était disposé le journal, dont il rompit la bande dès qu'il eut avalé son potage. Nando n'allait pas aussi vite, car la cuillère était trop grande ; Hélène se décida à le faire manger.

— Pourquoi l'oncle lit-il le journal ? demanda Nando à demi-voix et tout étonné.

— Il lit toujours à table, parce qu'il n'a personne avec qui causer, répondit Hélène autant pour son mari que pour l'enfant. Elle était tellement faite à cette habitude, qu'elle n'avait jamais songé à s'en fâcher ; tout d'un coup, il lui sembla y voir une offense envers elle.

— Mais il peut causer avec nous !

Léo entendait naturellement cette conversation. Il répondit, en repliant son journal :

— Certainement, petit, tu as raison ! Et se tournant vers sa femme : Je te demande bien pardon.

— Oh ! j'y suis accoutumée, fit-elle avec froideur.

L'enfant les observait, tout inquiet.

— Tu m'as gâté, dit son mari en posant sa main sur la sienne; c'est ta faute !

Elle rougit à cet accent affectueux ; elle se sentait vraiment coupable, sans savoir de quoi. Il lui semblait que, depuis longtemps, très longtemps, elle méconnaissait à dessein les qualités de son mari. Et ces yeux perçants de l'enfant, dont l'expression redevenait joyeuse en voyant Hélène s'efforcer de sourire !

— Avec qui as-tu joué, Nando, après que je t'ai ramené chez Mme Mehler ? demanda Léo.

— Avec un petit garçon qui s'appelle Frédéric, mais il n'est pas gentil.

— Qu'a-t-il fait ?

— Je ne peux pas le dire! fit l'enfant, très grave.

— Même pas à moi ? demanda Hélène. Et le mari et la femme se regardèrent très divertis.

— Alors, tout bas !

Hélène approcha son oreille, mais il lui fit d'abord promettre de ne rien répéter à son oncle, qui se fâcherait, puis il chuchota très distinctement.

— Il a dit de la dame : « Qu'elle aille au diable ! »

— C'est affreux ! fit Hélène, ayant grand'peine à s'empêcher de rire.

Léo demanda à quoi ils avaient joué, et Nando expliqua qu'ils avaient construit une maison avec des morceaux de bois et des petits bouchons.

— C'est sans doute la méthode Fröebel, dit Léo.

Hélène demanda des explications et les trouva si intéressantes qu'elle se promit, le lendemain, d'acheter des jouets analogues.

— Tu n'en trouveras pas ici, car il y a beaucoup d'adversaires de ce système d'éducation, et précisément, chez nous, il a peu de succès.

— Que de choses tu sais, Léo ! Pourquoi ne m'as-tu jamais parlé de tout cela ?

Il sourit.

— Je croyais que tu ne t'y intéresserais pas.

— Oh ! tout ce que tu racontes m'intéresse. Que disent les adversaires de cette méthode !

— Ils soutiennent qu'on a tort de tout réduire à un système, pour des enfants aussi jeunes; qu'en outre, en supprimant la frontière établie entre le jeu et le travail, on jette la confusion dans ces petits cerveaux, etc. Il y a certainement des enfants pour lesquels le jeu cesse, ainsi réglé, d'être un plaisir.

Nando bâilla, rappelant à Hélène que l'heure de son coucher était depuis longtemps passée.

— Léo, dit-elle timidement, serais-tu contrarié si je faisais mettre son petit lit dans notre chambre ?

— Non, cela ne me gênerait pas, mais ce serait déraisonnable. Nous l'éveillerions. Laisse-le coucher avec Marthe dans la chambre bleue.

— Comme tu voudras.

Hélène donna des ordres, se leva de table et prit dans ses bras l'enfant à moitié endormi, pour l'emporter ; mais il était trop lourd ; elle dut le mettre à terre et le conduire par la main. Elle voulut ensuite le déshabiller rapidement, mais elle ne s'y entendait pas et Nando était un petit maniaque qui prétendait suivre de point en point l'ordre habituel : d'abord les bottines, puis le petit pantalon. L'opération fut très longue; cependant Hélène ne voulut appeler personne à son aide, même pour laver l'enfant, et l'inquiétude la reprit en l'entendant de nouveau tousser. Enfin, il fut dans son lit ; elle le couvrit chaudement, lui fit faire sa prière et demeura assise au pied de la couchette. De temps à autre, elle se relevait pour venir le regarder ; ses grands yeux étaient toujours ouverts, on eut dit qu'il ne pouvait s'endormir. Elle lui prit la main, qu'elle trouva brûlante et lui demanda avec anxiété d'où il souffrait.

— La tête ! murmura-t-il, mais presque aussitôt il s'endormit. Elle aurait pu s'éloigner doucement ; il lui fut impossible de s'y résoudre. Il aurait fallu appeler Marthe, et elle savait d'avance que celle-ci consentirait de mauvaise grâce à coucher près de l'enfant. Elle eut bien préféré rester elle-même ; mais elle n'osa pas le proposer à son mari.

Enfin, elle se décida à quitter la chambre, et fit dire à Marthe, par le domestique, de passer la nuit près de Nando. Elle vint alors s'installer dans le cabinet de son mari, sous la lampe, avec une broderie depuis longtemps commencée. Léo se retourna en la voyant entrer; le visage d'Hélène avait un éclat inaccoutumé,

qui l'embellissait fort, quoiqu'elle fermât à demi ses yeux éblouis par la lumière vive.

— Il dort? demanda son mari.

— Oui, répondit-elle tout bas, comme si elle craignait d'éveiller Nando; mais il a eu beaucoup de peine à s'endormir; je le trouve brûlant.

— Peut-être l'avons-nous fait dîner trop tard?

— Il n'a pris qu'un peu de soupe. J'ai peur, Léo, d'avoir été déraisonnable en l'emmenant ce soir, ajouta-t-elle, timidement.

Il la regarda. Sa femme, qui avait toujours raison, si bien que depuis des années il ne discutait plus avec elle, tant elle était persuadée de sa propre infaillibiiité, sa femme convenait elle-même d'un tort!

— Ce n'était pas raisonnable, Hélène, dit-il doucement. Mais je ne crois pas que cela ait pu lui faire du mal.

Il vint s'asseoir près d'elle et étudia attentivement le dessin de sa broderie.

— Tu dois avoir quelque livre qui traite des soins à donner aux enfants; veux-tu me le prêter? Maintenant que nous aurons souvent Nando, je ne voudrais pas demeurer aussi ignorante sur ces questions. Dire que je n'avais jamais entendu prononcer le nom de Fröebel?

Léo chercha dans les rayons de sa bibliothèque, mais il ne trouva qu'un ouvrage français qu'il feuilleta et dont il ne fut pas satisfait.

— Je n'ai que des études physiologiques sur les enfants, Hélène; nous n'avons jamais eu besoin de conseils pratiques.

Il craignit qu'elle ne vît dans ses paroles un reproche auquel il ne songeait guère, et il l'entoura de son bras.

— Tu es mon enfant, et je sais t'étudier sans livre.

— Oh! Léo, comment peux-tu me gâter ainsi? On nous croirait encore dans la lune de miel.

Marthe entra en ce moment et demanda d'une voix aigre s'il était vrai que Madame lui eût fait donner l'ordre, *à elle,* de coucher près de cet enfant étranger.

— Oui, ma bonne Marthe, je voulais te prier... commença Hélène, intimidée.

— J'obéirai à Madame, interrompit la servante d'un ton impertinent, mais je tiens à lui dire...

— Vous oubliez que vous parlez à votre maîtresse, dit Léo brusquement. Faites tout de suite ce qu'elle vous commande et sans discuter.

Hélène tremblait devant la colère inaccoutumée de son mari; elle croyait que Marthe allait répondre, mais celle-ci disparut aussitôt.

— Comment peux-tu, Léo! fit la jeune femme effrayée.

— Dois-je supporter que cette insolente te parle sur ce ton?

— Mais c'est sa manière!

— Alors elle fera bien d'en changer.

— Tu sais qu'elle m'a portée dans ses bras et qu'elle m'aime par dessus tout?

— C'est encore pire, qu'elle ait si peu de tact!

Il se remit à son bureau, tournant le dos à sa femme. Leurs soirées s'écoulaient ainsi depuis bien des années; mais le souffle de tendresse qui avait passé sur eux rendit douloureux à Hélène cet isolement réciproque

Son mari était fâché contre elle, comme Marthe, et toujours à cause de l'enfant! Non, c'était bien sa propre faute, car elle avait été déraisonnable d'emmener son neveu à pareille heure! Elle ne l'avait pas fait par affection pour lui, mais par pur égoïsme! A présent, elle était possédée de la frayeur qu'il ne tombât malade, et cependant elle n'osait retourner près de lui, de peur de rencontrer Marthe.

— Il est temps de dormir, dit Léo, vers dix heures. Tous deux se levèrent.

En dépit de ses inquiétudes, Hélène s'endormit très vite. Mais elle crut n'avoir pas fermé l'œil, quand un cri aigu la réveilla et la fit crier à son tour.

— Mon Dieu! Léo! l'enfant! de la lumière?

Elle sauta de son lit dans l'obscurité, et, avant que son mari eût allumé une bougie, elle était à la porte de la chambre bleue, s'efforçant en vain de l'ouvrir. Léo arriva et tourna la clef placée en dehors. Hélène ne savait plus si elle avait réellement entendu un cri, ou si elle avait seulement rêvé que Marthe faisait du mal à l'enfant. Elle n'avait pas rêvé, car Nando, tremblant, se jeta tout en larmes dans ses bras.

— Tante Hélène, je t'appelais toujours! L'homme noir voulait m'emporter; la porte était fermée. Tante Hélène, ne t'en va pas!

Il avait la fièvre, ses yeux brillaient, sa voix était rauque et sa respiration sifflante. Léo posa la bougie sur la table et prit l'enfant dans ses bras pour le remettre au lit.

— Laisse-moi l'emporter dans ma chambre, lui dit Hélène.

— Non, sois calme, raisonnable; donne-lui à boire. Ensuite tu iras t'habiller, car il faut rester près de lui.

Léo s'était aperçu que le grand lit n'était point défait. Le petit malade avait donc passé la moitié de la nuit seul et enfermé sous clef. Il serra les poings avec colère.

Nando avait le délire. Son oncle lui mit un mouchoir mouillé autour de la tête, mais il l'arracha.

Quand Hélène revint en robe de chambre, son mari lui dit:

— Je vais chercher le docteur.

— Léo, je t'en prie, ne t'en va pas? S'il allait mourir? Que puis-je faire? Dis-moi du moins ce qu'il a, selon toi? Crois-tu qu'on l'ait empoisonné?

— Tu es folle! Cet enfant avait déjà la fièvre hier; c'est peut-être le croup, sa voix est si rauque! ou quelque maladie éruptive. Nous ne pouvons rien faire sans consulter le médecin. Pauvre petit!

— Comme il a dû avoir peur tout seul! Dieu sait combien de temps il a crié!

Léo partit, et Hélène, agenouillée près du petit lit, dévora ses larmes. Elle tenait la main de Nando et y appuyait sans cesse ses lèvres. Quel sacrifice offrir pour obtenir du ciel qu'il ne mourût pas, que cette douce petite vie ne s'éteignît pas avant l'heure? Cinq minutes seulement s'étaient écoulées depuis que son mari avait refermé la porte. Il lui faudrait bien une heure pour ramener du secours. A quoi bon un médecin, si Nando devait mourir! Plus jamais elle ne serait heureuse; elle voyait s'allonger devant elle une suite d'années désolées; elle ne pensait pas même à son frère, elle ne songeait qu'à sa propre souffrance! La respiration de l'enfant lui semblait s'accélérer; il toussa, quelle horrible toux! Elle crut qu'il étouffait et le soutint dans ses bras. Il la regarda les yeux dilatés, et dit :

— Papa? où est papa?

Hélène, sans répondre, le recoucha et caressa son visage brûlant, il tomba dans le demi-sommeil de la fièvre. Elle le vit déjà mort et une telle angoisse déchira sa poitrine qu'elle crut aussi mourir. A quoi avait-elle songé, de laisser aller cet enfant chez des étrangers? C'était là sans doute qu'il avait pris le germe de son mal; elle se souvint avec remords qu'un autre petit malade avait occupé son lit avant lui. Comment avait-elle pu être assez égoïste pour ne pas s'en préoccuper? Le ciel l'en punirait sans doute! Pouvait-elle implorer sa miséricorde après avoir montré si peu de cœur?

Que Nando fût sauvé, et il deviendrait son fils; elle lui sacrifierait tout, tout, même l'amour de son mari, si Léo avait vraiment la cruauté de l'aimer moins à cause de cela. Mais elle savait qu'il ne l'aimerait que davantage, si elle s'occupait des autres, au lieu de ne songer qu'à elle-même. N'avait-elle pas senti ce soir, chez lui, une tendresse évanouie depuis bien des années? Tout d'un coup elle vit nettement ce qu'était leur existence conjugale et quelle chose creuse que leur prétendu bonheur. Chacun d'eux avait vécu pour soi; et s'ils étaient l'un et l'autre trop bien élevés pour se chercher querelle, aucune abnégation tendre ne les avait rapprochés! Et leur vie aurait pu être si différente! Mon Dieu, n'était-il pas trop tard pour recommencer à nouveau!

Nando toussa encore. Elle l'enveloppa de ses bras et murmura :

— Mon enfant, mon cher petit enfant.

Elle baisa ses cheveux et inonda son oreiller de larmes. Jamais elle n'avait pleuré ainsi, jamais elle n'avait aimé comme elle aimait ce pauvre petit être souffrant! Sa tendresse ne pouvait-elle vaincre le mal? Il parlait dans son délire, elle ne le comprenait pas; mais elle éprouva une secousse douloureuse en l'entendant soudain appeler sa mère. Alors elle songea à Paul. Son propre amour lui faisait comprendre ce que la séparation avait dû coûter à son frère; jusqu'alors, cela n'avait été pour elle que des mots.

Enfin, une voiture s'arrêta devant la porte. Léo revenait avec le médecin.

L'enfant avait une inflammation de la gorge, peu dangereuse pour le moment, mais qui pouvait être le début d'une scarlatine.

— Hélène, va te recoucher, dit Léo inquiet, en voyant les yeux battus de sa femme, je resterai près de lui. Tu serais malade demain!

Mais Hélène refusa de s'éloigner. Elle avait en réserve des forces inconnues des autres et d'elle-même. Ce ne fut pas une nuit, mais bien des nuits qu'elle passa près de Nando; elle voulait mériter son enfant. La scarlatine fut mauvaise, le petit malade demeura de longs jours entre la vie et la mort. Sans les soins d'Hélène peut-être aurait-il succombé!

Le matin qui suivit le début de la maladie, Marthe parut dans la chambre. Au milieu de ses angoisses, Hélène l'avait oubliée; mais son indignation se réveilla, surtout quand celle-ci commença à dire :

— Vous voyez, Madame, ce qu'on gagne à se charger des enfants des autres!

D'un geste indigné, Hélène montra la porte. Plus tard, dès qu'elle put quitter Nando, elle alla trouver son mari et lui déclara qu'elle ne voulait plus revoir Marthe. Il n'avait qu'à la renvoyer, elle lui paierait une rente; mais quant à la souffrir dans leur maison, près de ce pauvre enfant, jamais! Léo la regarda.

— Ne te presses-tu pas trop d'agir, Hélène; tu le regretteras ensuite?

— Quoi donc?

— D'avoir renvoyé ta vieille domestique.

— Tu ne sais pas comme elle déteste l'enfant! Et nous ne pourrons plus jamais nous séparer de lui, n'est-ce pas?

— Certainement, Hélène, il nous rendra non seulement plus heureux, mais meilleurs.

— C'est donc par égoïsme que nous le garderons?

— Evidemment! Mais il y a un égoïsme permis, celui qui consiste à faire son bonheur du bonheur des autres.

CARMEN SYLVA.



REVUE MUSICALE

Théâtres lyriques. — Les grands concerts. — Nouvelles. — Musique de choix.



ENFIN! Paris reprend sa physionomie habituelle ; on commence à circuler plus librement. Les cris de toutes sortes s'apaisent, les voix éraillées à bout de force se reposent, et nos oreilles aussi!

Mais il est probable que nos premières scènes lyriques nous laisseront encore un grand mois dans ce *far niente* auditif, avant d'ouvrir l'ère des nouveautés de 1891. L'Opéra semble repousser son *Mage* à la fin de février, et il est possible que cette date ne soit pas irrévocable. Le contraire nous étonnerait beaucoup, par exemple. Cependant ce n'est pas à la Direction qu'il faudrait attribuer ces retards; une véritable épidémie de bronchites a sévi sur les artistes de toutes classes, pendant la période sibérienne que nous avons subie.

Pour ne citer que les premiers, Mme Melba a dû se reposer près de quinze jours, Mme Adiny pendant une semaine. MM. Lassale et Vaguet ont de même payé leur tribut aux nombreux courants d'air dont se plaint le personnel de l'Opéra, et que la rigueur de cet hiver rend tout à fait meurtriers. Est-ce pour cela que Mme Melba a sollicité et obtenu un congé d'un mois : du 15 janvier au 15 février, se rendant à Saint-Pétersbourg? Comme Nice ou Monaco feraient bien mieux l'affaire de sa grippe que la Russie!

Les études de *Fidelio* sont déjà avancées, mais la date de cette première dépend de l'époque où M. Gevaërt pourra se rendre à Paris. On sait que cet éminent musicien a écrit les récitatifs ajoutés à l'œuvre de Beethoven, lors des représentations qui ont eu lieu à la Monnaie de Bruxelles, et c'est lui qui doit en diriger les dernières répétitions sur notre première scène. C'est avec grand plaisir que l'on a accueilli la rentrée de l'excellent ténor Sellier, dans *Sigurd*, rôle créé par lui.

L'Opéra-Comique a fait de belles recettes avec *Benvenuto*, et on s'y occupe des nouveautés sur toute la ligne. La première qui passera sera, assure-t-on, les *Folies Amoureuses*, opéra-comique en trois actes, tiré de la pièce de Regnard, par MM. Lénéka et Matrat, musique d'E. Pessard.

En voici la distribution, sauf changements imprévus :

Albert	MM.	Fugère.
Crispin.		Soulacroix.
Eraste		Clément.
Ragotin		Thierry.
Agathe.	Mmes	Landouzy.
Lisette.		Molé.

Le rôle de Clitandre n'est pas encore distribué.

Viendra ensuite : *La Fille de Shylock*, de M. Deffès, dont les interprètes principaux sont ainsi désignés :

Bassanio	MM.	Soulacroix.
Shylock		Fournets.
Antonio		Devineau.
Le Doge		Bernaërt.
Un capitaine		Troy.
Jessica.	Mmes	Simonnet.
Portia		Bernaërt.

Nous estimons qu'après ces deux ouvrages, M. Paravey se reposera sur les lauriers cueillis, et qu'*Enguerrande* et la *Légende de l'Ondine*, seront remis à une époque encore lointaine.

Une fois n'est pas coutume, et en attendant la réalisation de ces belles promesses, ne pouvons-nous risquer un œil et une oreille sur nos scènes d'opérette? Cela nous est d'autant plus possible qu'aux Bouffes-Parisiens, le cercle Funambulesque avait organisé une charmante représentation composée de trois pantomimes et une comédie, toutes remarquables à des titres divers. Sur la première, un acte de M. Scorbeller, M. F. Vidal a écrit une ravissante partition toute de grâce, et que l'auditoire a saluée de bravos mérités. Dans *Doctoresse*, par MM. G. Villeneuve et P. Hugonnet, M. Ed. Missa a fait apprécier une fois encore sa phrase élégante et son inspiration, où la banalité ne trouve jamais place. Une jolie comédie, un petit acte en vers, *Pedrolino*, de MM. H. Rémond, et Brunel pour la musique, a été aussi fort goûtée.

Cette intéressante séance s'est terminée avec Pierrot et Colombine, la pantomime par excellence, surtout lorsqu'elle est aussi bien traitée que *Cœur brisé* l'a été par Mlle Arbel et M. G. Hüe. On a de suite compris que ce gracieux poëme avait été inspiré à son auteur par l'exquis sonnet de Sully-Prudhomme, le *Vase brisé*, si heureusement mis en musique par Mlle H. Wild. C'est un Pierrot poète, qui rêve d'azur et d'étoiles, dont Mlle Arbel nous a conté les infortunes amoureuses avec tant de délicatesse. Mais l'ingrate Colombine lui préfère le bouillant Arlequin, et le tendre Pierrot se réfugie sous l'aile

de sa blanche fée, la poésie, qui n'étant pas de ce monde ne trahit jamais.

La petite partition de M. Hüe est une inspiration pénétrante d'un grand charme. Elle renferme des situations dramatiques d'un beau mouvement. Une élégante introduction fait pressentir tous les ravissants motifs qui vont éclore. Celui de l'intervention de la muse; la prière de Pierrot à l'insensible Colombine sont des pages de maître. Le morceau de la valse, la scène d'Arlequin avec Colombine, et le retour de la charmante phrase de la muse, entendue au début de l'œuvre mignonne, tout cela, dans ce cadre restreint, dénote un savant musicien mûr pour les grandes scènes. On sait que ce jeune compositeur est l'auteur de *Rubezahl*.

Les concerts du Châtelet consacrent cette année une large place sur leurs programmes aux œuvres des auteurs modernes. Dans de récentes séances, M. Colonne a beaucoup intéressé son fidèle public par d'attrayantes primeurs. Après la *Suite d'orchestre* si remarquée, de M. G. Pierné, celle de G. Fauré, extraite de *Caligula*, n'a pas été moins appréciée. L'orchestration y est d'une réelle délicatesse de tons et les détails se fondent en un tout harmonieux.

Plusieurs pièces, tirées des *Contes mystiques*, ont vivement impressionné l'auditoire, notamment le magistral *Prélude*, de Mlle A. Holmès; *Le premier Miracle de Jésus*, de Paladilhe; le *Non Credo*, de Ch. Widor, et *La Prière*, de G. Fauré. Ces *Contes mystiques* forment un remarquable recueil où se trouvent de fort belles pages de nos compositeurs les plus distingués. Mlle de Montalant les chante avec une réelle pureté de style. Plus récemment, une brillante rentrée de Mme C. de Serres (Montigny-Rémaury), et début à Paris du pianiste-compositeur, Robert Fischof, professeur au Conservatoire de Vienne. Grand succès pour les deux artistes et le vaillant orchestre. La première audition de *l'Orientale*, de Dolmetsch, et la deuxième des *Contes mystiques*, n'ont pas été accueillis avec moins de faveur.

De son côté, M. Lamoureux, sans abandonner son maître préféré, R. Wagner, réserve une petite place aux compositeurs français. Nous signalerons la première audition du *Menuet*, extrait d'une *Suite* de M. Albéric Magnard, écrite dans le syle ancien et des mieux réussies. Il faut dire qu'avec une si parfaite exécution, les œuvres du plus sévère *classisme* prennent des teintes séduisantes. Cependant, la *Marche des Pèlerins*, de Berlioz, n'y a pas été rendue avec l'éclat habituel.

Au Conservatoire, les séances ont toujours l'attrait d'une exécution sans rivale. On y acclimate peu à peu Wagner, mais les vrais dieux anciens n'y sont pas abandonnés. Il y a même souvent des exceptions en faveur des divinités modernes, témoin la *Symphonie* en *sol* mineur de E. Lalo, une pièce de très belle ordonnance, dans toutes ses parties.

L'Hippodrome, mis en goût par l'immense succès de *Jeanne d'Arc*, mène avec rapidité les répétitions du *Néron*, de M. Lalo, dont M. Ch. Widor a écrit le scénario. On sait que l'auteur de *Jeanne d'Arc* s'est refusé à écrire la partie musicale de cet ouvrage pour laquelle M. E. Lalo ne semble pas un choix moins heureux. M. G. Marty, qui avait si habilement dirigé les études de *Samson* au Lyrique-Eden, est engagé pour conduire les répétitions de *Néron*.

On a déjà tant de fois annoncé la restauration de l'Opéra-Comique, qu'il faut n'accueillir qu'avec réserve la nouvelle d'un projet de reconstruction par une société privée. Souhaitons-lui surtout de n'être pas *privée* de fonds, d'autant plus que l'on assure que l'Etat n'aurait aucune somme à débourser, pour le moment.

Nous n'avons pu trouver place, le mois dernier, pour annoncer la reprise des conférences-cours de Mme Lafaix-Gontié, très suivis dans les salons de l'Institut Rudy. Aujourd'hui, nous n'avons plus qu'à en signaler le succès et tout l'intérêt que cette habile musicienne-professeur sait donner à son remarquable enseignement. Parmi les œuvres exécutées à ses diverses séances et analysées par elle, mettant en relief toutes leurs nuances et leurs beautés musicales, on a surtout remarqué : *Tristesse*, de G. Pierné; le *Madrigal*, de Th. Dubois; l'air de *Marie-Magdeleine*, de Massenet; celui du *Benvenuto*, de Diaz; ainsi que la jolie *Ronde du Mai*, d'A. Duvernay et nombre d'autres pièces de choix interprétées par ses meilleures élèves, qui sont des artistes de talent.

Il nous reste peu d'espace à consacrer aux compositions de choix. En voici quelques-unes dont le succès a été remarqué récemment encore à l'une des brillantes soirées de la comtesse de B. Ce sont, pour le piano, le charmant *Air de Ballet*, de Matias Miquel, délicatement enlevé par une ravissante jeune fille. — La belle valse de G. Lamothe, *Velléda*, dont l'inspiration est si colorée, sort tout à fait du moule banal par l'originalité et l'élégance de ses motifs; moyenne force. Editeur : Veuve E. Girod, 16, boulevard Montmartre. — Un bien gracieux petit duo pour voix de femmes, intitulé *Charmant Ruisseau*, par Al. Renaud, plaira par son caractère de naïve distinction. Editeur : H. Heugel, 2 *bis*, rue Vivienne. — Pour voix seule de mezzo-soprano : *Chant d'Avril*, par E. Anthiome, est une mélodie aux couleurs très poétiques et dont les paroles, d'un sentiment élevé, ont admirablement inspiré le musicien. Editeur : E. Froment, 12 et 15, passage du Saumon.

MARIE LASSAVEUR.

CAUSERIE



Ma chère tante. Que deviens-tu au fond des bois avec les loups et la neige? Les échos refroidis de la montagne nous apportent à peine le murmure de ton nom, et je suis toute triste de vivre ici sans toi.

Quand je dis que je suis triste, c'est une manière de présenter les choses en harmonie avec le début mélancolique de ma phrase; la vérité est que je me suis bien amusée la semaine dernière, tout en pensant que je me serais encore plus amusée si tu avais été avec moi.

Tous les journaux ont dit leur mot sur le théâtre que M. Gr. a fait construire dans son hôtel, place Delaborde; les uns ont parlé des trucs ingénieux qui transforment trois salons en longue galerie, de la scène charmante avec ses tribunes, des noms illustres qui foisonnent dans un public de choix, des regrets du maëstro Reyer qui voulait prendre la place de Zoulouf-pacha, pour causer avec son joli sérail; on a dit cela et bien d'autres choses; moi, je vais te donner les impressions de ton Yvonne, sans m'occuper de ce qu'ont raconté les autres.

Je suis arrivée un peu tard, quoique à l'heure; mais on avait été d'une exactitude! Rien de plus joli que ce coup d'œil d'une salle entièrement remplie de femmes assises, dans des toilettes de bal extrêmement claires, et, pour les faire mieux ressortir, un cadre d'habits noirs, comme qui dirait le cordon qui attache les fleurs d'un bouquet.

Ces deux cents femmes, en « grand habit », se connaissaient pour la plupart et c'étaient des sourires, des chuchotements, des reconnaissances; un bonsoir par ci, un coup d'éventail par là, tout en cherchant une place, enfin ce discret échange d'amitiés qui établissent comme un courant de sympathie entre un public prié, ses hôtes et ceux qui se préparent à les amuser là-bas, tout au fond, derrière le mystérieux rideau rouge.

Chut! voici les trois coups du régisseur, et la charmante opérette de Mme Viardot : « *Trop de femmes,* » déroule ses amusantes péripéties le long de deux actes pleins de gaieté, d'ingéniosité et de talent. Zoulouf-pacha, déjà nommé, a un sérail au grand complet avec un échantillon des femmes de tous les pays. Ces sultanes font beaucoup de bruit, elles s'égratignent entre elles, sont gourmandes, indisciplinées, dépensières; trop de femmes, Zoulouf n'en veut plus qu'une, et il va faire un choix réfléchi, après un examen des qualités de chacune. Pour ce, après en avoir conféré avec son nègre, Noix de Coco, et son esclave Rébecca, il fait chanter et danser à tour de rôle chaque femme du harem. Des incidents comiques coupent ce défilé charmant, une bamboula délirante de Noix de Coco et de Rébecca est chaudement bissée et finalement Zoulouf choisit pour femme... un jeune officier de marine qui s'est déguisé en moukère française pour délivrer sa cousine enfermée au harem. Le pacha fait contre mauvaise fortune bon cœur, licencie ses femmes et tout le monde part pour Paris revoir... la tour Eiffel.

Le concours de danse répondait au divertissement d'un ballet et, par un heureux contraste, une Espagnole et une Polonaise nous ont montré les profondes différences qui existent entre la chorégraphie du Nord et celle du Midi.

La jeune Slave avait un costume du bleu pâle des ciels scandinaves, encore pâli par la profusion de perles et de broderies répandues sur sa ceinture et sa tiare que voilait une gaze d'azur tombant jusqu'aux pieds. Cette danse russe ou lithuanienne, je ne sais, est exquise; elle fait rêver de pays étranges qui n'existent que dans les rêves et les ballades.

Combien cette pantomime discrète et voilée ressemble peu à la danse espagnole! Là tout est poésie et rêve; ici tout est réel, vivant, animé, des castagnettes scandent le rythme qui fait battre d'impatience les petits pieds de la Manola. Les gestes se multiplient avec la volubilité d'une parole méridionale, et les yeux? Quels yeux occupés, agissants, jaloux, passionnés!

Mais me voici loin de l'opérette, de la bamboula, de *Noix de Coco*; jamais je n'arriverai à tout t'écrire, chère tante, je suis débordée par les souvenirs, les réminiscences.

N'est pas maître de maison qui veut; cela aussi constitue un art, et pas toujours commode à posséder; j'ai pris des leçons ce soir-là, et en voyant circuler dans l'étroit couloir de jupes à traîne, Mme G., souriante, attentive pour chacune, ayant un mot aimable pour toutes, j'admirais le charme de simplicité qui l'enveloppait comme d'une atmosphère. Quant au maître de céans, il était à tout et à tous, public, chœurs, piano, programmes, plans à donner et à défendre. Une dame grincheuse disait derrière lui : Enfin, je ne trouve pas à m'asseoir! Il se retourna et avec son plus aimable sourire :

— Justement je vous cherchais pour vous dire qu'il y a une place là-bas, à droite.

Ce qui n'était vrai que pour la dernière moitié de la phrase.

N'importe; moi j'aurais répondu peut-être: « Madame, la mauvaise humeur vous messied; » et je me serais fait une ennemie. Mais n'est-ce pas qu'il y a des gens qui ne sont jamais contents et pour lesquels tout est prétexte à plaintes et à gémissements : ils arrivent les derniers et exigent les premières places; il pleut et c'est du soleil qu'ils voulaient; il fait clair et ils appellent l'obscurité avec objurgations.

A minuit, la toile s'abaissait sur le triomphe général des acteurs, auteurs et impresario; la liberté était rendue à nos langues et c'est au buffet que les amis, entrevus d'un bout de la salle à l'autre, se retrouvèrent la coupe en main.

Je voudrais bien te parler un peu des toilettes: certaines petites couronnes en diamants et en perles au sommet des boucles folles qui surmontent l'étroit chignon grec et sont ravissantes; et puis, par contre, ces affreuses manches longues avec des corsages bas; et encore ces boas en bandoulière pour montrer dans toute sa pureté la ligne du corsage; et puis ma robe noire à ramages roses, qui m'allait si bien! mais je n'ose pas, à cause de Paul. Figure-toi que mon mari a pris un tic : il prétend que les femmes causent sans cesse *chiffons* et, pour m'en faire passer le goût, chaque fois que je nomme un pauvre petit ruban ou un malheureux bout de dentelle, il fait une dissertation sur la coupe, la couleur et la forme de son gilet. Avec ça que c'est gracieux un gilet de magistrat : c'est noir, c'est raide... Maintenant, il ne prend même plus la peine de nommer ce désagréable vêtement; il le regarde simplement, je comprends et vite je parle de Napoléon ou de l'Asie-Mineure, « comme disait M. de Tocqueville. »

Et la neige tombe toujours. Elle tombe surtout sur les pauvres logis sans feu, sur les pauvres malades sans forces; elle tombe sur toutes les misères, et quand le soir je vais embrasser mes chers petits enfants cachés sous la plume comme des poussins, je ne puis m'empêcher de soupirer en songeant aux mères qui voient grelotter ces innocents et n'ont rien pour les réchauffer que leurs larmes et leurs bras. Travaille vite, ma tante, fouille dans tes malles profondes, envoie-moi quelque chose de chaud pour que je le donne. Ici nous nous ingénions de notre mieux, mais sœur Gabriel a mis nos robes et notre linge en coupe réglée; il n'y a plus rien, et nous en sommes réduites à faire des vêtements avec notre mobilier; tous les vieux rideaux du Caylar y passent. Si tu rencontres jamais une jupe jaune et un caraco à ramages rouges, tu sauras d'où ils viennent, *les povres*; maman leur a fait faire trois cents lieues pour que nous ayons la joie d'en couvrir une dizaine de malheureux. Quant à Madeleine, dans son ardeur de charité, elle s'est jetée dans mes bras en pleurant et m'a offert son manchon neuf, son beau manchon de lapin jaune; je n'ai pas pu démêler si ses larmes venaient de sa pitié pour les malheureux ou de la grandeur de son sacrifice. Je me suis contentée d'accepter son vieux lapin blanc, en lui expliquant de mon mieux combien elle doit remercier le bon Dieu qui lui donne de belles et douces choses neuves alors que tant d'enfants, qui valent mieux qu'elle, sont si heureux de recevoir ses restes. Du coup, André, qui écoutait la leçon sans que j'y prisse garde, m'a apporté la jambe gauche de son polichinelle pour que j'en fasse largesse en son nom.

Beaucoup de mariages à t'annoncer; cela fait toujours plaisir surtout quand ce mot magique ne rappelle que de bons souvenirs. Aussi suis-je toujours très pressée de féliciter les fiancées, car, à part les gilets de mon époux, je n'ai que du bien à en dire. Décidément, le nombre des demoiselles d'honneur tend à être doublé, et la bourse traditionnelle des quêteuses se transforme quelquefois en corbeille suspendue à une anse de fleurs et de ruban, si bien qu'au lieu de laisser tomber son offrande dans les plis discrets du petit sac de velours ou de satin, on a envie de chercher un bonbon au fond du joli petit panier qui s'avance vers vous avec des airs d'envolé. L'uniforme aussi est adopté comme couleur, et l'on voit quatre jeunes filles roses, ou deux roses et deux blanches, former un joli escadron au milieu du défilé de la noce, ce qui est fort gracieux. Par contre, dans le très pur Faubourg, entre Sainte-Clotilde et Saint-Thomas-d'Aquin, quelques familles suppriment la quêteuse, c'est le bedeau qui se promène en demandant pour les pauvres de la paroisse, et je pense qu'il y a moins de distractions dans le public. Ce public des mariages se tient bien mal, les jeunes filles chuchotent les splendeurs de la corbeille, décrivent le mobilier, la couleur des panneaux ou des roues du coupé de Madame, donnent le chiffre de tel achat ou de telle... dette. Tout cela par vanité, pour avoir l'air très au courant. Les messieurs continuent leurs affaires, font des paris, donnent les dernières nouvelles de la Bourse ou du turf; il me semble qu'on pourrait attendre la fin de la cérémonie pour se faire ces confidences; il paraît que non.

Ah! je vieillis! voilà que je sermonne!

YVONNE.

Pour copie conforme :

C. DE LAMIRAUDIE.

DEVINETTES

Synonymes

Chercher dans le poème les mots synonymes espacés par ordre ascendant.

Dans la simple maison que je possède aux Ternes,
Longs paraissent les mois et les jours semblent [ternes...
Aussi, quand le soleil des vacances paraît,
Chacun, pour le départ, est-il chez moi tout [prêt :
Nous donnons le signal à des amis plus riches
Avides, comme nous, de bois, de champs, de [friches,
Empressés de quitter leurs somptueux hôtels
Et de prier devant de rustiques autels.
Le train file !... Salut, vallons, prés verts et [plaines,
Fleuves, lacs et forêts aux puissantes haleines !
Salut à vous aussi, grandioses châteaux
Bâtis par les seigneurs au penchant des coteaux.
Ces batailleurs, jadis, de province en province,
Défendaient le caprice ou le bon droit d'un [prince
Qui parfois, à l'abri des murs de son palais,
Sommeillait sous les yeux d'un peuple de va- [lets.
Salut au large espace, à l'immensité libre !
Le sol a palpité, le ciel rit et l'air vibre !
Deux mois entiers pour nous de riant avenir !
Puis... qu'en restera-t-il?... Rien que le souve- [nir.

Portrait historique

(SONNET)

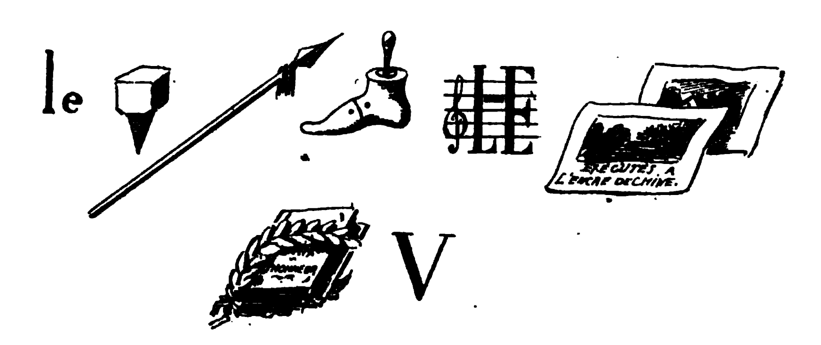
Si vous l'imaginez brune, blonde ou châtaine,
Vous vous trompez, madame ; elle eut les che- [veux roux.
Son œil vert ne brillait que d'un méchant [courroux
Et c'est un bras osseux qui tendait sa mitaine.

Si vous la croyez femme, hélas ! détrompez- [vous :
Elle eut un cœur de roc, la chose est trop cer- [taine !
Reine et vierge à la fois, dans son humeur hau- [taine,
Elle ne voulut pas de maître ni d'époux.

Elle fut, par accès, et coquette et virile,
Prodigue à ses moments, avare et puérile,
Et perfide et cruelle au nom du Dieu d'amour !

Le sang tacha ses mains, le sang pur de Marie,
Et le sang chaud d'Essex, dernière idolâtrie !
Un peuple délivré chanta son dernier jour...

RÉBUS



EXPLICATION DES DEVINETTES DE JANVIER :

—

CHARADE : *Lé on.*
MÊLI-MÊLO : *Polissonneries.*
LOGOGRIPHE : *INFLUENZA.* — *Anzin* — *Fléau* — *Alun* — *Lune* — *Nul* — *Fin* — *Flan* *Nil* — *Lin* — *Filin* — *Elie* — *Ane* — *Elu* — *Nain* — *Aine* — *Lien* — *Laine* — *Niel* — *Liane* — *Aline* — *Ain.*
ENIGME : *Artichaut.*

EXPLICATION DU REBUS DE JANVIER :

Contre la médisance il n'est point de remparts.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *48, rue Vivienne.*

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



1er Février. 1891.

Imp. Falconer. Paris

Journal des Demoiselles

Modes de Paris — Rue Vivienne 48.

Toilettes de Mme PELLETIER-VIDAL. 19. r. de la Paix — Costume d'Enfant de Mme TASKIN. 2. rue de la Michodière — Veloutine FAY. 9. r. de la Paix — Machine à coudre de la Mon BACLE. 46. r. du Bac — Chaussures de la Mon KAHN. 55. r. Montorgueil.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Les fêtes du carnaval se succèdent avec une rapidité vertigineuse; c'est que le carnaval est court cette année. Le 11 de ce mois, le mercredi des Cendres, est généralement le signal de la clôture des plaisirs. Par cela je n'entends pas écrire que toutes vous serez des recluses, car il y a des plaisirs fort autorisés en temps de carême : les soirées intimes où l'on fait de la musique, les réunions de familles où l'on s'amuse peut-être plus qu'à ces grandes soirées où tant de personnes vous sont inconnues.

On danse donc beaucoup en ce moment, l'on se travestit, ce qui est un plaisir de plus. Voulez-vous que nous nous occupions seulement que de ce genre aujourd'hui ; aussi bien la mode nous le permet, car elle aussi ne s'occupe que de ces déguisements, ce genre de soirée entrant de plus en plus, chaque année, dans les habitudes mondaines.

Les costumes nationaux sont très en faveur et aussi les fleurs animées.

Parmi les premiers nous citerons : le costume de la mariée bretonne, qui se compose d'une jupe en soie rouge ourlée de cinq cercles de velours noir. Le corsage en velours décolleté, avec un châle de dentelle blanche croisé sous la bavette d'un tablier de taffetas crème tout papillonnant de dentelle, et la manche bretonne en dentelle s'arrêtant au coude. Sur la tête une légère coiffe de dentelle nouée de côté. Bas et souliers noirs. Une croix d'or passée dans un velours noir. Le bouquet de fleurs d'oranger piqué au creux de l'épaule.

Ne voilà-t-il pas un très élégant travesti ? C'est celui que portait la fille aînée de la comtesse d'H., à la soirée donnée par sa mère, dans son élégant hôtel de l'avenue de Villiers.

Voici celui de sa sœur cadette, en Bourbonnaise, costume très réussi. Jupe de taffetas crème, brodée dans le bas et sur le corsage de velours bleu pâle. Un fichu en tulle et le tablier en taffetas bleu pâle, froncé à la taille et garni de dentelle. La grande coquetterie c'est ce petit chapeau délicieux, allègrement retroussé, derrière et devant, et dont la petite calotte le ferait prendre pour un chapeau de poupée ; il est on ne peut plus élégant dans la forme gondolée pour laquelle nous ne trouvons aucune comparaison pouvant en donner l'idée.

Faut-il encore vous décrire ce costume de chercheuse de crevettes des environs de Boulogne-sur-Mer?

Jupe en faille rouge avec une tunique en surah écru retroussé très haut et tombant en pointe derrière. Le corsage froncé en genre chemisette est en batiste écrue, comme la manche courte. Les cheveux pris dans un long filet de soie rouge avec un nœud de côté. Les bas de soie couleur chair et le soulier en satin écru. A la main le petit filet des pêcheuses de crevettes.

Vos frères, mesdemoiselles, ont le costume basque, breton, le tyrolien, sans compter les costumes militaires : garde-française, etc., etc. Les fleurs animées se composent : d'une jupe et d'un corsage de la couleur de la fleur que l'on adopte, le tout plat; la garniture se fait avec la fleur, même en velours ou faille, que l'on dispose en ourlet tout autour de la jupe; des pétales découpés et plus grands que nature remontent sur l'épaule; on en met plusieurs rangs; ces mêmes pétales formant la fleur seront posés un peu de côté dans les cheveux. La marguerite se prête bien à ce genre de travestis. Vous pouvez la choisir rose, blanche ou mauve pâle.

Nous avons vu un quadrille de marguerites qui était la chose la plus ravissante de la soirée, le cavalier en garde-française. Tellement réussi ce quadrille qu'il a été applaudi par tous les invités.

Les petits enfants, eux aussi, ont leurs matinées travesties. Marquis et marquises, soubrettes Louis XV, laquais du temps jadis, fermières, mitrons, grenadiers de 1806, fées charmantes, fraternisent sans souci de ce qu'ils représentent. Un tableau, très gentil, a été la surprise d'une de ces matinées enfantines. C'était l'arrivée du petit Chaperon rouge chez mère-grand, et les questions et les réponses très gentiment faites et répondues; mais comme variante à la fin tragique du conte drame de Perrault, un garde champêtre arrive pour sauver l'innocent et mettre à néant les projets de messire loup, dont les bambins dans leur joie demandent la grâce, qui à l'unanimité leur est accordée. Rien de plus charmant que ces fêtes de l'enfance.

Vous connaissez, mesdemoiselles, très certainement cette mode qui s'affirme de plus en plus chaque année, de se faire une tête pour une grande soirée. L'on est en toilette décolletée très élégante et moderne, tandis que la coiffure est celle d'une époque quelconque et même celle d'une grande dame. Il faut choisir un genre allant au visage. La coiffure Louis XV à marteaux et poudrée avec le chaperon de roses de côté. Le chapeau de la grande Mademoiselle, la Fontange, la coiffure à la frégate, celle de Mme Lebrun, sur le portrait que fit d'elle ce peintre de talent, et tant d'autres. Vos frères, mesdemoiselles, et vos maris, mesdames, s'attachent à se faire une tête originale. Don Quichotte, médecin de Molière. Chapeau et perruque du Directoire. Casque et plumet de pompier 1830.

Nous vous dirons aussi qu'ils sont en train de

s'habiller à la mode de 1830 et 1840. Le haut col emboitant le bas du visage, le gilet croisé très court, la redingote longue, le pantalon à cou-de-pied, etc., etc.

Est-ce assez drôle, eh! bien vrai, ils sont un peu cocasses; et maintenant nous leur dénions le droit de critiquer nos costumes.

CORALIE L.

L'Album de travaux de l'édition hebdomadaire du 17 janvier contient :

Boite pour épingles à cheveux. — Cadre pour photographie. — Boite à papier à lettre, avec compartiment. — Poche marquise. — Tambour avec support fait de trois baguettes mises en faisceau. — Entre-deux au crochet. — Poche pour cabinet de travail. — Broderie point de croix, coton rouge deux tons. — Trèfle à quatre feuilles (pelote plate).

VISITES DANS LES MAGASINS

Nos visites chez les bonnes couturières sont courses agréables et utiles; nous en rapportons toujours quelques bons renseignements dont nous nous hâtons de faire part à nos lectrices.

Chez Mlle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel, nous avons constaté beaucoup de goût dans le choix des étoffes et des façons; l'excentricité et le trop d'originalité n'ont pas entrées dans ses ateliers. On reconnaît l'artiste dans les combinaisons des couleurs et des étoffes; rien ne choque dans ces garnitures ruisselantes de pierreries, de broderie d'or et d'argent et de galon lamé que nous avons vues chez elle, tout cela scintille sans être clinquant. Pour le costume de bal ou de soirée, Mlle Thirion emploie beaucoup le crêpe de Chine, la faille et le drap; ce dernier pour les jeunes filles, ainsi que la bengaline, ce tissu souple qui donne de si jolis plis. La mode actuelle interprétée par Mlle Thirion, nous fait dire que les jeunes filles sont privilégiées; elles sont habillées avec une simplicité, une distinction et un charme exquis. Quant aux dames d'un certain âge, elles trouveront des façons de très bon goût.

Nous ne répèterons jamais trop à nos lectrices, amies des travaux de tapisserie et de fantaisie, qu'il y a pour elles à la maison Sajou, Lefèvre et Cabin fils successeurs, 74, boulevard de Sébastopol, des tapisseries de style, remarquables par les dessins et leur coloration, des broderies de toutes sortes à la tête desquelles se place la broderie rococo, en grande vogue aujourd'hui. Celle à fils tirés est toujours à la mode, ainsi que les applications d'étoffes anciennes sur velours ou peluche. On revient aussi aux grandes applications de cretonne sur fond de satin ou d'imberline pour les grands paravents à six feuilles. C'est d'un effet très artistique, lorsqu'elles sont préparées par une maison de goût. Les tapisseries directement coloriées sur le canevas suppriment le tramé et reviennent meilleur marché, l'assortiment en très belle laine de Hambourg étant compté à raison de 8 fr. la livre.

Je reviens émerveillée de ce que j'ai vu à la maison Chave, 36, boulevard des Italiens. Certes, c'est l'expression de ce que la mode offre de plus élégant, de plus comme il faut, de plus simple et de plus riche. Le goût parisien qui préside aux créations de la maison Chave est des meilleurs. Costumes de ville, robes de bal, confections et manteaux sont de formes gracieuses, originales sans excentricité, en un mot, charmantes. Les robes et les costumes de bal sont en ce moment en pleine exposition. Que de riches garnitures et que de coquettes dispositions. Beaucoup de fines et délicates broderies de soie mêlées de perles sur la faille, le crêpe de Chine; broderies disposées sur le tablier, s'accusant en pointe sur le milieu, mourant des côtés dans un pli. Sur le corsage, même broderie. Il y a aussi les plumes, que la maison Chave dispose élégamment et dont elle fait des nœuds d'épaule ravissants. Les sorties de bal, jugez-en par la description suivante : Une façon visite formant une manche épaulée montée à un empiècement en velours rouge, comme la visite, couvert d'une broderie à jour crème et vert Nil auquel se mêle aussi une broderie d'or. Doublure en chèvre du Thibet et boa semblable. Est-ce exagéré que de dire : Impossible de trouver mieux?

La mode de la jupe ronde exige une chaussure soignée faite en perfection, prenant le pied avec élégance sans le gêner. La chaussure de la maison Kahn, 55, rue Montorgueil, quelle qu'en soit le genre, réunit ces qualités réclamées par l'élégance et le confortable.

Nous engageons vivement nos lectrices à profiter des occasions offertes par cette maison; dans les articles de fins de séries, baisses de prix après inventaire annuel.

Voici un aperçu de quelques-uns de ces articles :

Bottes chevreau glacé uni, avec empeigne vernie ou claque carrée vernie, à talon de cuir ou talon Louis XV, ayant valu 18 fr., 20 fr. ou 22 fr., soldées au prix de 13 fr. 75.

Bottes veau mégis uni, à lacets ou à boutons, ou



4 Février. 1891.

Journal des Demoiselles

Modes de Paris

Rue Vivienne. 48.

Toilettes de Bal de Mlle THIRION. 47 Bd St Michel — Corsets Cuirasse de Mme EMMA GUELLE. 3 place du Théâtre Français — Étoffes en Foulard de la Cie DES INDES. 27. r. du 4 Septembre — Parfums de la

avec empeigne maroquin, ayant valu 16 fr. 50, soldées au prix de 10 fr.

Souliers de soirées en satin de soie, blanc, bleu pâle, rose ou cardinal, ayant valu 8 fr. 50, soldés à 5 fr. Les personnes désireuses de profiter de ces occasions devront adresser leurs commandes le plus tôt possible.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES nº 4819

Toilettes de Mme Pelletier-Vidal, rue de la Paix, 19.

Costume d'enfant de Mme Taskin, rue de la Michodière, 2.

Première toilette. — Robe en drap terre cuite et velours vieux rouge; la jupe, fendue devant sur la sous-jupe en velours, est découpée à dents de côté, découvrant un panneau de velours. Corsage à plastron découpé sur une cuirasse de velours; pinces fendues, découpées à dents sur le bord en arrière; devant, l'étoffe est ramassée en plis vagues entre les deux fentes; col Médicis en velours; manche de velours et jockey drapé découpé à dents, (Voir la planche de patrons). — Capote sans brides en velours drapé; fond en barrettes de velours, avec touffes de plumes et dentelle devant et derrière.

Deuxième toilette. — Costume en drap gris, brodé en mignardise de chenille fine et soutache d'argent; la jupe, brodée sur le devant dans le bas, est bordée tout autour d'une fourrure de plumes. Casaque pareille, à corsage couvert de broderies; basque rapportée brodée un peu en arrière et garnie devant d'une bande de plumes; le dos princesse est brodé d'un grand motif finissant en pointe à la taille; la basque a deux gros plis; col Marie Stuart et manche bouffante dans le haut; broderie tournant autour du bas de la manche et remontant sur le bras (1). — Capote assortie au costume, avec couronne de dentelle d'or; touffe de roses devant et écharpe de surah formant des brides.

Costume d'enfant. — Jupe en crêpon de laine bleu pâle, légèrement drapée dans la ceinture; un groupe de plis au milieu, devant, correspond au froncé du corsage; point d'épine au-dessus de l'ourlet. Corsage fermé de côté, découpé à dents sur un petit côté en velours; guimpe en velours avec col sans couture; le corsage décolleté sur cette guimpe est dentelé au bord; un point d'épine court au-dessus des dents; manche bouffante avec haut bout de manche en velours (2).

GRAVURE DE MODES, nº 4819 *bis*

Toilettes de bal de Mlle Thirion, boulevard Saint-Michel, 47.

Première toilette. — Robe en gaze pervenche rosé, un peu relevée de côté sur une sous-jupe en pékin broché; touffe de chrysanthèmes échevelés retenant les drapés; coquillé de gaze bordant tout autour la jupe à traîne; corsage tenant à la jupe devant, côtés courts en pékin venant en pointe de chaque côté et laissant un très petit espace du gilet princesse; gros bouillonné autour du décolleté; manche courte, bouffante, bordée d'un coquillé de gaze.

Toilette de drap blanc. — Jupe plate devant, ornée, dans le bas, de motifs jetés en biais, se composant de plumes retenues par des galons; traîne unie. Corsage décolleté en pointe, bordé à l'encolure d'un galon *Cléopâtre* broché or et semé de perles, rubis, turquoises, émeraudes, etc...; pattes de galon retombant sur le corsage froncé devant à la taille; ceinture en galon; petite manche drapée bordée d'un bracelet de galon fermé par une petite tête de plume; bordure de plumes à l'encolure.

MODÈLE SUR FOND EN COULEUR

Têtière, broderie Richelieu sur étamine, double encadrement en filet et jours à fils tirés sur étamine, dentelle en filet brodé.

MUSIQUE

Sous bois, pastorale, par Mme Follet-Blondeau.

CARTONNAGE

Porte-photographies, imitation de peinture sur bois; voir les explications de janvier pour le montage.

DEUXIÈME ALBUM

Couverture de livre. — J.-L. enlacés. — Entre-deux au crochet avec appliques en relief. — Dessous de coupe en étamine. — C. M enlacés. — Têtière en tulle brodé. — Coussin Louis XIV, encadrement (complément du coin breton paru en janvier). — Q. T. enlacés. — Vide-poche Marie-Antoinette. — Motif pour semé. — Entre-deux. — Toilette de petite fille, pour matinée enfantine. — Danois, travestissement de jeune garçon. — Colombine, travestissement. — Jaquette à triple collet. — Costume en drap brodé. — Bande point de Hongrie. — Fond moquette mosaïque.

FEUILLE II

1er CÔTÉ

Corsage dentelé, première toilette (gravure nº 4819).

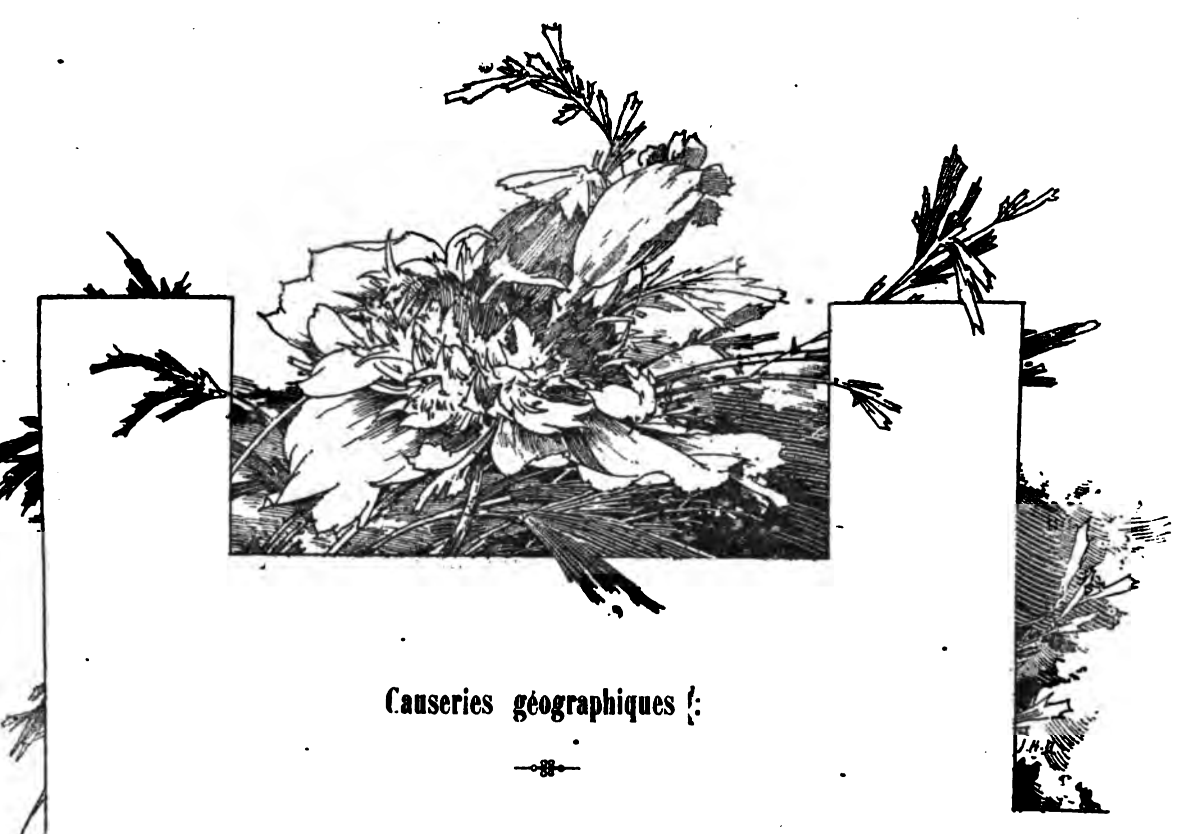
Robe de petite fille, pour matinée enfantine, page 6 (Album de février).

2e CÔTÉ

Corsage, costume en drap brodé, page 7. } Album de février.
Dolman, Danois, jeune garçon, page 6. }

(1 et 2) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle *verte* recevront ce patron le 16 février.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



Causeries géographiques (1)

L'AFRIQUE ÉQUATORIALE



'Afrique est la patrie maudite de Cham », disait Edeuard Quinet, et, de son temps, on ne s'en souciait guère. Si le célèbre publiciste vivait encore, que dirait-il en voyant aujourd'hui tout le monde s'en occuper ? C'est une fièvre. Il y a une maladie de ce nom qui saisit violemment l'Européen dans les forêts d'Afrique en lui infligeant toutes les tortures de l'enfer; il y a aujourd'hui une autre fièvre d'Afrique, c'est la préoccupation universelle et constante des esprits au sujet du fameux continent noir, du continent mystérieux. On veut que ce siècle, avant d'expirer, déchire le voile qui nous cachait le mystère; il l'a déjà déchiré...

Le temps n'est plus où l'on plaçait sous les yeux des écoliers, petits et grands, une carte quelconque, avec différentes parties teintées de diverses couleurs, tout sur les bords, et où on leur disait : « Ceci c'est l'Algérie, ça le Maroc, là-bas l'Egypte, puis le Nil, dont les sources se perdent dans l'intérieur, l'Abyssinie; plus bas, le Mozambique des Portugais, avec le Zambèze; tout en bas, la colonie du Cap, aux Anglais; en remontant, la Cafrerie, la Hottentotie, le Congo portugais, le Gabon, la Côte des Esclaves, la Guinée, le fleuve Niger, la Sénégambie avec le Sénégal; quelques îles par-ci, par-là, celles du Cap-Vert, Sainte-Hélène, les Canaries, Madère, la grande Madagascar, et puis c'est tout. Vous voyez bien ce grand espace blanc, où il n'y a aucune indication et qui tient tout le centre, c'est plus grand que l'Europe, cinq fois, dix fois ; cela c'est le Sahara, le Soudan et puis la région du Haut-Nil et du Haut-Congo. On ne sait ce qu'il y a là! »

Or maintenant on le sait; on l'a vu, et ce qu'on n'a pas vu, on le devine.

I

LES GENS ET LES CHOSES

En 1890, nous savons que l'Afrique est un vaste et intéressant pays peuplé, en grande majorité, par des hommes de couleur noire, un pays où la chaleur est très forte, en raison de sa position sous l'Equateur et aux environs, où les cours d'eau, très abondants, ont parfois plusieurs lieues de large,

où la faune et la flore sont d'une richesse prodigieuse : la faune comprenant des animaux de toutes sortes, dont quelques-uns monstrueux; la flore, des plantes d'une variété et d'une valeur inappréciables et une végétation gigantesque. Voilà l'Afrique, un pays qui flambe sous le soleil, pays à la terre vierge et riche, le pays de l'or, le pays des diamants, le pays du fer, le pays de l'ivoire, le pays du caoutchouc, le pays de l'herbe, le pays des épices, le pays des grandes chasses, le pays de l'avenir!

Aussi les Européens, qui ont eu la révélation de ces choses, se sont-ils hâtés de prendre une connaissance plus approfondie de cette terre et ont-ils voulu se l'approprier le plus vite qu'ils ont pu. Il n'y a pas vingt ans que l'on commence à connaître l'Afrique et déjà les puissances se la sont partagée sans pouvoir, bien entendu, s'assigner mutuellement des limites et des frontières précises. Cela viendra plus tard; pour le moment, quand on s'éloigne trop des côtes, on dit : « Pays d'influence française, pays d'influence allemande, etc. »

Donc, on connaît l'Afrique désormais, et la géographie africaine est bien plus compliquée que dans le bon vieux temps de notre jeunesse; au tableau que j'ai tracé tout à l'heure, — celui qui nous suffisait, — il faut ajouter bien des coups de pinceau. Et savez-vous, sur la carte, ce qui restera en blanc comme la marque du désert, le désert d'autrefois? le Sahara et le Soudan, ces deux pays seulement, les pays concédés à la France par suite de l'accord anglo-français du 12 août 1890, concernant Zanzibar, Madagascar et les bassins du Niger et du lac Tchad.

On a dit que la France était bien mal partagée; soit! mais elle ne pouvait guère être partagée autrement! nous possédons, en Afrique, l'Algérie, la Tunisie, le Sénégal, la Guinée, le Soudan français, Porto-Novo et le Congo en partie. Pour relier toutes ces possessions, nous devons avoir les routes du Sahara — des routes qui seront bientôt des chemins de fer, espérons-le! — et, dans le Saraha même, pays de chaleur sèche et salubre, bien des régions ne demandent qu'à être mises en valeur par les colons qui viendront s'y fixer.

Maintenant, il y a l'Afrique qui n'est pas à nous du tout et qui est aux autres. Oh! ils ont pris la bonne part! L'Egypte est aux Anglais; les Italiens convoitent la Tripolitaine; ils ont l'Abyssinie à peu près. Les Anglais ont pris le Soudan, puis Zanzibar. Pas n'est besoin de dire qu'ils se sont taillé, au nord de l'immense colonie du Cap, un fameux territoire qui va jusqu'au Zambèze. Là, ils se trouvent en face de ce petit peuple du Portugal qui n'oublie pas ses vieilles traditions de colonisation; lui, il a ou il veut tout le centre-sud, depuis Loanda et Benguela jusqu'à Quilimane et Mozambique. Bragance tient bon devant le lion britannique et la bataille n'est pas finie.

Et les Allemands? D'abord, ils ne voulaient rien, et puis, piqués par la tarentule, ils ont décidé qu'ils seraient, avec nos milliards, une puissance maritime. Et, pour envoyer leurs navires quelque part, ils ont demandé ou pris le Cameroun, au-dessus de notre Congo, le sud-ouest africain au-dessus du Cap et toute l'Afrique, depuis Zanzibar jusqu'aux grands Lacs, rien que cela!

Mais la partie vraiment centrale, me direz-vous? celle qui s'étend du littoral de l'Atlantique jusqu'aux grands Lacs; j'y arrive. Celle-là forme un immense empire qu'on nomme l'Etat indépendant du Congo et dont le souverain est, à l'heure qu'il est, Léopold II, roi des Belges. C'est comme un gros, très gros tampon entre les puissances. Combien de temps durera le tampon? c'est ce que nul ne peut dire. On ne connaît même pas la nature et la confection de ce tampon. Il n'est pas fait d'étoupe, voilà tout ce qu'on en sait; je le crois plutôt fait d'or et d'ivoire. C'est le Congo qui est l'avenir; c'est le Congo qui fera plus tard la richesse de la vieille Europe.

Nous nous occuperons surtout de la partie centrale et équatoriale de l'Afrique, par conséquent du Congo et des pays circonvoisins.

Le Congo prend son nom du fameux fleuve qui traverse l'Etat; ce fleuve, mes chères lectrices, a quatre mille huit cent cinquante-six kilomètres (4,856) de longueur, de sa source à son embouchure. La source est aux monts Chibalé, là-bas, bien loin, près du grand lac Nyassa, à l'est; l'embouchure est à l'ouest, à Banane, au-dessous de nos possessions.

Je n'abuserai jamais des chiffres, parce qu'ils sont fastidieux, mais vous m'accorderez qu'il fallait vous donner celui-là. Le fleuve africain est une fois et demie plus long et neuf fois plus large que le Mississipi chanté par nos pères et, en particulier, par l'immortel Chateaubriand sous le nom poétique de Meschacebé. Encore un chiffre pour finir : il déverse dans l'Atlantique, durant la saison des pluies, deux millions cinq cent trente mille pieds cubes d'eau (2,530,000) par seconde. Quand il passe à travers le Mouero, il a 107 kil. de large et, à travers le lac Banguelo, 352 kilom.

Ce gigantesque ruban d'eau, coulant sur un plan d'une déclivité faiblement accentuée, rencontre sur sa route deux escaliers de Titans, au bas desquels il se précipite pour reprendre sa marche imposante à travers les hautes herbes et les forêts vierges, et il laisse derrière lui, comme marque de sa force souveraine, deux longues séries de chutes : celles de Stanley et celles de Livingstone.

La terre des rives, noyée dans le soleil et dans l'eau, ploie sous une végétation luxuriante, folle, incessante; les humus s'accumulent, les herbes s'amoncellent, les lianes s'enfoncent dans cette boue féconde, les arbres s'affaissent et pourrissent sur place et, sous le manteau impénétrable d'éternelle verdure qui renaît sans repos de ces débris accumulés, le fleuve roule, roule toujours et sans cesse dans une majesté que rien n'égale et dans un silence qui fait peur.

Cela, mes lectrices, c'est l'Afrique inconnue jusqu'ici, et si je vous dis qu'à l'est vous avez les régions montagneuses, le pays des Lacs (le Nyanza, le Tanganika et le Nyassa) et puis les grandes plaines qui conduisent du côté de l'Océan Indien, vous saurez tout.

Il faudrait le pinceau d'un Cameron pour faire le tableau des rives du Tanganika, par exemple : « Sur la rive orientale, dit-il, une végétation épaisse d'un vert éclatant, avec çà et là des clairières où apparaissent des grèves au sable jaune et de petites falaises d'un rouge vif. Des bouquets de palmiers et des villages arrivent au bord de l'eau. Tout cela mêlé au vert éclatant et varié du feuillage, au bleu des eaux, forme un ensemble de couleurs qui, à la description, paraît criard, mais qui, dans la réalité, est d'une harmonie suprême. Des oiseaux d'espèces diverses rasent la surface du lac : mouettes blanches et grises à bec rouge, anhinngas au long cou, au plumage noir, alcyons gris et blancs, balbusards à tête blanche, des plongeons, des martins-pêcheurs. Et, de temps à autre, le renaclement d'un hippopotame, une longue échine de crocodile ressemblant à la crête d'un roc à demi découvert par la marée, ou le saut d'un poisson annoncent que les eaux et les airs sont abondamment peuplés. » (*A travers l'Afrique.*)

Quels sont les hommes qui habitent ces contrées si intéressantes et si nouvelles pour nous?

Tout le long du Congo, nous trouvons de nombreux villages, de nombreuses tribus, mais nous pouvons les rapporter tous et toutes à deux ou trois races.

Si on voulait classifier les habitants de l'Afrique centrale au moyen de la langue qu'ils parlent, cela serait très difficile; cependant, on peut dire que la langue *kissahouéli* est parlée et comprise jusqu'à cinq cents lieues au moins dans l'intérieur et dans la partie orientale. Sur les rives du Congo, on parle le *flote*, une branche de la langue mère africaine dite *bantou*. C'est une langue agglutinante, dont les mots se forment en joignant à une racine des affixes et des suffixes. Les missionnaires protestants anglais sont parvenus à faire un vocabulaire de trois mille mots. Langue très riche du reste, puisqu'ils ont trouvé plus de vingt noms pour désigner une classe de petits rongeurs des champs qu'on croyait ne former d'abord qu'une seule espèce.

J'étonnerai beaucoup mes lectrices quand je leur parlerai de la beauté du type nègre dans l'Afrique équatoriale. C'est que nous sommes trop habitués, en France, à voir les nègres et négresses de races dégénérées, qui nous arrivent de nos colonies de Bourbon, de la Martinique ou d'ailleurs et qui, n'étaient leur parfaite bonhomie et leur franche naïveté, pourraient servir d'épouvantail aux oiseaux et aux petits enfants qui se conduisent mal.

« A part la chevelure et la couleur de la peau, dit Stanley, la reine Gankabi n'avait rien du type nègre. Dessinez un portrait de miss Washington, colorez-le d'une teinte bronzée, ornez la tête de cheveux courts et crépés, et vous aurez sous les yeux le portrait de Gankabi. Si c'est un portrait en pied que vous esquissez, représentez une stature de un mètre soixante-dix centimètres, des épaules carrées, des lignes pleines, le tout couvert d'un ample manteau d'herbes sèches, sauf le buste et les pieds ; n'ajoutez aucun autre ornement, à l'exception d'un bracelet de cuivre entourant le poignet : voilà l'image vivante de la reine. » (*A travers le continent mystérieux.*)

Autre part et toujours du même explorateur dans son dernier voyage : « C'est ici que je vis mon premier échantillon de la tribu des nains. Une jeune fille d'environ dix-sept ans, mesurant 84 centimètres de hauteur et parfaitement modelée, à peau luisante et fine. Elle ne manquait pas d'une certaine grâce, sa physionomie était fort avenante. Je lui trouvai l'air d'une jolie femme de couleur en miniature; elle avait le teint d'une quarteronne ou, si l'on préfère, de l'ivoire jaune. Ses yeux étaient magnifiques, mais démesurément grands pour une aussi petite créature, presque autant que ceux d'une gazelle, gros, saillants et très vifs. La demoiselle, habituée sans doute à se voir admirer, paraissait ravie de notre curiosité. » (*Dans les ténèbres de l'Afrique.*)

Les hommes maintenant : « Mtésa est de grande taille; il doit avoir six pieds un pouce (un mètre quatre-vingt-cinq). Il est svelte, a la peau d'un brun rouge et d'une finesse merveilleuse. Sa figure respire l'intelligence; ses traits, qui sont agréables, m'ont rappelé ceux des colosses de Thèbes et des statues qu'on voit au musée du Caire. C'est la même plénitude de lèvre, mais relevée par l'expression du visage, à la fois affable et digne, et par l'étrange beauté de grands yeux étincelants et doux. » (*A travers le continent mystérieux.*)

Un autre enfin : « C'est un grand jour pour moi que celui où j'ai vu Mirambo. C'est un gentleman africain : il a trente-cinq ans envi-

ron, il est grand sans une once de chair superflue; son visage est beau, ses traits sont réguliers. Il a la voix douce, la parole grave, sans un geste; on le dit très généreux. Sa tenue est digne, sans la moindre prétention; il a l'air complètement inoffensif; le calme et l'autorité du regard annoncent seuls le génie napoléonien qu'il a déployé pendant cinq ans. » (*A travers le continent mystérieux.*)

Livingston, Cameron et Serpa Pinto manifestèrent plusieurs fois leur surprise à la vue de ces peuplades de l'intérieur, qui leur offraient une perfection de formes inimaginable. S'ils n'étaient pas noirs, ces hommes et ces femmes seraient des types de beauté, et l'un d'eux s'écrie que les femmes de l'Europe pâliraient de jalousie devant certaines négresses qu'il a rencontrées. Voilà assurément, n'est-ce pas? une chose à laquelle nous ne nous attendions guère.

Et ces gens-là sont très intelligents, très adroits, très polis même. Car ils ont un code d'urbanité à eux et une organisation administrative, judiciaire, commerciale. Ils sont industrieux, ils cultivent parfaitement leurs terres, ils se tissent des vêtements d'écorce, ils se fabriquent des armes, ils sont élégants, coquets; l'art de la coiffure et du tatouage par exemple est leur triomphe.

Ainsi, au Manyema, à l'ouest du lac Tanganika, les femmes qui sont très jolies, d'après Cameron, ont une partie de leurs cheveux arrangée de façon à représenter la passe de ces anciens chapeaux qui ombrageaient la figure et que soutient une légère armature de cannes, puis elles laissent flotter le reste en longues boucles sur leurs épaules. Quelques-unes, méprisant le chapeau ou plus confiantes en leur beauté, rejettent leur chevelure en arrière, la nouent sur la nuque, s'en font des nattes qu'elles laissent pendre. Toutes nos dames probablement n'en pourraient faire autant.

Seulement les points de vue varient avec les individus et les climats : le comble de l'élégance est de se verser des pots de beurre sur la tête; le comble de la laideur est la couleur blanche; le comble de la gourmandise est de manger un morceau de son prochain et le reste à l'avenant. On n'est pas nègre pour rien, après tout...

Ces noirs habitent des villages dissimulés dans la jungle ou les hautes herbes et fortifiés par des barrières et de grands abattis d'arbres. Leurs maisons sont des huttes en bois ou de branchages, recouvertes d'écorce ou de feuillages sur lesquels on étend souvent un couche d'argile. A l'intérieur, deux pièces : l'une sert de bergerie pour les chèvres et les poules, l'autre est l'habitation proprement dite. Dans le fond, un lit garni de peaux et d'herbages; dans les coins, des coffres pour serrer les pièces de cotonnade qui sont la monnaie de tout le pays africain. Au mur les armes et le tambour de danse. Suspendues au plafond des patates, des bananes, des racines de manioc, des calebasses contenant le vin de palmier et les provisions. Au milieu, le foyer : trois cônes d'argile qui portent la marmite dans laquelle on fera cuire la bouillie de maïs ou de manioc et les légumes : patates ou arachides.

Au centre du village il y a presque toujours une vaste case ou un hangar, qui est comme la maison commune où les réunions ont lieu et où, sous la présidence du chef, on entend les discours des orateurs publics; les noirs adorent parler devant la foule. De temples point, si ce n'est une petite case à toit bas où sont exposées quelques idoles ou amulettes informes; ce sont les fétiches de ces pauvres populations dont les croyances religieuses sont très restreintes et qui n'ont d'autres prêtres que leurs sorciers, des hommes rusés et souvent cruels, qui ont presque sur eux droit de vie et de mort.

Voilà en quelques mots une esquisse de l'Afrique équatoriale. Le tableau varie peu, moralement parlant, et le nègre se retrouve toujours à peu près, d'un bout à l'autre du pays, avec les caractéristiques que nous venons d'énumérer. Mais il y a autre chose que l'homme en Afrique; il y a les productions des différents règnes animal, végétal et minéral. Il faudrait des volumes pour décrire ces mondes et ces merveilles

Quelle idée n'a-t-on pas d'une contrée où les forêts, les lacs et les fleuves sont peuplés d'animaux énormes, monstrueux, puissants!

Ici les éléphants s'avancent à travers bois, broyant tout sur leur passage; là les lions et les léopards s'en vont en chasse, mettant en fuite devant eux d'innombrables troupeaux de singes, d'antilopes, de zèbres et de gazelles; les buffles et les rhinocéros se précipitent tête baissée contre les caravanes marchant dans l'étroit sentier de la plaine. Et si l'homme, faible créature en face de ces monstres dévorants, ne déploie pas toutes les ressources de la prudence, tout à l'heure en traversant le cours d'eau, l'affreux crocodile le happera au passage ou l'hippopotame renversera d'un coup de tête sa fragile embarcation. Malheur à lui aussi s'il réveille ces milliers de reptiles suspendus aux arbres comme de hideuses lianes et se cachant dans la brousse! Malheur à lui s'il dérange ces légions de fourmis rouges ou noires qui remplissent les campagnes, construisant des maisons de terre glaise qui ont jusqu'à cinq et six mètres de haut!

Mais pendant que tous ces animaux s'agitent, répandant partout une vie intense, animant la nature jusque dans ses profondeurs, une autre vie se fait sentir à côté de la première, une vie massive elle aussi, colossale, mais paisible, silen-

cieuse et pourtant majestueuse et solennelle : la vie végétale.

Voici l'élaïs ou palmier à huile, la grande culture de l'avenir, le borassus, le cocotier; leurs superbes touffes de verdure, qui dominent orgueilleusement les productions d'alentour, étalent au plein soleil du jour leurs grandes feuilles d'un vert sombre, que le vent du soir agite languissamment comme des éventails.

Voici l'arbre à pain, l'arbre à beurre. Voici le géant des végétaux ; le baobab, le plus ancien et le plus colossal des monuments organiques de notre planète : il tient parmi les arbres la place de l'éléphant parmi les animaux; il a été le témoin antique des déluges et des révolutions du globe; il atteint quelquefois un développement circulaire de vingt mètres!

Voici le bananier avec ses grandes feuilles ployées en forme de voiles de navire : l'arbre de la science, du bien et du mal, a-t-on dit, la providence nourricière des tribus africaines.

Voici la liane-caoutchouc, le boa végétal des grandes forêts, se traînant sur le sol, courant par bonds énormes à travers les sentiers des fauves, contournant les rochers, enlaçant les grands arbres, jetant des ponts d'une rive à l'autre des cours d'eau, s'enchevêtrant dans le réseau des racines et des broussailles.

Voici l'arbre acajou, le kola, — la noix précieuse, — le papayer qui est comme un énorme cierge, l'arbre à copal qui donne la gomme, le cotonnier, la canne à sucre, le manguier aux beaux fruits, le caféier, la plante de tabac ; tout cela s'agite silencieusement, croît, vit, monte ; c'est une fécondité prodigieuse.

Mettez le feu aux grandes herbes de trois mètres de haut, incendiez la forêt, vous avez d'admirables emplacements pour la culture du manioc, du maïs, du sorgho, des patates, des arachides ou pistaches.

Mais la forêt, la forêt africaine! qui redira ses splendeurs? qui comprendra, dans notre froide Europe, la mystérieuse colonnade des bois obscurs, les *taxus*, arbres qui s'élancent jusqu'à une hauteur de 54 mètres, les câbles de lianes épais de 40 centimètres, les touffes d'orchidées et de fougères, les plantes sarmenteuses ensevelies dans le feuillage! Et ces fleurs éblouissantes, ces corolles rouges et jaunes, ces choux géants, ces amones neigeuses, ces grappes violettes, ces clochettes, ces thyrses, ces houppes dorées! Fouillis de tiges, de troncs, de ramures et de feuilles, voilà la forêt vierge du Congo.

Et sur nos têtes, dans la coupole épaisse de verdure, gambadent des milliers de singes et jacassent des armées de perroquets, ibis, perruches, oiseaux-soleil, tandis que les aigles, çà et là perchés sur une branche énorme, fouillent l'horizon d'un regard perçant....

.... C'est sur les bords d'un grand lac; la nuit est tombée. On entrevoit au-dessus des masses de verdure de la forêt prochaine, le long de la rive escarpée, les falaises à pic d'où les cascades tombent en gémissant. Le grand concert des fauves commence, le rugissement puissant du lion le domine et les hiboux jettent leur cri mélancolique à travers les espaces. Où sommes-nous? Est-ce dans un monde inconnu? Est-ce encore la petite planète qui nous porte? Tout est si différent de ce que nous savons, de ce que nous voyons!...

— Oui, c'est la terre, la terre promise, Français! la terre qui contient les trésors végétaux, la terre qui recèle en ses flancs les richesses minérales : le pétrole, le marbre, la houille, le fer, le cuivre, l'or; la terre qui prépare un sang nouveau à nos générations qui meurent d'anémie.

Et il faut nous dépêcher de le demander à cette terre, car nous arriverons peut-être trop tard. Or, un célèbre économiste nous l'a dit : « Dans cent ans la France sera une grande puissance africaine, ou une puissance de second ordre, quelque chose comme la Grèce ou la Bulgarie en Europe. »

UN ANCIEN MISSIONNAIRE.

(*La fin au prochain numéro.*)

BIBLIOGRAPHIE

MADAME VIGÉE-LEBRUN

PAR CHARLES PILLET

—

Encore un magnifique livre d'étrennes. Dans cette collection des *Artistes célèbres* que publie la librairie de l'Art, il n'y a pas de figure plus intéressante, pour un public féminin, que celle de cette portraitiste attitrée de Marie-Antoinette. Pour la faire aimer en même temps qu'admirer, il suffit de voir les deux portraits d'elle-même, qui sont au Louvre, dans l'attitude la plus charmante de l'amour maternel. Tous les grands seigneurs, toutes les belles dames, tous les princes du XVIIIe siècle voulurent être représentés par son pinceau ; en France, à l'étranger

elle ne rencontra que des triomphes. M. Pillet a emprunté à ses Mémoires, un peu longs, tout ce qui était de nature à intéresser, en joignant les jugements d'un délicat connaisseur au récit d'une carrière à la fois glorieuse et sans tache.

Vingt gravures enrichissent ce beau volume in-4° (1).

L'ONDINE DE RHUIS

PAR PIERRE MAEL

Je ne sais si ma prédilection pour la partie sauvage de sa chère Bretagne, que M. Pierre Maël décrit avec tant de charme et de vérité, est en cause, mais aucun de ses précédents ouvrages ne m'a plu autant que *l'Ondine de Rhuis*. C'est beaucoup dire. Nos lectrices savent que ce peintre de mœurs maritimes n'en est pas à ses premiers succès. Peut-être a-t-on un peu abusé en littérature de la comparaison entre la femme décevante et l'Ondine, cette sœur des antiques Sirènes et des Nixes du Nord, si souvent funestes à ceux qui se laissent séduire par leurs chants et leur beauté. Mais le sujet est renouvelé grâce à des détails ravissants, et d'ailleurs on pourrait presque reprocher à la fidèle et candide Léna de ne justifier son surnom qu'à demi. S'il y a de méchantes ondines, il y en a aussi, paraît-il, de très bonnes, témoin celle dont le vieil Alain raconte l'histoire : ayant gagné son âme par une année de prières et de pleurs, elle mérita d'être baptisée et mourut en odeur de sainteté, après avoir donné le jour à la noble race dont sont sortis les premiers ducs de La Roche-Bernard. Cet Alain, Alain Le Godek, est l'une des figures les plus attachantes du récit de Pierre Maël, un des braves matelots qu'il excelle à peindre, toujours jeunes de cœur en leur robuste vieillesse. Il a prédit à Léna que son cousin Paul, qui a dédaigné l'amour enfantin qu'elle lui offrait, reviendrait tôt ou tard, et le jeune lieutenant de vaisseau revient en effet, et il s'aperçoit que son indifférence d'autrefois n'a jamais été que du respect, le « respect de cette chose sacrée qui est l'innocence à sa première forme, l'enfance ». Il va sans dire qu'un mariage s'ensuivra, précédé de circonstances dramatiques, à l'excès peut-être, qui rappellent la légende de *l'Ondine de Rhuis* sauvée par l'amour, baptisée dans le sang (1).

MONTESQUIEU

PAR M. EDGAR ZÉVORT

Je m'adresse maintenant aux plus sérieuses d'entre vous, à celles que n'effrayera pas le nom célèbre d'un grand écrivain du XVII[e] siècle, le nom de l'auteur de l'*Esprit des Lois*. Rassurez-vous d'ailleurs à l'avance, l'*Esprit des Lois* n'est servi qu'en tranches menues, dans ce volume d'extraits destinés à la jeunesse, mais à une jeunesse studieuse, la jeunesse des écoles. Vous aurez, pour vous dédommager de ce qu'elles peuvent avoir d'indigeste, une partie des *Lettres persanes*, qui vous sembleront certainement attrayantes et qui n'auraient pu vous être données sans ces amputations habiles faites par un critique éminent; il accompagne de commentaires, d'anecdotes, de détails biographiques l'œuvre ainsi découpée pour votre plus grand profit (2).

TH. BENTZON.

(1) M[me] *Vigée-Lebrun*, par Ch. Pillet. Librairie de l'Art, 29, cité d'Antin, 1 vol.

(1) *L'Ondine de Rhuis*, mœurs maritimes, par Pierre Maël. 1 vol. : 3 fr. 50. Dentu.

(2) *Montesquieu*, par M. Edgar Zévort, 1 volume. Lecène et Houdin.

CONSEIL

Lettre à une jeune fille sans mère



OUI, mademoiselle, c'est le grand malheur de votre vie d'être privée de cette affection si douce et si sûre, qui est en même temps l'appui, le conseil, la direction. Je comprends votre tristesse et le cœur. Le temps adoucira la souffrance sans jamais l'effacer complètement, mais le vide ne sera jamais absolument comblé.

Cependant, c'est un grand principe de philosophie aussi bien que de religion, de ne pas regarder seulement ce qui nous manque, mais encore ce qui nous reste. Dieu place le remède près de la blessure : en rappelant à lui votre mère, il ne vous a pas seulement laissé un père très tendre, des frères que vous chérissez, il vous a donné ce bienfait inestimable *d'une tâche à remplir*.

En échange de la confiance que vous témoignez à une amie inconnue qui y est très sensible, laissez-moi vous dire que là est le remède et la consolation à tout ce que vous souffrez. C'est cette tâche qui doit alléger votre deuil, remplir votre vie un peu désœuvrée, c'est elle surtout qui doit absorber toutes les forces vives de votre cœur et les élans de votre imagination.

Ne vous semble-t-il pas que votre mère elle-même vous l'ait indiqué, ce devoir qui, vous incombant à l'âge où d'autres ne connaissent pas le souci, vous revêt d'une grande dignité morale? Vous devez être *une autre elle-même*, vous devez tenir sa place près de ceux qu'elle vous a confiés, et sa place aussi dans la maison.

Votre père, dites-vous, est triste et peu expansif, excepté avec vous. Sachez distinguer les moments où il lui est doux et salutaire d'épancher son chagrin, et les moments où vous devez le distraire. Ce que vous lui direz l'intéressera toujours; un père, même frappé au cœur, peut toujours jouir par ses enfants. Tenez-le au courant de votre vie, essayez de donner un tour intéressant aux mille petites choses que l'affection commune sait relever, parlez-lui de vos lectures. Faites-le causer; prenez intérêt aux incidents de sa profession, un homme aime toujours à en parler s'il se voit écouté et compris. Interrogez-le sur ses souvenirs, faites-lui revivre son enfance, devenez familière avec les parents et les amis de sa jeunesse qui ne vivent plus ici-bas que dans son souvenir. Ne voyez-vous pas là tout un monde de nobles industries filiales pour distraire sa douleur et rendre sa vie moins triste?

Vous avez deux frères. Vous êtes, dites-vous, presque la mère du plus jeune: c'est très bien; aidez-le dans ses études, donnez-lui, non sous forme de conseils (vous ne sauriez les prodiguer), mais sous forme de causerie, des idées élevées et droites, écoutez avec un intérêt au moins apparent ses histoires de collège; lui aussi a besoin de gaîté et d'expansion.

Quant à votre frère absent, pourquoi n'auriez-vous pas avec lui une correspondance intime et douce, qui ferait planer sur lui l'esprit de votre mère, qui lui rendrait en quelque sorte la vie de famille dont il est si éloigné? Vous saurez plus tard l'influence purifiante qu'une sœur peut exercer même inconsciemment sur son frère.

Enfin, les soins du ménage doivent prendre une part légitime de votre attention et de votre temps. Evoquez le souvenir de votre mère; en mémoire d'elle, imitez-la, faites régner autour de vous l'ordre, la propreté. Il y a là de longues heures à employer; puisque vous avez tant de loisirs, pourquoi n'en pas consacrer une part à ces humbles occupations qui font contrepoids aux fantaisies de l'imagination? Aujourd'hui, même les femmes très riches s'occupent de leur ménage ... elles ne raccommodent pas leur linge, ce que je vous conseille très fort, elles travaillent à l'aiguille, concourent à l'ornementation de leur demeure, et ne dédaignent pas de descendre à la cuisine et de confectionner de leur main le plat favori du mari ou du père.

Vous lisez de bons livres. Si vous voulez contracter la bonne habitude de prendre des notes sur ce que vous lisez, il me semble que voilà bien des heures remplies et la journée très complète, sans qu'il reste grand'chose à l'imagination vagabonde, ni grande place à ces tristesses vagues qui sont absolument dangereuses et qui peuvent devenir fatales. Il y a trop de chagrins réels ici-bas, — et vous en avez votre part, — pour se laisser aller à ce vague du cœur et de l'esprit. Pourquoi du vague? Votre cœur a des affections et si vous voulez vous appliquer à aimer Dieu et sa volonté, son amour saura le remplir. Quant à votre esprit, le souci affectueux de ceux qui vous entourent, les soins matériels et les études saines et hautes, comme la lecture, les arts d'agrément, langue étrangère, peuvent suffisamment l'occuper.

Vous écrivez beaucoup, dites-vous. Avec votre trempe d'esprit ce peut être dangereux. Vous avez dû lire dans votre journal un article sur l'utilité qu'il y a à écrire son journal. Il faut préférer les pensées des autres aux vôtres, lisez des livres sérieux et copiez-en vos passages préférés.

Enfin, vous regrettez de n'avoir pas une amie. Ce pourrait être un grand bienfait ou un grand danger. S'il s'en présente une sur votre route, ne la choisissez que telle que votre mère l'aurait aimée, — sage, pieuse, raisonnable et gaie, puisque vous êtes triste. Laissez-moi finir en vous disant que Dieu est un ami fidèle. Si vous l'appelez dans vos heures de tristesse, croyez qu'il vous répondra. Et votre mère n'est pas loin de vous; vivez en sa présence et sous son regard.

M. Maryan.

CURIOSITÉ HISTORIQUE

Après la fatale bataille de l'Ecluse, Philippe VI fonda de ses propres deniers un hôpital destiné aux marins *navrés* et *inchaignés* dans cette journée et *qui ne pouvaient plus gagner vivres*. Cette fondation était située en la ville de Leure, en Normandie. Elle fut faite en l'an 1342. (Froissart.)

LA FEUILLERAIE

(SUITE)



LLE était assise sur un fauteuil de bambou, dans une pose pleine de grâce de ce genre d'abandon nuancé de hauteur qui la caractérisait. Ses paupières étaient légèrement abaissées, et à travers ses cils épais et foncés, ses yeux paraissaient tout à fait sombres.

Tandis que Nelly offrait des gâteaux, la conversation se poursuivait, très banale d'abord. La jeune fille se demandait si son cousin avait été surpris, ou s'il avait affronté volontairement la présence de la jeune femme. Peu à peu, cependant, leurs souvenirs communs l'emportèrent sur la réserve qu'ils montraient tous deux. Ils étaient trop polis pour s'isoler absolument dans ce genre d'entretien, et s'appliquaient à donner à Mlle de Sommerives et à sa nièce des éclaircissements suffisants pour qu'elles ne fussent pas bannies de la conversation. Toutefois, ni l'un ni l'autre ne se laissaient aller franchement à ce charme délicieux des réminiscences. Ils apportaient non seulement de la réserve, mais une attention évidente, comme pour éviter des allusions délicates ou des sujets irritants. Elle était, elle, légèrement hautaine ou tout au moins indifférente, lui d'une politesse glacée.

Elle se leva enfin pour prendre congé. Elle insista gracieusement pour que Mlle de Sommerives vînt voir ses fruits et ses serres, exprima l'espoir que Nelly prendrait part aux réunions qu'elle organisait à Granlieu, puis elle se tourna vers Hubert :

— Etes-vous encore ici pour longtemps ?

— Je ne sais trop. Je m'y plais beaucoup, et des circonstances indépendantes de ma volonté pourraient seules me faire partir avant les premiers jours de septembre.

— Oh! nous te garderons au moins pour l'ouverture de la chasse, dit vivement Mlle Sylvie.

— Et je serai charmée de vous voir accompagner madame votre tante à Granlieu, ajouta Mme Herrison d'un ton poli, mais sans empressement.

— J'aurai naturellement l'honneur de vous y rendre mes devoirs.

Ils se regardèrent un instant ; Nelly pensa qu'il y avait du défi dans leurs yeux. Mais, cette fois, elle ne lui tendit pas la main, même lorsque, l'ayant aidée à monter en voiture, il resta un instant, découvert, près du léger panier.

— Quelle aimable personne ! s'écria Mlle Sylvie lorsque le nuage de poussière soulevée par la voiture se fut dissipé. Elle paraît une femme de ménage tout à fait entendue.

— Qui donc ? demanda Hubert, sortant d'une rêverie qui ne semblait nullement agréable.

— Mais Mme Herrison, répondit Nelly en riant. Ma tante lui a donné des recettes et lui a fait visiter le potager, ce à quoi elle s'est prêtée de fort bonne grâce, je dois le dire.

Elle rit de nouveau en voyant les sourcils de son cousin soulevés en signe d'étonnement, et Mlle Sylvie répliqua vivement, tout en reprenant le chemin de la maison :

— Mais mon enfant, cela l'intéressait tout à fait... Vraiment, je me faisais une idée tout autre de cette jeune femme... Il est rare que les gens répondent à l'idée que nous nous en formons.

Hubert sourit sans répondre, et Nelly pensa qu'il y avait un peu d'amertume dans ce sourire.

VIII

Septembre était venu. Par une matinée calme, mais sans soleil, Nelly revenait lentement de la fabrique en suivant le cours de la rivière et en regardant distraitement les eaux tranquilles dans lesquelles se reflétait la nuance d'un gris pâle des nuages qui flottaient au-dessus.

La veille, Hubert avait parlé de son départ, et la jeune fille avait retenu cette exclamation prête à s'échapper de ses lèvres :

— Déjà !

Elle cherchait, peut-être sans s'en rendre compte, à analyser l'impression que lui causait ce prochain départ, et remontait le cours des semaines qui venaient de se passer.

Sa vie paisible avait été changée au dedans et au dehors. La présence d'un homme jeune, intelligent, aimable, bien que d'humeur inégale, avait apporté une diversion vraiment agréable dans la vie d'anachorète qu'on menait à la Feuilleraie. Chacun en avait ressenti l'influence et le contre-coup. M. de Sommerives causait davantage ; son esprit, naturellement vif, s'animait au contact d'une intelligence masculine très cultivée et très au courant du mouvement moderne; sa sœur était heureuse d'avoir à veiller au bien-être et au plaisir d'un hôte et d'un parent. En outre, si ses goûts et la nature de ses occupations la maintenaient d'ordinaire dans

des régions vulgaires, elle n'était nullement incapable de s'intéresser aux problèmes ardus de la politique ou aux questions brûlantes qui, de nos jours, ébranlent ou raffermissent les bases mêmes de la société. Enfin, Nelly n'avait pu manquer d'être profondément intéressée par ces conversations intelligentes, effleurant mille sujets intéressants, par ces récits qui lui rendaient familiers des pays étrangers et des habitudes originales. Hubert avait incontestablement apporté à la Feuilleraie une intensité de vie dont la plus jeune habitante devait naturellement jouir plus que les autres.

Ce n'était pas tout. Pendant ces derniers quinze jours, sa vie extérieure avait subi un changement inattendu, elle avait entrevu un coin du monde dans l'élégant château où Mme Herrison avait fréquemment réuni, en outre des paisibles châtelains du pays, une petite société à la fois gaie et brillante d'Américains et de Parisiens.

Les trois ou quatre fêtes auxquelles sa tante, fascinée par la belle jeune femme, avait insisté pour la conduire, et auxquelles Hubert l'avait naturellement accompagnée, avaient été pour elle la révélation de beaucoup de choses nouvelles. Quelques-unes de ces choses l'avaient choquée, d'autres l'avaient ravie, comme la présence d'un poète en renom et celle d'un artiste célèbre qui parlait de l'art en termes aussi éloquents que les traits de son pinceau. Une *authoress* américaine eut moins le don de lui plaire. Cette femme illustre, dont les ouvrages tiraient des larmes tant ils exprimaient avec un charme pénétrant les joies et les dévouements de la famille, avait quitté depuis plusieurs mois ses huit enfants qu'une gouvernante élevait tant bien que mal à sa place, pour parcourir l'Europe en compagnie d'amis très lancés.

Il y avait donc à Granlieu des éléments de plaisir extrêmement variés. Les voisins de campagne y étant conviés, Mlle Sylvie s'y refaisait un petit cercle familier. M. de Sommerives jouissait à la fois de l'ancien et du nouveau, c'est-à-dire des vieux amis et de la gaieté des hôtes. Nelly eût passé tout à fait inaperçue parmi ces derniers, s'il n'y avait eu dans son naturel parfait et sa simplicité même, quelque chose d'original, tellement différent de tout ce qu'ils voyaient d'ordinaire et de ce qu'ils étaient eux-mêmes, qu'ils ne pouvaient s'empêcher de la regarder curieusement, à la manière d'une énigme. La première fois, elle avait vu d'un coup d'œil ce qui, dans son extérieur, était en désaccord trop absolu avec la mode, et elle s'était promptement mise au diapason, non de l'excentricité déployée autour d'elle, mais de ce qu'un milieu aussi élégant pouvait rigoureusement exiger d'harmonie. Ce furent des modifications insignifiantes, dont Hubert saisit l'ensemble sans constater les changements de détail. Il examina d'un coup d'œil connaisseur sa très simple robe blanche, la fleur piquée au corsage, la coiffure non transformée, mais légèrement modifiée, et dit avec un sourire, en s'adressant à Mlle Sylvie :

— Votre nièce vous fait honneur, ma tante, elle est tout à fait en beauté, ce soir.

— Mon cousin se moque de moi, dit Nelly, rougissant légèrement.

Mlle Sylvie mit ses lunettes, et regarda attentivement la jeune fille.

— Mais elle est habillée absolument comme lundi dernier, mon cher enfant, sauf la rose qu'elle a remplacée par une verveine.

Hubert sourit, et ne chercha pas davantage à expliquer son impression.

Il conservait d'abord à Granlieu une nuance de froideur, tandis que, changeant sa tactique, Mme Herrison devenait aimable et prévenante, supportant ou respectant sa réserve et même ses boutades, comme les inégalités d'un ami de la maison à qui tout est permis. Les égards qu'elle laissait percer vis-à-vis de lui influèrent naturellement sur les manières de ses hôtes; comprenant qu'il était, pour une raison ou pour une autre, l'objet de son attention, ils firent comme elle, et Hubert se trouva en butte à des avances de toutes sortes. Comme il y avait quelques personnes vraiment distinguées à Granlieu, il s'y montra sensible, et, peu à peu, reprit avec Mme Herrison des manières aisées, plus aimables. Nelly s'intéressait vivement à cette transformation. Elle avait souvent pensé que son cousin avait aimé la jeune femme, et que le mariage dont il parlait avec tant de sévérité et d'amertume avait dû détruire ses rêves d'avenir. Cette hypothèse expliquait la froideur qu'il lui avait d'abord montrée; mais le changement graduel de ses manières impliquait alors un changement dans ses sentiments. Quoi d'étonnant à ce que Mme Herrison eût repris son ancien empire, à ce que, la retrouvant libre et se voyant l'objet de son attention très évidente, il se laissât reprendre aux liens anciens?

Oui, c'était très vraisemblable, et Nelly s'irritait un peu de ne pas être satisfaite de la solution qu'elle entrevoyait. Elle constatait toutes les qualités élevées de son cousin, elle jouissait de sa société, elle croyait pouvoir, à un moment donné, s'appuyer sur lui. N'était-ce pas heureux de penser qu'il pouvait habiter près de la Feuilleraie, au moins pendant une partie de l'année, qu'il animerait encore leur vieille maison, et que son avenir à lui serait fixé heureusement et brillamment, qu'il épouserait une femme aussi intelligente que belle, pouvant, par sa situation et sa fortune, lui procurer, avec des relations élevées, un genre de vie agréable et toutes les jouisances qu'entraîne l'argent?

Certes, c'était là un rêve brillant, et Nelly, qui avait toujours cherché le bonheur des autres, s'étonnait de ne pas se réjouir plus sincèrement.

— Oui, elle est très belle, très spirituelle, et elle est peut-être bonne, pensait-elle. Pourquoi m'inspire-t-elle cet éloignement? Serait-ce parce qu'elle possède tous les dons brillants dont je suis dépourvue, ou parce que l'histoire de son premier mariage arrête et glace ma sympathie?

Quoi qu'il en fût, Mme Herrison se montrait extrêmement gracieuse pour elle. Hubert prenait un soin très discret, presque inaperçu, mais très réel, qu'elle ne fût point abandonnée dans ce milieu un peu hétérogène. Mais la partie jeune de la société de Granlieu ne l'adopta jamais très franchement. Ces jeunes gens très occupés de sport, ces jeunes filles très lancées, expertes en toilettes, connaissant les pièces nouvelles et même les romans discutables, ne prenant de la vie que son côté brillant, amusant, frivole, n'avaient aucun point de contact avec cette personne tranquille et sérieuse, qui pouvait écouter sans ennui les longues histoires des vieillards, qui se résignait sans dépit à être un peu oubliée, qui savait cependant comprendre les théories du peintre et les rêveries du poète, et dont on racontait de si étranges histoires de sœur de charité. C'était donc, avec les voisins de campagne qui recherchaient en elle une aimable jeune amie, l'élite de cette petite société qui se trouvait portée vers cette nature originale à force de simplicité. Mais, même dans les conversations relativement sérieuses que Nelly avait à Granlieu, quelque chose lui gâtait son plaisir : c'était ce quelque chose de convenu, de factice qui recouvre un fond de rivalités, de jalousies, d'envies mesquines, de petites passions vulgaires; — c'était surtout ce culte à peine dissimulé de l'argent, qui est, hélas! la note dominante de notre époque, et qui fausse la justesse des sentiments, fait dévier les principes, et ôte même à une société toute empreinte élevée et originale.

Nelly résumait en elle-même toutes ces impressions en suivant le bord de la rivière. Le départ de son cousin allait changer tout ce courant d'idées et d'habitudes nouvelles. Mme Herrison ralentirait son empressement quand Hubert ne serait plus là; quel intérêt aurait-elle à recevoir deux vieillards depuis longtemps retirés du monde et une jeune fille dénuée des talents qui s'imposent, ne connaissant même pas ce langage léger et futile des salons qui ne se parle et ne s'entend qu'entre initiés? Le regretterait-elle? Non; si quelques physionomies lui avaient paru sympathiques dans ce milieu, si elle était capable de jouir de certains plaisirs délicats, comme de la musique, des lectures, des comédies de salon, des conversations spirituelles, tout cela lui était gâté par cette impression qu'elle éprouvait de se sentir étrangère dans ce monde-là. Elle comprenait que l'harmonie n'était que de surface et que tout y froisserait ses idées et ses délicatesses. Et, en outre, si le luxe intelligent de Granlieu avait pour elle un côté artistique qui forçait l'admiration, elle vivait trop constamment au milieu des ouvriers et des pauvres, pour ne pas déplorer ce que ce luxe avait d'exagéré, d'excessif, en face de besoins inassouvis et de souffrances navrantes.

Mais sa pensée ne s'arrêtait pas à ces réminiscences. Une question, toujours la même, lui revenait à l'esprit : pourquoi Hubert partait-il? Car depuis quelques jours il ne parlait plus de Mme Herrison, et ce silence semblait indiquer qu'il y avait en lui un apaisement à son égard, qu'il oubliait les torts ou les faiblesses qu'elle avait eus, qu'il se laissait gagner ou regagner par son charme presque irrésistible. S'il entrevoyait la possibilité de renouer les liens brisés (toujours dans l'hypothèse que ces liens avaient existé), ne devait-il pas être enivré par cette double perspective de bonheur et de situation? Pourquoi, en ce cas, ne pas céder aux instances de son oncle et de sa tante, qui lui demandaient de prolonger son séjour près d'eux?

Comme elle arrivait au petit village, elle aperçut le panier de Mme Herrison, arrêté sur la place. Elle allait prendre un chemin de traverse, désirant instinctivement l'éviter, lorsqu'une petite fille de douze ou treize ans l'aborda en larmes.

— Ah! mademoiselle, ma mère m'envoie après vous! Mon petit frère a des convulsions, et elle dit que vous devriez venir bien vite, bien vite.

Les joues de l'enfant étaient marbrées de larmes.

— J'y vais, ma pauvre Marie, mais il faut te calmer et ne pas affliger ta mère... Tu peux te rendre utile, cela vaudra bien mieux que de te désoler... Fais chauffer de l'eau, nous donnerons un bain au cher petit, et ne pleure pas si fort; ne sais-tu pas que le bon Dieu peut le guérir?

— Oui, mais il peut aussi en faire un ange, dit l'enfant en sanglotant.

Nelly avait pressé le pas et pris une ruelle étroite, bordée de petites maisons basses, presque toutes délabrées. Celle où elle pénétra était une des plus pauvres. Un mauvais buffet et deux ou trois grabats meublaient la chambre, qui, n'ayant point de plancher, était humide et malsaine. Dans un coin, une femme pleurait, retenant d'une main un enfant immobile et raidi, tandis que de l'autre elle cachait son visage, pour ne pas voir ses traits convulsés.

— Jeanne, pouvez-vous ainsi vous décourager! s'écria Nelly, courant à l'enfant.

— Mademoiselle, je ne veux pas le voir mourir! balbutia la pauvre femme en sanglotant.

— Mais il faut le soigner, alors !

Nelly approcha un tabouret, prit le pauvre être, qui vraiment agonisait, et, ôtant rapidement ses langes, commença des frictions.

— Vous avez là de l'eau... Vite, vite, il faut le baigner... Marie, cours demander aux sœurs des sinapismes...

Une ombre d'espoir parut sur le visage de la mère pendant qu'elle suivait des yeux les soins intelligents prodigués au pauvre bébé. Mais il était trop tard ou le mal était incurable, il ne reprenait pas connaissance.

— Il faudrait un médecin, murmura Nelly.

Déposant sur les genoux de la mère ce petit corps déjà semblable à un cadavre, elle s'avança dans la ruelle, cherchant des yeux quelque messager qu'elle pût envoyer à la ville. Mme Herrison passait à ce moment, se dirigeant vers sa voiture.

— Mademoiselle Dayre! Je suis charmée... Mais qu'est-il arrivé? Vos traits sont altérés, vous êtes sans chapeau?

— C'est un pauvre bébé qui se meurt... Je crois bien que tout est inutile, mais si l'on pouvait avoir un médecin, ce serait une consolation pour la mère.

Quelque chose d'indéfinissable contracta le visage de Mme Herrison.

— Où demeure le médecin? demanda-t-elle brièvement.

— A la ville, hélas! Il faudrait aller à la fabrique pour trouver un messager.

La jeune femme fit un signe au valet de pied, qui l'attendait debout à quelque distance.

— Voulez-vous expliquer à mon domestique où demeure le docteur? La voiture le ramènera.

— Oh! que vous êtes bonne! s'écria Nelly avec un élan sincère.

Elle donna des instructions rapides au valet de pied, puis, comme le panier s'éloignait, elle revint vers Mme Herrison.

— C'est bien bon à vous. Mais pourrez-vous faire le trajet à pied, ou voulez-vous attendre la voiture à la Feuilleraie?

Mme Herrison était pâle et semblait en proie à une indécision pénible.

— Je voudrais voir l'enfant, dit-elle d'un ton presque timide.

— C'est un triste spectacle, répondit Nelly. Le pauvre petit est perdu, je le crains... La mère m'attend, je retourne près d'elle... Pardonnez-moi...

Elle franchit de nouveau le seuil de la porte et reprit doucement le petit moribond, dont la respiration rauque annonçait, hélas! les dernières luttes de l'agonie.

Une ombre s'interposa entre elle et la lumière: Mme Herrison entrait à son tour dans la pauvre maison.

Elle hésita un instant et, en effet, il y avait un tel contraste entre ses habitudes de luxe et l'horrible dénuement de cette demeure, que la surprise et la répugnance pouvaient l'arrêter. Elle entra cependant, et la mère, que secouaient des sanglots, leva sur elle un regard indifférent.

La petite Marie pleurait bruyamment aussi. Nelly l'appela.

— Il est temps d'aller chercher ton père... Dis-lui bien doucement que le pauvre petit est plus mal...

Et, s'approchant de la femme, elle posa doucement l'enfant sur ses genoux.

— C'est à vous à le garder, Jeanne, pendant que le bon Dieu vous le laisse encore... Il ne souffrira plus bientôt, votre cher petit... C'est son seul combat, il ne connaîtra jamais le chagrin qui vous déchire le cœur...

Elle s'agenouilla à côté de la mère, dont les sanglots secouaient le pauvre bébé serré contre elle, et leva les yeux vers Mme Herrison, debout près d'elle. Les traits de la jeune femme étaient horriblement bouleversés, et une lumière se fit dans l'esprit de la jeune fille.

— Vous avez perdu un enfant? murmura-t-elle avec une compassion infinie et une sympathie soudaine.

Mme Herrison fit un signe affirmatif; Nelly n'osa lui adresser aucune question, mais l regarda avec émotion.

— Il était plus petit que le vôtre, dit enfin l jeune femme, s'adressant d'une voix altérée à la pauvre mère qui, elle aussi, levait sur elle des yeux pleins d'intérêt douloureux. Il avait quelques mois seulement ..

— L'enfant qu'on perd n'a pas d'âge, murmura la femme, étouffant un sanglot et se penchant sur le bébé qui agonisait sur ses genoux. Je pleure celui-ci comme je pleurerais mon aîné... On ne peut pas les oublier ..

Mme Herrison avait un de ces teints dont la blancheur mate semble échapper à toutes les émotions. Cependant, une rougeur brûlante couvrit ses joues, et elle regarda involontairement Nelly qui, elle, baissa les yeux.

« On ne peut pas les oublier... » Peut être, en ce moment où l'instinct maternel reprenait ses droits, au contact d'une douleur sincère, se disait-elle qu'elle n'avait connu la valeur de son trésor qu'après l'avoir perdu, et peut-être aussi pensait-elle que le souvenir de l'enfant, passionnément pleuré, s'était évaporé comme un parfum subtil au milieu des choses vaines et frivoles qui remplissaient sa vie.

Elle comprit instinctivement que Nelly ressentait un peu d'étonnement au milieu de sa compassion : nul étranger ne se serait douté, certes, qu'elle avait souffert cette suprême épreuve, qu'elle avait mis au cercueil un de ces petits êtres « qu'on n'oublie pas », ainsi que le disait naïvement l'ouvrière. Non, on ne les

oublie pas, mais le bruit de la vie couvre souvent les voix d'outre-tombe, et les cœurs faibles et avides de joie secouent ou bien ensevelissent profondément la douleur qui marquerait la vie d'un sceau austère, mais béni.

En ce moment, le souvenir s'éveillait. Mme Herrison s'agenouilla, prit la main froide du petit moribond et, à travers ses larmes, suivit avec angoisse les dernières contractions qui passaient sur son visage...

La mère, éperdue, faisait taire ses sanglots pour entendre les faibles soupirs qui révélaient encore un souffle de vie. Mais la petite bouche restait entr'ouverte, la paix descendait sur la figure convulsée, une ombre de sourire sembla s'y jouer... Nelly, les yeux pleins de larmes, s'approcha et baisa pieusement l'enfant.

— C'est fini?... Oh! mademoiselle Nelly, ne dites pas que c'est fini! s'écria la pauvre mère en sanglotant.

— Il est heureux, oh! si heureux maintenant! dit la jeune fille que l'émotion brisait. Donnez-le moi, chère femme... Ne vous souvenez-vous pas que je l'ai habillé pour son baptême?... Laissez-moi lui faire sa dernière toilette...

La mère n'avait plus la force de résister. Elle pleurait abondamment, serrant machinalement contre elle sa fille qui sanglotait, et cherchant instinctivement la sympathie dans le regard de cette autre mère qui, sombre et frémissante, se tenait debout près d'elle.

Quand le père, prévenu trop tard, entra avec son fils aîné, le bébé, vêtu de blanc, reposait sur le lit de sa mère, et Nelly, après quelques paroles affectueuses, sortit, suivie de Mme Herrison.

Celle-ci gardait, en s'éloignant, un silence qui embarrassait sa compagne. Il semblait étrange de ne rien lui dire, et cependant il était difficile de rompre ce silence, qui cachait sans doute une violente émotion. Nelly se rapprocha timidement.

— Combien je regrette que vos tristes souvenirs aient été ainsi ravivés!

La jeune femme la regarda, rougit, et détourna les yeux pour cacher une sorte d'irritation.

— Je déteste qu'on me plaigne, dit-elle avec une violence à peine contenue.

Nelly tressaillit, et ses yeux se remplirent de larmes.

— Oh! je sais combien la compassion est impuissante!... Je sens qu'une mère seule peut comprendre de telles douleurs...

Mme Herrison parut confuse de l'espèce d'emportement auquel elle s'était abandonnée. A ce moment, elle aperçut sa voiture revenant avec le médecin, — trop tard, hélas! — et elle tendit la main à la jeune fille.

— Il faut me pardonner si je suis rude, dit-elle avec effort. Je ne suis pas comme les autres, et ce qui leur plaît et les console me blesse...

— Oh! je ne vous en veux pas!...

Ce fut tout ce qu'elle put dire, Mme Herrison s'était déjà éloignée d'un pas rapide.

IX

Nelly ne rentra ce jour-là que pour le repas du soir. La lampe était déjà allumée. Mlle Sylvie s'était rapprochée de la table et tricotait activement, ne semblant avoir au monde d'autre souci que de voir allonger son bas de laine grise. M. de Sommerives et son neveu se tenaient debout à la porte-fenêtre ouvrant sur le jardin, admirant les teintes de pourpre et d'opale que le soleil avait laissées après lui, et qu'on voyait à travers les branches légèrement dépouillées.

Hubert se retourna vivement au bruit des pas de sa cousine, et M. de Sommerives se rapprocha de la table.

— Où donc étais-tu, enfant? Il me semble que je n'ai pas entendu ta voix de toute la journée.

— Nelly a passé plusieurs heures chez les pauvres Salmon; leur dernier enfant est mort, dit Mlle Sylvie d'un ton de compassion.

— Oui, Salmon est venu me le dire; il pleurait, le pauvre homme, quoique ces petits qui s'en vont ainsi soient bien heureux...

— Vous étiez là, Nelly? demanda Hubert, s'approchant à son tour de la jeune fille, qui ôtait son chapeau et lissait distraitement ses cheveux.

Elle fit un signe affirmatif, et il reprit, secouant la tête :

— Il me semble que ces émotions-là ne vous conviennent guère; vous êtes pâle, cousine Nelly.

— Comment pourrait-on voir sans souffrir la douleur de ces pauvres gens?

— Mais pourquoi en être témoin? Ne pourriez-vous vous borner à leur exprimer votre sympathie en envoyant des secours? Je pense que c'est, après tout, sous cette forme qu'ils y sont le plus sensibles.

— Détrompe-toi, Hubert, dit vivement Mlle Sylvie. Annette Salmon a des sentiments très délicats, et quoiqu'elle se soit montrée reconnaissante du bouillon et de l'argent que je lui ai apportés, mon offrande n'a certes pas touché son cœur comme la couronne de fleurs venue de Granlieu.

Le visage d'Hubert exprima un étonnement auquel Nelly eût trouvé un côté comique s'il se fût agi de choses moins tristes.

— Une couronne venue de Granlieu! Voulez-vous dire que Mme Herrison a envoyé des fleurs à cette femme?

— Oui, et des fleurs comme son jardin et ses serres en produisent seuls dans le pays.

— Et savez-vous quel est le prétexte de cet étrange caprice? demanda Hubert, de plus en plus surpris.

— Nelly vous le dira mieux que moi; je n'ai pas bien compris les paroles entrecoupées de sanglots de la pauvre Annette... Nelly, tu es dans les nuages, ce soir... A quel propos Mme Herrison a-t-elle eu cette attention?

Nelly leva les yeux et rencontra le regard de son cousin.

— Si fantasque que soit votre voisine, reprit celui-ci, et si capable que je puisse la croire d'une folle ostentation, je ne puis m'expliquer qu'elle dévaste ses serres pour une mendiante.

— Vous la jugez mal, Hubert; elle n'a fait preuve ni d'ostentation, ni de caprice... Un triste hasard l'a rendue témoin de la mort du pauvre petit, et cette scène lui en a rappelé une autre poignante : elle aussi a perdu un enfant.

— Elle a été mère!...

Ce mot s'échappa des lèvres d'Hubert avec une sorte de stupéfaction. Il reprit presque aussitôt avec une pointe d'ironie :

— Le temps a sans doute fait son œuvre; elle semble avoir dominé ses regrets.

— Ne le croyez pas, Hubert, dit vivement Nelly. J'ai appris aujourd'hui ce que j'ignorais ou ce que je savais mal : c'est qu'on peut porter une blessure secrète, la déguiser sous des sourires et en souffrir amèrement, cependant, lorsqu'un contact quelconque réveille ce qu'elle a d'aigu.

— Et pourquoi cacher si soigneusement une douleur si sacrée, si respectacle? Quel devoir force Mme Herrison à étouffer ses regrets sous le bruit des fêtes et sous un renom d'excentricité?

— Elle semble jalouse de son chagrin; même ma sympathie l'a involontairement irritée... D'ailleurs, elle est jeune, belle, adulée, et elle ressent peut-être ce besoin impérieux de vie et de distraction qui ne calmerait pas mes chagrins, à moi, mais qui les endort chez certaines natures.

Il y eut un silence, puis Hubert reprit avec une inflexion presque attendrie :

— Vous êtes essentiellement bienveillante, Nelly; quand on juge à travers vos impressions, on est vraiment tenté de voir l'humanité moins laide.

— Comment, Hubert, s'écria Mlle de Sommerives, étonnée, est-il possible que tu sois prévenu contre notre voisine? Elle aime à s'amuser, c'est vrai; mais elle est au fond très charitable, et, sans qu'on s'en doute, elle en remontrerait à un grand nombre de nos châtelaines comme femme de ménage.

M. de Sommerives se mit à rire, et Hubert baisa la main de sa tante.

— Vous êtes comme Nelly, dit-il d'un ton demi-sérieux, demi-amusé. A vous deux, vous me feriez juger moins sévèrement Mme Herrison... Croyez-vous vraiment, Nelly, que cette femme ait du cœur?

Nelly ne répondit pas immédiatement. Pourquoi ressentait-elle une sorte d'angoisse en rencontrant les yeux gris d'Hubert pleins d'un intérêt inaccoutumé? Pourquoi voulait-il connaître son opinion sur Mme Herrison? Pourquoi hésitait-elle à répondre, comme si quelque chose de grave eût dû résulter de ses paroles, et pourquoi enfin avait-elle vaguement conscience d'être généreuse en se montrant sincère?

Elle laissa Hubert regarder ses yeux tranquilles, sachant bien qu'elle était maîtresse d'elle-même, et sûre qu'il n'y verrait pas même la trace des impressions étranges, intimes, mais si profondes et si mystérieuses qu'elle ne s'expliquait pas même dans le secret de son âme.

— Oui, dit-elle au bout de trois ou quatre secondes, je crois que Mme Herrison a du cœur. Je l'ai vue souffrir comme les gens légers ou égoïstes n'en sont pas capables... Sa vie n'a ni direction, ni but; mais je suis sûre, cousin Hubert, qu'elle est capable de s'attacher profondément et de donner du bonheur à ce qu'elle aime.

Il sourit sans répondre.

M. de Sommerives posa la main sur les cheveux de sa nièce.

— Cette enfant-là, dit-il, est pétrie de sympathie; tout ce qui souffre la conquiert.

— C'est que la souffrance n'est pas seulement pour moi un sujet de compassion : je la crois si sacrée, si féconde, que j'aime ceux qui sont capables de la ressentir, parce que je les crois capables d'en profiter... Mais nous restons là à causer, et l'heure du dîner a sonné... Tante Sylvie, laissez votre tricot, je vais préparer la table...

Elle aidait chaque jour à disposer le couvert. Les domestiques étaient vieux pour la plupart, et Hubert avait découvert depuis longtemps que chacun d'eux comptait sur elle pour remplir une part de sa tâche. Il aimait à la voir aller et venir, active, mais jamais bruyante, multipliant ses labeurs sans avoir l'air de se hâter. Quelque besogne qu'elle accomplît, elle prêtait à tout ce qu'elle touchait la grâce tranquille dont toute sa personne était imprégnée. M. de Sommerives, qui avait un faible pour l'antiquité, avait volontiers recours à toutes les comparaisons sacrées ou profanes qui lui paraissaient d'accord avec cette activité sans recherche, mais sans vulgarité, tantôt l'appelant Rébecca ou Rachel, tantôt évoquant le souvenir d'Hébé et de Nausicaa. Il excitait ainsi la surprise de sa sœur, qui ne comprenait pas qu'on pût rêver à de pareilles choses, parce que Nelly, comme une bonne enfant qu'elle était, dressait la table, ser-

vait les repas, trayait au besoin les vaches, et repassait les fichus de sa tante et les bonnets à dentelles de la vieille cuisinière.

M. de Sommerives trouvait plus d'écho chez Hubert qui, lui, crayonnait souvent, sur un album mystérieux, et sans que Nelly s'en doutât, cette gracieuse figure, la vie et le charme de la vieille demeure.

Ce soir-là, elle le vit glisser l'album dans sa poche, et dit en riant :

— Il faut que vous dessiniez bien mal, cousin Hubert, pour refuser ainsi de nous montrer vos œuvres. Vous avez dû croquer le château sous tous ses aspects.

— En effet... Vous examinerez mes dessins plus tard, quand ils seront revus et corrigés. Ceci est une collection d'ébauches au milieu desquelles je puis seul me reconnaître.

— Hubert dessine fort bien, dit Mlle Sylvie. J'ai vu de lui tout un album chez Mme Herrison ; demande à le feuilleter quand tu iras à Granlieu, Nelly, tu t'y connais mieux que moi, et ces vues d'Amérique t'intéresseront.

— Je n'y manquerai pas. Ah ! cousin Hubert, que vous êtes mystérieux ! Quel malheur que je découvre vos talents si tard ! Je vous aurais mis à contribution...

Elle avait parlé un peu étourdiment, mais elle s'interrompit en voyant sur le visage de son cousin un nuage de contrariété évidente, une contrariété plus intense que celle qu'il manifestait lorsqu'il s'agissait de la fabrique.

— Ne vous fâchez pas, dit-elle en souriant, je plaisantais, c'est bon pour moi de faire du dessin industriel...

— Ce n'est pas cela, Nelly ; mais il me serait désagréable que vous vissiez de mauvais dessins que Mme Herrison aurait dû brûler... Si vous tenez absolument à voir mes œuvres, j'ai ici des aquarelles que je vous remettrai demain ; elles sont peut-être moins indignes de votre attention.

— Vous êtes un mystérieux, Hubert, et je vous en veux de ne pas nous avoir fait part de vos talents. Je vous rappellerai votre promesse dès demain...

Malgré l'entrain de M. de Sommerives, la conversation fut languissante, ce soir-là. Nelly s'efforçait en vain de dominer une vague tristesse, qu'elle cherchait à attribuer aux scènes pénibles dont elle avait été témoin ce jour même ; Hubert était visiblement préoccupé, et les deux vieillards sentaient peser sur eux l'ombre de son prochain départ ; avec le genre de vie et les absences auxquels l'obligeait sa carrière, Hubert reviendrait-il à la Feuilleraie avant qu'eux-mêmes la quittassent pour le voyage dont on ne revient pas ?

Le lendemain, le petit enfant d'Annette fut conduit au cimetière. Sur l'étroit cercueil était placée, au grand étonnement des voisins, une couronne de fleurs blanches comme leurs yeux n'en avaient jamais vu dans les jardins du village ; Nelly suivit pieusement le convoi. Elle s'était fait un devoir de se mêler à la vie de tous les pauvres gens qui l'entouraient, et sa présence leur semblait une douceur, qu'il s'agît de pleurer avec eux ou de se réjouir de leurs rares bonheurs. Elle resta dans le cimetière après que la pauvre mère en larmes se fut éloignée. Elle erra parmi les croix qui lui retraçaient des noms familiers, puis revint près de la fosse déjà comblée, sur laquelle on avait placé les fleurs de Granlieu. Hubert se tenait debout à quelque distance.

— Voyez l'admirable couronne... on n'eût pu en faire de plus belle... C'est vraiment une pensée délicate...

Il la regarda un instant, et, sans répondre, désigna l'espace qui s'étendait autour d'eux ; un carré de terre tout planté de croix blanches et bleues.

— Vous avez dû connaître la plupart de ces petits, Nelly, dit-il avec une émotion contenue. Je suis sûre que presque tous ont reçu vos baisers, et que de là-haut ils vous sourient comme à une amie.

Elle le regarda avec un peu de surprise, et ses yeux devinrent humides.

— Oui, ce cimetière est pour moi un lieu familier, plein de souvenirs et aussi d'espérance... Ah ! si vous pouviez savoir quelles racines a ma vie dans ce village, et quel brisement ce sera un jour pour moi de le quitter !

— Si vous partez d'ici, ce sera avec un mari, je suppose, c'est-à-dire, ayant au cœur une affection dont les promesses parleront plus haut et surtout plus doucement que vos souvenirs et vos regrets.

Cela ne ressemblait pas à Hubert de parler ainsi. Nelly se sentit surprise et involontairement émue, mais elle secoua la tête.

— Je ne quitterai ce pays que quand Dieu aura appelé à lui mon oncle et ma tante. Et encore ! Peut-être me sera-t-il donné d'y trouver un coin bien modeste pour y vivre en paix.

— Nos parents désirent votre bonheur, Nelly.

— Et mon bonheur sera d'être près d'eux tant qu'ils me seront laissés.

Il y eut un silence.

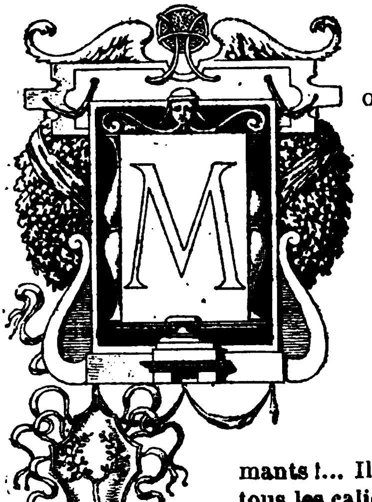
M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

LE LÉPREUX

(Conte du Moyen âge)

I



Mon Dieu! que c'est beau le réveil du jour et le réveil du printemps dans la forêt!... Une émeraude naît au cœur de chaque bourgeon qui éclate; dans chaque goutte de la rosée, c'est un diamant qui scintille... Que de diamants!... Il y en a au fond de tous les calices, dans le pli de chaque brin d'herbe... Il en tremble à tous les pétales des fleurs sauvages. Plus belle et plus riche qu'une reine, la nature revêt ses atours de fête et, pour célébrer le renouveau, c'est une universelle chanson qui s'échappe de tous les nids perdus dans la ramée fraîche éclose.

Ne demandez ni au riche, ni à l'heureux s'ils ont joui jamais de cette fête... Leur cœur, saturé de plaisirs, l'ignore; mais c'est la fête des déshérités, et celui qui souffre, toujours seul, sent son âme comprimée se dilater à cette immense et intangible joie.

Le lépreux s'est traîné hors de sa cellule, misérable baraque de planches à peine jointes, plantée entre quatre grands chênes qui, eux, géants pitoyables et bons, ne lui ont jamais mesuré leur ombre protectrice.

Sa face terreuse, masque livide d'un mort vivant, s'éclaire d'un fantôme de sourire... Oui, ces pauvres lèvres tuméfiées, bleuies, ulcérées, avec des fissures saignantes aux commissures, savent encore le divin sourire.

Il reste donc une jouissance à ce malheureux, aux trois quarts trépassé, qui voit la terrible faux du Temps attaquer sans relâche, l'une après l'autre, ses articulations.

Il jouit de ce que Dieu a fait de plus exquis au monde; d'ailleurs, c'est pour les plus souffrants que Dieu l'a fait.

Son regard se pose, charmé, sur l'églantine rosée que reflète, — miroir liquide, — l'eau courante du ruisseau, et cette contemplation ne le rend pas jaloux... Il ne songe pas que sa beauté s'est à jamais flétrie, semblable à la fleur d'hier qui pend, desséchée, au bout de la branche.

Il écoute, l'oreille avidement tendue, le concert qui s'élève de tous les petits abris de mousse et d'herbe sèche, chaudement, patiemment duvetés; nulle amertume n'emplit son cœur. Lui, sans foyer, sans famille, esseulé pour le reste de ses jours, il n'en veut point aux gais habitants de sa solitaire patrie, de ce que, plus fortunés que lui, ils aient un si doux nid.

Sur la mousse, frais et moelleux tapis de velours, il étend ses membres exsangues couverts par places de larges taches grisâtres, sanieuses, au reflet ardoisé.

Ses doigts, qu'agite le sénile tremblement des êtres épuisés, ont laissé échapper le bâton sur lequel s'appuyait sa marche chancelante.

A la fois heureux et lassé, le lépreux reste là, sous le soleil que tamisent les petites feuilles vertes et menues qui viennent de pousser aux branches rouges de sève; les rayons tièdes et lumineux qui l'enveloppent le pénètrent, le réchauffent, lui rendent l'illusion de la santé enfuie sans retour.

O soleil d'avril, qui ramènes aux arbres morts la sève bouillonnante, les bourgeons d'où s'élancent les feuilles pressées avec une hâte d'écoliers s'échappant de leur prison, soleil printanier qui fais revivre l'insecte endormi sous la terre et qui étoiles de pâquerettes au cœur d'or le vert gazon des prairies, comme il te salue avec ivresse, le lépreux qui avait pensé, durant les sombres jours de la saison glacée, qu'il ne te reverrait jamais!

Buvant l'air, les lèvres entr'ouvertes, les yeux clos, il avait appuyé son coude au tronc d'un gros ormeau renversé, et, sur sa main ouverte, il reposait sa tête aux cheveux bruns et bouclés, seule beauté de ce corps infortuné qu'eût épargnée la hideuse lèpre.

Des heures, il resta ainsi, engourdi dans ce bien-être tellement inaccoutumé, qu'il en éprouvait une sorte de griserie.

Nulle horloge, dans la forêt silencieuse, ne mesurait la marche des heures.

Sur les vertes frondaisons, le soleil montait lentement; dans l'air voltigeaient en cercle au-dessus du ruisseau les libellules aux ailes de gaze, au corps gracile, annelé de bleu ou de rouge; quelques fils de la Vierge s'accrochaient

aux branches remontantes des buissons; affaissées, un peu molles, les feuilles se penchaient, alanguies par la buée tiède s'élevant du sol...

Des exclamations, cris, rires jeunes et joyeux éveillèrent soudain le lépreux.

Il ouvrit les yeux et les referma comme pour retenir un rêve, une vision, un enchantement aussi fugitifs que le bonheur.

Une voix rude d'écuyer ou de valet lui apprit que son rêve était une réalité, et, de même que toutes les réalités, mêlé d'amertume.

— Madame, prenez garde, disait l'homme effaré, obséquieux, reculez... reculez vite... c'est un lépreux !...

Et s'adressant, plein d'arrogance, au malheureux qui s'était instinctivement redressé, étourdi, chancelant :

— Holà ! lépreux... loin d'ici, et vite !... Par les cornes du diable ! que fais-tu de ta crécelle ?

Le temps n'était pas assez éloigné où le quasi-moribond au hideux aspect avait été un fier seigneur, pour qu'il en eût oublié l'orgueil et les colères.

Sa main déformée se crispa sur son bâton comme sur la poignée d'une épée, et menaçant :

— Je suis ici chez moi, prononça-t-il avec une hauteur que sa misère rendait vraiment majestueuse. C'est aux vivants à ne point venir troubler le repos des morts.

— Misérable insolent ! si je ne craignais ton contact !...

— Silence, Landry !... intervint une voix de femme de l'accent dont on dit : « Tout beau ! » à un chien. Silence ! cet homme a raison.

En dépit du ton impérieux, le timbre de cette voix, vibrant, harmonieux, musical, charmait l'oreille.

Le lépreux regarda, surpris, celle qui prenait sa défense et, une seconde fois, ébloui, il referma les yeux.

De tout le groupe brillant de seigneurs et de nobles dames, débouchant d'une allée de la forêt, il n'avait vu que la jeune fille qui venait de parler. Mais c'était véritablement une vision enchanteresse.

Si grande et si mince, avec sa taille svelte emprisonnée dans le justaucorps de brocart aux fleurs lamées d'or ; ses petits pieds chaussés de poulaines dont la pointe dépassait le bord de sa jupe traînante ; le voile transparent du hennin se jouant sur ses épaules parmi les longues tresses d'une riche teinte ambrée; baignée dans l'éclatante lumière et comme nimbée par un rayon de soleil, elle semblait plutôt un elfe, un ange, qu'une créature humaine.

Son fin visage aux traits délicats, à l'ovale allongé, s'illuminait de deux yeux à la fois clairs et profonds, et si fiers que tout regard devait se baisser devant eux.

— Il a raison, reprit-elle en levant plus droite encore sa tête altière; c'est nous qui avons envahi sa retraite. Et tu es un lâche, Landry, d'insulter ainsi un malheureux sans défense. Ce n'est pas quand on s'adresse aux faibles, mais aux grands, qu'il est noble et courageux de parler avec hauteur.

Ce disant, elle toisait, presque méprisante, les beaux seigneurs, compagnons de sa promenade, qui, blêmes, suant la peur, se reculaient, la laissant seule en face du lépreux.

L'écuyer courbait la tête devant la dure leçon, dépité, furieux, mais mâté, et n'osant pas plus regimber qu'un mulet sous le bâton.

— Madame, hasarda le plus brillant, le plus élégant des damerets, vous êtes bien imprudente... une telle station auprès... Si Landry donnait l'ordre d'amener nos montures ?...

La jeune fille haussa les épaules

— S'il vous plaît, prince, de reprendre votre destrier, faites, vous êtes libre, dit-elle avec indifférence. Je ne vous retiens point.

— Mais ne savez-vous pas qu'il y a péril...

Le lépreux tressaillit, et intervenant vivement :

— C'est vrai, oh ! c'est vrai, mon Dieu ! fit-il en joignant les mains avec angoisse. Pardonnez-moi, madame, de l'avoir oublié... de vous avoir involontairement exposée... mais, voyez-vous, j'ai perdu la tête !... Depuis six ans, — une éternité ! — nul ne s'est approché de moi comme vous le faites, sans terreur... Et le premier être humain qui ne se retire pas de moi avec dégoût, c'est vous... vous si bonne et si belle... J'ai cru que le ciel s'ouvrait... mais... pardonnez-moi, je m'éloigne.

La belle jeune fille considérait pensivement le malheureux.

A mesure qu'il parlait, d'une voix tremblante et brisée, elle sentait une immense compassion envahir son cœur et des larmes sourdre sous ses paupières.

— Six ans ! répéta-t-elle lentement... une éternité... six ans de solitude et de souffrances ! Pauvre infortuné !...

Son fier regard s'adoucissait étrangement sous ce voile de pleurs qu'y faisait monter la pitié.

— Non, ne vous éloignez pas, reprit-elle avec une grande bonté, en arrêtant d'un geste le mouvement de retraite du lépreux. Parlez-moi encore. S'il vous est doux de converser avec quelqu'un de vos semblables, de ceux dont un mal impitoyable vous tient séparé depuis si longtemps, pourquoi fuir aussi vite ?

— Pourquoi !... On vous l'a dit, ma seule approche est une menace pour votre santé, pour votre beauté, pour votre vie...

— Ce qui n'est qu'une menace me laisse sans effroi, car elle peut être vaine. Je crois que Dieu nous protège mieux que notre prudence. Ainsi ne vous dérobez pas à cause de moi. Ne peut-il

donc être à votre cruelle maladie aucun adoucissement? Des soins assidus, du bien-être ne vous soulageraient-ils pas?... Dites un mot... J'ai puissance et richesse... J'aimerais les employer à guérir une souffrance.

Le lépreux cacha sa tête entre ses mains.

Un soupir, rauque et profond comme un sanglot, souleva sa poitrine et, tout bas, si bas que pour l'entendre la jeune fille dut courber vers lui sa taille souple :

— Ne faites rien, non, vous ne pouvez rien pour moi, que partir... vous éloigner... Partez... mais partez donc! balbutia-t-il. Ne comprenez-vous pas que votre céleste bonté m'est plus cruelle que les injures de ce valet? Après que l'éclair a brillé, la nuit d'orage ne redevient-elle pas plus noire et plus désolée que jamais? Tout à l'heure encore, je trouvais des charmes au lieu de mon éternel exil... Désormais, il n'en gardera plus pour moi... vous aurez tout emporté...

— O mon Dieu!...

— Voyez, on amène votre haquenée... Ceux-là ont peur, ils ont raison. Suivez-les, fuyez le misérable lépreux, abandonnez-le à sa solitude sans fin. Par pitié, ne me parlez plus! Je ne veux plus entendre le son de votre voix... Ou plutôt... un mot, un seul. Laissez-moi le nom de celle dont l'angélique charité pleura une heure sur ma misère...

Des larmes ruisselant sur ses joues pâles, la belle jeune fille se pencha vers le malheureux :

— Je me nomme Ghislaine, murmura-t-elle de sa voix musicale, divinement apitoyée.

Puis, sans l'aide de personne, sautant brusquement en selle, elle enleva d'un coup de cravache son bel alezan et, sans se soucier de savoir si son escorte la suivait, elle disparut au premier carrefour, derrière le lacis des branches.

Le lépreux, retombé dans son isolement, ne put demeurer dans la verte clairière où ses membres fatigués avaient trouvé un si bienfaisant repos.

Le ruisseau, dont le murmure prenait à ses oreilles la douloureuse consonnance d'un long sanglot, lui renvoyait, — amère ironie! — sa lamentable image à côté de l'églantine, dans toute la fraîcheur de son épanouissement.

La gaîté des oiseaux ouatant le nid qui allait abriter leurs amours et protéger bientôt la couvée, lui faisait mal au cœur et l'irritait.

Il se traîna, épuisé, les forces perdues, jusqu'à sa branlante cabane, tira la porte après lui; et, affalé sur un escabeau, la tête pendante et l'œil atone, il se prit à rêver douloureusement à la fugitive vision si vite évanouie, à cette fière inconnue qui avait nom Ghislaine, avait pleuré sur lui et parlait à un prince avec une si hautaine indifférence.

II

Renfermée dans son oratoire, la duchesse Ghislaine rêve aussi.

Elle songe que, depuis qu'elle est au monde, elle n'a jamais connu que le bonheur.

Ainsi qu'elle l'a dit au lépreux de la forêt, elle a richesse et puissance; nulle beauté n'égale la sienne; le vieux duc Gérard de Roussillon, son aïeul et son tuteur, n'a d'autre occupation que de satisfaire à tous les caprices de l'enfant; il gouverne pour elle le duché, mais il attache plus de prix à un de ses sourires qu'à l'hommage-lige de tous ses vassaux.

Il vient de la fiancer au prince Ferdinand d'Aragon, et, un jour prochain, brilleront sur les cheveux dorés de l'Infante Ghislaine les escarboucles d'une couronne royale, car les parents du prince sont chargés d'ans et d'infirmités.

Pourquoi donc le cœur de l'heureuse créature se serre-t-il si douloureusement?

C'est que, pour la première fois de sa vie, elle a vu de près le malheur, la pauvreté, le délaissement dans ce qu'ils ont de plus cruel et de plus affreux.

Et elle se demande avec angoisse comment il se fait que Dieu, — justice infaillible, cependant, — ait ainsi donné à l'une de ses créatures tant de joies, à une autre tant de douleurs!

Sa pensée, malgré elle, revient sans cesse à ce cadavre ambulant qui s'est dressé devant ses yeux, là-bas sous les ombrages verdoyants de la forêt, à cet homme défiguré, épuisé à un tel point que sur ce visage, livide et ravagé, on ne puisse plus mettre aucun âge, mais qu'elle devine jeune, cependant.

Ah! que n'est-il un vieillard près de la tombe! La mort lui serait moins horrible sans doute que la perspective de nombreuses années désolées, pareilles à ces six années lentement écoulées, loin de tout être vivant, de tout regard attendri, de tout cœur compatissant.

Maintenant il disait qu'ayant entrevu Ghislaine, il ne pourrait l'oublier et que son mal lui en paraîtrait plus amer encore... Est-ce que... vraiment... le temps n'effacerait jamais ce cuisant souvenir d'une heure trop douce parmi les heures désespérées?...

Hélas! Ghislaine ne pouvait se le dissimuler, l'oubli ne vient qu'aux heureux, à ceux que distrait sans cesse le renouvellement des plaisirs... Mais dans le silence et l'isolement perpétuels, le cœur ne sait que souffrir... et se souvenir.

Une souffrance de plus à ce malheureux être, dont l'existence n'était déjà qu'un tissu de souf-

francs!... L'âme de Ghislaine éprouvait à cette seule pensée presque un remords : elle s'en voulait d'avoir, elle, l'insolemment heureuse, troublé la solitude du lépreux, et mis un regret après tant de regrets dans cette vie décolorée.

Le duc Gérard, entré sans bruit dans l'oratoire, contempla un instant le beau visage de la fille de son fils et ses sourcils se froncèrent légèrement.

D'où venaient donc l'ombre projetée sur ces traits charmants, et le nuage humide obscurcissant ces yeux si clairs, où jamais le vieux duc n'avait vu que sourire et malicieuse gaîté?

Le vieillard caressa, soucieux, la barbe longue et blanche qui s'épandait en flots neigeux sur le velours violet de sa simarre fourrée de vair.

Quel chagrin faisait pleurer sa Ghislaine, du chemin de laquelle il écartait si soigneusement les pierres et les épines? Le prince Ferdinand lui aurait-il déplu? Un de ses oiseaux favoris avait-il déserté la volière, ou bien Ralph son bel épagneul était-il malade?

Le bruit de la porte, celui des pas du duc Gérard ne tirant pas la jeune fille de sa profonde et triste songerie, il fallut que le vieillard parlât.

— Enfant, qu'avez-vous? souffrez-vous? demanda-t-il presque tremblant. Qui a osé ici vous faire de la peine au point de pâlir vos joues et d'effacer de vos lèvres le sourire qui est toute la joie de votre aïeul?

Ghislaine tressaillit, se leva d'un bond et courant au duc, noua ses deux bras en collier autour de la tête chenue.

— Je suis trop heureuse... J'en ai honte et j'en ai peur! glissa-t-elle tout bas, oppressée, dans l'oreille complaisante, avidement tendue vers ses lèvres roses.

— Ô ma petite fille, l'étrange souci! se récria le vieux duc, mi-réjoui, mi-inquiet d'une si extraordinaire préoccupation. Et de quand est-il né en cette mignonne cervelle?

— De tout à l'heure. Je suis triste depuis ma promenade en forêt. Si vous saviez!

— Le prince se serait-il montré discourtois? Quelqu'un des gens aurait-il refusé de vous obéir?...

Ghislaine eut un geste lassé.

— Oh non! dit-elle avec un regret inavoué et presque de l'amertume dans l'accent. Il n'y a pas un pli dans mes feuilles de roses. Rien ne me manque... tout le monde est pour moi plein d'égards, de respect, de tendresse...

— Souhaiteriez-vous donc, fantasque enfant, qu'il en fût autrement?

— Non, mais que toutes les créatures de Dieu eussent part égale sous le ciel bleu et le soleil d'or... Pourquoi y a-t-il des déshérités?

— Hum! fit le duc, — qui pensa à part lui que les enfants ne devraient point grandir, puisque en grandissant ils cherchent des réponses à d'insolubles problèmes; — hum! ceci doit être de la théologie. C'est à notre docte chapelain qu'il faudrait le demander. De tout temps, j'ai vu de par le monde des riches et des pauvres. Je crois que le Christ a voulu que les pauvres fussent là pour recevoir, les riches pour donner.

— Ah oui! dit Ghislaine, c'est vrai... Comme ce doit être bon de donner!

— Vous avez l'âme généreuse, ma fille. Demain, je ferai venir de pauvres vieillards, des veuves nécessiteuses, de petits orphelins. Voici une escarcelle pleine d'or. Vous ferez largesse. Etes-vous contente?

— Oui, mon aïeul, fit-elle avec un si vif épanouissement de bonheur, que le vieillard la quitta rasséréné.

Mais quand il fut parti, la duchesse Ghislaine se reprit à rêver, dans le rayon bleu que le vitrail de l'ogive projetait sur son visage d'ange.

— Et avec *cela*, murmura-t-elle en posant sa main sur son cœur qui battait vite et fort, avec *cela* aussi peut-on faire largesse?

III

Ghislaine a vidé entre les mains des pauvres l'aumônière du duc Gérard qu'elle balance maintenant, légère, entre ses doigts mignons.

Que de sourires sa charité a fait naître chez ceux qui ont tant de fois connu les tourments de la faim, que leur bouche en a gardé un pli si douloureux!

Que de larmes séchées dans les yeux des mères qui voyaient, — sans pouvoir y porter remède, — des enfants adorés s'étioler, se flétrir, entre leurs bras impuissants!...

Oui, elle a goûté la joie de donner. Cependant à cette joie se mêle encore une ombre de mélancolie.

Une seule misère restera-t-elle inconsolée, un seul malheur irrémédiable, un seul être voué à jamais au plus cruel de tous les abandons?...

— Monseigneur mon aïeul, demande Ghislaine de sa voix la plus caressante au vieux duc qui la regarde, charmé, revenir vers lui les mains vides, son beau regard brillant, ses lèvres entr'ouvertes par le souffle de la plus généreuse émotion, — m'octroierez-vous présentement encore une grâce?

— Ai-je su jamais vous en refuser aucune? Tout mon bonheur n'est-il pas fait du reflet du vôtre?... Que souhaitez-vous, Ghislaine?

— Oh! une chose si aisée! me rendre seule, à pied, en pèlerinage à Notre-Dame de Toutes-Aides, dont le prieuré est si voisin.

— C'est bien près de la forêt, enfant... L'ombre

et la verdure vous tenteront... vous vous y aventurerez, et...

— J'emmènerai ma nourrice... elle est forte et fidèle, Mathie... vous me confierez à elle.

— Vous le voulez donc bien?... Enfin, allez, ma Ghislaine; mais n'oubliez pas que votre vieux père s'inquiète quand vous lui manquez trop longtemps.

— Je ne m'attarderai pas. O cher aïeul! que vous êtes bon et que je vous aime!

. . . .

Leste et joyeuse, la jeune duchesse franchit les degrés du perron.

Elle a jeté sur son bras l'aumusse doublée d'hermine, sans laquelle une noble dame ne saurait sortir, enroulé autour de son cou le voile de gaze brochée de sa haute coiffure en résille d'or, et elle gourmande, impatiente, Mathie, la nourrice, trop lente à revêtir la grande cape de droguet par dessus sa cotardie.

La paysanne se laisse gronder, contente tout de même, ne fût-ce que de marcher dans les pas de la belle et fière châtelaine que tout bas, avec la tendre familiarité des serviteurs dévoués, elle appelle encore *sa fille*.

Ne dirait-on pas que la duchesse Ghislaine a des ailes?

L'agile et robuste paysanne a peine à la suivre, et la voici déjà rendue au vénéré sanctuaire de la Madone.

A genoux sur les dalles de pierre de l'étroite chapelle, elle lève son beau regard, plein de prière, vers la Dame de Toutes-Aides. Le reflet des vitraux aux éclatantes couleurs nimbe d'une gloire irisée son jeune front.

— Nourrice, fait-elle d'une voix discrète, en se relevant après une courte mais fervente oraison; dis, tu vas m'attendre ici...

— Où donc encore voulez-vous aller, madame?... Monseigneur Gérard — que Dieu garde! — m'a recommandé si chèrement...

— De veiller sur moi?... Eh bien! comment peux-tu le mieux faire qu'en priant pour ta petite duchesse? Dis ton rosaire, ma mie; je serai de retour avant qu'il soit terminé.

— Mais... ma chère fille...

Mathie ne put répliquer davantage. Comment le faire?... Un si doux baiser lui avait clos la bouche.

Et maintenant Ghislaine, d'un pas rapide, foule l'herbe épaisse de la forêt.

Elle a bien reconnu l'allée parcourue une seule fois, cependant, et délibérément marche jusqu'à la clairière que traverse le ruisseau limpide.

Un pli inquiet fronce ses fins sourcils; ce n'est pas la solitude du grand bois qui l'effraie, c'est qu'elle craint de ne pas rencontrer celui qu'elle cherche.

Il est là!... ainsi que la première fois, assis, pensif, immobile, à la même place.

Mais quelle insondable tristesse au fond de ces yeux atones qui, sans la voir, regardent l'eau glisser entre ses berges fleuries!

Et comme soudain le cœur de la duchesse Ghislaine, serré, navré, palpite à cette vue!

Que va-t-elle dire?... Toutes les douces et calmes paroles de consolation naïvement préparées dans son esprit pour cette entrevue sont si loin de sa pensée qu'elle ne peut plus les ressaisir.

Silencieuse, indécise, elle s'arrête, ne sachant comment annoncer sa présence.

Mais voilà que le lépreux, attiré par une sorte d'influence magnétique, a relevé les yeux et rencontré ceux de Ghislaine fixés sur lui, mouillés de larmes.

Il balbutie :

— C'est encore, c'est toujours mon rêve qui me poursuit... O mon Dieu! ne me réveillez pas!...

— Ce n'est pas un rêve, dit-elle doucement d'une voix un peu tremblante. C'est bien moi, Ghislaine. J'ai voulu venir. J'avais tant de peine à la pensée de votre isolement, de vos souffrances... Je n'ai pu y résister... Vraiment, ne voyez-vous donc âme qui vive?

— Parfois, j'entends des fanfares joyeuses, des abois de chiens, un galop de chevaux qui fait résonner le sol et craquer les branches mortes. A travers les arbres, au loin, je vois passer la chasse : le pauvre cerf poursuivi, la meute hurlante, les hommes, la trompe aux lèvres, l'épieu en arrêt, le tout emporté dans un vertigineux tourbillon. D'autres fois quelques paysans, de pauvres forestiers traversent les fourrés d'alentour, se rendant à la ville, au marché... ils fuient à mon approche.

— Et c'est tout?... Jamais plus personne?

Une expression de gravité sereine adoucit les traits du lépreux.

— Ah si! fit-il d'une voix profonde, j'ai Dieu! Pour les fêtes de Pâques, de Noël, de tous les Saints, de la Mère du Christ, l'abbé du monastère voisin m'apporte la sainte Hostie. Mes jours de bonheur sont rares, mais ils sont beaux.

La duchesse Ghislaine demeura un instant muette, comme frappée de respect.

Puis, sans transition :

— Vous n'avez plus votre mère? demanda-t-elle.

— Si elle vivait encore, elle ne m'eût point abandonné. Ne savez-vous pas que rien ne rebute le dévouement d'une mère?...

— La mienne mourut en me donnant le jour, mais l'aïeul qui m'éleva me chérit comme eût pu faire la plus tendre des mères. Rien ne lui

coûte pour satisfaire sa Ghislaine, cela est vrai. Et... Dieu ne vous a-t-il pas donné de sœur ?

— Non, deux frères seulement que mon effrayante infirmité a éloignés de moi pour toujours.

— Ils sont donc bien lâches ! Une sœur, j'en jurerais, n'aurait pas agi de la sorte. Ne vous est-il pas arrivé de rêver à cette tendresse douce et forte, et constante, de la sœur pour le frère et n'avez-vous pas souhaité quelquefois une semblable consolation ?

— Quel est le malheureux que sa folie n'emporte pas, aux heures de faiblesse, de rêverie, sur les ailes de l'illusion ?... Mais si vous saviez, madame, combien est cruel le réveil, ah !... Ghislaine... vous ne me parleriez pas ainsi.

— Ecoutez, reprit-elle lentement comme pesant ses mots. Hier, j'étais triste... Je suis riche, — vous l'ai-je dit ? je ne le crois pas ? — riche à ce point qu'une montagne d'or ne m'éblouirait pas. J'en ai tant vu ! Le duc Gérard, mon aïeul, n'a pas dit non une seule fois à la plus étrange de mes fantaisies, tant il redoute une larme au bord de ma paupière. Je suis choyée, gâtée, parée à l'égal d'une idole. Je n'ai qu'à désirer pour tout obtenir... on m'offre un trône, l'amour d'un prince... Mon aïeul dit que je suis belle à miracle, ma nourrice baiserait la trace de mes pas. Je me suis demandé avec angoisse pourquoi tant de bonheurs amoncelés sur ma route, pourquoi tant de sourires, de fleurs dans ma vie, et pourquoi à vous de si longues souffrances, l'esseulement, l'abandon, les rebuts ?... Mon cœur en éclatait. Un mot de mon aïeul m'a consolée : il m'a dit que Dieu avait mis ici-bas les riches pour donner, les pauvres pour recevoir...

— Ghislaine !

— Je puis donner. Ce matin, mon escarcelle d'or a fait bien des heureux... Et que j'étais moi-même heureuse de l'épanouissement de ces pauvres visages d'affamés ! Je voudrais illuminer le vôtre.

— Croyez-vous que ce soit possible ? Que me fait, à moi, l'or ?

— Je le sais et ne vous en offre pas. Mais le dévouement, la tendresse d'une sœur que jusqu'ici le ciel vous a refusée...

— Ah ! vous vous jouez de moi !

— Non, oh ! non. Je vous le jure.

— Alors, c'est de la folie, une folie de générosité...

— Mais non, c'est si simple ! Si vous le vouliez, de temps en temps, je viendrais vous voir, vous entretenir de votre passé, qui fut brillant et glorieux, n'est-ce pas ? car je devine que vous fûtes un vaillant capitaine, — votre apostrophe à Landry était faite d'un tel ton de commandement ! — Nous deviserions du present qui peut vous être doux encore, de l'avenir...

— L'avenir ?...

— Jusqu'au dernier jour, Dieu ne laisse-t-il pas en notre âme ce suprême trésor des malheureux : la divine espérance ?... Dites... acceptez-vous ?

— C'est impossible !.. Vous, duchesse, riche, adorée, bientôt reine, venir me voir, me consoler !... D'abord, vous ne le pourriez pas longtemps, et... après, quand vous ne viendriez plus...

— Eh bien ?...

— Où trouverais-je la force de vivre ? Déjà, vous avez trop fait, hélas ! je ne puis plus que souhaiter de mourir.

— Ne parlez pas ainsi. Voulez-vous donc me faire pleurer ? Je m'en vais, il le faut, car j'ai promis au duc Gérard de rentrer tôt, mais je reviendrai... Ne cherchez pas à prévoir dans l'avenir des douleurs qui ne viendront peut-être jamais. Ne gâtez pas la joie présente par l'évocation des adieux possibles... Je reviendrai, je vous le promets, croyez en moi. — Ah ! je vous ai laissé mon nom, moi, mais vous ne m'avez pas dit le vôtre.

— Quand j'étais encore au nombre des vivants, murmura le lépreux d'une voix étouffée, je m'appelais Roger.

La duchesse Ghislaine tendit sa petite main longue et blanche.

— Au revoir, Roger, dit-elle.

Eperdu, le malheureux tomba à genoux, prit cette main généreuse, et déjà il la portait à ses lèvres, mais il la laissa retomber avec une sorte d'épouvante et voila son visage de ses doigts tremblants.

Alors Ghislaine, emportée par un mouvement plus rapide que la pensée, plus puissant que la volonté, se pencha et, comme une sœur, effleura d'un baiser le front courbé du lépreux.

IV

En la grande chambre du duc Gérard, dont il a fait sortir les capitaines et les gens d'armes qui forment son habituelle compagnie, Ghislaine est seule avec son aïeul.

Elle a fait retomber les lourdes tentures de damas qui masquent les portes de chêne aux vantaux massifs, puis elle vient s'agenouiller sur un carré de soie, près du fauteuil ducal, et elle appuie sa tête blonde sur les mains croisées du vieux seigneur.

— Ma petite fille, qu'avez-vous donc de si mystérieux à me dire ?

La jeune fille réfléchit un instant avant de parler. Un peu de rouge a monté à ses joues, en même temps qu'une secrète angoisse la serre à la gorge.

— Monseigneur, demande-t-elle d'un accent légèrement voilé, si j'épousais le prince Ferdinand d'Aragon, je ne demeurerais plus près de vous ?

— Non, ma chère fille, — et la voix du vieillard se trouble à son tour ; — un nouveau pays, de nouvelles tendresses, une seconde famille seront vôtres... Je resterai seul, — et bien triste ! — en ce vieux château dont toute la joie sera envolée. Ainsi le veut la vie. Mais vous, Ghislaine, vous serez heureuse... le prince vous aime...

Elle secoua la tête et, questionnant encore :

— Si moi, je ne l'aimais point, par hasard, me contraindriez-vous à l'épouser ?

— Vous contraindre ? ô ma petite-fille, avez-vous cru que je le pourrais essayer ?... Si le prince Ferdinand ne vous agrée plus, — il me semblait pourtant qu'autrefois vous l'aviez bien accueilli, — nous lui rendrons sa parole, nous reprendrons la nôtre. S'il le fallait, nous lui abandonnerions des terres et des villes... Je morcellerais plutôt la duché... mais contraindre votre cœur !... J'ai promis à mon fils, à votre pauvre mère que je vous protégerais, que je vous aimerais pour eux deux. Ai-je bien tenu parole ?

— Vous êtes la bonté même ! — Et... maintenant, si je me voulais enfermer en un cloître comme celui des Pauvres-Dames de Sainte-Claire d'où l'on ne sort même pas pour mourir et où l'on ne voit plus jamais personne des siens,... mon aïeul, m'en bailleriez-vous licence ?

Le vieux duc frissonna ; un profond soupir souleva sa poitrine oppressée, et son regard, sous ses épais sourcils, s'angoissa.

— Si vous ne deviez être heureuse que là, Ghislaine, prononça-t-il avec effort, je ne vous refuserais pas mon consentement.

Ghislaine baisa la chère main sur laquelle son front s'appuyait.

— Et si je souhaitais de me faire sœur hospitalière, et d'aller en une léproserie soigner les lépreux, comme fit la duchesse Elisabeth de Thuringe après la mort du landgrave son époux, y consentiriez-vous encore, mon aïeul ?..

Les joues du vieux duc de Roussillon devinrent aussi blanches que sa barbe et sa chevelure neigeuses.

— Ce serait suivre l'exemple d'une sainte, dit-il très bas, en s'efforçant de raffermir le timbre altéré de sa voix. A Dieu ne plaise que mon faible cœur y mette opposition. Je sais que je dois vous perdre, ma Ghislaine, et que l'heure est proche si elle n'est encore tout à fait venue. Ma tendresse pour vous fut immense... humaine, elle ne peut être exempte d'égoïsme... J'avais fait de vous l'espoir de mes derniers ans... Aujourd'hui, le sacrifice va l'épurer.

— Oh ! que vous êtes grand, noble et bon, monseigneur !...

— Eh bien ! présentement, que voulez-vous faire, Ghislaine, car voici l'instant, je le sens, n'est-ce pas, voici l'instant qui va décider de votre avenir ?...

La jeune duchesse s'était levée. La richesse et l'élégance de sa haute taille s'accusaient nettement sur le fond lumineux d'une des larges fenêtres en face de laquelle elle se trouvait placée.

— Mon aïeul, dit-elle d'un ton solennel, je sais à cette heure toute l'étendue de votre amour pour moi ; d'ailleurs, avais-je besoin d'apprendre ce que depuis si longtemps j'avais deviné ? De mon côté, j'ai tâché toujours d'être votre joie, votre consolation, de vous rendre en caresses, en sourires, vos exquises et constantes bontés. J'ai voulu être pour vous et le fils et la fille que le ciel vous avait retirés. Y ai-je réussi ?

— Oh oui ! ma Ghislaine. Vous avez réchauffé et fleuri mon vieux cœur, comme le doux soleil printanier qui se joue sur le donjon ruiné fait éclore de délicates et odorantes fleurs jusque sur les pierres branlantes des créneaux démantelés. Jamais une peine ne m'est venue de vous, et la première que vous me causerez, ce sera celle de votre départ quand vous me quitterez.

— O cher père de mon père ! mon cœur saignera autant que le vôtre !

— Ainsi vous allez vous éloigner !...

— Mon aïeul, vous vouliez bien me donner au prince Ferdinand... il m'eût emmenée bien loin d'ici, de l'autre côté des montagnes, qui auraient élevé entre nous une barrière presque infranchissable... Vous vouliez bien me laisser entrer au monastère de Sainte-Claire où les religieuses dénuées de tout ne gardent d'autre bien que Dieu seul... Mon grand-père, je ne veux pas épouser le prince d'Aragon, car je ne l'aime point. Je ne puis entrer chez les Pauvres Dames, car je ne saurais dire à Dieu que je l'aime uniquement .. J'ai un amour dans le cœur, il embrasse les plus déshérités entre les déshérités de ce monde. Je ne saurais jurer au Sauveur Jésus de passer ma vie dans la contemplation de sa divine beauté, c'est en mes frères souffrants que je vois son céleste visage... il faut à ma charité un objet tangible... mon cœur ne va pas vers ceux qui n'ont rien à envier, mais vers les malheureux, vers ceux qui manquent de tout... qui n'ont ni famille, ni patrie, qui, à un mal impitoyable, voient pour comble de misère s'ajouter les tortures, dans une solitude effrayante, d'un exil qui n'aura d'autre terme que la mort... J'ai rêvé d'adoucir, de consoler, d'ensoleiller leurs derniers jours.

— Ghislaine, interrompit enfin le duc Gérard d'une voix haletante, de quels malheureux voulez-vous parler ?

Elle mit, câline et tendre, sa tête entourée de la lumineuse auréole des cheveux d'or, sur l'épaule du vieillard.

— Monseigneur mon père, vous m'avez dit que suivre l'exemple d'Elisabeth de Hongrie, ce serait suivre l'exemple d'une sainte... vous fûtes toujours un modèle d'honneur et de chevalerie... vous ne reviendrez point sur votre parole.

— Ma fille, je tremble de deviner... Non, ce n'est point possible, vous ne songeriez pas à quitter tout ce qui vous est cher pour consacrer votre vie à soigner ces hommes que mine une incurable, une terrible... une contagieuse infirmité.

Ghislaine se redressa. Son regard devenu soudain d'une étrange profondeur s'illumina d'un rayonnement surnaturel.

— Ecoutez-moi, mon grand-père, dit-elle d'une voix grave et pénétrante en croisant l'une sur l'autre ses mains d'ivoire. Je vous veux faire mon entière confession. Le hasard d'une promenade me mit pour la première fois de ma vie en face d'un lépreux. Tous ceux qui m'accompagnaient s'écartèrent, moi pas. Un irrésistible élan me portait au contraire vers celui que tous fuyaient avec horreur... Nul ne songeait donc à l'atroce douleur que devaient causer à l'infortuné la répulsion, les rebuts de ses semblables... Il n'y a donc plus de pitié dans le monde!...

— Ma chère petite fille, il est sage de protéger la santé publique, la vie de tous... La loi que vous trouvez inique est, hélas! nécessaire.

— Mais pourquoi l'appliquer avec une si impitoyable rigueur? se récria la jeune duchesse avec véhémence. Croit-on que ces hommes dont le corps meurt lambeau par lambeau n'ont plus de cœur, plus d'âme, plus de pensée?... Croit-on qu'ils ne ressentiraient pas une joie sans pareille à être réunis les uns aux autres, à se consoler par leur mutuelle pitié de leur mutuelle affliction?... Et ne serait-ce pas, pour eux, le ciel s'ouvrant sur leur misère, que de sentir leurs plaies pansées par une main délicate, et un cœur penché, tendre et compatissant, vers leur cœur ulcéré?

Vous vouliez, si j'avais épousé le prince d'Aragon, me constituer une dot quasi royale. Donnez-moi cet or, monseigneur, donnez-moi la verte forêt où l'herbe croît si épaisse à l'ombre des grands arbres, où la lumière filtre si douce entre les feuilles, où l'air circule tiède et pur dans les vastes clairières. J'y veux faire élever un hospice, non loin du monastère de Toutes-Aides. J'en ouvrirai les portes aux lépreux... et puis...

— Et puis?... répéta le vieux duc, sans savoir qu'il parlait.

— Et puis, avec ces parias qui pourront oublier, — tant je leur ferai la vie bonne et clémente, — que le reste du monde leur est fermé, je me renfermerai, mon aïeul. Je trouverai bien quelques pieuses filles pour m'aider...

— Avec les lépreux!... avec les lépreux!... te renfermer, ô ma Ghislaine! malheureuse enfant!... dis, mais dis-moi que ce n'est pas vrai... que je suis fou, que j'ai rêvé... Toi! ma jolie petite duchesse, mon enfant, fraîche, robuste, belle entre les belles, toi heureuse, toi aimée...

— J'ai tout, vous le voyez bien; eux n'ont rien les infortunés, que des douleurs. Ne m'avez-vous pas dit, père, que Dieu avait créé les pauvres pour tendre la main, les riches pour faire l'aumône?... Le ciel m'a prodigué tous les trésors... Je les possède non seulement en abondance, mais avec profusion. O mon aïeul, laissez-moi, laissez-moi partager!

Le duc Gérard sentait des gouttes de sueur froide perler à la racine de ses cheveux blancs et ses mains tremblaient, tant était poignante sa terrible émotion.

Ghislaine s'était mise à ses pieds, et jamais il n'eût cru que le fier regard de la jeune fille pût atteindre dans l'imploration une telle puissance d'intensité.

En voulant fuir ce regard obstinément rivé au sien, il rencontra le crucifix placé au chevet de son alcôve, un crucifix en bois d'olivier rapporté par lui de Terre-Sainte.

Il se souvint qu'un jour, — un jour lointain, — quand bouillonnaient en lui les ardeurs et les généreux enthousiasmes de la jeunesse, il avait tout quitté, famille et patrie, l'épouse pleurante et le berceau du fragile nouveau-né, pour prendre la croix et partir au cri de : *Dieu le veult.*

Il lui sembla qu'à cette heure tardive du soir de sa vie, ce même cri retentissait encore à son oreille et que Dieu empruntait, pour lui jeter son suprême commandement, la voix chérie de Ghislaine.

Le vieux duc se courba vers l'enfant agenouillée à ses pieds, dans une attitude d'ange suppliant; il la releva doucement avec cet involontaire respect qui vous envahit à l'attouchement d'un objet sacré; et, à son tour, fléchissant le genou devant elle :

— Ma Ghislaine, dit-il d'une voix brisée par l'effort surhumain de son âme et de sa volonté, ma Ghislaine, faites ce que vous avez résolu.

V

Les malheureux, réunis en la léproserie fondée par la duchesse Ghislaine, ne songent plus que leurs jours sont comptés; ils oublient jusqu'au mal qui les ronge, jusqu'aux hommes lâches et égoïstes dont la prudence épeurée les tient pour jamais éloignés de tout centre vivant.

Dans des salles claires et gaies, les plus cruellement atteints, les plus près de leur éternité sont étendus sur des lits moëlleux, appuyés à des coussins que la main attentive de leurs charitables gardiennes relève doucement sous leur tête endolorie.

Les autres, ceux qui marchent et agissent encore, se promènent soit isolément, soit par groupes dans les allées de la forêt, ou se reposent dans un vaste préau, s'occupant de quelques travaux agréables et faciles, et remplissent ainsi les heures du jour.

A tous, elles semblent couler plus rapides et plus légères, quand une radieuse apparition se glisse à leurs côtés, allant de l'un à l'autre, et semant sur sa route des mots si tendres, des sourires si doux, des regards si angéliques, que les infortunés peuvent se croire déjà au seuil de la patrie heureuse.

Ghislaine n'a point revêtu l'austère costume des nonnes ou des hospitalières. Elle garde intacts le charme et la beauté qu'elle a voués à la consolation des lépreux... pour eux elle se pare, presque coquette, comme elle se parait quand elle voulait réjouir les yeux du vieux duc, son aïeul. N'a-t-elle pas dit qu'elle serait le rayon de soleil de ces désenchantés?

Ses blonds cheveux que n'a point fauchés le fer des ciseaux flottent librement sur sa longue robe de laine blanche, et forment à son jeune front un nimbe vaporeux et doré. Sa vue est vraiment un fête pour les yeux, comme sa présence une fête pour le cœur.

Roger, le lépreux de la forêt, celui qui le premier émut l'âme généreuse de la duchesse Ghislaine, ne peut plus maintenant, tant ses membres sont épuisés, se traîner seul sous les dômes de verdure du grand bois.

C'est elle qui le guide, il s'appuie sur son bras ainsi qu'au bras d'une sœur. Elle le traite en frère de prédilection... est-ce parce qu'il est le plus souffrant ou bien parce que, avant tous, il lui porta la révélation de la douleur et aussi de l'immense joie qu'éprouve le cœur généreux à se sacrifier pour la guérir?

Roger vénère Ghislaine à l'égal d'une sainte, et, quand elle l'a reconduit lassé, mais heureux à la cellule qui lui est attribuée, il suit des yeux, le long du grand corridor, la blanche silhouette à l'auréole dorée qui va s'évanouissant, et il s'agenouille pieusement, de même que l'on s'agenouille devant une vision céleste prête à s'envoler.

Baronne DE BOÜARD.

Le Vrai Chrestien



OUR être un digne et bon chrestien,
Il faut au Christ estre semblable.
Il faut renoncer à tout bien,
A tout honneur qui est damnable;
Les biens aux povres il faut donner
D'un cœur joyeulx et volontaire,
Faut les injures pardonner
Et à ses ennemis bien faire;
S'esjouir en mélancolie
Et tourment dont la chair s'emeut,
Aimer la mort comme la vie.
Ne fait pas ce tout là qui veut.

MARGUERITE DE NAVARRE.

Economie Domestique

CROQUETTES DU DOCTEUR (RECETTE ALSACIENNE)

Tourner quatre œufs entiers pendant une demi-heure, ajouter une demi-livre de sucre en poudre, une demi-livre de farine, une pincée d'anis verts et la moitié d'un zeste de citron râpé, puis, si l'on veut, un peu de cédrat finement haché. Mélanger le tout et le verser dans un plat légèrement beurré et saupoudré de farine. Faire cuire pendant vingt à vingt-cinq minutes au four pas trop chaud.

Retirer, couper la pâte en tranches minces et les passer au four pendant cinq minutes.

ERRATUM. — Dans l'Economie domestique parue le 1er février : Nettoyage des corsages de bal, etc., une erreur typographique nous fait dire « Bengaline ». C'est « Neufaline » que se nomme la composition que l'on trouve chez les pharmaciens, les herboristes, et au Louvre.

REVUE MUSICALE

Théâtres lyriques. — Théâtres : du Châtelet, de Nice, de Rouen. — Nouveautés musicales.



Le nouveau cahier des charges pour la direction de l'Opéra qui a été voté par la commission des théâtres, contient d'excellentes modifications. On peut espérer que s'il est rigoureusement appliqué et maintenu, il sauvera notre Académie nationale d'une décadence certaine. Mais il faut ajouter que pour en retirer tout le bénéfice qu'il promet, c'est surtout par le choix qui sera fait du nouveau Directeur, que l'on peut espérer de le voir mettre complètement en valeur. Malgré les efforts tentés depuis quelque temps par la direction actuelle, il est permis de douter qu'elle soit maintenue. De trop justes, de trop nombreuses critiques se sont élevées contre elle, et de longue date, pour que le ministre comme la direction des Beaux-Arts puissent passer outre.

Comme nous le pensions, la première du *Mage* n'est pas encore fixée à l'heure où nous commençons notre chronique. On assure cependant que les études sont au point, et qu'il ne reste plus à régler que des questions de détails concernant la mise en scène, les décors, costumes, etc.

Il est probable que ce voisinage absorbant va laisser pour un moment *Fidelio* dans l'ombre, car on en parle assez vaguement. On comprend qu'une œuvre nouvelle de Massenet tienne plus en éveil les curiosités d'un public déjà las, — de chefs-d'œuvre sans doute, — mais dont on l'a tellement saturé, que le grand nom de Beethoven même n'a pas l'attrait d'une primeur attendue.

Le centième anniversaire de la naissance d'Hérold a été l'occasion d'une très brillante soirée pour l'Opéra-Comique. La 1482e représentation du *Pré-aux-Clercs*, commençant par le premier acte de *Zampa*, composait le spectacle qui n'avait pas eu de peine à faire salle comble.

Tout a été dit sur la trop courte carrière de ce maître charmant, mort au moment de son complet épanouissement, dans sa 42e année. Que de chefs-d'œuvre il eût pu nous laisser encore, s'il eût vécu vingt ans de plus seulement. *Zampa* et le *Pré-aux-Clercs*, ces deux vrais monuments de l'école française, virent le jour, le premier : au 3 mai 1831 ; le second : au 15 décembre 1832, et un mois après, le maître expirait !...

Ces derniers ouvrages suffiront à rendre sa mémoire impérissable, chez ses compatriotes comme dans tous les pays, et sa gloire restera, sans vieillir, une des plus pures de l'art français. Il est inutile d'ajouter que l'exécution de cette délicieuse musique a été parfaite, et que l'orchestre de M. J. Danbé en a fait ressortir d'une façon exquise toutes les délicates nuances.

La première nouveauté que donnera M. Paravey sera *les Folies Amoureuses*, pièce tirée de Regnard, qui est, dit on, prête à passer.

La nouvelle *Jeanne d'Arc*, en cinq actes et quatorze tableaux, de M. Joseph Fabre, avec musique de M. B. Godard, a eu et aura longtemps encore un retentissant succès au théâtre du Châtelet. C'est que la légende de la sublime bergère de Domrémy, de la guerrière de Patay, est et restera notre drame national par excellence. Pour ne pas réussir devant le peuple de France, dont l'enthousiasme patriotique est si prompt à éclater, il faudrait que la pièce d'une Jeanne d'Arc quelconque fût écrite par l'oie elle-même, qui saurait tenir sa propre plume !

Mais c'est loin d'être ici le cas, et l'auteur, qui pourrait bien être un cygne, ne nous fera jamais entendre un chant plus pur, plus sincère, plus simple, en même temps que plus rempli de sève et de foi. De là, cette grace naïve, ce pieux enthousiasme qui circulent dans l'œuvre et impressionnent profondément le public depuis Domrémy jusqu'à Chinon, de Patay à Reims, puis enfin à Rouen dans la prison et sur le bûcher.

La partie musicale de ce drame éternellement beau, se compose de douze ou treize morceaux où M. B. Godard s'est montré musicien éloquent et consommé. Il faut citer comme pages vraiment inspirées, le chant intitulé : *La Guerre*, bissé avec élan à M. Morlet ; la *Marche du Sacre* et la *Marche Funèbre*, également acclamées par un public électrisé. Dans le *Ballet des Mauresques*, on retrouve la plume élégante et la science ingénieuse du jeune maître. Son succès a été des plus francs et son orchestre très remarqué.

La Direction n'a rien négligé pour entourer la légende de l'héroïque lorraine par de magnifiques tableaux, où la richesse des costumes ne le cède en rien à l'éclat des décors. Elle a réellement réussi à en faire un spectacle grandiose et la belle œuvre de M. Fabre, qui a déjà écrit de nombreux volumes sur la libératrice de la Patrie, pourrait bien rester la *Jeanne d'Arc* définitive et préférée entre toutes celles qui l'ont précédée. Seulement, Mme Second-Weber dont

le succès a été des plus grands, et dont le talent est incontestable, ne réalise pas le type prêté par la tradition à l'extatique bergère de Domrémy, à la guerrière inspirée d'Orléans. L'auréole de poésie mystique qui accompagne la Lorraine depuis son berceau jusqu'à son glorieux martyre, disparaît devant la vaillante allure de la femme énergique dont la force paraît plus terrestre que céleste. Mais à part cela, l'exécution est excellente et la mise en scène du plus bel effet.

Les essais de décentralisation artistique continuent à réussir. Il est à remarquer que les directeurs courageux qui les tentent, sont toujours des hommes intelligents et distingués. M. Gunsbourg, directeur du Théâtre municipal de Nice, vient d'en donner deux nouvelles preuves.

Le *Richard III*, de MM. E. Blavet et G. Salvayre, qu'il vient d'y faire représenter, a brillamment réussi. Cet ouvrage, inédit en France, avait été donné avec succès à Saint-Pétersbourg, il y a sept ou huit ans. C'était donc une véritable primeur que ces quatre actes fort habilement tirés de Shakespeare, et offrant au musicien des situations extrêmement favorables à l'inspiration musicale.

La partition de M. Salvayre marque une évolution vers le style moderne, et son orchestration abonde en détails symphoniques aussi variés qu'intéressants. Dans beaucoup de morceaux on sent que le compositeur est un mélodiste richement doué et on remarque même un peu de profusion dans les développements, qui gagneraient à un peu de sobriété. Le ballet a été trouvé charmant par son originalité. Les scènes dramatiques du dernier acte y sont fort habilement traitées, et le succès a été d'autant plus grand que Mlle Richard, que l'on croyait retirée du théâtre, a reparu, plus en voix et en talent que jamais, dans le rôle de Marguerite de France.

Quelques jours plus tard, M. Gunsbourg obtenait une victoire plus éclatante encore en donnant *La Prise de Troie*, d'H. Berlioz, qu'aucune scène française n'a jamais représentée.

On sait que les trois actes qui composent cette belle œuvre forment la première partie des *Troyens*, et que le maître lui-même en avait écrit les paroles. Nos lignes restreintes ne nous permettent pas l'analyse de cet ouvrage. Nous la réservons du reste pour l'heure de sa première à Paris. Il est impossible qu'après l'enthousiasme soulevé à Nice, il ne se trouve pas bientôt un directeur et un théâtre qui réparent l'absurde oubli dans lequel sont restés les chefs-d'œuvre de Berlioz. La fin de chacun des trois actes a marqué un immense triomphe pour le maître, par des rappels, des *bis* et un entraînement indescriptible.

Mais une tentative non moins audacieuse est celle qui a eu lieu au Théâtre-des-Arts, de Rouen. Le *Lohengrin*, de R. Wagner, le même qui à l'Eden-Théâtre a dû battre en retraite comme un simple *Thermidor*, devant une infime minorité, vient de trouver sur cette scène hospitalière une remarquable exécution.

L'orchestre de M. Ph. Flon est excellent, et les bravos enthousiastes manifestés à la fin de la célèbre ouverture ont souligné également toutes les pages maîtresses de l'ouvrage. Les chœurs, qui sont fort beaux, ont fait l'admiration d'un public déjà très initié. Les chanteurs, malgré les grandes difficultés qu'ils avaient à vaincre, en sont sortis avec honneur. Cependant, les deux premiers rôles ont paru un peu lourds pour ceux qui en étaient chargés.

Somme toute, le succès a été complet pour Wagner, comme pour ses interprètes et l'intelligente direction de cette véritable solennité artistique.

Pour quand Wagner à Paris, maintenant ?

Citons, en terminant, quelques nouveautés intéressantes :

Comme pièce de légèreté, très gracieuse et d'un joli effet, la Première *Valse-caprice*, de Philipp, sur les motifs de J. Strauss. Bonne moyenne force; et pour le chant, nous signalons seulement aujourd'hui l'une des jolies mélodies populaires de J. Thiersot : *La Mort du roi Renaud*, dont nous reparlerons le mois prochain. Editeur : H. Heugel, 2 *bis*, rue Vivienne. — On nous demande chez qui se trouve *La Poursuite*, de Nollet, citée ici par nous : Maison Vve Girod, 16, boulevard Montmartre. Voilà l'oubli réparé. — Une valse brillante quoique très facile, *Pâquerette*, par Mme Laure Rougie, sera un charmant passe-temps pour les jeunes élèves, après le travail sérieux, et se fixera aisément dans la mémoire. — Les deux mignonnes compositions de Mme Augusta Coupey sont encore plus faciles et tout à fait pour les petites mains. L'une, *La Berceuse des anges*, est d'une grâce discrète dont le doux balancement justifie bien le titre. L'autre, est une valse militaire : *Le Cuirassier*, bien variée dans ses motifs, qui, malgré sa grande facilité, ne sera pas sans effet, même sous de tout petits doigts. Editeur : E. Chatot, 19, rue des Petits-Champs.

Marie LASSAVEUR.

⁂

Nous apprenons avec plaisir que la Commission de l'Enseignement du Chant dans les écoles de la Ville de Paris, vient d'adopter le petit Solfège élémentaire et progressif de Mme H. Follet-Blondeau, auteur de *Sous Bois*. Nous avions du reste signalé à nos lectrices ce petit ouvrage qui présente les différentes difficultés musicales avec un ordre et une clarté qui les mettent à la portée de tous.

CAUSERIE



La mort vient de faire tant d'illustres victimes autour de nous, qu'on ne peut se rencontrer sans qu'un mot de regret ne s'échange entre amis sur ces deuils successifs. La littérature a perdu Octave Feuillet; celui-là vous ne le connaissez que de nom, mesdemoiselles; ce sont vos mères qui pourront dire les heures charmantes qu'elles lui doivent. Puis la nouvelle se répandit de la mort soudaine de Léo Delibes; un musicien celui-là, un charmant musicien qui laisse comme chefs-d'œuvre le ballet de *Sylvia* et la partition de *Lakmé*. Par une étrange coïncidence, j'écoutais la légende de la fille du Paria, cette perle de son opéra, lorsque j'appris que le maître n'était plus. Quelle profonde impression quand, en face d'une œuvre éternellement vivante, on se dit: « La main qui a tracé ces lignes, l'esprit qui a conçu ce poème est à jamais glacé!» Alors on reprend la chant interrompu par la funèbre nouvelle et c'est avec un pieux respect qu'on en recherche le charme mystérieux.

Connaissez-vous cette plainte de la fille du Paria, qui n'ose sauver la vie des voyageurs tant elle se sait méprisée pour son origine? Pourtant un bel étranger passe à la lisière du bois; l'œil brillant de convoitise, les fauves vont se jeter sur lui; la fille du Paria possède la baguette des charmeurs, elle se sent prise d'une immense pitié et chante pour éloigner les tigres. Alors l'étranger s'approche et l'enlève avec lui au ciel. C'était Wichnou, fils de Brahma.

La fable est ravissante et l'apologie se comprend sans qu'on l'explique. Je voudrais, à travers l'espace, vous faire entendre la musique merveilleuse qui l'accompagne. Pauvre grand musicien, nous ne l'entendrons plus!

Après lui, vint, sur la liste mortuaire, un peintre que l'on a bien souvent comparé à Boucher et à Watteau: Chaplin a laissé des portraits de femmes qui suffiraient à sa gloire; mais, en outre, que de peinture mythologique fine et délicate; que de Vénus, que d'Amours, que d'allégories! Un grand nombre disparut dans l'incendie des Tuileries, d'autres restent et des plus charmantes.

La tombe de Chaplin n'était pas encore refermée que celle de Meissonier s'ouvrait! Quelle succession!

Meissonier fut un grand peintre, ce fut aussi un type à part dans notre époque où chacun cherche à être quelqu'un et où si peu réussissent; cela, en langage familier, s'appelle: se faire une tête. Meissonier n'eut pas besoin de travailler son originalité, elle jaillit toute seule des contrastes qui existaient en lui. Très petit, chétif, les jambes arquées, des mains d'enfant et une tête énorme, hérissée, énergique, où deux mèches rebelles, de chaque côté du front, rappelaient les rayons du Moïse de Michel-Ange; tel était l'extérieur. Au moral, un mélange de bonté et de rudesse; une susceptibilité maladive et le pardon généreux; somme toute, il inspira plus de respect que d'affection, mais il inspira l'un et l'autre. Il dépensait l'argent aussi vite qu'il le gagnait, et plus d'un collègue dans l'embarras aurait pu dire que cet argent n'allait pas tout aux fantaisies coûteuses du Maître. En peinture, ce fut l'homme le plus consciencieux qu'on put admirer; il porta plusieurs mois les bottes de l'Empereur, qui devaient figurer dans son tableau de 1814, afin de leur donner le pli vrai de la chaussure fatiguée, et comme il ne pouvait se couvrir des uniformes de tous les généraux de Bonaparte, il les mettait sur le dos de modèles qui les fanaient au point. Son soin à rechercher la vérité dans le détail a fait école, mais personne comme lui ne sut donner la vie à ces objets inanimés, ne sut faire passer l'impression d'une époque rien qu'en en retraçant le cadre intime.

Mais que de peines, que d'argent il dépensait dans cette reconstitution du passé! Le tableau de 1814 représente une route couverte de neige où l'armée bat en retraite. Meissonier fit construire la route dans sa propriété de Poissy, sur un plan incliné, puis il attendit l'hiver, la neige, et alors, son ami, le colonel Clapier, avec lequel il s'était entendu, lui envoya une batterie d'artillerie de la garde, avec ses caissons, pour fouler le sol, y mettre des empreintes, y creuser des ornières.

Pour le tableau de 1807, qui montre l'Empereur dans toute la gloire de son triomphe, il fallait un champ de blé où défilent les escadrons vainqueurs. Meissonier choisit le champ à sa convenance, s'adressa à un colonel de dragons et, tandis que les cavaliers chargent pour de vrai, le peintre à cheval, penché sur sa selle, les suit en cherchant à surprendre le mécanisme du galop des chevaux.

On raconte un autre trait qui prouve son excessive conscience. Quand ce tableau fut fait,

il l'envoya à Vienne, à l'Exposition, où l'Empereur d'Autriche l'admira beaucoup (c'était lui qui l'avait commandé). Après l'Exposition, le tableau revint dans l'atelier du peintre. Quand on vint pour en prendre livraison de la part de l'Empereur François-Joseph, le fameux escadron n'existait plus sur la toile; Meissonier, en revoyant son œuvre après un temps de séparation, avait trouvé que ses chevaux galopaient mal; avec le couteau à palette, il avait enlevé son escadron, et il recommençait cette partie de son œuvre; cela lui prit un an.

Mesdemoiselles, quand vous étudiez vos gammes ou quand vous pâlissez sur le feuillage d'une esquisse de hêtres qui ressemble à un chou, pensez à Meissonier.

Mais on ne peut pas toujours travailler, et quand un tableau se vend 850,000 francs, on peut prendre quelque repos avant d'en commencer un autre, sans risquer de voir entrer la famine chez soi. Meissonier se livrait au canotage, au sport et à la truelle. Ce furent ses trois grandes passions en dehors de la peinture. Il rêvait de flottilles et fut nautonier d'abord; puis quand délaissant les tableaux de genre, il aborda la grande épopée militaire du commencement de ce siècle, à force de faire galoper les avant-gardes, les escadrons, il galopa pour son propre compte et avec un luxe inouï. Ce fut l'amour de la bâtisse qui succéda à ces deux passions de jeunesse; à Poissy, sur ses immenses terrains entre la Seine et le chemin de fer, il construisit châteaux, abbayes, villas, ateliers; et l'on retrouve dans plus d'une de ses compositions un coin de son chez lui qu'il aimait tant.

Et savez-vous où était né cet homme de génie, si étrange sous certains aspects? Dans un tranquille magasin du vieux Lyon, la ville la plus ennemie de tout ce qui tranche sur *l'ordinaire*. Le père Meissonier vendait du sucre, de la cannelle, cela s'appelle être épicier, je crois. Aussi quelle lutte entre le jeune homme qui se sentait des ailes et la famille qui ne comprenait pas qu'on voulût sortir de sa sphère! Meissonier prit ses grands moyens, il partit avec 15 francs dans sa poche et s'installa à Paris. Tristes débuts plus que modestes, mais enfin il avait la foi, il travailla et offrit plein d'espérance ses œuvres aux marchands; il était inconnu, on ne voulut rien prendre. Meissonier en conçut une rancune qui ne céda jamais, et quand la fortune, la gloire rendirent ses ouvrages si précieux, jamais il ne voulut vendre quoique ce soit à un marchand; c'était sa vengeance.

Vous me pardonnerez d'avoir si longtemps parlé de lui; mais il me semble que sa personnalité valait bien une pause. Patience, nous repartons.

Où irons-nous ensemble, mesdemoiselles. Je vous écris en plein carnaval et vous me lirez pendant le carême; si j'ai le malheur de vous parler bal, les sages crieront au scandale; si j'effleure le sujet sermon, les autres feront la moue, disant: nous avons déjà ceux du Révérend Père. Alors je vais parler du cousin Jules; celui-là est de toutes les saisons. Il paraît que cette année cet aimable parent s'est multiplié, car l'on s'est marié étonnamment de janvier à février; on se mariera encore plus d'avril à juin. Tant mieux! Allons, tant mieux; ça fait plaisir à tant de gens; aux vieux qui sourient au passé, aux jeunes qui sourient à l'avenir, à vous qui aimez, à moi qui vous l'écris, aux pauvres qui ramassent avec reconnaissance les miettes de votre table (n'oubliez pas les pauvres ce jour-là), au suisse qui est si noble dans son bel habit, que sais-je? Eh bien, soit, mariez-vous pour faire des heureux, mais prenez garde aux Jules tout de même. J'en connais de perfides qui bostonnent à ravir, qui causent délicieusement, qui ont de l'esprit, qui sont bons enfants, racontant leurs petits méfaits pour qu'on les leur pardonne, vont chercher la pelisse de maman au vestiaire, offrent à papa son cache-nez et ont dans l'œil « la queue du serpent », expression pittoresque que je tiens d'une jeune fille de mes amies.

Ces Jules-là, lorsque la cousine a quitté le bal, vont à une autre jeune fille et tranquillement, bonnement, pour le plaisir de faire rire les yeux de la danseuse, ou ses dents si elles sont jolies, racontent qu'ils viennent *d'emballer* la cousine Lili, ou Lolo, ou Lulu, le nom n'y fait rien; qu'elle est *charrette* en *diable* et qu'elle a bien fait d'aller se coucher; pendant ce temps, Lulu, dans la voiture qui l'emporte serre sur son cœur un bouquet de mimosas, un aspic de Cléopâtre, un éventail japonais, qui sont autant de gages de la flamme de Jules; et l'on rêve, et l'on soupire, et l'on espère.

Petite Lulu, prenez garde à votre cœur, et si vous croyez que c'est moi qui me trompe, allez demander au Révérend Père; il vous en dira de belles sur Jules.

A moins que... Dans ce cas, racontez au dit Jules ce que je viens de vous confier, faites-lui jurer qu'il n'a pas dit que vous étiez une petite charrette et mariez-vous en paix.

C. DE LAMIRAUDIE.

DEVINETTES

Charade

Enfant du luxe et de l'orgueil,
Mon premier va comme on le mène;
Et mon second en demi-deuil,
Jase souvent à perdre haleine.

Mon tout se plaît à l'hôpital,
Au champ de Mars est nécessaire
Et guérit quelquefois du mal
Que le point d'honneur a fait faire.

Fantaisie

Trouver une date historique célèbre, par la transformation des mots en italique dans la phrase suivante :

« Que d'infortunés captifs attendirent *d'heure* en heure le supplice, quand la *mort* du tyran mit « *fin* à leurs angoisses ».

Comparaison-Proverbe

Tête d'ange et taille de reine,
Parler spirituel et doux,
Mais cœur... absent. C'est bien Irène,
Irène qui prend un époux.
Il est baron : c'est authentique;

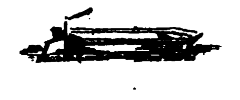
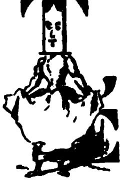
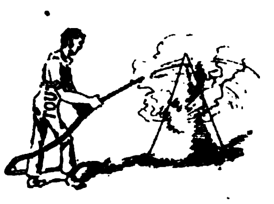
Imposant comme un vieux portique,
Et riche à ne savoir combien :
Mais bossu... bête, cacochyme.
Devant l'union richissime
Le monde envie... et dit : « C'est bien ! »

Vers à terminer

Il est deux routes dans la ... :
L'une solitaire et ....,
Qui descend sa pente ......
Sans se plaindre et sans ....
Le passant la regarde . .....,
Comme le ruisseau dans la ......,
Que le sable de la ....
Ne fait pas même ....

L'autre comme un torrent sans .....,
Dans une éternelle ....
Sous les pieds de l'enfant ....,
Roule la pierre .'.....
L'une est bornée et l'autre ....,
L'une meurt où l'autre ....
La première est la ....,
La seconde est .'.........

RÉBUS


EXPLICATION DES DEVINETTES
DE FÉVRIER :

—

SYNONYMES : *Maison — Hôtel — Château — Palais.*

PORTRAIT HISTORIQUE : *Elisabeth d'Angleterre.*

EXPLICATION DU REBUS DE FÉVRIER :
Le talent se forme dans le silence de la vie privée.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, *rue Vivienne.*

Paris. – Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

—

Voici, mesdemoiselles, les premiers renseignements sur les modes de printemps; mais il faut s'attendre, vu la versatilité de la mode, à quelques changements pour les mois à venir.

Ainsi plus de drap, et cependant combien était pratique et commode ce fin drap d'amazone, dont l'engouement de cet hiver a épuisé la vogue! Toutefois, mettez les costumes que vous avez fait faire pour les soirées et les bals, même s'ils sont de teintes très claires, celles-ci étant toujours de mode pour la ville.

Le lainage coupé de lignes satinées, avec un broché de légères fleurettes, voilà l'étoffe nouvelle. Elle plait par sa souplesse, sa légèreté et son élégance. Il y a une foule de lainages de fantaisie — dont la *neigeuse*, un revenant, fait partie — en passe de succes, le cachemire d'Ecosse aussi; à notre avis, il peut se passer de ce qui est nécessaire à d'autres étoffes : le suffrage de la mode. Pour les jeunes femmes, il y a les larges rayures; puis des bouquets assez volumineux places en colonnes ou en jeté. Pour les dames âgées, les pékins laine et soie et l'ancienne disposition dite *rayures musique*. Comme couleurs pour celles-ci, le brun rouge, le violet évêque et les gris tirant sur le bleu, le vert, le fer et l'acier; pour les premières, toutes les couleurs du prisme, car on revient aux couleurs franches, sans toutefois abandonner les tons doux.

La *neigeuse* a nos predilections, joli lainage que l'on pare de velours, comme dans le costume suivant : Neigeuse fond brouillé crème, avec des flammes bleu de deux et trois tons, grenat et gris. La jupe ronde, l'ourlet pris entre deux velours bleus de deux centimètres de largeur entre lesquels un autre velours court en losanges; ceci seulement pour le devant. Au corsage, à pointe arrondie, le velours disposé de même en une sorte de guimpe, avec col droit coupé de velours. La manche épaulée; dans le bas, même ornement de velours plus petit. Comme complement, une vareuse courte de même étoffe, liserée à tous les contours et un chapeau en paille noire, garni de grandes coques en velours piquées de côté, un peu en eventail.

Ce qui marque comme nouveauté, c'est le pincetaille, la redingote courte avec basque rapportée, ouverte devant, carrément, ou s'avançant en pointe et abattue en courbe sur les hanches; derrière, la basque suit le contour du dos qui, au milieu, descend en pointe; là, elle peut former un pli et rester ouverte, ou être plissée et fermee. Avec une jupe assortie, rehaussée d'un velours à tête tuyautée, on aura le costume de printemps le plus comme il faut qui se puisse voir.

On continue à porter des demi-ceintures croisées en patte ou attachées par une boucle. La ceinture entière revient cependant, et cette mode se conçoit pour les façons d'été; les tissus légers se prêtent facilement aux fronces et aux plissés terminés en pointe et finissant dans une ceinture de ruban étroit, nouée simplement d'une double coque.

Quant aux manches, elles restent très epaulées, mais moins gigantesques; elles sont encore terminées, du coude à la main, par un très haut poignet serré qui se rapproche de la rigidité du gantelet d'une armure; la partie supérieure, assez large, retombe dessus. Est-ce joli et gracieux? C'est la mode! voilà la réponse.

Dédié aux dames d'un certain âge, le costume suivant d'une elégance serieuse. Nous le décrivons tel que nous l'avons vu, mais la façon peut s'appliquer à une étoffe moins riche : un beau lainage. Une faille mordorée fait tout le dos, qui est princesse avec une très petite queue; le devant, ouvert sur un tablier en satin cuivre couvert d'une échelle de dentelle noire, a les bords arrêtés à cinq centimètres. Le corsage a un gilet couvert de dentelle et dont les côtés, en genre veste, s'allongent en pointe. De la manche longue s'échappe une double manchette de dentelle noire.

Les fillettes portent toujours la jupe assez longue et des corsages qui dessinent la taille sans trop la marquer.

Il y a des façons d'une simplicité primitive, comme celle-ci : La jupe en lainage grenat piqueté de points multicolores, s'arrête un peu au-dessus de la cheville; un volant froncé à tête est monte à la ceinture du corsage, lequel est également froncé, agrafé ou boutonné derrière, avec la manche large à poignet; une ceinture en ruban agrafee derriere sous un chou.

C'est la façon courante, celle que nous voyons à quantité de petites elegantes. Si c'est possible, la sous-jupe en taffetas, qui a plus de soutien que celle en alpaca.

Il y a des corsages à chemisette drapée, à gilet, à plastron fermé de côté verticalement; mais presque toujours une jupe simple, très peu garnie, accompagne ces corsages diversement élégants. Toutefois, il faut dire que nous voyons quelques draperies, mais simples. Les plis mouvementent le tablier d'un seul côté.

Que vous dirons-nous des chapeaux? Ils sont à larges ailes et aussi à tres petit bord; ils sont enlevés ou à passe tombante; aux uns, le bavolet est remplace par un nœud; aux autres, il est retrousse jusque sur la calotte plate et, de là, partent des coques menaçantes. Cela veut dire que la mode vraie est de choisir une forme qui aille.

La paille noire nous paraît devoir primer celle de

couleur. Pour les jeunes femmes, la paille à jour et le crin sont rivaux de la dentelle. Travaillés avec un art charmant, ils semblent, transformés en chapeau, une grande aile de papillon ombrageant la figure.

Au mois prochain des renseignements positifs, surtout si le ciel du printemps est radieux et chauds les rayons du soleil.

CORALIE L.

L'Album de travaux de l'édition hebdomadaire du 21 février contient :

Table-support pour statuette. — Ecran à main. — Etui-rouleau pour le crochet et l'ouvrage. — Etui pour lissoir et fourche d'écaille. — Panier à ouvrage. — Signet pour livre de comptes ou autres. — Bas au tricot. — Chausson au crochet tunisien pour bébé. — Corbeille à cartes de visite.

VISITES DANS LES MAGASINS

Voici que les modes de printemps commencent à se montrer chez les meilleures couturières, à la tête desquelles se place Mme Pelletier-Vidal. Quel goût, quelle note juste de la mode comme il faut, quel choix d'étoffes et de garnitures dans cette maison ! Les jeunes filles y sont habillées dans la perfection; pour elles des façons coquettement simples ; pour les jeunes femmes, costumes de ville sobrement garnis et d'une élégance de bon aloi; robes de soirée et de bal exquises avec des broderies, des perles chatoyantes d'un reflet idéal. Les femmes d'un certain âge seront enchantées des façons créées pour elles, ainsi que des combinaisons d'étoffes et des garnitures, car Mme Pelletier-Vidal, 19, rue de la Paix, ne néglige pas, loin de là, le genre sérieux. Son talent distingué sait trouver des façons à la mode en rapport avec tous les âges.

Il nous semble que les renseignements suivants seront les bienvenus, en ce mois où les ventes et les loteries de charité abondent, et où les soirées de travail ont remplacé les bals et les *sauteries* intimes. Nous irons donc ensemble à la maison Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré, où se trouvent des travaux de toutes sortes, qui, très certainement, feront largement s'ouvrir la bourse des acheteuses. Il y en a de préparés que vous achèverez vite, il y en a de montés. Il y en a tout en broderie et d'autres en étoffe ancienne combinée avec de la tapisserie ou des applications, ou bien encore de broderie à fils tirés sur satin ou peluche.

Les travaux en tapisserie sont tout à fait artistiques; le style est pur, souvent copié sur d'anciennes épaves : chaise volante Louis XVI et Louis XV, bergère du même style, ameublement de salle à manger Henri II sont superbes. La préparation des laines, avec l'indication de la partie du dessin qu'elles doivent couvrir, aide d'une façon singulière à nuancer le travail; j'ai vu aussi des paravents et des tables montés et des sièges ravissants. Les broderies artistiques, portière, couvre-lit, bandeaux, etc.; tous les trésors enfouis dans de vastes armoires sont montrés avec la plus gracieuse obligeance et, amies lectrices, s'il est agréable à vous et aussi à vos maris et frères d'admirer des chefs-d'œuvre modernes de broderies, allez rue Saint-Honoré, M. et Mme Lebel-Delalande seront enchantés de faire passer sous vos yeux les trésors dont, avec raison, ils sont très fiers, et vous saurez alors ce que vaut une aiguille savamment dirigée.

Continuant nos pérégrinations nous arrivons, 47, boulevard Saint-Michel, chez Mlle Thirion, où nous voyons des vestes et des jaquettes d'une coupe charmante, car ces deux façons sont et seront toujours en vogue, elles sont si commodes et vont si gentiment! des costumes de ville charmants que nous ne pouvons tous décrire, ce que nous regrettons. Choisissons celui en lainage bleuté à filets de soie blanc argent. Sous-jupe en taffetas et jupe froncée, boutonnée à gauche tout le long d'un pli plat, boutons en soie brodés d'argent. Corsage très tendu avec le milieu du devant froncé, boutonné à gauche, ainsi que le col droit et la manche à partir du gigot, qui s'arrête bien au-dessus du coude. Il est difficile de voir, non pas plus, mais aussi joli que ce très simple costume. La veste en petit drap de fantaisie se ferme à l'encolure par un seul bouton ou se rejette en revers droit, toute la partie rejetée tendue de soie. Une grande variété dans la garniture et la façon du corsage. Pour une jeune fille qui sera prochainement la demoiselle d'honneur de sa sœur, voici la robe que Mme Thirion a faite : Une Éolienne rosée sur fond de taffetas, jupe inclinée et très petit volant froncé. Corsage froncé à la vierge et en pointe, s'agrafant sur l'épaule et sous le bras. Ceinture nouée derrière ; un collier de pâquerettes, avec de très longues pampilles de pâquerettes tombant assez bas. C'est délicat, jeune et joli à plaisir.

La Silencieuse à pédale « magique » de la maison Bacle, 46, rue du Bac, est fort appréciée des travailleuses. Son mécanisme n'offre aucune difficulté, on peut s'en rendre compte au plus léger examen. Cette pédale magique marche à la moindre pression, sans effort, sans fatigue, ce qui permet de

longues heures de travail. Des guides aussi utiles que pratiques permettent tous les travaux, les plus fins comme les plus grossiers. De nombreuses récompenses sont venues affirmer la supériorité de la machine à coudre de la maison Bacle; la « pédale magique » seule suffirait pour en faire la machine par excellence des familles, comme des lingères et des couturières. Nous prions nos lectrices, pour tous les renseignements et les conditions de paiement, de s'adresser directement à la maison Bacle; par notre entremise il y aurait naturellement du retard.

Quelle belle parure qu'une jolie chevelure et comme il serait facile de la conserver avec un peu d'hygiène! Nous dirons, aussi bien aux mamans qu'aux jeunes femmes, qu'elles trouveront dans la pommade et l'eau vivifiques de A. B., chimiste, les meilleurs auxiliaires. Ces préparations soumises à l'examen des médecins ont été reconnues des plus salutaires et conseillées par eux. Arrêter la chute des cheveux, les faire repousser aux places dégarnies, rendre leur couleur primitive à ceux prématurément blanchis, tels sont les résultats que l'on obtient. Après les maladies éruptives, ces préparations font repousser les cheveux abondamment et vite. Leur usage continu entretient les cheveux en bon état, les rend souples et brillants, et empêche les pellicules qui sont souvent cause de leur perte. Pour l'usage habituel, deux applications de pommade et une lotion d'eau par semaine. Pour arrêter la chute et les faire repousser, une application tous les deux jours et deux lotions par semaine.

Pour l'hygiène de la bouche, l'Elixir dentifrice est excellent, il entretient la blancheur des dents, raffermit les gencives, arrête la carie et calme momentanément une rage de dents. Chez M. L. Bonneville, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise).

***

La maison Roullier frères, fabricants, 27, rue du Quatre-Septembre, a établi cette année, pour ses tissus-nouveautés, des prix tellement bas qu'ils défient toute concurrence. Nous recommandons à nos lectrices plusieurs superbes lainages tissés soie destinés à faire des toilettes très habillées. Une série composée d'une rayure représentant un riche entre-deux de guipure de soie, alternant avec une rayure d'uni; à citer particulièrement les coloris vieux bleu et gris, ravissants tous les deux. Une autre rayure formant une guirlande fraise et feuillage se dessinant en soie brochée sur l'uni, d'une teinte plus foncée ou plus claire; autres coloris: fond gris avec feuillage bois, fraise bleu pâle et fraise lilas; c'est d'une harmonie ravissante. Une autre rayure guipure de Bruges courant sur une bande tissée popeline de soie. Très joli le gris et blanc, ainsi que le blanc et noir; bande unie blanche et bande dessinant une jolie dentelle noire.

Une variété fort jolie encore est la rayure Pompéi, alternant avec une bande d'uni; très réussis les coloris vieux rouge, héliotrope et beige; prix incroyable de 5 fr. 90 le mètre, en 60 cent. de largeur, ce prix MM. Roullier peuvent seuls l'établir, fabriquant eux-mêmes ces tissus dont la valeur réelle est de 10 francs le mètre. L'uni assorti, avec lequel on combine ces riches costumes, coûte 5 fr. le mètre en 1 m. 20 de largeur. Comme il faut environ, en prenant les grandes mesures, 4 mètres d'uni et à peu près 3 mètres de fantaisie, on peut avoir, pour 39 fr., un costume valant en réalité 80 fr.

Pour donner à ses clientes une idée de l'emploi de ces beaux tissus, la maison Roullier met à leur disposition des gravures dessinées par nos premiers artistes dans le genre, priant seulement les dames à qui elles seront confiées de vouloir bien en prendre soin et de ne pas les garder, ainsi que les échantillons, plus de deux ou trois jours, d'autres dames pouvant aussi en avoir besoin. Il ne faut pas oublier que ces gravures et les échantillons constituent de véritables déboursés.

Une autre jolie nouveauté est le surah broché satin, l'un à grandes feuilles de rose, l'autre à petites. Combinés ensemble, ils font de délicieux costumes. Demander le vieux bleu, l'héliotrope, le gris; ces trois nuances en camaïeu, le beige avec feuilles bleues. Ce surah coûte 4 fr. 75 le mètre. Comme tous les tissus de ce genre, il est en 60 cent. de large. On prend habituellement 4 à 5 mètres de la grande feuille et un peu plus de la petite. Pour toilettes simples, de charmants lainages double chaîne, à toutes petites raies de toutes les couleurs, à 4 fr. 25; 4 fr. 75 en 1 m. 10. D'autres encore pour le même usage avec rayures plus larges, bleues, rouges, sur fond beige, gris, vieux bleu, également en 1 m. 10 à 4 fr. 90.

***

LIVRES DE MARIAGE

La maison Bouasse-Lebel remercie celles de nos abonnées qui ont bien voulu lui demander déjà des livres de piété, paroissiens, livres d'heures, etc., pour mariages ou premières communions; mais ce qui lui a été le plus sensible, ce sont les compliments unanimes qu'elle a reçus chaque fois pour la solidité et l'élégance de ses reliures.

La raison en est que la maison Bouasse-Lebel ne laisse jamais sortir de ses ateliers un volume qui ne soit pas d'une exécution parfaite, et cependant ses prix sont très modérés. Pour s'en convaincre, il suffira de demander le petit catalogue de librairie, qui est envoyé *franco*. — BOUASSE-LEBEL, 29, rue Saint-Sulpice, Paris.

***

MANUFACTURE DE CHAUSSURES HENRI KAHN

55, rue Montorgueil

A l'approche des fêtes de Pâques nous pensons rendre service à nos lectrices en leur indiquant quelques genres de chaussures de la maison H. Kahn, cette maison qui a su joindre l'élégance et la solidité au bon marché.

Pour dames, la botte chevreau glacé piqué blanc à boutons, talon de cuir, à 20 fr. 50; le même genre en deuxième choix, 15 fr. 50; en chaussure plus forte, la botte chevreau mat à boutons, claque carrée maroquin, à 17 fr. 75 ou encore celle en chevreau, à lacets ou à boutons, claque carrée veau ciré, à 18 fr. 50. Pour fillettes et enfants, les articles

sont faits par des ouvriers spéciaux et maintiennent dans la perfection les jambes des enfants qui auraient des tendances à tourner. La botte maroquin à lacets ou à boutons coûte : 7 fr. 75 pour enfants. 9 fr. 75 pour fillettes, 13 fr. et 11 fr. 75 pour grandes fillettes du 34 au 36.

Dans les mêmes tailles, en chaussures habillées, on trouvera la botte en chevreau glacé piqué blanc à boutons à 10 fr. 50 pour enfants, 12 fr. 50 pour fillettes et 14 fr. 50 pour grandes fillettes, ou la botte veau megis à lacets ou à boutons, grande claque carrée veau vernis; cet article convient aussi bien aux garçonnets qu'aux fillettes, son prix est de 10 fr. 50 du 23 au 26 inclus, 12 fr. 50 du 27 au 33 inclus et 14 fr. 50 du 34 au 36 inclus.

Envoi franco du catalogue illustré.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES n° 4823

Modèles de Mme Gradoz, rue de Provence, 67.

Première figure. — Robe en lainage brique, bordée, dans le bas de la jupe, d'une large bande de velours loutre; corsage rond à petit plastron droit en velours; le haut du corsage, décolleté en carré, est bordé de velours; la jupe est froncée à la paysanne au bas du corsage; ceinture de velours avec agrafe de métal ciselé; manche légèrement froncée dans un haut poignet de velours; bande de velours à l'entournure (1). Guimpe plate et manchette en guipure Richelieu. — Chapeau à calotte ronde en velours noir, avec bord de plumes noires; devant et derrière, touffes de plumes noires piquées de plumes feu.

Costume de petit garçon. — Culotte et veston en drap marron avec gilet pareil. Les revers du veston sont retenus par une rangée de boutons; col rabattu; manche ornée d'un biais piqué fixé sur la manche par des boutons. (Voir la planche de patrons.) — Casquette jockey à huit côtes.

Troisième figure (la sixième figure représente ce costume de dos). – Jupe et casaque en drap, ornées de galons d'or, ouvertes sur une chemise russe et un tablier en armure de soie; les galons sont disposés en tuyaux d'orgue tout autour de la jupe plate; la casaque fendue sur les côtés et dans le dos, forme une longue basque à créneaux ornés de galons; garniture de galons à l'entournure et au bas des manches. (Voir la planche de patrons.) — Chapeau de grosse paille avec fleurs de grenadier.

Costume de baby. — Petite robe en lainage crème brodée en soutache (le dessin des différentes pièces est publié dans l'Album des travaux de ce numéro); corsage décolleté et sans manches, sur une chemisette plissée. — Capote greeneaway assortie au costume.

Cinquième figure. — Costume en écossais beige; la jupe, un peu drapée dans la ceinture, a trois grands plis au-dessus de l'ourlet; corsage froncé à l'empiècement et à la taille; devant, bande droite en velours loutre; col montant; manche bouffante à longue manchette de velours (2). — Toque drapée nouée d'une plume plate.

Casaque de petite fille (voir troisième figure le costume de face). — La jupe est montée à gros plis séparés derrière par un éventail de petits plis. — Chapeau de feutre bordé de velours; dessus, ailes de faisan.

(1 et 2) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle *verte* recevront ce patron le 16 mars.

MODÈLE COLORIÉ

Dessus de tapis de table de toilette. — Broderie en laine ou en soie d'Alger, ourlet surmonté d'un jour à fils tirés.

PLANCHE DE TRAVAUX

1er CÔTÉ

Modèle de Mlle Leeker, 3, rue de Rohan

Écran ou feuillet de paravent. — Broderie plate en soie d'Alger sur drap : *La cigale et la fourmi.*

2e CÔTÉ

Siège en x, dessin Louis XIII. — Tapisserie par signes, modèle de Mlle Leeker.

Dessus de clavier (clowns notes de musique), modèle de la maison Cabin-Sajou, 74, boulevard de Sébastopol.

PETITE PLANCHE DE BRODERIE

1er CÔTÉ

Alphabet pour mouchoirs. — Plumetis, cordonnet, pois et point de sable; on supprime si l'on veut la branchette.

2e CÔTÉ

Alphabet point a la croix. — On emploiera de l'étamine plus ou moins grosse, suivant la destination des lettres : mouchoir, nappe, serviette, etc.

CARTONNAGE

Coupe. — Première partie, 2 feuillets à mettre de côté pour ne commencer le montage que lorsque l'on sera en possession de toutes les pièces.

TROISIÈME ALBUM

Angle pour pouf ou tabouret de piano. — Entre-deux. — Écran de lumière à coulisse. — Garniture. — Entre-deux, guipure Richelieu. — Toilette de concert. — L. M. point à la croix. — Porte-montre, mandoline. - Marguerite avec branche. — Dessous de lampe, guirlande héliotrope. — Dessus d'abat-jour : Robinson, palmes au crochet. — M. G. enlacés. — Fond en satin damassé. — Costume en lainage. — Entre-deux. — Toilette de dîner. — Motif soutache. — Garniture guipure Richelieu. — M. L. enlacés. — Motifs soutaches pour robe d'enfant. — Entre-deux guipure Richelieu.

FEUILLE III

1er CÔTÉ

Jaquette avec motifs brodés, costume en lainage, page 6 (album de mars).

2e CÔTÉ

Casaque, petite fille, 3e et 6e figures. } Gravure n° 4823
Veston, petit garçon, 2e figure. }

Paris — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 24, rue Chauchat



1er Mars 1891. — Imp. Falconer Paris — 4823

Journal des Demoiselles

Modes de Paris — Rue Vivienne 48.

Mme GRADOZ, 67, rue de Provence. Corsets Cuirasse de Mme EMMA GUELLE. 3, place du Théâtre Français.

Causeries géographiques :

L'AFRIQUE EQUATORIALE

(SUITE ET FIN)

II

EXPLORATEURS ET MISSIONNAIRES



I nous connaissons l'Afrique intérieure, c'est par les explorateurs et les missionnaires. Honneur à eux! C'est au prix des plus grands sacrifices, c'est grâce à leur indomptable énergie, à leur esprit de foi ou à leur ardent patriotisme qu'ils ont accompli l'acte héroïque de la grande traversée. Ces hommes, on les compte facilement ; ils forment une toute petite phalange ; leurs noms sont dignes d'être inscrits en lettres d'or dans les annales des nations civilisées. Leur but était grand, pur et noble : c'était l'évangilisation des pauvres sauvages, l'accroissement du patrimoine national, l'abolition de l'affreux esclavage, qui est la plaie de l'Afrique centrale.

D'abord les explorateurs, ceux qui ont traversé le continent noir de part en part :

Les Portugais Honorato da Costa, Francesco Coïmbra, Silva Porto.

L'illustre Livingstone, explorateur anglais et tendre missionnaire.

L'Allemand Gerhard Rohlfs, le lieutenant anglais Cameron, l'Américain Stanley, le major portugais Serpa Pinto, les Italiens Matteuci et Massari, le lieutenant allemand Wissmann, le missionnaire écossais Arnat, les Portugais Capello et Ivans, le lieutenant suédois Gleerup, l'Autrichien Oscar Lenz, enfin, le capitaine français Trivier.

L'Afrique a donc été traversée seize fois ; les Portugais, — il faut leur rendre cette justice, — tiennent la tête ici comme nombre et comme ancienneté ; ils ont exécuté cinq traversées et quelques-uns, — ce que l'on concevra à peine, — ont mis, pour faire ce voyage, dix ans ; dix ans de leur vie d'homme!

A coup sûr, le plus sympathique des voyageurs africains est le docteur Livingstone. Raconter sa vie serait trop long ; elle peut se résumer en deux mots : il avait adopté l'Afrique, qui était pour lui comme une seconde patrie ; il voulait civiliser et évangéliser les pauvres noirs qui tous, à cause de sa droiture et de sa bienveillance, subissaient l'ascendant de cet homme, le respectaient et l'aimaient. De plus, Livingstone ne négligeait pas les travaux scientifiques et il savait ce qu'on attendait de lui en Europe sous ce rapport.

« Je le vis, je l'écoutais, dit Stanley ; j'avais vu des révoltes, des guerres, des massacres... jamais rien ne m'avait ému autant que les misères et les déceptions dont le simple récit était fait par cet homme ». (*Comment j'ai retrouvé Livingstone.*)

En 1866, Livingstone partit de Zanzibar pour venir au Londa, le royaume de Cazembé. Celui-ci le fit interroger par un chef, qui fit aussitôt son rapport : « L'homme blanc était venu dans le pays pour étudier les ruisseaux, les rivières et les lacs. On ne pouvait guère deviner quel intérêt avait l'homme blanc à connaître des eaux étrangères, mais enfin on ne doutait pas de ses louables intentions. »

Livingstone cherchait les sources du Nil ; il arriva au bord d'un lac immense ; il avait trouvé le Tanganika. Il trouva ensuite le lac Moero, en s'éloignant du Tanganika, à l'ouest, puis une rivière appelée Louapala qui sortait d'un autre lac appelé Bangouelo, traversé par le Chambézi. Tout cela, ce n'était pas le Nil, mais c'était le Congo.

C'est lui qui, le premier de tous les blancs, a paru aux yeux de populations étonnées qui n'avaient jamais vu de blancs et ne se doutaient pas même de leur existence, de populations qui se chiffrent par millions. C'est le docteur qui a étudié ces hommes, leur organisation, leurs industries, — ils sont habiles armuriers, tisseurs adroits, — leurs productions, la quantité fabuleuse d'ivoire amassée chez eux, leurs mines de cuivre, leurs sables aurifères. Dans ce pays, les femmes sont jolies ; excepté leur chevelure, elles n'ont rien du type nègre, leur couleur est très claire, leur peau n'est pas plus brune que celles des Portugaises ou des quarteronnes de la Louisiane ; elles ont le nez bien fait, les yeux superbes, les lèvres petites, les dents non saillantes.

Livingstone mourut victime de son dévouement, après une attaque de dyssenterie, le 1er mai 1873, au village de Tchitammbo, pays d'Ilala, au sud du lac Bangouélo. On le trouva mort agenouillé près de son lit. Un pleureur de profession, qui arriva pendant que les fidèles serviteurs du grand homme l'embaumaient pour le transporter à la côte, prononça cette singulière oraison funèbre : « Aujourd'hui est mort l'Anglais, qui avait des cheveux si différents des nôtres ; venez tous à la ronde voir l'Anglais ! »

Lélo koua Ennghérésé
Mouana sisi oa kônuda
Tou kamb' samb' Ennghérésé !

C'est au mois de février 1874 que la dépouille du docteur, porté par ses fidèles serviteurs Souzi et Chouma, arriva à Zanzibar.

Quand le touriste se promène au milieu des splendeurs de la célèbre abbaye de Westminster, à Londres, et qu'il admire tour à tour les tombes des rois et des grands citoyens qui ont illustré la Grande-Bretagne, il arrive bientôt au milieu de la grande nef et ses yeux sont attirés par une large pierre où il lit l'inscription suivante :

« Rapporté par des mains fidèles sur terre et sur mer, ici repose D. Livingstone, missionnaire, voyageur, philanthrope. Né le 19 mars 1813, à Blantyre, comté de Lanark, mort le 1er mai 1873, à Ilala. Pendant trente ans, sa vie fut dépensée en infatigables efforts pour évangéliser les naturels, explorer les contrées inconnues, abolir le commerce d'esclaves qui désole l'Afrique centrale, où parmi ses dernières paroles il écrivit : Puissent les bienfaits célestes descendre sur quiconque, Américain, Anglais ou Turc, aidera à guérir cette plaie saignante du monde ! »

De Stanley, on peut dire qu'il a parcouru l'Afrique centrale un peu dans tous les sens. Cet homme nous apparaît comme le type de l'énergie et du courage à toute épreuve. Américain d'origine anglaise, il a toute la ténacité de race et toutes les audaces de son pays. Il se dispose à partir du côté des grandes Indes, quand il reçoit un jour un télégramme de M. G. Bennett, directeur du *New-York Herald*, le priant de venir le trouver à Paris ; il y va : « M. Stanley, lui dit le journaliste millionnaire, voulez-vous aller en Afrique chercher Livingstone ? — Mais oui, si vous le désirez. — Tout de suite ? — Tout de suite. » Et il part. Il est vrai qu'il connaissait déjà l'Afrique.

Stanley, lui, voyage avec de grandes caravanes et tout l'attirail moderne du savant et de l'explorateur, toutes les ressources dont on peut disposer à notre époque. Il marche droit devant lui, emportant à travers les jungles, les forêts, les cours d'eau, les montagnes, des caisses, des ballots, des bateaux divisés en sections, des armes perfectionnées, des mitrailleuses... La canne à la main, ayant à sa droite un garçon qui porte sa carabine, un autre l'étendard étoilé des Etats-Unis, il va au but, peu scrupuleux sur le choix des moyens, sans souci des obstacles et, comme l'éléphant des forêts africaines, cassant, brisant tout, faisant des trouées partout, — il faut qu'il arrive ; il arrivera. Cet homme est de fer ; de plus il est heureux.

Du côté est du Nyanza, il traverse un ruisseau, bientôt après ce ruisseau est rejoint par un autre, puis par un autre, toujours par un autre ; il court au nord, puis au nord-ouest ; cela devient une rivière ; la rivière entre dans le lac Victoria. Cette rivière n'est autre chose que le Nil blanc ; l'autre Nil, le bleu, comme on le sait, sort du lac Tsana, en Abyssinie.

On aura sans doute bien compris que le centre de l'Afrique est un haut plateau constellé de grands lacs d'où sortent les grands fleuves de l'Afrique : le Nil du lac Nyanza, le Congo du

Bangouélo et du Tanganika, le Zambèze du Nyassa.

Il faut entendre Stanley parler du Tanganika, qu'il a exploré dans tous les sens, comme Cameron. Pour beaucoup d'indigènes, c'est le lac sacré! on ne le regarde pas impunément, il donne la mort!

Et la légende du lac est curieuse; c'est comme un écho des traditions primitives. Autrefois il y avait là, à la place de l'eau, un grand peuple, une grande ville, de nombreux troupeaux. On y remarquait aussi une source profonde qui alimentait un petit cours d'eau, et dans la source se trouvaient de beaux poissons à la chair exquise et savoureuse dont les propriétaires, un homme et sa femme, se régalaient souvent, en ayant bien soin de n'en parler à personne.

Or, il arriva qu'un jour cet homme eut affaire dans le pays voisin d'Ouvinzor; il partit en voyage en recommandant bien à sa femme de ne laisser voir la fontaine et les poissons à âme qui vive. Celle-ci jura de garder le secret et pourtant... pourtant à peine son mari était-il parti, qu'elle fit signe à un ami de venir dans son jardin et qu'elle lui montra les poissons merveilleux. Pendant que tous deux les regardaient avec ravissement étinceler au soleil, se poursuivre, sauter, plonger, un craquement horrible se fit entendre. la terre s'ouvrit et tout s'enfonça dans l'abîme! La source coûlait, coulait toujours et elle coula tant qu'elle remplit le gouffre tout entier. Le Tanganika n'aurait pas d'autre origine. Quand le mari revint et qu'il trouva des montagnes et un lac qu'il ne connaissait pas, il sut que la source et les poissons avaient été regardés et que tout un peuple avait péri par suite de la désobéissance de sa malheureuse femme!

Le dernier voyage de Stanley est connu de tous. Le 18 mars 1887, il part de l'embouchure du Congo. En décembre, il arrive à Kavalli, sur le lac Albert et, le 29 avril 1888, il prend contact avec Emin-Pacha, à la découverte de qui il était parti. Il ne le trouvait que plus d'un an après son départ.

Ils n'arrivent à Bagamoyo, sur l'Océan Indien, que le 4 décembre 1889. C'est là que le pacha délivré tombe malheureusement d'une fenêtre et se guérit difficilement de cette chute.

Un mot seulement de nos deux compatriotes V. Giraud et Trivier.

Parti de Dar el Salam, près de Bagamoyo, le 17 décembre 1882; l'enseigne de vaisseau Giraud dut escalader des pentes escarpées et des sommets à pic, où les porteurs de son bateau restaient quelquefois des matinées entières à parcourir 500 mètres par des sentiers de chèvres, comme on n'en voit pas dans les Alpes, et il lui arriva à plusieurs reprises de monter à 3,000 mètres sous la pluie ou dans la brume par des routes abominables. Il arrive dans un village où réside un chef puissant et demande un emplacement pour camper.

— « On ne campe pas, lui dit-on, tant que le *hongo* (tribut) n'est pas payé.

— Donnez-moi au moins un peu d'eau!

— Non, non! rien! le tribut d'abord! »

Et sous un soleil de feu, il faut ouvrir les charges et acquérir, moyennant 250 mètres d'étoffe, le droit d'avaler un verre d'eau!

Pendant la saison des pluies — la *massika* — celle où voyageait M. Giraud, le matin on marchait sous une averse continue; vers une heure commençaient des ouragans tropicaux; le tonnerre éclatait dans toutes les directions à la fois, au milieu d'éclairs et de bourrasques épouvantables, et glacés sous ce déluge, les voyageurs ne trouvant même pas un arbre pour s'abriter, grignotaient leur farine de manioc mouillée, ahuris, hébétés par ce furieux déchaînement des éléments.

Cependant notre compatriote traverse les montagnes du Nyassa, où il trouve les habitants perchés sur des sommets escarpés en grand costume de guerre, et il faut des heures de pourparlers avant de pouvoir acheter des vivres. Il arrive dans le Condé, arrosé par de nombreux cours d'eau, embelli par des villages très propres, des huttes gracieuses, coquettes, ombragées par des forêts de bananiers, un pays absolument pittoresque. Heureusement, car M. Giraud, sous les rafales de la *massika*, en était arrivé à un tel état de dépression qu'il était presque décidé à abandonner son voyage.

Enfin l'explorateur est au lac Bangouélo (juillet 1883); il le visite en tous sens, reconnaît le Chambèzi qui entre dans le lac, le Lonapoula qui en sort, et il arrive sur la côte d'Ilala où il trouve un chef qui lui donne des renseignements sur la rivière : « Tu iras loin, loin, dans le sud, là tu trouveras une armée de Méré-Méré, roi des Vouanssis, et qui te combattra; si tu lui échappes, tu iras mourir dans les cataractes! »

Renseignements trop exacts! il fallut compter avec ce Méré-Méré; M. Giraud fut son prisonnier, il dut lui abandonner des fusils, il dut s'enfuir non sans danger. Il arriva chez un autre chef puissant, Cazembé, sur les rives du lac Moero; là aussi il eut à souffrir mille vexations, à abandonner ses fusils, de bons fusils de la manufacture de Tulle, modèle 1874, que le capitaine Trivier retrouva plus tard entre les mains d'un certain chef Kahounda (qui les tenait de Cazembé lui-même), lequel lui demandait tout bonnement quelques cartouches de fusil Gras, en plein cœur de l'Afrique, comme une chose toute naturelle. Il n'y a plus d'enfants! Il n'y a plus de nègres!

Bref! M. Giraud fuyant toujours, arriva au Tanganika et finalement se vit abandonné de

tous ses porteurs. Il fallut revenir du Tanganika à Quilimane (novembre 1884) par le Nyassa, le Chiré et le Zambèze.

Le capitaine Trivier, lui, fut plus heureux. Avec son ami Emile Weissemburger et ses deux Sénégalais Ali et Baba, deux noms des *Mille et une nuits*, mais deux noms honnêtes qui ne rappellent en rien les *Quarante Voleurs*, avec les subsides fournis par M. Gounouilhou, directeur du journal bordelais *la Gironde*, l'émule de M. G. Bennett, il part de Loango le 10 décembre 1888; le 6 janvier 1889 il est à Brazzaville. Trivier poursuit sa marche courageuse; il va de Stanley-Pool aux Falls (chutes de Stanley), où il arrive le 18 février; il rencontre le fameux Tippo-Tib, un Arabe esclavagiste avec qui tous les explorateurs ont à compter; c'est le véritable roi de l'Afrique Centrale. Stanley pour le gagner l'a fait tout simplement nommer gouverneur des Falls par le roi Léopold.

Le 21 mars, Trivier est à Nyangoué; il traverse la province de Manyema, il va à Oudjidji, de l'autre côté du lac, où il trouve le sultan arabe Roumariza, qui, d'après les instructions de Tippo-Tib, l'empêche de prendre la route de Zanzibar.

Que fera Trivier? Il explorera d'abord le Tanganika, il ira à Mpala où il rencontrera la mission française des Pères Blancs d'Alger et Monseigneur Bridoux, en tournée épiscopale; puis il ira au sud du lac à Fouambo, station des missionnaires protestants de la Société de Londres.

C'est pendant le séjour du capitaine à Fouambo, que son compagnon Weissemburger disparut mystérieusement; on sut plus tard, par les missionnaires, qu'il avait été assassiné par les indigènes dans les environs. Trivier traverse la région qui sépare le Tanganika du Nyassa; il descend le Chiré, rencontre le colonel Serpa-Pinto qui guerroie contre les indigènes, et arrive le 1er décembre 1889 à Quilimane.

— Quand on regarde une carte des missions catholiques d'Afrique, on reste confondu; le continent noir est partagé non seulement entre les puissances dont la souveraineté est souvent purement nominale, mais aussi entre les missionnaires. Vicariat apostolique du Nyanza, vicariat apostolique du Tanganika, vicariat apostolique du l'Ounyaniembé, mission du Nyassa, vicariat apostolique du Congo indépendant.

Toutes ces missions, tous ces centres catholiques, à part la dernière qui est aux Pères Belges de Scheut, appartiennent aux Pères Blancs d'Alger, congrégation fondée par le cardinal Lavigerie en 1868. Ils s'étaient, dans le principe, occupés de la Kabylie, et même du Sahara et des Touaregs, qui en avaient massacré trois en 1875. Monseigneur Lavigerie les proposa au pape Pie IX pour la mission créée au centre africain : « Ils sont prêts à tout, disait l'archevêque d'Alger, même au martyre! »

Quatre jours après son élection, le Pape Léon XIII ratifiait le projet de son prédécesseur et dix Pères d'Alger partaient pour Zanzibar; cinq destinés au Tanganika, cinq au Nyanza.

Il faut lire leur journal de voyage publié sous le titre : « A l'assaut des pays nègres ». Ce sont des soldats ces missionnaires; ils en ont tout l'esprit et toutes les allures, inspirés par une foi et une piété ardentes, une charité brûlante comme le soleil qui darde ses rayons sur leurs têtes. Ils vont allégrement à travers les mille difficultés ordinaires d'un pareil voyage : le climat, la brousse, les cours d'eau à traverser, les exigences des tribus riveraines de la route, l'abandon des porteurs de caravane; et ils vont, ils vont quand même, ne se doutant pas qu'ils sont des héros, — comme les explorateurs; avec cette différence que ceux-ci passent et que les missionnaires restent. Adieu la douce patrie! adieu le foyer aimé et le regard ému d'une mère ou d'une sœur! adieu les habitudes et les usages connus! La patrie, désormais, c'est cette terre enflammée, ce soleil de feu, cette nature farouche, ces animaux sauvages et terribles, ces hommes égoïstes, grossiers, à l'aspect repoussant, aux instincts cruels, et l'apôtre va à eux pour les serrer dans ses bras et leur donner le doux nom de frère, en leur montrant une croix et un Evangile.

Il restera là, il y mourra! Plus de dix sont morts depuis le jour de la première caravane, et le premier, le supérieur de Tanganika, a été emporté par la fièvre tropicale avant d'être rendu à son poste.

Partis le 17 juin 1878 de Zanzibar, les missionnaires d'Alger étaient à Tabora le 1er octobre suivant; là ils bifurquèrent, les uns se rendirent dans l'Ouganda, au nord du lac Nyanza où ils se trouvaient le 19 juin 1879; ceux du Tanganika, arrivèrent à Oudjidji à la fin de janvier de la même année.

L'Ouganda — capitale Roubaga — royaume composé de quatre millions d'hommes, ayant à leur tête un souverain appelé *Kabaka*, était déjà célèbre par l'intelligence et la beauté de ses habitants. Stanley qui y passa à son premier voyage, dit : « Le peu que nous avions vu des mœurs et des coutumes des voisins, suffisait à me donner la conviction que j'allais faire connaissance avec un souverain et un peuple extraordinaires... » Il instruisit le roi Mtsa, lui enseigna l'Evangile et quand il partit : « Stammli, lui dit le roi, ne manquez pas de dire aux blancs que je suis comme un homme vivant dans les ténèbres, ou comme un aveugle de naissance; tout ce que je demande est qu'on m'apprenne à voir, je resterai chrétien tant que

je vivrai. » Grâce aux Arabes qui se trouvaient à sa cour, il professait alors un mahométisme mélangé de fétichisme.

L'Ouganda est un riche pays très fertile, très industrieux et commerçant; l'administration y est bien constituée, l'empereur ou *Kabaka* a une cour nombreuse, tous sont habillés élégamment et pratiquent la polygamie. Ils ont des traditions historiques : c'est un nommé Kintu, venu de l'Abyssinie, qui aurait fondé cet empire; il était peut-être chrétien, et les peuples attendent vaguement son retour; aussi les missionnaires furent-ils bien accueillis à leur arrivée.

Ce fut M. Mackay, de la Société protestante des missions de Londres, qui le premier vint s'établir dans l'Ouganda; les Pères Blancs le suivirent de près; le roi voulut assister à une controverse religieuse entre les Anglais et les Français, et il se déclara après en faveur de ceux-ci. Il fit plus, il demanda aux Français de l'aider à obtenir le protectorat de la France. Monseigneur Lavigerie soumit le projet au gouvernement qui déclina cette offre avec courtoisie, en envoyant au roi Mtésa trois cents fusils.

Cependant les missionnaires d'Alger opéraient de nombreuses conversions; Mtésa effrayé leur interdit la prédication et il venait de les exiler dans le Boukumbi, au sud du Nyanza, quand il mourut. Mouanga, un de ses quarante fils, fut élu à sa place et les missionnaires furent rappelés par lui; l'œuvre de la conversion du royaume entier allait s'accomplir, quand éclata une violente persécution, suscitée par les Arabes et le premier ministre du roi. L'évêque anglican Hannington qui allait arriver fut massacré sur les confins du royaume, et les nègres chrétiens donnèrent des exemples d'un courage héroïque.

Cent d'entre eux furent martyrisés; on put entendre Joseph Mkasa, conseiller intime du monarque, dire au bourreau qui allait lui trancher la tête : « Tu diras de ma part à Mouanga qu'il m'a condamné injustement, mais que je lui pardonne de bon cœur. Tu ajouteras que je lui conseille de se repentir, car s'il ne se repent pas, il aura à plaider avec moi au tribunal de Dieu. » — Et un autre, s'adressant à Mouanga lui-même : « Adieu, je m'en vais là-haut, au paradis, prier Dieu pour toi! » — Un autre enfin, fils du bourreau et parlant à son père : « Je connais la cause de ma mort : c'est la religion. Père, tue-moi! » On ne parlait pas mieux dans la primitive Eglise, au temps des Laurent et des Sébastien. Personne n'apostasia.

Enfin, Mouanga revint à de meilleurs sentiments, et son peuple commença à se convertir en masse. M. Mackay était parti en confiant au P. Lourdel, missionnaire d'Alger, la clef de sa maison, pour la remettre au révérend Gordon qui venait le remplacer. Celui-ci indisposa tellement le roi par son langage menaçant, qu'il fut jeté dans les fers et n'obtint sa mise en liberté que par la protection des Pères Blancs. Les gouvernements français et anglais félicitèrent publiquement les libérateurs.

En 1888, Mouanga est renversé, et les missionnaires catholiques et protestants sont conduits dans la même prison, où ils se donnent des marques de la charité la plus touchante; puis ils sont bannis de nouveau, et les Pères d'Alger voient arriver un jour chez eux le roi Mouanga, leur ancien persécuteur, qui vient leur demander asile. Le roi recouvrait bientôt son trône et ses Etats, et en mai 1890 le cardinal Lavigerie recevait de lui une lettre témoignant des sentiments les plus chrétiennement respectueux. On peut désormais dire que l'Ouganda est un pays chrétien.

Pendant ce même temps, les missionnaires du Tanganika s'établissaient au nord-ouest du lac, puis au sud sur les deux rives, où ils sont aidés et protégés par le vaillant capitaine Joubert, qui est véritablement devenu africain en épousant là une femme de couleur.

Quant aux missionnaires protestants, nous les avons rencontrés dans le nord au Nyanza; à Léopoldville sur le Congo, on trouve l'établissement des missionnaires américains, puis celui de M. Grenfell, supérieur de la mission Baptiste, puis près de là, l'évêque Taylor avec huit missionnaires.

Les *clergymen* de la Société de Londres sont aussi sur le Tanganika.

Le capitaine Trivier a été reçu pendant son voyage par les protestants du lac Nyassa. Notre compatriote a pu constater la situation florissante de ces missions : « Il y a quatorze ans que je suis sur le Nyassa, lui disait le docteur Laws, et malgré ce long séjour, je suis heureux, car je suis payé de ma peine par le résultat acquis! » Le docteur Laws avait *douze cents* élèves dans son école et, dans le courant d'une année, il donnait quelquefois ses soins à *sept mille* malades.

III

L'ESCLAVAGE

Maintes fois déjà, le nom d'esclavagiste est venu sous notre plume. Il y a donc des esclaves en Afrique? Oui, et c'est même là la plaie la plus honteuse du centre africain dont nous nous occupons. En quelques mots, nous dirons ce qu'est l'esclavage dans l'intérieur et comment on peut y mettre fin.

Pendant que l'esclavage américain tombait peu à peu, celui d'Afrique se développait dans des proportions déplorables, et c'est au moment où les grands explorateurs pénétraient dans

l'intérieur avec les premiers missionnaires, — il y a vingt-cinq ans, — que les marchands esclavagistes y faisaient invasion eux-mêmes; ils venaient de l'Egypte et de Zanzibar.

Ces marchands sont généralement des métis issus d'Arabes et de noirs du littoral; musulmans de religion, ils se croient bien supérieurs aux pauvres nègres, appelés à les commander et à en abuser de toutes façons. C'est là du reste la loi du Coran : L'humanité forme deux races distinctes ; l'une celle des maîtres, l'autre celle des esclaves.

Voilà le principe esclavagiste ! Ajoutons que, pour ces horribles métis « créés par le démon », selon le proverbe africain, l'esclavage est aussi une nécessité ; voici comment :

L'ivoire était, il y a vingt ans, d'une extrême abondance dans tout l'intérieur. Pour le transporter à la côte, après l'avoir acheté à vil prix, il fallait des hommes : on fit des esclaves, des porteurs esclaves; cela devint une habitude. Et quand l'ivoire fut rare sur les marchés du centre, on laissa les hommes pour rechercher les femmes et les enfants, car on les écoulait assez facilement à la côte et on pouvait les transporter, par les navires ou *daous* arabes, au Zanzibar d'abord, puis en Arabie, en Egypte, en Turquie, en Perse, au Maroc, partout où flotte l'étendard du Prophète.

Mais comment procèdent les chasseurs d'hommes? Comme les chasseurs d'animaux, en *rabattant* le gibier, car le nègre n'est pas au-dessus de l'animal !!! Une troupe d'Arabes et de *Rouga rouga* (brigands noirs) entourent les hautes herbes où les naturels se sont réfugiés et les incendient. Les noirs, qui sont dans leur village ou dans un lieu de refuge, fuient épouvantés de ce foyer ardent et tombent entre les mains des bourreaux, qui les tuent ou les prennent vifs et les enchaînent; le noir ne peut résister aux armes à feu dont sont munies les bandes esclavagistes. Alors commence la terrible odyssée des captifs ; tout ce qui est pris est immédiatement entraîné vers les marchés de l'intérieur : Oudjidji et Tabora surtout.

Les esclaves sont à pied, bien entendu. Ils pourraient fuir : on les attache les uns aux autres par la ceinture, par les mains et par les pieds ; sur leur cou, on place des fourches qui les relient entre eux, deux par deux ; de plus, on les charge tous de ballots ou de lourdes défenses d'éléphant. On marche toute la journée. Le soir, quand on campe pour la nuit, on leur distribue quelques poignées de sorgho cru ; le lendemain, à l'aube, il faut repartir. Et ils sont affaiblis par ce régime, ils contractent des maladies, ils sont couverts d'ulcères, de plaies vives ! ils s'arrêtent épuisés, ils tombent... Le négrier s'approche, il veut ménager sa poudre ; armé d'une barre de bois, il en assène un coup terrible sur la nuque de ses victimes, et c'est fini !

Mais non ! ce supplice est trop doux et ne produit pas assez d'effet sur les autres qui, hébétés, se laisseront mourir. Le négrier alors vient au malheureux qui s'est affaissé sur la route ; il a un large coutelas à la main ; il lui tranche un bras ou une jambe et il jette ce membre pantelant dans la jungle qui s'étend à droite et à gauche du sentier, en disant : « Ceci, c'est pour le léopard, qui viendra t'apprendre à marcher !... » Or, c'est le soir, la nuit arrive et, avec elle, la promenade des grands fauves attirés par cet appât; ils viendront dévorer le reste, l'esclave vivant encore. Terrifiés, galvanisés par cette horrible perspective, les autres esclaves n'oseront se plaindre et reprendront leur marche lugubre, pour n'être pas exposés à subir le même et épouvantable sort.

Livingstone, le doux, intrépide et grand Livingstone, qui avait été pendant de longues années témoin de ces horreurs de la traite, s'écrie : « Quand j'ai rendu compte de la traite de l'homme dans l'est de l'Afrique, je me suis tenu très loin de la vérité, ce qui était nécessaire pour ne pas être taxé d'exagération ; mais à parler en toute franchise, le sujet ne permet pas qu'on exagère : amplifier les maux de l'affreux commerce est tout simplement impossible. Le spectacle que j'ai eu sous les yeux, incidents communs de ce trafic, est d'une telle horreur, que je m'efforce sans cesse de le chasser de ma mémoire, et sans y arriver. Les souvenirs les plus pénibles s'effacent avec le temps, mais les scènes atroces que j'ai vues se représentent et, la nuit, me font bondir, terrifié par la vivacité du tableau. » (*Dernier journal de Livingstone.*)

Il mourra donc beaucoup d'esclaves avant d'arriver au marché. Cameron raconte que, pour se procurer cinquante femmes qu'il devait vendre, le métis portugais Alvez avait détruit dix villages inoffensifs, qui comptaient chacun jusqu'à deux cents âmes, et massacré tous leurs habitants. A ce compte, cela ferait deux millions de noirs mis à mort ou vendus chaque année et, en cinquante ans, la dépopulation complète du centre africain.

Le même Cameron affirme que l'on vend cinq cent mille esclaves annuellement.

Enfin, on arrive sur le marché où ont lieu des scènes tout aussi odieuses. Les nègres sont parqués et exposés comme le bétail ; on inspecte tour à tour leurs pieds, leurs mains, leurs doigts pour s'assurer des services qu'ils peuvent rendre. On discute leur prix et, quand ce prix est réglé, les malheureux séparés les uns des autres, le fils du père, la fille de la mère, appartiennent corps et âme à leur nouveau maître.

Le spectacle que présente en particulier le

marché d'Oudjidji, sur le Tanganika, est affreux. C'est le théâtre de tous les crimes et de toutes les débauches protégés par la religion musulmane. Par suite des souffrances, des privations et des coups, bien des esclaves ressemblent à des squelettes vivants; ils se traînent péniblement à l'aide d'un bâton et ils viennent mourir dans le cimetière qui leur est réservé, espace inculte aux bords du lac. Dans ce cimetière, il y a des morts et des agonisants étendus côte à côte. Chaque nuit, les hyènes viennent et se changent des sépultures; mais il est arrivé que, parfois, on voyait là un tel amoncellement de cadavres, que ces animaux ne suffisaient plus à les dévorer; ils étaient dégoûtés de la chair humaine... !

— Voilà le mal! Où est le remède?

Le cardinal Lavigerie, archevêque d'Alger, fondateur de la congrégation des missionnaires qui évangélisent l'Afrique équatoriale, est venu, ces dernières années, prêcher la croisade, comme un nouveau Pierre l'Ermite; on l'a entendu successivement à Paris, à Bruxelles, à Londres même où, aux applaudissements de tous, il a prononcé un long discours, dans un *meeting* présidé par lord Granville, ancien ministre des affaires étrangères d'Angleterre.

Selon l'éminent orateur, cinq ou six cents soldats européens volontaires, bien dirigés et organisés, suffiraient pour supprimer la chasse et la vente de l'esclave dans les pays qui s'étendent sur les hauts plateaux du continent africain, depuis l'Albert Nyanza jusqu'au sud du Tanganika. En cela il se trouve d'accord avec le commandant Cameron qui, dans une lettre adressée au cardinal, dit que les missionnaires peuvent travailler à ce but par la force morale, mais que d'autres doivent se servir d'armes matérielles. Une centaine d'hommes pourraient donc dominer par exemple le Nyanza; de même pour les autres grands lacs et quelques lieux placés sur les routes principales. Ainsi, on pourrait tenir en respect les trois ou quatre cents démons qui désolent l'Afrique intérieure et qui ne sont forts que parce qu'ils possèdent des armes à feu.

On demandait un jour à un esclavagiste comment il pouvait se lancer ainsi dans le cœur du pays et s'il ne redoutait pas les représailles de chefs, dont on le priait de dire les noms : « Le souverain de l'Afrique intérieure, répondit-il en montrant son fusil, c'est la poudre! »

Donc, le cardinal requiert l'interdiction du port des armes à feu et celui de la poudre, aussi bien du reste pour les noirs que pour les métis arabes.

Ce serait une erreur, en effet, de trop compter sur l'alliance des noirs contre les musulmans; les malheureux nègres eux-mêmes, hélas! sont esclavagistes et les intérêts des traitants se confondraient, en cette question, avec ceux des chefs et des hommes libres qui veulent avoir des esclaves.

Question difficile, au demeurant, que celle de l'abolition de la traite en Afrique! Le cardinal, en septembre 1890, le disait lui-même : « Le succès ne s'obtiendra pas sans doute en un jour et un tel résultat, impossible dans ce délai, sur une aussi immense échelle, ne serait même pas heureux pour l'Afrique, à qui des traditions tant de fois séculaires assurent en ce moment, malgré leur barbarie, une forme telle quelle d'état social dont la suppression subite la jetterait dans le chaos. Le mal serait encore plus grand qu'il ne l'a été jusqu'à ce jour. » (*Discours de Saint-Sulpice.*)

Le capitaine Trivier l'a constaté : l'esclavage existe partout, aussi bien dans les possessions anglaises que dans les colonies françaises et allemandes; à plus forte raison chez les Portugais. Ce ne sont pas les blancs qui s'y livrent, certes! mais les noirs, tous les noirs de quelque importance. Eh bien! l'esclavage ne sera supprimé que lorsque l'Afrique sera sillonnée de blancs, de commerçants et de missionnaires qui répandront autour d'eux la civilisation et les idées pacifiques.

Il faudra du temps pour cela. Il faudra aussi faire cesser le blocus de la côte orientale qui irrite tout le monde là-bas; il faudra faire la paix, se rendre absolument maître des côtes, en évitant la violence, les procédés hautains et tyranniques, la précipitation, les menaces, les exigences d'une administration tracassière. Il faudra construire des routes, des ponts, creuser des puits à l'usage des caravanes, établir çà et là des postes militaires qu'on reliera plus tard par des chemins de fer, comme le Transcaucasien.

Et la civilisation, partant de la côte, s'étendra à l'intérieur; l'influence et l'autorité des Européens seront substituées à celles des sultans arabes de Zanzibar et autres lieux, et les esclavagistes verront peu à peu leur fortune décroître. L'Afrique sera sauvée.

Un ancien missionnaire.

PENSÉES ET MAXIMES

On naît avec ou sans jugement, les années le mûrissent, mais n'en donnent point à ceux qui en sont dépourvus. (Augusta Coupey.)

BIBLIOGRAPHIE

MARGUERITE

PAR MATHILDE AIGUEPERSE

—

Beaucoup d'inexpérience, un style quelque peu lâché, trop d'événements qui s'accumulent, voilà pour les défauts de ce livre de début ; mais l'intérêt n'y languit point, il est écrit avec grâce et avec chaleur, il a le charme entraînant de la jeunesse.

Au point de vue moral il est sans reproche, si l'on admet qu'une jeune fille ait le droit de se sacrifier en épousant un homme qu'elle n'aime pas, tandis que son cœur déborde de tendresse pour un autre. Marguerite se donne, afin d'assurer le repos de son père, de lui sauver l'honneur, soit ; mais toutes les plus belles raisons ne justifieront jamais cette sorte de marché, trop souvent exploité dans le roman français, et qui indique de la part de celle qui s'y prête une lamentable ignorance appuyée sur beaucoup d'orgueil.

L'orgueil seul, en effet, si déguisé qu'il soit, conduit un être humain à surcharger sa vie de devoirs particulièrement difficiles et dont il ne peut se rendre compte d'avance. Heureusement la mort intervient fort à propos pour délivrer Marguerite d'un mari indigne d'elle. Une chute de cheval la rend veuve et libre de revenir au fiancé de son choix (1).

(1) *Marguerite*, par Mlle Mathilde Aigueperse. — Un vol. 3 francs. Louis Carré, édit., 15, rue de Sèvres.

UNE FEMME BIEN MALHEUREUSE

PAR ANTONIN RONDELET

—

Ce livre, un peu froid et qui est précédé d'une trop longue préface sur les mérites du *roman intérieur*, un genre nouveau, à en croire M. Antonin Rondelet, doit être recommandé comme une excellente leçon de morale.

Mais d'abord, qu'est-ce que le roman intérieur ? Quelle est la différence entre lui et le roman psychologique en général ?

Nous laisserons l'auteur vous l'expliquer : « Ne rien inventer et tout découvrir ; rendre non pas seulement ceux des mouvements de la pensée et du cœur qui se trahissent d'eux-mêmes, mais saisir tout au fond de notre âme les plus légères fluctuations, les courants sous-marins pour ainsi dire, » provoquer en nous la force de la réflexion, relever notre courage par les exemples qu'on nous propose, nous associer aux efforts de ceux qui veulent le bien, — voilà le but de ce roman, qui diffère autant que possible, tout en étant réel plus qu'aucun autre, des peintures réalistes à la mode. Il est curieux de suivre pas à pas l'histoire d'*Une Femme bien malheureuse* qui ne l'est en somme que par sa faute.

Julie, sous les apparences les plus correctes, a été, jeune fille, une de ces révoltées qui passent leur existence à se chercher et qui, faute de savoir se gouverner, se plaignent d'être méconnues et incomprises. Elle n'a éprouvé que de l'amertume pour les douces conditions de sa jeunesse ; enfant gâtée, elle a toujours été incapable, malgré tout son esprit, de comprendre les services qu'on lui rendait ; ce même genre d'égoïsme lui a fait recevoir les hommages avec indifférence et l'a empêchée d'apprécier ensuite le dévouement de son mari. Elle souffrirait encore aujourd'hui et ferait souffrir autour d'elle, sans un de ces incidents qui, si petits qu'ils sont presque imperceptibles, peuvent avoir néanmoins de graves résultats et changer subitement la face des choses. Le langage simple et franc d'une vieille servante fait rentrer en elle-même cette femme instruite et réfléchie dont le sourd mécontentement avait résisté à l'affection de son frère, de sa sœur, de ses parents, de son mari.

Elle apprend tout à coup que si la vie est dure, il dépend de chacun de nous de l'embellir par la bonne volonté ; ayant consenti à se dire qu'elle pouvait se tromper, elle s'examine, elle se repent, elle se corrige.

Ne vous attendez pas à trouver beaucoup de mouvement dans ce récit, où il y a pourtant de l'imprévu ; lisez-le pour vous instruire (1).

L'Homme aux cent mille francs

PAR PAUL VERDUN

—

Celles de nos lectrices qui aiment les drames émouvants, un peu gros, mais chargés d'événements qui tiennent l'intérêt en éveil et font à l'occasion couler des larmes, pourront lire sans inconvénient le livre de M. Verdun, ce roman judiciaire passionnant et honnête tout à la fois, écrit dans un esprit chrétien et qui se termine par une phrase que l'on pourrait opposer à la plainte immortelle de Dante : « Il est si doux de se rappeler les jours de tourmente dans les jours de bonheur, que je ne sais pas si le souvenir du mal que l'on endura vaillamment, n'est pas le plus profond et le plus délicat des plaisirs (2) ».

(1) *Une Femme bien malheureuse*, par Antonin Rondelet. — Un vol. 3 fr. 50; librairie Perrin, 35, quai des Grands-Augustins.

(2) *L'Homme aux cent mille francs*, par Paul Verdun. — Un vol. 3 fr. Librairie Blériot, 55, quai des Grands-Augustins.

LA FEUILLERAIE

(SUITE)



ELLY se disposait à sortir du cimetière, Hubert la suivit.

— Peut-être exagérez-vous vos devoirs, reprit-il enfin. Mon oncle et ma tante sont encore robustes, encore jeunes, ils s'aiment et peuvent se suffire.

Elle sourit.

— Je vais vous sembler bien présomptueuse, mon cher Hubert, mais je ne puis m'empêcher de croire que je suis la joie de leur vie... Ils m'aiment tant!

Il y eut encore un silence, puis Nelly fit remarquer à son cousin l'harmonie de ce paysage qui n'avait rien de grandiose, mais dont la grâce charmait le regard et s'insinuait jusqu'au cœur. Le ciel était d'un bleu pâle avec des nuages blancs légers comme d'immenses et vaporeux marabouts; au milieu du feuillage encore vert des peupliers d'Italie, il y avait çà et là un bouquet d'un jaune d'or, les bois sur les coteaux se nuançaient de pourpre, et la rivière légèrement enflée coulait avec un bruit doux et harmonieux.

— J'aime tout cela, dit Hubert, promenant lentement son regard autour de lui, et l'arrêtant sur les toits d'ardoises et les murs couverts de lierre du château. J'y reviendrai.

— Oui, mais quand? Vous ne savez pas encore où les hasards de votre carrière vont vous envoyer, peut-être dans les neiges du nord, peut-être sous les brûlants soleil du midi... Vous reviendrez... Le cadre sera le même; mais ceux qui l'habitent, où seront-ils?

— Je les retrouverai, s'il plaît à Dieu. Je ne resterai pas dix ans sans revenir, cette fois. Les vieux liens sont renoués, et aujourd'hui plus forts que jamais.

Nelly leva vivement la tête et le regarda. Son regard, à lui, errait maintenant, au-delà de la Feuilleraie, dans la direction où s'élevaient les fines tourelles aux girouettes dorées de Granlieu.

En parlant des liens anciens renoués dans son cœur, pensait-il à la brillante châtelaine de ce domaine, et voulut-il donner le change à Nelly lorsqu'il reprit :

— Tous les nuages sont dissipés entre mon oncle et moi, il me semble que mon cher père lui-même revit en ce lieu; je l'aime et j'y reviendrai bientôt...

— Ils sont si bons, et leur vieille demeure a tant de charme! Je serais bien attristée si elle sortait un jour de votre famille, Hubert. Elle est incommode, démodée, mais il s'y attache tant de souvenirs!

— Oui, des souvenirs de tout genre qui me sont très précieux... Soyez tranquille, Nelly, je n'y profanerai rien si elle m'échoit en partage.

Un quart d'heure après, quand Nelly rentra dans sa chambre, elle aperçut sur une petite console de marbre, placée à l'entrée et sur laquelle on déposait les objets à son usage, l'album que son cousin lui avait promis la veille.

Elle ressentit d'abord une curiosité d'enfant et, s'enfermant aussitôt, ouvrit l'album. Mais tout à coup, elle devint rêveuse et, quelque brillante que fût l'aquarelle qui offrait à ses yeux une vue du Caire toute étincelante de soleil, elle leva les yeux vers la fenêtre et suivit distraitement les nuages floconneux qui erraient dans le ciel.

« Les liens anciens... L'a-t-il aimée? L'aime-t-il de nouveau?... Il a paru attacher quelque importance à mon jugement sur *elle*... Ai-je été sincère? Est-ce que je la crois vraiment digne de lui? La crainte de me laisser dominer par une vague antipathie a-t-elle mis sur mes lèvres des paroles exagérées, et ces paroles peuvent-elles avoir assez d'influence pour précipiter sa destinée? Elle n'a pas le cœur sec, elle peut souffrir, donc elle peut aimer; mais son amour n'est-il pas de ceux qui martyrisent? Saura-t-elle s'oublier? A-t-elle assez de noblesse native pour donner de l'aliment à sa nature, qui est si haute? Leurs deux orgueils ne se heurteront-ils pas? Le souvenir de ce qu'elle a fait jadis ne troublera-t-il pas comme un poison la source de leur bonheur? Saura-t-elle surtout le rendre heureux et meilleur? »

Tout à coup elle rougit et rouvrit brusquement l'album. Où s'égaraient ses pensées? Pourquoi porter un si étrange intérêt à la destinée de ce cousin, inconnu hier, qui disparaîtra demain? Après tout, sur quoi basait-elle ses rêveries? Hubert n'aimait peut-être pas Mme Herrison, il ne l'avait peut-être jamais aimée. Mais encore une fois, que lui importait à elle?

...Oui, il possédait un réel talent de peintre... Il y avait de tout dans cet album : dessins à la plume, fusains, aquarelles chaudes et vivantes.

Nelly s'absorba dans son examen. C'était très, très intéressant; seulement, pourquoi pensait-elle toujours au petit album gris et à ses es-

quisses mystérieuses? Ce devaient être des vues de Granlieu... Granlieu valait d'ailleurs la peine d'être dessiné sous tous ses aspects...

C'est fini, quel dommage! Elle reprend chaque feuillet, admire les rues pittoresques des villes d'Orient, les ruines de la Grèce, les cathédrales gothiques des bords du Rhin, les paysages fantastiques de l'Inde, les types étranges des Arabes, des fellahs, le profil classique des femmes grecques, la beauté opulente des Roumaines. Il n'y avait pas une seule vue d'Amérique, bien qu'il eût séjourné longuement aux Etats-Unis. Nelly allait refermer l'album lorsqu'elle vit des feuilles de papier dépassant une poche intérieure. Elle regarda : c'étaient des études de fleurs qui l'intéressèrent particulièrement, comme rentrant dans le genre qu'elle cultivait elle-même. Ces plantes exotiques étaient si bien rendues, qu'elle glissa ses doigts au fond de la poche pour en chercher d'autres... Voici un feuillet plié en deux... Non, ce n'est pas une fleur, c'est une tête de femme, dessinée à grands traits avec un réel talent... C'est la réponse aux doutes de Nelly, c'est la révélation du roman de jeunesse d'Hubert...

Au-dessous des traits ravissants de Mme Herrison, plus jeune mais aussi belle qu'aujourd'hui, Nelly lut malgré elle cette date : « 10 mai 18.., jour le plus doux de ma vie. »

Presque honteuse d'avoir surpris ce secret, elle remit précipitamment le dessin dans la poche intérieure où Hubert l'avait évidemment oublié, puis ferma l'album et marcha vivement vers sa fenêtre. Les nuages légers erraient toujours sur un fond du ciel auquel les rayons du soleil couchant donnaient maintenant des teintes d'opale. Il y avait un silence plein de poésie autour d'elle, les feuilles frémissaient doucement sous un souffle presque imperceptible...

Ainsi, c'etait vrai, Hubert avait aimé cette femme, elle avait été sa plus grande joie, puis son plus grand chagrin, et maintenant elle versait le baume sur les anciennes blessures et reprenait le cœur qu'elle avait jadis dédaigné... Pourquoi cette désolation intime envahissant le cœur de Nelly? Se peut-il qu'elle ait cru tenir une place dans la vie d'Hubert? Oh! non, jamais; seulement, à son insu elle a compris, apprécié ce qui est en lui, et elle a compris et senti en elle de quoi le rendre heureux et aussi le rendre meilleur... Nelly, ô pauvre Nelly, si sage d'ordinaire, as-tu donc fait un rêve imprudent ?

Elle s'agenouille, elle s'humilie, et cependant elle ne peut se trouver coupable; mais si elle est imprudente, elle accepte doucement de souffrir. Qu'importe, après tout? Qui le saura, excepté Dieu?

Sa fierté de jeune fille est atteinte lorsqu'elle se dit qu'elle a donné à son insu quelque chose de si pur et de si délicat, et que ce quelque chose n'a été ni rendu, ni reçu, ni même compris. Oh! c'est mieux ainsi. Hubert ignorera toujours qu'il a été mêlé à ses aspirations inconscientes, et elle, elle portera sans murmurer cette blessure intime, en se livrant franchement à toutes les saines influences capables de la guérir. Quand ces larmes involontaires qui s'échappent de ses yeux seront séchées, elle poursuivra tranquillement sa route, sans jamais se replier sur elle-même, sans penser qu'elle peut avoir des regrets et qu'elle aurait pu goûter des joies. La vie est courte, après tout... Elle lève ses yeux mouillés vers le ciel, de plus en plus brillant, où la pourpre a remplacé les douces teintes de violet et de rose, et il lui semble tout à coup que, derrière ce brillant rideau, des voix familières l'encouragent. Ceux qu'elle a aimés, aidés ici-bas, ces petits enfants surtout qu'elle a baisés, amusés, soignés, mis au cercueil, celui qu'hier encore elle a paré d'une pauvre robe blanche, lui sourient et la consolent. Après tout, c'est au même but qu'on tend, à travers les joies ou les larmes, et il lui semble tout à coup qu'elle pourrait se consoler, si elle sentait la femme qu'Hubert aimait digne de lui... Eh! bien, elle peut encore quelque chose : d'abord, prier Celui qui change les cœurs; puis, dans la mesure qui lui est permise, développer le filon de tendresse qu'elle a découvert la veille dans cette nature altière. Si petite que soit son influence, elle sait par expérience ce que peut la sympathie. Elle essaiera, et si Hubert est heureux, elle trouvera une joie désintéressée à penser qu'elle a pu incliner vers lui et surtout vers le bien, si peu qu'elle en soit capable, l cœur dans lequel il a placé ses espérances...

Elle regarde encore le ciel, qu'elle voit maintenant tout embrasé à travers ses larmes... Sa pensée s'élève au-dessus d'elle-même, au-dessus de ce monde, au-dessus même des âmes bienheureuses qu'elle aime au-delà; elle cherche pour sa faiblesse un appui, pour son cœur un aliment dans cette chose merveilleuse et réconfortante qui résume toute force, toute sagesse, toute bonté et tout amour, qui est pour chacun de nous ce qu'il y a de meilleur ici-bas, et qui s'appelle la volonté de Dieu.

Quand elle descendit pour le repas du soir, son doux visage ne gardait plus de trace de larmes. Elle parla à Hubert de ses dessins avec son entrain ordinaire, elle amusa son oncle, chanta à sa tante une des romances de sa jeunesse; puis, quand elle se retrouva seule, elle pria pour toutes les douleurs sans vouloir songer à la sienne. Il semble d'ailleurs aux cœurs délicats qu'il est relativement facile de souffrir seuls : c'est la peine d'autrui qui les accable et leur paraît parfois au-dessus de leurs forces.

X

Les malles d'Hubert sont descendues dans le vestibule, et Jacques se dispose à les charger sur la charrette pour les porter à la gare; la vieille voiture est aussi sortie des remises; dans une heure l'hôte quittera les vieux parents qui l'accueillirent naguère avec tant de joie.

Tout est bien changé. L'automne s'avance, le ciel est gris et bas, les arbres se dépouillent de leurs feuilles, qui tombent lentement dans l'air tranquille, les chrysanthèmes aux tons pâles fleurissent à la place des géraniums éclatants, et les vieux murs grisâtres du château apparaissent, tachetés de mousse, à travers les branches éclaircies des rosiers et des clématites.

Le déjeuner est servi. Mlle Sylvie a choisi pour la dernière fois les mets préférés de son neveu; Nelly a rassemblé les objets qu'il aimait à voir : vieille faïence et argenterie ancienne finement ciselée; mais quoique chacun s'efforce de paraître gai et de parler de choses indifférentes, une secrète tristesse plane sur les convives, et personne ne fait honneur au déjeuner délicat de Mlle de Sommerives.

— Et maintenant, quand nous reverrons-nous? dit la vieille demoiselle d'un ton où l'angoisse perce malgré elle. C'était si bon d'être réunis, et nous allons être si loin les uns des autres!

— Loin! Allons donc! s'écrie M. de Sommerives en essayant de sourire, la Russie n'est plus loin, et maintenant qu'Hubert a revu la vieille maison de famille, il y reviendra, je gage, à chacun de ses congés...

— Je reviendrai le plus tôt que je pourrai...

C'est tout ce qu'Hubert trouve à dire, mais une émotion réelle altère ses traits tandis qu'il tire sa montre et constate que l'heure du départ est venue.

Nelly ne dit rien. Elle est, comme toujours, très tranquille, et apporte à tout le même charme inconscient. Elle se lève la première et remet à son oncle son chapeau et son pardessus.

— Ne viens-tu pas à la gare, petite? demande M. de Sommerives. Il y a de la place dans la voiture, et vous vous êtes si bien entendus, Hubert et toi, qu'il sera heureux, je n'en doute pas, de te voir jusqu'au bout.

Nelly lève les yeux sur Hubert et rencontre un regard ému et brillant.

— Venez, Nelly, vous me ferez plaisir. Vous avez été si bonne, si sympathique!

Elle sourit, prend son chapeau, passe une jaquette et sort dans la cour pour voir si l'on attelle. Elle est un peu pâle lorsqu'elle voit sa tante pleurer et exprimer l'espoir que rien ne sera changé à La Feuilleraie lorsqu'il reviendra. Les choses humaines sont, hélas! si incertaines, et les êtres les plus aimés tiennent à ce monde par des liens si fragiles! Oui, ils avaient été doux ces jours d'intimité sans nuage, mais repasse-t-on deux fois par les mêmes sentiers?

Elle monte près de son oncle, Hubert s'assied en face d'elle, et elle le bénit dans son âme pour la lueur humide qui passe dans son regard en disant adieu à la pauvre tante. La voiture s'ébranle, Hubert se penche à la portière, embrasse d'un dernier coup d'œil la façade lourde, mais majestueuse, de l'antique maison, arrête une fois encore son regard sur la dévouée créature qui, debout sur le perron, porte son mouchoir à ses yeux; puis il étouffe un soupir, la voiture a franchi la grille et roule sur la route aux blancs lacets qui serpente à travers les collines.

Les voilà à la gare. Il est encore trop tôt, et tandis que M. de Sommerives cause avec des fermiers se rendant au marché de la ville voisine, Hubert et Nelly errent sur la route, devant la station. La vue est belle, le paysage riant et tranquille; la campagne, richement boisée, est parsemée çà et là de châteaux aux fines tourelles et de villas toutes blanches dans les masses d'or bruni des arbres qui les encadrent; au loin, les collines aux lignes gracieuses et arrondies s'abaissent vers la rivière, qui scintille au soleil et coule paisible, tantôt large, tantôt resserrée, tantôt entre des rives rocheuses, tantôt sur un lit de verdure.

— Je reverrai souvent tout cela, dit Hubert, pensif.

— Il est de plus beaux sites, répondit Nelly, mais je sais par expérience combien celui-ci peut plaire; son charme tranquille s'insinue jusqu'au cœur.

— Il me laisse de si vifs regrets, reprit Hubert d'un ton plus bas, que je regrette presque d'y être venu.

Nelly suivit son regard et pensa qu'il s'arrêtait sur la masse de bois au milieu de laquelle les toits immenses de Granlieu reluisaient au soleil.

— J'avais parfois pensé que vous ne partiriez pas...

Elle dit ces mots presque involontairement. Hubert rougit, chose rare chez lui, et parut à la fois surpris et embarrassé. Puis il détourna les yeux.

— Je tiens à ma carrière, dit-il brièvement, puisqu'il faut que j'en aie une.

Et presque aussitôt il ajouta :

— Mon oncle nous cherche; pauvre oncle, il me manquera, lui aussi... Je ne peux pas toujours exprimer ce que je sens, mais je vous regrette tous, Nelly...

— Et moi aussi je vous regrette...

La voix d'Hubert tremblait, mais celle de la jeune fille était douce et tranquille.

— Ils sont si robustes, lui et ma tante, reprit Hubert, que je suis certain de les revoir; mais vous, Nelly, serez-vous encore ici? Vous vous marierez...

— Sans dot? Ce n'est guère probable, dit-elle avec un petit rire argentin. Mais ma vie a un autre emploi, j'ai une dette de reconnaissance à acquitter.

— N'exagérez-vous pas le prix dont vous la payez?

Pourquoi semblait-il si ému? Elle secoua la tête.

— Il me semble, dit-elle, que c'est un privilège de pouvoir se consacrer à une tâche si douce: rendre en bonheur ce qu'on a reçu en bienfaits et en sécurité...

Elle s'interrompit. Une victoria apparaissait sur la route, et elle reconnut aussitôt la livrée de Granlieu. La voiture arriva rapidement devant la station, et Mme Herrison en descendit, vêtue d'une mante de voyage et d'un petit chapeau voilé de gaze blanche.

— Bonjour, chère mademoiselle... Quoi! M. de Sommerives part-il donc aujourd'hui? Moi je vais jusqu'à la ville, je lui offrirai une place dans mon compartiment et je permettrai tous les cigares qu'il voudra... Mais je vous laisse ensemble, ces derniers moments sont toujours si désagréables... Je hais le mot *adieu*.

Oui, les moments qui précèdent immédiatement un départ sont pénibles. On pourrait échanger des choses très douces ou très solennelles, et l'on ne dit rien, oppressé qu'on est par une secrète angoisse.

Nelly se surprenait sans cesse regardant Mme Herrison; elle ne l'avait guère revue depuis la scène inattendue dont elle avait été témoin lors de la mort du pauvre bébé, et la jeune femme, regrettant peut-être d'avoir trahi ses sentiments intimes, lui montrait depuis lors plus de froideur... Pourquoi Hubert partait-il? Ne voyait-il pas qu'il était aimé? La question de dignité qui, d'après ce qu'elle avait compris tout à l'heure, l'empêchait de vivre oisif aux dépens d'une femme riche, cette question ne saurait-elle être résolue par la volonté d'une femme aimante? Après tout, la fortune même de Mme Herrison ne pouvait que lui faciliter cette carrière à laquelle il avait déclaré tenir. Il y avait là quelque chose d'inexpliqué. Mais que lui importait à elle, après tout? Elle ne pouvait que faire des vœux pour le bonheur d'Hubert, des vœux sincères autant que désintéressés...

— Adieu, Nelly... je reviendrai...

Elle sourit... Ce sourire tremblait sur ses lèvres. Il reviendrait pour être le mari d'une autre; ce serait un peu dur, mais son oncle et sa tante seraient si heureux!

— Adieu Hubert, nous serons tous heureux de vous revoir...

Il retint un instant sa main et sembla hésiter à lui parler; son regard eut un instant une expression suppliante, mais il ne dit rien, et, ayant longuement embrassé son oncle, il monta dans le compartiment où Mme Herrison l'attendait d'un air d'indifférence tranquille...

Il resta à la portière quand le train s'ébranla, et agita la main jusqu'à ce qu'il fût hors de vue.

Nelly se retourna vers son oncle, qui passait brusquement la main sur ses yeux.

— Venez, dit-elle doucement, allons consoler tante Sylvie, et puis... resserrons-nous, cher oncle... Quelque vide qu'il nous laisse, il vaut mieux l'avoir connu, apprécié; il vous écrira, et enfin il vous aime et reviendra...

M. de Sommerives la regarda d'un air un peu étrange et secoua la tête en soupirant.

— Il n'y a pas que les jeunes têtes qui soient folles, murmura-t-il. J'avais rêvé tant de choses!

Nelly ne lui demanda pas ce qu'il avait rêvé; elle s'empara de son attention, causa avec lui et réussit à le distraire, à ôter à son regret une part de son amertume.

XI

La Feuilleraie avait repris son aspect hivernal. Sauf les pans de lierre aux feuilles épaisses et luisantes qui étaient jetés, çà et là, sur les murs, sa parure fleurie avait disparu pour laisser voir un réseau noirâtre, qui lui-même voilait mal les briques effritées et les pierres tachetées de mousse. Le jardin, privé de ses perspectives verdoyantes, semblait rétréci et démodé; les épaisses charmilles n'offraient plus au regard qu'un enchevêtrement de troncs noirâtres, de branches noueuses et tordues. Toute la vie, tout l'agrément de la maison se concentrait dans le parloir, que des châtelains plus modernes eussent appelé un hall, et qui, en dépit de sa grande porte vitrée ouvrant directement sur la cour, était confortablement chauffé par les bûches énormes et les montagnes de charbon qui brûlaient dans la cheminée de pierre. Un vieux tapis aux nuances passées, mais au tissu encore chaud et épais, avait été étendu sur les dalles de marbre noires et blanches, et la grande table était chargée de livres et de tricots, Mlle Sylvie et sa nièce consacrant leurs loisirs à confectionner des bas et des jupons pour les enfants du village.

Mlle de Sommerives, enveloppée d'un châle, continuait cependant à vaquer aux occupations

de ménage qui lui étaient à peine moins agréables par ce froid glacial. Elle parcourait la maison, surveillait la basse-cour et la laiterie, s'absorbait avec les vieux domestiques dans des conférences laborieuses dont l'objet était de diminuer les dépenses, sans faire peser sur son frère les privations qu'elle acceptait secrètement pour elle-même.

M. de Sommerives, lui aussi, poursuivait sa vie active. La plus grande partie de son temps se passait à la fabrique; il y trouvait l'intérêt poignant d'une lutte acharnée avec la fortune, et la nature de son caractère, naturellement optimiste, atténuait pour lui les inquiétudes et avivait les espérances.

Nelly, enfin, menait toujours avec la même activité les travaux du dehors et ceux du dedans, s'occupant des jeunes dessinatrices, aidant son oncle dans les comptes qui l'absorbaient souvent, s'occupant activement des pauvres, des malades, et trouvant du repos dans les lectures élevées et solides lorsque, le soir venu, elle s'asseyait à la grande salle du parloir. Les voisins étaient presque tous partis, Mme Harrison la première, et peu de visites troublaient la solitude de la Feuilleraie.

Cette existence très austère et très remplie avait toujours satisfait Nelly. Elle aimait certains côtés de l'hiver; les promenades lui plaisaient lorsqu'un soleil sans chaleur, mais brillant, faisait étinceler la rivière gonflée, et que le sol de la route craquait légèrement sous ses pas; elle eût aimé aussi sans arrière-pensée la neige qui parait la campagne de son éclatante blancheur, si elle n'eût souffert pour ses pauvres de la rigueur du froid. Enfin, l'abri du vieux château lui semblait plus doux et plus intime lorsque, les portes étant bien closes et le vent gémissant au dehors, la flamme avivée promenait sur les murs ses lueurs ardentes, et faisait tour à tour sortir de l'ombre les objets familiers qui recélaient tant de souvenirs.

Pourquoi, cet hiver-là, trouvait-elle les heures longues et la nature triste? Hélas! ce qui nous entoure ne nous parle d'autre langage que celui de nos pensées, et ce sont nos propres impressions qu'ils nous renvoient en les reflétant. Les menues joie de Nelly s'étaient effacées sous un relief uniformément triste; le dépouillement de la nature ne lui rappelait plus que les brisements du cœur et la brièveté de la vie. Par d'insensibles associations d'idées, elle songeait sans cesse au moment où les deux vieillards qu'elle aimait et qui arrivaient à l'hiver de la vie, la laisseraient seule, sans joies, sans affection, sans autre but en ce monde qu'un devoir très haut, mais très dégagé d'affections, envers les malheureux qu'on peut toujours soulager.

Elle ne céda pas à cette sorte de découragement; d'abord, elle voulut l'attribuer à la vie plus mondaine qu'elle avait menée cet été-là, et qui lui laissait, pensait-elle, la réaction que produit tout contraste. Mais elle sentait bien, au fond, que ce n'était pas le souvenir des fêtes de Granlieu qui projetait cette ombre étrange sur sa vie : la cause était plus profonde, plus intime, et, toujours sincère vis-à-vis d'elle-même, Nelly reconnut que c'était Hubert qui lui laissait ce vide douloureux.

Avait-elle été imprudente? Avant d'avoir découvert le souvenir intime, le portrait et le *memento* qui l'avaient convaincue de l'amour de son cousin pour Mme Herrison, avait-elle caressé quelque espérance secrète? Vraiment, elle n'en savait rien, mais sa conscience était tranquille, car rien, dans ce sentiment, n'avait été volontaire. Que fût-il arrivé, d'ailleurs, si Hubert n'eût pas aimé cette jeune femme? Elle s'était promis, tout simplement, sans croire qu'elle se sacrifiait, de ne jamais quitter ceux qui l'avaient recueillie, élevée, chérie; dès lors, il lui eût été impossible de suivre Hubert au loin. M. de Sommerives, lui, avait fait un rêve : il eût été profondément heureux si son neveu, renonçant à sa carrière, avait pris la direction de la fabrique, en lui infusant un peu de ce renouveau que toute impulsion jeune et active semble porter avec elle. Mais Nelly n'avait jamais poursuivi cette chimère; elle savait bien, elle, quel sentiment pénible, quelle révolte intime la seule vue de la fabrique inspirait à son cousin. Elle connaissait ses préjugés et croyait son orgueil invincible.

Elle ne s'apitoya pas sur elle-même. Ce qui faisait sa force aussi bien que son charme, c'était une longue habitude d'abnégation. Se plaindre eût été du temps perdu, et à quoi bon, d'ailleurs? Accoutumée à ne pas tenir compte de ce qui ne faisait souffrir qu'elle-même, elle continua donc sa vie, tranquille au dehors et vraiment, oui vraiment paisible au dedans, car elle tenait son regard intérieur détaché de sa souffrance intime et espérait humblement que cette souffrauce, patiemment portée et jamais avivée ni sondée, se guérirait un jour.

Et quand M. de Sommerives parlait d'elle avec sa sœur, tous deux admiraient avec une émotion attendrie sa douce sagesse de jeune fille.

— Quel trésor Hubert aurait eu en elle! disait Mlle Sylvie, s'essuyant les yeux. Vraiment, je ne sais ce que nous serions devenus sans sa chère présence, mais je l'aime trop pour ne pas lui souhaiter un bon mari... Comprends-tu, Aymard, qu'il ait pu rester insensible à tout ce charme? Car elle est toujours charmante, et elle plaisait à tous, même au milieu des belles dames de Granlieu; mais il me semble qu'elle est surtout irrésistible dans le courant modeste de sa vie, s'occupant de tout et de tous, si habile, si adroite, si bonne et si gaie!

— Et apportant à tout la même grâce, s'enveloppant, jusque dans les occupations les plus vulgaires, d'une atmosphère de poésie, ajouta M. de Sommerives qui regardait pensivement le feu. Je sais qu'Hubert l'admirait. Le jour où je lui ai parlé de l'avenir, de l'obligation où nous nous trouvions d'assurer le sort de cette enfant, il m'a répondu avec chaleur qu'il me suppliait de ne pas penser à lui, mais de lui faire, à elle, la vie aussi douce que je le pourrais.

— Elle n'a pas de nom, dit Mlle Sylvie, secouant la tête. Peut-être cela arrête-t-il Hubert; il tient aux traditions du passé... Mais elle, ajouta la vieille fille avec une émotion soudaine, combien il est heureux qu'elle n'ait poursuivi aucun rêve! Le séjour d'Hubert parmi nous aurait pu la rendre à jamais malheureuse.

— Grâce au ciel, il n'en est rien! s'écria M. de Sommerives avec chaleur. Jamais elle n'a été plus gaie, plus charmante... Pauvre petite Nelly!

Et, les yeux attachés sur la flamme, il soupira si doucement, si profondément, que sa sœur comprit que sa pensée et son souvenir franchissaient l'espace, revenaient bien loin dans le passé et revoyaient une autre image, une image qui personnifiait l'espérance d'abord, puis le silencieux chagrin, et enfin le tendre dévouement qui avaient rempli cette vie.

La nuit tombait, on était à cette heure mystérieuse qui sépare des ténèbres les dernières lueurs du jour; les ombres qui emplissaient le parloir, ces ombres croissantes, que traversaient de temps à autre les reflets capricieux de la flamme avivée par le vent, semblaient recéler mille rêveries. La haute taille et la belle figure de M. de Sommerives étaient vivement éclairées par le feu, et le regard tendre et anxieux de sa sœur suivait sur ses traits les émotions qui s'y reflétaient soudain à cette muette évocation du passé, qu'elle avait devinée et comprise.

C'était une chose étrange, mais cette sœur semblait n'avoir jamais eu de vie propre. D'aussi loin qu'elle pouvait se souvenir, elle ne se rappelait pas avoir désiré quelque chose pour elle-même. Elle se serait cru volontiers mise au monde pour aimer, soigner, consoler, rendre heureux ce frère qui avait été sa joie, son orgueil, en qui elle avait concentré toute son existence dans un long dévouement inconscient. Petite fille, elle n'avait aimé que les jeux qu'il préférait. A l'âge où la jeunesse s'épanouit, où les rêves éclosent, elle n'avait eu d'autre fierté que les succès de son frère, d'autres plaisirs que les siens, d'autre espérance que de le voir heureux. Elle n'avait jamais songé à un foyer pour elle-même, mais elle caressait l'espoir de prendre place à celui d'Aymard; et quels plans d'humble dévouement elle formait dans le secret de son cœur! Elle serait l'amie de sa femme, la seconde mère, la servante de ses enfants, elle leur rendrait à tous la vie douce et facile, elle prendrait toutes les tâches fastidieuses, et avec quelle joie! Il lui suffirait, en échange, de se chauffer à leur soleil... L'avenir avait déçu ces rêves. Aymard avait subi un de ces chagrins de cœur dont quelques natures, très rares, ne savent pas se consoler. Elle souffrit avec lui, adoucit son chagrin sans guère lui en parler, car elle était essentiellement silencieuse, mais en tenant son cœur près du sien, comme on voit un chien fidèle regarder sans cesse son maître qui pleure. Elle partagea sa vie, s'associa à ses idées, consola ses déceptions, allégea ses travaux, et accueillit avec tendresse l'enfant de celle qu'il avait aimée. Chaque jour elle remerciait Dieu de lui avoir donné ici-bas une tâche si douce et si chère; chaque jour elle lui demandait de ne pas survivre à ce frère si tendrement chéri, souhaitant de sortir de ce monde avec lui, comme elle y était entrée le même jour.

Elle ne lui parlait pas, ce soir-là, tandis qu'il remontait le cours du passé; elle ne se demandait même pas si, dans cette muette évocation de sa vie, il songeait à la bénédiction qu'elle avait été pour lui; elle savait qu'il sentait sa sympathie, et quand il releva enfin les yeux et lui tendit la main, elle comprit tout ce que voulait dire ce geste silencieux...

Mais la porte s'ouvre, et un flot de lumière dissipe soudain les ombres. Nelly est entrée, portant une lampe, et le passé et ses tristesses semblent tout à coup s'effacer devant le présent doux et paisible.

Le frère et la sœur sourient en même temps en la regardant s'avancer, si blanche et si blonde, avec son allure chaste et gracieuse, ses mouvements aisés, ses yeux profonds et tendres qui les cherchent tous deux au coin du foyer. Elle place la lampe sur la table, abaisse un peu l'abat-jour, puis prend une chaise basse, s'assied entre son oncle et sa tante, et prend une de leurs mains dans les siennes.

— Nous rêvions, Nelly, dit M. de Sommerives.

— Moi, je n'ai jamais le temps de rêver, répondit-elle en souriant, mais je pense que cela m'arrivera un jour, quand je serai vieille et que j'aurai des loisirs; et mes rêves seront alors agréables, n'en doutez pas. Vous me faites une vie si douce qu'il me suffira d'y penser pour prendre un bain de bonheur.

La main de M. de Sommerives serra la sienne, et il reprit :

— On ne rêve pas qu'au passé, Nelly. Si sage que tu sois, ne penses-tu donc jamais à l'avenir?

— L'avenir est à Dieu... Oh! mon oncle, jouissons du présent, je l'aime et ne voudrais rien y changer.

— Pas même pour y ajouter des affections, Nelly ? demanda M[lle] Sylvie, dont la voix s'attendrit tout à coup.

— Les vôtres me suffisent, tante chérie.

— Mais nous ne sommes pas éternels, mon enfant.

— Chut ! que c'est laid de vouloir me gâter mes joies ! Mais vous n'y réussirez pas ; j'ai la vue bornée, heureusement, et comme j'ai la confiance de vous garder longtemps, longtemps encore, je ne m'inquiète pas de ce qui me restera de vie après vous.

— Il me semble cependant, Nelly, que le sort d'une vieille fille est triste.

— Ne dites rien des vieilles filles, tante Sylvie, répliqua gaiement Nelly. S'il faut en arriver aux confidences, je vous déclare que je me sens une furieuse vocation pour cette corporation, que vous m'avez montrée sous un jour idéal.

— Oh ! ce n'est pas la même chose, mon enfant ; moi, j'avais mon frère.

Quelle tendresse dans cette simple parole ! Est-ce son accent qui émeut Nelly, ou la pensée qu'elle sera un jour, elle, toute seule au monde ?

— Eh bien ! tante Sylvie, j'aurai mes pauvres, avec cela on s'en tire toujours... Mais parlons de choses plus gaies, je vous prie... Voici l'heure de préparer la table... Ecoutez ce vent, comme il siffle à travers les arbres et gémit dans nos vieux corridors... Quel bien-être d'avoir ce toit solide sur notre tête et ce feu brillant pour réjouir nos yeux ! Mon oncle, il y aura ce soir un plaisir très spécial à poursuivre ce voyage au pôle nord que nous avons commencé à lire hier... Il fait si bon ici ! Vraiment, je deviens monstrueusement égoïste !

Et elle commença à aller et à venir sans bruit pour dresser le couvert, tandis que le frère et la sœur la suivaient d'un regard plein de tendresse et d'admiration. Elle était vraiment le sourire de leur vieillesse, l'épanouissement de leur vie à son déclin.

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

PAQUERETTE

Elle avait choisi pour retraite
Un coin boisé, près du ruisseau ;
Et là, chaque jour, Pâquerette
Mirait sa corolle dans l'eau.

« *Aimez-moi donc, murmurait-elle*
« *A la mouche, au pinson joyeux ;*
« *Mon cœur est d'or ; tout en dentelle*
« *Mon col est rosé, gracieux.*

« *Aime-moi, rêveur qui me cueilles*
« *Dès qu'avril vient de m'entr'ouvrir ;*
« *Ne vois-tu pas, quand tu m'effeuilles,*
« *Cruel, que tu me fais mourir !* »

Le passant l'écoutait à peine...
La mouche aimait la rose, hélas !
L'oiseau gazouillait dans la plaine,
La pauvre fleur pleurait tout bas.

Soudain, je vis sur son feuillage
Un beau papillon se poser...
Et puis, il partit, le volage !
Après un rapide baiser.

O Pâquerette solitaire !
Beaucoup de cœurs, ainsi que toi,
Cherchent les amours de la terre
Mais sans y trouver force et foi.

« *Aime* « *plus haut* ». *Dans la retraite*
« *Dieu te voit, ma petite fleur* ».
Et, redressant sa collerette,
Elle oublia toute douleur.

Math. AIGUEPERSE.

Voici, selon Bescherelle, l'origine des bouts-rimés :

Ce fut Dulot, poète du XVII[e] siècle, qui donna lieu, sans y penser, aux bouts-rimés. Il avait l'habitude de commencer son travail par les rimes. Un jour il se plaignit d'avoir perdu trois cents sonnets, dont il n'eût fait que les rimes. Ses amis, auditeurs de ses lamentations, trouvèrent singulière cette manière de procéder et résolurent de s'exercer à cette sorte de poésie. Ils choisirent d'abord des rimes bizarres, complétèrent le vers de différentes manières et avec des sujets variés. Ils eurent grand succès ; la mode s'en répandit et les bouts-rimés devinrent un amusant passe-temps, fort goûté des dames et des seigneurs de la cour.

Un petit Bleu



E matin-là, j'entendis mon père entr'ouvrir ma porte et dire à mi-voix :

— Lucienne, dors-tu encore?

Je tendis les bras pour lui montrer que j'étais éveillée et que je l'aimais bien ; lui m'embrassa et me dit : — Tu as un petit frère!

Un petit frère! cela vous mûrit à trois ans ; ce fut donc d'un pas sérieux que, donnant la main à mon père et vêtue comme Cendrillon ou à peu près, j'entrai chez maman quelques minutes plus tard.

Les rideaux à ramages de sa fenêtre étaient fermés; contre le grand lit était rangé un berceau à colonnettes d'acajou qui avait été longtemps ma propriété, mais que je traitais avec dédain depuis qu'on m'avait installée dans une couchette de fer, comme une vraie grande personne. Maman, un peu pâle, reposait sur son oreiller, et ses yeux agrandis resplendissaient d'une orgueilleuse joie.

J'allai droit au berceau, mon père me souleva et j'introduisis un œil curieux entre les rideaux qui protégeaient le nouveau venu.

J'aperçus un affreux petit monstre couleur brique, faisant les grimaces les plus compliquées, auxquelles se joignirent bientôt des cris si étranges que je me reculai vivement, prise de peur et l'âme remplie du plus amer désenchantement.

Ainsi, le cher hôte attendu, cet ami que l'on m'annonçait depuis des mois, ce compagnon désiré de mes jeux c'était ce pauvre être incomplet, ce petit vieux grimaçant...

Les mères lisent dans le cœur de leurs enfants, la mienne vit aussitôt mon mécompte, et l'effet déplorable causé par la vue de ce fils qu'elle trouvait beau, elle!

— As-tu donné à Lucienne les bonbons que son frère lui a apportés? demanda-t-elle à mon père.

Cette simple phrase suffit à changer complètement mes dispositions, et la vue d'un sac rose rempli de dragées acheva de me rallier au cher poupon. « Il était donc capable de discernement, ce petit être, et de délicatesse, puisqu'il avait pensé, même avant de naître, à sa grande sœur; un bon cœur sans doute malgré sa physionomie crispée; quelques notions de la vie, puisqu'il avait choisi des dragées que j'aimais beaucoup, au lieu de prendre des pastilles qui me faisaient mal au cœur. Mais quelle étrange voix, aigre, sauvage, étranglée, avec des modulations qui me faisaient penser au chat de Mme Japy, notre voisine. N'importe, je voulus le revoir, ne fût-ce que pour le remercier, et je me penchai sur le berceau qui s'inclina complaisamment vers moi.

Mais le petit, de rouge était devenu noir sous l'empire de quelque peine secrète dont je cherchai en vain à pénétrer la cause ; je lui dis ce que je pensai le plus propre à le calmer, soins inutiles, il criait et pleurait, et se démenait dans un paroxysme de douleur; si bien que je me mis à pleurer aussi, croyant que sa peine était de celles qu'on ne peut consoler. Espéranza, la nourrice mahonaise, le prit dans ses robustes bras, et je pensai que c'était pour essayer de le calmer à sa manière de nourrice. Quel ne fut pas mon horreur quand je la vis retourner le poupon sens dessus dessous, le frapper du plat de la main, ni plus ni moins qu'un pâtissier qui veut faire lever sa pâte.

Ce procédé me révolta; je trouvai la dignité de mon frère en péril et le reste aussi, mon amour fraternel encore mal éveillé se révéla tout à coup, et j'administrai une maîtresse gifle à la Mahonaise, essayant en même temps de lui arracher sa victime. Nounou rit aux éclats, maman me fit signe de me rapprocher d'elle, et m'expliqua que ces tapes qui m'offusquaient si fort étaient pour l'agrément du petit frère, ce que je ne crus qu'à moitié, jugeant de ses impressions par les miennes.

L'après-midi fut paisible, je la passai auprès de Mme Japy qui voulut bien me confier une aiguille et du fil, ce qui me permit de coudre ensemble mon tablier et ma robe, un plaisir délicat qu'on me refusait pour l'ordinaire; mais ce jour était un grand jour.

Mon frère s'appela Lucien, et ce nom qui nous était commun me parut encore plus beau quand je le partageai avec lui, car je ne tardai pas à m'apercevoir que le petit monstre avait fait peau neuve et devenait un fort joli baby; il avait des joues roses et satinées, de grands yeux bruns et une jolie perruque si blonde que je croyais ses cheveux tissés d'or et d'argent.

Il était né pacifique malgré des débuts orageux, et, à part quelques crises violentes, il montra une humeur accommodante; j'avoue à ma honte que ce fut très heureux pour la tranquillité de nos parents, car s'ils avaient eu deux

enfants... mais ce n'est pas mon histoire que je raconte.

Bientôt le mignon me reconnut et eut pour moi des sourires et des appels qui me transportèrent de joie; j'en oubliai ma poupée dont le son s'épancha par une blessure mortelle, sans que mon cœur s'émût.

Et les jours passaient très doucement pour notre enfance, entre les promenades sur la place du gouvernement et les longs séjours au jardin Marengo, où Espéranza retrouvait la colonie Mahonaise si nombreuse à Alger vers cette époque; nous vivions heureux sans compter les jours, n'espérant rien de plus doux que l'heure présente, moi persuadée que j'habiterais toujours le nid qui m'avait vue naître; Lucien intimement convaincu, quoiqu'il n'en dît rien, que la grosse Espéranza resterait attachée à son service de table jusqu'à la fin de ses jours. Douces illusions qui nous furent enlevées du même coup : mon père reçut une grande enveloppe, déplia un non moins grand papier blanc, le lut deux fois, appela ma mère qui était en train de défaire ses papillotes, et lui dit d'un air joyeux :

— Voici mon avancement, je suis nommé à Constantine.

Maman laissa tomber son fer à friser sur la natte de jonc qui roussit en répandant une odeur suffocante, elle joignit les mains et s'écria :

— Ah! mon Dieu! et le petit qui n'est pas sevré!

— Il faut aviser immédiatement, car nous partons le 1er février.

Le sevrage de mon frère me donna de grands soucis, et j'entrevis à travers ses pleurs l'inanité des joies de ce monde. Pendant huit jours la maison fut un enfer; Lucien fort doux, mais encore plus entêté, avait décidé qu'on lui rendrait sa nourrice disparue subitement; il refusait dignement des soupes exquises que je consommais à sa place sans fausse honte, avec des airs alléchés destinés à le faire revenir sur sa détermination. Au fond cela devait lui être fort pénible, car il était très gourmand. Ma pauvre mère pleurait; papa tapait les portes, traitait son fils de « petit brigand » ou de « mâtin », et se levait la nuit pour lui chauffer son biberon, seul adoucissement que Lucien eût introduit dans son jeûne austère; moi, fort ignorante en ces matières, j'étais partagée entre le respect dû à la volonté de mes parents et ma sympathie naturelle pour Lucien, ce qui me créait une position difficile, et je désirais vivement que tout cela finît au mieux.

Après huit jours de lutte, le héros vaincu et affamé, dévora d'un air furieux une « eau panée » à la fleur d'oranger, et renonça pour toujours à sa nourrice. On lui en fut très reconnaissant.

Alors la joie revint au logis sous forme de caisses, de paille, de meubles démontés, de vaisselle dans les oreillers et de bas dans les verres à champagne. On emballait jour et nuit et nous roulions dans le foin, dans les copeaux; on nous trouvait partout à la fois, criant, cassant, faisant mille sottises; cela dura encore une semaine, et puis les caisses furent clouées, descendues, et par une jolie matinée de février, nous allâmes les rejoindre sur le *Sheliff*, un navire de l'Etat qui faisait le service des passagers sur le littoral.

C'est une grande chose qu'un navire. Pour une enfant de mon âge, c'était tout un monde, et quand je revois dans mes souvenirs le pont du *Sheliff*, il me semble qu'il avait les proportions du *Leviathan*. N'en croyez rien et mettez sur le compte d'une imagination toute neuve cet effet d'optique qu'étaient loin de partager les officiers du bord. Ces messieurs, depuis le brave capitaine Perallo notre commandant, jusqu'au charmant enseigne qui débutait dans la carrière, étaient fort humiliés de ce service de « Courrier », et il n'était sortes de plaisanteries amères qui n'en résultât en toutes circonstances.

Pour se dédommager, ces braves officiers, fidèles aux traditions, étaient fort galants avec les dames, et nous n'avions pas mis les deux pieds sur le *Sheliff*, que toutes les aiguillettes du bord cliquetaient autour de nous afin d'offrir à ma mère l'appui d'un bras, ou les douceurs d'une installation sur la dunette, avec un Gibraltar pour s'étendre et des livres pour oublier les amertumes de la navigation.

Il y avait un monde étourdissant sur le pont. Les Maltais, avec leurs grands fez et leurs anneaux d'argent aux oreilles, riaient et fendaient la foule en lui criant : *Des aranzes, des aranzes, fresco les aranzes.* De jeunes Arabes bronzés et à moitié vêtus, bousculaient, écrasaient, injuriaient, sous prétexte de porter une valise; des palans embarquaient les chevaux. J'eus l'émotion de voir Noirat, notre pur-sang africain, au bout d'une grosse ficelle, entre ciel et eau, jambes et queue pendantes, tête basse, œil atone, dessinant dans l'espace une courbe qui l'amena sur le pont.

Pendant ce temps, nos amis nous disaient adieu, et maman déjà impressionnée par cette odeur inqualifiable d'huile chaude, de goudron rance, d'algues pourries, qui remplit de trouble les cœurs susceptibles, s'inondait d'eau de Cologne.

Un coup de cloche mit le comble à la confusion; ce fut un cri général, une poussée irrésistible vers les escaliers, des appels, des Au revoir, lancés à toute volée; le pont se vida comme par enchantement, les petites embarcations, pleines à couler, se détachèrent des flancs du steamer, et tandis que les mouchoirs s'agitaient, les mains

saluaient, il me sembla que nous glissions sur l'eau, que la statue du duc d'Orléans changeait de côté là-bas sur la place aux blanches arcades. J'en fus troublée au fond de l'âme et regardai maman pour prendre courage; elle était d'une pâleur livide, malgré les conseils du second, qui lui recommandait de ne pas regarder les rives fuyantes, ni la mâture qui oscillait de l'avant à l'arrière et nous promettait un joli tangage pour la soirée.

Lucien, au bras du matelot François, la seule femme de chambre du bord, avait déjà fait connaissance avec les vergues du *Sheliff*. Je l'apercevais à travers un enlacement de cordages, là-haut, et le vent faisait flotter comme un petit drapeau le ruban bleu de son bonnet. Il était ravi, regardait le ciel avec des yeux brillants, et devait se prendre pour un oiseau tout au moins, en sentant frémir la mâture au souffle de la brise qui le berçait.

A force de regarder en l'air, ma tête se fatigua, un invincible sommeil me prit, je fermai les yeux et, bercée par la mer qui moutonnait de plus en plus, je perdis conscience des choses extérieures.

Quand je me réveillai, je crus rêver encore; tant ce qui m'entourait me parut étrange. J'étais couchée dans un tiroir de buffet à ce qu'il me parut; maman gémissait au-dessus de ma tête dans un compartiment semblable, et Lucien, que j'entendais sans le voir, causait avec la veilleuse suspendue au milieu de notre établissement. J'eus horreur de ma position et, sans consulter personne, je me laissai glisser de mon compartiment, je soulevai un rideau qui masquait l'entrée de la cabine et je me trouvai dans une vaste salle à manger sans convives. J'y entrai plus vite que je ne l'avais prévu, n'étant pas préparée aux traîtrises du roulis et, perdant l'équilibre, j'allai rouler auprès du commandant, qui était en train de mesurer avec un compas, d'inscrire des chiffres; j'ai su depuis que cette grave opération s'appelle faire son point. Il me releva vivement et parut étonné sinon de ma chute, du moins de ma présence inopinée entre les pieds de sa chaise.

— D'où sort celle-là? dit-il d'une voix bourrue tout en m'asseyant sur la table, entre sa boussole et ses compas.

— Comment t'appelles-tu, petite?

— Lucienne et mon frère Lucien.

— Ah! très bien. Et où est-il, ton frère?

— Dans le tiroir de maman.

Et je montrai notre cabine.

Ici un gros mot du marin :

— ...Petite bête, tu traites nos couchettes de tiroirs. On t'en fournira.

Il riait tout en jurant, et fermait sa boîte soigneusement, comme quelqu'un qui a fini sa besogne.

— Veux-tu venir voir les étoiles avec moi? me demanda-t-il ensuite.

— Oh! oui, si vous me donnez la main, car ça roule ici.

— Tu parles comme un loup de mer, Lucienne; allons, donne-moi la main et montons.

Un air frais et piquant vint me fouetter le visage et m'avertir que nous étions sur le pont, où je ne distinguai d'abord rien tant la nuit était noire au sortir de la salle brillamment éclairée d'en bas. Peu à peu, cependant, je me fis à cette obscurité et j'admirai la profusion d'étoiles répandues dans le ciel; elles brillaient comme d'inestimables pierres précieuses, avec des reflets bleus ou rouges; la mer, elle aussi, brillait de lueurs étranges et notre sillage semblait de l'or en fusion. Je jetai un cri d'admiration :

— Il pleut des étoiles!

Et je refusai de croire aux explications du commandant, qui me parlait de phosphorescences, d'insectes, de poissons, etc. De gros marsoins nous suivaient en bondissant et semaient des étincelles hors de l'eau; nous filions à toute vitesse au milieu de ces merveilles, et j'étais dans une inexprimable admiration.

Tout le monde se taisait sur la dunette; on était dominé par la splendeur mystérieuse de cette nuit d'hiver plus douce qu'un jour de printemps, mais ceux qui connaissaient la mer hochaient la tête et disaient :

— Dans deux heures la tempête.

Mon père était venu nous rejoindre; il avait le front soucieux.

— Arriverons-nous à l'heure? demanda-t-il au marin.

— Non, regardez là-bas; avant le jour, nous essuierons un grain et nous pouvons être obligés de gagner les îles.

— C'est que ma femme commence à m'inquiéter; elle est tellement malade, que je ne puis croire à un simple mal de mer, et plus la traversée se prolongera, plus il y aura à craindre de ces crises incessantes.

— Je vais vous envoyer le docteur, et je vous rends votre fille, car il me faut passer la nuit ici en prévision d'un coup de mer.

Je rentrai donc dans cette triste prison qu'on appelle une cabine et, m'y ennuyant à périr, je pris le parti fort sage de me rendormir.

Quel réveil! Des craquements sinistres, la voix terrifiante du capitaine, qui commandait la manœuvre, l'eau entrant par les sabords, tous nos menus colis roulant d'un bout de la cabine à l'autre, et dans la grande salle un bruit de vaisselle brisée, et les gémissements des passagers. Le *Sheliff* dansait comme une coquille sur la mer furieuse; on dut nous attacher à nos lits pour nous empêcher d'aller nous briser contre les murs ou les meubles et, pendant deux jours, nous restâmes ainsi perdus dans l'immensité;

le médecin venait toutes les heures voir ma mère et je l'entendis qui disait au commandant :

— Il faut la débarquer à tout prix; je crains qu'elle ne résiste pas.

Enfin, vers le soir, un peu de calme se fit; nous étions en rade de Stora et le commandant fit aussitôt mettre son canot à la mer pour emporter la pauvre malade et les siens. On l'enveloppa dans une pièce de flanelle et deux hommes vigoureux la descendirent du *Sheliff*.

L'échelle qui leur servait d'escalier plongeait dans le gouffre noir et mouvant des flots qui semblait s'ouvrir à chaque remous pour nous engloutir, tandis que le canot montait et descendait en s'éloignant lorsqu'on croyait pouvoir nous y déposer; c'était comme un jeu terrible entre les éléments et nous. Enfin, on nous jeta les uns après les autres, tant bien que mal, au fond de l'embarcation et nous pûmes démarrer.

Oh! la terrible mer qui s'élevait comme une muraille et s'écroulait avec fracas, nous jetant son écume au visage et cherchant à briser l'esquif qui osait se mesurer avec elle. Lucien dormait; maman, ranimée par l'air pur de la nuit et la frayeur, nous serrait dans ses bras en murmurant une prière; l'équipage obéissait silencieusement à la manœuvre. Enfin, les avirons cessèrent de battre la mer, les deux porteurs de maman la reprirent dans son suaire de laine blanche et, tandis qu'elle serrait plus fort contre elle le paisible Lucien, ils les emportèrent vers le rivage, ayant eux-mêmes de l'eau jusqu'à mi-corps. Puis vint mon tour; on n'y mit pas tant de façons. François me prit et me lança comme un paquet à son camarade, lequel m'envoya par le même procédé à un troisième, et moulue, effarée, je me trouvai sur le sable à côté des miens, papa ayant passé l'eau à califourchon sur le dos du plus solide de nos hommes. Voilà comment on débarquait par le gros temps, en Algérie, aux débuts de la conquête.

On se remet assez vite des fatigues de la mer; maman fut comme ressuscitée lorsqu'elle se sentit sur la terre ferme et, deux jours après, nous prenions la diligence qui, après une nuit, devait nous déposer au terme de notre rude voyage.

La diligence! Ceux qui, enfants, se sont servis de ce mode de locomotion, doivent se rappeler combien il était rempli d'imprévu et de plaisirs. Le coupé surtout, avec ses glaces sur le devant et le spectacle des chevaux, que chaque relai change, que chaque minute transforme. Les chevaux arabes, ennemis de la discipline, font rage sous le harnais; les cinq braves petites bêtes piaffaient, ruaient, se mordaient en poussant des cris sauvages auxquels répondaient les vociférations du conducteur. Malgré ce tumulte, je m'étais endormie, lorsque, vers minuit, je fus réveillée en sursaut par le brusque arrêt de la voiture et les exclamations parties de là-haut, où deux ou trois voyageurs de l'impériale faisaient un bruit assourdissant.

— Qu'est-ce que c'est? demanda mon père en ouvrant une glace.

— C'est un lion, répondit flegmatiquement le conducteur; et, du bout de son fouet, il désignait une masse brune sur le rebord de la route, à cent pas de nous.

Les chevaux frémissants refusaient d'avancer, malgré les cris et les injures qui, du haut de la voiture, pleuvaient sur eux.

— Ah! çà, est-ce que nous couchons sur la route! reprit le conducteur d'une voix tonnante en s'adressant à son attelage; et il accompagna ses paroles d'un argument décisif.

Le fouet claqua sur les harnais; les cinq chevaux debout, furieux et tremblants, firent un bond prodigieux et s'emportèrent; la voiture passa comme un tourbillon devant le fauve, étonné de tout ce fracas.

Il était couché paresseusement, ce roi du désert, tenant dans ses griffes sanglantes la toison d'un mouton qu'il venait sans doute de dévorer; quand il vit venir à lui le galop diabolique, les lanternes aveuglantes, il se dit que sa royale digestion pourrait en être troublée; il se leva, étira ses membres engourdis par le repos du festin et s'éloigna doucement; nous eûmes l'honneur de le voir nous tourner le dos juste au moment où nous passions devant la dépouille du pauvre mouton.

Le jour se lève tard au mois de février; il commençait à poindre lorsque l'antique Cirta nous apparut en haut de son rocher. Quel contraste avec Alger, la blanche ville entourée de ses jardins merveilleux et baignée par la mer; ici, ni verdure ni eau : des montagnes sombres, pelées, se découpant en arêtes vives sur un ciel ardent; des routes poudreuses, cahotantes à travers des plaines brûlées ou des cols inaccessibles. Si jeune que je fusse, cette nature sauvage me frappa d'étonnement, presque de crainte; je ne savais pas encore combien le cœur s'éprend de ces solitudes, de ces sites bouleversés et arides; j'ignorais l'amour des montagnes, et je me blottis entre les bras de mon père, asile sûr contre les impressions fâcheuses.

Aussitôt arrivés on nous coucha, on nous borda, on nous embrassa en disant :

— Mes pauvres petits, dormez bien.

Recommandation inutile, car cette nuit en diligence nous avait singulièrement prédisposés au sommeil. Lucien et Lucienne, pendant quelques heures, cessèrent de penser; ils n'eurent ni cauchemars, ni rêves dorés et, quand je rouvris les yeux, il me fallut longtemps pour me reconnaître. Ce qui acheva d'embrouiller mes notions sur l'heure présente, ce fut une collection d'oiseaux étrangers qui tournaient en rond au-

dessus de ma tête. Queues frisées, huppes arrogantes, plumages roses, verts, bleus, jaunes, rouges, dans des tons éclatants. Où étais-je? sous le dôme d'une mosquée, dans les profondeurs d'un rêve enchanté, dans l'autre monde peut-être? J'appelai Lucien pour me convaincre de la réalité de mon existence et une petite voix endormie fit entendre mon nom tout à côté de moi. J'allongeai le bras et ma main rencontra la joue satinée du petit frère, dont le berceau touchait mon lit.

— Où sommes-nous? lui demandai-je sans trop savoir ce que je disais. Lui, qui ne parlait pas encore, fut troublé par ma question; il fit brusquement demi-tour sur lui-même, s'accouda sur son oreiller comme un jeune sphinx et d'une voix forte cria : Maman!

Pauvre petit, c'était toute sa science ce mot si doux à dire! « Maman » signifiait à cette heure : Viens nous dire ce que nous devons penser de tout cela, éclaire-nous, rassure-nous, embrasse-nous — ce qui fut fait à l'instant même. Et alors je vis clairement que nos lits occupaient le marabout en ogive d'une grande chambre longue et étroite, telle qu'on les construisait autrefois dans les maisons arabes, que le dôme était couvert de peintures italiennes où l'imagination avait eu plus de part que la réalité, et curieuse de voir en détail notre nouvelle demeure, je me livrai avec empressement aux soins de Joséphine, notre nouvelle bonne.

La maison était grande quoique ce fût une maison mauresque; sa galerie aux colonnes de marbre, ses murs revêtus de faïence, ses ogives surbaissées lui donnaient ce cachet oriental si élégant et si bien approprié aux climats chauds. Les pièces longues et étroites ne prenaient de jour que sur cette galerie, ce qui les rendait un peu obscures, mais très fraîches en été.

Lucien, grâce aux boiseries découpées de la galerie, en faisait le tour en s'aidant des pieds et des mains; c'était toujours un garçon paisible, circonspect, ennemi des entreprises audacieuses, et farouche vis-à-vis des étrangers. Quand un nouveau visage se présentait devant lui, il faisait une moue si douloureuse, que je me jetais à son cou pour lui prodiguer mes consolations; généralement cela le faisait pleurer et mon bon vouloir avait des effets désastreux.

Nous eûmes bientôt des amis. D'abord le sapeur de planton à notre porte; bien qu'il fût de l'infanterie, il s'occupa de nos équipages avec sollicitude, remit une queue au cheval de Lucien, une roue à ma charrette, des oreilles à un lapin qui jouait du tambour autrefois. Il nous installa même une sorte de bascule dans la cour de l'écurie où Lucien attrapa plus de bosses qu'en aucun autre lieu, et toujours par ma faute. Je pesais avec une telle vigueur, quand c'était mon tour d'abaisser la bascule, que Lucien enlevé de terre était projeté violemment devant lui et roulait sans défense, heureux quand aucun angle aigu ne se rencontrait sur son passage. Blessé ou non, le prudent Lucien poussait des hurlements à chaque chute, et l'on nous défendit cette dangereuse balançoire. Naturellement nous n'eûmes plus qu'un plaisir, c'était de goûter à ce fruit défendu; pendant trois jours l'obéissance fut complète, Lucien un bandeau d'amour sur le front, redoutait la terrible machine. Quand le bandeau fut ôté, le démon du jeu s'empara de nous, et après avoir recommandé à Lucien de se tenir fortement à la planche, je donnai l'impulsion. Mon frère poussa un cri étouffé, et sans résistance vint piquer une tête au centre de la balançoire. Je me jetai sur lui pour le conjurer de se taire; lui-même comprenant que son cas était mauvais, se contint dans des gémissements sourds qui n'allèrent pas jusqu'aux oreilles de Joséphine, et nous pensâmes en être quittes pour la peur.

Hélas! nous avions compté sans le nez de Lucien; voilà que ce pauvre petit nez qui avait porté sur la planche, devint rouge, puis bleu, et si gros que mon frère gêné par cet appendice se mit à loucher; maman poussa un cri de détresse en apercevant son garçon défiguré, elle nous confessa, et séance tenante fit briser la planche tentatrice...

Un autre ami de notre enfance fut Soliman, le sloughi préposé à la garde de l'hôtel. Cette énorme bête aux crocs redoutables détestait les Arabes, sans doute en souvenir des coups reçus au douar natal. En bête intelligente il distinguait le Caïd du mendiant; en flatteur, hélas! il ne déchirait que le burnous effiloqué, mais il grondait pour l'autre, et n'osant mordre, s'en allait honteux de lui-même, la queue aux jambes, cacher sa honte dans un coin.

Quand il nous entendait jouer sur la galerie, et que rien ne le retenait en bas, il montait et venait mettre sa personne à notre disposition. Il s'étendait sur le dos et les pattes en l'air faisait entendre un petit cri d'appel, que Lucien comprenait mieux que le plus pur français; le chien et l'enfant faisaient d'interminables parties; mais si au plus fort du jeu, la voix gutturale d'un Arabe, ou le parfum de suint de tan et de musc d'un burnous mal porté frappait ses sens, Soliman, brusque, la tête haute, s'en allait aux grandes allures faire déguerpir le gêneur, et s'il y avait résistance il devenait vraiment terrible.

Le sapeur et Soliman ne nous suffirent bientôt plus, le besoin d'un âne se fit sentir, et on nous donna un âne.

Qui de vous, en se rappelant sa jeunesse, ne retrouve quelque souvenir attendri pour ce paisible animal, qui nous a donné aux débuts de la carrière l'illusion d'un cheval et de ses joies!

Notre âne fut une ânesse et Dumoutier, le sapeur, la baptisa Florentine??? Nous la montâmes à tour de rôle, avec cette petite variante que, lorsque c'était à moi de m'asseoir sur la selle de velours, Lucien enfourchait l'épaule du sapeur, et bientôt notre petite caravane fut célèbre dans la ville où elle défilait gravement chaque jour, l'âne le premier, le chien formant l'arrière-garde.

L'enfance n'est pas insensible aux beautés de la nature, elle fait de la poésie à sa manière et conserve très vives ces premières impressions, nées des premiers tableaux qui se reflètent dans son imagination tout neuve. Notre but préféré était sans contredit le « Moulin Nassan »; j'ai oublié complètement et depuis de longues années le chemin à prendre pour y parvenir; mais ce que je n'oublierai jamais, c'était notre halte au bord de la rivière, sous l'ombrage des saules, avec les ruines de l'aqueduc romain en face de nous, se découpant dans un ciel doux et profond, d'une limpidité merveilleuse. L'eau s'enfuyait avec un murmure, elle moirait le sable fin de son lit; et nous, étendus sur l'herbe où les fleurs mettaient de grandes plaques roses et blanches, nous jouions avec les boutons d'or, avec les liserons, avec les petits cailloux roulés, tandis que le couteau de Dumoutier taillait des sifflets dans la moelle du sureau, des manches de fouet dans les branches noueuses des arbres, et que Joséphine tricotait nos chaussettes.

Mon frère, pour ses trois ans eut la rougeole; j'essayai de la prendre, mais sans succès; ma mère me disait en riant : Lucienne, tu peux embrasser ton frère, je vous soignerai en même temps; j'embrassais les joues cramoisies de Lucien, et je ne pris rien. Mais le petit homme profita de l'occasion pour être tout à fait désagréable; il demandait avec des pleurs une nourriture plus abondante, se livrait sur mes livres à son amour pour la destruction, et criait comme un diable quand je me permettais la moindre observation. « Ne le tourmente pas, Lucienne, disait ma mère, il est malade. »

Sous ce prétexte, un jour que j'étais à table avec nos parents, il s'empara de mes *Contes de Perrault*, auxquels je tenais beaucoup à cause de leurs brillantes illustrations, et feuille à feuille les mit au feu... Quand je rentrai dans sa chambre, je le trouvai tout à fait heureux, il tenait la couverture du livre dans ses mains et me faisait voir du bout de son doigt rose : *Cendrillon*, *Finette*, *le Marquis de Carabas*, se tordant dans les flammes du foyer.

Le sentiment de la justice et l'amour de la propriété soulevèrent tout mon être, je me jetai sur le coupable, je lui tirai les cheveux, il me mordit et on dut nous séparer violemment. Ce fut, je crois, notre première querelle et peut-être la dernière aussi. Ah! pourtant, je me souviens d'une autre scène : un jour on nous prêta une seconde ânesse afin que nous puissions monter ensemble; celle-ci trottait volontiers, tandis que la nôtre détestait cette allure. Un second sapeur fut adjoint au premier et nous partîmes, Lucien au pas, Lucienne au trot. Mon frère en conçut de l'ombrage et devint fort rouge; j'eus le tort de m'en apercevoir, et le tort encore plus grave de me moquer de lui en le traitant de petit coq. Lui, monta sur ses ergots et me foudroya de ce néologisme : Grande coqueresse! J'en fus pénétrée jusque dans l'âme.

Notre ménagerie s'accrut encore, et cette fois d'un hôte ailé qui vint un jour se poser en roucoulant sur notre toit et qu'un peu de grain apprivoisa tout à fait. Il était entièrement blanc ce beau pigeon, et ce fut notre inséparable ami pendant bien des années. Son plus grand plaisir était de courir après nous quand nous marchions pieds nus dans notre chambre pavée de faïence; encore une chose qu'on nous défendait et pour laquelle nous nous sentions un grand entraînement. Le pigeon, plus habitué au sable ou à la terre qu'à la faïence polie, faisait des glissades en nous poursuivant, il s'aidait de l'aile, jurait en sa langue, se relevait, retombait et finalement donnait un coup de bec dans les talons du fuyard; Lucien levait un pied, puis l'autre, gémissait, et recommençait à la première occasion.

Un jour nous trouvâmes un œuf dans le chapeau du petit frère, un œuf blanc si mignon que nous le crûmes fait à notre mesure d'enfant, et que je le proposai immédiatement pour une omelette dans notre poêle qui n'était guère plus grande qu'un écu. Cet œuf suivi d'un autre était l'œuvre de notre pigeon, nous en fûmes ravis mais profondément étonnés; il y en eut trois, puis notre douleur fut immense. Coco, l'auteur de ces jolis œufs, disparut tout à coup.

Dumoutier passa toute la matinée sur le toit, visita les nids de cigogne pour y découvrir l'ingrat; peine perdue. On accusa le chien, on accusa le chat, les malheureux sont injustes.

Après avoir cherché, soupçonné, pleuré, on se résigna, et vers deux heures nous étions tristement assis dans notre chambre occupés à visiter l'estomac d'un pantin à ressorts dont le mécanisme nous intéressait vivement, lorsqu'un bruissement au-dessus de notre tête nous fit tressaillir; je relevai les yeux et regardai sur une haute étagère couverte de bibelots où on voyait entr'autres un panier de jonc doré, rempli de boutons de roses artificielles. O joie! ô surprise! Coco, l'introuvable, réchauffait de ses ailes étendues les boutons de fleurs en papier, espérant dans sa candeur qu'il en ferait sortir une jeune famille de pigeons blancs comme lui. Il avait l'air si heureux notre Coco! son bec rose enfoui dans son plumage immaculé, et ses

yeux brillants et immobiles fixés dans le vide, comme attirés par une vision ravissante. Joséphine le prit, et au lieu de lui témoigner sa joie par des caresses, elle le plongea dans un bassin d'eau froide. — Après deux ou trois de ces bains forcés, Coco renonça complètement aux boutons de roses, et les talons de Lucien redevinrent sa principale distraction.

Nous aimions beaucoup la promenade et Joséphine, notre bonne, l'aimait encore plus que nous, ce qui fait que jamais ce passe-temps ne nous manqua; mais, suivant les saisons, il fallait varier nos buts. C'est ainsi qu'au gros de l'été nous ne sortions qu'après le repas du soir, et alors nous nous bornions aux allées et venues sur la route de Sétif. Quand j'y pense maintenant et que je marche doucement à l'ombre de mes grands tilleuls qui ne laissent jamais passer les tièdes rayons des étés de France, j'ai un sourire de pitié pour les petits azédarachs, genre manche à balai, que je trouvais si beaux alors, avec leur feuillage découpé d'acacias et leurs grappes de fleurs qui avaient le parfum du lilas. Tels qu'ils étaient, ces pauvres arbres poudreux nous attiraient; et nous recherchions leur maigre abri. Nous abandonnions volontiers la contre-allee, envahie par les promeneurs et les belles madames qui venaient là moins pour prendre le frais que pour se rencontrer, nous installions nos jeux dans l'allée principale, où les cavaliers ne passaient que rarement et au pas, ce qui écartait tout danger pour les barres ou la marelle.

Un soir, nous nous amusions comme à l'ordinaire, lorsque des cris et le galop emporté d'un cheval se firent entendre sortant d'un tourbillon de poussière qui se dirigeait sur notre groupe :

— Gare ! gare !

Et les parents affolés se jetaient en tumulte sur les enfants les plus exposés. Je saisis mon petit frère, qui restait planté au beau milieu de la route, et je le tirai de toutes mes forces pour le soustraire au danger.

Hélas ! je ne pus, malgré mes efforts, l'entraîner assez vite, le cheval arrivait sur lui; il le prit de côté, le roula dans la poussière et continua sa course folle, renversant deux ou trois autres enfants.

Lucien, étendu sur la terre, ne bougeait pas; je le couvrais de baisers, je l'appelais : son petit visage blanc restait inanimé. Joséphine avait perdu l'esprit et criait à tue-tête; un de nos amis, qui était parmi les promeneurs, releva l'enfant, le palpa doucement et dit :

— Il respire, ce n'est qu'un évanouissement.

Les hurlements de Joséphine, qui n'avait pas su nous garder, m'irritaient fort ; je lui dis de se taire :

— Ne voyez-vous pas que si vous rentrez à la maison en faisant ce tapage, maman mourra de peur; venez avec moi, nous allons la préparer bien doucement. Monsieur, dis-je à l'ami qui avait mis son mouchoir tout mouillé sur le front de mon cher Lucien, vous me laisserez monter seule, vous attendrez en bas.

— Oui, oui, Lucienne, soyez tranquille, me dit-il en suivant avec son précieux fardeau.

Notre maison était à l'entrée de la ville; il ne fallut pas un quart d'heure pour y arriver, et je me précipitai bravement dans le salon, le cœur serré par l'angoisse, devinant la peine que j'allais causer à mes chers parents.

— Que te voilà pâle, Lucienne... et ton chapeau tout cabossé... Tu es couverte de poussière! Es-tu tombée?

— Non, maman, dis-je d'une voix étranglée.

— Qu'est-ce qu'il y a? reprit mon père, frappé de l'altération de mon visage.

— Oh! rien de grave, n'ayez pas peur.

— Mon fils ! s'écria maman, à qui son cœur révéla une partie de la vérité.

Je me jetai dans ses bras :

— Tu vas le voir, n'aie pas peur, il est tombé. M. Aubert a dit que ce ne serait rien.

Maman se précipita sur la galerie et reçut dans ses bras tremblants Lucien toujours évanoui. Elle l'appuya sur son cœur et l'appela d'une voix caressante, puis elle posa ses lèvres sur les lèvres du pauvre petit. A ce contact si doux, il ouvrit les yeux, sourit faiblement et rendit le baiser à sa mère.

La colonie militaire ne formait qu'une famille. Je ne veux pas dire qu'entre parents on ne se querellait pas parfois; mais quelque membre souffrant avait-il besoin d'aide, aussitôt tout le monde s'offrait. Tandis que M. Aubert portait le petit blessé, d'autres témoins de la scène s'étaient mis à la recherche du docteur Vadel pour l'avertir, de sorte qu'il arriva chez nous en même temps que nous et il put rassurer ma famille. Avec un rare instinct, le cheval emporté avait donné un coup d'épaule qui avait envoyé Lucien mordre la poussière, c'est le cas de le dire, mais en dehors de la route des terribles sabots, qui l'eussent broyé infailliblement sans cela. La secousse avait été rude et le repos du lit fut commandé à Lucien. Mes fables de La Fontaine payèrent pour cette seconde maladie, et *Perrette*, *le Meunier*, *la Fourmi*, en grisaille sur papier jaune, allèrent rejoindre les cendres du marquis de Carabas et de Finette.

Deux ans passèrent; j'en avais sept lorsque maman me conduisit au sermon. Le prédicateur du mois de Marie prêcha, le jour où je l'entendis, sur la mortification et je me crus obligée, au retour, de faire un résumé de l'entretien spirituel à mon père et à mon frère. Il faut croire que mon récit était pittoresque, car, à mon grand étonnement, papa souriait tout en caressant ma tête, tandis que je pérorais. Lucien avait

pris la chose beaucoup plus sérieusement; ses grands yeux braqués sur moi, son doigt dans la bouche, il ne perdait pas une de mes paroles. On vint nous avertir que le dîner était servi, ce qui mit fin à mon homélie.

Comme ils étaient joyeux et paisibles nos repas de famille! Père, heureux de se retrouver au milieu de nous, débarrassé de tout souci après les travaux du jour; maman, vive, spirituelle, toute de premier mouvement, ayant à raconter mille choses avec l'originalité d'un esprit fin, excité par la riposte maligne et juste du père de famille. Lucien, gourmand comme un petit chat, juché sur sa grande chaise, avec une serviette dont les bouts noués dépassaient ses oreilles toutes rouges, une physionomie grave et affairée contrastant avec l'agitation de sa sœur. Lucien ne parlait pas, il mangeait, et ce soin suffisait amplement à l'absorber. Il aimait surtout les œufs et leurs dérivés, c'est-à-dire tous les plats où l'œuf jouait un rôle prépondérant, et si les œufs étaient au sucre, sa satisfaction devenait complète.

Le jour dont je parle, on mit sur table, à la fin du repas, une pile de beignets à la crème. Tous les yeux se portèrent sur le petit frère; papa se frotta les mains en disant :

— Je sais quelqu'un qui est bien content!

Maman ajouta :

— Et qui les trouvera d'autant meilleurs qu'il les a gagnés par une conduite exemplaire.

Moi, je sautai en bas de ma chaise et, me jetant sur la sienne au risque de le renverser, je lui dis en confidence :

— La crème est à la vanille.

Je reçus un avertissement assez vif pour avoir quitté ma place, que je regagnai au plutôt, tandis que Lucien, tout rouge et tout gonflé, baissait obstinément les yeux sur son assiette. Papa y mit un gros beignet; maman le coupa en petits morceaux d'où il s'échappa une vapeur parfumée.

— Prends garde de te brûler, lui dit-elle en lui rendant sa fourchette.

Lucien posa la fourchette sur la table et murmura d'une voix étouffée :

— Je n'en veux pas, merci.

Je bondis encore une fois de ma place jusqu'à lui, entraînant mon verre, qui se brisa en mille pièces; je reçus une tape de maman, une chiquenaude de papa, puis tous deux se retournant vers Lucien, toujours sombre devant son beignet :

— Est-ce que tu es malade?

— Non, maman.

— Tu es puni?

— Non, papa.

— Tu en as trop mangé à la cuisine?

— Non, sœur.

A mesure que les questions se multipliaient, la voix du petit devenait plus tremblante; à la dernière, il cacha son visage dans ses mains à fossettes et fondit en larmes.

— Que tu es donc sotte, Lucienne, de te mêler toujours de ce qui ne te regarde pas; voilà que tu fais encore pleurer ton frère, me dit maman émue des larmes de son fils.

Elle le prit dans ses bras et obtint non sans peine cet aveu :

— C'était pour faire une mortification!!!

Je fus beaucoup plus contrariée de cette réponse que de la chiquenaude et de la tape. C'était moi qui avais entendu le sermon, c'était mon frère qui l'avait appliqué. Il n'y avait pas de quoi me rendre fière; je reculai mon assiette, qui était remplie du mets tentateur, et je me mis à pleurer également. On accepta notre sacrifice, mais les parents sont comme le bon Dieu, ils rendent toujours plus qu'on ne leur donne et, le soir, nous reçûmes pour prix de notre vertu quelques gouttes de chartreuse noyées dans un petit verre d'eau. Cela s'appelait de la liqueur et nous paraissait exquis. Oh! joies, oh! douleurs de nos sept ans!

C. DE LAMIRAUDIE.

(*La suite au prochain numéro.*)

Economie Domestique

ASPIC DE SOLES

Prenez une demi-douzaine de filets de soles, mettez-les dans une casserole beurrée, avec poivre, sel et jus de citron, couvrez avec feuille de papier beurrée et mettez au four juste assez pour que les filets soient cuits, et faites refroidir. Détachez, lavez quelques filets d'anchois, ayez du persil haché très fin, coupez vos filets de soles en ronds de la largeur d'un décime, alignez-les dans un moule.

Vous mettrez des couches de soles et d'anchois, et, après avoir saupoudré chaque couche de brins de persil, vous remplirez de jus de viande, jusqu'à ce qu'il soit plein, le moule où sont les lits des deux poissons.

(*Recette anglaise.*)

REVUE MUSICALE

Théâtres lyriques. — Directions et directeurs. — Concerts. — Nouveautés musicales. — Méthode Edelsil.



Ce n'est plus dans le clan de la peinture, mais bien dans celui des directeurs de théâtres que la révolution a mis, et met encore les cervelles en ébullition. Du moins, tout se passe entre nous, et les étrangers n'ont rien à y voir. Nos deux premières scènes lyriques auront aussi leur fin de siècle.

Il faut croire que la direction de l'Opéra n'est pas une si mauvaise spéculation. On en peut juger par la quantité de candidats qui briguent l'honneur de succéder à MM. Ritt et Gailhard, sans compter que ces derniers se représentent en première ligne. Rien que cela donne confiance aux prétendants, car si les directeurs sortants n'avaient pas fait leurs petites affaires, ils seraient trop heureux de passer la main aux confrères.

Quant à M. Paravey, dont la démission n'a pas eu qu'une cause, il n'a pas manqué de successeurs non plus. Mais nous pensions bien que la candidature de M. Carvalho, surgissant des premières, devait écarter tous ses rivaux. Sa nomination ne s'est pas fait attendre, et voilà l'Opéra-Comique pourvu pour huit années, sauf événements imprévus, d'une direction sérieuse.

L'éminent directeur de la scène Favart a donné trop de preuves de son habileté administrative et de son initiative artistique, pour que ce passé ne soit pas un sûr garant de l'avenir. Notre second théâtre lyrique est donc en passe de retrouver ses beaux soirs, d'autant plus que le nouveau projet de reconstructiou présenté par M. Guillotin a été fort bien accueilli du ministre.

A l'Opéra, le *Mage*, retardé de semaine en semaine, offre un attrait d'autant plus grand qu'il a été longtemps attendu. Les privilégiés savent déjà ce qu'ils doivent penser de l'œuvre nouvelle de M. Massenet. Mais, à défaut de ces premières aussi recherchées qu'inabordables, faut-il encore avoir la partition sous les yeux. Ce ne sera donc que le mois prochain qu'il nous sera permis de constater *de visu* et *auditu*, la justesse des jugements formulés. Nous ne doutons pas qu'avec un tel maître, de charmantes surprises nous soient réservées, et nous renseignerons avec soin nos lectrices sur les morceaux de la partition qui peuvent leur convenir. En dehors des ouvrages du répertoire courant, il n'y a à signaler, à ce théâtre, que le *Bal militaire*, où un public élégant s'était réuni en vue d'une bonne œuvre. Grande profusion de fleurs dans les toilettes et dans la salle. Le chant aussi était de la fête, et MM. Auguez, Duc et Bérardi ont enthousiasmé l'auditoire dans plusieurs morceaux appropriés à la circonstance. Brillant succès couronné par une superbe recette. Ajoutons que les études de *Fidelio* machent rapidement au but, et l'œuvre de Beethoven suivra de près, assure-t-on, celle de Massenet.

La Société des concerts du Conservatoire, après une magnifique exécution de la *Messe en ré*, de Beethoven, a donné deux auditions d'un colossal ouvrage : La *Messe en si mineur*, de Bach. Cette composition grandiose est d'une puissance chorale rarement atteinte par le maître dans ses autres conceptions. Le *Credo*, le *Cum Sancto spiritu*, le *Resurrexit* et le *Sanctus* sont des pages d'un sentiment profondément religieux. La foi chrétienne y déborde tantôt en fougueux élans que la science la plus ardue n'entrave pas, tantôt dans d'extatiques ou émouvantes périodes où le génie du croyant orthodoxe se révèle avec la même intensité. L'exécution en a été simplement admirable, sous la direction de M. Garcin, et les solistes, chanteurs comme instrumentistes, ont bien mérité de l'art et du public. Ce sont : Mmes Lépine, Boidin-Puisais, Landi ; MM. Warmbrodt, Auguez, Berthelier, Taffanel et Gillet.

M. Colonne, retour de Moscou où il était allé diriger un concert splendide, est rentré à son poste couvert de lauriers. Le public russe ne lui a pas ménagé les ovations, ainsi qu'aux maîtres français dont les noms, à côté de celui de Tschaïkowsky, émaillaient le programme moscovite. Berlioz, Delibes, Saint-Saëns, ont tous été acclamés en compagnie de notre éminent chef d'orchestre.

Depuis que M. Colonne a repris ses séances, toujours de plus en plus suivies, il a fait entendre nombre d'œuvres brillamment accueillies. Des fragments de *Rédemption*, de C. Franck, pages d'une rare élévation ; *La Vision de Jeanne d'Arc*, poème symphonique de P. Vidal; le prélude de la *Reine Berthe*, de V. Joncières; le *Réveil de Galatée*, de G. Pierné, et *Haï Luli*, de A. Coquart. On a beaucoup apprécié, au concert suivant, une ravissante symphonie de Raff : *Dans la Forêt*, et surtout, à côté de Beethoven et de Wagner, le 5e *Concerto* de Bach, pour piano, flûte et violon.

Plus récemment, le gracieux poème musical

de Mendelssohn qui se nomme : *Symphonie Italienne*, puis ce charmant poème lyrique : *Eloa*, de M. Paul Collin, sur lequel M. Ch. Lefebvre a écrit des pages pleines d'azur et de grâce, obtenaient tous les suffrages. Enfin, au même programme, les noms toujours acclamés de Berlioz, César Franck, Holmès, Chopin, Wagner et Massenet complétaient une séance pleine d'attraction.

Chez M. Lamoureux on a été réellement émotionné par la puissante scène de *Tristan et Iseult*, au deuxième acte. Cette orchestration fulgurante et passionnée laisse même trop dans l'ombre les parties chantées. Mais quelle belle exécution. Très remarquable séance aussi, que celle où l'on a entendu la *Symphonie en si bémol*, de Schumann, la *Danse macabre*, de Saint-Saëns, *le Camp*, de Wallenstein de V. d'Indy et *Prélude et Marche triomphale* de Sievking, une pièce dont l'effet a été très grand.

La *Société Chorale d'amateurs*, fondée par M. Guillot de Sainbris, a donné, salle Erard, sous l'habile direction de M. Ad. Maton, un brillant concert où un public des plus choisis s'était empressé de se rendre. On sait déjà tout ce que l'art musical et les jeunes compositeurs doivent à cette association d'hommes distingués, de poètes et de musiciens éminents pour la propagation des belles œuvres, quelle que soit la source d'où elles émanent. Chorales, symphoniques ou lyriques, l'exécution en est toujours au-dessus de l'éloge et le choix hors ligne.

Dans la première partie du concert on a entendu un chœur du *Paulus*, de Mendelssohn, des fragments du *Requiem*, de Verdi, et *la Mort d'Orphée*, du regretté Léo Delibes. M. Brémond, cor solo à l'Opéra-Comique, a fait applaudir dans l'intermède la remarquable exécution qui lui vaut sa juste renommée.

La deuxième partie de la séance débutait par la première audition de *Hylas*, un ravissant poème lyrique de M. Ed. Guinand, à travers lequel M. Th. Dubois a semé des inspirations de goût et de science. *Sous l'aile blanche*, d'Armand Sylvestre, et la première audition du *Noël des marins*, ont mis en relief la nature à la fois poétique et originale de Mlle C. Chaminade. L'exquise scène lyrique de M. Paul Collin, *la Ronde des Songes*, que l'art délicat de Mme de Grandval rend si heureusement qu'il semble voir voltiger des sylphes autour de soi, a clôturé cette attrayante soirée. Mme la vicomtesse de Trédern y avait ajouté le prestige de sa belle voix et de son grand talent, dont la renommée est le plus flatteur éloge dans les divers *soli* dont elle s'était chargée. Mmes Leroux, Ribeyre et Duménil, MM. Gogny et Martapoura ont largement mérité leur part des ovations dont le public n'a pas été avare. Les chœurs comme toujours ont été rendus avec une entente parfaite, et le charme de ces jeunes et fraîches voix, à l'accent distingué, était augmenté par le plaisir des yeux, car il n'y avait pas qu'elles qui fussent jolies.

Les conférences-cours de Mme Lafaix-Gontié continuent à affirmer l'excellence de son enseignement. Dernièrement, deux de ses élèves se sont distinguées dans l'exécution de plusieurs belles compositions de Th. Dubois et G. Pierné.

M. Julien Thiersot vient de publier au *Ménestrel*, la deuxième série des *Mélodies populaires de France*, qu'il a recueillies et harmonisées avec un tact et une habileté de savant doublé d'un musicien. Laissant à ces chants primitifs toute leur saveur poétique, il a su ajouter l'originalité de son érudition musicale à l'archaïsme des textes. Rien ne saura plaire comme ces légendes du vieux pays de France, à la fois touchantes et gaies, comme *la Mort du Roi Renaud* que nous avons citée. Qui croirait que *la Mort du mari* est tout ce qu'il y a de plus amusant, sans que nul mari puisse en prendre ombrage! A côté de ces deux versions normandes, on aimera la grâce simplette de la chanson de l'Angoumois : *Celui que mon cœur aime tant*, et celle de la Champagne : *Le mois de mai*. Tout serait à citer dans ces vingt nouvelles pièces absolument curieuses; nous y reviendrons. — Le quatrième volume des mélodies de Faure vient aussi de paraître. On sait toute la valeur de ces inspirations charmantes, auxquelles le roi des chanteurs modernes sait mêler l'art exquis d'un musicien de premier ordre. Que d'aimables surprises ce nouveau volume réserve aux amateurs de goût! — Pour le piano, bornons notre ambition à signaler aujourd'hui, réunies en deux volumes, les danses les plus célèbres du vieux « Strauss de Paris », valses, polkas, quadrilles, mazourkas, etc. Qui ne sait que la vogue de ce magicien de la danse et de l'archet fit le tour du monde, où ses entraînantes valses n'ont jamais été oubliées. Ce sera un recueil précieux et séduisant pour notre jeune génération dansante. Editeur de tous ces ouvrages : H. Heugel, 2 *bis*, rue Vivienne.

Il nous reste à présenter à nos lectrices la *méthode Edelsil*. Par une ingénieuse combinaison, les mamans pourront rapidement apprendre à leurs fillettes les noms des notes sur la portée, en même temps que ceux des touches y correspondant dans toute l'étendue du clavier. Cette première étude ordinairement assez laborieuse pour le professeur, maternel ou non, deviendra un jeu pour l'enfant. La *méthode Edelsil* se trouve au bureau du journal. Prix : 1 fr. 50. Pour recevoir franco, envoyez 1 fr. 60 en timbres-poste.

MARIE LASSAVEUR.

CAUSERIE



LLELUIA ! Alleluia !

Voici les beaux jours, le bon soleil, le printemps ; nous n'aurons plus froid, nous ne serons plus malades, nous ne mangerons plus de morue; toutes les pénitences sont finies, c'est l'heure de la résurrection.

Ah ! qu'il a été triste cet hiver glacé, avec sa liste funèbre qui, chaque jour, s'allongeait d'un nom connu ou aimé ! Et tous ces pauvres gens qui mouraient de froid et de faim en nous maudissant, nous les riches, parce que le malheur rend injuste.

Maintenant, c'est fini, bien fini : une tiède haleine fait frissonner les arbres et craquer leurs bourgeons ; les petites voitures jettent leurs muguets et leurs jacinthes sur notre belle ville, qui aime tant les fleurs! Des fleurs au corsage, à la boutonnière, sur les fenêtres, sur les autels, des fleurs partout, c'est le printemps...

J'en étais à cette joyeuse explosion de bienvenue, lorsque j'ai relevé la tête pour jouir un peu de tout ce que je vous annonçais. Hélas ! j'aurais mieux fait de continuer mon hymne au renouveau, car, en regardant par la fenêtre qui donne sur de grands jardins, j'aperçois un ciel gris, mal lavé; un vent furieux fait plier la cime des frênes, effeuille les branches des marronniers, et de pauvres petits moineaux, sur le mur d'en face, luttent contre la tempête. Leur queue en l'air, prise par la rafale, leurs petites plumes hérissées, ils se balancent sur leurs pattes, cherchant en vain à se maintenir en équilibre. En voilà un qui s'envole pour ne pas être renversé ; un autre se pose plus vite qu'il ne veut et donne du bec sur la pierre. Bon, la chatte de ma concierge arrive en tapinois derrière eux ! L'horrible bête ! Si je pouvais les prévenir :

— Ps'tt, ps'tt! Petits passsereaux, attention ! Ps'tt, le chat !... là-bas, derrière les tuyaux...

Ils ne voient rien, les petits malheureux. Si je leur émiettais du pain sur la fenêtre, ils viendraient peut-être par ici.

Ils m'ont vue et me comprennent; toute la troupe s'envole et vient se percher sur le fer du balcon. La chatte s'arrête vexée ; elle les regarde fuir et les suit de l'œil en penchant la tête. La voilà qui se frotte le museau avec patte de velours. C'est signe de pluie, dit-on. Belle merveille d'annoncer l'eau quand il pleut, depuis vingt-quatre heures, toutes les dix minutes. N'importe, les moineaux sont sauvés, c'est l'essentiel, et je retourne à ma chronique.

Eh bien ! on aura beau dire, et je suis sûre que vous êtes de mon avis, mesdemoiselles, il y a vent et vent, pluie et pluie, nuage et nuage.

C'est vrai que je n'y vois pas à trouver le chemin de mon encrier, que mes doigts sont raidis par la petite bise aigre qui s'attaque furieusement à la queue des moineaux ; mais, quand même, je ne puis m'attrister de ces averses diluviennes et de ce vent enragé ; un je ne sais quoi flotte dans l'air et me donne courage ; un je ne sais quoi, mystérieux, charmant, plein de promesses. Eh ! mais, ne serait-ce pas tout simplement l'*Espérance*, cette dernière ressource des malheureux ; l'espérance, qui leur dit : demain sera meilleur; l'espérance, la vertu du printemps et celle de la jeunesse, ce qui est tout un.

Cette vertu-là est la plus pratique et la plus aimable qui soit au monde ; il faudrait pouvoir la rendre obligatoire, et bénis soient ceux qui savent la faire passer dans les cœurs souffrants.

Il me semble que ce sont les pauvres malades qui ont le plus besoin de la connaître, et j'ai souvent pensé au bien qu'une parole, une attention pouvait faire à ces pauvres êtres que la souffrance ou la faiblesse condamnent à ne plus vivre que de la vie des autres. Je connais une sœur de charité qui, le dimanche, après la grand'messe, va se poster à l'entrée de l'une de nos paroisses élégantes que je ne cite pas, pour laisser à la bonne âme le bénéfice de son incognito, et là, elle examine les toilettes avec le plus grand soin... Pauvre petite sœur ! avec sa robe si rude et si mal taillée, ses grosses chaussures et son tablier de servante, qu'a-t-elle besoin de noter les envolements de la capote de Mme X et les aplatissements de la jupe de Mme G ? — Je vais vous dire à quoi cela lui sert. Elle va, le lundi, voir une grande mondaine qui s'ennuie, retenue par une longue infirmité qui, longtemps, la privera de ses jambes; elle lui parle du bon Dieu, du gris argent qui se porte beaucoup, de la miséricorde infinie et des galons de jais, qui font fureur, tout cela dans une sage proportion, et sa mondaine revient peu à peu à mélanger des idées sérieuses à toutes les frivolités qui remplissaient sa tête creuse avant sa maladie.

En face de mon cabinet de toilette, qui donne sur une ruelle étroite, il y a une fenêtre de mansarde qui, depuis deux ans, me livre les tristes secrets d'une famille d'ouvriers : mère,

frère et sœur. La jeune fille menue, pâle, d'aspect délicat, ne faisait pas grand'chose, bien qu'elle accusât une vingtaine d'années. Tout le jour, assise près de sa fenêtre, elle regardait pousser les feuilles de son petit jardin sur le toit, que son frère lui avait suspendu au moyen de cordes et de planches. Elle arrosait, elle sarclait, elle dirigeait les brindilles des volubilis, qui finissaient par lui faire un rideau de verdure derrière lequel je ne l'apercevais qu'à peine, lorsque, en juin, je partais pour la campagne. Cet automne, à mon retour, je la trouvai plus pâle et plus transparente que jamais; des quintes de toux secouaient ses épaules étroites; ses joues se coloraient aux pommettes; je compris pourquoi, seule dans la famille, elle ne travaillait pas. Un jour où la neige recouvrait le rebord de sa fenêtre d'un bandeau blanc, elle resta couchée jusqu'à midi. A travers la vitre, je voyais son visage soucieux; évidemment, elle sentait l'ombre de la mort errer autour d'elle. Son frère rentra vers le soir, on alluma la lampe à réflecteur, il roula la table près du lit et j'aperçus alors entre les mains de la malade, qui s'était recouchée, un bouquet de violettes. Elle regardait ces fleurs avec amour et aussi le frère qui les avait apportées. Lui, tout en brochant ses volumes, racontait je ne sais quoi de gai, imitant par gestes une scène dont le détail m'échappait; mais je voyais rire la sœur. Peu à peu, elle s'assoupit et la lampe brûla deux heures de plus pour payer les violettes.

Au petit printemps, pendant ces jours de février qui furent si doux, on ouvrit la fenêtre presque tout le jour, mais la pauvre poitrinaire ne se levait plus que pendant deux heures, et c'était pour soigner ses crocus et ses jacinthes; j'entendais une toux déchirante, et chaque fois qu'elle se plaignait j'entendais aussi sa mère lui dire : Ça va mieux, n'est-ce pas? tu tousses plus fort, les forces reviennent; dans un mois nous irons à la campagne.

Elle le croyait la pauvre enfant, et se faisait apporter le chapeau de paille de l'an passé avec son nœud bleu un peu pâli, et la robe grise qu'elle voulait déjà préparer pour ce printemps; mais ses doigts laissaient glisser l'aiguille. Bientôt elle ne put marcher que soutenue par ses deux fidèles gardiens; un jour elle ne se leva pas et son frère dut arroser le jardinet. Elle pleura, et lui de sa voix de parisien qui grasseye, lui dit sans se retourner :

— Pleure donc pas, Mélie; dans huit jours ton rhume sera fini et nous irons à Saint-Cloud; *pas*?

Comme il lui tournait le dos, elle ne put voir les larmes qui tombaient sur les giroflées, et fatiguée, elle ferma les yeux pour suivre une vision de grands arbres piqués des rayons du soleil, avec des fleurettes sur le sol et de la mousse dans les creux humides. Elle les cueillerait à brassées, et le soir on mangerait de grand appétit la salade croquante et le veau piqué, menu des retours de banlieue le dimanche.

Les giroflées de la fenêtre poussaient lentement, la maladie au contraire courait sa dernière course; le frère apporta une gerbe, ce que l'on appelle une botte de la fleur odorante et recommença ses projets pour la semaine. Elle, ravie, appuya ses lèvres brûlantes sur les pétales embaumés et sourit encore. Le froid revint, la fenêtre ne s'ouvrit plus, et la petite s'éteignait doucement. Un soir, je vis entrer un prêtre; le frère baissa l'abat-jour et s'éloigna discrètement; sans doute l'homme de Dieu parla aussi d'espérances, espérances divines que fait naître la mort, car le lendemain matin, la pauvre fille immobile et glacée, les mains jointes, souriait encore; sa fenêtre s'était rouverte et son lit était couvert de fleurs...

Pourquoi vous ai-je raconté cette triste histoire? Parce que le ciel est gris, parce qu'il pleut et que j'espère pour demain du soleil.

Le soleil! Il a été plus aimable que nous pour l'impériale visiteuse qui nous est arrivée d'Allemagne le mois passé, avec son block et ses crayons, afin de nous croquer. Oh! fi donc, voilà un vilain jeu de mots dans la circonstance. Je l'explique : pendant que la princesse Marguerite jouissait de notre Bois ensoleillé, où elle allait chaque matin faire de longues promenades à cheval, son auguste mère visitait nos ateliers de peintres célèbres; d'autres fois, cachée derrière son rideau, elle dessinait les types qui stationnaient devant sa voiture, à la porte de l'hôtel. Il paraît que ces dessins verront le jour, et seront vendus au profit d'une bonne œuvre; quel ne sera pas l'étonnement des badauds parisiens qui se reconnaîtront sur le croquis impérial!

Encore un grand mort! va-t-il clore la série? Celui-ci s'appelait Jérôme Napoléon; il était prince, il faillit être empereur, ou du moins le crut un moment; c'était le masque du grand Napoléon, mais le masque seulement; c'est terrible d'être le neveu d'un pareil oncle; on a beau avoir la tête de plus que lui, on reste pygmée en face de son ombre. Il est mort à Rome, la ville sainte, la ville du Pape, la ville Eternelle; il est mort pendant le carême qu'il bravait naguère... Dieu a son heure; mais à côté de la justice divine marche la miséricorde, et nous pouvons toujours espérer.

Je vous l'ai dit en commençant, le ciel est sombre, le temps est froid, les oiseaux ont l'air malheureux, et le chat de ma concierge ne quitte pas la crête du mur; une autre fois nous rirons ensemble.

C. DE LAMIRAUDIE.

DEVINETTES

Mots en carrés

Pour faire mon premier, le mitron a du mal.
Mon second brille au ciel d'un éclat sans égal.
Mon troisième inquiète aussitôt qu'on le sonne.
Voulant défendre un port on travaille au suivant.
Mon cinquième est poème attrayant.
Mon dernier est le nom d'une ville bretonne.

Mots en triangle décroissants

— Je ressemble fort aux complots.
— Bien souvent j'agite les flots.
— Mon trois voit la vie éternelle.
— Mon quatre est pronom personnel.
— Mon dernier est une voyelle,
Qui se lit dans le mot Noël.

Problème pointé

Consonnes : .ux p.t.ts d.s ..s...x d... d.nn. l. p.t.r.
.t s. b.nt. s.t.nd s.r t..t. l. n.t.r.

Voyelles : .ua.. .é.é .ie.. .e .au..e a.o.e
.é.é .e.. .a .ai.on .e .eu
.e.. .ai. .u. .a .iè.e au.o.e
.é.é .e.. .e .e.a.. .e .ieu.

Métagramme

— Chaque jour tu me mangeras.
— Par les temps chauds tu me prendras.
— A la foire tu m'exhiberas.
— Derrière une glace tu me verras.
— De moi tu te serviras.
— Par le travail tu m'amasseras.

Mots en croix

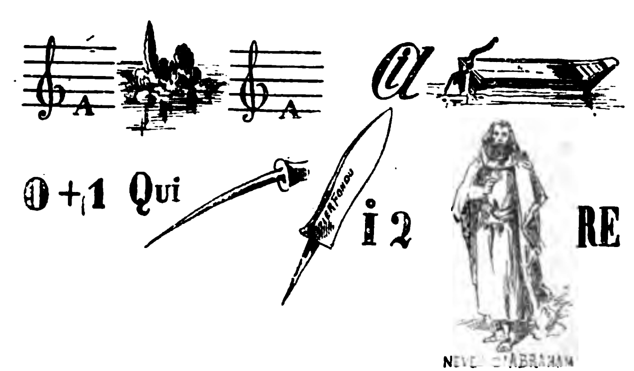
Avec les lettres suivantes, former le nom de deux célèbres poètes latins :
C P R N S T E E E E E

Logogriphe

Sur mon velours blanc
Ou mon satin pâle,
Se voit douce opale,
Rubis rouge sang.

Sur ma moire blanche
Qui rayonne au feu,
Se voit oiseau bleu
Ou légère branche.

RÉBUS



EXPLICATION DES DEVINETTES
DE MARS :

—

CHARADE : *Char pie.*

FANTAISIE : *Neuf Thermidor.*

COMPARAISON-PROVERBE : *Spirituel comme un bossu.*

VERS A TERMINER : *Vie* : — *fleurie*, — *chérie* — *soupirer*. — *peine*, — *plaine*, — *fontaine* — *murmurer*. — *digue*, — *fatigue* — *prodigue*, — *d'Ixion*. — *immense* — *commence*. — *patience*, — *l'ambition*.

EXPLICATION DU REBUS DE MARS :

Tout est caché, tout est inconnu dans l'univers.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *18, rue Vivienne.*

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

MODES. — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES.

MODES

La toilette de demoiselle d'honneur joue, paraît-il, un grand rôle dans un mariage, si nous en jugeons par le nombre de lettres que nous recevons à ce sujet. Que de demandes de renseignements, avec le désir très gentiment exprimé de composer une toilette pour chacune de vous en particulier. Hélas! le temps ne nous permet pas de le faire, ce que nous regrettons, mais nous allons décrire quelques jolies toilettes dont toutes nos lectrices pourront s'inspirer.

Changer la couleur de l'étoffe si elle ne sied pas est chose facile. D'ailleurs, voici une nomenclature des couleurs à la mode pour cette sorte de robe : crème, blanc, gris perle, rose, bleu ancien, *verdegrisâtre*, beige clair. Avant de commencer nos descriptions disons que nous avons vu des demoiselles d'honneur, mises très simplement en costume foncé à de très grands mariages. Ce détail pour celles d'entre vous, mesdemoiselles, qui désireraient faire peu de dépenses; mais à Paris bien des choses sont autorisées qui ne le sont point en province; c'est à vous d'en juger.

Costume de bengaline bleutée avec dessous de taffetas. Lés de derrière inclinés et deux falbalas de dix centimètres de hauteur, montés à tête et posés au bas du tablier ondé de quelques plis faits sur la hanche. Le corsage à plastron froncé en gerbe à partir de la pointe, s'agrafe sur l'épaule et sous le bras ; sur le haut un empiècement carré en fine dentelle d'Irlande. Col droit ou ruche en tulle illusion. La manche un peu enlevée, prise du haut dans un bouillon-gigot de dentelle d'Irlande, est très plate du bas et se ferme par de nombreux petits boutons. Bottes en chevreau glacé et gants de Suède naturel. Chapeau en paille blanche à bord croqué derrière en bavolet relevé, avec une grosse touffe de fleurs des champs, s'éparpillant sur la calotte. Ce costume rose, gris perle ou beige pâle serait également joli.

Cet autre est en mousseline de laine crème parsemée de minuscules fleurettes bleues, rose avec petites feuilles bronze. Un rien charmant, délicat, bien fait pour parer la jeunesse.

Une sous-jupe en taffetas crème ; la jupe toute simple montee à plis, est mouvementée, de droite à gauche, par quelques plis fixés à la taille. Le corsage à ceinture accentuant la pointe, se fronce à la vierge et s'ouvre largement sur une chemisette en surah rosé; les plis fournis par la largeur du devant, se massent sur l'épaule sous un nœud enlevé en faille rose, sur lequel s'appuie le haut de la manche froncé. Une broderie sur le col droit descend un peu en pointe sur le milieu du plastron. Ceinture en ruban agrafée sous le bras. Bas crème en fil d'Écosse ou en demi-soie et soulier de chevreau brillant. Gant de Suède crème Chapeau en paille avec bord roulé de côté sur u bouquet de roses posé en aigrette.

Petits détails complémentaires: Un peu de tournure s'arrondissant bien pour soutenir les lés de derrière qui inclinent, et à trente centimètres du bord un cercle d'acier pour rejeter la jupe dans un mouvement gracieux. Le taffetas de la sous-jupe offre assez de soutien pour dispenser du jupon empesé. La bourse de quêteuse s'assortit au costume; pour le premier décrit nous la ferions en velours bleu, doublé crème; la seconde en faille vieux rose, doublée de mousseline laine comme le costume. Bijoux : bracelets et boutons d'oreilles.

Nous avons vu chez Mme Gradoz ces toilettes prêtes à être expédiées et nous avons trouvé l'occasion bonne pour vous satisfaire, nous l'espérons du moins.

Chez Mme Pelletier-Vidal, 19, rue de la Paix, les façons nouvelles sont dans tout leur épanouissement. Quel goût dirige ces combinaisons d'étoffes et quel art préside au choix des garnitures! Ici, nous voyons un costume simple dans l'ensemble, mais d'une grâce achevée; là, sur ce mannequin, un costume à *retroussis* discret, une tentative de draperie qui semble se faire bien modeste pour se faire accepter, comme si toutes les façons de Mme Pelletier n'étaient pas acceptées d'emblée par les élégantes! Une jolie visite, en tulle brodé, bien mignonne et papillonnante de ruches légères et scintillante de pluie de jais. Une veste, une jaquette, avec leurs chemisettes indépendantes en mousseline chiffon ou en crêpe de Chine, se porteront sur des jupes d'escot de ton clair. Ce sera *le clou* de la saison. Très simples, pour *le toujours* à la ville.

Mme Pelletier fait pour les costumes des jupons de taffetas assortis, avec des *volants-froufrou* déchiquetés, petite tête frisottante et longues attaches en ruban ; pour les robes habillées, ils ont des volants de dentelle, des ruches; les deux à profusion, les uns blancs, d'autres noirs.

CORALIE L.

L'Album du 21 mars contient les travaux suivants : Corbeille à ouvrage. — Fantaisie en peluche pour photographies, s'accroche au mur. — Arrosoir couvert d'étoffe pour plantes d'appartement. — Coussin de pied en étoffe ancienne, galon et peluche. — Tapis de table en étoffe Louis XVI et peluche améthyste. — Dessous de lampe ou de vase en étamine brodée avec jour. — Ménagère à ouvrage en drap perforé. — Bas d'enfant au crochet tunisien modifié. — Béret d'enfant au crochet.

VISITES DANS LES MAGASINS

Nous cherchons à rendre pratiques et utiles les renseignements, que nous donnons à chaque renouvellement de saison, sans oublier le côté séduisant : la nouveauté. Pour l'achat des étoffes noires, nous conseillons de s'adresser à une spécialité où ce genre de tissus offre plus de garanties. A la Scabieuse, 10, rue de la Paix, il nous a été montré des tissus pour grand deuil et demi-deuil et, parmi ces derniers, des nouveautés charmantes : le crêpon de laine gris et héliotrope uni et broché, des grenadines fond noir avec broché de couleur et des lainages grisailles pour costume de voyage, tissus parfaits et du meilleur usage. En soieries, des foulards, des louisines et des surahs que nous recommandons particulièrement pour leurs nuances délicieuses et leurs jolis dessins.

Citons parmi les étoffes de grand deuil : le voile, la bayonnaise, la mousseline de l'Inde et les crêpons unis ; puis le voile armure et le voile madrilène. Pour le deuil moins sévère, des tissus de fantaisie : crêpon de laine avec broché ou rayures de soie, voiles brochés ou pékinés, crêpe de Chine uni ou façonné ravissants. Quant aux costumes de deuil, ils sont faits avec le goût sobre exigé et les garnitures de crêpe sont très bien disposées. L'envoi d'un corsage allant bien suffit pour l'exécution d'une commande de robe, y ajouter la longueur de la jupe, devant.

Je ne veux pas oublier de signaler à nos lectrices le corset en *coutil de soie* de Mme Emma Guelle, 3, place du Théâtre-Français. Ce charmant tissu, qui se fait dans toutes les couleurs à la mode, est solide et souple, suffisamment fort pour supprimer la doublure de soie. Aussi est-il plus léger et plus agréable au *porté* que celui de satin et beaucoup moins cher ; il tient le milieu entre celui-ci et le corset de coutil de coton.

Très coquet avec sa fine dentelle et ses nœuds mignons, il prend admirablement la taille, la cambre, l'allonge sans pression fatigante. C'est le type du corset par excellence pour qui aime le bien-être doublé d'une élégance intime et recherchée.

Mme Guelle a aussi, pour les fillettes, un corset à épaulières qui les oblige, progressivement et sans fatigue, à se tenir droites ; excellent pour celles qui ont une tendance à se courber en écrivant ou en étudiant le piano. Pour les jeunes femmes, le corset du matin est une très pratique invention.

Renseignements sérieux et pratiques ceux que nous allons donner sur la Teinturerie Européenne, 26, boulevard Poissonnière. Les mères de famille et les personnes économes peuvent avoir toute confiance. La Teinturerie Européenne, par des procédés inventés par le fondateur de cette maison, teint les tissus, laine ou soie, dans les teintes à la mode, en leur donnant le brillant et la souplesse de l'étoffe neuve. Les noirs sont superbes et les couleurs fines parfaitement réussies. Gaze, crêpe de Chine se teignent fort bien. La Teinturerie Européenne a la spécialité de teindre les costumes sans qu'il soit besoin de les découdre et modifie la façon de la jupe si on le désire. C'est une grande économie que de n'avoir pas à recourir à la couturière pour une façon nouvelle. Rideaux et tentures sont supérieurement nettoyés ou teints ; rideaux de couleurs, soie, laine ou cretonne imprimée très soignés. La Teinturerie se charge de nettoyer : Uniformes de collégiens, vêtements et costumes de petits garçons, ainsi que les paletots d'hommes ; elle y apporte le plus grand soin et les remet à neuf.

Il nous semble avoir donné, sur le filet mécanique de la maison Cabin-Sajou, 74, boulevard de Sébastopol, les renseignements demandés. Répétons-les pour nos nouvelles abonnées. Ce filet se fait de plusieurs grosseurs et coûte plus ou moins cher selon la finesse. La maison le détaille pour la plus petite quantité : un voile de fauteuil, un dessus de sachet. Une autre spécialité de cette maison, le canevas directement imprimé d'un dessin en couleurs, supprime le tracé lancé, toujours fort coûteux ; l'assortiment, en très belle laine de Hambourg, est compté à raison de 8 francs la livre. Les dessins sont artistiques et de style, avec ou sans personnages : paysages, chasses, chimères. Des feuilles de paravent où s'élancent des lianes et des feuilles des tropiques peuplées d'oiseaux ; des chaises et des fauteuils dont les dessins reproduisent la faune et la flore exotiques, ravissants de coloris.

Voilà bien des attraits pour les travailleuses et du plaisir pour bien des heures de loisir, sans compter la satisfaction d'un joli meuble nouveau ou recouvert.

Nous allons compléter notre courrier de la mode par des renseignements sur les chapeaux, renseignements que nous avons pris chez Mme Rabit, 26, rue de Châteaudun, une modiste de goût et toute parisienne dans la façon gracieuse avec laquelle les garnitures sont montées, les formes croquées et la capote chiffonnée.

Pour vous, mesdemoiselles, voici à 35 fr. un chapeau en paille de riz noire, à bord un peu avançant, garni d'une fusée de coques en ruban noir coupé d'une rayure de couleur s'avançant sur la calotte, et d'un joli chiffonnage de ce même ruban piqué devant. Vous dire comme il est jeune et gracieux ! Un autre a le bord suivi d'un cordon de clochettes de jacinthes roses avec nœud en bavolet.

Pour les jeunes femmes, la petite capote de demi-saison est adorable faite de fleurs blotties dans un nuage de tulle.

Les dames âgées ne sont point oubliées, et Mme Rabit sait leur trouver des formes très coiffantes et à la mode, et d'un goût comme il faut incontestable. Quant aux prix, ils sont fort raisonnables. Vous pouvez en juger par celui donné. A 40, 45 fr. et plus, selon les garnitures, les pailles unies ou à jour, les plumes et la finesse des fleurs.

La maison Billault, dont les bijoux en argent noir contrôlé ont tant de succès, vient de créer pour les cadeaux de la première communion de très jolis bijoux dont les prix s'adressent à toutes les bourses. Pour les premières communiantes, la broche nom en or 25 fr., ou moins, selon le nombre de lettres. Broche monogramme faite avec les lettres grecques de « Christus » en argent coupée et très finement ciselé. Le monogramme d' « Ave Maria » ou celui

de l'enfant s'il est préféré, prix : 12 fr. La petite chaîne Judic pour la montre 10 fr., or sur argent, avec grains d'argent noir. Le bracelet dizaine peut, par son genre de fermeture, s'adapter à tous les bras.

Des signets charmants pour le livre de messe, composés du monogramme du Christ, supportant trois petits rubans terminés les deux de côté par les lettres grecques Alpha et Oméga, et celui du milieu par le calice eucharistique, le tout en argent finement ciselé; une petite nouveauté ravissante que nous recommandons et qui ne coûte que 10 fr. Viennent ensuite les médailles en émail : le Sacré-cœur ou la Vierge, cerclées de perles fines enfilées; derrière, sur un fond d'or ou d'émail, le chiffre de l'enfant ou une prière.

Pour les petits garçons, la chaîne de montre dizaine, or sur argent, avec grains d'argent noir, est plus flatteuse que celle en argent et moins chère que celle en or; à l'anneau ressort une courte chaînette supportant le grain « Pater », prix : 25 fr. Médaille avec chiffre enlacé entouré d'un cercle où se gravent la date et derrière celle de la Confirmation : 30 fr. en or, 20 fr. en argent. Epingle de cravate, trèfle : or et argent noir, 11 fr.; en argent, 6 fr. 50. Boutons de manchette olive, 9 fr., ronds et gravés même prix. Nous dirons que tous ces bijoux sont contrôlés.

La maison Billault est actuellement 17, rue du Cygne; ne point confondre avec l'ancienne adresse.

M[lle] Leeker, 3, rue de Rohan, nous a montré un superbe panneau, genre ancien Gobelin : une verdure avec paysage d'un grand effet et un travail nouveau en fleurettes de drap découpées qui forment des dessins ombrés très jolis. On en fait des bandes pour portières, rideaux; un devant de foyer, un coussin avec le dessin tramé en laine. Bande, 40 fr. sur 1 m. 50. Coussin, 32 fr. Le canevas spécial; 3 francs le mètre en 60 cent. de large et 4 francs en 80 cent. Les fleurs coûtent 50 c. le cent de chaque nuance. La tapisserie de style : Fauteuil Louis XV tramé, 110 francs; fond en soie, 125 francs. Un Louis XVI, copié sur un ancien écran Marie-Antoinette, fond en soie, 190 francs. Chaise en point de Hongrie, 45 fr.; X, 40 francs. Bandeau de cheminée, 75 fr. sur 2 m. 50 de long. Chaise Pompadour en pékin rosé, couronne de myosotis, 50 fr. Sac avec guirlande de fougère, 16 fr. Broderie de fantaisie sur étamine soie et or, 35 fr. Voile de canapé, 50 fr. Voile de fauteuil en tulle, dessin tulipe brodé en soie, 35 fr. Pour rideau entre-deux brodé en reprise, avec fil plat sur tulle, le dessin sur toile végétale pour n'avoir pas besoin de compter, 5 m. de tulle et l'échantillon, 22 fr. Nappe d'autel, 25 fr. Objets pour bébé : Ermite en flanelle, dessiné, avec la soie, 26 fr. Robe courte, application batiste sur tulle Bruxelles, 30 fr. Bas en soie bleue ou laine mélangée de soie, 3 fr. la paire. Chaussons, 6 fr, Souliers tout en cordonnet de soie blanc, 10 fr.

C'est à bonne source que nous puisons nos renseignements sur les étoffes. En beau lainage, les plus jolies rayures, pour costumes tailleur, sont la raie grise de plusieurs tons, les beiges et les bleus, tout marbré; ce tissu, en 1 m. 10 de largeur, est de 6 fr. 50 le mètre. Sur le nouveau tissu drap côtelé une rayure dégradée en beige avec gros bleu, en gris sur gris, gris avec raie gros bleu, gris rosé et argenté avec bleu; ce tissu à côtes coûte 7 fr. 75 le mètre en grande largeur. Superbe la popeline rayée soie, rayure étroite, très jolie pour toilette habillée, électric et argent, tussor et bleu, gris et argent, canard et tilleul, bleu anglais et or, 8 fr. 25, en 1 m. 10 de large. Puis les jolis cachemires des Indes unis, dont la maison Roullier frères a les brevets accrédités.

Parmi les nouveautés nous avons remarqué un superbe foulard de l'Inde fond noir avec primevères bleues, roses et orangées, avec roses et myosotis et avec violettes détachées; en 80 cent. de largeur, à 12 francs le mètre; la largeur est exceptionnelle. Les foulards de Chine, sur fonds de toutes nuances, avec des gerbes noires ou blanches en grains de blé, en 70 cent., à 5 fr. 25 le mètre. Les pastilles, les pois gros et moyens seront très à la mode cette année, largeur 65 cent., à 5 fr. 75 le mètre; noir et pois lilas, noir et blanc, gris et blanc, noir avec rose, bleu et blanc. Petits pois en 56 cent. de large, à 4 fr. 90, et pois moyens en 70 cent., à 5 fr. 25 le mètre; de toutes les nuances à la mode.

Foulard rayé marbré; voici les différentes nuances, rien ne ressemble à cette disposition : fond havane et rayure foncée, gris bleu rayé, lilas et blanc, bleu et blanc; puis la fine rayure avec petits pois et la rayure satinée : l'une en 56 cent., à 3 fr. 90 le mètre, et la marbrée en 70 cent. à 5 fr. 25 le mètre. Quant au foulard avec violettes détachées, rien n'est plus adorable; il se fait sur fond noir avec bouquets de couleur, en 70 cent. de large, à 5 fr. 75 le mètre; myosotis blanc sur noir, pervenche sur noir, blanc sur grenat, blanc sur bleu, lilas sur prune, blanc sur gris souris.

Demandez à MM. Roullier frères, 27, rue du Quatre-Septembre, leur collection d'échantillons, qu'ils s'empresseront de vous adresser gratis et franco.

Malgré l'inconstance du temps, on s'est beaucoup occupé des toilettes, surtout de l'acquisition des tissus. Décidément, la mode est *toute à la soie*, et les grandes maisons, qui y trouvent leurs succès, sont unanimes à la conseiller.

Pour toilettes parées, les belles soieries lyonnaises en damas mêlé de satin. Nuances préférées : bouton d'or, bleu ciel, gris argentin, rose coupé de noir. On recherche aussi les satins écossais en toutes teintes, avec les quadrillés noirs à filets d'or ou avec serpents. Beaucoup de glacés en taffetas ou faille, des pékins-damas, des surahs façonnés.

Pour toilettes de bal, des satins, et des satins coupés de taffetas. Et enfin, plus que jamais en vogue, la *Bengaline* unie, teintes nouvelles; ou encore celle à fleurettes, grande nouveauté; et, pour fonds de jupe, les failles de Lyon, teintes noirs, bluet, bleu ou marron.

M[me] Favier, rue du Faubourg-Poissonnière, 68, Paris, fait en ce moment de charmants piqués et de délicieuses guirlandes de fleurs pour chapeaux : piqués de beaux pélargoniums, jolies touffes de primevères très faciles à placer, guirlande de lilas très fin, charmants bluets; pâquerettes, myosotis, chèvrefeuille; jolis boutons de roses, etc., etc. Puis une fleur de haute nouveauté, la nigelle en velours bleu-pâle, avec un feuillage léger. Toujours aussi des fleurs d'appartement et de splendides bouquets d'autel.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES nº 4827.

Modèles de la maison Chave et Cie, Boulevard des Italiens, 36.

PREMIÈRE FIGURE. — Robe en crêpe de laine ornée de galons brodés; jupe bordée, devant, d'un volant de dentelle Colbert: le reste de la jupe est monté à larges plis séparés par des groupes de petits plis entre lesquels sont disposés des galons brodés. Corsage drapé, décolleté sur une chemisette à petits plis groupés alternant avec des galons brodés; les pinces sont ramassées au milieu devant; dos à pinces dans le bas et décolleté comme le devant; manche rappelant la disposition de la chemisette et petit poignet bas. (Voir la planche de patrons de ce mois.)

DEUXIÈME FIGURE. — Camail Renaissance en petit drap semé de perles reliées entre elles par une petite corde de passementerie; manches flottantes, bourrelées aux épaules; col Médicis (1).

TROISIÈME FIGURE. — Polonaise drapée en biais sur le corsage et fermée de côté; la sous-jupe est bordée d'un haut volant de dentelle, sur lequel retombe le volant Trianon, en dentelle également, qui borde la polonaise; le haut du corsage, dans le dos, suit le même mouvement que le devant; manche drapée dans le haut à manchette boutonnée. — Petite couronne sans brides, aigrette en dentelle.

QUATRIÈME FIGURE. — Costume en tissu rayé, disposé en biais à la jupe et formant le V au corsage à pointe devant et derrière; manche plate boutonnée dans le bas et très épaulée. (Voir la planche de patrons de ce mois.) — Chapeau de paille garni de dentelle revenant en crête sur le devant.

CINQUIÈME FIGURE. — Jaquette en ottoman avec veste grecque brodée de motifs perlés; basque froncée en dentelle et manche de dentelle froncée au-dessous du coude. (Voir ce patron sur la planche de ce mois.) — Capote en surah drapé ornée, devant, d'une petite touffe de plumes.

SIXIÈME FIGURE. — Robe princesse, en voile broché, drapée sur les épaules, ouverte sur un gilet plat en faille et ornée devant d'un coquillé de dentelle qui part du bas de la draperie où s'attache le corsage; coquille de dentelle remontant sur le côté de la jupe. — Chapeau de paille et crin orné de dentelle et ruban.

SEPTIÈME FIGURE. — Mantelet en sicilienne, froncé et drapé dans un empiècement sur lequel sont posés des motifs de passementerie faisant galons et bordé d'un grand effilé; pans en dentelle; la manche est formée d'un haut sabot de dentelle monté au bas d'un grand jockey; épaulette de dentelle coquillée; col Médicis très ouvert et grosse ruche en dentelle autour du cou. (Voir la planche de patrons.) — Chapeau à calotte plate et grande passe en dentelle; plumes derrière.

HUITIÈME FIGURE. — Costume en écossais, froncé sous un empiècement de velours qui simule un grand col; aiguillettes de passementerie. — Capote en dentelle avec touffe de bruyère.

NEUVIÈME FIGURE. — Jupe en foulard Pompadour à tablier légèrement drapé; les lés de côté sont bordés d'un coquillé de dentelle noire, celui de gauche montant moins qu'à droite; la draperie du corsage se continue en une petite écharpe dont le haut vient se fixer à la naissance du coquillé de ce côté; la jupe est froncée au bas du corsage rond; collerette-rabat en dentelle retombant devant en jabot coquillé; manche plate ornée dans le bas d'une petite hongroise en dentelle; jockey drapé en foulard et épaulette tombante en dentelle (2). — Chapeau de paille orné d'un coquillé de dentelle; chou de dentelle derrière.

(1 et 2) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle *verte* recevront ce patron le 16 avril.

GRAVURE DE CHAPEAUX nº 4827 *bis*

CAPOTE POUR JEUNE FEMME — Se fait d'un carré de dentelle d'or soulevé; au contour, par un cordon de boutons d'azalées. Derrière, touffe d'azalées surmontée de légères plumes avec aigrette.

CAPOTE faite de gaze changeante, lamée d'azur, disposée en torsade arrêtée, devant, par un chou et piquée derrière de deux touffes volumineuses qui posent sur les cheveux, l'une de violettes, l'autre de boutons d'or.

CHAPEAU ROND en paille violacée, avec le fond drapé de gaze assortie. Ruban écossais orange et paille entourant le fond voilé d'un agrément en jais s'élevant sur le côté en deux grandes coques inégales. Courant sur le chapeau, traîne de coquelicots et de pavots, etc.

CAPOTE en surah ou gaze de soie, ornée d'une dentelle d'or brodée; derrière, très grosse rose sans feuillage et fleurettes jaunes.

CHAPEAU en paille beige et feutre à passe largement goudolée devant. Le contour suivi par une ruche de gaze beige. Plumes cachant la calotte, mais dégageant des fleurs multicolores de teintes douces.

MODÈLE COLORIÉ

VIDE-POCHE, broderie mosaïque; le croquis et l'explication sont à la page 3 de l'Album de ce mois.

CARTONNAGE

COUPE, deuxième partie, 2 feuillets.

QUATRIÈME ALBUM

FEUILLE IV

1er CÔTÉ

MANTELET, 7e toilette.
CORSAGE A PINCES 1re toilette. } Gravure nº 4827.
JAQUETTE, 5e toilette.

2e CÔTÉ

CORSAGE ET JUPE, 4e toilette (gravure nº 4827).
SORTIE DE BAL, page 2. } Album d'avril.
CORSAGE GUIMPE, première communiante, 2e figure, page 5.

ERRATUM

Planche de broderie donnée en mars, au lieu de l'explication parue, lisez :

ALPHABET, pour taies d'oreiller, plumetis, cordonnet mat et point de sable; le point de sable peut être supprimé.

PETIT ALPHABET, pour trousseaux d'enfants, plumetis.

ALPHABET, pour mouchoirs, plumetis et cordonnet.

L'alphabet point à la croix paraîtra dans un des prochains numéros.

PREMIÈRE COMMUNION

La maison Bouasse-Lebel informe nos lectrices qu'elle se met à leur disposition pour leur fournir les renseignements, catalogues, échantillons d'images et objets concernant les cadeaux de 1re communion.

A cet effet, elle a préparé des assortiments d'images avec des tarifs spéciaux, que nos lectrices seront libres de conserver moyennant la somme de *deux francs*. La valeur de ces échantillons étant supérieure à ce prix, peut être considérée comme une prime offerte à la clientèle de la maison Bouasse-Lebel, 29, rue Saint-Sulpice, Paris.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



N° 4827

Paris. Journal des Demoiselles et …

Modèles de la M…



1er Avril 1891

Mo ..er des Dames réunis 48, Rue Vivienne

et C .. des Italiens, 36.


Imp. Falconer Paris
il 1891.
Journal des Demoiselles
odes de Paris
482



LES POÈTES DE LA RENAISSANCE

Il est de tradition de faire commencer la Renaissance au XVIe siècle; ne devrait-on pas plutôt lui donner comme point de départ l'heure bénie où Jeanne d'Arc apparaît sous les murs d'Orléans ? La France était captive, la royauté mourante... Mais « les heures désespérées sont les heures providentielles (1) ». Miraculeusement inspirée, l'humble bergère accourt des frontières lorraines et, dans les plis de son pieux étendard, ramène la victoire!...

La France sauvée, la royauté triomphante, les lettres et les arts vont reprendre un nouvel essor qui sera bientôt augmenté, au point de vue littéraire, par la découverte de l'imprimerie.

La prise de Constantinople eut une influence non moins considérable. Chassés par les Turcs, les Grecs emportèrent en Occident les trésors des littératures antiques qu'ils avaient fidèlement conservés. A l'exemple des Pontifes Romains, nos rois appelèrent dans les Universités plusieurs de ces savants exilés qui apportaient au monde chrétien les épaves des civilisations païennes. Leurs leçons, en ouvrant à la jeunesse des horizons inconnus, donnèrent à l'esprit gaulois une forme nouvelle, à la langue des *Trouvères* de nouveaux éléments.

Le cadre restreint de cette étude ne nous permet qu'une analyse rapide de ce grand mouvement littéraire, une simple esquisse des poètes qu'il fit naître et quelques courtes citations de leurs œuvres les plus intéressantes.

Sur le seuil de ce XVe siècle, qui est bien vraiment l'aurore de la Renaissance, Charles d'Orleans et Villon nous semblent personnifier le double courant de l'esprit français, tout à la fois passionné et sceptique, se laissant tour à tour entraîner vers les purs sommets de l'idéal et dans les grossiers bas-fonds du matérialisme. Un abîme sépare le prisonnier des Anglais de celui du Châtelet, et pourtant, si dépravé que soit le protégé de Louis XI, il y a parfois dans ses œuvres un cri du cœur, une pensée élevée et délicate qui fait de lui le frère d'âme du grand seigneur, tandis qu'une mordante allusion, une peinture un peu vive, tombée de la plume de Charles d'Orléans, rappellent que grand seigneur et bohême ont pris naissance sur le même sol, respiré le même air.

Pendant que Villon se débattait dans les misères et les hontes d'une enfance délaissée, que Charles d'Orléans goûtait dans son château de Blois le bonheur de se retrouver sur la terre de France, Alain Chartier faisait les délices de la cour de Charles VII.

Né en Normandie vers 1386, Alain Chartier mourut en 1448 ou 1449, dans tout l'éclat d'une

(1) Mgr Pagis.

renommée qui se prolongea fort longtemps. Sous François Ier, les jeunes gentilshommes apprenaient encore son *Bréviaire des Nobles* et le récitaient « aussi exactement que les ecclésiastiques leur bréviaire ».

Le plus remarquable des poèmes d'Alain Chartier est le *Livre des quatre Dames*, qui renferme des pages exquises, d'un grand sentiment patriotique. Après le désastre d'Azincourt, quatre dames pleurent sur leurs chevaliers. L'un est resté sur le champ de bataille, l'autre est prisonnier des Anglais, on est sans nouvelles du troisième : est-il au milieu des morts ignorés, ou blessé, agonisant loin des siens dans quelque chaumière? La dernière des dames est la plus malheureuse, car celui qu'elle aimait est devenu indigne en s'enfuyant du combat et, toute frémissante, elle s'écrie :

L'eussé-je fait, moi qui suis femme?

Suivant la mode de l'époque, les œuvres d'Alain Chartier forment une série de petits poèmes : rondeaux, ballades, élégies; malheureusement, le texte n'en est pas arrivé jusqu'à nous. Après sa mort, de maladroits admirateurs voulurent moderniser son style, sans songer qu'altérer l'œuvre d'un poète c'est le découronner.

Alain Chartier était également un historien fort estimé de son temps, mais il n'atteint pas à la perfection de Philippe de Commines.

La légendaire anecdote du baiser donné par Marguerite d'Ecosse au vieil auteur, prouve quelle admiration il inspirait à ses contemporains. Un jour la Dauphine, traversant une des salles du palais, aperçut le poète dormant à l'écart. Il était vieux et las, ayant usé sa vie au service du roi et de la France, car ce poète, cet historien était souvent chargé d'importantes missions diplomatiques. La jeune princesse s'approcha doucement de lui et mit un baiser sur ses lèvres, en disant à ses femmes stupéfaites, qu'elle voulait « honorer cette bouche d'où sont issuz tant de mots dorez et de vertueuses paroles ».

Villon eut peut-être encore plus d'influence et de succès qu'Alain Chartier et le duc d'Orléans, car il fit école. Mais quelques traits alertes, de loin en loin une expression heureuse ne suffisent pas à racheter la grossièreté de pensées et de langage des imitateurs du protégé de Louis XI.

Les poésies de l'école villonesque sont presque toutes anonymes.

Cependant, quelques noms sont parvenus jusqu'à nous; entre autres celui d'Olivier Basselin, maître foulon à Vire. Les chansons à boire du joyeux Normand firent leur tour de France. Un siècle plus tard, un de ses compatriotes, Jean le Houx, avocat et poète, les recueillit et, après les avoir modifiées, les publia sous le titre de *Vaux de Vire d'Ollivier Basselin*, dont, par corruption, on fit vaudeville.

La liberté française en ses vers se déploie

a dit Boileau dans son *Art poétique*.

Voici un échantillon d'une de ces naïves chansons du vieux temps :

Que Noé fut un patriarche digne,
Car ce fut luy qui nous planta la vigne,
Et beust premier le jus de son raisin.
O le bon vin.

Dans une autre, Basselin ou Jean le Houx célèbrent le *très bon jus de pommes*, et terminent en disant :

Prions pour le bonhomme
Qui planta les pommiers.

Un véritable émule de Villon est Roger de Collerye, qui s'était donné le surnom de Roger Bontemps. Mais il ne riait pas toujours. Le *povre Infortuné* avait souvent à lutter *contre faulte d'argent et plate bource*, et sa misère lui inspire de touchantes complaintes.

Les amis de l'*Infortuné* sont morts; *Nécessité l'importune*, seul, *quelcun*

... plain de valeur et de noble vouloir
... l'a doulcement accueilly.
Et de bon cueur receu et recueilly.

Il *en rends grâces à Dieu*, le priant *de donner place au ciel ou toute joie habonde*, au Seigneur qui a promis de le *pourvoir de quelque bien*.

Tandis que dans le Nord, la poésie se fait de plus en plus railleuse et terre à terre, une réaction est tentée en Provence, par la fondation des *jeux floraux*. Mais comme l'a dit M. Petit de Julleville, « l'inspiration propre au moyen âge était tarie, » et les églantines d'or et les violettes d'argent furent impuissantes à ressusciter les Troubadours des siècles passés.

Ce qu'on admirait à la fin du XVe siècle et au commencement du XVIe, c'étaient les tours de force de prosodie des *rhétoriqueurs*, comme s'appelaient les poètes d'alors, le cliquetis des rimes *fratrisées*, *brisées*, *couronnées*. Les jeux de mots et les pointes des maîtres italiens.

Parmi les célébrités de l'époque, nous citerons Guillaume Crestin, l'historiographe de Louis XII et de François Ier. Il mourut en 1525 comblé d'honneurs. Rabelais fut le premier qui osa toucher à l'idole. Il en fit un portrait satirique dans *Pantagruel* sous le personnage de Rominagrobis.

Molinet, Pierre Michault, Ollivier de la Marche, avaient précédé Guillaume Crestin, et comme lui, se faisaient un mérite de créer « ces entrelacs de paroles », sous lesquels la vieille poésie des Trouvères était emprisonnée.

Jean Meschinot, une des gloires du temps, était attaché à la Cour de Bretagne; il est l'auteur d'un poème intitulé : *Les Lunettes des princes*, dédié aux ducs de Bretagne. Meschinot excitait alors une si grande admiration, que Le Maire de Belges ne craint pas de le mettre au-dessus de Pétrarque.

La postérité n'a pas ratifié ce jugement ; trop impitoyablement peut-être, elle a brisé toutes ces renommées, oubliant que ces « carillonneurs de cloches, » comme les appelait Rabelais, ont fait faire un grand pas au mécanisme de notre versification.

A l'heure où commence le XVIe siècle, une nouvelle race est sur le trône de France.

Fils et petit-fils de poètes, Louis d'Orléans s'intéressait aux lettres et aux arts, et s'il n'avait ni le talent, ni le loisir d'écrire de jolis vers comme ses ancêtres, il aimait à s'entourer de poètes et d'artistes, qui trouvaient au château de Blois, sa demeure favorite, la plus libérale hospitalité.

Il était parfaitement secondé dans cette œuvre de protection par sa femme Anne de Bretagne, dont l'austère piété ne s'effarouchait pas trop des licences prises par les poètes. Il faut reconnaître d'ailleurs et peut-être l'attribuer à l'influence de la Reine, qu'au point de vue de la morale, les licences littéraires furent bien moins grandes sous le règne de Louis XII que plus tard.

Sous d'aussi favorables auspices, le mouvement intellectuel commencé au XVe siècle ne pouvait que s'accentuer de jour en jour. Malheureusement il y avait encore plus de rimeurs que de vrais poètes, et la plupart des œuvres publiées alors sont de pâles imitations du *Roman de la Rose*, ou de serviles copies de la littérature antique. Les secrétaires d'Anne de Bretagne, Jean Marot et Le Maire de Belges, méritent cependant de sortir du dédaigneux oubli où les ont laissés Boileau et les critiques des deux derniers siècles.

Jean Le Maire est né en 1473, dans une petite ville du Hainaut, qu'on disait être l'ancienne capitale de la province Belgique. C'est de là que vint le surnom de Belges donné au *secrétaire de Très Haute et sacrée princesse, Madame Anne de Bretagne, deux fois reine de France.*

Elève de Jean Molinet et de Guillaume Crestin, maître de Clément Marot, Le Maire sert de transition entre ces deux littératures si différentes l'une de l'autre. Il eut une influence considérable et incontestée sur tous les écrivains de son temps.

Marot, dans son reconnaissant enthousiasme pour le maître qui lui apprit à ne point faillir dans la coupe des vers, comparait *Le Maire le Belgeois* à *Homère le Gregeois*; et Joachim du Bellay déclarait qu' « il avait le premier illustré les Gaules et la langue françoise. »

Sans être un poète de grande envolée, Le Maire de Belges ne manque pas d'une certaine valeur. Il a un grand sentiment de l'harmonie, une extrême recherche des mots jolis ou énergiques, une très gracieuse coupe de vers, enfin beaucoup de délicatesse de pensées et d'expressions.

Ses principales œuvres sont : *le Temple d'honneur et de vertus*, panégyrique du prince de Bourbon, dédié à sa veuve Anne de Beaujeu; *la Couronne Margaritique*, écrite en l'honneur de Marguerite d'Autriche, la fille de Marie de Bourgogne; les *Illustrations de Gaule*, qui font remonter l'origine des Francs jusqu'au siège de Troie, en leur donnant pour chef Francus, fils d'Hector; enfin *la Légende des Vénitiens*, violente apologie de la campagne de Louis XII en Italie.

Jean Marot est normand. Il est né à Mathieu, près de Caen, entre 1457 et 1463. La date de sa mort n'est guère plus positive, mais comme il figure jusqu'en 1523 sur l'état de Maison de François Ier, en qualité de valet de garde-robe, on pense généralement qu'il a dû mourir cette année-là.

L'éducation de Jean Marot fut bien différente de celle de Le Maire de Belges. Il n'eut d'autres maîtres en l'art d'écrire que les œuvres d'Alain-Chartier et le *Roman de la Rose*. La Providence, sous les traits d'Anne de Bretagne, eut pitié du *povre escripvain*, devenu *le poëte de la très magnanime Reine*; il suivit Louis XII dans ses expéditions en Italie. Il en publia la relation « vraye historialle et non fabuleuse », dans deux poèmes intitulés : *Voyage de Gênes* et *Voyage de Venise*. Ce dernier est mêlé de prose et de vers.

Dans le *Voyage de Gênes*, il y a de très exactes descriptions de la marche de Louis XII en Italie, et des honneurs qu'il y reçut. Il y a aussi des pages touchantes et d'un grand style, telles les plaintes de la ville de Gênes, obligée d'ouvrir ses portes à l'armée royale.

Dans le *Voyage de Venise*, le poète exprime, de façon très saisissante, les sentiments que Louis XII inspirait à son peuple. En le voyant partir :

Bourgeois, marchands et peuples méchaniques,
Sont tous perplex en leurs bancs et boutiques,
Prêtres en pleurs convertissent leurs chants;
Mais leurs douleurs sont fleurs aromatiques,
Au prix de veoir les paysans rustiques,
Tordre leurs mains cryant parmi les champs.

. . . .

C'est nostre roy, nostre père et appuy.

Comme Le Maire de Belges et tous ses contemporains, Jean Marot abuse de la mythologie et de l'allégorie.

Il y avait à cette époque un échange de réels services entre les rois et les poètes. Les uns donnaient largement leur protection, leur or; les autres leurs talents, et jamais la politique royale n'eut d'apologistes plus enthousiastes et plus aveugles.

En 1520, alors que les esprits étaient très surexcités par l'établissement de nouveaux impôts, Jean Marot écrivit une allégorie assez curieuse, dans laquelle *Noblesse, Eglise et Labour*, défendent fort éloquemment le roi des accusations de ses ennemis.

Parfois même, le zèle des poètes dépassait toutes les bornes, comme dans la *Sottie du prince des sots*, de Pierre Gringoire, qui fut jouée le Mardi-Gras de 1511.

Le théâtre du Moyen âge et de la Renaissance est trop particulièrement intéressant pour n'en pas faire le sujet d'une étude spéciale, nous laisserons donc dans l'ombre les farces, moralités et sotties que composait et jouait le directeur des « Enfants-Sans-Souci », pour ne citer que ses poèmes allégoriques. Les deux plus célèbres sont : *le Chasteau d'Amour* et *le Chasteau de labour*, tableau assez sombre des préoccupations, des tristesses et des désenchantements d'un jeune marié. Attaqué par *Desconforts* et *Désespérance*, il est sur le point de succomber; mais, heureusement, *Raison* vient à son secours et ranime son courage.

Gringore ou Gringoire, était le fils d'un bourgeois de Caen. Après avoir couru le monde, il vint échouer à Paris, où il se lia avec Roger de Collerye, Clément Marot et Jehan du Pontalais, le célèbre auteur de *Farces et Sotties*.

Plus tard Gringoire, retiré « dedans Nancy », à la cour de Lorraine, s'occupa de rimer *les Très précieux et notables Psaumes du royal prophète David* et *les Heures de Nostre-Dame*. C'est un autre point de rapprochement avec Marot ; seulement, plus habile et moins audacieux que son camarade de jeunesse, il sut éviter les foudres ecclésiastiques et vécut paisiblement « aux coustages et dépens du duc de Lorraine », tandis que l'ancien page de Marguerite d'Angoulême mourait misérablement à Turin.

Clément Marot est né à Cahors en 1495 ou 1497 ; il y passa les premières années de sa vie dans une indépendance complète :

> Sur le printemps de ma jeunesse folle,

racontera-t-il dans l'églogue au Roy,

> Je ressemblais l'arondelle qui vole.
> Puis çà, puis là, l'aage me conduisoit
> Sans peur, ne soins ou le cœur me disoit.

Quand il eut dix ans, son père l'emmena à Paris ; mais le chaud soleil du Midi avait déjà fait son œuvre et brûlé à jamais cette petite tête de Normand transplanté en Languedoc. Au lieu d'étudier, maître Clément faisait l'école buissonnière. Ne pouvant plus aller « en la forêt » dénicher les oiseaux et « abattre des noix », il s'attardait à voir jouer les moralités et sotties de Pierre Gringoire et de ses émules. Il en était si émerveillé, qu'un beau jour il s'engagea dans la troupe des « Enfants sans-souci », au grand mécontentement de l'honnête Jean Marot, qui souhaitait pour son fils une carrière plus fructueuse et moins aléatoire.

Sur ces entrefaites, Anne de Bretagne, la protectrice de la famille, vint à mourir et le jeune homme, cédant à la volonté paternelle, se résigna à entrer chez un procureur. Les grimoires de dame Thémis couraient grands risques d'être mis en rondeaux et en ballades ; heureusement pour eux, le seigneur de Villeroy, séduit par la bonne mine et l'esprit de Marot, en eut pitié et le prit comme page.

Dès lors, nul obstacle n'entrava plus sa vocation poétique. Il travailla sous la direction de son père et de Le Maire de Belges et, en 1515, il publia sa première œuvre : *Le Temple de Cupido*. Il la dédia à François Ier, qui venait de monter sur le trône. Le poète et le roi étaient presque du même âge, ils avaient les mêmes goûts et étaient faits pour s'entendre. Marot devint donc le favori de la nouvelle cour.

La sœur du roi, Marguerite d'Angoulême, voulut l'attacher à sa maison et le garda longtemps près d'elle avec le titre de valet de chambre. Cette charge, qui n'était qu'une sinécure largement payée, n'empêcha pas Marot d'accompagner souvent François Ier.

Blessé à Pavie aux côtés du roi, il fut fait prisonnier en même temps que lui, mais, pour son malheur, sa captivité fut moins longue.

On était à l'époque des premières répressions violentes contre les réformés, et le plus léger soupçon de *luthérisme* suffisait pour motiver un emprisonnement Les mordantes épigrammes de Marot lui avaient fait de nombreux ennemis. Sur la dénonciation d'une femme, Diane de Poitiers, dit-on, il fut arrêté et envoyé au Châtelet.

Le pauvre poète eut beau protester qu'il était :

> ...Celuy qui croit, honore et prise
> La saincte, vraye et catholique Eglise,

il resta sous les verrous.

Sa protectrice, Madame Marguerite, ne pouvait alors lui être d'aucun secours, car elle était elle-même vaguement accusée d'hérésie.

Dans sa détresse, le prisonnier écrivit à son ami Lyon Jamet la jolie épître dont La Fontaine s'est inspiré pour sa fable du lion et du rat.

En recevant cet appel à son amitié, Lyon Jamet s'empressa de chercher « à rompre la ratière » où Clément Marot était en grand danger. Mais « ongles et dents » n'y pouvant rien, le Lyon se fit Renard et obtint de l'évêque de

Chartres de réclamer le poète comme relevant de sa juridiction. L'officialité de Paris fit droit à la demande épiscopale et Marot fut transféré à Chartres, où il reçut un accueil enthousiaste. Au lieu d'une prison, l'évêque, qui était favorable aux idées nouvelles, lui donna pour résidence l'hôtellerie de l'Aigle, avec toute liberté pour recevoir qui lui plairait.

Pendant cette douce captivité, Marot composa l'*Enfer*, violente satire contre les juges et les geôliers.

Le 1er mai 1526, François Ier rentrait enfin dans son royaume. Un de ses premiers actes, fut de rappeler son poète favori. Mais la triste expérience que Marot venait de faire, ne l'avait pas rendu plus sage ; l'année suivante, rencontrant des archers qui menaient un homme en prison, il se jeta à leur tête et, en vrai Don Quichotte, leur livra bataille. La victoire resta à l'émule du chevalier de la Triste-Figure; seulement, quelques jours après :

Trois grans pendars vinrent à l'estourdie (1)

lui rappeler son escapade.

Malgré ses protestations on l'arrêta.

Après avoir vainement essayé d'attendrir son procureur, Marot se décide à écrire au « Roy des François plein de toutes bontez » :

Si vous supplie! sire mander par lettre
Qu'en liberté vos gens me veuillent mettre.
. . . .
Et m'excusez si pour le mien affaire,
Je ne suis point vers vous allé parler,
Je n'ay pas eu le loisir d'y aller.

La réponse de François Ier à cette fine supplique ne se fit pas attendre. Séance tenante, il écrivit au Président de la Cour des Aydes, pour demander la mise en liberté immédiate du spirituel prisonnier.

Quinze jours de prison « pour avoir rossé le guet », comme on disait sous Louis XV, semblait avoir calmé l'aventureux poète et, pendant quelques années, il vécut paisiblement, tout occupé de rimer des ballades et des rondeaux, ou d'adresser à François Ier quelques demandes de subsides, sous forme d'épitres.

Après avoir été dépouillé par « un valet de Gascogne », Marot est tombé gravement malade, et il a dépensé le peu que lui avait laissé son « larronneau, en sirops et juleps ».

Mais il n'écrit pas au roi pour « lui faire requeste ou demande », il ne veut être ni indiscret, ni importun ; cependant, si son royal ami offrait de lui prêter, il ne refuserait pas...

Et scavez vous, sire, comment je paye?
. . . .
Je vous feray une belle cédule
A vous payer sans usure, il s'entend
Quand on verra tout le monde content.
Ou si vous voulez à payer ce sera
Quand votre loz et renom cessera.

Ce délicat flatteur avait, à l'endroit des moines et des préceptes de la religion catholique, des écarts de langage qui sentaient fort le huguenot. En 1535, de telles railleries menaient leurs auteurs tout droit au Châtelet, car François Ier, épouvanté des progrès que faisait la réforme, avait promis à l'évêque de Paris « de dénoncer sans pitié tous ceux qu'il saura être partisans ou fauteurs de l'hérésie ».

Marot, qui cependant n'avait pas la conscience bien nette, fut imprudent et, un beau matin, les gens de justice vinrent s'assurer de l'audacieux écrivain. On ne trouva que ses livres. Le poète avait précipitamment quitté Paris et s'était réfugié en Béarn; il n'y resta pas longtemps. Tremblant de renouer connaissance avec les juges et les geôliers, il s'en fut chercher un asile plus éloigné, près de la duchesse de Ferrare, Renée de France, qui s'était ouvertement déclarée la protectrice des huguenots, peut-être pour faire opposition à son mari, qui ne les aimait guère.

La pauvre fille de Louis XII était fort malheureuse. Comme la plupart des princes italiens, le duc Hercule absolument dévoué à la politique de Charles-Quint traitait les Français en ennemis, sans en excepter sa femme. Cette situation émut profondément Marot et lui inspira un *chant royal* dédié à la reine de Navarre pour la supplier d'intervenir en faveur de sa cousine.

Le léger et frivole poète regrettait vivement sa patrie et plus encore la cour, qu'il appelle « sa maîtresse d'école ». N'osant plus écrire au roi, il adresse au Dauphin une très spirituelle et très pressante épître pour solliciter au moins un sauf-conduit de six mois qui lui permette d'aller voir ses « petits Maroteaux », mettre ordre à ses affaires et dire adieu à ses amis. Il promet d'être très prudent.

A un mot seul de Dieu ne deviser,
A parler peu et à poltroniser...

Marot n'était plus alors à Ferrare; banni par le duc, il avait dû se réfugier à Venise. Sous la condition de faire une abjuration solennelle de ses erreurs entre les mains de l'archevêque de Lyon, il eut enfin sa grâce et revint tout joyeux à Paris.

Malgré sa promesse de ne pas deviser « un mot seul de Dieu », l'incorrigible poète eut l'imprudence de traduire en vers les psaumes de David.

Cette traduction eut tout d'abord un immense succès. François Ier accepta la dédicace des trente premiers psaumes et recommanda l'auteur et l'ouvrage à Charles-Quint, qui était alors

(1) Epître au roi pour obtenir sa délivrance.

son hôte. Le monarque espagnol fit un présent de deux cents doublons à Marot en « le priant de lui envoyer, le plus tôt qu'il pourrait, le psaume *Confitemini domino quoniam bonus* ».

Avec de tels patronages, l'œuvre de Marot ne pouvait qu'exciter l'enthousiasme de la cour. « Il n'y avait, dit l'abbé Goujet, ni seigneur, ni dame qui n'eût un de ses psaumes qu'elle affectionnait par préférence et qu'elle accommodait de son mieux aux airs à la mode... ce qui rendait souvent ces cantiques fort ridicules par les airs burlesques qu'on y adaptait. »

La Faculté de Théologie, scandalisée à juste titre, fit des remontrances au roi, alléguant qu'il y avait des erreurs dans cette traduction versifiée ; le roi ne voulut rien entendre et le poète, fort de son assentiment, publia bientôt vingt autres psaumes dédiés aux *dames de France*.

C'était un défi jeté à la censure ecclésiastique; elle releva le gant et défendit la vente de l'ouvrage, comme entaché d'hérésie. Marguerite de Navarre, mécontente de l'attitude prise par son poète, lui retira sa protection ; François Ier suivit l'exemple de sa sœur, et Marot, abandonné à lui-même, prit le parti de s'enfuir à Genève, pour y continuer en paix sa fameuse traduction, qu'il croyait destinée à l'immortalité.

Comme il arrive souvent, le poète se trompait. Sa plume fine et mondaine était incapable de traduire la souveraine et sévère poésie du roi-prophète et, toute question de doctrine mise à part, l'œuvre est médiocre.

Ce qui donne à Marot sa place parmi les maîtres, c'est « l'élégant badinage » de ses épîtres, le tour aisé et mordant de ses rondeaux, de ses épigrammes, la précision de ses images. Il n'a pas le grand coup d'aile des oiseaux de haut vol, mais le charmant ramage des oiselets des bois.

JACQUES DE LA FAYE.

(La fin au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

JOURS D'HIVER

PAR SYLVANE

Il n'a pas la prétention d'être un livre, ce petit cahier gris si mince; il s'est échappé avec la légèreté d'une feuille voltigeante de quelque coin de la Bretagne, pour nous apporter des pensées de jeune fille, des pensées très religieuses, formulées parfois en beaux vers, qui ne manquent ni de force, ni d'élan. A qui les recommanderions-nous si ce n'est à d'autres jeunes filles?

Vous lirez le *Deux Novembre*, la pièce émue où revient comme un refrain mélodieusement triste :

Sonnez, sonnez, cloches funèbres,
On prie aujourd'hui pour les morts,
Leurs âmes sont dans les ténèbres :
Jetez dans l'air vos lourds accords...

Puis *Bethléem*, cet acte de foi si fervent; puis *Jours d'hiver*, la pièce qui a donné son nom au volume, et qui est en effet la meilleure, — inspirée tout entière par le froid meurtrier. Il est bon que les Parisiennes, dans le milieu mondain où leur esprit passe sans cesse d'un sujet à un autre, voient combien les âmes peuvent, dans le calme de la vie de province, se concentrer et fleurir d'une façon un peu austère, mais qui ne manque pas de charme. Sylvane a le goût des choses divines et le sentiment de la nature. Qu'elle continue à chanter (1).

LORA

PAR N.-Z. DE MANTEUFFEL

Traduit par A. Chevalier

Toutes les fois que nous lisons une traduction de Mme Chevalier, qu'elle soit de l'anglais ou de l'allemand, nous sommes frappée de sa supériorité sur la plupart des travaux de ce genre, trop souvent faits à la hâte et sans goût. Il serait impossible de découvrir qu'on ne lit pas *Lora* dans l'original, si des détails de mœurs et de caractères très précis n'indiquaient les racines étrangères du livre. Livre charmant d'ailleurs. La figure généreuse et passionnée de cette Lora, à demi allemande, américaine à demi, est de celles qui captivent, parce qu'elles sont vivantes, délicieusement naturelles.

L'histoire très accidentée de la petite maîtresse de dessin, obscure et laide, qui atteint d'un coup à la richesse et à la beauté, prouve qu'il ne faut jamais désespérer du bonheur,

(1) *Jours d'hiver*, par Sylvane. Rennes, H. Caillière, éditeur.

pourvu qu'on travaille à le mériter, et bat en brèche la notion très fausse de l'amour unique, fatal, qui, ressenti à l'aube de la vie, condamne celle qui en est frappée, comme d'un coup de foudre à mourir le cœur brisé.

Non, un cœur sain et bien conformé ne se brise pas si aisément, on peut guérir d'une affection méconnue, entrer doucement dans le port après la tempête. Elle n'a rien de banal cette parole de l'heureux époux de Lora, en faisant allusion au premier amour qui a inspiré de grandes choses à celle qu'il adore : « Moi-même, je ne voudrais pas arracher cette page du livre de votre vie. » Rien de ce qui a été sincère, honnête et bon, ne peut avoir, somme toute, de conséquences irréparables (1).

(1) *Lora*, par M. Z. de Mannteuffel. Bibliothèque des Mères de famille, librairie Firmin-Didot, 56, rue Jacob. 1 vol., 2 fr. 50.

UN MANUSCRIT

PAR PIERRE MAEL

Dans *Un Manuscrit*, le joli roman de Pierre Maël, il est question aussi de sacrifice, mais d'un sacrifice permis, parce qu'il n'aliène pas à jamais la liberté de celle qui se l'impose. D'ailleurs, la généreuse Hélène a découvert que sa sœur Alice aime Richard et qu'elle est aimée de lui : elle n'a donc d'autre ressource que de s'oublier elle-même pour assurer le bonheur de deux personnes. Ce n'est certes pas la première fois que nous voyons une sœur aînée s'effacer ainsi volontairement devant sa cadette, mais le sujet est renouvelé par les charmants détails de la collaboration de Richard et d'Hélène, par cette histoire d'un manuscrit qui s'entremêle à l'histoire d'amour. Naturellement, comme il arrive toujours dans la fiction et quelquefois dans la vie, la femme gracieuse et coquette, qui n'est que *femme*, est préférée comme épouse à la femme supérieure. Soit, nous ne voyons là aucune injustice du sort, la force d'âme et la beauté de l'intelligence étant des dons assez précieux pour consoler celle qui les possède de rester vieille fille.

« Les amoureux, dit en concluant M. Pierre Maël, ont couru à la recherche de l'ivresse; la sacrifiée suit à pas lents le sentier qui mène à la paix. Sont-ils heureux? est-elle heureuse? »

Oui, si tous les trois savent suivre l'excellent conseil de M. Antonin Rondelet que nous citions dernièrement : se résigner aux maux de la vie et en accepter les bienfaits. Hélène ne connaîtra pas de désenchantements, ne s'étant appuyée que sur elle-même; Alice aura eu l'heure délicieuse de l'enthousiasme qui, pour les privilégiés eux-mêmes, s'éteint comme fait le soleil dans un doux crépuscule à la fin de la journée.

Si l'on y voulait bien réfléchir, on découvrirait que le bonheur est réparti en ce monde beaucoup moins inégalement que ne le pense la majorité des hommes, et des femmes surtout.

Cette *Nouvelle Collection* turquoise, publiée chez Charpentier, est un trésor pour les jeunes filles. Celles-ci n'y peuvent pas puiser indistinctement, mais il est facile d'y faire pour elles un choix judicieux (1).

TH. BENTZON.

(1) *Un Manuscrit*, par Pierre Maël. — 1 vol. Charpentier, éditeur, 11, rue de Grenelle.

CONSEIL

Les Domestiques



J'AI connu une vieille dame, très originale, qui, n'ayant pas de famille, consacrait son existence un peu vide à nouer des mariages pour tous les jeunes gens ou les jeunes filles de son cercle. Elle prétendait n'avoir jamais reçu que des remerciements des maris; toutes les femmes qu'on tenait de sa main étaient la perfection même, ou quelque chose d'approchant. Et elle attribuait ce fait à une pierre de touche qu'elle déclarait infaillible. Or, savez-vous quelle était cette pierre de touche? Elle faisait précéder toutes ses entreprises matrimoniales d'une simple question, chaque fois qu'elle ne connaissait pas personnellement la jeune fille à marier : « Est-elle bonne pour les domestiques? » Si on lui répondait : « Oui, ils l'aiment tous! » elle se lançait sans crainte; si, au contraire, on hésitait : « Bah! qui est-ce qui, de nos jours, est aimé des domestiques? On ne saurait être bon pour eux sans

développer leur insolence ou leur ingratitude, etc. », elle était fixée, assurait-elle, et savait à quoi s'en tenir sur l'esprit et le cœur de la demoiselle.

Si je vous parle aujourd'hui des domestiques, ce n'est nullement dans un but matrimonial ; ma vieille amie n'est plus de ce monde. Mais il y a en effet toute une révélation dans la manière dont on agit envers les serviteurs, et je voudrais dissiper quelques-uns des préjugés qui peuvent influencer votre manière d'être vis-à-vis d'eux.

Il y a un lieu commun qu'on va répétant partout : c'est que les domestiques sont bien changés et qu'on chercherait vainement parmi eux les types légendaires d'autrefois. Quoique les annales des prix de vertu fournissent chaque année au moins quelques exceptions à cette règle, je veux bien admettre que l'atmosphère morale de notre fin de siècle ne développe ni le respect, ni la soumission, ni le sens du devoir. Les domestiques s'entendent dire de tous côtés qu'ils sont nos égaux, que le sort qui les a placés sous notre dépendance est injuste, qu'ils ont tous les droits et toutes les vertus, comme les maîtres ont tous les torts et tous les défauts. Jadis on leur parlait de la Providence et de ses vues mystérieuses, du ciel et de ses éternelles rétributions ; jadis on leur montrait l'exemple de Celui qui a manié sur la terre l'outil d'un ouvrier et on leur rendait l'autorité respectable en leur disant qu'elle émane de Dieu même.

Mais si leurs torts ou leur changement ont une excuse dans l'éducation qu'ils reçoivent et dans les influences mauvaises qui les sollicitent, oserons-nous assurer que nous, maîtres, nous n'avons pas changé non plus, que nous sommes restés dignes de nos devanciers qui inspiraient des dévouements si sincères et des attachements si fidèles ?

Considérons-nous, à leur exemple, les domestiques comme des membres de notre famille ? Sommes-nous pour eux bienveillants, polis, compatissants ? Ne surmenons-nous pas leurs forces, n'abusons-nous pas de leur travail, ne les traitons-nous pas comme des machines dont nous devons extraire, à quelque prix que ce soit, la plus grande somme de services ?

Vous êtes, mesdemoiselles, à l'âge heureux où l'on prend avec une facilité relative toutes les belles et excellentes habitudes, et où l'on s'engage, probablement pour toujours, sur des pentes bonnes ou mauvaises. Comme la question des domestiques a une haute importance, je voudrais vous voir l'envisager avec droiture et commencer même à la résoudre dans un sens de justice et de bonté. Vous devenez les aides de vos mères en attendant que vous ayez un foyer à vous ; il faudrait apprendre à commander sans hauteur, à diriger sans dureté, et a adoucir à une classe malheureuse un sort qui, comparé au vôtre, devrait vous inspirer la pitié. Souvenez-vous d'abord de ces grands principes qui, devant Dieu, nous font tous égaux, — mieux que cela, *frères*. — Vous récitez chaque jour, comme vos serviteurs, ce *Notre Père* qui vous réunit dans la tendresse divine, qui vous rappelle qu'ayant la même origine, vous aurez la même fin. Les inégalités sociales sont voulues de la Providence, mais elle confie en même temps aux privilégiés de ce monde la mission de soutenir et de consoler leurs frères moins heureux. S'ils ont des défauts, n'en avons-nous pas ? Mettez en regard votre vie, heure par heure, avec celle de votre femme de chambre, qui a votre âge, peut-être, qui est, par nature, aussi désireuse que vous de repos, de bien-être, de plaisir et de liberté; alors qu'elle doit du matin au soir refouler tous les instincts de sa nature et supporter par surcroît vos réprimandes, votre orgueil, votre insolence peut-être, n'est-elle pas excusable de ne pas se montrer parfaite ?

Etre bonne n'est pas si difficile. Mettons-nous à la place de ceux qui nous servent ; comprenons qu'ils ont besoin de bienveillance, d'intérêt, qu'ils ont droit non seulement à notre justice, mais à notre indulgence. Il nous sera facile d'éclairer leur vie, de la rendre presque douce, de leur donner quelques preuves de bonté, de veiller à leur santé, de leur ménager du repos. Quand ils ont mérité des observations, soyons sûres que nos paroles porteront d'autant plus de fruit qu'elles ne seront pas inspirées par la colère, ni dictées par l'amertume, et qu'ils y trouveront plutôt un sentiment de justice et de devoir qu'un ressentiment personnel.

Si tous les maîtres agissaient ainsi, nous verrions, n'en doutez pas, renaître la race fidèle des domestiques d'autrefois ; les mauvaises natures résisteraient peut-être, mais presque toujours le mal serait vaincu par le bien. Et c'est une grande obligation que celle qui nous incombe vis-à-vis de nos serviteurs. Croyez-moi, il n'est pas trop tôt de vous exercer dès maintenant.

M. Maryan.

PENSÉES ET MAXIMES

Le bûcheron ivre, qui promène l'hiver sa cognée dans le bois, peut abattre quelques branches, il n'empêchera pas l'éternelle floraison d'avril. Chaque génération apporte son espoir divin, comme chaque printemps ramène ses fleurs : l'un sort naturellement de l'âme qui s'entr'ouvre, comme les autres du bourgeon qui s'épanouit. (E.-M. de Vogüé.)

LA FEUILLERAIE

(SUITE)

XII



La tempête devint furieuse pendant la nuit. Personne ne put dormir à la Feuilleraie. Les murailles, certes, étaient solides et capables de supporter bien d'autres assauts; mais le vent y pénétrait à travers mille fentes invisibles, faisait craquer les cloisons, les chambranles, les fenêtres et battre les portes aux fermetures antiques. Quand le jour revint, chacun se leva, anxieux de constater les dégâts causés par l'ouragan. Le vent soufflait toujours et balayait en tourbillons rapides les ruines qu'il avait amoncelées; la cour était jonchée d'ardoises, une partie de la grille de bois qui fermait l'entrée gisait sur le sol, et parmi la multitude de branches cassées qui encombraient les allées, deux des vieux tilleuls étaient étendus à terre, dans toute la longueur de leurs troncs deux fois centenaires.

— Les malades se seront ressentis de cette horrible nuit, dit Nelly, embrassant sa tante. Voulez-vous me préparer des provisions, de la fleur d'oranger, du tilleul, du bouillon et un peu de vin? J'irai voir Mathurin et Annette en sortant de la messe, et il est probable que sœur Hilaire aura sa migraine et que je serai obligée de faire la classe.

— Ton oncle est déjà à la fabrique. Il y a évidemment des dégâts, des ardoises enlevées ou des cheminées abattues. Encore des dépenses! dit Mlle Sylvie en soupirant. Juste au moment où les affaires se relèvent et où nous pensions rentrer dans nos débours és!

— J'en suis fâchée pour vous, chère tante, mais quand je vois mon oncle si bien portant, et d'autre part si heureux de voir la fabrique en meilleure voie, je pense qu'une perte d'argent est peu de chose.

— Certes, mais nous pensons toujours à toi et à Hubert, enfant. Notre fortune est bien petite pour y trouver deux parts suffisantes.

— Bah! ne vous inquiétez pas de cela. Hubert a une situation, et moi j'aurai toujours la ressource de me faire dessinatrice chez le futur propriétaire de la fabrique. D'ailleurs, il est convenu que vous serez centenaires, et vous avez le temps de gagner une fortune.

Et, s'enveloppant de son manteau, Nelly prit son panier et se dirigea gaiement vers l'eglise.

L'ouragan avait à peine diminué de violence, il fallait livrer une véritable lutte pour cheminer sur la route balayée par un vent furieux. Nelly serrait son manteau autour d'elle, pour donner le moins de prise possible à ce vent qui s'y engouffrait chaque fois qu'un pli échappait à sa main. Le chemin était littéralement semé de brindilles, que les enfants s'empressaient de ramasser pour en faire des fagots minuscules.

Nelly entendit la messe, que l'ouragan accompagnait de ses voix furieuses, tour à tour graves et perçantes. Contre ses prévisions, sœur Hilaire, n'ayant pas la migraine, n'eut pas besoin de ses services, et elle se dirigea après la messe vers la fabrique, où elle savait trouver son oncle.

Les bâtiments, moins exposés que la Feuilleraie, n'avaient pas subi trop de dégâts. En tout cas, la tempête continuant avec presque autant de violence, il ne pouvait être question d'y remédier en ce moment. Nelly rejoignit son oncle dans le cabinet qu'il s'était réservé, le gronda d'être sans feu, et arrangea elle-même le bois dans la cheminée.

Assis devant son bureau, il mettait en ordre différents papiers. L'un d'eux tomba; Nelly se baissa pour le ramasser, et son oncle, le prenant de ses mains, le désigna à son attention. C'était une grande enveloppe, fermée de cinq cachets de cire, et portant cette suscription en gros caractères :

Ceci est mon testament.

— Tu vois que mes affaires sont en ordre, Nelly, dit-il en souriant. Tu sauras, s'il m'arrive malheur, que c'est ici, avec mes papiers, qu'on trouvera ce testament.

Le visage de la jeune fille s'était assombri.

— Oui, cher oncle, mais ne parlons pas d'un sujet si triste, et dites-moi quels méfaits ce vilain vent a commis cette nuit.

M. de Sommerives gardait l'enveloppe dans sa main.

— Si fait, Nelly, parlons de ceci, dit-il avec douceur. Cela ne fait pas mourir, tu le sais bien, et je serai aise que tu saches que ton vieil oncle a pensé à toi... J'espère bien vivre encore longtemps, nous sommes si heureux tous trois!

Mais j'aurais été plus qu'insouciant, j'aurais été criminel, si, t'ayant élevée et tendrement chérie, je n'avais pas pris soin d'assurer ton avenir... Naturellement, ma sœur pense comme moi; nous avons tout arrangé de manière à simplifier les formalités et à diminuer les frais. Nous avons fait un testament semblable; celui de nous deux qui survivra — et Dieu veuille que ce ne soit pas pour longtemps! — aura l'usufruit de notre fortune; le fonds est partagé entre Hubert et toi : à lui la vieille maison de famille, avec la ferme qui y est jointe, à toi la fabrique et quelques valeurs.

— Merci, oh! vous êtes bon, mais je ne voudrais pas dépouiller votre neveu. Il est votre héritier... Pensez à lui d'abord... et... et ne me parlez plus de ce qui m'est si pénible.

— Il faut que tu saches encore que, quelque droit que nous ayons de disposer de notre fortune en ta faveur, j'ai voulu faire part de nos intentions à Hubert, et le prévenir loyalement que, te considérant comme notre fille adoptive, nous avons fait ta part un peu plus élevée que la sienne... Ce n'est pas trop encore, et il faut que tu vives sans travailler... Il a été très généreux, et nous a approuvés sans restriction... Mon enfant, pourquoi pleurer? C'est fini, n'en parlons plus; mais ne proteste pas, tout cela est irrévocable. Hubert ne désire que la Feuilleraie... Ainsi, tu sauras que ce testament est là, n'est-ce pas?

Pourquoi pleurer ainsi? Nelly fait un violent effort pour refouler ses larmes. Tout ce qui évoque l'idée d'une séparation brise son cœur; puis, cela l'émeut de trouver tant de bonté chez son oncle, tant de désintéressement chez celui qui ne sera jamais rien pour elle... M. de Sommerives ne peut voir ses larmes. Il jette le testament dans un tiroir ouvert, l'attire à lui, l'embrasse, et lui montre un regard si anxieux, si peiné, qu'elle fait un effort sur elle-même et réussit à lui sourire...

L'ouragan continue. De mémoire d'homme, on n'a rien vu de semblable dans ce pays tempéré, ordinairement à l'abri des convulsions de la nature. Le travail se poursuit paisiblement à l'intérieur de la fabrique bien close. M. de Sommerives est d'humeur joyeuse : il expédie ce jour même une commande importante et en surveille l'expédition avec un soin tout spécial. Quand la nuit vient, il se dispose à retourner à la Feuilleraie et donne les derniers ordres aux ouvriers.

— Il n'y a plus d'ouvrage que pour une heure, monsieur, dit le contre-maître. Aussitôt les caisses clouées, on les portera dans le hangar, et demain, à la première heure, elles seront envoyées au chemin de fer.

C'est plaisir de revoir, à la lumière des lampes, les belles pièces de faïence qu'on couche soigneusement dans le foin. M. de Sommerives s'attarde à les regarder, il reconnaît des dessins composés par Nelly, il constate que la cuisson a été réussie, que le grain de la faïence est fin et serré, les couleurs merveilleusement fondues. Ce service, destiné à un riche banquier, amènera de nouvelles commandes; l'importance de la fabrication peut s'accroître, le nombre des ouvriers sera augmenté, les salaires portés à un chiffre plus élevé... De plus en plus satisfait, M. de Sommerives adresse quelques recommandations, enjoint d'éteindre soigneusement les lampes et de faire une ronde dans les salles où ont eu lieu les emballages, et, sortant de la fabrique, il rencontre Nelly, venue au-devant de lui sous prétexte de prendre son bras pour résister à la tempête.

Le parloir est confortable et joyeux. Un bouquet de chrysanthèmes est placé sur la table en pleine lumière; il y en a de toutes formes et de toutes couleurs, les uns réguliers et symétriques, les autres échevelés et bizarres, révélant bien haut leur origine exotique; les couleurs se sont harmonisées sous la main d'artiste de Nelly : le blanc éclatant, le rosé, le jaune d'or, le soufre et le rouge se mêlent et se font ressortir.

Le repas eût été agréable et paisible sans l'influence nerveuse causée par l'ouragan. Des coups de tonnerre retentissaient maintenant à intervalles rapprochés, des éclairs remplissaient de lueurs subites et aveuglantes le parloir à demi obscur, et Nelly et sa tante suivaient avec une vague angoisse, sur les traits de M. de Sommerives, les impressions toutes physiques, mais pénibles que lui faisait subir l'orage. Il respirait avec peine, essuyait fréquemment son front couvert de sueur, et avait à se mouvoir une difficulté inaccoutumée.

Nelly prit un livre et réussit à distraire sa tante. Vers neuf heures, le tonnerre cessa de se faire entendre; le vent mugissait toujours, et les pauvres vieux arbres avaient des craquements sinistres. M. de Sommerives donna le signal du repos. Les domestiques entrèrent pour faire la prière, puis Mlle Sylvie alluma les bougeoirs.

— Quelle nuit! dit-elle, serrant son châle autour d'elle. Je pensais tout à l'heure que c'est une saine et sainte habitude de prier pour les voyageurs. Te figures-tu des navires ballottés par une pareille tempête?

Oui, Nelly se l'était figuré plus d'une fois depuis qu'Hubert, désigné sur sa demande pour faire partie d'une mission scientifique dans l'archipel océanien, ne pouvait plus donner que de rares nouvelles.

Elle monta dans sa chambre après avoir fait prendre à son oncle un calmant qu'elle jugeait salutaire, mais elle ne songea pas à se reposer.

S'étant enveloppée d'un capuchon épais qui lui servait pour ses courses du matin et du soir, elle ouvrit la fenêtre pour regarder le spectacle terrible, mais grandiose, qui se déployait devant elle. Sous ses yeux les arbres, groupés en masses noires, ondulaient comme une mer furieuse, couchés, secoués, tordus et parfois brisés par des souffles déchaînés. Au ciel, des nuages sombres et immenses étaient balayés comme des vapeurs par ce vent en furie ; parfois, ils se déchiraient sur un fond blanchâtre, parfois aussi la lune, se dégageant de ses voiles et perçant leurs ténèbres, brillait au loin sur la rivière gonflée et hérissée de petites vagues, et éclairait dans le jardin une scène de désolation : des arbres brisés, des branches jonchant les allées, un petit kiosque à l'ancienne mode dépouillé de sa légère toiture de chaume.

Nelly tenait ses yeux fixés devant elle, comme saisie d'une espèce de fascination. Cependant, voyait-elle bien les arbres secoués et les grands nuages courant dans le ciel ? Le mot inconscient de sa tante avait rappelé à son esprit un problème qui la préoccupait malgré elle depuis quelques jours. Pourquoi Hubert était-il parti ?

Tout d'abord, il semblait aise de sa nomination à Moscou; puis, ses lettres avaient trahi un ennui et une tristesse qu'il ne songeait peut-être pas à épancher, mais qui se dégageaient malgré lui des récits intéressants et des descriptions animées qu'il adressait à son oncle. Et tout à coup, il avait annoncé son départ pour l'Océanie : le gouvernement l'avait autorisé à se joindre à une mission scientifique qui, si intéressante qu'elle fût, n'avait aucune relation avec sa carrière, pouvait retarder son avancement, et devait être onéreuse pour ses ressources restreintes.

Nelly s'était tellement accoutumée à l'idée que son cousin aimait Mme Herrison, et que celle-ci était disposée à accueillir une demande en mariage, qu'elle ne pouvait s'expliquer la brusque détermination d'Hubert. Avait-il été repoussé? Quelque chose lui disait que c'était impossible. Alors, fallait-il croire qu'il n'avait pu encore décider son avenir, que le souvenir de l'abandon d'autrefois avait laissé en lui une longue rancune, difficile à dominer ? Allait-il chercher au loin la force d'oublier ou le courage de pardonner ? Et que devait-on souhaiter pour lui ?

Une rafale plus violente rappela Nelly à elle-même. C'était une surprise que ces pensées vagabondes, dont elle se gardait soigneusement d'ordinaire. Elle s'était imposé, comme ligne de conduite, de ne pas s'occuper de l'avenir d'Hubert autrement que pour demander à Dieu de le rendre heureux. Elle chercha donc à s'absorber de nouveau dans l'aspect tourmenté du paysage, et son regard chercha d'instinct le petit clocher qui apparaissait par intervalles entre les grandes masses des nuages emportés par le vent.

Tout à coup, elle tressaillit. La fabrique était vivement éclairée. Trois ou quatre fenêtres ressortaient dans les ténèbres comme des rectangles de cuivre rouge. A ce moment, dix heures sonnèrent à l'église, et la cloche, dont le son était porté du côté de la Feuilleraie, vibra un instant, malgré la bourrasque, comme un appel plaintif.

— Dix heures ! Est-il possible qu'on travaille encore ? Mais l'emballage était presque achevé, se dit-elle.

Mille suppositions se croisèrent dans son esprit ; elle songea même que des malfaiteurs dévalisaient la fabrique. Cependant, ses yeux ne quittaient pas les fenêtres éclairées. Ce n'était pas la première fois qu'on travaillait le soir, et il lui était arrivé d'épier avec une espèce de sympathie la lumière attardée du vaste bâtiment. Jamais cependant cette lumière n'avait été aussi intense; comment pouvait-elle provenir des lampes qu'imposaient les règlements ?... Maintenant, la clarté s'avive : elle n'est plus fixe, elle projette des lueurs, des éclats, et au moment même où la sinistre vérité se fait jour dans l'esprit de la jeune fille, un jet de flamme s'élance par les vitres brisées et, se tordant comme un serpent lumineux, vient lécher les murs de la fabrique.

— Mon Dieu !

C'est un cri d'appel, de prière, la forme que prend son angoisse soudaine. La pensée de son oncle s'offre à elle la première. Comment l'avertir sans provoquer une de ces émotions dont on a toujours redouté pour lui l'effet fatal ?

Elle sort sans bruit de sa chambre, traverse légèrement le grand corridor plein d'ombres, monte en courant l'escalier qui mène aux mansardes et éveille les domestiques.

— Vite, vite, allez au village, donnez l'alarme, et laissez-moi prévenir mon oncle avec précaution... Courez tous et que chacun fasse son devoir pour le bien et le salut de tous !...

Elle rentre dans sa chambre, anxieuse, cherchant à retarder de quelques secondes le coup qu'elle va porter. Les deux autres fenêtres ont volé en éclats et laissent passer des panaches de flammes... Le feu gagne; maintenant, dans l'espace éclairé qu'elle découvre devant les bâtiments, des ombres s'agitent, et voilà que dans le bruit du vent retentit à coups pressés, affolés, la cloche de la fabrique, celle qui conviait les ouvriers au travail, qui leur donnait le signal du repos, et qui maintenant leur annonce leur ruine, anxieuse, aiguë, douloureuse comme une voix humaine.

Nelly, frémissante d'angoisse, ouvre doucement la porte de son oncle. Il a entendu, il s'est soulevé, hagard, ne comprenant pas bien encore.

— C'est toi? Nelly, qu'y a-t-il? Il n'est pas jour... Qu'est-ce que cette cloche?

Elle n'a pas la douleur de devoir répondre. Du petit clocher de l'église, un son lugubre fait écho, sur ce rythme sinistre auquel on ne se méprend pas : c'est le tocsin.

— Mon oncle, soyez fort! Tout n'est pas perdu... On fera l'impossible!

Devant cette figure toute blanche, qui exprime tant d'angoisse et de tendresse, il trouve la force de dominer ce qui le brise.

— Va, préviens Sylvie; je suis fort, mon enfant, parce que je crois à la Providence... Que la volonté de Dieu soit faite!... Je serai prêt dans quelques instants.

Pauvre tante Sylvie! Nelly comprit l'interrogation navrante de son regard lorsque, brusquement éveillée, elle apprit la vérité.

— Mon oncle est plein de courage et a bien supporté ce choc, ma tante, dit-elle, l'embrassant les larmes aux yeux.

Et les traits de la pauvre vieille fille se détendirent. Le monde entier, pour elle, n'était-ce pas son frère? Si le courage et la santé lui étaient laissés, que ne se sentait-elle pas capable de supporter?

Ils s'acheminèrent tous vers le village, au moment où un ouvrier accourait vers la Feuilleraie. La pompe de la fabrique était en batterie; mais que pouvait un engin relativement faible en face d'une maison en feu, alors que l'ouragan avivait l'ardeur de l'incendie et arrachait presque des mains des travailleurs les seaux pleins d'eau, qu'ils se passaient rapidement? Le contre-maître était là, les traits ravagés, à demi fou. Il aperçut M. de Sommerives et se jeta à genoux en sanglotant.

— Ah! monsieur, monsieur!... Vous ne me croirez pas, et cependant j'étais allé partout, j'avais cru tout voir! J'étais responsable! J'aurais voulu mourir avant de voir cette horrible nuit.

— Chut, Robert! Parler de mourir quand on a une femme et quatre enfants! Je sais que vous avez fait de votre mieux... A-t-on pu sauver les livres?

— Rien, rien, monsieur! Quand, m'éveillant par hasard, j'ai vu cette horrible clarté, il était trop tard, j'ai failli être étouffé en cherchant à entrer dans la maison.

— Est-ce que tu avais de l'argent dans ton bureau, Aymard? demanda Mlle Sylvie, essayant de retenir son frère.

— Pas beaucoup, des papiers surtout et les livres... Mais pour l'argent et les papiers, il y avait la caisse, elle résistera, je l'espère, à l'incendie... Laisse-moi aller, Sylvie... Ne crains rien, je ne m'exposerai pas, c'est d'ailleurs inutile, tout est perdu...

La pauvre fille s'essuya les yeux et chercha la main de Nelly.

— Comme il est tranquille!... Il a une grande âme, il sait tout supporter... Mon enfant, ne pourrions-nous aider à quelque chose? Rester là, immobile et impuissante, me tue... Il faut nous joindre à la chaîne, bien près, s'il se peut, pour que je ne le perde pas de vue, que je puisse le rappeler s'il s'expose...

Et malgré le froid glacial, elles se joignirent à la longue chaîne qui, bravant les efforts de la tempête, s'allongeait de la rivière à la fabrique.

Quelques ouvriers courageux, armés de pioches, avaient d'abord essayé de faire la part du feu, en abattant un pan de mur et en isolant ainsi la partie de la fabrique qui n'avait point encore été atteinte par les flammes. Mais c'était inutile; le vent soufflait de ce côté, les flammèches, les débris ombragés tombaient sur les toits et, avivés par l'ouragan, rendaient tous les efforts impuissants. M. de Sommerives donna lui-même l'ordre de cesser ce travail dangereux, et de diriger le jet des pompes non plus sur ce foyer incandescent qui vaporisait immédiatement la colonne d'eau, mais sur les chaumières voisines, que l'incendie pouvait atteindre.

Deux heures se passèrent ainsi. Tout le village était là. Les hommes, l'air sombre, les bras croisés, retenaient, par respect pour leur maître, les plaintes ou les malédictions qui montaient à leurs lèvres; les femmes sanglotaient sans pouvoir se contenir, quoique M. de Sommerives les encourageât de son mieux.

— Courage, disait-il, la fabrique sera rebâtie, les constructions, le matériel sont assurés; dans quelques jours le travail reprendra, et vous y aiderez tous d'ailleurs, les fours seront vite réparés et l'on élèvera des hangars provisoires pour hâter la fabrication...

Enfin, vers une heure du matin, le vent commença à s'apaiser. Le feu avait fait son œuvre, hâtée par l'ouragan, et les flammes qui s'échappaient des toits défoncés avaient maintenant une moindre intensité. Tout à coup, un bruit sourd et cadencé se fit entendre au loin. Une commotion agita la foule.

— Les soldats! s'écria-t-on de toutes parts.

Et, comme si tout n'eût pas été fini, on se précipita en désordre au-devant de la compagnie d'infanterie, que précédaient deux pompes de la ville voisine.

Agir, c'était quelque chose après cette torpeur qu'inspire l'inévitable. Toute cette population, électrisée, se disposa à aider les tentatives plus intelligentes et plus efficaces que l'accalmie favorisait d'ailleurs. Des jets puissants inondèrent les murailles, les toitures non encore écroulées mais menaçant ruine furent abattues, et quand les premières lueurs de l'aurore blanchirent le ciel, les soldats s'étaient retirés, laissant des ruines noircies et fumantes.

Les ouvriers se dispersaient lentement, un

peu raffermis par les promesses de M. de Sommerives.

— Mes amis, s'écria-t-il en les retenant d'un geste, arrêtez... Notre bon curé, que vous avez vu parmi vous comme un père et un consolateur, va célébrer la messe pour remercier Dieu de ce qu'aucun foyer n'ait de deuil à déplorer, de ce que ce malheur n'atteigne que moi, car je vous l'affirme, et j'en engage ma parole, vous aurez de l'ouvrage, quel qu'il soit, en attendant la reprise de votre travail. Aucun de vous ne voudra manquer à ce rendez-vous au pied de l'autel...

Et, prenant le bras du curé, qui s'essuyait furtivement les yeux, il se dirigea vers l'église, suivi de la foule pressée et silencieuse...

Bientôt, les cierges allumés piquèrent de points brillants l'obscurité de la nef. Quand le prêtre, revêtu des habits sacerdotaux, s'avança à l'autel, l'église était remplie comme elle ne l'était point aux jours de fête, car la noble et généreuse sérénité, l'abnégation d'un homme de bien avait courbé irrésistiblement les fronts mêmes qui ne s'inclinaient jamais dans un acte de foi et de reconnaissance.

Pendant cette longue nuit, Mlle Sylvie avait supputé avec angoisse les pertes, les difficultés, les soucis de tous genres qu'entraînait cet affreux événement. Maintenant, elle ne songeait plus qu'à une chose : combien son frère bien-aimé était bon, désintéressé, oublieux de lui-même ! Ah ! quelle part dans la vie d'avoir pu se consacrer à aimer et à consoler un tel cœur ! Quelle ivresse de voir ce qu'on chérit atteindre un tel degré de grandeur morale ! Quelle reconnaissance envers Dieu ! Elle inclina la tête, cacha son visage dans ses mains, et se mit à sangloter. Les scènes qui l'avaient tant affligée étaient maintenant bien loin d'elle. Elle ne pensait plus qu'à son cher Aymard, à la joie d'être sa sœur, à l'extase de contempler une beauté morale si parfaite...

La messe s'achève, le prêtre récite les dernières oraisons et lève sa main pour bénir... Pauvre Aymard ! il reste à sa place, appuyé dans le coin de son banc, immobile, endormi, sans doute ; ce n'est pas étonnant après tant de fatigues ! La foule commence à s'écouler... Nelly échange un sourire avec sa tante, puis se penche pour éveiller son oncle... Il fait si sombre qu'elle ne voit pas son visage ; mais elle prend sa main et lui parle :

— Oncle Aymard, la messe est finie... Venez, vous serez mieux chez nous, vous vous reposez mal ici... Mon oncle, il faut vous éveiller...

La main retombe, inerte, et la tête appuyée dans l'angle reste immobile. Une vague terreur agite la jeune fille. Elle oublie tout, et élève la voix :

— Mon oncle, réveillez-vous !... Oh ! mon oncle, êtes-vous malade ? De la lumière, par pitié !

Son cœur bat à grands coups, pendant qu'elle couvre de baisers brûlants ce visage immobile... Une lueur l'éclaire soudain : la main tremblante de Mlle Sylvie tient un cierge à la flamme jaune et vacillante, et un cri s'échappe des lèvres de la pauvre vieille fille.

— Mon frère est malade ! Aymard, oh ! mon cher aimé, éveille-toi !...

Mais lorsque Nelly, qui avait appuyé son oreille sur cette bouche entr'ouverte, leva vers sa tante un visage altéré par la douleur, elle savait, elle, qu'il ne s'éveillerait jamais, jamais, jusqu'au jour où la trompette de l'archange redemanderait aux tombeaux leurs morts...

XIII

Ce fut dans le hall, où s'étaient écoulées les plus douces heures de la vie de M. de Sommerives, et dont il identifiait le souvenir avec l'idée même du repos, que l'on plaça le corps inerte ramené à la Feuilleraie sur les épaules de ses ouvriers. Le lierre qui tapissait la muraille servit de tenture à la chapelle funèbre, et Nelly, dépouillant le jardin de sa verdure et la serre de ses fleurs, arrangea une dernière fois pour lui les plantes qu'il aimait.

Les portes restèrent ouvertes. Il avait été toute sa vie accessible aux petits et aux humbles, et Sylvie ne voulut pas ôter aux paysans et aux ouvriers la leçon solennelle et consolante qui se détachait de ce visage calme, presque souriant, qui, endormi dans la prière, à l'ombre de la maison de Dieu, semblait refléter la bénédiction mystérieuse de la dernière heure.

Pauvre Sylvie! Nelly faisait trêve à sa propre souffrance pour suivre avec angoisse le changement effrayant amené sur ses traits par la douleur à laquelle elle avait à peine osé songer dans tout le cours de sa vie. Elle était calme, sans larmes, mais il y avait quelque chose de si profond et de si étrange dans son regard, que l'on sentait sa vie brisée et son âme bien loin du monde où son frère n'était plus. Elle semblait forte ; elle avait pris elle-même les tristes soins qu'entraîne la mort ; seulement elle n'avait pu ni manger, ni dormir, et son visage avait subi une telle transformation, que Nelly elle-même ne la reconnaissait plus : les traits étaient amincis, comme retirés en dedans, les lèvres appliquées sur les dents, le nez bleui, les yeux fixes, semblant regarder au-delà d'un mystérieux horizon quelque chose d'irrésistible.

Elle se tenait près de son frère, le regardant sans cesse, parfois remuant les lèvres comme si elle lui parlait, parfois souriant vaguement, posant doucement sa main sur le front légèrement jauni, caressant les mains jointes ou lissant les cheveux gris avec un mouvement de

tendresse infinie. Elle ne parlait guère à ceux qui venaient. Quand ils pleuraient au pied du lit, — et beaucoup de larmes furent versées ce jour-là sur les dalles du parloir, — une expression attendrie passait sur son visage.

Vers le soir, elle quitta un instant la chambre funèbre, et Nelly tressaillit en la voyant revenir habillée pour sortir.

— Ma tante, où allez-vous? Attendez-moi, il faut que je vous accompagne!

— Non, l'une de nous au moins doit rester près de lui... Nelly, je vais à l'église... Je n'ose demander à Dieu de me prendre, mais peut-être le demandera-t-*il*, *lui*... Il sait bien que je ne puis vivre alors qu'il est parti, et que le vœu de toute ma vie a été de sortir de ce monde avec lui, de même que nous y sommes entrés le même jour... Alors, vois-tu, je dois être prête, pour le cas où *il* m'appellerait cette nuit...

Sa voix même était si affreusement changée que Nelly sentit son cœur plein d'effroi à la pensée que l'appel d'outre-tombe que la pauvre fille attendait pourrait lui ravir, à elle, sa dernière affection...

Elle n'osa pas lui désobéir en quittant la chère dépouille confiée à sa garde, mais elle demanda au vieux Jacques de l'accompagner.

Quand Mlle Sylvie revint, elle essaya vainement de lui faire prendre un peu de nourriture et de repos. Elle commença sa veille funèbre, immobile, absorbée. Un groupe nombreux de domestiques, d'ouvriers, avaient réclamé l'honneur de partager cette veille; de temps à autre, un des hommes récitait le *De profundis*, puis le silence se faisait, lourd et solennel.

Vers minuit, Nelly s'aperçut que sa tante était sans connaissance. On la porta sur son lit et le médecin fut appelé en hâte. Mais il y avait loin jusqu'à la ville voisine, et les sœurs, qui elles aussi avaient voulu prier cette nuit-là près de la dépouille de celui qui avait été leur bienfaiteur, avertirent Nelly qu'il fallait chercher le curé.

La pauvre fille n'avait plus de larmes. Était-il possible que cette vie, hier encore si robuste, s'éteignît ainsi subitement? Oh! comme elle était seule! comme, en ce moment cruel, sa pensée se reportait involontairement, avec une angoisse indicible, vers celui dont la présence eût été pour elle un appui et un ineffable soulagement!

Mlle Sylvie sortit de son accablement quand la clochette argentine de l'enfant de chœur retentit à travers les longs couloirs sonores. Sa respiration était faible, ses membres comme frappés de paralysie.

— Je savais bien qu'il ne me laisserait pas sans lui ici-bas, murmura-t-elle avec un pâle sourire.

Elle était profondément calme lorsque, le viatique céleste ayant été déposé sur ses lèvres, elle ferma les yeux dans une silencieuse action de grâces.

La sœur, qui tenait sa main, fit signe à Nelly que son pouls baissait. Le jour commençait à poindre, la respiration était à la fois plus faible et plus fréquente, lorsque la mourante ouvrit les yeux.

— Je te bénis, dit-elle d'une voix à peine perceptible. Pardonne-moi de m'en aller...

La sœur achevait les prières des agonisants, lorsque le docteur entra. Il tressaillit de surprise à la vue de celle qu'il avait rencontrée, peu de jours auparavant, dans toute la force de sa verte vieillesse. Il prit sa main, se pencha, toucha son cœur...

— Pauvre enfant! murmura-t-il, se tournant avec compassion vers Nelly, dont les yeux pleins de terreur l'interrogeaient.

Et la jeune fille, se jetant près du lit, éclata en sanglots convulsifs.

— Les Anglais ont un mot qui pourrait s'appliquer à cette pauvre femme, murmura le docteur, après avoir longuement regardé le visage qui revêtait maintenant une suprême expression de repos : morte d'un cœur brisé...

Le surlendemain, deux cercueils entraient dans l'église où, soixante-cinq ans auparavant, on avait porté au baptême deux nouveaux-nés se ressemblant comme les deux boutons d'une même fleur. Jadis, le même berceau les avait reçus; on les coucha dans la même tombe par un beau jour d'hiver. Le soleil brillait dans le ciel bleu, l'air était calme, un long cortège se déployait sur la route, trop nombreux pour les dimensions de la petite église. Des pleurs se mêlaient aux chants sacrés, et tous les regards se tournaient avec une anxieuse commisération vers la jeune fille qui, blanche comme du marbre sous ses voiles noirs, s'appuyait contre le banc de chêne, là même où son meilleur ami s'était endormi du grand sommeil.

Elle suivit jusqu'au bout les cercueils que ses mains avaient couverts de fleurs, puis demeura un instant agenouillée près du caveau que recouvrait déjà une pierre inexorable.

Il y avait là des amis de M. de Sommerives, venus de la ville ou des châteaux voisins, et, saisis de compassion pour cette douleur muette, ils se concertèrent un instant.

— Vous ne sauriez rester seule, Nelly, dit Mme de Rouvier, s'avançant vers elle. Venez avec nous, au moins pendant quelques jours, nous vous entourerons de soins et d'affection.

Nelly leva son pâle visage, et, presque incapable de parler, fit un faible geste de refus.

— Je ne peux pas maintenant... J'ai besoin d'être seule... Merci...

— C'est impossible, ce serait inhumain de la laisser, dit la vieille dame, anxieuse.

La supérieure des sœurs s'avança.

— Je vais rentrer avec elle à la Feuilleraie, mesdames, dit-elle avec un mélange de douceur et de fermeté; certes, il ne faut pas la laisser seule, et quand elle aura trouvé un peu de repos, je lui dirai qu'elle peut compter sur vous...

Les vieux amis embrassèrent la jeune fille presque inerte. Après tout, elle n'avait guère d'intimités, et peut-être ceux qui lui avaient fait des offres de service très sincères n'étaient-ils pas fâchés que la supérieure prît pour elle la tâche difficile de consoler cette douleur.

Sœur Jeanne fit avancer la voiture, y monta avec Nelly et tint sa main dans les siennes pendant le trajet, sentant que c'était l'heure du silence, et que ce pauvre cœur déchiré n'eût pas même entendu les paroles de consolation.

Nelly frissonna en traversant le parloir encore jonché de fleurs et de feuillage, et de cierges à demi consumés. La sœur fit signe à Jacques de rendre au plus vite à ce lieu son aspect ordinaire, et elle emmena la jeune fille dans sa chambre.

Tous les domestiques avaient suivi le convoi, tout était négligé, abandonné, il n'y avait pas de feu dans la grande cheminée béante; c'était vraiment une maison désolée.

Nelly s'était laissée tomber dans un fauteuil, lasse au point de ne plus sentir que vaguement sa souffrance. Sœur Jeanne lui ôta son chapeau, plaça un coussin sous sa tête, un châle sur ses pieds, puis s'occupa de faire du feu. Bientôt les fagots pétillèrent et de belles flammes d'or s'élancèrent dans l'âtre sombre, répandant dans la chambre, avec la chaleur, une sorte de vie et un confort soudain, dont le bien-être se refléta sur les traits altérés de la jeune fille. Sœur Jeanne sortit alors, se rendit à la cuisine où les servantes, sanglotant encore, ne semblaient plus se souvenir que la vie matérielle garde ses droits au milieu des plus violentes secousses.

— Il faut tout de suite faire manger Mlle Nelly, dit-elle. C'est à vous à la soigner, mes bonnes filles, comme l'eût fait la chère Mlle Sylvie.

— Ah! ma sœur, s'écria Annette avec une explosion de douleur, je sais bien qu'il faut manger et dormir, et faire notre service comme si la mort n'était pas entrée ici, comme si nos maîtres ne dormaient pas dans le cimetière. Mais quel courage puis-je avoir, quand je pense que je survis à ceux qui étaient plus jeunes que moi! Et que deviendrons-nous? Si c'était encore à mademoiselle à hériter! Savez-vous, ma sœur, si c'est à elle que monsieur a laissé le château?

— Je n'en sais rien, ma bonne fille... Françoise, allumez vite le feu, il faut un bouillon pour mademoiselle.

— Oui, oui, reprit Annette, essuyant ses larmes pour chercher du menu bois; mais voyez-vous, ma sœur, à mon âge on aime à se dire qu'on mourra là où l'on a vécu, et si c'est mademoiselle qui est maîtresse ici, je sais bien que j'y finirai ma vie... Oui, oui, je me hâte... dans cinq minutes on lui portera un bouillon...

Sœur Jeanne remonta. Le feu était brillant, et Nelly, les yeux fermés, le visage moins pâle, n'avait plus cette expression tourmentée qui faisait mal à voir.

La sœur s'assit près d'elle, prenant sa main, la baisant au front comme un petit enfant, lui murmurant des paroles de tendresse et de pitié d'abord, puis ramenant doucement ce pauvre cœur brisé vers la source unique de la consolation. Oh! oui, c'était bon d'entendre cette voix douce, prononcer les grands mots qui brillent comme des phares au milieu de nos orages, comme des étoiles au milieu de nos ténèbres! C'était bon de se souvenir que la vie est courte, quand cette vie lui apparaissait désolée; c'était bon de penser au monde radieux qui n'est séparé du nôtre que par le sombre, mais rapide passage de la mort; c'était infiniment doux de se dire que du ciel à la terre il y a une communion intime, un commerce incessant d'amour, et que nous y goûterons un jour tous les ravissements d'un revoir sans nuages, d'une réunion sans terme...

M. Maryan.

(La suite au prochain numéro.)

LES DEUX PENTES

Tant que nous gravissons la pente de la vie,
Nos yeux sont occupés et notre âme est ravie
Par les fleurs du chemin.
Qu'importe où finira le sentier qui commence?
L'aube rit, et l'amour vers ce beau ciel immense
Nous conduit par la main.

Mais à peine en chantant arrivons-nous au faîte,
Déjà l'ombre du soir s'étend sur notre tête,
Le vide sous nos pas;
Où l'espoir nous guidait égarés par le doute,
Il nous faut au hasard descendre l'âpre route
Qui s'achève au trépas.

Et cependant c'est l'heure où l'horizon recule!
Quand les derniers regards du mourant crépuscule
Semblent nous dire adieu,
Au fond de ce ciel noir, mais tout fleuri d'étoiles,
Le mystère infini soulève enfin ses voiles,
Et l'homme aperçoit Dieu.

Un petit Bleu

(SUITE)



'EST à cette époque que nous fîmes la connaissance de Marthe. Ses parents venaient d'arriver; ils avaient fait une visite à maman et j'avais été très favorablement impressionnée par les plumes bleues qui ornaient le chapeau de Mme Duchatel. Je la trouvai tout à fait agréable et distinguée quand elle me dit :

— J'ai une petite fille un peu plus jeune que vous et j'espère qu'elle deviendra votre amie; elle se nomme Marthe; et vous ?

— Moi je m'appelle Lucienne, et mon frère Lucien.

— Eh! bien, Lucienne, Marthe m'accompagnera à la prochaine viste.

Ce fut convenu ainsi, mais nous devançâmes sans le vouloir les présentations officielles.

Le général n'était pas marié, il avait de beaux jardins entre les immenses colonnades de ses cours mauresques, et nous allions quelquefois, sur ses pressantes instances, nous y amuser; pas souvent, Joséphine n'aimant pas la solitude de ces retraites ombreuses où elle n'avait personne avec qui causer; mais, depuis l'accident survenu à mon frère, elle n'osait plus guère nous emmener sur la route de Sétif, et le jardin du *Palais* jouissait d'un peu plus de faveur. Pour nous, c'était un séjour enchanté, moins à cause des orangers en fleurs qu'à cause de l'autruche, qui usait son bec et ses ailes contre la grille de sa cabane, occupant tout le fond d'une des façades. Nous lui faisions manger un peu de pain et beaucoup de sable, nous l'excitions à courir et nous tâchions de la mettre en colère pour la voir envoyer ses terribles coups d'aile contre la grille qui la retenait prisonnière.

Le surlendemain de la visite de Mme Duchatel, nous conversions familièrement avec la prisonnière ailée, lorsqu'une petite fille que nous ne connaissions pas, entra dans le jardin avec sa bonne. Joséphine, immédiatement, donna une retouche élégante à sa cravate et à son tablier, et entra en conversation avec la bonne inconnue. La petite fille conduite par elle vint droit à la cage de l'autruche et se mit à la contempler en silence. Pour montrer notre profonde connaissance des mœurs de la bête, je lui fis exécuter ses plus remarquables passes. Elle avala successivement une pierre noire, un bouton blanc, une branche de mimosa, du pain bis, courut à tire d'aile le long de la grille et rua comme un cheval de fiacre contre un fil de fer qu'elle avait accroché en chemin. C'était du plus haut intérêt; Lucien riait, la petite fille aussi, et elle apportait des pierres qu'elle déposait à côté de nous pour fournir à l'alimentation de l'autruche, mais pas un mot encore n'était venu rompre notre silence mutuel. J'étais au supplice de ce mutisme contraire à mon tempérament, et puis je comprenais que c'était à moi, comme aînée, à prendre l'initiative; vraiment je ne trouvais absolument rien à dire. Après de longues recherches mentales, je me tournai vers mon frère et je lui demandai :

— Veux-tu goûter?

Question oiseuse, car je savais qu'il était toujours prêt à goûter.

Il me répondit oui, avec empressement, et laissant l'autruche digérer les épines du mimosa et la nacre des boutons, nous nous dirigeâmes vers un banc où était notre panier à provisions.

La petite fille aussitôt courut à sa bonne; celle-ci avouait en grande confidence à la nôtre qu'elle épousait le vaguemestre du 36e, et serait heureuse de l'avoir pour demoiselle d'honneur; la petite se fit donner une orange et du pain qu'elle déposa d'un air un peu embarrassé sur notre banc.

— Mademoiselle... lui dis-je, trouvant enfin ce qu'il était convenable d'exprimer.

Mais elle, sans me laisser le temps:

— Veux-tu que nous jouions à la dînette?

— Oh oui, articula péniblement Lucien qui avait déjà la bouche pleine, tu me donneras de ton orange et je te donnerai mon pain.

— Il y a du flan dans la soupière du ménage, ajoutai-je pour rassurer la petite fille sur notre menu.

— Comment vous appelez-vous?

— Lucien et ma sœur Lucienne. Et toi?

— Marthe Duchatel.

— C'est ta maman qui a un si beau chapeau?

— Oui, répondit Marthe, l'œil brillant de joie en entendant cet éloge fait à la capote maternelle.

— Alors nous pouvons être amis tout à fait, nos parents le permettent, j'ai entendu ta mère qui disait que nous étions très bien élevés.

— Embrassons-nous, puisque nous sommes amis.

— Et goûtons, ajouta Lucien, ne perdant pas de vue le flan et l'orange.

Et depuis nous fûmes inséparables.

Lucien grandissait malgré tous les efforts de maman, qui continuait à l'habiller en fille et à lui friser les cheveux, espérant retarder par ces soins la venue de l'âge ingrat. Le petit frère réclamait ses droits à sa manière : tous les dimanches il y avait une manifestation hostile contre une certaine robe de popeline grise à crevés, et maman répondait invariablement :

— Tu es trop petit pour porter une culotte, tu aurais l'air d'un chien savant.

Papa soutenait les droits de l'homme et disait qu'il y avait aussi des chiens savants en jupon. Joséphine soutenait maman, parce qu'elle ne voyait pas sans ennui approcher le jour où il faudrait remanier la garde-robe de l'enfant. Ce fut M. le curé qui mit fin à cette lutte intestine.

Une grande fête se préparait à l'église pour les petits Chinois; maman fit entendre à notre pasteur, qui lui demandait sa fille pour quêter, qu'elle voudrait bien voir Lucien en enfant de chœur. Justement Lucien portait ce jour-là cette fameuse popeline qui craquait dans le dos et aux entournures. M. le curé déclara que si mon frère se présentait à la maîtrise en fille, il y aurait un succès de rire auquel on ne pouvait l'exposer.

Maman poussa les hauts cris, trouva cet arrêt barbare, mais vaincue par la douce résistance de notre curé et les yeux suppliants de Lucien, voyant d'ailleurs que la popeline à bout de force cédait à toutes les coutures, promit une blouse et un pantalon de coutil arrêté au genou. A ce prix Lucien serait en enfant de chœur le jour de la fête. Il pensa suffoquer de joie de ce double triomphe; mais Marthe en fut, je crois, plus heureuse que lui. Elle répétait : « Tu feras partie du clergé en rouge, tu auras une calotte dans les cheveux. Oh ! Lucien, que je suis contente ! »

Ma toilette fut une grosse affaire. Maman courut tous les magasins de la ville; un barège à fleurettes bleues, qu'on découvrit chez le juif Meyer, parut convenir admirablement; une capote dont le bavolet couvrait mes épaules, un pantalon un peu long avec un vaste volant, des bottines lacées sans talons... vous voyez d'ici le personnage; j'ai sauvé des griffes de mon iconoclaste de frère un Berquin où ce type fleurit à toutes les pages. Je conviens que ma toilette était un peu arriérée, mais en Afrique à cette époque... d'ailleurs je me trouvais fort bien, et c'est remplie de confiance que je me mis sous la garde de Walter, suisse et tailleur, qui devait faciliter ma marche triomphale au milieu des chaises de la cathédrale.

Ce fut une soirée de grandes émotions pour la famille; pendant que maman m'habillait et contenait avec des épingles les envolements excessifs du barège de Meyer, papa donnait une répétition à Lucien, lui apprenant à offrir l'encens, car c'était lui qu'on avait chargé de ce soin.

Le bonheur de mon frère fut sans mélange, le mien eut une crise. Lui, dans le chœur, soutenu par ses frères de la soutane rouge, recueilli sous le regard ravi de sa mère, il officia avec une dignité et une modestie qui tiraient des larmes des yeux de Joséphine. Quant à moi, lancée à travers le monde, représenté par deux cents chaises enchevêtrées qui compliquaient sans cesse ma course déjà difficile, je ne pouvais guère compter sur Walter pour me venir efficacement en aide. Ah ! si j'avais eu seulement notre brave sapeur, quelle différence ! Mais le sapeur était au théâtre ce soir-là comme figurant, et chantait sur la scène, vêtu en Ecossais : *Les montagnards, les montagnards, les montagnards sont réunis;* et Walter plus occupé de sa hallebarde que de moi, me laissait à mon inspiration. Avec cela, la charité du public paraissait inépuisable, les sous pleuvaient, la bourse était lourde, si bien qu'au moment de l'Elévation, dans le grand silence qui suit le coup de hallebarde, on entendit une dissonance, un roulement, je ne sais quoi d'affreux : c'étaient les sous des petits Chinois qui s'échappaient en tumulte de ma bourse chavirée, et je les voyais courir joyeusement ici et là, disparaître sous les pieds des fidèles, ou tourner en rond comme pour se moquer de moi. C'était comme un affreux cauchemar. Walter, sanglé dans sa grande tenue, ne pouvait se baisser pour me venir en aide ; il assénait de formidables coups sur les pavés de l'église, criant d'une voix de Stentor : Pour l'Œuvre de la Sainte-Enfance; et au lieu de le suivre je restais inerte devant l'écroulement de la fortune des petits Chinois. De bonnes âmes vinrent à mon secours; on mit tous les fugitifs en prison dans mon mouchoir, et j'achevai ma quête sans autre incident, celui-là suffisait bien à me faire connaître la vanité des vanités humaines.

Comme les années viennent vite ! voilà que nos parents cherchaient un professeur pour nous inculquer les premiers principes de notre langue, et en général tout ce qui s'apprend de sept à onze ans. L'homme éminent en science qu'on cherchait ne se trouvait pas facilement ; on parlait déjà de le remplacer par une femme, ce qui d'ailleurs changeait la difficulté sans compensation, lorsqu'on indiqua à ma mère un professeur de Paris ! ! ! échoué à Constantine à cause de ses opinions politiques d'un rouge vif, qui lui avaient fermé toutes les portes de l'Académie. Le pauvre diable mourait de faim, et ce serait une œuvre charitable et une bonne affaire que de s'adresser à lui.

Il se nommait Burkrer; maman qui était fort bonne se dit qu'il fallait essayer, et rendez-vous fut pris pour la première leçon.

Oh! cette première leçon, quel événement. Nous savions lire et j'écrivais passablement; Lucien faisait d'informes bâtons, et à la pensée de subir un examen de cet homme qui arrivait de Paris avec tous les secrets de la science dans sa tête... nous étions, je le répète, profondément émus; quand Marthe venait chez nous, nous abandonnions nos jeux habituels pour nous entretenir de Burkrer; cette effervescence nous conduisit au jour de la première entrevue.

Il avait les cheveux longs, plats et relevés sur les oreilles, un chapeau mou et des ongles jaunes. Il prisait continuellement et exhibait alors un mouchoir à carreaux, le seul linge apparent sur lui.

D'un geste superbe il jeta son chapeau sur la table, prit une chaise pour s'en faire un appui, passa ses doigts dans sa chevelure, la rejeta en arrière, et commença son discours d'entrée; quelques fragments me sont restés dans l'esprit: « On ne doit pas ravaler la science au niveau des esprits faibles, mais élever les intelligences jusqu'aux sommets de la science; pour ce, au lieu de commencer par les études faciles, on doit aborder d'emblée ce qu'il y a de plus hardi et de plus compliqué, pour redescendre graduellement jusqu'au b-a-ba de l'enseignement. Une habitude funeste, je dirai même idiote (et sa voix se creusait en prononçant ces mots), consiste à ne donner à l'esprit que ce qu'il peut saisir. Nous avons d'autres principes. Arrière (un coup de poing qui renversa l'encrier) ces préjugés d'un autre siècle, d'une époque d'obscurité et d'esclavage. L'homme doit se préparer, dès l'heure de sa naissance, à être ce qu'il sera un jour. Il est né libre, qu'il se prépare à la liberté. Je suis de ceux qui ont compris cette grande pensée et qui repoussent de toute la force de l'intelligence l'exploitation de l'homme par l'homme... »

Ici l'orateur épuisé reprit une respiration pour fournir une nouvelle période; maman qui était assise devant la fenêtre avec l'intention de travailler pendant la leçon, avait laissé tomber son ouvrage et regardait avec un air profondément découragé l'orateur. Elle profita de cet instant de silence pour lui dire:

— Monsieur, j'ai dit aux enfants de préparer leurs devoirs pour que vous voyiez où ils en sont. Lucienne, montre ton cahier à Monsieur.

J'avançai timidement mes feuilles écrites. Burkrer d'un geste digne les repoussa, et fournissant une nouvelle carrière, s'écria avec indignation: « Que m'importe! ma méthode n'est pas esclave de tel ou tel début; ce que ces enfants ont appris ne leur sert de rien, je commence à nouveau. »

Ceci nous contrariait vivement, nous avions eu grand'peine à apprendre ce que nous savions, et l'idée qu'il fallait recommencer n'était pas faite pour nous séduire; mais l'intérêt réel du discours n'était pas là, il résidait pour nous dans les mouvements saccadés d'une certaine mèche qui s'était détachée peu à peu du reste de la chevelure et s'agitait sans trêve; tantôt elle se redressait furieuse, tantôt elle retombait sur l'œil gauche et en voilait le sombre éclat; alors un geste superbe la rejetait au milieu de ses semblables, mais ce n'était que pour un temps bien court. Faute de comprendre l'éloquence vague du galimatias de Burkrer, nous suivions donc avec intérêt les évolutions de sa mèche, qui, à sa manière, souffrait aussi pour son affranchissement.

L'exposé de la méthode très particulière de notre professeur dura une heure; quand ce fut fini, maman lui paya son cachet, il murmura des mots inintelligibles où on distingua seulement qu'il était question « de ce vil métal qui avait la prétention de payer les trésors de science et de philosophie livrés en échange »; il prit son chapeau, l'enfonça jusqu'aux yeux et sortit d'un pas lent qui ressemblait à une protestation; il marchait comme il parlait.

Burkrer ne revint plus chez nous, on s'en doute. Lucien fut envoyé à la maîtrise, où il perfectionna ses bâtons sous le regard vigilant du père Rosier; moi je restai à la maison et j'abordai, sous la direction maternelle, le récit merveilleux de la mythologie scandinave. Simultanément j'appris l'histoire de France, mais je me brouillai vite avec les dates et, comme mon histoire était illustrée, je me vengeai en mettant des pipes aux lèvres royales de la seconde race.

L'année suivante nous sépara de la famille. Oh! qu'ils furent tristes les adieux à la maison paternelle, et plus tristes encore les premiers jours d'exil, moi dans un couvent, Lucien dans une pension qui le préparait au collège. Il n'y eut plus qu'un jour d'épanouissement chaque semaine: c'était le dimanche, d'une heure à deux. Le petit frère arrivait au tour, sonnait le carillon fêlé et disait en rougissant à la sœur, qui accourait à cet appel:

— Est-ce que je peux voir Lucienne?

On lui ouvrait la porte du parloir tout bourdonnant où les pensionnaires racontaient les prouesses de la semaine et vidaient les sacs de caramels collants; il se mettait dans un coin obscur, et là, les yeux humides de tristesse et de joie, il attendait celle qui allait lui parler de la *maison*. J'entrais comme un ouragan, je l'étreignais passionnément, il chancelait en murmurant une tendre plainte et nous causions. Pauvre petit! il n'avait plus sa robe de popeline, et maintenant portait une redingote qui le rendait absolument ridicule. Maman aurait trop souffert

si elle l'avait vu ainsi en petit vieux! Cette peine lui fut épargnée puisqu'elle était retournée là-bas, et moi je le trouvais beau sous tous les costumes.

J'avais fait ma première communion, ce fut bientôt son tour.

Oh! quand j'y pense, mon cœur se serre, car ce fut une triste fête pour nous. C'était à la Madeleine, au printemps; je vois encore les fleurs du marché qui se tenait au bas du péristyle et répandaient la gaîté de leurs nuances et de leurs parfums; la foule élégante, les mamans parées et émues. Je me faufilai jusqu'à l'entrée du temple et j'attendis la procession des élus de ce jour. Parmi eux était Lucien, pâle d'émotion; ses grands yeux doux me cherchaient, ils s'attachèrent à moi et ne me quittèrent plus, jusqu'à ce qu'en passant il pût saisir ma main et la presser dans une étreinte où il mit tout son cœur.

Ce fut tout jusqu'après la cérémonie, alors nous nous embrassâmes toujours silencieux, car nos cœurs étaient trop remplis pour nous permettre de parler. Ni père, ni mère dans ce grand jour; une petite sœur vêtue de son uniforme noir comme d'une robe de deuil, une étreinte, un baiser, ce fut toute la fête extérieure. O famille, ô maison paternelle, ô pardon demandé à genoux, larmes émues de la mère, où étiez-vous? là-bas, bien loin, au pays du soleil, au pays natal d'où le chef de famille, mourant, envoyait une bénédiction qu'il croyait être la dernière.

Il guérit pourtant, notre père bien-aimé, après de longues souffrances; et la joie, en rentrant dans nos cœurs, nous fit trouver l'exil moins dur. Enfin, il nous fut annoncé que nos vacances nous ramèneraient en Algérie. Il y avait trois ans que nous en étions partis.

Ce fut Marthe qui nous embrassa la première au retour. Pauvre chère Marthe, cœur fidèle que l'oubli n'avait pas effleuré, à notre grande honte, car, il faut l'avouer, Lucien et moi, tout en lui conservant notre affectueux souvenir, nous l'avions un peu reléguée au second plan, depuis une aussi longue séparation.

Elle, pendant ces trois ans, était venue fidèlement chaque semaine chez nous et, tandis que les deux mères causaient de leurs enfants, la petite se glissait dans la chambre où nous jouions ensemble au bienheureux temps de notre réunion; elle ouvrait l'armoire aux joujoux, passait une minutieuse inspection, essuyait la poussière qui menaçait de ternir l'éclat des joues de carton de nos poupées, et ne rejoignait sa mère qu'après y avoir été conviée par plusieurs appels. Maman la prenait alors dans ses bras, l'embrassait passionnément, l'appelait sa petite fille, parce qu'elle avait vu sur le doux visage de l'enfant la trace de larmes mal essuyées.

Tous ces détails, recueillis par notre mère et la fidèle Joséphine, eurent pour effet de rendre notre intimité avec Marthe encore plus vive; nous ne nous quittions plus, et on le savait si bien qu'on nous invitait partout ensemble. C'est ainsi que des amis communs nous convièrent à aller passer quinze jours à la campagne, à seize kilomètres de la ville; ils avaient là, à Hamaouïa, une immense exploitation agricole; et, pour des petits citadins comme nous, cette invitation nous rendit fous de joie.

Qui dit campagne, en France, évoque l'image d'une demeure simple ou luxueuse au milieu des bois ou des prés; il y a de l'eau, de la fraîcheur, des jardins; on cueille des fleurs, on marche sur l'herbe ou sur du sable soigneusement passé au crible; on s'égare sous des bosquets touffus, et la verte nature repose les yeux et l'esprit.

Près de Constantine, il y a trente ans, une campagne était une maison solidement construite, entourée de murs qui formaient bastions; elle était assise généralement sur une hauteur dominant de tous côtés vingt lieues de pays. Enfin, représentez-vous une petite forteresse, avec peu de fenêtres, encore moins de portes et, dans la cour bastionnée, d'immenses étables où les troupeaux pussent au besoin trouver abri.

Pas un arbre, pas un ruisseau, l'eau venant de puits creusés dans la cour, l'immensité grise et pierreuse de la plaine et, au fond, les silhouettes déchirées des montagnes bleues se découpant sur un ciel orange.

Pas de routes non plus; le jour, on suivait la trace laissée par le passage des tribus émigrantes; la nuit, on se guidait sur les étoiles.

Hamaouïa ressemblait à ce type, avec quelques différences pourtant.

Un *oued* quelconque passait plus bas, à deux kilomètres de la maison et, dans une immense enceinte, on avait créé un jardin. Sous l'action de l'eau et de la chaleur, s'étaient développées, en trois ans, une flore et une faune merveilleuses où croissaient, avec une sève tropicale, les plantes les plus diverses: fleurs de l'Inde et pêches de Montreuil, mangues, hybiscus, cèdres, rosiers gigantesques aux parfums enivrants, aux couleurs éclatantes. Tout cela si touffu, si vivace, si ardent qu'au sortir de la plaine feutrée d'herbes calcinées, c'était comme l'entrée d'un paradis.

Avant même de partir pour notre expédition, il y eut de grands plaisirs dans les préparatifs de notre équipement de cavaliers, car notre vie là-bas allait forcément se passer à cheval, seul moyen de locomotion possible pour visiter les environs sauvages ou les plaines rocailleuses; Lucien eut des sous-pieds et une cravache. Lucienne voulut une robe longue et un chapeau rond, ce qui alors représentait la plus grande

élégance sportive! La robe longue, passe encore; on utiliserait une jupe grise de ma mère, en faisant quelques pinces à la taille ; mais le chapeau !

— Mon enfant, y penses-tu, tu auras l'air de faire partie d'un cirque!

— Oh! non, avec un grand voile vert.

— Un grand voile vert! Mon enfant, je t'assure que tu vas être masquée.

Je tins bon, et on me permit de chercher le chapeau de mes rêves, persuadé que je ne le trouverais pas.

Nous en découvrîmes douze, en tout semblables. C'étaient des pailles grises, en forme de batelières, qu'on vendait aux femmes kabyles pour les abriter quand elles travaillaient la terre. Un coup de poing par-ci, un coup de ciseaux par-là, de la gaze verte à flots et nous eûmes, Marthe et moi, des coiffures Diana Vernon qui justifiaient pleinement les appréhensions maternelles. Mais à quinze ans, on n'y regarde pas de si près, et je me trouvai certes aussi bien dans cet équipage que la femme du colonel d'artillerie, dont les panaches faisaient loi à cette époque.

Nous partîmes en voiture. — Sans route ? — Sans route! Est-ce qu'il y avait des routes au cœur du pays, excepté sur les papiers administratifs ? Est-ce que des Françaises qui ont envie de s'amuser ont besoin de route!

On attela deux petits chevaux rageurs à une victoria; on mit sur le siège un nègre qui ne savait pas le français, on lui cria : *Le Kroub*, nom du village d'où dépendait la propriété, et *Hamaouïa*, but du voyage; le noir cocher fit signe qu'il comprenait et il fouetta ses bêtes, qui immédiatement firent demi-tour et faillirent entrer dans la voiture. Alors ce furent des cris nègres, des cris arabes, des cris chrétiens; on remit les chevaux dans le sens du voyage, ils ruèrent, se cabrèrent et partirent à fond de train.

Mme Duchatel, qui s'était chargée de nous, poussait des gémissements, et notre mère, qui assistait au départ de la fenêtre, levait les bras au ciel, tandis que Marthe, Lucien et Lucienne, surpris par tant de mouvements en sens contraires, se cramponnaient à leur siège et n'arrivaient pas à s'y maintenir.

Cela dura pendant seize kilomètres ; quand les chevaux lassés de fantasia faisaient mine de prendre une allure plus accommodante, le nègre debout, son burnous flottant autour de son noir et luisant personnage, fouettait à outrance, poussait des cris sauvages, et les chevaux affolés reprenaient le mors aux dents.

Cependant, nous nous étions habitués peu à peu à ces bonds sur les mottes de terre, à ces chutes dans les ornières, aux descentes vertigineuses, et nous aperçûmes enfin le Kroub. Ah ! ces pauvres villages européens avec leur église déserte, leurs maisons abandonnées pour la plupart, leur misère de fièvre et de soif! Il fallut déjeuner à l'ombre de notre voiture la seule à notre portée avec les provisions de route, et notre joie était telle en nous enfonçant dans l'intérieur du pays, que nous croyions de bonne foi être les premiers à explorer, que ce repas peu confortable nous laissa le meilleur souvenir. A cet âge tout est couleur de rose, il n'y a ni aridité dans le désert, ni privations pénibles; il y a l'espérance, la jeunesse qui colorent d'une lumière éblouissante toutes choses pour produire un mirage enchanteur.

La maison d'Hamaouïa répondait extérieurement à la description qu'on nous en avait faite : métairie et forteresse ; au dedans, la propreté flamande et le luxe oriental y faisaient bon ménage pour former un ensemble bizarre et saisissant par plus d'un côté; la laiterie reluisait comme un miroir; les femmes blondes du Nord, avec leurs cheveux tirés dans les coiffes à trois pièces, leurs casaques à tailles courtes, coudoyaient les kabyles, noires et sauvages, tatouées et à peine vêtues. Même variété dans l'ameublement où l'oreiller de cuir des Touaregs reposait sur un fauteuil anglais à bascules compliquées; de grandes nattes, dans les corridors ombreux, servaient de lits de repos pour les heures chaudes du jour. Sur le lit de palissandre voilé de damas, échu à Mme Duchatel, une peau d'autruche étalait ses ailes floconneuses ; yatagans, Lefaucheux, Revue des Deux-Mondes, narghilé, vivaient côte à côte, en bonne intelligence, et formaient un pêle-mêle artistique et intéressant.

On se levait de grand matin ; c'était le seul moment pour les longues courses et, aussitôt le déjeuner pris, nous nous élancions sur le perron, attendant les juments qu'on sellait pour nous. Il y avait, de fondation, l'Aracta, l'Atelacma et Olga; quelquefois nous étions moins nombreux qu'on ne l'avait prévu en donnant les ordres la veille ; alors, on débridait une des haquenées qui, paisiblement, prenait le chemin de la plaine du côté où paissait le troupeau chevalin. D'autres fois au contraire, il manquait une bête pour le nombre des cavaliers. Mohammed alors prenait sa chechiah rouge, sortait de la cour, et l'agitait au-dessus de sa tête en criant. Au bout de trois minutes, on entendait un hennissement sonore au loin, puis un bruit cadencé, et bientôt apparaissait la tête encapuchonnée de Salah, qui arrivait comme un fou, tous crins au vent, narines dilatées, venant chercher tout au fond de la chechiah l'orge qu'on ne manquait jamais d'y mettre pour lui.

Quand nous partions, le soleil se levait à peine, annonçant un jour radieux; il n'y en a pas d'autres au mois de septembre en ces pays. Tout s'éveillait dans la plaine. Les douars, composés de tentes grises, s'agitaient ; les chiens

hurlaient comme des chacals, des chants d'alouettes montaient au ciel avec la fumée bleue des herbes qu'on brûlait dans les sillons. Les femmes trayaient les brebis des grands troupeaux; quelques dromadaires passaient allant vers le Sud: on échangeait des mots bizarres et sonores : c'étaient les souhaits entre pasteurs et voyageurs ; et de tout cet ensemble se dégageait une poésie dont le charme est inexprimable.

Il y avait toujours, pour égayer la scène, quelque anachorète, philosophe et musicien, qui se nourrissait de chardons sauvages et de chansons, qu'accompagnait une flûte en roseau, une mandoline faite d'une écaille de tortue. Si ces instruments faisaient défaut, le chanteur battait en cadence ses mains parcheminées, et les enfants de la tribu dansaient et riaient, exposant leur peau bronzée aux chauds rayons du soleil levant, qui leur donnait le brillant et le poli du métal.

Nous cheminions doucement et les tableaux paisibles ou sévères défilaient sous nos yeux attentifs; la prière monte des choses vers Dieu, qui les a créées, et l'âme pénètre ces divins secrets, surprend ces harmonies. A quinze ans, on n'analyse pas encore, mais on sent avec une grande fraîcheur d'impression et les souvenirs sont ineffaçables. Ceux que je retrouve de cette époque sont vivants et enchanteurs...

Le seul ennui pour nous était l'allure paisible des juments. La mienne, l'Aracta, avait des idées fort arrêtées ; elle ne prenait jamais l'initiative, mais elle suivait les autres de bonne grâce. Olga, montée par Marthe, était jeune, fringante et possédait un petit galop délicieux. L'Atélacma, échue à Lucien, était une excellente bête, mais ayant depuis peu un poulain qu'on ne lui permettait pas d'emmener à la promenade, son cœur de mère refusait de mettre de grandes distances entre elle et l'objet de son amour ; il fallait donc la stimuler de la cravache et de l'éperon tous les dix pas et, si on insistait trop, elle s'arrêtait net. Lucien, peu façonné à ces allures fantaisistes, passa deux fois par-dessus les oreilles de la bonne mère, ce qui le remplit de rancune contre elle. Mais voilà qu'aux plaintes de mon frère se joignirent bientôt celles de Marthe, qui trouvait Olga trop vive, trop en l'air, ce qui l'obligeait à une surveillance excessive.

— Si tu voulais, dit-elle à Lucien, nous changerions. Olga fera bien mieux ton affaire, et avec ta bête, je suis sûre de ne pas aller plus vite que je ne veux.

— Je t'en réponds! s'écria le collégien.

Et, séance tenante, on changea les selles, on se mit en ligne et, prenant un joli petit galop, on monta à l'assaut d'un marabout, but de la promenade. Marthe souriante arriva bonne dernière, et à partir de ce jour monta l'Atélacma qui décidément faisait son affaire.

Chère petite Marthe, je me la rappelle à cette époque, dans ses ingrats treize ans, avec ses cheveux blonds mal peignés, sa taille sans grâce, ses bras de faucheux, et une voix étrange qui passait sans transition des notes graves aux sons les plus aigus et la rendait fort drôle lorsqu'elle racontait quelque chose avec animation.

Nous l'avions toujours considérée comme laide, nous ses petits amis, mais j'avoue que j'eus un doute à cet égard au moment où, rassemblant les rênes, elle donna son premier coup de cravache à l'indolente Atélacma ; il y eut alors sur sa physionomie d'enfant une grâce espiègle avec quelque chose de si doux dans les yeux que je dis à mon frère :

— Regarde donc Marthe, on dirait qu'elle est jolie.

— C'est qu'elle n'a plus peur avec sa nouvelle jument, me répondit le nigaud.

Je le crus, et ne pensai plus qu'au tumulus surmonté du tombeau vénéré.

La petite coupole blanche était éblouissante aux rayons du soleil; un arbre sans feuilles, mais couvert de petits haillons suspendus, à ses branches flétries, par la piété des musulmans, disait que sous le tertre de terre brune dormait un saint vénéré, peut-être quelque fou illuminé comme on en voit errant, entourés de crainte et de respect.

C'est un peuple enfant que ce peuple arabe et, volontiers, il voit le surnaturel dans ce qui le frappe sans qu'il puisse se l'expliquer.

Mohammed, l'ancien spahis qui nous suivait dans toutes nos pérégrinations, croyait, d'une foi aveugle, au pouvoir du marabout ; il connaissait toute sa vie, ses miracles, et on nous avait recommandé en partant de ne pas heurter ses croyances, ni même de nous établir sans façon auprès du mausolée.

Après l'avoir considéré en silence, nous mîmes pied à terre ; le spahi passa des entraves aux jambes des chevaux, qui se mirent à tondre l'herbe brûlée et, derrière un bloc de pierre qui nous abritait un peu de la chaleur, nous causions doucement tout en regardant Mohammed. Il avait pieusement ôté ses chaussures de cuir jaune et, prosterné au bas du tumulus, il faisait ses ablutions, répandant sur sa tête une poignée de sable à défaut d'eau ; il priait tout haut, puis il monta jusqu'à l'entrée du marabout et baisa le seuil avec ferveur, entra dans le tombeau et reparut peu après pour recommencer la même série d'exercices. Quand il eut remis ses babouches, il vint vers nous et, reconnaissant sans doute de notre silence respectueux, il se mit à jouer de la flûte, entremêlant ce chant du roseau de récitatifs en l'honneur de Ben Salah le saint. Jean, fils de nos hôtes, parlait arabe et nous traduisait à mesure le sens du récitatif.

Nous étions assis en rond autour d'eux, intéressés par la poésie très fleurie, on peut le croire, de notre guide ; les chevaux paissaient si près de nous, que je sentais le souffle de leurs naseaux; de temps à autre, l'un d'eux relevait la tête, pointait les oreilles et se détournait du côté d'Hamaouïa avec la pensée secrète de s'en rapprocher le plus possible. Mohammed, attentif, interrompait alors son récit; il sifflait d'une certaine façon et les juments dociles revenaient vers nous, se remettaient à paître avec une admirable résignation, écartant de leur esprit de bêtes les mauvaises pensées qui y avaient germé un instant.

Le retour se fit par une crête étroite dominant la vallée ; comme nous arrivions au sommet de la pente, fort raide à gravir, le cheval de Jean rompit sa sangle et Mohammed fut obligé de descendre pour lui donner une des siennes. Ce fut assez long à organiser et la patience nous fit défaut; je proposai de cheminer en avant, il serait facile de nous rattraper.

Il n'y avait pas à se tromper, nous marchions entre deux murailles de granit; malheureusement la seconde sangle était trop petite, il fallut ajouter un bout de cuir, je ne sais quoi ; et nous, étourdis, au lieu d'attendre à l'entrée d'un nouveau couloir qui se subdivisait en deux tronçons, nous continuâmes. Au bout de dix minutes, nous étions perdus, dans un pays nouveau, plus sauvage, plus hérissé que la plaine du Kroub, et nous faisions triste mine en nous regardant tous les trois.

Nos appels restèrent sans réponse, nos souvenirs des promenades précédentes ne nous éclairaient en rien sur le chemin à prendre, et nous pensions déjà à la douleur de nos parents, aux horreurs d'une mort entraînée par la soif, lorsque le visage de Marthe s'épanouit :

— Nous sommes sauvés, s'écria-t-elle en faisant entendre le claquement de langue usité dans la ferme quand on renvoyait les chevaux au pâturage avec le troupeau.

L'Atélacma comprit aussitôt; elle prit un air fringant, fit une courbette, allongea le nez pour hennir de toutes ses forces et partit au grand trot.

— Suivez-moi, criait Marthe.

Et nous suivions aux grandes allures.

Nos juments connaissaient un raccourci, paraît-il, et, coupant en biais au milieu des roches, des silos, des broussailles épineuses, nous conduisirent ainsi pendant une grosse demi-heure.

Tout à coup un nuage épais se dressa à l'horizon, il se dirigeait vers nous avec une vitesse étrange; bientôt nous en fûmes enveloppés et, à travers le voile aveuglant de terre soulevée, des yeux ardents brillèrent. Nos montures hennissaient doucement, elles s'arrêtèrent et notre trio fort inquiet se trouva le centre d'un troupeau de juments et de poulains.

Celui de l'Atélacma nous fit une fête sans pareille et l'arrivée de Mohammed, qui, connaissant l'instinct de nos montures s'était dirigé où il savait nous retrouver, acheva de nous rendre la sécurité.

Le retour fut d'autant plus joyeux que nous avions à raconter les graves péripéties de la matinée, les dangers courus, enfin tout un petit drame fort intéressant.

Le lendemain, on nous envoya parcourir le marché qui se tenait sur la place du Kroub tous les samedis: c'était un mélange de blé, de laine grasse, de galettes, de lait aigre dans des outres; sur le perron de l'Eglise, des orfèvres juifs à l'œil méfiant, aux mains crochues, offraient des amulettes, des colliers, des étoffes; des troupeaux de brebis arrivaient en désordre, piétinaient la marchandise; alors on voyait se dresser ces vieux hommes à caftans verts ou jaunes, à barbes blanches, qui retrouvaient une vigueur juvénile pour défendre leur bien; c'étaient des cris désespérés, des jurons dans plusieurs langues, des coups de pied, des coups de poing, on appelait la *bouliclia* (police) qui complétait la bagarre avec des coups de canne et des exclamations sauvages.

Et tandis que cette agitation diabolique animait les quatre coins du marché, un cavalier européen, chamarré de broderies et entouré de spahis, s'avançait gravement sur un beau cheval noir et suivait la route qui formait l'unique rue du village; il donnait des ordres ici ou là, écoutait la plainte des Juifs, les réclamations d'un colon, les griefs d'un Arabe; quand la presse des solliciteurs devenait trop vive autour de lui, il faisait cabrer son cheval, poussait une pointe et reprenait une allure paisible; il passait une main satisfaite dans sa barbe soyeuse, distribuait quelques coups de chapeau aux Européens de marque qui se trouvaient là par curiosité et jouait au grand seigneur sur le territoire civil, son territoire à lui.

Ce jour-là, le fonctionnaire en question n'était pas seul, il accompagnait une toute jeune fille, presque une enfant, qui montait admirablement un cheval assez difficile. Elle était toute menue, mais pleine de grâce, dans sa robe de cheval grise, et nous reçûmes un coup au cœur, Marthe et moi, en comparant la longue plume de son chapeau étroit tel que les portaient les vraies amazones, avec les plis tumultueux et les ailes invraisemblables de notre coiffure. La jeune inconnue était fort brune de peau, avait les sourcils arqués, les cils tellement noirs qu'on les eût dits peints et des yeux gris splendides, pleins de feu et d'audace. Et malgré ces traits un peu heurtés, il y avait dans l'ensemble de la physionomie quelque chose de gracieux qui

attirait et charmait; oui c'était une charmeuse, Marthe, Lucien et moi, nous étions là pour l'affirmer après lui avoir parlé trois minutes; peut-être toute sa séduction résidait-elle dans une voix pénétrante, harmonieuse, chantante, une voix de sirène.

Les deux sociétés s'abordèrent, nous connaissions le fonctionnaire civil, et les présentations furent faites de Mme et Mlle Sindéri. (Ai-je dit qu'une dame assez effacée accompagnait la brillante amazone? c'était sa mère.) Il paraît que les deux étrangères étaient annoncées à notre hôte, et on prit ensemble le chemin d'Hamaouïa.

Ce retour fut très gai; Mlle Valentine avait un rire perlé contagieux, elle était plus jeune que moi, un peu plus âgée que Marthe; mais la vie nomade qu'elle menait depuis l'enfance l'avait mûrie, et sur toutes choses elle en savait plus que nous. Son caractère était un mélange bizarre de hardiesse et de nonchalance, de gaîté brusque et de fatalisme empreint de mélancolie. Sur ce terrain mouvant il était impossible de bâtir une solide amitié, mais elle savait donner l'impression du charme que l'on ressent dans une chère intimité; sans exigences de cœur elle témoignait en toute occasion d'enthousiasmes si vifs qu'on pouvait s'y méprendre.

Je la juge ainsi maintenant, mais alors j'étais incapable de tant raisonner et je me contentai de bénir les circonstances qui la rapprochaient de nous; si j'avais su!

Il fallait qu'elle eût un don réel pour apprivoiser les sauvages et les timides, car M. Lucien, si réfractaire d'habitude quand il s'agissait d'une connaissance nouvelle, ne se fit point prier cette fois pour lui rendre mille services de galant chevalier.

Du reste l'arrivée de Valentine mit notre jeunesse dorée en frais de toilette et d'amabilité. Pour sa part Lucien se fit une raie, m'emprunta de l'eau de Cologne, et un jour où j'avais cherché vainement mes gants neufs, égarés je ne sais où, je les découvris à ses mains.

Tout cela et bien d'autres détails finirent par m'agacer, j'aimais passionnément mon frère, jusqu'alors j'avais été sa plus chère affection et l'idée qu'il pouvait donner à d'autres ce que je n'avais encore partagé avec personne, me mit de méchante et jalouse humeur. Je m'en expliquai avec Marthe qui excusa doucement Lucien. Je me fâchai, lui tournai le dos en mécriant : « Oh ! toi, d'abord, ça t'est bien égal, tu as un cœur de pierre ! »

Elle ne répondit pas, et quand je me retournai je vis de grosses larmes couler sur ses joues empourprées.

— Marthe, Marthe, m'écriai-je, bouleversée par le remords, ne pleure pas, ma chérie, pardonne-moi !

Marthe se jeta dans mes bras et la paix fut signée de nos plus tendres embrassements; mais à partir de ce jour je regardai Valentine comme un trouble-fête, et j'eus avec elle des relations moins amicales.

Mais je reprends ce récit au jour de son arrivée à Hamaouïa.

— Venez-vous dans ma chambre, nous dit-elle après le déjeuner, je vous montrerai mes petites affaires.

Chemin faisant elle nous expliqua avec sa voix enchanteresse qu'elle était d'origine levantine, élevée à Alger, habitant Paris, Constantinople, voyageant sans cesse; elle avait puisé dans ces différents pays, pour se faire un type étrange, où le désordre et les parfums orientaux s'alliaient tant bien que mal avec l'élégance française; elle parlait arabe, italien, grec, espagnol, et quand elle s'animait elle faisait un mélange de toutes ces langues d'une façon gracieuse et intelligible pour les plus ignorants. Elle chantait avec une mandoline, jouait brillamment les valses à la mode sans avoir jamais appris le piano avec un maître; le travail lui faisait horreur, mais elle adorait la danse, les castagnettes, les fleurs au corsage, et vivait dans la crainte superstitieuse du mauvais œil.

C. DE LAMIRAUDIE.

(La suite au prochain numéro.)

Economie Domestique

CONSERVE D'ASPERGES

Faire blanchir les asperges dans l'eau avec un peu de sel et de beurre, puis les jeter dans l'eau froide. Quand elles sont refroidies et égouttées, les mettre dans un pot de grès, avec une égale quantité d'eau et de vinaigre, un citron coupé par tranches. Recouvrir avec du beurre fondu.

Avant de manger les asperges, on les lave à l'eau chaude.

CANARD AUX OLIVES FARCIES

Frottez l'estomac du canard avec du jus de citron, faites-le revenir avec du beurre dans une casserole, et quand il aura pris couleur, ajoutez du bouillon. Faites blanchir des olives, ôtez-en les noyaux en les laissant entières, remplissez-les de foies gras, et quand le canard est presque cuit, ajoutez les olives et faites cuire encore, très doucement.

REVUE MUSICALE

Le Mage, opéra en cinq actes et six tableaux, poème de M. J. Richepin, musique de M. J. Massenet. — Nouveautés de choix.



D'APRÈS MM. Richepin et Massenet, le *Mage* serait un guerrier de la Bactriane, pays de la haute Asie, où sous le nom de Zoroastre, ou Zarâstra, il s'était rendu célèbre environ 2,500 ans avant l'ère chrétienne. D'après une autre tradition, un Zoroastre s'illustra comme prophèthe, législateur, savant et fondateur des premiers éléments d'une religion spiritualiste en Perse, au siècle d'Artaxerxès et de Darius, environ cinq à six cents ans avant Jésus-Christ. Il y est dit : « que ce Zoroastre, deuxième du nom, ou Zarasthustra, fut bien le promoteur du mazdéïsme, ou religion du feu, » et, par conséquent, le même que celui du *Mage*, dont M. J. Richepin aurait reculé l'existence d'une vingtaine de siècles.

En plaçant l'action de leurs personnages à une époque aussi éloignée et dans des milieux géographiques, où après plus de quatre mille ans il n'est guère permis de retrouver la trace des mœurs ni des caractères, les auteurs n'ont-ils pas diminué l'intérêt sur lequel leur grand talent leur permettait de compter? C'est qu'en effet, malgré le choix d'un héros qui put avoir son heure de célébrité, son nom ne remplit pas tellement le monde qu'aujourd'hui il ne laisse pas au spectateur la sensation d'un personnage et d'une pièce absolument mythologiques. De là, cette espèce d'indifférence, de manque d'intérêt que l'on éprouve pour un sujet où la fable tient, à tort ou à raison, la plus large place. Le public, en face d'un spectacle qui a la prétention d'être historique, veut toujours pouvoir croire que « c'est arrivé ». D'après le *Mage*, il faudrait admettre que les sentiments et les passions de l'espèce humaine, dans ces temps anciens, ne différaient pas sensiblement de ceux qu'elle manifeste aujourd'hui. Cependant, les civilisations en ont adouci l'expression, et nous ne croyons pas que Touraniens et Iraniens aient parlé une langue aussi séduisante que MM. Richepin et Massenet. Il y a de bien charmants vers dans le poème du *Mage*, qui est du reste admirablement construit pour supporter un édifice de première grandeur.

Presque toute la presse, en rendant hommage à la science inimitable du maître, a laissé entendre que son œuvre nouvelle n'était pas aussi complète, au point de vue de l'inspiration, que ses devancières *Le Roi de Lahore*, *Marie-Magdeleine*, *Manon*, et même *Le Cid*. S'il en était ainsi, il ne faudrait s'en prendre qu'à cette sorte de *dépaysement* que lui imposait son livret. Qui peut savoir si l'incertitude des faits et des caractères, un doute persistant, ne hantait pas l'imagination du compositeur? Il fallait son grand talent pour triompher ainsi de ce *capuchon* posé sur son inspiration. Si, au lieu de Zoroastre, M. Richepin lui avait présenté un des drames émouvants de notre histoire moderne, il aurait pu vivre ses personnages. On le voit de reste dans toutes les parties du *Mage* où certains sentiments sont mis en jeu, ceux dont l'immuabilité est inhérente à la nature de l'homme, quels que soient son pays et son antiquité. C'est là où M. Massenet a été divinement inspiré sans avoir besoin de recourir à toute sa science pour toucher, émouvoir et charmer le public le plus blasé.

Tous les journaux ont donné l'analyse du poème du *Mage*. Notre mission étant surtout de nous occuper de la partition, qui se compose de cinq actes bien remplis, nous en suivrons l'action brièvement, autant au point de vue musical qu'au point de vue scénique.

Au lever du rideau, on assiste au réveil du camp de Zarâstra, le héros de l'Iran, aux environs de Bakhdi, qui vient de vaincre les Touraniens. Les troupes captives font entendre des lamentations d'une tristesse pénétrante. Tout est d'un sentiment mélodique intense dans ce premier acte : le monologue de Varedha, prêtresse de Djahi, son duo avec Zarâstra qu'elle adore et qui la fuit, ont une saveur étrange. Amrou, son père, ministre des Devas, la console et lui promet la protection de ses dieux malfaisants. Après leur départ, Zarâstra reparaît avec Anahita, sa captive, la reine du Touran, qui aime aussi Zarâstra et dont il est profondément épris. Pour prix de sa victoire, il ne veut que sa main, qu'il demandera bientôt au roi de l'Iran. Ici se place une des plus poétiques pages de la partition, un ravissant duo où le compositeur trouve des accents vrais, d'une grâce enchanteresse.

Au début du second acte, on arrive dans les souterrains du temple de la déesse, où la palette du musicien invente des couleurs saisissantes pour peindre la haine d'Amrou pour Zarâstra et la jalousie qui dévore Varedha en pensant qu'il lui préfère la reine vaincue. Au second tableau, on célèbre le triomphe du vainqueur. Le butin de ses batailles est apporté sur la place du palais royal de Bakhdi. Le roi veut lui offrir

des présents, mais le guerrier n'aspire qu'à une seule récompense : s'unir à sa royale prisonnière qui vient, éblouissante de beauté, saluer le roi. Celui-ci consent à cette union, mais, au même instant, le couple Amrou-Varedha fait irruption et, par un odieux mensonge, détruit le bonheur des futurs époux en déclarant faussement que Varedha est fiancée à Zarâstra, lui qui l'abhorre! Indigné, il lance un superbe anathème aux imposteurs et à la foule qui les soutient, et se retire sur la Montagne sainte, comme un nouveau Moïse. Tout cet acte est rempli de situations mouvementées où M. Massenet a trouvé l'occasion de mettre en relief sa merveilleuse science orchestrale, toujours féconde en combinaisons ingénieuses et inattendues, surtout dans cette magistrale scène de la calomnie qui le termine.

Le spectacle du troisième acte est grandiose. Zarâstra sur la Montagne sainte se consacre au culte de Mazda, et, entouré des Mages, il pose les premiers jalons de la religion nouvelle. L'orage éclate, la foudre gronde, le coup d'œil est splendide. Resté seul, le nouveau Mage essaie de prier, mais il est obsédé par le souvenir des joies disparues. Pour comble, Varedha s'est mise à sa recherche et le poursuit sur la Montagne sainte, situation généralement critiquée, parce qu'elle reproduit la scène du premier acte dans un duo qui est une fort belle page musicale. La prêtresse, toujours repoussée et méprisée, se venge en annonçant au Mage que celle qu'il aime, Anahita, va épouser le roi qui la lui avait accordée.

En effet, au quatrième acte, on célèbre les mystères de la déesse Djahi, où l'inimitable Mauri et le compositeur luttent de grâce et de talent. Ce ballet, teinté de mélancolie, renferme des harmonies exquises. Alors on s'apprête au mariage du roi, et Anahita le supplie de lui rendre sa liberté, car elle a été promise et s'est promise elle-même à Zarâstra, dont elle ignore encore le renoncement au monde. Mais le roi reste sourd à sa prière, et sur son ordre le grand-prêtre Amrou prononce la formule sacramentelle : « Par les dieux, je vous unis. » Anahita chancelle éperdue, lorsqu'au même instant retentissent les fanfares des Touraniens qui accourent venger leur reine et la délivrer ainsi que leurs frères captifs. Il se précipitent vers Bakhdi, massacrent tout sur leur passage et mettent tout à feu et à sang dans le temple qu'ils ont cerné. Le roi, Amrou et Varedha sont frappés. Les voix s'éteignent en clameurs sinistres, et de cette horrible mêlée s'élève la voix d'Anahita triomphante. Après le beau chant d'Amrou et l'admirable invocation d'Anahita à la scène du mariage, le final de cet acte aux sonorités puissantes et colorées forme une opposition terrifiante.

Au cinquième acte Bakhdi n'est plus que cendres. On y retrouve Zarâstra, cherchant parmi les morts. Il reconnaît ses ennemis. Mais où est Anahita, à laquelle il pense toujours? Les fanfares touraniennes éclatent et la bien-aimée apparaît escortée de cavaliers qui entourent sa litière. Là se place un ravissant duo, dont la poésie extatique et véhémente s'achève en un court trio, au moment où, la rage au cœur, Varedha se redresse sur les ruines encore fumantes. En voyant le triomphe de sa rivale, elle implore la déesse Djahi, et soudain s'élève une barrière de feu qui arrête la fuite des deux fiancés. Mais le Mage invoque Mazda, le dieu du feu, qui arrête les flammes, et ils s'éloignent enlacés, pendant que la jalouse prêtresse jette un dernier blasphème et retombe expirante.

Il est impossible de rêver un spectacle plus grandiose, plus somptueux, plus saisissant que le *Mage*. Dans ce dernier acte comme dans le troisième, sa grandeur écrase même la musique, malgré l'immense talent de l'auteur. La Direction comme les artistes méritent de sincères éloges.

Dans cette œuvre, d'une conception colossale, il y a quatre principaux rôles tenus avec autorité par Mmes Escalaïs et Fiérens, MM. Vergnet et Delmas. Au second plan, il faut citer M. Martapoura, puis M. Affre, dont la jolie voix mêle son charme à la chanson touranienne, au premier acte. Nous ajouterons avec la presque totalité de nos éminents critiques d'art, que si le *Mage* n'est pas un chef-d'œuvre, c'est une belle œuvre que se partagent une inspiration souvent séduisante et une science instrumentale qu'il est difficile de surpasser, et dont M. Massenet peut être fier à juste titre.

Nous recommandons pour le piano, le charmant « Allegretto-Scherzando », *Réveil*, pièce caractéristique de Th. Dubois, ainsi que son remarquable *Clair de Lune*, tous deux dans la bonne moyenne force. Au même degré on peut placer une très attachante et originale composition de A. Bourgault-Ducoudray : *Bataille de cloches*, dont l'effet est des plus brillants. Pour le chant, les jolis « Rondels de mai », de B. Colomer, sont d'une grâce poétique. Des six numéros de la collection, nous accordons la préférence aux trois suivants : *O mai, roi des jours parfumés*; *Elle a mis sa toilette claire*; *C'est ma mignonne amie*. — Il y a encore de bien intéressantes pièces à signaler dans la nouvelle série des « Mélodies populaires de France », par Julien Tiersot. La *Chanson des métamorphoses*, *La Bergère et le Musicien*, chanson dialoguée de l'Auvergne, sont d'une attrayante originalité. Editeur : H. Heugel, 2 *bis*, rue Vivienne.

MARIE LASSAVEUR.

CAUSERIE

1er mai 1891.



J'AI eu la grippe, mes bonnes amies, une grippe maligne pendant laquelle on m'ensevelissait de force sous de lourdes couvertures, avec injonction de ne pas parler, de ne pas m'agiter, de rentrer mes bras, etc., etc., et quand je criais, éperdue : « Et ma causerie? »

— Chut! répondait-on, en mettant un édredon de plus.

Alors, sous cette effroyable chaleur, des causeries extraordinaires me trottaient dans la tête, et je me débattais dans le délire de l'influenza, pour vous appeler à mon secours.

Ouf! c'est fini. Les ordonnances médicales sont déchirées, les flacons pharmaceutiques cassés, les microbes anéantis, et me voilà devenue une des apôtres ferventes de l'antiseptie.

Le microbe est partout, agissant traîtreusement, nous dévorant à petit bruit, brrr!... il est Roi, roi avec une majuscule!

L'*invisible* est ici la réalité suprême; pour peu qu'on ait fréquenté la Faculté, il ne reste plus que le domaine moral où ce fléau *fin de siècle* ne puisse atteindre. L'idéal est le sanctuaire impénétrable aux misères humaines.

J'ai manqué l'exposition culinaire où je vais chercher les recettes géniales de nos cuisiniers diplômés, le Concours hippique où l'on voit les modes nouvelles, deux soirées avec « *têtes* » et une pantomime, la dernière mode des salons parisiens, où je remplissais le rôle de « monsieur le juge ».

Ma robe était préparée, bien ample, avec mon rabat, ma toque e ma perruque; tout cela dort mélancoliquement, plié dans une caisse, poivré, camphré, en a. endant pour l'an prochain les grelots du carnaval.

Assez gémi sur mes déboires! Le printemps rit sous chaque feuille, au mois de mai la terre est rose, il est l'heure de chanter un air sur un autre ton.

Les Champs-Elysées sont ravissants; les marronniers en boule ressemblent à d'énormes bouquets, égrenant sur nos têtes leurs pétales blancs, les pelouses sont vert tendre, les équipages roulent, les toilettes très claires mettent leur note gaie partout.

Chacun est en belle humeur, calcule intérieurement la somme de plaisirs ou de chances probables. — Vous rêvez, mes amies, voyages, pique-nique, lawn-tennis, hirondelles ou accordailles, suivant vos âges; et l'heureuse marchande de coco suppute le nombre de verres qu'elle pourra offrir aux bébés.

Quant à moi, pour commencer ma saison et montrer aux amies que « Petite bonne femme vit encore » (car les intimes ont fait brûler des cierges à mon intention), je comptais aujourd'hui passer une heure aux deux expositions de tableaux, Palais de l'Industrie et Champ de Mars, et étrenner pour le circonstance un costume héliotrope très pâle, d'une nuance délicieuse, indécise entre le vieux rose et le mauve, qui s'adoucit sous le soleil, s'avive sous la pluie, prête au sonnet et peut au besoin servir de baromètre; des broderies d'argent mat devaient le rehausser; bref, une merveille, qu'à la dernière heure ma couturière a complètement manquée.

Je me suis mise en grosse colère; c'est très laid, d'accord, je puis bien, en intimité, vous avouer mes faiblesses. — J'ai donc passé vingt-cinq minutes, ensevelie dans un fauteuil, à réfléchir aux cruelles déceptions de l'existence; puis, bast! j'ai regardé par la fenêtre et chassé les papillons noirs.

Pareille vétille vaut-elle la peine de se morfondre ou d'être de mauvaise humeur?

— Non certes, ai-je pensé avec la contrition parfaite, en endossant mon peignoir blanc brodé (j'ai toujours aimé, — sans comparaison, — les manchettes de dentelle, comme Buffon) et j'ai ouvert mon bureau pour me mettre au travail.

Sur la tablette, une botte de muguet cueillie hier même à Chantilly, respirait la forêt tout entière; les oiseaux de ma volière chantaient à pleine voix, les mésanges bleues se disputaient un rayon de soleil avec leur voisin le majestueux cardinal à huppe rouge, les pois de senteur de mes jardinières grimpaient dru autour des fils préparés. Le cabinet, ainsi, était réjouissant à voir.

Un jet de lumière se jouait sur mes chimères tonkinoises venues des pagodes boudhistes de Formose, un autre aiguisait des flèches aiguës du détroit de Magellan; au milieu, le cactus épanouissait ses clochettes de satin pourpre, et les idées joyeuses se sont mises à danser dans ma cervelle.

En vérité, on peut remercier Dieu de la maladie pour le bonheur qu'on ressent après de revivre.

Je renoue connaissance avec le *home* tout entier, les choses me souhaitent la bienvenue en leur mystérieux langage, depuis l'armoire Louis XVI en chêne, l'armoire « aux trousseaux », le meuble de famille, jusqu'à l'idole

océanienne, grotesque et vermoulue, rapportée par un mien grand-oncle, amiral, qui me sourit... — sourire énigmatique, un peu effrayant peut-être.

Si elle allait me parler des îles lointaines et des cannibales... si elle s'animait à ces souvenances pour me croquer ? Mais elle se tait, et la reproduction de la Niobé antique, douloureuse, me regarde aussi et m'invite à me plonger dans les songeries du passé, par delà les temps, vers l'immensité des mondes détruits.

Vos pères et vos frères ont sans doute évoqué, devant vous, la Grèce, où le Beau était maître, où l'art vivait grand et magnifique sans la geôle moderne, à ciel découvert, où le poète déclamait ses vers sur les rivages de la mer harmonieuse, et faisait chanter la foule devant la foule attentive, où l'astre enflammé de l'Orient caressait les statues de marbre, et ils vous ont menées peut-être au musée du Louvre devant cette belle grande « Victoire de Samothrace » qui domine l'escalier des Antiques, et toute mutilée, s'élance encore triomphante vers la Mère patrie adorée... Plus loin, en suivant les longues galeries consacrées à l'Egypte, ne vous êtes-vous point arrêtées devant l'une de ces momies aux mains croisées sur la poitrine, reposant dans leur éternelle immobilité ?

Eh bien! il y a un mois à peine, à Louqsor, le pays de notre obélisque, M. Grébaut, directeur de notre musée égyptien de Ghizeh, a mis au jour un puits de quinze mètres de profondeur, au fond duquel se trouvait une porte hermétiquement close.

Derrière, après un escalier tournant fort étroit et un labyrinthe compliqué, de cent cinquante-trois mètres environ de longueur, dormaient dans l'obscurité des souterrains, avec leurs richesses funéraires, les prêtres et les prêtresses d'Ammon.

A leur côté, des boîtes en cyprès des statuettes de terre cuite et de bronze, des paniers finement tressés, des fleurs entassées pêle-mêle indiquaient une cachette faite précipitamment pendant une révolution antique.

Des papyrus roulés racontent l'histoire de ces morts, remontant presque tous à la vingt-et-unième dynastie, à celle de Touthmès, le plus grand des rois, au dire de Mariette-Bey, ce Français qui découvrit vraiment l'antique Egypte, qu'il avait devinée et que son génie chercha pendant trois ans, à travers les sables, avec des souffrances et une énergie sans pareille ; l'ayant trouvée à Saqqarah, ne disait-il pas à sa propre fille, en lui montrant Cheik-El-Beled, l'homme de cinq mille ans à l'enveloppe de cèdre :

— Tiens, je l'aime mieux que toi, je l'aime mieux que toi !

Nos momies d'hier ne datent que de trois mille ans...

Elles portent presque toutes sur leur cœur, à *la place même du cœur*, un scarabée sacré, car le vertèbre qui bat de joie, de haine ou d'amour, était considéré comme indigne de l'éternité et impitoyablement arraché. A l'endroit où il avait troublé, alors sans doute comme aujourd'hui, le pauvre être humain qu'on déclarait digne de la sépulture, le scarabée aux élytres d'or devait déployer ses brillantes ailes, emblème d'immortalité.

Tout ce monde mystérieux a été enlevé avec beaucoup de peine des profondeurs où il était si admirablement caché. Les anciens mettaient leur point d'honneur à dissimuler l'entrée des sépultures.

Ceux qui assistaient à cette singulière exhumation, à cette découverte si intéressante pour l'Histoire, ont dû éprouver de grosses émotions et frémir alors qu'au bout des longues cordes, tirées en cadence par les Arabes, ont apparu intacts, sous la lumière intense et non plus à la lueur vacillante des torches, les sarcophages merveilleux, ornés de dessins symétriques très soignés, d'emblèmes étranges dont les couleurs, paraît-il, sont restées brillantes.

Les érudits égyptologues, penchés sur les antiques rouleaux de papyrus, vont déchiffrer les secrets de cette nécropole.

Comme il serait curieux d'étudier avec eux (les savants ne se confient guère aux profanes, hélas !) la vie de la princesse Aah-Hotep, qu'on suppose être parmi ces momies ; de connaître ses vertus domestiques et ses hauts faits ; de savoir qu'elle fut jolie, douce et bonne, qu'enveloppée de ses longs voiles bleus elle voguait sur le Nil, au fond d'une galère d'or, sans pressentir qu'un jour, dans l'avenir lointain, un Français audacieux arracherait sa dépouille paisible à l'asile des tombes royales, malgré la garde des prêtres d'Ammon, de Seth et de Meutou coiffés du pschent, qui l'entourent.

J'ai presque envie, maintenant, d'apprendre à lire les hiéroglyphes afin de savoir pourquoi Thaïa l'Ethiopienne a inscrit sur son cercueil « qu'elle voulait dormir sous la brise, au bord du courant du Nil qui rafraîchit le chagrin », de m'en aller sur les ruines de Memphis et d'étudier le musée de Boulacq.

On m'objecte qu'il n'y a que du sable, le sable éternel et brûlant..., et que la fleur de lotus est flétrie depuis notre ère.

Aux bois français, les aubépines embaument, les lilas balancent leurs panaches odorants, défiant les nymphéas du Nil.

Restons chez nous en mettant en pratique la devise du sage Ptah-Hotep de la dix-septième dynastie : « J'ai dit la vérité, amie de Dieu, chaque jour. »

ALIX.

DEVINETTES

Proverbe



Avec les initiales des contraires des mots suivants, former un proverbe de mots : Grand — Ami — Rassuré — Utile — Rien — Bas — Mensonge — Non — Inutile — Long — Malheureux — Plaisir — Sage — Ennemi — Mobile — Dur — Partir — Rétrécir — Pleurer — Maladie — Mépris — Disperser — Paix — Interroger — Haïr — Blanc — Amer — Mécontent — Été — Debout — Pleurer — Prudent — Désordre — Tôt.

Devise



Quelle est la femme de lettre du XVIII° siècle qui avait choisi pour devise une lampe allumée et ces mots : « Pour éclairer, je me consume ».

Métagramme

La viser droit,
La prendre leste,
Révèle, atteste
Un homme adroit.

En porter vite,
Coup juste et bref,
Met en relief
Un preux d'élite.

Mots en quinconce



— Ce que l'on voit ouvrant la France.
— Au jeu vaut un, quelquefois dix,
Au piquet nous donne la chance.
— Liquide aux teintes de rubis.
— Ville et rivière de Sicile.
— Genre de pêche très facile.
— Un dieu vénéré de l'Hindou.
— Ne vous laissez pas mener par le bout
De cet ornement du visage.
— Pronom qu'on nomme dans l'usage.
— Boisson que l'Anglais aime fort
Et qu'en Chine on vend à prix d'or.



Mots en circonférence ou en roue



Trouver six mots dont la lettre centrale est la même : E.

1° N'attendez jamais sous .... — 2° Pour le vote. — 3° Qu'il soit d'or. — 4° En Suisse. — 5° Une rivière. — 6° Visitez celles de Reims.

Dernières paroles

Quel est le célèbre soldat condamné à mort qui s'est écrié : « Vive la France ! Camarades, droit au cœur ».



EXPLICATION DES DEVINETTES ET DU RÉBUS D'AVRIL :

MOTS EN CARRÉ :

P E T R I R
E T O I L E
T O C S I N
R I S B A N
I L I A D E
R E N N E S

MOTS EN TRIANGLE :

T R A M E
R A M E
A M E
M E
E

MÉTAGRAMME :

P A I N
B A I N
N A I N
S A I N
M A I N
G A I N

MOTS EN CROIX :

T
E
P E R S E
E
N
C
E

PROBLÈME POINTÉ :

Consonnes : Au petit des oiseaux Dieu donne la [pature,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Voyelles : Quand l'été vient, le pauvre adore;
L'été c'est la saison de feu,
C'est l'air pur, la tiède aurore,
L'été c'est le regard de Dieu.

LOGOGRIPHE : Ecrin — Ecran.

RÉBUS : Entre deux amis, il y en a tout au plus un qui soit l'ami de l'autre.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, *rue Vivienne*.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

—

Les modes printanières nous montrent des fantaisies *renouvelées des modes de nos mères,* alors qu'elles étaient jeunes filles; c'est vous dire, mesdemoiselles, qu'elles vous sont destinées.

C'est d'abord la guimpe avec manches complétant le corsage décolleté à manches courtes; elle est en surah finement plissé, ou faite d'entre-deux brodés et plissée, avec une ruche à l'encolure et la manche semblable. Charmante quelle qu'en soit l'étoffe. Le corsage bien tendu, fermé sous le bras ou au dos, a pour basque des créneaux rapportés et, soulignant le décolleté, soit un joli galon, soit un ruche tournant sur l'épaule, celle-ci dépassée par le bouillon froncé qui fait manche courte. La jupe droite, froncée derrière, avec un pli couché limitant le tablier; ourlée de la garniture placée au décolleté.

Voilà une mode nouvelle bien à vous, que l'on vous enviera, sans pouvoir l'imiter, car elle est essentiellement jeune.

Autre revenant : le *pince-taille* ou la petite basquine noire portée sur des jupes claires. Cette mode s'adresse aussi aux jeunes femmes, car cette basquine, avec une garniture de dentelle noire, devient d'une certaine élégance. Très commode, elle a l'économique avantage de permettre de finir à la ville certaines jupes d'étoffes légères et de couleurs claires dont le corsage décolleté est défraîchi. Comme cette façon gentille et dégagée est préférable à cette grande pèlerine qui dissimule trop complètement la taille!

En cherchant à faire du nouveau original, on tombe souvent dans l'excentrique et le laid; défiez-vous, mesdemoiselles, de cette disposition que nous avons à aimer un ajustement *parce qu'il* est à la mode. Sachons choisir parmi les modèles qu'une saison nouvelle fait paraître. Pour la campagne, la forme du camail est pratique, se jetant facilement sur les épaules, s'enlevant de même. Faisons-le en drap léger, ne le couvrons pas de cabochons de jais, n'y mettons pas de col Marie-Stuart; qu'il soit simple, avec une ruche de soie déchiquetée à l'encolure et, pour sacrifier à la mode, une autre au-dessus de l'épaule, sur la partie froncée à l'empiècement, qui fait manche.

Le petit drap est fort en vogue, surtout dans les couleurs héliotrope et lilas pâle, bleu chasseur très pâle, beige et les gris verdâtres. Faut-il vous dire l'élégance suprême du printemps : rayures fondues du bistre au gris rose sur fond crème ou gris tourterelle, bleu marine, bleu pâle, aurore et rayon de soleil se dégradant sur un fond blanc; plus doux que l'arc-en-ciel, la Diamantine, un composé de vieux bleu, de grenat, de jaune et de crème; un joli lainage bleu chasseur, coupé de fils zigzagués en relief d'un joli maïs. Enfin, un gentil lainage à dessin perdu gris bleu, héliotrope et blanc, fera le costume le plus jeune et le plus coquet, de printemps. N'abandonnez pas la petite jaquette, d'un porté si facile et si gentil avec la chemisette bouffante en crêpeline ou mousseline-chiffon, ou même en mousseline de laine unie ou coupée de rayures satinées camaïeu ou de couleur.

La coiffure est en ce moment à la grecque, ou peu s'en faut, est facile à exécuter avec un peu d'adresse. D'abord il faut supprimer sur le front ce paquet de cheveux crêpés et frisés et le remplacer par quelques frisettes faites de chaque côté du front, dont elles dégagent le milieu. Puis diviser les cheveux en trois ou quatre mèches et les onduler largement en les tournant en torsade serrée, puis sur une épingle en écaille, mais dans le sens opposé, pour ne pas défaire la torsade. Arrêter le bout par un fil, si vous n'avez pas d'épingles spéciales pour ce genre d'ondulations. Ainsi préparés le soir, les cheveux seront suffisamment ondés; s'ils le sont le matin seulement, il faudrait les passer au fer. Les ondulations défaites, on rassemble pour se coiffer tous les cheveux dans la main; les relever à la Chinoise sans trop les tirer, faire un nœud, puis d'autres en séparant les cheveux et en conservant libre le bout de la mèche, que l'on séparera en frisettes piquées sans régularité. Cette coiffure supprime les faux cheveux et se fait au milieu de la tête, un peu haut et très ramassée. Les cheveux simplement tournés en huit, avec des frisettes s'échappant du milieu, font une simple et jolie coiffure pour les jeunes filles ayant beaucoup de cheveux. Les onduler comme pour la grecque.

Les petites filles jusqu'à six et sept ans sont habillées à la mode de 1830; pas toutes, mais beaucoup. Si elles sont drôles dans leur longue jupe, elles doivent y être aussi un peu embarrassées. L'été, avec la manche courte et le corsage décolleté, elles seront plus gentilles.

Le chapeau de paille capeline et le bonnet-capote sont les formes préférées. Pour les enfants de deux ans, voici deux modèles jolis et originaux : Une paille blanche à large bord, étroit derrière, avec une calotte en bengaline plissée qui s'élève un peu haut en avançant; un bord en marabout; un chou de côté. Le second a la passe en paille et le fond en surah pris dans un galon et fuyant vers le bavolet; une ruche de soie découpée au bord.

Pour les bébés on remplace la garniture de cygne par les galons de plumes roulées et les ruches déchiquetées. Il y en a à leur douillette, à leur robe, à leur capote; enfin, partout où l'on peut en mettre.

Les petits garçons portent la blouse plissée, à minuscules carreaux, serrée dans une ceinture de cuir fauve à boucle d'acier; la blouse marine à ceinture avec le pantalon; la veste bretonne à jupe, pour quatre ans, et le costume russe à culotte très bouffante; le genre est très varié.

Les bas clairs cèdent toujours le pas au bas loutre, marine ou noirs; nous vous dirons, le mois prochain, si cette mode persistera avec l'été.

CORALIE L.

L'Album de travaux du 18 avril, paru dans l'Edition hebdomadaire blanche, contient les travaux suivants : Poche à revers en peluche chaudron pour cabinet de travail. — Sac à ouvrage fait de deux fichus de paysanne, garni de grosse dentelle — Boîte à voilettes en peluche bleue et soie Louis XV. — Broc drapé d'étoffe pour fleurs coupées. — Galon d'étamine brodé en soie. — Bordure au point de croix. — Ecran-poche en satin bleu. — Paletot d'enfant au crochet point d'abeille. — Robe en flanelle et le détail de la broderie, pour enfant de 3 ans.

VISITES DANS LES MAGASINS

Le mois dernier, nous avons parlé des étoffes de la Scabieuse, 10, rue de la Paix, étoffes de demi-saison, unies et à dispositions nouvelles; celles-ci pour demi-deuil. Nous avons appuyé sur les garanties que donne l'achat, dans une maison spéciale de premier ordre, des étoffes de deuil. Ce mois-ci, nous allons désigner les étoffes d'été qui sont en vogue. D'abord les grenadines noires façonnées, les crêpes majoliques et brochés pour grand deuil. Pour le demi-deuil, crêpons de laine gris et héliotrope unis et brochés; grenadines fond noir brochées de couleur, et grisailles pour costume de voyage. La mousseline de laine et de coton imprimée. En soieries, les louisines et les surahs offrent un joli choix. La pèlerine Henri II, créée par la Scabieuse, a un cachet particulier de comme il faut : en petit drap héliotrope, couverte de cabochons en jais, y compris l'empiècement; en bengaline voilée de tulle appliqué de jais, elle est d'une élégance vraiment parisienne, et les costumes ont des façons appropriées à tous les degrés du deuil. L'envoi d'un corsage allant bien et la longueur de la jupe suffisent pour l'exécution du costume.

Nous avons dit que Mme Guelle, 3, place du Théâtre-Français, a fait fabriquer un coutil de soie, qui, pour l'été, remplace avantageusement le satin. Cette corsetière d'un très grand talent a pensé que le corset de satin avec sa doublure de faille était bien chaud pour l'été, elle a cherché à faire un corset plus léger et d'une élégance intime, elle y a réussi. Ce coutil de soie, assez fort pour ne pas être doublé, est souple et a du soutien; il fait de bien jolis corsets, un peu plus chers que ceux en coutil de coton, bien moins chers que ceux en satin, tout aussi élégants et dans les couleurs claires et à la mode. La coupe est parfaite, prenant bien la taille qu'elle cambre gracieusement. Le corset à épaulières pour les fillettes qui ont une tendance à se courber, les obligera progressivement et sans fatigue à se tenir droites.

Mme Guelle est l'inventeur d'un corset orthopédique à coussins creux, qui remédie aux défectuosités de la taille, sans pression fatigante et sans aucune gêne, il est recommandé par les médecins qui l'ont examiné avec soin.

A cette époque, il nous semble que nous ne donnerons jamais trop de renseignements sur la mode, car il nous faut compter avec des goûts bien divers Voici ce que nous avons vu chez Mlle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel, cette très excellente couturière dont les façons dénotent un goût incontestable. D'abord des costumes en mousseline de laine de l'Inde à petits bouquets brochés jetés avec grâce sur les fonds clairs. Une jupe unie, froncée derrière et arrêtée au dépassant tuyauté de la sous-jupe. Le corsage froncé en gerbe ouverte sur une guimpe faite d'entre-deux brodés et plissés, genre lingerie, se pince à l'épaule pour dégager encore la guimpe et se pique d'un nœud. La manche assortie à la guimpe. Cette façon se porte en ce moment aux soirées et aux matinées de printemps, l'été elle le sera à la campagne et au casino.

Un autre en fin lainage brouillé, a un gentil panier qui s'enlève sur la hanche en laissant la jupe entièrement plate, le corsage est ouvert droit tout le long sur un gilet fait d'une étroite bande de velours, large au plus de 10 cent. et finissant en pointe. Le bas de la manche rappelle le gilet en s'ouvrant sur un poignet de velours.

La pèlerine de jeune fille est souvent assortie au costume quand il est en drap. C'est ainsi que l'a fait Mlle Thirion, et nous l'en félicitons. La jaquette est modernisée par la blouse en surah ou de toute autre étoffe, et la petite veste à 30 fr. est tout à fait gentille; il est entendu qu'à ce prix elle n'est pas doublée.

Mlle Thirion enverra sur demande des combinaisons d'étoffes, des échantillons et le prix de revient du costume.

Nous recevons à cette époque, ce qui nous étonne, une lettre d'une de nos abonnées qui nous demande un remède contre une engelure qui s'est opiniâtrement fixée sur son nez. Nous lui répondons ici que le remède qui nous a été donné par notre médecin est le Baume de la Ferté, de M. Guerlain, 15, rue de la Paix. Puisque nous donnons l'adresse de M. Guerlain, disons à nos abonnées que l'hygiène les oblige à ne faire usage que de très bonnes parfumeries; autrement, il est préférable de s'en passer : les médiocres ne sont pas inoffensives, croyez le.

Chez M. Guerlain, tous les cosmétiques sont de première qualité et produisent les meilleurs effets. Pour la toilette prendre l'Eau de Chypre ou de benjoin. La lotion de Guerlain est parfaite pour le teint, et la Crème de fraises lui conservera ou lui rendra son éclat et la transparence; la poudre de Cypris en est le complément, légère et impalpable, elle laisse un velouté naturel. La Crème émolliente de concombres convient aux personnes dont le sang afflue au visage, surtout après les repas, elle est de toute façon d'un usage excellent. La pâte de velours pour les mains, ou celle en poudre aux violettes de Montpellier. Les parfums à la mode sont : le Guildo, l'Impérial Russe, Jicky et fleurs de France. N'oublions pas l'exquise Eau de Cologne Impériale Russe.

***

MACHINES A COUDRE
De D. Bacle, 46, rue du Bac.

La bon marché incroyable des étoffes de fantaisie, descendant jusqu'à 25 et 30 centimes le mètre, permet de composer des robes de 7 à 8 francs, pourvu que l'on supprime la couturière.

Que fait la femme sérieuse? Elle ne se livre pas au travail à la main, qui lui prendrait trop de temps; elle emploie la machine à coudre, sans l'inquiétude de transgresser les lois de l'hygiène, depuis l'invention de la *pédale magique* de l'ingénieur D. Bacle, 46, rue du Bac.

Ce mécanisme ingénieux, qui peut s'adapter à toutes les machines à coudre, permet la mise en mouvement à la moindre pression du pied et opère la transmission régulière sans effort ni fatigue. L'impossibilité de tourner à contre-sens evite tout apprentissage et rend toutes les machines pourvues de *pédale magique* accessibles aux personnes les plus inexpérimentés.

Les medecins ont constaté, à la dernière Exposition, que la *pédale magique* supprimait tous les inconvénients reprochés aux machines. Le travail des femmes devient de la sorte un agreable passe-temps et un jeu productif. (Demander le catalogue.)

***

CHAUSSURES DE LA MAISON KAHN
55, rue Montorgueil

Vous trouverez dans cette maison un grand assortiment de chaussures de toute espèce, entre autres une très jolie botte en chevreau glacé, à boutons, talon de cuir, valant 18 fr., vendue, comme article de reclame, au prix de 13 fr. 25.

Botte veau megis, à boutons ou à lacets, double semelle, talon de cuir, valant 15 fr., vendu 9 fr. 90.

Botte d'excursions en veau megis, à lacets ou à boutons, claque carrée veau cire, double semelle, talon plat, 18 fr. 50.

Richelieu en cuir russe jaune au prix exceptionnel de 12 fr. 75.

Richelieu en maroquin noir à double semelle et talon de cuir, valant 8 fr., vendu 4 fr. 90

(Demander le catalogue.)

***

MM. ROULLIER FRÈRES, FABRICANTS
Maison de vente : 27, rue du Quatre-Septembre

Voici, mesdames, les tissus qui vont servir à nos toilettes de printemps. Je vous les ai dejà fait connaître ou à peu près par de précédents renseignements. Ce sont les crêpons : côtelés, plissés, gaufrés d'un zébrage régulier en forme de peau de serpent; comme couleurs, des nuances tendres : liège, poussière, sauge, lavande, orchidée, houblon, bouvreuil, et toute la gamme des gris, beaux lainages fabriqués par MM. Roullier frères. Notons encore, comme jolie nouveauté, un fin lainage quadrillé avec une bordure carreau plus espacé, faisant galon, à 7 fr. 50 le mètre en 1 m. 10 de large; coloris : gris argent, bleu Sèvres, violine, beige, bleu marine, toujours sur le fond blanc; ce costume est extrêmement joli. Succès pour le lawn-tennis, à 6 fr. 90, en 1 m. 20 de largeur, fin lainage souple exquis; mille raies bleu et gris, violet et blanc, cerise, havane, rose et fer: c'est le costume qui se fait avec le petit paletot-jaquette et la chemise en foulard assorti. Puis vient l'armure brisee, à 6 fr. 50 le mètre en 1 m. 20 de large, plus sérieux, qu'on fait genre tailleur avec de simples piqûres, gris argent, bleu avec blanc, havane genre marbree, dit armuré, et cendres de roses, très nouveau. Une fantaisie charmante, tout à fait inédite, c'est le dégradé bouton, 8 fr. 25 le mètre en 1 m. 20 de large, rouille avec petits carreaux chinés et boutons dégradés noirs, gris et havane avec blanc, bleu avec blanc; gris argent, mastic avec blanc, et toujours ce moucheté qui donne tant de cachet à ce costume. Tout ce que je viens de citer est de la plus exquise coquetterie.

Parlons maintenant du foulard. On en porte beaucoup, de toutes les nuances et de tous les styles. Fond olive et chaudron à bouquets noirs en 65 cent. de large, à 5 fr. 75 le mètre. Fonds bleu à bouquets blancs, noir avec rose, fond bleu avec gerbes de lilas blanc, délicieux au possible; fond noir et marron avec roses de fortune or sur noir, sur brun, et blanc sur bleu, toute cette série à 5 fr. 75; de même que le myosotis rose sur bleu gendarme, le rouge sur crème, le croisé bleu sur creme, le blanc sur marron et le lilas sur noir; la qualite en est magnifique et un assortiment complet dans tous les genres depuis 3 fr 90 le mètre jusqu'à 7 et 8 francs. N'achetez absolument que les *foulards garantis ne tachant pas à l'eau*, comme ceux de la Compagnie des Indes dont MM. Roullier frères sont les directeurs, et qui les importe de l'Inde. Demandez la collection d'échantillons, on s'empressera de vous l'envoyer gratis et franco, avec prière de la renvoyer immédiatement après choix fait.

***

MODÈLES D'ENLUMINURE

Un grand nombre de nos lectrices, après avoir fait emplette de la nouvelle *Messe à enluminer* éditée par Bouasse-Lebel, se sont trouvées dans l'embarras, ne sachant quel genre de coloris pourrait s'approprier à cette ornementation pleine de fantaisie, dont la nouveauté même les déroutait.

Pour leur en donner une idee, la maison Bouasse-Lebel s'est de nouveau adressée aux artistes dessinateurs du livre, et elle vient de faire etablir des modèles coloriés à la main de toutes les pages, qu'elle consent à céder à prix coûtant à nos lectrices, soit 2 francs le feuillet de quatre pages qui se suivent, à leur choix. — Bouasse-Lebel, 29, rue Saint-Sulpice, à Paris.

***

La vogue considérable, qui depuis un an s'attache aux soieries, est justifiée par la beauté des tissus fabriqués à Lyon. Les importantes nouveautés créées depuis quelques mois par les fabricants de cette ville ont excité l'admiration des femmes élégantes de tous pays. En effet, rien n'habille mieux que la soie, et trop longtemps on avait eu recours à des tissus aussi chers et n'ayant pas les mêmes qualités.

Cette saison, les *damas* illustrés et les *satins*

brochés ont été adoptés pour toutes les toilettes parées; leur succès a été très grand. Aux premiers beaux jours, les *soieries lyonnaises* fournissent de nouvelles séries : en taffetas glacés, en failles et satins légers coupés de taffetas. Il y a aussi les *bengalines*, dont la vogue est immense et dont toutes les femmes veulent avoir plusieurs toilettes.

Bien remarquer surtout qu'il faut exiger les véritables *soieries de Lyon*, car celles fabriquées à l'étranger n'ont ni le même éclat, ni les mêmes teintes, ni la même souplesse.

La vogue s'attache aux beaux tissus et non aux imitations.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES n° 4831

Toilettes et modes de Mlle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

Costumes d'enfants de Mme Taskin, rue de la Michodière, 2.

Première figure. — Collet Renaissance pour petite fille; les deux volants superposés qui couvrent l'empiècement sont bordés de deux rangs de petits galons d'or; col rabattu orné de galons. (Voir la planche de patrons).

Deuxième figure. — Costume en lainage à rayures en biais. Jupe plate devant et à plis très fournis derrière; sur l'ourlet, on fait un nombre infini de piqûres. Corsage ouvert de côté, légèrement drapé sur l'épaule; basque rapportée ornée de piqûres; manche à parement simulé par plusieurs rangs de piqûres (1). — Chapeau de crin noir, à grande passe ajourée et calotte basse, orné d'une guirlande d'orchidées variées, avec feuillage et brindilles de fougère.

Troisième figure. — Robe en voile rose ancien, ornée, dans le bas, d'un volant Trianon en tulle brodé; les plis de ce volant sont retenus sous un nœud de ruban dont le bout remonte sur toute la longueur de la jupe jusque dans la ceinture. Corsage à taille ronde, l'encolure un peu dégagée, avec collerette Lamballe, en tulle brodé, retombant en jabot coquillé; des rubans, partant de l'emmanchure, sont réunis par un nœud à la pointe du corsage; manche un peu drapée dans la couture intérieure en deux groupes de plis, l'un formant jockey, l'autre parement (2). — Chapeau de dentelle bise à bords très relevés et gondolés; le revers doublé d'un tulle plissé; dessus, touffes de barbeaux crème.

Quatrième figure. — Robe en lainage pour fillette. Jupe montée à la taille par un double capoté; corsage drapé sur les épaules et à l'emmanchure, les plis se rapprochant dans le bas du gilet, orné de broderies disposées en bandes; col droit brodé; manche à haut poignet brodé en long; épaulettes tuyautées (3).

Cinquième figure. — Mantelet en ottoman, avec devant plissé en dentelle formant les pans du mantelet; dos court et basque en dentelle. (Voir la planche de patrons.) — Capote sans brides, en dentelle d'or, avec grosses perles ambre; gerbe de quarantaines brunes étendue sur le fond de la calotte et faisant aigrette devant.

Sixième figure. — Jupe, en tissu pompadour, découpée à dents sur une sous-jupe de velours; corsage plissé sur les épaules, les côtés formant une longue basque en pointe; demi-ceinture abattue devant; col Médicis roulé; manche plissée dans le haut, à plis dégradés simulant un jockey sur lequel retombe un grand effilé de perles; les pointes du bas de la jupe et de la basque sont bordées aussi d'une frange de perles; trois rangs d'effilés tombent en cascade sur la chemisette plissée. (Voir la planche de patrons.) — Capote de tulle noir avec feuilles de perles en bordure; petite couronne de roses et crête coquillée en tulle; devant, petit bouquet de roses et tulle drapé.

Septième figure. — Robe d'enfant, corsage froncé dans un empiècement en drap découpé rouge, posé sur un fond de drap blanc; petit froncé rouge autour du cou; les fronces du corsage, devant et dans le dos, sont ramassées à la taille où elles forment pointe; manche froncée très légèrement dans une manchette pareille à l'empiècement; une cordelière de laine est posée sur les fronces de la jupe; au-dessus de l'ourlet, entre-deux de drap découpé appliqué sur une bande de drap blanc. (Voir la planche de patrons.)

Huitième figure. — Camail, en drap mastic, monté en formant bouillonné, s'allongeant sur les épaules au bas d'un empiècement rond brodé, col Médicis à coins brisés. — Capote en passementerie d'or, dentelée au bord; guirlande de petites bruyères roses posée un peu en arrière.

MODÈLE COLORIÉ

Bandeau Renaissance, pour ameublement, tapisserie.

CARTONNAGE

Coupe, complément (deux feuillets). — Faire bien attention, en découpant les diverses pièces de la coupe, à ne pas égarer les parties contenant les lettres et indications qui doivent guider et faciliter, par les points de repère, l'assemblage de toutes les parties.

CINQUIÈME ALBUM

Chimère, point mosaïque. — M. C. enlacés. — Bordure point à la croix. — Poche porte-lettres. — Céline. — Pale, tapisserie à fils tirés. — Vide-poche. — P. G. enlacés avec guirlande. — Suzanne. — Panier Marie-Antoinette. — Entre-deux, guipure Richelieu. — Bande moquette mosaïque. — Petite garniture guipure Richelieu. — Cécile. — Entre-deux. — P. E. enlacés. — Dessus de piano ou de table. — M. R. enlacés. — Nelly. — E. B. enlacés. — Têtière en étamine. — Toilette de bal. — Toilette de réunion. — Petite garniture. — R. G. enlacés. — Angle en toile écrue. — Robe au crochet pour baby. — Têtière en tulle brodé.

FEUILLE V

1er côté

Mantelet, cinquième toilette. Corsage, robe d'enfant, septième toilette.	Gravure n° 4831.

2e côté

Corsage-Habit, sixième toilette. Collet, petite fille, première toilette.	Gravure n° 4831.

(1, 2 et 3) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle verte recevront ce patron le 16 mai.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



1er Mai 1891.

Modes de Paris

Journal d[...]

Toilettes de Melle THIRION, Boul.d St Michel, 47 — Costumes d'enfants de Mme TASKIN, 2, rue de la Mich[...]
Parfumerie de la Mon GUERLAIN, 15, rue de la [...]



s Demoiselles

Rue Vivienne. 48.

dière _ Corsets de Mme EMMA GUELLE, 3, Place du Théâtre Français _ Etoffes en Foulard de la Cie DES INDES, 27, r. du 4 Septembre
Paix _ Chaussures de la Mon KAHN, 55, rue Montorgueil.



LES POÈTES DE LA RENAISSANCE

(SUITE ET FIN)

Il est impossible de séparer Clément Marot de ses protecteurs François Ier et Marguerite de Navarre, de Marguerite surtout, qui fut si longtemps sa Providence.

La Marguerite des Marguerites, la quatrième Grâce, la dixième Muse, comme l'appelaient ses contemporains, a beaucoup écrit. Son style porte l'empreinte de cette hâtive fécondité et aussi de la licence de l'époque, ce qui est grand dommage, car le fond des idées et des sentiments est toujours moral, sinon au point de vue rigoureusement catholique, du moins au point de vue mondain.

Marguerite, de deux ans plus âgée que son frère, avait pour lui une tendresse aveugle et le plus entier dévouement.

Veuve du duc d'Alençon, elle épousa, en secondes noces, le roi de Navarre, et fut ainsi la grand'mère de Henry IV, qui dut peut-être à cette filiation d'avoir été *le prince le mieux disant* de son époque.

L'*Heptaméron*, la plus célèbre des œuvres de Marguerite de Navarre, est en prose. Ses poésies furent réunies en 1547, sous le titre : *les Marguerites de la Marguerite des princesses, Très Illustre Royne de Navarre*, par Jean de la Haye, un des hommes de lettres attachés à sa personne, avec la charge de valet de chambre.

Presque toutes sont inspirées par des sujets religieux ou se rapportent à François Ier. L'une des plus touchantes a été écrite après la mort de sa fille aînée, la princesse Charlotte. Mais la versification en est très incorrecte.

Le Miroir de l'âme pécheresse, paraphrase du psaume L, *Cor mundum*, a une bien plus grande valeur littéraire. C'est un poème assez long en vers de dix syllabes. Voici les premiers :

Si vous lisez cette œuvre toute entière
Arrêtez-vous sans plus à la matière,
En excusant le rythme et le langage,
Voyant que c'est d'une femme l'ouvrage,
Qui n'a en soy science ne sçavoir
Fors un désir, que chacun puisse voir
Que faict (1) le don de Dieu, le Créateur,
Quand il lui plaist de justifier un cœur.

Malgré ce début si humblement chrétien, le miroir de l'âme pécheresse fut incriminé par le curé de Saint-André-des-Arts, pour avoir paru sans nom d'auteur et sans l'autorisation de la Faculté de théologie. Marguerite se fit connaître, et la Sorbonne ne condamna pas l'ouvrage. Il resta néanmoins

(1) Ce que fait.

fort supect d'hérésie aux yeux des catholiques zélés, qui lui reprochaient de ne parler ni de l'intercession des saints, ni du Purgatoire.

La protection dont la princesse couvrait les novateurs et les sceptiques, lui valut d'être grandement soupçonnée de pactiser avec la réforme. Ses mœurs ne furent pas mieux jugées que sa foi. Il a fallu les consciencieuses et patientes recherches des critiques contemporains pour réhabiliter sa mémoire et nous montrer la reine Marguerite sous son véritable jour de femme supérieurement bonne et intelligente, mais trop vivement séduite par la passion de tout connaître et de tout savoir, qui est l'éternelle tentation des filles d'Eve.

Cette passion de « sçavoir » qui faisait dire à Briçonnet, l'évêque de Meaux, que si la sœur du roi connaissait un docteur enseignant tout ce qu'il est possible d'apprendre, elle « y courrait comme au feu », lui coûta la vie. Elle prit froid au mois de décembre 1549, en voulant observer une planète, et succomba peu de jours après. Depuis la mort de son frère, la princesse était devenue excessivement pieuse. Elle mourut en embrassant un crucifix, après avoir reçu l'extrême-onction et témoigné un vif regret de ses erreurs; protestant qu'elle avait toujours gardé la foi catholique, et n'avait protégé les réformés que par un sentiment de compassion.

En définitive, pour juger équitablement la reine de Navarre, il faut se rappeler, que vivant depuis son enfance dans une atmosphère d'adulations et d'hommages, elle était autorisée à se croire au-dessus des simples mortelles et à penser ce que devait dire avec tant de hardiesse deux cents ans plus tard, la duchesse du Maine : « Nous autres demi-dieux ». Il faut également tenir compte de l'époque si hésitante, si troublée, si païenne à laquelle elle vivait et dont elle subissait fatalement l'influence.

Une de ses œuvres les plus réussies au point de vue de l'intérêt et de la composition, est un petit poème mythologique : *L'histoire des Satyres et Nymphes de Diane.*

Beaucoup des poésies de « Madame Marguerite » ont été publiées pour la première fois en 1817, par Champollion-Figeac, entre autres une « chanson » qui est une véritable prière. Elle fut composée en semaine sainte pendant une grave maladie de François Ier.

Las! Celuy que vous amés tant
Est détenu par maladye
Qui rend son peuple mal content
Et moy envers vous si hardye,
Que j'obtiendray quoy que l'on dye
Pour luy très parfaite santé.

. . . .

Par Jésus-Christ nostre Sauveur
En ce temps de sa mort cruelle
Seigneur j'attends vostre faveur,
Pour en ouyr bonne nouvelle,
J'en suis loing dont j'ay douleur telle
Que nul ne la peut estimer...

Les œuvres de François Ier furent plus vite et plus complètement oubliées que celles de sa sœur. A la fin du XVIe siècle, on ne connaissait guère de lui que les deux vers gravés, dit-on, avec le diamant de sa bague, sur les vitres du château de Chambord, en un jour de dépit :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie.

Les poésies du roi chevalier restèrent ensevelies dans la poussière des bibliothèques jusqu'à ce que Sainte-Beuve, Nisard, Charles Nodier, Saint-Marc Girardin, eussent remis en lumière cette étrange époque si radieuse et si sombre de la Renaissance.

Champollion-Figeac publia pour la première fois les œuvres et lettres de François Ier, parmi lesquelles s'en trouvaient plusieurs de la reine de Navarre.

Certes, ni l'un ni l'autre n'ont l'envergure de nos grands poètes; mais Clément Marot ne connut pas davantage ces sublimes coups d'ailes qui

Tracent dans l'air un cercle éblouissant,

et entraînent l'âme vers l'infini. Le temps n'était pas à ces merveilleuses envolées, et le dédaigneux oubli de Boileau, dans sa rapide histoire de la poésie française, est à tous égards incompréhensible.

François Ier et Marguerite devaient figurer à côté de Marot dans l'art poétique, au moins comme ses inspirateurs; car, sans leur protection et leurs subsides, le poète n'aurait pas écrit ces fines épîtres et ces jolis rondeaux qui lui ont valu l'immortalité.

Le petit-neveu du duc d'Orléans avait de race beaucoup de facilité pour s'exprimer en vers, et généralement une grande élégance d'expressions. Il ne lui a peut-être manqué que l'obligation de « *limer quelque peu* » ses œuvres pour les rendre parfaites.

Les poésies de François Ier ont naturellement les défauts du temps. Le style est souvent emphatique, obscurci par d'interminables allégories. Les sentiments sont alambiqués et l'esprit s'y montre plus que le cœur. Cependant il y a de l'émotion dans le récit de la bataille de Pavie, adressé « à une chère absente ».

Il raconte d'abord le succès des premiers engagements qui l'a *rempli de trop heureuse joie*, puis la panique de ses *meschants soldats.*

Entre eulx, nul autre debat que d'échapper au
[plus vite.

Entouré de morts et de blessés, le roi Cheva-

lier est presque seul en face des ennemis qui lui crient de se rendre.

Couvert de sang, il se résigne enfin à rendre son épée au vice-roi, qui lui aussi s'est jeté dans la mêlée.

O! quel regret je soutins à celle heure,
Quand je congneus (connus) plus ne faire demeure
Avecques moi, la tout doulce espérance
De mes amis, retourner veoir en France.

Pendant son séjour à Milan, François Ier écrivit un petit poème, que Michelet suppose avoir été retouché par Clément Marot. Le roi captif appelle à lui les Nymphes des fleuves de la France, contre cette belle Italie qui lui sert de prison.

La chanson : *Où êtes vous allées mes belles Amourettes?* est tout entière l'œuvre du royal poète, même la musique, dit-on.

Dans un ordre d'idées autrement grave, est la *Ballade envoyée à la royne de Navarre* pour ses étrennes. Cette ballade accompagnait un crucifix.

C'est vous Seigneur, pendant en ceste croix,
Qui montrez, bien que cloué et lyé,
Vous commandez aux princes et aux rois,
L'humble haulsant (très haut), le fier humilié,
Et je (moi) ton serf, Seigneur, t'ay supplié;
Tu m'as ouy, selon mon seur (sûr) espoir,
En me donnant, ne m'ayant oublyé,
Conqueste, enffans, et deffence et pouvoir.
. . . .
Louange à toy, o infiny donneur,
Mon seul salut et mon certain sçavoir!
Tu m'as donné, dont je te rends l'honneur,
Conqueste, enffans et deffence et pouvoir.

Il faut rattacher à l'école de Marot : La Borderie et Charles Fontaine, que le favori de François Ier appelle « ses disciples gentiz ». Ils le défendirent très vaillamment des attaques de la Pléiade, et surtout de celles du curé de Beauvais, François Sagon, qui fut avec Charles de la Huetterie un des ennemis les plus acharnés du poète.

Les disciples et amys de Marot publièrent *contre Sagon, la Huetterie et leurs adhérentz*, des satires d'une grossièreté et d'une violence inouïes. Marot avait donné l'exemple. Seulement, comme s'il eût dédaigné de s'abaisser à de tels ennemis, il met en scène son valet Frippelipes.

Dans cet âpre combat, la langue des rustres avait remplacé celle des dieux, et nous ne retrouvons plus la fine et mordante pointe gauloise, que sous la plume de Victor Brodeau, le favori de Marot, qui l'appelait « son fils », et lui obtint une place auprès du roi.

Brodeau mourut très jeune, en plein triomphe littéraire. Mais tout passe en ce monde, et bien peu de ces chants, qui faisaient alors « grand merveille », sont arrivés jusqu'à nous; encore le plus célèbre de tous a-t-il été longtemps attribué à Marot. C'est une critique, assez innocente d'ailleurs, des moines mendiants. Les grands seigneurs et les belles dames de la Cour de François Ier, qui ne pratiquaient guère les vertus monastiques, aimaient fort à entendre railler ces hommes, à la robe de bure, dont la vie était si différente de la leur.

Charles Nodier place auprès de Clément Marot un autre valet de la reine de Navarre, Bonaventure des Périers; il lui est cependant bien inférieur. Des Périers, qui fut un prosateur remarquable et l'un des plus habiles grammairiens de son temps, manque de souffle poétique; ce n'est qu'un élégant et correct rimeur. Sa vie fut aussi agitée que celle de Marot; comme lui il était en relations avec plusieurs réformés, et par conséquent fort suspect aux catholiques zélés. Son ouvrage *le Cymbalum mundi* ou *Clochette du monde*, acheva de le perdre. La Faculté de théologie, tout en reconnaissant que le livre ne contenait rien d'absolument contraire à la foi, l'interdit comme pernicieux, et le Parlement de Paris le fit saisir.

Des Périers finit, lui aussi, par mécontenter la reine Marguerite, qui lui retira sa protection; il tomba dans la misère, devint fou et se tua, dit-on, mais ceci n'est pas certain.

Au XVIe siècle, la licence des mœurs et des pensées était si grande, que même le caractère sacerdotal n'arrêtait pas toujours la hardiesse des plumes. Ainsi, l'aumônier de Henry II, Melin de Saint-Gelais, poussait le « badinage » de Marot jusqu'à l'irrévérence.

Comme beaucoup de gentilshommes de son temps, Saint-Gelais avait reçu une éducation très complète. Envoyé en Italie pour la terminer, il y prit le goût des poésies frivoles. Cela ne l'empêcha pas d'entrer dans les ordres, et François Ier, qui l'aimait beaucoup, lui donna l charge d'aumônier du Dauphin.

Saint-Gelais passe pour avoir rapporté d'Italie le sonnet si cher à Boileau, jadis le triomphe de nos vieux troubabours, et qui était complètement oublié depuis le XIIIe siècle. Mais la vieille sève gauloise était épuisée, les poètes d'alors ne croyaient plus à ce qui avait fait vibrer l'âme de leurs ancêtres, et suivant le conseil de Joachim du Bellay, Ronsard et ses émules furent « chercher en ces vieulx Grecs et Latins une forme de poésie beaucoup plus exquise ».

Ce fut une véritable révolution. Du Bellay en donna le signal, mais il eut bientôt un chef et un maître dans Pierre de Ronsard.

Ce gentilhomme-poète, loin de tout brouiller, comme devait l'en accuser Boileau, rendit au contraire un grand service à la poésie. Grâce à lui, la langue fit un immense pas en avant

et il fut le hardi pionnier de ce chemin encore embroussaillé qui devait conduire Malherbe et Boileau à l'immortalité.

Sans doute il manqua de mesure, et sa réforme fut excessive. Mais la perfection n'existe pour aucune œuvre humaine; et nous devons reconnaître que Ronsard, en donnant au rythme des formes inconnues jusqu'à lui, en proscrivant l'hiatus et le parler commun, fit faire un grand progrès à l'harmonie et à l'élégance de notre poésie nationale, qui devait s'épanouir dans toute sa splendeur sous le Roi-Soleil.

Ronsard est né au château de la Poissonnière, dans le Vendômois, le 11 septembre 1524.

A neuf ans, son père le mit au collège de Navarre. Mais les Grecs et les Latins qu'il devait « si fort aimer », n'avaient alors, pour le petit écolier, aucune séduction. L'année suivante, Pierre de Ronsard avait quitté le collège pour entrer en qualité de page chez le troisième fils de François Ier, le duc Charles d'Orléans. Il n'y resta pas longtemps. Lorsque Jacques Stuart vint en France pour épouser Marie de Lorraine, le jeune page lui plut tellement qu'il voulut l'emmener avec lui.

Ronsard passa trois ans en Ecosse ou en Angleterre; puis il fut envoyé par le duc d'Orléans en mission dans les Flandres et fit ensuite partie de l'escorte qui accompagna Lazare de Baïf à la diète de Spire. Ce voyage eut une grande importance sur l'avenir littéraire du jeune homme. C'est par son intimité avec Antoine de Baïf, le fils de l'ambassadeur, qu'il eut l'occasion de connaître le célèbre helléniste Daurat.

Ronsard suivit aussi en Piémont le capitaine Langey du Bellay. Mais bientôt une surdité presque complète survenue après une grave maladie, obligea le jeune homme à renoncer à cette vie brillante.

Il avait alors vingt ans. Trouvant, dit son biographe Claude Binet, qu'à « la Cour il vaut mieux être muet que sourd », il résolut de vivre dans la retraite et d'acquérir par l'étude, la gloire dont il avoue être « si glouton ».

Avec l'ardente résolution des hommes de cette époque, il se mit au travail sous la direction de Jean Dausat, professeur de son ami de Baïf.

Ronsard « ayant été nourri jeune à la Cour et « dans l'habitude de veiller, demeurait à l'étude « sur les livres jusqu'à deux ou trois heures « après minuit ». Cinq ans d'une vie aussi studieuse avec un tel maître, l'armèrent de toutes pièces pour *la défense et illustration de la langue française*, dont le programme allait être bientôt publié comme une déclaration de guerre par son ami et condisciple Joachim du Bellay.

La première œuvre de l'ancien page de Charles d'Orléans fut une adaptation du Plutus d'Aristophane. Elle eut l'honneur d'une représentation publique dans ce collège de Coqueret, où il était venu demander au travail la consolation de sa précoce infirmité. Malgré le grand succès de sa comédie, Ronsard abandonna la voie théâtrale pour l'imitation du grand lyrique Pindare, qui lui inspirait une admiration sans bornes.

Les premières odes publiées en 1549 excitèrent un véritable enthousiasme. Les juges des jeux floraux de Toulouse envoyèrent au poète une Minerve en argent massif, au lieu de la fleur traditionnelle.

Les dames et les grands seigneurs redisaient à l'envi ces chants si nouveaux dans leurs formes et dans leurs pensées, au grand mécontentement de Melin de Saint-Gelais, lequel, « par jalousie, « dégoustait le roi Henry de la lecture de ce « jeune poète et, par un privilège de son âge, en « fut quelque temps creu. »

Mais il dépassa la mesure en parodiant un soir, devant toute la cour, quelques-unes de ces odes dont le succès lui faisait ombrage. Jamais il n'avait été plus en verve, et l'émule de Pindare aurait peut-être succombé sous le ridicule si la sœur de Henry II, Madame Marguerite, n'avait arraché le livre à l'implacable railleur et réhabilité les œuvres de Ronsard en les lisant à son tour.

La voix était probablement charmante, la lectrice était princesse; on admira au lieu de rire, et cette admiration suivit l'heureux poète jusqu'à sa tombe. Le nom de Marguerite portait bonheur aux disciples d'Apollon.

Ronsard prétendait que la poésie lyrique peut traiter n'importe quel sujet; il célèbre donc tous les évènements, tous les personnages de son temps, et il faut avouer que, si la plupart des odes n'ont pas la valeur qu'on leur attribuait alors, bien peu méritent les sanglantes railleries dont les accablèrent Malherbe et Boileau.

Le talent, nous pourrions dire le génie, du poète si décrié au XVIIe siècle, éclate surtout dans les petites odes imitées d'Horace ou d'Anacréon. Elles s'adaptent mieux à notre caractère national, et la verve gauloise s'y retrouve sous l'imitation grecque ou latine.

Ronsard a composé également des élégies, des églogues, des hymnes, des sonnets qu'il a réunis, en 1567, sous différents titres. L'ensemble le plus intéressant s'appelle *Les Amours*; il est partagé en trois parties et est dédié à trois femmes : Cassandre, Marie et Hélène.

C'est à Cassandre, une jolie personne de Blois, que sont adressés ces vers charmants que tout le monde connaît :

Mignonne, allons voir si la rose,
Qui ce matin avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu cette vesprée (soirée)
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vostre pareil.

Le sonnet à Hélène a une note particulièrement originale :

Quand vous serez bien vieille, au soir à la chandelle,
Assise auprès du feu, devisant et filant,
Direz, chantant mes vers et vous esmerveillant,
Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle.
Lors vous n'aurez suivante oyant telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,
Qui, au bruit de mon nom ne s'aille réveillant,
Bénissant votre nom de louange immortelle.
Je seray sous la terre et phantôme sans os,
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos.
Vous serez au foyer une vieille accroupie,
Regrettant mon amour et votre fier dédain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain,
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

Dans la troisième partie, il y a une foule d'œuvres délicates et charmantes.

Est-il rien de plus simplement ému, de plus moderne que ces quelques vers sur la mort de Marie :

Comme on voit sur la branche au mois de mai la [rose,
En sa belle jeunesse, en sa première fleur,
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,
Quand l'aube de ces pleurs au point du jour l'arrose,
La grâce dans sa feuille et l'amour se repose,
Embaumant les jardins et les arbres d'odeur.
Mais battue ou de pluie, ou d'excessive ardeur,
Languissante elle meurt, feuille à feuille, déclose...

Ronsard travaillait beaucoup ; il venait rarement à la cour et passait presque tout son temps au prieuré de Côme-lez-Tours ou à l'abbaye de Bellozane, que lui avaient donnés Henri II et Charles IX.

Dans sa *Response à quelque ministre*, le chef de la Pléiade nous initie à cette existence d'honnête homme et même de bon chrétien qui fut la sienne, malgré le paganisme littéraire où l'entraînait son admiration pour les Grecs et les Latins :

M'esveillant au matin, avant que faire rien,
J'invoque l'Eternel, le Père de tout bien,
Le priant humblement de me donner sa grâce,
Et que le jour naissant sans l'offenser se passe.

. . . .

Quatre ou cinq heures seul, je m'arreste enfermé
Puis sentant mon esprit de trop lire assommé,
J'abandonne mon livre et m'en vais à l'église.
Au retour, pour plaisir, une heure je devise ;
De là je viens dîner, faisant sobre repas,
Je rends grâces à Dieu, au reste je m'esbas.

. . . .

Je dy le mot pour rire et à la vérité
Je ne loge chez moy trop de sévérité.

. . . .

Puis quand la nuict brunette a rangé les estoiles,
Encourtinant le ciel et la terre de voiles,
Sans soucy je me couche et là levant les yeux,
Et la bouche et le cœur vers la voulte des cieux,
Je fais mon oraison, priant la bonté haute
De vouloir pardonner doucement à ma faute.

Les dernières années de la vie de Ronsard furent remplies par la revision de ses œuvres et la composition de la *Franciade*. Les quatre premiers chants de cette pâle imitation de l'Énéide eurent peu de succès malgré la grande admiration qu'inspirait le poète, et l'œuvre resta inachevée.

Après la mort de Charles IX, Ronsard quitta définitivement la cour où depuis longtemps, il ne venait plus que sur les instances du roi.

Comme ses ancêtres, Charles IX aimait la poésie et les poètes ; lui-même faisait de très jolis vers ; le dixain suivant, adressé à Ronsard, en est une preuve :

Tous deux également nous portons des couronnes.
Mais Roy je les reçois, poète tu les donnes.
Ton esprit enflammé d'une céleste ardeur,
Eclate par toi-même et moy par ma grandeur.
Si du côté des dieux je cherche l'avantage,
Ronsard est leur mignon et je suis leur image.
Ta lyre qui ravit par de si doux accords,
T'asservit les esprits dont je n'ai que les corps.
Elle t'en rend le maître et te sçait introduire
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.

Le 29 décembre 1585, le grand poète de la Renaissance s'éteignait à son prieuré de Cosme, dans tout l'éclat d'une renommée encore incontestée.

Quelques semaines plus tard, un service solennel fut célébré pour lui dans la chapelle du collège de Boncourt (1), au milieu d'une affluence tellement considérable que le cardinal de Bourbon et plusieurs autres princes et seigneurs furent obligés de s'en retourner n'ayant pu fendre la presse. A l'issue de la cérémonie, le futur cardinal du Perron prononça l'oraison funèbre ; puis on déclama une églogue de Claude Binet en l'honneur du poète.

De la glorieuse et brillante Pléiade, il ne restait plus alors que Daurat, Ponthus de Thyard et Antoine de Baïf. Du Bellay avait disparu le premier, emporté en 1565 par une apoplexie. Ses jolis vers lui avaient valu le surnom d'Ovide français.

Etienne Jodelle, dont nous parlerons dans notre étude sur le théâtre au XVIe siècle, était mort presque de faim en 1572.

Cinq ans plus tard, Remy Belleau, que Ronsard appelait « le peintre de la nature » et Pasquier, « l'Anacréon de son siècle », était frappé à son tour. Son œuvre la plus célèbre est intitulée : *Les Amours et nouveaux eschanges des pierres précieuses, vertus et propriétés d'icelles.*

Amadys Jamyn est parfois cité dans la Pléiade au lieu de Ponthus de Thyard. Ce poète, originaire de la Champagne, fut le protégé de Ronsard, qui lui obtint de Charles IX une place de

(1) Aujourd'hui une dépendance de l'Ecole polytechnique.

secrétaire de la Chambre. Presque toutes ses œuvres sont dédiées au roi. La plus curieuse est un poème sur la chasse.

A peu près à la même époque, parut un ouvage similaire : *La Vénerie*, d'un gentilhomme poitevin, Jacques du Fouilloux. Il est également dédié au roi et fait encore autorité chez les disciples de Saint-Hubert.

Parmi les favoris de Charles IX, il faut citer aussi un poète originaire de la Marche, Rolland Betolaud. Il y avait alors un grand courant poétique en province, et il ne serait pas sans intérêt d'étudier Jean Bouchet, le procureur de Poitiers, François Habert, d'Issoudun, Jean Parmentier, un chantre de la mer, et enfin plusieurs femmes dont la plus célèbre est Louise Labé, que ses contemporains avaient surnommée la belle Cordière.

Le père de Louise Labé était fort riche, aussi reçut-elle une éducation très complète. Elle parlait à merveille l'italien, l'espagnol et le latin, savait « jouer du luth, chanter, baller (danser) et peindre avec l'aiguille». Entraînée par une imagination ardente, la jeune fille s'enfuit, à seize ans, de la maison paternelle et, sous un costume d'homme, prit part au siège de Perpignan (1542), rêvant la gloire de Bradamante et de Marphise. Elle y trouva sans doute le roman qui fut la source de son inspiration poétique ; mais aucun biographe n'a révélé le nom du héros auquel sont adressés les élégies et les sonnets de la jolie guerrière. Treize ans après son aventureuse expédition, elle épousa un riche cordier, Aymon Perrin. Etait-ce la fin d'un rêve ou sa réalisation? Nul ne le sait ; mais il est certain qu'elle n'écrivit plus. Sa maison était un centre où se retrouvaient les lettrés et aussi les femmes les plus honorables de Lyon, ce qui rend très problématiques les violentes et graves accusations portées, par certains écrivains, contre la Sapho lyonnaise.

Plus heureuses, les dames des Roches ont laissé une réputation incontestée. Semblables de taille, de figure et de caractère, la mère et la fille confondaient leurs œuvres, n'ayant à elles deux qu'un esprit et qu'un cœur. La Providence leur épargna de connaître les brisements de l'inévitable séparation. Elles furent emportées le même jour par l'épidémie qui ravagea Poitiers en 1587.

Le XVIe siècle est sur son déclin. Avant qu'il ne s'achève, une autre école aura remplacé celle de Ronsard, et le grand poète que fêtaient les rois, dont le nom retentissait jusqu'aux extrémités de l'Europe, sera l'objet d'implacables critiques. Ainsi va la gloire humaine, aussi passagère que les roses !

Entre les ouvriers de la dernière heure de ce siècle de transition, que nous appelons la Renaissance, et les premiers poètes du XVIIe siècle, il y a une infinité de rapprochements, de liens étroits. Nous étudierons donc ensemble ce couchant et cette aurore, qui nous ont préparé ce jour incomparablement radieux : le siècle de Louis XIV.

JACQUES DE LA FAYE.

BIBLIOGRAPHIE

OBÉISSANCE

PAR Mme DU CAMPFRANC

—

Ce roman très dramatique, tout à fait sensationnel, bourré d'événements, où une jeune Bretonne imprudente se laisse prendre au charme fallacieux d'un faux prince, qui n'est qu'un voleur, manque un peu trop de la simplicité que nous admirons dans *Lora*. Il est aussi moins original; nous croyons avoir déjà rencontré le prince Wladimir Zinesko, son génie malfaisant Paul Véline, ce fidèle amoureux le docteur Conan Ploël, et même le cadre pittoresque du Prieuré, battu par la mer; mais l'alliance des émotions violentes et d'une morale irréprochable est assez rare pour que l'on doive indiquer aux lectrices qui aiment à frémir, à pleurer, à rester suspendues au vertigineux attrait d'un mystère, l'*Obéissance* de Mme du Campfranc (1).

UNE PUPILLE GÊNANTE

PAR ROGER DOMBRE

—

M. Roger Dombre est, à n'en pas douter, une jeune fille, — très jeune, si jeunesse est synonyme d'élan, de fougue et d'inexpérience, une impétueuse, une méridionale, une naïve. Elle nous raconte avec verve l'histoire de certaine petite personne élevée à faire horreur, qui,

(1) *Obéissance*, par Mme du Campfranc. Librairie Blériot, 55, quai des Grands-Augustins. 1 vol., 3 fr.

après avoir failli devenir athée au contact d'un tuteur qui pense trop librement sur toutes choses, finit par épouser un jeune homme assez pieux pour entreprendre comme action de grâces, l'escalade de Notre-Dame de la Garde, pieds nus et le rosaire aux doigts. Un peu d'exagération partout, le mors aux dents d'un bout à l'autre.

Roger Dombre, qui a écrit jusqu'ici de jolies choses pour les enfants, n'a pas encore suffisamment appris l'art des nuances et des transitions (1).

LA RESSUSCITÉE DE COLOGNE

PAR ANTONIN RONDELET

—

La Ressuscitée de Cologne est le titre de la première des nouvelles dont M. Antonin Rondelet a formé un recueil excellent par le fond et par la forme. Tout au plus pourrait-on, en notre temps où la théorie de l'art pour l'art triomphe avec exagération, reprocher à quelques-uns de ces récits de laisser un peu trop apparaître le bout de l'oreille d'une leçon.

Mais qui ne pardonnerait ce défaut à un éminent professeur, à un vieillard qui, après avoir écrit des ouvrages de philosophie et d'économie politique, entre pour finir, au rebours de tant d'autres, dans le domaine de l'imagination ? D'ailleurs, il y a des leçons amusantes; on le verra bien en parcourant le volume si varié où M. Rondelet a mis un peu de tout : des histoires de revenants, des histoires de voleurs, des souvenirs de jeunesse, des choses très délicates, très tendres, comme *l'Aveugle volontaire* et *Un Drame en omnibus*. Nous vous signalons tout spécialement ces deux petits romans, où son touchées délicatement de très hautes questions (1).

TH. BENTZON.

(1) *Une Pupille gênante*, par Roger Dombre. — Librairie Blériot, 55, quai des Grands-Augustins.

(1) *La Ressuscitée de Cologne*, par Antonin Rondelet. — Librairie Blériot, 55, quai des Grands-Augustins.

LA FEUILLERAIE

(SUITE)



NELLY sentit un baume sur sa blessure. Mais à mesure qu'elle retrouvait la force de penser, une nouvelle douleur naissait en elle. Quand la sœur insista pour qu'elle prît le peu de nourriture qu'on lui apportait, ajoutant qu'elle avait besoin de ses forces, cette souffrance se fit jour.

— Besoin de mes forces ! Ah! chère sœur, plût au ciel que quelqu'un en eût besoin ici-bas !

Sœur Jeanne comprit ce que le sentiment de son isolement avait de cruel.

— Et croyez-vous donc que parce qu'une tâche vous est ôtée, vous n'en aurez plus jamais d'autre à remplir ici-bas? dit-elle d'un ton affectueux, plongeant dans les yeux de Nelly son doux regard tranquille.

La jeune fille tressaillit.

— Ah ! ma sœur, pensez-vous que Dieu m'appelle à le servir comme vous ! Avoir des sœurs, des liens et des devoirs, ce me serait si doux maintenant !

Sœur Jeanne secoua la tête avec une ombre de sourire :

— Maintenant, oui; hier vous n'y songiez pas, et vous n'y penserez pas demain, parce que ce n'est pas votre voie et que vous n'êtes en ce moment sensible qu'au lien religieux qui vous paraît très doux.

— Alors, quelle tâche puis-je avoir en ce monde?

— Oh! soyez tranquille, mon enfant, Dieu nous en donne toujours, et il vous suffit d'être prête... Prenez ce bouillon, Nelly, il le faut. Beaucoup de soins vous incombent et, dès demain sans doute, on viendra vous parler d'affaires.

Nelly tressaillit, se redressa soudain, et, prenant la tasse des mains de la religieuse, en but le contenu avec une sorte de résolution.

— C'est vrai, dit-elle, je n'y avais pas pensé... Que vont devenir les ouvriers de la fabrique ?

— Les mesures à prendre dépendront des

dispositions de M. de Sommerives. Les connaissez-vous ?

Sœur Jeanne s'était secrètement réjouie d'avoir trouvé un sujet qui arrachât Nelly à son accablement ; mais elle fut presque effrayée en voyant l'expression inquiète de son regard.

— Les dispositions de mon oncle ! Il avait fait un testament, mais...

— Vous en saviez le contenu ?

— Je savais seulement qu'avec l'approbation de son neveu, il pourvoyait à mes besoins... J'avais pensé qu'il me laisserait la fabrique pour que j'y fasse continuer son œuvre...

— Eh ! bien, tout sera réparé, en ce cas. Les assurances vous permettront de faire rebâtir, et...

Nelly l'interrompit d'un geste.

— Le testament de mon oncle était là-bas... dans son bureau, à la fabrique...

La sœur resta un instant anéantie, étonnée de la tranquillité de Nelly, et se demandant si elle comprenait les conséquences de ce désastre.

— J'ai cru entendre dire que la caisse n'est pas détruite. Peut-être les gens de justice y trouveront-ils le testament.

Nelly secoua la tête.

— En admettant, dit-elle avec le même calme, que les papiers qui y sont renfermés ne soient pas brûlés, noircis, détruits en un mot, on y chercherait en vain le testament. Mon oncle l'y renfermait sans doute d'ordinaire, mais, le jour où il me l'a montré, il l'a placé devant moi dans un tiroir, qu'il a ensuite fermé à clef.

La sœur laissa échapper un geste de désappointement, puis, soudain rassérénée :

— Peu importe, dit-elle. M. Hubert de Sommerives fera ce que son oncle avait voulu faire, il prendra soin de votre avenir.

— Jamais ! répondit Nelly d'une voix basse, mais ferme.

Sœur Jeanne la regarda avec surprise.

— Mais si votre cousin avait lui-même connaissance des intentions de son oncle, intentions que, vous l'affirmiez, il a réalisées en faisant un testament ?

— Je n'accepterai jamais rien de mon cousin ; je ne veux pas, en le dépouillant de ce que la loi lui accorde, nuire à son avenir... Qui sait si cet argent ne lui est pas nécessaire pour être heureux ? ajouta-t-elle, regardant le feu avec une expression rêveuse.

L'idée venait de naître en elle que si Hubert n'avait pas demandé la main de Mme Herrison, c'est qu'il se trouvait trop pauvre ; mais le propriétaire de la Feuilleraie, si amoindri que fût le domaine, possédait dans le pays une situation encore considérable, qui pouvait mettre sa fierté à l'aise.

Toute femme possède un sens délicat et raffiné de la dignité féminine ; ce sentiment empêcha sœur Jeanne de poursuivre ce sujet ; elle comprenait trop bien qu'une jeune fille se refusât à recevoir les bienfaits d'un homme encore jeune, qui n'était pas son proche parent.

— Ce qui me tourmente, oui, la seule chose qui m'inquiète dans tout cela, reprit Nelly, s'arrachant à ses pensées, c'est la crainte que les vœux de mon oncle ne soient pas réalisés. Hubert est loin d'ici ; avant qu'on ait reçu ses instructions, ces malheureux seront sans travail. Comment faire ?

— Dieu vous inspirera, mon enfant, et les hommes d'affaires vous suggéreront peut-être quelque solution... En attendant, vous voyez qu'il faut être forte et conserver toute la lucidité de votre esprit...

— Oui, mon oncle me laisse ses chers ouvriers. Mais que puis-je pour eux, sinon supplier Hubert de tenir les engagements de notre pauvre cher absent ? Ah ! comme il les aimait ! dit-elle en sanglotant.

Et, s'appuyant sur l'épaule de la religieuse, elle éprouva une détente physique et morale à pleurer et à rappeler la bonté de ceux qui venaient de partir...

XIV

Dès le lendemain, Nelly dut s'occuper d'affaires

Le juge de paix de la ville voisine, qui connaissait M. de Sommerives, arriva à la Feuilleraie et, après avoir offert à la jeune fille les témoignages d'une sympathie très réelle, il lui demanda si elle connaissait l'existence d'un testament fait par son oncle et sa tante.

— Mon oncle avait fait un testament ; il m'en a parlé la veille même du jour...

Sa gorge se serra, et elle dut s'interrompre un instant.

— Je ne doutais pas que M. de Sommerives n'eût pourvu à votre avenir, en effet, car en l'absence de testament, son neveu eût seul hérité de sa fortune.

— Et il en héritera seul, dit Nelly, reprenant son empire sur elle-même, car ce testament a été détruit dans l'incendie.

Le juge de paix tressaillit et regarda avec stupeur le visage pâle et calme de la jeune fille.

— Est-il possible, s'écria-t-il d'un air d'incrédulité, que M. de Sommerives ne conservât pas chez lui un document aussi important ?

— Mon oncle renfermait une grande partie de ses papiers et même de ses valeurs dans la caisse qui se trouvait à la fabrique, sous la garde du contre-maître.

— Et cette caisse est-elle détruite ? demanda vivement le magistrat. Si elle était solide, de bonne fabrication, elle a pu résister à l'action du feu.

— Le testament n'y était pas le jour où mon oncle me l'a montré; il l'a renfermé devant moi dans un tiroir dont il gardait la clef sur lui.

Le juge de paix parut consterné.

— Ainsi, reprit-il au bout d'un instant, vous connaissiez la teneur de ce document ?

— Non. Mon oncle tenait une enveloppe cachetée lorsque j'entrai dans son bureau. Il me montra la suscription : « Ceci est mon testament ».

— Et ne vous dit-il rien de ce qu'il contenait?

— Il me dit qu'il avait assuré mon avenir. Je n'eus même pas l'idée de le questionner, je ne pouvais supporter l'idée de... de ce qui est arrivé peu d'heures après, dit-elle, fondant en larmes.

Le juge de paix fit quelques pas avec agitation ; puis, s'arrêtant devant Nelly :

— Et M[lle] de Sommerives n'a-t-elle fait, elle, aucun testament ?

— Oh ! non, mon oncle m'avait fait comprendre que leurs dernières volontés à tous deux étaient renfermées sous le pli qu'il me montrait.

— La première chose à faire, dit le magistrat, c'est de visiter la caisse de la fabrique. Qui sait si votre oncle n'y a pas placé le testament ?

— Je suis sortie avec lui, le testament était dans le tiroir et ç'a été la dernière fois que nous avons franchi ce seuil.

— Il n'importe ; peut-être existe-t-il quelque double du document, ou tout au moins un projet, des notes qui puissent indiquer à M. Hubert de Sommerives les intentions de votre oncle à son égard. Même si rien de légal ne le contraint, il peut, comme galant homme, se trouver engagé par quelques lignes de l'écriture de votre oncle... J'agis en ce moment en ami, mademoiselle Nelly. et je souhaite sincèrement de ménager vos intérêts.

Elle lui tendit la main.

— Vous êtes très bon, et je vous remercie mille fois. Je ne doute pas que mon cousin ne m'offre de faire quelque chose en ma faveur, mais je ne compte rien accepter... Dois-je vous accompagner à la fabrique?

— Si cela ne vous est pas trop pénible, je le désirerais.

Pauvre Nelly ! Tout lui était pénible ; mais après avoir subi ce qu'elle avait souffert, elle pouvait trouver tous les courages.

Elle n'avait pas revu la fabrique depuis la nuit de l'incendie, et elle tressaillit douloureusement en apercevant les pignons noircis et les fenêtres béantes au milieu desquelles s'enchâssaient, comme d'énormes turquoises, des morceaux de ciel bleu.

La grille de fer était rouillée et tordue, un amas de cendre recouvrait le petit jardin du contre-maître et, dans la partie la plus épargnée, on voyait encore des meubles noircis, et, suspendus au mur, quelques plats de faïence, placés là comme types et échantillons.

Robert, le contre-maître, errait devant les ruines comme une âme en peine. Ses cheveux et sa barbe avaient étrangement blanchi, et ses yeux avaient une expression hagarde. Il hésita en apercevant Nelly, et parut vouloir s'enfuir. Mais elle l'appela aussitôt.

— Robert, pourquoi ne pas venir vers moi? Je sais qu'il n'y a pas de votre faute, je ne puis vous en vouloir.

— Non, il n'y a pas de ma faute ! s'écria le pauvre homme, dont les traits bouleversés s'éclairèrent d'une lueur de contentement. Ainsi, vous le croyez, mademoiselle Nelly? Vous savez bien que jamais une bougie ou même une allumette ne s'est trouvée dans mes mains ce soir-là... J'avais allumé les lampes chez moi, comme je le fais toujours... J'avais regardé partout... Il faut qu'un des emballeurs ait fumé à mon insu... C'était dans un hangar ouvert, vous savez, mademoiselle Nelly, et il y avait tant de vent que je n'ai pas senti la fumée... Mais je saurai lequel d'entre eux a causé la mort de mon maître !

Et, cachant sa figure dans ses mains, il éclata en sanglots convulsifs.

Nelly posa sur son épaule une main tremblante. Ses traits s'étaient soudain décomposés, et elle leva vers le ciel un regard d'angoisse.

— Robert, dit-elle, soupirant douloureusement après un instant de silence, je ne veux pas savoir le nom de celui qui, inconsciemment, a causé de si grands malheurs... Mon oncle lui a pardonné, soyez-en sûr, et d'ailleurs, il ne pouvait prévoir les conséquences de son imprudence... Si la fabrique se relève, comme je l'espère, il y aura de l'ouvrage pour tous, tous ont besoin de travail... Soumettons-nous à la volonté de Dieu ; il ne veut et ne permet rien que dans des vues sages et aimantes... Ce monde n'est qu'un passage, ceux que je pleure sont maintenant arrivés...

Elle ne put continuer, mais le regard plein de reconnaissance de Robert lui fit du bien.

— Savez-vous dans quel état se trouve la caisse de votre maître? demanda le juge de paix, faisant signe à ceux qui l'accompagnaient de le suivre.

— Elle n'est pas fondue, c'est tout ce que je peux dire. Mais je ne crois pas que le mécanisme fonctionne encore.

— Ce n'est guère probable, en effet. M. de Sommerives avait-il communiqué le mot à quelqu'un?

— Oh! je le savais, monsieur; il avait confiance en moi... Et je ne l'ai pas trompé! C'est la fatalité! murmura le pauvre homme, pleurant de nouveau.

— Ce mot était?...

— Nelly, monsieur, le nom de mademoiselle.

Monsieur l'aimait tant! il pensait toujours à elle.

Nelly sentit son cœur se briser. Elle suivit le petit groupe dans ce qui avait été le bureau de son oncle. Le sol était encombré de débris de meubles calcinés et de monceaux de faïence en éclats. Dans un coin se dressait la caisse, noire, déformée au sommet, mais intacte.

Le mécanisme ne fonctionnait plus. Il fallut recourir au forgeron du village pour l'ouvrir; mais les gonds amincis par le feu cédèrent presqu'aussitôt, et la porte tomba. Des monceaux de papiers noircis, calcinés, brûlés apparurent, et le juge de paix laissa échapper un geste de découragement.

Il étendit la main, s'attendant à ne toucher que des cendres. Mais malgré la chaleur incandescente du fer, il se trouva que ces liasses, volumineuses et serrées, n'avaient pas entièrement brûlé grâce au manque d'air; les papiers extérieurs et les angles seuls étaient en cendre.

On retrouva ainsi des titres de propriété, la presque totalité des livres et des obligations de chemins de fer. Mais le juge de paix, aidé de son greffier, eut beau déplier avec précaution jusqu'au dernier débris, il ne trouva rien qui ressemblât à un testament ou à une ébauche de testament.

— Et votre fortune personnelle se trouvait-elle aussi renfermée dans cette caisse? demanda-t-il avec inquiétude, se tournant tout à coup vers Nelly.

— Ma fortune personnelle, répondit-elle avec un pâle sourire, consiste en une rente de quinze cents francs, placée sur l'Etat, dont le titre se trouve depuis quelques jours chez le banquier de mon oncle, pour être renouvelé.

— Ceci est providentiel, s'écria le juge de paix avec une expression de soulagement. Et maintenant, où se trouve l'héritier de M. et de Mlle de Sommerives? Il est urgent de l'avertir de ce qui se passe, si vous n'avez pas encore songé à le faire.

— Je ne sais où il se trouve. Il s'est embarqué pour l'Océanie, sur un navire à voiles, et je ne pourrai lui écrire que lorsque j'aurai reçu des indications.

Le magistrat réfléchit.

— N'ai-je pas entendu dire qu'il fait partie d'une mission? Il faudra écrire à Paris... De quel ministère ressort cette mission? Votre parent n'est-il pas aux affaires étrangères?

— La mission est subventionnée par le ministère de l'instruction publique. Mais elle est à une latitude qui rend difficiles ou même momentanément impossibles toutes communications... D'ailleurs, ils visitent des îles que les paquebots ne desservent pas.

— Alors, il peut se passer des mois avant que M. Hubert de Sommerives reçoive des nouvelles, et encore des mois avant qu'il nous fasse parvenir ses instructions?

Nelly inclina la tête et sentit un nouveau déchirement. Oh! comme il était loin, comme elle était seule!... Mais, après tout, que lui importait, si Hubert aimait vraiment une autre femme, si elle-même ne devait jamais être rien pour lui?

Ils étaient sortis de la fabrique, et M. Thiret, ayant congédié son personnel, reprenait avec Nelly le chemin du château, où il avait accepté de déjeuner. Tous deux gardaient le silence, perdus dans les complications d'une situation vraiment difficile et cruelle.

Le repas était préparé dans un petit salon voisin du parloir, où un feu brillant ramena un peu de couleur aux joues pâles de la jeune fille. Elle ne put guère manger, mais son hôte avait faim, et ce ne fut que lorsque, son appétit étant satisfait, il se leva de table pour s'asseoir au coin du feu, que l'entretien reprit au point où ils l'avaient laissé.

— Ma pauvre enfant, dit le vieillard, prenant presque sans s'en apercevoir un ton paternel et compatissant, il y aura à remplir une formalité pénible, mais indispensable : l'apposition des scellés. Votre chambre et vos objets personnels vous seront laissés, naturellement, ainsi que l'usage des appartements que vous désirerez, et dont on fermera seulement les meubles.

Il surveillait avec un peu d'anxiété le visage de Nelly pendant cette désagréable communication; mais, à sa grande surprise, elle ne sembla ni étonnée, ni émue.

— Je vous remercie beaucoup, mais je ne puis songer à rester dans la maison de mon cousin.

— Certes, vous n'y pouvez rester toujours; mais jusqu'à son retour? Je puis, pour aider un peu votre modeste, trop modeste budget, vous faire nommer gardienne des scellés; on vous allouera une petite somme, et...

— Vous êtes vraiment bon, dit la jeune fille émue, mais c'est impossible. Faites ce petit avantage à l'un des domestiques, j'en serai heureuse. Les sœurs me donneront une chambre jusqu'à ce que j'aie formé un plan quelconque.

— Mais au moins, ne vous hâtez pas; votre parent lui-même vous prierait de rester aussi longtemps que vous le désirez.

— Oh! j'ai hâte de partir! Je souffre trop ici!...

Elle s'interrompit, chercha à rassembler ses idées, et reprit la parole avec une anxiété à laquelle elle ne pouvait commander :

— Et les ouvriers, que vont-ils devenir?

M. Thiret secoua la tête.

— La situation est vraiment embarrassée, dit-il. Il est hors de question de rebâtir la fabrique avant d'avoir reçu les instructions de M. Hubert de Sommerives. Nous ne savons même pas s'il a l'intention de la conserver.

Une expression de souffrance intense passa

sur les traits de Nelly, comme si elle ressentait toutes les peines qui attendaient ses pauvres amis.

— Mon oncle leur avait engagé sa parole qu'ils ne manqueraient pas de pain ! dit-elle, joignant les mains avec angoisse.

— M. Hubert tiendrait peut-être cette promesse s'il était ici; mais lorsqu'il écrira, les ouvriers auront sans doute quitté ce pays...

Nelly l'interrompit avec agitation.

— Mais il n'est pas possible qu'on laisse tomber une industrie qui se relevait et qui, soit que mon cousin en conserve l'exploitation, soit qu'il la cède, représente la plus grosse part de la fortune qui lui échoit !

— Si la fabrique n'avait pas brûlé, la voie à suivre était tout indiquée : on eût continué, en attendant les ordres du propriétaire, à la gérer au mieux de ses intérets.

— Et ne peut-il en être ainsi ? Mon oncle pensait que les fours pourraient être réparés à peu de frais, et que, en attendant le moment où les bâtiments se relèveraient, on pourrait poursuivre la fabrication sous des hangars ou des constructions légères.

Le juge de paix réfléchit.

— Oui, mais où prendre l'argent pour construire ces hangars ? Un curateur sera nommé par le tribunal pour administrer les biens de l'absent ; mais ce curateur sera difficilement autorisé à disposer des capitaux. Les revenus peuvent suffire à l'entretien des immeubles, mais non à des constructions dont M. de Sommerives pourrait dénier l'opportunité.

— Mais il s'agit de ses intérêts mêmes !

— Sans doute, mais c'est toujours chose grave d'aliéner un capital.

— Et l'assurance ?

— Nous ne savons pas de quelle manière M. de Sommerives en usera. Supposez qu'il veuille rebâtir la fabrique sous une autre forme, ou ne pas la rebâtir du tout et en vendre les terrains ?

Une douleur aiguë mordit Nelly au cœur. C'était là, elle le craignait, ce que ferait Hubert. S'il eût hérité de la fabrique intacte, il l'eût vendue, c'était probable. Quelle chance y avait-il donc, maintenant, pour qu'il la relevât de ses ruines, lui qui la considérait comme une marque de déchéance? Et cependant, il y avait les ouvriers, les femmes, les enfants, les vieillards, tout ce peuple attaché au sol, auquel elle avait consacré sa vie. Devaient-ils tous émigrer, s'en aller mourir de misère sur les grands chemins ? Non, cela, elle ne pouvait le supporter. Oh ! une inspiration ! Qui lui dira comment venir en aide à ces malheureux ? Il y avait là soixante ménages qui, confiants dans la parole de son oncle, s'imaginaient peut-être que rien ne serait changé et qu'ils conserveraient le travail, le pain de chaque jour... Comment les détromper ? Comment les aider ?

M. Thiret se leva.

— Je vais conférer de cette situation avec le président du tribunal, dit-il. Vous me permettrez, n'est-ce pas, de revenir en ami et de connaître vos projets? Si je puis vous conseiller, vous aider, j'en serai heureux en souvenir de l'homme de bien dont je conserve un souvenir ému... Et si j'avais une femme et un foyer où pût s'asseoir une jeune fille, ajouta l'excellent homme, s'attendrissant soudain, je vous emmènerais loin de cette triste maison, fier et heureux de vous offrir un asile.

Les yeux de Nelly se mouillèrent de larmes, et, lui serrant la main, elle sortit avec lui, pour le reconduire jusqu'à la grille.

Quelques femmes, portant ou traînant des enfants en bas âge, s'y trouvaient en ce moment.

— Mademoiselle Nelly ! oh ! mademoiselle, on reprendra à travailler, n'est-ce pas ? Que deviendrons-nous ! L'argent qu'avait distribué la pauvre demoiselle la veille de sa mort sera vite dépensé, et nos enfants mourront de faim...

— Demandez à Dieu que tout s'arrange, dit-elle d'un accent plein d'angoisse.

Et, serrant une dernière fois la main du juge de paix, elle murmura :

— J'ai une idée... Je vous la soumettrai bientôt... Il faut qu'ils vivent ! Il me semble que ma vie à moi est concentrée là...

XV

Les fours étaient intacts, et les murs de la fabrique avaient résisté. La partie des bâtiments dans laquelle se trouvaient les tours et les formes avait été à peu près épargnée. Après de longues conférences avec le contre-maître, Nelly fut persuadée que, les affaires ayant eu une reprise sensible depuis trois mois, il serait préjudiciable, au point de vue même de la vente de la fabrique, si Hubert voulait s'en défaire, de les interrompre brusquement. D'une autre part, les hommes d'affaires lui avaient déclaré que nul ne pouvant devenir créancier malgré lui, ils ne pouvaient accepter d'avances d'argent au nom de l'héritier absent. Après de longs jours d'angoisses et de soucis, pendant lesquels Nelly avait cru devoir quitter la Feuilleraie pour habiter chez les sœurs, après des consultations laborieuses et des difficultés de tout genre, des objections qu'une volonté invincible seule pouvait vaincre, Nelly exposa au curateur désigné par le tribunal le projet qui s'était offert à son esprit, qu'elle avait mûri pendant ces premiers jours de deuil, et qu'elle était décidée à défendre et à réaliser.

Ce projet, c'était de reprendre les travaux à ses frais, et à ses risques et périls.

Tout d'abord, elle rencontra, comme je l'ai dit, des objections sans nombre. On la crut folle, ou tout au moins en proie à des illusions absurdes.

L'excellent juge de paix, qui s'intéressait à elle et qui l'assistait dans les conférences d'affaires qui se multipliaient naturellement, crut avoir mal entendu lorsqu'elle exposa son plan d'une voix tranquille, comme s'il s'était agi de la chose la plus simple du monde.

— Vous n'avez donc pas compris, mon enfant, s'écria-t-il, que vous ne pouvez avancer d'argent à M. Hubert de Sommerives sans son consentement?

— Je l'ai très bien compris; aussi ne s'agit-il pas de faire une avance. Mais plutôt que de laisser en souffrance les intérêts, la vie des ouvriers, ce qui amènerait la ruine même de mon parent, je pense pouvoir être autorisée à faire usage, moyennant un droit de location, des fours et des bâtiments encore existants, au moins jusqu'aux prochaines nouvelles de M. de Sommerives. Les bénéfices, s'il y en a, seront pour moi... Voyez comme j'entends mes intérêts! ajouta-t-elle avec un pâle sourire.

Les deux hommes se regardèrent avec une expression impossible à décrire.

— Mademoiselle, dit le curateur, il est évident que les intérêts de M. de Sommerives nous feraient regarder comme avantageuse la proposition que vous faites; mais nous manquerions à un autre devoir en négligeant de vous faire toucher au doigt les risques que vous courez. Je ne voudrais pas être indiscret en m'enquérant de la fortune dont vous pouvez disposer; mais ce qui peut être naturel et sans graves inconvénients de la part d'un capitaliste, devient plus qu'une imprudence si vous n'avez pas de capitaux superflus, et si le seul motif qui vous entraîne est une idée philanthropique et généreuse, à coup sûr, mais irraisonnée, et, permettez-moi de vous le dire, peu raisonnable.

Le juge de paix lui tendit la main avec une émotion réelle.

— La pensée qui vous anime est digne de votre cœur, chère demoiselle. Mais à moi, qui connais votre situation, il doit être permis de vous mettre en garde contre une générosité si extraordinaire qu'elle est...

— Une folie, n'est-ce pas? acheva Nelly avec calme. Cependant, je suis bien résolue à agir. J'ai vingt-deux ans, je possède trente-huit ou quarante mille francs dont personne ne peut me demander compte, et il me plaît d'en user en faveur de ces pauvres gens que je connais, que j'aime depuis mon enfance, et à qui mon oncle a promis qu'ils ne seraient pas lésés.

— Mais encore faut-il vivre! s'écria le curateur, se penchant en avant et étudiant avec un redoublement d'intérêt cette physionomie à la fois émue et tranquille.

— J'ai quelques économies qui me permettront de payer ma pension chez les sœurs, jusqu'au moment où l'on aura des nouvelles de M. de Sommerives. Il ne s'agit que d'une courte attente : ou il gardera la fabrique, ou il la vendra, et alors, à lui ou à son successeur, je céderai le matériel que je vais acheter... Vous voyez que j'ai pensé à tout; c'est une affaire.

— Ce qui n'empêche que cette prétendue affaire peut être détestable pour vous! s'écria M. Thiret, sincèrement désolé.

Nelly lui tendit la main.

— Je suis profondément touchée de votre affection, dit-elle. Mais il ne faut ni insister, ni vous tourmenter. Qu'aurais-je fait de ma vie? Ma petite rente eût à peine défrayé mon entretien dans un couvent de province; j'y aurais tôt ou tard dû joindre mon travail; d'ici à quelques mois, je trouverai un labeur quelconque, et cela ne m'effraie pas, j'ai appris à honorer ceux qui gagnent leur vie.

M. Thiret passa brusquement la main sur ses yeux.

— Quand je pense, murmura-t-il, que vous avez sacrifié votre existence à votre oncle! Car je sais que vous auriez pu vous marier, mademoiselle Nelly!

— Je ne le regrette pas, dit-elle avec douceur.

— Et quand je pense aussi que mon cher vieil ami avait pensé à vous, avait assuré votre avenir!

— Oui, cette pensée m'est douce; ce n'est pas de sa faute si ses généreuses intentions n'ont pas été réalisées... Mais je sais que moi, j'accomplis son rêve le plus cher...

Et tout fut inutile. Elle sortit de cet entretien lasse, brisée d'avoir dû lutter et résister, mais heureuse d'avoir vaincu, et trouvant sa récompense dans la joie de pouvoir dire à ceux qu'elle rencontrait et qui l'interrogeaient avec inquiétude :

— Tout est arrangé, le travail va reprendre.

Quand elle rentra dans sa petite cellule du couvent, il y avait des lettres amoncelées sur sa table. Elle en avait déjà lu un grand nombre, de ces lettres plus ou moins banales, souvent assimilées à une corvée ennuyeuse par ceux qui les écrivent, et qui blessent parfois le cœur qu'elles prétendent consoler. Elle ne se pressa pas de les décacheter et s'assit près de la fenêtre, d'où l'on découvrait les maisons du village, dominées par le petit clocher d'ardoises, et un peu au-delà, la campagne avec ses arbres dépouillés et ses pièces de terre brune, la rivière grise et trouble, et les bâtiments ruinés et noircis dont la vue lui causait une impression douloureuse.

Il semblait que ces ruines la reportassent à la réalité, lui fissent sentir ce qu'elle venait de faire. Grâce à elle, grâce à un sacrifice qui, elle

le savait, exciterait plus de blâme que d'admiration, elle sauvegardait le travail, seul trésor de ce village. Grâce à elle il y aurait du pain sous ces toits de chaume, de l'espoir dans ces cœurs désolés. Mais combien de temps cela durerait-il? Dans quelques semaines, quelques mois au plus, en tenant compte des retards et des difficultés de communication, Hubert écrirait pour faire connaître ses intentions. Il ne garderait pas la fabrique... Oh! cela, elle n'en doutait pas. Trouverait-on un acquéreur? Le sacrifice qu'elle accomplissait aurait-il un autre résultat que d'éloigner de quelques mois, d'une année peut-être la ruine des ouvriers?

Elle était lasse et aussi un peu découragée, non parce qu'elle regrettait ce qu'elle avait fait, mais parce qu'elle craignait de ne pas obtenir le résultat qu'elle ambitionnait. Elle sentait d'ailleurs la nécessité de prendre un parti en ce qui la concernait personnellement. Tôt ou tard il faudrait évidemment se procurer des ressources, et son séjour chez les sœurs ne pouvant être que provisoire, il fallait trouver un asile. Rester au village eût été son désir intime; mais sa situation était trop précaire, trop incertaine pour qu'elle osât songer à une installation.

Elle sentit le besoin d'écarter, au moins pour ce jour-là, cette question épineuse; et, poussant un soupir involontaire, elle reprit les lettres qu'elle avait d'abord repoussées.

Tout à coup, elle tressaillit légèrement; sur une enveloppe de papier épais, parfumée d'iris, elle venait de reconnaître l'écriture très personnelle et originale de Mme Herrison. Elle la décacheta, déplia le feuillet, et lut ce qui suit :

« J'ai appris seulement hier, mademoiselle, « le malheur qui vous a frappée, avec tous les « détails poignants qui en font vraiment une « catastrophe. C'est un de nos voisins de cam« pagne, M. d'Hautemard, qui m'a annoncé ce « double deuil, cet incendie, et qui a ajouté à son « triste récit des détails vous concernant per« sonnellement, et qui m'ont causé un étonne« ment douloureux.

« Je sais combien vous étiez attachée à ces « parents dont je conserve moi-même un regret « profondément sympathique. Je sais aussi que « les condoléances les plus sincères n'allègent « pas la douleur, et que le temps seul pourra « adoucir la vôtre.

« Mais j'espère n'être pas indiscrète en vous « demandant si M. d'Hautemard a été bien ren« seigné, si cet incendie a, en outre des deuils « qu'il a causés, réellement détruit vos espé« rances d'avenir, consumé le testament qui « vous assurait l'indépendance?

« S'il en est ainsi, je vous plains et prends un « affectueux intérêt à vos projets. Vous êtes « terriblement isolée. Moi aussi je suis seule; « voulez-vous passer quelques semaines avec « moi? Si vous n'avez aucun plan, si aucune « maison amie ne s'ouvre devant vous, cet « arrangement pourrait devenir définitif. Vous « ne seriez pas ma demoiselle de compagnie « (je déteste cette appellation, synonyme de « souffre-douleurs), mais ma compagne, rece« vant, en échange de certains soins qu'on peut « demander à une femme bien élevée et des « heures que vous voudriez bien consacrer à ma « maison et à moi-même, des honoraires qui, « croyez-le, ne vous placeraient jamais à un « rang inférieur.

« J'attends votre réponse avec un vif désir « qu'elle soit favorable, et je vous prie, made« moiselle, de croire à mes sentiments bien « sympathiques.

« L. Herrison. »

La surprise de Nelly était allée croissant pendant la lecture de cette lettre. Elle la reprit une seconde fois, cherchant à définir l'impression qu'elle lui causait, pesant, scrutant chaque mot, et elle demeura cependant indécise, embarrassée, se sentant véritablement en face d'une énigme.

Mme Herrison n'était pas de ces femmes dont l'expression trahit ou rend mal la pensée. Elle était trop femme du monde et possédait à un trop haut degré l'habitude de parler et d'écrire pour ne pas dire exactement ce qu'elle voulait. Si une espèce de voile déguisait ses sentiments, si sa lettre avait un cachet banal et inexpliqué, c'est qu'il lui avait plu qu'il en fût ainsi.

Nelly y chercha vainement la trace d'un sympathie vraie. Elle se rendait compte que la mort de ses parents, si tragique qu'en fussent les circonstances, avait laissé Mme Herrison indifférente; mais elle sentait aussi qu'elle avait volontairement atténué l'expression de condoléances banales. Elle ne pouvait trouver de sympathie même dans l'offre qu'on lui adressait. Elle avait beau se persuader que cette offre était un acte de bonté de la part de Mme Herrison, un secret instinct lui disait que la bonté véritable a plus d'élan et de chaleur, et elle ne pouvait se défendre de l'idée qu'il y avait une arrière-pensée dans le plan de vie qui lui était soumis.

Cette nuit-là, elle ne put dormir. Certes, la lettre de Mme Herrison était une réponse à ses incertitudes; il y avait là pour elle une situation probablement avantageuse, et à laquelle la parfaite éducation de cette jeune femme ôterait certaines aspérités. D'autre part, elle sentait ce défaut de sympathie qu'elle se reprochait à la fois d'éprouver elle-même et de pressentir chez Mme Herrison. Enfin, la pensée d'Hubert se présentait à son esprit. Que ferait-il au retour du voyage inexpliqué qu'il avait entrepris? Devenu propriétaire de Sommerives, ne se trouverait-il

pas en situation d'offrir son nom à la femme qu'il avait aimée jadis? La réponse ne serait pas douteuse, et le cœur de Nelly se serra à l'idée d'être témoin d'une union dont le bonheur lui semblait problématique. Mais des mois devaient s'écouler d'ici là, et le besoin d'argent était pressant. De plus, Mme Herrison revenait à Granlieu chaque année et la ramènerait dans peu de temps vers ce qu'elle aimait. Nelly, ayant consulté ses amis, pensa qu'elle devait accepter ce qui lui était offert.

Elle écrivit à Mme Herrison une lettre dans laquelle elle s'efforça de mettre de la chaleur et d'exprimer de la gratitude, et lui demanda un délai de deux semaines pour voir les premiers travaux repris.

Ayant désormais son existence assurée, au moins pour quelques mois, elle distribua aux ménages les plus pauvres les quelques centaines de francs qu'elle possédait, et confia au contremaître le soin de ses intérêts.

Quand elle partit, par une brumeuse matinée de mars, la fumée couronnait les murs noircis de la fabrique, les ateliers réparés provisoirement étaient en pleine activité, et les femmes et les enfants, groupés en foule autour de la voiture qui l'emmenait, baisaient ses mains et même sa robe dans un délire de reconnaissance, pleurant son départ, et la suppliaient de revenir.

XVI

Quels que soient les déchirements d'un départ, on ne ressent ce qu'il entraîne de plus pénible que lorsqu'il est accompli.

Certes, Nelly avait éprouvé mille angoisses en disant adieu à ce pays, témoin de ses joies, consacré par ses deuils, et où elle avait goûté l'ineffable bonheur d'être utile, de faire du bien. Les regrets de ses pauvres lui déchiraient le cœur. Tout l'intérêt de son existence lui était enlevé; elle changeait de milieu, de situation, elle perdait son indépendance. Mais la souffrance aiguë des adieux occupait son cœur tout en le blessant. Quand elle se trouva seule dans le wagon qui l'entraînait vers sa nouvelle vie, le calme se refit autour d'elle, en elle, l'exaltation tomba, elle ne se sentit plus soutenue par la vue de ceux à qui elle se sacrifiait, et pour la première fois elle comprit dans toute son étendue l'horreur de l'isolement.

L'isolement! S'il est cruel à tout âge, quelles tristesses navrantes n'offre-t-il pas à un cœur jeune, aimant, également prêt à se prodiguer et disposé à attendre beaucoup des autres, cherchant d'instinct un aliment, ayant besoin d'une atmosphère tiède et douce, et possédant cet instinct de profonde sympathie humaine, que les déceptions refroidissent trop souvent, mais qui semble, à vingt ans, la respiration même du cœur!

Il est des âmes que Dieu a faites très hautes, si hautes qu'elles dépassent les sommets humains, si désintéressées, que, sans cesser d'aimer ce qui les entoure, elles peuvent se passer des tendresses d'ici-bas, pour se concentrer tout entières dans l'amour divin où elles se plongent pour rayonner ensuite sur autrui. Quand une âme en est arrivée là, elle s'oublie tellement elle-même qu'elle ne cherche même plus le bonheur: elle l'a trouvé au-dessus de ce monde, et elle ne demande pas de retour pour ce qu'elle prodigue. Cependant tous n'atteignent pas à ces hauteurs : beaucoup peuvent marcher, courir, tous n'ont pas d'ailes pour voler et planer.

La nature de Nelly n'était certes pas entachée d'égoïsme. Elle avait la noble passion du bien, du dévouement, et pouvait en goûter les joies austères même alors qu'elle n'en recueillait ni succès, ni gratitude. Mais son dévouement avait besoin d'un objet tangible, et son cœur, très tendre, d'un retour d'affection, d'où qu'il vînt. Aussi souffrait-elle de se sentir seule au monde, s'en allant sans soutien vers une existence inconnue, dépendante, et dont la durée même était incertaine, car le retour d'Hubert devait, elle le comprenait, l'éloigner de l'asile qui lui était offert.

M. Maryan.

(La suite au prochain numéro.)

Les Modèles de la Femme

Il y a, dit un auteur anglais, trois choses auxquelles une femme doit ressembler et auxquelles elle ne doit pas ressembler :

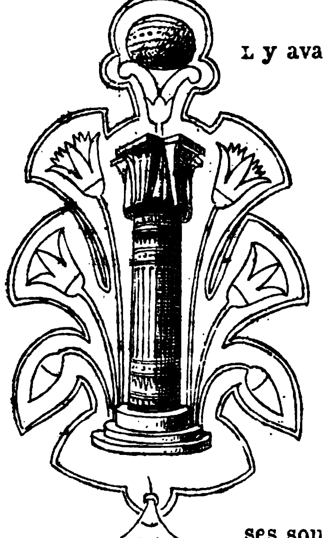
D'abord elle doit ressembler à l'ESCARGOT, qui garde constamment sa maison ; mais elle ne doit pas mettre sur son dos tout ce qu'elle possède.

En second lieu elle doit ressembler à un ECHO, qui ne parle que lorsqu'on l'interroge ; mais elle ne doit pas, comme l'écho, chercher à avoir toujours le dernier mot.

Troisièmement, enfin, elle doit être l'HORLOGE DE LA VILLE, d'une exactitude et d'une régularité parfaites; mais elle ne doit pas, comme l'horloge, faire assez de bruit pour être entendue de toute la ville.

Un petit Bleu

(SUITE)



Il y avait une heure qu'elle avait pris possession de son appartement et déjà tout y était sens dessus dessous. Les journaux de mode empilés sur la table comme en cas de lecture, s'étaient envolés un peu partout : les robes aux patères, les chaussures sur les chaises, le linge aussi, il n'y avait plus de place nulle part ; Marthe et moi nous nous assîmes sur le même tabouret, Valentine se débarrassa gentiment de ses souliers et s'assit à la turque sur son lit, où elle renversa d'un coup tout le contenu d'une petite valise.

— Tenez, Marthe, dit-elle en puisant dans le tas, voici un collier dont les grains sont faits de feuilles de roses et d'ambre, gardez-le en souvenir de moi. Avec le collier, dont le parfum suffocant indiquait les origines orientales, vint un crochet à bottines, un trousseau de clefs et une orange, tout ça enchevêtré sans qu'elle pensât même qu'il en pût être autrement.

Elle me donna une main en argent à six doigts, et fit je ne sais combien de signes mystérieux pour désensorceler l'objet. Je me suis mise à rire, et elle me dit avec un air fort scandalisé : Vous ne croyez pas au mauvais œil ?

— Non, mais votre amulette est fort drôle et fera très bien à mon porte-bonheur, je la porterai aussi fidèlement que si elle devait me défendre de la mort.

Valentine laissa glisser son pied mignon dont on apercevait les veines bleues à travers le bas transparent, s'arc-boutant contre le fer du lit et se penchant vers moi me dit d'un ton mystérieux :

— Mieux que cela, elle vous donnera un mari suivant votre cœur.

Le soir on joua des charades, Valentine nous habilla avec des tapis, des foulards, et sous ses doigts les oripeaux avaient l'air de quelque chose. Elle fit manœuvrer sa troupe théâtrale, comme un véritable impresario, joua, déclama, chanta en italien une invocation mélancolique à la lune, s'accompagnant d'une guitare qu'elle avait découverte dans un coin, et improvisa un bal pour finir.

— Comme je suis laide, me dit Marthe en se décoiffant le soir pour se coucher ; regarde mes cheveux, mes yeux, mon teint, tout est terne. Valentine est bien jolie.

— Je t'aime bien mieux qu'elle !

— Vrai !

Tout en parlant elle jouait avec mon amulette.

— Est-ce que par hasard, lui dis-je, tu regrettes de n'avoir pas ce joujou qui doit procurer un mari ?

Elle me regarda avec un tel étonnement que je vis bien que j'avais fait fausse route.

— Un mari ! je n'ai que quatorze ans ! Non, je ne pensais pas à cela, mais voyant Valentine si charmante et moi si disgraciée, j'ai eu ce soir un instant la crainte que cette belle étrangère ne m'enlevât ton cœur. Je vois bien que non maintenant, embrasse-moi et dormons.

Le lendemain Lucien entra dans notre chambre pour me demander je ne sais quoi.

— Dieu, que ça sent bon chez vous ! dit-il.

Et de fait, le collier de feuilles de roses mâchées avec du musc que nous avions mis à la fenêtre pour ne pas étouffer de ses parfums, avait laissé une traîne odorante dans l'air.

Et il ajouta :

— Donnez-moi donc ou prêtez-moi votre sachet.

— C'est un collier qui me vient de Valentine ; veux-tu que j'en détache quelques grains ?

— Volontiers.

Marthe lui remit les grains et le gland brodé de paillettes qui formait le collier, et à partir de ce jour Lucien nous donna la migraine, tant ses vêtements se pénétrèrent de ce violent parfum. Oh ! collégiens !

Les parties de cheval, les charades, les sérénades prirent fin ; Mme Sindéri et sa fille partirent pour Sétif, et nous rentrâmes à Constantine ; moi pour être présentée dans le monde l'hiver suivant, Lucien pour regagner son collège.

Mon petit frère n'était plus le baby joufflu et rose qui se reposait naguère dans les bras de François, au milieu des vergues du *Shéliff*, ni l'enfant de chœur ayant juste l'âge de raison. Lucien, entre quinze et seize ans, était un adolescent imberbe, blond, grand, mince, avec des bras trop longs, des épaules trop étroites ; il avait gardé ses beaux grands yeux bruns, si doux, qui semblaient implorer une grâce quand leur regard velouté se posait sur vous. Depuis quelques jours ce regard s'était voilé d'une

profonde tristesse, les vacances touchaient à leur fin, il allait partir et partir seul. Pour sa nature aimante, un peu sauvage, ce départ renfermait mille douleurs cuisantes, et nous n'avions pas le courage d'en parler, sentant l'un et l'autre que le cœur nous manquerait aux premiers mots.

Je me rappelle la soirée qui précéda notre séparation. Nous avions quitté tous les deux le salon, où il faisait très chaud, et, nous donnant le bras, nous nous promenions sur la galerie, dans une obscurité complète.

Un grand carré de ciel faisait comme un trou noir, poudré de diamants, entre les colonnades de la maison. Tout à coup, le muezzin psalmodia l'heure du haut d'un minaret voisin. Ce chant inattendu me fit tresssaillir. Lucien serra ma main avec son bras et me dit :

— Demain je ne l'entendrai plus, et tu ne t'appuieras plus sur moi !

Je fondis en larmes. Comme il faisait nuit, le pauvre enfant pleura aussi; mais se raidissant, il se mit à me parler avec abandon de l'avenir.

— Je veux être chasseur d'Afrique, me dit-il avec un petit air brave que je ne lui connaissais pas ; il faut que j'arrive à Saint-Cyr.

Peu à peu il s'anima en parlant, et je restai stupéfaite, marchant à sa suite et sentant vaguement que mon rôle de grande sœur était fini, que je ne serais plus qu'une *fille* et que lui, l'*homme*, allait peu à peu prendre la première place dans la famille, dans la société; je me sentis un certain respect pour Lucien, ce qui me parut si étonnant que je ne pensai plus à pleurer. Lui, grisé par ses paroles, par son chagrin, qu'il voulait étourdir, par ses espérances, que sais-je, parlait de drapeau, de gloire, de képi, le tout sans suite, mais avec des mots ardents que je n'avais jamais entendus dans sa bouche; il finit par m'électriser, et c'est ainsi que nous nous consolâmes de n'être plus ensemble pour toujours.

Lucien soldat, c'était notre rêve à tous; on fit fête à l'enfant quand on sut sa détermination, et maman ne l'appela plus que son petit Bleu. Elle ne se doutait pas alors que trente ans après, la mode s'emparerait de cette expression pour désigner ce qu'elle personnifiait dans son fils : La cavalerie légère !

. . . .

Les années passent comme un rêve et, si on regarde en arrière, on se demande comment tant de jours se sont succédé sans laisser plus de traces. Quand Lucien revint à Constantine, ce fut à l'occasion de mon mariage ; il portait l'uniforme de Saint-Cyr et, sur ses manches, les chevrons de sergent ; c'était comme il l'avait dit. Mon frère était un charmant garçon, fin, distingué, à qui sa grande réserve donnait un air mystérieux qui n'était pas pour déplaire aux demoiselles. Maman le comparait dans son cœur à ce que l'antiquité nous a laissé de plus beau ; papa cherchait vainement, dans l'armée française, un général qui le valût ; et moi, en admiration devant ses longues moustaches blondes, ses mains blanches, je disais avec les yeux à tous ceux qui nous rencontraient :

— Je suis Lucienne et c'est mon frère Lucien !

... J'allais donc me marier; Marthe serait ma demoiselle d'honneur et mon frère lui donnerait la main. Marthe aussi avait bien changé ; sa taille s'était arrondie, ses yeux s'étaient colorés et animés; elle avait un teint d'une délicatesse exquise, et on la trouvait charmante sans vouloir analyser des traits peut-être répréhensibles au point de vue de la ligne.

Tout le monde l'aimait à Constantine, mais je l'aimais plus que tout le monde, et quand on apprit mon mariage, il n'y eut qu'un cri : « Que va devenir son amie Marthe? » Un sourire répondait généralement à ce cri, et l'on disait volontiers : « Elle épousera le frère. » C'était bien notre plus cher désir, à maman et à moi, et nous attendions les cérémonies du mariage pour sonder Lucien.

Le jour de notre union, je n'eus guère le loisir de m'occuper des autres ; cependant, j'aperçus à travers ce vague qui enveloppe une mariée au milieu de si vives préoccupations, de si importantes démarches, j'aperçus dans la sacristie, au moment où je me retournais pour prendre ma place au milieu de la famille, un visage illuminé par la joie. C'était celui de Marthe appuyée au bras de mon frère, et dont la physionomie et l'attitude trahissaient la pensée intime. De sa part, on pouvait être sûr de ne pas essuyer un refus ; mais l'*autre*, le futur officier, le petit Bleu, que pensait-il ?

Sans doute, il ne rêvait encore que de son nouveau sabre, de son casoar, de sa belle moustache ; n'allions-nous pas compromettre le succès de nos projets en en parlant trop tôt?

— Laissons faire, me dit maman à quelque temps de là ; il est encore trop jeune et ne paraît pas penser au mariage.

Après notre voyage de noces, fort écourté de par la volonté du ministre de la guerre, mon mari reprit son service d'aide de camp auprès de son général et je m'installai dans mon nid à moi : un petit coin arabe plein de cachet, avec ses tentures, ses lanternes à breloques, ses petits dômes peinturlurés ; un jardin précédait l'écurie, toujours dans des proportions minuscules; mais tel qu'il était, je l'aimai tout de suite beaucoup et, quand mon mari était au Palais pour son service, j'y passais de longues heures à travailler ou à lire.

Lucien venait m'y rejoindre, généralement après sa promenade à cheval, vers trois heures, et sa nature un peu rêveuse s'accommodait d'une

installation sous *notre* arbre, avec la vue splendide d'El Kantara comme horizon. Quelquefois, Marthe avec sa mère venait nous surprendre et alors nous redevenions petits, jouant comme autrefois, ou riant de quelque bon souvenir évoqué en commun. Après une visite d'un quart d'heure, Mme Duchatel levait la séance, nous protestions et elle nous laissait Marthe.

Alors Lucien était tout à fait content; il s'animait en causant, oubliait sa cigarette, qui s'éteignait de dépit sur la table, et faisait des théories paradoxales pleines d'humour sur l'avancement, sur l'équitation, sur la valse ou sur le bonheur.

Quel gentil frère c'était alors; tendre, bon, attentif à faire plaisir et, à ses heures, gai comme un jeune pinson, un peu fou, mais toujours avec une apparence de sérieux qui ajoutait à la gaîté communicative de ses récits.

Un jour il était chez moi et Marthe aussi; elle devait rester toute l'après-midi avec nous, et, au lieu de fumer et de lire, Lucien, armé d'une baguette, à cheval sur une chaise de fer, imitait l'attitude roulante du major du 5***, qu'il venait de rencontrer; puis on fit appel aux souvenirs de nos débuts en équitation; et, toujours sur sa chaise, Lucien le cou en avant, les bras serrés au corps, son pantalon tortillé au bas des jambes, rappelait, avec une exactitude fort drôle, le petit Lucien passant par-dessus la tête de l'Atélacma. Marthe riait de tout son cœur d'enfant; elle était rose comme une fleur, et sa petite robe de jaconas bleu frémissait aux épaules des secousses que le rire imprimait à toute sa petite personne.

Au plus beau moment, alors que Lucien simulait la mauvaise humeur du collégien, la porte du jardin s'ouvrit et nous vîmes entrer les dames Sindéri.

Non, jamais on ne vit cavalier plus véritablement déconfit. Devant le regard étonné de la belle Valentine, il rougit comme une jeune fille, balbutia en s'inclinant et peu s'en fallut qu'un fou rire, perfide de ma part, ne vint intempestivement au travers de cette situation ridicule.

Oh ! comme les diverses physionomies avaient tout à coup changé d'expression. Marthe, sérieuse; Lucien, une fois remis de son trouble, très empressé, fort galant; moi, pas contente, au fond, de voir arriver ces deux trouble-fête, que je n'aimais déjà pas trop et que des relations de quelques semaines, chaque année, n'avaient pu faire mes amies; les dames Sindéri, seules, paraissaient dans leur assiette et causaient avec une liberté d'esprit complète.

Quand elles se levèrent pour sortir, Lucien s'offrit à les accompagner, cela ne sortait pas des usages algériens; mais ce fut fini pour ce jour de notre joyeuse intimité à trois. Les circonstances firent que, cette année-là, il n'y eut plus de journée semblable à celle-ci.

Maman recevait le soir toutes les semaines; suivant les saisons et les visiteurs, on variait les simples plaisirs de ces réunions. Les dames Sindéri furent priées de se joindre à nous et, comme à Hamaouïa, la présence de Valentine métamorphosa les soirées tranquilles en brillantes réunions pleines de fantaisies et de surprises. Lucien se multipliait, il employait sa semaine à creuser une *idée*; comédie, proverbe, opérette, ombres chinoises, danses de caractère, tout y passa; sous prétexte de répétitions on se voyait presque chaque jour, et, ainsi employé, le dernier mois de Lucien passa comme un rêve.

Je ne me mêlais que fort peu aux préparatifs savants de ces fêtes incessantes; non que je fusse rebelle au plaisir, mais je vivais dans le recueillement de mon bonheur, et je brodais des béguins, au lieu de jouer des proverbes, me contentant de deviner de temps à autre.

Marthe venait me tenir compagnie très souvent; elle me racontait en détails ce qui se disait et se faisait aux répétitions, et je suivais par ses yeux les progrès de telles ou telles petites intrigues, des froissements d'amour-propre, des rivalités, enfin de tout ce qui compose la vie intime d'une société de ce genre.

Un jour, elle vint plus tôt que de coutume, ôta son chapeau, alla prendre une petite brassière dans ma corbeille à ouvrage et, s'asseyant devant la fenêtre de ma chambre, me déclara qu'elle était là pour toute la journée.

— Eh bien, lui demandai-je, et la répétition ? Je croyais qu'elle devait avoir lieu à trois heures.

— Non, Lucien est venu tantôt à la maison nous avertir qu'il était inutile de nous déranger; les deux gros rôles, le sien et celui de Valentine, ont besoin d'être mis au point d'abord; on nous avertira quand notre tour sera venu.

Je ne répondis pas, mais je me sentis contrariée de la réunion de ces deux noms de mon frère et de la jeune Levantine.

Pendant que Marthe cousait devant la fenêtre, je dessinais des festons penchée sur une table au milieu de la pièce et, plusieurs fois, en levant les yeux, j'avais vu Marthe, son ouvrage sur les genoux, oubliant son travail pour suivre je ne sais quelle pensée absorbante.

— A quoi songes-tu? lui demandai-je enfin.

Elle eut un petit sursaut, puis me répondit sans embarras :

— Je pensais à Lucien.

— Et peut-on savoir, repris-je un peu moqueuse, la nature de tes pensées sur mon frère?

— Elle ne le rendra pas heureux !

— Qui, elle? m'écriai-je en abandonnant mon crayon et ma mousseline pour me rapprocher de sa chaise.

— Valentine qu'il aime. Lucien est très doux, très tendre; il a des sentiments profonds et dé-

licats, que le moindre froissement fait replier en dedans. Ton frère a du tempérament de l'escargot, ajouta-t-elle en essayant de rire; Valentine ne se doute seulement pas de ce qu'elle le fera souffrir rien qu'en ne le devinant pas...

Elle pleurait; pauvre petite Marthe...

Et je fis comme elle, atterrée par cette révélation. Voilà donc articulée, cette crainte vague qui me poursuivait depuis si longtemps! Il ne me vint pas à l'esprit de combattre le dire de Marthe, d'en vérifier l'exactitude, de consoler ma chère, chère petite sœur. Non, non, elle disait vrai, c'était indéniable, comment tout le monde ne s'en apercevait-il pas? Et consternée, assise aux pieds de Marthe, je répétai plusieurs fois machinalement :

— C'est un grand malheur, c'est un grand malheur!

Marthe était un ange. A partir de ce jour je cessai brusquement d'aller où je savais rencontrer les deux Levantines que j'exécrai du fond de mon cœur. Elle, la petite amie de notre enfance, se rapprocha au contraire de Valentine; en toutes circonstances elle l'associait à sa vie, et comme je lui en témoignais mon étonnement, elle me dit avec la grande simplicité de son abnégation :

— Je vais tâcher de la rendre digne de lui.

— Tu veux blanchir un nègre, m'écriai-je avec humeur; mais au fond j'admirai la vertu sublime de Marthe, et j'allai tout raconter à maman.

Elle fut d'abord incrédule, Lucien très correct dans ses relations avec nos jeunes et nombreuses amies, ne donnait aucun signe de préférence; cependant notre mère se rappela que c'était à sa demande qu'elle avait invité ces dames à venir chez nous; il avait même fallu qu'il insistât, elle, ne se souciant pas d'introduire cet élément nouveau dans une demi-intimité, puis le choix des rôles et quelques autres détails la frappèrent; mais il n'y avait rien à faire, le congé de Lucien finissait dans quinze jours, et Paris se chargerait de faire oublier Mademoiselle Valentine.

Ce que Marthe avait résolu recevait un commencement d'exécution. Une autre jeune fille, à sa place, eût boudé sa rivale, eût au moins dans son for intérieur fait un triste retour sur elle-même; non, elle ne s'attendrit pas en songeant à son douloureux mécompte, elle ne s'aigrit pas devant les comparaisons d'où il ressortait que mon frère allait à une autre. Marthe, avec un courage héroïque, un tact inimitable, commença l'œuvre ingrate de la régénération de Valentine.

Je dis ingrate, non que la Levantine fût méchante; certes, ceci n'entrait dans la pensée d'aucun de nous; elle était bonne, généreuse, facile à attendrir, et c'était un de ses charmes; mais elle était d'une inconsistance, d'une légèreté, qui dépassaient toutes mesures, cédant à toutes les impulsions pour revenir ensuite à son indolence d'orientale.

Marthe s'était faite son amie; elle allait la voir souvent à l'hôtel des Colonies où elle était installée pour tout son séjour. Quand elle arrivait avant onze heures, la paresseuse Valentine la recevait dans son lit, à moins qu'une promenade à cheval, organisée la veille au bal avec ses danseurs, ne l'eût conduite de la danse à l'écurie. Elle avait comme chaperon dans ces sortes d'équipées un oncle, moitié chrétien, moitié musulman, être inoffensif et insignifiant qu'elle manœuvrait à sa guise.

— Valentine, levez-vous, je vous en prie, disait Marthe avec l'accent de la prière.

Valentine s'étirait longuement, chaussait des mules, enfilait un jupon qu'elle attachait avec des épingles, allait s'asseoir sur ses jupes mises en tas sur un fauteuil et commençait à raconter n'importe quelle histoire amusante, tout en roulant sur ses doigts les anneaux brillants de ses cheveux d'ébène, ou faisant sauter sa babouche brodée d'or sur le bout de son petit pied brun.

— Je m'en vais, grondait Marthe en se levant.

— Non, non, chérie, je vais être sage.

Et la câline l'enlaçait de ses bras, faisant enfin ce qu'on lui demandait.

La première réforme à laquelle Marthe s'attacha fut celle de la toilette de Valentine où les épingles jouaient un rôle prépondérant; non pas des épingles honteuses, destinées à cacher une avarie subite, mais des épingles hardies, nombreuses, semées le long des coutures, dans l'ourlet, partout en guise de raccommodage; puis elle chercha à donner un goût plus discret à la jeune étrangère, qui se drapait par exemple dans une robe de chambre d'un rouge intense et descendait ainsi à la table d'hôte.

Par obéissance, elle partagea ce vêtement en deux, ce qui ne fut ni long ni difficile, les coutures étant faufilées seulement. Puis dans son zèle d'obéissance, elle jeta un morceau sous le lit et l'autre sous le canapé.

Marthe me parla pendant deux jours de cette victoire dont elle était fière; le troisième, je sortis pour aller chez ma mère Je croisai en route Valentine; elle avait une robe grise avec une blouse Garibaldi du plus beau rouge, sur la tête une toque molle semblable; c'étaient les deux morceaux de la robe de chambre qui avaient fait leur jonction en dépit de Marthe!...

— Je m'y prends mal, pensa celle-ci; corrigeons le dedans, et la forme s'amendera.

Valentine écouta, embrassa, promit d'aller à la messe le dimanche, arriva à l'*Ite missa est*, faisant résonner l'impertinent cliquetis de ses bracelets et tout à l'avenant.

— Valentine, lui dit un jour tristement Marthe, puisque vous ne voulez pas vous civiliser, je ne

vous verrai plus autant; ma mère trouve que vous êtes une compagne compromettante, et ce sont presque des adieux que je vous fais aujourd'hui.

Marthe espérait que ces paroles sévères frapperaient un coup décisif. — Point : Valentine pleura, poussa les hauts cris, lui donna son portrait en Gitane, lui coupa une mèche de cheveux qu'elle mit sur son cœur. Cela lui parut plus simple que de se corriger.

Le soir, *à la musique*, elle racontait à tout le monde qu'elle était bien malheureuse, son amie Marthe l'ayant abandonnée.

— Pourquoi? lui demanda-t-on.

— Parce que j'ai trop de défauts, répondit-elle en abaissant ses longues paupières sur ses joues rouges de déplaisir.

Mais je n'ai pas dit ce que nous appelions alors : aller à la musique. Tous les jeudis soirs, le 36e jouait, dans les galeries du *Palais*, les meilleurs morceaux de son répertoire : *Il crociato*, *Il ballo in maschera*, *le Chalet*, *Il trovatore* et autres choses analogues, que nous trouvions d'autant plus belles que nous ne connaissions guère d'autre musique. Du reste, on écoutait peu; le général en conviant la société à venir entendre les solos de clarinette ou les rentrées du trombone, avait surtout en vue de nous ouvrir ses jardins où l'on se promenait en causant, au bruit des cuivres, assourdis par la distance. Des globes de couleurs dans les arbres éclairaient suffisamment l'auditoire, et laissaient dans l'ombre ceux qui préféraient causer dans la demi-obscurité.

Tel était le cas de Lucien et de Valentine, le dernier jeudi qui précéda le départ du Saint-Cyrien. Cette fois un clair de lune splendide faisait tort aux lanternes rouges et vertes, et l'on voyait aussi nettement les extrémités du jardin que son centre.

A une de ces extrémités se détachait le grillage de l'autruche, notre amie d'enfance; elle était morte, peut-être de tous les bonbons dont nous l'avions nourrie, et sa cage était devenue une tonnelle. A l'entrée l'on voyait toujours le banc où nous avions partagé notre premier goûter avec Marthe.

Il était occupé à cet instant par mon frère et Mlle Sindéri. Lui, parlait avec animation, elle écoutait, sa tête charmante un peu baissée.

Qu'est-ce qu'ils se disent? pensai-je avec dépit; ça ne va pas finir, ce tête-à-tête!

Ils devinèrent sans doute mes réflexions désobligeantes, car se levant tous deux, ils vinrent à moi avec leur plus charmant sourire; Lucien avait à sa boutonnière une fleur de grenadier prise sans doute dans le bouquet du corsage de Valentine. Ne me souciant pas de prendre part à leurs épanchements, je rentrai dans le centre du cercle où ils me rejoignirent; et la soirée s'acheva paisiblement.

Mon mari, au moment du départ, pria Lucien de me reconduire chez moi, le général le gardant une heure encore pour dépouiller un courrier important qui venait d'arriver du Sud; Lucien et moi nous nous trouvâmes donc seuls à dix heures à la porte de ma maison.

— Veux-tu que je monte? me demanda mon chevalier; nous attendrons ensemble le retour de Jacques.

— Bien volontiers; allons au jardin, il fait si beau.

— Non, j'ai à te parler et j'aurais peur d'être entendu de l'écurie par l'ordonnance.

Il me sembla que la voix qui prononçait ces paroles était altérée; je ne répondis pas, prise d'une vague inquiétude. Qu'allait-il me dire? Hélas! je ne le savais que trop.

Nous nous assîmes au salon. La fenêtre ouverte nous versait une lumière éblouissante, la lune ayant l'air de s'être avancée pour nous éclairer de ses blancs rayons.

Mon frère s'assit tout près de moi, me prit la main et me dit :

— Lucienne, je viens d'avouer mes espérances à Valentine qui veut bien m'attendre jusqu'à l'année prochaine, époque où je viendrai dans un régiment d'Afrique, afin de me réunir à vous.

— Tu veux épouser Valentine? lui répondis je d'une voix blanche; tu as sans doute l'avis de nos parents?

— Non, petite sœur, et c'est pourquoi je tenais à te parler ce soir. Ne te moque pas de moi, si je t'avoue que j'ai le cœur tellement rempli de cette affection, que je n'ose pas en parler même à notre mère; j'ai pensé que tu voudrais bien t'en charger, plaider ma cause, notre cause, dire combien nous serons des enfants soumis et aimants; enfin présentée par toi ma demande aura toutes les chances pour elle.

— Jamais nos parents ne consentiront.

— Pourquoi? me dit-il avec un étonnement profond.

— Parce qu'elle n'est pas digne de toi.

Lucien abandonna ma main et, se levant, me dit en arpentant le salon :

— Allons, je vois que tes vieilles rancunes d'enfant subsistent. Tu n'as jamais compris Valentine. Je t'abandonne la forme, oui il y aura bien des choses à corriger, et après tout, il faut tenir compte de ses origines; elle aime le rouge, préfère le bal à la lecture, tend une main loyale à ses amis, au lieu de leur faire une révérence en rougissant comme les autres jeunes filles; tout cela s'apprend, ce qui ne se donne pas c'est un cœur comme le sien; sais-tu que nous nous aimons depuis son premier séjour à Hamaouïa; sais-tu que c'est pour la mériter que je travaille depuis cette époque; sais-tu que c'est

pour me voir qu'elle est revenue ici? Ah! Lucienne, cette enfant m'aime comme je l'aime et, pour moi, elle modifiera ce que nous voudrons.

— Tu te trompes encore une fois et j'en ai la preuve. Marthe avait lu ton secret dans tes yeux; Marthe qui, elle, t'aime, nous aime de tout son cœur, ce cœur dévoué, généreux que tu n'as pas pris la peine d'étudier, tes yeux étant occupés ailleurs, Marthe a essayé la transformation, l'éducation de Valentine; elle y a usé les ressources de son esprit, la bonne volonté de son dévouement; il a fallu y renoncer.

— Marthe a fait cela, s'écria Lucien en revenant vers moi, Marthe a fait cela! Oh! chère petite amie, combien je vais l'aimer davantage; elle m'a deviné, elle m'a compris; elle n'est pas jalouse comme toi, ma chérie.

Je haussai les épaules sans répondre; que dire! il ne comprenait rien en dehors de son amour.

— Enfin, me promets-tu de parler pour nous à maman; mais, tu comprends que si tu dis toutes les vilaines choses que tu viens de me raconter à moi, je ne te charge de rien du tout.

— J'aime autant ça.

— Alors je compte que tu sauras te taire absolument; je me charge moi-même de mes affaires.

Mon mari tournait l'angle de la rue. Lucien mit son sabre, m'embrassa fraîchement et sortit.

Alors je pleurai amèrement; nous n'avions plus que deux jours à passer ensemble, et voilà que nous étions à moitié brouillés.

Je le vis passer sous la fenêtre, son képi sur les yeux; il marchait vite. Tout à coup, il revint sur ses pas, s'arrêta au-dessous de moi et, avec la main, il m'envoya un baiser qu'il souffla ensuite le long de ses doigts, comme on lui avait appris à le faire quand il était tout petit. Je lui rendis joyeusement ce cher témoignage d'affection, et je priai de tout mon cœur pour que Dieu l'éclairât.

Je ne parlai pas de notre querelle à nos parents; je les savais sur leurs gardes et il me répugnait de trahir la confiance de mon frère; il partit sans que rien transpirât de ses espérances.

Lucien écrivit de Marseille; il avoua ses sentiments, son désir d'épouser Valentine et la promesse qu'il avait emportée d'elle.

La lettre était si tendre, si respectueuse, que mon père et ma mère le plaignirent sans trop se fâcher; cependant papa échangea avec lui une correspondance assez serrée. Lucien répéta jusqu'au bout la même chose : « Je l'aime, je vous aime; nous vous fléchirons, j'attendrai. »

Pendant ce temps, Mme Sindéri s'en allait de maisons en maisons, racontant, avec des airs mystérieux, que sa fille était fiancée, que ces dames partaient pour Constantinople chercher les diamants de famille et la dot considérable que les oncles de la jeune fille allaient lui donner à l'occasion de son mariage.

En attendant, comme le voyage était fort coûteux, elle alla trouver Mme Bancel, une revendeuse de la rue Desnoyers, et lui donna ses robes et quelques objets curieux rapportés d'Italie au dernier voyage : le préfet lui fournit le passage sur mer et, moyennant ces précautions, elles partirent; il y avait un mois que Lucien nous avait quittés.

Un an a passé sur nos soucis ; nous évitons d'en parler, sentant bien qu'il n'y aura rien de décisif avant le retour de Lucien et celui de Valentine, qui coïncideront et ne peuvent tarder beaucoup, le général ayant demandé mon frère comme officier d'ordonnance. La société mobile de Constantine s'est presque complètement renouvelée dans ces douze mois ; deux régiments sont rentrés en France, deux autres sont arrivés de Sétif. Je reçois la visite d'une de ces nouvelles venues qui me dit entre autres menues nouvelles :

— Je viens de rencontrer une ravissante Espagnole avec sa mantille et son éventail; elle est de passage à Constantine, se rendant à Oran où sont les propriétés de son mari.

— Vous la connaissez?

— Pas du tout, c'est Mme X qui m'a donné ces détails; elle savait seulement que c'est une jeune mariée et qu'elle est fort riche.

Le même soir, comme il faisait un temps doux et fort agréable pour la marche, je sortis de la ville et me dirigeai du côté par où mon mari devait rentrer.

Je n'avais pas fait cent pas sur la place de la Brèche que j'aperçus, venant à moi, une victoria très basse où une jeune femme, drapée dans de la dentelle noire, causait avec un gros monsieur au type étranger. J'étouffai un cri de surprise : l'Espagnole, c'était Valentine...

Elle me vit, me reconnut, dit vivement quelques mots à son mari, qui fit arrêter aussitôt la voiture, et, avant que je fusse revenue de ma surprise, la jeune femme était dans mes bras.

L'effarement où j'étais m'enlevait la faculté de parler. Elle, tout gentiment, pour me donner le temps de me remettre, me présentait à son époux, M. Lopez y Rivas; puis toujours le rire aux lèvres, elle me demanda des nouvelles de Lucien :

— Oh! chérie, quel bonheur pour lui que je sois mariée; il aurait été malheureux avec moi. Jamais je ne ferai une femme sérieuse, n'est-ce pas, Manoël?

Manoël s'inclina gravement en signe d'assentiment.

Puis elle m'invita à déjeuner pour le lendemain; je la remerciai assez froidement, lui dis quelques mots qui ne signifiaient rien, et me séparai d'elle.

Mais au lieu de continuer ma promenade, j'allai vite chez maman et, sans prendre le temps de l'embrasser, je lui criai :

— Valentine est mariée à un gros Espagnol !

Papa laissa éclater une joie sans mélange ; maman porta sa main à son cœur comme si elle ressentait une vive douleur :

— Ah ! mon pauvre petit ! soupira-t-elle.

C'était le jour aux événements ; mon mari vint nous rejoindre au débotté et nous annonça que Lucien s'embarquerait pour l'Algérie la semaine suivante ; il était nommé au 3e chasseurs et attaché au général commandant la division à titre d'officier d'ordonnance.

Ces huit jours furent bien remplis dans la maison paternelle. Encaustique, rideaux blancs, ponçage du marbre, lavage des faïences ; maman sur les échelles, papa à la cave, Joséphine repassant ; la lessive, les maçons à l'écurie, enfin, du travail à en perdre l'esprit. Songez donc, le Benjamin allait s'installer pour toujours à la maison. Toujours !

Je renonce à décrire les splendeurs virginales de la chambre du jeune officier ; les flots de mousseline voilaient le lit et la fenêtre ; le pigeon empaillé surmontait la bibliothèque de notre enfance. Sur la table, il y avait encore les deux pupitres, face à face, où nous faisions nos devoirs ensemble ; celui de Lucien sculpté à la pointe du couteau ; le mien illustré de bonshommes chevelus. En ouvrant le tiroir de cette table, on retrouvait encore la boîte de couleurs qu'on avait donnée à Lucien pour qu'il se laissât arracher une petite dent blanche qui brillait au doigt de ma mère, sertie dans l'or. Oh ! que de souvenirs dans cette salle d'étude, devenue chambre de soldat !

Mon père, les mains dans ses poches, sifflant un air de *Fidélio* qui ne venait à ses lèvres que dans les grandes circonstances, inspectait le travail et prodiguait comme toujours les plus grands éloges à ma mère sur la tenue de la maison. Nous étions tous heureux, car le mariage espagnol de Valentine simplifiait et déblayait singulièrement la situation.

Le samedi venu, il ne restait plus un anneau de rideau à poser, plus un grain de poussière à chasser : l'œuvre de nettoyage et d'installation était parfaite ; ma mère, quand je vins la trouver ce jour-là, était absorbée par ses préparatifs du dessert du lendemain, car elle ne s'en remettait à personne de ce soin pour une pareille solennité : elle *faisait les compotiers*, suivant une locution qui n'est pas française, mais que nous comprenons toutes.

Comme elle me comptait pour peu de chose à ce moment-là, chère mère ! c'est à peine si elle me permettait de lui présenter les feuilles et la mousse destinées à ses pyramides de fruits. Son gendre, sa fille, son mari, tout cela avait disparu ; il n'y avait plus au monde que Lucien avec ses grands yeux bruns, sa moustache blonde, Lucien son fils !

Le lendemain, le télégraphe aérien qui disloquait ses grands bras blancs, sur le tableau noir de l'administration, en attendant l'électricité alors inconnue en Algérie, annonça l'arrivée du courrier de France... Notre voyageur, pour qui nous avions retenu la place unique de la malle, serait là vers les quatre ou cinq heures.

Quelle impatience chez nous, que de ruses pour tromper le temps ! A la fin, n'y tenant plus, nous prenions le chemin de Philippeville, c'était la route du courrier ; nous allions au-devant de lui.

A cent pas de la ville, j'aperçus devant nous l'écharpe blanche de Marthe qui s'envolait autour de sa svelte personne et lui faisait comme deux ailes pour voler au-devant de l'ami ; sa mère marchait prosaïquement, comme une simple mortelle, un peu essoufflée par l'embonpoint et l'émotion, car nous l'aimions tous à peu près autant, le cher petit Bleu.

On rit les uns des autres en constatant notre impatience et ensemble on avança péniblement dans les pierres, la poussière, la chaleur de cette affreuse route.

— Qu'est-ce que c'est que cette voiture ? demandait père, qui, étant myope, voyait ce jour-là des voitures à tous les tournants.

— C'est un mulet, papa, il est chargé d'orge.

— Est-ce que je n'entends pas des grelots ? demanda Mme Duchâtel qui était un peu dure d'oreille.

— Non, maman ; c'est le forgeron du *gourbi*, qui tape sur l'enclume.

— Le courrier est très en retard, reprenait ma mère.

— Certainement, l'heure est passée à la Brèche depuis longtemps.

On regardait les montres : il était trois heures et demie.

— Ah ! cette fois j'entends un fouet, des grelots et j'aperçois un gros nuage qui roule sur la route, c'est la malle ; Marthe et moi nous nous mettons à courir.

Tout à coup mon amie s'arrête brusquement et me serre le bras ; elle est pâle comme une morte, et je devine ces mots qui ont peine à sortir de ses lèvres décolorées :

— La place de Lucien est vide... il sait tout !

— Monsieur ! nous crie le conducteur sans ralentir sa course, j'ai attendu M. Lucien vingt minutes, il n'est pas venu ; il a fallu partir, l'heure était passée ; il aura manqué le bateau...

Ah ! quel retour ! Comme maman était lourde, comme papa se pliait en deux, comme le chemin était raide, le soleil brûlant ! Nous ne parlions pas, nous nous traînions : quelque chose de plus

qu'une simple déception pesait sur nos cœurs : nous pensions tous au mariage de Valentine.

Le vaguemestre que nous rencontrâmes nous remit les lettres à notre entrée en ville ; il y en avait une de Lucien datée du port de Marseille, nous disant sa joie en termes émouvants. Qu'était-il donc survenu? Mon père courut au télégraphe, il était trop tard, le jour tombait, on n'aurait de réponse que le lendemain matin.

Je ne peux pas dire nos angoisses pendant cette nuit d'attente; nous en étions venus aux plus sombres suppositions, et le moindre bruit nous faisait tressaillir.

Le lendemain, au lever du soleil, on nous apportait la réponse au télégramme de la veille : *Je suis malade à l'Hôtel des Voyageurs, venez me chercher. — Lucien.*

Ma mère et mon mari partirent à l'instant, dans une bonne voiture, retenue à l'avance. Ils nous ramenaient le soir même notre cher malade. Ah! quel changement, quels ravages! Comment trois jours de souffrances avaient-ils pu altérer pareillement ce jeune visage?

Nous étions tous rangés devant la portière ouverte de la berline. Joséphine et le sapeur élevaient deux lampes au-dessus de nos têtes, car il faisait nuit noire. Maman était descendue la première, et affichait une certaine gaîté qui ne trompait personne, et *lui* grelottant la fièvre, hâve dans son caban bleu, essayait en vain de se soulever en s'appuyant sur mon mari.

Il descendit pourtant de voiture, aidé, presque porté par les siens; quand on le mit dans son lit il perdit connaissance, et il fallut un quart d'heure de soins pour le faire revenir à lui.

— Que t'a-t-il dit? demandai-je à ma pauvre mère, brisée de ce voyage, en la débarrassant de ses vêtements.

— Quand je suis arrivée, il était dans son lit; il m'a tendu les bras, a caché sa tête sur mon épaule et m'a dit tout bas : Je sais tout, emmène-moi.

Depuis, il n'a plus parlé.

La crise aiguë de cette maladie amenée par le chagrin dura peu, mais alors commença une crise morale bien autrement inquiétante. Il gardait un silence farouche, et assis dans un fauteuil, les yeux à demi clos, laissait couler les heures; on lui disait de venir dîner, il obéissait comme une machine, touchait à peine à ce qu'on lui servait, et retournait à son immobilité aussitôt que possible.

Il aurait eu besoin de dégonfler son pauvre cœur, de dire ce qui l'étouffait, et le docteur Vadel, notre ami, qui savait la cause de cet état, cherchait vainement à provoquer un éclat.

— J'aimerais mieux lui voir une bonne colère, disait-il en mâchant la pomme d'ivoire de sa canne, au moins on le sentirait vivre. Si je tenais Valentine, ajoutait le brave homme en relevant ses lunettes d'or sur son nez court et cassé, je lui ferais passer un mauvais quart d'heure. Que le diable confonde les femmes!

Ma maison était plus tranquille que celle de mes parents, surtout dans la journée, alors que mon petit Jean, mon fils à moi, dormait dans son berceau ; quand Lucien put marcher, mon mari me l'amena plusieurs fois, et bientôt le malade de lui-même vint s'installer chez sa sœur, la regardant aller et venir, travailler, chanter; il ne disait rien; mais il avait un air apaisé qui nous donnait confiance.

Un jour, Marthe vint pour m'apprendre à faire de la confiture de cédrats. L'ordonnance fit un beau feu clair, mit la bassine sur les charbons ardents, coupa les fruits, pesa le sucre, suivant nos indications; puis la consigne exécutée, s'assit à l'écart prêt à venir au premier appel.

Lucien arriva comme le sirop commençait à bouillir; il monta au salon, s'assit devant la fenêtre ouverte, et se mit à rêver ce triste rêve silencieux qui lui faisait tant de mal.

— Lucienne, montons, me dit tout bas Marthe, je vais essayer de *le* faire parler, ce silence me déchire le cœur. Dis à Thomas de tourner jusqu'à ce que ça monte, puis de retirer la bassine et d'appeler.

Thomas, armé de l'écumoire, se mit gravement à tourner le sirop, nous assurant qu'il n'y avait rien à craindre.

Quand nous entrâmes au salon, Lucien vit Marthe et son visage s'éclaira d'un pâle sourire; il se leva, vint à elle et lui baisa la main.

— Assieds-toi, lui dit-elle en le tutoyant, ce que, malgré les réclamations de mon frère, elle ne faisait plus depuis qu'il était entré à Saint-Cyr. Assieds-toi, nous avons le temps de causer pendant que ça bout en bas.

— Sais-tu, continua-t-elle d'une voix tranquille et douce, que Valentine est mariée?

Mon frère tressaillit, c'était la première fois que l'une de nous osait prononcer ce nom devant lui. Il hésita un moment à répondre, puis d'une voix assez ferme :

— Oui, je le sais; on me l'a dit à bord, au retour.

— Lucienne l'a vue, continua Marthe, comme si elle eût pensé faire plaisir à un indifférent en lui contant un fait divers quelconque. Elle était en voiture avec son mari; un gros Espagnol très brun, qui dit : *à la disposition de usted* quand elle lui parle. Elle est devenue Espagnole aussi; elle porte une mantille, un éventail et des fleurs dans la rue.

Lucien avait abandonné sa pose nonchalante; assis tout près de Marthe, le coude au genou, le menton dans la main, il était tout yeux et tout oreilles.

Marthe continua, se voyant écoutée :

— Quand elle a vu Lucienne, elle a fait arrêter

sa voiture, s'est jetée au cou de ta sœur, et lui a dit... Oh! mais ça brûle! s'écria-t-elle en se précipitant vers l'escalier de la cuisine. Je la suivis.

Dans l'ombre de l'escalier elle me serra vivement la main :

— J'ai réussi, il parle; nous le guérirons.

Rien ne brûlait, bien entendu, et Thomas parut offensé de notre présence; il remit l'écumoire aux mains de Marthe, et alla reprendre sa place dans l'antichambre à portée de notre appel.

Nous nous étions assises devant la table couverte de fruits. Marthe enlevait soigneusement la peau des cédrats avec un doigt de chair, me la passait et je la piquais pour la jeter ensuite dans l'eau froide.

Lucien, voyant que nous ne remontions pas, descendit. Il prit une chaise de bois blanc, s'assit à califourchon et nous regarda faire en silence. Il espérait que Marthe reprendrait d'elle-même la conversation où nous l'avions brusquement interrompue.

Mais Marthe paraissait avoir complètement oublié l'Espagnole.

Alors, Lucien se décida :

— Tu disais que Mademoiselle... Madame Lopez avait parlé; qu'a-t-elle dit ?

— Elle a parlé de toi.

— Sans doute pour dire que j'étais un fameux niais de croire à la parole d'une jeune fille qui s'était engagée à m'attendre.

— Non, répondis-je, directement interpellée; elle m'a seulement dit que c'était un bonheur pour toi de ne pas l'épouser, qu'elle n'avait rien de ce qu'il fallait pour te rendre heureux.

Lucien se leva, saisit sa chaise et la brisa en la lançant contre le sol.

L'ordonnance, de la place qu'il occupait, ne pouvait entendre notre conversation; mais il entendit ce grand fracas de meuble brisé et rentra vivement pour savoir ce qui arrivait. Il regarda ahuri la chaise, dont les pieds se tordaient dans tous les sens; il interrogea du regard nos trois physionomies impassibles, et, ne pouvant comprendre, se borna à relever les morceaux de bois éclatés.

— Emportez ça, lui dit mon frère, c'est du bois pourri; vous en ferez du feu.

Thomas obéit; il rencontra dans la cour un camarade, et nous l'entendîmes qui disait en passant sous notre fenêtre :

— Conséquemment, le lieutenant a une rude poigne; avec ses yeux mâchés et ses mains de demoiselle, il vous a démonté une chaise comme si qu'elle serait de verre.

Cette réflexion nous fit sourire et Lucien, apaisé, haussa les épaules avec un air bon enfant qui nous rendit tout à fait courage.

Ce fut en effet le point de départ de sa guérison morale; à force de parler avec nous de Valentine, il y pensa moins étant seul; il comprit enfin le vide de ce cœur et de cette cervelle; il se releva peu à peu, et ne garda bientôt plus qu'une affection plus vive pour la modeste et dévouée créature qui avait cherché à rendre Valentine digne d'une affection sérieuse, qui avait eu le courage ensuite de lui dire la vérité sur elle.

On parlait vaguement, à cette époque, d'envoyer une expédition dans le Sud : l'équivalent d'une promenade militaire, pour montrer nos soldats, sous les armes, aux tribus un peu récalcitrantes depuis quelques mois; ceci nous intéressait fort, nous autres jeunes femmes qu'on menaçait d'un veuvage de six semaines, avec des chances de coups de fusil pour nos maris.

Un matin, mon amie Geneviève de Chabrol entra chez moi avec un visage décomposé et me dit sans préambule :

— C'est décidé, et Jean en est !

— Ah! mon Dieu! m'écriai-je, est-ce que Jacques et Lucien partent aussi ?

— Eh! certainement, ils vont suivre leur général !

— Que nous sommes malheureuses !

Geneviève n'était pas pour les plaintes stériles :

— Ma chère amie, me dit-elle, si je suis venue vous trouver, c'est pour tâcher de parer, autant que nous le pourrons, aux tristesses de cette séparation; il faut que nous partions aussi !

C. DE LAMIRAUDIE.

(La fin au prochain numéro.)

Economie Domestique

MOYEN DE CONSERVER LES FOURRURES

Pour préserver les fourrures des mites, il faut les battre fortement dès qu'arrive l'été, afin d'en faire sortir la poussière ou les œufs des mites qui pourraient s'y trouver. Ensuite on les enferme dans des caisses doublées de papier goudronné; les mites, ne pouvant supporter l'odeur du goudron, périssent immédiatement. Au moins une fois par mois, les fourrures seront sorties des caisses et de nouveau battues vivement.

REVUE MUSICALE

Théâtres lyriques : La nouvelle direction de l'Opéra. — Opéra-Comique : *Les Folies*, de Regnard, et la reprise de *Lakmé*. — *Le Menuet de l'Impératrice*, opéra-comique de salon. — Musique nouvelle.



OUT est rentré dans l'ordre sur nos deux premières scènes lyriques et, à l'Opéra, la perspective d'une direction plus artistique, avec MM. Bertrand et Colonne, semble avoir ranimé toutes les bonnes volontés. Les réformes projetées par le nouveau directeur et approuvées par le ministre, offrent de réels avantages pour l'art comme pour le public. Ainsi on montera un plus grand nombre d'œuvres nouvelles Puis, trois samedis par mois, on aura *une représentation* à prix réduits, dite *représentation de famille*, d'où ne seront exclues aucune des nouveautés qui auront pu être créées les jours d'abonnement. Une *représentation de gala*, à prix spéciaux, sera donnée tous les premiers samedis du mois et consacrée à la résurrection d'une œuvre ancienne, XVIIe ou XVIIIe siècle. La Comédie-Française prêterait son concours à ces douze représentations.

De plus, chaque dimanche, en matinée, *représentation populaire*, à prix réduits, où les fauteuils d'orchestre, de parterre et d'amphithéâtre seront remplacés par des banquettes.

Nous estimons que la combinaison des *five o'clok* mondains qui, pour le moment, clôt cette série de projets séduisants, obtiendra un réel succès. Ils auront lieu sous forme de concerts vocaux et instrumentaux, dirigés par M. Colonne, qui est nommé directeur de la musique à l'Opéra. De cette façon, les fidèles admirateurs du brillant musicien pourront le retrouver, le jeudi, dans des séances où la perfection de l'exécution se joindra à l'attrait nouveau d'une salle éblouissante que beaucoup de personnes ne connaissent pas encore.

De leur côté, MM. Ritt et Gailhard qui, vaincus dans cette lutte, veulent tomber en héros, ont choisi M. Lamoureux comme chef d'orchestre, pendant les quelques mois qne leur accorde encore leur privilège directorial. Cet antagonisme entre deux musiciens de grande marque n'est pas sans intérêt et sera très profitable à celui de l'art musical. Il existait déjà pour les concerts symphoniques et on a pu voir que les résultats en ont été des plus heureux ; que de belles œuvres rayonnantes fussent restées sous le boisseau, sans cette salutaire émulation des deux sociétés rivales. Il en va être de même à l'Opéra où, pour voir le jour, il faudra que les projets Gailhard-Lamoureux soient exécutés presqu'aussitôt que conçus, car si chaque heure qui va s'écouler désormais tinte joyeusement pour l'avènement des uns, elle sonnera pour les autres le glas de la retraite. Parmi ces projets, aussi éphémères que tardifs, on parle beaucoup des *concerts-spectacles* qui, dés le premier octobre, seront donnés, sous la direction de M. Lamoureux, les jeudis en matinée. On y entendrait des actes entiers d'ouvrages inédits à l'Opéra, comme il a été fait pour *Lohengrin*. Il est même possible qu'avant de se retirer, MM. Ritt et Gailhard trouvent le temps de monter l'œuvre du maître allemand, ou la *Prise de Troie*, de Berlioz. Quel dommage que ce beau zèle ne se soit pas manifesté plus tôt! L'éclat de notre première scène et le plaisir du public y eussent beaucoup gagné.

Quoi qu'il en soit, il s'est produit un fait qu'il faut enregistrer pour l'édification de ceux qui croient que ce n'est qu'en politique que l'homme varie. Jusqu'à présent, ce privilège était uniquement réservé à la faiblesse féminine, en vertu d'un vieux proverbe qui défend expressément de s'y fier. Mais que dira-t-on en présence de la versatilité masculine? On a vu des hommes aussi forts qu'authentiques, de vrais hommes, enfin, point du tout politiques et membres de la grande presse musicale, changer complètement de front dans l'affaire directoriale de l'Opéra. D'où est venu le revirement complet de leur attitude? En effet, après avoir mené la plus acharnée campagne contre MM. Ritt et Gailhard, on a pu voir qu'ils devenaient les plus ardents défenseurs du maintien de leur privilège. Ce n'était donc pas sérieux et il vaut mieux en rire qu'en pleurer, car si l'association Bertrand-Colonne a été une cause de déception pour quelques-uns, peut-être fera-t-elle beaucoup d'heureux.

En attendant, *Le Mage* s'épanouit dans sa gloire, accompagné de l'*Africaine*, d'*Ascanio*, de *Patrie*, etc. Bientôt, demain peut-être, *Fidélio* viendra ranimer l'intérêt et charmer les oreilles, depuis assez longtemps fatiguées des sonorités excessives de la musique moderne. On peut s'attendre à une exécution parfaite de ce chef-d'œuvre.

A l'Opéra-Comique, les trois actes des *Folies amoureuses*, de Regnard, adaptation de MM. Lénéka et Matrat, ont servi de joyeux prétexte à M. Emile Pessard pour affirmer, une fois de plus, sa science et sa verve intarissable. En empruntant au répertoire de la Comédie-Française une

de nos plus amusantes pièces classiques, les librettistes en ont autant que possible respecté le texte vraiment charmant et rimé avec une légèreté de plume incomparable. On sait que le thème des *Folies*, qui avait de beaucoup précédé le *Barbier de Séville*, avait lui-même été emprunté par Beaumarchais pour préparer le livret du chef-d'œuvre de Rossini. Malgré quelques épisodes nouveaux et plusieurs personnages créés par les anteurs, il suffit de lire leur adaptation pour voir le grand air de famille qu'elle conserve avec le *Barbier* et les *Noces ds Figaro*.

La tâche du musicien était donc redoutable, car il ne pouvait espérer de faire oublier Rossini, malgré tous les titres acquis à une vogue des mieux justifiée. Cependant, comme dans *Tabarin*, la musique n'a pas, en certaines parties, la gaîté folle de la pièce qu'annonce le titre. Mais, d'un autre côté, dans les vingt morceaux de cette partition, un peu trop surchargée, il y en a un certain nombre fort agréables par la clarté du style et de l'instrumentation.

Tels sont au premier acte, *l'air* très franchement bouffe de Crispin, et un fort joli *finale*. Au second, la *Chanson des Villageoises* et les *couplets* d'Albert, qui, en vrai Bartholo, lance ses foudres contre la gent féminine, sont très applaudis pour l'originalité de leur facture. Au début du troisième acte se trouve un charmant *duo*, entre Crispin et Lisette, puis une *romance*, tous deux poétiques et tendres, où le maître a pu donner l'essor à son inspiration sentimentale. Cette page peut être considérée comme une des meilleures de la partition. On remarque encore de gracieux *couplets*, une *Marche burlesque*, une *Chanson militaire* et deux *entr'actes*, fort appréciés, autant pour leur mérite instrumental que pour l'exécution toujours si parfaite de l'orchestre Danbé, qui les a fait bisser avec élan.

M. Carvalho a déjà trouvé le temps de former une troupe hors ligne, sur laquelle il peut fonder de légitimes espérances. Mmes Landouzy et Molé-Truffier; MM. Fugère et Soulacroix, doublés de MM. Carbonne et Clément, ont droit à une bonne part des succès du compositeur M. E. Pessard.

La centième de *Lakmé*, reprise pour rendre hommage à la mémoire du regretté L. Delibes, a été des plus brillantes. Au dernier moment Mme Arnoldson, qui devait rentrer dans le rôle si ravissamment créé par Mlle Van Zandt, s'étant trouvée indisposée, c'est une jeune cantatrice, Mlle Horwitz, récemment engagée par M. Carvalho, qui a sauvé la situation. Elle y a réussi avec autant de talent que de courage, sans la moindre répétition. Le public lui a prouvé son admiration en l'acclamant avec Mme Deschamps-Jehin, MM. Gilbert, Renaud et Soulacroix, qui tous ont mis en relief les charmantes inspirations du maître regretté.

M. Carvalho prépare *le Rêve*, de MM. Zola, Gallet et Bruneau. On assure que l'ouvrage est prêt à passer. On sait aussi que les projets de reconstruction de notre seconde scène sont sur le point d'aboutir.

Les vacances approchent, et il est doux de penser d'avance aux joyeux délassements comme aux plaisirs qu'ils procurent à toute la famille. Le succès obtenu par notre dernier petit acte d'opéra-comique : *Le Menuet de l'Impératrice*, nous engage à rappeler à ce propos le charmant ouvrage de Mme H. Gennaro-Chrétien, si gracieusement inspirée par le mignon scénario de Mme Aylicson. Celles de nos lectrices qui n'ont pas eu l'occasion de le mettre à l'étude, l'an dernier, peuvent relire dans notre numéro d'août 1890 les lignes de notre chronique qui donnent l'analyse détaillée de ce petit opéra si facile à monter et pourtant si bien fait. L'éminente musicienne qui depuis sa publication a été nommée professeur au Conservatoire, et qui fut une des plus brillantes lauréates de l'harmonie à notre grande école de musique, a su réunir dans *Le Menuet de l'Impératrice* tout ce que l'on rencontre de grâce et de talent dans les plus importantes partitions. Elle y a réussi autant par la note attendrie que par un comique du meilleur goût, atteignant au genre bouffe, avec la plus exquise convenance dans la scène du « Menuet », qui est d'une irrésistible gaîté. Cette musique, délicieusement harmonieuse et facile, délasse agréablement des sonorités exagérées de notre temps. Il est impossible de trouver dans le cadre qu'exige une œuvre de salon, une pièce mieux conçue, mieux écrite pour la jeunesse, ni plus amusante à voir, à écouter et à jouer. On peut facilement et à peu de frais se donner ce plaisir. Il suffit d'envoyer 2 fr., en mandat ou timbres-poste, à M. Fernand Thiéry, directeur du *Journal des Demoiselles*, en demandant le numéro d'août 1890, qui contient la partition de Mme Gennaro-Chrétien. Le texte de Mme Aylicson y est également enfermé et imprimé séparément.

Pour finir nous signalons une gracieuse et facile idylle de Marmontel : *Au matin*, que le nom de ce maître suffit à recommander. — *Sous les Tilleuls*, de P. Rougnon, est une très jolie « valse alsacienne », qui plaira par sa facture élégante et expressive, très moyenne force. — Pour le chant, *le Sentier*, de L. Diemer, un vrai bijou de mélodie poétique, du plus bel effet, et une chanson populaire de la Bresse : *Rossignolet du bois Joli*, une des plus attrayantes pages de J. Tiersot. Editeur : H. Heugel, 2 *bis*, rue Vivienne. — *Les Chants mystiques*, d'Albert Cahen, ont un très grand succès, ce sont des pages de belle facture. Editeur : Veuve E. Girod, 16, boulevard Montmartre.

MARIE LASSAVEUR.

CHAUSERIE



J'AI reçu ces jours-ci la visite de mon fermier. Il vient à chaque printemps me faire ses doléances sur les désastres de la mauvaise saison. Depuis douze ans qu'il est dans la famille, je ne lui ai jamais entendu dire : « Ah ! le bel hiver, les bonnes gelées ; comme ça va nous nettoyer les arbres des chenilles et les prés des joncs ! » Ou : « Il n'y aura pas beaucoup de fruits cette année, mais ils seront savoureux et gros ; le blé s'annonce superbe, etc. »

Non ! il arrive et gémit tout de suite son antienne : c'est le beau marronnier derrière la charmille qui s'est *éclapé* sous le poids de la neige, ce sont les fleurs des poiriers que la pluie a perdues, que sais-je ! je suis toujours navrée quand il me quitte, et puis, lorsque j'arrive à la campagne, je trouve que tout est à peu près comme il faut; les agriculteurs sont, paraît-il, tous ainsi.

J'ai donc reçu, la semaine passée, Chaptal, encore plus pessimiste que de coutume : ma plantation de pins est à refaire, mes artichauts sont morts, et quant aux catalpas... « Ah ! Madame ! »

Enfin, pour terminer son lugubre récit, il ajoute :

— Nous ne nous sommes pas aperçus du 1er mai dans nos pays.

— Que voulez-vous, mon pauvre ami, tout est en retard cette année, et ce qui n'a pas été pour le premier sera pour le trente.

Je croyais ces paroles très consolantes, avec leur douce philosophie. Voilà mon homme qui se trouble et m'interroge anxieusement :

— Alors, Madame croit que ça va recommencer ; il faudra encore tirer des coups de fusil !

— Vous avez tiré sur les oiseaux; oh ! ne faites pas ça, vous allez assauvager les rossignols.

Air de plus en plus ahuri du campagnard.

— Madame, je parle de Fourmies.

— Vous tirez sur les fourmilières !

Je n'avais pas plus tôt dit cette bêtise, que mon esprit s'ouvrait à la lumière. Chaptal m'avertissait que le 1er mai avait été paisible chez nous, malgré les mineurs qui y sont assez nombreux ; et voilà comment le joli mois des roses, des cantiques, des nids, est maintenant pour nos campagnes un épouvantail. O progrès du temps !

Ces souvenirs de guerre civile me font horreur et je vais les fuir en vous conduisant, Mesdemoiselles, au *Pardon de Kergoat*, tout près de Quimperlé, dans notre Bretagne si poétique, si religieuse, si douce au cœur français, malgré sa rusticité primitive; le tableau que Jules Breton a exposé cette année au Palais de l'Industrie, et que votre journal a eu l'heureuse idée de faire reproduire à votre intention, vous transporte en pleine fête, et le peintre a su, avec une incroyable vérité dans le moindre détail, idéaliser ces types de paysans aux attitudes naïves et recueillies qui font de ce tableau un des plus charmants dans le genre.

J'ai tout de suite été captivée par ce vieillard attristé qui s'appuie au bras d'un jeune homme ; le père et le fils, sans doute. Ils sont pieds nus par dévotion, je pense ; quelque vœu à sainte Anne ou à sainte Barbe.

Si le jeune gars était seul privé de sa chaussure, je dirais qu'il va demander à N.-D.-d'Auray quelqu'une de ces douces filles qui portent sa statue derrière lui ; mais le vieux ?... Il est peu probable que son désir d'avoir telle ou telle bru lui fasse affronter les cailloux du chemin. Non, je crois plutôt qu'au logis est restée la mère infirme, et qu'ils vont demander sa guérison.

Le mariage est la principale préoccupation des jeunes gens qui suivent les *Pardons* ; à preuve les légendes, où il y a toujours quelque oracle à l'usage exclusif des amoureux. Ici, ce sont des épingles qu'on jette dans la fontaine miraculeuse ; si elles tombent au fond la tête en bas, le mariage se fera dans l'année ; mais je dois vous prévenir, Mesdemoiselles, qu'on triche quelquefois le sort, et ceux qui veulent réussir à tout prix ont soin de graisser la tête desdites épingles ; le résultat est infaillible. Le jeune Breton qui m'a conté la chose en a fait l'expérience : il a offert à une jeune fille des épingles préparées comme je l'ai dit, et la demoiselle s'est mariée dans l'année... avec un autre !

Ailleurs, au Pardon de Sainte-Barbe, l'amoureux questionneur s'en va tout droit au clocher après la grand'messe, et s'il réussit à faire sonner deux fois l'énorme cloche de l'église, il est sûr de triompher de tous les obstacles ; mais quel carillon pendant tout le jour où se poursuivent ces essais plus ou moins heureux !

A Quimper, les choses se passent autrement. Après l'office, les filles à marier se rangent sur un côté de la place, les garçons se placent en face avec des parapluies ouverts, et quels parapluies ! On se regarde plus ou moins, on affiche une certaine indifférence qui n'est que de la coquetterie. Les gars ont l'air de chercher, de comparer, alors qu'au fond ils sont parfaitement décidés, puis chacun va offrir son parapluie à la belle qu'il choisit. Voilà des fiançailles selon toutes les règles.

Alors on s'en va manger des crêpes. Je me suis fait donner une représentation de la manière dont on absorbe ce plat éminemment breton; le jeune gentilhomme qui faisait sous mes yeux de la couleur locale à votre intention, chères lectrices, m'a assuré que ses renseignements étaient de la plus scrupuleuse exactitude; mais ils sont si hableurs, nos petits Bretons du grand monde, que j'ai fait contrôler son récit : pour une fois il avait dit vrai. Du reste, il y a quelques rapports entre le mangeur de crêpes armoricain et le dégustateur de macaroni napolitain.

On prend donc la crêpe mince et molle, on la déchire en lanières qui se tiennent toutes; on met le commencement de ce ruban dans sa bouche, le reste trempe dans un bol de lait aigre, et par suite du mouvement combiné de la langue, des mâchoires, des joues et des yeux, la crêpe passe tout doucement d'un récipient dans l'autre; on avale quand c'est indispensable, le plus tard possible; et quand c'est fini on recommence.

Mais la couleur locale s'efface de plus en plus; n'ont-ils pas imaginé, ces braves gens, de se ganter dans les grandes occasions; j'ai vu l'année dernière un porte-croix échevelé et titubant sous les efforts de la rafale, qui voulait lui prendre sa bannière, comme celui que représente le *Pardon de Kergoat*, ganté, avec des pieds de bas d'un blanc de neige; il en était très fier. Au fond, cela n'est pas plus ridicule que nos chapeaux en forme de corbeilles et nos robes en fourreaux de parapluie. Oui, mesdemoiselles, de parapluie, demandez plutôt à votre chroniqueuse de la mode.

... Retournons au Salon, il faut absolument en parler, c'est l'usage en juin; comme en mai, il faut dire un mot de l'hippique. Eh bien! je ne trouve pas notre exposition bien intéressante cette année; cela tient peut-être à moi, peut-être aux peintres. Il y a bien une toile de Rochegrosse à laquelle on reconnaît toutes sortes de mérites, elle n'a pas celui d'être regardable pour nous; il y a aussi un Samson de Bonnat, en train de déchirer la mâchoire d'un lion à peu près comme une crêpe bretonne, mais j'ai eu le malheur d'en voir la caricature faite par Stop et maintenant je ne puis m'empêcher de découvrir la pince qui sert à arracher la molaire léonine, ça me gâte mes impressions.

Il y a un autre lion, celui de Gérôme : je voudrais, à celui-là, un corset orthopédique; effet des soucis, de l'âge ou de la nature, le fauve se voûte sensiblement. Si j'étais du jury, je tâcherais de faire adopter une mesure dont le besoin se fait réellement sentir. Il devrait être interdit à un artiste de faire plus de trois, mettez quatre fois, la même chose, sous peine d'exclusion. Quand on a le talent de MM. Henner, Lefèvre, Gérôme, Moreau, etc., pourquoi nous servir pendant dix ans la même rousse, la même nymphe, le même lion, la même hallucinée? Le public s'en lasse et commence à protester dans des termes aigres. Et puis, pour clore ma critique : je n'y connais rien.

Puisque je vous ai parlé de têtes couronnées dans la personne du Sardanapale de Rochegrosse et du lion de Gérôme, j'ai envie d'extraire pour vous un petit passage d'une lettre de Madagascar, que j'ai reçue ces jours-ci, et où il est question du bain de la Reine.

A Madagascar, comme en France sous Louis XIV, on se baigne peu, trop peu; et si cela avait des inconvénients à la cour du Roi Soleil, vous jugez ce que ce peut être chez les Malgaches... mais passons. Les sollicitudes de la législation de ce pays se sont étendues jusqu'à ce détail, et ont fait décréter un bain obligatoire par an pour la Reine; ce bain est officiel, un ministre et un général sont tenus d'y assister : Trois marmites d'eau chaude, telle est la dose réglementaire de liquide; on y ajoute un flacon d'eau de Cologne, petit modèle.

Quand la Reine sort toute blanche, ou plutôt toute noire, de ses trois marmites, on en recueille précieusement le liquide et on en asperge la foule en délire, qui se répand ensuite dans la ville, et fait de ce jour un jour de réjouissance. Du reste Sa Majesté a bien d'autres privilèges. Les femmes fument constamment, mais elle seule a le droit de se servir d'un crachoir. Et les autres? me demanderez-vous. Les autres ont une bouteille qu'on fait circuler et qui remplit le même office pour toute la société! La cour a aussi ses jours de liesse et les jeunes princesses comptent parmi ces derniers ceux où elles vont déjeuner chez nos représentants. Elles arrivent en robes décolletées, très décolletées et en chapeaux, et comme elles désirent montrer qu'elles connaissent les usages, elles veulent se mettre à table avec leurs panaches; quand on leur a fait comprendre que le contraire est préférable, elles se débarrassent avec bonheur de ces gênantes brides qui tiennent si chaud, et alors, les coudes sur la table, elles plongent avec les doigts dans leurs assiettes; si la sauce est abondante, elles boivent à *même*, comme on dit à Paris. Quand le repas est terminé, elles brusquent leur sortie et s'en vont comme de jeunes folles têtes nues, sans qu'aucune considération puisse les retenir. Et c'est ainsi que nos représentants, nos consuls, nos chanceliers et nos interprètes sont obligés de les forcer à la course pour leur restituer les chapeaux à panaches et à brides.

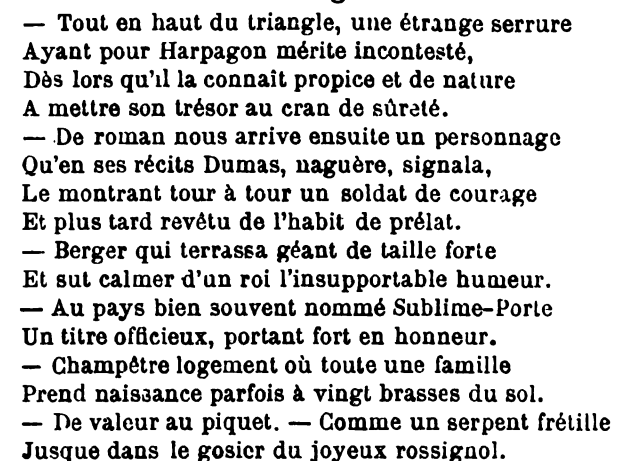
Qu'en pense Sa Majesté Victoria qui ouvre si correctement à cette heure la *Season* londonnienne?

C. DE LAMIRAUDIE.

DEVINETTES



Mots en triangle



— Tout en haut du triangle, une étrange serrure
Ayant pour Harpagon mérite incontesté,
Dès lors qu'il la connaît propice et de nature
A mettre son trésor au cran de sûreté.
— De roman nous arrive ensuite un personnage
Qu'en ses récits Dumas, naguère, signala,
Le montrant tour à tour un soldat de courage
Et plus tard revêtu de l'habit de prélat.
— Berger qui terrassa géant de taille forte
Et sut calmer d'un roi l'insupportable humeur.
— Au pays bien souvent nommé Sublime-Porte
Un titre officieux, portant fort en honneur.
— Champêtre logement où toute une famille
Prend naissance parfois à vingt brasses du sol.
— De valeur au piquet. — Comme un serpent frétille
Jusque dans le gosier du joyeux rossignol.



Logogriphe

Que mon deux soit la côte,
Que la pente soit haute,
Il devient évident,
Par effet concordant,
Que mon un est la pente.
Et vive la descente !

Question drôlatique

Pourquoi la sincérité est-elle en opposition avec le système métrique ?

Charade

Si vous ne croyez pas à l'hétérogénie,
Examinez ce fait que personne ne nie :
On peut, en combinant deux diverses boissons,
Avoir de quoi peupler un étang de poissons.

Fantaisie



Retrouver, par la décomposition de la phrase suivante, le nom d'un homme célèbre dans l'histoire de Paris : « Crainte le mène ».

Mots en carrés siamois

1er carré : En Asie-Mineure. — Adjectif. — Département. — Comme on voudrait avoir ses amis.

2e carré : En Grèce au temps de Solon. — Ville de France. — Synonyme de race. — Espèce de greffe.

Mot reliant les deux carrés : Je vous le désire heureux.

EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DE MAI

Proverbe :
Petite souche fait verser grand chariot.

Devise :
Mme de Genlis.

Métagramme :
Bague — Dague.

Dernières paroles :
Maréchal Ney.

Mots en quinconce :

```
          F
       A     S
    V     I     N
 A     V     I     S
F   I     L     E     T
 S     I     V     A
    N     E     Z
       S     A
          T
```

Mots en circonférence :

Le Directeur-Gérant : F. Thiéry, 48, *rue Vivienne.*

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JULES BRETON



JOURNAL DES DEMOISELLES
48, rue Vivienne, Paris

PHOTOTYPIE E. BERNARD & Cie
71, rue La Condamine

Le Pardon de Kergoat

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

On s'occupe beaucoup de vos plaisirs, mesdemoiselles ; vous aviez déjà les bals blancs et les matinées Trianon dont vous êtes les reines incontestées, et voici que vous aurez vos dîners blancs. La charmante comtesse X. en lançant une invitation à dîner aux amis de ses filles et de ses fils, a donné l'élan. Les parents reçoivent une invitation pour la soirée dansante, que l'on agrémente de charades et de saynètes jouées par la jeunesse.

Ce nouveau genre de dîner est soumis à certaines règles ; ainsi, tout en conservant leur place et la présidence d'honneur, maître et maîtresse de maison en perdent les attributs ; ils abdiquent entre les mains de leurs enfants, qui font les honneurs, s'occupant des uns et des autres avec autant de plaisir que de grâce et d'amabilité. Une mienne amie, qui réunissait à sa table une quinzaine de jeunes filles et de jeunes gens, me disait qu'une table ainsi garnie offrait le plus ravissant coup d'œil. Tous ces jeunes visages aux physionomies si diverses, forment une couronne chatoyante de cheveux blonds, cendrés, bruns, noirs, aile de corbeau et de cette nuance dorée si aimée du Titien.

Un menu très fin et bien fourni : la jeunesse aujourd'hui ne fait pas la petite bouche comme du temps de nos mères, où une queue d'écrevisse suffisait pour dîner. Ceci je ne l'invente pas, je le tiens d'une grand'mère qui m'avouait avoir mangé un échaudé en cachette en sortant de table. A côté de chaque convive, la carte-menu avec le nom, très simple, liseré d'un filet d'or, au contour de style Louis XV. Sur la table, une traînée d'anthémises et de roses courant à travers les assiettes montées du dessert, très joliment réunies par les doigts habiles de mes jeunes amies. Les toilettes à l'unisson de cette jolie mise en scène. Presque toutes décolletées en rond et remontant sur l'épaule, avec un nœud de ruban, aux coques en l'air, dépassant le très petit bouillon de l'entournure. A quelques-unes, une guimpe en surah à petits plis-lingerie et sans manches, ou un modeste décolleté en V sur une guimpe de dentelle. Quant à ce qu'on nomme corsage ouvert à dos montant, il n'y faut pas songer, c'est essentiellement jeune femme, par conséquent trop *vieux* pour vous, mesdemoiselles. Il est entendu que si vous ornez votre coiffure, ce sera de fleurs naturelles disposées en aigrette, en chaperon, en pouf. La robe en bengaline unie de couleur très claire, en mousseline de laine de l'Inde brochée ton sur ton, ou bien en foulard à fines fleurettes.

Maintenant que nous avons satisfait aux désirs des jeunes filles mondaines, nous allons donner quelques renseignements sur les modifications apportées dans la façon des jupes.

Très pratique, celle qui consiste à réunir les deux jupes en les *baguant* légèrement. Les lés inclinés, tels qu'ils se portent, doivent parfois se relever; mais comme ils sont indépendants de la sous-jupe, il arrive que celle-ci continue à traîner. Pour obvier à cet inconvénient, on double la jupe en laissant la doublure de taffetas indépendante de la hauteur d'un très large ourlet, afin qu'elle puisse recevoir le tuyauté, plissé ou ruché, qui *froufroute* sous la vraie jupe. Pour résumer, c'est la jupe doublée portée par nos mères.

Nous avons dit, dans un courrier de modes de l'édition hebdomadaire, que la jupe-carrick avait les lés de derrière taillés en biais, avec dix centimètres en plus du tour de taille ; ces dix centimètres sont serrés par un groupe de plis qui, en s'inclinant et s'élargissant progressivement, donnent dans le bas trois tuyaux; c'est fort élégant pour le costume habillé de dîner ou de visite. Pour le costume de ville, tailleur ou autre, nous empruntons au costume masculin le plastron de toile empesé avec le col droit souligné de la très étroite cravate de batiste blanche; on voit aussi le col rabattu, le poignet de même. Cette mode est fort gentille et s'accommode surtout de la petite jaquette ouverte, à bord rejeté tout le long en revers droit. On fait de ces plastrons en fine percale à minuscules dessins, et ils sont fort coquets, surtout pour la campagne.

Le costume genre Greenaway paraît s'acclimater, et plus nombreuses nous voyons les fillettes *long* vêtues. Citons une robe de mousseline laine à semé de boutons de roses, à jupe longue ourlée d'une ruche, avec un corsage froncé garni, devant, d'une draperie qui prend de l'épaule et se croise sur la poitrine; le tout pris dans une ceinture en ruban ou en faille, haute de douze centimètres, s'agrafant derrière sous une énorme cocarde. Manche courte froncée à un bracelet en ruban, comme la ceinture. On fait aussi au pardessus une manche large très épaulée, à l'instar des nôtres, un genre gigot fort drôle et aussi fort laid. Mais, avec l'été, cette sorte d'*accoutrement* perdra de sa lourdeur, grâce aux étoffes légères et au dégagement de la taille par le décolleté du corsage et la manche courte, sans addition de guimpe, mais avec des nœuds un peu gros. La grande capote chiffonnée d'organdi et de dentelle a au moins l'avantage de préserver du soleil le visage des fillettes, si elle leur fait une tête monstrueuse. Le chapeau en paille d'Italie, à large bord ondulant, reçoit une seule belle plume blanche, une couronne d'anthémises attachée par une touffe de pâquerettes des champs liserées de rose.

CORALIE L.

Il a été donné, dans l'Edition hebdomadaire blanche parue le 16 mai, un Album de travaux contenant : Coussin entouré d'un volant. — Brosse en chiendent avec poignée en velours. — Poche-cornet faite d'un écran tonkinois. — Porte-allumettes Louis XV. — Ramasse-miettes et sa brosse. — Plumier à deux compartiments. — Deux serviettes dessous d'assiettes de cristal pour glace. — Porte-bijoux Louis XV. — Oreiller-ballon pour voyage. — Petit sachet en tulle pour parfumer les mouchoirs, voilettes, etc. — Poche à gants.

Le 23 mai, le modèle de deux Écrans-éventails et le papier à rayures roses et blanches pour faire l'un des deux modèles.

VISITES DANS LES MAGASINS

Les renseignements suivants complèteront ceux donnés sur nos toilettes dans le courrier de la mode. La description de chapeaux que nous allons donner suffira pour faire juger du goût exquis de Mme Rabit, sans que nous ayons autrement besoin de vanter le talent de cette modiste si appréciée, qui demeure, 26, rue de Châteaudun.

Formes gracieuses et coiffantes, garnitures de fleurs posées avec coquetterie, capote faite d'un bord de paillettes bronze et rouge changeants, surmonté d'un cordon de roses verdâtres arrêté, derrière, par une aigrette de muguet, les brides bronze en velours. Autre capote, un plissé de tulle crème appliqué d'une broderie de jais à jour, avec pouf de fleurs derrière. Chapeau rond pour jeune femme, en paille de riz noire. le bord dépassé par un tuyauté de dentelle noire. Dessus fusée de coques en velours maïs, partant du bavolet, et se mêlant à une haute dentelle noire dite *aspic*. Touffe désordonnée de coucous sous le bavolet relevé.

Pour fillette de 12 à 15 ans, paille beige. Le bord garni d'un galon de paille marron frangé aux deux bords. Jacinthes sauvages d'un joli lilas, nouées de velours crème; même veleurs suivant le tour de tête, piqué d'un nœud papillon, et formant les brides.

Chapeau de jeune fille, en paille noire avec le bord en fine paille blanche. Partant d'une applique de jais placée devant près du bord, un ruban de faille vert Nil, arrêté derrière par trois petites plumes noires rabattant sur le fond. Nœud sous le bavolet croqué.

Capote pour dame, en tulle noir moucheté de perles, chiffonné dessus, noué devant par un nœud de jais, brides en satin et plume derrière. Une autre est faite d'une guirlande de lilas ombragée par une dentelle noire, froncée en tuyaux à partir du bavolet qui est surmonté de coques en ruban de satin or, ruban qui fournit aussi les brides. Mme Rabit, fait à partir de 35 fr., de simples et charmants chapeaux pour les jeunes filles.

⁂

L'ancienne maison Sajou, Lefèvre et Cabin successeurs, 74, boulevard de Sébastopol, ne cesse d'organiser de jolis travaux pour le grand plaisir des travailleuses.

Au moment de partir pour la campagne ou pour la mer, nous engageons nos lectrices de Paris à aller voir ses tapisseries, et celles habitant la province à écrire à cette maison, pour se renseigner sur les différents travaux préparés afin de faire leur choix.

En ce moment, le style Louis XVI est fort en vogue pour les chaises volantes, les fauteuils et les écrans que l'on brode, soit sur satin à fils tirés, soit en broderie rococo. La tapisserie pleine avec guirlande et attributs, sujets Watteau à personnages au petit point. Le style Renaissance pour les bandeaux de fenêtre, de cheminée est toujours à la mode. De jolis paravents échantillonnés, tapisserie, applications de cretonne sur satin, enroulements de galon coupés de broderie, sont d'un goût indiscutable.

Nous avons vu aussi beaucoup de petits ouvrages faciles et coquets, tels que : dessous de vase, coussin, sac à ouvrage; des cordons de sonnette fort jolis, brodés sur ruban de faille de couleur, d'un dessin courant Louis XVI ou d'un jeté. Nous signalons particulièrement cette fantaisie.

⁂

Nous recommandons à nos lectrices soigneuses de leur chevelure, de fortifier par des applications de pommade vivifique et des lotions d'eau, la racine des cheveux, que la transpiration, amenée par la chaleur, peut faire tomber.

Les préparations que nous leur conseillons ont été inventées par un chimiste très connu, chevalier de la Légion d'honneur, et sont approuvées par les médecins. Sur les boîtes et flacons, se trouvent les initiales de l'inventeur A. B. Rien de meilleur pour l'entretien et la conservation des cheveux; pour en arrêter la chute et les faire repousser abondamment après les maladies éruptives, même aux places dégarnies. Elles ont encore l'avantage d'en retarder la décoloration, et de rendre leur couleur primitive à ceux blanchis prématurément.

L'Eau vivifique nettoie le cuir chevelu de toutes les pellicules qui font souvent tomber les cheveux. La demi-boîte coûte : 4 fr., et le demi-flacon d'eau : 1 fr., chez M. L. Bonneville, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise).

L'Exilir dentifrice est excellent pour l'hygiène de la bouche, il conserve la blancheur des dents,



1er Juin 1891 — *Imp. Falconer. Paris.* — **4836**

Modes de Paris — **Journal des Demoiselles** — Rue Vivienne. 48

Toilettes de Mme PELLETIER VIDAL, *19, rue de la Paix. Etoffes en Foulard de la* Cie des INDES, *27, r. du 4 Septembre*

arrête la carie, raffermit les gencives et laisse une agréable impression de fraîcheur à la bouche.

***

A la parfumerie exotique, 35, rue du 4 Septembre, se trouve le dépôt des produits des R. P. Bénédictins du Mont-Majella, de Verazze, et ceux des Bénédictines de Séregno. M. Senet en est l'administrateur.

Signalons l'Esprit de mélisse des Bénédictins du Mont-Majella, tonique et fortifiant, excellent contre les congestions, les maux de cœur, les digestions pénibles : 2 fr. le flacon. Leur liqueur est exquise et digestive; jaune, elle coûte : 4 fr. 50 le flacon; verte : 5 fr. 50. Il y a pour le voyage ou comme échantillon, des flacons de jaune à 1 fr. 25, et de la verte à 1 fr. 50, qui seront envoyés franco, les deux contre mandat-poste de 3 fr.

Comme produits alimentaires on ne peut trouver meilleur chocolat que celui des Bénédictins de Verazze, fait avec les meilleurs cacaos, il est d'une digestion facile, sans vanille; il est spécialement employé pour le déjeuner, et coûte 2 fr. 50 la livre, 3 fr. 50 vanillé et 5 fr. de qualité supérieure. En croquettes rondes ou carrées, 2 fr. et 2 fr. 75 la boîte, selon la qualité. Leur thé, importé par eux de la Chine, est d'un goût fin et d'un arôme exquis. Il est renfermé dans des boîtes en carton, servant d'enveloppe à la boîte métallique. La boîte de 125 grammes 3 fr. 50 ou 13 fr. les 4 boîtes.

Ces produits sont expédiés franco par M. E. Senet, contre mandat-poste, augmenté de 85 cent. pour le colis-postal, ou 50 cent. contenu dans la lettre de commande, si l'envoi peut être fait par la poste.

***

MANTEAUX DE PLUIE DE LA MAISON D'ANTHOINE

24, rue des Bons-Enfants.

La mode est décidément fixée sur les toilettes de printemps et de l'été. Les étoffes de nuances claires, les chapeaux couverts de fleurs, la gracieuse jaquette Louis XV, vont faire les délices des élégantes. Mais en dehors de toutes les nouveautés coquettes, il est un vêtement dont aucune femme ne peut se passer, et ce vêtement indispensable c'est le manteau de pluie créé par la maison d'Antoine, 24, rue des Bons-Enfants. Pour les courses, les déplacements, les excursions, il est de toute nécessité. Très léger, facile à emporter, il est prudent de ne jamais quitter la maison sans lui. Le temps est-il incertain, un orage inattendu survient-il, il vous garanti des pieds à la tête. La toilette la plus susceptible n'a rien à craindre de l'eau avec ce manteau, car il est l'égal du caoutchouc sous le rapport de l'imperméabilité, mais il lui est de beaucoup supérieur au point de vue de l'élégance et de la grâce et il n'a pas surtout sa mauvaise odeur. Envoi franco du catalogue et échantillon à nos lectrices.

***

FLEURS ARTIFICIELLES EN TOUS GENRES

De Mme A. Favier, rue du Faub.-Poissonnière, 68

Rappelons à nos abonnées que Mme Favier fait de charmantes fleurs d'oranger très bien montées; ses petites couronnes, très légères, sont fort seyantes, et ses piqués ont beaucoup de cachet. Parmi les guirlandes et bouquets pour chapeaux, nous citerons diverses fleurs bleues, myosotis, nigelles, bourrache, bluets, etc., et, pour les autres nuances, de la quarantaine, du pommier, du cerisier, — de jolis bouquets de cerises aussi, — des églantines, des boutons d'or, des mères de famille, etc. Les prix de Mme Favier sont des plus raisonnables, son exactitude et sa complaisance toujours très grandes.

***

LA BÉNÉDICTINE DE L'ABBAYE DE FÉCAMP

76, boulevard Haussmann.

La liqueur Bénédictine des moines de l'abbaye de Fécamp n'a rien à envier à ses concurrentes. Elle exhale un arôme délicieux, elle dégage un bouquet délicieux qui s'améliore en vieillissant.

Ses vertus anti-apoplectiques, apéritives, digestives et anti-spasmodiques sont reconnues depuis longtemps. Composée de plantes recueillies dans les plaines de la Normandie, récoltées et infusées au moment de la sève et de la floraison, et par leur voisinage de la mer toute saturée de brôme, d'iode et de chlorure de sodium, développent et conservent dans les liquides spiritueux et sucrés leurs principes vivifiants et salutaires.

Après le repas rien de plus agréable au goût qu'un ou deux doigts de Bénédictine; elle parfume la bouche, ravit le palais et vient puissamment en aide aux estomacs paresseux. Nous ne voulons donner ici l'avis de nombreux médecins qui la patronnent, de crainte d'assimiler cette excellente liqueur aux produits qui, n'ayant aucune valeur personnelle, sont obligés de prendre des parrains de haute marque : la Benédictine se recommande elle-même.

Dépôt à Paris, 76, boulevard Haussmann.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES n° 4836

Modèles de Mme Pelletier-Vidal, rue de la Paix, 19.

TOILETTE DE FILLETTE. — Jupe droite en voile crème à filets satinés et semé imprimé de bouquets Pompadour; deux biais de peau de soie, brodés en chaînette, sont posés au bas de la jupe. Corsage rond avec corselet en velours grenat à petit plastron brodé; galon brodé aux emmanchures et sur le haut poignet de la manche. — Chapeau de paille ficelle orné de velours grenat et touffe de fleurs des champs.

Costume en voile quadrillé. — Casaque en voile quadrillé gris bleu, broché de grandes pastilles; pinces froncées, ramassées à la pointe du corsage, qui est orné d'un seul revers de drap brodé; basque piquée; col et poignets à petits revers brodés comme celui du devant. Jupe piquée devant et dans le bas, et fendue en biais, presqu'au milieu du devant, sur une patte de dessous, en drap brodé, rappelant les revers du corsage. — Capote en tulle gris bleu et dentelle d'or, garnie de roses thé.

Costume en cachemirienne mastic rosé, pour jeune fille. — La jupe est bordée, devant, d'une bande d'etamine brochée, appliquée sur drap blanc et réunie à la jupe sous une broderie en soutache et chaînette d'or formant de grandes dents; de petits pétales en satin mauve sont disposés dans la broderie qui est rappelée au bord du bas, en un petit motif courant tout droit et semé de petites mouches de satin mauve; corsage-chemisette froncé dans un empiècement en pointe et boutonné sur une bande piquée; corselet très découpé montant sous le bras; manche à haut parement d'étamine, posé comme la bande de la jupe, l'empiècement, le col, etc... (1). — Chapeau de paille, avec longue branche enroulée d'aubépine rose.

SALON DE 1891

REPRODUCTION PAR LE PROCÉDÉ PANTOTYPIQUE :

Le *Pardon de Kergoat*, par Jules Breton

MODÈLE TEINTÉ

Entre-deux en batiste écrue, pour rideau ou têtière; les parties brunes indiquent le fond du papier que découvrent les jours. Le bord est un lacet blanc posé entre deux jours en point d'echelle et fixé par des grands points croisés; le point d'échelle est cerné d'un point de chaînette qui, extérieurement, est bordé d'un point de chainette plus allongé et fait en zigzag; les motifs de la broderie en point ombré, et ceux formés par des jours, sont cernés d'un point tige ou d'un point de chaînette; dans plusieurs parties on retrouve le point en zigzag.

(1) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle verte recevront ce patron le 16 juin.

PETITE PLANCHE DE BRODERIE

1er CÔTÉ

Alphabet pour mouchoirs, plumetis, cordonnet, pois et point de sable, on supprime si l'on veut la branchette.

2e CÔTÉ

Alphabet point a la croix. — On emploiera de l'étamine plus ou moins grosse, suivant la destination des lettres, mouchoir, nappe ou serviette, etc.

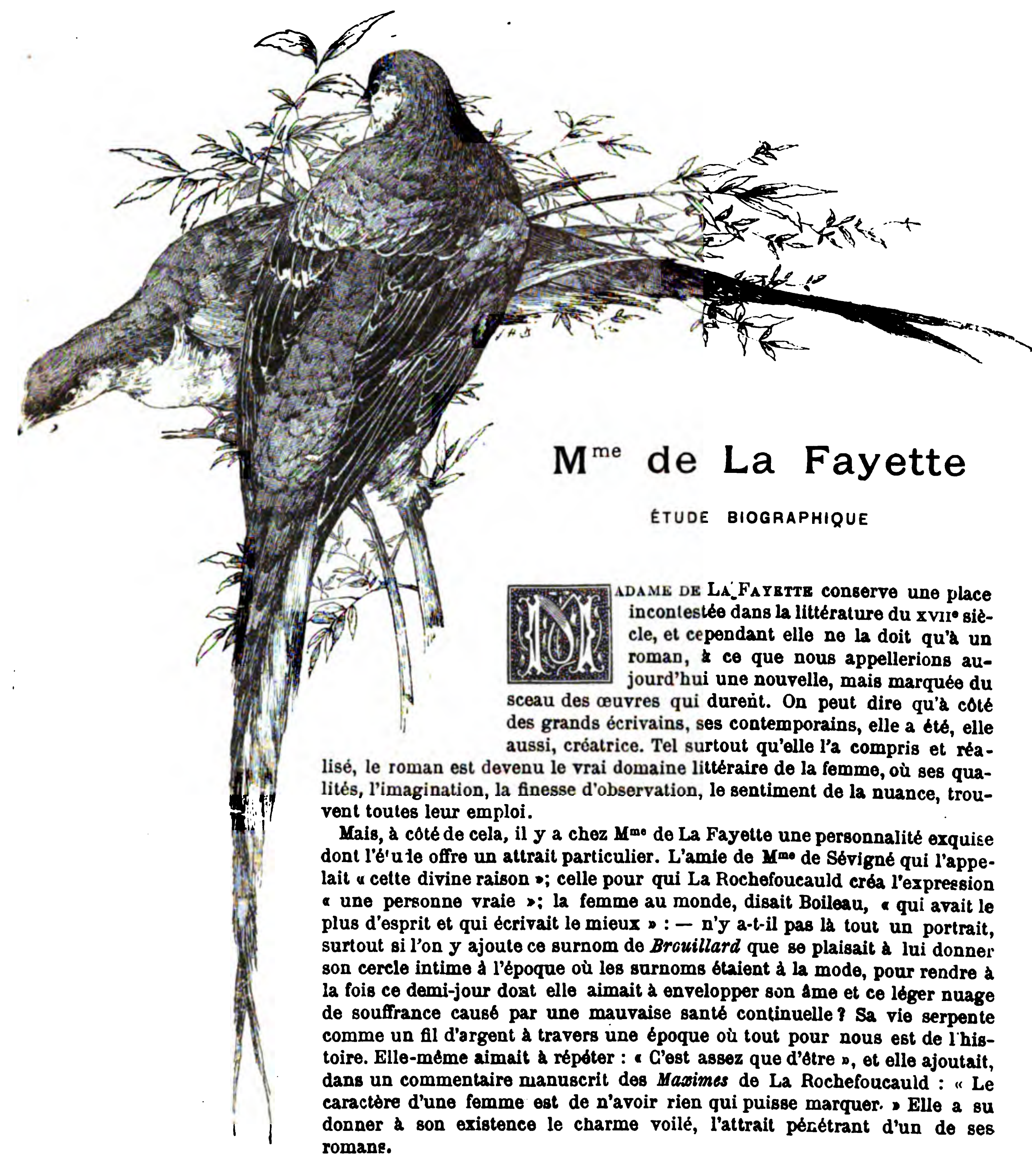
SIXIÈME ALBUM

Petit entre-deux. — Eventail, dentelle Renaissance. — C. A. enlacés. — Dentelle tulle brodé, pour nappe d'autel. — Félicité. — Chausson tricot et crochet. — Garniture. — Garniture, guipure Richelieu. — Toilette en voile. — Motif au passé — Redingote flottante. — Mante Henri II (patron découpé). — Porte-montre. — Petite dentelle au crochet. — Madeleine. — Coussin point vannerie. — Panier bouillonné. — Petites guirlandes sur fond pékin. — Garniture point à la croix. — B. J. enlacés. — M. G. enlacés, point à la croix. — Garniture. — Rideau, filet guipure et étamine. — Sachet chancelière. — J. V. enlacés. — L. N. point à la croix. — Dentelle au crochet en travers. — G. M. enlacés, avec guirlande. — Costume de bain.

PATRON DÉCOUPÉ

Mante Henri II, page 3 (album de juin).

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24 rue Chauchat.



Mme de La Fayette

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE

Madame de La Fayette conserve une place incontestée dans la littérature du XVIIe siècle, et cependant elle ne la doit qu'à un roman, à ce que nous appellerions aujourd'hui une nouvelle, mais marquée du sceau des œuvres qui durent. On peut dire qu'à côté des grands écrivains, ses contemporains, elle a été, elle aussi, créatrice. Tel surtout qu'elle l'a compris et réalisé, le roman est devenu le vrai domaine littéraire de la femme, où ses qualités, l'imagination, la finesse d'observation, le sentiment de la nuance, trouvent toutes leur emploi.

Mais, à côté de cela, il y a chez Mme de La Fayette une personnalité exquise dont l'étude offre un attrait particulier. L'amie de Mme de Sévigné qui l'appelait « cette divine raison »; celle pour qui La Rochefoucauld créa l'expression « une personne vraie »; la femme au monde, disait Boileau, « qui avait le plus d'esprit et qui écrivait le mieux » : — n'y a-t-il pas là tout un portrait, surtout si l'on y ajoute ce surnom de *Brouillard* que se plaisait à lui donner son cercle intime à l'époque où les surnoms étaient à la mode, pour rendre à la fois ce demi-jour dont elle aimait à envelopper son âme et ce léger nuage de souffrance causé par une mauvaise santé continuelle? Sa vie serpente comme un fil d'argent à travers une époque où tout pour nous est de l'histoire. Elle-même aimait à répéter : « C'est assez que d'être », et elle ajoutait, dans un commentaire manuscrit des *Maximes* de La Rochefoucauld : « Le caractère d'une femme est de n'avoir rien qui puisse marquer. » Elle a su donner à son existence le charme voilé, l'attrait pénétrant d'un de ses romans.

I

Marie-Madeleine de La Vergne naquit en 1634. Son père, Aymar Pioche de La Vergne, gouverneur du Havre et maréchal de camp, homme de mérite et de savoir, s'occupa beaucoup de l'éducation de sa fille. On veut aujourd'hui que jusqu'à notre époque les femmes aient été plongées dans les ténèbres de l'ignorance : l'instruction des contemporaines de Mme de Sévigné ne semble cependant pas à dédaigner. Au lieu de l'anglais ou de l'allemand, elles parlaient l'italien et l'espagnol, indispensables à la cour où les mariages de nos rois et les alliances politiques avaient mis ces langues en vogue; elles y ajoutaient le latin, un peu de grec, assez de philosophie pour entendre Pascal, Descartes et Nicole, et Mme de La Fayette, dans une lettre à Huet, le savant évêque d'Avranches, regrette que le temps lui manque pour suivre ses conseils en étudiant l'hébreu.

Les maîtres de sa jeunesse furent le Père Rapin, religieux aimable et bon théologien ; puis Gilles Ménage, ce savant un peu ridicule, admirateur enthousiaste de toutes ses belles élèves, qu'il célébrait en vers grecs et latins. Il devait rester, pour Mme de La Fayette, l'ami sérieux de toute sa vie. « Qu'on est sotte lorsqu'on est jeune, lui écrivait-elle plus tard ; on n'est obligée de rien et l'on ne connaît pas le prix d'un ami tel que vous. Il en coûte cher pour devenir raisonnable, il en coûte la jeunesse ! »

A dix-neuf ans, Marie de La Vergne était loin de ces retours mélancoliques. Elle s'amusait des hommages plaisants de son professeur, secrètement flattée sans doute d'occuper ainsi un des beaux esprits les plus célèbres de son temps. D'après une jolie anecdote, un jour que ses maîtres se disputaient en sa présence sur le sens d'un passage latin, l'élève leur prit le livre des mains, et disant, avec un éclat de rire : « Vous n'y entendez rien », traduisit si correctement le passage que tous deux lui donnèrent raison. Elle préférait la poésie à la prose, et ne lisait guère Cicéron, mais souvent Horace ou Virgile, sans faire parade de sa science et en cachant avec soin sa supériorité. Fort jeune, elle accompagnait sa mère à l'hôtel Rambouillet, dont elle et son amie, Marie de Rabutin Chantal, un peu plus âgée et déjà mariée au marquis de Sévigné, devaient recueillir et continuer les vraies traditions, en se gardant des exagérations finales.

Mlle de La Vergne avait seize ans lorsqu'elle perdit son père. Sa mère, une Provençale, bonne personne, mais vaniteuse et affairée, se remaria assez promptement au chevalier Renaud de Sévigné, oncle du marquis, celui qui devait achever dans les austérités de Port-Royal une vie aventureuse mêlée aux intrigues de la Fronde. Sa femme lui donna par contrat l'usufruit de toute sa fortune, ce qui ne plut pas à Mlle de La Vergne, déjà très froissée de ce second mariage. On ne voit pas cependant qu'elle ait eu autrement à s'en plaindre. Mme Renaud de Sévigné tenait chez elle des assemblées de beaux esprits, qui tous s'empressaient autour de sa fille. L'abbé Costar, archidiacre du Mans et ami de Balzac et de Voiture, lui envoyait ses livres et l'appelait « l'incomparable... si belle, si spirituelle, si raisonnable ! » Déjà ce mot de raison qui revient en parlant d'elle !

Lorsqu'elle quitte Paris pour suivre ses parents en Anjou, au château de Champiré, près de Segré, Costar entretient avec elle une correspondance suivie et lui demande « si elle jouit paisiblement de la chère compagnie de ses pensées ». Scarron, écrivant à Mme de Sévigné, en solliciteur, selon son habitude, lui parle de Mlle de La Vergne « toute lumineuse, toute *précieuse* », ce mot résumait alors les qualités d'une personne accomplie. Nous la retrouvons au château de Nantes (1653), où son beau-père et sa mère étaient allés visiter dans sa prison leur ami, le cardinal de Retz, et travailler peut-être à l'évasion dont le chevalier de Sévigné fut un des agents les plus actifs. « Elle était fort jolie et fort aimable, écrit Retz, elle me plut beaucoup et la vérité est que je ne lui plus guère. » La *personne vraie* ignorait, on le voit, l'art de dissimuler.

Cependant cette jeune fille, si fêtée, si recherchée, arrivait à vingt-deux ans sans être mariée ; peut-être sa réputation d'esprit même, jointe à son peu de fortune, effrayait-elle les prétendants. Celui qui se présenta enfin était noble et riche, d'une vieille famille d'Auvergne, les Motier de La Fayette, mais, semble-t-il, peu brillant et tout l'opposé de sa fiancée. A leur première entrevue, intimidé probablement, il ne trouva pas un mot à dire et partit sans avoir ouvert la bouche. Malgré les plaisanteries de son entourage, Mlle de La Vergne, toujours raisonnable, loua son air doux et bon, et jugea prudent d'accepter un mariage aussi avantageux. Elle l'épousa en 1655 et le suivit dans ses terres, laissant tout son cercle intime se lamenter sur cet exil. Dans ses lettres à Ménage, elle dépeint, avec l'indulgence d'une femme supérieure, son existence de province, ses voisins, sa maison qui l'occupe, son mari — « qui l'adore, qu'elle aime fort et qui la laisse maîtresse absolue ». — C'était peut-être ce qu'appréciait le plus cette nature dominante sous ses airs de nonchalance. Bientôt, du reste, elle revint à Paris et son mari sembla disparaître de sa vie. Sans doute, il vécut beaucoup à la campagne, s'effaçant volontairement derrière sa femme, qu'il laissa veuve, aux prises avec une succession fort embrouillée. Elle montra, pour défendre la fortune de ses enfants, des qualités d'homme d'affaires qu'on ne lui aurait jamais soupçonnées. De ses deux fils, qu'elle aima d'une tendresse très vive, elle maria le second, le marquis, fort brillamment avec Mlle de Marillac ; l'aîné, contrairement aux usages fut bien pourvu, grâce à sa mère, de riches bénéfices, et demeura le fidèle compagnon de sa vieillesse.

II

Le comte de La Fayette était le frère de cette charmante Louise qui, jadis, avait quitté la cour du roi Louis XIII pour disparaître derrière les grilles de la Visitation. Maintenant elle s'appelait la Mère Angélique et était supérieure du couvent de Chaillot, où vivait retirée la reine d'Angleterre, Henriette de France. Mme de La Fayette, qui allait souvent voir sa belle-sœur, se trouva introduite dans l'intimité de la souveraine détrônée. La jeune princesse Henriette d'Angleterre s'attacha, avec tout l'enthousiasme d'une très jeune fille, à cette grande amie, de

dix ans son aînée. Lorsque, plusieurs années après, elle épousa Monsieur, frère du roi, elle voulut conserver cette amitié et, sans occuper de charge dans sa maison, Mme de La Fayette eut près d'elle toutes ses entrées et passa pour sa favorite et sa confidente : « Ne trouvez-vous pas, lui dit un jour la spirituelle princesse, que tout ce qui m'est arrivé ferait une jolie histoire ? Vous écrivez bien, écrivez ; je vous fournirai de bons mémoires. »

La tâche demandait du tact et de la délicatesse. Mme de La Fayette sut s'en acquitter comme il le fallait, en conciliant sa franchise avec son affection. Chaque matin elle lisait son travail à la princesse, toutes deux en causaient et Henriette s'amusait parfois à écrire elle-même quelques pages. Ce fut le divertissement d'un été dans ce château de Saint-Cloud où, l'année suivante, devait survenir le tragique dénouement, la mort foudroyante de la princesse, que les contemporains attribuèrent à une vengeance, et dont Mme de La Fayette, sous l'empire de sa douleur, a laissé un récit simple et ému, d'une grande beauté. Dans la suite, elle acheva ces « Mémoires d'Henriette d'Angleterre » pour faire revivre le souvenir de sa chère princesse, qu'elle nous a conservé dans toute sa grâce.

Ce n'étaient pas ses débuts littéraires. Elle avait de bonne heure pris plaisir à écrire. Les portraits étaient le genre à la mode; on les faisait circuler en manuscrits et chacun s'amusait à reconnaître l'original sous un nom d'emprunt. Mme de La Fayette écrivit celui de son amie, Mme de Sévigné, vers 1659. Celle-ci, le relisant beaucoup plus tard, disait : « — Il vaut mieux que moi, mais ceux qui m'eussent aimée il y a seize ans, l'auraient pu trouver ressemblant. »

Ce succès de salon la poussa peut-être à publier, en empruntant le nom de l'écrivain Segrais, par crainte du public, sa première nouvelle : « La Princesse de Montpensier ». Elle s'emparait déjà de cette époque des Valois, qui lui apparaissait, idéalisée, comme un cadre romanesque fait à souhait pour ses gracieuses fictions.

Les premiers romans de Mme de La Fayette sont encore dans le goût du temps, mais très courts, progrès sensible sur les interminables productions de Mlle de Scudéry et de ses imitateurs, qui étaient ses seuls modèles ; mais avec son instinct de la mesure, elle avait coutume de dire en riant qu'une période retranchée valait un louis et un mot vingt sous. *Zayde* (1670) n'est encore qu'une nouvelle dans le genre de ces romans espagnols qui avaient dû charmer la jeunesse de Mme de La Fayette, avec leurs aventures extraordinaires, leurs princesses naufragées, leurs passions à première vue, moins encore, sur un portrait. Mais à tout cet attirail romanesque, elle mêle la finesse d'analyse qui lui appartient en propre et, avec un style délicieux qui devait se perfectionner encore, un grand charme de détails. Un nouvel élément était entré dans sa vie; elle-même l'a résumé d'un mot : « M. de La Rochefoucauld m'a donné de l'esprit, mais j'ai réformé son cœur. »

III

Les biographes de Mme de La Fayette font dater de 1665 son amitié avec La Rochefoucauld; mais elle avait dû le rencontrer depuis longtemps chez leurs connaissances communes, soit Mme de Sablé, soit Mme du Plessis-Guénégaud qui, dans les salons de l'hôtel de Nevers (aujourd'hui la Monnaie), cherchait à créer un nouvel hôtel Rambouillet. Il y eut entr'autres une lecture de l'*Alexandre*, de Racine (en 1665), où tous deux sont nommés parmi les auditeurs. Mme de La Fayette n'avait pas sans doute attendu jusque-là pour remarquer ce grand seigneur si célèbre par ses aventures de la Fronde, d'une politesse exquise avec les femmes, dont il aimait la conversation quand elles étaient intelligentes, et jeune encore de visage et de tournure, quoiqu'il touchât à la cinquantaine. On ne parlait que de ses *Maximes*, encore manuscrites, mais qu'il communiquait à ses amis. Par grande faveur, Mme du Plessis obtint, en 1663, d'en donner une lecture à son château de Fresnes, lecture qui arrachait à Mme de La Fayette cette exclamation : — Que de corruption il faut avoir dans l'esprit et dans le cœur pour imaginer tout cela.

Sous cette grande indignation, il y avait peut-être déja un intérêt caché. Quelle fut la circonstance qui les rapprocha, c'est ce qu'on ne saura jamais ; les débuts de cette amitié s'enveloppent de ce « brouillard » cher à Mme de La Fayette. Mais on conçoit aisément qu'en apprenant à mieux connaître cette nature triste, ce découragé de la vie, elle se soit prise de compassion pour les amertumes qui lui avaient fait si sévèrement juger ses semblables, et qu'il lui ait semblé doux de le réconcilier avec eux, en lui prouvant que l'amour-propre et l'intérêt n'étaient pas l'unique mobile des actions humaines. Ainsi comprise, l'amitié d'une femme supérieure est un bonheur rare, et M. de La Rochefoucauld, qui disait n'avoir jamais rencontré d'affection véritable que dans les romans, sut l'apprécier et y répondre.

Il avait alors cinquante-deux ans, elle, trente-six; leurs goûts intellectuels étaient les mêmes, de nombreuses affinités existaient entre eux. L'auteur des *Maximes* s'adoucit sous cette sereine influence. Du reste, il était fait pour l'intimité ; son esprit ne se déployait à l'aise que dans un cercle restreint ; il se déclarait incapable de parler en public et recula toujours devant le discours d'usage pour entrer à l'Académie. Avec les années, leur santé à tous deux se faisant mau-

vaise, cette intimité leur devint plus nécessaire encore.

C'est dans les lettres de Mme de Sévigné qu'on retrouve, avec tous ses détails, cette existence des deux amis. Presque chaque jour la marquise s'en va *au faubourg* (le faubourg Saint-Germain; l'hôtel de Mme de La Fayette était rue de Vaugirard). M. de La Rochefoucauld est toujours là, fidèle lui aussi à ces visites quotidiennes chez « sa voisine », spirituel et causeur malgré sa goutte. Souvent souffrante, Mme de La Fayette, selon l'usage de l'époque, est étendue sur ce *lit galonné d'or* que critiquait un peu aigrement Mme de Maintenon, pour laquelle elle n'avait jamais eu grande sympathie. « En été, on descend dans le jardin de l'hôtel « le plus joli du monde; tout y est parfumé, tout y est fleuri; nous y passons bien des soirées, car la pauvre femme n'ose aller en carrosse. Nous vous souhaiterions bien pour entendre certains discours de certaines terres inconnues que nous croyons avoir découvertes ». — C'est Mme de Sévigné qui dit cela à sa fille, car souvent elle ferme sa lettre chez son amie, en y ajoutant les compliments de l'entourage : M. et Mme de Coulanges, l'abbé Têtu, Segrais, Mme de Lavardin, qui aime tant les nouvelles et chez qui l'on va en « *bavardinage* ». Après ces causeries aimables, on se rend ensemble à l'Opéra, on pleure au *Cadmus* ou à l'*Alceste* de Lulli, et « l'âme de Mme de La Fayette en est tout alarmée ». Racine a fait une « comédie » qui s'appelle *Bajazet*, et que ses admirateurs placent bien au-dessus de tout Corneille; on va en juger de ses propres yeux et l'on revient fidèle au vieux maître qui, quelques jours après, lira sa *Pulchérie* chez le cardinal de Retz, où Molière viendra à son tour donner la primeur de son *Trissotin* (*Les Femmes savantes*), une « fort plaisante pièce », et Boileau de sa *Poétique*. Ou bien en carême, les deux amies iront « en Bourdaloue » qui leur dit « de divines vérités sur la mort » dont plus tard l'une et l'autre sauront se souvenir.

Un autre jour, c'est Versailles. Quoique Mme de La Fayette se soit retirée de la cour, elle y reparaît encore quelquefois, et le plus souvent pour remercier de faveurs accordées, car le roi a toujours eu de l'estime pour elle, en souvenir de son dévouement à la duchesse d'Orléans. Il la promène dans son parc, comme un simple propriétaire, ne parle qu'à elle et reçoit avec beaucoup de plaisir et de politesse les louanges qu'elle donne « aux merveilleuses beautés qu'il lui montre », — ou bien il lui assigne cinq cents livres de pension sur une abbaye « en accompagnant ce présent de paroles si aimables, qu'il y a lieu d'attendre de plus grandes grâces ».

M. le Duc, fils du grand Condé, est encore un des habitués du salon de Mme de La Fayette; elle est de toutes les fêtes de Chantilly et, à l'en croire, « de tous les lieux que le soleil éclaire, il n'en est point d'aussi beau ».

Ce crédit lui sert à protéger ses amis, sans sortir de chez elle, et quoiqu'ils se plaignent parfois — surtout Mme de Grignan et son frère, un peu jaloux de l'amitié de leur mère pour elle — de ce qu'elle ne met pas assez d'empressement à les servir. Du fond de sa chambre, que bientôt elle ne quitte plus guère, elle conduit de nombreuses affaires; mais parfois elle s'échappe pour aller se reposer à Saint-Maur ou à Meudon. — « Elle y passera quinze jours, écrit la marquise, pour être comme suspendue entre ciel et terre; elle ne veut ni penser, ni parler, ni répondre, ni écouter, elle est fatiguée de dire bonjour et bonsoir; elle a tous les jours la fièvre, et le repos la guérit, il lui faut donc du repos; je l'irai voir quelquefois. M. de La Rochefoucauld est d'une tristesse incroyable; on comprend aisément ce qu'il a » — ou plutôt ce qui lui manque, avec le départ de l'amie sûre et parfaite, chez laquelle il s'est habitué à aller se consoler de sa goutte et des chagrins et des deuils, noblement supportés, qui accablent sa vieillesse.

Cette mauvaise santé chronique de ses vingt dernières années jette un voile transparent sur l'âme de Mme de La Fayette, sans en altérer le charme, tout de demi-teinte. Elle écrivait des lettres délicieuses, mais fort rares, et tenait tête aux reproches de l'infatigable marquise, qui, lorsqu'elle était à ses Rochers, ne comprenait guère qu'on ne fût pas toujours prêt à saisir une plume pour lui donner des nouvelles de Paris. Un trait d'elle, c'est qu'il fallait la croire sur parole, tant elle était franche. « Elle n'aurait pas donné, dit Segrais, le moindre titre à qui que ce fût, sans être persuadé qu'il le méritait, et c'est ce qui a fait dire qu'elle était sèche quoiqu'elle fût délicate. »

En 1678, parut son roman de *La Princesse de Clèves*, longuement élaboré entre elle et La Rochefoucauld. Mme de La Fayette y avait mis toutes les nuances que son âme savait si bien refléter; l'œuvre était pure et exquise. La Rochefoucauld put lui donner de la précision et de la netteté de style, et leur collaboration ne fut très vraisemblablement que l'influence exercée l'un sur l'autre par deux esprits sans cesse en contact. Ce fut un événement que ce petit livre, aussi simple que charmant, et trop lu pour qu'il soit nécessaire d'en donner ici l'analyse. On s'abordait dans la grande allée des Tuileries pour en parler; l'*aveu* de la Princesse était discuté, approuvé, rejeté; c'était du reste la note originale du roman et la « personne vraie » s'y retrouvait tout entière. La Rochefoucauld n'avait pas dû le lui suggérer, pas plus que ce dénoûment grave et mélancolique, la délicatesse ombrageuse de cette séparation finale des deux héros. Le langage, la douceur pénétrante de

tant de scènes rappellent Racine; mais, lorsque le drame se noue ou s'achève, on sent un écho du vieux Corneille, du poète aimé de la jeunesse de Marie de la Vergne, à la grande école duquel elle avait appris ce qu'est le devoir triomphant de la passion.

Deux ans à peine (1680) et la mort inattendue de La Rochefoucauld vint atteindre Mme de La Fayette au plus profond de son âme. C'est encore Mme de Sévigné qui nous raconte cette mort. « — Son état est une chose digne d'admiration. Il « est fort bien disposé pour sa conscience; « mais du reste, c'est la maladie et la mort de « son voisin dont il est question, il n'en est « même pas effleuré. Il ne voyait pas hier « Mme de La Fayette, parce qu'elle pleurait, et « qu'il recevait Notre-Seigneur. Il envoya à « midi savoir de ses nouvelles. Croyez-moi, ma « fille; ce n'est pas inutilement qu'il a fait des « réflexions toute sa vie; il s'est approché de « telle sorte de ses derniers moments, qu'ils « n'ont rien de nouveau ni d'étranger pour lui. »

Quelques jours après, la mort est venue, et elle écrira, toute pénétrée du deuil de son amie. « Où « Mme de La Fayette retrouvera-t-elle un pareil « ami, une telle société, une telle douceur, un « agrément, une confiance, une considération pour « elle? Elle est infirme, elle est toujours dans « sa chambre, elle ne court point les rues; « M. de La Rochefoucauld était sédentaire aussi, « cet état les rendait nécessaires l'un à l'autre, et « rien ne pouvait être comparé à la confiance et aux charmes de leur amitié! Je n'ai pas quitté « cette pauvre amie; ces jours-ci, elle n'allait « point faire la presse parmi cette famille en sorte « qu'elle avait besoin qu'on eût pitié d'elle. »

— « Tout se consolera, hormis elle, ajoute la Marquise un mois plus tard; nous ne pouvons nous empêcher de parler de ce pauvre homme et cela la tue. »

« Tout le monde, écrivait Mme de La Fayette « à Ménage, perd la moitié de soi-même, avant « d'être rappelé. » Le soir de sa vie était chargé d'ombres, et cependant elle devait, durant treize années encore, « traîner cette misérable vie jusqu'à sa dernière goutte d'huile ». Elle sut du moins chercher les consolations véritables. Selon le mot du temps, elle se convertit, c'est-à-dire qu'elle embrassa des pratiques religieuses plus ferventes. Peut-être l'amie de La Rochefoucauld, la femme savante avait-elle trop raisonné vis-à-vis de Dieu! Elle revint à une foi simple, humiliée, pénitente; son directeur fut le célèbre père Du Guet, de l'Oratoire, tenant par un coin aux jansénistes, mais plus doux, moins cassant, tout en restant aussi austère. Ses lettres de direction sont admirables de sagesse et de fermeté. Mme de La Fayette lui dut la piété vraie qui lui fit supporter la vie et adoucit pour elle l'heure de la mort.

Pour remplir ses heures trop longues, comme aux jours heureux, elle reprenait quelquefois la plume. Ce fut ainsi qu'elle écrivit son dernier roman, *la Comtesse de Tende*, et ses *Mémoires de la cour de France, en 1688 et 1689*, nets, précis, rapides, ne trahissant ni fatigue, ni souffrance. Elle se sentait si isolée qu'elle essaya de persuader à Mme de Sévigné de quitter ses Rochers pour venir vivre avec elle, au moins tout un hiver; mais le cœur de Mme de Sévigné était déjà trop rempli : elle en voulait presque à cette amie dévouée, qui jadis préférait ne pas lui dire adieu et ignorer la date de son départ, tant les séparations lui coûtaient, de venir lui proposer, en lui rappelant avec trop de franchise *qu'elles étaient vieilles* l'une et l'autre, de passer ensemble quelques-uns de leurs derniers jours. Ce refus dut être pour Mme de La Fayette une dure déception.

Pourtant elle gardait autour d'elle quelques-unes des relations d'autrefois, égrenées avec les années, comme il arrive lorsqu'on redescend le penchant de la colline. Il lui restait Mme de Coulanges, Fontenelle, Segrais, l'abbé Tétu, Boileau. Mais elle sentait le douloureux vide que laisse une affection parfaite et première, qui vous a longtemps absorbée, et elle en souffrait cruellement.

Toutes ses dernières lettres portent la marque de cet état de son âme. « Je n'ai de repos ni « jour ni nuit, ni dans le corps ni dans l'es- « prit, écrit-elle à Mme de Sévigné en janvier « 1692. Je ne suis plus une personne, ni par « l'un ni par l'autre; je péris à vue d'œil; il faut « finir quand il plaît à Dieu, et j'y suis sou- « mise. » Et un peu plus tard à Ménage, qui devait mourir la même année qu'elle : « Je ne crois « pas pouvoir vivre longtemps en cet état, qui « devient trop désagréable pour en craindre la « fin. Je me soumets sans peine à la volonté de « Dieu : c'est le Tout-Puissant, de tous côtés « il faut venir à lui. »

Elle mourut en effet presque subitement, au mois de mai 1693, d'une maladie du cœur, qui l'emporta en quatre jours, sans qu'elle eût repris connaissance. Ses amis se rappelèrent avec consolation qu'elle avait communié avec une grande ferveur quelques jours avant, comme par une grâce providentielle. Elle n'avait que soixante ans.

Sauf les inévitables tristesses de ses dernières années, peu de vies furent plus heureuses et plus calmes; elle le dut sans doute à « cette divine raison », à cette droiture scrupuleuse, qui, malgré le mot plaisant, prononcé par elle un jour et souvent cité : « A-t-on gagé d'être parfaite? » dirigèrent toutes ses actions. Il est en outre assez curieux d'observer que c'est une femme qui a créé dans notre littérature le roman d'analyse, destiné à y prendre tant d'importance, et qui a substitué au récit d'aventures purement imaginaires, l'étude attentive des caractères et des sentiments.

A. CHEVALIER.

BIBLIOGRAPHIE

TROIS DEMANDES EN MARIAGE

PAR MADAME DE NANTEUIL

Parmi les ouvrages d'une plume exercée qui compte déjà de nombreux succès, *Trois demandes en mariage* n'est pas celui auquel nous donnerions la préférence. Il faut à Mme de Nanteuil des sujets plus amples et, le dirons-nous, plus virils, des sujets auxquels l'histoire ou les voyages apportent leur appoint.

La psychologie pure et simple ne paraît pas être son domaine; elle traite avec une certaine dureté les caractères féminins, à moins qu'ils ne soient marqués au sceau d'une chevaleresque droiture, comme l'est par exemple celui de cette aimable Anne Descoupres, si sottement sacrifiée par le jeune marquis de Rocheverte à sa perfide cousine Blanche. Ah! il faut voir comme Mme de Nanteuil exécute les coquettes et aussi les mères ambitieuses prêtes à tout, même à l'intrigue, pour bien marier leurs filles, comme elle les démasque, comme elle les conduit jusqu'à la dernière extrémité de leurs méchants desseins, sans leur laisser aucune excuse!

Mme Descoupres et sa fille Blanche ont accumulé les mensonges sur les trahisons pour frustrer Anne, pour lui voler un fiancé d'ailleurs moralement indigne d'elle; mais, par une juste rétribution de la Providence, la proie qu'elles convoitent leur échappe à la fin. Guy de Roqueverte trouve une troisième larronne qui le met sous le joug à son corps défendant, et fait de lui le plus malheureux des hommes.

Tout cela est très logiquement mené, d'une réalité rigoureuse et en même temps moral, sans la moindre fadeur. Malheureusement les demi-teintes, les transitions manquent un peu. Ce que nous préférons dans cette histoire de deux jeunes filles et d'un jeune diplomate, c'est le touchant épisode de la chienne écossaise Katly, qui est de fait la véritable héroïne du récit, et quelle héroïne! morte pour avoir été trop fidèle, morte d'épuisement, après avoir entrepris de suivre de Nice à Vienne un maître ingrat qui l'abandonnait!

Je défie les cœurs les moins sensibles de rester froids devant l'odyssée véridique de l'intrépide Katly qui comprit et pratiqua si bien le dévouement. Certes je suis de l'avis du prêtre éclairé qui accorde une vie future aux pauvres âmes à quatre pattes lorsqu'en ce monde elles ont donné de beaux exemples aux âmes humaines (1).

(1) *Trois demandes en mariage*, par Mme de Nanteuil. 1 vol. 3 fr. Librairie Bleriot, 55, quai des Grands-Augustins.

AU LOIN

Souvenirs de l'Amérique du Sud et des Iles Marquises

PAR AYLIC MARIN

Nous ne croyons pas nuire à l'auteur d'*Au loin* en divulgant sa proche parenté avec un romancier très aimé des lectrices de ce journal, Aylicson. Une jolie préface le montre revenu des périlleux voyages, et se rappelant, entre sa femme et son enfant, l'existence aventureuse de la marine à laquelle il a renoncé pour eux.

C'est une évocation rapide et très complète cependant, conduite avec infiniment de verve, et où les tableaux se succèdent, aussi amusants qu'instructifs. Sous cette plume alerte, colorée, pleine d'entrain, les anecdotes personnelles, les croquis animés de physionomies locales s'entremêlent à des renseignements précis, de sorte qu'en voyageant dans l'Amérique du Sud et les îles Marquises, vous avez le plaisir de rencontrer des souvenirs vrais, aussi agréables que peuvent l'être les inventions d'un roman, et d'acquérir une foule de connaissances historiques, géographiques, ethnographiques et autres.

Malgré l'intérêt sensationnel des détails sur la sauvagerie canaque, vous goûterez particulièrement, pensons-nous, un séjour dans la patrie de Sainte Rose, la demoiselle des Flores, dont la légende poétique et naïve est contée à ravir (1).

AMOURS SIMPLES

PAR PIERRE MAEL

Il n'est certes pas assez simple le style dans lequel nous sont contées ces simples amours, on y peut relever tantôt de l'emphase et tantôt de la mièvrerie; c'est là un reproche que nous ferons à cette honnête idylle, à ce joli conte de fées contemporain où, sur le vieux sol breton, l'on voit, auprès d'un digne médecin de campagne, dédaigneux de l'argent et pieusement préoccupé des destinées de l'âme, fleurir une belle jeune fille qui n'aspire en ce monde qu'à l'amour de son cousin Joël et à qui vient par surcroît un héritage.

Naturellement Pierre Maël, selon son habitude, à laquelle il a bien raison de rester fidèle, place les figures de braves gens qu'il nous présente auprès du décor de la mer que, grise ou bleue, il excelle à peindre (2). Th. Bentzon.

(1) *Au loin*, par Aylicson. 1 vol. illustré. Delhomme et Briguet, éditeurs, 13, rue de l'Abbaye.

(2) *Amours simples*, par Pierre Maël. 1 vol. 3 fr. Librairie Marpon et Flammarion, 26, rue Racine.

CONSEIL

Les lectures



S'il est des points importants dans la vie des femmes, il en existe peu, sans contredit, qui doivent attirer l'attention plus sérieusement que les lectures.

L'esprit y puise surtout son aliment. Rien n'y supplée complétement, parce que les entretiens mêmes laissent parfois une trace plus fugitive, ou sont accompagnés de mille distractions, de diversions qui en atténuent l'effet. Il importe de lire, mais combien surtout il importe de savoir lire!

Il est une hygiène pour l'esprit comme pour le corps, et l'on peut suivre, en ce qui concerne les lectures, la règle dont on use pour la nourriture matérielle. Cette nourriture ne doit être ni trop, ni trop peu abondante : chacun doit voir ce que son estomac en réclame et en supporte. Elle ne doit être ni trop légère, ni malsaine. Il serait absurde de ne se nourrir que de pâtisseries et de sucreries, il serait nuisible de choisir des aliments capables d'échauffer le sang. Enfin, il est indispensable de consulter son tempérament particulier, de manière à ne pas accroître ses malaises et à réagir contre eux.

La nourriture de l'esprit doit être variée, et alimenter les diverses facultés qui la réclament. De même que ce que nous mangeons contient une diversité d'éléments chimiques destinés à entretenir le sang, les muscles, les os, etc., dans nos lectures nous devons rechercher ce qui nourrit, fortifie, perfectionne notre cœur, notre intelligence, notre jugement, notre volonté.

Je crois qu'on peut faire trois parts dans ses lectures. Il doit y en avoir d'essentiellement utiles et bienfaisantes, s'adressant à la partie la plus haute de notre être, nous éclairant sur nos devoirs, sur le bien, l'idéal à poursuivre. D'autres auront pour but d'élever et d'orner notre intelligence; et enfin les dernières, auxquelles la part doit être faite plus restreinte et d'une manière judicieuse, seront destinées à nous récréer et à nous reposer.

Les lectures qui ont pour but de nous rendre meilleurs sont des lectures religieuses. Lisez d'abord l'Evangile, cette source inépuisable de perfection, et que, il est honteux de le dire, si peu de gens connaissent autrement que par les extraits qu'on en lit le dimanche. Et ensuite, faites un choix dans les écrits des saints; presque tous joignent des beautés humaines aux beautés religieuses, parce que le contact de Dieu élève et perfectionne même les facultés de l'esprit. Il est bon de chercher le beau dans les enseignements les plus graves. De merveilleux génies ont parlé de Dieu en termes aussi hauts que le permettent les bornes de notre intelligence; aimez à les lire. Choisissez encore quelques vies de saints; à notre époque on les écrit avec un puissant intérêt, faisant revivre leur temps, leurs idées, leur cœur, leur forme humaine, si je puis ainsi parler, ce qui les rend plus accessibles, plus imitables que les froids et secs panégyriques d'autrefois.

Des lectures religieuses, ainsi choisies, auront le double avantage d'élever votre cœur, de le disposer au bien, et de donner du développement à votre intelligence. Elles rentreront par là dans la seconde catégorie, celle des livres instructifs, utiles à la formation du jugement et au perfectionnement des facultés. Ils comprennent encore l'histoire, des morceaux de littérature, etc. Ils doivent être choisis avec soin. L'erreur, le mauvais esprit se glissent partout. Il importe extrêmement de se former des opinions justes; le jugement se fausse dès qu'il adopte une suite d'idées erronées.

Enfin, il y a les lectures d'agrément. Ici, la question se complique et devient réellement difficile. Quelle est la mesure de cette distraction, comme temps, comme genre?

Et d'abord, combien de temps y consacrer? Ceci dépend de toutes sortes de choses. Il serait naturellement blâmable de négliger ses devoirs pour des lectures amusantes, et même d'y consacrer un trop grand nombre d'heures pouvant être employées d'une manière plus utile. Ce genre de délassement représente au point de vue moral ce que sont les sucreries dans l'hygiène de l'estomac : la petite quantité est indiquée. Lire trop de livres futiles rend l'esprit vain, dégoûte des choses sérieuses, détache de la vie réelle, inspire des goûts factices et des idées romanesques. La vie n'est pas un plaisir, c'est bien plus haut : elle est un devoir. Nous pouvons nous délasser, jamais faire notre occupation d'une suite de fictions, de chimères.

Dans une autre causerie j'essayerai de vous prouver que ce genre de lectures, romans surtout, et même poésie, ne doit être pris qu'à petite dose, et peut exercer sur l'âme une influence détestable, sans compter qu'elles nous gâtent trop souvent le monde réel. C'est une grave erreur de se croire à l'abri de l'influence des livres; nous creuserons ensemble cette question, une des plus sérieuses qui puissent vous concerner.

M. Maryan.

LA FEUILLERAIE

(SUITE)



Le temps était triste, humide, le ciel gris en harmonie, lui semblait-il, avec ses pensées. Elle leva les yeux vers ces profondeurs que n'égayaient aucune teinte d'azur, aucun nuage vaporeux, aucun rayon de soleil, et ses mains se joignirent instinctivement dans l'attitude de la prière. Lorsque tout s'écroule autour de nous, lorsque tout nous abandonne et que nous flottons, comme des épaves, sur les flots de ce monde, il est doux de songer à la stabilité de Celui qui nous soutient et nous dirige ; sa Providence est immuablement bonne, et le secret suprême de la paix est de s'abandonner au soin sage et tendre qu'elle prend de nous tous, si déshérités que nous semblions.

Il était sept heures du soir lorsque le train s'arrêta à la gare d'Orléans. Nelly se disposait à prendre une voiture, lorsqu'elle reconnut la petite livrée bleue, liserée d'orange, de Mme Herrison, et le visage d'un de ses domestiques, qui, au même instant, l'aperçut et s'avança vers elle.

— La voiture est aux ordres de Mademoiselle... Mademoiselle veut-elle me donner son billet de bagages ?

C'était un soulagement de voir qu'on avait pensé à elle, qu'on lui témoignait de l'attention, et que le petit ennui de s'occuper de ses bagages et de sa voiture, chose inusitée pour elle, lui était épargné. Elle suivit le domestique, monta dans le coupé qui l'attendait et se sentit émue de reconnaissance en y trouvant une fourrure et une boule d'eau chaude.

— Comme c'est bon de la part de Mme Herrison ! se dit-elle. Je voudrais l'aimer, oui, je le voudrais, et je serais heureuse d'ajouter un peu d'agrément à sa vie...

Le domestique se disposa à fermer la portière.

— Il est inutile que mademoiselle attende ; le coupé va partir, j'emmènerai les bagages dans un fiacre.

Et le cheval bai-brun enleva la voiture d'un mouvement rapide.

Nelly connaissait mal Paris, mais assez cependant pour éprouver cette impression de plaisir involontaire que ressentent les personnes jeunes en se retrouvant au milieu de ses rues brillantes et pleines de mouvement. Bientôt le coupé dépassa la zone solitaire qui entoure la gare d'Orléans, et roula sur les quais plus animés ; Nelly revoyait les monuments qui avaient jadis développé en elle le goût du beau : les tours majestueuses de Notre-Dame, la flèche aérienne de la Sainte-Chapelle, la noble façade du Louvre, puis aussi ce spectacle féerique qu'offrent les ponts, les rives de la Seine brillamment éclairés. Si rapide que fût l'allure du petit coupé, ce fut ensuite un coup d'œil agréable que celui des magasins étincelants de l'Avenue de l'Opéra et des quartiers élégants qui l'entourent. Puis, on dépassa ce centre animé, et dans les rues plus paisibles qui environnent le parc Monceau, Nelly eut le loisir de penser à la prochaine entrevue avec Mme Herrison, et de trembler un peu à cette perspective. La voiture s'arrêta devant un petit hôtel, dont deux candélabres éclairaient la porte élevée, les immenses fenêtres, les murailles ornées de faïences, et Nelly pénétra dans un hall des plus modernes, dont le pavé de mosaïque disparaissait çà et là sous d'immenses peaux d'ours et des tapis d'Orient, et au fond duquel se déroulait un escalier à rampe sculptée, orné de tout ce que peuvent rassembler la fantaisie et l'art : cuivres, faïences, statues, plantes vertes, étoffes anciennes et vieilles tapisseries, tout cela accroché aux murailles, jeté sur la rampe, drapé dans le désordre le plus pittoresque et le plus savant.

Une femme de chambre était à la porte.

— Madame m'a chargée de l'excuser près de Mademoiselle ; elle vient de sortir pour dîner en ville, devant aller ce soir à l'Opéra avec des amis. Si Mademoiselle veut monter chez elle ?

Il y avait, sous cette forme de langage très respectueuse, un ton d'impertinence que Nelly démêla aisément, et contre lequel elle résolut de se cuirasser.

On la conduisit à une chambre du second étage, tendue avec goût de cretonne à fleurs. Elle offrait l'aspect le plus confortable, bien qu'elle fût très simple : le tapis épais, les rideaux tirés, le feu brillant, la lampe à abat-jour, tout cela était agréable par cette froide soirée de janvier. La femme de chambre offrit à Nelly de l'aider, mais sans empressement, et, sur son refus, écarta une portière.

— Voici le cabinet de toilette de Mademoiselle; il n'y a pas de cheminée, mais une bouche de chaleur... Mademoiselle descendra-t-elle, ou veut-elle qu'on lui apporte son dîner ici?

— Je préférerais dîner ici, si cela ne cause pas de dérangement.

Et elle resta seule dans ces deux petites chambres qui, pour un temps indéterminé, constituaient son *home*.

Nelly était de ces femmes qui ne peuvent habiter un endroit quelconque, fût-ce vingt-quatre heures, sans s'y faire un chez soi, sans y imprimer un cachet personnel. Elle ouvrit son sac de voyage, en tira les photographies de son oncle et de sa tante, et les plaça sur la cheminée, puis elle posa sur un petit chevalet une vue de la Feuilleraie, qu'elle avait crayonnée la veille de son départ, et qu'il lui était doux et poignant à la fois de revoir, maintenant qu'elle en était éloignée. Elle rangea ses vêtements, et sa chambre était déjà en ordre quand on lui apporta un plateau chargé d'un dîner assez délicat.

Si elle eût été moins seule et moins triste, ce repas, pris sur une petite table près d'un bon feu, aurait été agréable. Mais elle n'avait pas faim, et elle éprouva une impression de soulagement lorsque, le plateau ayant été enlevé et la femme de chambre lui ayant demandé si elle n'avait plus besoin d'elle, elle se retrouva tranquille, sûre de n'être plus troublée dans ses pensées et sa tristesse.

Elle mit une bûche au feu, rapprocha un fauteuil de la cheminée et prit un livre; mais bientôt, il se referma sur ses genoux sans même qu'elle s'en aperçût. Les yeux attachés sur la flamme, cédant malgré elle à une vague et douloureuse rêverie, il lui semblait revoir dans les formes mystérieuses des braises ardentes et dans les flammes qui montaient, capricieuses, des choses intimes, douces et poignantes... Que de fois elle avait ainsi regardé le feu du hall, à la Feuilleraie! Elle n'y voyait alors rien que de doux et de joyeux. Comme la vie a des aspects divers, comme elle change soudainement! Maintenant, voici que Nelly s'assied au foyer d'une étrangère. Quel y sera son rôle? Comment y sera-t-elle traitée? Combien de temps y restera-t-elle? Ce n'est qu'une halte, elle le sait bien. Hubert reviendra, et elle devra chercher alors un autre asile. Que fera-t-elle? Elle devra travailler : son petit avoir, en supposant qu'il lui revienne intact, ne suffirait pas à la faire vivre, et surtout ne lui permettrait pas de faire un peu de bien. Elle dessinerait... d'autres fabriques utiliseraient peut-être le talent et l'expérience acquis aux jours de bonheur... Où irait-elle? Ah! si elle pouvait s'abriter dans ce petit village où elle était connue, aimée! Mais peut-être serait-il désagréable à Hubert de la voir travailler; même si, comme elle en était sûre, il ne gardait pas la fabrique, il habiterait parfois la Feuilleraie ou... ou Granlieu, et il était trop orgueilleux pour ne pas souffrir de voir une de ses parentes astreinte à un labeur... Il voudrait l'aider... Cela, jamais, elle avait son orgueil aussi, ou plutôt sa dignité. Il faudrait se perdre en quelque lieu inconnu ou dans ce Paris, dans cette foule qui permet si bien l'isolement. Dès maintenant ne pouvait-elle pas y préparer son avenir, s'y arranger par avance une vie de travail? Oh! le travail ne l'effrayait pas, mais la solitude, — la solitude, si lourde à vingt ans, quand le cœur a été meurtri, quand on pleure des personnes chères, quand on n'a pas d'avenir terrestre!

Nelly pleure, mais ses larmes la rappellent soudain à elle-même. Elle sait que la tristesse est mauvaise et inutile, et elle élève son âme, par un mouvement qui lui est facile, parce qu'il vient de la longue habitude de sa vie, vers cette région mystérieuse et sereine d'où l'on domine les orages, même lorsqu'on en souffre encore. Au-dessus des événements qui ballottaient sa vie comme une épave, n'y avait-il pas la volonté sage et aimante qui dirige toutes choses pour notre bien, vers un but que nos yeux humains ne voient pas toujours, mais auquel la foi adhère? Dieu n'est-il pas toujours là, venant à nous sous toutes les formes, oui, même à travers les souffrances et les angoisses, mystérieuses apparences, déguisements étranges sous lesquels l'âme qui sait reçoit toujours sa lumière, son amour, pourvu qu'elle s'ouvre toute grande à ces manifestations de sa volonté. La paix et le repos de ce monde sont dans l'abandon à Dieu.

Nelly le savait, mais il lui semblait que maintenant elle apprenait de nouveau, d'une manière plus excellente et plus intime, cette divine leçon... Et de ce principe il en découle un autre comme un ruisseau de sa source : l'oubli de soi. Elle essuya ses yeux encore pleins de larmes et cessa de se plaindre elle-même.

— Il y a des milliers de créatures, se dit-elle, qui, plus malheureuses que moi, n'ont pas les consolations qui m'ont été révélées... Qu'importe ce que je souffre si je vais à Dieu en faisant un peu de bien? Un jour viendra où je retrouverai ceux que j'ai perdus...

La flamme du foyer montait vive, joyeuse, un petit grésillement harmonieux semblait faire frémir les braises rouges comme des rubis, et les rumeurs de la rue étaient atténuées par les tentures abaissées.

— Pourquoi ne pas jouir au jour le jour de ce qui m'est donné? Je suis bien ici, pensa de nouveau la jeune fille, faisant un courageux effort, et je ne dois pas être triste...

Et elle reprit son livre jusqu'au moment où, la pendule sonnant dix heures, elle se décida à se livrer au repos.

XVII

Si fatiguée que fût Nelly de son voyage, elle s'éveilla de bonne heure. La maison semblait plongée dans un silence complet, quoique le jour commençât à paraître. Elle n'osa pas sonner, et fit sa toilette, puis ses prières. Alors, elle entendit un peu de bruit, on rangeait les chambres voisines. Elle ouvrit sa porte et vit un domestique qui époussetait les meubles.

— Pouvez-vous me dire à quelle heure Mme Herrison est visible?

— Madame n'a pas d'heures fixes pour se lever ou sortir. Elle n'a pas encore sonné.

— Voulez-vous avoir l'obligeance de lui faire dire par sa femme de chambre, quand elle sera réveillée, que je suis arrivée et que j'ai hâte de la voir?

Le domestique s'inclina, et Nelly rentra chez elle.

Elle se sentait étrangement abandonnée. Bien que sa chambre ne fût pas froide, grâce à la chaleur du calorifère, elle aurait aimé à avoir un peu de feu, et en même temps, accoutumée à une sortie matinale et au grand air de la campagne, elle se trouvait resserrée dans cette petite chambre, et malheureuse de n'avoir rien à faire. Elle voulut prendre un des livres qu'elle avait apportés ; mais la perspective de sa prochaine entrevue avec Mme Herrison la rendait nerveuse, et elle ne pouvait réussir à fixer son attention. En désespoir de cause, elle ferma le livre et s'approcha de la fenêtre. Elle ne donnait pas sur le parc, mais sur la cour de l'hôtel, où un palefrenier entrait, à cet instant même, avec un admirable cheval de selle qu'elle reconnut pour l'avoir vu monter par Mme Herrison. Un coupé était tiré des remises et l'on inondait les roues d'eau fraîche. Tout ce personnel d'écurie parlait et riait bruyamment, et Nelly s'éloigna de la fenêtre avec un sentiment d'ennui et de tristesse; mais à ce moment, elle se souvint que son cabinet de toilette était orienté d'une manière différente, et elle courut y chercher un peu de vue et de distraction. Elle ne s'était pas trompée : il donnait sur le parc et, si peu réjouissant qu'en fût l'aspect en cette saison, elle éprouva un véritable soulagement en revoyant des arbres, du gazon, et en songeant à l'agrément que lui procurerait, pendant l'été, le voisinage de cette verdure. Elle demeura là jusqu'au moment où elle vit paraître la femme de chambre qu'elle avait vue la veille, portant un plateau.

— J'ai frappé; mademoiselle n'a pas répondu... Mademoiselle n'avait pas donné d'ordres pour son déjeuner, j'ai monté du chocolat... Est-ce bien ?

— Très bien, je vous remercie. Mme Herrison n'a pas sonné ?

— Non... A quelle heure faudra-t-il monter dorénavant le déjeuner de mademoiselle ?

— Vers huit heures, si c'est possible... Ayez la bonté de m'avertir quand votre maîtresse sonnera.

— Oui, mademoiselle...

Et la servante se retira, laissant Nelly en face d'un plateau confortablement recouvert d'une serviette brodée de rouge, sur lequel se trouvaient une minuscule chocolatière d'argent, des rôties et des sandwiches.

Rien ne pouvait être plus correct que le langage et les manières de la femme de chambre. On y sentait cependant quelque chose de leste, d'à demi ironique qui était toute une révélation.

Plusieurs des domestiques de Mme Herrison connaissaient Nelly. Le bruit de sa ruine était venu jusqu'à eux. Lorsque leur maîtresse donna ordre de préparer sa chambre, ajoutant que son séjour serait probablement de quelque durée, et qu'on devrait veiller exactement à son service, ils comprirent que l'invitation adressée à la jeune fille n'était qu'un acte de compassion, une aumône déguisée; or, ceci ne dispose jamais les gens sans délicatesse aux égards et aux attentions. En outre, lorsqu'ils virent sortir Mme Herrison le jour même de l'arrivée de sa visiteuse, ils sentirent parfaitement que celle-ci serait traitée sans cérémonie, tolérée plutôt que désirée dans la maison, et, tout en conformant extérieurement leur conduite aux ordres de leur maîtresse, ils ne résistèrent pas au secret plaisir de faire comprendre à Nelly que leur respect apparent contenait une forte part de condescendance.

Nelly était trop délicate, trop sensitive pour ne pas sentir ce que sa position avait de faux ; mais elle s'y était résignée d'avance, et espérait s'en tirer à l'aide d'une grande dignité et d'une réserve excessive.

Cependant, tout devait dépendre de l'attitude de Mme Herrison. L'attente de cette première entrevue devenait de plus en plus pénible, et les minutes semblaient longues comme des siècles. Enfin, vers onze heures, une autre femme de chambre, très élégante, très hautaine et très sèche, vint la prévenir que « Madame priait Mademoiselle de prendre la peine de venir chez elle ».

A ce moment, tout le courage de Nelly, usé par l'anxiété de l'attente, sembla lui manquer. Elle se leva avec effort pour suivre la femme de chambre, et essaya vainement de dissimuler le tremblement nerveux de ses lèvres, soudain pâlies.

Elle traversa un boudoir et une bibliothèque remplis de tout ce que le luxe et l'art peuvent accumuler de splendide et de gracieux, fut introduite dans une grande chambre tendue de soie ancienne fond vieux bleu, à bouquets de roses,

et aperçut Mme Herrison debout, vêtue d'un peignoir en drap blanc, ses nattes superbes tombant sur ses épaules, et venant à elle, la main tendue.

— Chère Mademoiselle, soyez mille fois la bienvenue, et veuillez excuser mon apparent manque d'égards : j'avais hier un engagement que je ne pouvais rompre... Emma, je n'ai pas besoin de vous... Asseyez-vous, ma chère... N'êtes-vous pas fatiguée de votre voyage?... Etes-vous contente de votre installation ? Rien ne vous a-t-il manqué ?

— Vous êtes mille fois bonne... Je me trouve à merveille; j'avais seulement hâte de vous revoir, de vous remercier de la généreuse pensée qui est venue me chercher dans mon effroyable isolement...

Sa voix faiblit. Certes elle était reconnaissante, mais son regard anxieux ne pouvait trouver sur le visage de marbre de Mme Herrison la moindre émotion de sympathie. Quelque tragique que fût le malheur qui venait de la frapper, ce malheur n'éveillait aucune sympathie chaude et vraie chez la jeune femme; le ton de ses paroles, en apparence affectueuses, le prouva surabondamment.

— Chut! ne parlez pas de reconnaissance! Qui ne vous eût plainte? Qui n'eût cherché à vous donner un peu de repos moral ? Il faut tâcher de distraire votre pauvre imagination des chocs qu'elle a subis... Vous connaissez Paris, naturellement ?

Pas un mot des chers vieillards qu'elle avait connus, auxquels elle avait prodigué son amabilité banale ! On sentait chez elle le désir d'échapper aux émotions pénibles, et aussi la difficulté qu'éprouvait cette nature hautaine à feindre une pitié ou des regrets qu'elle n'éprouvait pas.

Nelly sentit se refermer son cœur, si prêt à s'ouvrir et à déborder de reconnaissance.

— Je dois en effet tâcher de dominer mon profond chagrin, dit-elle après un léger silence. Je le dois même pour vous, madame, qui voulez bien m'accueillir pour quelque temps. Vous comprendrez donc combien j'aie besoin de m'occuper... Je voudrais vous être utile, comme vous avez bien voulu me le faire entrevoir... C'est d'abord un vrai besoin de cœur, et ensuite, je crois que cela me fera du bien.

Les paupières de Mme Herrison s'abaissèrent un instant sur ses yeux gris et froids, une teinte rose fugitive passa sur ses joues, tandis qu'elle répliquait :

— Oh ! rien ne presse! Certes, votre aide me sera souvent aussi utile qu'agréable, mais je ne vous demanderais rien si je ne pensais, comme vous le dites vous-même, que l'inaction vous ferait mal... Si votre deuil ne vous arrêtait, je vous demanderais de partager ma vie; mais puisque vous ne pouvez sortir, ce sera bien bon à vous de vous occuper un peu de la maison... Mais nos rapports resteront toujours les mêmes, ceux... de... d'une amie, ajouta-t-elle avec un léger effort, tendant à Nelly une main que la jeune fille serra sans chaleur.

— Et ce serait si bon à vous de me dire tout de suite en quoi je puis vous aider! J'aime tant les situations définies!

— Mais votre situation ici est toute définie, et je l'ai moi-même expliquée aux domestiques : vous êtes mon amie, vous avez consenti à passer du temps chez moi, et, ne pouvant sortir ni jouir d'aucun plaisir bruyant, vous désirez déployer ici un peu de cette activité que tous vous ont connue à la Feuilleraie.

C'était réellement une manière délicate de s'exprimer. Nelly le sentit vivement; son regard humide remercia Mme Herrison, et elle reprit doucement :

— Je vous en prie, dites-moi ce que je dois faire !

— Vous ne devez rien faire, et vous n'aurez aucune attribution fixe ; je vous demanderai quelquefois des services... Ainsi, je reçois demain. J'ai un abonnement avec un fleuriste qui, chaque semaine, renouvelle mes fleurs et les arbustes qui souffrent. J'aimerais beaucoup vous voir aller chez lui ; on va vous donner la voiture après le déjeuner. Vous choisirez ce qui vous semblera préférable, et vous serez bien aimable de vous occuper de l'arrangement de toutes ces fleurs; je sais que vous avez un goût délicieux... Je dîne chez des amis; vous serez encore seule, mais très libre. Je vais vous montrer la maison ; il y a deux pianos et un orgue, un atelier, dont je me sers peu, qui sera à votre disposition, et vous tâcherez de ne pas trop vous ennuyer, n'est-ce pas ?

Arranger des fleurs, c'était une occupation charmante, bien que tout à fait insuffisante, aux yeux de Nelly, pour payer une hospitalité qui lui semblait un peu lourde. Certaines dettes ne pèsent pas : quand le cœur donne, on rend avec le cœur ; mais la conduite de Mme Herrison avait quelque chose d'inexplicable qui rendait très pénible à Nelly l'idée d'être son obligée.

Pendant le déjeuner, la conversation fut agréable, bien que sans abandon. Les deux femmes parcoururent ensuite le ravissant petit hôtel auquel ne manquait aucun des conforts modernes : hall, escalier sculpté, orné de toutes les vieilles étoffes, des bronzes, des terres cuites, des plantes que préconise la mode, salons splendides, chambres délicieuses, objets d'art de tout genre, en un mot, une installation telle qu'une Française pleine de goût peut en réaliser à l'aide de l'or américain.

Nelly sortit vers trois heures, dans une voiture qu'on louait au mois pour les sorties du

soir et les courses des femmes de chambre, tandis que Mme Herrison se disposait, elle, à monter dans un coupé admirablement attelé, qui faisait en ce moment l'envie de ses amies. Elle se rendit chez le fleuriste, dont elle fit la conquête par le ravissement qu'elle laissa voir devant les merveilles exotiques du magasin, et, ayant choisi toute une moisson embaumée, elle donna ordre de l'envoyer à l'hôtel. Alors, elle se décida à renvoyer la voiture et à marcher un peu. Le temps était froid et sec, le soleil brillant, une foule élégante encombrait le boulevard. Qui n'a joui du charme que revêt alors Paris, avec ses équipages se succédant sans fin, ses femmes pimpantes couvertes de fourrure, ses enfants délicats et distingués, ses magasins splendides où le goût l'emporte encore sur la richesse, où tout tient à l'art, depuis l'exposition de tableaux de tel marchand célèbre jusqu'au bouquet de diamants qui jette mille feux irisés, depuis les meubles exquis et les étoffes anciennes, les faïences, les cristaux, les fleurs, jusqu'aux toilettes, aux chapeaux extravagants et délicieux, aux poupées et aux jouets d'enfants ?

Si absorbée que fût Nelly dans ses chagrins et ses inquiétudes, elle était trop femme, trop artiste, et trop jeune surtout pour ne pas sentir une impression de plaisir à la vue de tout ce qui l'entourait. Elle chemina droit devant elle, lentement, en flânant, en admirant, jusqu'au moment où un vaste édifice dressa devant elle ses murailles grises et ses colonnes grecques. Elle reconnut la Madeleine, sentit une douceur infinie à l'idée de s'y reposer devant un tabernacle, et, comme le jour baissait, pénétra dans l'église parisienne où son cœur isolé retrouvait l'Ami des jours anciens, l'Hôte de sa petite église de village, Celui qui réconforte et qui console...

XVIII

Nelly vit un instant Mme Herrison avant qu'elle sortît, et pensa qu'elle était à peindre dans sa toilette de demi deuil, d'un lilas tendre tout ornée de vieux point. Elle lui attacha ses bracelets, lui choisit pour son corsage des orchidées merveilleuses, et elle allait prendre congé d'elle, lorsque la jeune femme lui montra en souriant une pile de journaux.

— Voici près de huit jours que je n'ai eu le temps d'ouvrir cela... Comme vous seriez aimable, si cela ne vous ennuie pas, de les parcourir pour me dire demain, à déjeuner, ce qui peut m'intéresser... Un peu de politique, les ventes de tableaux, les chiffres des ventes de charité, et même, ajouta-t-elle en riant, ce qui peut m'être accessible dans la causerie scientifique... Voilà des revues... Vous pourrez lire celle-ci... Cet article est à passer dans celle-là... Evitez le roman de cette troisième... Et voici les journaux de mode, s'ils vous intéressent. Pour moi, ils m'ennuient, c'est Emma qui m'y abonne... Auriez-vous la grande complaisance de ranger mes bijoux, ce flacon, ces éventails ? Vous pourrez remettre les clefs à Emma... Elle a la migraine, vous lui rendrez un vrai service... Une bonne œuvre...

Nelly resta seule. La pile de revues et de journaux l'intéressait ; mais elle se promit d'être circonspecte et de ne pas lire sans conseil tout ce qui lui était offert.

Elle commença à ranger les bijoux que Mme Herrison avait fait sortir de leurs écrins; mais, au moment où elle se disposait à refermer l'un d'eux, une boîte en maroquin vert destiné à un collier de perles, elle sentit une légère résistance, et vit que le fond de l'écrin, qui était d'ailleurs très ancien, était formé par un coussin de soie ouatée, mobile, et dont un coin était replié. Elle ôta le collier, puis le coussin pour en faire disparaître le pli.

Un dessin se trouvait dessous, au fond de la boîte, une esquisse, une tête de petit enfant : la bouche souriante, le visage arrondi, tendu en avant comme pour appeler un baiser, les yeux immenses, avec de longs cils, enfin, l'image seulement ébauchée des traits de la mère, que Nelly devina aussitôt.

Elle prit le papier, l'approcha d'une lampe, le regarda longtemps. Dans ces traits à peine dessinés, dans ces lignes molles et vagues, quelles promesses de beauté ! Ce petit être eût été le portrait de la femme superbe qui venait de sortir de cette chambre ; mais sa grâce enfantine, l'expression à la fois confiante et profonde des grands yeux aux longs cils appelaient la sympathie et la tendresse en plus de l'admiration qu'inspirait sa mère.

Qu'eût-elle été s'il eût vécu ? Qui peut dire ce que, dans sa touchante ignorance, un cœur d'enfant contient d'enseignements célestes pour les cœurs même desséchés, même orgueilleux ? Qui peut dire ce que féconde, ce que fait éclore, même dans une âme aride, la source de tendresse qui va de la mère à l'enfant et revient, embaumée, là d'où elle a jailli ?

Nelly se surprit parlant à cette petite image si vague et si vivante.

— Enfant, pourquoi es-tu parti ? Ange, pourquoi t'es-tu envolé ? Ton amour eût sanctifié ta mère.

Mais aussitôt une réponse parut jaillir des grands yeux confiants et doux qui semblaient la regarder.

Quoi ! la vie, — une vie mystérieuse, celle de l'art et du souvenir, avait pu se perpétuer sous ces traits à demi effacés, et cette autre vie, réelle et sainte, serait éteinte ? Quoi ! ce papier pouvait encore rendre à la mère l'ombre du sou-

rire et de l'amour de son enfant, et ce qui avait produit ce sourire, inspiré cet amour, l'âme immortelle ne pourrait, elle, rien pour un cœur désolé?

Oui, la source de tendresse existait, et pour être remontée à Dieu, elle n'était que plus féconde; non, les doux liens n'étaient point brisés, et pouvaient attirer l'âme de la mère jusqu'à l'âme de son enfant... Pour cela, il fallait élever son regard et son cœur : *Sursum!* Mais l'enfant ne devait pas cesser d'appeler, et un jour son appel pourrait être entendu... Si cette mère, qui cherchait à endormir le cri de ses entrailles déchirées, devenait un jour l'épouse d'Hubert, ce serait le cher petit ange qui la rendait digne de lui, capable de faire son bonheur, et capable aussi d'aimer et d'élever, dans le sens le plus haut de ces mots, d'autres enfants, dons bénis de Dieu.

Nelly sentit qu'elle pleurait; elle s'essuya vivement les yeux, puis, prise pour cette image d'une sympathie profonde, et craignant de la voir s'effacer sous le frottement de la soie qui la couvrait, elle monta rapidement chez elle et prit ses crayons...

Un quart d'heure après, il y avait deux ébauches au lieu d'une, — deux ébauches si ressemblantes, si semblables même, que sans la teinte un peu jaunie du papier ancien on eût pu les confondre... Et ayant saisi, non seulement le dessin des traits, mais la ravissante expression des yeux et du sourire, Nelly conçut le projet de faire, en secret, une aquarelle de cette esquisse : elle n'aurait qu'à pâlir le ton doré des cheveux de la mère, et à reproduire la nuance gris foncé de ses yeux.

Elle referma l'écrin, le replaça dans le coffret, et regagna sa chambre, pressée d'être au lendemain pour commencer l'œuvre qui l'attirait si singulièrement.

XIX

Il y a des natures particulièrement inclinées vers l'enfance. Ce sont les natures jeunes, dont le temps même ne peut altérer la fraîcheur, les natures pures et vraies, et enfin celles dont la générosité innée et le besoin de dévouement les porte vers l'expression la plus touchante que revête la faiblesse ici-bas. Les enfants savent d'instinct reconnaître qui les aime. Il s'établit alors un de ces mystérieux courants de confiance, une de ces intelligences secrètes des âmes, un de ces échanges, enfin, de dons et de charmes qui passent inaperçus aux yeux du vulgaire.

Nelly avait toujours aimé les enfants, et tous allaient à elle comme à une amie. Eux seuls, peut-être, savaient quelle était la bonté de son âme, quel pouvait être son sourire. Elle aussi les avait étudiés, elle connaissait à fond ce que les chers petits ne livrent qu'à la sympathie, comme certaines fleurs ne s'ouvrent qu'au soleil. C'est parce qu'elle les aimait qu'elle les connaissait bien, et parce qu'elle les connaissait qu'elle était, plus qu'une autre, capable de réaliser le désir qui s'était emparé d'elle : reproduire en une œuvre plus achevée l'esquisse qu'elle avait surprise, et dont la vue lui avait causé une si vive émotion. Elle regarda longtemps le dessin, et, s'aidant de cette expérience qu'elle avait des physionomies enfantines, commença à fixer d'un trait plus ferme les lignes ébauchées... Lorsque, peu de jours après, une figure vivante, éclairée d'un sourire, réalisant vraiment tout ce que l'art des aquarellistes a su, de nos jours, mélanger d'élégance et de brillant, s'offrit à son regard, elle eut l'intuition que son œuvre était absolument réussie et ressemblante, et elle la serra à regret, craignant que Mme Herrison ne la surprît, et ignorant quelles seraient, en ce cas, les impresssions de la jeune femme.

Cependant, sa vie s'organisait à peu près, et elle eût été satisfaite, ayant d'ailleurs attendu peu de chose, si ses occupations eussent été mieux définies. Peu à peu, à la vérité, on sembla compter davantage sur elle. Mme Herrison passait hors de sa maison la moitié de sa vie, et recevait le reste du temps. Elle ne dînait jamais seule. Le besoin de distraction semblait s'identifier chez elle au besoin d'échapper à elle-même. Elle admit l'excuse qu'invoqua Nelly pour ne pas s'asseoir en grand deuil à sa table brillante, lui laissant entendre, cependant, qu'il arriverait un moment où elle requerrait ses services, au moins pour la soirée. En attendant, les préparatifs des réceptions lui incombèrent en tant que surveillance. Elle arrangeait les fleurs, choisissait le linge, les objets composant le service, et elle apprit bientôt à composer le menu d'un dîner avec le chef, à commander les rafraîchissements d'une soirée, à organiser un souper. Elle fut aussi priée de prendre connaissance d'une certaine partie de la correspondance de Mme Herrison, de répondre aux lettres de quête, aux demandes de secours, etc. Enfin, voyant son activité, sa bonne grâce, et constatant la capacité remarquable qu'elle apportait à tout, les domestiques jugèrent habile de se départir envers elle de leur ton rogue, afin d'obtenir de sa complaisance une aide qu'elle ne leur refusait point. Plus d'une fois, par exemple, elle épargna aux femmes de chambre des veilles pénibles, lorsqu'il s'agissait de réaliser un des caprices de leur maîtresse.

Elle finit, au bout de peu de temps, par être très occupée, et s'en trouva satisfaite. Mais par suite de l'absence presque continuelle de Mme Herrison, elle se trouvait investie d'une grande liberté quant à l'organisation de sa vie.

Elle en profitait pour se rendre à l'église, pour visiter les musées, ce qui était sa récréation favorite, et pour prendre elle-même certains renseignements sur les personnes qui recouraient à la charité de Mme Herrison, soit en allant les voir, soit en s'informant de leur situation auprès des Sœurs du quartier. Enfin, elle consacrait une ou deux heures à la peinture, pensant que son talent lui fournirait peut-être un supplément indispensable de ressources lorsqu'elle aurait quitté cette maison, et elle avait soin de parcourir, pour en faire le sujet de conversation du déjeuner, les journaux et les livres sérieux que la frivolité de Mme Herrison ne lui laissait pas le courage d'aborder.

Leurs rapports restaient corrects, polis, sympathiques en apparence, mais pas d'un iota plus intimes qu'au premier jour. Mme Herrison ne manquait pas, de temps en temps, de s'écrier d'un ton aimable qu'elle ne pourrait plus se passer de la jeune amie qui écartait de sa vie jusqu'à l'ombre d'un souci, et qui ajoutait à son bien-être une note si agréable et si discrète; Nelly se croyait obligée de répondre par l'expression de sa gratitude, et c'était tout; ni leurs pensées, ni leurs sentiments ne se mêlaient jamais; la zone de réserve dont s'entourait Mme Herrison aurait refroidi chez sa compagne toute manifestation de confiance, en admettant qu'elle y eût été disposée.

De loin en loin, Mme Herrison adressait à Nelly deux questions : l'une concernait Hubert, l'autre les affaires de la fabrique. Nelly répondait invariablement qu'elle n'avait pas encore de nouvelles de son cousin, et que les affaires de la Feuilleraie semblaient marcher assez bien, sous la surveillance zélée du contre-maître, pour qu'elle n'eût pas lieu de craindre de pertes sérieuses.

Que pensait la jeune femme en prononçant le nom d'Hubert? Sa physionomie, à coup sûr, ne trahissait rien de ses secrets; aucune nuance plus vive n'avivait ses joues mates, aucune lueur d'émotion ne faisait briller ses yeux gris.

Quant à Nelly, elle s'étudiait depuis longtemps à bannir tout souci prématuré. Elle avait accepté l'idée d'une union entre Hubert et celle qu'elle considérait comme son ancienne fiancée, et naturellement elle disparaîtrait de leur vie, non pour entretenir un regret inutile et malsain, mais pour mener l'existence la plus utile que Dieu le lui permît dans son étroite situation. Si elle avait pu ne jamais revoir Hubert, si elle avait pu chercher tout de suite le genre de vie qu'il lui était réservé de mener, elle se serait trouvée presque heureuse. Mais les questions d'affaires l'obligeaient à avoir avec son cousin plusieurs entrevues, et cette perspective lui causait un peu d'angoisse.

Lorsque cette idée lui revenait, le sentiment de son isolement étreignait son cœur. La Feuilleraie se dressait devant elle, la voix tendre et aimée de son oncle et de sa tante résonnait à son oreille, elle revoyait ce site familier, ces visages connus, ces pauvres gens qui l'aimaient et auxquels elle faisait du bien, et quelque effort qu'elle fît alors pour ne pas amollir son courage, elle éprouvait une si grande souffrance de n'avoir plus personne qui la chérît, personne à qui elle pût dévouer ses forces et sa tendresse, qu'elle ne trouvait de refuge que dans le silence de quelque église où, ses yeux en pleurs attachés sur le tabernacle, elle livrait son cœur à l'Ami qui dirige toutes choses et dont la bonté, voilée parfois sous des apparences douloureuses, est aussi présente dans toutes les choses d'ici-bas que Lui-même sous les apparences de l'hostie...

L'hiver avait passé, cependant, et Paris revêtait de nouveau cette parure printanière qui semble deux fois plus riante lorsqu'elle reprend possession des lieux d'où ont semblé la bannir les constructions humaines. Le vert tendre des marronniers reposait les yeux, leurs grappes blanches ou rouges pleuraient sur le sol, les pelouses redevenaient moelleuses et veloutées, les corbeilles de fleurs y éclataient de toute part, et non seulement des touffes embaumées s'accrochaient aux balcons, mais les rues étaient pleines de ces moissons fleuries, qui mettent aujourd'hui à la portée de tous le luxe le plus sain, le plus pur, le plus permis.

Le parc Monceau était d'une beauté idéale. Nelly se tenait souvent à la fenêtre de son cabinet de toilette, tantôt écoutant le souffle de la brise dans les jeunes feuilles, tantôt suivant les jeux des bébés élégants, dont la grâce l'attirait. Tout cela, pourtant, ne valait pas le printemps de la Feuilleraie. Hélas ! reverrait-elle jamais le ciel bleu se reflétant dans la rivière, les troncs noirs des tilleuls disparaissant sous les pousses vigoureuses de leur jeune verdure, l'éclosion des lilas et des lis dans les vieilles allées ?

Ce n'était pas probable... Mais peut-être quand elle serait vieille et qu'elle aurait, par son labeur, assuré le repos de sa vieillesse, pourrait-elle s'abriter sous un des toits modestes du village, tout près de l'église, tout près du cimetière, tout près de ce qu'elle avait aimé... Le souvenir peut devenir doux... après beaucoup de temps écoulé, après que toute l'amertume des larmes s'est évaporée, après que les regrets, à jamais calmés, n'ont laissé place qu'à la douceur du passé...

Ce fut au milieu de ces rêves lointains, par une matinée du commencement de juin, lorsqu'elle travaillait près de sa fenêtre en regardant le parc rempli de jeux de soleil et d'ombre, que les nouvelles d'Hubert, si longtemps attendues, lui parvinrent enfin sous la forme d'une lettre chargée de timbres et de cachets.

...Pourquoi ce battement de cœur subit? Nelly peut-elle attendre quelque chose encore pour elle-même? Pense-t-elle que l'orgueil blessé d'Hubert ne pardonnera jamais à la femme qui l'a un jour trahi? Ou bien son émotion, plus désintéressée, a-t-elle surtout pour objet l'avenir de cette fabrique, qui est en même temps l'avenir de tout un petit peuple d'ouvriers?

Elle ne cherche pas à s'expliquer la profonde impression qu'elle éprouve; à quoi bon cette analyse de sentiments qu'il peut être dangereux d'éveiller? Elle élève son cœur plus haut, abandonne une fois de plus son âme à Celui qui est plus sage que nous, et, soudain calmée, brise le cachet de cire noire sur lequel elle retrouve les armes bien connues de son oncle.

Voici ce qu'elle lut :

« Comment vous dire, ma chère cousine, le chagrin profond et inattendu que j'ai éprouvé! Je le sens pour moi, je le ressens pour vous, dont je connaissais la tendresse passionnée, le dévouement incessant pour les chers disparus, et ce chagrin devient insupportable quand je me reporte à la date de votre lettre, vieille de plusieurs mois, et que je calcule le temps que mettra celle-ci à vous parvenir! Qu'êtes-vous devenue? M'avez-vous fait la faveur de rester à la Feuilleraie? Je voudrais l'espérer, et cette pensée me serait un soulagement infini. Je ne puis me figurer votre isolement. Ah! cousine Nell, vous n'êtes pas faite pour la solitude, et votre pauvre cœur aimant a dû subir des tortures!

« Que vous dire de ce que je pense de votre générosité? Je n'ai pu encore rien décider; le chagrin que j'éprouve est trop vif, trop absorbant pour me laisser à ce sujet une liberté d'esprit suffisante. J'admire et j'honore ce que vous avez fait pour les ouvriers. Ai-je besoin de vous dire que, quoi qu'il arrive, vos capitaux vous seront fidèlement rendus?

« Comme vous êtes bien une nature idéale, non pas seulement au-dessus, mais *au-delà* des autres!

« Pardonnez l'incohérence de ma lettre; à peine ai-je pu lire la vôtre qu'on exige ma réponse... Je souffre, chère cousine... Que serez-vous devenue? J'adresse ceci à la Feuileraie; si vous n'y êtes pas, on y saura votre adresse.

« Je pourrai quitter prochainement une mission qui ne m'a pas apporté la distraction que j'attendais, et qui me devient aujourd'hui un fardeau insupportable...

« Quand je vous reverrai, quand nous aurons évoqué ensemble le souvenir des jours si doux passés près de ceux que nous pleurons, vous ne refuserez pas, j'en ai la certitude, de me laisser accomplir un devoir sacré, en vous restituant ce que le testament brûlé de mon oncle vous donnait si justement.

« Croyez, chère cousine, à des sentiments dont je ne puis vous exprimer comme je le voudrais la profonde et inaltérable sincérité. »

Les larmes de Nelly coulèrent abondamment tandis qu'elle lisait cette lettre, dont le style troublé et l'écriture informe attestaient l'émotion et le chagrin d'Hubert. Comment ne pas se trouver reportée aux jours à jamais disparus? Comment ne pas revoir ces scènes de deuil qui avaient si longtemps hanté jusqu'à ses rêves et interrompu son sommeil?

Mais son anxiété demeurait. Bien qu'elle comprît que son cousin n'avait pas eu le loisir de prendre une décision au sujet de la fabrique, elle se trouvait désappointée, ayant vaguement espéré qu'il lui promettrait de la rebâtir. Et cependant, cela ne ressemblerait guère à Hubert; combien de fois n'avait-elle pas constaté la répugnance que lui causaient les transactions commerciales! Combien de fois n'avait-elle pas surpris un pli de contrariété sur son front quand son regard tombait sur les bâtiments de la fabrique!

Elle relut la lettre, et éprouva un réel soulagement à l'idée que le retour d'Hubert était proche. Sa situation se trouverait ainsi réglée; elle resterait à Paris : il est bon parfois d'avoir, pour sortir de soi-même, les distractions que procure une grande ville; elle trouverait bien quelques leçons, ou quelques peintures à faire, et quand elle aurait, à force d'économies, accru sa petite fortune, elle s'arrangerait un plan de vie en s'inspirant des circonstances. Quant à accepter l'offre d'Hubert, jamais! Elle l'avait bien prévue, mais elle était à l'avance préparée à refuser tout don de sa part.

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

LA PROVENCE EN 1614

La Provence, en 1614, était moins prônée qu'aujourd'hui; son ciel si pur, la douceur de ses hivers la beauté de la mer, trouvaient nos pères moins sensibles que nous... Cependant un voyageur observe : « Dans tous ces petits ports de mer de Provence, on mange à table d'hôte, chair et poisson, où chacun, pour une pièce de vingt sols, est traité délicieusement et proprement. On boit ordinairement à la glace, et c'est la coutume du pays, chaque fois que l'on sert à boire, de fringuer le verre et le présenter à demi-plein d'eau, que l'on verse *toute*, ou *peu*, ou *point du tout*, à sa volonté, avant que de l'emplir de vin, qui est très brûlant en Provence et malsain si on le boit sans eau ».

Un petit Bleu

(SUITE ET FIN)



Je la regardai un peu étonnée, mais déjà charmée par la perspective qu'elle ouvrait devant moi.

— Voilà, reprit-elle, à quoi j'ai songé; nos maris ne nous laisseront pas partir seules, mais si nous sommes plusieurs c'est bien différent. L'expédition se forme dans quelques jours, elle ira à petites journées ; nous pourrions laisser passer une semaine et la rejoindre à Biskra, où s'arrête l'état-major et où il n'y à pas de danger, même pour des femmes.

— Mais, ma bonne amie, nous sommes trop jeunes à nous deux pour aller sans chaperon à Biskra, et ni votre mère ni la mienne ne sont en état de nous accompagner.

— Aussi n'est-ce pas à elles que j'ai pensé, car j'ai tout prévu, ajouta Geneviève gravement, il faut que nous emmenions Marthe et Mme Duchatel !

— C'est vrai, comment n'y avais-je pas pensé ! m'écriai-je ravie.

Que vous dirai-je de plus ; notre projet, après mille difficultés, se réalisa tel que nous l'avions conçu dans ce tête-à-tête, et lorsque nos maris partirent la semaine suivante, nous pûmes leur dire au revoir ; nous allions les rejoindre.

Avant de s'éloigner, M. de Chabrol laissa des instructions pour qu'on mît à notre disposition le break de l'arsenal, avec des relais. Ce véhicule perché sur ses roues immenses avait le plus singulier aspect, mais il était commode et assez grand pour nous contenir toutes.

C'est ainsi qu'avec quatre chevaux blancs attelés en poste, et Lechenal, le sous-officier, galopant à notre portière, nous partîmes, Geneviève, Marthe et moi, sous la protection de Mme Duchatel.

Nous étions jeunes, la mère de Marthe exceptée, mais sa bonté et son dévouement lui tenaient lieu d'entraînement; nous nous aimions toutes quatre à des degrés différents, mais nous nous aimions beaucoup ; nous allions passer, Geneviève et moi, huit jours auprès de nos héros ; le pays était merveilleux, l'imprévu allait nous servir de guide, la saine fatigue du voyage serait notre oreiller; et quant à Marthe, on peut croire qu'elle n'avait pas un moindre plaisir à courir cette aventure. Nous étions donc dans le complet épanouissement de notre joie.

— Gare ! gare ! criaient les postillons au départ et, à travers le nuage de poussière qui était notre auréole, nous apercevions les piétons effarés se rangeant le long des portes, montant sur les grosses pierres qui garantissaient les angles des maisons. Les petits *arbicots* se suspendaient en grappe aux ressorts de la voiture, et maman, à la porte de la maison, agitait son mouchoir pour nous souhaiter bon voyage.

A midi, nous arrivions aux *Deux-Lacs*, pays dévasté par la présence du sel cristallisé sur ces eaux mortes, qui leur donne au soleil des reflets de moire rose; au fond, les montagnes semblaient baigner dans des flots d'or et fermaient notre horizon.

Entre les lacs et la route, qui était à peu près tracée sur plusieurs kilomètres, un détachement de troupe campait, servant de trait d'union entre Batna et Constantine; ses petites tentes blanches se groupaient autour du drapeau, et les échos redisaient la sonnerie des clairons français.

A ces sons si chers, nos chevaux fatigués prirent une allure plus vive ; nos postillons aussi se redressèrent et nous, les femmes, le cœur battant, nous nous disions : Ah ! s'ils étaient là !

Ils y étaient tous les trois ! à cheval, rangés le long du talus, une surprise ! A droite, M. de Chabrol, avec sa mine un peu haute ; à gauche, mon mari, le képi dans l'œil, et, entre ces deux extrêmes, Lucien, qui n'avait pas encore reçu le baptême du feu, mais que la vie du camp avait déjà bronzé. Il portait crânement sa jugulaire au menton, son uniforme fané par le gros soleil, ses grandes bottes couvertes de poussière ; ses mains, si fines, s'étaient gantées de hâle; ce n'était plus l'adolescent pâlot, ni le malade amaigri des jours passés, c'était un bel officier dont je me sentis bien fière.

Machinalement, mon regard se reporta sur Marthe et je restai éblouie de son éblouissement à elle. Evidemment, elle avait alors dans les yeux la vision du dieu des combats, un dieu blond qui possédait tout son cœur si naïf.

— Marthe, lui dis-je doucement, comme pour lui faire comprendre que je lisais dans son âme.

Elle me regarda et me répondit avec effusion :

— Notre frère est bien guéri ; regarde son sourire, c'est celui d'autrefois, celui qu'il eut pour moi le jour où je lui donnai ma première tartine.

D'un bond, nos trois cavaliers avaient franchi le fossé; ils nous entouraient, le képi à la main, et nous offraient des fleurs.

Des fleurs aux Lacs salés ! c'était invraisemblable; aussi nos chevaliers les apportaient-ils

de l'oasis qu'ils avaient quittée le matin. Par un caprice tout militaire, nos trois gerbes représentaient, réunies, les couleurs du drapeau. Lucien, fidèle à sa nuance, offrit à Marthe des jacinthes bleues pour elle et pour sa mère ; elle passa une branche fleurie derrière son oreille, à l'espagnole, donnant les autres à Mme Duchatel.

Mon frère lui dit vivement, en désignant la fleur qui caressait son cou :

— Oh! pas comme cela ; vous êtes Française, grâce à Dieu, par le cœur et par l'esprit!

Marthe plaça la jacinthe sur sa poitrine et tout le monde parut content.

Ai-je besoin de dire combien fut gaie notre installation sous une tente. La toile était relevée du côté du lac, la nappe irisée des flots immobiles se glaçait de tons blancs et, peu à peu, derrière une imperceptible brume, s'élevaient des palais gigantesques dont les colonnes touchaient au ciel ; des cascades jaillissaient, des dômes aériens s'édifiaient pièce à pièce ; il y avait des écroulements aussi et, sur ces ruines de marbre et de porphyre, la nature jetait un bois de palmier ou quelque immense cèdre dont la tête se perdait dans un brouillard d'or. Toutes les merveilles contenues dans les contes fantastiques de l'Orient, les villes de diamant, les rivages d'opale, les vagues cuivrées et ce je ne sais quoi d'inimitable qui tremble dans un rêve, nous entouraient, nous touchaient presque; nous étons muets de saisissement et d'admiration.

Peu à peu, le voile s'épaissit, le tableau s'éloigna... Hélas! ce n'était qu'un mirage, et jamais nos pieds ne fouleront cette cité merveilleuse des Lacs salés.

...Alors on se mit à table, une table faite de tambours superposés; on mangea l'ordinaire de la cantine, auquel nos maris avaient joint une outarde tuée par eux, et Mme Duchatel un pâté de sa façon ; il n'y avait que trois couteaux sur les tambours, et des assiettes de bois ; mais quel appétit et quel excellent café!

Oh! que nos vingt ans étaient donc joyeux, qu'ils s'aimaient et se répandaient et se dépensaient et s'enivraient! Quand l'heure de la séparation sonna, nous eûmes quelque peine à nous remettre dans la réalité, c'est-à-dire : les trois hommes à cheval pour partir à franc étrier, afin d'être à Biskra dans la nuit; les femmes dans le grand break, avec Lechenal à la portière, mettant deux jours pour franchir le même espace.

Nous devions être à Batna avant le coucher du soleil ; un accident survenu à l'une de nos roues nous retarda d'une heure; il faisait nuit et nous étions encore au milieu de la plaine déserte, n'ayant pour nous éclairer que la lueur douteuse des étoiles. L'air était tiède, l'heure pleine de poésie et nous commencions à nous assoupir dans une douce quiétude, lorsque des cris terribles éclatèrent autour de nous; je me penchai et j'aperçus quinze ou vingt démons noirs suspendus aux marchepieds, ou courant après le break en poussant des clameurs sauvages. L'un d'eux posa sa main sur la portière; Marthe d'un coup d'ombrelle lui fit lâcher prise et l'audacieux poussa en retombant sur le sol un véritable rugissement qui provoqua une reprise infernale du chœur hurlant.

Lechenal poussa vers l'attelage et cria d'une voix de Stentor :

— En avant, plus vite!

Nous l'appelâmes pour lui demander ce qu'était cet assaut; les voix de nos ennemis couvraient les nôtres ; d'ailleurs, nous volions sur la terre battue et la fuite était certainement la meilleure chance de salut.

Nos agresseurs continuaient à nous poursuivre; ils avaient des ailes et nous entendions l'air siffler dans leurs poumons. Quand il y en avait un à bout de forces ou de souffle, il roulait dans la poussière et, malgré un grand nombre laissés ainsi en chemin, il y en avait toujours autant autour de nous. Et nous courions toujours, le sous-officier criait : « Plus vite », les postillons fouettaient et, dans la voiture, nous nous tenions toutes quatre par la main, mourant d'effroi et nous attendant aux pires choses.

— Halte! cria Lechenal tout à coup, et, comme par enchantement, la horde de déguenillés disparut sans qu'il en restât un seul, tandis que nos chevaux, couverts d'écume, nos hommes, presqu'aussi haletants, reprenaient souffle. Qu'était donc cette poursuite folle, ces commandements inquiétants, cette disparition subite? Tout simplement le témoignage de bienveillance d'une tribu amie, qui nous avait fait la conduite pour nous défendre contre les malfaiteurs!!! Alors pourquoi fuir comme le vent? Pour les remercier et leur montrer que nos chevaux étaient bons et solides : l'équivalent d'un combat de chevalerie. Mais quelle peur ces doms Galaors en loques nous avaient faite!... Mme Duchatel voulait absolument rentrer à Constantine, il fallut la crainte de retomber dans la fantasiah de la tribu que nous venions de quitter pour qu'elle se résignât à continuer.

Quant à Geneviève, un sang-froid imperturbable. Elle avait armé son petit revolver et je l'avais senti en cherchant sa main dans l'ombre. « Le premier qui nous aurait touchées!... » disait-elle en rapprochant ses fins sourcils.

Enfin nous voilà à Batna, à l'hôtel Reboullot ; Marthe et sa mère dans une chambre, Mme de Chabrol et moi dans l'autre. Nous nous couchons avec le revolver sur la table entre nos deux lits et nous soufflons sur notre bougie ; bonsoir, bonne nuit.

Mais je ne peux pas dormir, je suis grisée d'air, de fatigue, de cris, de peur, d'admiration ;

le mirage, mon mari, les Arabes, les chevaux tournent autour de ma tête :

— Geneviève ?

— Hein !

— N'est-ce pas que c'est beau pour des femmes la vie militaire? Nous sommes-nous amusées aujourd'hui ?

— Il y a des insectes !

— Dans la vie militaire? Que dites-vous !

— Non, dans mon lit. Oh !

— Quoi donc?

— Allumez vite, il est énorme !

C'était une gerboise ; elle s'était installée au fond du lit où elle soupait du drap, lorsque Geniève l'avait dérangée en allongeant un pied.

Mon amie, si brave devant la meute hurlante, perdit contenance devant les incisives du rongeur ; moi aussi du reste ; et quand Mme Reboullot entra, en cotillon court et en serre-tête dans notre chambre, attirée par nos cris, elle nous trouva : l'une sur la table, l'autre sur une chaise, toutes prêtes pour une crise de nerfs. La gerboise, apprivoisée, fut remise en cage et la nuit s'acheva paisiblement.

Notre seconde étape fut plus douce, et quand le mur de rochers d'El-Kantara s'ouvrit comme un rideau magique pour permettre à nos regards de plonger dans les horizons bleus où les oasis dessinent leurs jardins de palmiers, nous restâmes sans voix devant la splendeur du tableau.

Nous avions mis pied à terre, voulant admirer sans presse, et jouir dans le recueillement du silence des émotions éveillées par la vue du désert. Ah ! que je voudrais vous dire combien c'était beau, grand, inattendu; mais aucun langage, nul chant, ni même la peinture, ne peut donner une idée de cette harmonie, de cette transparence, dans la solitude toute vivante de l'immensité saharienne.

Et là, à nos pieds, l'Oued-Kantara courait sur son lit de pierres plates, en murmurant d'un murmure joyeux; l'écume de ses eaux, sans cesse contrariées par les remous, montait comme la mousse d'un vin capiteux. Le poing sur la hanche, debout au milieu du ruisseau, les filles de l'oasis foulaient en chantant les haïks de la famille, et leurs petits pieds teints au henné se détachaient en rouge sur le linge éblouissant.

Il n'y avait point d'homme pour évoquer l'ombre de Nausikaa devant ce poétique tableau, il n'y en avait pas non plus pour effaroucher ces enfants du désert, ce qui nous permit de les approcher davantage.

Quand elles virent nos intentions, elles abandonnèrent le linge aux caresses du flot jaseur, et vinrent se grouper sur la rive autour de nous. Elles voulurent voir et toucher nos très simples bijoux de voyageuses, s'assirent en rond, nous faisant signe de prendre place à leurs côtés, réservant une large pierre pour Mme Duchatel. Elles riaient comme des enfants, et montrant du doigt notre chère protectrice, disaient de leur voix chantante : Mamma, Mamma. Je répondis en désignant Marthe, ce qu'elles comprirent portant la main à leur visage pour indiquer la ressemblance.

Puis, tant bien que mal, nous établîmes notre état-civil, et elles surent que nous étions épouses de grands guerriers, de *kébirs* (chefs), ce qui les étonna, car nous n'avions pas de suite, et leurs grands yeux interrogateurs regardaient au loin du côté de Biskra.

Tout à coup, l'une d'elles frappa dans ses mains et se mit à parler avec volubilité; les autres approuvaient et répondaient toutes à la fois, levant vers nous trois doigts; d'autres imitaient l'allure rapide des cavaliers, ou penchées sur le sol y cherchaient des traces et toujours comptaient trois en riant; elles désignaient nos chevaliers qui avaient dû passer la veille par le même chemin que nous. Les petites, non contentes d'avoir deviné, voulurent savoir quel était le mari de chacune; je fis signe que le mien était petit; Geneviève décrivit gravement la courbe aquiline du nez de M. de Chabrol, et une des Kantariennes, sans attendre la fin de nos explications, saisit la natte blonde de Marthe et se la mit autour des lèvres, désignant par ce geste la blonde moustache de Lucien. Marthe devint rouge comme braise, mais tout de même elle trouva de l'esprit à la Kantarienne.

Le soir nous étions sept à table, sur la terrasse de l'hôtel de Biskra, et après le dîner nous allions prendre possession de notre logis à la Salpêtrière, dont M. de Chabrol, à titre d'artilleur, nous fit gracieusement les honneurs. C'était une petite maison arabe en terre battue, avec une cour où croissait un câprier, enroulant une petite fontaine de ses lianes capricieuses; une galerie autour. Deux gazelles bondissant au milieu de nous avec des airs effarouchés et curieux qui leur donnaient encore plus de grâce, nous firent les honneurs de la maison.

J'avais un commencement de migraine et je montai prendre possession de ma chambre donnant sur la galerie supérieure; avant de me coucher je me penchai et embrassai d'un coup d'œil l'aspect de notre petit campement. Les gazelles dormaient maintenant tout contre la vasque du bassin; Geneviève et son mari se promenaient à droite, et je voyais à peu près la physionomie de Mme de Chabrol racontant sa vie depuis la séparation. De l'autre côté de la cour, sous la lumière d'une lanterne, Marthe et sa mère étaient assises sur des cantines, et Lucien, à leurs pieds, avait pris l'attitude d'un arabe, il faisait de la couleur locale par force, les sièges manquant chez nous. L'air était embaumé de cet indéfinissable parfum de l'oasis

où les dattiers en fleurs ajoutaient encore quelque chose de plus énervant; on percevait très affaiblie la musique qui, jour et nuit, résonne dans le quartier des Ouled-Naïls, ces danseuses étranges couvertes de longs voiles noirs, qui se teignent le visage avec du vermillon; et par la porte entr'ouverte j'apercevais les palmiers baignant dans la Saïguia (1).

Que pensait le petit frère à cette heure? Je lui trouvais le front soucieux, puis tout à coup des accès de folle gaîté; mais la migraine ne permet pas les longs raisonnements, j'allai me coucher et tout fut dit pour cette fois.

A quelques jours de là, le caïd Mohammed ben S'Rir nous offrit la *diffa* (repas de bienvenue), et ce fut une petite fête où il convia tout l'Etat-Major. A table, Marthe se trouvait placée entre le fils du caïd et le chef du bureau arabe, très brillant officier, homme du monde, qui privé de société depuis dix-huit mois, n'en revenait pas de cette aubaine. Aussi se multipliait-il auprès de sa charmante voisine, causant, riant et absorbant toute son attention.

J'eus le plaisir de voir mon frère vexé et jaloux en face d'eux; l'adjoint du bureau arabe, son voisin de droite, avait beau développer devant lui tout un plan de réforme de l'armée française; son voisin de gauche en vain lui offrait du champagne; Lucien ne se déridait pas, oubliait de répondre à l'un, de remercier l'autre, et il avait avec cela un air malheureux dont je jouissais pleinement.

On nous servit de vingt-deux plats : la viande au sucre, les abricots au poivre, les fritures au miel, défilèrent sur la table pendant trois heures; on raconta l'histoire de la cuisinière auteur de ces chefs-d'œuvre, une négresse que les caïds de la région se disputaient à coups de fusil et enlevaient alternativement, suivant les caprices culinaires des Mokranis, des S'rir et autres grandes familles; le mouton entier fut délicatement dépecé par chacun avec les ongles, et enfin on put se lever de table pour passer au salon.

Un singulier salon, tendu de damas de soie cramoisie, orné de douze lustres en verroterie italienne, de quinze pendules, de deux tables basses pour le café et d'un immense matelas recouvert de drap d'or, sur lequel étaient jetées des piles de coussin; ce matelas, ces coussins et les tapis composaient les sièges de cet appartement de réception.

Marthe, Lucien et moi, fatigués de tout ce mouton et des innombrables pâtisseries qui avaient passé sous nos yeux, nous prîmes des coussins, et j'avisai pour une petite installation paisible un coin ombreux du salon, qui donnait sur un jardin rempli de lataniers.

(1) Les saïguias sont des ruisseaux canalisés qui arrosent l'oasis et lui donnent toute sa fécondité.

— Marthe, demandai-je, que te disait ton voisin, ça avait l'air de bien t'intéresser?

— Il se plaignait avec amertume de l'absence de bals au désert.

— Il paraît charmant, ce jeune homme.

Lucien mangeait sa moustache pendant ce dialogue.

— Oui, très agréable, causant bien, instruit, de l'esprit.

— Un homme complet, ajoutai-je perfidement.

Lucien ne pouvant plus se contenir, ajouta :

— Il avait l'air inspiré d'un poète; est-ce qu'il vous a parlé en vers?

— Non, dit Marthe en riant, mais sa prose était charmante.

— Et elle vous a charmée!

Marthe était à cent lieues de la vérité et ne comprenait rien à l'irritation de mon frère.

— Ne fais pas attention, lui dis-je, c'est la diffa qui pèse sur son cerveau.

Il se leva, me lança un regard foudroyant et rejoignit ses camarades qui causaient en fumant sur la galerie. Il avait l'air si ours que nous ne pûmes nous empêcher de rire toutes deux; mais de loin, il nous fit un geste de détresse qui demandait grâce et qui me désarma

Le soir, en rentrant, il m'offrit son bras; et bientôt distraits, l'un et l'autre, par notre entretien, nous dépassions toute la petite société qui se dispersait peu à peu, chacun regagnant son domicile. Lucien me parut profondément découragé, triste; je le pressai de questions affectueuse et il finit par me dire :

— Lucienne, j'ai gâché ma vie!

— Tu as perdu deux ans de ta belle jeunesse, voilà tout; et le mal est fort réparable, tu es même en train, il me semble, de réparer largement.

— Non, me dit-il encore plus triste, je me suis fermé à moi-même la porte du bonheur. Chaque jour je m'enfonce davantage dans d'inextricables et douloureuses luttes; hélas! pourquoi ai-je ouvert les yeux, pourquoi ai-je vu tardivement que Marthe avait été mise par la Providence sur mon chemin pour me rendre heureux et meilleur! Chère douce enfant, perle précieuse, que je ne suis plus digne...

— Dis donc, Lucien, tu vas faire des vers, toi aussi; prends garde.

— Oh! de grâce, ma sœur, ne persifle pas quand je souffre tant.

— Voyons, crois-tu que je me moquerais de toi, si je croyais ton cas désespéré?

— Mais, crois-tu que j'essaierai de faire partager mes sentiments à cet ange, après avoir donné mon cœur à cette folle de Levantine qui l'a piétiné.

— Allons, allons, n'exagère rien et laisse le temps, les circonstances, agir pour nous; mais de grâce, ne mets pas tout contre toi en devenant maussade et ténébreux comme ce soir...

Nous étions si occupés, l'un et l'autre, que

nous avions dépassé la maison sans y prendre garde; mon mari nous rattrappa en courant, et nous demanda si nous avions l'intention d'aller coucher au fort Saint-Germain.

— Non, mais il fait si doux à marcher, que nous devrions continuer cette promenade tous les trois, tandis que nos amis se couchent.

C'était comme un rêve, ce chemin étroit baigné par les splendeurs de la lune, avec son dôme de hauts palmiers s'entrecroisant sur nos têtes. La nuit habille ses fantômes, les feuillages aigus bruissent comme des lames d'acier; l'eau des Saïguias s'enfuit et chante; et sous l'épais taillis des grenadiers, dans la chaleur humide du sol, il semble que l'on entende germer la graine qui porte les grands arbres.

Parfois une ombre humaine glisse près de nous, elle se baisse et disparaît dans l'épaisseur des murs bas qui bordent les jardins. C'est quelque Arabe qui regagne son poste de garde aux pieds des dattiers; il entre par une sorte de trappe, et le bruit de ses pas sur les feuilles sèches de l'autre côté du mur, indique seul que c'est un être vivant et non pas une ombre qui a passé. Et tandis que tout, autour de nous, est mystère, silence, paix et révélation intime des splendeurs de la nature; là-bas, la nuit de plaisirs avec ses chants, ses danses, la note aiguë des flûtes et le rythme des tambourins, nous envoie son tumulte et l'écho de sa joie sur l'aile d'une brise tiède et parfumée.

Nous rentrions lentement, pénétrés d'une indicible émotion, et prolongeant le plus possible l'enchantement de cette nuit merveilleuse; nous ne parlions plus; que se dire qui ne soit au-dessous de ce qu'on éprouve! Pourtant, mon mari attentif depuis quelques instants, pressa le pas tout à coup, nous disant : Il y a un cavalier à notre porte.

C'était le spahis du Commandant supérieur; il nous avait vus de loin, et avec le flegme de ses semblables, attendait notre arrivée pour remettre un pli à Lucien.

Mon frère l'ouvrit : c'était un ordre de départ immédiat, à la tête d'un détachement qui partait pour une destination qu'on lui ferait connaître ultérieurement. Le spahis avait ordre de prendre sa valise et de seller son cheval pendant qu'il ferait ses préparatifs de départ.

Mon mari, pensant que son général pouvait avoir besoin de lui pour expédier d'autres ordres, partit, et je montai avec Lucien pour l'aider.

Ah! qu'il était content mon petit Bleu de partir, avec une mission qui allait sûrement le rendre glorieux et digne de Marthe.

— Si on se bat, je serai comme un lion; crois-tu alors qu'elle me pardonnera, qu'elle sera un peu fière d'être la femme de ce Lucien qui n'a encore fait que des sottises?

— Oui, oui, dépêche-toi, au lieu de gesticuler et de crier comme cela; tu vas la réveiller.

J'étais à genoux devant sa très petite valise, et je serrais de mon mieux son bagage pour en faire entrer le plus possible; il m'apporta une pile de mouchoirs de quoi se passer la fantaisie d'un rhume de cerveau; je ris de lui, bien fort, pour lui faire croire que j'étais gaie; le clair de lune, tamisé par les verroteries de la fenêtre, ne trahit pas les larmes involontaires qui arrosaient chaque pièce du porte-manteau fraternel. Allait-il vraiment se battre, mon petit Bleu?

Il ne nous fallut pas un quart d'heure pour terminer notre besogne, quoiqu'un voile se fût étendu sur mes yeux et que le tremblement des mains du héros indiquât sa vive émotion. Ah! qu'il était heureux alors et qu'il se hâtait pour les derniers préparatifs; le couvre-nuque, les bottes molles, le manteau roulé, tout l'équipage de marche avait remplacé la tenue des dimanches, endossée en l'honneur de la diffa.

Il prit sa lorgnette, sa carte, ses gants de buffle, regarda une dernière fois autour de lui s'il n'oubliait rien et sortit.

Au lieu de tourner à droite pour prendre l'escalier, Lucien se dirigea à gauche et s'arrêta devant la petite fenêtre grillée de Marthe. Il resta debout et immobile un instant, envoya du bout des doigts un baiser et descendit rapidement; le spahis n'avait pas encore amené le cheval, qu'il sellait dans les écuries du bureau arabe, Lucien préféra aller au-devant de lui; il avait hâte de partir.

Sur le seuil, il se retourna, me prit dans ses bras, m'étouffa de baisers et me dit :

— Demain, quand tu la verras, adresse-lui mes adieux; je n'ai pas voulu troubler son sommeil; mais fais en sorte qu'elle pense un peu à moi.

Puis, me serrant plus fort :

— Si tu retournes à Constantine avant moi, embrasse maman... notre père.

Ah! mon pauvre brave, le voilà qui a les yeux brillants de larmes; moi, je vais crier, tant l'émotion monte.

— Séparons-nous, embrassons-nous encore...

Il est parti... J'entends résonner ses éperons sous les arcades de la rue, son pas s'éloigne... je ferme notre petite porte basse et je monte sur la terrasse en trébuchant. Tout à l'heure, il passera au coin de la place et je l'apercevrai une dernière fois.

On s'étonne toujours que la nature reste insensible à nos peines, à nos douleurs : la brise frissonnait encore dans les grandes palmes, la lune resplendissait au milieu de la solitude embaumée; toujours des chants au quartier des Ouled-Nayls, et des murmures harmonieux dans l'immensité du désert.

Accoudée sur l'appui de la terrasse, je comptais les secondes, machinalement; quand j'étais arrivée à cent, je recommençais, sans penser à

rien, sans désirer le revoir; la soudaineté de tant d'émotions m'avait comme engourdie.

J'étais ainsi depuis une demi-heure environ, lorsque j'entendis le piétinement de plusieurs chevaux; les chasseurs et les spahis débouchèrent de l'autre côté de la place et traversèrent en biais; ils prenaient du côté de Sidi-Okbah. Ils se mirent en bel ordre au sortir de la ruelle; derrière eux, le fils de Mohammed ben S'Rir, caïd d'Okbah-la-Sainte, et deux officiers marchaient de front, causant à mi-voix; je n'eus pas de peine à distinguer la haute stature de Lucien.

A cet instant, une main saisit la mienne et la voix de Marthe me dit : — Où va-t-il?

— A ta conquête, lui répondis-je en l'embrassant.

Elle se serra contre moi en frissonnant et ramena les plis de sa gandourah autour de son cou.

Quand le détachement passa au coin de notre rue, Lucien leva les yeux; il aperçut, penchées sur la terrasse, deux ombres sœurs et, abaissant son sabre, nous fit le salut militaire; puis, encore quelques instants, et le silence redevint complet sur la petite place de Biskra...

— ... Alors, c'est en revenant de notre promenade que vous avez trouvé l'ordre de départ? me demandait Marthe, avide de détails.

— Oui! mais je te l'ai déjà répété trois fois. Lucien perdait la tête de joie, à la pensée de se couvrir de gloire; ça aussi je te l'ai dit.

— Oh! je t'en prie, recommence.

— C'est donc bien intéressant pour toi? Eh! bien, il m'a recommandé de te parler de lui afin que tu ne l'oublies pas.

— Tu vois bien!

— Il a ajouté .. Je ne me rappelle plus.

Marthe, assise sur ses talons, à mes pieds, recueillait mes moindres mots et ses sourcils se fronçaient quand je faisais mine d'abandonner mon récit.

Elle ne me fit grâce de rien et recueillit tous ces chers souvenirs dans son cœur en souriant. Aucun soupçon du danger que Lucien pouvait courir n'était encore venu à son esprit. Ce fut au retour de mon mari seulement qu'elle comprit qu'il s'agissait d'un coup de main hardi et non d'une promenade militaire. Jacques, en rentrant, nous l'expliqua tout au long. Il y avait longtemps que cette expédition nocturne était décidée : une petite oasis rebelle avait besoin d'une bonne leçon, on allait la lui donner. La diffa, la présence des familles de quelques officiers avaient servi à masquer les intentions du général; Lucien et ses hommes, appuyés par les goums des Ben S'Rir, entraient bien réellement en campagne. On lui fournirait du renfort s'il y avait lieu; mais on espérait que la démonstration suffirait, voilà pourquoi on n'envoyait qu'un lieutenant et une poignée d'hommes.

Le lendemain matin, après une nuit sans sommeil, j'allai ranger la chambre de Lucien. Le moindre détail a son importance, le plus petit objet devient précieux quand il rappelle un cher absent. J'étais prise d'une sorte de superstition craintive en présence des feuilles éparses sur sa table, où il avait commencé soit une lettre, aussitôt abandonnée, soit un dessin tracé machinalement du bout de la plume, sans doute, tandis que sa pensée était auprès de Marthe. Je n'osais rien détruire, je faisais des reliques de tout ce qu'il avait touché; s'il allait ne pas revenir... Etranges luttes dans le cœur déchiré et satisfait à la fois : craintes mortelles, glorieuses espérances qui vous étreignent tour à tour, qu'on redoute et qu'on recherche; contradictions que les femmes de marins et de soldats connaissent bien et ne changeraient pas pour toutes les quiétudes d'une autre existence, quoique plusieurs en meurent de douleur et de regret.

Je pensais à maman, à qui je venais d'écrire; à Marthe, dont le sort allait se fixer après tant d'incertitudes. Qu'on me pardonne un légitime égoïsme, je pensais surtout à mon cher mari qui allait peut-être, dans quelques jours, partager le sort de son beau-frère, et mon cœur, gonflé de chagrin, se reportait sur notre fils, qui dormait paisiblement, à cette heure, dans son berceau, sous la protection grand'maternelle, là même où jadis, Lucien et moi, nous dormions notre doux sommeil d'enfants.

Trois jours se traînèrent sans changements dans notre vie; les journées se passaient en promenades autour de l'oasis, soit à pied, soit à cheval; nous parlions constamment de Lucien et Mme de Chabrol, dont la bonté était exquise, ramenait sans cesse la conversation sur lui, voyant que cela seul nous intéressait, Marthe et moi. Le soir, nous montions sur la terrasse et, tournées vers Sidi-Okbah, nous cherchions dans l'air qui passe, dans les vagues de sable toujours renouvelées, les traces de l'absent. A quoi pensait-il, que faisait-il, où était-il?

Il écrivit en chemin : un mot sur une carte, griffonné pendant une halte; un mot pour nous dire qu'il nous aimait. Puis le silence; un jour mon mari rentra avec le visage soucieux : l'état-major se déplaçait pour se rapprocher de l'oasis rebelle... pas d'autres détails.

Puis un second détachement partait, et toujours pas de nouvelles de Lucien.

Notre inquiétude grandissait; elle fut à son comble lorsqu'on nous apprit que la petite troupe de mon frère était séparée des goums amis par un fort parti de rebelles : l'insurrection avait fait tache d'huile et s'étendait vers l'Est. Qu'on juge de notre émoi; il n'y avait plus à Biskra que M. de Chabrol, qui pouvait partir d'un moment à l'autre, et alors nous serions obligées de rentrer à Constantine. C'était une séparation encore plus grande, nous semblait-il, et, d'un autre côté, je

désirais revoir mes parents, ne fût-ce que pour parler avec eux de nos inquiétudes au sujet de Lucien.

La petite oasis qu'il avait été chargé de corriger ressemblait à un fortin du moyen âge; un sentier de chèvre pour y parvenir, et comme moyen de défense ceux que la nature généreuse avait semés autour de son rocher à pic.

L'oued Chetbah, qui lui donnait son nom, coulait à ses pieds pendant deux mois de l'année et arrosait quelques palmiers assez maigres; une fois les chaleurs venues, le lit du torrent desséché servait de route aux caravanes, qui venaient s'approvisionner d'eau potable à sa fontaine, toujours abondamment fournie par une source très pure; cette fontaine était la seule raison d'existence de Chetbah.

Lucien avait reçu l'ordre de l'occuper militairement et, pour ce, il fallait tenir le village qui la dominait. Tout réussit d'abord à souhait. La petite troupe sortie la nuit de Biskra, traversa plusieurs lieues de solitude complète sans éveiller un écho; le désert dormait, les guides connaissaient les moindres difficultés et les évitaient; on campa en plein désert, et lorsque les spahis montrèrent le point sombre que les palmiers marquaient à l'horizon, nul ne savait, à Chetbah, ce qui se préparait pour le lendemain.

Avant le jour, la fontaine était occupée par quelques chasseurs et le restant de la petite troupe s'engageait dans le sentier, laissant les chevaux et les vivres avec les hommes désignés pour garder les eaux précieuses de la source.

Mais à ce moment-là, et depuis une heure, les rebelles avaient connaissance de ce qui se tramait contre eux et, à la hâte, se barricadaient dans leur village, dans leurs maisons. Les assaillants furent reçus à coups de fusil, mais nos hommes, excités par le bruit de la poudre, eurent vite enfoncé les ais mal joints des portes de Chetbah.

Ce fut alors seulement que commença la vraie bataille : celle des rues, si dangereuse quand on s'engage dans un dédale d'impasses sombres, sans issues pour la plupart; les maisons ressemblaient à des terriers, c'étaient des cahutes basses, faites de boue et couvertes de palmes, avec un trou pour entrer et un autre trou sur le toit pour laisser sortir la fumée. Tout cela semé dans le plus grand désordre; on couche le plus souvent en plein air à l'oasis : les chiens errants, les veaux en liberté, les ânes et les enfants grouillant sur le pas des portes; on aperçoit des chèvres capricieuses suspendues à la toiture, broutant le chaume d'orge qui s'entrecroise avec la ramure des palmes.

Quelques chacals font, la nuit, une chasse à outrance aux poules et se chargent de nettoyer des ruelles où le fumier exhausse le sol de plusieurs centimètres.

C'est dans ce joli dédale que Lucien et M. Raimbaud se sont engagés à la tête de leurs hommes; chaque maison se défend, les projectiles pleuvent; ce sont des pierres aiguës qui coupent le visage, de la poix ou de l'huile chaude qui se répand sous les pieds, des cris qui vous égarent, du sable qui vous aveugle. Les femmes se jettent sur les soldats comme des hyènes, mordant et égratignant; il faut se détourner pour ne pas en écraser quelqu'une, et ce détour qu'elles provoquent est un piège; on glisse, on tombe, on est assommé. Il faut faire le siège de chaque taudis, enfoncer les murs à coups de bottes et ne rien laisser debout autour de soi, si l'on veut sortir vivant de la fourmilière.

Il fallut quatre heures pour se rendre maître de l'oasis, et la nuit se passa à palissader le côté accessible, car il était à craindre que les hommes de Chetbah fissent une tentative pour reprendre leur village. Les silos furent visités; ils renfermaient du grain pour une semaine, et l'eau, placée sous la défense de la petite citadelle, ne pouvait manquer; il n'y avait donc qu'à faire bonne garde en attendant les événements.

Lucien n'a pas écrit pour nous son journal d'assiégeant et d'assiégé, et je le regrette, car je suis incapable de fournir des indications exactes sur les mouvements tournants, les surprises, les revanches, qui firent de la défense de Chetbas un glorieux fait d'armes. Le général, trompé par le rapport du caïd de Sidi Okbah, avait cru que la prise de l'oasis mettrait fin aux rébellions de quelques cavaliers; elle souleva tout ce côté de la plaine, et tandis qu'on se battait au désert, on voyait avec terreur les provisions s'épuiser dans la petite oasis. Ils étaient là-haut cinquante Français autour du drapeau, chantant pour se tromper, faisant la nuit de maigres *razzias*, d'où ils rapportaient un peu de riz, du cousscouss, rarement un mouton. Trois hommes avaient été blessés à l'assaut, on les soignait, on leur réservait les bons morceaux, le lait de chèvre, que donnait une prisonnière à longues cornes, très effarouchée par la vue des pantalons rouges. Ces blessés étaient les enfants chéris de leurs camarades; il y avait de la pitié, mais il y avait aussi de l'orgueil dans l'affection dont on les entourait; ils étaient le vivant témoignage du combat soutenu, du triomphe payé avec du sang. L'un d'eux blessé au doigt faisait la lecture aux autres; les livres manquaient, mais l'ordonnance de Lucien avait apporté à l'ambulance les journaux dont j'avais enveloppé ses chaussures et le reste; et il y avait dans ces pages incomplètes, ânonnées par un lecteur inhabile, matière à entretiens, à discussions, où le pittoresque dominait dans de larges proportions.

Cependant, les troupeaux indigènes mouraient de soif autour de Chetbah; en vain leurs gardiens essayaient de tromper la vigilance de nos

hommes; si un burnous suspect s'approchait, il voyait briller la baïonnette et se sauvait épouvanté; cela permit de ravitailler la place; mais les ennemis, comprenant qu'ils perdaient plus que nous à ces escarmouches, changèrent de tactique; on renvoya les troupeaux et on élargit le cercle qui faisait nos soldats prisonniers.

Au bout de huit jours de ce système, Lucien et ses hommes furent obligés de supprimer un repas par vingt-quatre heures; bientôt il fallut abattre un cheval, puis un autre; la famine et ses horreurs étaient à la porte de Chetbah, guettant nos hommes ; et à l'horizon nul secours, aucune nouvelle... Les vaillants chantaient encore, ils offraient des bouquets, cueillis autour de la source, à leurs officiers qui cachaient des larmes sous leurs sourires : « Et dire que je n'ai pas même une goutte d'eau-de-vie à leur offrir en échange! murmurait le jeune Raimbaud, en retournant d'un geste tragique sa gourde vide.

— Ce sera pour la semaine prochaine, répondaient les autres.

— Plus de sel, plus de pain, plus de vin... Si demain aucun secours ne nous arrive, il faut abandonner l'oasis et aller nous faire tuer dans la plaine. Qu'en penses-tu, Raimbaud? demandait Lucien à son camarade.

— Je pense comme toi.

Le lendemain, les lorgnettes interrogèrent tout le jour l'horizon; rien ne parut que l'imperceptible ligne des goums, faisant la garde autour des Français. Pourtant le soir, il sembla que la ligne était interrompue du côté de Sidi-Okbah, du côté des secours; mais la nuit tombait et on ne put rien préciser.

Au petit jour, Lucien reprit son poste d'observation, et il vit de grands mouvements dans la plaine; il n'y avait plus de doute, l'ennemi se massait pour attaquer une armée de secours.

— Mes amis, courage, on vient nous débloquer; soyons prêts à rejoindre la colonne.

Hélas! c'est à peine si cette poignée de braves se tenait debout. Lucien fit faire une distribution de viande et de café qu'il tenait en réserve pour cette heure suprême; il fit sonner les trompettes, et l'on descendit la rampe qui conduisait à la fontaine; tout au fond de la plaine, les clairons les appelaient.

Ils marchèrent ainsi pendant deux heures, se traînant sous un soleil de feu dans la plaine aride, essuyant quelques coups de fusil isolés, auxquels ils répondaient aussitôt, formant le carré pour se défendre. Tout à coup un gros d'ennemis vint vers eux avec toute la vitesse des chevaux. Lucien commanda halte, disposa pour la défense son petit bataillon et attendit avec eux l'arme au poing; cette fois il fallait vaincre ou se faire tuer par un ennemi dix fois plus nombreux que sa faible troupe.

Ils firent des prodiges, nos braves chasseurs; toute la France a parlé de leur héroïque constance sous les balles, entourés de cavalerie, mourant de faim et de fatigue.

— Vive la France; en avant, mes enfants! cria Raimbaud en tombant; ne me laissez pas prendre vivant...

— Sauvez le drapeau ! soupira Lucien en portant la main à son front.

— Pour nos officiers! En avant! En avant !

Et les voilà tous sauvés, la jonction est faite; on s'embrasse, on relève les blessés; le docteur Raoult est là :

— Allons, pas de plaies mortelles : une jambe cassée Raimbaud; une étoile au front du petit Bleu : c'est la croix d'honneur et un baiser de la fiancée au retour. Vive la France !

Et maintenant courez à Chetbah, vous qui pouvez courir; il y a dix hommes malades autour du drapeau : il faut les secourir.

. . . .

Le lendemain nous recevions un mot de mon frère : Je suis vivant, blessé au front; ce n'est rien; on me ramène en cacolet.

Oh ! ce retour! Tout ce qu'il y avait de Français à Biskra était échelonné sur la route; par déférence on nous avait laissé prendre les devants ; l'Etat-Major revenait avec eux de Sidi Okhbah, c'était une entrée triomphale qu'on leur ménageait. Je les vois, pâles, braves, se soutenant à peine, les plus malades sur des mulets; le sous-lieutement Raimbaud dans une voiture; Lucien la tête enveloppée de bandes, mais debout, s'appuyant au bras de mon mari; et les autres, les braves soldats, tombés avec eux : tous déchirés, brûlés, mutilés et glorieux, fiers, avec des larmes dans leurs grosses moustaches; donnant des poignées de main aux camarades, racontant déjà leurs prouesses, jurant pour y faire croire, et se grisant de gloire en attendant la cantine.

Maman était là, dans les bras de son fils, pleurant toutes les larmes de ses yeux; papa tournait autour de lui, le palpait, faisait l'inventaire de tous les trous, de toutes les bosses du pauvre uniforme en lambeaux, et dans son visage vieilli par ce mois d'angoisses, il y avait un rayonnement de bonheur indicible. C'était son fils, ce soldat blessé !

Et Marthe? Marthe était à côté de moi, les joues ardentes, les yeux baignés, criant avec la foule qui nous pressait maintenant : Vive les chasseurs, vive la France !

Lucien s'arracha aux étreintes maternelles pour m'embrasser, et quand je m'effaçai devant ma petite amie, j'entendis mon frère dire à maman, en designant Marthe : Voulez-vous ?

Les deux mères sourirent. Lucien s'approcha de la jeune fille, la baisa au front, et ainsi furent-ils fiancés devant tous, aux portes du désert.

G. de Lamiraudie

REVUE MUSICALE

Theâtres lyriques : Opéra. — Opéra-Comique. — Concerts et matinées. — Compositions en vogue.



L'ÈRE des vacances est ouverte pour l'Opéra et les plus belles fleurs du parterre directorial s'en vont disperser leurs parfums vers d'autres horizons, jusqu'au mois d'octobre. Telle Mme Melba, que Londres nous enlève pour deux mois.

Malgré les annonces fallacieuses de la Direction, *Fidelio* est définitivement ajourné. On aurait dû s'en douter, car cet ouvrage n'exige pas une mise en scène si compliquée, et les musiciens de valeur ne manquaient pas à Paris pour en diriger les études. L'idée de déranger l'honorable directeur du Conservatoire de Bruxelles, M. Gevaërt, comme devant être la seule planche de salut pour l'œuvre de Beethoven, semble plutôt avoir été inventée et placée là, pour servir d'échappatoire et se dérober, si le besoin s'en faisait sentir. Une fois les décisions et indécisions arrêtées, à l'égard de *Lohengrin*, on a abandonné Beethoven pour Wagner. Ne nous en plaignons pas, cependant, car nous passons pour très retardataires aux yeux de l'Europe entière, en ce qui concerne le maître de Bayreuth et ses chefs-d'œuvre sur nos premières scènes lyriques. Le ténor Van Dick, le seul véritable Lohengrin, qui est la coqueluche des jolies et si gracieuses Viennoises, a été engagé, pour nous initier, vers le commencement de septembre. M. Lamoureux, pour lequel le triomphe du maître allemand a toujours été l'objet d'une sollicitude particulière et qui lui est plus cher que le sien, même, dirige les études de cet ouvrage avec une ardeur de très bon augure. Et ce n'est pas une sinécure que de faire apprendre et exécuter dans la perfection une œuvre de Wagner, surtout les parties chorales et instrumentales. On peut être assuré que tout ce qui sera possible pour atteindre à cette perfection, sera fait par l'éminent musicien.

Du reste de très brillantes soirées font prendre patience au public de l'Opéra, avec le *Mage*, *Hamlet*, *La Juive*, *Faust*, *Sigurd*, *Henri VIII*, *Le Rêve*, *Rigoletto*, *Coppelia*, etc. On pourrait se contenter à moins.

A l'Opéra-Comique, *Lakmé* poursuit le cours de ses triomphes comme il y a huit ans. Le public acclame toujours ses mélodies savoureuses, comme ses élégantes harmonies, que poétisent une inspiration et un style d'une grâce vraiment exquise.

La première de *Le Rêve*, drame lyrique de L. Gallet, tiré du roman d'E. Zola, musique de Bruneau, a été retardée par l'indisposition de M. Delaquerrière. M. Engel, engagé pour le remplacer, met la dernière main au rôle de Félicien. Avec cela, M. Carvalho a pour finir la saison un répertoire fort remarquable : *Lakmé*, *Mignon*, *Mireille*, *Carmen*, sans compter les petites perles qui entourent ces gros diamants et dont Mme Arnoldson augmente encore l'éclat.

La partition de *Griselidis*, l'œuvre si artistique de MM. A. Sylvestre et E. Morand, donnée à la Comédie-Française, offre pour le chant un certain nombre de couplets d'une gracieuse poésie. Le rôle du musicien, M. Laurent Léon, était plus qu'agréable, car il est impossible de n'être pas heureusement inspiré par d'aussi charmants vers.

Malgré le nombre de musiciens qui déjà ont été planter leur tente, les uns, au bord des plages, les autres, sous les ramures transformés en cataractes! la musique n'a pas chômé à Paris ni dans ses environs. Elle a réveillé les échos du Petit Trianon, endormis depuis plus d'un siècle. La ravissante petite scène de l'infortunée Marie-Antoinette a redit ses airs préférés; mais à côté de l'empreinte de son charmant sourire, le souvenir de son martyre, de ses douleurs de mère, d'épouse et de reine, si noblement endurés, jetait un voile de tristesse au cœur de plus d'un spectateur. Nos lectrices savent que c'était au profit de la souscription Houdon qu'avait lieu cette solennité artistique, où la reconstitution d'une époque disparue, la résurrection de ses chefs-d'œuvre n'était pas le moindre intérêt. On y a entendu *La Gageure Imprévue*, comédie de Sedaine; *Psyché et l'Amour*, ballet composé par M. Hansen sur des motifs de Lulli, Gluck, Grétry, Dalayrac, Rameau, etc., et dansé par le corps de ballet de l'Opéra. Puis est venu le gracieux opéra-comique de Jean-Jacques-Rousseau, *Le Devin du village*, joué par les meilleurs artistes de M. Carvalho. Toute la partie musicale étant placée sous la direction de M. J. Danbé, on devine quel art et quel respect de la tradition l'éminent chef d'orchestre a apporté à son exécution.

La musique n'a pas été exclue de l'imposante manifestation catholique qui a eu lieu sur la butte Montmartre pour la consécration de la plus imposante basilique de France : Le Sacré-Cœur. La superbe messe de César Franck, aux

harmonies grandioses, se trouvait merveilleusement dans son cadre, et l'orgue aux voix multiples et puissantes y ajoutait sa majesté céleste et ses poésies infinies. La voix sympathique et chaude d'Escalaïs s'était faite presqu'archangélique dans le *Panis Angelicus*, comme dans le beau cantique qui l'a suivi. Elle remplissait ces arceaux immenses qui, pour la première fois, vibraient aux ondes sonores du magique instrument :

L'orgue, le seul concert, le seul gémissement
Qui mêle aux cieux la terre !
La seule voix qui puisse, avec le flot dormant
Et les forêts bénis,
Murmurer ici-bas quelque commencement
Des choses infinies ! (1)

Quelle inoubliable cérémonie et quel splendide panorama !

De là-haut, les concerts qui s'agitent en bas semblent tout petits. Les plus attrayants se font rares. Dans ce nombre, nous placerons celui de la *Société chorale d'amateurs*, dirigé par les auteurs des ouvrages du programme et par M. Ch. René, qui remplaçait M. A. Maton avec une réelle maëstria. C'était un beau début que cet oratorio de Hændel : *Jephté*, dont les chœurs sont admirables. L'*air* du premier fragment : « Gloire à toi, guerrier », chanté dans le meilleur style par Mlle Menusier, a été longuement applaudi. C'est un excellent soprano dont les notes élevées sont superbes et d'un charme exquis. On peut dire que le « chœur des jeunes gens et jeunes filles » *duo de l'amour et de la jeunesse*, extrait de l'*Ode triomphale*, a été l'un des grands succès de la séance. Accompagné par l'auteur, Mlle A. Holmès, qui semblait communiquer à toutes ces belles voix son entrain et le feu sacré qui l'anime, ce morceau a été bissé et la grande musicienne vivement acclamée. L'effet en est extrêmement brillant et les oppositions ménagées avec un véritable sentiment de la peinture musicale.

Les fragments de *Rédemption*, du célèbre maître Gounod, sont toujours entendus et applaudis avec un religieux enthousiasme, auquel la jolie voix de Mlle Menusier apporte sa note séraphique.

Un intermède fort attrayant, précédant la deuxième partie du concert, a permis d'apprécier le distingué flûtiste, Paul Gennaro, qui a rendu, avec grande délicatesse de sentiment, deux ravissantes pièces : *La Romance en sol*, de Mme A. Gennaro-Chrétien, l'éminente musicienne, auteur du *Menuet de l'Impératrice*, dont nous parlions dernièrement, et la *Chanson d'amour*, de Doppler.

Le Miracle de Naïm, drame sacré, dirigé par l'auteur, M. Maréchal, a obtenu d'unanimes applaudissements pour sa musique sobre et savante, autant que pour le poème, délicieusement naïf, écrit dans une note si parfaitement archaïque par M. Paul Collin. Grand succès pour M. Gogny, de l'Opéra-Comique, dont la diction est remarquable et la voix d'une douceur rare dans les phrases de sentiment ; suffrages très mérités. Mlle Héglon, de l'Opéra, doit surtout son succès à sa beauté. Sa voix de contralto possède d'assez belles cordes graves, mais elle manque d'égalité dans les autres registres. Cette artiste nous semble aussi manquer de naturel et de simplicité dans les passages dramatiques.

Les fragments des *Saisons*, d'Haydn, deux *chœurs* d'un grand charme, puis un autre *chœur*, de B. Godard, ont été des mieux enlevés et des plus réussis. M. G. Maton tenait le piano d'accompagnement avec une réelle supériorité.

Celle de l'enseignement de Mlle Marie Maingon s'est affirmée une fois de plus à sa dernière matinée, où M. Ch. Widor présidait à l'examen de ses élèves. Parmi la jolie pépinière de pianistes qu'elle y a fait entendre, un grand nombre mériteraient une mention spéciale pour le goût et la correction de style dont elles ont fait preuve dans des œuvres de Mozart, Weber, Hændel, Chopin, Widor, Massenet, Saint-Saëns, Godard, Paderewsky, Wagner, etc. Nous nous bornerons à constater les progrès acquis avec une rapidité qui tient du prodige et fait le plus grand honneur à l'excellente méthode de Mlle Maingon.

La place nous manque pour enregistrer dans ses détails le succès obtenu également par Mme Lafaix-Gontié, dans sa matinée annuelle d'élèves. Nous félicitons la vaillante artiste, en même temps que le professeur, qui forme et dirige de si jolies voix, et des pianistes qui sont déjà des virtuoses.

Parmi les compositions fort goûtées en ce moment, nous citerons pour le piano : *Légende slave*, par A. Bourgault-Ducoudray, d'une mélodie pénétrante et étrange à la fois ; bonne moyenne force. — Dans le même degré, nous placerons une fort charmante valse, par F. Behr : *A la plus belle*, relativement facile. — La gracieuse idylle de P. Rougnon : *Parmi le thym et la rosée*, l'est encore davantage, mais c'est une petite perle. Editeur : H. Heugel, 2 *bis*, rue Vivienne. — Les deux menuets de G. de Kervéguen, *Menuet tendre* et *Menuet pompeux*, plairont beaucoup par la grâce du style et l'élégance de la forme ; moyenne force. — Pour le chant, son *O Salutaris*, solo pour mezzo-soprano, est d'un beau sentiment religieux et très mélodique. Editeur : Le Beau, 11, rue Saint-Augustin.

Marie Lassaveur.

Israël en Egypte et *Le Rêve* feront l'objet de notre prochaine chronique.

M. L.

(1) V. Hugo, *Ch. du crépuscule.*

CAUSERIE

1er Juillet 1891.



En dépit du mauvais temps, les fleurs se sont épanouies, radieuses, au Pavillon de la ville de Paris.

Les rhododendrons aux couleurs vives se groupaient en parterres touffus, les bégonias aux larges calices de corail, jetaient leur note vive à côté des primevères lilas, vaporeuses comme le crépuscule, les roses se multipliaient en leurs variétés incomparables, les caladium aux feuilles transparentes, maladives, d'un vert passé, blanc anémique, jaune décoloré, comme des plantes fatales sorties des marais sous les pas des Erynnies, les plantes exotiques, cycas géants, bananiers, arocarias aux palmes sombres et lustrées, formaient un cadre parfait à l'orchidée fantasque qui lance son caprice au bout de la liane flexible et ténue, comme un talisman né en une seconde sur le jonc stérile.

Et vraiment ne sont-elles pas fées ou filles de lutins, ces petites, tantôt semblables à une guêpe pourprée aiguisant son dard, tantôt retombant en une grappe de fines clochettes, tour à tour étoiles immaculées et coupes sinistres, bijoux délicats dans cette espèce, nommée *Cattleya*, d'un mauve très pâle, un peu rosé, avec un cœur d'albâtre où se devinent à peine des pistilles d'or, comme certaines âmes exquises qui se dérobent !

Nous les avons revues à la Fête des Fleurs ornant les coupés de grand luxe sans éclipser les breaks de famille enguirlandés de bleuets, de marguerites, de fins muguets, d'acacias odorants, d'où surgissaient des figures épanouies d'enfants, lançant des bouquets à toute volée.

Les humbles moissonnaient sous les pieds des chevaux les projectiles embaumés, et le lendemain nous avons sans doute porté à notre ceinture, achetée à la modeste marchande de la rue, une de ces fleurs de la bataille.

Le lendemain!... Paris, sans omnibus et sans tramway, avait un aspect particulier, à coup sûr plus coquet; ces estimables véhicules dont les conducteurs avaient jugé à propos de se déclarer en grève, ne sont pas absolument décoratifs; l'antique diligence avec ses grelots et son postillon botté, en perruque à marteau, était certes plus pittoresque; les carrosses dorés avaient plus de noblesse que nos voitures de maitres, et les chaises à porteurs, donc!... et beaucoup de choses encore.

C'est si vrai, que nous allons chercher là nos idées de réjouissances quand nous les voulons exquises.

Il s'exhale du passé un parfum discret que nous avons retrouvé tout dernièrement à la fête de Trianon, donnée en l'honneur de Houdon.

Trianon! ce coin charmant des royautés mortes, ce nid de beauté et de plaisirs, que Louis XVI offrit à Marie-Antoinette aux premiers jours de leur règne, en tournant un compliment fort délicat qui émerveilla la cour; le Dauphin de la veille, le *forgeron* silencieux et timide, s'était transformé.

La reine l'accepta joyeusement « à la condition qu'*Il* y viendrait seulement sur invitation ».

Elle avait souvent manifesté le désir « d'avoir un lieu de plaisance où elle pût faire ce qu'elle voudrait ». Le caprice était innocent, la reine voulait être bergère.

Elle s'occupa de l'installation avec un entrain sans pareil; c'était si gentil d'oublier les grandeurs! Elle se montrait si jeune, si gaie, si insouciante dans son royaume champêtre, qu'elle planta un saule pleureur, par manière de poésie, sans penser que c'était un arbre de cimetière.

Quelque temps après, les travaux s'étaient accomplis comme par enchantement; houlette en main, suivie de ses moutons, en organdi et en tablier de mousseline, la fermière reçut le fermier. On goûta sur l'herbe. Les fraises du verger, le pain bis du moulin, le beurre de la laiterie furent déclarés excellents.

La chronique ajoute que « le roi goûta fort le fromage pétri par de si jolies mains, en reprit deux fois et eut les lèvres environnées d'une blanche moustache de crème. »

Aussi, en parcourant le jardin abandonné où la nature demeure éternellement jeune, je croyais, derrière les taillis, voir passer des ombres et ouïr des soupirs, sous le temple de marbre verdi où l'Amour de Bouchardon taille son arc dans la massue d'Hercule.

J'errais à l'aventure, prise par la rêverie d'antan, quand voyant les fenêtres s'ouvrir et le soleil pénétrer à pleins rayons dans ce pauvre palais devenu solitaire, je me souvins de la représentation,

La salle de spectacle, cette adorable bonbonnière, qui remplaça la grange de Marly où l'illustre troupe fit ses débuts, avec son plafond de Lagrénée où l'Olympe danse sur des nuages, ses deux pures colonnes ioniennes supportant le fronton sur lequel Apollon étend sa lyre, ses

trois galeries soutenues par des pilastres sculptés, est un véritable objet d'art, œuvre délicieuse de Mique.

Nous y avons revécu le XVIII[e] siècle, durant quelques heures fugitives.

Sur la pochette se jouait merveilleusement, en sourdine, un peu plaintivement peut-être, comme un écho de ce clavecin que Marie-Antoinette avait reçu de Vienne et tant aimé, l'air de son vieux maître, « Iphigénie en Aulide », de Gluck.

Ainsi, l'évocation se faisait d'elle-même; ce n'étaient plus mesdames Marsy, Ludwig et Müller qui détaillaient admirablement devant nous *La Gageure imprévue*, de Sedaine, mais bien Marie-Antoinette elle-même avec ses acteurs, le chevalier de Coigny, le duc de Guiches, le prince d'Hénin, M[mes] de Polignac, exécutant « royalement mal » ce badinage plein d'esprit et de gaieté.

Ce n'étaient plus les invitées d'aujourd'hui, en robes collantes, en capotes minuscules, en coiffures ébouriffées dites à la grecque, qui applaudissaient du bout de leurs doigts gantés, mais les princesses d'autrefois, les dames d'atours, leurs sœurs et leurs filles, ces quarante élues des premiers jours, « en paniers et en poudre », avec *Monsieur* et les princes, toute la cour intime se demandant s'il fallait « claquer la reine », sifflée hardiment par Louis XVI... cette reine qui leur disait, avec une aimable crânerie et une révérence à la paysanne, en s'approchant de la rampe où fumaient les quinquets : « Messieurs, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous amuser, j'aurais voulu mieux jouer pour vous donner plus de plaisir, une autre fois je ferai plus d'efforts. »

Puis Babet, redevenue souveraine, traita en badinant, au petit lever, le roi de *barbare*.

Le ballet, fort galant avec ses grâces mignardes, ses poses langoureuses, rythmé sur les vieux airs de Lulli, a joliment continué l'illusion. On dansait ainsi, lentement, noblement, développant la fable de Psyché, et une fois, dans l'entr'acte, le comte d'Artois, avec une hardiesse et une élégance sans pareille apprises de « Petit Diable », un équilibriste en faveur, dansa, sans balancier, sur la corde raide.

Le *Devin de village* termina le spectacle; Jean-Jacques lui-même, d'humeur si hargneuse, eût été satisfait.

La toile tombe, nous montrant le séduisant médaillon de la reine, de la reine souriante, à Trianon, soutenue par des nymphes. Avec cette apparition, dans la teinte bleue pâle des draperies, dans les blancs et les ors adoucis de la salle, au balcon, aux loges en œil-de-bœuf d'où pendent des guirlandes pâlies comme il convient à des fleurs de cent ans, nos Parisiennes ravies, un peu émues, dans la demi-lumière, parlent à voix basse, comme devant « Sa Majesté ».

Le passé règne ici, le présent n'y vient qu'en intru, les lieux sont restés fidèles, et les muses de la voûte contemplent, étonnées, *ces vivantes* qui les ont réveillées de leur long sommeil.

Qui sont ces audacieuses? Et, naïvement, ces pauvres muses arriérées cherchent une Altesse.

Un soir, il y a longtemps encore, on illumina pour une autre souveraine.

Napoléon I[er] offrait une fête à l'impératrice, mère du roi de Rome.

Ce fut une féerie, un ruissellement de lumières, l'enivrement du triomphe écrit partout en lettres de flammes et non plus le charme intime de la cour de Marie-Antoinette.

Trianon fut nimbé d'étoiles et certaine audacieuse aéronaute s'éleva dans un ballon illuminé figurant au ciel une énorme couronne impériale.

La pluie vint, torrentielle, éteindre ces feux; l'empereur resta debout, tête découverte, dehors sous l'orage, et tous les courtisans, forcés de l'imiter, s'enrhumèrent.

Les manufactures de soies de Lyon gagnèrent cent mille livres en remplaçant les habits perdus.

Dans le parc (je reviens à ma promenade), les grandes eaux jaillissent, s'élancent, écument, ranimant le spectre du Roi-Soleil.

Le retour fut délicieux le long de la route de Versailles; bercée par le cahotement régulier du landau, voyant fuir les champs noyés dans une buée grise, écoutant le tonnerre qui s'éloignait peu à peu, les yeux mi-clos, j'avais à mon côté une grande artiste toute rêveuse, en face de moi un historien fort absorbé; nous nous figurions tous trois y être encore...

A Viroflay, la pluie a cessé; nous avons baissé les vitres et respiré l'odeur des bois mouillés où se marient tous les arômes en une senteur grisante; la forêt toute fraiche était admirable; dans ses profondeurs, un cor intrépide sonnait allègrement, les pinsons lustrant leurs ailes nous saluaient au passage, la nature entière respirait l'apaisement suprême qui suit l'orage et, généreuse, nous en enveloppait. Un paysan, la pioche sur l'épaule, nous croisa en nous considérant d'un œil tranquille; une femme le suivait de loin, le dos courbé sous une hotte de mouron humide. A Chaville, les gamins sortaient de l'école avec des cris et des jeux.

Le bois de Boulogne frissonnait d'aise sous l'averse, qui l'avait délivré de nos poussières mondaines; le lac solitaire, dans une buée d'argent, était poétique comme un lac d'Écosse...

C'est délicieux le dix-huitième siècle, mais qu'il fait encore bon vivre au dix-neuvième!

ALIX.

DEVINETTES

Mots en triangle syllabique

Pays chimérique. — Poisson à l'œil brillant. — A Brest. — Dans les dominos.

Devises

Quel roi d'Europe avait pour devise : « Une herse et ces mots : Seconde sûreté ».

Mots en carré

Mon *premier* est un corps vitreux et translucide.
Mon *deux* est un pays de bien peu d'avenir.
Mon *trois* est une ville du pays du bon cidre.
Mon *quatre* est une femme et « ne voit rien venir ».

Logogriphe



Je possède six pieds et j'habite les cieux.
Si de m'ôter le cœur vous avez le courage,
Je deviens à l'autel un ornement pieux.
Sans tête je suis propre à différent ouvrage
Et l'on a grand besoin de moi pour vêtement.
Pour peu qu'un de mes pieds soit changé seulement,
Je suis vieille province, à présent envahie,
Florissant autrefois, près de la Thessalie.

(Communiqué par Claire Plet.)

Charade



Aux oiseaux vous donnez mon premier.
La musique donne mon dernier.
Poète anglais est mon entier.

(Communiqué par Mélantine.)

Mots en croix

Avec les lettres suivantes, former deux noms de fabulistes célèbres :

T E E E O N N A A I S L P F

EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DE JUIN

Mots en triangle :

C	A	D	E	N	A	S
A	R	A	M	I	S	
D	A	V	I	D		
E	M	I	R			
N	I	D				
A	S					
S						

Logogriphe : Rapide — Raide.

Question drôlatique : La sincérité augmente les sentiments francs (les centimes en francs). Le système métrique réduit les francs en centimes.

Charade : Ale vin.

Fantaisie : Etienne-Marcel.

Mots en carrés siamois :

A	L	E	P			
L	E	U	R			
E	U	R	E			
P	R	E	S	A	G	E
			A	G	E	N
			G	E	N	T
			E	N	T	E

Le Directeur-Gérant : F. Thiéry, 48, *rue Vivienne.*

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

MARGUERITE PILLINI

JOURNAL DES DEMOISELLES
48, Rue Vivienne, Paris

PHOTOTYPIE E. BERNARD & Cie
71, rue La Condamine

Les Noces d'Or (Bretagne)

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Nous voici dans la saison où les costumes prennent un peu d'originalité. Il s'en crée même de tous spéciaux aux plaisirs de ladite saison, tels que le costume de pêche, de bateau, de lawn-tennis. Voulez-vous, mesdemoiselles, que je vous les décrive ?

Le costume de pêche se fait en escot bleu marine; il se compose d'un pantalon terminé par un volant monté à un poignet qui enserre la cheville, et d'une blouse, à empiècement froncé, descendant au volant du pantalon et prise dans un corselet lacé ou boutonné; la manche large, épaulée, finit au coude par un volant.

Le costume de bateau se fait en molleton crème à rayures bronze, rouges et bleues, de ton foncé et très fines.

Le pantalon en molleton et la jupe taillée en biais, les deux arrêtés à la cheville; puis une blouse marine dont le grand col, rejeté en arrière, découvre le cou, la blouse retombe en bouffant sur la jupe. La manche large épaulée, se fronce à un poignet haut et large. Le chapeau canotier est le complément de cette *tenue* confortable et gentille, dont la façon laissera les mouvements libres si l'on veut manier l'aviron.

Enfin, le costume de lawn-tennis se fait soit avec l'étoffe qui prend le nom de ce jeu si en vogue, soit avec une vigogne brouillée de plusieurs tons de la même couleur.

Une jupe plissée derrière, une chemisette en fin lainage rayé et la veste en uni.

A ces costumes de fantaisie, qui sait si nous ne serons pas forcée d'ajouter bientôt le costume de vélocipédiste ? Nous le regretterions fort, cette manière de locomotion n'étant nullement féminine; elle est disgracieuse, et pas du tout modeste.

Quoique nous ayons déjà rencontré des jeunes filles dirigeant le vélocipède, nous affirmons que c'est l'exception; espérons qu'il y aura peu d'imitatrices.

A bon droit, les jeunes gens et les collégiens ont adopté une tenue commode ayant de loin, de très loin, une ressemblance avec celle du jockey, sauf pour la couleur.

Culotte en jersey, collante et arrêtée au-dessous du genou, où elle enferme le bas de bourre de soie noire et se boutonne sur le côté. Le maillot, en jersey, maintenu dans une ceinture de cuir ou enfermé dans la ceinture de la culotte, et la casquette jockey, ou celle dite chemin de fer; marron foncé, tête de nègre, sont les seules couleurs admises, ajoutons le noir, qui est toujours de mode.

La basque rapportée, qui fait d'un corsage un gentil pardessus, continue à se montrer sous des aspects différents. Les jeunes filles qui font du crochet peuvent se faire une élégante garniture de costume avec du fil écru ou bis, numéro quarante. Elles disposeront des rosaces, en forme de V, qu'elles appliqueront sur le corsage devant et dos ; plus petit pour le bas de la manche et, si l'on veut, un autre crevant le gigot. Ces rosaces peuvent faire une basque rapportée dont le bord formera des dents; l'on disposera les rosaces en conséquence. Il n'est pas nécessaire que ce travail soit fait de rosaces, bien d'autres dessins peuvent être utilisés. On peut encore faire ainsi une chemisette dont le dessin se détachera sur un transparent de couleur.

Vous saurez, mesdemoiselles, que les étoffes légères sont fleuries de grands bouquets, de plus petits, de traînes non interrompues de liserons courants, et qu'elles sont mises en biais pour la jupe.

Très étrange, cette disposition qui enveloppe en genre *mirlitonesque*. Cela ne peut se faire qu'avec une étoffe en grande largeur.

Les jupes se taillent en biais, se froncent et inclinent derrière, un genre de parapluie fermé qui tend encore à amincir. En nombre d'occasions, il faut donc les relever juste au milieu par un mouvement du bras passé derrière et dont la main tamponne la jupe sur la tournure. Ce mouvement doit être bien naturel puisque toutes les femmes le font, c'est même assez amusant à observer ; très peu relèvent la jupe de côté.

Les chemisettes en batiste de coton à petits dessins sont fort à la mode ; avec la veste, c'est une petite mise jeune, coquette et bien de saison.

On peut la parer d'un fin plissé posé en jabot ou de deux plissés se regardant et descendant en spirale. Il y en a qui sont plissés jusqu'à la poitrine pour se terminer en bouillon.

Les chapeaux ronds deviennent plus petits, les bords moins torturés. En villégiature, au bord de la mer, pour les excursions la grande capeline a le privilège de coiffer jeunes filles et jeunes femmes, quand les plus... avancées n'arborent pas la casquette de drap de forme plate et à visière de drap.

Les fillettes sont habillées de lainage crème plus ou moins diversement coupé de lignes de couleurs. Leur corsage, réuni à la ceinture de la jupe, se garnit de bretelles, de draperies qui viennent se perdre dans une ceinture en ruban, nouée derrière d'un simple nœud, ou, sur le côté, d'un nœud à longs pans; celui-ci pour la toilette habillée.

Des chapeaux extravagants en paille, en batiste bouillonnée, ont la forme de la capote du cabriolet.

Décidément, c'est encore le bas noir qui a la vogue pour les grands et les petits.

La broderie en coton de couleur sur galon étamine fait une très gentille garniture de tablier et de

robe en cotonnade et en flanelle. Une forme de tablier toute mignonne se compose d'un corsage en façon de bretelle, décolleté carrément, monté à une étroite ceinture à laquelle la jupe se rapporte par un froncé. Plusieurs rangs de points anglais forment encadrement au-dessus de l'ourlet. La très courte jaquette et la veste n'ont rien perdu de leur vogue, c'est qu'elles joignent à beaucoup de confortable une grâce très coquette. Souhaitons-leur longue vie, car on ne trouvera rien de mieux.

CORALIE L.

Le 6e Album de travaux de l'édition blanche, numéro du 20 juin, contient : Chaise paillée avec coussin. — Poche pour pendre à un paravent. — Bonbonnière en forme de cœur. — Long cordon en peluche pour photographies à superposer. — Deux encadrements au feston pour mouchoir. — Boite à timbres-poste couverte d'étoffe ancienne. — Petite table vide-poche en peluche et étoffe ancienne. — Dentelle. — Vide-poche en velours rouge drapé et garni d'étoffe ancienne. — Niche à chien d'appartement.

VISITES DANS LES MAGASINS

Les costumes d'été que fait Mlle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel, sont charmants; ses façons révèlent un goût très parisien et le travail ne laisse rien à désirer, il est soigné dans les plus petits détails. Voici un costume en fine mousseline de laine bleutée fleurie de bouquets de bluets qui est tout à fait réussi.

La jupe est garnie de deux falbalas de tulle festonnés. Le corsage froncé, se perd sous une très étroite ceinture en galon montée à la jupe et qui fait la pointe; des épaulettes en tulle soulevées sur le bouffant de la manche.

En mousseline imprimée, garniture de broderie, costume charmant pour garden-party.

Charmante la veste en escot doublé de taffetas changeant avec de petits revers brodés, et des poches partout où la commodité et la coquetterie permettent d'en mettre. Elle reste flottante ou se ferme d'un seul bouton soit sous le revers, soit à la taille, comme on le préfère.

***

CHAUSSURES DE LA MAISON KAHN
55, rue Montorgueil, à l'entresol.

Voici des renseignements précis et utiles qui contenteront nos lectrices. A cette époque d'excursions il faut une chaussure bien faite et solide. Nous signalons la botte *Touriste* en veau mégis à lacet, claque carrée en maroquin, talon bas et forte semelle à 14 fr. 50. La botte en veau mégis à lacet ou à boutons, claque carrée en veau ciré, talon bas en cuir; chaussure d'excursions : 18 fr. 50.

La botte en veau mégis fin à lacet, couture prolongée sans empeigne, bout verni rapporté, talon de cuir : 16 fr. 75 Très agréable au porté pendant les fortes chaleurs; le pied bien soutenu y est à l'aise et sans pression gênante, puisqu'elle est sans couture. La botte en coutil quadrillé noir et blanc, empeigne chevreau glacé, coûte 16 fr. 50, très gentille et chaussant avec élégance.

La maison Kahn a un grand choix de souliers Richelieu en chevreau glacé avec semelle forte ou fine à 14 fr. 50. Pour les enfants, une botte de fatigue en maroquin lacé ou à boutons et à double semelle coûte, du no 23 au 26 inclus, 7 fr. 75; du 27 au 33 inclus, 9 fr. 75. Pour les grandes fillettes, du 34 au 39 inclus, 11 fr. 75. Envoi franco du catalogue illustré.

***

Dire que les costumes de Mme Turle, 9, rue de Clichy, ont beaucoup de succès, n'étonnera pas les élégantes qui ont su apprécier le talent de cette excellente couturière.

Dans la combinaison des couleurs et des étoffes de fantaisie, rien ne choque le goût; c'est d'une harmonie parfaite, dont les dentelles, les broderies et les rubans relèvent encore l'élégance.

Etoffes de choix à dispositions nouvelles, tissus excellents, se trouvent chez Mme Turle.

Des gazes, des barèges, des tulles unis font, avec l'addition de bengaline ou de taffetas, des toilettes d'été habillées, pour visites de château, casino, matinées, etc., etc.

Il y a aussi la mousseline laine brodée et de fins lainages, que Mme Turle emploie pour le genre habillé, et des lainages ou broché bourru qui ont un cachet tout particulier.

La pèlerine Henri II, en broderie et dentelle, comme la fait Mme Turle, est bien jolie, et ne ressemble que de loin à celles portées ce printemps. Elle est de mise aussi coquette que gracieuse.

***

Nous approchons de l'époque où il est de bon ton de quitter Paris. Les villes d'eaux commencent à être envahies, et les plages à la mode seront bientôt assiégées par une foule élégante, qui viendra se reposer des plaisirs de l'hiver et prendre de nouvelles forces pour les distractions de la saison prochaine.

Nous engageons nos abonnées à faire une visite, avant leur départ, à la maison d'Anthoine, 24, rue des Bons-Enfants. Elles y trouveront un très grand choix de manteaux de pluie sans caoutchouc. Ces manteaux dont l'imperméabilité est reconnue, qu'ils soient en soie ou en laine, sont, non seulement d'un grand secours pour préserver les toilettes par les temps pluvieux, mais ils servent encore de manteaux de voyages et leur élégance et leur commodité sont indiscutables.

Aux personnes de province, aux Parisiennes qui ne peuvent se déranger et qui se recommanderont du journal, la maison d'Anthoine enverra franco son catalogue et ses échantillons.



1er Juillet 1891 — Imp. Falconer, Paris — 4840

Journal des Demoiselles

Modes de Paris — Rue Vivienne, 48.

Toilettes de Mme GRADOZ, *67, rue de Provence. Chapeaux de Mme* RABIT *26, rue de Chateaudun.*

LA ROSÉE CRÈME

Maison Bertrand, 35, rue de la Tour-d'Auvergne

La *Rosée crème*, dont nous avons déjà parlé à nos lectrices, est un produit nouveau qui, non seulement, possède toutes les qualités que l'on demande aux préparations de ce genre, mais qui offre en outre, par sa fabrication spéciale et grâce aux savantes lumières de la chimie, des garanties et un résultat que l'on n'avait pas encore obtenus jusqu'à ce jour.

Cette Rosée convient aussi bien à l'élégante mondaine qu'à la mère de famille, qui peut l'employer en toute sécurité pour guérir ses bébés des gerçures et des feux causés par le travail de la dentition. Chez la fillette et l'adolescente elle fait disparaître, en très peu de temps, les boutons de jeunesse, et chez les femmes plus âgées, la couperose, l'acné, les points noirs et les rides cèdent rapidement devant un usage suivi.

Le flacon : 3 fr., chez M. Bertrand, 35, rue de la Tour-d'Auvergne, au Bon Marché, au Louvre, au Printemps et dans tous les magasins de nouveautés.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES n° 4840

Modèles de M[me] Gradoz, rue de Provence, 67.

PREMIÈRE TOILETTE. — Corsage-basquine en pékin pompadour, ouvert sur une jupe en batiste de lin gris clair avec transparent vieux rose; volant froncé en dentelle, avec ruche de ruban faisant tête; chemisette en tulle drapé; revers drapés en batiste de lin sur transparent, bordés de petits volants de dentelle et se terminant en deux pans étroits, brodés, arrêtés sous le bord de la basquine devant; ceinture à boucle; manche demi-longue en pékin, légèrement froncée, avec petit revers de batiste sur transparent et sabot de dentelle. — Petit chapeau rond à ailes de Mercure et guirlande très touffue de petits Silènes roses.

DEUXIÈME TOILETTE. — Robe en foulard à rayures de satin, semé de branchettes de verveines roses et rouges; devant princesse à plis ramassés à la taille en pointe éventail; le tablier est relevé sur le côté gauche par un plissé, à tête coquillée, dégageant un panneau de dentelle noire sur transparent du ton foncé de la verveine; deux longues fentes au bas du tablier laissent à découvert le même panneau qui continue en dessous; le corsage décolleté et lacé derrière, est à longues pointes, et retenu, par des bretelles de velours, sur la chemisette de dentelle noire, à manches Moyen âge, très bouffantes, serrées au poignet dans un bracelet de velours (1). — Capote de dentelle noire, formant petit pouf, avec herbes et fleurettes de verveine.

COSTUME DE PETIT GARÇON. — Pantalon en coutil rayé marron et beige. Vareuse en même tissu, boutonnée sur le côté à gros boutons losangés dorés; l'encolure, ouverte, est remplie par un petit plastron de toile écrue orné de deux galons d'or; grand col, parements et poches en toile d'Alsace marron et galons d'or.

(1) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle *verte* recevront ce patron le 16 juillet.

MODÈLE COLORIÉ

GUIRLANDE, broderie plate et au passé sur ruban en faille ou en satin.

SALON DE 1891

REPRODUCTION PAR LE PROCÉDÉ PANTOTYPIQUE : *Les Noces d'or* (*Bretagne*), par M[me] M. Pellini.

SEPTIÈME ALBUM

Petit écran de bougie. — Branchette. — Emilie. — Entre-deux guipure Richelieu. — Guirlande point à la croix. — Serviette à œufs. — Costume de bain pour petit garçon. — Costume de bain pour fillette. — Garniture guipure Richelieu. — Garniture. — Entre-deux. — Costume de voyage. — Branche. — Entre-deux. — Angle, filet guipure. — Cache-corset. — Costume de campagne pour fillette. — L. V. enlacés. — Chemise de jour. — R. P. enlacés. — Camisole de nuit. — V. T. enlacés. — Costume de bain. — C. L. enlacés. — Petite dentelle au crochet. — Pelote-sac. — A. B. enlacés. — Marie. — M. D. enlacés, point à la croix. — Bande d'ameublement, point mosaïque. — Petite bande tapisserie. — F. D. enlacés, pour taie d'oreiller. — Guirlande broderie rococo. — Garniture, guipure Richelieu.

FEUILLE VII

1[er] CÔTÉ

CHEMISE DE JOUR, pages 4 et 5.
CAMISOLE DE NUIT, page 5.
CACHE-CORSET, page 4.
} Album de juillet.

ALPHABET POUR DRAPS, assorti à celui pour taies d'oreillers paru en mars, 1[re] partie.

2[e] CÔTÉ

TUNIQUE BRETONNE, costume de bain, page 5.
CORSAGE, costume de campagne, fillette, page 4.
} Album de juillet.

ALPHABET POUR DRAPS, complément.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté 2 rue Chauchat.



LA COIFFURE

I

On a écrit, non sans raison, que l'étude du costume pouvait être considérée comme un complément des études historiques, — la physionomie d'une nation à travers les siècles se reflétant dans ses modes, — et de très sérieux travaux de recherches ont été faits sur ce sujet futile en apparence. Nous avons pensé qu'un rapide exposé, réduit au simple détail de la coiffure, voire de la coiffure française exclusivement, atteindrait au même résultat pour ce qui concerne l'histoire de notre pays.

Sans entreprendre de prouver que le premier indice de coquetterie qui se manifesta chez Eve la brune (elle était certainement brune, plutôt que blonde, n'en déplaise à la tradition), fut relatif à ses cheveux, sans descendre des chastes bandelettes d'une Andromaque à la mitre arrogante d'une Faustine, nous examinerons d'abord ce qu'étaient les coiffures gauloises.

Aux temps barbares les guerriers ne négligeaient pas leurs cheveux; ils les oignaient de la graisse de divers animaux ou de beurre fait avec du lait de cavale. Le Gaulois lessivait les siens avec de l'eau de chaux pour rendre d'un roux ardent la crinière qu'il portait soit flottante, soit relevée en touffe au sommet de la tête. Quand le commerce étranger lui eut appris l'usage des armes en métal, il se coiffa d'un casque sur lequel furent attachées des cornes d'élan, de buffle ou de cerf, des figures de bêtes féroces, des gerbes de plumes. Les guerriers avaient ainsi un aspect gigantesque. Leurs femmes adoptaient déjà quelquefois le voile, cette chaste coiffure du Moyen âge, qui couvre une partie du front et le derrière de la tête, pour retomber sur les épaules où ses plis s'harmonisent avec ceux du manteau et les tresses de la chevelure. Cette chevelure séparée sur le front se recouvrait aussi assez souvent d'une espèce de calotte, mais d'ordinaire on était nu-tête, quitte à ajouter aux cheveux naturels beaucoup de fausses nattes tirées du Nord où dominait le blond à la mode, ce blond léonin prisé peut-être par les Barbares comme le signe de la puissance et de la force, telles qu'elles se manifestent chez les fauves.

Une statue, remontant à la première race, nous montre sainte Clotilde avec une couronne de forme annulaire sur les longues tresses qui descendent le long de sa poitrine jusqu'au genou. Quand nos reines ne nattaient pas leur chevelure, elles l'attachaient par intervalles sous des

couronnes dont les enroulements rappellent déjà ceux de la fleur de lys.

Jamais les ciseaux ne passaient sur la tête d'un fils de roi de France. Les longs cheveux ayant été chez les Gaulois une marque d'honneur et de liberté, ce qui valait à leur pays, de la part des Romains, le nom de Gaule chevelue, il était naturel que l'on eût horreur de l'opération qui avait symbolisé l'esclavage.

Clodion autorisa les habitants des contrées conquises par lui à laisser croître leurs cheveux, ce qui était interdit depuis l'invasion romaine ; de là son surnom. D'autres prétendent qu'il fut appelé le Chevelu parce qu'il ordonnait à ses Francs de porter les cheveux longs, pour les distinguer des Romains qui les avaient courts. Quoi qu'il en fût, sous Clovis, le roi et la famille royale étaient seuls à conserver les cheveux dans leur longueur. La noblesse était plus ou moins chevelue, selon le rang de chacun, de même que le peuple était plus ou moins tondu, et l'homme serf tout à fait rasé. Le prêtre, se reconnaissant serf de Dieu et abdiquant à cause de cela l'emblème de la puissance, ne réservait qu'un petit cordon de cheveux comme signe de la tonsure qui, telle qu'elle subsiste de nos jours, remonte au VIe siècle.

Il est remarquable qu'en tout temps, un sens de sacrifice et d'immolation ait été attaché à l'offrande de la chevelure; dans l'antiquité on voit les adolescents se consacrer ainsi aux dieux, et les malheurs ou les triomphes publics entraîner l'offrande d'un grand nombre de chevelures vouées à telle ou telle divinité. Seule la loi de Moïse défendait à tout autre que les prêtres de se couper les cheveux, justement afin d'éviter l'imitation d'une coutume idolâtre.

Il ne faut donc pas s'étonner de l'importance accordée à la chevelure chez nos ancêtres Francs, qui juraient par leurs cheveux, s'arrachaient un cheveu pour confirmer une donation et offraient un cheveu en témoignage de respect. Ce fut ainsi que Saint Germier évêque, venu à la cour de Clovis, retourna dans son diocèse les mains pleines de cheveux offerts par le roi et par ses courtisans. A cette époque, celui qui ne pouvait payer ses dettes présentait une paire de ciseaux à son créancier pour indiquer qu'il devenait son serf. Chacun sait que pour dégrader les princes il suffisait de leur couper les cheveux. Sous Charlemagne, cette idée de dégradation par les ciseaux existait encore, puisque nous voyons le grand empereur l'infliger à titre de peine pour certains délits graves; mais d'ailleurs il dédaignait, quant à lui, les longs cheveux et la barbe trop longue, comme l'avait fait Pépin le Bref. De ces deux règnes date un changement complet dans les mœurs, dont une transformation non moins absolue dans les modes fut la conséquence. Les conquêtes en Italie développèrent singulièrement le luxe, malgré l'exemple de mâle simplicité donné personnellement par celui qu'on peut appeler le fondateur du monde moderne.

La Grèce et Rome avaient imposé les cheveux courts au sexe fort; notre France civilisée en fit autant. Charles-le-Chauve exagéra sous ce rapport, et pour cause, le goût de son auguste aïeul. La flatterie s'en mêlant peut-être, on décida qu'un front dégarni de cheveux annonçait l'intelligence, et longtemps on se rasa le devant de la tête pour assister aux conseils et aux grandes cérémonies; puis, la même opération s'étant pratiquée sur les côtés et même par derrière, la mode des chevelures rondes dégénéra finalement en une affreuse petite calotte de cheveux tout au sommet de la tête. Une réaction devait nécessairement se produire, comme il arrive après tous les excès.

L'avènement de la troisième race ramena le règne des longs cheveux. Sous Henri Ier, les cheveux, les moustaches et la barbe tombèrent pour ainsi dire les uns sur les autres en cascades superposées; mais les femmes restèrent fidèles à l'austérité du voile qui, remontant jusque par dessus la tête pour entourer le cou et retomber sur la poitrine, leur donnait l'air de religieuses. Les plus âgées le portaient assez court et formant sur chaque oreille deux gros bourrelets; il rejoignait ainsi la guimpe. Les miniatures du VIIIe au XIIe siècle nous montrent des dames parées du *dominical*, qui devait son nom à l'usage de le revêtir le dimanche pour les offices. On posait sur ce voile un bandeau de pierreries, une couronne de roses ou une résille d'or.

L'Eglise n'eut pas à se déclarer contre les femmes comme elle le fit contre les hommes, que nous voyons au XIe siècle impérieusement exhortés à se tondre. Il y eut des résistances jusqu'au XIIe siècle : Robert, comte de Flandre, et tous les seigneurs qui l'accompagnaient, furent exclus de l'offrande de la messe de minuit à cause de leurs d'extravagantes chevelures.

Sous Louis VII, les coiffures féminines devinrent plus variées; quelques dames nouaient, autour de leur tête nue, un ruban garni de fleurs ou de fleurons, en y ajoutant parfois une sorte de mentonnière. D'autres adoptaient le claque-oreille à bords pendants. Mais dans le peuple on s'en tenait au voile et au chaperon.

Le chaperon est un ornement de tête très ancien, qui fit d'abord partie des chapes et qui leur survécut. Aucune coiffure ne resta plus longtemps à la mode, en subissant, bien entendu, toute sorte de modifications. Ce fronteau de tête fut la coiffure nationale des vieux

Français, de même que le cucullus, dont il tira son nom, avait été la coiffure nationale des Gaulois. On ne peut mieux le comparer qu'à un capuchon de domino. Dans le fameux roman de *la Rose*, est employée pour la première fois l'expression : « deux têtes dans un chaperon », dont nous nous servons encore, en remplaçant chaperon par bonnet. Les dames de qualité le portaient en velours; les autres chaperons ne pouvaient être qu'en drap. Plus un homme était élevé en dignité, plus il donnait d'ampleur à son chaperon et le surchargeait de fourrures, tandis que le commun des mortels se bornait au chaperon étroit, pointu et tout uni. Quelquefois le chaperon, festonné par le bas, couvrait les épaules. On mettait un bonnet par dessus, ce qui donne l'idée du besoin que l'on éprouvait de se protéger contre les intempéries au temps des pénibles voyages et des logis mal clos.

Embéguinés nous apparaissent tous ces hommes du XIIe siècle, depuis le laboureur, qui ajoute un capuchon à son surtout, jusqu'à l'ecclésiastique, qui porte l'aumusse, le bonnet ou la barrette, adoptés, d'ailleurs, également par les laïques. Le bonnet ressemblait à une toque évasée au sommet; les Juifs étaient tenus d'y ajouter une corne. La cornette, longue bande d'étoffe retombante, servit de signe de ralliement dans la lutte des Armagnacs et des Bourguignons, selon qu'on la portait à gauche ou à droite. Elle assujettissait le chaperon soit sur le bonnet, soit sur le mortier, l'une des premières coiffures dont les grands et le peuple firent usage, mais qui, peu à peu, fut réservée aux ducs, aux barons et aux présidents. L'été, on écartait ces ornements de tête trop chauds, pour les remplacer par des couronnes ou des chapels (chapelets). On avait même recours à la frisure qui remonte loin, car les Grecs connurent le *calamos*, ou fer à friser, en forme de roseau creux, lequel valut, chez les Romains, l'épithète de *calamistrata* à une certaine classe d'élégantes. Mais, moins avancés qu'on ne l'était à Rome dans l'art de disposer les cheveux en ondulations, en anneaux ou en boucles légères, comme on le fait aujourd'hui, nos pères se bornaient à en rouler l'extrémité.

Saint Louis, absolument rasé de visage, portait les cheveux coupés au milieu du cou. Dans les fêtes, ses enfants paraissaient la tête ceinte d'un cercle d'or. Sa fille, Blanche, est représentée avec un petit bonnet, sans autre ornement que quelques perles au-dessus de l'oreille. Les dames, à cette époque, portaient les unes, le voile, quelquefois retombant d'un *chapel*, les autres, le chaperon sur la guimpe; il arrivait que le voile, passant sous le menton, retînt la coiffure. Deux portraits de Blanche de Castille et de Marguerite de Provence nous les montrent sans apparence de cheveux sous leur chaperon. Pourtant, les femmes au XIIIe siècle avaient, à l'imitation des hommes, les cheveux courts, partagés en deux masses bouclées de chaque côté du visage ou bien réunis sur les oreilles en deux touffes, soit nattées, soit renfermées dans un réseau.

Le chaperon des hommes fut modifié sous Philippe le Bel, tantôt par la suppression de la pèlerine, tantôt par l'allongement de la cornette, à laquelle on donna des dimensions suffisantes pour la faire retomber sur les épaules. Dans le premier cas, le chaperon, cessant de s'attacher autour du cou, était rendu consistant par un bourrelet, ce qui le transformait en toque. L'étoffe de la coiffe, bâtie sur ce bourrelet, formait les plis les plus étranges et les plus capricieux : bouillons, fraises, crêtes de coq. La crête de coq, dite aussi cocarde, introduisit dans la langue l'épithète de coquard, synonyme de *dandy*.

Les chapeaux d'hommes étaient de plusieurs formes : pointus, cylindriques, hémisphériques, avec un appendice saillant au sommet; on les faisait en feutre, en poil de chèvre, en bourre de laine; le chapeau de paon, fabriqu avec les plumes de cet oiseau, était un objet de grand luxe; ce qu'on appelait le chapeau de fleurs n'était qu'une couronne de bluets ou de roses qui, au Moyen âge comme dans l'antiquité, devait nécessairement faire partie d'un costume de bal ou de festin. L'usage n'en disparut que sous Philippe de Valois. Les fronteau firent tomber les chapeaux de fleurs ; c'étaient des diadèmes composés d'un galon de soie, d'argent ou d'or brodé de perles et de pierreries.

Les femmes, de leur côté, poussaient fort loin l'élégance un peu lourde et bizarre des chapeaux qui, pour elles, s'appelaient couvre-chefs. Le couvre-chef était composé d'une carcasse de parchemin recouverte d'étoffe pailletée ou de filigrane; il avait un peu la forme d'un mortier de juge. L'usage ne s'en prolongea guère au delà de 1310. Alors vint l'habitude de se coiffer en cheveux, avec des filets de soie accompagnés d'un fronteau, d'un cercle d'orfèvrerie ou d'une gaze qu'on appelait mollequin. Tous ces objets de parure étaient interdits aux veuves ; elles ne paraissaient en public qu'avec une guimpe qui leur enveloppait la tête, le menton et le cou.

La coiffure en cheveux garda sa vogue sous le règne du roi Jean et sous celui de son fils. On variait à l'infini l'arrangement des nattes et les diverses espèces de frisures. Toutefois, la disposition générale resta toujours la même, les cheveux partagés par une raie qui allait du front à la nuque, se rassemblent,en deux parties

égales, sur l'une et l'autre oreille. Parfois des crépines masquaient le point de jonction des fausses nattes ajoutées par les dames, puis on mit des coiffes sur les crépines pour se donner à moins de frais, en les remplissant d'étoupe, l'apparence d'une tête bien garnie, enfin on passa au béret enrubanné, à l'escoffion, que l'on posait sur les coiffes, ce qui fut chansonné, en 1385, par un poète satirique acharné contre les *bourriaux de coton et de laine.*

> Atournez-vous, mesdames, autrement,

dit-il,

> Sans emprunter tant de harribouras
> Et sans quérir cheveulx estrangement,
> Que, maintes fois, rongent souris et rats.

Mais aucune satire n'y fit; les bourrelets en forme de couronne et de cœur ne cédèrent la place qu'aux mitres en hauteur, rapportées de Flandre, qui épouvantèrent la Sorbonne. On criait à la ressemblance avec le diable; pour échapper à cette accusation, les femmes s'affublèrent en outre d'un appendice en forme d'oreilles; tout cela était si haut et si large, qu'il leur fallait se baisser et se tourner quand elles passaient d'une chambre à l'autre.

Sous Charles VI, la haute coiffure conique retenait à son extrémité un voile plus ou moins long, selon la qualité de la dame. Vraiment, on dirait que les modes se ressentent de la folie du roi et de la scandaleuse conduite de la reine. Isabeau de Bavière fit élever toutes les portes du château de Vincennes, par égard pour le hennin, qui existait encore sous Louis XI.

Ce roi redouté ne réussit pas à réfréner l'extravagance des modes de son temps. Il était fidèle, pour sa part, à une barrette très simple qui, plus tard, plantée sur l'oreille des damoiseaux, prit une forme coquette et retroussée; mais autour de lui les hommes se coiffaient presque aussi ridiculement que les femmes, malgré la fougue des prédications dirigées contre eux du haut de la chaire chrétienne. On voit, à la Bibliothèque nationale, une belle tapisserie d'Arras, exécutée au temps de la mode des longs cheveux tombant tout droits dans le dos et sur le front, sans frisure, d'une façon que le peuple appelait *en marchand de salade* parce qu'elle semblait venir des paysans qui se coiffent encore ainsi en Bretagne. Les gens du bel air, sous Louis XI, ressemblaient donc, par la chevelure, à nos bas-Bretons; l'usage de se friser savamment fut emprunté à l'Italie par Charles VIII, sous le règne duquel s'amendèrent aussi les chapeaux pointus qui ressemblaient à des bonnets de magicien; seuls les hommes de loi et les docteurs conservèrent quelque chose de semblable comme marque distinctive de leur état. Peu à peu le simple mortier, s'affaissant encore, finit par n'être plus qu'une toque à laquelle s'appliquaient des médailles, des chaînes d'or et des perles.

Le hennin fut détrôné par Anne de Bretagne, qui apporta de son pays l'usage du petit calot brodé descendant jusqu'au bas des joues sous forme de templettes. Quelquefois il était garni de fourrure. On posait dessus un chaperon de drap ou de velours. La reine, devenue veuve, y ajouta un voile noir aussitôt adopté par les dames qui, n'étant pas en deuil, l'égayaient de franges rouges ou de bijoux. Le voile carré s'attachait sur la coiffe avec des épingles et se retroussait par devant pour dégager le front et les templettes, tandis qu'il tombait droit par derrière et sur les côtés.

Louis XII portait la toque de forme cylindrique très basse, avec un bord retroussé de toute la hauteur de cette forme, en poil long ou frisé; pour tout ornement un médaillon ou une ciselure par devant.

TH. BENTZON.

(La fin au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

NIÉVÈS

PAR CÉCIL STANDISH

—

Ce roman est, sans contredit, l'un des meilleurs de la saison dernière, et le bref avant-propos qui l'accompagne ajoute à ses qualités exquises un reflet de mélancolie. La date de l'apparition très remarquée de *Niévès* dans la *Revue des Deux-Mondes,* où elle produisit un effet de véritable séduction, y est indiquée simplement auprès de celle de la mort de l'auteur enlevé, moins de quatre mois après, par une maladie de poitrine. M. Standish était l'héritier du talent de sa mère, dont le souvenir est gardé avec honneur par la Société des bibliophiles, et qui a attaché son nom à la belle publication des Mémoires du maréchal de Beauvau, dont elle était l'arrière-petite-fille. Par cette mère, éminemment distinguée,

il appartenait à la famille de Noailles où le talent est comme héréditaire.

Ce simple et délicieux récit des amours et du mariage d'une jeune Andalouse de la bourgeoisie avec un torero, cette peinture fidèle de ville, si merveilleusement colorée, montre quel écrivain était M. Cecil Standish, et fait pressentir les succès qui seraient venus le chercher, si la mort ne l'eût pris au lendemain même d'un brillant début dans les lettres (1).

QUAND ON AIME

PAR PIERRE MAEL

—

« Quand on aime, de quelque manière qu'on aime, on est prêt à toutes les extrémités, les grands cœurs aux sacrifices, les grandes énergies à la violence. »

C'est ainsi que le capitaine de vaisseau Yves de Rosnerho a résolûment étouffé le penchant de son cœur pour se consacrer tout entier à la fille qu'il a eue d'un mariage presque aussitôt brisé par la mort; c'est ainsi qu'Adolphe Le Roux va jusqu'à l'infamie pour gagner, par ruse ou par violence, la main récalcitrante de sa jolie parente Lydia.

Mais Dieu, qui juge entre les bons et les mauvais amours, se sert du vieux matelot Kerju pour supprimer un être malfaisant, tandis qu'il inspire à la fille du capitaine l'idée de faire le bonheur de ce père admirable, qui n'a vécu que pour elle, en mettant sa main dans celle de la belle Paule de Porsguern. La scène capitale, celle où Kerju, sous prétexte de s'acquitter de son métier de passeur, laisse filer la barque en dérive sur la Laita jusqu'à l'Océan, à travers la nuit, est des plus saisissantes, et le récit tout entier compte parmi les meilleurs qu'ait écrits ce romancier de la Bretagne et de la mer, Pierre Maël (2).

L'IDÉAL DE GERMAINE

PAR MARIE MONTAL

—

L'idéal de Germaine serait d'épouser un chrétien, et malheureusement l'homme qu'elle aime est bien loin de réaliser ce rêve de son âme pure; mais en luttant contre ses propres sentiments avec une fermeté qui n'exclut pas la tendresse, en pardonnant beaucoup, en priant toujours, en prouvant de toutes les façons à un pécheur, que sans doute les désordres de sa vie mauvaise éloignent seuls de la foi, qu'il existe des anges en ce monde, elle gagne au ciel Raymond de Mirelle.

La morale du livre, c'est qu'il est bon que toute jeune fille ait dans le cœur un idéal, quand ce mot est synonyme d'aspiration vers ce qui est grand et beau d'une beauté qui ne meurt pas.

Les petites personnes qu'on nomme *positives*, d'un ton approbateur qui ferait croire qu'être positive équivaut à être raisonnable, ont un idéal à leur manière : le culte de l'argent, du luxe, du plaisir, des chiffons, un culte qui tue l'amour, cette vision anticipée de l'idéal par excellence, qui ne se réalise qu'en Dieu. Nous savons gré à Mme Marie Montal d'avoir montré cela (1).

ARRIÈRE-SAISON

PAR PAUL GUÉ

—

« De l'expérience si chèrement acquise, il me reste un peu de sagesse et, comme consolation, la joie de faire des heureux. Ce sont là des fleurs d'arrière-saison, mais, hélas, malgré leur charme, elles n'ont pas le parfum des roses de mai. »

Ces mots, que l'auteur place dans la bouche du comte de Lormian, terminent le très joli récit d'un amour d'automne, résolument étouffé par celui qui le ressent.

Il a eu, celui-là, le tort de ne pas savoir prendre la vie telle qu'elle est, de ne pouvoir l'aimer telle que Dieu l'a faite, d'avoir à vingt ans la prudence désenchantée, la misanthropie, le scepticisme d'un vieillard, et d'espérer retrouver, à quarante ans, tout ce qu'il avait dédaigné plus jeune, les roses de mai, par exemple, qu'il laisse cueillir finalement, lui, colonel, au sous-lieutenant Pierre Serval.

Pierre Serval, déjà, lui doit tout; il lui devra encore la main de Denise, une enfant délicieuse, que follement, malgré ses cheveux qui grisonnent, le colonel a été sur le point d'épouser. Grâce au ciel, M. de Lormian voit clair avant qu'il ne soit trop tard, il comprend que l'heure des amours est passée, mais qu'il est toujours temps pour l'abnégation, pour le sacrifice. Il dit à Pierre :

— Elle m'a accepté, mais c'est toi qu'elle eût choisi; prends-la donc.

Et il les cueille ainsi, les fleurs amères et sans parfum de l'arrière-saison, les fleurs bénies du dévouement silencieux (2).

TH. BENTZON.

(1) *Niévès*, par Cecil Standish. 1 vol., 3 fr. 50. Calmann Lévy, 3, rue Auber.

(2) *Quand on aime*, par Pierre Maël. 1 vol., 3 fr. 50. Librairie Firmin-Didot, 56, rue Jacob.

(1) *L'idéal de Germaine*, par Marie Montal. 1 vol. in-16. Librairie Perrin, 35, quai des Grands-Augustins.

(2) *Arrière-saison*, par Paul Gué. 1 vol., 2 fr. 50. — Bibliothèque des mères de famille, librairie Firmin-Didot, 56, rue Jacob.

LA FEUILLERAIE

(SUITE)

XX



ELLY arriva la première dans la salle à manger. Mme Herrison se faisait souvent attendre, et il était près de midi et demi lorsque sa haute silhouette, dessinée par la robe d'intérieur de couleur claire qu'elle portait, s'encadra dans la baie de la porte, au milieu des lourdes tapisseries relevées par des cordelières. Nelly, dont l'instinct d'artiste était facilement éveillé, ne put s'empêcher, malgré ses préoccupations, d'admirer l'harmonie de sa taille et de sa toilette. La longue robe d'un gris doux, ouverte sur des flots de valenciennes, lui seyait à ravir, s'alliait à son teint, et sa majestueuse beauté avait un cadre vraiment pittoresque au milieu des boiseries sombres et des vieilles verdures flamandes de la salle à manger.

— Tous mes regrets d'être encore en retard, chère mademoiselle; je suis incorrigible, mais je suis rentrée hier fort tard... Toujours pas de nouvelles?

Elle s'était assise, après avoir serré la main de Nelly, et elle semblait occupée à choisir parmi les hors-d'œuvre que le domestique lui présentait sur un plateau, mais elle s'arrêta court en entendant la réponse de la jeune fille.

— Pardonnez-moi, madame, j'ai reçu ce matin une lettre d'Hubert de Sommerives.

La voix de Nelly n'était pas altérée, et si une émotion quelconque passa dans le regard de Mme Herrison, celle-ci n'en fit rien paraître, car ses longues paupières s'abaissèrent, et elle prit un peu de caviar avec une parfaite présence d'esprit.

Quand elle se tourna vers la jeune fille, sa physionomie n'exprimait qu'un intérêt banal.

— Ah! vous avez enfin reçu cette lettre, si terriblement en retard!... Et M. de Sommerives allait bien? Naturellement, il devait être sous le coup d'une vive émotion. Ce double deuil, cet incendie, tout cela a été si tragique! Parle-t-il de retour?

— Il a été, en effet, si terriblement bouleversé qu'il ne précise rien et ne parle pas de l'itinéraire de la mission. Il paraissait cependant penser qu'il pourrait s'en séparer, mais il ne me dit ni le mode du retour, ni les stations auxquelles il serait possible de lui adresser des communications.

— Ses intérêts réclament évidemment son retour immédiat... A propos, avez-vous de bonnes nouvelles de la fabrique?

— Je ne sais rien encore; ce n'est qu'au prochain inventaire qu'on pourra constater l'état des affaires.

— Et cela ne vous inquiète pas?

Nelly sourit.

— J'avais fait toutes mes réflexions avant d'agir, ou plutôt, je n'ai pas eu à réfléchir, et je n'ai jamais regretté d'avoir assuré, ne fût-ce que pour quelques mois, l'existence des ouvriers.

— Pour quelques mois, dites-vous? Ne pensez-vous pas que M. de Sommerives continue ce qu'avait fondé son oncle?

Cette fois, les grands yeux clairs et gris s'attachaient sur elle avec une curiosité non dissimulée.

— Je n'en sais rien, répondit Nelly, étouffant un soupir.

— Il paraissait beaucoup aimer la Feuilleraie et attachait un grand prix aux souvenirs de famille qu'elle représente pour lui, reprit Mme Herrison. Et comme, d'autre part, la carrière diplomatique le laisse assez indifférent, à en juger par l'empressement qu'il a mis à demander un congé, je supposais qu'il donnerait volontiers sa démission et s'établirait dans son vieux château.

Nelly sentit qu'elle rougissait, mais elle répondit très tranquillement :

— La Feuilleraie a été très amoindrie en tant que propriété de rapport. Je crois que, pour y vivre, il faudrait y joindre une fortune personnelle, ou chercher dans l'industrie des ressources supplémentaires.

— Et M. de Sommerives n'est pas riche, je crois... Son père a laissé peu de chose?

Cette fois, Nelly devint cramoisie. Quoi! était-il possible que Mme Herrison eût épousé son riche et vieux mari parce qu'Hubert n'avait pas de fortune, et qu'elle feignît aujourd'hui cette ignorance de ses affaires?

La jeune femme, elle, restait parfaitement maîtresse de sa physionomie. Elle jouait, tout en écoutant, avec le petit terrier anglais qui se roulait sur le bord de sa robe.

— Non, Hubert n'a pas de fortune, ou du moins ce qu'il possède ne peut passer pour tel, dit un peu sèchement Nelly, voyant qu'on attendait sa réponse.

Mme Herrison sembla juger que le sujet était épuisé et changea de conversation. Jamais il n'y avait rien de spontané dans ses paroles; elle était correcte, polie, s'intéressait même visiblement à l'entretien de Nelly, la consultait sur les expositions de peinture qui s'étaient succédé tout le mois de mai et qui continuaient à réunir les flâneurs dans les clubs et les salles à la mode. Mais l'intimité semblait impossible entre elles, et la jeune fille en eut ce jour-là plus que jamais l'intuition.

Deux mois se passèrent encore. Mme Herrison continuait sa vie mondaine, dont le cercle s'étendait, d'ailleurs. Elle fit une fugue en Suisse, alla passer trois jours à Bruxelles; mais, bien qu'elle eût parlé de prendre des eaux « quelconques », ses absences de Paris n'étaient jamais longues, et un jour que Nelly, à la recherche de quelque objet, avait dû déplacer des journaux et des lettres sur le bureau de la jeune femme, elle eut la stupéfaction d'y trouver un petit indicateur des paquebots, et put se rendre compte que cet indicateur était consulté quant à la date de ses courts voyages.

— Elle subordonne ses arrangements au désir de le voir dès son arrivée, pensa Nelly; elle l'aime... Belle et intelligente comme elle l'est, si elle veut bien montrer un coin de ce cœur qu'elle s'efforce d'étouffer ou tout au moins de cacher, comment ne vaincrait-elle pas les préventions d'Hubert, en admettant qu'il lui en restât?

Elle avait espéré que Mme Herrison irait de bonne heure à Granlieu. Son désir de revoir la Feuilleraie commençait à devenir si vif, qu'elle en ressentait une véritable souffrance. Puis, elle eût voulu constater par elle-même l'état de la fabrique. Les commandes avaient repris, mais l'outillage provisoire était insuffisant, et peut-être quelques améliorations pouvaient-elles y être apportées en attendant le retour du maître.

Enfin, Nelly avait toujours vécu à la campagne, et le séjour de Paris, malgré le voisinage immédiat du parc Monceau, commençait à lui paraître extrêmement pénible. Elle sentait sa force nerveuse se détendre (l'attente anxieuse d'Hubert en était peut-être un peu la cause) : l'anémie la gagnait, et elle se décida à demander à Mme Herrison l'autorisation de passer quelques jours à Givray, où ses intérêts mêmes la réclamaient.

La jeune femme ne répondit pas immédiatement, et Nelly pensa qu'elle faisait un calcul mental.

— Mais vous êtes tout à fait libre, chère mademoiselle, dit-elle enfin. Vous me manquerez beaucoup, c'est vous dire que je serai heureuse si vous me revenez vite... Je vais passer quinze jours à Deauville, d'où je pourrai revenir aisément à Paris si j'y ai affaire et, à mon retour, je vous rejoindrai à Granlieu, ou bien vous me retrouverez ici pour m'accompagner à Evian...

— Je vous remercie, madame... Vous n'avez pas besoin de moi pour quoi que ce soit de particulier? Je n'ai rien à faire avant mon départ?

— Mais non, partez demain si vous voulez... Et donnez-moi de vos nouvelles, ajouta-t-elle d'un ton aimable.

Comme Nelly sortait, elle se ravisa.

— Naturellement, dit-elle, M. de Sommerives viendra tout d'abord à Paris? Ne craignez-vous pas de manquer son arrivée? Il me semble qu'il doit venir tout d'abord donner au ministère des nouvelles de la mission qu'il précède?

Nelly secoua la tête.

— J'ignore absolument les projets d'Hubert, dit-elle; lui-même ne sait pas où je suis.

— Et vous ne lui écrirez pas à l'arrivée?

— Je ne saurais où le trouver.

Mme Herrison lui adressa un petit geste d'adieu et, restée seule, consulta le petit annuaire des paquebots, à demi dissimulé sous un ouvrage de tapisserie. Dans huit jours, un packet anglais était attendu à Liverpool. Mais peut-être Hubert prendrait-il le courrier français.

Elle réfléchit un instant et, attirant à elle son pupitre, rédigea deux notes, l'une en anglais, l'autre en français, ainsi conçues :

« Monsieur, je vous adresse ci-joint un chèque sur la Banque, vous priant de faire connaître à H. G., bureau restant du télégraphe, l'arrivée de M. de Sommerives, attendu par l'un des prochains paquebots d'Australie, et la ville vers laquelle il se dirige. »

Elle prit les deux chèques dans son carnet, les glissa sous l'enveloppe à l'adresse d'agences dont elle copia le nom dans l'Indicateur; puis, dans un autre casier du pupitre, chercha un feuillet timbré à son chiffre, et y traça ces mots :

« Monsieur,

« Si je ne vous ai pas exprimé ma profonde sympathie pour le très vif chagrin que vous avez ressenti, c'est que j'ignorais absolument où vous faire parvenir ma lettre. D'après ce que m'a appris Mlle Nelly Dayre, votre arrivée est proche, et je crois devoir vous faire savoir que cette jeune fille, dont la situation si digne d'intérêt a dû souvent vous préoccuper, est près de moi depuis le malheur qui l'a frappée. Je suis heureuse qu'elle ait bien voulu accepter mon hospitalité, et je le suis encore si je vous ôte un souci. Votre arrivée a des côtés si douloureux!

« Si, dans l'isolement vraiment pénible que crée autour de vous la disparition de vos chers vieux parents, vous voulez bien considérer ma maison comme celle d'une ancienne et sincère amie, je serai toujours prête à vous accueillir cordialement.

« Recevez, etc. »

Cette fois, l'enveloppe porta comme suscription :

Monsieur Hubert de Sommerives,
Ministère des Affaires étrangères.

Elle ne confia aucune de ces missives à un domestique. Lorsqu'elle sortit, une heure plus tard, elle fit arrêter sa voiture devant un bureau de poste, et jeta elle-même dans la boîte les deux lettres destinées aux agences. Puis, elle se fit conduire au ministère des Affaires étrangères, et entra dans la loge du concierge.

Celui-ci la suivit un instant après jusqu'à sa voiture, multipliant les saluts et les affirmations. Il était aisé de deviner qu'il avait de bonnes raisons pour ne pas oublier sa recommandation.

XXI

Comment décrire les impressions de Nelly lorsque, se sentant libre, seule, vraiment loin de toute contrainte, elle se trouva de nouveau dans le pays où s'étaient écoulées les plus heureuses années de sa jeunesse ?

La joie de contempler des horizons familiers, des sites riants et doux, le bonheur d'entendre son nom prononcé avec une réelle affection, et de voir tous les visages sourire à son approche, tout cela, il est vrai, fut assombri par l'absence de ceux qu'elle avait tant aimés, et qui avaient été la meilleure part de son bonheur passé. Mais sentait-elle après tout aussi péniblement cette absence au milieu du cadre où elle les avait connus, près de ces braves gens qui les avaient aimés, dans ce pays où leur souvenir animait pour ainsi dire toutes choses, et où elle-même s'élevait plus aisément vers le monde où ils l'avaient précédée ?

Partout où elle allait, leur image s'offrait à elle, et elle fondait en larmes dès qu'une voix reconnaissante lui murmurait leur nom; mais ces larmes mêmes n'étaient pas sans douceur, elle en souffrait mille fois moins que dans cette grande ville, entourée d'indifférents, où ses regrets lui paraissaient plus amers, son isolement plus pénible, et où elle éprouvait un chagrin tout spécial, bien qu'il pût paraître étrange, à sentir que nul n'avait connu les chers êtres qu'elle pleurait.

Tout le monde lui fit fête, depuis les deux vieux domestiques demeurés à la Feuilleraie, jusqu'au dernier des ouvriers de la fabrique Les sœurs lui avaient offert l'hospitalité, et elle aidait avec joie sœur Hilaire à faire sa classe, et sœur Jeanne à visiter ses malades. Elle errait par les chemins, se grisant d'air pur et de silence, elle entrait dans toutes les chaumières, faisait connaissance avec tous les bébés nés depuis son départ, tressait des couronnes de bluets pour les petites tombes du cimetière. Elle s'asseyait souvent dans le parloir de la Feuilleraie... Hélas ! là, tout était changé. Le géranium grimpant était mort; sur la table, il n'y avait plus les brochures de son oncle, les tricots de Mlle Sylvie, ni les grosses gerbes de fleurs que M. de Sommerives aimait tant à voir... C'était moins triste de se promener lentement à l'ombre de l'antique charmille. Le feuillage toujours jeune tamisait les rayons du brillant soleil; Jacques, fidèle à ses anciennes habitudes, avait semé au pied de chaque tronc des volubilis qui, maintenant comme autrefois, enlaçaient l'écorce rugueuse de leurs fleurs au calice de pourpre ou d'azur... Et à travers les arbres, la rivière coulait toujours, piquée de paillettes d'or, si calme, si claire, en cette saison, baignant tour à tour les prairies, les bouquets de saules, les roseaux aux panaches tremblants...

Et la fabrique ! Là, le spectacle était navrant; d'une part les murs noircis et les toits effondrés, de l'autre les hangars tout neufs et déjà délabrés, un mélange de ruines, de provisoire, d'incertain, comme une grande angoisse exprimée matériellement par cet ensemble de pierres calcinées et de planches sordides. C'était aussi l'angoisse qui serrait le cœur de Nelly. Chaque fois que la masse noircie où la fumée des fours lui apparaissait de loin, le douloureux problème se représentait à elle :

— Que deviendront-ils tous ?

Et quand *tous*, ouvriers, femmes, enfants, même, lui demandaient avec anxiété :

— Pas de nouvelles, mademoiselle Nelly ? Vous ne savez pas si le nouveau maître fera rebâtir la fabrique ?

Que pouvait-elle dire, sinon des paroles d'espérance qui ne sortaient qu'avec effort de ses lèvres ?

Et cependant, elle s'en convainquait chaque jour, l'incendie n'avait pas entravé d'une manière sérieuse le progrès qui s'était fait sentir immédiatement auparavant. Mais, malgré les sommes dues par la compagnie d'assurances, il y avait de réelles dépenses à faire, des avances à risquer, et si Hubert mettait la fabrique en vente, il serait peut-être difficile de trouver un acquéreur. D'autre part, le contremaître menait bien l'entreprise; mais il se faisait vieux, l'heure du repos viendrait sans tarder pour lui, et, d'ailleurs, il manquait d'ini-

tiative, et eût été incapable de donner une impulsion nouvelle et sérieuse aux affaires.

Parfois, Nelly se laissait aller à un doux rêve : les préjugés d'Hubert étaient vaincus, il comprenait qu'il y avait là pour lui une part d'influence à conquérir et à employer noblement; il sentait aussi que fournir du travail à tout un petit peuple, et avec le travail l'exemple salutaire et les conseils féconds que donne un maître chrétien, il sentait que c'était vraiment là une œuvre digne de lui, une œuvre à laquelle on pût sacrifier une antipathie sans fondement, des idées démodées... Ah! si elle devait disparaître de sa vie, si elle devait toujours être seule et sans affections en ce monde, quelle joie dans son existence déshéritée de penser que le pain de l'âme et du corps serait donné à ces pauvres gens qu'elle aimait, et auxquels elle eût voulu consacrer sa vie!... Mais, elle le craignait, ce n'était là qu'un rêve, et elle se remettait à attendre avec anxiété l'arrivée de celui qui tenait dans sa main le sort de tous ces petits.

Pendant qu'elle attendait ainsi, un télégramme adressé par l'agence de Saint-Nazaire parvint à H. G., bureau restant.

Il contenait ces mots :

« Arrivé aujourd'hui. Prend demain matin « ligne Tours. »

H. G., qui se rendait quotidiennement au bureau du télégraphe, lut la dépêche, rentra immédiatement, et ordonna à sa femme de chambre de faire, pour le soir, une malle contenant les objets les plus indispensables.

— Je pars pour Granlieu, ajouta-t-elle. Vous m'accompagnerez, et vous laisserez à Sophie les instructions nécessaires pour compléter les arrangements et nous rejoindre avec les domestiques au premier avertissement.

— Madame part définitivement pour la campagne? demanda la femme de chambre surprise. Les toilettes de Madame ne sont pas rendues, puis Madame avait dit...

— J'ai une affaire urgente à Granlieu, je pars ce soir, et je déciderai là-bas si je m'y installe ou non... Epargnez-moi ces sots détails de toilette, on m'expédiera ce dont j'aurai besoin... Maintenant, que James aille au télégraphe pour envoyer... Donnez-moi un peu de papier...

Elle écrivit rapidement le nom de Nelly, rédigea une dépêche, la priant d'aller aussitôt à Granlieu, de s'y installer, et d'envoyer la voiture à la gare, au train d'onze heures quarante. Cela fait, elle surveilla les préparatifs de départ, et, à huit heures, elle montait en wagon avec sa femme de chambre.

Il demeurait à Granlieu un personnel domestique suffisant pour tenir le château en état, et Nelly, habituée aux caprices de Mme Herrison, avait, ces temps derniers, pris soin que tout fût prêt pour la recevoir si l'idée d'y venir lui prenait subitement. Elle ne fut donc pas trop surprise en recevant le télégramme qui la priait de s'installer au château, mais regretta seulement que le temps de repos et de liberté dont elle jouissait se trouvât ainsi abrégé.

Elle employa sa soirée à arranger aussi bien que possible l'appartement, y plaça des fleurs, et, à l'heure prescrite, fit partir l'omnibus pour la gare.

Mme Herrison sembla très aise de voir Nelly, fit honneur au petit souper qu'elle avait eu l'idée d'improviser, et, au moment de se retirer pour prendre quelques heures de repos, lui adressa d'un ton dégagé la question que la jeune fille avait entendue si souvent ces temps derniers :

— Pas de nouvelles de M. de Sommerives?

— Non, aucune nouvelle.

Peut-être Nelly aurait-elle dormi tard, ce matin-là, si un coup violent n'avait été frappé à sa porte.

— C'est moi, mademoiselle Nelly, Annette, de la Feuilleraie... Je viens vous demander vos ordres; M. Hubert arrive tantôt.

Le cœur de Nelly se mit à battre. Tous ses souvenirs, tous ses regrets semblaient renaître à la fois; mais elle essaya de dominer cette impression et, prenant un peignoir, elle courut ouvrir à Annette.

Celle-ci semblait lasse de la route et s'essuyait le front avec agitation.

— D'abord, vous allez prendre quelque chose, ma bonne Annette, dit la jeune fille la conduisant à un siège, puis se hâtant de sonner.

Elle pria la fille de service qui vint à son coup de sonnette d'apporter deux tasses de café, et, s'asseyant près de la vieille femme, elle se sentit assez maîtresse d'elle-même pour l'interroger.

— Comment avez-vous appris cette nouvelle, Annette? Est-ce une lettre? M. Hubert est-il en France depuis quelques jours?

— Je ne sais rien, mademoiselle; c'est M. le curé qui a reçu cette dépêche à l'église, pendant qu'il confessait, et qui me l'a fait porter tout de suite.

Nelly déplia le papier bleu. Il contenait ces mot, datés de Saint-Nazaire :

« Serai à la Feuilleraie aujourd'hui, train quatre heures. Prière avertir et envoyer voiture. Mille excuses et respects. »

Nelly replia le télégramme et le rendit à Annette.

— Eh! bien, dit-elle avec bonté, en quoi avez-vous besoin de mon aide et de mes conseils?

— Mais il faut un dîner, mademoiselle! Aujourd'hui jeudi, pas moyen d'avoir de la viande de boucherie, je n'ai qu'à tuer un poulet.

— Eh! bien, on peut dîner d'un poulet, auquel vous ajouterez un plat de légumes, une des crèmes qu'il aimait bien, et des fruits.

— Et pour choisir du linge, et pour arranger la chambre, et pour mettre des fleurs, comme du temps de...

Sa gorge se serra et elle essuya vivement une larme.

— Vous n'avez pas besoin de moi pour cela, Annette, et il n'est pas possible que j'aille recevoir M. de Sommerives chez lui.

Annette la regarda et soupira.

— Mais quand vous ne viendriez qu'un peu ce matin, mademoiselle Nelly! Je sais bien que vous ne pouvez plus être au château, et cela me fait assez de chagrin, allez! Mais si le jeune monsieur, qui ne sera pas gai en arrivant, car il aimait bien mes maîtres, voyait que quelqu'un s'est occupé de lui, ça lui relèverait le cœur, voyez-vous!

— Il me semble que c'est inutile, et de plus impossible, ma bonne Annette... Voyons, je vous ai donné le menu de votre dîner; je sais que tout est en ordre, et Jacques fera un bouquet... Mme Herrison est arrivée cette nuit, et elle aura évidemment besoin de moi.

— J'ai toujours besoin de vous... Mais suis-je donc en concurrence avec Annette, dit Mme Herrison, qui, entrant à ce moment dans la chambre, dont la porte était restée ouverte, avait entendu les dernières paroles de Nelly.

— Annette vient m'annoncer l'arrivée de M. de Sommerives, et elle s'imaginait que moi seule pouvais préparer la Feuilleraie, répondit la jeune fille.

Pendant qu'elle parlait, l'idée lui vint soudainement qu'entre l'arrivée innattendue de Mme Herrison et celle d'Hubert, il y avait une coïncidence au moins singulière. Mais le visage de la jeune femme exprima une surprise qui dissipa ses soupçons.

— Quoi! si vite! Je pensais qu'il aurait écrit au moins d'un relâche... Et je croyais que les packets de Liverpool arrivaient à une autre date.

— Il est arrivé à Saint-Nazaire, dit Nelly, et a télégraphié au curé, pour demander une voiture.

— Voulez-vous que j'envoie l'omnibus? dit Mme Herrison, s'adressant à Annette d'un air d'obligeance.

La vieille femme se rengorgea.

— Merci bien, madame, mais Monsieur a une voiture et des chevaux à la Feuilleraie...

— Et pensez-vous qu'il lui serait agréable de dîner chez moi? Ce retour est pénible... Et ici, il trouverait Mlle Dayre.

Annette hésita et se tourna vers Nelly.

— Que pensez-vous, mademoiselle?

Vraiment, Nelly ne savait que répondre.

— Il faut lui transmettre l'invitation de Mme Herrison, dit-elle, et, pour le cas où il serait fatigué ou souffrant, tenir prêts une tasse de bouillon et une aile de poulet...

— Et... Madame a vraiment besoin de mademoiselle? demande Annette, qui tenait à son idée.

Mme Herrison se mit à rire.

— Je crains bien que les hommes ne soupçonnent jamais la peine qu'on prend pour leur confort, dit-elle. Mais si cela vous fait plaisir, je ne vois aucun inconvénient à ce que Mlle Dayre aille diriger vos préparatifs... Nous n'avons guère de monde ici, mais, voyons... vous pourriez bien conduire le vieux poney gris, n'est-ce pas, Nelly? Il est très doux, vous savez, et on l'attellerait à la charrette anglaise.

— Je vous remercie beaucoup, et cela m'amusera certainement de conduire le poney... Si vous n'avez vraiment pas besoin de moi, puis-je y aller tout de suite, de manière à ramener Annette, qui est venue à pied?

— Certainement... Je vais dire d'atteler.

— Je serai ici à deux heures... Mille remerciements...

— Moi je ne sortirai pas, et j'enverrai quelqu'un à la gare pour porter mon invitation à M. de Sommerives, ce sera plus correct.

Elle fit un signe de tête à Annette, dont le visage s'était assombri, et ayant adressé à Nelly un petit sourire, elle quitta la chambre.

— Prenez vite votre café pendant que je m'habille, dit Nelly, se dirigeant vers son cabinet de toilette.

Mais lorsqu'elle revint, le nuage obscurcissait toujours le front de la vieille femme.

— Qu'y a-t-il donc, Annette? demanda Nelly, tout en cherchant ses gants. Seriez-vous fâchée que M. Hubert vînt dîner ici? A vrai dire, j'aurais mieux aimé le revoir ailleurs, nous avons tant de douloureux souvenirs qui ne peuvent être évoqués devant une étrangère! Mais songez qu'il se trouvera moins seul.

— Ce n'est pas cela, mademoiselle... Mais... ça m'a fait quelque chose de vous voir demander à cette femme-là la permission de venir... Oh! mademoiselle Nelly!... Vous qui étiez maîtresse chez nous! ajouta-t-elle, fondant en larmes.

Nelly pâlit légèrement, et prenant la main d'Annette :

— Je suis très libre ici, dit-elle doucement. C'est plutôt pour être aimable et polie que je demande à Mme Herrison si elle n'a pas besoin de moi... Vous savez combien elle a été délicate, Annette. J'avais placé ma petite fortune à la fabrique, je me trouvais vraiment sans ressources, et... vous me connaissez assez, Annette, pour savoir que je n'aurais pas accepté l'argent qu'elle m'offrait sans le gagner

d'une manière quelconque. J'écris ses lettres, j'organise ses dîners, j'arrange ses fleurs, je m'occupe même de ses comptes; tout cela, une fille très aimée le fait chez un père, je le faisais à la Feuilleraie; comprenez-vous? Et comprenez-vous aussi que je me dois à moi-même, ne fût-ce que par dignité, de me tenir à sa disposition et de ne disposer de mon temps que lorsqu'il ne peut lui être utile?

Le visage ridé d'Annette s'était peu à peu rasséréné.

— Si c'est comme ça... Alors, vous êtes libre tout de même?

— Très libre, Annette, j'arrange mes occupations à ma guise.

— Et elle vous traite toujours comme... comme la nièce de votre oncle, enfin?

— Absolument comme si j'étais une amie en visite chez elle, une amie qui serait très active, qui détesterait ne rien faire, et à qui on laisserait la liberté de s'occuper de toutes choses.

— A la bonne heure, mademoiselle! Ça me tourmentait depuis longtemps, et je me demandais toujours ce que je répondrais à M. Hubert s'il m'interrogeait à votre sujet.

— Mme Herrison est très bonne, répondit vivement Nelly.

Elle avait parlé avec chaleur et sincérité; tout ce qu'elle avait dit à Annette était rigoureusement exact, et tout le temps qu'elle parlait, elle avait cependant éprouvé un sentiment pénible, une sorte de gêne, peut-être la conscience qu'elle n'appréciait pas assez la conduite de Mme Herrison à son égard, et qu'elle manquait de reconnaissance. Cela, c'était vraiment douloureux pour une âme comme la sienne. Elle était obligée de le reconnaître : alors qu'elle était prête à fondre en larmes à la moindre attention d'un enfant ou d'une femme du peuple, alors qu'un sourire ou un : « bonjour, mademoiselle Nelly, » prononcé avec une inflexion joyeuse, remuait son cœur, elle ne se sentait nullement inclinée vers Mme Herrison, et c'était par raisonnement, non par élan, qu'elle arrivait à former en elle-même une gratitude forcée.

XXII.

La charrette anglaise volait sur le chemin. Le vieux poney, qui avait pris peu d'exercice les jours précédents, était plein d'ardeur, et Nelly jouissait du plaisir de conduire sur cette belle route unie, au milieu des sites qu'elle aimait. Même elle s'étonnait de cette impression de bien-être et d'amusement, existant parallèlement avec cette autre impression d'angoisse qu'elle ressentait, ou plutôt qu'elle prévoyait à la pensée de revoir Hubert dans des conditions si changées. Par un phénomène qui semble étrange, mais que chacun a pu constater à un moment donné, la préoccupation qu'elle éprouvait lui laissait toute sa liberté d'esprit; non seulement aucun des détails du chemin ne lui échappait, mais encore elle écoutait toutes les histoires d'Annette, et essayait de calmer ses craintes.

L'aspect extérieur de la Feuilleraie était le même, et à l'intérieur, les deux vieux domestiques faisaient régner un ordre rigoureux. Toutefois, Nelly n'y pouvait pénétrer sans souffrance : le silence de la maison jadis si animée, les chambres vides, les meubles fermés des scellés qui rappelaient le passage de la mort, tout cela l'impressionnait douloureusement.

Ce n'était pas cependant le moment de s'abandonner à la tristesse. Elle suivit complaisamment Annette partout où celle-ci voulut la conduire, choisit la nappe et les serviettes dans la petite quantité de linge qui avait été laissée aux domestiques, puis, sur la prière de la vieille femme, cueillit des fleurs pour ôter au parloir son aspect froid et triste.

Il y avait à peu près un an qu'on avait attendu Hubert à la Feuilleraie, qu'on lui avait arrangé cette même chambre, qu'on avait pris des fleurs à son intention... Nelly se rappelait la gerbe de pois roses que Mlle Sylvie avait qualifiés de mauvaises herbes, et que le jeune homme avait admirés d'un œil d'artiste... Il en croissait toujours au pied des derniers tilleuls de l'allée, mais en dehors, prenant lumière et chaleur sur le potager ensoleillé. Elle en cueillit encore pensant qu'Hubert aimerait ce souvenir du passé, et elle les disposa dans une potiche ventrue avec ce goût inné qui faisait une chose d'art de tout ce que touchaient ses mains adroites. Et dans sa chambre, sur sa table à écrire, elle arrangea un petit bouquet de verveine blanche et d'héliotrope, afin qu'il ne se sentît pas trop seul dans cette maison de famille où il n'y avait plus que les ombres des morts, et qu'il fût accueilli par un souvenir amical.

Il était près de deux heures, tous les préparatifs étaient terminés; elle avait déjeuné de pain et de lait caillé sur un coin de la table de la cuisine, ne pouvant se résoudre à prendre ce repas toute seule dans le parloir. L'heure était venue de partir... L'an dernier, elle recevait Hubert dans cette maison qu'elle sentait être la sienne; maintenant elle la quittait pour retrouver le toit étranger qui était devenu son abri temporaire... Oui, temporaire... Dans quelques semaines, elle chercherait probablement une autre demeure. Mais elle avait résolu de n'y pas songer à l'avance, de vivre au jour le jour, et surtout en dehors d'elle. S'il y avait,

tout au fond de son être, une Nelly inquiète de l'avenir, déçue dans quelque sentiment mystérieux, elle ne voulait pas même le savoir : est-ce qu'on n'étouffe pas n'importe quelle idée en ne lui donnant ni air ni aliment? Oui, elle vivrait en dehors d'elle; ce n'est pas bien difficile quand on en a pris l'habitude, et surtout elle ne s'attendrirait pas sur son sort. Eh! quand Dieu laisse le nécessaire pour la vie matérielle, et qu'il s'offre lui-même à relever et à consoler l'âme, que peut-on désirer?

Il y avait dans le parloir deux portraits de M. de Sommerives et de sa sœur à vingt ans. C'était assez médiocre comme peinture, assez ridicule comme modes; mais Nelly, à force de les étudier en face des originaux, s'était accoutumée à y retrouver la ressemblance du frère et de la sœur devenus vieux. Le regard ne change pas, d'ailleurs, chez certaines personnes, et elle contempla avec attendrissement les yeux bleus, plus vifs chez l'oncle Aymard, plus sereins chez Sylvie, qu'elle reconnaissait toujours, malgré la différence que des joues pleines et fraîches, des cheveux blonds et une bouche souriante mettent dans une physionomie. Elle cueillit à la porte quelques-unes des roses grimpantes qui avaient crû, pareilles à celles de l'an passé, et les ayant attachées aux deux portraits, elle monta enfin, non sans regrets, dans la charrette que Jacques avait amenée au bas du perron.

— C'est tout de même triste de voir Mlle Nelly s'en aller comme une étrangère, murmura Annette, passant la main sur ses yeux.

Nelly l'entendit et sourit : un sourire tremblant qui s'effaça vite de ses yeux.

Etrangère, elle l'était maintenant partout... Mais l'est-on vraiment quand on se remet entre les bras du Père céleste? Elle prit un chemin de traverse tout bordé de ronces fleuries et d'églantiers. Les fleurs semblaient s'incliner sur sa route; de temps en temps, un oiseau s'envolait d'un buisson, et à travers les arbres qui se rejoignaient par instants en berceau au-dessus de sa tête, le soleil traçait sur le chemin des arabesques d'or, capricieuses et mouvantes. Elle eut l'idée que la bonté de Dieu avait placé là toutes ces choses gracieuses pour réjouir son âme et lui rappeler son nom... Une larme mouilla ses yeux, mais cette larme était douce.

Elle trouva Mme Herrison installée dans la bibliothèque. C'était une salle vaste et fraîche, ouvrant sur une terrasse par des porte-fenêtres, et tapissée à mi-hauteur de rayons chargés de livres. Ces rayons étaient surmontés de tableaux s'enlevant sur une tenture d'un rouge chaud, et laissaient entre eux des intervalles, comblés par des bustes en terre cuite, des jardinières pleines de fleurs, tandis qu'entre les fenêtres, des statues de marbre blanc se dressaient sur des piédestaux drapés d'étoffes anciennes. A l'une des extrémités de la pièce il y avait un petit orgue. Çà et là étaient disséminés des tables à écrire, des étagères, des sièges de toutes formes, et enfin, dans les larges baies des fenêtres s'encadrait une vue ravissante : le parc bien dessiné, descendant en pente douce vers la rivière, et au-delà des eaux brillantes un horizon gracieux et riche à la fois, qui semblait reposer le regard et donner à l'esprit lui-même une impression de sérénité.

Mme Herrison était très simplement vêtue : un costume de satinette à dessins anciens, qui avait coûté plus cher que telle robe de soie, et qui avait un cachet délicieux de négligé. Elle avait attiré à elle un grand panier rempli de laines emmêlées, et elle travaillait à une tapisserie, l'air parfaitement absorbé par le dessin qu'elle reproduisait.

Elle leva les yeux vers Nelly, — ces yeux impénétrables dont la couleur grise et les cils noirs laissaient passer seulement les impressions qu'elle voulait bien montrer aux autres.

— Cette vieille servante est-elle plus calme? Avez-vous vérifié ses préparatifs et assuré le confort de M. de Sommerives?

— Tout est prêt, et Annette est calmée, sauf l'émotion que lui cause l'arrivée d'un nouveau maître après ce qui s'est passé.

— Sans doute, dit Mme Herrison d'un air distrait. A propos, les pauvres ont commencé à affluer ici... Voulez-vous, pendant que j'y pense, faire des bons pour le boulanger et le boucher? J'aimerais aussi à voir quelques fleurs dans ces jardinières, les pots de géranium qu'y a placés le jardinier sont absurdement choisis... Cela ne vous fatiguera pas? ajouta-t-elle poliment.

— Oh! comment serais-je fatiguée? La promenade en voiture a été charmante, et le poney s'est très bien comporté... Vous savez d'ailleurs combien j'aime à arranger les fleurs...

Elle sortit, prit un chapeau à Mme Herrison, demeuré dans le vestibule depuis l'année précédente, et, ayant enfilé de grands gants de peau épaisse, commença sa moisson. Mme Herrison la voyait passer de temps à autre et s'absorbait à la contempler.

— Non, elle n'est pas jolie, mais elle a du charme, murmura-t-elle, sans s'apercevoir qu'elle formulait sa pensée.

C'était vrai, cette taille souple et gracieuse, ce teint plus délicat qu'éclatant, ces traits un peu effacés, mais agréables, ce regard surtout, à la fois doux et ferme, si pur, si vrai, si confiant, et cependant indiquant tant de force, d'énergie et de patience, tout cela pouvait ne pas

frapper à première vue, mais attirait irrésistiblement et pour jamais la sympathie.

Maintenant qu'elle était seule, Mme Herrison ne se contraignait plus, et laissait un instant de côté le masque impassible qui déguisait si bien ses impressions. Une anxiété pénible contractait ses traits, des ombres et des lueurs passaient tour à tour dans son regard, vaguement attaché devant elle. Elle allait jouer le grand enjeu de sa vie, elle le savait, et elle n'était pas sûre du succès...

Le passé se représentait à elle en images successives et rapides, — le roman de sa jeunesse, très doux et très sincère jusqu'au jour où l'éternelle tentation était venue s'offrir à elle. L'Ecriture, parlant du juste, dit cette parole profonde : « Il a été éprouvé par l'or et trouvé parfait. » La richesse est encore la pierre de touche des caractères; Dieu permet encore qu'elle serve d'épreuve suprême, et aujourd'hui comme autrefois, celui qui sait se montrer plus grand qu'elle est « trouvé parfait ». Que de vies morales sombrent sur cet écueil ! Que d'épaves sur cette mer de la fortune ! Car enfin, pour y flotter, il faut trop souvent se débarrasser de tout son lest : principes, probité, loyauté, honneur. Laure Herrison, elle aussi, avait succombé, et le prix dont elle avait payé ses millions, c'était sa dignité de jeune fille, c'était son cœur lui-même, et c'était encore son bonheur.

Elle avait mené une vie d'enivrement, de vanité, d'orgueil satisfait. Tous ses goûts avaient été comblés, elle avait cédé à toutes ses fantaisies, elle s'était vue enviée, elle avait dépassé toutes ses rivales, tenu partout le premier rang. Mais au fond de tout cela, il y avait une amertume dont elle ne pouvait s'empêcher de goûter l'âcre saveur, une blessure dont rien n'endormait complétement les élancements; elle se sentait plus haute que ce devant quoi elle avait fléchi, et elle éprouvait ce cruel mépris d'elle-même qui est la torture des âmes nativement nobles et délicates.

Car enfin, sous quelque nom qu'elle cherchât à déguiser ce qu'elle avait fait, elle s'était vendue, et elle en avait la conscience amère. Alors qu'elle avait engagé son cœur et à peu près sa parole à Hubert de Sommerives, elle avait placé en regard la vie de luxe qui s'offrait à elle et l'existence modeste qui tout à coup lui inspirait de l'effroi, et elle s'était unie à un homme qu'elle ne pouvait ni aimer ni à peine estimer, car il ne possédait guère d'autres qualités qu'une vulgaire probité commerciale; n'est-ce pas là, en effet, se vendre pour un peu d'or?

Maintenant, le passé semblait revenir dans ce cycle mystérieux qui, pourtant, ne ramène guère deux fois les mêmes événements et les circonstances identiques. Elle retrouvait libre l'homme qu'elle avait aimé jadis, elle pouvait l'aimer de nouveau, et sentait que près de lui elle mènerait une existence plus noble, plus élevée, et réunirait ces deux jouissances qui, par une loi mystérieuse de compensation, ne vont pas toujours ensemble : le bonheur intime et la fortune. Mais Hubert lui pardonnerait-il jamais, et sentirait-il jamais, lui, l'amour ancien renaître de ses cendres?

Elle cherchait avidement dans le passé ce qui pouvait lui donner quelque espoir. D'abord, il lui avait témoigné une rancune que, malgré sa politesse rigoureuse, il ne cherchait pas même à dissimuler. Puis, il avait paru oublier les choses amères, il était venu souvent chez elle, et avait repris par instants le ton d'intimité d'autrefois. Etait-il possible qu'il restât insensible à son esprit, à sa beauté, aux avances qu'elle lui faisait? Si un sentiment de dignité, inspiré par la différence des fortunes, l'avait seul éloigné, c'était à elle qu'il appartenait de parler la première, et elle saurait en saisir l'occasion... Mais était-ce seulement *cela*? Ce cœur qu'elle avait jadis délaissé ne se serait-il pas avisé de se tourner ailleurs? L'homme qui, jadis, avait été épris de tout ce qu'elle avait de brillant, n'avait-il pas pu, dans sa maturité, être attiré par un charme plus doux et plus voilé? Cette jeune fille qui s'effaçait souvent, qui cachait instinctivement les trésors de son cœur et de son esprit, n'avait-il pas appris à l'aimer pendant que, vivant sous le même toit, il avait pu la voir chaque jour dans sa véritable sphère, dans le cadre qui faisait ressortir le plus infailliblement toutes ses douces vertus et sa grâce irrésistible?

Mme Herrison était trop intelligente pour n'avoir pas deviné tout ce que pouvait être Nelly. Tout d'abord, par un de ces calculs presque instinctifs chez certaines femmes, elle l'avait attirée pour se faire valoir par le contraste; mais elle n'avait pas tardé à comprendre que si, entre elles, toute comparaison était impossible, c'était une autre puissance, un autre charme qui, dans un ordre différent, pouvait rivaliser avec elle, et peut-être l'emporter.

On se demandera alors comment, dans de telles conditions, et alors que Mme Herrison ne pouvait éprouver pour Nelly aucun sentiment bienveillant, quoique leurs natures eussent des affinités secrètes, non comprises de l'une ni de l'autre, comment, dis-je, elle l'avait attirée près d'elle, alors qu'elle croyait avoir lieu de la redouter?

Mais qui pourra jamais expliquer les motifs à la fois complexes et confus d'une femme qui n'a jamais mis de frein à ses idées et à ses caprices, et qui, d'autre part, évite instinctive-

ment de scruter ses mobiles et ses sentiments?

Elle ne pouvait empêcher qu'Hubert ne la rencontrât. La situation particulière dans laquelle les plaçaient leurs relations d'affaires l'eût exigé à elle seule; or, elle préférait que cette entrevue eût lieu en sa présence. En outre, peut-être était-elle bien aise qu'Hubert constatât la bonté dont elle avait fait preuve en recueillant Nelly dans son isolement; elle sentait vaguement que cet acte de compassion féminine devait peser dans la balance où il voyait ses qualités et ses défauts. Enfin, peut-être y avait-il à sa conduite un autre mobile, trop perfide celui-là pour qu'elle osât se l'avouer, même dans le secret de son cœur. Elle savait Hubert orgueilleux, très attaché à tous les préjugés sociaux et très sensible à l'opinion; faire de Nelly une demoiselle de compagnie, n'était-ce pas dès lors établir entre eux une barrière qu'il ne songerait plus à franchir?

Je le répète, il est dans l'essence de certaines passions d'être férocement égoïstes et, au fond même des natures originellement hautes, mille petites perfidies, mille raffinements de méchanceté peuvent surgir lorsqu'on s'est accoutumé à ne voir en ce monde que soi, et à se préférer toujours et en tout aux autres.

Et, bien que, encore une fois, Mme Herrison ne s'avouât pas des idées et des motifs qui, regardés en face, lui eussent fait horreur, c'était peut-être le vague sentiment qu'elle trahissait Nelly qui glaçait ses rapports avec la jeune fille et qui lui causait souvent, malgré tout son empire sur elle-même, une sorte de remords se traduisant tantôt par une gêne involontaire, tantôt par une irritation mal contenue.

XXIII

Le domestique qu'on avait envoyé à cheval à la gare revint vers quatre heures et demie, rapportant la carte d'Hubert avec un mot au crayon.

Il exprimait ses regrets de ne pouvoir accepter le dîner de Mme Herrison, éprouvant une grande hâte de revoir la Feuilleraie et une vive émotion à l'idée de s'y trouver seul; mais, dans la soirée, il aurait l'honneur de se rendre à Granlieu.

Le désappointement de Mme Herrison ne fut donc que relatif; quant à Nelly, elle ne se demanda même pas si elle en éprouvait un : elle était résolue à vivre en dehors d'elle-même et à ne tenir compte d'aucune des impressions qu'elle pourrait éprouver, sauf en ce qui concernait le désir très généreux du bonheur d'Hubert.

D'ailleurs, ce n'était pas à elle qu'elle eût naturellement pensé en ce moment; elle songeait surtout au sort des ouvriers de la fabrique, et elle éprouvait une impatience douloureuse d'en parler avec son cousin, tout en comprenant qu'une question si importante ne pouvait se traiter si promptement, et que la seule et faible chance qu'eussent ses protégés était dans les réflexions d'Hubert, dans l'impression que lui causerait l'angoise de toute cette population; or tout cela demandait un peu de temps, elle le sentait et se mettait en garde contre son anxiété même.

Ni Mme Herrison ni elle ne firent honneur au repas, d'ailleurs très simple, qu'on leur servit de bonne heure. Elles revinrent dans la bibliothèque, où il faisait grand jour. Le soleil s'abaissait, teintant le ciel de lueurs chaudes et de nuances délicates, et pailletant la rivière d'étincelles. Le parfum des fleurs était plus pénétrant, une brume très légère atténuait les arêtes vives du paysage, et l'aspect du parc était à cette heure, particulièrement poétique.

Mme Herrison avait pris un livre, mais son esprit errait bien loin des pages qu'elle tournait machinalement. Nelly s'occupait à un ouvrage de crochet; peut-être le mouvement de ses doigts, agités par une attente un peu nerveuse, était-il plus rapide qu'à l'ordinaire, mais son attitude était parfaitement tranquille, et ses yeux, lorsqu'ils se levaient vers la fenêtre, étaient remplis de cette sérénité plus haute que la joie, et plus inébranlable aussi, dont elle essayait depuis de longs mois le mystérieux exercice.

L'air était si calme et le silence si complet, que tout bruit devait être perçu de loin. Le pas d'un cheval résonna sur la route, d'abord sourdement, puis se rapprocha avec rapidité.

Les regards des deux femmes se rencontrèrent, celui de Nelly ému, celui de Mme Herrison curieux et perçant.

— C'est M. de Sommerives, dit-elle d'un ton dont le calme n'aurait pas laissé soupçonner l'agitation de son cœur.

— Pauvre Hubert! son arrivée a dû être si triste! murmura Nelly.

Mme Herrison leva les épaules avec un mouvement d'impatience.

— Vous exagérez peut-être les impressions de M. de Sommerives, dit-elle un peu sèchement. Il a peu connu ses parents, et quelque sincères que soient ses regrets, ils ne sauraient égaler les vôtres.

Nelly tressaillit et la regarda avec étonnement. Il y avait dans le ton de ces paroles une pointe d'aigreur qu'on ne pouvait méconnaître. Elle réfléchit un instant, et trouva qu'après tout Mme Herrison avait raison.

— C'est vrai, je m'exagère sans doute ce qu'a pu éprouver Hubert, dit-elle lentement. Il les a très peu connus...

Mais elle se sentit triste de penser que son illusion était perdue, que personne ne pouvait partager son chagrin, ni surtout donner le même tribut de regrets à ceux qu'elle avait tant chéris.

Au même instant, la porte s'ouvrit, et le valet de chambre annonça : « M. de Sommerives, » avec la même tranquillité que si Hubert avait quitté Granlieu la veille, et n'avait pas parcouru des mondes pour revenir peut-être trouver dans ce village perdu le mot de sa vie.

C'est souvent lorsque l'âme est le plus émue que les paroles sont le plus banales, et cette banalité même sauve l'embarras des situations difficiles.

Le ton de Mme Herrison était simplement aimable et cordial lorsqu'elle demanda à Hubert des nouvelles de sa santé et de son voyage, exprimant le regret qu'il n'eût pas accepté son invitation. Elle parlait beaucoup, tellement qu'il se passa quelques instants avant qu'il pût adresser la parole à Nelly.

— Et vous, chère cousine, dit-il enfin, se tournant vers la jeune fille, un peu plus pâle qu'à l'ordinaire, mais toujours tranquille, combien vous avez souffert en cette année d'absence! Quand on se sépare, on ne sait pas ce que le temps peut amener de changements terribles et complets...

Les yeux de la jeune fille se remplirent de larmes : il y avait dans la voix d'Hubert quelque chose de profond et d'ému qui lui allait au cœur.

— Je suis trop attristé ce soir, ajouta-t-il, je sens trop vivement les contrastes qui existent entre ma joyeuse arrivée de l'année dernière, et mon entrée solitaire à la Feuilleraie, pour pouvoir vous parler de ce que j'éprouve. Nous aurons à traiter des questions de tout genre, en dehors des tristes récits dont je suis avide... Mais je ne vous ai pas encore remerciée, madame, reprit-il, s'adressant à Mme Herrison, de la pensée vraiment touchante, vraiment féminine, qui vous a portée vers Nelly... Ç'a été pour moi un soulagement infini de la savoir près de vous... Une catastrophe que, grâce au ciel, je me reconnais le pouvoir comme le droit de réparer dans ses désastres matériels, et d'autre part une générosité absolument oublieuse de ses intérêts, l'avaient placée dans une situation qui, sans vous, m'aurait cruellement inquiété...

— Je n'ai rien fait qui mérite des remerciements.... Mlle Dayre m'a toujours inspiré de la sympathie, elle vous était alliée, l'idée de l'inviter à me rejoindre m'est venue tout naturellement, et j'y ai trouvé moi-même une vive satisfaction...

La nuit tombait, on apporta des lampes. Nelly parlait peu : elle ne songeait même pas à disputer à Mme Herrison l'attention d'Hubert. Cependant, les efforts de la jeune femme restaient vains dans une certaine mesure. Bien qu'elle cherchât à entrer dans les idées de son hôte et à suivre ses impressions, parlant tour à tour de la Feuilleraie et de ses anciens habitants, de la mission scientifique, etc., il restait visiblement préoccupé, et, malgré son habitude du monde et son empire sur lui-même, il était distrait et attachait sur Nelly des regards pleins d'inquiétude. Au bout d'une demi-heure, il se leva pour partir. Il accepta l'invitation que lui adressa Mme Herrison pour le lendemain, et s'inclina avec un remerciement lorsqu'elle lui offrit de venir de bonne heure, dans le cas où il aurait à parler à Nelly des affaires de la fabrique.

Il était à peine neuf heures lorsqu'il partit. Mme Herrison échangea quelques paroles banales avec la jeune fille, murmura que M. de Sommerives semblait fatigué, puis prit un livre et sembla s'absorber dans sa lecture. Nelly se rapprocha de la lampe, travaillant toujours activement à son ouvrage de crochet La pensée d'une entrevue d'affaires avec Hubert lui causait une excessive angoisse, et pourtant elle avait hâte de voir régler la question de la fabrique, qui lui tenait tellement au cœur. Tout en agitant fébrilement son crochet, elle cherchait les arguments qu'elle pourrait faire valoir en faveur de ses chers ouvriers, et se préparait à répondre aux objections et aux refus quelle redoutait.

A dix heures, on apporta le thé. Nelly se leva et en servit une tasse à Mme Herrison; c'était un des soins qu'elle avait assumés. La jeune femme lui parla d'emplettes qu'elle désirait faire à la ville voisine le lendemain.

— J'aimerais beaucoup partir avant le déjeuner; voulez-vous être prête à neuf heures, nous prendrons le panier, et nous ferons le voyage rapidement... Peut-être dans la journée me déciderai-je à faire une ou deux visites.

Nelly se sentit déçue : elle avait pensé qu'Hubert viendrait dans la matinée, et que l'anxiété de l'attente dont elle souffrait si vivement aurait enfin un terme.

— Avez-vous besoin de moi demain matin? demanda-t-elle avec le vague espoir que Mme Herrison la devinerait et la dispenserait du voyage.

— Absolument besoin : je veux acheter des étoffes pour habiller les enfants de l'asile, et vous seule pouvez me donner, à cet égard, les indications nécessaires... A neuf heures, n'est-ce pas? Bonne nuit, je me sens fatiguée, et je crois que je vais m'endormir très vite...

Dormit-elle? Nelly ne songea même pas à se le demander; ses préoccupations personnelles l'inquiétaient trop. Elle ne sentait, elle,

aucun besoin de repos, et elle s'assit près de sa fenêtre ouverte, plongeant son regard dans les tranquilles profondeurs de l'horizon. La nuit était belle et calme; il n'y avait pas de lune, mais les étoiles étaient si brillantes qu'on distinguait à leur clarté les massifs du parc, la rivière, les collines arrondies, et, à droite, les maisons du village, surmontées du clocher de l'église et de la cheminée de la fabrique, — symbole du double élément vital de ceux qui reposaient à leur ombre : la prière et le travail.

Nelly avait oublié en ce moment tout ce qui concernait son avenir; elle ne songeait plus à se demander si Hubert épouserait Mme Herrison et si elle serait obligée de chercher un autre abri. Non, il n'y avait dans ses pensées aucune parcelle d'égoïsme; elle ne songeait qu'à la décision qui allait ôter ou rendre la sécurité à quelques centaines de pauvres gens. Elle joignit les mains et pria silencieusement pour eux... Dieu change les cœurs quand il lui plaît; il pouvait inspirer à Hubert des idées plus hautes que son orgueil de race, il pouvait éclairer à ses yeux la beauté d'une tâche remplie, d'un bien réalisé... Du bien! Comme un homme jeune, intelligent et actif, pouvait en faire dans ce milieu si humble! Si Hubert gardait la fabrique et épousait Laure Herrison, il pouvait accomplir de vrais miracles à l'aide de cette fortune.

N'importe où elle serait, Nelly sentait que la pensée du bonheur de ce petit village la consolerait et l'encouragerait puissamment... Et dans le silence solennel de cette nuit paisible et lumineuse, son cœur s'éleva de plus en plus haut... Il lui semblait vaguement qu'elle était un peu l'ange gardien de tous ceux qui dormaient, là-bas dans les chaumières, et peut-être aussi du maître de Sommerives... Ses mains se joignirent lentement, avec ferveur, et, ses yeux cherchant des profondeurs célestes au delà des étoiles brillantes, elle pria...

— O Dieu, je suis si peu de chose et je puis si peu! Qu'est-ce que l'heure fugitive de bonheur que je pourrais goûter ici-bas? Mon âme l'a souhaitée cependant, mais je vous l'offre, osant vous demander un échange... Que j'erre, seule et triste, où vous voudrez, mais que tous ces pauvres gens demeurent dans ce lieu qu'ils aiment, à l'ombre de leur église, trouvant leur pain quotidien dans le travail auquel ils sont accoutumés!... Et qu'Hubert soit en ce monde un homme utile et un homme heureux... Développez, ô Dieu, la noblesse de son cœur, menez-le vers le devoir que vous lui avez choisi, rapprochez-le de vous par le sacrifice de son orgueil et par l'exercice de la charité... Et si son cœur cherche une compagne, ranimez en elle le filon d'amour qu'elle laisse se dessécher, rendez-la digne de lui, qu'elle ne soit jamais un obstacle à cette marche vers vous qui est notre instinct, notre devoir et notre bonheur, dès ici-bas!...

Des larmes tombaient lentement de ses yeux sur ses mains jointes, qu'elle serrait l'une contre l'autre dans l'ardeur de sa prière. Elle les essuya : ne voilaient-elles pas l'éclat du ciel étoilé? Quand elle se leva enfin, à une heure avancée de la nuit, elle était étrangement calme, et se sentait prête à affronter les émotions comme les événements; il y a une force mystérieuse, incomparable, dans l'oubli de soi.

M. MARYAN.

(La fin au prochain numéro.)

LES ROSES DE NAZARETH

(IMITÉ D'UNE POÉSIE DE PLESCHTCHEIEFF)

L'Enfant Jésus avait un très joli jardin
Qu'il se plaisait à cultiver lui-même.
De beaux rosiers ce parterre était plein
Et, chaque jour, dès l'aube du matin,
Le doux enfant de sa mignonne main,
Les arrosait avec un soin extrême.
Il projetait, quand la belle saison
Aurait ouvert les fleurs fraîches écloses,
De couronner son front de guirlandes de roses.

Lorsque le temps vint de la floraison,
Il invita dans son humble maison
Tous les petits Hébreux du voisinage
Qui, sans ménagements, comme on fait à cet âge,
Mirent le jardin au pillage.
Des fleurs et des boutons ce fut un tel carnage
Qu'on n'en laissa point pour Jésus.
Des bambins la joie était grande,
Pourtant, craignant la réprimande,
Ils prirent tous un air confus
Et dirent : « Maintenant, ami, tu n'auras plus
« De quoi te faire une guirlande ;
« Nous t'avons dépouillé. » — « N'en ayez point souci, »
Reprit en souriant Jésus. « C'est bien ainsi.
« Si mes roses sont dévastées,
« Il me suffira, pour ma part,
« Des épines qui sont restées. »
Et, comme un feu soudain brillait dans son regard,
D'obéir à sa voix les enfants s'empressèrent.
S'étant baissés, ils ramassèrent
Les épines; puis, les tressant,
Firent une couronne.
Et, quand elle fut prête,
Jésus, calme, la mit sur son front innocent.
Et d'un éclat resplendissant
On vit, au lieu de fleurs, sur sa charmante tête
Rayonner des gouttes de sang.

Paul COLLIN.

DERNIÈRE PENSEE

PREMIÈRE PARTIE

DEUX CŒURS

I



E matin de mars, la ville de Nice, toute à la fièvre des grandes fêtes de son carnaval, qui allaient commencer dans quatre jours, s'éveilla avec la surprise d'une émotion inattendue.

Les premiers flâneurs descendus dans les rues pour y savourer les caresses d'une matinée radieuse, avaient tôt fait de répandre la nouvelle aux quatre vents du ciel, jusque dans les plus lointains carrefours de la Croix-de-Marbre et de Carabacel, par delà Sainte-Réparate et Riquier.

Aussi, dès huit heures, y avait-il foule encombrante, sur les voies de toutes dimensions, et cet afflux de la population se portait-il en masse au bord de la mer. La promenade des Anglais, le quai du Midi, les terrasses de Rouba-Capeú, le vieux port, les côtes du château, regorgeaient de monde. Nice, qui compte 30,000 habitants en été, 100,000 dans la saison, les avait tous jetés sur la lisière de ses flots bleus.

Le fait est que le spectacle méritait intérêt.

On n'en avait jamais vu de pareil.

Il s'agissait, en effet, d'une démonstration navale du plus majestueux aspect.

L'escadre de la Méditerranée, forte en ce moment de dix cuirassés, de quatre croiseurs et de huit torpilleurs, simulait une attaque de Nice par mer, attaque précédée d'un bombardement général de la côte.

La manœuvre, fort habilement exécutée, comportait surprise de la garnison. Et, sous ce rapport, le programme avait été entièrement rempli. La garnison était tout ce qu'il y a de plus « surprise ». Depuis cinq heures, moment où les premières fumées des cuirassés s'étaient montrées à l'horizon, le général commandant la place n'avait cessé de lancer dépêches sur dépêches, appelant à la rescousse régiments et bataillons épars à droite et à gauche dans la montagne, de Vence au Var et de la Turbie à Vintimille. Présentement, — huit heures, — à une agression représentant une force de 20,000 assaillants, le pauvre homme ne pouvait guère opposer que 5,500 combattants, parmi lesquels 3,000 hommes de la garnison de Nice.

Ces 5,500 sacrifiés couraient dans tous les sens, au pas de charge, traversant la ville au son du tambour et du clairon. Le château était parvenu, tant bien que mal, à installer sur ses terrasses une batterie de campagne pour répondre au feu des terribles pièces de marine. On assurait qu'une seconde batterie s'installait à la Réserve, et que, d'autre part, Villefranche allait, par un tir oblique, du haut des pentes de Saint-Jean, gêner considérablement celui de l'escadre. Enfin, du côté de Saint-Maurice, un escadron d'artillerie montée se disposait à recevoir vigoureusement les embarcations du corps de débarquement, s'il se produisait.

C'étaient là les propos optimistes. La vérité était que le pauvre général Pavène était aux mains de son adversaire, le vice-amiral Gaudin, et que Nice, ville ouverte, incapable d'une défense sérieuse, était prise avant d'être attaquée.

Mais tout cela n'empêchait point la foule de prendre le plus vif plaisir à l'événement et d'interpréter à sa façon, de traduire par ses commentaires les événements divers auxquels le simulacre donnait lieu.

Il y avait toute une grappe humaine suspendue aux degrés de l'escalier et au parapet du pont des Anges, à l'entour du Gnomon qui se dresse en cet endroit. Et, avec cet inexprimable accent local qui fait du Niçard quelque chose d'aussi désagréable que le Marseillais, le Toulousain, l'Agenois ou le Bordelais, les curieux échangeaient leurs réflexions.

— Tout de même, Baptistin, que si c'était pour de bon, ça ne serait pas drôle.

— Té! On se cavalerait dans la montagne, pardi!

— Alors, tu crois que la troupe, elle, pourra tout de même empêcher le débarquement?

— Oh! pour ça, je ne l'ai pas dit, vu que je n'en sais rien. Seulement, je pense que des soldats, ça vaut bien des marins, à l'occasion.

— Mais un soldat ne vaut pas trois marins, pitchoun, ni même cinq.

— Si tu en dis tant, c'est certain que tu auras raison.

A la hauteur du cercle de la Méditerranée, assis sur des chaises louées, se tenaient les

représentants de l'aristocratie aussi bien niçoise qu'étrangère. Cette aristocratie du crû ne diffère aucunement de la plèbe sous le rapport de l'accent. Au besoin, elle renchérirait. Aussi éprouve-t-on une véritable satisfaction, un repos du tympan, à écouter, çà et là, quelque pure prononciation du Nord.

Dans un groupe assez compact de dames et de messieurs, où l'on patoisait ferme, quant à l'organe, une jeune fille et un vieillard attiraient l'attention par l'élégance de leur diction, aussi bien que par la beauté éclatante de la jeune fille et la grâce hautaine du vieillard.

D'ailleurs, la jeune personne ne se mêlait que très sobrement aux conversations d'alentour. C'était surtout avec son père qu'elle s'entretenait.

— Mais, vois donc, vois donc, père! Voilà tous les vaisseaux en ligne, maintenant.

Le tableau, en effet, devenait saisissant.

L'ensemble des vaisseaux surgissait en une ligne brisée sur l'horizon. Ils venaient de l'avant, projetant leurs masses en raccourci, et les spectateurs de la terre les voyaient de face, prenant ainsi les mâts l'un par l'autre. Cuirassés et croiseurs s'avançaient, se couvrant de la fumée de leurs cheminées comme d'un voile colossal montant entre le bleu du ciel et le bleu de la mer.

— Hé! hé! Paraît que ça devient sérieux, plaisanta l'un des Niçois distingués de l'entourage du vieux monsieur et de sa fille.

— Qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire? demanda un autre.

— Parbleu! vous allez bien le voir, Rocheterre, répliqua un troisième.

En ce moment, les cuirassés, arrivés à trois kilomètres environ de la côte, procédèrent à une manœuvre superbe d'exactitude et de symétrie.

Le premier d'entre eux sur la gauche de la ligne, le *Formidable*, présentant le flanc à tribord, envoya sa bordée de vingt-cinq pièces, y comprenant celles des tourelles. Puis, virant de bord, il fit feu des pièces de retraite, et, enfin, de celles de bâbord. Après quoi, forçant de vapeur, il alla se placer en seconde ligne à deux kilomètres en arrière.

En quelques minutes, le second, puis le troisième, puis toute la ligne des vaisseaux, évoluant de la même manière, eurent envoyé toutes leurs bordées sur Nice sans défense, qui ripostait pitoyablement à l'aide de la pauvre batterie du château.

Soixante coups de canon par vaisseau, cela faisait six cents projectiles envoyés en moins de vingt minutes sur la malheureuse ville.

A terre, la population était frémissante.

Le spectacle, grandiose et inattendu, la terrorisait. Elle avait l'illusion du réel. Il lui semblait que c'était là, non un jeu, mais un bombardement effectif.

De fait, les nerfs participaient autant que l'imagination à ce trouble, à cette surexcitation.

Car, l'air secoué par cette commotion insolite, vibrait en de formidables remous et les ondes sonores apportaient les longues traînées de ces tonnerres éclatant au large. Le vent, qui soufflait du Sud, épandait dans l'atmosphère l'odeur de la poudre. Bruits et senteurs, tout le fantôme de la guerre éparpillait ses épouvantes de l'ouïe et de l'odorat, en même temps que les spectres de la vision vêtus de leurs nuages gris. Une trépidation continue roulait au-dessus des vagues, au-dessus des têtes, et, par les sens violentés, pénétrait les cœurs, imprégnait les esprits.

Dans le groupe populaire où pérorait Baptistin, au pied du Gnomon, il s'était fait un mouvement de recul. La peur donnait vie à cette apparence.

— Pécaïré! fit le Niçois d'une voix un peu rauque, tout de même, si c'était pour de bon!

Parbleu! il n'aurait pas fallu beaucoup insister pour le leur faire croire.

Une sonnerie alerte et fringante vint secouer cette impression maladive. La foule retrouva confiance et verve.

— Té! s'écria M. de Rocheterre, sur la terrasse, enfin voilà de la troupe pour répondre. Et, bigre de bigre, c'est ce brave de Malaterra qui passe, le premier commandant de l'armée française!

Et l'assistance soulagée, électrisée, de jeter un long vivat.

— Vive le commandant Malaterra! Vivent les petits chasseurs!

Tout un bataillon, — effectif de guerre, — 1,000 hommes environ, défilait au pas gymnastique, clairon sonnant, sous la conduite de son commandant, M. de Malaterra, un Corse, splendide gars, magnifique officier, qui justifiait amplement, par la mine, ce renom de « premier commandant de l'armée française ».

Les « vitriers » allaient, avec un entrain superbe, prendre position à Sainte-Hélène. Ne venait-on pas de voir ce coquin de *Caïman* détacher brusquement ses embarcations, chaloupe à vapeur en tête? Ah! de çà, par exemple, il n'en fallait pas. Le jeu du bombardement, passe! puisqu'on ne peut pas, avec des pièces de 80 m/m empêcher une escadre de vous canonner à six kilomètres de portée. Mais, quant à laisser les marins venir faire les soldats à terre, oh! non, non, non! Le commandant Malaterra allait leur montrer comment il gobait cette mauvaise plaisanterie.

Aussi le passage du « bataillon noir » fut-il

salué de longues acclamations, se continuant dans toute la profondeur de la promenade des Anglais. Et le clairon sonnait, courant toujours, au pas gymnastique, égrénant ses notes claires sur le ruban de la route, sur la frange des galets, dans les jardins coquets des villas de plus en plus clairsemées.

— Voyez donc, père, voyez donc! s'écria pour la seconde fois Mlle Denise Amart, en étendant la main vers l'horizon.

L'escadre, après s'être retirée de deux kilomètres en arrière, revenait vers la côte en deux lignes menaçantes. On put voir l'un des cuirassés, forçant de vapeur, couper obliquement sa route et se diriger vers le vieux port. Ce n'était qu'un trompe-l'œil, une manœuvre destinée à donner le change aux défenseurs de la place.

En effet, tandis que la batterie du Château et celle de la Réserve, cette fois à la portée voulue, engageaient avec le *Courbet* un combat d'artillerie à peu près inoffensif pour le cuirassé, celui-ci, sans se soucier autrement des furieux transports des pièces de 80 m/m démasquait une seconde colonne de débarquement.

De la côte, les clameurs jaillirent, assourdissantes, avec cette spontanéité d'impressions que les Méridionaux ne savent pas contenir.

— Ah! les gueux! C'était donc ça qu'ils préparaient! Mais c'est pas de jeu! C'est un coup de traîtres! Les voilà qui viennent, et il n'y a pas un soldat pour les empêcher. Malaterra est trop loin, cette fois.

Dans le groupe de Baptistin, une voix s'éleva toute décolorée par l'émotion :

— Pas moins, pitchounets, que nous sommes flambés tout de même. Qu'est-ce que vous voulez qu'on y fasse? Des gens qui ne vous préviennent seulement pas de leur arrivée!

Le gros de la foule, obéissant à l'instinct, abandonnait les abords de la grève et de la promenade des Anglais, devant cette menace de débarquement fictif, pour refluer sur le Jardin Public et la place Masséna.

Quant au groupe aristocratique du Cercle de la Méditerranée, il demeurait ferme au poste, comme les sénateurs romains, attendant sur leurs chaises curules la venue des Gaulois, vainqueurs à l'Allia.

M. et Mlle Amart s'entretenaient discrètement. Denise paraissait fort émue.

— Eh bien, fillette, demanda gaiement le vieillard, il me semble que tu prends un vif intérêt à ce spectacle?

Elle répondit sans dissimulation, d'un accent que le trouble éteignait un peu :

— Oh! oui, père! C'est tellement beau!

Pendant ce temps, les embarcations de débarquement s'avançaient A cinquante mètres de la côte, elles rompirent leurs remorques, et, suivant leur erre, vinrent, toutes ensemble, aborder de front.

On vit les matelots se dresser, les fusils s'aligner, et, à terre, un long murmure de terreur courut devant ce nouveau simulacre. Les feux de salve successifs dominèrent de leurs crépitements les rumeurs de la foule, et chaloupes et canots rangeant la côte, les marins s'élancèrent, baïonnette en avant.

Des rampes du château, trois compagnies de la ligne accouraient, essoufflées.

Sur un ordre du commandant du corps de débarquement, une aile de la colonne se porta au-devant des pantalons rouges. Elle leur ferma le passage de la place Masséna et du quai du Midi, coupant en deux la garnison.

La ville était prise.

Un drapeau blanc surgit sur la terrasse du château. La garnison capitulait. Alors, la foule, délivrée désormais de l'illusion d'optique et du cauchemar de la guerre, se mit à acclamer les vainqueurs.

— Vive la marine! Vivent les marins français!

C'est une chose remarquable combien dans cette population d'annexés, qui ne compte que trente ans de fidélité suspecte à la France, ce nom de « Français » n'évoque encore que des sentiments hostiles.

Sous ce rapport, la présente démonstration avait, à coup sûr, son utilité.

La reddition consommée, bien que, là-bas, du côté de Sainte-Hélène, la fusillade crépitât encore, la colonne des marins se rangeait en ligne, l'arme au pied, le long de la promenade des Anglais.

Un détachement vint se placer juste en face du Cercle de la Méditerranée.

Les hommes qui le composaient, presque tous grands et solidement bâtis, avaient le type doux et fier du septentrion. C'étaient, sans nul doute, des gars de Bretagne, Etélois, Morbihannais, Grésillons, Capistes, Cornouaillais et Léonais. A leur tête, un jeune lieutenant de vaisseau, la jugulaire au menton, s'appuyait des deux mains sur la poignée de son sabre, pendant au ceinturon plus lâche.

Il était de haute taille. Le visage rasé, à l'exception des favoris courts, avait les reliefs puissants des médailles antiques. Les yeux vert de mer regardaient devant lui, profondément, franchement. Celui-là aussi était du Nord.

Or, placé comme il l'était, l'officier avait juste en face de lui Denise Amart.

Que ceux qui nient les affinités secrètes du cœur essaient seulement de constater ce que peut produire la rencontre de deux regards humains chargés de sympathies latentes?

Ils ne se connaissaient point, ce jeune homme de vingt-huit ans, cette jeune fille de vingt-deux environ. Et, pourtant, du premier coup d'œil, sous leur première rougeur, ils lurent, l'un dans l'autre, le mutuel aveu de leurs cœurs.

Ce fut, pendant les courtes minutes que dura ce tête-à-tête, un rapide, mais profond échange de sentiments et de pensées. Et ce fut presque sans le vouloir que Robert de Prébanec et Denise Amart se dirent, sans paroles, l'un à l'autre qu'ils s'aimaient soudainement et pour toujours.

Un événement attendu vint rompre cet exquis silence.

Le commandant de Malaterra ramenait ses francs petits chasseurs vaincus.

En arrivant à la hauteur du peloton, l'officier aperçut le lieutenant de vaisseau.

Aussitôt, ramenant son cheval, il commanda « halte ! » au bataillon, et venant droit à l'officier, auquel il tendit la main :

— Parbleu ! — s'écria-t-il gaiement, — voilà qui m'atténue considérablement les hontes de la capitulation ! — Ah ! ça, Prébanec, je suppose que vous êtes mon hôte ce soir ?

L'officier de marine sourit :

— Pas ce soir, mon commandant, répliqua-t-il. Nous ne faisons que prendre livraison de la ville, et je suis de garde cette nuit... Mais, quand nous aurons pris Villefranche...

— Et quand prenez-vous Villefranche, malheur ? s'exclama le premier chef de bataillon de l'armée française.

— Mais... dame ! Ce soir, je suppose.

— Morbleu ! gronda encore le commandant de chasseurs, vous allez bien, vous autres ! Nice pour déjeuner, Villefranche pour souper, vous ne vous refusez rien, je vois. Et quand je pense qu'il y a trois jours que nous avertissons Pavène, un singulier nom pour un général ! de se garder du côté de la mer.

Il souleva son képi et s'épongea le front.

— Tenez ! moi, tel que vous me voyez, il m'a envoyé avec mes mille hommes, à Saint-Maurice, pour arrêter votre *Caïman*. Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place, vous, Prébanec ?

Le lieutenant de vaisseau se mit à rire.

— D'abord, faut-il que je sache ce que vous avez fait.

— Eh bien ! Mes hommes avaient dix cartouches de tir chacun. J'ai ordonné feux de salve, d'abord, puis, feu à volonté sur le *Caïman*. Le *Caïman* était à deux bons milles et j'avais fait prendre la hausse à douze cents mètres. Hein ! Qu'est-ce que vous dites de ça ?

Il parlait à très haute voix, le commandant Malaterra. Un rire homérique gagna du lieutenant de vaisseau, de proche en proche ses hommes, puis ceux des autres pelotons, en même temps que la galerie civile qui dominait les chaises et les terrasses.

— Bravo, Malaterra ! cria M. de Rocheterre debout sur un banc de bois.

Le commandant se retourna pour le saluer de la main. Le cheval fit demi-tour, ce qui démasqua Mlle Amart et lui permit d'échanger un nouveau regard avec Robert de Prébanec.

Mais, au même instant, un commandement au sifflet retentit. Le capitaine de vaisseau Hoëlgat rassemblait ses hommes.

— Au revoir, Prébanec, après la prise de Villefranche ! cria Malaterra au lieutenant de vaisseau, avec un geste amical.

Et il ordonna à ses officiers :

— Çà, nous autres, déblayons, et vivement ! Pas gymnastique.

Les clairons sonnèrent, et le bataillon, portant les armes devant les marins, défila rapidement pour laisser la place aux manœuvres de ceux-ci.

Alors, au moment de quitter la place, Robert de Prébanec ne put retenir un long soupir. Et, comme il avait mis le sabre à la main pour transmettre ses ordres, sans trop réfléchir à ce qu'il faisait, il inclina la pointe jusqu'à terre pour saluer Denise. Le visage de la jeune fille s'empourpra ; un adorable sourire indiqua au jeune homme qu'on l'avait compris.

II

Du landau dans lequel Denise et son père avaient pris place, les mains de fée d'Elisa avaient fait un véritable nid.

Caisse et roues, couronnement et siège disparaissaient, en effet, sous un épais capiton de violettes, piquées de camélias panachés rose et blanc, qui répandaient dans l'atmosphère un peu lourde et comme saupoudrée de poussière d'or, leur parfum discret, mais capiteux.

Deux grosses pyramides des mêmes fleurs remplaçaient les lanternes, et des guirlandes, aussi légères que les broderies de Yédo, s'enroulaient gracieusement autour des harnais, serpentaient le long du manche du fouet de Léon, le cocher, pour aller s'épanouir à la mèche en un bouquet minuscule.

C'était peut-être un peu uniforme, un peu monotone d'aspect, mais d'une telle fraîcheur, d'un goût si distingué, d'une si aristocratique élégance, que les passants ne pouvaient s'empêcher d'admirer et d'applaudir, non sans supputer le prix exorbitant qu'avait dû coûter une pareille fantaisie décorative.

Denise jouissait à peine de ce succès. Elle demeurait même insensible aux murmures

flatteurs que sa triomphante beauté soulevait sur son passage. Mais le père les entendait, lui, et son cœur se gonflait de joie et d'orgueil. Quelque chose pourtant atténuait l'intime exultation du vieillard. Sa fille paraissait soucieuse et préoccupée. Son babil accoutumé s'était comme figé sur ses lèvres. Couchée sur le tapis de peluche garnissant le fond de la voiture et dont la nuance vieil or se mariait harmonieusement avec le violet des bordures de fleurs, elle semblait se concentrer en elle-même, indifférente à tout le reste.

Et M. Amart se demandait quelle pouvait être la cause de cette morosité de sa fille.

Peut-être l'eût-il devinée si, père moins aveugle, il se fût rappelé certains incidents de la veille.

Car, la veille, sur l'avenue de la Gare, le commandant de Malaterra, de belle humeur à la suite d'un succulent déjeuner au *London-House*, avait présenté au père et à la fille le lieutenant de vaisseau Robert de Prébanec, accompagné de son jeune frère Jean, élève des Pères Maristes de la Seyne, exceptionnellement en congé, grâce au passage de l'officier dans la région.

Cependant les équipages défilaient. Léon avait été contraint, pour gagner la Promenade des Anglais, de faire un long détour par le quai du Midi et le pont des Anges.

A la hauteur du Méridien, en face du Jardin Public, il fut contraint de s'arrêter devant un véritable rempart de voitures et de piétons. Les gendarmes à cheval, les agents de police et les soldats de planton, avaient toutes les peines du monde à contenir la marée humaine incessamment grossissante. Vainement, les délégués du Comité des fêtes, la boutonnière ornée des insignes de leurs fonctions, exhortaient-ils la foule impatiente au calme et à l'ordre, le flot poussait le flot, débordant par les intervalles du cordon policier et menaçant, à tout moment, de rompre les barrières sous son effort.

En un clin d'œil, le landau fut comme enlisé au milieu de cette cohue grouillante et murmurante. Les chevaux, frôlés, pressés de toutes parts, devenaient inquiets et ombrageux. Ils renâclaient et pointaient les oreilles. Léon avait grand mal à maîtriser leur mauvaise humeur, manifestée par des reniflements bruyants, des frémissements de croupe et de coups de sabots, précurseurs de ruades, avant-coureurs fâcheux d'emballements. La sueur commençait à rayer de son écume blanche les flancs fumants des nobles bêtes. Et chaque mouvement nerveux de leurs têtes fines, aspergeait la foule d'une salive épaisse secouée du mors.

A l'entour, la cohue, toujours imprudente et folle, ne prêtait aucune attention à ces indices. Elle ne s'écartait même pas des sabots, et comme l'attelage n'avançait pas de plus d'un mètre par minute, des enfants se glissaient, téméraires et insensés, jusque sous le ventre des chevaux.

Bien qu'on ne fût encore qu'aux premiers jours de mars, la chaleur était déjà torride. Un aveuglant soleil, roulant dans une immensité implacablement bleue, dardait ses rayons d'aplomb sur la baie des Anges, pareille à une nappe de cuivre en fusion.

Les poitrines aspiraient péniblement l'air embrasé, la sueur perlait sur les fronts, mais l'attrait du plaisir attendu faisait oublier les désagréments du jour.

Les cris de joie et les éclats fusaient du sein de cette multitude ondulante et bariolée, où se confondaient toutes les nationalités, où se heurtaient tous les idiomes, et que dominaient une seule pensée, un seul désir : l'envie de s'amuser. C'était comme un concert un peu discordant d'allégresses, jurant presque avec l'enivrante poésie du cadre qui entourait le tableau. Plus bas, couverte en ce moment par la rumeur des hommes, la monotonie clapotante de la vague, éternelle sisyphe roulant ses galets, exhalait sa plainte, telle qu'une idée de maniaque revenant sans cesse identique, inexorable. La nature est trop artiste pour ne pas se complaire aux contrastes.

Deux heures !

Tout à coup, un flocon de fumée se détache de la crête du château, et un coup de canon, répercuté, là-bas, à l'Occident, par les Gorges de l'Estérel, fait trembler le sol.

Les chevaux, surpris, piaffent ou hennissent de frayeur, et un formidable hurrah sort des poitrines. C'est le signal. Les barrières tombent. Enfin !

Un mouvement en avant se produit dans les masses profondes qui se partagent en deux files compactes.

L'une longe la gauche de la Promenade, et se rue à l'assaut des tribunes établies sous les palmiers et les lauriers roses, en bordure de la mer; l'autre, moins privilégiée, s'échelonne et s'écrase au pied des hôtels et des villas dont les murailles d'un blanc crû jettent aux yeux clignotants leur aveuglante réverbération.

En même temps, les voitures s'ébranlent sur la chaussée rendue plus libre. Les chevaux font tinter leurs gourmettes d'acier; le sable crie sous les roues. Calèches, landaus, cabriolets, buggys, victorias, breacks, charrettes anglaises, s'élancent, en soulevant une poussière imprégnée de parfums de serre-chaude, sur la route où, dirigées par les commissaires, elles forment deux chapelets conti-

nus qui vont jusqu'à Magnan et reviennent en sens inverse sur leurs pas.

Vraiment, le spectacle est magique. Il faut l'avoir vu pour se faire une idée de sa splendeur. Tout contribue, d'ailleurs, à le rendre unique, incomparable : le soleil et la mer, les fleurs et les femmes. Et quel soleil ! Et quelle mer! Ceux de Nice, de la côte enchantée où revit le Paradis terrestre. Et quelles fleurs ! Les plus rares, les plus riches en couleurs de l'Orient et de l'Occident. Et quelles femmes ! Les plus nobles, les plus belles, les plus élégantes des deux hémisphères, rivalisant de grâce et d'entrain, charmant la vue du contraste de leurs séductions, du luxe de leurs toilettes.

Cependant, Denise paraît s'animer. Son œil, vague et indifférent jusque-là, s'éclaire. Il fouille avidement les voitures qui croisent le landau. Une anxiété ou une espérance soulève irrégulièment sa poitrine.

On passe entre le Cercle de la Méditerranée, dont la terrasse est noire de monde, et la tribune du jury. Corrects dans leurs habits noirs, attentifs au passage, les jurés sont debout, saluant les arrivants, se communiquant leurs impressions, attribuant déjà les prix représentés par les magnifiques bannières dont le resplendissant faisceau s'étale au-dessus de leurs têtes.

Au moment où passe le landau, un cri de surprise et d'admiration s'élève de la tribune, tandis qu'une salve d'applaudissements, qui a son écho parmi les invités du Cercle, retentit.

A qui s'adresse cette ovation? Au landau, dont la décoration est vraiment une merveille florale, ou à l'incomparable jeune fille qui rayonne au milieu de ces fleurs, comme un diamant serti d'améthystes et de rubis? A tous les deux peut-être ?

Quoi qu'il en soit, le résultat est le même. Le Président, le comte de Cessole, fait un signe et tend à Léon, qui l'assujettit à son siège, la bannière de soie mauve et or, représentant le premier prix. De nouveaux applaudissements, longuement répercutés, ratifient le jugement du jury.

Denise ne s'est aperçue de rien.

Un superbe bouquet de mimosas et de fleurs d'orangers, noués par un large ruban de moire, vient de tomber sur ses genoux. Elle s'est retournée. C'est lui, ce ne pouvait être que lui !

Leurs regards se sont croisés, rapides.

Robert, debout dans le tilbury en Daumont, où il se tient avec son jeune frère, adresse un respectueux salut au père et à la fille. Celle-ci répond par un sourire où elle laisse parler son âme.

Mais l'élégant attelage a suivi la file. Il est déjà loin.

M[lle] Amart fait un effort et rentre dans le réel. Tous les membres du jury, penchés sur le rebord de la tribune, l'acclament reine de ce tournoi de fleurs. A peine a-t-elle le temps de remercier d'une inclinaison de tête, pendant que son père se découvre, car Léon a touché les alezans et ceux-ci reprennent le trot en se cabrant.

La joie et la gaieté sont partout, et les rires sonores des misses de New-York et de Londres, les exclamations des Parisiennes et des Russes aux impétueuses exubérances, éclatent en sonneries fraîches et tapageuses.

Les fanfares des chasseurs alpins, échelonnées sur le parcours, alternent avec la musique municipale et répondent aux entraînantes symphonies de Strauss, de Métra et de Gung'l par les originales mélopées de Waldteuffel et de Farbach. Tout chante, tout vibre, tout est heureux sur ce coin de littoral délirant et fou, doté par la nature, en un jour de bonne humeur, de toutes les douceurs câlines, de toutes les coquetteries caressantes d'un printemps perpétuel.

Cependant la bataille est engagée.

Les chars défilent, garnis de combattants des deux sexes puisant à pleines mains, pour les vider aussitôt, dans les corbeilles remplies de projectiles odorants. L'air est saturé de parfums et de griseries. Une rage de verdure et de bouquets s'éparpille et tombe en jonchée sur l'ennemi, qui riposte avec acharnement.

On s'excite, on s'entraîne. Les plus timides deviennent bientôt les plus hardis et, discrets Jupiters, versent sur les mondaines Danaés, que réveille tout à fait cette galanterie champêtre, des pluies de résédas, de jasmins, d'œillets, d'anémones, d'iris, de mimosas, attachés avec des faveurs au bout desquelles pendent de mignons bibelots d'étagère.

La pluie devient grêle, la grêle avalanche. Ce qui n'était, tout à l'heure, qu'un échange de politesses, devient une mêlée confuse où l'assaillant est, tour à tour, assailli et vaincu, où l'assailli, vengeant sa douce défaite, redevient promptement le vainqueur.

Et ce ne sont pas seulement des fleurs que l'on échange. Les regards percent les cœurs, pendant que les épines des roses percent les gants et perlent les doigts de fines gouttelettes rouges.

Mais de nouveaux bravos éclatent.

Qu'est-ce ? Que se passe-t-il ?

Tous les regards convergent vers un vaisseau de dahlias qui s'avance, voile déployée, une voile de soie à crépines d'or, chargée de cinq mille camélias. A l'avant se tient le commandant, le duc de Ponner, guidant tout un équipage de gentilshommes et de grandes

dames, plus acharnés à la lutte que nos plus héroïques marins aux heures d'abordage.

Puis vient une cabane rustique, au toit de chaume garni de coquelicots, sous laquelle s'abritent un essaim d'exquises bergères, escortées de leurs indispensables bergers. On les dirait échappés de quelque éventail à la Watteau, s'ils n'avaient le bon goût de substituer un irrésistible diable au corps aux poses maniérées des Némorins du maître peintre.

On s'écarte, on s'arrête et on acclame. Voici venir une délicieuse enfant de l'Orient dans un palanquin de laque. Elle est nonchalamment étendue sur un lit de myosotis. Une troupe de serviteurs bengalis, vêtus de lin, l'entourent et lui servent d'escorte.

L'imagination se donne carrière, la fantaisie éclate sous les plus mirifiques, sous les plus invraisemblables atours du caprice. O fêtes de l'opulence, il vous faut ce soleil et cette mer! Sous des cieux moins cléments, la plainte des misères, les sourds grondements de la souffrance ne laisseraient point deux fois la place à vos folies de prodigalités. Il y aurait des faces hâves, des bras nerveux et décharnés pour jeter la menace à ce Carnaval étincelant. Ils feraient reculer cette cohue qui dépense si volontiers l'argent que d'autres ont tant de peine à gagner.

Mais ici, qui songe à ces rumeurs et à ces plaintes, à ces envies légitimées par le deuil? Chacun ne voit que son plaisir. Hier, demain encore, le peuple a eu, aura sa fête plus bruyante, plus grossière, la bataille des *confetti* dans la rue. Ce soir, la populace énervée, surexcitée, courra les bals masqués, les *vegliones*, au sein desquels bien des aristocratiques joûteurs d'à présent ne craindront pas de se mêler. En haut, en bas, l'ivresse du plaisir capiteux a grisé toutes les cervelles.

Seule, au travers de ce débordement d'allégresse, Denise n'en prend point sa part. Abîmée dans sa méditation, elle savoure la douceur de son rêve en même temps que cette vague tristesse dont s'enveloppent les sentiments profonds.

Deux fois, au cours de cette promenade dispersée, le cabriolet de Robert de Prébanec a croisé le landau de M. Amart.

Quel lien nouveau, étrange, s'est-il donc formé entre ces deux jeunes gens qui ne se connaissaient point, qui ne s'étaient même jamais vus, il y a si peu d'heures encore!

Ils se sont rencontrés, leurs regards ont parlé et cela a suffi.

Un mystérieux échange s'est accompli entre eux.

Et Denise va, distraite, indifférente à tout ce qui n'est pas *lui*. La belle et riche héritière n'a que cette image dans le cœur et devant les yeux, l'image de ce grand jeune homme aux traits mâles, au regard fier et droit. De lui et de sa famille, elle ne sait rien que ce que le commandant Malaterra a raconté à M. Amart. Robert et Jean de Prébanec sont orphelins de père et de mère; ils ne vivent que l'un par l'autre, l'un pour l'autre. Ils sont pauvres, car qui n'appellerait pauvres deux fils de famille possédant pour tout bien un vieux manoir perdu au fond de quelque quarante hectares de lande bretonne?

Denise sait cela, et cela lui suffit. Elle, destinée aux somptueuses alliances, elle, qu'attendent les prétendants porteurs des plus beaux noms et pourvus des plus resplendissantes opulences, s'est brusquement intéressée à ce jeune homme qui n'a que son épée. N'estce donc pas ainsi que les choses se passent dans les romans? et, depuis quatre jours, sa vie ressemble à un roman.

PIERRE MAEL.

(La suite au prochain numéro.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

BEIGNETS D'ABRICOTS

Couper en deux des abricots qui ne soient pas trop mûrs, les faire macérer pendant deux heures dans un verre de bonne eau-de-vie sucrée. Egoutter les fruits, les plonger dans la pâte et les jeter dans la friture bouillante. Une fois bien dorés, les retirer et les égoutter sur une serviette, puis saupoudrer de sucre. Certains amateurs ajoutent au cœur de l'abricot un noyau factice composé de crème sucrée, d'amandes pilées et de jaunes d'œufs.

TOMATES A LA GRIMOD DE LA REYNIÈRE

Après avoir enlevé soigneusement les pépins des tomates, on remplit ces dernières d'un hachis de viandes fines auquel on ajoute une gousse d'ail, du persil et de l'estragon hachés. Le tout recouvert de chapelure et mis dans un plat en terre, avec deux cuillerées d'huile d'olive; on le fait cuire au four ou sous un four de campagne, puis on sert après deux heures et demie de cuisson. Un jus de citron pressé dans le plat achève l'assaisonnement.

REVUE MUSICALE

Théâtres lyriques : Opéra-Comique : *Le Rêve*, drame en quatre actes et sept tableaux. — Opéra. — *Israël en Égypte*. — Concert. — Nouveautés.

Les livres de M. Zola ne sont pas de ceux dont nos jeunes lectrices puissent faire leur lecture favorite ! Mais *le Rêve* est au milieu des romans naturalistes du nouvel académicien, comme un beau lys immaculé, éclos parmi les plantes vénéneuses qui surgissent chaque jour dans le champ de notre littérature contemporaine.

Mais si au point de vue de la morale, du goût et de l'élévation de pensée, ce livre nous semble irréprochable, nous hésiterions cependant à le mettre sous les yeux de nos filles. Le spiritualisme même a ses dangers lorsqu'il enveloppe les sentiments humains dans de jeunes âmes que leur rêverie porte aux mystiques exaltations.

Le poème du *Rêve*, dans lequel M. L. Gallet a merveilleusement condensé en sept tableaux les épisodes du roman, semble, au premier abord, l'avoir un peu *humanisé*. Mais il l'a fait avec une telle délicatesse de touche, que la poésie de cet ouvrage n'en est sur aucun point altérée. Tout serait donc pour le mieux si les auteurs avaient pensé que, parmi le public de l'Opéra-Comique, il pouvait se trouver un certain nombre de familles dont les susceptibilités catholiques devaient être froissées, en voyant une fois de plus les cérémonies et les personnages de la religion représentés sur le théâtre.

Angélique, ce type qui tient de l'ange et de la femme, comme la *Séraphita* de Balzac, est une enfant trouvée et recueillie grelottante sous la neige par une brave famille de brodeurs en ornements d'église, Hubert et Hubertine, qui, sans enfants, l'adopteront plus tard. Quand le rideau se lève, la fillette est déjà devenue une belle jeune fille. Elle est assise à son métier, car elle excelle dans l'art de broder que lui ont enseigné ses parents adoptifs. Mais elle est songeuse, son aiguille reste parfois immobile dans ses petits doigts de fée. Elle a lu la *Légende Dorée*, et l'histoire des saintes martyres et des saints archanges a laissé dans son imagination un divin enthousiasme. Elle entend leurs voix, et comme dans les contes féeriques, à ce rêve sidéral, elle mêle celui d'un idéal terrestre, qui prend un corps à l'arrivée du jeune Félicien qui l'aime. Elle l'attendait, elle l'avait dit à ses parents : « Ce sera un prince, beau, riche et noble, celui que j'épouserai, je l'ai vu dans mon rêve ». Dès la première rencontre tous deux se reconnaissent sans s'être jamais vus et se promettent de s'unir dans le mariage.

Mais le père de Félicien a d'autres vues sur son fils, dont la fortune est immense. Ayant vu expirer sa femme qu'il adorait, en lui donnant le jour, il a consacré sa vie à Dieu, et ne s'est jamais consolé. Devenu l'évêque Jean d'Hautecœur, il veut que Félicien prenne les ordres. Devant son refus, il projette de l'unir à une femme de son choix, selon sa naissance et sa fortune. Là encore, son fils résiste et lui fait l'aveu qu'il n'aime et n'épousera que l'humble petite brodeuse Angélique. Ni larmes, ni prières ne peuvent vaincre la volonté paternelle. Ce n'est qu'après une série de scènes où se déroulent les angoisses des deux jeunes amoureux, la résistance respectueuse de Félicien à son père, l'abattement d'Angélique qui préfère la mort qu'elle sent venir, à l'abandon de son devoir, que Mgr d'Hautecœur se laisse enfin toucher. La petite martyre, brisée par son chagrin, est mourante. L'évêque se souvenant de la devise de ses ancêtres : « Si Dieu veut, je veux », vient lui apporter les secours de la religion avant que son âme ne remonte au ciel, et il la rend à la vie en mettant sa main dans celle de Félicien.

A la répétition générale, on a supprimé un huitième tableau, dont le dénouement était conforme à celui si poétique du roman : *Le Rêve*, brisé par la mort d'Angélique dans les bras de son époux, à la sortie de l'Eglise. Mais l'émotion déjà si tendue des spectateurs a dû être ménagée, et on reste sur *le Rêve* accompli, laissant le public libre d'échafauder à sa guise le bonheur des deux enfants. Mais quel dommage pour cette œuvre d'art et son héroïne, que de leur couper ainsi les ailes au moment où elles les ouvraient pour reprendre le chemin des cieux.

La partition que M. Alfred Bruneau a écrite sur ce ravissant livret témoigne d'une grande science et d'une modernité parfois excessive, pour un sujet tout enveloppé d'archaïsme. Etait-ce assez ? nous n'oserions nous prononcer. Il faut convenir qu'il a eu des inspirations heureuses dans les principales scènes entre Angélique et Félicien, puis dans celles de l'Evêque avec son fils. Quant à saisir un

air, des mélodies au passage, qui vous restent dans l'oreille, il n'y faut pas songer.

L'élément symphonique absorbe tout, suivant chaque personnage, sans laisser à la mélodie le temps de s'incarner à eux. De là un manque de variété dans les rythmes et dans la forme, peut-être, qui surprend le spectateur au moment où il s'attend à retrouver quelque chose de l'école héréditaire. Il faut avoir le courage de le dire, ce qui manque à cette œuvre musicale, c'est l'intensité, la puissance de l'émotion, le charme de l'expression. Toute l'habileté du savant musicien ne saurait le déguiser. Les chœurs mystiques sont écrits et exécutés avec un art achevé, mais ce charmant ouvrage plaira plus par la poésie et la grâce de la donnée littéraire que par celles de la musique. Malgré les étrangetés du nouveau style, les artistes, guidés par leur éminent chef, M. J. Danbé, en ont donné une remarquable interprétation. La mise en scène, du meilleur goût, a la simplicité qui convient à cette pure et naïve légende.

C'est avec *Le Rêve* que l'Opéra-Comique a clôturé la saison. Pendant ses vacances on prépare l'*Enguerrande*, de M. Chapuis, qui servira de réouverture avec *Le Rêve*.

A l'Opéra, M. Lamoureux a pris possession du bâton de chef d'orchestre et on est tout à *Lohengrin*. Attendons-nous à des merveilles pour septembre; avec cela, reprises de *Robert* et de l'*Africaine* et excellents débuts du baryton Renaud.

Nous n'avons pu enregistrer, le mois dernier, le légitime succès obtenu par la *Société des grandes auditions*, dans le célèbre oratorio de Hœndel : *Israël en Egypte*, encore inconnu en France.

Cet ouvrage, écrit en 1738, est divisé en deux parties. Il raconte les miracles accomplis par le Dieu d'Israël pour délivrer son peuple en servitude.

Dans la première, fugues et chœurs sont d'une magistrale puissance. Le maître ne s'est pas élevé plus haut dans le *Messie* et *Judas Machabée*.

La grandeur du style et la simplicité des moyens se retrouvent dans la *persécution*, les *plaies d'Egypte*, le terrifiant engloutissement de Pharaon et de son armée, la grêle, le feu dévastant tout, la terre enveloppée de ténèbres, si admirablement rendus par les voix et les timbres sourds de l'orchestre. Le passage de la mer Rouge est de toute beauté.

Dans la seconde partie, le peuple délivré rend grâces à Dieu, dans des airs, duos et chœurs célèbres qui, tous, sont à la hauteur de l'immense génie de ce maître. Il serait à souhaiter, dans l'intérêt de l'art et des artistes, que de pareilles auditions fussent souvent renouvelées.

Dans un cadre plus modeste et moins classique, signalons la brillante fête artistique donnée, à la villa Exelmans, par le docteur Bonnet-Delaville.

Précédé de feux d'artifice et suivi de bal avec orchestre, du concert seulement nous parlerons. A une assistance aussi nombreuse qu'élégante, on offrait un programme de choix, défrayé par des artistes de premier ordre. L'Opéra était représenté par M. Devillers, qui s'est surpassé dans un air du *Mage*. L'Opéra-Comique avait fourni un triple contingent : Mme Bilbaut-Vauchelet, dont le talent délicat a ravi l'auditoire dans plusieurs mélodies de Charles René et Pfeiffer. M. Gogny a fait apprécier ses bonnes qualités de style et son art des nuances dans plusieurs duos, comme dans l'air de l'*Africaine*. M. Bello s'est fait justement applaudir dans le si joli air du *Chalet*. Nombre de dames artistes ou amateurs prêtaient, à cette belle soirée, le concours le plus distingué dans l'interprétation des pages de nos meilleurs maîtres. Au premier rang de cette gracieuse pléiade, nous avons reconnu, — nous l'aurions reconnue sans la voir, — l'admirable cantatrice de Saint-Séverin, dont nous avions raconté ici, l'an dernier, les beaux élans et l'impression rare produite par cette superbe voix dans l'église de notre village. Mme Crabos est dans toute la puissance de son talent comme dans tout l'éclat de sa jeunesse. Sa diction est irréprochable. Si elle a été dramatique dans *Etienne Marcel*, elle a su être touchante dans la *Traviata*. Son succès a été très grand et l'auditoire l'a acclamée par des bravos sans fin. Il a reconnu là, comme nous, une véritable artiste.

Dans l'intermède, l'éminent sociétaire de la Comédie-Française, M. Delaunay, a dit, avec son art inimitable, *La vie aux champs*, de V. Hugo, et il a clôturé la séance par la jolie pièce que M. J. Claretie avait composée pour la fête de Trianon. On sait que, subitement indisposé, le grand comédien n'avait pu y prendre part.

Nous clôturons à notre tour par trois jolies pièces pour le piano. *La valse interrompue*, de P. Wacks, est un morceau d'une grande originalité et d'un effet charmant. Bonne moyenne force. — Moins difficile est la sérénade italienne : *Alla Picciola*, par Ed. Chavagnat; musique fine, mélodique et délicate. — Tout à fait facile, *Mascarade*, de P. Rougnon, est une inspiration extrêmement gracieuse, d'une facture alerte et très variée dans ses motifs. — Pour le chant, rien n'est piquant, ni plus favorable au succès que la composition de Joanni Perronnet, intitulée *Défi!* — Editeur : H. Heugel, 2 *bis*, rue Vivienne.

MARIE LASSAVEUR.

CAUSERIE



FAITES-VOUS la révérence, mademoiselle?

— Non, madame.

— Vous avez tort, mademoiselle, parce que ce signe de respect s'adresse aux vieilles dames, et que les vieilles dames peuvent beaucoup pour les jeunes filles.

Vous ne me croyez qu'à moitié? Oubliez-vous donc que les vieilles dames sont mères, grand'mères, tantes, grand'tantes, cousines germaines et issues de germaines de tous les beaux messieurs qui peuvent aspirer à l'honneur d'obtenir votre main!

Voilà qui vous fait sourire. C'est incroyable, on ne peut pas parler mariage devant une jeune fille, sans qu'elle s'épanouisse comme si on parlait du soleil à une fleur. Donc, vite une révérence, mon enfant.

— Laquelle, madame?

— Si vous êtes très simple dans vos allures, blonde, modeste un type rêveur ou candide, faites la révérence classique, celle qui est en usage dans les parloirs de couvent, profonde et un peu raide; elle durera à peu près autant que les souhaits de bienvenue qu'on vous adressera en échange, et qui se termineront certainement par un : Oh! la charmante petite! — Si vous êtes plus lancée, si vous fréquentez la cavalerie française, Saumur, Evreux, et si c'est au moment des grandes manœuvres, saluez comme ces dames du 6e dragons ou du 8e cuirassiers : génuflexion brusque et profonde, — se relever vivement, reculer d'un pas en sautillant deux ou trois fois sur le même pied — menton en l'air et physionomie satisfaite du succès de ce petit tour d'équilibre. Je connais une jeune fille qui a travaillé six mois cet exercice chorégraphique, mais elle le possède en perfection, et pour un résultat aussi précieux il ne faut pas marchander sa peine.

— Comment danse-t-on? me demande une autre lectrice du journal.

Ceci est plus difficile à expliquer de loin, ma chère abonnée.

Il faut glisser beaucoup, à contre-mesure si c'est l'habitude de votre danseur qui, s'il sait bien son métier, doit sautiller dans tous les sens, vous marcher sur les pieds, vous défoncer les genoux, et vous dire d'un air vainqueur en vous reconduisant à votre place : « C'est le vrai boston américain, nous ne sommes pas cinquante qui le possédions complètement à Paris ». L'année dernière, ils n'étaient pas plus de dix, paraît-il; mais nous sommes dans un siècle de progrès qui ne laisse pas la lumière sous le boisseau, et l'année prochaine tout le monde piétinera le vrai boston américain, vous verrez cela.

Il y a loin de ces allures de sauterelles aux danses de nos aïeux, je veux vous en donner comme preuve cette jolie description que j'ai copiée pour vous :

« Trois cavaliers choisirent trois jeunes filles et se mirent en rang; le premier avec sa demoiselle l'amena jusqu'à l'autre bout de la salle et l'y laissa, pour retourner seul avec ses compagnons; le deuxième en fit de même, puis le troisième, si bien que les trois belles se trouvèrent isolées. Quand le troisième cavalier fut de retour, le premier, en gambadant, en faisant des mines et contenances d'amoureux, en époussetant et guindant ses chausses, et tirant sa chemisette ou aux manchettes ou au col, alla rechercher sa demoiselle, qui de la main, lui faisait des signes de refus ou qui lui tournait le dos, ce que voyant, le cavalier retourna à sa place en faisant une contenance désespérée; les deux autres qui le suivaient ne trouvèrent pas un meilleur accueil; enfin, tous les trois ensemble allèrent une dernière fois chercher les jeunes filles en mettant le genou en terre, et en demandant grâce les mains jointes; alors les demoiselles se rendant, ils dansaient la *courante* pêle-mêle.

Et savez-vous quel était le premier de ces trois cavaliers? Henri VIII d'Angleterre, faisant vis-à-vis à Miss Anna de Boleyn... »

Mais revenons au petit questionnaire qui m'a été adressé par plusieurs d'entre vous.

Quel est l'aspect général d'une toilette? Cela dépend; ainsi s'il s'agit des jeunes gens, je vous dirai qu'ils sont en train de mettre plus d'ampleur dans leurs pantalons que nous n'en accordons à nos jupes. Quant au corsage, il est le même pour les deux sexes « Smoking for ever »; la seule différence est que le smoking-homme est toujours porté sur un plastron raide, tandis que le smoking-femme est le plus souvent ouvert sur une chemisette bouffante. Ce petit vêtement sombre avec ses revers de soie, une jupe aussi claire qu'on voudra, des gants presque blancs et un chapeau presque petit, tel est l'uniforme pour la vie *courante*; j'ai dit courante et je maintiens cet adjectif, seul capable de désigner exactement la vie parisienne dans cette saison.

Ceux et celles que retient encore dans la grande ville l'éducation des enfants font leurs

derniers apprêts ; on va de magasin en magasin, on prend mesure, on essaie, on se fâche contre des fournisseurs inexacts, on découvre que la tunique des dimanches, sur laquelle on comptait pour les vacances de son collégien, a un trou au coude et le pantalon une pièce au genou, que le képi a bu un coup aux bains froids. Tout en bousculant ferme ce fils sans soin, on le conduit au pas de course à la Belle-Jardinière, pendant que sa sœur, encore enveloppée dans les plis disgracieux de son uniforme, montre les extrémités de ses bras de faucheux et cache dans une résille à nœud ou à gland, suivant l'ordre auquel appartient son pensionnat, une chevelure tordue, nattée, épinglée avec toute la disgrâce désirable.

Dans huit jours, tout ce petit monde peuplera les bords de la mer, ou le sommet des Alpes, ou le parc de la ville d'eau choisie. Amusez-vous bien... et faites la révérence.

Il semble chaque été que, lorsqu'on a quitté Paris, Paris n'existe plus; et, de fait, la ville change tellement d'aspect, que c'est à croire à une substitution clandestine; cette année, les grèves de tramways et d'omnibus d'abord, celle des boulangers ensuite, ont prolongé l'animation et excité la curiosité mourante quelques jours de plus; le Parisien gouailleur, pendant cette période, se réveillait chaque matin en demandant si le funiculaire de Belleville marchait, et comme on lui répondait que non, il faisait un quatrain et cherchait une autre victime. Eh bien! maintenant, les orages, l'approche des vacances, la nuée d'étrangers qui s'est abattue sur notre bonne ville ne nous laissent même plus le courage de chansonner ce qui marche de travers ou ne marche pas du tout; pourvu que les trains nous emmènent... le reste ne compte plus.

En fait de voyage, il en est un entrepris par un prince pour oublier! Les paris sont ouverts : il y a des âmes candides et tendres qui assurent que l'absence ne changera rien aux sentiments du royal voyageur, et qu'il reviendra mettre aux pieds de la jolie demoiselle d'honneur sa future couronne; d'autres, et ce sont de vilaines gens sans doute, assurent que puisque le prince a consenti à s'éloigner, à se distraire pour guérir, c'est qu'il est déjà en bonne voie dans le sens de l'oubli.

Les peintresses s'agitent beaucoup depuis quelque temps; elles veulent, elles aussi, concourir pour le prix de Rome. Et quand elles auront obtenu cette grande faveur, mettront-elles les babys en loge avec elles? Je ne vois pas que cette ambition soit bien pratique, et je me demande si celles qui l'ont ne perdront pas plus qu'elles ne gagneront à jouer ainsi le rôle d'artiste sérieux. Enfin ça les regarde et, comme je ne peins ni ne sculpte, ce ne sont pas mes affaires.

Une chose, par exemple, qui est tout à fait de la compétence d'une maman, c'est le Jardin des Plantes, avec ses cages si amusantes ou si redoutables, ses éclats de rire et ses rugissements. On veut supprimer les lions; ça coûte trop cher et les boucheries n'envoient pas assez de viande avariée pour leur entretien. Eh bien! on n'a qu'à s'adresser à mon fournisseur de rosbeef...

J'ai eu pendant quelque temps une amie derrière ces grilles, qui n'ont rien de monacal; c'était une magnifique panthère apprivoisée que sa maîtresse avait ramenée de Massaouah avec l'intention de la garder chez elle. Le propriétaire fit des difficultés, comme bien l'on pense, et la bête fut donnée au Museum. Quand sa maîtresse retourna en Afrique, c'est moi qui fus chargée d'aller la voir au parloir, où je lui apportais un jeune pigeon, toujours fort bien reçu. Après deux ans, les maîtres de la panthère revinrent; ils allèrent la voir. Elle les reconnut, se dressa le long de ses barreaux et poussa un miaulement formidable. Devant cette manifestation amicale, M. R. obtint de passer dans le petit chemin de ronde qui sépare les badauds des cages. La panthère, le voyant venir, témoignait d'une joie et d'une impatience touchantes : elle se roulait en poussant de petits cris. Quand M. R. fut tout près d'elle, elle jeta ses deux bras en dehors des barreaux et, dans un embrassement de fauve, écrasa le chapeau de notre ami; on nous déclara qu'on ne permettrait plus ces épanchements; j'ai su depuis que la pauvre bête était morte de consomption.

C. DE LAMIRAUDIE.

LYON EN 1614

Lyon est la principale ville et le boulevard de la France, la première de toutes les Gaules au point de vue spirituel, la boutique du commerce universel, et enfin, ce qui est à sa louange, — s'il y a au monde un endroit où se trouvent rassemblés tous les vénérables débris de l'antiquité : statues de dieux et de princes, inscriptions, tombeaux, théâtres en ruines, bains, thermes, aqueducs, canaux, égouts, temples, colonnes de toutes formes, obélisques, pyramides, tableaux, vases, cornes, lampes, emblêmes, poteries, — cet endroit, c'est Lyon! (GOLNITZ.)

A NOS LECTRICES

Je viens, mesdemoiselles, vous communiquer un projet qui renfermera pour vous, je l'espère, une surprise agréable ; vous l'accueillerez donc avec plaisir.

Sur la demande de plusieurs abonnées, nous avons décidé d'établir des CONCOURS DE DEVINETTES. Le premier vous sera proposé dans un prochain numéro, et nous décernerons prix et accessits aux plus habiles. Ces prix, ai-je besoin de le dire, récompenseront largement les efforts de nos jeunes concurrentes...

Les travaux adressés au journal seront classés et jugés par un comité aussi impartial qu'indulgent, et le résultat du concours sera publié dans un des numéros suivants.

Nous apportons ainsi à nos nombreuses amies le moyen d'atteindre ce triple but : plaisir, travail, récompense.

DEVINETTES



Acrostiche double

Avec les lettres que voici, former sept mots français qui, par leur première et leur dernière lettre, donneront, dans le sens vertical, le nom d'une ville et celui d'un homme célèbre qui l'illustra :

LE
UN
AI
AL
AI
RN
MA

Dernières paroles



Quel est le souverain qui, frappé à mort, s'écria :

« Je vous prie comme amis et ordonne comme roi de reconnaître après ma mort mon frère que voilà. Pour ma satisfaction et pour votre propre devoir, je vous prie que vous lui en prêtiez le serment en ma présence ».

Vers à terminer

Il est si petit qu'il se ....
Quand du soir souffle la .....,
Par une goutte il est ....,
Par une goutte de ......

Du chasseur il brave le .....,
Car où l'atteindre ? il est si .....
Et si léger qu'un cheveu .....
Pèse plus à l'air que son .....

Il s'endort au milieu des ......
Quand il vole de tige en ....;
Avec son chant et ses ....,
Il semble une fleur qui ....

Il voit pâlir son ....
Si la main d'un enfant le ......;
Il est moins grand qu'un ....,
Un peu moins petit qu'une ....

EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DE JUILLET

MOTS EN TRIANGLE SYLLABIQUES :

EL DO RA DO
DO RA DE
RA DE
DO

DEVISES : Henri VIII d'Angleterre.

MOTS EN CARRÉ :

M I C A
I R A N
C A E N
A N N E

LOGOGRIPHE : Etoile — Etole — Toile — Etolie.

CHARADE : Mil ton.

MOTS EN CROIX : Lafontaine — Esope.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *48, rue Vivienne.*

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Le moment n'est pas propice aux renseignements sur les modes. Toutes les façons nouvelles ont été décrites, toutes ont eu leur moment de grande vogue, et celles qui ont été le plus en faveur voient déjà décliner leur succès. Ainsi la basque rapportée, la jaquette et le pince-taille à longue basque jouissent de leur reste, et dans quelques semaines on ne se souviendra de cette mode que pour la critiquer. Avouons qu'elle n'était pas jolie; cette basque coupant la femme en deux, rendait la tournure disgracieuse; il en était de même de la pèlerine dite Henri II; pour elle nous parlons au passé, car c'est à peine si l'on en voit une ou deux.

Nous avons cependant à vous signaler la grande vogue de la mousseline imprimée et du fin jaconas fleuri. Le mois d'août avec ses plaisirs champêtres, ses fêtes de casino et les réceptions des châtelaines, met en verve d'imagination nos couturières qui font les plus nuageux et ravissants costumes.

La jeune fille est charmante habillée de mousseline blanche fleurie de petits bouquets roses, bleus ou multicolores. Que ces façons de corsage, drapées ou froncées, sont bien en harmonie avec la jeunesse! Croyez-nous, portez ces tissus légers de préférence aux soieries et cette mousseline de laine si légère et si souple; le succès qu'ils ont eu cet été vous y invite encore plus que nos conseils.

Voici pour une jeune fille de dix-huit ans un très charmant costume de mousseline de laine blanche pour les petites réunions. La façon en est très simple, comme il convient à cet âge. La jupe, ourlée d'une dentelle un peu grosse, au-dessus de laquelle courent trois rangs de point anglais en gros cordonnet de soie blanc, est froncée à une étroite ceinture. Le corsage froncé au dos, a un devant croisé en draperie sur une guimpe froncée; le tout monté à la ceinture de la jupe qui se trouve cachée par un ruban de faille crème noué derrière de coques à longs pans. La manche courte en façon de bouillon, surmontée d'un nœud-aigrette, fait de coques et de cornes en ruban. La sous-jupe, après laquelle est légèrement baguée la jupe de mousseline-laine, est en taffetas blanc.

Le taffetas destiné à la sous-jupe est si bon marché, que nous le conseillons de préférence à l'alpaca, parce qu'il a plus de soutien et qu'il *froufroute* gentiment.

Il faut généralement de quatre à cinq mètres de taffetas pour la jupe simple, et l'on en trouve de suffisamment bon de deux à trois francs le mètre. Le costume très coquet dont nous parlons a été fait en mousseline de laine bleutée par Mme Gradoz, et aussi en mousseline blanche imprimée de pastilles roses.

On biaise toujours les lés de derrière qui s'inclinent légèrement; ils forment une petite queue au costume habillé.

La jupe fourreau est de dernière mode, taillée complètement de biais aux lés de côté et de derrière; elle se fronce derrière et s'échancre devant, pour qu'elle pose à plat sans soupçon de plis.

On met aussi l'étoffe en biais pour tailler une jupe, et selon les dessins, carreaux ou raies, l'on obtient des effets originaux, souvent heureux, mais il faut que le raccord soit bien fait.

Il y a à cette époque dans les magasins de nouveauté, des occasions qui permettent aux jeunes filles des petites coquetteries charmantes en lingerie. Ainsi, le jupon de dessous en zéphir rose et bleu garni de dentelle, si vous trouvez un coupon de quatre mètres, vous reviendra très bon marché; du zéphir à 75 cent. le mètre n'est pas ruineux. Un haut ourlet, au bord une dentelle de quinze centimètres de hauteur et une autre au-dessus qui retombe sur la première. Si l'on préfère, des volants seront de zéphir rehaussés d'une dentelle; des deux façons le jupon sera charmant.

Il se fait en batiste : bleue, rose, maïs, lilas très pâle, de mignons mouchoirs de poche, encadrés d'une dentelle ou festonnés de coton de couleur plus foncée. Ce sont petites fantaisies d'été très goûtées qu'il est permis de porter aussi bien à la campagne qu'à la mer.

La mode de l'encolure dégagée s'est affirmée, et l'on ne voit guère le col droit qu'aux costumes genre tailleur et à quelques autres costumes de cérémonie. Aussi commence-t-on à voir des colliers-chaînes d'un genre artistique très sobre, entourant le cou. Ces colliers ne sont pas très apparents, voilés qu'ils sont par la dentelle ou la collerette rabattue un peu ouverte devant. Cette mode, il la faut discrète pour qu'elle soit comme il faut.

Pour une jeune femme élégante, voici un très charmant costume en crépon glycine et velours pensée. Les lilas dans tous les tons clairs sont comme d'uniforme.

La jupe fourreau; au bas du tablier est appliquée une belle broderie sur tulle à réseaux carrés, broderie qui se retrouve sur l'empiècement de velours auquel se fronce le corsage agrafé derrière; la pointe du corsage, très accusée, est suivie par un ruban de velours noué en nœud papillon avec pans sur la pointe du dos, lequel est froncé. La manche un peu épaulée est en tulle brodé, avec le poignet en velours; la sous-jupe en taffetas et le jupon de dessous en taffetas glacé lilas à reflets foncés, orné de trois volants déchiquetés étagés sur un volant de dentelle.

Quand je vous aurai dit que le soulier en peau jaune

est de coquetterie rurale, que celui en fin chevreau glacé ou mordoré est de matinée ou de réunion privée; que le chapeau canotier est le préféré; que les ombrelles de teintes pâles ont le succès, je vous aurai mises, mesdemoiselles, au courant de ce qui se porte en fait de nouveautés.

Nous avons à donner quelques renseignements sur les modes enfantines.

La façon Greenaway ou 1830 se propage, et nous voyons les petites filles gentiment habillées; comme bien des modes à leur début, celle-ci avait été exagérée. Maintenant, dégagée de ce qu'elle avait de grotesque, et quoique encore passible de la critique, nous devons reconnaître que cette jupe longue, ce corsage décolleté, cette manche bouillon et la ceinture à pans les habillent gentiment. La percale, la petite satinette sont très employées et se garnissent de falbalas. La jupe, rehaussée de deux petits falbalas, est montée par des fronces ainsi que le corsage, dont le décolleté reçoit en berthe un petit volant retombant que l'on retrouve au bas de la manche courte. Un ruban noué derrière en ceinture. Une grande capeline, dite calèche, est faite de batiste ou de zéphir rose ou bleu. Le fond très haut, est crevé tout le long par un pli; un bavolet-volant, un autre volant au bord de la passe qui est toute coulissée et profonde; des brides en ruban appliquent la passe sur les joues. Chaussettes et souliers à patte boutonnée. Draperies et jupe relevée sont absolument abandonnées.

Voici un costume pour petit garçon de quatre à cinq ans et plus, qui sera bien commode pour les vacances. Il se fait en jersey bleu marine ou loutre. La culotte s'arrête au-dessous du genou sans le serrer. La blouse un peu longue, assez collante, se ferme devant par une sous-patte boutonnée; la manche est ronde. Tous les contours sont ourlés de plusieurs rangs de piqûre. Le chapeau canotier un peu large de bord. Dans ce petit complet, qui prend très bien le corps, l'enfant est tout gentil. Ajoutons qu'il y est à l'aise pour jouer et courir, et ce n'est pas le moins apprécié de ses avantages.

CORALIE L.

Le 7e Album de travaux du 18 juillet (Edition hebdomadaire) contient :

Panier à ouvrage tendu de peluche, avec poche drapée extérieurement pour dé, ciseaux, aiguilles. — Corbeille à pain, avec intérieur en toile granitée, brodée d'épis aux points de tige et point lancé, coton rouge et fil blanc plat et brillant. — Dessus d'assiette à pied pour fruits et gâteaux secs, en damassé frangé, brodé en coton rouge au point de croix, de cerises, de pommes, de poires. — Capeline Greenaway au crochet. — Fauteuil et chaise pour serre, jardin, terrasse. — Jupon d'enfant au crochet.

VISITES DANS LES MAGASINS

Charmants et pratiques les costumes de voyage que fait Mlle Thirion. C'est toujours la façon tailleur qui prévaut pour ce genre; elle s'adapte d'ailleurs on ne peut mieux avec le fourreau et la jupe biaisée. La jaquette, avec la blouse-chemisette en fin lainage croisé à fines rayures, est non seulement commode, mais très coquette avec ses bords roulés dégageant la chemisette. Elle se fait encore à col rabattu, fermée à l'encolure par une seule agrafe, et fuyante. Mlle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel, varie cette façon de veste ou de jaquette en y ajoutant un col à revers carré, ou des poches qui toutes ont leur utilité. Elle est plus ou moins ajustée, plus ou moins ouverte mais toujours réussie; et il faut une main habile pour cette façon qui semble cependant facile à faire.

Citons aussi les toilettes de casino, qui sont d'un goût charmant et garnies avec originalité de dentelle, de falbalas et de ruban. Les corsages, d'une excellente coupe, dessinent gracieusement la taille et offrent une grande variété de garnitures.

Grand succès pour les pare-pluie et pare-poussière de la maison d'Anthoine, 24, rue des Bons-Enfants. Façon pratique, confortable, élégante, étoffe souple, solide, imperméable et n'ayant pas l'inconvénient du caoutchouc. Aucune odeur désagréable. Ce vêtement toujours fort apprécié l'est surtout à cette époque d'excursions. Facile et léger à porter, il fait partie du *bagage* de toute élégante voyageuse, et quels services il rend! La maison d'Anthoine envoie à nos abonnées, sur leur demande, le catalogue illustré et les échantillons avec les prix. Sur les mesures envoyées, elle exécute les commandes et les expédie très rapidement.

Nous avons à parler d'un fort beau meuble de petit salon préparé et échantillonné par la maison Lefèvre-Cabin, ancienne maison Sajou, 74, boulevard de Sébastopol.

Ce meuble se compose d'une marquise, de chaises et d'un canapé de style Louis XVI. Rien de plus artistique, de plus joli que ces enroulements de fleurs et de ruban disposés en nœud, ces attributs et ces personnages si bien groupés. Le fond en soie, d'un rose de Chine éteint, fait ressortir admirablement les médaillons fleuris. Nous avons trouvé le prix vraiment modique, vu l'ensemble de l'ouvrage.



Imp. Falconer Paris

Août 1891 | 4844

Journal des Demoiselles

Modes de Paris | Rue Vivienne. 48.

Toilettes de Mme PELLETIER-VIDAL, 19 rue de la Paix. Costume d'enfant de Mme TASKIN, 2 rue de la Michodière

Voici encore, tout préparé, un paravent à trois feuilles étroites, mais très hautes. Des élancements de feuillage, des fleurs se détachent sur un ciel bleu pâle et partent d'un fouillis de plantes aquatiques sur lesquelles des oiseaux voltigent et d'autres se posent. Regardons aussi ces ornements d'église, les uns fort riches de dessin, les autres plus simples, avec de jolis rinceaux et des rosaces faciles à faire; il y a aussi des étoles, pour chaque nature de fête, des nappes d'autel qui seront très appréciées par les desservants des modestes églises de nos petits villages; la maison Lefèvre-Cabin fait des prix exceptionnels pour ces ouvrages.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES n° 4844.

Modèles de M[me] Pelletier-Vidal, rue de la Paix, 19.

Costume d'enfant de M[me] Taskin, rue de la Michodière, 2.

Première figure. — Toilette en batiste-linon pompadour. La jupe est relevée dans le bas, tout autour, par un drapé Trianon; les devants du corsage, drapés à l'épaule et à la taille, se relèvent sur les hanches en petits paniers et se perdent dans la jupe, dont ils viennent faire partie; le dos, coulissé, est légèrement décolleté en pointe; nœud à la taille; gilet et hauts poignets en tulle broché, rapportés à la manche demi-longue sur transparent bleu pâle. (Voir la planche de patrons). — Chapeau de paille blanche avec entre-deux lamé d'or; plissé de gaze crème tombant de la calotte et grande branche de jacinthes roses traversant le chapeau en longueur pour se fixer derrière le haut retroussis.

Deuxième figure. — Costume en vigogne brochée. Jupe plate et longue basquine à pans découpés devant (1), tombant sur une patte flottante qui simule une poche; revers et col tenant ensemble; gilet en crêpe de Chine, coulissé au milieu et dont le bord ourlé reste libre sur le côté gauche.

Costume d'enfant. — Blouse russe (2) en tissu *lawn-tennis* crème à rayures rouges; collerette en surah crème brodé de rouge, un peu ouverte devant, se continuant en coquillé plissé jusqu'à la taille; manche jardinière froncée dans un poignet de velours brun, comme la bande du bas de la jupe.

(1 et 2) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle *verte*, recevront ce patron le 16 août.

MODÈLE REPOUSSÉ

De M[lle] Leeker, 3, rue de Rohan.

Angle, tulle brodé, pour rideau ou store; ce dessin sur tulle fin pourra servir pour voile de baby.

MUSIQUE

Sur un album, musique de Georges O'Kelly, paroles de Alp. Lamartine.

HUITIÈME ALBUM

Corbeille à laines, moquette mosaïque. — G M F enlacés. — Entre-deux. — Dessus de table, fleurs en relief. — Amazone. — Entre-deux, guipure Richelieu. — Costume de fillette. — Petite garniture, guipure Richelieu. — Branchette. — Costume en mousseline de laine. — Guirlande de houx, tapisserie. — Dessus de berceau, filet, lacets et crochet. — Porte-montre. — Bouchon de lampe. — Marthe. — Dentelle, filet guipure. — Dessus de clavier. — L C enlacés, point à la croix. — Vide-poche chancelière. — Petit sac au crochet pour pelote de fil. — Manteau de chambre (petit moine) pour baby. — Motif, point à la croix.

FEUILLE VIII

1er côté

Corsage, première toilette (gravure n° 4844).

2e côté

Jaquette tailleur, amazone, page 2. } Album d'août.
Manteau de chambre (petit moine), pour baby, page 8. } Album d'août.

Paris — Alcan-Levy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



LA COIFFURE

(SUITE ET FIN)

II

La calvitie d'un duc de Bourgogne, qui ne voulut pas être tout seul dépourvu de cheveux, avait entraîné, au Moyen âge, une exécution de chevelures par la violence; plus tard, au XVIIIe siècle, il devait suffire d'un accident arrivé aux beaux cheveux de Marie-Antoinette, pour faire passer la coiffure des femmes du *hérisson* monumental aux boucles *à l'enfant.* Dans l'intervalle, une blessure reçue au visage par François Ier, décida du triomphe des cheveux ras et de la barbe. Ce fut une véritable révolution, le XVe siècle n'ayant admis que la chevelure longue derrière et taillée devant.

Le Titien a immortalisé le grand chapeau bordé de plumes qu'affectionnait François Ier, ami du faste en toutes choses.

La toque de velours noir, enrichie de dorures, jouit aussi d'une faveur qu'elle conserva longtemps dans le costume des femmes comme dans celui des hommes; nous la voyons sur la tête aimable et spirituelle de la reine de Navarre, sœur du roi-chevalier. On la garda sous Henri II, cette jolie toque ornée d'un bouquet de plumes courtes ; les dames la portaient sur leurs cheveux, enfermés dans une résille, quand elles ne préféraient pas le chapeau de forme ovoïde et très haute avec de larges bords cambrés. Catherine de Médicis se tint toujours au chaperon à bavolet, abaissé en pointe sur le front, qui, légèrement modifié par sa belle-fille, Marie-Stuart, garda jusqu'à nos jours le nom de cette malheureuse princesse. Sous François Ier, les femmes avaient sacrifié à mille fantaisies cosmopolites, leurs toilettes étant soit à la française, soit à l'italienne, soit à l'espagnole, c'est-à-dire qu'elles comportaient tantôt les templettes et le chaperon, tantôt le petit béguin à passe d'orfèvrerie, tantôt la toque, ou encore la chaîne légère retenue par un bijou qui a gardé le nom de la belle Ferronnière.

Sous Henri II, des lois somptuaires, en réprimant l'effervescence du luxe, laissèrent à tous les détails de l'ajustement un cachet de sobre élégance. C'est le temps des chefs-d'œuvre de la Renaissance française; les moindres produits de l'industrie furent alors d'un goût irréprochable, d'une grâce merveilleuse.

Au milieu des orages du règne de Charles IX, chacun parut prendre à tâche de se ruiner en ajustements. C'est souvent le cas durant les périodes voisines de quelque cataclysme politique ;

il semble qu'on veuille se hâter de jouir et de gaspiller avant le naufrage. Les modes nouvelles se succédaient de jour en jour, presque d'heure en heure, les hommes passaient d'un chapeau à larges ailes débordant sur les épaules à une toque si petite qu'elle couvrait à peine le sommet de la tête. La toque n'était guère de mise qu'à la cour, par parenthèse. Les femmes de condition portaient le chaperon de velours noir et la coiffure dite *en raquette*, parce que des rubans d'or ou de soie, formaient une espèce de réseau tout scintillant de pierreries; elles tiraient leurs cheveux sur des tampons pour donner plus de largeur au front; les cheveux noirs étaient en vogue, parce qu'ils font ressortir la pâleur, qui était alors regardée comme un agrément.

Henri III fut, on le sait, un héros de la mode, et professait le goût des bijoux, des parfums, des fards, de tout ce qui est le propre des femmes. Il patronna la coiffure en forme de cœur, qui avait déjà fait son apparition sous Henri II, proscrivit du Louvre les chapeaux d'hommes, les remplaça par le bonnet à plumes, qui n'était autre que l'escoffion, bref effémina le costume à la façon d'un Sardanapale. Sa sœur, Marguerite de Valois, mariée au roi de Navarre, l'aidait à corrompre le goût. Ses coiffures étaient variées à l'infini : tantôt l'escoffion, tantôt le petit chapeau à la française, tantôt le voile de crêpe tanné ou de gaze à la romaine; elle accommodait aussi parfois ses cheveux noirs à l'espagnole, mais le plus souvent elle était blonde et, à cet effet, ne prenait pour pages que des blondins qu'elle faisait tondre pour se parer de leurs dépouilles. Ses portraits nous la montrent surtout avec un bonnet de velours à plumes, posé sur ses cheveux en toupet relevé. Ceux de Marie de Médicis représentent toujours la seconde femme de Henri IV avec l'ancien chaperon de velours découpé en pointe. Cette pointe, plus allongée, le transformait d'ailleurs, ainsi que la suppression de la queue qui, d'abord tombante, avait été ensuite relevée par derrière, puis coupée tout à fait; il était devenue la coiffure des bourgeoises. Les grandes dames le réservaient pour la toilette d'hiver et les veuves ne le quittaient jamais. Sous les noms de languette, puis de bandeau, il dura jusqu'en 1700.

Au temps de ce chaperon modifié, les perruques faisaient de plus en plus fureur. Tandis que les femmes de qualité se poudraient de poudre d'un grand prix, poudre de violette pour les brunes, poudre d'iris pour les blondes, les femmes du peuple se rabattaient par économie sur la poudre de chêne pourri, ce qui les rendait toutes uniformément rousses. La chevelure retroussée autour d'un gros tampon sur le sommet du crâne figurait la poire ou la pomme. Pendant ce temps, la coiffure des hommes rappelait le chapeau albanais alourdi par un panache; après 1600, on l'échangea contre le feutre gris à forme basse et à larges bords. Ce feutre gris et empanaché couvrait des cheveux longs, c'est-à-dire des perruques très frisées et serrées en une masse de boucles que les hauts collets emprisonnaient sur la nuque, mais, par devant, l'obstacle s'abaissant, on eut l'idée de laisser pendre de côté une grande mèche appelée moustache. Le frère puîné du connétable de Luynes, Cadenet, qui était renommé pour sa belle touffe de cheveux nouée par un ruban de couleur, changea la moustache en cadenette. Par la suite, les feutres se retroussèrent sur le devant ou sur le côté, avec accompagnement de plumes ondoyantes, pour devenir, à la fin, le feutre superbe de Charles Ier, tel que l'a rendu Van Dyck. Quelques élégants portaient une boucle d'oreille du côté gauche, où la cadenette dégageait l'oreille. Le reste de la chevelure retombait sur l'épaule et sur le dos. On l'augmentait par des *chutes* adroitement attachées. Dès lors, on essaya de poudrer le tout avec de la fleur de farine, mais les pourpoints et manteaux en ayant trop souffert, on se moqua des meuniers, sans se douter qu'ils auraient leur revanche.

La perruque des gens de robe était de forme particulière et s'ajustait au bord d'une calotte.

Pour les femmes, les perruques poudrées de poudre de Chypre allèrent croissant en hauteur jusqu'en 1620, où un changement radical se produisit. Il eut pour prélude, sur la tête de la belle princesse de Condé, un rang de boucles vraies courant d'une tempe à l'autre, sous l'échafaudage de frisures fausses. Puis on abattit la chevelure, désormais séparée en trois parties dont l'une formait le chignon, dit *culebutte*, et les autres deux touffes de chaque côté du visage. Renflées par des moules, elles étaient entièrement couvertes de petites frisures. Les racines, tirées sur le front, laissaient libre un brin, appelé pointe, dont on faisait de menus anneaux. Plus tard, les touffes de côté pendirent soit en grands tire-bouchons, soit en longues mèches nouées de rubans. La *culebutte* fut elle-même ornée d'un gros nœud ou d'un bouquet de pierreries. Pour sortir on s'attachait sur le chef, avec des épingles, un mouchoir de dentelle; en déshabillé, on avait des coiffes ou de petits bonnets ronds sans passe. Les femmes du peuple portaient aussi la coiffe, mais avec bavolette pendant par derrière, signe distinctif de leur condition.

La cale ou calot, le gros béguin piqué, des filles de campagne, existe encore dans quelques-unes de nos provinces.

Les barbiers qui, d'abord chirurgiens, ajoutèrent depuis à leur titre celui de perruquiers,

avaient obtenu sous Louis XIII des lettres-patentes, qui les constituaient en corporation. Mais, dans les premiers temps, ils ne touchaient jamais à la tête des dames. Un homme de génie en son genre, Champagne, aborda cette spécialité. Les mémoires ont enregistré son insolence, ses caprices, ses façons d'obtenir des cadeaux considérables en refusant de se laisser payer. Il prétendait ne coiffer que les visages à son goût et voyait s'humilier devant lui toutes les sottes de qualité, auxquelles il déclarait hautainement qu'elles ne passeraient jamais par ses mains savantes. La princesse Marie de Gonzague fut une des personnes sur lesquelles il exerça le plus d'influence. Champagne eut l'honneur de poser sur sa tête la couronne de Pologne le jour de son mariage; il la suivit à Varsovie, mais s'y ennuya vite et revint avec la reine Christine à Paris, où son retour fit événement. La coiffure du temps de Champagne n'était pas aussi abattue qu'auparavant; elle formait un chignon légèrement incliné sur le derrière de la tête et couronné d'une torsade appelée *rond* qui paraît fort seyante sur la tête de Marie Mancini et de ses sœurs, des cadenettes ou longues boucles dites serpenteaux; il y avait aussi les bouffons, masses de petits anneaux composant la frisure que nous nommons à la Sévigné. Les bonnets à plume tombèrent devant ces jolis arrangements. On s'enveloppa la tête d'un nouveau genre de coiffe, pièce de crêpe ou de taffetas nouée sous le menton et laissant le visage découvert. Le noir étant la couleur ordinaire des coiffes, les précieuses les appelaient des ténèbres.

Un moment tout fut à *la Fronde*, les coiffures comme le reste.

Molière se moque en 1665 de la coiffure des hommes; dans son *Don Juan*, Pierrot dit à Charlotte : — « Ils ont des cheveux qui ne tiennent point à leur tête et ils boutent ça, après tout, comme un gros bonnet de filasse. »

Ailleurs, Sganarelle dit :

« Ne voudriez-vous point... sur ces matières,
De vos jeunes muguets m'inspirer les manières,
M'obliger à porter de ces petits chapeaux
Qui laissent éventer leurs débiles cerveaux,
Et de ces blonds cheveux de qui la vaste enflure
Des visages humains offusquent la figure ? ».

Il s'agit, ici, de la majestueuse perruque, imaginée pour copier l'abondance sans pareille des cheveux du roi qui, lui, se passa très longtemps de tout artifice. On n'avait plus de chapeau que pour servir de contenance. De là, l'usage du chapeau à bord étroit tout garni de plumes, que les élégants tenaient à la main ou sous le bras, et dont le claque fut un dérivé.

Les perruques étaient d'une lourdeur excessive et provoquaient une transpiration telle qu'il fallait mettre dessous une calotte. En 1703 on les poudra, et, pour qu'il ne fût pas dit que cela salissait l'habit, celui-ci fut poudré également.

Les femmes renoncèrent, aux environs de 1668, à la coiffe de soie, qui eût écrasé leurs boucles agréablement massées sur le front et sur les tempes; elle mirent à la place des coiffes de réseau, et, pour le négligé, des cornettes de dentelle dont les barbes retombaient jusqu'à la ceinture. La coiffure hurluberlu fut inaugurée en 1671 par une coiffeuse du nom de Martin, héritière de la vogue de Champagne.

Mme de Sévigné décrit ces deux gros bouquets de cheveux trop courts, dans une lettre à sa fille, avec autant de verve qu'elle en met ailleurs à raconter comment la Martin a *bretaudé* la duchesse de Nevers, en lui frisant les cheveux naturellement par cent papillottes, qui lui faisaient souffrir mort et passion toute la nuit.

Mlle de Fontanges inaugura la mode de ramener tous les cheveux sur le front où ils formaient un inextricable enlacement de boucles, de touffes et de tortillons qu'elle couronna un jour d'une coque de ruban amaranthe. Depuis lors, les coiffures en hauteur s'appelèrent Fontanges, et pendant trente ans cet édifice se compliqua de plus en plus : choux, tignons, boucles aux noms divers : *la passagère*, frisée près des tempes ; *les favorites*, pendantes sur la joue; *les cruelles*, sur le devant de la tête; *les confidentes*, près des oreilles; *les crève-cœur*, sur la nuque; *les bergers*, tournés en haut, etc.; le tout retenu par les *meurtriers*, qui n'étaient autres que des rubans, et les *firmaments*, épingles à tête. Une carcasse de fil d'archal soutenait l'ensemble, et le bonnet, posé en guise de couronnement, avait aussi ses étais métalliques.

De nouveau, comme au temps de Charles VI, les dames se virent forcées de faire la révérence pour passer sous les portes les plus hautes, et le roi, qui s'amusait d'abord de ces exagérations se décida enfin à les proscrire. Les *commodes* et les *palissades* furent déposées sur son ordre, mais bientôt elles reparurent, et ce ne fut qu'en 1714, que ces rebelles aux décrets d'un roi firent d'elles-mêmes leur soumission devant la coiffure très basse d'une dame anglaise présentée à la Cour.

L'austérité de la vieillesse de Louis XIV, dominé par Mme de Maintenon, se retrouve dans l'aspect grave des chapeaux à larges bords qui, rapetissés, après avoir perdu leurs plumes, devinrent le lampion de l'ancien régime. La perruque, elle aussi, se modifia et prit différents noms, selon la manière dont

elle était plantée : espagnole, cavalière, carrée, financière, etc. On en noua l'extrémité avec un ruban, et la queue, la bourse, le crapaud, qui en était le diminutif, les ailes ébouriffées en oreilles de chien barbet, firent successivement leur apparition. Les ailes accompagnaient le toupet relevé sur le front de diverses manières; aucune n'eut plus de vogue que le *fer à cheval.*

En 1730, on réservait sur le front une touffe de ses cheveux naturels pour la mêler à la perruque, et le tout était poudré d'une grosse poudre, dite à graine d'épinard, qui déguisait l'artifice. Quand les bourses eurent pris place dans la grande tenue, on eut pour négligé le catogan, un nœud très gros et très court attaché sur la nuque. La queue, que ne portaient guère, d'abord, que les voyageurs et les militaires, entra vers 1740 dans le costume élégant. C'est la longueur du ruban qui l'enroulait qui a donné naissance à l'expression populaire de ruban de queue, pour dire un long chemin, une grande distance. La perruque de chasse, celle d'abbé, celle de procureur, avaient chacune sa forme particulière; dans la chambre les hommes portaient une sorte de bonnet à trois pièces.

Sous Louis XV la coiffure des femmes, à travers les mille métamorphoses qu'elle subit, resta constamment basse; relevée sur le front à racines droites, elle était divisée par derrière en chignons, crochets et boucles dont on laissait pendre au moins deux.

Mais vers 1760, un grand révolutionnaire dans l'art de *coëffer à fond*, Legros, ancien cuisinier, créa l'académie fameuse où il professait ses principes, en exhibant des poupées, qui attestaient la fécondité de son imagination. Dans un mémoire écrit de sa main, il se vante d'avoir composé quarante-deux coiffures de Cour et de ville où figurent, autour du *tapé* de rigueur, les boucles biaisées, les boucles en marrons, les boucles brisées, les boucles en béquilles, les boucles frisées, renversées, en coquille, en rosette, en colimaçon, etc. Ce fut, dit l'auteur du beau livre sur *la Femme au XVIII*e *siècle*, « le point de départ des inventions et théories qui allaient approprier la parure à la physionomie de la femme. » — Frédéric supplanta Legros, qui devait périr étouffé sur la place Louis XV dans les fêtes données pour le mariage de Marie-Antoinette, et il eut tant d'imitateurs, tant de rivaux, que le nombre de ceux qui se donnaient le titre de premiers officiers de la toilette de la femme monta jusqu'à douze cents! Il fallut un arrêt du Conseil pour le réduire à six cents, et pour empêcher que toutes les enseignes ne portassent: *Académie de coiffure.* Qu'on se figure les assauts d'extravagance auxquels se livraient ces six cents artistes qui faisaient de la coiffure : « un poëme rustique, un décor d'opéra, une vue d'optique, un panorama, » qui changeaient la tête de la femme en parterre, en verger et en parc anglais où paissaient des moutons, gardés par leurs bergères!

C'est un coiffeur, Duppefort, qui a écrit la comédie satirique des *Panaches*, où il peint des élégantes voulant avoir sur la tête le Jardin du Palais-Royal, avec son bassin et ses cafés.

Le pouf au sentiment, tel qu'il fut inauguré en 1774, n'est guère moins extraordinaire. Voici la description de celui de la duchesse de Chartres : Au fond, une femme assise dans un fauteuil et tenant un poupon, M. le duc de Valois et sa nourrice ; à droite, un perroquet, à gauche, un petit nègre, les deux favoris de la duchesse. En outre, des cheveux, entremêlés en caprices bizarres, du duc de Chartres, son mari, du duc de Penthièvre, son père, et du duc d'Orléans son beau-père.

La mode était aux *coiffures parlantes;* à la mort de Louis XV, la coiffure à la Circonstance, qui pleurait le roi au moyen d'un cyprès et d'une corne d'abondance placée sur une gerbe; et, pour fêter le triomphe du vaccin, la coiffure à l'inoculation, où figuraient un serpent, une massue, un soleil levant et un olivier chargé de fruits. Plusieurs années auparavant, la débâcle de la Seine avait suscité des bonnets à la débâcle; ensuite, après une disette, il y eut les bonnets à la révolte.

Faustine, femme de Marc-Aurèle, avait eu trois cents coiffures; du temps de Marie-Antoinette, on en vit presque autant : Le *Pouf à la reine*, les coiffures *Au lever de la reine*, au Chien couchant, au Moulin à vent, à la *Belle-Poule*, nom d'une frégate avec ses voiles et ses agrès, à la Crête de coq, à la Baigneuse (coiffure des migraines), à l'Asiatique, à la Mappemonde, etc... *La Zodiacale* versait, sur un taffetas bleu céleste, la lune et les étoiles; l'*Aigrette-parasol* s'ouvrait pour garantir du soleil ; la *Calèche* rendait, au dire de Diderot, la tête grosse comme une citrouille.

Mlle Bertin, avec qui la reine combinait les modes nouvelles, s'empara d'une locution provençale de Beaumarchais pour créer le trio de panaches intitulé : *Quesaco.* Léonard, le fameux coiffeur qui fut comblé de faveurs par la reine et mêlé au projet de la fuite de Varennes, Léonard, qui disait *autrefois* pour hier tant il accélérait la marche de la mode, qui se vantait de faire entrer quatorze aunes de gaze dans une seule coiffure, qui créait un chef-d'œuvre avec un torchon et une botte de carottes, l'inimitable Léonard eut en Russie une vogue étourdissante pendant l'émigration.

Il faut le reconnaître, quelque sympathie, quelque compassion qu'inspire la destinée de

Marie-Antoinette, cette tête charmante, qui devait se présenter héroïque à la hache des bourreaux, ne fut pas la moins follement coiffée de son siècle, — de nombreux portraits l'attestent. L'un d'eux valut à la reine un grave reproche de la part de sa mère, Marie-Thérèse. Le peuple avait ri des coiffures à la Monte au ciel qui, en s'exagérant, finirent par ne plus pouvoir en rer dans les carrosses, forçant le célèbre Beaulard à inventer les coiffures mécaniques, que l'on baissait d'un pied au moyen de ressorts, mais on peut croire qu'un peu plus tard, le mécontentement général augmentant toujours, ces railleries populaires ne furent pas sans mélange de menaces et d'invectives devant les caricatures qui représentent le coiffeur monté sur des échelles pour friser le sommet d'un monument chevelu, ou bien les dames suivies d'une armée de charpentiers et de maçons qui se préparent à grandir les portes, ou encore les commis aux barrières tirant du gigantesque chignon d'une belle contrebandière des provisions suffisantes pour garnir un marché.

En 1780, s'accomplit la révolution de la simplicité. Les hommes copiaient les modes de la rigide Angleterre ou de la jeune Amérique; ils portaient le large chapeau *à la Suisse*, le tout petit *jockey*, le chapeau rond *hollandais* ou de *quaker*. Les femmes, en même temps qu'elles se convertissaient à la nature, sous l'influence de Jean-Jacques, s'arrangeaient les cheveux en catogan ou à la conseillère, d'une façon quasi masculine; le règne de la sensibilité exigeait que l'on fût blonde; on employait pour cela certaine poudre d'un ton ardent qui réhabilita le roux.

La Terreur mit fin aux variations des perruquiers sur le thème du sentiment. Dès le lendemain du 14 Juillet 1889, on voit poindre, comme dernière actualité, les bonnets *à la Bastille*, décorés d'une cocarde tricolore; puis, le luxe tombant tout à fait, il n'y eut plus que des bonnets à la citoyenne en gaze blanche, posés sur les cheveux naturels.

La coiffure à l'enfant, dernière invention de la pauvre reine, fut le type de tous les arrangements de cheveux ultérieurs jusqu'en 1803. Nous la revoyons encore sur la tête de Joséphine. Elle se composait de frisures, accompagnées d'un chignon qui retombait mollement sur le dos.

Sous le Directoire, les élégantes, ayant coupé leurs cheveux, cachèrent ce qui en restait sous une perruque blonde; puis elles les laissèrent reparaître à la Titus.

Grecques et romaines mitigées furent les coiffures de l'Empire, où tout était tourné au pseudo-antique. (Déjà en 1760, lors de la construction du garde-meuble, l'inauguration d'une nouvelle architecture avait amené des tentatives de coiffures à la grecque.)

L'effet du turban est immortalisé dans le portrait de Mme de Staël, par Gérard.

Les coques et les coiffures à la girafe ne font pas grand honneur au goût de la Restauration. La duchesse d'Angoulême, la duchesse de Berry se coiffaient volontiers du béret à plume, qui caractérise l'époque.

Sous Louis-Philippe, il y eut un retour au Moyen âge, correspondant avec de certaines tendances littéraires : coiffures en berthe, à la châtelaine, féronnière retenant des bandeaux plats et lustrés, à moins que l'on ne préférât les longues anglaises des beautés d'Ossian.

L'Impératrice Eugénie allongea le bandeau bouffant en un double bandeau qui seyait à son ravissant visage au front un peu étroit, qu'il fallait dégager, aux joues un peu lourdes que la chute des cheveux roulés accompagnait à souhait. Toutes le femmes devraient, comme elle, se coiffer à l'air de leur physionomie, et c'est chose facile aujourd'hui où la coiffure, en ce qui concerne les cheveux et le chapeau, est affaire de goût et de choix, la liberté régnant en ces matières d'une façon plus certaine que partout ailleurs. Nous sommes éminemment éclectiques, passant des immenses chapeaux empanachés, qui rappellent le chapeau à la biscayenne du XVIIIe siècle, aux chapeaux de fleurs du Moyen âge, et du béguin d'or ou d'argent, brodé de verroteries, qui évoque la Renaissance, à des coiffures Watteau, Gainsborough, Empire, etc. L'énorme calèche est sur la tête de nos bébés, leur donnant le même air d'amusante caricature qu'à la fille de Diderot. Malheureusement, nous voyons plus d'un minois chiffonné se coiffer à la grecque, sur le divin modèle de la Vénus de Milo ou de la Vénus de Médicis, trop heureux quand une perruque *calamistrée* à souhait ne supplée pas à l'absence d'ondulations naturelles. On oublie en ce cas que le premier devoir d'une tête grecque est d'être petite et absolument parfaite d'attache comme de proportions. D'autres fois, c'est un visage court qui se raccourcit encore par l'abus de franges inutiles. Les teintures rouges au henné, qui ont supplanté les teintures en or pâle, ne contribuent pas davantage à embellir les femmes qui ne sont plus très jeunes.

Pourtant, il faut reconnaître que l'art du coiffeur et de la modiste ne s'est jamais élevé aussi haut qu'aujourd'hui; tous les siècles, tous les pays sont mis à réquisition par nos contemporaines. Espérons que la connaissance, plus répandue en somme qu'autrefois, des règles du beau, empêchera le retour des harribouras et des perruques à ressorts, qu'on se rapprochera de la nature, aidée par l'art,

dans la mesure du bon goût. Mais les faux chignons et les tours frisés ne sont pas encore bien loin, la roue de la Mode, en tournant, peut nous ramener d'autres horreurs; jouissons donc d'un moment de trêve relative, sans trop nous flatter qu'il durera (1).

TH. BENTZON.

(1) La France ayant toujours donné le ton au monde en fait de modes, cet historique de la coiffure peut s'appliquer à l'Europe entière; il y aurait cependant un chapitre intéressant à écrire encore sur les coiffures nationales des différents pays : la mantille espagnole, le mezzaro italien, le kakochnick russe, les diverses coiffures orientales, etc.

CONSEIL

Vieilles femmes et jeunes filles



Si, comme je vous le disais dernièrement, la manière dont une jeune fille traite les domestiques peut servir de criterium et faire le jour sur son esprit, son cœur et son éducation, il peut en être absolument de même lorsque l'on considère vos rapports, mesdemoiselles, avec les femmes âgées. Celles-ci assurent, et peut-être non sans raison, que la jeune génération a perdu toute notion du respect pour la vieillesse. Ce qui devrait assurer des égards, faire naître des attentions, n'est plus hélas! trop souvent que le sujet de critiques et d'épigrammes; ce qui inspirait le respect est tourné en plaisanterie, et il en résulte que l'un des sentiments les plus naturels, ce sentiment qui faisait jadis incliner l'ignorance devant l'expérience souvent douloureusement acquise, est devenu tout à fait rare et suranné.

Peut-être, il faut le dire à la défense des jeunes filles, peut-être le respect s'en va-t-il parce que la vieillesse ne tient plus guère à l'inspirer. Le nombre est aujourd'hui restreint des femmes qui consentent à avoir, à porter, à avouer leur âge, qui dédaignent les artifices, les mensonges, qui renoncent franchement à ce que la dignité des cheveux blancs et la trace des chagrins de la vie semble tout naturellement éloigner d'elles. Nous n'avons plus guère de vieilles femmes : en revanche nous rencontrons beaucoup de personnes artificielles, qui non seulement parent leur visage de grâces d'emprunt, mais qui veulent garder la note, devenue fausse, de l'insouciance, du plaisir, du désir de plaire. Les jeunes en rient; elles voient dans ces tristes efforts une usurpation mal réussie qui a son côté comique, et qui rejaillit à tort sur tout ce que l'âge a consacré.

Mais toutes les femmes âgées ne tombent pas dans ce ridicule. Il en est encore, heureusement pour l'honneur de notre sexe, qui savent vieillir, qui comprennent que la dignité consiste à rester vraies; celles-là se plaignent, et à juste titre, de l'abandon des jeunes filles, et de la légèreté avec laquelle elles sont traitées.

S'agit-il donc uniquement d'un défaut de respect? Sans doute, mesdemoiselles, le respect se perd, et c'est là une des notes dominantes de notre époque; mais il y a autre chose : il y a cet égoïsme, tout moderne aussi, qui fuit toute contrainte, toute peine, tout ennui. « Les vieilles femmes sont ennuyeuses. » N'est-ce pas ce que beaucoup d'entre vous pensent et répètent sans se gêner?

Eh! bien oui, il y en a d'ennuyeuses. Les années apportent souvent un triste cortège d'infirmités; l'imagination s'éteint, la mémoire s'affaiblit, et, ce qui est plus triste, les douleurs forcément subies pendant un long pèlerinage laissent des traces parfois amères, toujours cruelles, dans les cœurs et les esprits. Les déceptions ont fait leur œuvre; on ne voit plus l'humanité du même œil joyeux et confiant. L'abandon du monde rend chagrin : comment une vieille femme, maintenant délaissée, ne serait-elle pas tentée de se reporter aux jours de sa jeunesse adulée et joyeuse, et de répéter que tout est changé et qu'autrefois valait mieux qu'aujourd'hui?

Il faut avoir une nature supérieure, un heureux caractère, et surtout un grand fonds de résignation et de religion pour rester sereine sous des cheveux blancs après avoir souffert. Je reconnais donc que certaines femmes âgées sont ennuyeuses. Mais ne le sont-elles pas surtout parce qu'on néglige de ranimer ce qu'il y avait d'aimable en elles, de les consoler et de les distraire? Critiqueraient-elles-

le présent si la génération qui les a suivies ne leur prodiguait la moquerie ou le dédain?

Je ne vous répéterai pas (c'est une vérité banale) qu'on a toujours à gagner en causant avec les personnes âgées; il n'en est pas qui ne puissent instruire. J'en connais beaucoup qui sont charmantes, mille fois plus intéressantes que la plupart des jeunes femmes; mais en fût-il autrement, je m'adresse à votre cœur. Vous ne savez pas ce que vous pouvez être pour les vieux; la jeunesse est un rayon de soleil qui les ranime et les réchauffe; ne le leur refusez pas. Un sourire, une attention, quelques minutes de votre temps sont pour vous peu de chose : ce sera beaucoup pour ceux que l'on délaisse. Vous serez vieille, un jour. N'aimerez-vous pas à voir les jeunes filles d'alors écouter vos récits peut-être trop longs, compatir à vos doléances, profiter de votre expérience, de vos souvenirs, vous amuser de leur gaîté, de leur entrain? Vous êtes riches de tant de trésors! N'en soyez pas avares. Souvenez-vous que la meilleure des largesses, c'est de donner un peu de son esprit, et surtout un peu de son cœur.

M. Maryan.

LA FEUILLERAIE

(SUITE ET FIN)

XXIV



Malgré sa veille prolongée, Nelly fut aussi matinale qu'à l'ordinaire. Elle se rendit à l'église à travers champs, longeant les haies d'églantines, cueillant chemin faisant un bouquet de fleurs sauvages pour le cimetière. La messe commençait. Elle ne se plaçait plus dans le banc de la Feuilleraie, qui lui rappelait de douloureux souvenirs, mais près des sœurs, tout à côté de l'autel. Si absorbée qu'elle fût dans sa prière, elle tressaillit en entendant un grincement léger qu'elle connaissait bien : la porte du vieux banc avait été ouverte, et ce ne pouvaient être les domestiques qui n'y prenaient jamais place.

Elle renouvela sa prière de la veille, se sentit de nouveau envahie par cette impression forte, vraiment ineffable que donne l'absence de toute vue, de tout sentiment personnel, et, la messe terminée, descendit tranquillement l'église.

C'était bien Hubert qui sortait du banc, qui avait prié à la place où son oncle était mort... Ah! si l'esprit mystérieux de la dernière prière du cher vieillard était demeuré à cette place pour pénétrer son neveu! Si son ardent amour pour les humbles et les petits avait passé de son cœur dans celui d'Hubert comme un autre héritage!...

Ainsi que l'année précédente, les deux jeunes gens se rejoignirent près du bénitier. Leurs doigts se touchèrent, mouillés d'eau sainte, et, sortant dans le cimetière, ils allèrent, sans s'être parlé, s'agenouiller sur le vieux tombeau de famille.

Le front de Nelly s'inclina jusqu'à toucher la dalle. Ses larmes tombaient comme une pluie chaude sur ceux qui, peu de mois auparavant, étaient la joie de sa vie. Quand elle se releva pour déposer ses fleurs sur la pierre, elle vit qu'Hubert avait pleuré et en fut reconnaissante.

— Parlez-moi d'eux, Nelly, dit-il gravement, s'appuyant contre la croix qui surmontait la tombe. Hier, en présence d'une étrangère, il me semblait que c'était profaner ces souvenirs de les évoquer, mais vraiment, j'en suis avide...

Nelly parla alors, répétant les détails de cette nuit tragique, dépeignant la douleur de son oncle, rappelant sa promesse solennelle aux ouvriers, puis cette messe d'actions de grâces, pendant laquelle son dernier souffle s'était exhalé dans un merci, enfin la douleur touchante de la pauvre sœur jumelle qui n'avait vécu que de la vie de son frère et qui était morte de sa mort... Son cœur s'épanchait avec ses larmes dans ces souvenirs à la fois doux et poignants, car elle sentait la sympathie déborder chez celui qui l'écoutait. Parfois il attachait sur elle un regard humide de larmes, dont il ne semblait pas avoir honte; parfois il plaçait sa main devant ses yeux, comme si son émotion eût été trop profonde. Et, pour elle,

quel soulagement infini de parler enfin de tout ce qu'elle renfermait en elle comme un fardeau parfois trop lourd!

Elle se tut enfin, essuya ses pleurs; puis, après un instant de silence :

— Vous m'avez fait du bien, Hubert, dit-elle, en me laissant vous parler d'eux ainsi.

— Je les aimais, répondit-il à voix basse.

Et Nelly pleura de nouveau.

— J'avais soif d'entendre rappeler tous ces tristes détails, reprit Hubert. Mais vous ne m'avez rien dit de vous, Nelly.

Elle pâlit légèrement, et essaya de sourire.

— Vous savez tout ce qui me concerne. Mme Herrison a été très bonne, et elle me gardera jusqu'au moment où j'aurai pris une décision quelconque.

— Une décision? Quelle que soit l'idée que vous en avez, vous consulterez vos amis, n'est-ce pas?

— Certainement, répondit-elle avec douceur; je suis de ceux qui assimilent les conseils à l'intérêt et à l'affection.

— L'incendie de la fabrique vous a causé un tort considérable, Nelly; j'aime à penser que vous avez toujours cru que le réparerais.

Le cœur de Nelly se mit à battre : toute sorte de lutte lui était douloureuse.

— Si vous voulez parler du testament de mon oncle, dit-elle avec autant de calme qu'elle en put montrer, je vous supplie de ne pas entamer cette question. Vous comprendrez, en y réfléchissant, que ma dignité s'oppose absolument à ce que je reçoive rien de vous en l'absence de dispositions légales.

— Je le comprendrais si ces dispositions légales n'avaient jamais existé; mais vous savez bien que mon oncle avait fait un testament.

Elle garda le silence.

— Nelly, vous le saviez, reprit-il, insistant; mon oncle m'avait dit qu'il vous en avertirait.

— Eh! bien oui, dit-elle avec répugnance; mon oncle m'avait montré un testament cacheté, en me disant que vous aviez généreusement approuvé les dispositions qui lésaient vos intérêts.

— Si j'étais le neveu de mon oncle, vous étiez sa fille adoptive. J'avais lu le testament, et j'avais applaudi à l'idée qui vous rendait propriétaire de la fabrique. Que penseriez-vous de moi si, dans ces conditions, je manquais aux dernières volontés de mon oncle?

Nelly sourit faiblement.

— Je pense que vous agissez en galant homme en insistant pour les exécuter, mais j'agis, moi, comme je le dois, en refusant des offres dont je ne vous demeure pas moins reconnaissante.

— Et vous croyez que ma conscience s'accommoderait d'une part de fortune qui ne m'appartient pas, dont mon oncle avait disposé?

— Vous pouvez en user sans scrupule, puisque je nie y avoir droit.

— Alors, c'est moi qui garde votre bien, ce que votre oncle vous donnait expressément?... Si vous êtes jalouse de votre dignité, que faites-vous de la mienne? Que supposez-vous que puisse être mon impression, tandis que je me tiens avec vous près de cette tombe, alors que je possède de par la lettre de la loi ce que notre oncle vous avait légué, je ne dirai pas avec mon consentement, il n'en avait pas besoin, mais avec ma pleine et entière approbation.

— Je comprends ce que vous éprouvez, dit doucement Nelly, mais je ne puis céder à votre désir. Quand vous ferez du bien, vous unirez mon souvenir à vos actions généreuses, et tout sera bien ainsi... N'insistez pas, ajouta-t-elle, comme il se disposait à répliquer; je ne *puis* rien accepter.

Une vive rougeur couvrit le visage d'Hubert, ses lèvres tremblèrent légèrement et il s'inclina vers elle.

— Nelly, je suis à peine votre parent, et vous ignorez peut-être à quel point je suis votre ami... Mais il est un titre auquel vous pourriez me permettre de vous rendre justice, un titre qui est depuis lontemps la plus chère ambition de mon cœur... Je ne puis me défendre de penser que ceux dont la dépouille repose ici, mais dont les âmes nous voient de là-haut, avaient secrètement désiré qu'un lien sacré nous unît un jour...

Il s'arrêta. Nelly s'était laissée tomber à genoux et inclinait de nouveau son front sur la pierre.

Il la regardait avec anxiété, mais il ne pouvait deviner ce qui se passait en elle... C'était une surprise intense, avec la certitude qu'un scrupule de probité et de délicatesse dictait seul cette offre imprévue, et un déchirement de ne pouvoir dire le oui qui fût sorti si joyeusement de ses lèvres mais qui, elle en était sûre, n'était pas désiré par le cœur d'Hubert.

— Nelly, répondez-moi, de grâce! Je ne vous ai pas offensée, n'est-ce pas? Ce n'est pas possible sous l'égide d'un tel souvenir! Prenez du temps pour y penser, si mes paroles vous ont surprise, mais laissez-moi vous dire...

— Non, n'ajoutez rien, c'est impossible, interrompit-elle, se relevant et lui montrant son pâle visage, — si pâle, mais si calme, si empreint de la force mystérieuse qu'elle puisait de nouveau dans l'absence d'elle-même.

Etait-ce une illusion de son pauvre cœur troublé? Elle vit les traits d'Hubert s'altérer, ses yeux exprimer un reproche; mais peut-être était-ce l'orgueil froissé, le sentiment pénible d'un refus. Pouvait-elle seulement envi-

sager la perspective de devoir un bonheur illusoire à l'idée de justice qui animait son parent? Plutôt souffrir toujours que de le séparer de la femme qu'il aimait, elle en était sûre, plutôt que de douter de sa tendresse si elle avait la faiblesse de profiter d'une trop grande générosité...

— Hubert, reprit-elle avec un léger effort, votre bonheur est ailleurs; je ne me marierai pas... Non, jamais! ajouta-t-elle doucement et lentement, suivant sa propre pensée et sentant bien que sa jeunesse et son cœur ne fleuriraient pas deux fois. Vous êtes très généreux, je suis heureuse de penser que le vieux sang des Sommerives coule dans vos veines toujours le même, toujours tel que je l'ai connu chez ceux-ci... Et maintenant, laissez-moi vous dire qu'il est un moyen de mettre à l'aise votre conscience trop délicate, ou plutôt le sentiment trop intense de votre dignité, en réalisant l'intention et le désir qui avaient en partie dicté le testament de mon oncle...

Il avait placé un instant sa main sur ses yeux. Il l'ôta à ce moment et lui montra de nouveau son visage altéré.

— Et ce moyen? demanda-t-il d'une voix brève et douloureuse.

Elle joignit instinctivement les mains et le regarda d'un air suppliant.

— Ne vous fâchez pas de ce que je vais vous dire, même si je heurte vos idées et vos sentiments... Me le promettez-vous?

— Vous pouvez tout me dire, Nelly.

— Si mon oncle avait eu l'idée de me laisser la fabrique, c'est... c'est qu'il savait que je respecterais son œuvre, que je laisserais du travail à ceux qu'elle employait, que je garderais ici toute cette population qui, le travail disparu, s'en irait en mendiant son pain... Hubert, vous aurez pitié d'eux, n'est-ce pas? Même si vous ne voulez pas attacher votre nom à une entreprise de ce genre, vous aurez égard à leurs intérêts, vous saurez attendre, au besoin, le moment favorable?...

Il pâlit et la regarda longuement.

— Quelle que soit ma résolution, qui n'est pas encore arrêtée, je vous promets de songer sérieusement aux intérêts des ouvriers.

— Merci, dit-elle, les larmes aux yeux et lui tendant la main.

Il retint quelques instants cette main dans la sienne.

— Nelly, dit-il, je crains de froisser en vous quelque sentiment que j'ignore en vous répétant les paroles que je vous ai dites tout à l'heure... Mais je veux espérer que vous vous en souviendrez, que vous y réfléchirez, et que vous me laisserez vous les redire...

Elle fit un geste de dénégation et retira doucement sa main.

— Il faut que je rentre, nous allons en ville, dit-elle, et j'ai promis d'être exacte.

— J'ai beaucoup d'autres choses à vous dire, cependant... Nous avons des questions d'intérêt à régler et j'éprouve une sorte de gêne à les traiter chez Mme Herrison. Puis-je vous rencontrer à la fabrique, où je vais passer probablement une partie de ma journée?

— Il faut, de toute évidence, qu'on vous rende vos comptes à la fabrique, répondit-elle en essayant de sourire.

— Alors, à bientôt, dit-il d'un ton grave où perçait une douleur secrète.

Une douleur? vraiment, y en avait-il une trace? Ce n'était pas possible, oh! non. Mais combien ce qui venait d'arriver bouleversait ce pauvre cœur tout prêt à s'effacer! Voici que mille souvenirs lui revenaient en foule, s'éclairant d'une lumière toute nouvelle... C'étaient les longues causeries d'autrefois, dans lesquelles Hubert avait souvent incliné son esprit devant le sien, c'étaient certaines paroles auxquelles elle n'avait pas alors attaché d'importance, mais qui pouvaient être l'indice d'un sentiment caché... Elle se rappelait lui avoir dit une fois qu'elle consacrerait sa vie à ses parents, et il avait paru triste et tourmenté... Cependant, s'il l'eût aimée, aimée comme Nelly, elle, était capable d'aimer, n'aurait-il pas pu rester près de son oncle et vaincre ses préjugés pour diriger la fabrique?

Illusions! Non, il n'avait pensé à faire d'elle sa femme que lorsqu'il avait échoué dans sa tentative pour lui faire partager sa fortune. Il y avait là, encore une fois, un scrupule dont il eût été odieux de profiter... Il fallait disparaître de sa vie; dès que la situation de Nelly serait réglée, elle partirait et s'installerait dans une maison religieuse, puis elle accroîtrait ses ressources en peignant ou en donnant des leçons de dessin. Elle serait très occupée, elle ne s'apitoierait jamais sur elle-même, — oh! non, c'était tellement inutile! et elle serait très heureuse d'apprendre qu'Hubert fait du bien et trouve une compagne brillante et aimée...

Il s'éloignait dans la direction de la fabrique, elle fut soulagée de ne plus entendre le bruit de ses pas... Alors, elle rentra dans l'église et appela à son secours Celui qui est toute force et qui a épuisé l'angoisse ici-bas; puis, s'abandonnant à sa Providence mystérieuse, toujours adorable, elle reprit le chemin de Granlieu. Neuf heures n'étaient pas sonnées, mais le panier attendait, tout attelé, et Mme Herrison, légèrement nerveuse, se tenait sur le perron, tordant ses gants de Suède.

— Suis-je donc en retard? demanda Nelly, traversant la cour d'un pas plus rapide tout en regardant l'horloge placée au-dessus des écuries.

— Pas précisément en retard; mais ignorant que vous étiez sortie à une heure aussi matinale, j'avais désiré avancer le moment du départ, dit Mme Herrison un peu sèchement, descendant le perron et mettant ses gants.

— Je vous demande mille pardons... Je suis prête à l'instant...

Elle courut changer son chapeau de campagne, et au moment même où elle revenait s'asseoir près de Mme Herrison, celle-ci toucha les poneys d'un geste si nerveux qu'ils se cabrèrent furieusement.

— Les bêtes sont vives ce matin; si j'ose le dire à Madame, le fouet est inutile et pourrait être dangereux, dit le vieux palefrenier qui avait donné un dernier coup d'œil au harnachement.

Sa maîtresse ne daigna pas répondre. Déjà sa main fine, mais nerveuse, avait maîtrisé l'attelage, qui partait avec la rapidité d'une flèche sur la route blanche de poussière et de soleil.

Ce ne fut qu'au bout de plusieurs minutes que, ralentissant un peu l'allure de l'attelage, Mme Herrison adressa la parole à Nelly.

— Êtes-vous tous les jours aussi matinale? demanda-t-elle d'un ton dont elle déguisait mal l'aigreur. On m'a dit que vous êtes sortie avant six heures ce matin.

— Je suis sortie de manière à arriver à peu près à temps pour l'unique messe qui se célèbre au village.

Quelque chose d'un peu changé, comme une nuance de lassitude dans la voix de Nelly, attira soudain l'attention de Mme Herrison. Elle se tourna vers la jeune fille et la regarda d'un œil scrutateur. Les joues de Nelly étaient plus pâles qu'à l'ordinaire, et le cercle bleuâtre qui entourait ses yeux, révélait les larmes qu'elle avait versées.

— Vous avez vu M. de Sommerives? demanda la jeune femme à brûle-pourpoint et d'un accent incisif.

Une teinte pourpre succéda à la pâleur qui couvrait le visage de Nelly. A demi froissée de ce ton inquisiteur, encore émue de ce qui s'était passé entre elle et Hubert, elle hésita une seconde à répondre.

— Oui, Hubert assistait à la messe, et je l'ai retrouvé au cimetière, où il m'a demandé les tristes détails que ma lettre ne lui avait qu'incomplètement donnés.

Mme Herrison cingla d'un coup de fouet son attelage, qui, sous ce traitement injuste, bondit furieusement et entraîna la légère voiture avec la rapidité d'une flèche.

— Un cimetière peut être un lieu poétique pour rencontrer un cousin, bien qu'on puisse le trouver un peu trop funèbre, dit-elle sèchement; mais n'eût-il pas été plus convenable de profiter de l'offre que je vous avais faite de recevoir M. de Sommerives chez moi?

La rougeur de Nelly s'accentua brusquement. Étonnée et choquée à la fois des manières et du ton auxquels Mme Herrison ne l'avait pas accoutumée, froissée, en outre, de voir blâmer sa conduite, elle répliqua avec un calme forcé :

— Notre rencontre n'était pas préméditée; j'avais l'habitude d'assister à la messe chaque jour, quand je demeurais à la Feuilleraie, mais Hubert était moins matinal d'ordinaire... Il n'est pas étonnant, cependant, que nous ayons, l'un et l'autre, désiré prier sur la tombe de nos parents...

— M. de Sommerives et sa sœur n'étaient pas vos parents bien proches, je crois; leur neveu l'est encore moins.

— Nous avons vécu pendant quatre mois dans l'intimité de la campagne, n'attachant pas une très grande importance à ce titre de cousins, qui était seulement à nos rapports un élément cérémonieux, sans y ajouter rien autre chose...

Mme Herrison sentit qu'elle avait été trop loin.

— Voyons, ne soyez donc pas susceptible, dit-elle avec un peu d'impatience, mélangée d'un certain désir de conciliation. Ce que je vous dis là n'est, vous le savez bien, dicté que par l'intérêt que je vous porte; je puis, je pense, me permettre de vous donner un conseil en matière de convenances tout extérieures, et vous seriez probablement, étant donné ces relations toutes franches d'amitié et de quasi-parenté, la première à regretter qu'on unît votre nom à celui de M. de Sommerives en des bruits de mariage tout à fait invraisemblables.

— Sans doute, murmura Nelly, regardant vaguement devant elle.

Les fins sourcils de Mme Herrison se froncèrent, son regard devint dur, mais sa voix resta conciliante tandis qu'elle reprenait :

— Car enfin, Nelly, vous êtes charmante, mais vous êtes trop raisonnable, trop sage, trop pratique, pour penser qu'un homme aussi ambitieux que M. de Sommerives puisse faire un mariage d'inclination...

Nelly, malgré son angoisse, ne put retenir un léger sourire.

— Je n'épouserai jamais Hubert, dit-elle; mais est-il donc si ambitieux?

— Terriblement... Il l'était déjà il y a six ans, en Amérique... D'ailleurs, sa valeur est très grande; je sais que, bien que ses opinions ne soient pas celle du gouvernement, il est très fort prisé aux affaires étrangères... Un nom, de l'intelligence, de belles manières, cela ne se rencontre pas tous les jours, par le temps qui court... Si M. de Sommerives fait, comme c'est assez probable, un mariage suffisamment brillant pour le mettre en lumière, il

arrivera certainement à des situations élevées... D'ailleurs, il est non seulement ambitieux, mais orgueilleux, et ses préjugés de race serviront ses visées d'avenir...

Nelly n'avait rien à répondre : on lui donnait un avertissement, sans se douter combien il était pratiquement inutile; cependant, elle le recueillait pour fortifier sa conviction intérieure. Hubert n'avait demandé sa main que pour accomplir un devoir; mais combien il eût souffert de voir son sort lié à celui d'une femme obscure et pauvre, — disons le mot, d'une demoiselle de compagnie, et cela au grand préjudice de ses ambitions et de sa carrière!

Après cela, la conversation redevint banale. Le poney-chaise s'arrêta devant divers magasins, Nelly fut requise de prendre mentalement toutes sortes de mesures de robes et de tabliers, on choisit des étoffes, des bonnets, des bas, puis une profusion de jouets et de bonbons, et la perspective de tous les bonheurs que représentaient tant d'achats fut pour la jeune fille une distraction aussi douce qu'efficace.

Au retour, elle fut chargée de tailler en partie ces petits vêtements, et de les répartir entre les ouvrières du bourg. Son attention et son temps se trouvèrent tellement absorbés par cette occupation, qu'elle échappa complètement à l'anxiété qu'aurait dû lui causer l'attente d'Hubert. Elle fut presque surprise d'entendre la première cloche du dîner, et, ayant rapidement apporté à sa toilette les modifications qu'exigeaient les habitudes de la maison, elle descendit dans une tranquillité d'esprit relative.

Mme Herrison se trouvait déjà dans la bibliothèque, avec quelques voisins de campagne qu'elle avait invités. Hubert entra bientôt, et l'œil pénétrant de la jeune femme eut rapidement fait deux observations : son visage était sensiblement altéré, et son premier regard avait cherché Nelly.

On annonça presque aussitôt le dîner. Mme Herrison prit son bras, tandis que Nelly se trouvait placée près d'un gentleman-farmer très passionné pour les questions agricoles, très porté à croire qu'elles intéressaient également les autres, et enfin très accoutumé à absorber à leur profit l'attention de ses voisins. Après avoir fait quelques vains efforts pour écouter les conversations plus attrayantes qui se poursuivaient un peu plus loin, Nelly se résigna de bonne grâce à son sort, et essaya de comprendre le fonctionnement d'une nouvelle machine, le rendement de telle culture et même les effets de tel engrais. Cependant, Hubert causait spirituellement avec sa voisine qui, de son côté, éblouissait ses amis provinciaux par la manière à la fois légère et brillante dont elle effleurait toutes sortes d'actualités. Elle apparaissait ce soir-là vraiment à son avantage, tout à fait dans son rôle de jolie femme et de femme d'esprit, sans compter le prestige dont l'enveloppaient le luxe et l'élégance dont elle s'entourait avec une note d'intelligence et de tact tout à fait particulière. Elle avait conscience de son succès, et était tout à fait rayonnante, contente d'elle-même et des autres, lorsqu'elle se leva de table et conduisit ses hôtes sous une véranda où l'on avait servi le café. Nelly versa la brune liqueur dans les mignonnes tasses japonaises; puis, échappant à son voisin l'agriculteur, elle alla s asseoir près d'une vieille dame affligée d'une somnolence perpétuelle, dans l'intention charitable de la distraire et de la réveiller un peu. C'était une tâche difficile, et elle se résigna à laisser l'excellente personne dodeliner de la tête d'un air satisfait.

— Ce serait presque cruel de l'empêcher de dormir, dit la voix d'Hubert tout près d'elle.

Elle se retourna avec un sourire involontaire.

— Vous vous dévouez décidément aux tâches difficiles ; je vous ai plainte pendant le dîner.

— Et moi je me réjouissais pour vous de l'amabilité et de la grâce de votre voisine. Vraiment, Mme Herrison est la plus séduisante des femmes, et bien que je vive près d'elle depuis plusieurs mois, elle me charme toujours.

— Il y a de longues années que je la connais, et elle était plus séduisante encore, quoique moins brillante peut-être, lorsqu'elle s'appelait Mlle de Baigemont.

— Etait-elle plus charmante? Il me semble que les femmes douées comme elle, sans perdre leurs charmes, savent en acquérir toujours de nouveaux.

Hubert regarda Nelly avec attention.

— Vous aimez beaucoup Mme Herrison? dit-il, d un ton à demi interrogateur.

Nelly rougit; elle souffrait véritablement chaque fois qu'elle était obligée de s'avouer que sa sympathie n'était pas à la hauteur de sa reconnaissance, et que sa reconnaissance elle-même était un sentiment voulu plutôt que spontané.

— Je lui rends pleinement justice, dit-elle avec vivacité, et je suis persuadée qu'il y a en elle des qualités qu'elle ne s'avoue pas à elle-même, mais qu'on pourrait développer.

— Le résultat vaudrait-il qu'on l'entreprît?

Ce fut au tour de Nelly de regarder Hubert, avec surprise. Quoi! en était-il encore à ce vieux sentiment de rancune? Il est vrai que la rancune peut subsister avec l'amour, quand elle-même ne provient que d'un amour blessé.

Il y eut un silence, et Hubert reprit d'un ton différent, plus bas et plus grave :

— Je suis allé à la fabrique aujourd'hui.

Le visage de la jeune fille exprima immédiatement un ardent intérêt.

— J'ai pu constater, reprit-il avec une émotion contenue, que la générosité admirable dont vous avez fait preuve vis-à-vis des ouvriers a sauvegardé mes intérêts d'une manière inespérée... Aujourd'hui, soit que je cède l'entreprise, soit que je l'exploite par moi-même, elle peut et doit subsister.

Une nuance rose couvrit les joues de Nelly, et lui donna immédiatement l'éclat qui seul manquait à son doux visage.

— Que Dieu soit loué! dit-elle avec ferveur, et loué non seulement de ce qui est laissé à tous ces pauvres gens, mais encore du sentiment élevé qui vous porte à sacrifier vos idées personnelles et à attacher votre nom, fût-ce provisoirement, à une entreprise qui vous causait de l'éloignement!

Un bruissement de soie se fit entendre près d'elle.

— Nelly, vous empêchez M. de Sommerives de fumer, dit Mme Herrison d'un ton tranquille.

Mais son regard, qui cherchait celui de la jeune fille, était singulièrement dur.

— Hubert est libre de rejoindre ces messieurs, dit Nelly en essayant de sourire.

— Et Nelly s'est toujours montrée très indulgente pour ce travers, dit Hubert, s'approchant de la table sur laquelle était déposée une boîte de cigares.

Il rejoignit les hommes qui fumaient au jardin, et fit quelques tours avec eux. Mais il fut un des premiers à revenir, et il se rapprocha très ostensiblement de Nelly.

On avait apporté les lampes dans la bibliothèque, et Mme Herrison appela tout à coup la jeune fille.

— Nelly, arrangez une table de jeu, je vous prie... Puis, veuillez démêler cet écheveau de laine, Mme de Chervaux désire que vous lui montriez ce point de crochet que vous faisiez tantôt...

Sa voix avait un accent voulu mélangé de beaucoup d'autorité et d'une très légère dose d'amabilité. Pour qui était capable de saisir les nuances, c'était de la condescendance qu'elle daignait montrer à une inférieure.

Ces paroles semblèrent glacer toute la petite société réunie dans la bibliothèque. Les voisins de campagne, qui avaient toujours vu en Nelly la parente et la fille adoptive de leur ami de Sommerives, étaient péniblement surpris de constater qu'elle n'était plus considérée comme au même niveau de l'échelle sociale. Quant à Hubert, il resta un instant comme pétrifié; puis, ayant promené son regard du visage soudain pâli de la jeune fille à la physionomie impassible de Mme Herrison, il se leva tranquillement.

— Permettez-moi, madame, dit-il froidement, d'éviter à Mlle Dayre la peine d'approcher une table, et veuillez me désigner celle qu'il faut préparer.

Mme Herrison devint livide.

— Mlle Dayre n'a point à remuer une table, dit-elle presque violemment; je lui ai demandé simplement de disposer des jetons et des cartes.

— Et ce petit aménagement est tout à fait dans mon rôle et dans mes habitudes, je m'en chargeais toujours chez mon oncle, dit vivement Nelly, prise d'un sentiment complexe d'effroi devant le regard irrité d'Hubert, et de pitié pour la souffrance évidente de Mme Herrison.

— Nelly est si complaisante, dit celle-ci, s'adressant à Hubert avec un mélange de défi et de regret, qu'il lui paraît tout simple de me rendre mille services qui, ainsi qu'elle le disait tout à l'heure, lui étaient familiers dans la maison de son oncle...

— Mais qui lui étaient probablement demandés sur un ton tout différent, répliqua Hubert à voix basse tandis que Nelly, encore tremblante, comptait des jetons et vérifiait des jeux de cartes.

Leurs regards se croisèrent, ils se comprirent, et une expression de désespoir traversa l'œil gris de la jeune femme.

Elle avait perdu la partie.

— Après tout, je paye les services de Mlle Dayre, elle n'est que ma dame de compagnie, dit-elle de la même voix basse, mais avec une violence contenue qui fit tressaillir Hubert.

Il pâlit, et s'inclinant vers elle :

— J'aurais dû trop vous connaître pour admettre aveuglément, en effet, les sentiments généreux qu'elle vous prêtait, murmura-t-il.

O les drames mondains, déguisés sous un sourire! O les paroles blessantes et irréparables qui s'échangent d'un ton bas et doux! O les vains égards pour l'opinion qui maintiennent en présence des gens cruellement offensés!... Si Hubert, cédant à son ressentiment, se fût immédiatement retiré, il eût provoqué une esclandre, et rendu la situation de Nelly encore plus pénible. Il s'éloigna de Mme Herrison, s'approcha de ceux des convives qui n'avaient pu saisir toutes ces paroles prononcées à voix basse, mais dont l'attention et les soupçons avaient été éveillés, et essaya de les distraire de ce rapide incident. Une partie de whist s'engagea, tandis que Mme Herrison, redevenue maîtresse d'elle-même, causait avec les dames, et que Nelly, encore émue et tremblante, s'efforçait d'expliquer un point de crochet à la vieille Mme de Chervaux. Hubert semblait suivre avec intérêt la partie de whist; il

ne se rapprocha pas une seule fois du petit cercle féminin. Comme le temps, cependant, semblait long à la plupart des personnes réunies dans ce salon! Ce fut un soulagement d'entendre annoncer les voitures. A ce moment, Hubert se trouva près de Nelly.

— Que souhaitez-vous que je fasse? demanda-t-il à voix basse. Il ne me semble pas possible que vous demeuriez dans cette maison.

— Je crains que ce ne soit pas possible, en effet, répondit-elle, retenant ses larmes.

— Voulez-vous que je reste, et que je provoque une explication désormais inévitable? Il me semble que j'ai quelque droit de vous protéger contre toute insolence.

— Non, non, de grâce, laissez-moi arranger tout cela, murmura-t-elle rapidement et avec une expression d'effroi.

Il hésita un instant, puis, cédant à l'expression suppliante de son regard, il s'inclina devant elle et alla saluer Mme Herrison.

— A propos, dit celle-ci d'un ton insouciant, comme il prenait congé d'elle, j'ai eu des nouvelles de votre ami de Vaubriant, qui était avec vous en Amérique... Saviez-vous qu'il a quitté la diplomatie?

— Je l'ignorais.

— Il y a été contraint à la suite d'un mariage inconsidéré avec une jeune institutrice...

Et, ayant lancé ce trait inutile et cruel, elle se détourna pour saluer ses hôtes.

Quand ils furent partis, elle revint vers Nelly, qui rangeait les jetons d'argent dans leur coffret d'ivoire.

— M. de Sommerives est par trop lunatique, dit-elle du même ton violent qu'elle avait pris dans la soirée. J'ai supporté les caprices de son humeur l'an dernier, j'étais prête, maintenant, à l'accueillir en ami; mais sa conduite a été blessante, grossière, et je ne saurais admettre pour vous, pas plus que pour moi, une intervention aussi intempestive. Est-il votre fiancé, par hasard, pour prendre aussi fort à cœur, et j'ajouterai : aussi mal à propos les choses qui vous concernent?

Nelly leva sur elle ses yeux tranquilles.

— Non, dit-elle, aucun lien n'existe entre nous.

— Alors, vous ne vous étonnerez pas que ma porte soit fermée pour lui?

Une cruelle angoisse serrait le cœur de Nelly. Oh! si elle avait osé croire que les paroles entendues le matin n'étaient pas seulement inspirées par un sentiment de devoir!

Elle avait terminé ses rangements. Mme Herrison, qui se promenait dans la chambre avec agitation, s'arrêta brusquement.

— Est-ce que vous partagez les susceptibilités de votre cousin? demanda-t-elle d'un ton agressif. Est-ce que vous me déniez aussi, vous, le droit de vous demander un service?

Les yeux de Nelly se remplirent de larmes. Elle comprenait qu'une rupture était imminente, et que Mme Herrison en cherchait l'occasion ou le prétexte,

— Vous avez été admirablement bonne pour moi, et je ne l'oublierai jamais, dit-elle d'une voix émue. Vous avez apporté dans nos rapports une extrême délicatesse, je me suis toujours senti traiter en hôte, en amie. Si j'ai paru surprise de la manière dont vous m'avez parlé ce soir, c'est que votre excessive indulgence ne m'y avait pas préparée; mais ai-je vraiment semblé offensée? je ne l'étais pas au fond, je n'avais pas le droit de l'être, et vous pouviez, même sans vous écarter des égards que vous ne sauriez refuser à une femme bien élevée, employer bien avant ce soir un ton d'autorité vis-à-vis de celle dont vous rétribuez les services... Je reconnais qu'Hubert a été trop ombrageux : il ne peut oublier que quelques gouttes du même sang coulent dans nos veines.

— Ce n'est pas une raison pour me parler d'une manière offensante! Je serai toujours polie, mais je ne puis supporter l'idée de me heurter à des caractères susceptibles!

Nelly posa doucement la main sur le bras de la jeune femme, et constata qu'elle était agitée par un tremblement nerveux.

— Je ne suis pas susceptible, dit-elle avec douceur, mais je crois qu'il est digne de vous et de moi de nous parler franchement, et d'éclaircir une situation qui deviendrait embarrassante. Quelque chose a modifié nos rapports ce soir, et je crois qu'ils ne seraient plus jamais les mêmes désormais... Je ne vous suis pas nécessaire, et vous avez été mille fois bonne de me persuader que je pouvais vous être utile... Notre essai de vie commune devait, vous le savez, être temporaire : j'ai pu accepter momentanément une situation où il entrait de votre part tant de bienveillance, mais ma dignité elle-même s'oppose à ce que je reste toujours dans une maison où, véritablement, on peut si facilement se passer de moi... Je vous garde une reconnaissance infinie... je ne suis pas froissée de vous voir un peu lasse de ma présence, ou plutôt, je ne veux pas attendre que ma présence vous fatigue... Vous croyez, n'est-ce pas, que je vous ai de la gratitude? ajouta-t-elle vivement, les larmes aux yeux.

— Vous ne m'en devez pas... Quant à relever vos paroles et à insister pour que vous restiez... pour que vous oubliiez ce qui s'est passé, je ne le ferai pas... Il vaut mieux que nous nous séparions... je suis lasse déjà de Granlieu. J'y sens une atmosphère d'hostilité, je hais ce pays, et je m'ennuie! Oh! je m'ennuie tant! dit-elle avec une véhémence qui avait quelque chose de pathétique, et joignant ses

mains d'un geste nerveux. Si vous voulez demeurer ici jusqu'à ce que vous ayez arrangé vos affaires et votre avenir, vous le pouvez... D'ailleurs, ce ne sera pas long, ajouta-t-elle avec amertume, votre chevaleresque cousin ne tardera pas à vous offrir sa main avec l'héroïque sacrifice de sa carrière, et l'immolation non moins admirable de ses préjugés aristocratiques... Vous êtes habile dans votre simplicité, mademoiselle Dayre, et vous pourrez être fière de votre conquête jusqu'au jour où le regret et le désenchantement viendront, avec le souvenir de ce qui aurait pu être et de ce qu'il a repoussé !

Elle s'était peu à peu animée, tout en parlant, jusqu'à une colère à peine contenue. Nelly n'eut pas le temps de répondre : elle avait ouvert la porte et était sortie, la tirant violemment après elle.

XXV

Ce fut dès cette nuit même que la jeune fille, tout inondée de larmes, rassembla les objets à son usage en vue d'un départ immédiat.

Il est difficile d'exprimer les sentiments qui se partageaient son cœur, et de dire quelle amertume y avaient glissée les dernières paroles de Mme Herrison.

Tandis que, en proie à une angoisse et à une incertitude si douloureuses, elle ouvrait les tiroirs qu'elle avait rangés l'avant-veille avec la perspective d'un séjour de quelque durée, elle aperçut une feuille de carton pliée en deux, et contenant l'aquarelle faite par elle, d'après le petit dessin surpris chez Mme Herrison.

Cette figure d'enfant dont, elle le sentait, elle avait surpris et traduit l'expression à la fois souriante et pensive, ces traits si semblables à ceux de sa mère, ce regard profond et plus tendre semblaient plaider la cause de celle qui venait de montrer tant de passion et de violence. Qu'allait-elle faire de cette œuvre vraiment exquise ? Elle avait toujours eu l'idée de la remettre un jour à Mme Herrison, en gardant comme souvenir l'ébauche première. Mais aujourd'hui, comment ce présent serait-il offert et reçu ? Venant d'elle, l'agréerait-on, seulement ? Et n'eût-il pas été difficile, en tout temps, de pénétrer de force dans ce cœur si jaloux de ses souvenirs et en même temps si empressé à en secouer la mélancolie ?

Cependant, il lui sembla qu'elle ne pouvait quitter cette maison en emportant la seule image qui fît revivre l'enfant disparu : cela aurait ressemblé à un larcin. Lorsque le jour fut venu, elle fit demander à Mme Herrison si elle pouvait la voir, ayant l'intention d'aller passer quelques jours à Tours, au couvent où elle avait été élevée.

Il lui fut répondu que Madame souffrait d'une violente migraine, qu'elle regrettait de ne pas la recevoir, lui adressait des souhaits de bon voyage et mettait une voiture à sa disposition.

Nelly réfléchit un instant.

— Je serais très aise, dit-elle à la femme de chambre, qu'on fît porter mes malles tout simplement chez les Sœurs ; je passerai la journée avec elles, et leur carriole me transportera ce soir à la gare avec une valise.

— Mademoiselle part pour lontemps, puisqu'elle emporte tout cela ? dit la femme de chambre, un peu surprise. Mademoiselle ne vient donc pas à Evian avec Madame ?

— Non, Mme Herrison part sans moi...

On lui avait apporté son déjeuner ; elle but quelques cuillerées de chocolat, mais sa gorge se serrait, et elle ne put manger. Cependant, elle avait pris une décision au sujet de l'aquarelle. Elle s'assit devant sa table, et traça les lignes suivantes :

« Madame,

« Je ne puis quitter votre maison sans vous redire merci. Je sens, bien que je ne puisse me l'expliquer, qu'il y a entre nous quelque chose de tendu, de froissé, de douloureux, quelque chose qui tient du malentendu, quoique beaucoup plus subtil... Et ce quelque chose me rend craintive ; j'ai peur que ce qui vient de moi, même dans l'intention la plus affectueuse et la plus reconnaissante, ne vous semble pénible ou blessant... Aussi je ne sais comment vous parler, et je redoute d'autant plus de toucher à ce qu'il y a en vous de plus intime et de plus sacré, à ce que votre cœur semble envelopper d'un secret jaloux...

« Cependant, un jour vous avez parlé devant moi de la plaie cachée de votre âme, du chagrin intime de votre vie, et depuis, il m'est arrivé bien des fois de penser avec une tendre sympathie à votre ange envolé, et même de le charger de ma dette envers vous... Un hasard inattendu a une fois placé sous mes yeux son image à peine ébauchée. Je savais qu'aucun des essais tentés pour la reproduire n'avait pu vous rendre ce cher visage familier, je me suis imaginé que ma profonde sympathie pour l'enfance me donnerait l'intelligence de cette physionomie disparue, et j'ai fait ce portrait, que je *sens* ressemblant, car il est vous. Je n'osais vous l'offrir ; mais il me semble que j'emporterais quelque chose de vous si je ne vous le laissais. Si vous retrouvez dans cette image la trace des émotions heureuses si vite envolées, il me semble que je vous aurai rendu en partie ce que vous avez fait pour moi. »

Elle cacheta la lettre, la plaça sur l'aquarelle, enveloppée soigneusement et également cachetée, et laissa le tout bien en vue sur sa table,

afin qu'on le trouvât dès son départ et qu'on le remît à Mme Herrison.

Et encore une fois elle franchit ce seuil qu'elle avait cru hospitalier, incertaine de ce qui allait arriver, ne sachant qu'une chose, c'est qu'elle ne tiendrait compte que du bonheur et de l'intérêt d'Hubert, renonçant à tout ce qui n'aurait d'autre objet qu'elle-même.

Elle descendit de voiture à la porte du petit couvent, redemanda à la sœur Jeanne la chambrette où elle avait déjà reçu l'hospitalité, et ayant envoyé un télégramme au couvent de Tours, où elle comptait passer quelques jours dans l'intention délicate d'épargner à Mme Herrison toute rencontre embarrassante jusqu'à son départ pour Evian, elle sentit le besoin impérieux de se trouver seule pour penser à son avenir et demander l'aide de Dieu. Il était dix heures du matin. Elle se dirigea vers l'église; tout était tranquille et désert à ce moment de la journée, et ce grand calme lui semblait étrangement salutaire. L'église aussi était déserte. Nelly s'agenouilla contre la balustrade du chœur, ferma les yeux, et, une fois de plus, confia à Dieu sa vie tout entière.

On ne saurait dépeindre l'élément de paix profonde qui ressort de l'oubli de soi. Quand on s'est dans une certaine mesure désintéressé de son bonheur personnel, on est vraiment au-dessus des accidents de l'existence; non, bien entendu, qu'on devienne insensible aux joies, ou incapable de les goûter; mais elles ressortent alors dans une large mesure du bonheur d'autrui, et enfin, on ne veut les devoir ni aux intrigues, ni aux efforts personnel, ni surtout aux sacrifices de ceux qui nous entourent : on les reçoit de la Providence paternelle de Dieu, toujours bonne, qu'elle donne ou refuse...

Un quart d'heure de recueillement dans ce lieu béni et tranquille suffit à rasséréner le cœur de Nelly et à lui montrer sa voie. Quand elle sortit de l'église, apaisée, pour aller s'agenouiller sur la tombe des Sommerives, elle vit Hubert debout près de la pierre, les bras croisés, l'air impassible. Elle hésita un instant, mais il fit un pas vers elle.

— Enfin! dit-il d'un ton tranquille, vous voici venue. Je vous attends depuis longtemps, Nelly.

— Beaucoup de choses se sont passées ce matin, dit-elle avec un soupir. J'ai quitté Mme Herrison.

— Naturellement; elle n'aurait pu supporter désormais votre présence... J'ai regretté hier soir d'avoir obéi à votre requête et de vous avoir abandonnée à la méchanceté de cette femme.

— Elle n'est pas méchante, dit Nelly secouant la tête.

— Comment appelez-vous donc le sentiment qui l'a portée à rabaisser, en ma présence, votre situation sous son toit?

— Elle souffre, murmura la jeune fille. C'est peut-être étrange de ma part de vous parler ainsi, Hubert, mais je ne puis m'empêcher de vous dire qu'elle vous aime, et je crois toujours qu'elle pourrait, sous l'empire de cette affection, devenir digne de vous...

Hubert secoua la tête.

— Il se peut qu'un amour vrai exerce sur elle une influence bienfaisante, mais moi, Nelly, je ne l'aime plus... Il faut que vous m'écoutiez et que le mot de nos deux vies soit dit tout à l'heure... Nous n'avons plus de parents, nous sommes, hélas! seuls au monde, vous et moi... Il peut vous paraître étrange que, pour la seconde fois, je vienne vous dire dans un cimetière les mots qui, radieux d'ordinaire, semblent le rayonnement même de la vie; mais il me semble qu'ici nous sommes sous l'égide de ceux qui nous ont aimés, comme nous sommes sous l'œil de Dieu, qui bénit les saintes amours... Nelly, j'ai jadis été presque le fiancé de Laure de Baigemont; elle m'a indignement trahi. Si je n'avais eu en moi un sentiment religieux profondément enraciné, si Dieu ne m'eût sauvé de moi-même, la douleur qu'elle m'a infligée eût fait de moi un sceptique ou un désespéré... Il y a des ruines qui ne se relèvent jamais dans un cœur. Ni la beauté, ni l'esprit, ni l'amour de cette femme ne m'auraient ramené à elle; combien donc peu aurait pesé dans la balance l'argent détesté auquel elle a jadis sacrifié ma tendresse! Me comprenez-vous?

— Oui, bien que je la plaigne de toute mon âme.

Hubert eut une ombre de sourire.

— Et croyez-vous, maintenant, reprit-il, que c'est un cœur absolument libre que je vous ai offert hier, que je remets de nouveau entre vos mains?

Nelly était très pâle lorsqu'elle reprit, s'appuyant instinctivement contre la lourde pierre :

— Oui, je crois votre cœur libre, c'est pourquoi je voudrais que votre choix fût très sage, très judicieux... Vous avez un beau vieux nom, une carrière considérée, de l'avenir. Beaucoup de jeunes filles belles et riches seraient fières de votre alliance.

— Et Mme Herrison, malgré la grande bonté que vous prétendez reconnaître en elle, a pris soin d'insinuer que vous avez été sa dame de compagnie, n'est-ce pas? Mais que m'importe? Vous êtes *vous*, Nelly, et si vous m'accordez votre main, vous ferez également honneur à mon nom et à ma situation.

Des larmes vinrent aux yeux de la jeune fille.

— Comme vous êtes généreux, dit-elle. Mais peut-être l'êtes-vous trop... Peut-être ne comprenez-vous pas bien que vous ne cherchez, en

m'épousant, qu'à me faire accepter à tout prix le partage de la fortune de mon oncle...

Il la regarda d'un air de doux reproche.

— Si vous m'aimiez, vous, vous ne sauriez vous méprendre, Nelly, dit-il vivement. Si j'ai surmonté l'âcre impression qu'avait laissée en moi une affection morte, si j'ai repris à la joie de vivre, si, ce qui vous touchera davantage, j'ai appris à m'élever au-dessus de mes préjugés, de mon jugement, de mon orgueil, je ne le dois qu'à vous seule...

Il se tut un instant, et, voyant que le regard humide de la jeune fille l'interrogeait timidement, il reprit :

— Vous ne pouvez pas savoir, parce que vous vous ignorez, naturellement, quelle influence bénie émane d'un être aussi absent de lui-même que vous l'êtes... Il y a autour de vous une atmosphère fortifiante... Que dis-je, autour de vous ! Elle s'étend bien au delà... Quand vous m'avez dit un jour que vous ne quitteriez jamais nos vieux parents, je n'avais pas encore le courage de sacrifier une carrière que j'aimais pour embrasser une tâche qui rebutait mon orgueil... Combien j'ai souffert en vous quittant ! C'est pour distraire mes regrets que j'ai suivi cette mission à travers les mers... Mais votre souvenir m'accompagnait partout, accomplissant son œuvre secrète, me transformant à mon insu... Comment vous dire ce que j'ai senti quand je vous ai vue compromettre votre avoir et aliéner votre liberté pour laisser du pain à ces ouvriers que vous aviez aidés et aimés toute votre vie ?... Nelly, vous avez été pour moi un autre ange gardien ; je ne viens pas à vous seulement pour implorer le bonheur de ma vie, mais encore pour réclamer cette aide mystérieuse et bénie qui fera vraiment de vous la compagne de mon âme et me rapprochera de Dieu...

Elle soupira doucement, comme si le bonheur qui envahissait son âme s'exhalait ainsi au dehors, et, ayant levé vers le ciel bleu un regard chargé de reconnaissance, elle reporta sur lui ce regard, tout imprégné aussi d'une lumineuse tendresse... Elle ne parla pas ; mais quels mots eussent été plus éloquents que la joie ineffable de ses doux yeux, et que l'élan presque enfantin qui lui fit baiser la vieille tombe moussue, comme pour associer ses souvenirs à ses espérances ?...

Ils s'en allèrent lentement par les sentiers fleuris, savourant leur bonheur, regardant les murs de la Feuilleraie, où la jeune fille allait rentrer en maîtresse. Tout à coup, Hubert s'arrêta, et, désignant tour à tour le château sous son revêtement de lierre et la masse noirâtre de la fabrique :

— Le bonheur est ici, et le devoir là, dit-il. Vous m'avez montré beaucoup de bien à faire, Nelly, je veux m'y essayer, ajouta-t-il en souriant, si vous renoncez à jamais être ambassadrice.

XXVI

Ils sont heureux, la fabrique prospère, l'influence salutaire d'Hubert s'étend dans le pays et dépasse les limites de son village : le jour viendra peut-être où des visées plus hautes, mais toujours désintéressées, lui permettront d'être utile à son pays.

Granlieu est vendu. Nelly a reçu, le jour de son mariage, un riche bracelet et ce seul mot de Mme Herrison : « Merci. » Elle n'a jamais su l'effet étrange, presque foudroyant, de cette image vivante de l'enfant mort, de ce souvenir venant ressaisir ce cœur troublé, frapper cette vie mondaine... Elle est devenue mère, et mère heureuse, mais elle ne se rend peut-être pas compte du lien mystérieux qui existe entre les mères frappées et les petites âmes bienheureuses qui les appellent à travers les bruits de la vie, et cherchent à nouer, de la terre au ciel, des fils invisibles, mais irrésistibles... Le portrait qui a rendu à Mme Herrison le souvenir vrai, tangible de son enfant, est toujours devant ses yeux... Il lui parle sans cesse... Les pauvres sauraient répéter ce qu'il dit, — et eux aussi pourraient le révéler, ces murs mystérieux de la chapelle vers laquelle elle est toujours plus attirée, et où son cœur, jadis orgueilleux et indompté, apprend d'étranges leçons.

Nelly pense à elle quand elle voit de loin les tourelles de Granlieu ou quand elle s'agenouille sur la tombe du petit enfant que la jeune femme fleurit un jour magnifiquement, et alors, dans un élan de pitié et aussi de reconnaissance envers Dieu, elle prie pour celle qui a perdu ce trésor inestimable, le cœur de son bien-aimé Hubert.

M. Maryan.

FIN



VERS DE DIVERS

J'aime à vous voir dans vos cadres ovales,
Portraits fanés des belles du vieux temps
Tenant en main des roses un peu pâles
Comme il convient à des fleurs de cent ans.

Tout ce qu'on dit faut le penser,
Il n'est rien qui nous en dispense,
Mais on peut bien se dispenser
De dire ce que l'on pense.

DERNIÈRE PENSÉE

(SUITE)



ON imagination va plus loin. Elle pressent quelque émouvant secret, quelque sublime et muet dévouement du frère aîné pour le frère cadet. Jamais, dans son passé, elle n'a eu de ces émotions poignantes et délicieuses. Rien ne l'y a préparée, rien n'a fait prévoir à son âme la survenance d'un état si nouveau et si plein de joies...

Voilà quatre jours que l orgueilleuse enfant a découvert qu'elle a un cœur. Et, depuis, son âme vogue en plein rêve. Elle vient de s'élancer, d'un seul essor, dans le domaine des contemplations et des longs espoirs, des tristesses sans cause et des poésies frémissantes.

Jusqu'ici, pas à pas, échelon par échelon, elle avait gravi les degrés de la félicité commune, de celle que tous les hommes peuvent acquérir à prix d'or, et Denise, trop longtemps, a cru qu'il suffisait d'avoir la fortune pour acheter le bonheur à sa guise, au poids et à la mesure.

Trop longtemps, car elle souffre aujourd'hui de cette erreur; elle en souffre comme d'une faute commise dont elle aurait brusquement pris conscience, comme d'un remords qui lui ferait sentir sa dent cruelle. A cette heure, son cœur s'est dilaté; la jeune fille se sent infiniment supérieure à ce qu'elle était. Elle se rend compte de la bonté latente qu'elle portait en elle, des trésors de tendresse qu'elle peut répandre autour d'elle. Et, parce qu'elle est heureuse, il lui semble qu'elle peut tout aimer sur la terre, sauf, peut-être, ce qu'elle chérissait la veille, ces bals et ces soirées, ces concerts et ces spectacles, les admirations, les fades enthousiasmes de la foule.

Le cœur qui prend possession de lui-même a de ces revirements soudains.

Maintenant Denise voudrait être seule, bien seule, fuir les regards, fuir les éloges, emporter jalousement, dans sa solitude, l'intime bonheur dont elle vient de faire la trouvaille.

Toute cette cohue, tout ce bruit, toute cette vie tumultueuse qui l'entoure, lui paraissent odieux et ridicules. Il lui semble que chaque regard profane le sanctuaire de sa pensée. Belle, elle sait qu'elle l'est, et, naguère, elle faisait de cette beauté une tyrannique et superbe royauté. Aujourd'hui, elle a comme une hâte de se dérober en fuyant. Elle veut toujours être belle, elle veut même l'être plus que jamais, mais elle ne veut l'être que pour un seul, pour cet inconnu de la veille devenu tout à coup le but même de son existence.

Et, pourtant, ils ne se sont rien dit encore. Leurs yeux seuls ont parlé, mais leurs lèvres sont demeurées muettes. L'aveu que traduiront les paroles vaudra-t-il ce langage sans voix?

Cependant Léon a réussi à tirer le landau des flots vivants qui encombrent la Promenade des Anglais. Il traverse la place Masséna et remonte l'avenue de la Gare. Sur le parcours, des vivats saluent la bannière pour mieux fêter la belle jeune fille qui l'a conquise. Denise ne voit rien, n'entend rien. Sa main, au hasard, déchire sur les bords du landau les guirlandes de violettes. Tombez, pauvres fleurs inutiles. N'a-t-elle pas sur ses genoux, le bouquet qu'il lui a jeté?

III

C'est le dernier jour de congé de Jean. Demain, son frère le reconduira à la Seyne. Maintenant, le Carnaval est mort. On est déjà au vendredi, le premier vendredi de Carême. Comme pour se mettre à l'unisson des fronts courbés sous la cendre, le ciel, bleu jusque-là, a revêtu soudain la maussade tenture grise des nuages.

Robert, donnant le bras à son frère, suit la route qui s'allonge devant eux. Elle borde le cours du Paillon, puis, par un crochet pittoresque, escalade les mamelons qui s'étagent vers Cimiès.

Les deux jeunes gens vont au hasard. Ils montent la côte, ils gravissent l'amphithéâtre; ils dominent le panorama de l'admirable ville. Tout s'unit pour charmer la vue, sauf le soleil, ce grand metteur en scène des allégresses niçoises. Et, cependant, Robert et Jean n'ont que des songeries mornes dans le cœur : le plus jeune est aux prises avec le chagrin de la sé-

paration prochaine; l'aîné songe, le cœur serré, à cette créature adorable, entrevue à la faveur d'un mirage, et que, jamais plus sans doute, il ne lui sera donné de revoir.

Les voilà au tournant du large chemin qui conduit au vieux cimetière de Cimiès, aux portes du couvent. Etrange et poétique, ce cimetière, placé si haut comme pour rapprocher les morts du ciel, tellement plein de sépultures qu'on ne peut mettre un pied devant l'autre sans heurter une tombe.

On n'enterre plus au cimetière de Cimiès que ceux dont la famille y possède un caveau ou un terrain. A ce moment, précisément, un convoi gravissait la rampe, et Robert et Jean le virent.

Convoi de pauvre à coup sûr, celui-là, formé, derrière le cercueil que couvrait un simple drap noir, par une sœur de charité conduisant deux petits enfants, le frère et la sœur, sept ans et trois ans au plus. On devinait que la cérémonie funèbre avait été célébrée à Nice, dans la vallée, et que le prêtre, las sans doute, avait dû s'en remettre aux pères de Cimiès du soin de jeter la dernière bénédiction sur l'humble dépouille.

— Allons! dit Robert à Jean, joignons-nous à cette escorte. Cela fera deux personnes de plus.

Tout de suite ils avaient rejoint la religieuse. Celle-ci les remercia d'un modeste signe de tête. L'instant d'après, tout le monde franchissait la porte de l'enclos des morts. La cloche du couvent tintait dans le grand silence, et dans ce ciel qui hait les bouderies, une tache d'azur venait de se faire, lumineuse déchirure autour de laquelle les nuées s'écartaient et se dissolvaient dans l'espace.

Les deux jeunes gens suivirent la bière. En ce moment, au fond du cimetière, une porte s'ouvrit dans le mur. Un moine, revêtu d'une étole par-dessus sa bure, s'avança précédé d'un enfant de chœur.

Devant le groupe, il s'arrêta et ses yeux trahirent son étonnement. Que signifiait ce rapprochement d'un officier de marine et d'un collégien aux côtés de cette sœur de Saint-Vincent-de-Paul, compagne ordinaire de la misère, et de ces deux orphelins, pauvres innocents inconscients de la cérémonie?

Mais il n'avait point à interroger.

Deux fossoyeurs avaient déblayé une tombe, dont la pierre scellée était depuis longtemps obstruée par les lianes, les ronces et le chiendent. On voyait un trou béant dans la maçonnerie. L'un des hommes se laissa glisser dans le caveau tandis que l'autre poussait le cercueil, une caisse de sapin grossière, sur laquelle la bénédiction du moine tomba avec la rosée d'eau bénite. Des cordes se déroulèrent et l'on entendit la bière toucher avec bruit au fond du caveau.

Au-dessus, rongées par la mousse, les lettres d'un vieux nom Niçois, de quelque famille déchue, s'accusaient dans la pierre sépulcrale. Robert de Prébanec essayait d'épeler ce nom.

— Ma sœur, demanda une douce voix derrière lui, quels sont ces enfants?

Robert se retourna. Il tressaillit. Il avait reconnu la voix. C'était bien Denise Amart qui venait de parler.

Comment donc se trouvait-elle là, à cette heure relativement matinale?

Robert et Jean ont respectueusement salué. Denise a répondu, rougissante.

En ce moment, M. Amart sortit de l'ombre d'un pilier. Il vint, la main tendue, vers les jeunes gens :

— Vraiment, monsieur de Prébanec, dit-il avec cette bonne grâce spontanée qui caractérise la cordialité méridionale, voilà une heureuse occurrence! Comment se fait-il que nous nous rencontrions ici?

L'officier expliqua que les hasards d'une promenade un peu maussade l'avaient conduit ainsi que son frère. Et M. Amart, à son tour, raconta qu'il était venu avec sa fille faire une visite annuelle à une chère sépulture.

Pendant ce temps, la religieuse exposait à Denise la situation vraiment intéressante des deux petits orphelins.

C'étaient littéralement deux abandonnés.

Issus d'une famille jadis grande et prospère à Nice, mais qu'une suite de déchéances avaient fait descendre de génération en génération, ils demeuraient seuls désormais, sans amis, sans famille, et c'était à l'Assistance publique de les adopter et de pourvoir à leur avenir.

— Mon Dieu! s'écria la jeune fille les yeux pleins de larmes. Et qu'est-ce que l'Assistance publique va en faire?

La religieuse soupira :

— Hélas! mademoiselle, aussi intense que soit la charité, le nombre des misères à secourir dépasse toujours ses ressources. Ce que la bienfaisance officielle fera de ces enfants?... Elle les remettra, sans doute, aux soins de la première bonne volonté désireuse de leur venir en aide, ou, ce qui est le plus fréquent, à la première famille indigente qui, en leur accordant le vivre et le couvert, voudra gagner les quatre cents francs par an qui lui seront payés pour ce faire, jusqu'au moment où les enfants auront atteint l'âge normal pour entrer en apprentissage : treize ans, au plus tard quatorze

— Mon Dieu! fit encore Denise, en abaissant ses regards vers les deux petits innocents

— Ma sœur, intervint respectueusement Robert, n'est-il donc pas d'autre moyen, et, à défaut de la philanthropie administrative, la charité religieuse ne peut-elle faire plus pour ces malheureux ?

La sœur eut un deuxième soupir, plus douloureux que le premier :

— Monsieur, nos œuvres sont surchargées. Nous sommes écrasés sous le faix de nos efforts, et nous ne disposons pas du budget de l'Etat. Par la force même des choses, nous sommes contraints de prendre plus cher que les établissements officiels de secours, et vous savez pourtant le peu que font ceux-ci. Ici, à Nice, il nous serait impossible de prendre ces enfants à notre charge à moins d'un millier de francs de subvention.

Ce fut au tour de Robert de soupirer.

— Frère, dit Jean, traduisant ce soupir, j'abandonnerais de grand cœur les cent francs que tu me donnes par an, s'ils pouvaient aider à procurer le reste. Veux-tu ?

Le lieutenant de vaisseau hésita.

— Ma sœur, appuya-t-il, un officier n'est jamais riche. Mais j'ajouterais bien au don de mon frère une somme égale, si vous pensiez que les huit cents francs complémentaires pussent être récoltés ailleurs.

Avant que la fille de Saint-Vincent-de-Paul, profondément troublée, pût répondre, Mlle Amart s'était mêlée à la conversation.

— Messieurs, dit-elle vivement, c'est moi qui ai parlé la première, et si vous avez pris généreusement l'initiative d'une belle action à accomplir, c'est un peu, permettez-moi de vous le dire, au détriment de mes droits. Je les invoque et réclame la priorité.

Et, s'adressant directement à la religieuse :

— Ma sœur, mon père me prie de vous dire que, désormais, c'est nous qui pourvoirons à l'avenir de ces enfants. Nous ne sommes Niçois que de passage, mais mon père, ancien fonctionnaire, n'entend pas laisser dire que, lui présent, les derniers représentants d'un grand nom de ce pays ont pu être réduits aux secours de la charité officielle.

Derrière elle, le vieillard approuvait de la tête.

Il écarta le bord de son pardessus, tira de sa poche un portefeuille, et, du portefeuille, un billet de mille francs qu'il tendit à la religieuse.

— Pour la première année, ma sœur, dit-il en s'inclinant.

La voix manqua tout d'abord à la sainte femme. Mais, recouvrant l'usage de la parole, elle articula enfin avec quelque effort :

— Dieu seul peut vous le rendre, Monsieur. Votre nom et celui de Mlle Denise nous sont depuis longtemps connus. Voilà un bienfait de plus au livre de vos générosités.

Spontanément elle prit les mains de Robert et de Jean.

— Capitaine, dit-elle à l'aîné, recevez les remerciements de la sœur Marie-Anne. Nous devons être compatriotes, car je suis de Quimper et je vous devine Breton. Mais, ce qui est sûr, c'est que j'ai souvent soigné de vos frères d'armes sous tous les cieux, et s'il m'était permis de faire un souhait égoïste.....

Elle s'interrompit, et son œil souriant alla du jeune homme à la jeune fille.

— Que souhaiteriez-vous, ma sœur ? demanda Denise vaguement émue.

— Je souhaiterais de pouvoir vous payer moi-même, à tous deux, le bienfait que vous versez aujourd'hui sur les têtes de ces deux enfants.

Pourquoi Robert et Denise, à ces paroles, tressaillirent-ils d'une même commotion ?

Cependant la sœur Marie-Anne avait repris les deux enfants par la main. Elle leur désigna le groupe formé par les frères Prébanec, M. Amart et sa fille.

— Remerciez cette demoiselle et ces messieurs, mes petits, dit-elle. Ils sont pour vous des envoyés de Dieu.

Et les pauvres petites créatures, sans comprendre, murmurèrent :

— Merci, mademoiselle ; merci, les « monsieur ».

Denise sourit. Elle embrassa le petit garçon le premier.

— Comment te nommes-tu, *bambino* ?

Il dit avec cet accent traînard qui est la dégénérescence de l'italien en niçard :

— Lorenzo.

— Et toi, petite chérie ? répéta la charmante fille en mettant deux gros baisers sur les joues de la petite sœur de trois ans, dis ton nom.

Alors la mignonne chanta d'une voix un peu brouillée :

— *Reparata.*

— Très bien, fit Robert en riant : Laurent et Réparate. Si je vis, je viendrai les revoir.

Il glissa doucement un louis à la religieuse.

— Ma sœur, dit-il, Monsieur et Mademoiselle Amart ont assuré plus que le nécessaire à ces enfants. Je vous prie, moi, de leur accorder, en mon nom et en celui de mon frère, un peu de superflu.

C'était prendre congé.

La sœur Marie-Anne remercia encore, salua dignement et sortit, emmenant les deux bébés.

Pendant que les fossoyeurs replaçaient la pierre d'ouverture du caveau et délayaient le ciment et le plâtre qui allait la sceller de nouveau, M. Amart et sa fille d'un côté, Robert et

Jean de Prébanec, de l'autre, avaient gagné la sortie.

Le seuil du cimetière dépassé, M. Amart se retourna vers les deux jeunes gens.

— Monsieur de Prébanec, dit-il à Robert, rien ne me faisait prévoir, ce matin, que j'aurais l heureuse surprise de vous rencontrer. M'est-il permis de vous demander ce que vous comptez faire en ce moment?

Le jeune homme sourit, et montrant Nice sous leurs pieds.

— Monsieur, répliqua-t-il, je crois qu'il n'est pas loin d'onze heures et que nous avons tout le temps voulu de nous aiguiser l'appétit pour le déjeuner.

Sur le même ton de gaîté, le père de Denise reprit :

— Erreur profonde, cher capitaine, et qui m'étonne de la part d'un marin. Il sera midi dans dix minutes, le temps qu'il faut pour gagner ma demeure, et je crois répondre au sentiment de Denise en traduisant le mien, pour vous offrir d'accepter notre *maigre* déjeuner, car c'est vendredi aujourd'hui, et vous trouverez difficilement à Nice, au surlendemain du Mercredi des Cendres, un repas de Carême acceptable. Est-il nécessaire d'ajouter que vous nous ferez honneur et plaisir.

L'invitation était faite d'un tel ton qu'il y aurait eu mauvaise grâce à refuser.

Robert accepta donc.

Alors, au lieu de redescendre vers le Paillon, les quatre promeneurs infléchirent leur course vers le Nord de la ville, s'engageant entre ces villas merveilleuses qui bordent tous les sentiers de descente.

Au bout de trois mètres environ, M. Amart s'arrêta devant une superbe grille, et, poussant une petite porte, encadrée dans un vaste portail, introduisit ses invités au sein d'un jardin merveilleux.

— Oh! s'écria Robert, sincèrement enthousiasmé, mais c'est l'Eden que vous habitez, tout simplement, monsieur!

Le vieillard eut un hochement de tête plein de tristesse.

— Oui, je le jugeais ainsi moi-même, à l'époque où la mort n'était point venue rompre le faisceau de nos affections, en privant Denise de sa mère, moi de ma compagne. Depuis cette date, — il y a trois ans, — le ciel a beau resplendir, le soleil s'allumer, le printemps rajeunir la terre, pour moi tout demeure sombre, et je ne vois le monde qu'à travers le crêpe de mon deuil,

Et comme Denise, affligée, l'interrompait.

— Oh! père, je ne suis donc rien pour vous?

— Excepté quand je te regarde et que je te vois heureuse, mon enfant bien-aimée, fit-il en baisant tendrement sa fille sur le front.

Tout se faisait réglementairement dans la villa Amart. Au moment où le vieillard et ses hôtes montaient les degrés du perron, une cloche à quelques pas de là sonna l'appel du déjeuner.

. . . .

Quand on quitta la table pour aller prendre le café dans le parc, la glace était définitivement rompue entre les habitants de la villa et leurs hôtes. Il régnait même une demi-familiarité, prélude d'une amitié plus étroite, et qui, dès à présent, mettait tout le monde à l'aise.

La conversation avait pris ce tour amical qui mène tout droit à l'intimité.

— Je suis sûre, Monsieur de Prébanec, dit tout à coup Denise, que, malgré les beautés de notre ciel de Nice, vous lui préférez encore le firmament de votre Bretagne?

Le front de l'officier se pencha. Une hésitation fit trembler sa voix.

— En vérité, mademoiselle, je ne sais que vous répondre. Il y a quelques jours à peine, votre jugement eût été fondé. Aujourd'hui, les souvenirs, les attachements du sol natal sont presque compensés par les charmes de cette rive enchantée où je vis comme en rêve.

— Oh! s'écria-t-elle, rieuse, mais délicieusement troublée par cette révélation, qu'est-ce qui a pu produire en vous un aussi complet revirement?

Force était à Robert de s'expliquer.

Son visage devint mélancolique et grave. Mais son accent se raffermit.

— Mademoiselle, ce n'est point un revirement, puisque je n'ai pas cessé de chérir mon pays, et je l'aime peut-être plus que jamais. C'est par le contraste même que j'explique ma soudaine transformation. Notre terre de Bretagne est comme vêtue d'une grandiose tristesse que ne dissipent pas même les éclatantes journées de l'été. Ici, c'est le soleil ardent, l'onde bleue, les fleurs enivrantes; c'est un essor soudain de la sève, un épanouissement de la vie, un battement plus pressé du cœur. Il y a trop de causes pour le rêve, trop peu de place pour la personnalité.

Il s'interrompit.

M. Amart s'écria brusquement :

— Oh! comme vous avez raison, mon cher enfant!

— Et puis, reprit Prébanec, c'est une loi que l'homme s'attache surtout aux lieux où il a été heureux, en proportion même du bonheur qu'il en a reçu. C'est peut-être pour ce motif que Nice, dont les séductions me laissaient indifférent autrefois, s'est subitement emparé de tout mon être cette année.

— Vous y avez donc été heureux, cette année, interrogea Denise.

— Oui, mademoiselle, répondit Robert...

Il y a des aveux qui n'ont pas besoin du langage direct.

Le soir de ce jour, Denise, les yeux pleins de larmes, de douces larmes, veilla, emplissant ses oreilles et sa pensée de ces seuls mots : « Il m'aime! »

IV

L'escadre prolongea d'un mois son séjour à Villefranche.

Cela fournit à Prébanec de nombreuses occasion de revenir à la villa.

Toujours il y était le bienvenu.

Denise s'était avoué qu'elle l'aimait; elle avait fait plus : elle l'avait avoué à son père. Et M. Amart, plein de condescendance pour sa fille, sachant la hauteur et la noblesse de cette jeune âme, lui avait dit :

— Enfant, je ne contrarierai point tes inclinations. Dieu t'a faite assez riche pour te permettre de choisir un époux sans fortune. Je ne fais aucune difficulté à reconnaître que monsieur de Prébanec me plaît beaucoup. Tout ce que j'en ai su par cet excellent commandant Malaterra est fait pour le recommander sans réserve. Je ne te dirai donc qu'une chose : étudie à loisir le caractère et les goûts de ce jeune homme. Je m'en remets à ton bon sens du soin de décider s'il est vraiment digne de toi.

Et comme Denise affirmait en rougissant.

— Ah! ça, voyons, continua gaiement le père, est-ce que vous auriez déjà réglé vos accordailles à mon insu?

— Oh! père! se récria la jeune fille.

M. Amart sourit.

— Cependant, pour que tu en parles de la sorte, il faut que vous vous soyez fait mutuellement quelques confidences, de celles qui engagent deux jeunes gens l'un à l'autre.

— Hélas!... proféra Denise en un long soupir.

Le vieillard ouvrit de grands yeux.

— Comment, mademoiselle, vous connaissez vos propres sentiments et vous ignorez ceux de l'homme que vous vous destinez pour mari?

— Hélas!... dit-elle encore, mais avec moins de tristesse.

— Ah! pour le coup! s'écria M. Amart, voilà qui dépasse mes moyens. Les jeunes gens de nos jours sont-ils donc timorés à ce point, — un officier de marine surtout!

Il continua sur le même ton d'amicale plaisanterie.

— Mais c'est un amoureux transi que ce lieutenant de vaisseau! Tu ne peux pourtant pas te jeter à sa tête et le demander en mariage?

Cette supposition eut le don de provoquer le rire de la jeune fille. Elle battit des mains, et, avec une audace de parole que démentait la rougeur de ses traits :

— Hé! père, s'il faut en venir là, pourtant! s'exclama-t-elle.

Au fond, la plaisanterie paternelle venait de lui mettre une inquiétude au cœur. Est-ce qu'elle se serait trompée? Est-ce qu'elle serait seule à aimer?

Pauvre Denise! Ce soupçon la fit pleurer souvent.

Aussi bien lui était-il presque impossible de le dissiper, puisque celui-là même qui en était la cause ne tentait rien dans ce but.

Car le travail qui s'accomplissait dans l'âme de Robert était à l'opposite de celui qui s'accomplissait dans celle de Denise.

Riche, n'ayant jamais subi la contrariété, ne sachant pas d'autre douleur que l'immense chagrin causé par la perte de sa mère, la fille de M. Amart, sûre, à cette heure, du consentement paternel, n'attendait que la première démarche de l'officier de marine pour lui dire :

— Robert, je n'ai jamais su s'il existait une différence entre la fortune et ce qui n'est pas la fortune. Ne voyez en moi que la femme honorée de votre préférence; je n'ai vu, moi, dès le premier jour, en vous, que l'être d'élection auquel je suis prête à vouer ma vie toute entière.

Or, tandis que, spontanément, l'opulente héritière trouvait ces sentiments et ce langage au plus intime de sa pensée, le lieutenant de vaisseau, lui, se rendait compte, par la force même des choses, de l'énorme distance qui le séparait, lui pauvre, de la jeune fille trop fortunée, et il en souffrait cruellement dans l'ombrageuse délicatesse de son caractère. Mais pouvait-il être juge et partie en sa propre cause? Avait-il le droit de trancher lui-même le dilemme que lui suscitait sa conscience?

Car cette conscience, excessive sur ce point, lui disait :

« Aimant Denise pour elle-même, tu ne peux la dépouiller de sa fortune; aimant Denise avec sa fortune, tu ne peux empêcher ton amour de servir ton intérêt. »

Et c'était pour ce motif que le lieutenant de vaisseau, désespéré, se jugeant en face d'un problème insoluble, refoulait son désespoir au plus profond de son cœur, et ayant fait le sacrifice de son amour, espaçait ses visites afin d'éloigner les causes de souffrance et hâtait de ses vœux déchirants l'heure où le départ de l'escadre romprait, — croyait-il, — ce lien trop tôt formé et dont il sentait bien que tout son avenir était désormais enchaîné.

Pauvre Robert! lui aussi il connaissait les larmes.

. . . .

Ce fut en de telles dispositions d'esprit que les deux jeunes gens eurent leur dernière entrevue avant le départ de l'escadre pour Toulon.

Prébanec avait obtenu de son commandant un congé de deux jours pleins, dû, en grande partie, à l'intervention directe de M. Amart.

Assurément, ce lui fut une joie profonde de se dire qu'il devenait l'hôte de la villa, que pendant quarante-huit heures, il vivrait sous le même toit et respirerait le même air que Denise. Mais cette joie était mélangée d'une telle amertume que le jeune homme eût peut-être préféré éviter ce tête à tête douloureux et charmant.

Pourtant, le moment venu, il ne sut plus que prendre le bonheur qui s'offrait à lui. Il le trouva si court qu'il en voulut savourer les heures, les minutes, les secondes.

Au moment où, à la suite du déjeuner, Robert, donnant le bras à Denise, passa dans le salon, il sentit le bras de celle-ci trembler sous le sien. Un trouble inexprimable s'empara de l'officier, et il comprit bien vite qu'il lui faudrait une constance surhumaine pour le céler à sa belle compagne.

Précisément, les circonstances concouraient à lui rendre l'effort plus difficile. M. Amart venait de dire en souriant :

— Monsieur de Prébanec, puis-je vous demander un service?

Sans attendre la réponse, il ajouta :

— Voici : je vous confie ma fille pour une heure environ. J'ai pris dans ce pays la mauvaise habitude de faire ma sieste tous les jours, et je ne puis plus y manquer sans m'en ressentir. On va servir le café sous la charmille du parc. Je vous prie de tenir compagnie à Denise en mon absence, avec le plus de gaieté qu'il vous sera possible de mettre en œuvre, car mademoiselle me paraît fort mélancolique ce matin.

Robert s'empressa d'acquiescer à la requête du père. Mais en prenant avec la jeune fille le chemin du bosquet ombreux et verdoyant, il ne put se défendre d'une réflexion pénible.

De la gaieté? Où donc en prendrait-il, le pauvre garçon, lui dont le cœur éclatait de tristesse contenue?

Quand ils se furent assis sous les ombrages, autour de la table de fer, sur les chaises de rotin qui l'entouraient, ce fut bien pis.

Ce ne fut pas la gaieté, ce ne fut pas même l'entrain qui naquit de leur isolement. Le cœur gros, l'esprit alourdi par le chagrin, ils subirent ce premier mutisme des grandes émotions, et leur silence prit soudain une signification redoutable.

Comme t ujours, en semblable occurrence, ce fut la femme qui montra le plus de courage en rompant ce silence dangereux. . . . .

— Eh bien, monsieur de Prébanec, est-ce ainsi que vous tenez la promesse faite tout à l'heure à mon père?

— Quelle promesse? interrogea Robert d'une voix presque dolente.

— Mais... celle de me tenir compagnie pendant une heure, et gaiement même, si j'ai bonne mémoire.

La poitrine de Prébanec se souleva péniblement.

— En effet, mademoiselle, vous avez une excellente mémoire. M'est-il permis, toutefois, ne m'adressant qu'à vous-même, de vous demander si la... gaieté est indispensable au programme de notre conversation?

— Assurément, riposta la jeune fille. Est-ce que vous y trouvez quelque difficulté, par hasard?

— Dispensez-moi de vous répondre, mademoiselle.

Elle joua l'étonnement à merveille. Puis, feignant d'y joindre une sollicitude pour une forme d'ennui qu'elle savait n'être pas la vraie.

— Mais j'y songe, monsieur de Prébanec. Et moi qui vous tiens là comme une sotte que je suis. Vous êtes peut-être fatigué, souffrant.

— Ne me raillez pas, mademoiselle. Je souffre, en effet, mais non comme vous pourriez le croire. Et si, vraiment, il me faut affecter les formes et les dehors d'une allégresse qui ne saurait être en moi, je sens que cet effort est au-dessus de mes forces, et que je dois renoncer au bonheur de vous plaire en cela.

Denise jugea que ce marivaudage avait duré assez longtemps.

— Non, dit-il, gardez votre tristesse. Je n'ai pas le droit de vous en demander les causes, je n'ai pas le moyen de la dissiper. Aussi bien mentirais-je en essayant de vous faire accroire que je ne l'éprouve pas moi-même. Car c'est là peut-être la seule chose qui nous soit commune en ce moment.

Les derniers mots s'achevèrent dans une sorte de plainte sourde.

Elle les avait prononcés avec un accent dans lequel Robert crut démêler un reproche. Il ne voulut pas l'avoir mérité.

— Mademoiselle, reprit-il, si quelqu'un avait le droit de me demander compte de toutes mes pensées, de tous mes sentiments, ce serait vous, je vous le jure. Mais voyez l'étrange état où je suis, la contradiction entre mes sympathies et mes devoirs. Tous ces sentiments que vous devriez connaître seule au monde peut-être vous devez les ignorer.

— Ah! fit la jeune fille dont la voix s'altéra brusquement, vous ne pouviez me dire plus clairement que ces sentiments me concernent. Il faut donc qu'ils me soient bien défa-

vorables pour que vous vous refusiez de la sorte à me les révéler.

Robert ne fut pas maître de son premier mouvement.

— Denise!... s'écria-t-il.

Et soudain, il s'arrêta. Il venait de comprendre que ce cri tout seul était un aveu, qu'il avait pris, à son insu, spontanément, une liberté que rien ne lui accordait en parlant à cette enfant sur le ton des intimités sacrées.

— Pardon, mademoiselle, ajouta-t-il, le front baissé.

Il se fit un silence, tout rempli de trouble.

— Robert, répondit la voix grave de Denise.

Il demeura immobile, gardant son attitude, n'osant en croire ses oreilles.

Elle s'était levée. Elle vint à lui et posa sa main sur celle du jeune homme.

— Robert, répéta-t-elle, vous venez de vous trahir, et je bénis Dieu de ce cri de votre cœur qui m'a permis de lire en vous. Je ne suis plus une petite fille, je devine quand je ne comprends pas. Et ce que je devine, en vous, c'est que le gros secret qui vous étouffe, qui cause votre tristesse et la mienne, a un nom qu'il est facile de prononcer.

Et, souriant doucement, tandis que les larmes tremblaient à ses paupières.

— Monsieur Robert de Prébanec, conclut-elle, vous aimez M[lle] Denise Amart. Dites un peu que je me trompe, et que ce n'est pas vrai?

Il saisit la main qui touchait la sienne et la pressa ardemment.

— Non, Denise, non, je ne contredirai point à vos paroles. Vous avez vu clair en moi. Cela est vrai, je vous aime!

Mais, puisqu'il est prononcé, ce mot terrible et charmant, laissez-moi vous dire aussi pourquoi je n'ai pas parlé plus tôt, pourquoi, même à cette heure, après la confession que vous venez de me faire, j'hésite encore à accepter ce bonheur.

Et comme elle le considérait avec stupeur, il lui exposa ses scrupules, non plus avec trouble ou embarras, mais avec la fière netteté d'un caractère qui s'estime à sa juste valeur.

— Il y a entre vous et moi une muraille : c'est votre opulence. Je suis pauvre et je conserve toutes les susceptibilités légitimes de cette pauvreté. Vous m'ouvrez le ciel et me permettez l'espérance. A mon tour de vous prouver que j'en suis digne.

Cette fois, elle ne contint plus ses larmes.

— Achevez, dit-elle, je ne vois que trop où vous allez aboutir.

— Denise, — et ici Robert mit toute son âme dans ses paroles, — Denise, je veux vous conquérir. Ecoutez : A la fin de cette campagne, je suis presque sûr d'un embarquement lointain, fécond en actions de mérite, sinon en causes de gloire...

Elle l'interrompit.

— Fécond en dangers aussi, n'est-ce pas, car l'un ne va pas sans l'autre?

— Peut-être, dit tristement l'officier. Qu'importe, si j'y échappe, si je surmonte les obstacles, je vous trouverai au retour, plus chère, plus aimée que jamais, récompense obtenue et méritée. Si je succombe, au contraire, ce sera parce que Dieu ne m'aura pas jugé digne de cet effort, parce qu'enfin.....

Il n'acheva pas. M. Amart venait de se montrer sur le perron de la villa. Il allait venir les rejoindre. Denise essuya ses yeux, et, par un effort presque surhumain, affecta cette gaieté que son père avait recommandée à Prébanec.

PIERRE MAEL.

(La suite au prochain numéro.)

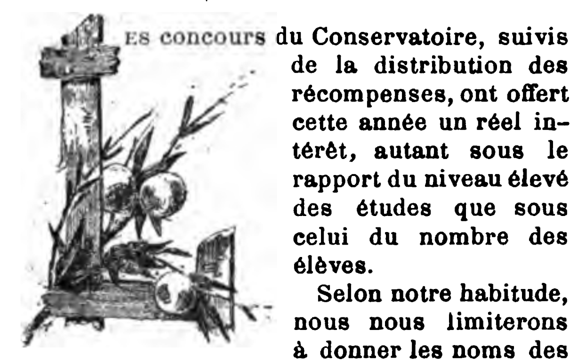
ÉCONOMIE DOMESTIQUE

CONFITURES DE PÊCHES

Mettez 2 kilos de pêches dures dans une terrine, versez dessus de l'eau bouillante, les couvrir entièrement. Lorsque l'eau est refroidie suffisamment pour les prendre, vous enlevez la peau des pêches, vous retirez les noyaux en partageant chaque fruit en moitiés ou en quartiers, vous les placez dans une terrine en mettant une couche de fruits, une couche de sucre cassé; il faut 1 kg 500 de sucre pour les 2 kilos de pêches. Laissez macérer pendant quelques heures, puis jetez dans la bassine, retirez un peu d'écume et, comme dans toutes les marmelades, retirez du feu lorsque l'écume s'est entièrement consommée en bouillant. Avant de mettre en pots, vous ajoutez une louche à potage de kirsch que vous mélangez bien.

REVUE MUSICALE

Concours du Conservatoire : Les lauréats du chant et du piano, distribution des récompenses. — En voyage ! — Compositions de choix. — Nouvelles théâtrales.



LES concours du Conservatoire, suivis de la distribution des récompenses, ont offert cette année un réel intérêt, autant sous le rapport du niveau élevé des études que sous celui du nombre des élèves.

Selon notre habitude, nous nous limiterons à donner les noms des lauréats du chant et du piano, en mettant la plus extrême réserve à nos appréciations. Juger en dernier ressort du talent et des voix, dans les conditions où se trouvent forcément placés les concurrents au grand jour de la bataille, serait s'exposer à de regrettables erreurs. L'expérience nous l'a maintes fois démontré, et ils sont nombreux ceux et celles qui, à pareille fête, mourants d'effroi, de chaleur et de fièvre, ont, plus tard, victorieusement démenti les jugements portés contre eux.

CONCOURS DE CHANT *(Hommes)*.

JURY : MM. Ambroise Thomas, Massenet, Guiraud, Lenepveu, Gailhard, Capoul, Vergnet, Nicot.

RÉCOMPENSES. — Pas de premier prix.

Seconds prix : MM. Grimaud (classe Warot); Bérard (classe Duvernoy).

Premiers accessits : MM. Artus (classe Crosti) ; Nivette (classe Duvernoy).

Deuxièmes accessits : MM. David (classe Warot); Dufour (classe Bax); Périer (classe Bussine).

On s'accorde à trouver que le jury se serait montré un peu sévère pour les messieurs. Nous ne partageons pas cet avis, en exceptant toutefois MM. Bérard et Commène, qui n'apprendront plus rien à l'école, d'où leur individualité ne se dégagera guère davantage. Du reste, pas de voix exceptionnelles à ce concours, mais des études bien menées.

CHANT *(Femmes)*.

Même jury.

RÉCOMPENSES. — *Premiers prix :* Mlle Issaurat (classe Duvernoy); Mlle Lemeignan (classe Warot).

Deuxièmes prix : Mlles Wyns et Brelay (classe Crosti).

Premiers accessits : Mlles Cléry (classe Bussine): Médard (classe Barbot).

Deuxièmes accessits : Mlles Laisné et Morel (classe Boulanger) ; Mlle Michel (classe Crosti); Mlle Vauthrin (classe Barbot).

Excellent concours et fort belles voix qui, presque toutes, ont encore besoin de travail.

PIANO *(Hommes)*,

Même jury.

RÉCOMPENSES. — *Premiers prix :* MM. Quèvremont et Pierret (classe Diémer).

Pas de *deuxième prix.*

Premiers accessits : MM. Morpain, de Martini et Jolly (classe Bériot).

Deuxièmes accessits : MM. Vinès et Wurmser (classe Bériot).

Morceau de concours : 2e sonate de Weber.

Morceau à déchiffrer : De M. Th. Dubois.

Dans ce concours, l'un des meilleurs, les récompenses semblent données avec une irréprochable impartialité, et notre école de piano est en réel progrès.

PIANO *(Femmes)*.

JURY : MM. Ambroise Thomas, Massenet, Guéraud, Widor, Th. Dubois, G. Pfeiffer, Pugno, de La Nux et Delahaie.

RÉCOMPENSES. — *Premiers prix :* Mlles Charmois et Quanté (classe Duvernoy); Buval et Long (classe Fissot) ; Journault (classe Duvernoy) ; Da Sylva (classe Delaborde).

Deuxièmes prix : Mlle Bonnard (classe Delaborde); Mlle Eytmin (classe Fissot).

Premiers accessits : Mlle Desmoulins (classe Fissot); Mlle Maté (classe Duvernoy), Mlles Weingaertner et Dron (classe Delaborde) ; Mlle Roit (classe Fissot).

Deuxièmes accessits : Mlle Chambroux (classe Delaborde); Mlles Dox et Deligny (classe Duvernoy).

On voit par ce nombre de nominations, parmi lesquelles *six premiers prix*, combien ce concours a été brillant. La France peut certainement se placer en tête des nations pour l'enseignement du piano et la solidité de son école. Jamais en Europe, ni même à Paris, pareil succès n'avait été enregistré.

Quant à ceux qui n'ont rien obtenu encore, et que leur âge, ou leur travail incomplet ont fait reculer d'un an, qu'ils ne se plaignent pas : c'est une sage prévoyance que celle qui les oblige à laisser éclore le bouton, avant de récolter la fleur.

Quelques jours après le dernier de ces concours (celui du Trombone !), la distribution des

prix a eu lieu, sous la présidence de M. Larroumet, qui a ouvert la séance par un discours plein de vérités et d'excellents conseils, bons à retenir.

Les élèves feront bien, tous et toutes, d'en prendre une copie et de la relire souvent. C'est, de plus, une pièce oratoire des mieux conçues. Nous ne retiendrons que cette phrase, si vraie à l'heure où nous sommes, qui vise les idées nouvelles : « Bien des choses sont attaquées qui méritent d'être défendues, *beaucoup sont niées dont la vérité est éternelle.* »

Du reste, presque tout le remarquable discours du directeur des Beaux-Arts a pour but de mettre en garde les élèves de l'école contre les tendances révolutionnaires d'une certaine église musicale aussi intolérante que désorganisatrice.

La séance s'est terminée par le concert de rigueur, où les lauréats principaux ont pris part. Ils ont été rappelés et applaudis à main que veux-tu, cela se devine. Le succès de M. Larroumet a été aussi vif que justifié.

Et maintenant, jeunes filles et jeunes gens, vous avez bien mérité d'aller prendre vos ébats, vous reposer des labeurs et des fatigues de votre naissante gloire. Les uns vont parcourir les larges espaces, demander aux océans les aromes régénérateurs qui les prépareront aux luttes nouvelles. Là, les vagues apaisées ou tumultueuses, les montagnes ondulantes couronnées de sapins vert sombre dans le ciel bleu, les horizons empourprés, les tièdes crépuscules, tout les invitera à méditer sur les problèmes infinis de cette nature immense, tout leur racontera Dieu. Leur âme, en s'élevant, se retrempera dans cet azur, oubliera les heures poignantes, les espérances brisées, et ils reviendront au travail avec une sève nouvelle et une foi raffermie. C'est par la lutte que se développe l'esprit. Les souffances, les privations sont la gymnastique de l'intelligence. Tous les hommes de génie ont grandi, se sont élevés par les obstacles : point de combat, point de héros.

D'autres préfèreront les retraites profondes et ombreuses, les obscurs vallons où la pâle bruyère abrite de ses rameaux flexibles les mystérieux parfums. Ils écouteront avec ravissement ces mille bruits de fleurs, de source, ou de fauvette, qui enchantent les promenades solitaires. Ils leur raconteront leurs joies et leurs douleurs. Et, quand les brumes matinales de l'été à son déclin déchireront leur voile rose, laissant tomber sur la terre ces perles liquides qui ouvrent les calices, ils rafraîchiront leurs fronts brûlants sous les brises qui caressent toutes ces merveilles.

Souhaitons à tous : bon voyage !

A l'Opéra, où Mme Caron a fait une brillante rentrée, on est tout à *Lohengrin*, qui est prêt à passer. Il faut cependant compter avec les retards imprévus.

La reprise de *Jeanne d'Arc* à l'Hippodrome, a un tel succès, surtout depuis l'adjonction du travail des lions dans la grande piste, qu'il surpasse encore celui de l'an dernier. La belle partition de M. Widor est de plus en plus appréciée.

Une cantatrice de grand talent, Mme Elena Sanz, que Paris n'a pas oubliée, a reparu devant le public, dans un brillant concert au Cirque d'été. L'accueil flatteur qu'elle en a reçu, ainsi que des raisons d'un ordre absolument privé, peuvent faire espérer que cette artiste distinguée sera une attraction de plus cet hiver, sur l'une de nos grandes scènes.

Celles de nos lectrices qui ne connaissent pas encore le joli *Noël Breton*, caprice, par Henry Ghys, y trouveront une pièce d'un sentiment délicat, ne manquant ni d'originalité, ni de mélodie. Facile et progressive comme étude. — Plus facile encore, *Tambourin et Musette*, par E. Broustet, est une gracieuse composition fort bien écrite pour les petites mains. — Une ravissante mignonne *chaconne*, extraite de l'opérette du *Sansonnet*, par V. Roger, réunit vraiment toute la grâce et la légèreté désirables, dans une pièce de ce caractère. Même force que la précédente.

Pour le chant, signalons : *Madame l'Hirondelle*, par C. Blanc et L. Dauphin. C'est une sorte de complainte d'une mélancolie comique, quoique d'une expression touchante. Editeur : H. Heugel, 2 *bis*, rue Vivienne.

MARIE LASSAVEUR.

Petites nouvelles théâtrales sur la saison prochaine :

A l'Opéra, MM. Ritt et Gailhard termineront leur privilège avec *Lohengrin* et, *peut-être*, l'opéra en deux actes de M. Bourgault-Ducoudray, *Tamara*.

Au premier janvier, M. Bertrand prendra possession du théâtre. La première nouveauté dont il s'occupera sera *Salammbô*, de E. Reyer. Puis viendra un ballet qui sera donné, soit avec la *Prise de Troie*, de Berlioz, soit avec *Fideliò*, de Beethoven. Plus tard, un autre ballet, tiré de *Don Quichotte*, et un opéra nouveau seront donnés dans le courant de 1892.

A l'Opéra-Comique, la réouverture se fera avec *Le Rêve*. Puis viendra la reprise de *Manon*, suivie de l'œuvre nouvelle de M. Chapuis, *Enguerrande*, qui doit passer en octobre.

Ensuite on s'occupera de la *Cavalleria rusticana*, de Mascaghi, et de *Kassia*, l'œuvre posthume de Léo Delibes.

M. L.

Causerie

Duisans, 1er septembre 1891.



LE second mois de nos vacances, le meilleur.

On s'est retrouvé, les intimités se sont renouées, on cause à demi-mot, on rit à l'unisson, on jouit infiniment, le soleil est revenu, la nature et les gens sont gais.

Au bois, les arbres forment un taillis impénétrable propre aux confidences; la prairie blonde est semée de marguerites; elles sont si hautes qu'on s'y cache agenouillé et ce sont des éclats de rire pour se retrouver; — les chapeaux roses et blancs y semblent des fleurs mouvantes; — plus loin, le pré où paissent les vaches est bordé de saules gris d'argent.

Les sources claires sortent du sable fin, brillantes, froides, très profondes; le cresson les envahit, laissant des trouées de cristal.

On met des pâquerettes et des feuilles au fil de l'eau; chacun suit de l'œil son esquif et y place une espérance: les enfants la proclament très haut, les jeunes filles la murmurent tout bas.

Voyez les feuilles de peuplier en forme de cœur, voyez les boutons d'or au calice métallique, les bleuets à la couronne céleste, le long du Gy qui coule paisible, entre les talus de mousse, à travers les champs où le chanvre est bottelé pour rouir sous le soleil.

Crois mon chanvre, que Dieu te donne
Un été chaud qui fait jaunir,
Et le soleil aux jours d'automne
Qui fait mûrir,

disait la vieille chanson fredonnée par les grand'mères, et on la reprend en chœur en regagnant le château où leurs rouets dorment au grenier.

Les œillettes mauves sont comme d'immenses gazes jetées sur les blés verts, un moulin lance à travers le ciel pâle ses quatre larges ailes noires, des gamins jouent sur le pont de pierres moussues, encadré de longs roseaux. Un sentier étroit, bordé de frênes bruissant, mène sur la colline.

Les meules se dressent rondes et craquantes sur l'horizon qui verdit, tandis que la lune, toute petite et légère, s'y lève avec l'étoile rose du berger. Un laboureur conduit la charrue, un autre herse les betteraves aux larges feuilles luisantes, un faucheur travaille d'un geste noble et lent.

C'est bien la paix ineffable des champs, divine, enveloppante, qui agrandit les pensées et épanouit les âmes.

L'air est sain, la brise pleine d'odeurs vivifiantes vous caresse le visage et éloigne les tracas urbains.

Les petits courent et jasent. Les grandes se taisent avec le crépuscule, se tenant par la main; même les plus mondaines ne regrettent rien. Les vacances sont une époque délicieuse et au besoin, pour les « enragées », on peut encore danser sur l'herbette.

Il y a une mandoline parmi les amateurs; le piano, trop moderne, est proscrit, et, dans la bibliothèque, on a trouvé une clarinette un peu faussée... Mais qu'importe.

Que d'inattendu dans cette fameuse bibliothèque, soigneusement fermée à clé, remplie d'antiquités et de poussière: lettres d'une ou plusieurs générations; les vies ainsi reconstituées, âmes vibrantes et fortes, cœurs tendres, esprits fins retrouvés sous cette encre pâlie et ces pages jaunies par les ans; livres vénérables, grignotés des souris curieuses de la science, bourses en perles, colliers de cheveux, tabatières d'écaille, bottes à l'écuyère, jeux d'échecs, cartouches éventées, drogues et toiles d'araignées.

Ainsi peut-être, un jour, nos descendants retrouveront-ils nos petites affaires

Pauvres de nous! Mais c'est si amusant d'aller à la découverte du passé des siens en ignorant son propre avenir!

On parcourt les vastes corridors du château, on feuillette les manuscrits des Bourbons de Duisans, anciens seigneurs du lieu, de la dame d'Egmont, princesse de Gaves, veuve du comte d'Egmont, décapité en 1550, on regarde les gravures anciennes, dont les sujets attestent que la vie sentimentale dominait ici tout le reste et on finit prosaïquement par la cuisine où s'alignent, sur le dressoir de chêne, les assiettes de Sèvres et les porcelaines d'Arras aux fleurettes bleues, les lourds pots d'étain qui brilleraient avantageusement dans nos salles à manger parisiennes, puis, fleurant la jatte d'épaisse crème qui attend son emploi, on retrousse ses manches pour mettre bravement la main à la flamiche, dites *flâmiche*, le gâteau du pays.

En voulez-vous la recette, mes amies? C'est excellent si le four est bon, ni tiède, ni bouillant.

Que de choses dépendent du four dans la vie! Donc : deux livres de farine, douze œufs, un demi-litre de lait, 10 grammes de levure, une livre de beurre.

Délayer ce dernier dans la moitié du lait tiède, ajoutez une poignée de farine.

Couvrir ce levain un peu ferme et laisser monter.

D'autre part, dans une terrine évasée, travailler la farine, six œufs et la moitié du beurre ramolli, avec une cuillère à bouche de sel et une de sucre. Se servir d'une cuillère de bois.

Incorporer les uns après les autres, et sans cesser le travail, les œufs, le reste du lait et le beurre ramolli mais refroidi.

Mélanger le levain monté pour finir et mettre cette pâte dans un grand plat rond beurré, à four doux pour commencer, puis très vif ensuite.

La flamiche dorée, chaude, bien beurrée, est savoureuse au premier déjeuner du matin. Rassie, elle est encore très bonne.

Vous en essaierez.

C'est, avec beaucoup de bonnes choses qui me tiennent au cœur, ce que j'ai emporté dans mon sac de voyage en quittant Duisans.

Instabilité humaine! Un mois aux champs est-ce donc trop? Le besoin de locomotion nous dévore, on se repose pour courir ensuite à toute vapeur vers le bruit, l'agitation, la foule.

Mais, étant aux portes de la Belgique, les fêtes de la chevalerie à Bruxelles étaient en vérité trop tentantes pour y résister.

La chevauchée de la quintaine défile, banneret au vent, sous le porche fleuronné et cintré de l'hôtel de ville, les trouvères suivent en chantant les vieux lieds, les hommes d'armes, au costume bigarré, sonnent de ces longues trompettes aux banderoles éclatantes, qui résonnent superbement. Les dames, en litière, regardent avec pitié les « vilains et rustauds » à pied. Mmes de Brabant, de Bruges, d'Artevelde, ne saluez-vous pas Marie de Hongrie, qui trône aux côtés de l'empereur Charles-Quint?

Nous sommes en plein seizième siècle, les combattants touchent l'écu du « chevalier muet », un mannequin placé au milieu de l'arène, qui, tournant rapidement au contact de la lame, laisse lourdement retomber sa masse d'armes sur les moins adroits; la joute commence à armes courtoises, c'est Egmont luimême, le brave et bel Egmont, qui reçoit le prix de l'épée des mains du duc d'Albe, celui qui, deux ans plus tard, le fera exécuter à la même place.

Le *behourt* maintenant va supporter l'attaque des archers qui s'avancent dans leur bouclier roulant; ils lancent sans trêve leurs flèches enguirlandées contre le château fort, qui se défend bravement. « De gentes dames fort honnestes » répondent aux assaillants avec des roses. C'est une pluie de fleurs et de parfums au milieu des couleurs vives, des armures brillantes, des gonfalons dorés. Le spectacle est des plus curieux.

L'*onagre* ou catapulte s'avance lourdement et envoie des boulets de verveines et de lys contre les murailles; la place est prise galamment et les prisonnières, enchaînées de lierre, de lauriers et d'œillets, sont emportées en croupe par les vainqueurs sur leurs fiers destriers.

Vive les Flandres!

En si beau chemin, comment s'arrêter? Ostende nous attire.

C'est la plage des élégances sans pareilles, les vagues y roulent aristocratiquement. Le long de la digue, dallée de granit noir, les hôtels se suivent capricieux, originaux, coquets, nids de luxe et de richesse, leur loggia ouverte, offrant aux habitants les raffinements du *home* et les plaisirs de la grève immense sillonnée de baigneurs.

Au Kursaal, l'orchestre résonne, les tables de jeu se dressent, la salle de lecture se remplit, la terrasse se pare des plus jolies femmes en toilettes fort pimpantes.

Sur la dune s'élève, excessivement simple, le chalet royal, où Leurs Majestés belges se délassent, en bons bourgeois, des soucis du trône.

Point de gardes, point d'étiquette, une vie familiale, simple, sérieuse, où sont marquées les réceptions sans faste, les heures de travail et de promenade

La reine, accompagnée de la princesse Clémentine, arpente souvent toute la côte dans un léger équipage traîné par quatre poneys demi-sang qu'elle conduit à merveille.

De vieux pêcheurs au visage tanné, la pipe à la bouche, le filet sur l'épaule, interpellent les baigneurs.

— Eh! savez-vous, sais-tu, la pêche sera magnifique; un tour au large, n'est-ce pas?

Et nous allons en rade.

Au loin, Ostende s'étend, formant un panorama magique, enluminé de nuances éclatantes; les robes claires ressortent sur le sable jaune, des courses ont lieu sur la plage qui fourmille de monde. La lumière embrase tout.

— Vous connaissez Paris, ce joli pétite village? me demande le patron du bateau.

Pas une ride sur le flot d'émeraude; le cotre glisse doucement, abaissant sa voile gonflée sous une brise caressante, et l'on éprouve une joie profonde, très réelle, à répondre :

— Oui, je suis de la terre de France.

ALIX.

CONCOURS DE DEVINETTES

Les adhésions nombreuses qui nous sont parvenues témoignent du plaisir que la nouvelle d'un Concours a causé à nos lectrices et nous font pressentir un heureux succès.

Les conditions du Concours avec ses différentes questions, seront publiées en décembre prochain. Jusque-là nous vous conseillons, mesdemoiselles, de vous exercer à deviner les jeux d'esprit que nous vous adressons chaque mois ; de cette façon vous deviendrez habiles et vos succès seront certains.

Nous vous redisons encore que les prix décernés aux lauréates seront de fort beaux volumes qui les récompenseront généreusement, et que les accessits, ordinairement de simples nominations, seront changés, par la Direction désireuse de vous plaire, en des livres charmants.

Nous vous donnons donc, mesdemoiselles, rendez-vous au mois de décembre.

DEVINETTES



Mots en croix

Former, avec les lettres qui suivent, le nom de deux peintres célèbres :

R R R C C C A A E E E H G O

Mots en carré

— Hôte de nos forêts. — Nom d'une antique ville.
— Au temps de Sésostris, un oiseau vénéré
Sur les rives du Nil. — Enfin titre donné
Dans la vieille Angleterre à toute jeune fille.

Proverbe



Avec les contraires des mots suivants, former un proverbe de sept mots : Beau — Abaisser — Défaire — Lac — Léger — Long — Ennemi — Matin — Bruit — Plaisir — Mémoire — Rabotteux — Utile — Près — Désespoir — Ignorer — Rien — Heureux — Fini — Oui — Exciter — Trapu.

Métagramme

— Je suis des monts le sommet audacieux.
— Changez mon chef pour aller aux Saints Lieux
De moi, vaillants croisés, il fallait vous défaire.
— Changez encore, je deviens nécessaire.

Dernières paroles

Quel est le vaillant roi qui en tombant sur le champ de bataille s'est écrié : « A d'autres le monde ! ».

Problèmes pointés



Consonnes : .e. .o..e .e.. .i..e ..a... .ui .'o..i.e .e..o..e.
.a .a.iè.e .'o...i. .au. .ieu. .ue .e .u'o. .o..e.

Voyelles : L.s h.mm.s f.nt l.s l..s, l.s f.mm.s f.nt l.s m...rs.

Mots en triangle

1° Poète italien. — 2° Partie du monde. — 3° Fleuve d'Afrique. — 4° Pronom. — 5° Voyelle.

Communiqué par MÉLANTINE.

EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO D'AOUT

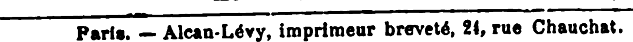
ACROSTICHE DOUBLE :

C	LE	*F*
A	UN	*E*
M	AI	*N*
B	AL	*E*
R	AI	*L*
A	RN	*O*
I	MA	*N*

DERNIÈRES PAROLES : Henri III.

VERS A TERMINER : Perd — risée — couvert — rosée — plomb — frêle — blond — aile — fleurs — tige — couleurs — voltige — vermillon — touche — papillon — mouche.

(*L'Oiseau-mouche*, de L. GOZLAN.)



Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *48, rue Vivienne.*

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Mesdemoiselles, ce sont des cancans sur les modes que je vais vous apporter, car rien n'est encore arrêté, pas plus pour les façons que pour les étoffes de nos costumes.

On dit toutes sortes de choses; mais comment croire, le 1er septembre, que ces dires se réaliseront en automne?

On dit que l'on s'habillera très plat et que la jupe n'aura plus, derrière, ce tout petit groupe de fronces qu'elle a encore en ce moment; que des pinces, faites sur les côtés, la busqueront de manière à la faire bien coller et qu'elle sera montée à un simple passepoil dont le biais sera rabattu; tour de taille un peu large, pour la faire descendre afin d'éviter toute épaisseur.

Le jupon de dessous sera taillé sur ce modèle.

On dit que l'on reverra les draperies, non plus telles que nous les avons portées, mais ondant et mouvementant la jupe ou descendant en spirale ou en genre peplum.

On dit que le pardessus sera de moyenne longueur quand il aura la forme redingote ou pince-taille, et que la basque rapportée se fera encore; qu'il sera très long s'il est de forme pelisse flottante ou ajustée par des plis et des fronces, et que la jaquette ne subira pas les caprices de la mode.

La jaquette! voilà une façon qui a su plaire à toutes les femmes jeunes et âgées et aux jeunes filles; aussi mérite-t-elle que nous l'appellions l'*éternelle*.

Ce qui a complètement disparu, à notre grande satisfaction, c'est cette longue manche qui s'envolait à la moindre bise. Point jolie, point pratique, elle était même très incommode et nous n'avons jamais compris qu'elle pût plaire.

On dit encore que le costume de drap aura, s'il est possible, plus de vogue que l'hiver dernier, qu'il sera garni de fourrure, et l'on ajoute que la veste demi-collante s'ouvrira sur un gilet de fourrure astrakan noir ou gris, loutre ou castor, et que la manche sera de fourrure comme la toque; la jupe sera ourlée d'une étroite bande.

L'écossais sera réservé pour le grand pardessus genre pare-pluie avec doublure de surah uni.

Voilà pour les costumes; mais je ne vous engage pas, mesdemoiselles, à asseoir sur ces on dit le choix d'une étoffe ou d'une façon; attendez le mois d'octobre, où nous aurons des renseignements précis à vous donner.

Voyons ce que l'on dit des chapeaux. Ils seront moyennement grands, en joli feutre, avec le dessous de la passe en feutre de couleur : noir dessous rouge, bleu ou mauve, ou bien encore marine et le dessous de la passe bleu pâle, grenat vieux et le dessous vieux rose; même dessous avec le feutre vert.

Nous allons voir les pampres couvrir la petite capote; c'est une jolie garniture d'automne.

La capote de dentelle est, par excellence, le chapeau de transition; garnie de chrysanthèmes-soleil, de velours et de jais, elle est jolie et permettra d'attendre que la mode ait décidé.

La chaussure est en passe de se modifier. En attendant que cette pointe à la poulaine soit entièrement supprimée, on l'accuse bien moins dans les façons actuelles et le pied y gagne de l'élégance, sans compter qu'il y est plus à l'aise; la guêtre petite et par conséquent la claque plus haute.

On dit que l'on portera le soulier avec la guêtre lacée, boutonnée pour la sortie matinale; que le grand chic, pour la toilette de ville, sera le gant en cuir de Russie. Ce genre de gant n'est pas positivement bon marché, parce que la peau doit en être fort belle, mais il est très solide et supporte d'être nettoyé. A quatre boutons, il coûte 7 ou 8 francs.

Les petits garçons et les petites filles porteront la grande guêtre boutonnée de côté et emboîtant le genou; elle sera de drap ou de chevreau. Les garçons seront habillés du costume russe ou marin, de la vareuse marine, et les petits d'une blouse en velours, s'arrêtant au-dessus de la cheville et montée par des plis à un petit empiècement carré couvert d'une vieille guipure; la manche large, avec un poignet en guipure. C'est une mode fantaisiste qui n'a rien de bien gracieux; l'enfant y perd de sa grâce native et sa petite tournure amusante de gentille gaucherie y devient épaisse et lourde, car rien ne resserre l'ampleur qui se développe en même temps que les plis.

Les petites filles conserveront leur jupe simple, avec un corsage-blouse ou formé de deux draperies croisées.

Maintenant, cherchons dans le présent quelques fantaisies à vous décrire. Très gracieux, les petits nœuds de ruban que l'on met sur l'épaule, piqués sur la partie haute de la manche. Joli aussi le ruban qui prend de la couture du dessous du bras, cercle l'entournure et passe sur l'épaule. Très coquette la petite ceinture Helyett, à pointe et lacée devant, qui enserre la chemisette de foulard portée avec la veste. Une gentille blouse-chemisette, bien jeune de façon, facile à faire et peu coûteuse, est en foulard vieux rose fleuri de muguet. L'encolure froncée, bordée d'un biais, reçoit un très fin plissé qui fait collerette; ce plissé s'ouvre au milieu ou s'agrafe de côté si la chemisette n'est point boutonnée devant.

Une autre, très charmante, est en crépeline bleu pâle montée à un col plissé en cercle sous lequel tombe une haute dentelle crème qui fait bavette.

S'il vous faut, pour terminer la saison, un costume simple, voici celui que nous vous conseillerons : Un tissu de laine gris bleu ou de l'alpaca gris. La jupe,

taillée en biais, ourlée de six rangs de grosse soutache marine; la chemisette-blouse en flanelle ou surah marine et la veste assortie à la jupe, avec les bords retournés en revers droit, coupés d'autant de rangs de soutache que l'on en aura mis à la jupe; de même pour la manche.

Voilà, mesdemoiselles, tout ce que la mode nous offre de renseignements; excusez cette maigre moisson en pensant au mois où nous sommes et qui est si peu propice aux nouveautés.

CORALIE L.

L'Album de travaux du 15 août de l'édition hebdomadaire (blanche) contient les travaux suivants : Boîte trèfle à bijoux. — Coussin long avec oreilles. — Panier en osier avec couvercle passant dans trois montants. — Garniture au crochet sur galon, chemise de nuit. — Papeterie Louis XVI en étoffe ancienne. — Encadrement de rideau, têtière, etc., en rosaces au crochet. — Capuchon au crochet point d'abeille, petit enfant.

VISITES DANS LES MAGASINS

Mme Turle fait en ce moment un gentil costume en lainage pour les personnes qui, sans suivre les chasses, sont appelées à prendre part à ces plaisirs cynégétiques. Un molleton vieux rose et du velours mousse pour garniture. La jupe collante taillée en biais, l'ourlet rapporté à l'endroit, se détachant sur un assez large dépassant en velours également taillé en biais. Le gilet de velours à la Louis XIV, fermé par de beaux et vieux boutons, et l'habit à larges pans. Cette façon a beaucoup de genre.

Pour les dîners et les sauteries organisées à la suite de ces fêtes, les robes de mousseline de soie et de bengaline fleuries, des rubans et des dentelles posés avec le goût qui distingue cette très habile couturière. Les corsages sont forts coquets et vont en perfection. Il n'est pas jusqu'à la manche qui suffirait, à elle seule, vu sa jolie façon, à rendre très élégant le plus simple corsage.

Charmante la jaquette en gros molleton blanc ou rouge.

Mme Turle, rue de Clichy, est une très bonne et consciencieuse couturière, qui habille parfaitement.

Les chapeaux de Mme Rabit, 26, rue de Châteaudun, ont du *chic;* ils coiffent à ravir, sans excentricité. Les garnitures de choix qu'elle dispose avec grâce sont montées si légèrement, que les fleurs en paraissent naturelles. Mme Rabit m'a dit que les paillettes mordorées verdâtres seraient la grande nouveauté de l'hiver. On les disposera en bandeau, en fantaisie, et leurs reflets éveilleront les couleurs sombres.

Avant de prendre le chapeau d'hiver, pour l'automne la capote de dentelle est tout à fait charmante, comme la fait Mme Rabit. Toute simple, elle se garnit de velours et d'une petite fantaisie; plus habillée, elle reçoit fleurs et ruban très artistiquement arrangés.

La capote simple à 35 fr. est un bijou ainsi que le canotier qui est de prix modique. Il y a aussi le chapeau rond en dentelle qui est très porté en ce moment.

La Teinturerie Européenne, 26, boulevard Poissonnière, se charge de tous les nettoyages : Uniformes de collégiens, habits, paletots, gilets d'hommes. Le travail est on ne peut mieux fait et consciencieusement. Il en est de même des teintures, que le costume ou la robe soient ou non défaits.

La soierie teinte avec les procédés de cette maison est comme neuve; même souplesse, même brillant; cela permet de l'employer, non point seulement comme fond, mais comme jupe.

La teinture noire est superbe et les couleurs à la mode parfaitement réussies. Les crépelines, le crêpe de Chine, la gaze, le velours se teignent aussi bien que la laine et la soie, et sont aussi souples que s'ils étaient neufs. Les tentures d'appartement, les rideaux, portières, etc., sont nettoyés, remis à neuf ou teints avec un soin tout particulier, les cachemires teints en réserve et les couleurs des tapisseries ravivées. Ces renseignements serviront de réponse aux abonnées qui demandent de leur indiquer une maison de confiance.

L'hygiène et la coquetterie se trouvent également bien de l'emploi de très bonnes parfumeries, et nous engageons à s'en abstenir plutôt que de faire usage de préparations médiocres.

Si nous conseillons de s'adresser à la maison Guerlain, 15, rue de la Paix, c'est que nous savons que tous les produits manipulés dans le laboratoire de MM. Guerlain sont excelllents et les matières premières de qualité supérieure.

La Crème de fraises et la Crème émolliente au suc de concombres sont les meilleurs cold-cream que nous puissions indiquer, ils rafraîchiront la peau altérée par l'air salin et le soleil, et rendront au teint l'éclat et la transparence. La poudre de Cypris, légère et impalpable, lui donnera un léger duvet.

La lotion de Guerlain s'emploie pure ou comme eau de toilette.

L'Eau de Chypre est excellente pour la toilette ainsi que l'Eau de Cologne hégémonienne, une nouvelle préparation de M. Guerlain, très goûtée des jeunes femmes.

Le savon Sapoceti au blanc de baleine conserve son délicieux parfum jusqu'à la dernière parcelle; la pâte de velours et celle aux mélites sont indiquées pour les soins

des mains; la pâte d'amande en poudre aux fleurs de Montpellier est aussi d'usage agréable.

Deux parfums dont le succès est très grand : le Jicky et le Guildo, et pour vous, mesdemoiselles, si vous y êtes autorisées : fleurs de France, la Verveine et le Cédrat parfumeront discrètement vos mouchoirs.

L'eau et la pommade vivifiques de A. B., chez M. L. Bonneville, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise), sont d'excellentes et hygiéniques préparations.

Nous les recommandons en connaissance de cause.

Elles arrêtent la chute des cheveux ou la préviennent si l'on s'en sert usuellement, elle les font abondamment repousser, même aux places dégarnies et après les maladies éruptives des enfants et en activent la pousse. Elles rendent leur couleur primitive aux cheveux blanchis prématurément, font disparaître les pellicules, qui souvent sont la cause de leur perte, les entretiennent brillants et souples. Les médecins les recommandent aussi bien pour les grandes personnes que pour les enfants.

***

Septembre est le précurseur de l'automne, et tout en étant souvent très beau, il n'en laisse pas moins l'impression que l'été est à son déclin

On quitte plages et montagnes, pour aller s'installer à la campagne et donner un dernier coup d'œil aux préparatifs de la chasse. C'est le commencement des visites de voisinage et des réunions de château.

Pour ces longues promenades, un manteau de pluie de la maison d'Anthoine, 24, rue de Bons-Enfants, est ce qu'il y de plus pratique. Ces manteaux, dont les formes sont aussi variées qu'élégantes, préservent la toilette de la poussière et lui conservent ainsi toute sa fraîcheur. Leur imperméabilité les rend précieux par les temps de pluie, et les commodités qu'ils offrent en toutes circonstances les font apprécier par toutes les femmes.

Envoi franco du catalogue et des échantillons à nos lectrices.

***

La maison Roullier frères, 27, rue du Quatre-Septembre, a pour les robes de *Wathching*, de *lawn-tennis*, de *garden-parties*, d'*excursionnistes*, etc., etc., de ravissantes étoffes, souples, légères et chaudes cependant, car sur la mer, comme au sommet des hautes montagnes, l'air est vif.

On trouve chez ces messieurs des occasions d'autant meilleures, qu'étant fabricants, ils peuvent offrir, comme prix, des conditions impossibles à ceux qui sont déjà tributaires d'autres maisons.

En tous cas, la complaisance et l'accueil charmant qui est fait rue du Quatre-Septembre à toutes les clientes entraîneraient les femmes à s'y rendre en foule si déjà la réputation de la maison Roullier frères n'était universelle. Je vous rappelle seulement, chères lectrices, qu'à la fin de la saison il y a de très bonnes occasions dont je vous engage à profiter en hâte si vous ne voulez arriver bonnes dernières.

Demandez donc à MM. Roullier frères des échantillons. Ils s'empresseront de vous les envoyer franco gratis avec leur prix-courant.

***

ROSÉE CRÈME

Maison Bertrand, 35, rue de La-Tour-d'Auvergne

Toutes les personnes qui emploient la *Rosée Crème* sont assurées de conserver un teint d'une fraîcheur merveilleuse et une peau unie sur laquelle les boutons, la couperose et les rides n'auront jamais prise. Cette préparation nouvelle, qui n'a rien de commun avec tous les produits de ce genre, peut être employée avec succès par les chasseurs pour cicatriser et guérir rapidement les petites blessures et écorchures produites par les haies et les ronces rencontrées trop souvent sur leur passage. Après une journée de chasse, des frictions faites avec la *Rosée du corps*, cette eau de toilette sans égale, enlèveront toutes fatigues, rendront aux membres souplesse et vigueur, laisseront au corps un parfum délicat et le préserveront de tout contact malsain. Par leurs qualités antiseptiques et hygiéniques, ces deux produits ont fait faire un grand pas à la parfumerie moderne en lui donnant une valeur réelle, puisqu'ils assurent non seulement la beauté de l'épiderme, mais encore la santé. Demander les deux produits chez l'inventeur, M. Bertrand, 35, rue La-Tour-d'Auvergne, au Bon-Marché, au Louvre, à la Place-Clichy et dans toutes les bonnes parfumeries.

***

CHAUSSURES DE LA MAISON KAHN

55, rue Montorgueil.

Nous avons fréquemment parlé à nos lectrices de la Maison Kahn dont tous les modèles de chaussures se recommandent également par leur élégance et par la modicité de leurs prix.

Nous croyons être utiles à nos lectrices en leur donnant aujourd'hui quelques renseignements complémentaires au sujet des prix exceptionnels offerts par cette maison.

Bottes chevreau mat à boutons ou à lacets, ayant valu 13 fr., vendues 9 fr. 50.

Bottes satin à boutons claque, chevreau glacé ou veau verni, ayant valu 12 fr. 50, vendues 7 fr. 50.

Richelieu chevreau glacé, genres variés, piqûres noires ou blanches, ayant valu 13 et 14 fr., vendues 8 fr.

Souliers découverts en chevreau glacé et en veau verni, ayant valu 6 fr. 50, vendus 4 fr. 50.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES n° 4849.

Modèles de Mlle Thirion, boulevard Saint-Michel, 47.

Costume d'enfant de Mme Taskin, rue de la Michodière, 2.

Toilette de jeune fille pour petite réunion. — Robe en bengaline feuille de rose, avec semé de petites fleurettes brochées disposées alternativement de chaque côté d'une raie satinée. La jupe droite est fendue d'un côté et légèrement relevée par un nœud de velours. Corsage décolleté, drapé sur les épaules et sur la poitrine; les pinces sont ramassées en un groupe de plis à la taille. Ceinture Moyen âge en passementerie d'argent. Chemisette froncée à l'encolure et fermée par une grosse ruche-collerette. (Voir la planche de patrons.)

Costume de voyage. — Jupe en vigogne à carreaux ombrés, petits plis piqués au-dessus de l'ourlet. Basquine ouvrant sur un gilet de surah bronze, maintenu par une ceinture, ouvert lui-même dans le haut et légèrement drapé sur un plastron plat en piqué blanc; le corsage est orné de piqûres comme la jupe; poche sur le devant de la basque; revers-col brisé. (Voir la planche de patrons.) — Chapeau de paille à bord étroit relevé, et garni de petits rouleautés de surah bronze; dessus, draperie en surah et touffes de plumes.

Costume de petite fille. — Robe en crépon de laine giroflée, orné de broderies en point d'épine; l'ourlet de la jupe, rabattu à l'endroit, est fait par un point d'épine en soie blanche. Corsage décolleté en carré, bordé, à l'encolure, d'un petit biais sur lequel court un point d'épine blanc; les plis du corsage, devant et dans le dos, ainsi que ceux de la petite manche bouffante, sont arrêtés par des points d'épine. Ceinture drapée, à bouts flottants, avec point d'épine sur l'ourlet en pointe. (Voir le patron sur la planche de ce mois.) — Chapeau de paille à bord relevé derrière, retenu par un ruban; un oiseau sur des coques de ruban.

MODÈLE COLORIÉ

De la maison Laüner, 4, rue de Châteaudun.

Lambrequin en étamine écrue, l'étamine reste en *réserve*, à découvert, dans le dessin qui est cerné d'un point russe en coton loutre; le fond en coton rouge, en point à la croix, est seul brodé, ainsi que les points rouges isolés dans les lapins et les branchages.

PLANCHE DE TRAVAUX

Modèles de la maison Cabin-Sajou, 74, boulevard de Sébastopol.

Prie-Dieu, tapisserie et détail de disposition si l'on donne une autre destination à cette tapisserie. On recevra l'appui dans une de nos prochaines livraisons.

Dessus de piano, en étamine écrue bordée des deux côtés d'une rayure bayadère.

Modèle de Mlle Lecker, 3, rue de Rohan.

Têtière, application sur tulle.

CARTONNAGE

Abat-jour, deux feuillets composant la première moitié. (Voir l'Album pour le pliage.) Ce sera, nous l'espérons, une agréable distraction pour nos lectrices : nous les engageons à ne pas attendre la seconde moitié, qui sera donnée en octobre, pour commencer ce petit travail.

NEUVIÈME ALBUM

Enveloppe de voyage pour ombrelles et parapluies. — E M enlacés, point à la croix. — H P enlacés. — Basquine pour fillette, devant et dos. — Cape berrichonne pour petite fille. — Abat-jour, pliage du cartonnage colorié. — Toilette de garden-party. — Gerbes, broderie plate. — Costume de jeune fille (patron découpé). — Toilette de jeune fille. — Chemise de nuit. — Petite garniture. — Têtière, tulle broché avec papillons rapportés. — C A enlacés. — Sachet à papier à lettres. — Entre-deux. — Dentelle au crochet. — Couronnes de myosotis disposées en guirlandes. — Entre-deux filet brodé. — Gabrielle. — Entre-deux, guipure Richelieu. — B S enlacés. — Chausson au crochet tunisien pour baby. — Couverture mobile au point de Hongrie.

FEUILLE IX

1er côté

Basquine, deuxième toilette. } Gravure n° 4849.
Corsage, petite fille. }

2e côté

Corsage, première toilette (gravure n° 4849).
Chemise de nuit, page 4 (album de septembre).

PATRON DÉCOUPÉ

Corsage a basque à créneaux allongés, page 3 (album de septembre).

Paris — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



Imp. Falconer, Paris

4849

Septembre 1891.

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

Rue Vivienne 48.

Toilettes de Mdlle THIRION 47 Bd St Michel Costumes



A TRAVERS

LES PLUS HAUTES ALTITUDES DU GLOBE

I

A travers l'Asie centrale et le Thibet. — Grande et belle page ajoutée à l'histoire de la terre. — Hardis voyageurs. — Régions inexplorées et contrées absolument inconnues. — De la frontière russe au Tonkin. — Kouldja et Lob-nor. — Lhaça, ville sainte et Batang. — Une route entièrement nouvelle d'environ 2,500 kilomètres à travers les plus hautes régions du globe. — Périls innombrables, fatigues inouïes, privations incessantes et cruelles, froids terribles. — Altitudes de 6,000 mètres. — Les plateaux glacés et le désert, effroyables solitudes. — « Le mal des montagnes » et la « rage de l'homme ». — Types thibétains et pâtres kalmoucks. — Usages et coutumes, le moulin à prières; animaux bizarres et fleurs étranges. — Les obos et les pierres qui prient — Les lamas, les porteurs de chapelles. — Hostilité et trahison des indigènes, pièges et menaces. — Attitude héroïque et victorieuse des explorateurs. — Pas une goutte de sang versé. — Péripéties émouvantes et curieuses anecdotes. — Découvertes fécondes. — Une expédition qui honore la France. — Science et patrie.

Le 6 juillet 1889, en pleine Exposition, Gabriel Bonvalot, déjà célèbre par son beau voyage au Pamir, quitte Paris dans le but d'explorer l'Asie centrale et le Thibet, en traversant des régions absolument inconnues, depuis la ville de Koudja, frontière de la Russie, jusqu'à Hanoï, capitale du Tonkin.

Le duc de Chartres ne se borne pas à faire les frais de cette lointaine et périlleuse expédition; à l'illustre explorateur, il confie son fils, le jeune et vaillant prince Henri d'Orléans, impatient de partager les périls, les fatigues et la gloire de Bonvalot.

A Moscou, Rachmed, vieux compagnon d'exploration de Gabriel Bonvalot, vient se joindre à nos deux explorateurs, recrute des hommes, organise la caravane.

A Kouldja, ville frontière de la Russie, un missionnaire belge, le père Dédeken, parlant couramment la langue chinoise, se fait admettre dans l'expédition avec l'énergique résolution de la suivre jusqu'à la côte indo-chinoise. Sa prudence, son courage et sa connaissance de

l'extrême Orient seront d'un précieux secours pour la caravane.

Kouldja, point de départ; Hanoï, point d'arrivée; le Turkestan chinois, les monts Thian-Chan, le lob-nor, les monts Colombo, les villes d'Orla, de Lhaça et de Butang, telles sont les lignes de ce voyage immense à travers les plateaux glacés, les solitudes infinies, les déserts affreux; au milieu des tribus sauvages, des indigènes toujours hostiles et menaçants, astucieux et perfides, gardant avec une défiance jalouse la clef mystérieuse de ces régions inhospitalières et barbares, encore inconnues.

A chaque pas, la vaillante caravane est arrêtée par des peuplades guerrières et nomades que nos intrépides voyageurs intimident par la puissance de leurs armes sans jamais *verser une goutte de sang.*

Les premiers, Bonvalot et le prince Henri d'Orléans ont pénétré dans les terres qui s'étendent des monts Colombo à Lhaça, sur un espace d'environ 1,000 kilomètres, et, les premiers, ils les ont franchies d'un bout à l'autre.

Les premiers, ils ont vu les hommes habitants de ces contrées inhospitalières, véritables sauvages aussi défiants que farouches, menace incessante et danger perpétuel.

Les premiers, ils ont tracé, de Lhaça à la frontière chinoise, une nouvelle route de 1,500 à 1,600 kilomètres.

Les premiers, ils ont ouvert, à travers ces régions barbares, plus de 2,500 kilomètres de route absolument inconnue, soigneusement relevée à la boussole, accompagnée de toutes les observations que demande la science moderne.

Les premiers, enfin, ils ont étudié la faune et la flore de ces régions inexplorées, les usages, les mœurs, les croyances, les types de ces indigènes que n'avait entrevus jusqu'alors aucun européen.

Et, pendant cette miraculeuse traversée du Thibet, *en plein hiver*, ces intrépides explorateurs bravent, des mois entiers, des altitudes de 5,000 à 6,000 mètres, une nourriture souvent détestable, des fatigues horribles, des froids meurtriers allant parfois jusqu'à 40° au-dessous de zéro, jusqu'à la congélation du mercure dans le thermomètre; triomphent des plus vives souffrances physiques et morales qui font, autour d'eux, des morts. C'est ainsi que le fidèle et précieux compagnon Rachmet succombe aux épuisantes fatigues et aux cruelles privations de cette route à travers l'inconnu.

Pour nourriture, une sorte de pain invraisemblable, durci par la gelée et qu'on est obligé de briser avec un marteau; du lait de jument, un peu de farine, de la graisse figée, quelques morceaux de viande coriace que l'on cueille avec les doigts comme faisaient les héros d'Homère. De temps à autre, un gibier de rencontre, un poisson de hasard, la chair inattendue et souhaitée d'un fauve téméraire ou confiant; le mouton — cette provision qui marche — ressource suprême de la caravane, traînant des gigots étiques le long des fleuves glacés et des pics neigeux. La nuit de Noël, on « réveillonne » par 40 degrés de froid, sur les monts désolés, d'un morceau de fromage de Hollande que se partagent les voyageurs.

Au Tash-Duvan, nos explorateurs commencent à souffrir cruellement du « mal de montagne ». Le prince Henri en est particulièrement éprouvé : violents maux de tête accompagnés de nausées, saignement de nez et fatigue générale, accablante; la nuit, insomnie complète pendant laquelle on se trouve dans la cruelle alternative, ou de rejeter ses couvertures et de grelotter horriblement, ou d'être étouffé. Quel supplice! Heureusement, après quelques jours de souffrance, on se fait à ces hautes altitudes, comme les bouquetins et les vautours. J'en excepte ceux qui meurent.

Tout le monde souffre de ce terrible mal de montagne. Tantôt, l'un se plaint de violentes douleurs de tête, un autre de maux intolérables d'estomac; tantôt, un autre se couche avec des gémissements, prétend avoir les jambes cassées, se met à tousser comme un poitrinaire. Et les bêtes perdent leurs forces : ânes, chevaux, chameaux se traînent misérablement.

Neige et glace; partout la solitude. Nulle trace : les hauts plateaux glacés, le désert implacable.

Un seul abri : la tente que l'on se prend à aimer comme un foyer. Sa hauteur est celle d'un homme de taille ordinaire, mais elle est juste assez longue et assez large pour que nos trois explorateurs, Bonvalot, Dédéken et le prince d'Orléans, puissent s'étendre sur les feutres, prendre des notes à la lueur de la lanterne fumeuse, manger, les jambes croisées, dans une unique écuelle de bois, quelque ragoût extraordinaire dont on chercherait en vain la stupéfiante recette dans la *Cuisinière bourgeoise*. Puis, les notes prises et le thé largement savouré, on s'endort, la main sur ses armes, roulé dans une pelisse tiède grâce aux longs poils du mouton du Turkestan.

C'est que nos vaillants explorateurs ont appris déjà à supporter les plus vives transitions atmosphériques : Dans la basse vallée de Kounyez, la chaleur a été de + 40° à l'ombre, et, dans la haute vallée du Youldouz, le froid de — 20° durant la nuit. L'hiver et l'été en un jour.

Voici le désert, le désert parfait, sans broussailles, sans herbe, sans eau, sans trace; le hasard, l'inconnu; des bandes de glace, saupoudrées de sel, qui barrent le chemin. Sur le bord, des carcasses de chameaux déchiquetées par les fauves, des montures noyées avec leurs conducteurs ou leurs cavaliers. De la glace surgit le bras d'un malheureux Kalmouck tendu vers le ciel comme pour le menacer ou l'implorer...

Sur le sol, d'énormes blocs de lave tout noirs, pressés les uns sur les autres, dessinant la coulée qu'ils ont suivie comme dans une grande route sombre; au loin miroitent, au soleil, des lacs muets et glacés. De grandes chaînes blanches qui semblent infranchissables et que nos infatigables explorateurs parviennent à contourner. Montagnes et précipices, glace, froid, vent, tout paraît accumulé par la nature afin d'arrêter l'humain assez téméraire pour vouloir pénétrer ces solitudes; et quand les explorateurs découvrent quelque lac immense, encore absolument inconnu, ou qu'ils baptisent des chaînes colossales, il leur semble qu'ils violent un sanctuaire.

Pendant tout le mois de janvier on ne marche qu'à la boussole dans le plus monotone et le plus désert des déserts : montées et descentes, collines abruptes que l'on contourne, lacs glacés qu'on évite, défilés qui se tordent, se rétrécissent, aboutissent à de vastes salines, nouveaux chaînons qui barrent la route et qu'il faut attaquer de front. Tout à coup surgit une véritable chaîne, on louvoie, on cherche une passe, on la trouve, on descend joyeux, mais bientôt se dresse une chaîne nouvelle à franchir, un nouveau passage à trouver. C'est à désespérer de sortir de ce gigantesque chaos.

Le froid augmente, le mercure gèle, 40 degrés! Les chevaux de la caravane perdent leurs forces, ne peuvent se traîner; on les abandonne. Les chameaux dépérissent aussi. La soif les tourmente. A quelques pas du camp s'allonge un étang qui n'est pas gelé : c'est de salure, évidemment, mais on veut croire que des sources chaudes ont élevé la température de ses eaux. La caravane s'approche, les chameaux baissent la tête et la relèvent aussitôt; les chiens, qui accourent joyeux, s'en vont tête basse; ils viennent de goûter une vraie saumure; plus loin, on les voit s'acharner sur la glace et l'ensanglanter en la mordant.

Çà et là, des volcans éteints avec les laves dont ils couvrirent la steppe. A celui-ci Bonvalot donne le nom de *Reclus*; à celui-là le nom du grand voyageur flamand *Ruysbruck*. Arrivés sur les bords d'un lac immense de 80 kilomètres de long sur 20 de large, nos explorateurs le baptisent *lac Montcalm*.

Le 14 janvier, l'intrépide caravane établit son campement à la prodigieuse altitude de 5,700 mètres. Chétive et misérable, ainsi qu'un point infime au milieu d'un formidable entassement de volcans à jamais éteints, de murailles fantastiques et de roches géantes, la tente de nos infatigables voyageurs se dresse au pied d'un pic de 8,000 mètres, le plus haut massif qu'ait rencontré l'expédition; à cette masse sans rivale, toute blanche de neige et de glace, on donne un des plus beaux noms de France : *Dupleix*

Et c'est ainsi qu'au milieu de cette nature implacable et désolée, nos explorateurs, soumis à toutes les privations, à toutes les fatigues, à tous les dangers, baptisent un lac, un volcan, une montagne, de noms chers à la patrie française.

Vers le 20 janvier, on aperçoit des loups, des renards, des singes, à 5,500 mètres d'altitude; des traces d'un campement d'été, de grands troupeaux de yacks sauvages, énormes masses noires, qui s'enfuient au galop en agitant le long panache de leur queue flottante. Parfois, à la vue de la caravane dont ils flairent les intentions cynégétiques, ces farouches animaux s'élancent entre les femelles et les voyageurs, viennent se placer sur deux rangs, baissant la tête, frappant du pied, agitant la queue avec furie. Un coup de carabine met le troupeau en fuite. Sur les hauteurs, des taureaux font sentinelle; d'autres à l'avant servent de guides, tandis que des yacks galopent sur les côtés de la troupe pour faire serrer les femelles ou, d'un coup de corne, pousser dans les rangs le veau distrait qui s'en écarte. Sur les hauts plateaux du Thibet, les déjections de l'yack sont l'unique combustible. Sans ce fauve providentiel, il serait impossible de se chauffer dans ces régions de glace éternelle.

Après les yacks, dont nous reparlerons à propos de la faune si curieuse et si originale du Thibet, nos explorateurs aperçoivent des bandes de vives et légères antilopes; c'est l'*ada*, véritable gazelle, délicate et mignonne, aux jolies cornes recourbées en arrière en forme de lyre; c'est l'antilope orongo, aux formes élégantes et ramassées, au pelage blanc, à la poitrine noire, la tête parée de longues cornes droites et cannelées qu'elle tient légèrement inclinées en avant lorsqu'elle s'enfuit au trot, sa constante et gracieuse allure.

Des vautours et des corbeaux apparaissent dans le ciel; enfin, les carabines s'épaulent, visant le mouton de montagne, ressource précieuse, manger exquis.

Peu à peu, on s'écarte des altitudes extrêmes. Et la vue de ces campements d'été, qui ont laissé des traces peut-être inespérées, c'est la

confiance et la joie ; ces animaux qui viennent d'apparaître, c'est la vie.

C'est vers cette date du 20 janvier, raconte Bonvalot, que sa troupe fut prise de la rage de l'homme. Il observe ingénieusement que l'européen, vivant au milieu de la multitude des hommes et de la fourmilière des villes, harassé par les mille devoirs, les mille obligations que la société lui impose, a souhaité plus d'une fois la solitude et le désert. Eh bien! l'escorte du célèbre explorateur est lasse des solitudes profondes, des déserts muets; elle est lasse de ne rien voir, pas même la fumée d'un feu; elle est lasse de ne rien entendre des bruits que font les troupeaux d'hommes; elle est lasse de ces plateaux immenses et désolés où pas un être humain ne montre sa face, où les oreilles n'entendent parler que le vent impitoyable qui court, en gémissant, sur les glaces et les neiges, ou bien la tempête furieuse qui s'engouffre dans les ravins, tourne autour des pics inaccessibles, se précipite en hurlant dans les cratères mystérieux des volcans éteints.

Ce que veut l'escorte, ce sont des hommes et, sans cesse, elle interroge anxieusement l'horizon.

Ces pauvres gens examinent le sol, veulent apercevoir des traces et se figurent en découvrir, l'annoncent avec une joie chimérique à leurs sceptiques compagnons et, bien qu'ils se trompent, ils protestent avec fureur contre une erreur qui serait leur désespoir.

« Un jour, raconte Bonvalot, notre chef de chameliers Dainganes arrive rayonnant. D'humeur taciturne et sombre ordinairement, il est tellement heureux qu'il invite ses camarades à savourer avec lui de la pâte cuite à l'eau et à la graisse : un régal! C'est le plus aimable et le plus bavard, le plus charmant des compagnons. D'où vient cette subite et gracieuse métamorphose? C'est qu'il a trouvé un bout de corde, tressée autrement que les nôtres, en crin de yack. Pour lui, c'est la preuve incontestable que les hommes du Sud sont venus jusque-là, en été, bien entendu, de sorte que ces mêmes pâtres ne sauraient être bien éloignés. »

« Cet homme a la rage de l'homme. Il veut en voir! Jamais le plus rapace Harpagon n'a cherché la pièce d'or qu'il a perdue avec un plus ardent désir de la ramasser de sa main avide ».

A ses gens atteints de cette étrange maladie de la « rage de l'homme », Bonvalot s'ingénie à faire prendre patience; il les prévient avec beaucoup de raison qu'ils ont tort de tant souhaiter leurs semblables, qu'ils n'ont rien de bon à espérer de leur venue, qu'il serait infiniment préférable de continuer la route tranquillement. Vaines observations! ils veulent « voir des hommes » Et, fait curieux, lorsque vers la fin de janvier, les traces de troupeaux et de campements d'été se présentent plus fréquentes et plus sûres, lorsqu'il n'y a plus à douter du voisinage évident des Thibétains, ces mêmes gens, si avides d'apparitions humaines, ne parlent plus que de se méfier, de se garer de l'homme. Celui qu'ils ont tant désiré ne leur inspire plus que des craintes.

La caravane avance toujours, par lentes et petites étapes; les bêtes sont épuisées, les gens sans forces; un vieux kirghiz, brave et fidèle compagnon, a eu les pieds gelés, il ne peut se tenir que sur les genoux. Enfin, voici de l'eau courante ; on la goûte, elle est bonne! En même temps, les collines voisines apparaissent couvertes d'herbe ancienne, maigre régal pour les bêtes, mais pourtant un régal. On s'attend les uns les autres, on s'écrie : « De l'eau! de l'herbe! Les hommes sont proches! » D'aucuns même prétendent apercevoir un cavalier qui se sauve : quelque antilope sans doute...

L'homme, toujours l'homme. C'est lui qu'on attend, que l'on souhaite, que l'on veut, que l'on espère à chaque instant.

—Nous sommes, raconte le prince Henri d'Orléans, comme des naufragés perdus au milieu de l'Océan; mais c'est *Homme!* et non *Terre!* que crie notre vigie, le fidèle Timour, ce matin béni du 31 janvier.

C'est un homme, en effet; quel gros évènement! Bonvalot ordonne qu'on l'invite à s'asseoir près du feu, qu'on lui offre du thé, du sucre, qu'on lui fasse fête.

Ce premier échantillon des Thibétains est petit, maigre, nu-tête et sans barbe, avec de petits yeux et de longs cheveux tombant sur le front et formant une grosse tresse sur le dos. Il est nu sous une vaste pelisse en peau de mouton, porte un fusil à mèche et un sabre à la ceinture. Ajoutons qu'il a les pommettes saillantes, le nez gros et court, les lèvres fortes, les dents rares et sortant des gencives, la main et les pieds petits.

A la vue des explorateurs, il se lève et leur présente ses respects d'une étrange façon, s'inclinant, dressant les pouces en l'air et laissant pendre d'un demi-pied sa langue énorme. Le brave homme ne sait ni le chinois ni le mogol, et, comme la caravane n'est que médiocrement ferrée sur le dialecte thibétain, la conversation est assez languissante. Il s'étonne de la barbe des voyageurs, s'intéresse vivement à leurs armes, contemplant avec une admiration naïve sabres, revolvers et carabines. Il ne connaît pas le sucre blanc. Après avoir léché avec précaution le morceau qu'on lui donne et l'avoir trouvé à son goût, il le serre dans sa main comme le ferait un enfant et demande un second morceau.

Enfin, il arrive d'autres Thibétains, tous armés, conduisant vers le nord, dans les pâturages d'été, d'immenses troupeaux de yacks et de moutons. Ce sont, rapporte le prince Henri, de vrais sauvages chaussés de bottes de laine de couleur, vêtus de peaux de mouton, n'ayant pour toute coiffure que leurs longs cheveux noirs flottant sur leurs épaules. Ils s'appuient généralement sur une lance, en des poses bestiales absolument dépourvues d'élégance et de noblesse. Sans beaucoup de crainte, ils s'approchent du camp, où le thé leur est offert. Ces sauvages, qui prennent nos voyageurs pour des Russes, ont reçu, de Lhaça, les ordres les plus sévères. Ils s'obstinent à ne donner aucune indication, mais invitent la caravane à s'arrêter, lui offrent du lait, de bons pâturages, courtoisie fallacieuse que dicte la défiance. C'est à grand'peine que nos explorateurs arrivent à échanger quelques moutons, maigres provisions, contre des morceaux d'argent. Puis, ils continuent leur chemin, malgré les pressantes et insidieuses invitations qu'on leur fait d'aller vers le sud-ouest, sous prétexte que l'herbe est bonne, qu'ils trouveront des tentes hospitalières pour se reposer.

Quant aux renseignements que l'expédition obtient au sujet de Lhaça, ils sont de plus en plus contradictoires. Cependant, Bonvalot est convaincu de tenir la bonne piste et il la suit, la suivra jusqu'au bout, sans se préoccuper des trompeuses indications de ces astucieux Thibétains.

De temps à autre, on aperçoit des tentes qu'abritent les vallées, des cavaliers qui s'enfuient montés sur de minuscules et rapides poneys. Il semblerait qu'on fasse le vide devant la caravane.

Bientôt des pelotons de cavaliers surveillent d'un œil farouche et menaçant l'expédition qui, bravement, s'avance, entourée de dangers. Avec une opiniâtreté alarmante et sournoise, ces espions barbares suivent la caravane qui les tient à distance par ses armes à longue portée. Parfois, deux ou trois cavaliers des plus hardis s'approchent du camp où la vigilance des chiens décèle leur présence; on se met aussitôt sur ses gardes et la tente est toujours disposée en lieu sûr où toute surprise est impossible.

Un jour, nos voyageurs sont accostés par un chef parlant mogol, suivi d'une nombreuse escorte. Il se montre affable et courtois, invite charitablement la caravane à ne pas aller plus loin. Il va sans dire que l'on ne tient aucun compte de ses conseils aimables.

Fréquemment, raconte Bonvalot, de petits chefs entourés de cavaliers, simulant d'hypocrites sympathies, viennent engager nos énergiques explorateurs à rebrousser chemin. On leur répond en demandant des moutons, du lait. Ils déclarent que leurs bêtes n'en donnent pas. Quelquefois, ils se décident à vendre quelques moutons. S'ils refusent, on tire sur leurs troupeaux, en leur payant le double de ce qu'ils demandent. Alors, séduits par ce genre de commerce, ils s'étonnent, exultent, éclatent de rire. Cependant, les bêtes de la caravane sont de plus en plus épuisées. Alors on prend de force des chevaux qui sauveront la vie aux hommes de l'expédition, sauf à les payer plus que leur valeur et à combler de petits cadeaux le vendeur malgré lui.

Après avoir marché un mois à la boussole, la caravane a la joie de retrouver un chemin de moutons assez battu qu'elle s'empressera de suivre; pendant quinze jours, elle avance dans une grande route formée de sentiers parallèles. Des cavaliers, la tête ornée d'une peau de renard, armés de sabres et de fusils à longues fourches en fer, caracolent autour des voyageurs. Lorsqu'ils deviennent trop gênants, quelques coups de revolver, tirés en l'air, suffisent à les disperser.

Le 13 février, un jeune chamelier des environs de Korla, Niatz, vaillant et robuste garçon, s'est pour ainsi dire éteint, sans proférer une plainte, les pieds gelés, victime des grandes altitudes. On n'a pu rien faire pour le sauver. Impossible à la caravane de descendre ou de revenir sur ses pas, encore moins de s'arrêter quelques jours. L'existence de tous est en danger. Le cadavre méconnaissable, figure enflée, lèvres noires, œil vitreux, est déposé au pied d'un rocher, dans un coin sauvage et désolé dont le silence ne sera troublé que par le hurlement des loups et le sinistre croassement des corbeaux.

Après Niatz, c'est le brave et fidèle Imatch, le chef des chameliers, qui succombe aux effroyables fatigues, aux incessantes privations de cette fantastique exploration. Près de mourir, il se traîne sur les genoux auprès de ses compagnons : « Adieu, leur dit-il d'une voix défaillante, merci; vous avez tous été bons pour moi! Adieu! » Puis, se couchant de côté, il expire. C'était un homme d'une rare énergie, d'une profonde honnêteté et d'un grand dévouement. Lorsque, pour l'ensevelir, on creuse péniblement le sol rebelle durci par les gelées, chaque voyageur éprouve un serrement de cœur; on l'aimait, le vieil Imatch. Le lieu où il repose est triste, le ciel est sombre et les loups ont hurlé toute la nuit comme s'ils flairaient une proie. La caravane, affectée douloureusement, a hâte de partir.

FULBERT-DUMONTEIL.

(La suite au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

AU TERME DE LA VIE

PAR CHARLES ROZAN

—

C'est un bon livre que celui qui nous montre de quelle façon nous devons vieillir. Les jeunes filles le trouveront peut-être trop austère et mal approprié à leur âge, mais elles liront tout au moins les chapitres intitulés : *Une vieille femme, Une vieille fille, Une vieille coquette.*

Il n'est jamais trop tôt pour apprendre de quelle façon l'on doit vieillir, car, comme le dit excellemment M. Charles Rozan : « L'existence entière d'un homme, quelle que soit sa condition ou sa fortune, dépend de la façon dont il a vécu dans sa jeunesse », tout résulte de notre début dans la vie ; à qui n'a que d'honnêtes souvenirs, la vieillesse est douce et légère. Celui qui est bon à vingt ans, le sera encore à soixante. « Jamais, déclare Plutarque, abeille, par vieillesse, ne devient frelon ». « Notre vie présente, ajoute Lacordaire, est le creuset laborieux d'où doit sortir notre vie future ». Il va sans dire qu'ayant tout lu, l'auteur ingénieux de *A travers les mots*, nous donne l'opinion des plus grands esprits, anciens et modernes, sur les gens qu'il divise, selon leur mérite, en deux groupes très distincts : les vieillards et les vieux.

Elle figure dans la première catégorie, cette aimable Mme Robert, qui a sauvé du naufrage de sa jeunesse la grâce, cette physionomie du cœur, bien supérieure à la beauté. Bonne, elle le devient tous les jours un peu plus, et aussi heureuse que bonne, car elle aime, elle est aimée ; elle garde autour d'elle un cercle d'amis qui vont dans son salon pour se distraire et pour s'améliorer ; la réelle supériorité de son esprit lui permet de mettre en relief celui des autres, de pratiquer cette politesse qui « consiste à alimenter la conversation et à ne s'en emparer jamais ». « Une maîtresse de maison a la garde de cette espèce de feu sacré, mais il faut que tout le monde puisse en approcher ». Or, Mme Robert est une maîtresse de maison selon les préceptes de Mme Swetchine.

Moins brillante, Mlle Lefèvre pourrait résumer sa vie en deux mots : abnégation, sacrifice, et cela suffit pour qu'on la vénère. Mlle Lefèvre, qui a gardé intacte dans son âme, n'ayant été ni épouse ni mère, toute sa puissance d'expansion, sera éternellement jeune par l'énergie et par la sensibilité. Rien en elle ne s'est jamais aigri.

Et la pauvre Mme Chardin ignore, elle aussi, l'amertume, malgré les malheurs qui ont ruiné sa vie. Solitude, pauvreté, elle a tout supporté avec une vaillance qui n'exclut pas chez elle une étrange timidité de nature. Timide elle l'est en ce sens qu'elle déteste le monde, mais elle ne déteste pas les chats, en revanche, et c'est grâce aux gentillesses d'un petit chat que cette affligée peut encore sourire.

Traître, hypocrite, ingrat, le chat ne l'est pas plus que l'homme, et il a la grâce, le savoir-vivre, la discrétion, les habitudes d'ordre, le soin de sa personne que tous les hommes ne possèdent pas, et qui font de lui, par excellence, un hôte aimable, l'ami du foyer.

Aimez les chats, la conversation et, avant tout, le prochain, mesdemoiselles ; mais ne devenez jamais l'horrible vieille coquette qu'est Mme Aglante, qui a vu venir avec terreur les rides et la calvitie, n'a pu se résoudre à être une vieille femme et s'est rendue, par l'abus des artifices, un objet grotesque :

Ayant vingt ans le jour et soixante ans la nuit...

ou plutôt croyant avoir vingt ans, à l'heure où elle prouve tout simplement, par sa lutte maladroite contre des ravages impossibles à cacher, l'humiliante douleur qu'elle a de vieillir (1).

SŒUR LOUISE

PAR MADAME DU CAMPFRANC

—

La seconde partie de ce livre émouvant, la vie d'une sœur, missionnaire en Afrique, ne mérite que des éloges ; nous aimons moins le commencement.

Il y a péril à proposer à de jeunes esprits ce devoir excessif et douteux de l'immolation de toute une vie au salut d'une âme coupable. Louise d'Arnolle, fille d'un écrivain qui a professé de mauvaises doctrines, veut expier pour son père ; elle renonce dans ce but à l'amour, au bonheur humain, afin de racheter un péché dont elle ne doit se rendre que bien vaguement compte.

Il nous semble que de pareils mobiles, si généreux qu'ils paraissent, sont au fond entachés d'orgueil et ne peuvent promettre dans la réalité des vocations bien sérieuses. Cette fois, d'ailleurs, nous n'avons rien à dire, puisque le sacrifice de Louise est le prélude à une vie de sainte parmi les héroïques filles qui ont répondu à la voix du cardinal Lavigerie, pour aller consoler, instruire et sauver l'Afrique esclave (2).

TH. BENTZON.

---

(1) *Au terme de la vie*, par Charles Rozan. 1 vol., 3 fr. 50. — Librairie Ducroq, 55, rue de Seine.

(2) *Sœur Louise*, par Mme du Campfranc. 1 vol., 3 fr. Librairie Blériot, 55, quai des Grands-Augustins.

DERNIÈRE PENSÉE

(SUITE)



V

La nature est un merveilleux poème pour qui sait lire dans les pages admirables qu'elle présente aux regards. Mais l'œil de l'homme, sans cesse distrait par les spectacles de la vie sociale, n'a guère le temps ni l'occasion de se fixer sur ces tableaux émouvants.

Il y faut ajouter ceci, que selon que la tristesse ou la joie hante notre esprit, nous apprécions diversement les beautés des choses qui nous entourent; par une répercussion bizarre de notre sentimentalité sur les objets matériels, nous attribuons à ceux-ci nos plaisirs et nos peines, nos affections et nos ressentiments. Nous les en rendons responsables, nous les faisons passibles de nos colères ou de nos sympathies.

Depuis que Robert de Prébanec avait quitté Nice, emportant une espérance et laissant une promesse sacrée, Denise, enfermée dans sa douleur, ne trouvait plus rien autour d'elle qui l'attachât à la terre jusque-là tant aimée.

Et, cependant, Mai était venu, Mai, roi du printemps, et qui ne conserve plus que là sa couronne de fleurs et de rayons. Qu'importaient désormais à la jeune fille les allégresses de la belle saison commençante? Elle n'avait cure de ces fêtes de terre, naguère pleines de reflets pour ses yeux. Le soleil, son ami d'antan, le soleil qui avait doré ces journées bénies du Carnaval, où, brusquement, elle s'était initiée à l'amour, n'avait même plus de consolations pour son regard. Et, dans sa naïve injustice de créature souffrante, elle eût volontiers reproché à l'astre de continuer à verser sa clarté et sa chaleur aux jours de l'abandon et de la détresse, comme il les avait versées aux heures de bonheur et d'épanouissement.

Lorsque M. Amart, attristé par ce chagrin de sa fille, l'interrogea, devinant les motifs, sur les derniers entretiens qu'elle avait eus avec l'officier de marine, Denise répondit sans détours.

— Père, monsieur de Prébanec m'aime autant que je l'aime, assure-t-il. Mais il m'aime différemment. Ce qu'il appelle sa fierté est assez forte contre lui pour balancer son affection, et tout en m'assurant que je suis pour lui tout l'avenir, toute l'espérance, il ne veut pas réaliser sur le champ cet avenir, il ajourne le couronnement de cette espérance jusqu'à l'heure où il m'aura conquise. Ce sont là ses propres expressions.

M. Amart hocha la tête :

— Tu dis cela avec amertume, mon enfant. Douterais-tu de la sincérité de monsieur de Prébanec?

— Non, mon père. Je déplore seulement que l'amour d'un homme puisse céder le pas à sa susceptibilité. J'avais cru jusqu'ici qu'un cœur vraiment épris ne raisonne pas, qu'il est plus prompt aux folies qu'aux calculs et que le premier élan l'emporte vers l'objet qu'il poursuit, au lieu de le retenir.

Le vieillard ne put se défendre d'un vague sourire.

— Tu dis vrai, ma petite Denise, et tes réflexions sont pleines de justesse sur le terrain de la seule passion. Mais ici, de quoi nous plaindrions-nous? Ne serait-ce pas nous montrer souverainement injustes? Quoi! monsieur de Prébanec, accueilli par nous à bras ouverts, agréé par toi, que dis-je? *choisi* par toi, alors qu'il n'a formulé encore aucune demande, finit par recevoir l'aveu qui monte de ton cœur à tes lèvres. C'est ici que commence le problème et que l'intérêt s'y attache. Nature vulgaire, ce jeune homme se fût empressé de saisir cette occasion inespérée; car, sans parler de ta beauté, qui est ta plus riche dot, une dot presque unique, tu appartiens à cette catégorie de jeunes filles à marier dont on dit qu'elles sont un beau parti. Eh bien! ce jeune homme tressaille à ton aveu et, à son tour, il te confesse qu'il t'aime de toute son âme. Seulement, tu es riche... il est pauvre. Il ne veut pas te recevoir de tes propres mains et des miennes; il veut te mériter, te conquérir. Certes! le cas est rare et vaut la peine qu'on l'examine. Un sceptique dirait, avec un cruel persiflage : « Votre héros se fait valoir, ou bien il veut se donner le temps de devenir l'amoureux qu'il prétend être ». Et, malheureusement, il faut bien le reconnaître, aux yeux de la prudence vulgaire, ce sceptique aurait raison quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent.

Il s'interrompit, et ouvrant ses bras à sa fille :

— Réponds, enfant. Aussi cruelle que soit la plaie qui te déchire, n'est-ce pas que je viens de la toucher ?

— Pére, père ! s'écria la jeune fille, qui se jeta sanglotante dans l'étreinte paternelle.

Il la tint longtemps serrée sur sa poitrine.

— Eh bien ! crois-en ma vieille expérience, enfant, et le coup d'œil sûr qu'elle m'a donné. Alors même qu il n'y aurait qu'une chance en faveur de la loyauté et de la sincérité de monsieur de Prébanec, c'est cette chance que nous avons pour nous. Je ne m'y trompe pas. Dans une première révolte contre les préjugés du monde, dans une première soumission à ce qu'il a cru être l'ordre de sa conscience, il t'a tenu un langage qui t'a paru trop mesuré pour émaner d'une véritable tendresse. Tu le verras revenir avant peu sur ce langage et te dire qu'il s'est abusé, qu'il a trop présumé de ses forces et qu'il préfère le bonheur immédiat aux longues attentes de l'espoir.

— Oh ! fit Denise en relevant vers son père son visage rasséréné, si vous disiez vrai pourtant ! Hélas ! voilà six semaines qu'il est parti, et il ne nous a pas même donné signe de vie !

— Tu n'es pas patiente, chère enfant, conclut gaiement M Amart, en mettant un baiser sur le front pâli de sa fille.

Vingt-quatre heures ne s'étaient point écoulées que ses réserves se justifiaient.

Le courrier du lendemain matin apporta à Denise une lettre dont la seule suscription fit bondir son cœur.

Elle venait de Lorient, et ses six pages serrées étaient d'une éloquence poignante :

« Denise, écrivait Robert de Prébanec, je ne « peux plus vous dire *mademoiselle*, la sépa- « ration prévue, annoncée, s'accomplit plus « tôt que je ne la redoutais. N'est-ce point ma « faute, d'ailleurs, à moi qui ai tout fait pour « en hâter l'échéance ? Dans ma fièvre de dé- « part, j'ai supplié mes chefs d'appuyer ma « demande. Ils n'ont que trop bien répondu à « ma confiance C'est le commandant du *Du- « quesne*, désigné par le ministre pour la sta- « tion des mers de Chine, qui m'a pris au « choix à son bord. Nous quittons Lorient « dans six jours et... pour trois ans !

« Et voilà qu'au moment de fuir cette terre « de France, le souvenir me revient, adorable « et cruel, des instants d'ineffable bonheur où « je vous ai vue, où j'ai rempli mon cœur, « mes yeux, mon ouïe de votre image, de vos « paroles, du son de votre voix. Et je ne résiste « plus à l'aveu qui s'échappe de tout mon être, « et je jette sur ce papier que vous allez lire le « cri de détresse de ma fierté vaincue, le su- « prême appel d'une affection qui n'a pas su se « révéler telle qu'elle est.

« Denise, je vous aime, je vous aime tant « que les termes me paraissent glacés dans « leur impuissance à rendre mes sentiments. « Denise, j'ai péché par orgueil et c'est à ge- « noux que je vous demande de me le par- « donner. Pendant des jours, pendant des se- « maines, Dieu m'a fait cette grâce de me lais- « ser vous approcher. Je vous ai vue, j'ai en- « tendu de votre bouche cet encouragement à « parler qui m'a rempli pour toujours de votre « présence. Je n'ai eu qu'à m'incliner sur vos « petites mains pour en recevoir un bonheur « tel que la raison se trouble à cette seule « pensée. Et je n'ai pas su, pauvre fou ! esclave « d'une susceptibilité coupable, prendre cette « part du Paradis qui devenait mon lot. Je n'ai « pas su vous répondre : « Ma vie vous four- « nira la preuve que je n'ai vu en vous que « Denise, ma Denise, et non l'héritière du « millionnaire Amart »; je n'ai pas su m'em- « parer de ce trésor qui se plaçait de lui- « même à la portée de mon amour.

« Aujourd'hui, il est trop tard pour revenir « sur le fait accompli. Marin de vocation, j'ap- « partiens à mon pays, et je viens de lui re- « nouveler par un acte mes serments de fidé- « lité. Je ne puis plus reculer sans forfaiture, « sans honte. Si j'ai tourné le dos au bonheur, « que je sois seul puni.

« Mais, du moins, je ne quitterai pas la « France sans vous adresser ce gémissement « de souffrance, l'expression de cet atroce re- « gret qui me consume, de ce conflit que je « n'oserais confier à mon meilleur ami, car il « est la preuve de ma faiblesse, mais qui sera « peut-être mon excuse à vos yeux ».

Si cette lettre arracha des larmes à Mlle Amart, elle lui porta du moins cette consolation de confirmer les prévisions de son père, en même temps qu'elle l'assurait de l'attachement désormais inébranlable de Robert.

Elle s'empressa de communiquer la précieuse missive à M. Amart.

Celui-ci baisa, selon son habitude, sa fille au front.

— Sais-tu ce que nous allons faire, fillette ? dit-il.

— Non, père, répondit-elle un peu émue de l'air de mystère qu'elle découvrit sous le sourire du vieillard.

— Eh bien ! voici : Comme Robert de Prébanec ne peut quitter Lorient pour venir à nous, c'est nous qui allons quitter Nice pour aller à lui. Cela ne sera pas, j'imagine, pour lui déplaire, et je crois que cela ne te déplaira pas non plus.

Denise jeta un cri de joie en sautant au cou de son père.

— Oh ! papa ! papa ! disait-elle en toute petite fille, comme tu es bon !

— Bah ! fit-il en riant, je te gâte un peu. Mais, car il y a un mais, cette pauvre joie que je te donne va, par malheur, se terminer en un flot de larmes, puisque Prébanec part dans six jours. A ce propos, pour bien faire, nous devrions partir nous aussi aujourd'hui même, et par le train de midi cinquante, qui plus est, si nous voulons arriver à temps pour passer encore quelques bonnes heures auprès de notre ami.

Déjà la jeune fille ne l'écoutait plus.

Elle avait couru à la chambre pour y jeter dans une valise quelque linge indispensable à un départ aussi rapidement improvisé.

Pendant ce temps, M. Amart appelait le chef ahuri et lui exprimait le désir, qui était un ordre, de déjeuner à onze heures au lieu de midi.

Aussi, au moment précis où la locomotive lançait son premier coup de sifflet, le père et la fille prenaient-ils possession du coupé que M. Amart avait fait retenir.

Ce voyage à toute vapeur égayait momentanément Denise.

Elle allait vers des régions inconnues. Bien qu'elle passât une bonne partie de son existence à Paris, elle ignorait le reste de la France.

Aussi lorsque le train, dans sa course rapide, se mit à traverser les plaines, à enjamber fleuves et rivières, à serpenter dans les vallées ou sous le couvert des bois éclaircis par les cognées de la civilisation, elle, la fille du soleil, se sentit prise d'un grand amour pour ces zones moins limpides, pour ce firmament mêlé de teintes grises, pour ces arbres de haute futaie qu les bords de la Méditerranée ne connaissent guère, pour ces prairies chatoyantes, ces cours d'eau clairs et frais, bien différents du Paillon et du Var, qui meurent de soif.

La Bretagne surtout l'émerveilla.

De Nantes à Lorient, la voie ferrée passe des terres plates de la Loire aux côteaux ondulés de Lanvaux avec sa lande vêtue de bruyères et de genêts épineux, aux riches perspectives de Vannes, aux alentours boisés d'Auray, aux riantes vallées du Scorff et d'Hennebont.

Denise, penchée à la portière, s'extasiait à chaque ouverture d'un panneau nouveau dans le décor. Au reste, l'approche du but faisait, à chaque station atteinte, battre plus violemment son cœur. Elle se sentait gagner du terrain sur le revoir, et ce voisinage de l'allégresse lui faisait oublier provisoirement l'heure imminente et presque aussi prochaine de la séparation.

Enfin, les chefs de train crièrent aux portières :

— Lorient !

Denise descendit frissonnante, presque défaillante. La voiture qui conduisit les deux voyageurs jusqu'à l'*Hôtel de la Marine* ne lui donna pas même le temps d'admirer la superbe avenue qui précède les portes de la ville de guerre. Une fois dans sa chambre, et lorsque M. Amart lui eut appris qu'un commissionnaire attendait, prêt à porter une lettre d'eux à la Préfecture maritime, afin qu'elle parvînt plus sûrement à l'officier, la jeune fille palpitante eut à peine la force de jeter ces mots sur le papier :

« Robert, nous sommes ici. Vos heures sont « comptées. Venez donc tout de suite, pour « que nous soyons plus longtemps ensemble ».

. . . .

Quand cette missive parvint au lieutenant de vaisseau, il terminait son service d'inspection avant le départ à bord du *Duquesne*. Pour employer la locution populaire, « son sang ne fit qu'un tour ». Il était libre. Maintenant, avant le jour où l'on appareillerait, aucune besogne officielle ne le retenait à terre ni sur le pont du croiseur. Par déférence, il prévint son commandant et lui expliqua la surprise qui lui était faite.

— Morbleu ! mon cher, dit gaiement le capitaine de vaisseau, pour un gaillard qu'on aime bien, vous êtes un gaillard qu'on aime bien ! Mais, à la place de votre gentille fiancée, j'aurais préféré ne venir qu'au retour.

Robert serra la main de son chef et courut à l'hôtel.

Il y trouva M. Amart triste, mais souriant. Denise, tout en larmes, essaya de parler, de répondre à la chère lettre reçue à Nice. Les forces lui manquèrent et le jeune homme, aussi ému qu'elle, n'eut pas de peine à lui laisser le temps nécessaire à recouvrer son calme.

Il fallut l'intervention de M. Amart pour rendre à tous deux un peu de courage et de sang-froid.

— Voyons, mon enfant, dit-il à sa fille, nous ne sommes pas venus ici pour ôter à ton fiancé le calme et la résignation dont il a besoin ?

« Ton fiancé ». Ces mots, plus que le reste, rendirent instantanément à la jeune fille sa présence d'esprit. Elle voulut savourer les suprêmes minutes de leur entrevue. Elle se montra presque gaie et, comme Robert lui indiquait les particularités de l'appareillage :

— J'irai à Larmor, dit-elle ; je me tiendrai sur la grève pour vous voir une dernière fois, et ma voix vous souhaitera le revoir en même temps que la cloche de l'église.

Oh! Ces quatre jours, comme ils furent remplis! Comme les deux fiancés échangèrent leurs deux âmes! Comme dans cet échange poignant, puisque la douleur y rendait plus vive l'affection qu'ils se donnaient, ils purent lire mutuellement dans leurs pensées!

Au moment où Robert, prêt à mettre le pied sur le plat bord de la baleinière que maintenaient respectueusement les matelots, serra pour la dernière fois la main de la jeune fille, il lui dit :

— Denise, j'emporte le plus enivrant espoir qui puisse soutenir un homme, et je vous laisse tout mon cœur. Mais je suis aux mains de Dieu désormais. En dehors de vous, je n'ai qu'une affection sainte. Je vous recommande mon frère Jean. Si je... meurs, je vous lègue la charge de veiller sur lui, d'en faire un bon Français et un bon marin, et... gardez mon souvenir. . . . .

Elle trouva la force d'interrompre ses pleurs.

— Robert, en ce monde et dans l'autre, je vous appartiens pour toujours. Votre désir est ma loi. Tout ce qui vous est cher m'est cher. Souvenez-vous seulement de venir . me prendre pour l'autel ou... pour le tombeau.

VI

Six mois plus tard, un soir, M. Amart recevait la brève et terrible missive que voici :

« Monsieur et cher bon père, c'est à vous que je m'adresse. Je ne veux pas briser le cœur de Denise. Vous lui annoncerez la nouvelle, vous lui transmettrez la dernière expression de mon amour.

« C'est par une permission toute spéciale de la Providence que je puis remettre ces lignes à un indigène demeuré fidèle à la France. Le sera-t-il jusqu'au bout, et cette lettre d'adieu vous parviendra-t-elle?

« Je suis prisonnier des pirates avec deux de mes hommes, prisonnier depuis deux jours, après une lutte d'une semaine sans eau, sans munitions, presque sans nourriture, après un combat dans lequel nous avons résisté un contre vingt.

« Viendra-t-on à notre recherche? C'est certain. Parviendra-t-on à temps pour nous arracher au supplice auquel nous sommes voués? Dieu seul le sait! Pour moi, je me prépare à la mort. Je vous envoie ma dernière pensée : Denise, ma Denise, mon frère Jean et vous, occupez tout mon esprit. Vos noms seront les derniers que prononceront mes lèvres. »

M. Amart dut se reprendre à plusieurs fois pour achever sa lecture.

C'était la foudre qui s'abattait sur lui.

Il relut la lettre, la tourna et la retourna dans tous les sens, s'attendant à y trouver un *post-scriptum* ou une note quelconque le rassurant sur le sort de Robert. Rien, absolument rien, n'y paraissait.

Alors, il interrogea les timbres de l'enveloppe. Ils remontaient à cinq semaines. Il y avait donc cinq semaines que le prisonnier avait confié ces lignes désespérées à la fidélité suspecte d'un Tonkinois. En cela, il avait joué de bonheur. L'homme ne l'avait pas trompé.

C'était une cruelle mission que lui imposait l'officier.

Et, pourtant, le vieillard lui en sut gré.

— Il a préféré s'adresser au père, à un homme. Pauvre enfant! Est-il mort ou vivant à cette heure? Denise aura-t-elle à subir cette atroce douleur?

Depuis le départ du *Duquesne* on avait reçu deux fois des nouvelles de l'absent, des nouvelles de sa propre main. Ceci représentait le troisième courrier, un courrier déjà en retard de six jours!

Certes, que n'eût-il pas donné, le pauvre père, pour faire durer plus longtemps ce retard? Et voilà qu'il tenait entre ses doigts cet horrible message de deuil, car son cœur ne s'y trompait point, pour que Prébaaec eût écrit en ces termes, ne fallait-il pas qu'il eût jugé la situation désespérée? Ces pirates jaunes sont les plus hideux des barbares. Fatalistes, bravant stoïquement la mort, ils savent la raffiner, la rendre abominable pour leurs ennemis.

Et tout le corps de M. Amart tremblait, tous ses nerfs frémissaient d'épouvante, à la pensée des tortures qu'avait dû subir, là-bas, sous des cieux ennemis, loin de tous ceux qui l'aimaient, l'héroïque garçon voué à cette fin prématurée pour le service et la gloire d'une patrie qui ne saurait, qui ne pourrait pas le venger. Est-ce que des centaines de têtes de Pavillons-Noirs sont une compensation à la tête d'un Français qui tombe? Ils le savent bien, ces jaunes, qui, dans leur immense grouillement, dans leur fourmilière de vies prolifiques, n'ont cure d'en sauver quelques-unes et se laissent broyer par nos obus et nos balles, sachant bien que ces vides seront vite comblés.

M. Amart courut s'enfermer dans sa chambre. Il avait besoin d'être seul.

Qu'allait-il faire?

Cette lettre était un testament, c'était la volonté d'un mort. Elle lui imposait le devoir de prévenir Denise. M. Amart trembla devant cette obligation.

Il trembla, car, mieux que personne, mieux que Robert lui-même, il savait que cet amour

avait pris tout le cœur de sa fille. Parfois même, sa tendresse paternelle en avait conçu cette vague jalousie que les pères ressentent souvent, mais que, dans la sérénité de leur sacrifice, ils savent réduire au silence.

Et voilà que le mort bien-aimé faisait de lui, le père, le porteur de la mauvaise nouvelle, qu'il le contraignait à déchirer le cœur de son enfant! Un instant le vieillard se révolta contre cette implacable fatalité.

Une lueur brilla tout à coup dans la nuit sinistre de ses indécisions.

Le devoir, il l'accomplirait. Mais la missive ne lui imposait aucun délai, n'exigeait aucune condition d'heure ni de jour. Il prendrait donc son temps, il ferait taire son propre chagrin. Au lieu de ne frapper qu'un seul coup, trop violent, mortel peut-être, il préparerait à loisir l'esprit de sa fille à recevoir l'affreuse nouvelle. N'est-ce pas ainsi, d'ailleurs, que l'on procède à l'ordinaire? N'est-ce pas avec tous les ménagements possibles qu'on porte le deuil dans les foyers?

Mais, alors, une nouvelle objection s'éleva devant les yeux du vieillard.

Combien de temps lui serait-il permis de tenir ce rôle écrasant?

Pendant quelle durée de jours et de semaines devrait-il contraindre son visage au mensonge, sa bouche à l'ironie d'une confiance désormais enfuie? Car, il lui faudrait tout assumer, sa propre douleur en même temps que la douleur épargnée à sa fille. Il lui faudrait souffrir pour deux, alors que lui, vieillard, hélas! sentait déjà trop lourde la charge de son seul chagrin?

La conclusion de cet horrible débat fut cependant qu'il différerait la fatale révélation, qu'il s'accorderait à lui-même le bénéfice d'un recours à de plus amples informations.

Il laissa donc s'achever la journée. Le lendemain, alléguant un prétexte quelconque pour couvrir une absence inexplicable, il sauta dans le premier train et courut jusqu'à Toulon.

Ce qu'il apprit à la Préfecture Maritime ne fit que prolonger sa peine. On n'y savait encore rien de précis. L'amiral prévenu, et connaissant déjà son visiteur, voulut le recevoir en personne. Il l'assura qu'on allait presser les demandes de renseignements soit à Lorient, port d'attache du *Duquesne*, soit au Ministère de la Marine.

Le malheureux père ne se fit aucune illusion.

Quand les nouvelles sont si longues à venir, c'est que, au contraire de ce que dit le proverbe, elles doivent être mauvaises.

Hélas! cette opinion ne fut que trop tôt confirmée.

Les réponses de Paris furent navrantes

Le commandant du *Duquesne* avait tout tenté pour sauver son jeune subordonné. Il avait fouillé les baies et les criques supposées les repaires habituels des pirates. Les matelots, emportés par une fureur légitime, avaient tout mis à feu et à sang. Les captifs avaient été conduits fort avant, sans doute, dans les terres, car les bandits demeurèrent introuvables. De guerre las, obligé de courir vers un autre point menacé, le commandant, la rage au cœur, avait dû s'éloigner de la côte, abandonnant à leur malheureux sort le lieutenant de vaisseau et les deux marins, ses compagnons.

Telles furent les nouvelles que l'on transmit à M. Amart.

A tout prendre, elles n'enlevaient pas le dernier recours à l'espérance. Mais elles laissaient subsister des probabilités presque aussi cruelles qu'une certitude.

Il fit un second voyage à Toulon.

Il revint à Nice, l'âme ulcérée, l'esprit soucieux des moyens qu'il pourrait prendre pour porter ce coup terrible à sa fille.

Chemin faisant, il se dit encore, reculant sans cesse devant l'obligation qui s'imposait à lui, que puisque l'annonce de la mort de l'officier n'était point confirmée, il n'avait pas le droit de la préjuger. Ce raisonnement par côté ne faisait que différer l'épreuve; il ne l'écartait pas à jamais. Pourtant M. Amart adopta ce dernier parti.

Il avait comme une prévision qu'il n'aurait point à intervenir lui-même, qu'une opportunité surgirait et qu'une circonstance inattendue viendrait ouvrir les yeux de Denise. Aussi bien, n'allait-elle pas tarder à s'émouvoir, à s'inquiéter du long silence de Robert, à s'enquérir des causes de ce silence.

Il rentra de la sorte un peu rasséréné. Toutefois ses traits avaient gardé l'empreinte du combat intérieur que son âme avait soutenu, et il ne put en dissimuler la trace aux yeux vigilants de sa fille.

Depuis son premier voyage, en effet, Denise était en soupçon de la vérité.

Que l'on mette en un cœur un amour profond, puissant, emplissant toutes les avenues de ce cœur, et il est certain qu'on y mettra du même coup toutes les pénétrations, toutes les perspicacités. L'amour aura des yeux de lynx, il entendra à distance. On ne sait quelles fibres secrètes l'avertiront de la joie prochaine et du malheur qui vient, du malheur surtout. Et ainsi s'expliqueront ces répercussions étranges, ces mystérieux rapports qui s'établissent d'un bout à l'autre de l'espace entre les êtres qui se chérissent exclusivement. Mère ou père et enfant, époux et épouse tendrement unis, sentiront vibrer, aux heures de

commun ébranlement, ce fluide qui les lie sans cesse.

— Père, dit un matin Denise à M. Amart, voici quinze jours que le courrier aurait dû nous apporter une lettre de Robert.

— C'est vrai, répondit le vieillard, se détournant pour cacher son trouble.

La jeune fille l'observait.

Elle s'approcha de lui et, tout doucement, presque caressante, elle demanda :

— Est-ce que cela ne te semble pas étrange?

Le tutoiement, cette caresse du langage, est la grande consolation des pères, bien que les amis du respect le proscrivent presque invariablement.

Le vieillard ne se laissa point attendrir. Il dit quelque chose, à peu près ceci :

La poste avait des retards; elle en était coutumière. Et puis, à de si grandes distances, rien n'est moins rare qu'un accident, puisque le transport des messages de toute nature se fait, en notable partie, par la voie de mer. Un paquebot ne se gouverne pas comme un chemin de fer ou une voiture, etc., etc.

Il formula ainsi nombre d'aphorismes qui ne satisfirent pas Denise.

Mais, au contraire de ce que son père avait prévu, elle n'insista pas. Bien plus, elle ne revint jamais sur la question.

Seulement, au bout d'une semaine, le vieillard remarqua que les couleurs s'étaient effacées des joues de sa fille, que sa parole devenait rare et brève, que son sourire était pénible et contraint.

Son premier mouvement fut de la questionner, le second de n'en rien faire. Il obéit au second, qui, en la circonstance, était le meilleur. Une interrogation maladroite pouvait provoquer la crise évitée jusqu'alors. M. Amart préféra l'éluder encore.

Hélas! il ne gagnait à agir de la sorte que de s'épargner à lui-même le chagrin de la révélation. Quant à Denise, elle était déjà instruite. Un fragment de journal tombé sous ses yeux l'avait informée de son malheur. Ce fut elle qui le fit savoir à son père.

— Je viens de recevoir, dit-elle, une lettre de Jean. Depuis qu'il est revenu de ses vacances de Bretagne, c'est la seconde qu'il m'écrit. Le pauvre enfant est désolé. Vous savez, mon bon père, que Robert m'a laissé le devoir de veiller sur lui. Il est donc mon frère, et il est désormais seul au monde. Voulez-vous que nous allions le voir?

Et, comme le vieillard la considérait, pâle de saisissement, elle l'enlaça de ses deux bras :

— Oh! père! dit-elle, tu as voulu garder toute la douleur pour toi. Dieu ne l'a pas permis. Puisque je suis *veuve* maintenant, j'ai aussi le devoir d'être *mère*.

DEUXIÈME PARTIE

UNE AME

I

Deux années, deux longues années, se sont écoulées depuis le jour où Denise, immolant son cœur, dominant son désespoir, a pris le deuil... éternel de son amour, — deux années depuis que, prenant au sérieux ce rôle de mère qu'elle a volontairement assumé, elle a fait de Jean son fils.

Une année encore, et l'écolier des Pères de la Seyne devra subir à son tour ces examens d'entrée à l'École navale que son frère, le glorieux disparu, a subis avant lui, et qui lui ouvrirent cette carrière de la marine, si dure aux siens, puisque, depuis deux siècles, dix Prébanec ont été les victimes des aventures de la mer.

Un moment, l'enfant a défailli. Cette mort prématurée, cette mort affreuse de son frère, l'avait découragé. Était-ce donc là tout le profit et l'honneur que pouvait récolter un vaillant au service de la patrie et de sa gloire? Mourir après avoir parcouru la plus grande partie du chemin, après avoir pris à la renommée tout le lustre qu'elle peut donner, c'est une conclusion normale; mieux encore, c'est la fin d'un admirable rêve, et plus le trépas est prompt, mieux on peut dire qu'il couronne une vie bien remplie.

Mais mourir au seuil de l'existence, disparaître sans laisser de traces, s'effacer comme ces suppliciés d'une nature trop cruelle qui périssent dans les lises du Mont-Saint-Michel ou de la Hogue, mourir, n'ayant qu'entrevu le soleil levant des premières distinctions, s'éteindre avant d'avoir brillé, n'est-ce pas la plus amère des désillusions raillant la plus cruelle des souffrances?

Encore si cette fin, malgré tout imprévue, venait, soudaine et foudroyante, frapper un homme en plein rêve, au centre de ses espérances, ne lui laissant pas le temps de pleurer sur lui-même, de connaître les faiblesses de sa nature, on lui pardonnerait volontiers son injustice et sa trahison, — on lui saurait presque gré d'abattre la victime en lui épargnant la souffrance. Combien, en effet, parmi ceux que la faucheuse couche côte à côte dans l'holocauste nécessaire au service de la patrie, ne tombent-ils point ainsi brusquement interrompus, n'achevant même pas le songe d'ambition qui les flattait et les faisait sourire!

Hélas! Jean de Prébanec ne pouvait même s'arrêter à ce souhait.

On avait eu des nouvelles, sinon précises, du moins toutes pleines de ces vraisemblances, de ces probabilités écrasantes que le temps seul transforme en certitude. Dans une récente expédition, une colonne française avait infligé aux Célestes une défaite qui pouvait compter. Les pirates avaient laissé trois cents des leurs tués dans les rizières et les marais de la Rivière Rouge. Trois de leurs chefs avaient été pris et immédiatement exécutés. Toutefois on avait essayé sur eux l'influence d'une promesse qui ne laisse aucun homme indifférent, fût-il le plus fanatique des bouddhistes. La garantie de la vie sauve contre la remise des trois captifs les avait fait sourire, et l'un d'eux, répondant pour ses compagnons et pour lui, avait dit, avec le sourire de la résignation longuement mûrie :

— Il n'est pas en notre pouvoir de ressusciter les morts.

Interrogé, pressé de fournir la signification de ces paroles, il avait raconté que, peu de jours après leur capture, les deux marins français et leur officier avaient été conduits au-delà des frontières, sur le territoire chinois, et que là il avait été procédé à leur supplice.

On ne pouvait supposer que des gens à l'article de la mort se fussent « amusés » à inventer de telles histoires si elles n'étaient point exactes. D'autre part, rien n'indiquait que ces hommes se fussent trompés eux-mêmes.

C'était donc la confirmation pure et simple des craintes, le certificat de décès des victimes. D'ailleurs, alors même que l'on aurait voulu espérer contre toute espérance, le temps écoulé seul eût suffi à prouver le dire des bandits mis à mort en vertu de justes représailles.

Tout cela, Jean l'avait su, comme aussi Denise.

Mais, alors que la jeune fille, mûrie par une douleur plus vieille de quelques mois, n'avait trouvé à ces nouvelles qu'un raffinement de souffrance, l'écolier de quinze ans en avait reçu un ébranlement redoutable.

D'abord l'amour fraternel qui l'unissait à Robert avait subi une si cruelle atteinte que le pauvre enfant s'était alité et que, pendant des semaines, il était demeuré entre la vie et la mort.

Le dévouement de sa « sœur » d'adoption avait fait plus que les soins les mieux entendus des médecins. Denise comptait à son actif un véritable miracle. C'était elle, après Dieu, qui avait sauvé Jean.

Et là ne s'était pas limité son rôle de bienfaitrice, d'ange tutélaire.

Il lui avait fallu guérir l'esprit après le corps du jeune malade.

La convalescence avait été longue. Par le fait, Jean avait perdu une année pour ses études. Cette interruption, qu'il pouvait réparer, avait exercé sur sa volonté la plus funeste influence.

Un découragement morne, silencieux, s'était emparé de lui.

Et ce découragement exerçait ses ravages à la manière de ces fièvres pernicieuses qui infectent sans bruit l'économie, désorganisent la synthèse des fonctions, paralysent l'activité générale.

A la faveur de ce repos forcé, l'esprit de Jean de Prébanec avait travaillé.

Et c'était un travail de destruction, mettant à néant, d'abord les enthousiasmes du premier élan, ensuite les résolutions du sang-froid, enfin les volontés robustes qui ne se fussent point émoussées à un autre contact.

Jean ne voulait plus être marin.

Il se taisait, honteux lui-même de cette lâcheté soudaine qui l'envahissait à son insu, et qu'il ne s'était jamais connue. Il dissimulait sa confusion, ne se sentant point encore la force nécessaire pour signifier à Denise, sa conseillère et son amie, le changement de ses décisions.

Ce fut Denise qui pénétra son secret et s'en rendit maîtresse, malgré l'effort du jeune homme pour le cacher à son clairvoyant regard.

Un jour, vers cinq heures, le soleil déclinant à l'horizon, la jeune fille s'approcha du malade dont elle venait de surprendre les yeux fixés sur la mer que l'on pouvait, par la fenêtre ouverte, voir pâlir sous les feux du couchant, dans l'admirable décor des villas et des collines.

Deux larmes près de tomber pendaient aux cils de l'écolier.

— Vous pleurez, Jean? demanda Mlle Amart, sans autre précaution oratoire. Il devint très rouge, comme si ces larmes contenaient un aveu de faiblesse, l'indice d'une faute encore à commettre, mais dont il se sentait déjà coupable.

Il répondit donc évasivement.

— Ma chère Denise, à mesure que la mémoire rentre en moi, je songe mieux au malheur qui m'a frappé, et le chagrin de la perte de mon frère est plus cuisant encore qu'aux premiers jours où je reçus la fatale nouvelle.

La jeune fille posa sa main sur l'épaule du convalescent.

— Jean, dit-elle, nul ne comprend mieux que moi, ne respecte mieux que moi votre douleur. Et je ne sais quel est le chagrin le plus cruel, le plus profond, celui que vous ressentez ou celui que, depuis tant de mois, j'enferme au plus profond de mon cœur?

Jean sourit tristement.

— Oui, oui, s'écria-t-il, je sais que vous avez atrocement souffert du même coup qui m'a frappé, je sais que mon pauvre Robert occupait toute votre pensée et que vous avez pris, pour toujours, le deuil de votre amour perdu.

Mais votre chagrin ne fait pas le mien moins amer.

— Sans doute, répondit-elle, mais il peut le soutenir, l'adoucir même. Quand on est deux à pleurer, mon pauvre enfant, les larmes deviennent moins brûlantes.

Et, s'attaquant alors directement à ce découragement qu'elle lisait au fond de l'âme de Jean, elle s'efforça de consoler cette détresse.

Elle lui montra la vie telle qu'elle est, non point sèche et aride comme la lui montraient ses yeux momentanément prévenus, non point uniquement faite de souffrances, d'abandon, de déceptions, mais aussi illuminée parfois des rayons du bonheur et de la gloire. Bonheur relatif, gloire éphémère peut-être, mais qu'il faut juger sur leur intensité, non sur leur durée.

Elle lui rappela les vœux qu'avait formés son frère, les rêves qu'il avait caressés, les désirs qu'il avait nourris. Car il avait ambitionné tout cela cet aîné disparu. Dieu en avait disposé autrement, et la sagesse d'En-haut, que l'on accuse trop aisément de préférences et de faveurs, sait mieux que les humains, à courte vue, ce qui convient à l'avantage de l'homme. A cette heure, la mort de Robert n'était plus qu'une apothéose. Quelques souffrances qu'il eût traversées pour l'atteindre, la fin n'en était pas moins obtenue : son nom appartenait désormais à l'histoire. Il tenait sa place dans la longue et glorieuse liste des héros et des martyrs, et c'est de gloires et de martyres semblables que se fait l'histoire de la patrie.

Le convalescent l'écoutait, indécis, encore incrédule. Toutes ces paroles confirmatrices du courage n'allaient guère plus loin que son oreille.

Denise se rendait compte de ce résultat infructueux. Elle voyait bien que la secousse éprouvée par le jeune homme avait été trop forte pour que l'effet en pût être réparé de sitôt. Elle éprouvait ce sentiment du choc négatif de l'impuissance à atteindre le foyer de la plaie que ressentent tous ceux dont le conseil ne va pas jusqu'au point vulnérable des volontés réfractaires.

Mais elle se disait que la persévérance est la condition essentielle de tels efforts, que la goutte d'eau répétée finit par effriter la pierre la plus dure. Par dessus tout, elle se souvenait du vœu suprême de Robert de Prébanec, de cette dernière pensée par laquelle il lui avait transmis la charge de veiller sur Jean, de le maintenir dans sa voie, de le guider, en quelque sorte, dans la carrière qui avait été de tout temps celle des Prébanec.

Et cela lui rendait des forces, relevait son courage et sa confiance.

A mesure que la santé revenait au convalescent, l'amour de la vie qui en est le signe le plus caractéristique le rattachait à la nature, le faisait s'intéresser davantage au spectacle des choses extérieures.

Un jour, sous cette influence, le jeune homme laissa s'échapper une exclamation qui traduisit aux regards de Denise le secret état de son cœur.

— Ah! fit-il, que les hommes sont stupides de sacrifier leur existence, la jouissance du bonheur qu'ils peuvent atteindre, pour courir après les chimères de la gloire, sur la foi de je ne sais quelle fausse conception du devoir!

La jeune fille ne le laissa pas aller plus loin. Elle avait compris.

— Est-ce que vous ne voudriez plus être marin, Jean? demanda-t-elle.

Il rougit encore, car son âme était ingénue, et ce renoncement aux volontés premières lui paraissait être une défection. Or, une défection, c'est toujours une lâcheté, et Jean de Prébanec qui n'était point lâche, tremblait de le paraître.

Mais il était sincère. Le mensonge n'avait jamais souillé ses lèvres.

— Ma chère petite sœur, répondit-il doucement, je suis bien obligé de vous confesser, à vous, que la mort de mon frère a singulièrement modifié mon point de vue et ébranlé mes résolutions.

— Ce qui veut dire, fit Denise avec tristesse, que le sort de Robert ne vous semble pas enviable et que vous lui préféreriez une carrière moins hasardeuse?

Jean baissa la tête. C'était bien là ce qu'il pensait.

Il ne chercha point à s'en défendre; il n'invoqua pas même une excuse.

— Oui, je reconnais que vous avez raison, que je suis faible, et qu'au lieu de me redresser sous l'épreuve, je fléchis sous son poids. Mais, que voulez-vous que je fasse, dites? Jusqu'ici j'avais cru obéir à une vocation, et je m'aperçois que je n'ai pas même obéi à un goût.

Denise le gourmanda doucement.

— Prenez garde, Jean! Pour rester dans la réalité, dans la juste mesure des choses, il ne faut jamais se jeter d'un extrême dans l'autre. Etes-vous bien sûr que le point de vue d'aujourd'hui soit le vrai, et que, demain, quand les brumes de la maladie se seront entièrement dissipées, vous regarderez encore du

même œil ce qui vous semble négligeable en ce moment ?

Il hésita avant de répondre.

— Aussi ne me prononcerai-je pas tout de suite, Denise. J'attendrai. Je veux me consulter, me connaître, je veux savoir où me portent mes inclinations ou même mes instincts. Surtout, je ne veux pas obéir à l'impression du moment, à une influence passagère. Si je vous ai avoué ce que j'éprouve, c'est surtout pour que vous m'aidiez à bien lire en moi-même, pour que vous me releviez si je m'abats, pour que vous me serviez de soutien.

Il ajouta, avec les yeux pleins de larmes.

— Ma bonne sœur, Robert m'a dit bien des fois qu'il me remettait entre vos mains. Je ne puis faire mieux que de vous confirmer son choix, de m'abandonner à votre direction. Il a bien choisi, et je suis heureux de lui obéir sur ce point.

Denise n'en pouvait demander davantage.

Elle se pencha vers l'enfant et l'embrassa sur les deux joues.

— Bien, Jean, conclut-elle, vous venez de me rassurer entièrement. En m'acceptant pour conseillère et pour amie, vous me donnez le droit de tout vous dire. Je ne vous ferai point de reproches, je me bornerai à vous ramener, s'il est possible, à votre première détermination.

Là se borna leur entretien ce jour-là.

Aussi bien tranchait-il le débat. Jean comprit que Denise s'en tiendrait toujours aux conseils de Robert. Il ne s'insurgea point contre cette espèce de volonté testamentaire s'imposant à ses décisions. Avec l'entêtement généreux qui était au fond de sa nature et qu'il tenait de sa race autant que de son origine bretonne, il se remit courageusement au travail.

La maladie venait de le retarder. Mais ses premières études avaient été très fortes; il n'avait donc qu'à doubler les étapes pour regagner le temps perdu. Elle lui avait mis dans l'esprit ce fatal dégoût qui nuisait à l'essor de son activité et dont il n'avait pu se débarrasser encore. Il compta sur le temps pour en atténuer, d'abord, et, ensuite, pour en effacer les impressions.

Peu à peu les mauvaises raisons qui avaient entravé son énergie perdirent de leur spéciosité; avec l'enthousiasme en moins, le jeune homme se retrouva plus facilement disposé à envisager l'obstacle, à l'aborder et à le vaincre, et lorsque, en novembre, à l'occasion d'un congé de vingt-quatre heures, il vint, à son habitude, embrasser Denise et M. Hamard, les notes qu'il remit à sa « directrice de conscience » furent entièrement satisfaisantes pour celle-ci.

— Très bien, Jean, lui dit-elle, en lui serrant la main, vous voilà tout à fait digne de votre frère, tout à fait tel qu'il vous désirait. Soyez sûr que sa pensée vous suit et que son influence vous soutient. Maintenant, il n'y a plus qu'à persévérer.

Et Jean persévéra comme le lui conseillait Denise.

Désormais, la fiancée du mort était rassurée. Elle sentait que Dieu l'aidait, que la « dernière pensée » de Robert s'accomplissait tout doucement, et que l'âme du cher disparu assistait à la réalisation de son vœu, à l'ascension de son frère sur la montée douloureuse, mais féconde, du devoir qui devait le conduire au sommet où l'attendait l'épanouissement de l'âme.

PIERRE MAEL.

(La suite au prochain numéro.)

LES CLOCHES DU SOIR

Quand les cloches du soir, dans leur lente volée,
Feront descendre l'heure au fond de la vallée ;
Quand tu n'auras d'amis ni d'amours près de toi,
Pense à moi ! pense à moi !

Car les cloches du soir, avec leur voix sonore,
A ton cœur solitaire iront parler encore,
Et l'air fera vibrer ces mots autour de toi :
Aime-moi ! aime-moi !

Si les cloches du soir éveillent tes alarmes,
Demande au temps ému qui passe entre nos larmes :
Le temps dira toujours qu'il n'a trouvé que toi
Près de moi ! près de moi !

Quand les cloches du soir, si tristes dans l'absence,
Tinteront sur mon cœur, ivre de ta présence,
Ah ! c'est le chant du ciel qui sonnera pour toi,
Et pour moi ! et pour moi !

DESBORDES-VALMORE.

TANTE ÈVE

I



ANTE Eve?

— Que veux-tu, ma chérie?

— Je voudrais bien savoir une chose... Crois-tu, toi, que Cendrillon était très jolie?

En faisant cette question, à laquelle elle paraissait attacher une grande importance, Nelly Demaule, assise en tailleur sur le tapis, les *Contes de Perrault* entre les mains, levait des yeux curieux vers une grande jeune fille occupée à draper les plis d'une jupe sur un mannequin d'osier.

— Le conte le dit, répliqua la jeune fille en riant.

— En es-tu sûre? Moi je ne crois pas. Il dit qu'elle avait de belles toilettes, un beau carrosse, de beaux chevaux, de beaux laquais et un beau cocher; mais il ne parle pas de sa figure, à elle. J'aurais pourtant bien aimé savoir si elle était blonde ou brune, quelle bouche et quel nez elle avait...

— Elle avait une figure à plaire au fils du roi, voilà qui est sûr; et comme il y avait certainement beaucoup de belles dames à la cour, le fils du roi devait s'y connaître, et il n'aurait pas choisi un laideron.

— Laideron, non, c'est trop... Mais le prince pouvait bien la trouver de son goût, sans qu'elle fût très jolie... Moi, il y a des personnes très jolies que je n'aime pas du tout... Je dis cela, tante Eve, parce que, si Cendrillon avait été une beauté, là, une vraie beauté comme il y en a dans les tableaux, on s'en serait bien aperçu dans sa maison; et personne ne s'en doutait.

— Parce qu'elle avait les mains noires de charbon et la figure grise de cendre, et qu'elle portait une vilaine petite robe mal faite.

— Oh! on pouvait toujours voir sa figure le matin quand elle venait de se débarbouiller... J'aime beaucoup Cendrillon, tante Eve! C'est pour cela que je voudrais savoir comment elle était... Tu ne t'en doutes pas, toi?

— Oh! pas le moins du monde... C'est plus commode, après tout; on peut se figurer une Cendrillon à sa fantaisie.

— Eh bien, déclara Nelly en se levant et en venant tout près de sa tante, je me la figure pareille à toi... Elle était adroite, elle savait tout faire; elle était douce, complaisante; elle coiffait très bien ses sœurs et sa belle-mère, elle les habillait pour aller au bal... Tu ressembles beaucoup à Cendrillon, tante Eve!

— Veux-tu te taire, petite fille sans cervelle! Cendrillon avait deux méchantes sœurs, une méchante belle-mère, un père qui ne la protégeait pas; et moi j'ai un excellent beau-frère, une excellente sœur, deux bonnes petites nièces bien gentilles... Je ne changerais pas avec Cendrillon, malgré le prince et la marraine.

Ce disant, elle se baissa vers Nelly, qui lui jeta ses deux bras autour du cou et lui appliqua sur les deux joues des baisers bien sonores. Puis la petite fille se replongea dans sa lecture, pendant qu'Eve disposait harmonieusement son étoffe sur le mannequin, plaçait des épingles, se reculait pour mieux voir l'effet d'un pli, corrigeait, recommençait; on sentait la personne soigneuse, qui s'applique à ce qu'elle fait jusqu'à ce qu'elle l'ait amené à son point de perfection. Absorbée par son travail de couturière, elle ne pensait plus à Nelly, lorsque la petite fille lui dit gravement :

— Tante Eve, j'ai trouvé! Cendrillon était très jolie; seulement ça ne paraissait pas pour ses méchantes sœurs, parce qu'elles ne l'aimaient pas, et ça paraissait pour le prince, parce qu'il l'aimait.

— Tu as tout à fait raison, ma Lili; moi, du moins, les gens que j'aime, je les trouve toujours charmants... Là! voilà la jupe de Gabrielle finie; j'espère qu'elle lui plaira. Je vais vite donner un coup de fer au fichu et aux rubans, et ce sera aussi frais qu'une toilette neuve.

— Je vais avec toi pour t'aider! dit Nelly en se levant avec empressement.

Eve, pour lui laisser le plaisir de se croire utile, lui donna à porter le carton qui contenait ses rubans. C'était son habitude, à Eve, de vivre continuellement en dehors d'elle-même, et d'entrer si bien dans les sentiments et les idées des gens qui l'entouraient, qu'elle sentait en même temps qu'eux, et même quelquefois avant qu'ils s'en fussent rendu compte, ce qui pouvait leur être agréable ou pénible. Et tout aussitôt qu'elle l'avait deviné, elle employait toute les facultés de son aimable esprit à leur procurer le plaisir ou à leur épargner l'ennui, ou du moins à le leur faire oublier. Et cela, tout simplement, sans se faire valoir, si naturellement qu'on pouvait

sans ingratitude oublier de lui en savoir gré.

Il y avait deux ans qu'Eve Crozier habitait sous le toit de sa sœur aînée, Mme Demaule. Leur père, M. Crozier, resté veuf avec une fille de dix ans qu'il ne savait comment élever, s'était promptement remarié, et sa famille s'était accrue d'une seconde fille, Eve, plus jeune de douze ans que sa sœur Louise. Louise s'était mariée, à vingt ans, avec un médecin de la marine qui n'avait pas tardé à donner sa démission pour aller se fixer à Brest; elle n'avait plus guère revu sa belle-mère et la petite Eve. Car la famille Crozier habitait Toulon; de Toulon à Brest, le voyage est long et coûteux, et M. Crozier seul l'avait fait tous les deux ou trois ans tant qu'il avait vécu. A sa mort, M. Demaule avait voulu emmener à Brest sa veuve et sa fille; mais Mme Crozier s'y était refusée. « Vous prendrez Eve quand je n'y serai plus », avait-elle dit. Depuis deux ans, elle n'y était plus, et M. et Mme Demaule avaient pris Eve.

Eve s'était laissé prendre. Ce n'était pas que cela lui fît grand plaisir d'aller chez des parents qu'elle conaissait si peu; elle avait à Toulon de nombreux amis et les souvenirs de toute sa vie; elle aurait préféré y rester et travailler pour ajouter quelque chose à son petit avoir. La pension de veuve de Mme Crozier mourait avec elle, et il ne restait pas à Eve de quoi vivre oisive. Mais son beau-frère et sa sœur lu montrèrent tant d'amitié, ils lui répétèrent avec tant d'insistance que sa mère l'avait léguée à eux, qu'elle finit par céder. « Au moins si je pouvais travailler à Brest, donner des leçons, faire des broderies pour ne pas être à votre charge! » disait-elle. La sœur riait : « Tu nous paieras ta pension en agrément, et en utilité aussi, lui répondait-elle. Tu rendras Gabrielle raisonnable : elle se croit grande fille et ne veut plus rien apprendre, parce qu'elle a seize ans! Je compte sur toi pour lui montrer combien elle est encore loin de la perfection. Et ma petite Nelly! il faudrait passer la vie à répondre à ses questions. Tu m'aideras à l'élever. C'est encore nous qui te devrons du retour. »

Et comme Eve protestait, M. Demaule lui expliqua qu'en effet elle donnerait plus qu'elle ne recevrait; ses intérêts se trouveraient même lésés, si elle perdait chez eux un temps qu'elle pouvait employer à des travaux fructueux, qui lui permettraient de mettre de l'argent de côté pour ses vieux jours. Mais il y veillerait; il allait lui placer solidement son petit capital, les intérêts s'y ajouteraient tous les ans, si bien qu'elle se trouverait rentière dans sa vieillesse. Eve ne put que remercier, les larmes aux yeux.

Elle les suivit à Brest, où elle fut accueillie à bras ouverts par Gabrielle et la petite Lili. Nelly fut même prise tout à coup d'une grande ardeur pour le travail, quand elle apprit que ce serait tante Eve qui lui donnerait ses leçons. M. et Mme Demaule se rendaient bien compte de tout ce que la jeune fille avait perdu. Ils comprirent que pour elle le seul dédommagement et la seule consolation ce serait de se sentir à la fois aimée et utile.

C'était touchant de voir, le premier jour, Gabrielle et Nelly s'empresser autour d'elle, lui demandant si elle n'avait pas froid, elle qui venait d'un pays chaud, lui glissant un tabouret sous les pieds, un coussin derrière la tête, parlant bas et ne faisant pas de bruit, comme dans une chambre de malade, parce qu'on leur avait dit que tante Eve avait beaucoup de chagrin et qu'il ne fallait pas la fatiguer Mais Eve ne voulait pas faire peser son chagrin sur ses hôtes ; elle remercia ses nièces et voulut entrer tout de suite dans leur vie. Elle se fit montrer les joujoux de l'une, les bijoux et les livres de l'autre, et finit par arranger un chapeau pour la poupée de Lili. Et comme Louise admira beaucoup l'arrangement, le trouvant plus joli que celui des chapeaux de ses filles, Eve offrit de les refaire, et s'en tira si bien qu'elle demeura la modiste de toute la famille. « Economie considérable », disait Louise en riant.

« Tu es chez toi, ici et dans toute la maison, » avait dit Louise à sa sœur en l'installant dans une jolie chambre au midi, garnie de ses meubles qu'on avait fait venir de Toulon. Et Eve avait agi comme si vraiment elle eût été chez elle, directement intéressée à la prospérité de la maison et au bonheur de ses habitants. Elle s'était bientôt mise au courant des habitudes de chacun, et, insensiblement, presque sans qu'on s'en aperçût, elle s'était attribué, dans les soins du ménage, tout ce qui pouvait être un peu ennuyeux ou un peu pénible. « Je n'ai plus rien à faire depuis qu'Eve est ici, » disait Louise. La petite Nelly, sous la direction de sa tante, étudiait son piano sans regimber, même devant les gammes et les exercices ; et Gabrielle, rebelle aux lectures sérieuses, se décidait pourtant à lire tel ou tel ouvrage qu'Eve lui avait raconté, pour pouvoir en causer avec elle. « Tu ne feras jamais de ta fille une savante, disait M. Demaule à sa femme; mais, grâce à tante Eve, elle aura un joli vernis d'instruction : c'est beaucoup pour elle. »

Au bout de deux ans donc, Eve était complètement acclimatée, tant à Brest que chez son beau-frère; et comme Gabrielle, qui venait d'atteindre ses dix-huit ans, allait commencer à accompagner sa mère dans le monde, Mme Demaule trouva tout simple d'y mener

aussi sa sœur, dont le deuil était fini. La tante et la nièce parurent donc ensemble, en robes pareilles, comme deux sœurs, au premier bal que donna cet hiver-là le préfet maritime. Eve passa assez inaperçue; Gabrielle eut beaucoup de succès.

Eve ne songea point à s'en étonner : Gabrielle était si jolie ! Sa tante pouvait être fière d'elle.

Si sa tante pouvait être fière d'elle, on croira facilement que sa mère l'était encore bien plus. Elle rentra chez elle, après le bal, dans une exaltation d'enthousiasme qui ne lui permit pas de beaucoup dormir.

Eve, elle aussi, avait eu de la peine à s'endormir. C'était son premier bal depuis Toulon; elle s'y était trouvée un peu éblouie, un peu seule, un peu triste; les visages qui l'entouraient avaient beau lui être familiers, ils en évoquaient d'autres qui sortaient du lointain de ses souvenirs pour lui apparaître comme dans un rêve. Son cœur s'était gonflé, et il lui avait été impossible de mettre sur sa figure ce sourire de commande qui fait partie de la toilette de bal. Avant qu'elle eût pu dominer cette première impression, bon nombre de danseurs avaient passé devant elle sans s'arrêter, lui trouvant l'air ennuyé ou maussade. Un peu plus tard, elle s'était remise et avait retrouvé sa gaieté; elle avait dansé, et dansé avec plaisir; elle avait pris plaisir aussi à regarder Gabrielle et à constater son succès. Et, la tête sur l'oreiller, repassant dans son esprit tous les incidents de la soirée, elle avait fini par s'avouer, non sans quelque surprise, qu'elle n'était pas fâchée d'avoir encore d'autres bals en perspective. Elle n'était pas aussi vieille qu'elle le croyait, tante Eve !

L'hiver se passa gaiement cette année-là, c'est-à-dire qu'il y eut beaucoup de soirées, petites ou grandes, et Gabrielle en fut la reine incontestée. Elle joignait à la beauté un esprit brillant, vif, gai, prompt à la réplique et servi par un aplomb imperturbable. Elle retrouvait dans le monde de vieux amis de sa famille, qui l'avaient connue tout enfant, et qui s'amusaient à la taquiner pour s'attirer des ripostes piquantes. Elle se sentait à l'aise avec eux pour dire tout ce qui lui passait par la tête; elle en eût même un peu trop dit, une fois qu'elle était lancée, si Eve ne se fût pas toujours trouvée là pour la modérer et l'empêcher de s'exposer à la critique des mères jalouses.

C'était le rôle de Mme Demaule qu'Eve prenait là : mais Mme Demaule ne pouvait pas le réclamer pour elle-même; tout ce que sa fille disait et faisait lui paraissait admirable.

Il n'est rien ici-bas qui ne trouve sa pente,

a dit un grand poète En simple prose, on peut dire que les gens prennent en ce monde, par la force des choses, la place qui leur revient.

Peu à peu, Eve s'en fit une bien distincte de celle de sa nièce. Elle commença par la séparation des toilettes. Comme Louise l'avait déjà remarqué, ce qui allait à l'une n'allait pas à l'autre. A Gabrielle, éclatante, vive et gaie, les couleurs brillantes, les nœuds, les fleurs, les pompons, les fanfreluches; tout cela détonait sur Eve, grande, mince, blanche, un peu pâle, calme, avec ses cheveux noirs ondulés et ses grands yeux gris aux longs cils. Elle faisait songer à un lys, et Gabrielle à une rose pompon.

Dès le second bal donc, Eve demanda la permission de s'occuper des toilettes; et elle combina pour sa nièce une robe rose ornée de nœuds si ingénieusement placés, que Gabrielle fut trouvée dix fois plus jolie qu'à la première fête. Louise, transportée de joie, serra avec enthousiasme Eve contre son cœur, en s'avouant qu'à la place de sa sœur, elle n'aurait peut-être pas eu le courage de transfigurer ainsi Gabrielle. Eve portait une robe de voile blanc, aux longs plis, avec quelques brins de jasmin à son corsage et dans ses cheveux noirs. C'était joli et lui allait bien, mais cela n'avait rien d'éclatant, et Louise constata avec plaisir que sa sœur ne ferait pas de tort à sa fille.

Peu à peu, Eve s'affirma davantage dans son rôle de tante, uniquement occupée de faire valoir sa nièce. Adroite comme une fée, elle lui confectionnait une foule de jolis chiffons; elle la coiffait, la parait, faisait des essais, recommençait, et lui disait gaiement :

— Je suis artiste, il faut que tu te prêtes à ma manie; je veux récolter des éloges pour mon œuvre.

Les autres jeunes filles envièrent d'abord le bonheur de Gabrielle, d'avoir une tante Eve ! Mais elles virent bien vite qu'il n'y avait pas besoin d'être la nièce d'Eve Crozier pour obtenir d'elle aide ou conseil; pas plus que pour se faire jouer par elle, quand on avait besoin d'être encouragée ou soutenue, la basse d'une valse ou l'accompagnement d'une romance. Sa complaisance était inépuisable, et on était sûre de bien jouer ou de bien chanter, quand on était aidée par elle.

A cause de cela, toute la jeunesse l'adorait. Les vieilles dames lui savaient gré des petites stations qu'elle venait faire auprès d'elles, d'un coussin qu'elle glissait sous leurs pieds, d'un rideau qu'elle disposait de façon à les garantir des courants d'air, et aussi du soin qu'elle avait toujours de leur faire l'éloge de leurs filles ou de leurs petites-filles; et les vieux messieurs, qui n'avaient pas directement affaire à elle, mais qui l'observaient, étaient unanimes à dire :

— Mlle Crozier ? c'est une vraie femme !

Eve était donc en possession de l'estime universelle. Succès d'estime... il y a beaucoup de jeunes filles qui ne s'en contenteraient pas. Eve s'en contentait et se considérait de bonne foi comme la tante de tout le monde. Toujours disposée à s'effacer devant les prétentions d'autrui, elle ne songeait pas à avoir des prétentions pour elle-même. Elle se souvenait bien d'un temps où elle était l'idole de deux cœurs qui ne voyaient rien au monde de si beau, de si bon et de si parfait qu'elle... Mais elle ne croyait pas que d'autres pussent partager l'opinion de son père et de sa mère ; et elle se jugeait fort ordinaire de tous points, et faite pour passer inaperçue. Elle ne s'en affligeait pas. Si, dans sa première jeunesse, elle avait eu comme une autre ses rêves de bonheur, ils lui faisaient maintenant l'effet des souvenirs vagues d'une autre vie. L'Eve Crozier d'autrefois était restée à Toulon ; il n'y avait plus à Brest que tante Eve.

II

Quand Eve eut fini de repasser les rubans et le fichu de Gabrielle, elle donna aussi un coup de fer à sa propre robe et aux ornements que devait porter le soir Mme Demaule. Puis elle alla, toujours suivie de Nelly, étaler sur chaque lit toutes les pièces de chaque toilette. Nelly avait refermé son livre et se l'était mis sous le bras, pour pouvoir aider tante Eve ; elle aimait beaucoup à aider et à babiller aussi, car elle ne se taisait pas une minute.

— Tante Eve, comment Cendrillon était-elle coiffée ? Est-ce comme toi, ou comme Gabrielle, ou bien comme maman ? On aurait bien dû mettre des images dans mon livre !... Tante Eve, Gabrielle est bien heureuse de t'avoir pour lui préparer toutes ses affaires ; elle n'a plus qu'à s'habiller ! Est-ce que tu feras la même chose pour moi quand je serai grande ?... Oh ! tante Eve, quelle jolie garniture tu as faite au corsage de maman !... A ton tour, à présent ; c'est ta robe gris-perle que tu mets ? Laisse-moi chercher dans tes cartons, je n'y dérangerai rien. C'est dans cette boîte-là tes souliers ? Tante Eve, est-ce que la pantoufle de Cendrillon était encore plus petite ?... Oh ! ta jolie ceinture en crêpe de Chine mauve, à franges ! Là ! voilà les nœuds mauves pour ton corsage, pour tes manches, le piqué pareil pour tes cheveux... Le mauve te va bien, tante Eve ! Mais je voudrais te voir du rose, je crois qu'il t'irait encore mieux...

Eve souriait, rétablissait en un tour de main l'ordre dans les chiffons bouleversés par Nelly, qui croyait ne rien déranger ; et elle venait de terminer les apprêts de toilette de toute la famille, lorsque Mme Demaule et Gabrielle entrèrent.

— Eve, où es-tu ? cria Gabrielle dès l'antichambre. Viens m'aider, nous sommes en retard ! Et ma robe rose qui n'a pas été repassée ! et c'est celle que j'aime le mieux. Je serai obligée de mettre ma robe à bouquets...

— Va voir dans ta chambre ! répondit la voix grave et douce d'Eve.

Gabrielle monta l'escalier en courant et redescendit presque aussitôt avec la précipitation d'une avalanche.

— Oh ! cette bonne Eve ! ma robe rose toute fraîche ; la jupe refaite, les rubans repassés, une vraie toilette neuve ! Tante Eve, je t'adore ! viens que je t'embrasse !

Eve reçut dans ses bras la sylphide qui bondissait vers elle et lui rendit ses caresses avec une tendresse quasi maternelle.

— Allons, folle, lui dit-elle, va vite te déshabiller et viens étudier nos airs à quatre mains. Tu sais bien que chez Mme Vaningue, on finit toujours par danser.

— C'est vrai... Tiens, Lili, prends mon chapeau, ma jaquette et mon manchon, et monte-les dans ma chambre... Eve, qu'est-ce que nous jouons ?

— Le quadrille d'abord, et puis la valse ; mais il faut les étudier encore un peu.

La valse finie, Gabrielle courut se jeter sur le canapé.

— Ouf ! je n'en peux plus ! C'est très fatigant, de faire danser, j'aime bien mieux danser moi-même... S'il ne fallait pas montrer qu'on est capable de jouer du piano... Ah ! on me demandera de chanter, peut-être ; il faut répéter un ou deux airs... Accompagne-moi *Haï-Luli*.

— Tu ne le chantes pas si bien que tante Eve ! dit gravement la petite Nelly, qui venait d'entrer.

— C'est possible, répliqua Gabrielle un peu piquée ; mais cela ne fait rien, puisque tante Eve ne chante jamais en soirée.

Eve joua la ritournelle, et Gabrielle chanta. C'était la jolie chanson de Xavier de Maistre, mise en musique par Reber ; la jeune fille l'avait trouvée dans les cahiers de sa tante, et les vocalises l'avaient séduite. Quant à les mettre d'accord avec le sens des paroles, elle ne s'en inquiétait guère. Mais Nelly tenait à faire approuver sa critique.

— N'est-ce pas, maman, dit-elle, — Mme Demaule ne manquait jamais d'arriver à la voix de sa fille, — que Gabrielle chante *trop gai ?* La demoiselle de la romance regrette son ami, elle parle de mourir s'il ne revient pas, elle a beaucoup de chagrin, n'est-ce-pas ?

Gabrielle éclata de rire.

— Oh ! s'il fallait s'attendrir sur une héroïne

de chanson ! Quand Eve chante *Haï-Luli*, on a envie de pleurer; c'est bon en famille, ces choses-là ; en soirée, il faut rire. Les vocalises, c'est gai, d'abord : celles-ci corrigent la tristesse des paroles, et tout le monde est content !

Et, comme conclusion, elle lança sa voix dans une roulade triomphante, qui pénétra sa mère d'admiration.

— Ah ! à propos, Eve, j'oubliais de te dire... nous allons certainement avoir un danseur de plus.

— Est-ce que tu n'en as pas assez? D'où sort celui-là ?

— De l'école des ponts et chaussées. Il s'appelle M. Haublay, et il vient d'être nommé ici. Il est arrivé hier et il est descendu chez le commandant Derbois, qui est son cousin; il a fait tout de suite sa visite à son chef, M. Vaningue. M. Vaningue l'a présenté à sa femme, et Mme Vaningue l'a invité à sa soirée d'aujourd'hui. Et si tu me demandes d'où je tiens ces renseignements, je te répondrai que nous avons rencontré le commandant Derbois dans deux visites, et que dans les deux il a répété l'histoire et l'éloge de son cousin. Trente ans, très avancé pour son âge, c'est-à-dire destiné à un très bel avenir, et toutes les qualités morales que l'on peut désirer. Si avec cela il est parfait cavalier, il faudra voir le steeple-chase des mamans...

— Gabrielle ! dit Mme Demaule d'un ton qu'elle tâchait de rendre sévère.

— Pas toi, maman chérie ! tu es parfaite, et puis tu penses que personne n'est digne de moi. Mais les autres ! ça sera très amusant.

L'annonce du dîner interrompit les réflexions de Gabrielle. Elle revint pourtant au jeune ingénieur, lorsqu'elle raconta à son père, pendant le repas, ce qu'elle et sa mère avaient vu et entendu dans leurs visites. On s'occupait déjà beaucoup de lui; on lui savait gré d'aller dans le monde, lorsque tant de jeunes gens vivent comme des ours; et les demoiselles espéraient qu'il danserait en mesure et ne leur marcherait pas sur les pieds.

Dans le vestibule de Mme Vaningue, la famille Demaule rencontra un jeune homme inconnu.

— C'est lui ! chuchota Gabrielle à l'oreille d'Eve.

Eve rougit et n'osa pas lever les yeux jusqu'à ce qu'il fût parti. Alors seulement elle arrangea un pli de la jupe de Gabrielle qui ne lui semblait pas à sa place; et elles entrèrent toutes deux dans le salon, suivies par M. et Mme Demaule.

A peine entrées, Eve et Gabrielle furent entraînées dans un groupe de jeunes filles où l'on causait avec animation.

— Venez ici, mes belles, leur dit la fille aînée du préfet maritime, et entrez dans notre conspiration. Mme Vaningue vient de déclarer qu'on ne danserait pas ce soir : il s'agit de la faire changer d'avis.

— Que veut-elle donc qu'on fasse ? demanda Gabrielle.

— Oh ! rien de bon : notre ouvrage ! Comme si on ne pouvait pas travailler chez soi... Une partie de vingt-et-un, si l'on veut.

— Moi, je veux bien ! dit en riant une jolie brune; j'ai une bourse en mailles d'argent à montrer.

— Montre-la tout de suite, alors ! et qu'il ne soit plus question de cartes.

— Et les petits jeux ?

— Innocents ? c'est bon pour un instant; mais la danse ! c'est toujours à la danse qu'il faut revenir.

— Et rester !

— Vous parlez d'or, ma chère ! Et vous, Eve, qu'en pensez-vous ?

— Moi ? j'aime tout. Mais il me semble que vous vous écartez de la question. Il s'agissait de décider Mme Vaningue à nous faire danser ? Eh bien, je crois que vous n'y réussirez pas en dissimulant vos pochettes à ouvrage. Allons nous ranger bien sagement autour de la table..

— Qui nous tend les bras !

Les jeunes filles éclatèrent de rire à cette métaphore hardie.

— Au préalable, reprit Eve, Edith aura eu soin de loger son dé dans sa jolie bourse, afin d'avoir un prétexte pour la montrer, car on ne jouera peut-être pas aux cartes.

— Ce sera toujours cela de gagné !

— Ensuite, dès que vous entendrez la phrase consacrée : « Mesdemoiselles, un peu de musique, s'il vous plait ! » vous ferez comme si cela vous plaisait, et vous irez tout de suite au piano; vous ne laisserez presque pas d'entr'actes. Quand même après la musique on jouerait un peu aux petits jeux, il n'y aura pas de quoi occuper toute la soirée...

— Et comme nous aurons été bien sages, Mme Vaningue n'aura rien à nous refuser Bravo, Eve ! vous êtes la sagesse même.

La joyeuse nichée prit son vol vers la table, et l'on vit bientôt toutes les têtes, brunes et blondes, penchées sous les grands abat-jour des lampes, et la conversation reprit, avec un peu moins d'abandon que tout à l'heure, la jeunesse se trouvant mêlée aux personnes sérieuses. Pourtant, une espiègle s'avisa de demander pourquoi on tenait tant à danser ce soir. Il y eut alors une traînée de rires étouffés. des airs mystérieux; et enfin Gabrielle, re gardant l'espiègle en face, lui répondit audacieusement : « Pour voir s'il danse bien ! C'est cela, n'est-ce pas ? »

Toutes les têtes se tournèrent, plus ou moins, vers le salon où les hommes se tenaient autour des tables de jeu. Mlle Juliette Vaningue mit un doigt sur ses lèvres.

— Chut! dit-elle, il pourrait bien n'être pas loin. Il a dit à maman qu'il détestait les cartes, et qu'il aimait beaucoup la conversation des dames.

— Tu l'as vu, Juliette? reprit vivement Edith. Comment est-il?

— Bien sûr que je l'ai vu, puisqu'il est venu faire une visite à maman. Oh! il est très bien, beaucoup mieux que son cousin le commandant Derbois, qui n'est pourtant pas mal..... Chut! voilà Jeanne Driot qui va au piano. Elle n'en joue jamais bien long, il faut que je me tienne prête; j'aurais même dû commencer. Ce sera ton tour après moi, et puis on demandera à Gabrielle de chanter.

Les morceaux se succédèrent rapidement. Gabrielle ne chanta point *Haï luli*; en dépit de ses théories, elle sentait que ceux qui l'écoutaient pourraient bien être de l'avis de Nelly. Elle chanta une bluette à la mode, la *Leçon du rossignol*, et enleva tous les applaudissements. Après elle, il ne fut plus question de faire d'autre musique.

On venait de changer de place pour jouer aux petits jeux, et l'on cherchait un mot à faire deviner au commandant Derbois, lorsque Juliette Vaningue poussa tout à coup le bras de Gabrielle assise auprès d'elle.

— Ton père connaît donc M. Haublay? Les voilà ensemble là-bas!

Gabrielle se tourna vivement vers la porte du second salon, et elle vit son père causant avec un grand jeune homme de tournure élégante, qui portait ses cheveux châtains taillés en brosse et devait être fort myope, car il ne quittait pas son lorgnon. Il avait la barbe en pointe, un grand nez, et le front plus blanc que le reste du visage. Il suivait M. Demaule, qui venait directement vers le groupe des jeunes filles. Gebrielle eut envie de rire en reconnaissant le jeune homme du vestibule; elle l'avait donc deviné? Mais son cœur battit plus vite. « Papa vient-il me le présenter? Va-t-il me demander une valse? » se demanda-t-elle; et elle décida de la lui accorder.

Il n'était nullement question de danse. M. Demaule dépassa Gabrielle et Juliette, et s'arrêta devant sa belle-sœur.

— Ma chère Eve, lui dit-il, voici M. Haublay qui a besoin de renseignements sur Toulon. On lui a dit que j'étais allé dans cette ville et il est venu m'en demander: mais je n'y ai passé que quelques jours, et j'ai pensé que tu lui dirais beaucoup mieux que moi ce qu'il désire savoir.

— Ce sont des détails de ménage, mademoiselle, dit M. Haublay d'une belle voix grave. — Gabrielle pensa qu'il devait avoir un superbe baryton. — Mon père est nommé à Toulon; lui et ma mère sont âgés et d'une santé délicate, et il m'est impossible, en ce moment, d'obtenir un congé pour aller les installer. M. Demaule m'assure que vous serez assez bonne pour m'indiquer le quartier le plus sain, les meilleurs fournisseurs, et tout ce que de nouveaux arrivants ont besoin de savoir. Ce sera une œuvre de charité de votre part...

Le jeune homme cherchait ses mots, rougissait, se troublait et maudissait en lui-même l'idée qu'il avait eue de demander à M. Demaule des renseignements sur Toulon. « Ma belle-sœur vous dira tout cela, » avait répondu M. Demaule; et il l'avait suivi, comptant trouver dans la belle-sœur de M. Demaule une respectable matrone à qui il ne serait pas embarrassé de s'informer d'une blanchisseuse, d'un boucher, d'un bureau de placement pour cuisinières, d'un autre pour appartements à louer, etc., etc. Mais comment traiter ces détails vulgaires avec la belle nymphe grave et sereine qui levait vers lui de grands yeux au regard si profond et si doux? Eve l'eut bientôt rassuré. Ces détails ne lui semblaient point au-dessous d'elle, et, avec sa simplicité ordinaire, elle se mit à recueillir ses souvenirs pour donner au jeune homme la consultation qu'il attendait.

« Assis! assis! que tout le monde s'asseye! » crièrent les organisateurs du jeu. Juliette Vaningue fit vivement passer les deux hommes derrière Eve et leur procura des chaises; et pendant que le malheureux commandant Derbois s'évertuait à deviner, d'après les tintements plus ou moins précipités d'une clé contre une paire de pincettes, les actes qu'il était condamné à accomplir, Eve questionna minutieusement M. Haublay sur ses parents Elle voulut savoir leur âge, leurs goûts, leurs habitudes, l'état de leur santé; et quand elle eut complété son enquête, sa figure s'éclaira d'un bon sourire, et elle dit à M. Haublay :

— Je vois ce qu'il faut, monsieur; et, si vous le permettez, je vais écrire à d'excellents amis que j'ai à Toulon; ils chercheront d'avance des appartements, et s'ils peuvent être prévenus du jour de l'arrivée de madame votre mère, ils iront l'attendre à la gare. Soyez tranquille, ce sera un plaisir pour eux d'épargner à vos parents autant de fatigue que possible.

Une fusée d'éclats de rire partit de l'autre côté du salon : le commandant venait enfin d'accomplir sa pénitence. Mme Vaningue pria M. Haublay de le remplacer, pour payer sa bienvenue, et le jeune homme sortit docilement

du salon. Il se tira avec gaîté de sa pénitence, qui consistait à aller éteindre toutes les bougies des tables de whist et à les rallumer ensuite; puis il vint reprendre sa place derrière Mˡˡᵉ Crozier, pour se faire compléter les renseignements dont il avait besoin. Il s'intéressait sans doute très vivement à la future installation de ses parents, car il trouvait toujours de nouvelles questions à adresser à Eve; et la jeune fille se laissait aller au plaisir de parler de la ville où elle avait grandi. Tous deux trouvaient le temps court; et ils furent sur le point de s'écrier : Déjà! lorsque Gabrielle vint prévenir sa tante qu'on en avait assez de la pincette et qu'on allait jouer à un jeu à gages.

— Nous tâcherons qu'il ne dure pas trop longtemps pour pouvoir au moins faire quelques tours de valse, dit-elle à demi-voix à Eve. M. Haublay l'entendit et sourit; et Eve, voyant que sa nièce mourait d'envie de faire connaissance avec le nouvel arrivant, les présenta l'un à l'autre. M. Haublay trouva moyen de tourner un joli compliment à Gabrielle sur les leçons qu'elle donnait au rossignol, et sollicita d'elle une des valses dont elle avait parlé. Gabrielle lui accorda la première, et dès qu'il se fut éloigné, elle déclara à sa tante que ce monsieur était « parfaitement bien » et qu'il devait être bon valseur.

Cependant les petits jeux allaient leur train, et les gages s'accumulaient dans une grande corbeille couverte. Bientôt on parla de les tirer. Une des jeunes filles alla y plonger sa main, prit un gage, une dame ordonna la pénitence à accomplir; et ce fut toute une série d'inventions folâtres, qui mettaient tout le salon en gaieté.

— Attention! je touche un gage, s'écria tout à coup la jolie Edith. Madame Vaningue, qu'ordonnez-vous au gage touché?

— J'ordonne au gage touché .. qu'on joue du piano!

— Un bracelet porte-bonheur... à qui?

— C'est à ma tante! Eve, c'est ton bracelet! Tu es condamnée à jouer du piano... je t'offre mon bras!

Et Gabrielle, s'inclinant devant Eve, lui présenta son bras pour la conduire au piano. Eve se leva en souriant, dit : « Allons, je m'exécute! » et alla s'asseoir sur le tabouret.

Eve ne faisait jamais de musique dans le monde. Elle était d'une force moyenne, et elle aurait pu plaire simplement par le style et l'expression. Personne ne l'avait jamais entendue en dehors des airs de danse, et on crut qu'elle allait exécuter une reprise de polka ou la marche de Polichinelle.

Il y a des impulsions étranges, qui vous viennent on ne sait d'où, et auxquelles on obéit sans savoir pourquoi. Eve, en se mettant au piano, ne savait pas ce qu'elle allait jouer. Elle posa ses mains sur le clavier, cherchant à se rappeler quelque phrase burlesque; rien ne venait.. Dans le salon, il s'était fait un grand silence : on attendait, il ne fallait pas tarder davantage... S'abandonnant au hasard de ses souvenirs, Eve retrouva dans sa mémoire un chant suave, qui s'épanouit sous ses doigts comme une fleur divine, *La Chanson du Printemps*, de Mendelssohn. Elle joua comme elle n'avait jamais joué, même quand elle était seule; il lui semblait qu'une voix, captive dans le piano, chantait cette mélodie délicieuse où éclatent la joie et l'espérance, et ces arpèges voltigeants qui semblent des battements d'ailes. Cette joie, cette espérance remplissaient son cœur; elle se sentait heureuse sans savoir pourquoi, et quand les derniers sons se perdirent dans les hauteurs du clavier, elle se leva en regrettant d'avoir déjà fini.

— Voilà votre bracelet, ma chère; vous l'avez bien gagné! lui dit Edith en lui tendant son gage.

— Comme vous jouez bien, mademoiselle Eve! Et personne ne s'en doutait! dit la maîtresse de la maison en venant serrer les mains de la pianiste.

Et les jeunes filles s'empressèrent autour d'elle, la félicitant, presque toutes de bon cœur, pendant que leurs mères faisaient effort pour dire du bout des lèvres :

— Certainement... un joli talent... c'est charmant... inexcusable de ne pas s'être fait entendre plus tôt...

Dans les groupes masculins, l'enthousiasme était sincère; à une table de whist, on ne pouvait plus se rappeler qui avait fait la dernière levée.

Gabrielle rayonnait, ses yeux brillaient comme deux étoiles. Avide de faire partager sa joie à quelqu'un, elle regarda autour d'elle et aperçut M. Haublay, qui lui parut digne de la comprendre.

— N'est-ce pas, monsieur, que c'est ravissant? lui dit-elle en faisant un pas vers lui. Cette romance! il me semble que ce n'est que de ce soir que je la comprends!

— Moi aussi... Et, reprit-il en baissant la voix, c'est de ce soir aussi que je me rends compte du charme que la bonté peut ajouter à un joli visage...

Gabrielle rougit. C'est un compliment qu'il me fait, pensa-t-elle... Et encore, est-ce bien un compliment? Le beau mérite, d'être contente du succès d'Eve! Chère Eve! s'il la connaissait comme moi, il trouverait cela tout naturel.

Les gages étaient épuisés.

— Allons, dit en riant Mᵐᵉ Vaningue, puis-

qu'il n'est pas encore minuit, je vais vous faire danser un peu, mesdemoiselles; Juliette prétend que vous avez froid aux pieds.

Elle se mit au piano et commença une valse. M. Haublay offrit son bras à Gabrielle.

Ils valsaient très bien tous les deux; pourtant ils s'arrêtèrent après deux tours de salon, et le même sujet de conversation s'offrit à leur pensée : Eve.

Quand M. Haublay ramena Gabrielle à sa place, il savait qu'Eve n'avait pas d'autres parents que sa sœur, chez qui elle demeurait depuis deux ans, et qu'elle était si bonne, si douce, si aimable, que c'était un vrai bonheur de vivre auprès d'elle.

— Et adroite, monsieur ! Des mains de fée; tout ce qui en sort est joli et gracieux. Et instruite ! mais pas pédante, je vous prie de le croire. Elle a beaucoup d'esprit, mais c'est un esprit qui ne pique pas; elle aimerait mieux passer pour bête que de faire de la peine à quelqu'un. Aussi nous l'aimons ! nous l'aimons ! C'est la joie de la maison, tante Eve !

Bonne petite Gabrielle! elle ne se doutait guère qu'en faisant ainsi l'éloge de tante Eve, c'était d'elle-même qu'elle donnait bonne opinion à son danseur.

Un quadrille suivit la valse. Marcel Haublay chercha des yeux Mlle Crozier, qu'il désirait inviter. Il finit par l'apercevoir assise au piano, près de Gabrielle; il se rabattit alors sur Mlle Vaningue, sans trop de crainte d'être accepté, car la fille de la maison a toujours plus d'engagements qu'elle n'en peut tenir. En effet, elle était invitée; mais elle le présenta sur l'heure à une demi-douzaine de jeunes filles; en cinq minutes, son temps fut pris pour tout le reste de la soirée. S'il réussit à être aimable pour chacune de ses danseuses, il y eut du mérite, car il était terriblement contrarié.

J. Colomb.

(La suite au prochain numéro.)

CURIOSITÉ HISTORIQUE

Lors de la visite du tsarévitch à Marie-Antoinette, à la fête donnée en son honneur, la baronne Oberkirch, dame d'honneur de la comtesse du Nord, portait une coiffure aussi originale que gênante : des bouteilles plates courbées dans la forme de la tête, contenant un peu d'eau pour y tremper la queue des fleurs naturelles et les entretenir fraîches dans les cheveux. Le printemps sur la tête, au milieu de la neige poudrée, produisait, paraît-il, un effet ravissant. La comtesse du Nord avait sur la tête un oiseau de pierreries qu'on ne pouvait regarder, tant il lançait de feux; au moindre mouvement, il se balançait par un ressort en battant des ailes au-dessus d'une rose.

(Revue des Deux-Mondes.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Les piqûres d'insectes, guêpes, frelons, abeilles, cousins, qui deviennent si souvent dangereuses lorsqu'on les néglige, sont immédiatement guéries en les frottant avec un poireau. L'enflure disparaît aussitôt et la partie blessée cesse absolument de vous faire souffrir.

LIMANDES EN MATELOTE NORMANDE

Ce poisson vulgaire, arrangé de la manière suivante, devient un mets excellent :

Choisir des limandes un peu épaisses et de moyenne grosseur. Les nettoyer et les parer.

Mettre dans un plat qui aille au feu un quart de beurre frais; le manier avec une pincée de farine, une échalote pilée, et mouiller de deux verres de bouillon non coloré et, à son défaut, de la même quantité d'eau; sel, poivre.

Quand le tout est bien mélangé, mettre les limandes, un peu de chapelure, quelques petits morceaux de beurre, du persil finement haché, et laisser cuire une demi-heure.

On peut ajouter des champignons un quart d'heure avant de servir, mais il n'y a pas nécessité.

REVUE MUSICALE

Tout à *Lohengrin!* — Ses diverses fortunes. — Wagner et ses ouvrages. — Théâtres lyriques. — Nouvelles et nouveautés musicales.



Eh bien! avez-vous vu *Lohengrin?*

— Y pensez-vous, chère amie, voir *Lohengrin!* Mais il serait plus facile d'aborder le grand Manitou, dont les Iroquois font leur divinité, que de songer, pour le moment, à approcher de ce personnage aussi légendaire que suggestif.

Cette question est en ce moment celle par laquelle on s'accoste sur le boulevard, lorsqu'on se rencontre avec un ami ou une amie. La réponse n'est pas toujours la même, mais la demande varie peu.

Le traditionnel : « Comment allez-vous? » est tout à fait démodé; et aux arriérés qui ont le malheur de se servir de cette banale formule, on reprend invariablement par : « Avez-vous été voir *Lohengrin?* »

Eh bien, non, nous ne l'avons ni vu, ni entendu.

Le mystère dont on a entouré et dont on entoure encore les apprêts et la mise en œuvre de cette apothéose, les précautions prises pour ne laisser pénétrer dans le sanctuaire du dieu que les initiés et les fidèles du culte, ne permettent pas aux profanes d'espérer que l'éblouissante lumière les frappera avant plusieurs semaines d'attente. Les derniers seront-ils les premiers, comme dans le royaume du ciel? Cela se pourrait peut-être, nous excepté, cela va sans dire.

Mais sans avoir entendu ni vu, ce qui ne prouve pas que nous soyons sourde et aveugle, il nous est permis de démontrer que nous ne sommes pas davantage muette. On peut bien causer un brin, en attendant, de ce qu'on a glané d'ici de là, sur le grand événement musical qui marque le début de la saison lyrique à l'Opéra.

Il paraît que le poème allemand d'où Richard Wagner a tiré son *Lohengrin* est attribué à Wolfranz d'Esckenbach, rimeur du Moyen âge, qui l'avait lui-même extrait d'une légende remontant au-delà du XIIIe siècle.

On sait que ce fut en 1887, environ quatre ans après la mort du compositeur, que ses fervents disciples, à la tête desquels se place M. Lamoureux (dont le nom est d'une douceur peu germanique, cependant!) résolurent de tenter un suprême effort pour acclimater le nom et les œuvres du maître allemand en France. On avait choisi, comme aujourd'hui, *Lohengrin*, et on se souvient encore de cette orageuse première de l'Eden-Théâtre, et des mesures qui en furent la suite. Après tout le fracas qui s'est fait autour de ce nom et de cet ouvrage, on ne pouvait do ter d'un succès, dû à son mérite incontestable comme à la curiosité si vivement excitée. Le seul reproche à faire à cet opéra, qui est un chef-d'œuvre d'orchestration, c'est beaucoup de bruit et de longueur. Certains duos, entre autres, durent jusqu'à près de trois quarts d'heure.

Du reste, au dire d'une très compétente personnalité du monde musical, qui a assisté à la représentation du 3 mai 1887, et depuis à celles de *Parsifal* et de *Tristan*, à Bayreuth, la scène par excellence de Wagner, *Lohengrin* est le seul opéra de ce maître qui ait chance de réussir en France. *Parsifal, Tristan et Iseult*, ne conviendraient pas aussi bien à notre goût national, assure notre éminent correspondant.

Le grand chef de l'école moderne allemande naquit à Leipsik en 1813. D'abord poète et écrivain, il se consacra ensuite à l'art musical et devint directeur du théâtre de Magdebourg, en 1836. Il remplit les mêmes fonctions à Riga, et ce ne fut qu'en 1839 qu'il vint à Paris, où il termina son opéra *Rienzi*, et où il écrivit *Le Vaisseau Fantôme*. Après avoir supporté de dures privations et lutté courageusement contre la misère, sans espoir de sortir de la crise douloureuse qu'il traversait, il s'en fut à Dresde. Là, il parvint à faire représenter, en 1842, *Rienzi* qui eut du succès et le conduisit au poste honorable de maître de chapelle du roi de Saxe. *Le Tannhauser*, donné en 1845, confirma la révolution musicale que Wagner cherchait à opérer. Deux ans plus tard, il venait de terminer *Lohengrin*, lorsque, peu après, éclatèrent les événements politiques de 1848, auxquels il prit part. De ce fait, il fut condamné à mort par contumace, car il s'etait réfugié en Suisse, où il devint directeur du théâtre de Zurich, en 1849. Joué à Stuttgard, en 1857, *Le Tannhauser*, grâce à de hautes protections, fut enfin mis à l'étude, à l'Opéra, en 1860. Mais une lettre, aussi maladroite qu'insolente, publiée par le compositeur à la veille de la première représentation, le 18 mars 1861, indigna le public et provoqua la chute retentissante de cet ouvrage, déjà qualifié de « musique de l'avenir ». Quelque temps après, *Rienzi*, monté par M. Pasde-



loup, au Théâtre-Lyrique, eut le même sort.

Ce ne fut qu'après tous ces déboires que la fortune sembla enfin sourire à Wagner. La royale protection du roi Louis de Bavière fut le signal d'une ère de prospérité, qui ne fit que s'accroître.

Devenu célèbre en Allemagne, le musicien fit représenter, avec divers succès, de nouveaux opéras à Bayreuth, où une salle de spectacle fut construite exprès pour lui et d'après ses plans spéciaux. C'est là que, chaque année, ses admirateurs et ses partisans vont en pèlerinage rendre hommage à sa mémoire en écoutant ses ouvrages, qui sont pour eux, comme leur interprétation, on le comprend, l'idéal de la perfection. *Parsifal*, sa dernière œuvre, fut représentée en 1882.

Remarquable génie musical, mais aveuglé par l'orgueil et la haine, Wagner eut le tort immense, dans ses écrits, de dénigrer et d'outrager tout ce qui lui portait ombrage, sans en excepter son bienfaiteur Meyerbeer. Il ne respecta pas davantage les noms illustres de ceux qui lui avaient montré le chemin de la gloire. Au lendemain de nos défaites, il crut se venger de ses insuccès à Paris en insultant grossièrement la France dans une comédie intitulée : *Une Capitulation*. C'est pour cela que le public des concerts a été longtemps, surtout chez Pasdeloup, à accepter, sans protester, l'exécution des plus beaux fragments de ses œuvres.

Aujourd'hui que le temps a étendu son ombre sur les événements que nul n'oublie, cependant, le maître allemand ne doit plus être jugé comme un adversaire sans grandeur, mais comme un grand artiste sans ennemis. Si nous avons rendu haine pour haine à l'homme, l'heure est venue de prouver au musicien que notre justice égale notre fierté.

Après un événement aussi marquant qu'une première de *Lohengrin* à Paris, il importe peu de savoir si *Le Mage*, *Aïda* ou *Rigoletto*, ont fait leur rentrée avec plus ou moins d'éclat.

Voyons plutôt si, chez M. Carvalho, *Enguerrande* a fait un grand pas. Nous en doutons un peu, car la reprise de *Manon*, avec Mlle Sanderson, est un important lendemain aux belles représentations du *Rêve*, de *Lakmé* et de *Carmen* qui ont ouvert la saison. Il y aura bientôt à s'occuper de la *Chevalerie Rustique*, de Mascagni, puis, plus tard, de *Kassia*, cet ouvrage resté inachevé par le regretté Léo Delibes, et dont M. E. Guiraud termine l'orchestration.

Mlle Sanderson est attendue à Saint-Pétersbourg vers le mois de décembre, où elle doit chanter *Esclarmonde*, de Massenet, à l'Opéra russe.

Depuis un mois on y prépare d'autres ouvrages, destinés à occuper la scène en attendant cette belle représentation.

La Société impériale russe de musique a engagé pour cet hiver MM. Massenet et Colonne, qui dirigeront quelques-uns de ses concerts. Il est probable que ce sera avant le premier janvier, où ce dernier doit entrer en fonctions comme chef d'orchestre à l'Opéra, car, sans cela, on se demande comment le vaillant musicien pourrait se dédoubler. Le violoniste Wolff, le violoncelliste Becker et le pianiste d'Albert sont aussi engagés comme solistes pour la saison d'hiver.

Le théâtre installé par la diva Adelina Patti, dans son château de Craig-y-Nos, a été inauguré dernièrement avec un énorme succès. Dans deux représentations de gala, on a entendu des fragments de *Faust*, *Roméo et Juliette*, *La Traviata* et *Martha*, ainsi que plusieurs pages symphoniques.

Les interprètes étaient Mmes Patti, Julia Valda; MM. Nicolini, Novara et Durward-Lely. La salle peut contenir 250 personnes. Elle est d'un luxe extraordinaire. La scène est machinée comme pour y représenter des féeries. Il y a deux rideaux : le premier en velours bleu ; le second est une toile d'attente montrant Mme Patti, elle-même, conduisant le « Char de la Musique ». Voilà une merveille qui représente bien des doubles-croches de cet inépuisable gosier.

En attendant que *Lohengrin* ait inspiré nos compositeurs, signalons, en terminant, plusieurs morceaux, pour le piano, qui sont des plus demandés. Une *Valse Mineure*, par Raoul Pugno, pièce d'un sentiment délicat, riche en modulations harmonieuses et sonores. La facture, d'une réelle originalité, lui vaut une attraction de plus. Bonne moyenne force. — La jolie « musette » intitulée : *Autrefois*, par A. Marmontel, est une charmante petite idylle, autant d'agrément que d'étude, écrite avec tout l'art que ce maître apporte dans ses moindres comme dans ses plus fortes œuvres. Presque facile. — Tout à fait facile et point banale, la mignonne bluette d'Edouard Broustet, qu'il intitule : *Tricotets*. Son caractère vif et léger convient on ne peut mieux aux jeunes fillettes, auxquelles elle est destinée. Editeur : H. Heugel, 2 *bis*, rue Vivienne. — Pour le chant, c'est un bel *O Salutaris*, de Lefébure-Wély, que nous avons trouvé en furetant dans ses œuvres posthumes, et dont le caractère profondément religieux, la mélodie élevée, ne se retrouvent pas souvent dans les publications plus récentes. Comme il n'est pas le seul de ce maître dans le ton de *si* bémol, nous le désignerons par sa dédicace : « A Mlle H. Oudinot ». Editeur : Léon Grus, place Saint-Augustin.

MARIE LASSAVEUR.

Causerie



L'été est fini ! Ne vous semble-t-il pas qu'il commence à peine, tant il a paru court, entremêlé de sombres jours, noyé de pluie? On a fait du feu en juillet, on s'est enrhumé en août, septembre a soufflé la tempête, et voici octobre avec ses gelées blanches, ses longues nuits ; octobre, le précurseur de novembre. Allons, c'est bien fini, résignons-nous! Et puisque nous regrettons les jours passés, causons de ce qui nous a consolés, de ce qui nous a tenu chaud au cœur, pendant cet été aqueux, je veux dire de cette merveilleuse odyssée de nos marins, qui nous a rendu joie et confiance. Comme nous étions déshabitués de ces triomphes pacifiques, de ces courants de sympathie depuis vingt ans qu'on nous boudait parce que nous étions malheureux! En avons-nous avalé de ces couleuvres! Maintenant nous sommes les amis de tout le monde, et nous n'oublierons jamais que les Russes, les premiers, nous ont traités en frères.

Une fois l'impulsion donnée, il n'y avait plus qu'à suivre, et c'est ainsi q e les évolutions de notre flotte du Nord n'ont été qu'un long triomphe.

Quels merveilleux souvenirs les héros de ces fêtes n'ont-ils pas emportés; maintenant que nous avons un marin à l'Académie française, nous ne craignons plus l'oubli de telles émotions; quelque jeune officier à bord, confiné dans sa petite cabine, écrira sans doute ses émotions, ses succès; il nous révèlera cette vie intense de Pétersbourg, et les mystères de Moscou la sainte, qui ressemblent si peu à nos cités occidentales; et, nouveau Loti, fera passer en nous les émotions étranges qui remplissent l'âme du voyageur.

En Russie, le passage de nos marins a provoqué un véritable délire; en Danemark, on s'est étreint silencieusement; il n'est pas besoin de paroles entre gens qui souffrent pour se comprendre. L'accolade des Danois disait si clairement : Nous nous réjouissons de vous voir debout, compagnons de nos infortunes; ne nous oubliez pas...

L'accueil des Anglais est peut-être celui qui a le plus chatouillé notre amour-propre. Ils nous ont si longtemps traités en quantités négligeables, ces bons voisins, qu'il faut supposer de notre part une valeur bien incontestable pour comprendre un pareil revirement. A Portsmouth, la mer s'est faite coquette vis-à-vis de nous, elle s est gonflée, elle a monté ses vagues à l'heure de la revue, pour se laisser vaincre par nos manœuvres calmes et hardies, pendant que la reine passait devant nos cuirassés.

On n'a pas idée de l'esprit de routine de notre siècle; choses et gens obéissent à son impulsion, et quand vous signalez un fait quelconque, soyez sûres qu'il fait partie d'une série; celles des mois derniers ont été nombreuses : grèves, maladies royales, épidémies se sont nommées légion; les pèlerinages ont été aussi fort nombreux, sans doute pour contrebalancer tant de misères. La Sainte-Tunique a amené à Trèves des visiteurs de tous les pays; ç'a été une grande manifestation catholique, suivie du pèlerinage de la jeunesse française à Rome; et comme si ces deux centres pieux ne fussent pas suffisants pour le zèle religieux de notre France, Lourdes voyait presque en même temps accourir à la source miraculeuse des milliers de pèlerins conduits par nos évêques.

Pendant que l'*Hymne Russe* et la *Marseillaise* s'enlaçaient dans tous les squares musiciens de France; pendant que nos pauvres soldats mouraient à Avesnes et à Perpignan; que la pluie tombait et que Taleb-bey mangeait avec une fourchette à la table de M. Carnot, je m'installais en philosophe et en Auvergne dans une station balnéaire où je comptais, tout en étudiant le public qui pose sans s'en douter devant les yeux attentifs des personnages désintéressés, faire de belles promenades, pour vous les raconter ensuite. Le mauvais temps ne m'a pas permis de mettre à exécution la seconde partie du programme; mais comme la première a été bien remplie! Ne pouvant sortir, on se groupait davantage, et de ces rapports multipliés naissaient des incidents bizarres, des rencontres fâcheuses, des rivalités amusantes.

Il y a une tradition peu hospitalière que connaissent tous ceux qui fréquentent les villes d'eaux. Chaque hôtel donne des soirées ou des matinées à ses voyageurs, et on invite à ces réunions quelques personnes choisies parmi la clientèle des autres hôtels, qui s'empressent de rendre la politesse à la première occasion.

Vous croyez que cela cimente l'union de la petite colonie? Pas du tout; c'est le signal des hostilités, et l'on voit éclater toutes les passions mauvaises avec une véhémence que rien n'arrête.

J'ai été témoin de scènes incroyables, et cette fois c'était une jeune fille qui menait la cabale. Si je vous raconte ce que la vanité, la suffisance, la rancune peuvent produire chez une de vos semblables, mesdemoiselles, c'est pour vous défendre contre les sentiments qui amènent de pareils résultats. Vous rappelez-vous ce que nous raconte notre vieil ami Lamé-Fleuri, d'un esclave qu'on enivrait, sous les yeux des jeunes Spartiates, pour leur donner l'horreur du vin par la vue des excès auxquels il entraîne? Eh bien, j'use du même procédé à votre égard.

Je me rendis donc un soir à l'une de ces invitations et m'installai de manière à bien voir la fête, car je n'aime rien tant que le plaisir de la jeunesse. Mais, à peine assise, je m'aperçus qu'il y avait de l'électricité dans l'air; les jeunes filles de l'hôtel qui nous recevait se serraient l'une contre l'autre et accaparaient les danseurs; on chuchotait; une grande brune, Mlle de Bel..., debout au milieu du groupe, commandait des yeux et du geste. Qu'allait-il se passer?

On le vit bientôt; le premier quadrille démasqua les noirs projets; les invitées, comme des parias, furent mises systématiquement à l'écart; elles dévorèrent l'affront avec une apparente sérénité, se contentèrent d'un coin à part dans le salon; mais l'heure de la revanche allait sonner pour elles. Le plus fin danseur de la partie adverse se précipite au-devant de Mlle de B. et l'invite pour la prochaine valse : la jeune fille ne s'attendait pas à tant d'audace; elle se trouble, accepte, et la voilà voltigeant au bras de l'ennemi. Cet ennemi avait autant d'esprit que de jarret, et sa conversation fut un vrai supplice pour sa partenaire. Suffoquée par la colère, ayant cassé son éventail et déchiré son mouchoir, Mlle de B. ourdit un nouvau complot : on ne dansera pas lorsque ce *monsieur* dansera, on fera le vide autour de lui, et autour des jeunes personnes qui sont venues avec lui. Il y a des éclairs dans les yeux de l'amazone; mais elle parle si haut, elle fait une pantomime si claire que son projet est mis à jour, et le danseur évincé a tout compris; il commence avec sa cousine : tout le monde s'arrête; la cousine fatiguée, il la dépose sur sa chaise, et du même mouvement s'empare de la main de sa sœur, puis d'une amie, etc. Si bien qu'après trente-cinq minutes de valse, Mlle de B. avait obtenu ce résultat : L'ennemi avait acquis une réputation de valseur émérite, s'était amusé à ses dépens et avait tourné les rieurs de son côté, sans compter qu'ayant choisi ses partenaires parmi les plus jolies de ses alliées... enfin, vous comprenez. Il n'y a pas jusqu'aux danseurs, vexés du rôle que Mlle de B. leur avait imposé, qui ne dissent le lendemain à qui voulait l'entendre : qu'elle était mûre, qu'elle cherchait un mari, et autres propos à lui donner la jaunisse si elle les a entendus. Moralité: Soyez bonnes, si vous voulez qu'on vous aime.

Yvonne, ma petite amie, plus heureuse que moi, était tombée sur un port de mer où l'on ne s'entredévorait pas sous prétexte de s'amuser. Manon, sa fille, jambes nues, pieds nus, coiffée d'un béret, en jupon rouge très court, barbotait du matin au soir dans la mer, initiant master André aux joies maritimes : ils se baignaient à marée haute, pêchaient des crabes et des crevettes à marée basse. Quelquefois, usant sans façon des bateaux de pêcheurs échoués sur la plage, ils jouaient à Robinson naufragé ou à quelque autre épisode, retenus et appropriés à la circonstance.

Pendant ces ébats, la jeune mère assise sur une pointe de rocher contemplait ses enfants, heureux, épanouis, prenant de bonnes joues et des mains halées; elle se reposait en esquissant sur son album le profil des falaises, ou celui de la vieille barque où se cachaient les deux chéris, et les jours coulaient si paisibles qu'on aurait voulu les faire durer indéfiniment. Mais qu'est-ce qui ne finit pas en ce monde?...

C. DE LAMIRAUDIE.

PENSÉES ET MAXIMES

On apprend à bien penser comme on apprend à bien coudre, et je souhaiterais que la mode en vînt aux femmes.

Mme D'AGOULT.

* * *

Deux ou trois rayons de soleil consolent d'une semaine de pluie : c'est toute l'histoire de la vie avec ses joies qui font si vite oublier ses peines.

DEVINETTES



Charade

Mon *premier* n'est jamais qu'une note en musique ;
A mon *troisième* aussi même règle s'applique ;
Pour mon *second*, il est ou causé par la peur,
Ou parfois par la joie, ou bien par la douleur.
Tout homme à mon *dernier* doit demeurer fidèle
Et ne point reculer lorsque sa voix appelle.
Enfin, presque toujours on veut par mon *entier*
Se plaindre, s'excuser ou se justifier.

Communiqué par Claire Plet.

Mots en losange

1° Dans le cou. — 2° Cours d'eau français. — 3° Recherché des sages et des fous. — 4° Indispensable au far-niente. — 5° Ne peut jamais être un entier. — 6° Cher aux Hébreux. — 7° Dans un navire.

Proverbe

Prendre deux lettres se suivant dans chacun des noms de ville ci-après, excepté dans le 5e où l'on ne prendra qu'une lettre, et former ainsi un proverbe de cinq mots :

Lunéville — Lannion — Macon — Falaise — Limoges — Tlemcen — La Fère — Bordeaux — Coutances.





Anagramme

— L'effroi des femmes coquettes.
— Le souhait
Qu'en soi-même tout bas on fait.
— Ce qu'on dit pour que tu répètes

Fantaisie (rébus graphique)

Prière de lire ceci :

vent besoin d'un SOI.
on a

Fantaisie

Trouver le nom d'une reine cruelle dont les lettres peuvent former ces mots : « Chaîne dite de crimes ».



Mots en éventail

Commençant tous par la même lettre et formant le nom d'une ville célèbre dans les guerres de religion.

De gauche à droite :

On y danse — Serpent — Poisson — Comme on prononce broc — Pour passer — Interjection — Ouverture — Une qualité — Un vase — Céréale.

EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DE SEPTEMBRE

Mots en triangle :

C
A
R
C O R R E G E
A
C
H

Mots en carré :

D A I M
A L B I
I B I S
M I S S

Mots en triangle :

D A N T E
A S I E
N I L
T E
E

Proverbe : Le fil casse où il est mince.

Métagramme : Cime — Dîme — Rime — Lime.

Dernières paroles : Gustave-Adolphe à Lutzen.

Problèmes pointés : *Consonnes :*

Tel donne cent mille francs qui n'oblige personne.
La manière d'offrir vaut mieux que ce qu'on donne.

Voyelles :

Les hommes font les lois, les femmes font les mœurs.
(Mme de Stael.)

Le Directeur-Gérant : F. Thiéry, *48, rue Vivienne.*

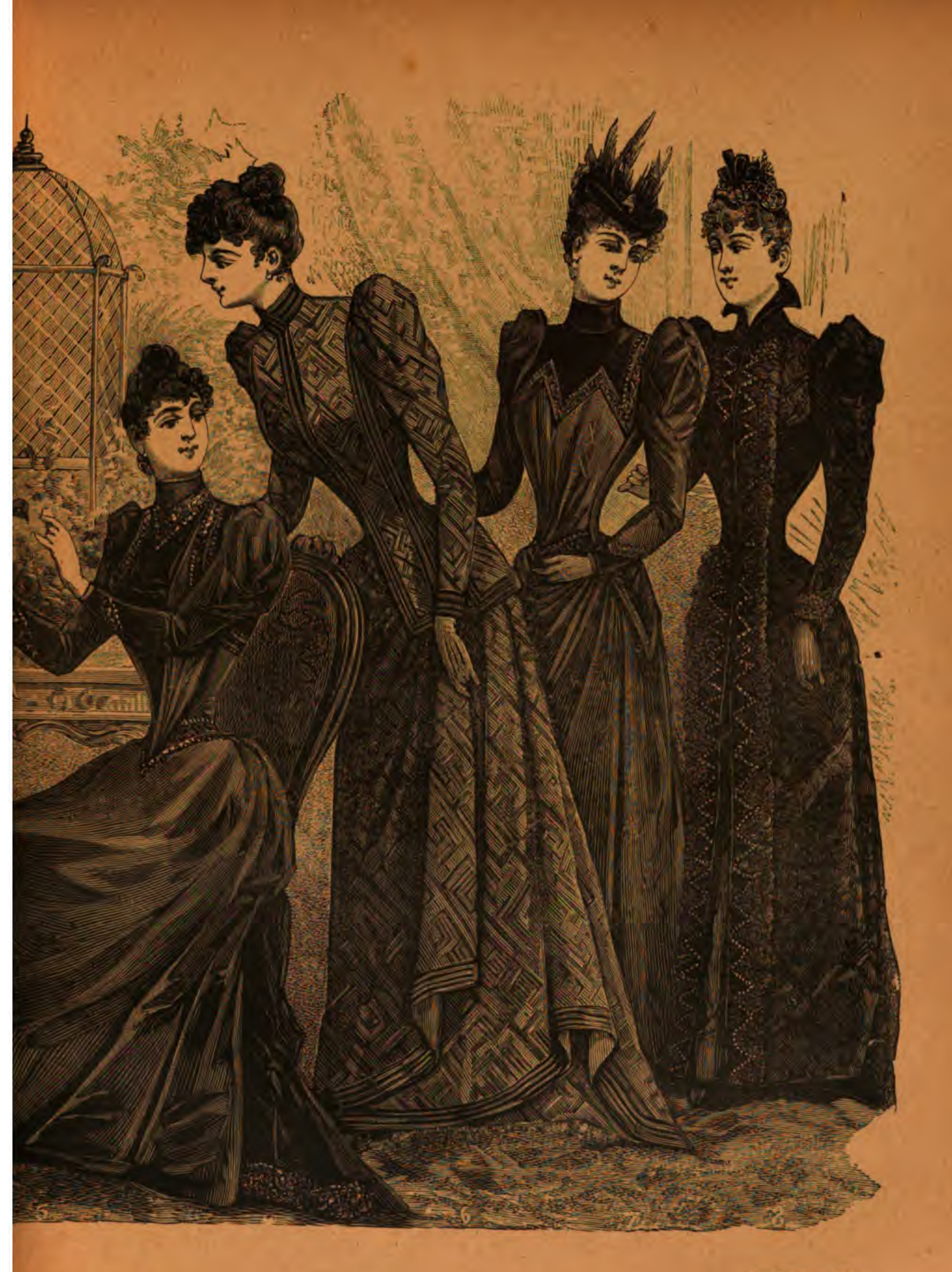
Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



N° 4853.

Paris Journal des Demoiselles et P

Modèles de Madame GRADOZ, 67, rue de Provence. — Chapeaux de Madame RABIT, 26,



1er Octobre 1891.

arrier des Dames réunis 48, Rue Vivienne

un. — Tissus nouveaux de la Maison ROULLIER frères, fabricants, 27, rue du Quatre-Septembre.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Décidément, mesdemoiselles, la mode veut que nous soyons encore *prises* dans des façons plates et que le genre tailleur prime tous les autres.

Lequel d'ailleurs irait mieux avec la jupe collante, taillée en biais, aux lés de derrière, et tombant souplement? Donc, pour le costume de ville, la façon tailleur appelée par les grosses étoffes qui sont en vogue, telles que les vigognes à longs poils brillants et des pékins à larges rayures peluche imitant la fourrure. Habillées de ces tissus, nous aurons l'air d'arriver des régions polaires, tant ils sont chauds à l'œil.

Nous devons vous signaler le crépon d'hiver à ondulations pour le costume demi-habillé.

Le costume tailleur est brodé de soutache plate ou ronde, le plus souvent assortie à la couleur du drap. Voici un joli modèle en drap *bison* que nous avons vu répété dans les couleurs *bleu gabier*, *Thyrol*, Cordoue, acajou.

La jupe, légèrement inclinée, biaisée derrière, avec un petit groupe de fronces à la ceinture, dessine les hanches; elle est montée sur un fond de taffetas. Le corsage très simple, fermé devant sous un pli qui cache les boutons tailleur, est à pointe arrondie avec un biais soutaché sur le contour, biais agrafé devant et que l'on retrouve en col droit et au bas de la manche plate. Voyez quelle simplicité! Tout le luxe, luxe de soutache, est réservé pour la jaquette tailleur assortie et de moyenne longueur. Très cintrée au dos, elle croise ou s'ouvre à volonté. Elle est entièrement soutachée et doublée d'une belle soie changeante.

Cette broderie de soutache s'éveille de perles de jais rondes, taillées et sobrement jetées dans les enroulements de la ganse; ces points lumineux sont d'un effet charmant.

Comme complément, le chapeau de feutre ou de drap à bord ondulé bordé de plumes ou d'un simple courant de perles; le dessous de la passe en feutre d'une couleur seyante. Bottes en chevreau mat et gants de Suède fauve. Un gentil mouchoir en batiste avec feston de couleur.

Très correcte, élégante et d'une simplicité attrayante cette toilette dédiée aux jeunes filles.

Pour l'instant, nous ne prévoyons aucune révolution dans la mode, et l'apparition de la robe princesse semble reculer encore le retour des draperies. Qui donc s'en plaint? Si la mode enlevait à la jupe plate ce semblant de queue qui nous oblige à la relever, la critique aurait le bec de sa plume coupé. La robe princesse doit être la bien venue auprès de toutes les femmes, les jeunes en tête. Elle habille avec grâce et distinction, qu'elle soit de velours, de superbe soie, de drap ou d'un gros tissu souple. En velours, une belle garniture de boutons anciens; une collerette et la manchette en vieux point; en faille, elle est fermée de côté, avec un falbala de dentelle, l'engageante et la demi-pèlerine.

On abandonne les empiècements dont on a tant abusé. Cependant le voici en velours au corsage de drap; ou en astrakan avec le bas de manche pareil.

Le cachemire ne subit ni les caprices de la mode ni ceux du temps. Qu'il fasse mauvais ou beau, on le porte toujours avec plaisir. Il est de grande simplicité ou de moyenne élégance, suivant sa garniture ou l'étoffe avec laquelle on le combine. Cet automne on le garnit de ruban de velours dont on met trois ou cinq cercles au-dessus d'un étroit ourlet et qu'on dispose en pattes sur le devant du corsage; celui-ci est ouvert sur un gilet Directoire dans lequel se perd une cravate en linon. La manche est cerclée de ruban de velours jusqu'au coude.

CORALIE L.

Le 9e Album de travaux du 19 septembre de l'édition hebdomadaire contient : Boîte faite d'un carton à chapeaux pour rubans, dentelles, etc. — Panier à bois pouvant servir de casier à musique. — Écran-bannière, cheminée, drapé de vieille étoffe. — Écran vide-poche. — Pare-feu Louis XV à deux feuilles. — Deux petites garnitures au crochet, pour lingerie. — Plateau Louis XV pour cartes. — Tabouret de pied. — Sac à ouvrage avec résille en fil d'or.

VISITES DANS LES MAGASINS

Rien ne peut mieux donner une idée du goût de Mme Rabit que la description des chapeaux de la gravure coloriée 4853 *(bis)*, que cette modiste de goût a faits spécialement pour vous, jeunes femmes et jeunes filles.

Capote en velours rose, pincée de plis au milieu du fond. Le bord, dépassé par une dentelle noire froncée, est appliqué de Chantilly découpé. Devant, pouf de plumes noires.

Capote faite de paillettes changeantes rouges et vertes, drapée de surah mousse, avec roses verdies et fleurettes posées derrière au-dessus des mentonnières, qui sont en velours mousse.

Chapeau en feutre noir, avec le dessous de la passe en feutre crème. Une touffe de plumes noires forme la calotte; une aigrette au milieu. Attache en velours crème, prenant derrière sous la passe.

Capote en dentelle noire avec pendrilles de jais ; devant, un nœud plat en ruban d'or laisse voir un peu les cheveux du sommet de la tête. Cache-peigne en capucines de velours en forme de fer à cheval; légère aigrette s'avançant du cache-peigne sur la passe. Mentonnière en velours noir.

Capote en drap beige rosé très joliment chiffonnée devant par une tête de loutre; une autre derrière au-dessus des pointes de drap nouées en l'air, les deux sont reliées par la fine bande de loutre posée au bord. Brides en velours loutre.

Mme Rabit, 26, rue de Châteaudun, fait pour les jeunes filles de charmantes capotes, depuis 35 francs, et pour les jeunes femmes des chapeaux ronds d'une grâce et d'une élégance incontestables.

De chez Mme Rabit, passons 19, rue de la Paix, chez Mme Pelletier-Vidal, où la mode comme il faut, élégante et simple, se montre si variée. Quel goût, quel talent, quelle imagination ne faut-il pas pour trouver à faire du nouveau avec ce fourreau et ces façons plates qui excluent les fanfreluches! C'est Mme Pelletier-Vidal qui, de l'ancienne robe princesse, a fait une nouveauté que nos plus difficiles mondaines patronnent de leur élégance. Cette robe, nous l'avons vue en une sorte de tissu cordé et garnie de passementerie assortie. Pour l'hiver, Mme Pelletier la garnira d'une étroite bande de fourrure, et, sortie de ses mains, cette robe aura grand genre. Les beaux tissus qu'emploie Mme Pelletier nécessitent peu de garnitures, qui sont fournies souvent par l'étoffe elle-même; tout le luxe est dans la façon, et quelle façon! Corsage moulant la taille, jupe donnant une gracieuse désinvolture, tout est combiné pour faire valoir la femme.

Très jolies les pelisses d'automne en choudas et la redingote en drap ou en vigogne. Des doublures délicieuses accentuent le cachet de distinction des costumes et pardessus qui sortent de la maison Pelletier-Vidal.

Il faut que la couturière, quoique très bonne, soit aidée dans sa tâche par la corsetière. Un corset bien coupé, dissimulant au besoin les petites imperfections de la taille, est un auxiliaire indispensable pour être bien habillée, et nous engageons fort nos lectrices à ne pas économiser sur cet objet; le bien-être et l'hygiène y sont intéressés plus encore que la coquetterie.

Le corset-cuirasse de Mme Emma Guelle, 3, place du Théâtre-Français, réunit toutes les conditions que nous devons rechercher dans un bon corset. Sa coupe excellente prend la taille avec élégance et sans pression fatigante; les baleines et les ressorts, posés avec entente, allongent le buste et donnent de la sveltesse à la taille en dégageant les hanches; on y est de suite à l'aise. Le coutil de soie de couleur nouvelle, fait un corset un peu moins élégant que s'il était en satin; mais ce tissu souple permet de supprimer la doublure de soie qu'exige la satin et coûte bien moins cher. A tous ses corsets, Mme Guelle met le busc articulé incassable, qui est breveté. Pour les fillettes, le corset à épaulières oblige progressivement à se tenir droites celles qui se courbent par faiblesse de complexion ou par habitude. Le corset orthopédique de Mme Guelle a mérité de nombreuses récompenses; il est dans bien des cas conseillé par les médecins.

C'est à la *Scabieuse*, 10, rue de la Paix, que nous prenons les renseignements suivants, la réputation de cette maison de deuil offrant toutes les garanties désirables. Nous commencerons par la nomenclature des étoffes noires de grand deuil : Henrietta Cloth, épinglé, drap de l'Alma, paramata, vigogne, Inde foulé et les cachemires, tissus de première qualité. Viennent ensuite, pour le deuil moins austère, les armures et les fantaisies : granité, pointillé, diagonale, croisé, rémoise, fougère; puis côte de cheval unie à filet satin, écossais, brochée. Le crépon de laine uni, chevronné, armure, ondulé. Pour jaquette et manteau, la draperie unie, amazone, taupeline, thibet, zibeline et celle de fantaisie : Corskrew, chevron, matelassé, broché que l'on trouve avec envers de fourrure. Lainages de demi-deuil : crépons unis et de fantaisie gris, héliotrope, prune; puis des flanelles et molletons pour robe de chambre. Ces tissus sont élégants, marquent la nouveauté et seront d'excellent usage.

Quelques indications sur les costumes et pardessus compléteront les renseignements qui précèdent.

La jaquette en drap *taupeline* noir ou de couleur, doublée en surah de soie, se fait longue, sans la basque rapportée, soutachée devant, avec deux revers également soutachés, ainsi que la manche; col et manche garnis d'une bande de renard noir, ce qui rend cette jaquette habillée pour l'hiver et en fait une jolie confection pour jeune femme et jeune fille. Le prix, 125 francs, est des plus abordables. Citons un costume tailleur en drap beige côte de cheval à jupe unie piquée. Veste à revers s'ouvrant sur un gilet que l'on peut changer à volonté. Façons très soignées faites par un tailleur spécial attaché à la maison; coupe excellente.

La place nous manque pour décrire un costume en grosse serge marine et un autre en drap myrte avec passepoil d'astrakan qui sont absolument réussis.

Envoi franco d'échantillons.

La maison Lefèvre-Cabin, ancienne maison Sajou, 74, boulevard de Sébastopol, après avoir créé cet été les plus séduisants travaux pour les travailleuses en villégiature, ne s'est pas endormie sur les succès obtenus; elle a pensé au retour de toutes ces envolées et leur a préparé des travaux de toutes sortes pour leur plaisir et la coquetterie de leur *home*.

Voici des fauteuils et des chaises en tapisserie style Louis XVI, — très à la mode — le canapé, enfin tout un ameublement de petit salon, avec le paravent et des coussins de satin brodés à fil tiré ou appliqués d'étoffes anciennes; des chaises volantes aux délicats dessins enroulés et fleuris. De 35 à 70 et 80 fr. un choix de beaux fauteuils, avec ou sans personnages, dans tous les styles. Parmi les chasubles et tapis d'église, nommons les chasubles à 22, 25 et 30 fr.; des prie-Dieu à 15, 18, 20 et 25 fr., échantillonnés; des lambrequins d'autel à 14, 16, 18 et 22 francs.

Nous voudrions nommer tout ce que l'on nous a montré si aimablement; le peu de place qui nous est accordé nous oblige à nous arrêter, mais non pas sans vous avoir dit que l'on trouve tous les ouvrages nouveaux et tout ce qu'il faut pour les exécuter, à des prix très avantageux, à la maison Sajou.

La machine à coudre de la maison Bacle, rue du Bac, 46, est la plus pratique de toutes les machines qu'il nous a été donné d'essayer. Elle doit à la pédale magique qui la fait travailler, d'être excessivement douce et de fournir sans fatigue de longues heures de travail. Le mouvement de cette pédale est si doux, que la plus petite pression donnée même par un enfant, suffit pour la faire marcher. Ajoutez que la tension du fil est réglée et que toutes les difficultés ont été écartées par des perfectionnements successifs et l'invention de guides aussi simples que faciles à manier. Tous les ouvrages se font sans difficulté, le gansage, la soutache, le point de chaînette, comme la sim-

ple couture, l'ourlet, la piqûre, et tout cela plus ou moins fin, selon l'objet.

Perfectionner toujours le mécanisme de sa machine à coudre est la préoccupation de M. Bacle. Nous nous demandons quel nouveau perfectionnement il peut y apporter, à moins qu'il ne fasse marcher le mécanisme tout seul, sans pression ; nous n'en voyons pas d'autre.

A la maison Leeker, 3, rue de Rohan, nous avons vu de superbes ouvrages :

Fauteuil, tulipes, faisant pendant à celui qui a été donné dans le numéro de décembre 1890, échantillonné, le fond en laine, 80 fr. — Fauteuil Louis XVI, couronnes et panier de fleurs tramés, fond en laine, 110 fr. — Deux fauteuils Louis XV avec personnages sur le dossier, des animaux sur le siège de l'un, des fleurs sur l'autre, les ornements lancés, le fond extérieur en laine, 250 fr. chacun. — Fauteuil Renaissance, fleurs et chimères faites au petit point, le reste tramé, fond en laine, 220 fr.

Deux bandes pour chaise vénitienne, l'une avec iris, l'autre avec tulipes tramées sur 1 m. 50, fond en soie, 70 fr.

Ouvrages sur drap : Dessus de piano, petites pâquerettes découpées en soie roses et maïs et appliquées sur drap bronze par des fils d'or, 70 fr. Sur satin bronze, bandeau de cheminée, 2 m. 50 de long, 70 fr.

Coussin, corbeilles de fleurs reliées par des rubans, 48 fr. Sur drap, branches d'œillets, 35 fr. Sur drap beige, tapis long pour table, 32 fr. Sur drap crème, coussin découpé entre les dessins, 32 fr.

Ecran satin chamois pâle, le printemps, fleurs en relief, oiseaux sur une balançoire, broderie chenille et soie, 80 fr. — Dessus de table brodé au point de marque et fil d'or, 25 fr.

Couverture de berceau, appliques de fleurettes en soie bleu pâle disposées en traîne sur drap blanc, 55 fr. Une autre avec branche de marguerites très en relief, 50 fr.

Pèlerine en lainage avec dessin à broder en soie blanche ou bleue au point de tige, feston au bord, 10 fr.

Paletot en flanelle et passe couloir avec point lancé et feston en soie d'Alger, 12 fr. — Pèlerine au crochet en laine cordée avec ruban séparant les rayons, 10 fr.

Bonnet en laine cachemire fine avec ruche, 6 fr.

Chausson crochet marguerite, fermé de côté, 5 fr.

Bottine au crochet tunisien, boutonnée de côté, 6 fr. 50.

Soulier avec patte croisée et boutonnée, 6 fr. 50.

* * *

MAISON D'ANTHOINE

24, rue des Bons-Enfants

Les manteaux de pluie de la maison d'Anthoine, 24, rue des Bons-Enfants, offrent des ressources sans nombre à la toilette féminine. Les modèles créés au fur et à mesure des variations de la mode sont toujours de la dernière nouveauté tout en gardant leur côté pratique.

En voyant ces manteaux coquets et gracieux, confectionnés avec de beaux tissus souples et chauds, on ne peut s'imaginer qu'ils ont l'imperméabilité du caoutchouc et qu'avec un parapluie pour garantir le chapeau, il est possible de sortir par les plus mauvais temps sans qu'une goutte d'eau pénètre jusqu'au costume.

C'est un véritable progrès que cette imperméabilisation d'étoffe qui permet d'être élégamment habillée par n'importe quel temps sans être condamnée à porter cette affreux caoutchouc qui soulève le cœur par son odeur insupportable.

Envoi franco du catalogue et des échantillons à nos lectrices.

* * *

ROSÉE CRÈME

La peau subit l'influence des changements de température, et, lorsque la transition est trop brusque, les effets en sont parfois très désagréables. Les peaux fines et les teints délicats ont le plus à souffrir en ces circonstances.

Nous engageons nos lectrices à se servir de la *rosée crème*; elles préserveront ainsi leur visage de tous les petits inconvénients qui en altèrent la beauté. Les traits les plus réguliers manquent de charme s'ils ne sont accompagnés d'un joli teint clair, net, que ni boutons ni rougeurs ne viennent déparer.

La *rosée crème* empêche aussi les rides, les gerçures en entretenant l'épiderme dans un état de souplesse continuel. Cette préparation nouvelle, d'un parfum très doux, contient un antiseptique qui préserve de tout contact malsain les personnes qui en font usage.

La *rosée du corps* ayant les mêmes propriétés est précieuse pour les soins du corps auquel elle donne souplesse, vigueur et santé.

En vente, 35, rue de la Tour-d'Auvergne, au Bon Marché, au Louvre, à la Place Clichy et dans toutes les bonnes parfumeries.

* * *

MM. ROULLIER FRÈRES, FABRICANTS DE LAINAGES

Maison de vente, 27, rue du 4 Septembre, Paris.

Nous avons dit ailleurs, que les draps auraient toutes les faveurs de la mode cet hiver : nous allons donner ici de plus précises indications.

La maison Roullier frères présente aux élégantes de nombreux produits de nos fabriques de Sedan, les premières de France pour la draperie, d'une supériorité absolument parfaite, tant au point de vue de la beauté du tissu, que de la variété et de la finesse du coloris.

Nous avons vu d'abord une sorte à 7 fr. 25 en 1 m. 20 de large, qui est tout ce que l'on peut rêver de joli. Fin, souple, faisant des plis d'une grâce toute picturale, cette collection contient des gris, des havanes clairs et foncés d'une variété infinie. On y trouve encore des verts, des héliotropes, des bleus dans toutes les gammes, des vieux roses, des lilas et des roses d'un très grand charme, sans aucune exagération de langage. Une autre sorte à 9 fr. 75 en 1 m. 40 de large constitue le plus magnifique tissu qui ait jamais été fait. Une toilette avec un de ces draps sera certainement aussi élégante que tout ce que l'on pourra imaginer. Ces draps qui ont un peu plus de main que les précédents, ont par leur grain et leur reflet le châtoiement si doux et si chaud des velours. J'en ai deux sous les yeux en vieux bleu très clair et en rose Pompadour, qui avec quelques broderies d'argent feraient deux merveilles d'élégance. Tous les autres dans les lilas, les héliotropes, les bleus, les crèmes, les gris, les havanes clair et foncé sont destinés aussi à des toilettes de cachet.

Aux femmes qui ont le louable désir d'être toujours élégantes, et qui pourtant sont obligées de compter, nous recommandons tout particulièrement les coupes provenant de séries désassorties, que la maison Roullier frères leur offre à des conditions invraisemblables de bon marché, étant donnée la qualité de premier ordre de ces marchandises et leur parfaite fraîcheur. La place nous manque pour donner un aperçu de ces occasions, qui vu leurs avantages extraordinaires seront vite enlevées. Je sais qu'en grande largeur ces coupes, qui varient de 6 à

7 mètres, sont vendues de 22 à 29 fr., c'est-à-dire à peu près à moitié de leur valeur. Il y a également de petits coupons de 1 m. 50 à 2 m. 50 pour jaquettes et pour robes d'enfants.

MM. Roullier frères, 27, rue du 4 Septembre, vous enverront des échantillons par la poste. Prière de les retourner aussitôt choix fait.

* * *

Aux approches de la mauvaise saison, nous engageons celles de nos lectrices qui redoutent le froid aux pieds de porter les *Semelles hygiéniques Lacroix*. Ces semelles faites avec du crin préparé spécialement pour cet usage, procurent une chaleur douce et naturelle, et par cela même évitent aux personnes qui en portent constamment, les rhumatismes et les douleurs aux jambes. Par la pluie et la neige elles empêchent l'humidité de pénétrer jusqu'aux pieds, en isolant ceux-ci de la semelle de la chaussure. Elles ne grossissent pas le pied, ne causent aucune gêne et peuvent être mises avec n'importe quelles chaussures. On fait également ces semelles pour hommes et pour enfants, et les mères de familles en en faisant porter à leurs bébés, les préserveront de bien des indispositions. Les *Semelles hygiéniques Lacroix* sont en vente à *l'Union des Indes*, 1, rue Auber, qui envoie franco la notice à toutes les personnes qui en font la demande.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES n° 4853

Modèles de Mme Gradoz, 67, rue de Provence.

Première figure. — Mante-visite en velours du Nord, bordée de plumes et s'agrafant à l'encolure seulement (voir la planche de patrons); des pampilles de jais sont posées dans le bas, au-dessus de la bande de plumes sur laquelle elles retombent. — Chapeau à passe avançante plate en crêpe gaufré; bord orné de cabochons, revers derrière; dessus, guirlande de gros chrysanthèmes et aigrette de plumes posée en arrière.

Deuxième figure. — Jaquette en drap, longue, et fermée par un seul bouton sur un gilet d'astrakan beaucoup moins long; le col évasé et les revers sont d'un morceau; poche et parement évasé en astrakan (ce patron est donné dans la planche de ce mois). — Grand chapeau de feutre doublé de velours et bordé à plat d'un galon festonné; plume dessus.

Troisième figure. — Costume en cheviotte pointillée. La jupe plate à ourlet piqué, est fermée de côté sous un petit groupe de plis, qui fait draper légèrement le haut devant. Corsage à basque flottante, ouvert sur une chemisette drapée, qui est elle-même décolletée sur une guimpe de velours; haute ceinture en velours ombré passant sous la basque; manche boutonnée derrière, avec pointe de velours formant jockey. — Capote sans brides à pointe relevée devant; ce revers est couvert d'un petit drapé-éventail en velours; touffe de fleurettes et plumes derrière.

Quatrième figure. — Toilette en bengaline gris argent très pâle; au-dessus de l'ourlet, un ruban ombré broché, rose ancien et gris argent est posé en zigzags. Corsage-habit décolleté en rond et froncé devant sur un petit poignet caché sous un ruban ombré; manche unie, fendue dans le bas et bordée d'un ruban qui remonte en angle dessus (voir la planche de patrons). On ajoute une guimpe plate en bengaline, avec ruban ombré à l'encolure. Frange de perles à la pointe du gilet et à l'angle de la basque.

Cinquième figure. — Jupe fourreau en drap bleu russe clair, coupée, selon la largeur de l'étoffe, en une ou plusieurs pièces; la largeur du drap permet le plus souvent de la tailler en un seul morceau en plaçant les lisières en haut et en bas; une grande quille en velours, se terminant en pointe aiguë de la ceinture, est posée sur le côté, un peu en arrière, et bordée d'un galon ouvragé dans le bas de l'ourlet. Corsage court, à pointe plissée devant; gilet de velours avec galon faisant pointe à l'encolure; épaulière en velours bordée de galons; ceinture en galon se perdant sous les plis du corsage devant; manche plate avec pointe rapportée en velours et galon dessus. (Les patrons de la jupe et du corsage se trouvent dans la planche de ce mois).

Sixième figure. — Costume en lainage broché fauve; corsage à longs créneaux derrière et d'un seul côté devant; le corsage est court de l'autre côté et orné d'une bretelle de petits velours noirs, posée symétriquement avec celle qui, dans la partie opposée, se partage dans les créneaux de la basque; bande de petits velours au milieu devant, autour du cou, au poignet de la manche et au bas de la jupe, qui est relevée sur le côté et croisée devant pour former une seconde draperie en avant de la première.

Septième figure. — Costume en drap et velours assortis, orné de galons d'or à cabochons; la jupe, piquée au bord, est croisée devant, laissant à découvert, dans le bas, la sous-jupe en velours bordée d'un galon. Corsage drapé devant, découpé en pointes dans le haut sur une guimpe de velours; le dos est découpé de même et bordé du galon d'or posé à plat qui fait aussi les pattes d'épaules; côtés du corsage en velours, bordés de galon, se terminant en une pointe allongée dans le bas (1); la pointe du dos, un peu drapée, est bordée de galon; manche plate à parement de velours bordé de galon. — Chapeau amazone en velours, avec revers de velours; oiseau dessus.

Huitième figure. — Longue redingote en drap broché, brodée devant d'une fourrure de plumes, sur laquelle est posée une passementerie mélangée de jais, qui s'incruste dans la plume; col évasé, doublé de plumes; les angles renversés sont ornés d'un motif en passementerie sur la plume; manche plate avec bracelet de plumes et passementerie (2). — Capote à bord gondolé en festons, composée de tuyautés de dentelle d'or; devant, nœud droit en coques de petits velours; aigrette en brindilles de fougères d'or derrière.

GRAVURE DE CHAPEAUX

De Mme Rabit, 26, rue de Châteaudun.

MODÈLE COLORIÉ

Bande Louis XVI, tapisserie, pour ameublement.

CARTONNAGE

Abat-jour plissé, seconde moitié : 2 feuillets. Voir pour le montage, page 2, Album de septembre et page 4, Album de ce mois.

DIXIÈME ALBUM

Têtière en drap blanc avec fleurettes en relief. — C C enlacés. — Ecrans à main (berger et jardinière). — Petite dentelle au crochet. — Garniture, guipure Richelieu avec jours. — J B enlacés. — Garniture en grenadine noire. — Grand entre-deux, guipure Richelieu. — Abat-jour plissé (cartonnage joint à ce numéro) sur support-ombrelle. — M L enlacés. — Entre-deux. — Appui du prie-Dieu paru en septembre. — A G enlacés. — Petit angle, broderie plate. — Valérie. — Vide-poche cornet. — Costume de petit garçon. — Dentelle au crochet en travers. — Toilette de mariée. — Toilette de réunion. — Brassière au crochet. — Guirlandes de fougère. — Aglaé. — Motif d'angle.

FEUILLE X

1er côté

Corsage a paniers, toilette de réunion, page 7. (Album d'octobre).

Mante-visite, première toilette. / Corsage-habit, quatrième toilette. } Gravure n° 4853.

2e côté

Corsage, cinquième toilette. / Jupe-fourreau, cinquième toilette. / Jaquette, deuxième toilette. } Gravure n° 4853.

(1 et 2) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle verte recevront ce patron le 16 octobre.

Paris — Alcan-Levy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



Falconer. Imp. Paris

...obre. 1891.

Journal des Demoiselles

Modes de Paris — Rue Vivienne. 48.



A TRAVERS

LES PLUS HAUTES ALTITUDES DU GLOBE

(SUITE)

LES hommes de l'expédition, raconte le prince Henri d'Orléans, ne voient pas la fin de leurs souffrances. Quelques-uns demandent à être abandonnés, aimant mieux mourir que de continuer à se traîner misérablement. C'est à pied, en effet, qu'il faut poursuivre la route; il ne reste plus qu'un cheval, les autres sont morts de soif et d'épuisement. Quant aux chameaux, de quarante qu'ils étaient au départ, on n'en compte plus que quinze. Encore avancent-ils à grand'peine, ne pouvant faire que deux kilomètres à l'heure.

Enfin, la caravane atteint les bords du fameux lac Namtso, le « lac du ciel », miroir de glace de 70 kilomètres de long sur 10 à 20 kilomètres de large, s'étalant à 4,700 mètres d'altitude entouré de hautes montagnes et dominé par des pics éblouissants de neige.

— Le voilà donc enfin, s'écrie Bonvalot, ce Namtso dont nous parlions depuis quinze jours! Que de fois nous avons cru nous trouver sur le point de l'atteindre! Lorsque, dans ces régions sillonnées de lacs, nous apercevions, à travers les montagnes, un coin de glace, on supposati toujours que ce pouvait être le Namtso; en approchant, on reconnaissait encore une fois son erreur. Plus vaste était le Namtso.

Dans cette contrée, les cavaliers thibétains, qui s'acharnent à surveiller l'expédition, apparaissent plus nombreux, mieux armés; ils ont soin toutefois de se tenir à distance. La caravane marche encore deux jours, laissant derrière elle le Namtso.

« Le 15 février, rapporte le prince Henri d'Orléans dans sa captivante relation parue dans la *Revue des Deux-Mondes*, nous montons péniblement une petite passe du sommet de laquelle nous voyons le Tengri-Nor. Certes, jamais Livingstone ne ressentit autant de joie en découvrant les flots de l'Albert ou du Victoria-Nyanza, que nous, en apercevant la surface blanche et étincelante du lac céleste. Le Tengri-Nor est, en effet, marqué sur les cartes. Nous sommes près de Lhaça, nous sortons de l'inconnu, nous sommes sauvés. Cette immense chaîne blanche, qui s'étend au sud du Tengri-Nor, c'est le massif du Mindjin-Tongla; il nous semble être en pays de connaissance. »

Et quel tableau désolant Bonvalot nous fait de la misérable caravane! Les chameaux hors d'état et tous les chevaux morts; les hommes exténués, sans force, à bout de courage, étonnés de la prodigieuse traversée qu'ils viennent d'accomplir. A part le fidèle et vaillant Rachmed, les serviteurs sont incapables d'un coup de main; ils se traînent misérablement, et le seul effort que l'on puisse exiger d'eux, c'est l'effort de ne pas mourir encore.

C'est dans ce lamentable état que la caravane rencontre enfin les autorités de Lhaça, la ville « sacrée des Esprits », la Cité sainte, la Rome vénérée et inaccessible du monde bouddhique,

Au pied des montagnes doivent s'arrêter les explorateurs; il leur est défendu d'aller plus loin. Epuisés de fatigues inexprimables et privés d'animaux, sans d'autres aliments que les vivres difficilement accordés par les Thibétains, comment pourraient-ils songer à passer outre, à continuer leur douloureux chemin?

Lhaça n'est d'ailleurs pas le but de l'expédition; c'est Batang et, ensuite, Hanoï. Pour accomplir cette traversée immense, il est besoin de l'aide des autorités thibétaines si soupçonneuses et si hésitantes, astucieuses et dissimulées, toujours sur le qui-vive. Elles se demandent qui sont, d'où viennent et que veulent ces voyageurs, comment ils connaissent la route entièrement secrète qu'ils ont suivie, s'ils tombent de la lune ou du soleil?

Un chef de Lhaça, un *amban* est envoyé à la rencontre de l'expédition. Il interroge, se recueille. A toutes les questions, les explorateurs répondent avec une constante franchise, ayant toujours soin de tenir le même langage. Un bruit continuel de grelots, raconte le prince Henri, indique le va-et-vient des courriers de Lhaça et prouve l'importance que l'on attache à l'arrivée de la caravane. Mais à lacapitale, à Lhaça, on est d'une défiance extrême : on a si souvent cherché à tromper le gouvernement. Comment des gens viendraient-ils de si loin dans le seul désir de voir le pays et de s'instruire?...

Après s'être recueilli dans sa « mer de sagesse », et avoir prié les dieux, le taleï-lama se décide à envoyer auprès de la caravane un talama, accompagné d'un premier ministre. Ce sont de respectables vieillards qui pèseront les paroles des voyageurs et jugeront de leur sincérité.

Arrivent les fêtes du jour de l'an, raconte le prince Henri, et l'expédition assiste au plus curieux défilé, à la plus étrange mascarade qu'il soit possible d'imaginer : un bariolage inouï des couleurs les plus criardes, des têtes aux expressions les plus singulières et les plus diverses, un véritable musée des coiffures les plus désopilantes que l'imagination humaine puisse rêver. C'est à se croire dans les coulisses de l'Ambigu ou de la Porte-Saint-Martin. En tête du cortège, deux vieillards, grands dignitaires, dont les manteaux de peau de lynx blanc couvrent à demi des robes de soie écarlate; ils s'avancent accroupis sur de petits chevaux crème, la tête couverte d'un capuchon de soie rouge, doublé de jaune et de bleu, se boutonnant au menton. Leurs selles sont couvertes de peaux de panthères et leurs montures, richement caparaçonnées, sont tenues en main par un soldat. Derrière ces éminents et grotesques personnages, apparaît la foule de leurs aides de camp, secrétaires, écuyers, serviteurs, hommes d'armes.

Cette inénarrable procession vient voir la caravane, qui l'observe à loisir. Au fond de la tente, le premier ministre, la tête grosse comme un potiron, écoute sentencieusement le vieux lama qui, en parlant, agite sans cesse sa barbiche blanche, nattée comme une queue de rat. Puis c'est un lama à la figure imberbe, au rusé sourire, vêtu d'un veston jaune d'œuf agrémenté de galons d'or; près de lui, le lama-mogol, qui servira d'interprète aux voyageurs, donnant les expressions les plus cocasses à son visage grimaçant.

A l'entrée de la tente, le prince Henri croit retrouver le type de ces vieux soudards, bons à tout, qu'a si merveilleusement dépeints Alexandre Dumas. Ils sont là, trois ou quatre, la figure tannée, plissée, fendillée comme un vieux cuir, serrée dans un bonnet de fourrure qui se rabat sur les oreilles et rappelle les coiffures des hommes d'armes du XVII[e] siècle. Ces guerriers portent des robes chinoises jaunes ou rouges; ils ont le profil grossier et l'air farouche; sur la lèvre supérieure, quelques poils grisonnants et rudes comme des poils de chat, qui ont la prétention excessive de passer pour des moustaches.

Au dehors se tiennent les serviteurs et les soldats, des cavaliers à l'élégant costume : jupons courts, serrés au-dessous de la taille, à l'orientale; petite veste flottante, bordée de larges bandes claires, formant de gracieuses arabesques; par dessus, un capuchon rouge; une sorte de large ruban dans lequel s'entortille la queue. D'autres soldats semblent vêtus d'une cotte de mailles, représentée par une peau de chèvre noire, sans manches, serrée à la taille avec une collerette sur les épaules.

Dans cette foule de serviteurs, chacun a ses attributions. En dehors des soldats qui portent le sabre en travers sur le ventre et, sur le dos, le long fusil à deux fourches de fer, nos voyageurs remarquent les porteurs de chapelles : A un baudrier rouge, passé en bandoulière, pendent de petits reliquaires d'argent qui renferment les idoles vénérées; ces objets du culte suivent partout les chefs. Les tentes dressées, on les pose sur un autel. Devant, brûlent des lampes ou des cierges minuscules. Chaque soir, les fidèles prient durant des heures entières, psalmodiant de longues oraisons d'un effet saisissant. Ici, des godets en cuivre, que l'on place sur les autels bouddhiques, toujours au nombre de sept, servant à brûler le safran devant les idoles; là les *moulins à prières*, ornés de grelots suspendus à une petite chaînette de cuivre qu'on agite à tous moments. Un coup de pouce et le moulin tourne, se mettant à moudre des oraisons mécaniques, interminables, trop longues sans doute pour monter au ciel.

Ah! ce n'est plus la prière ardente et douce qui déborde de l'âme et jaillit du cœur pour s'envoler vers Dieu; la prière faite de regrets et de douleurs, d'espérance et de foi qui s'exhale comme un parfum des lèvres repentantes!

Plus intéressants et plus poétiques que les moulins à prières sont les *obos*, tas de pierres que l'on rencontre au sommet des passes et le long des routes, simples rochers où l'on a gravé une prière.

Des lamas voyageurs, rapporte Bonvalot, parcourent le monde bouddhique, offrant leurs services aux croyants. On leur donne l'hospitalité, le toit, le couvert, quelquefois un modeste salaire et, selon la générosité des fidèles, ils gravent des formules mystérieuses sur plus ou moins de pierres qu'on dépose sur les collines.

A ces pierres écrites, les passants ajoutent d'autres pierres, et c'est toujours en priant qu'ils les disposent.

Souvent, au milieu de ces obos, on plante des perches enjolivées de banderoles et de carrés d'étoffes où sont imprimées de longues prières qu'agite le vent. En écoutant le murmure de ces bannières où chuchote la brise, on dirait les supplications mystérieuses ou les confessions aériennes de quelque âme en peine; et c'est ainsi que le vent aide à la transmigration des âmes que séquestrent des corps indignes.

Quand souffle la tempête, autre tableau : les perches chancellent et penchent en criant, les banderoles flottent comme si elles allaient s'envoler dans le ciel avec leurs maximes saintes et leurs douces oraisons. Dans sa course impétueuse, l'ouragan ébranle ces blocs fantastiques, tourne autour des roches sacrées, se précipite en hurlant dans les fissures béantes, fait gémir les pierres « qui prient ».

Pour la première fois, sur les flancs des « Monts Célestes », nos voyageurs virent, tracées en lettres gigantesques, les paroles sept fois saintes : *Om mané Padmé houm*. Ces mots, des millions d'hommes les murmurent à travers leur courte vie, dans l'espérance d'une meilleure éternité.

Revenons aux Thibétains de Lhaça visitant la caravane de Bonvalot : après les soldats et les cavaliers, la foule des serviteurs, les porteurs de chapelle, les tourneurs de moulins à prières, voici les échansons coquettement vêtus, uniquement chargés d'offrir à leur maître, sur un plat d'argent, la jatte artistement taillée dans un bloc de jade, et de veiller à ce qu'elle soit toujours pleine de thé beurré. Puis viennent les chameliers, devant, à toute demande, présenter le cachet d'or ciselé; enfin, les secrétaires portant derrière l'oreille de petites tiges de bambou taillées d'avance afin que les ordres soient rapidement transcrits.

Tout ce monde, observe le prince Henri, est en perpétuel mouvement entre la caravane et le camp des Thibétains : il y a seize mandarins; chacun a sa propre tente, une tente pour ses serviteurs, une tente pour sa garde, une tente pour sa cuisine, que sais-je! La route de Lhaça est remplie par les soldats et les courriers qui portent les ordres, par les yaks chargés de provisions. Serviteurs et soldats prennent les voyageurs pour de grands personnages et leur tirent la langue avec autant de respect qu'à leurs chefs.

Tout cela est bien; mais comme le temps semble long à la caravane! On ne vit jamais de temporisateurs plus défiants que ces Thibétains. Ce sont, chaque jour, des conférences de six ou sept heures et de nouveaux délais qui n'en finissent pas. Tantôt, c'est le roi de Lhaça qui est malade et que l'on ne peut consulter; tantôt c'est le talaï-lama qui fait préparer des présents; c'est à désespérer de se remettre en route et de poursuivre jusqu'à Battang, but tant désiré des vaillants explorateurs qui finissent par perdre patience.

Un beau matin, les Thibétains toujours prêts à se dérober, n'ayant pas tenu leur promesse de déplacer leur camp et celui des voyageurs, on tire sur leurs animaux, en les prévenant que si, dans un délai donné, ils ne laissent pas partir la caravane, c'est sur eux-mêmes qu'on tirera. Argument parfait! On envoie aussitôt un mandarin à Lhaça avec ordre de marcher jour et nuit, et, quatre jours après, l'expédition reçoit des présents du talaï-lama, des armes, des provisions, des costumes de Lhaça, dix-huit chevaux, des moutons, et, fortune inappréciable, une feuille de route pour traverser le Thibet par un chemin nouveau avec l'appui tout-puissant du talaï-lama.

A nos explorateurs il a fallu un long mois pour convaincre les autorités qu'ils étaient des amis et non des ennemis; et, s'ils sont arrivés à les persuader de leurs bonnes intentions, c'est parce qu'ils n'ont jamais été surpris en contradiction, tandis que les indigènes se démentaient à tout propos. Le jour du départ de la caravane, un des chefs thibétains, faisant des aveux à Bonvalot, s'étonne que, malgré tant de pièges tendus sans cesse, les voyageurs aient toujours répété ce qu'ils avançaient le premier jour : « Pendant plus d'un mois, vous avez toujours invariablement affirmé la même chose! » L'astucieux Thibétain n'en revenait pas.

— En somme, dit Bonvalot, ces Thibétains sont de braves gens, et, aussi, de fins diplomates, d'une patience inouïe, d'une ténacité incroyable, cherchant à éclaircir le moindre soupçon et revenant cent fois à la charge, excellant dans l'art de retourner les hommes en tout sens, parlant gravement après s'être con-

sultés, discutant sans gestes, les mains retirées dans les manches, souvent en égrenant un chapelet qui ne les quitte guère.

La belle franchise et la charmante expansion françaises ont triomphé de l'esprit tortueux et défiant de l'oriental, comme l'infatigable énergie et la constante audace de nos voyageurs ont bravé les glaces et les neiges, les périls et les privations, l'immensité, l'inconnu.

Thibétains et Français, après tant de craintes et de menaces, se quittent en amis, en frères. En route pour Batang, et de là au Tonkin!

De Lhaça à Hanoï : C'est le 5 avril que la caravane se met en marche vers la « petite route du Thé » qui doit la mener à Batang. A l'expédition les Thibétains fournissent guides, animaux, provisions, car il lui faudra traverser des déserts immenses sans aucune culture, sans aucun habitant. Les bagages de la caravane sont portés à dos d'homme ou à dos de yaks, bêtes étranges, sortes de bœufs à queue de cheval, robustes et rapides, mais intraitables et farouches, fantasques et capricieux, marchant à leur guise. Les jours s'écoulent, la caravane s'avance, le désert fuit, les hautes montagnes semblent s'affaisser et disparaître. Voici des hommes, leurs demeures, leurs troupeaux; de beaux types aux traits fins, au profil grec très marqué, très vifs de mouvements et très mobiles d'impressions, faciles au bien comme au mal, également portés à nuire et à obliger, tantôt hospitaliers et tantôt menaçants, mais fuyant toujours devant quelques coups de revolver tirés en l'air et venant ensuite faire des excuses, se décidant enfin à vendre des aliments et à fournir des animaux.

Les routes deviennent belles et sûres, les paysages riants. Des oiseaux magnifiques, de grands cerfs, les chevrotains à musc, des ours énormes, appelés *ours-cheval* à cause de leur taille géante. A mesure que la saison avance, les collines se changent en vrais parterres; des fleurs, partout des fleurs, des plantes cultivées dans nos jardins : jasmins et lilas, pivoines et tulipes, anémones, orchidées, cypripediums.

Huit mois de routes nouvelles. Enfin, voici Batang élevant, au bord d'un torrent, au milieu de grands peupliers et de noyers superbes, ses petites maisons en pierre et en terre battue qui prennent, au soleil, une charmante teinte rose. Autour de la ville, une vallée richement cultivée, donnant deux récoltes par an. Un peu plus loin, une grande lamasarie aux murs blancs renferme un temple au faîte doré.

A Batang, assez bonne réception des autorités chinoises, dont il serait, pourtant, téméraire d'abuser. Ce qui paraît le plus prudent, c'est de partir. Arrivés à Tatsien-Lou, le 24 juin, jour de la Saint-Jean, nos voyageurs y sont accueillis par des compatriotes, des missionnaires français. La France entière, dit Bonvalot, se trouve représentée dans ce coin de la Chine. C'est d'abord le père Couroux, de Langres; puis le père Géraudet, de Nantes; le père Dejean, de Bordeaux; Mgr Biet, de Langres, ayant à son côté un Montalbanais; Bretons, Francs-Comtois, Champenois, Gascons, Bourguignons, tous rivalisent de soins et de bontés pour les vaillants explorateurs, car tous sont Français. Grâce à l'obligeance de Mgr Biet et de ses missionnaires, la caravane peut reprendre assez de force et de santé pour partir le 28 juillet, atteindre enfin le fleuve Rouge qu'elle descend en pirogue.

Le 28 septembre, nos voyageurs arrivent à Hanoï. C'est presque la France, tout au moins un morceau de la patrie française en Extrême-Orient. Avec quelle joie les intrépides explorateurs revivent de la vie civilisée, entendent parler notre belle langue, revoient notre drapeau et nos soldats portant si fièrement leurs uniformes, reçoivent enfin les chaudes et patriotiques félicitations prodiguées à ces Français qui arrivent de l'Ouest, à travers le continent asiatique, par une route vraiment prodigieuse que personne n'a jamais faite.

A Hanoï, Bonvalot et son jeune compagnon, le prince Henri d'Orléans, se reposent, un mois, de leurs longues fatigues avant de reprendre la route de France en passant par Saïgon, Singapour, Ceylan, Suez, Marseille, pour arriver à Paris, point de départ de cette fantastique et merveilleuse expédition. C'est ainsi que les audacieux voyageurs ont fermé le circuit immense qui les a conduits, par la Sibérie et les plateaux glacés de l'Asie centrale, jusqu'aux régions torrides de l'Indo-Chine.

Nous ne saurions mieux terminer ce modeste et rapide travail qu'en détachant de l'émouvant récit de Bonvalot lui-même ces dernières lignes empreintes de franchise charmante, de bonne humeur gauloise et de patriotisme :

« En quinze mois, conclut l'illustre explo-
« rateur, nous avions traversé le vieux con-
« tinent, exploré le Thibet, assemblé de riches
« collections pour notre France.

« Nos compatriotes semblent contents de
« nous. La géographie y gagne sans que la
« France y perde, et il ne nous en faut pas
« davantage. Et tout cela, grâce au duc de
« Chartres qui souhaitait que nous fassions
« quelque chose de français. Maintenant, un
« bon souvenir à mes braves compagnons,
« Henri d'Orléans, Dédéken et Rachmed. A
« l'un, on pardonnera d'être prince; à l'autre,
« d'être missionnaire; à Rachmed, d'être Ous-
« beq, et à moi... de dire ce que je pense. »

On trouvera que ce n'est pas assez : pour le P. Dédéken, cette expédition est une nouvelle page de courage et de dévouement; à ses triomphes du Pamir, Gabriel Bonvalot a ajouté sa gloire du Thibet, et le jeune prince Henri d'Orléans vient de conquérir avec éclat le premier fleuron de sa couronne d'explorateur.

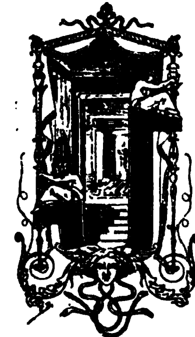
Ne parlons pas d'excuse! Ce qu'on doit à ces audacieux voyageurs, c'est un vif hommage de reconnaissance et d'admiration, car ils ont bien mérité de la science et de la patrie.

FULBERT-DUMONTEIL.

(La fin au prochain numéro.)

CONSEIL

La Table à ouvrage.



JADIS, mesdemoiselles, ce petit meuble avait sa très grande importance dans le mobilier féminin. Il constituait pour les jeunes filles un présent d'étrennes très désirable et très désiré, il comptait parmi les cadeaux de noces, et plus d'une de nos mères l'a reçu sous forme de corbeille de mariage.

Il faut croire que l'usage en est devenu moins général, car on ne voit guère plus de table à ouvrage dans les étalages des marchands de meubles, et l'on n'en voit pas davantage dans les chambres des jeunes filles. L'art de l'ébénisterie se donne carrière à propos de toutes les espèces de tables, cependant : tables-étagères, tables Henri II, tables Louis XV et Louis XVI, triangles, cœurs, haricots, toutes les formes connues et inconnues, commodes ou incommodes, se combinent avec la marqueterie et le vernis Martin pour réaliser ces petits bijoux inutiles sur lesquels on ne peut poser que des bibelots, tels qu'éventails, miniatures, porte-bouquets, etc. On invente encore de jolis bureaux, des tables à écrire (la correspondance joue un grand rôle dans les habitudes de la jeunesse actuelle), mais de tables à ouvrage, point. Il faut être déjà un peu vieille pour en posséder une et pour l'organiser telle qu'on l'a vue chez sa mère : chaque compartiment contenant, bien rangés, des assortiments de fil, de soies, de lacets, de boutons, etc.

Comme cela facilitait l'ordre dont on reproche à la génération de nos jours de manquer! Quand on avait tout *sous la main*, il était si simple de refaire le point manquant, de recoudre le bouton sauté! On rendait aussi mille services au mari, au père, aux frères. Enfin, l'on se sentait très confortable et très féminine lorsque, assise devant sa table, près du feu en hiver, dans l'embrasure de la fenêtre en été, on se livrait au travail avec la certitude de n'avoir pas à se déranger et la satisfaction que donne la prévoyance.

Est-ce à dire que vous ne travaillez pas, mesdemoiselles? Je dois vous dire tout bas qu'on vous en accuse, et qu'on prétend, à tort ou à raison, que les études nouvelles, compliquées, et tant soit peu masculines auxquelles vous vous livrez, font tort à cette occupation plus humble, mais vraiment féminine et indispensable du travail des doigts. Moi je vous défends. Beaucoup d'entre vous travaillent, mais un trop grand nombre cultivent le genre inutile et futile. La table à ouvrage vous donnerait le goût des vrais ouvrages, des ouvrages sérieux, utiles.

Elle est un peu fée, cette table à ouvrage; près d'elle, on se sent *at home*, disposée à rester chez soi, à goûter le charme tranquille du logis. Tandis que ses multiples compartiments facilitent les entreprises de tout genre, vous pouvez y poser un livre pour alterner vos travaux et vous en reposer.

Cela n'a l'air de rien, ce que je vous dis là; certaines hausseront les épaules en se demandant comment un meuble d'une forme plus ou moins spéciale peut influer sur leurs habitudes. Mais le bannissement de ce meuble est tout un symptôme : il a une signification plus profonde que vous ne semblez le penser; les choses, après tout, sont des symboles, et les petites étagères à bibelots, qui ont remplacé dans vos chambres la table à ouvrage classique de vos mères, pourrait bien être l'image de la décadence d'idées sérieuses et d'habitudes utiles que les gens sévères reprochent à votre génération.

Faisons notre examen de conscience, et si nous trouvons dans notre vie trop de bibelots, c'est-à-dire trop d'inutilités, cherchons, pour les prochaines étrennes, quelque aïeule ou quelque grand'tante qui serait heureuse de nous offrir une table à ouvrage.

M. MARYAN.

DERNIÈRE PENSÉE

(SUITE)

II



Au travers de cette tristesse paisible, Denise essayait d'atteindre au recueillement, ou, plutôt, elle l'avait atteint, mais elle aurait voulu en faire l'état permanent de son âme. Le malheur venait de lui révéler un aspect nouveau de la vie qu'elle n'avait pas même soupçonné jusque-là: la possibilité d'une existence uniforme, sans secousses, comme ayant épuisé, en un seul ébranlement, la possibilité de s'émouvoir désormais; d'une existence à tout jamais indifférente aux choses du dehors, à l'impression de l'extérieur, monotone, mais échappant à l'ennui cependant par sa régularité même, ou, plus exactement, par sa régulation volontaire et préordonnée.

En de pareilles dispositions, l'esprit est fait d'avance aux renoncements, et, pour les natures faibles ou sans ressort, cette résignation se transforme à la longue en une indifférence néfaste qui atrophie, l'une après l'autre, toutes les énergies de la volonté.

Denise vit le danger et voulut se prémunir contre lui.

Elle ne s'en effraya point, d'ailleurs, outre mesure. La plaie de son cœur était incurable; le vide qu'elle y avait creusé ne pouvait être comblé, et cela seul la mettait à l'abri de toute oblitération de la sensibilité.

Toutefois, la prudence lui conseillait de prendre toutes les précautions.

Elle résolut donc d'intéresser à la fois son esprit et son cœur en les attachant à des objets susceptibles de les maintenir à la hauteur de ce qui est beau, de ce qui est vrai, ce qui était la hauteur naturelle de son cœur et de son esprit. Au premier, elle assigna la charité pour but et pour rôle ; au second, la recherche des œuvres d'intelligence capables de lui donner une pleine satisfaction.

Et, néanmoins, au bout de sa recherche, si sa douleur vivait encore, les objets de ses efforts lui paraissaient insuffisants, non seulement à l'en distraire, mais surtout à détourner d'elle cette fatigue qu'elle redoutait, ce dégoût d'une existence vide, à laquelle il lui devenait plus que jamais impossible d'assigner un but.

Un événement imprévu vint tout à coup raviver le chagrin assoupi par l'action du temps et donner momentanément une orientation nouvelle aux activités de la jeune fille, à ce besoin qu'elle avait de dépenser au dehors le trop plein de sa jeunesse pleine de sève, la surabondance de son cœur, né pour s'ouvrir à toutes les générosités.

C'était tous les ans, à la même date, pour le père et la fille, le même motif de pèlerinage à Cimiès.

Il y avait là, dans le vieil enclos funèbre dépendant du couvent, une tombe de pierre sous laquelle reposait une femme, une mère, trop peu connue de sa fille, mais que les larmes du mari avaient pu consoler de n'avoir pas joui plus longtemps sur la terre des bonheurs de la maternité.

Et c'était à cette tombe que revenait, chaque année, au voisinage du carnaval, comme par une amère ironie, M. Amart accompagné de Denise. Et sur cette tombe, entretenue avec un soin pieux, c'était encore un amoncellement de fleurs pareilles à celles que l'on jetait à pleines mains dans le tournoi mondain des cinq jours de fêtes.

Sa piété affectueuse avait élevé le monument avec une grâce exquise, une touchante recherche de ce qui pouvait ajouter à sa mélancolie par la mise à contribution de l'art.

La croix qui dominait la dalle de marbre du sépulcre était en marbre aussi, en marbre blanc, étincelant sur ce soleil plein de caresses, ajouré, découpé comme une dentelle. La dalle elle-même supportait quatre figures d'anges soutenant sur leurs épaules une table de marbre noir sur laquelle un nom était gravé en lettres d'or, attendant que de nouveaux deuils vinssent graver d'autres noms à la suite.

A l'entour, malgré l'exiguïté de l'espace accordé aux sépultures dans cet enclos où les morts gisaient coude à coude, on avait créé un véritable parterre. Des roses grimpantes enlaçaient le socle de la croix et montaient jusque sous les branches de l'arbre éternel. D'autres, se penchant sur la pierre, y secouaient l'odorante pluie de leurs pétales embaumés.

Et, comme si cette présence perpétuelle de fleurs n'eût pas suffi, comme s'il fallait un surcroît à cette profusion de parfums, chaque hiver, l'anniversaire de la douleur ramenait le père et la fille portant de nouveaux dons à brassées. Et, ce jour-là, la tombe disparaissait sous cette floraison nouvelle et les larmes du regret s'y mêlaient aux pleurs que la rosée laissait sur les corolles amoncelées.

Ce matin-là, au moment où ils allaient quitter l'enclos, M. Amart et Denise s'arrêtèrent presque sur le seuil, frappés par un tableau qui les reporta brusquement de trois années en arrière.

Une religieuse venait d'entrer, conduisant deux enfants.

Ces enfants, il ne fallut pas longtemps à la jeune fille pour les reconnaître.

Le garçon avait grandi, la fillette plus encore. Leurs traits avaient déjà pris cette teinte dorée qui est le hâle des régions chaudes. Mais ils n'avaient point perdu leurs contours, et il était aisé d'y retrouver le souvenir du passé.

Les enfants, de leur côté, avaient tressailli à la vue des deux visiteurs du cimetière.

Ils étaient à l'âge où la mémoire garde le plus durablement les empreintes.

Ce fut la petite fille qui, la première, manifesta sa joie.

— Renzo! cria-t-elle, le monsieur et la dame !

Et, avant que la religieuse pût l'en empêcher, entraînant son frère par l'exemple, elle vint tout droit à Denise, les bras ouverts.

La jeune fille, de son côté, voyant l'élan de la mignonne créature, lui avait tendu les siens. En un instant, les deux enfants s'y jetèrent, affectueux et tendres, répondant aux caresses de cette amie si jeune, déjà si vieille connaissance pour eux, et couvrant de baisers les joues inondées de larmes de Denise.

La sœur s'était arrêtée, muette de surprise, ne sachant plus quelle contenance garder en présence d'un événement dont elle ne pouvait comprendre la signification.

L'ancien receveur général fit un pas, et, se découvrant respectueusement :

— Ma sœur, dit-il, vous remplacez sans doute la sœur Marie-Thérèse... et peut-être vous étonnez-vous de ce qui se passe en ce moment ?...

— En effet, monsieur, répondit celle-ci encore troublée. Je vois bien que ces enfants connaissent mademoiselle, ou plutôt la reconnaissent, mais je ne puis, en aucune façon, m'expliquer ce qui motive cette reconnaissance.

Un doux et triste sourire glissa sur les lèvres du vieillard.

— Ma sœur, quelques mots suffiront à vous tout expliquer. Vous conduisez ces deux orphelins sur la tombe de leur mère, n'est-il pas vrai ?

— Oui, monsieur, mais...

— Il y a trois ans, ils y vinrent à une date sensiblement rapprochée. C'était alors le lendemain du carnaval. Aujourd'hui, le carnaval n'est pas encore venu, mais les jours du mois se correspondent. Ils y venaient escortant le cercueil de leur mère et conduits par la sœur Marie-Thérèse... Nous étions là, ma fille et moi, comme aujourd'hui. Il paraît que l'Assistance publique seule allait avoir à s'occuper d'eux, et je bénis encore le ciel qui nous permit à ce moment d'intervenir pour ce que nous crûmes être le plus grand bien de ces deux enfants...

— Ah ! monsieur, interrompit la religieuse, vous n'avez pas besoin de m'en apprendre davantage et je sais votre nom, maintenant... Vous êtes...

— Monsieur Amart et sa fille Denise, prononça le vieillard.

La sœur se rapprocha des deux petits, qui se tenaient auprès de Denise.

— Mes enfants, dit-elle avec une véritable émotion, c'est bien à vous d'avoir reconnu ainsi vos bienfaiteurs. Remerciez-les de tout votre cœur du bien qu'ils vous ont fait et dont vous n'apprécierez que plus tard toute l'étendue.

Les deux petits s'étaient tus spontanément à l'approche de la religieuse.

Denise essuya ses yeux, mais il était visible que d'autres larmes refoulées étaient prêtes à suivre les premières.

— Ma sœur, dit-elle, croyez bien que cet élan d'affection m'a été plus sensible que tout témoignage réfléchi de gratitude. Car, voyez-vous, ici, c'est le cœur qui a parlé spontanément en eux, sans tenir compte des obligations que la raison leur imposera plus tard. Je ne leur demande que de nous aimer toujours ainsi. La reconnaissance est, dit-on, lourde à porter pour quelques âmes. Je ne la leur demande pas, et je vous supplie d'attendre qu'elle s'éveille naturellement dans leurs cœurs, si, toutefois, cet éveil est indispensable à leur tendresse.

— Mademoiselle, fit la religieuse de plus en plus émue, ces paroles font le plus grand honneur à votre propre cœur. Mais laissez-moi vous dire que votre générosité ne saurait imposer à ceux qui ont été les témoins et les ministres du bien que vous et votre père avez accompli, de taire à vos obligés le récit de ce bienfait.

— Je ne vous l'impose pas, ma sœur, s'écria la jeune fille ; je ne vous demande que de le

faire le plus tard possible. La reconnaissance est une plante de serre chaude: la tendresse naît d'elle-même comme les fleurs des champs. Je préfère les fleurs des champs.

En ce moment, la petite fille interrompit ce dialogue par une réminiscence.

— Et les « Monsieur», dis, mademoiselle, où les as-tu laissés ?

C'était bien là un cri d'enfant, et de petit enfant.

Denise éclata en sanglots.

Sans le vouloir, la mignonne créature venait d'arracher le bandage factice que la résignation et la religion patiemment invoquée avaient posé sur cette blessure mal cicatrisée. La plaie s'était rouverte, elle saignait comme au premier moment.

A la vue des pleurs de sa grande amie, Réparate avait fait chorus. Elle pleurait aussi avec toute la violence que le chagrin prend à cet âge.

Mlle Amart se rendit promptement compte de cette influence de sa douleur sur la naïve sympathie de la pauvre petite créature. Elle parvint à réfréner la violence de ses sentiments, afin de mieux étancher les larmes qui coulaient sur les joues de l'orpheline.

La religieuse avait repris les mains des enfants et les entraînait doucement vers l'autre côté de la nécropole, celui où se trouvait la tombe de leur mère.

Denise suivit presque machinalement ce mouvement.

La tombe était à peu près dans le même état qu'au jour où l'on avait descellé la pierre du sépulcre de famille pour y déposer la dernière morte.

Il s'en fallait que sur cette pierre on trouvât le luxe de floraison qui décorait celle de la famille Amart. La lourde dalle reposait plus, emblait-il, sous la surcharge des années qui accusaient leur passage. Entre les degrés ui la formaient, dans les angles de la maçonnerie, des fissures allaient s'élargissant, révélant l'usure du temps par la destruction du ciment qui les unissait.

Çà et là, du milieu des lézardes, une touffe d'herbe surgissait, un pied de chiendent tenace ou de pourpier à fleurs jaunes, protestait, au nom de la vie, contre cet abandon de la mort.

La grille qui fermait l'espèce de niche dans laquelle le tombeau était encastré, avait une formidable lèpre de rouille partout où la couche de peinture rongée ne protégeait plus le fer. Sans doute, ainsi placée au milieu de délabrements analogues, cette vétusté conservait une sorte de majesté de ruine sacrée; mais, à la réflexion, la vue en serrait le cœur et provoquait une grande amertume de la pensée.

Les deux petits s'étaient agenouillés.

D'une voix lente et monotone, ils répétèrent les paroles d'une prière que la religieuse répéta avant eux. Dans leur accent se traduisaient le respect, le recueillement, la sympathie même, mais plus rien, hélas! n'y vibrait de la primitive douleur, de celle qui avait fait couler des ruisseaux de larmes de leurs yeux sur la misérable bière de sapin où ils avaient vu coucher leur mère morte.

Denise, immobile, s'était absorbée dans la contemplation de ce tableau.

Un moment, elle y prit un tel intérêt qu'elle en oublia son propre chagrin. Agenouillée à quelques pas en arrière, dans l'herbe fleurie qui formait de fraîches corbeilles autour des tertres délaissés, elle essaya de s'unir aux prieres des deux enfants. Sa bouche prononça les mots bégayés par leurs lèvres.

Mais quand ce fut fini, quand les deux orphelins se relevèrent pour quitter le cimetière, violemment la douleur ressaisit la jeune fille. Une comparaison aussi rapide que poignante lui troua le cœur et, derechef, ses sanglots l'étouffèrent.

La petite fille était revenue vers elle, lui répétant affectueusement :

— Il ne faut pas pleurer, dame, il ne faut pas pleurer.

Denise se pencha vers elle, la prit dans ses bras et la serra tendrement sur sa poitrine. Puis, d'une voix qu'entrecoupaient les pleurs, elle murmura :

— Pauvres chers enfants ! Vous, du moins, vous avez tous vos morts couchés sous une pierre qui vous les garde et reçoit vos prières. Moi, j'ai des larmes plein le cœur, et je ne sais même pas en quel lieu du monde est creusée la fosse sur laquelle je voudrais les répandre.

— Mademoiselle, dit alors la religieuse en élevant la main, pourquoi regardez-vous la terre où ne reposent que nos corps? Croyez-vous donc que les âmes de ceux que vous pleurez ont besoin de vous assigner rendez-vous sur une pierre pour lire la douleur que leur perte vous a causée, et que vos larmes et vos prières ne trouvent pas toutes seules leur chemin jusqu'à l'infini ?

Elle montrait le firmament d'un bleu pâle. Elle avait l'inspiration des pensées saintes dans les yeux et sur le visage. Et à la voir ainsi, consolante et réconfortante, Denise sentit comme une caresse apaisante passer sur la blessure de son cœur.

— Vous avez raison, ma sœur, s'écria-t-elle. Je suis lâche et ma plainte est une offense à la justice de Dieu !

Elle embrassa une fois encore les deux enfants, qui renouvelèrent à M. Amart leurs protestations de reconnaissance. Puis, repre-

nant le bras de son père, elle quitta le cimetière et redescendit vers la villa.

Tous deux songeaient. La parole de la sœur, si simple en soi, les avait ramenés aux pensées graves et mélancoliques. Tous deux songeaient à ce revoir sublime que la foi promet aux cœurs droits.

En arrivant à la villa, Denise y trouva une lettre de Jean de Prébanec.

Le jeune homme s'épanchait longuement. Il racontait à sa « sœur aînée » que ses premiers efforts pour se remettre au travail avaient coûté beaucoup à sa volonté, mais qu'aujourd'hui l'obstacle était vaincu, et qu'il allait de l'avant, dans la voie de la carrière habituelle, presque héréditaire, des Prébanec.

Il renouvelait à la jeune fille ses remerciements sincères pour la part qu'elle avait prise à sa rénovation. Il lui devait tout, assurait-il, car sans elle, sans les douces et encourageantes paroles qu'elle lui avait prodiguées, il serait resté en deçà de l'initiative à prendre, il ne se fût peut-être jamais décidé.

Et Denise, tout en jouissant du bien qu'elle avait pu faire, n'en éprouvait pas moins cette sorte de défaillance que l'on doit le plus souvent aux excessives complaisances de l'égoïsme. Elle songeait que, tout cela, c'était le bonheur d'autrui, dont elle ne prenait sa part que par une sorte de répercussion.

Le sien, celui qu'elle avait un instant entrevu, qui s'était dissipé, en quelque sorte, comme la trame d'un mirage, Dieu seul pouvait le lui rendre.

Alors lui revenaient à la mémoire les paroles de la religieuse, entendues là-haut, sur la crête de Cimiès. Elle se disait que la vie du corps se traîne sur la terre, où elle doit se clore un jour dans une fosse, mais que les âmes ont un lieu dernier de leurs aspirations, un centre commun auquel elles tendent, et que, pour y atteindre, il faut d'abord... mourir.

III

Tout cela, c'était pour Denise l'austère satisfaction de la mission remplie. Mais, pour elle-même, pour la muette concentration de son âme, pour ces épanchements intimes qui réclament la présence et l'appui d'une autre âme, qu'avait-elle obtenu ?

Depuis plus de deux ans que le malheur l'avait frappée, le deuil dont elle avait ceint son jeune front s'était lentement étendu tout à l'entour de son cœur, l'enveloppant peu à peu, à la façon d'une mystique trame. Aujourd'hui, elle n'éprouvait plus ces âpres souffrances, ces transes déchirantes qui accompagnent les premiers coups du malheur, mais la plaie était tout aussi saignante en elle, et ses yeux ne voyaient plus le monde qu'au travers du crêpe de son vêtement noir.

Pendant les deux hivers consécutifs à son « veuvage », Denise avait supplié son père de l'emmener loin, bien loin de Nice. Il ne lui eût pas été possible de supporter les fêtes du Carnaval, les joies bruyantes qu'elles provoquent. Tout cela lui aurait trop cruellement rappelé cette année où, proclamée reine de la « bataille de fleurs », elle avait traversé les acclamations de la foule, indifférente à toutes choses, hormis au sentiment de son amour, à la jouissance interne, presque égoïste, de son bonheur encore inavoué, peut-être même déjà mordue au cœur par cette crainte de l'inconnu qui se mêle à tous les sentiments nouveaux.

M. Amart, toujours plein de tendresse pour sa fille, s'était empressé de déférer à ce désir. On avait donc voyagé : la première fois en Italie, la seconde en Espagne; puis, le printemps revenu, on s'était arrêté à Paris avant de rentrer à Nice.

Denise n'avait pu supporter le ciel et les fleurs que dans la saison chaude, alors que tout le monde fuit cette côte de la Méditerranée brûlée des ardeurs des Tropiques. C'était alors seulement que Nice perdait à ses yeux les images des allégresses disparues, alors seulement que la villa, toute close sous ses jalousies retombées, pleine d'une ombre fraîche et calmante, lui permettait les isolements méditatifs, les contemplations et les rêveries bienfaisantes.

Elle en était là aujourd'hui; elle ne comprenait plus que la solitude.

Dans le monde, on avait beaucoup parlé de ce mariage « romanesque »; puis, quand on avait su la fin terrible de Robert de Prébanec, avec une sincère pitié pour cette grande infortune, on avait admiré, quoique en soupirant, la claustration volontaire de cette jeune fille qui, à la fleur de l'âge, belle et opulente, se murait vivante dans une tombe et se séparait du reste des humains.

D'aucuns, — les sceptiques ne manquent jamais, — assuraient qu'il y en avait là pour « une affaire d'un an » au plus, que l'histoire de la veuve de Mausole était une jolie fable antique, tout à fait irréalisable dans une société « fin de siècle » comme la nôtre, et que l'on verrait M[lle] Amart, plus belle, plus séduisante que jamais, sortir de son silence et de son deuil pour faire le malheur de beaucoup, en même temps que la félicité d'un seul, l'élu de ses prochaines affections.

Il avait pourtant fallu en rabattre lorsqu'une deuxième année avait suivi la première sans amener le résultat prophétisé. Et voilà que, pour la troisième fois, la charmante héritière,

espoir de tant de prétendants « sérieux », se confinait en son deuil et frustrait la société niçoise de sa brillante réapparition.

C'était vrai, Denise avait totalement changé ses habitudes et sa manière de voir.

La villa elle-même s'était transformée.

Toute une aile, que la munificence du père avait abandonnée au caprice de sa fille, jadis consacrée aux soins de la femme, à tout ce luxe exquis de bibelots, de futilités qui composent ce qu'on pourrait appeler la toilette de la *féminité*, avait subi une véritable métamorphose.

Denise avait toujours été pieuse, mais à la manière des femmes du monde qui, peu ou prou, est une sorte de coquetterie avec le bon Dieu. Convaincue et pratiquante, certes, elle l'avait été pour elle-même dans toute la sincérité de son âme. Mais les joies de ce monde, le souci des relations, les obligations sociales l'avaient souvent détournée d'une continuité rigoureuse. Elle avait dû faire part à deux entre les exigences du précepte religieux et les exigences beaucoup moins accommodantes de l'existence mondaine.

Aujourd'hui, il n'en était plus ainsi.

Ce qui, naguère, formait le boudoir de la jeune fille, c'est-à-dire une suite de trois pièces consacrées au salon particulier, à la bibliothèque spéciale, au retrait tout personnel, clos de rideaux sombres, meublé de sofas préparés pour les siestes paresseuses, pour les suaves oublis de la rêverie, était devenu une sorte d'oratoire.

Denise avait fait de la plus retirée des trois pièces une façon de chapelle, à laquelle, maintenant, elle apportait tous ses soins.

Là se dressait, appendu au mur revêtu d'une tenture de velours rouge, un grand crucifix, reproduction en ivoire du Christ de Bouchardon, œuvre d'art admirable qui avait dû coûter fort cher. Sur la gauche, en face de la fenêtre, une madone de Lourdes, en argent, reposait elle-même sur une console-applique. Au dessous du crucifix brûlait une lampe perpétuelle dont l'huile, soigneusement versée chaque jour par la main de la jeune fille, répandait un parfum pénétrant dans la chapelle. Alentour, des prie-Dieu se rangeaient, attendant les fidèles. Il y en avait huit, tant pour les maîtres que pour les domestiques. En avant de ceux-là, un neuvième apparaissait, mais recouvert d'une sorte de housse en crêpe.

Celui-là serrait le cœur à première vue, pour le réconforter ensuite.

Car il était aisé de voir qu'il était là pour « attendre quelqu'un » et son revêtement de deuil disait tout un poème. Le souvenir le gardait; le pieux attachement de la fiancée inconsolable l'avait mis là avec une douce intention, assignant rendez-vous à l'absent pour cette union de la prière, se complaisant dans ce beau rêve des âmes croyantes que le mort venait, tous les soirs, s'agenouiller au milieu de ceux qui l'aimaient et mêler ses invocations aux leurs.

Ce n'était point que le goût des choses de l'art se fût éteint dans les préférences de Denise, loin de là. N'en avait-elle pas fourni la preuve dans le choix qu'elle avait fait d'effigies précieuses placées par elle dans le cadre somptueux de son oratoire? Elle disait quelquefois, avec le pâle sourire qui désormais s'alliait à la tristesse voilée de son regard :

— Robert ne m'a laissé que Dieu pour consolateur. En me quittant, il m'a contrainte à mieux comprendre, à mieux aimer Dieu. Rien n'est trop beau pour Dieu !

En avant de la chapelle, ainsi qu'une antichambre luxueuse, la jeune fille avait conservé son ancienne retraite. C'était là qu'elle se réfugiait, avant ou après ses fréquentes stations au pied du crucifix, aux heures où elle voulait, sous le regard du Sauveur, s'abandonner aux pensées plus profanes, sans doute, mais plus personnelles de son amour toujours vivant.

Car la mort de Robert n'avait pas tué le cœur de Denise. C'est là l'heureux privilège de ceux qui croient qu'ils ont mieux que la croyance en l'immortalité. Ils en ont le sens, presque la perception directe.

Nulle part la jeune fille ne trouvait de plus pures jouissances.

Là, en effet, dans cette contemplation invariable, aucun mélange terrestre ne venait altérer la limpidité de son affection. Celui qu'elle aimait n'était plus qu'une âme, et à cette âme, Denise donnait tous les jours la sienne.

Elle pouvait, comme autrefois, échanger sa pensée avec l'absent, mieux qu'autrefois même, car, alors, la pudeur féminine, la réserve naturelle la faisaient garder fermées certaines parties de son cœur.

Aujourd'hui, elle se sentait pénétrée, comprise, *lue* en entier par le regard du bien-aimé mort. Que ne peut l'illusion consolatrice des saintes amours qui survivent en Dieu, dans l'attente des revoirs éternels? Parfois Denise perdait la notion, jusqu'à la sensation du monde extérieur. Elle devinait une chère présence auprès d'elle. Elle n'était plus seule à parler dans ce dialogue intime. Quelqu'un lui donnait la réplique, répondait à l'élan de ses souvenirs, berçait sa chimère et souriait à ses épanchements.

Elle le connaissait bien; elle le reconnaissait plutôt.

Et quand elle sortait de ce lieu où les heures coulaient pour elle suaves, embaumées de mystiques parfums, le visage qu'elle offrait à

ceux qui respectaient pieusement son culte de tendresse était rayonnant d'on ne savait quel surnaturel éclat.

. . . .

Telle était la vie de Denise à Nice, et beaucoup d'amis la trouvaient inexplicable, bizarre. Une dame, même, une grande mondaine, de celles qui croient le rire indispensable jusqu'au jour où la chute des cheveux et des dents, les rides des joues et du front, l'impuissance de la perruque et du râtelier, du fard et de la veloutine, viennent brusquement leur notifier que « c'est fini de rire », parce que le rire n'est plus qu'une grimace, — une de ces créatures indéfinies dont l'habitude du langage garde les compliments banals à leur beauté, s'avisa de morigéner « la petite », ainsi qu'elle le disait avec désinvolture, et de lui reprocher cette fidélité digne d'un cours de morale pratique.

Elle avait connu M. Amart en d'autres temps, lointains déjà, auxquels elle frisait la trentaine, c'est-à-dire dans les beaux jours des solennités impériales. Le trésorier-payeur général du département tout neuf d'Alpes-Maritimes avait reçu fréquemment cette victorieuse aux bals renommés de la résidence. Et, comme Mme Amart, douce et bienveillante, avait été indulgente aux extravagances de cette évaporée, celle-ci avait cru pouvoir s'arroger les droits que donne l'amitié.

M. Amart devait à la plus exquise éducation la tradition du respect quand même des femmes. Il n'accueillait donc les réflexions saugrenues de la dame qu'avec ce placide sourire de l'homme bien élevé qui ne tient aucun compte des propos d'une péronnelle, mais la laisse bavarder à bouche que veux-tu, par politesse.

Denise n'avait pas les mêmes raisons de se montrer tolérante.

A la première démonstration « sérieuse » que lui fit la prêcheuse convertie de morale mondaine, la jeune fille se souvint fort à propos que l'aimable personne avait un fils à « caser ».

— Madame, répliqua-t-elle avec une dureté de ton qui n'était point dans ses habitudes, mais qu'elle affectait supérieurement, je n'ignore pas que, pour beaucoup de gens, toute la politique consiste dans la pratique du... changement. Mais chacun agit à sa guise. Moi j'ai pour devise celle du lierre : « Je meurs où je m'attache. »

La riposte venait avec tant de justesse s'appliquer aux joues émaillées de l'ex-belle, que, du coup, elle fit craquer le masque, et qu'à travers ces craquelures se révélèrent un visage et une âme hideux et sordides. Denise ne fit qu'en rire. Elle pratiquait plutôt l'insouciance que le dédain.

La vilaine femme s'en alla clabauder dans les salons où il lui restait encore quelque crédit. Les salons de Nice sont un peu... cosmopolites, et il en résulte que les pires langues sont celles qu'on y comprend le mieux. Mme du Bay, c'était le nom de la personne, obtint un succès de passage qui, finalement, se retourna contre elle, dès que ses calomnies eurent cessé de plaire.

Tout cela n'empêchait point Denise d'aller son chemin droit devant elle, de négliger de plus en plus un monde qu'elle apprenait à mieux connaître à mesure qu'elle le fuyait davantage.

Et même, elle en vint à ce degré de pacifique dédain pour les mensonges au sein desquels elle avait si longtemps vécu, qu'elle ne put comprendre comment elle avait pu mettre si longtemps à les percer à jour. Elle se demanda, de la meilleure foi du monde, si elle était bien la même, si son rayon visuel n'avait point changé d'acuité, s'il était possible qu'elle se fût complu dans ces milieux de fadeurs plus ou moins sentimentales couvrant d'abominables pièges et des abîmes de perversité.

Chose plus surprenante encore! Quelle que fût l'amertume de son chagrin, elle put croire qu'elle avait atteint à cette paix profonde que donnent les sentiments religieux, unis aux convictions solides et aux méditations profondes.

Pour la première fois, elle envisagea sans trouble la perspective de passer tout son hiver à Nice, afin d'épargner à son père la fatigue, toujours considérable pour un vieillard, de déplacements inutiles et contraires à ses goûts. Elle se taxa d'égoïsme et se raisonna si bien que la venue du Carnaval et de ses fêtes ne l'épouvanta plus. Elle se sentit assez forte pour affronter, du fond de sa retraite, les tumultes joyeux de la multitude, les allégresses populaires et, plus redoutables que tout le reste, les rumeurs des amusements mondains.

Mais alors prit naissance, en cette âme qui se croyait assurée du repos, une crainte nouvelle qui, peu à peu, devint obsession, puis souffrance.

Denise se reprocha d'être devenue indifférente en son calme.

Elle se demanda, avec de douloureuses interrogations, si, vraiment, elle ne subissait point à son insu et d'une manière trop efficace, l'action lénitive du temps, qui cicatrise toutes les plaies ; elle eut peur d'être moins sensible au souvenir du cher disparu; elle trembla à la pensée que, peut-être, un jour viendrait où elle n'aimerait plus le souvenir de Robert de Prébanec.

Le vide immense qu'elle découvrit en son cœur en s'examinant, lui fut la meilleure réponse à cette terreur due au scrupule.

Non ! Le mort, en partant, avait laissé en elle une place que plus rien ne pouvait remplir. Si les larmes s'étaient faites plus douces, si elle pouvait, avec une mélancolie sereine, se remémorer les rares et courtes heures du bonheur, cela ne prouvait point qu'elle eût perdu la faculté d'aimer, mais seulement qu'elle avait reçu les consolations données par les certitudes de l'immortalité, par l'espoir d'un revoir assuré dans une région supérieure où les larmes n'existent plus, où la pensée même de la séparation serait un non-sens.

En se scrutant plus profondément, elle s'aperçut même que sa résignation, faite d'espérance, n'était pas due seulement à la conscience d'un lendemain de la vie. Il s'y mêlait beaucoup de consolations qu'elle eût pu appeler terrestres, tant la part qu'y prenait l'espoir indéfini de se rencontrer avec Robert était, en soi, un sentiment sans limites précises, dans lequel elle n'osait démêler ce fond d'illusion inhérent à la nature humaine qui ne tient aucun malheur pour irréparable, tant que la terrible confirmation du trépas des êtres chéris n'a pas brisé d'un seul coup les liens mêmes de la croyance.

Et voilà que Denise se sentait envahie d'une épouvante et d'une joie mêlées à égales doses. Epouvante, parce qu'elle craignait d'être en proie à une perturbation de l'intelligence ; joie, parce qu'elle voyait renaître en son cœur, après deux ans, cette invraisemblable illusion d'un doute au sujet de la mort de Robert.

Oui, — il en était ainsi. Denise n'osait l'avouer à ceux qui l'approchaient, pas même à son père, — un invincible besoin de se rattacher à la vie la faisait imaginer, malgré elle, qu'une sorte d'impossible miracle allait se réaliser, que, nouveau Lazare, le mort bien-aimé allait rompre du front la pierre de son sépulcre ou le tertre gazonné de sa fosse, si ses restes reposaient en terre chrétienne, que son cadavre ranimé, comme dans les fantastiques légendes des bords du Rhin, allait surgir d'une lointaine ravine, d'un champ couvert d'herbes verdoyantes, et se présenter à elle pour lui dire :

— Denise, Dieu a eu pitié de notre amour, de nos longs et cruels désespoirs, il m'a rendu à la vie terrestre pour me permettre de goûter le bonheur que vous m'aviez promis. Me voici : le délai assigné à mon séjour terrestre ne sera pas long. Remplissons d'ivresse la coupe qui nous est tendue et, ensemble, attachons-y nos lèvres.

Et elle tremblait, elle craignait de devenir folle, éprouvant le vertige de cette hallucination.

Elle se réfugiait alors dans le silence de son oratoire, et là, la tête perdue, abîmée dans ses transes, elle jetait au ciel une prière haletante :

— Sainte mère de Dieu, pleurait-elle, je vous en supplie à genoux, éloignez de moi cette tentation horrible. Faites que je ne doute plus de ma raison. Pourquoi, après tout ce temps écoulé, suis-je encore le jouet de pareils troubles ? Ceux qui dorment leur dernier sommeil sous la croix, en quelque lieu que ce soit, ne se rélèvent pas de leur funèbre couche, et c'est offenser Dieu que souhaiter un miracle inutile.

Elle sanglotait ainsi devant l'image sainte, sous les douces et suaves clartés de la lampe du sanctuaire. Mais la prière, ô cruauté de l'épreuve, n'éloignait point la tentation, ne faisait point cesser le vertige.

Bien au contraire. Il semblait à Denise qu'après chaque supplication, après chaque cri de détresse plus ardent, plus pressant, elle sortait de la chapelle plus hantée, comme si Dieu se faisait le complice du mystérieux fascinateur de sa pensée.

Un jour même, l'obsession prit un caractère particulièrement étrange.

C'était à la fin du jour, un jour de janvier aussi clair, aussi lumineux, aussi caressant qu'au crépuscule printanier. Un dernier rayon trouant les rideaux de sa flèche d'or, emplissait d'allégresse le petit oratoire. Le crucifix d'ivoire, la vierge d'argent se renvoyaient l'épanouissement de cette flamme. Les clous dorés des prie-Dieu, le lustre chatoyant des velours et des peluches en retenaient le reflet. Il y avait comme un épanchement de vie, comme un tressaillement de promesse en ce réduit de la prière.

En y pénétrant, Denise en fut frappée, éblouie.

Elle s'agenouilla pour prier; la prière ne vint pas.

Ou plutôt, ce fut un véritable chant d'allégresse qui monta, sans paroles, de tout son être dilaté, bénissant le Dieu qui crée, qui rajeunit, qui renouvelle, qui ressuscite. D'étranges réminiscences se firent jour dans le cerveau de la jeune fille ; sa mémoire lui rappela l'un des plus beaux vers de Lamartine :

Celui qui peut créer dédaigne de détruire.

Eperdue, se méfiant d'elle-même, jugeant profanes toutes ces réminiscences qui l'emplissaient, tous ces frissons qui la ranimaient, elle prit, au hasard, un livre de piété sur un banc.

C'était l'*Imitation de Jésus-Christ*. Elle l'ouvrit et lut :

« — *Pourquoi appelez-vous morts ceux qui vivent ?* »

Le livre s'échappa de ses doigts; elle éprouva

une secousse violente; sa tête vacilla et ses lèvres s'agitèrent convulsivement.

Pourquoi donc le livre saint s'était-il ouvert sur cette page? Pourquoi la première ligne que ses yeux eussent rencontrée avait-elle été cette extraordinaire correspondance avec sa préoccupation du moment?

Il n'existe point de hasard, dit-on. Tout est préordonné par un ordre de la sagesse éternelle. S'il n'y avait point en cette troublante occurrence une coïncidence permise par Dieu, n'était-ce pas qu'un être malfaisant, un démon spécial se jouait de l'esprit de la pauvre fille et lui infligeait cette forme de l'épreuve?

Par honheur, ces pensées ne furent pas de longue durée.

L'ivresse de ce couchant féerique ressaisit la jeune fille. La détresse d'une minute se transforma en une extase d'incantation.

Et, alors aussi, la pensée suivant sa voie, — son idée fixe peut-être. — se plut à guider ses yeux sur les objets divers décorant l'oratoire.

Après s'être respectueusement arrêtés sur le Christ et sur la Madone, les regards de Mlle Amart revinrent à l'autel, à la lampe de baccarat rouge contenue dans son vase d'or, à la console de la statue, aux tentures, aux tapisseries, aux sièges.

Soudain Denise se leva toute droite, très pâle.

Qu'était-ce donc qui l'avait fait pâlir?

Seul, dans cette exubérance de lumière consolante, le prie-Dieu réservé à l'absent, le prie-Dieu du « mort », faisait tache. Il mettait son ombre lugubre drapée de gaze noire au sein de cette clarté réchauffante.

Il sembla à Denise qu'elle le voyait là pour la première fois.

L'impression qu'elle en éprouva fut étrange, affreuse.

Pourquoi cette chaise lui parut-elle sinistre? Que signifiait ce crêpe qui l'entourait? On pleurait donc quelqu'un dans cette demeure? Or pouvait-on pleurer lorsque rien ne parlait de la mort, lorsque tout, au contraire, faisait éclater la vie à l'entour, ainsi qu'un chant muet auquel les puissances de la matière elles-mêmes prêtaient leurs accords, sous l'attouchement de ce rayon de soleil qui allait s'éteindre dans une gloire?

Alors, sans réfléchir, sous l'impulsion d'un sentiment inexplicable, la jeune fille marcha vers le prie-Dieu. Rapidement, ses mains fébriles arrachèrent le fil des coutures, et la housse noire, violemment détachée, rendit au jour la chaise rajeunie.

Elle était la plus belle de toutes. Sa toilette de deuil l'avait préservée de la poussière. Aucun genou plié n'avait froissé le velours destiné aux oraisons. Et, à mesure que la sombre draperie s'en allait, toute cette fraîcheur du petit meuble apparaissait, s'accusait, comme s'accusent progressivement les lignes et les contours des objets dans la lueur grandissante de l'aube.

Il se passa ce fait bien naturel, que le rayon, après avoir touché à tout le reste, vint, par une sorte de coquetterie finale, s'enrouler au bois du prie-Dieu, qu'il le dessina, qu'il le sculpta en quelque sorte, si bien que le meuble se montra tout neuf au sortir de son deuil de deux ans.

Et Denise, les yeux pleins de larmes, l'esprit et le cœur pleins d'une exaltation inconnue, inexplicable, éleva tout à coup ses deux mains vers la Vierge qui la dominait, et agenouillée à côté de la chaise qu'elle venait de dépouiller des attributs de la mort, fit à haute voix cette prière d'action de grâce :

— Soyez bénie, ô ma mère, pour ce miracle que vous me présagez!

IV

Le soir même de ce jour, le courrier apporta une surprise.

C'était une lettre de Marseille, tracée d'une écriture indécise et tremblée qui décelait une main âgée ou fatiguée.

Elle était adressée à Mlle Denise Amart, à Nice.

Dès les premiers mots, la jeune fille jeta un cri.

La lettre avait pour auteur et pour signataire la Sœur Marie-Thérèse des Filles de Saint-Vincent de Paul, la même qui, trois ans plus tôt, avait reçu de M. Amart, là-haut, au cimetière de Cimiès, les mille francs nécessaires à l'éducation des deux petits orphelins Lorenzo et Réparate.

Depuis cette date, le père et la fille, abimés dans leur douleur, n'avaient plus revu ni les enfants, ni la sainte femme qui les avait recueillis. Cela n'avait point empêché M. Amart d'envoyer régulièrement, tous les ans, la somme promise. Mais, pour lui comme pour Denise, la vue des orphelins eût été une cause de douleur trop vive. Ils n'auraient point osé les revoir.

Or, voilà que la sœur Marie-Thérèse prenait les devants et écrivait la première. Elle était à Marseille, dans une maison de son Ordre, retenue par les suites d'une maladie contractée au Tonkin, et qui avait motivé son rapatriement.

Elle apprenait à ses amis de Nice qu'elle était partie pour l'Extrême-Orient moins de six mois après la providentielle rencontre du

cimetière. Elle n'avait pu résister à la nostalgie de l'hôpital, car c'était là, au milieu des blessés et des malades, qu'elle était le mieux dans son rôle.

Une sœur plus jeune avait reçu le soin des deux enfants.

La missive se terminait par ces mots :

— « Chère demoiselle, je voudrais bien vous revoir, car je ne suis plus qu'une infirme. L'âge, aggravé par ma dernière maladie, m'a fait des jours très précaires et que je crois comptés. Je m'incline devant la volonté de Dieu, mais, ne pouvant aller à Nice, je vous demande de venir à Marseille.

« Je n'ai cessé de demander à Dieu qu'il m'accordât de vous payer moi-même, à *tous deux*, le bienfait que vous avez répandu sur les petits abandonnés. Je crois que Dieu m'a accordé cette grâce, et c'est pour ce motif que je vous supplie de hâter votre visite. »

M. Amart, après sa fille, avait pris connaissance de la lettre.

Lui aussi, il sentit ses prunelles se voiler.

— Parbleu ! s'écria-t-il, nous partirons par le premier train, demain, n'est-ce pas, mon enfant ? Si quelqu'un mérite qu'on aille la vénérer, c'est bien cette sainte !

— Oh ! oui, père ! s'écria la jeune fille en embrassant le vieillard.

Ce « oh ! oui » fut prononcé d'un tel ton que M. Amart en fut étonné. Il se tourna brusquement et dévisagea sa fille avec une sorte de curiosité.

Depuis que le malheur s'était abattu sur la villa, depuis que Denise avait pris le deuil de son amour, jamais encore il ne lui avait vu ce visage heureux, cette physionomie singulièrement révélatrice d'un bonheur intime et inexplicable.

— Hein ? interrogea-t-il, tandis que ses propres yeux trahissaient sa stupeur.

Denise se mit à rire et l'embrassa derechef et plus fort.

— Père, tu es surpris, n'est-ce pas, de mon changement d'humeur, et tout prêt à m'en demander la cause ? Eh bien ! ne me le demande pas, je t'en prie, car je ne pourrais te répondre. Je n'en sais rien moi-même. Tout ce que je puis dire, c'est que j'ai éprouvé ce soir une joie bizarre, sans motifs comme sans avant-coureurs ; qu'elle m'a presque effrayée, et qu'en ce moment, après avoir lu cette lettre, je la sens redoubler toujours sans que je puisse m'en fournir la raison.

Il va sans dire que c'était là une de ces explications qui compliquent le problème au lieu de le résoudre.

Mais M. Amart était un homme d'un esprit trop fin, trop supérieur, pour chercher à résoudre celui qui se présentait à lui. Une fois encore, mais avec moins d'irrésolution cette fois, il s'en remit au temps et aux événements du soin de l'éclairer sur cette énigme.

Dès le lendemain, à la première heure, ainsi qu'il avait été convenu, père et fille prirent le train pour Marseille.

La maison de retraite des religieuses de Saint-Vincent de Paul était retirée dans une sorte de ruelle délicieusement enfoncée et perdue au sein des arbres du Prado. Dépouillés de leurs feuilles, à cette époque de l'année, ces arbres n'en formaient pas moins comme une avenue aux alentours de la maison.

Pour y aborder on marchait sur une couche de feuilles de platanes entièrement jaunies et craquantes. C'était un tapis sous les pieds, rendant le pas plus sourd et plus moëlleux.

Au fond de l'impasse s'ouvrait un portail de fer. Les visiteurs entraient par une toute petite porte. Cette entrée n'avait point l'air de mystique prudence qui caractérise en général les couvents. Les Filles de la Charité sont les sœurs des malades et des pauvres. Il faut donc qu'à toute heure, pauvres et malades puissent recourir à elles sans faire antichambre.

Et puis, dans cet ordre admirable, jeunes et vieilles connaissent la vie, la vraie vie, celle qui geint ou gémit, qui crie ou pleure, qui murmure ou blasphème, plus encore qu'elle ne rit ou chante, qu'elle ne prie ou contemple. Faites aux misères et aux souffrances de la condition humaine, elles ne s'effarouchent point de ce qui pourrait alarmer des consciences plus timorées, des pudeurs qui ignorent la réalité.

De là vient peut-être cette ineffable mansuétude que l'on peut lire sur leurs traits toujours d'une sereine beauté. Oh ! les bonnes, les chères infirmières, les douces consolatrices, même à travers les rudesses de leur fréquentation militaire, les gaies compagnes qui font sourire les mourants sur leurs lits d'agonie et rire les blessés au moment même où la scie du chirurgien vient de trancher un os ou d'amputer un membre ! Oh ! le clair épanchement de lumière que verse sur les couches douloureuses cette cornette aux ailes blanches, traversant, le soir, à la lueur des lampes lugubres, les longues salles d'hôpital avec leur triple rang de rideaux fermés !

Une fois la petite porte franchie, on se trouvait dans une grande cour sablée au fond de laquelle s'élevait le corps de logis principal. A droite et à gauche, les arbres recommençaient, étendant leurs branches sur des allées qui serpentaient entre des arbustes de toute nature. En été, cela devait être un paradis, et la paix profonde qui enveloppait cette demeure de saintes donnait un avant-goût des joies célestes qui font tout l'objet de leurs vœux.

La vieille portière, une converse courbée par les années, demanda d'une voix cassée à M. Amart et à Denise les motifs de leur visite.

Ils répondirent en montrant la lettre de la sœur Marie-Thérèse.

Ce nom ouvrit tout ce qu'il aurait pu y avoir encore de fermé, non seulement dans les portes de la maison, mais aussi dans le cœur de la portière. Elle se fit souriante pour dire :

— Ah ! la sœur Marie-Thérèse, elle n'est pas aussi vieille que moi, mais elle n'est pas non plus très jeune. Vous allez lui faire bien plaisir.

Et, précédant les visiteurs, elle gravit les quatre marches du perron, poussa une porte vitrée, toujours ouverte, tant il est vrai que les sœurs de charité vivent au sein de nos villes, au milieu des pauvres, en famille, sans se garder, sans avoir besoin de précautions, et remit Denise et M. Amart à une toute jeune sœur qui leur renouvela la question.

Celle-ci était presque une enfant, tant son aristocratique visage, aux lignes pures et harmonieuses, donnait l'impression de quelque vision séraphique incarnée en une habitante de la terre. Ce n'était point une résignée ou une écœurée, à coup sûr, elle n'avait point porté à Dieu un cœur déjà blessé, saignant peut-être d'une plaie terrestre. Non, celle-ci avait toujours appartenu au Maître, elle n'avait vécu qu'au ciel dans la compagnie des anges, et le seul chagrin de sa toute jeune existence, elle avait dû le ressentir le jour où un père désolé, une mère en larmes, peut-être de plus jeunes frères et de plus jeunes sœurs, l'avaient tenue embrassée dans le suprême baiser d'adieux, avant que, vêtue de la robe nuptiale, elle n'apportât à l'Epoux éternel le don de sa chevelure rasée.

La petite sœur rougit en introduisant M. et M[lle] Amart comme si elle se fût heurtée à quelque réminiscence tentatrice de ce monde qu'elle avait quitté pour aller à la vie des saints.

Mais, tout aussitôt, revenant, avec une grâce exquise, aux manières d'autrefois, toujours vivaces en cette éducation conservée, elle ajouta :

— Si vous voulez bien me suivre, je vais vous conduire auprès de la sœur Marie-Thérèse.

On s'avança dans un long corridor, entre des murs blanchis à la chaux, percés de portes peintes en gris. Au bout régnait un escalier en vis qui menait au premier étage.

A mesure que Denise et son père pénétraient plus avant dans l'asile, le recueillement les gagnait davantage. Il les imprégnait à la façon d'une fraîche et douce buée qui se serait dégagée des murailles et des parois ; il emplissait toute la demeure livrée au silence et ils se surprenaient à regarder le bruit de leurs pas sur le plancher comme une profanation au repos de ce lieu.

Çà et là, dans la pénombre du couloir, simplement éclairée par les impostes vitrés placés au-dessus des portes, apparaissaient des images pieuses, des statuettes en plâtre blanc ou colorié, représentant tel ou tel bienheureux particulièrement honoré par telle ou telle religieuse.

PIERRE MAEL.

(La fin au prochain numéro.)

PITIÉ

Envers sa conscience il faut être inflexible,
Oser plus qu'on ne peut, et pouvoir l'impossible.
Mais gardons pour nous seuls notre sévérité !
La justice est surtout faite de charité.

On peut juger le juge aux peines qu'il inflige :
La vengeance punit, la justice corrige.
Tout châtiment stérile est une cruauté,
Et, s'il ne rend meilleur, il n'est pas mérité.

Aussi, quand nous avons à juger des coupables,
Plaignons-les, les méchants étant les misérables,
Et soyons indulgents pour eux ! Sans la pitié,

Les meilleurs des humains ne sont bons qu'à moitié ;
Et ce qui tout d'abord dans la vertu rayonne,
C'est moins le bien qu'on fait que le mal qu'on pardonne.

Achille PAYSANT.

TANTE ÈVE

(SUITE)

III

MARCEL HAUBLAY, d'après les dires de gens qui l'avaient connu dans sa première résidence, au sortir de l'Ecole des Ponts et Chaussées, était un véritable ours, qui n'allait dans le monde que quand il y était forcé, et préférait la conversation des livres à celle des humains. Il faut croire qu'il avait bien changé depuis ce temps-là, car il fit des visites partout et accepta toutes les invitations; il n'y eut pas, cet hiver-là, de réunion petite ou grande sans qu'on l'y vît. Probablement la société brestoise lui plaisait beaucoup.

Ce qui est sûr, c'est qu'il plaisait généralement à la société brestoise. Les hommes le trouvaient simple, bon enfant, dénué de prétentions, et étaient d'autant plus disposés à reconnaître son mérite qu'il ne se faisait point valoir; les jeunes femmes et les jeunes filles appréciaient en lui un excellent danseur et un organisateur ingénieux de toutes sortes de divertissements; et les vieilles dames lui savaient gré d'être aussi empressé auprès d'elles que si elles eussent été jeunes. Or, chacun en ce monde témoigne sa bienveillance à sa manière; Marcel Haublay avait une bonne place gardée sur tous les carnets de bal, on le choisissait pour partenaire dans tous les jeux, on le prenait au cotillon dix fois plus qu'un autre; c'est ainsi que la jeunesse le favorisait. Les vieilles dames n'avaient pas cette ressource-là; aussi, cherchant le moyen de lui être agréables, elles résolurent de le marier.

Cette résolution ne fut point prise en comité plus ou moins nombreux, à la pluralité ou même à l'unanimité des suffrages. Cette idée leur vint à chacune en particulier, et chacune en particulier s'occupa de choisir parmi ses préférées la future Mme Haublay.

L'hiver n'était pas fini que le jeune homme avait déjà entendu une douzaine de fois le petit discours suivant:

— Ah! vous arrivez bien; je suis enchantée de vous voir en tête-à-tête. Venez vous asseoir près de moi... je pense beaucoup de bien de vous, c'est pourquoi je veux vous marier... Une jeune fille charmante! une jolie dot, des espérances, une famille très distinguée... vous vous conviendrez tout à fait...

A la fin du carême, pourtant, les bans de Marcel Haublay ne furent point publiés. Ces dames commençaient à se dépiter un peu, et il leur arriva de se confier les unes aux autres leur déconvenue.

— Ce jeune homme qui paraît si modeste! Il faut croire qu'il a de grandes prétentions... Je voulais le marier... il a fait la sourde oreille!

— Ah! bah! mais moi aussi j'ai échoué; *elle* était charmante pourtant, une vraie beauté; et riche! Ce monsieur est bien difficile.

Il faisait de la musique avec le frère de Mlle X...; c'était peut-être à elle qu'il pensait? Non, plutôt à Mlle de F... à qui il avait enseigné les procédés pour fixer le fusain; il avait fallu plusieurs leçons pour cela, et on le recevait très volontiers dans la famille. Ou bien à Mlle G...; il avait dansé le cotillon avec elle deux fois dans l'hiver. Une voix prononça le nom de la famille Demaule; certainement le jeune homme était très assidu auprès de ces dames, et on avait vu dans le salon de Mme Demaule de superbes fleurs du Midi, envoyées par les parents de M. Haublay; n'y avait-il point quelque chose là-dessous?

C'était à Mme Vaningue, une après-midi de printemps, que Mme l'amirale Kergoz faisait part de cette supposition. Mais Mme Vaningue, qui n'aurait point été fâchée de donner sa fille au jeune ingénieur, répondit d'une voix légèrement sifflante :

— Pures rêveries, chère madame! Mme Haublay mère a envoyé ces fleurs en remerciement de ce que Mlle Crozier lui avait donné l'adresse de son boucher et de sa blanchisseuse, et je ne sais quoi encore, de ces renseignements dont on a besoin quand on arrive dans une ville. Les Demaule ne songent certainement pas encore à marier leur fille; pensez donc, elle n'a que dix-huit ans!

Mme l'amirale Kergoz ne répliqua rien, mais elle hocha la tête et garda son idée.

Avait-elle raison? Marcel Haublay était souvent reçu dans la famille Demaule, cela ne faisait pas de doute; on peut même ajouter qu'il y était bien reçu, si bien, qu'il était devenu un des habitués de la maison. Cela s'était fait

tout doucement; une visite officielle, d'abord; puis une visite de remerciement au nom de ses parents, pour les renseignements et les recommandations d'Eve; puis d'autres visites pour apporter les fleurs de Toulon, pour s'informer d'un détail oublié dans les indications données par la jeune fille, pour demander des nouvelles de Nelly qui avait la fièvre; et maintenant il y venait sans raison, uniquement pour y venir. Et si quelque fâcheux, soucieux des convenances chez autrui, fût venu demander à M. Demaule comment il pouvait recevoir un jeune homme dans son intimité, à moins qu'il ne fût le fiancé de sa fille, M. Demaule aurait ouvert de grands yeux à l'idée que sa fille pût avoir un fiancé ou être soupçonnée d'en avoir un. « Oh ! cette petite ! ce n'est encore qu'une enfant ! » aurait-il dit. Les pères ne s'aperçoivent jamais que leur fille a grandi.

Mme Demaule n'en était pas là. Gabrielle lui semblait très bonne à marier, et digne du Prince Charmant en personne. Mais à défaut du prince Charmant, qui ne sort plus des contes de fées, l'ingénieur lui paraissait fort acceptable : Trente ans... douze ans de plus qu'elle, c'est beaucoup ; mais il est gai et jeune de caractère, il aime le monde, ils s'entendront très bien... Fils unique, il aura tout l'héritage de ses parents, d'autres peut-être, s'il a des oncles, une grand'mère... Très bien de sa personne... un air de force et de santé; élégant avec cela... Gabrielle paraît lui plaire, il la fait beaucoup danser, il l'applaudit quand elle chante... Il faudra que mon mari fasse prendre des renseignements sur lui, sur son passé, sa vie à Paris ; il semble digne de toute confiance, mais on ne saurait être trop prudent... Il faudra que Gabrielle ait une jolie toilette pour les parties de campagne du printemps ; je consulterai Eve là-dessus...

Pendant que les rêves de Mme Demaule allaient grand train, la Destinée s'approchait de sa maison sour la forme de Mme Kergoz. Elle entra dans le salon avec l'apparence inoffensive d'une vieille dame en tournée de visites, et fit cesser brusquement la *Marche funèbre d'une marionnette*, que Gabrielle et Eve jouaient à quatre mains. Nelly, assise à l'orientale sur un coussin, derrière le piano, un livre sur les genoux, ne se dérangea point; elle savait qu'on ne pouvait pas la voir là où elle était, et comme elle n'aimait pas Mme Kergoz, elle ne jugea pas à propos de se montrer.

— Bonjour, chère madame... Non, je vous en prie, n'interrompez pas votre musique, mesdemoiselles... C'est Mlle Crozier qui fait la basse? Toujours dévouée, cette bonne tante Eve !... Oh ! la rose des roses, Gabrielle ; nous ne sommes qu'à Pâques et, dès qu'elle apparaît, on se croit au mois de mai.. Figurez-vous que je suis venue vous demander un service ; je voudrais faire un petit tapis comme celui qui couvre la table de votre chambre, ma chère Gabrielle, et je ne peux plus me rappeler la frange, que j'ai trouvée très jolie; voulez-vous me la montrer ?

— Je vais chercher le tapis, madame. Voulez-vous aussi qu'Eve vous donne une leçon pour faire la frange?

— Ou plutôt, madame, reprit Eve, voulez-vous que je vous fasse ce petit ouvrage ? Ce sera un plaisir pour moi, vous le savez bien.

— Oui, je sais que c'est toujours un plaisir pour vous de faire plaisir aux gens ; mais cela m'amusera, cette frange ! Il y a maintenant si peu de travaux que mes vieux yeux me permettent ! Le tapis pour modèle, et une leçon, et je vous serai très reconnaissante.

Eve et Gabrielle allèrent ensemble chercher les objets demandés ; et, tout aussitôt, Mme Kergoz rapprocha son fauteuil de celui de Mme Demaule et lui dit avec un ton de mystère joyeux :

— Je les ai renvoyées pour ne pas vous faire mon compliment devant elles. Cette chère petite ! quel heureux événement ! Ce mariage doit vous combler de joie; un jeune homme parfait ! un bel avenir ! Vous allez faire bien des jalouses ! Il y a longtemps que j'ai dit, moi, que M. Haublay s'occupait de votre fille ; il était toujours à tourner autour de vous, toujours à causer avec l'une de vous, dansant avec Eve quand il ne dansait pas avec Gabrielle, causant avec votre mari, venant s'asseoir auprès de vous... Les parents viendront-ils au mariage ? Quand aura-t-il lieu ?

Mme Demaule était abasourdie. Les félicitations de Mme Kergoz, donnant la réplique à ses rêves d'une façon si inopinée, semblaient en faire une réalité ; elle y crut vraiment pendant une demi-minute, et balbutia quelque chose d'incohérent qui ne réussit pas à être une protestation. Elle se ressaisit pourtant et allait être plus nette, lorsque les jeunes filles rentrèrent; sur un signe de Mme Demaule, la vieille dame comprit qu'il fallait remettre à plus tard la suite de son compliment; et l'on ne s'occupa plus que de la frange.

Mais Nelly, derrière le piano, avait tout entendu. Figurez-vous un écheveau de fine soie, dans lequel un chat folâtre vient de donner un coup de griffes, et vous aurez idée de la confusion que les paroles de Mme l'amirale avaient subitement jetée dans ses pensées. Il s'y trouvait de tout, de l'étonnement, et en même temps un certain orgueil de s'être doutée que Marcel avait des raisons pour venir aussi souvent, du contentement d'avoir un beau-frère, et de n'être plus la petite Nelly, mais la seule et unique « mademoiselle Demaule »; et enfin une certaine irritation, qui lui fit hausser les

épaules et murmurer sans bruit tout au fond d'elle-même :

— L'imbécile !

Cette appellation peu parlementaire, elle l'appliquait à quelqu'un qui, cinq minutes auparavant, était son héros, l'idéal de ses rêves, le type même de la perfection à ses jeunes yeux : à Marcel Haublay en personne. Subitement, elle le considérait comme un nigaud absolument privé de jugement; et elle englobait dans cette opinion son sexe tout entier. C'était juste, après tout; puisqu'il était supérieur aux autres, que pouvaient-ils être ?

« Les hommes sont bêtes ! pensait Nelly dans sa sagesse de douze ans. Vouloir se marier avec Gabrielle, comme si Eve n'était pas là! Ah ! si j'étais un monsieur à marier, moi, j'irais droit à Eve, quand il y aurait là cinquante Gabrielle. On dit qu'elle est très jolie, oui, mais Eve n'est pas laide non plus; et moi, j'ai plus de plaisir à regarder sa figure que toute autre, parce que j'y vois une infinité de choses... Il n'a pas su les voir : tant pis pour lui ! C'est qu'il ne la valait pas, voilà tout... Moi, je trouvais qu'il avait une manière de lui parler... quelque chose de sérieux qui n'empêche pas d'aimer les personnes. Quand il parle à Gabrielle, il a toujours l'air de plaisanter, tout comme quand il me parle, à moi. C'est bon pour moi parce que je suis encore une petite fille; mais si j'étais une grande demoiselle, je voudrais qu'on me prît au sérieux, et il avait l'air de prendre Eve tout à fait au sérieux... Bah! il n'est pas digne d'elle: personne n'est digne d'elle, d'ailleurs. Il sera mon beau-frère et je l'appellerai Marcel; ce sera très amusant. Et puis, je parlerai de lui très souvent, pour avoir le plaisir de dire : mon beau-frère. Il est très gentil, après tout... et je garderai tante Eve pour moi toute seule. Nous nous entendons très bien, nous deux; elle m'explique tout ce que je ne comprends pas, et elle répond sérieusement à toutes mes questions... L'ingénieur emmènera Gabrielle, cela me fera un peu de peine; mais s'il emmenait Eve, ce serait bien pis. »

Nelly en était là de ses réflexions, lorsque Mme l'amirale, se trouvant assez habile à faire la frange, se leva pour continuer sa tournée de visites. La petite fille profita du moment où on la reconduisait pour sortir de sa cachette et s'en aller errer dans la maison; elle guettait le moment où Eve et Gabrielle iraient remettre le tapis à sa place pour leur faire part de ce qu'elle avait entendu. Mais Eve et Gabrielle ne remontèrent point; une nouvelle visite, qui sonna au moment où Mme Kergoz sortait, les fit retourner au salon; et Nelly, s'ennuyant de les attendre, prit le parti d'aller finir les problèmes que sa tante lui avait dictés la veille. Après quoi, elle revint entr'ouvrir la porte du salon et y fourra son fin museau pour voir s'il n'y avait plus personne.

— Encore trois dames... Ah ! elles se lèvent pour partir... Bon ! un coup de sonnette... la voix de Mlle Edith... sa mère lui répond... Cela n'en finira donc pas, aujourd'hui !

En effet, cela n'en finissait pas, pour une bonne raison. Mme l'amirale Kergoz, dans sa tournée de visites, n'avait pas manqué de répandre la nouvelle que, de bonne foi, elle croyait véritable. Mme Demaule n'avait pas avoué, mais elle avait paru embarrassée, elle n'avait rien répondu de net; on sait ce que cela veut dire. Toutes les dames qui, dans un salon quelconque, s'étaient rencontrées avec Mme l'amirale, se hâtaient de prendre le chemin de la maison de Mme Demaule. Et c'était chez cette dernière une affluence inusitée et des airs empressés, discrets, mystérieux, des sourires, des mines attendries ou pincées, selon les situations et les caractères. On ne complimentait pas directement la mère de l'heureuse fiancée, mais la conversation était pleine de sous-entendus et de réticences; il eût fallu être idiote pour ne pas comprendre.

Mme Demaule et Nelly, qui était enfin rentrée dans le salon, avaient leurs raisons pour comprendre très bien. Les yeux de Nelly pétillaient de malice et de dignité; son indignation était oubliée, elle ne pensait plus qu'aux plaisirs de la noce; aux fleurs, aux cadeaux, aux jolies toilettes. Mme Demaule était complètement ahurie. Cette nouvelle lui arrivait de tous les côtés... il fallait bien qu'il y eût quelque chose de vrai là-dedans. Elle finissait par y croire. Elle n'est pas si bête qu'elle en a l'air, l'histoire du Marseillais qui, ayant annoncé dans un café de la Canebière la mirifique nouvelle de l'entrée d'une baleine dans le port et voyant tout le monde y courir, suivit le mouvement en se disant : « Après tout, pourquoi ne serait-ce pas vrai ? » Et ici, ce n'était même pas Mme Demaule qui avait inventé l'événement. Mme Kergoz pouvait bien avoir des données sur les intentions de M. Haublay et en avoir tiré des conclusions... probables. Mme Demaule tint donc tête à tout le cercle féminin, qui l'accabla pendant deux heures de compliments déguisés, et elle eut l'habileté de s'en tirer sans répondre ni oui, ni non. Mais elle ne fut pas fâchée que le départ de la dernière visiteuse permît de sonner la cloche du dîner.

Le dîner fut silencieux. Cela arrive généralement quand les gens n'ont rien à dire, mais cela arrive aussi quand ils en auraient trop à dire; et c'était le cas, ce soir-là, à la table de M. Demaule. Lui, il ne parlait jamais beaucoup, mais il aimait le babil des jeunes filles, et il s'étonna de n'entendre que le bruit des

fourchettes. Encore, avec un peu plus d'attention, aurait-il pu remarquer que la fourchette d'Eve faisait plus de bruit que de besogne.

— Qu'avez-vous donc aujourd'hui ? demanda-t-il. Vous ne dites rien. N'avez-vous pas eu de visites cette après-midi ?

— Ah ! ne m'en parle pas, repartit sa femme ; des visites toute la journée, sans intervalle, la tête m'en tourne. Et puis, nous sommes fatiguées de cette semaine de vacances de Pâques. Sortir tous les soirs, c'est trop, et nous avons grand besoin de repos. Il va falloir qu'on se couche de bonne heure.

Personne ne protesta. Nelly, qui seule n'était pas fatiguée, comptait bien aller causer avec les *grandes*, quand elles seraient rentrées dans leurs chambres. Mme Demaule était pressée de se trouver seule avec son mari pour lui conter la visite de Mme l'amirale. Mais à peine était-on sorti de table qu'on vint en toute hâte chercher le docteur pour un grave accident qui venait d'arriver à l'usine à gaz.

Cela ne faisait pas l'affaire de Louise. Nature très expansive, elle avait besoin de parler à quelqu'un de ce qui la préoccupait ; et voyant son mari parti sans doute pour plusieurs heures, elle oublia qu'Eve, quoique tante, n'était qu'une jeune fille, et elle l'arrêta entre deux portes pour lui faire part de sa joie et de ses espérances. « Oh ! rien de positif encore... il n'en faut rien dire... mais cela me paraît sérieux... Quel bonheur ce serait, ma chère Eve ! nous ne pouvions rien rêver de mieux... Ne lui en parle pas : à son âge on se monte facilement la tête, et ce n'est pas bon pour les jeunes filles... Ma chère petite sœur ! tu partages ma joie, j'en suis sûre ! »

Et, tout en parlant, elle avait passé son bras autour de la taille d'Eve et la serrait tendrement. Eve lui rendit son étreinte et se dégagea ensuite doucement, en murmurant : « Je comprends... j'avais déjà compris... Je te félicite, ma Louise, ma bonne Louise... » Puis, voyant approcher Gabrielle, elle monta l'escalier en courant et se réfugia dans sa chambre.

Dix minutes après, Nelly, en peignoir, les cheveux sur le dos, essayait d'entrer chez Gabrielle.

— Oh ! Gaby, tu es enfermée ! lui cria-t-elle par le trou de la serrure, en secouant la porte. Ouvre-moi ; si tu savais ce que j'ai à te raconter ! Il n'est pas tard : tu auras toute la nuit pour dormir.

— Je dors déjà. Bonsoir, Lili ! Je suis couchée, je ne me lèverai pas pour t'ouvrir. Tu auras toute la journée de demain pour me raconter tes histoires.

Nelly secoua de nouveau la porte, attendit un instant, frappa encore. Silence complet. Elle tourna les talons, fit une pirouette, haussa les épaules et se rabattit sur Eve. Celle-ci n'avait pas mis le verrou ; Nelly entra et aperçut, dans la chambre sombre, la silhouette élancée de sa tante debout devant la fenêtre, se détachant sur la clarté vague d'une nuit de printemps. Elle courut à la jeune fille.

— Tante Eve, tu es sans lumière ? Ta bougie s'est-elle éteinte ? Veux-tu des allumettes ?

— Merci, ma chérie, répondit une voix qui sembla à Nelly lointaine et comme brisée. Je me suis mise en peignoir ; j'ai soufflé ma bougie qui me faisait mal aux yeux, et je prends l'air à la fenêtre pour apaiser ma pauvre tête.

— Tu as mal à la tête ? Il faut appeler maman... Tu ne veux pas ? Je saurai bien te soigner, va ! Veux-tu que je te fasse du tilleul ? du thé ?

— Rien du tout, ma Lili... Un verre d'eau sucrée, si tu tiens à ce que je boive quelque chose.

— Je vais te le faire, avec de l'eau de mélisse. Attends un peu.

Elle courut et revint bien vite, heureuse et fière de soigner tante Eve. Elle lui présenta le verre où elle n'avait ménagé ni l'eau de mélisse ni le sucre.

— Tiens, bois... Est-ce bon ? Est-ce assez sucré ? Veux-tu que je rajoute de l'eau ?

— Non, c'est très bien comme cela. Merci, chérie.

Elle posa le verre à demi vide sur sa commode et entoura de son bras les épaules de Nelly, qu'elle serra tendrement contre elle. Elle la tint ainsi un instant, puis elle se baissa et mit un long baiser sur ses cheveux. Nelly releva vivement la tête ; les lèvres de sa tante la brûlaient, et il lui semblait les sentir trembler. Elle chercha à voir ses yeux ; mais, à la clarté des étoiles, elle ne put distinguer que la pâleur de son visage. « Chère tante Eve, pensa l'enfant, elle a la même figure que quand elle est arrivée ici et qu'elle avait tant de chagrin. » Mais elle n'osa pas l'interroger ; seulement, lui jetant ses bras autour du cou, elle lui rendit un baiser où elle mit tout ce qu'elle avait de tendresse dans le cœur.

— Tante Eve, vas-tu mieux ? lui demanda-t-elle timidement.

— Un peu mieux, ma Lili. Tu m'as fait du bien ; je vais me coucher et dormir. Bonsoir, mignonne, dors bien, toi aussi.

Elle conduisit Nelly jusqu'à la porte de la chambre, l'embrassa de nouveau et ouvrit la porte ; elle ne pouvait pas la congédier plus clairement. Nelly sentit qu'elle gênait et s'en alla en soupirant.

Eve referma sa porte, s'enveloppa dans un grand châle de laine et revint s'accouder à la fenêtre, les yeux levés vers les étoiles. Oh ! cette sérénité de la nuit, comme elle l'enviait !

Les souffles légers de la brise du printemps venaient rafraîchir sa tête brûlante, mais ils n'apportaient point l'apaisement à son cœur agité. Hélas! comme elle était calme et heureuse, le matin encore, jusqu'à cette révélation... Ainsi Gabrielle aurait ce bonheur d'échanger avec Marcel Haublay le serment qui unit deux existences pour la vie et deux âmes pour l'éternité...

Et Eve, jetant un regard sur l'avenir, considérait sa propre vie; elle se voyait, tremblante voyageuse, seule, toujours seule jusqu'au dernier jour, qui lui paraissait si lointain! Comme elle serait lasse quand elle y arriverait, et quelle longue tristesse jusque-là!... Oui, ce matin encore, elle ne lisait pas clairement dans son âme. Il y avait quelqu'un, qu'elle voyait souvent... elle était heureuse quand il arrivait, plus heureuse quand il était là, heureuse encore par le souvenir, quand il n'y était plus; elle aimait à causer avec lui, parce qu'ils s'entendaient à demi-mot, elle et lui, et qu'ils étaient toujours du même sentiment sur toutes choses... mais elle ne s'était jamais interrogée sur ce qu'elle éprouvait pour lui; elle ne savait pas qu'elle l'aimait!

Elle le savait à présent; elle avait vu clair dans son âme en apprenant qu'il était ou qu'il allait être le fiancé de Gabrielle. Louise ne lui avait rien appris; elle avait tout compris dans la journée en écoutant les bavardages de ces visiteuses indiscrètes qui cherchaient à provoquer une confidence qu'on ne leur faisait pas... Gabrielle rayonnait, tout en faisant semblant de ne pas comprendre... Savait-elle d'avance ou devinait-elle seulement?... Marcel Haublay serait son mari; il dirait à Eve : « Ma tante! » Ma tante! Quelle dérison! Ah! pauvre Eve! toi qui croyais si bien avoir pris ton parti de te passer de bonheur! Toi qui t'arrangeais une petite vie de tante bien paisible, occupée à aimer et à soigner les vieux et les jeunes, à élever les petits et à jouir de la félicité de tous! Pourquoi toutes les espérances enfouies s'obstinent-elles à ressusciter, et sortent-elles de terre, vertes et vivaces, comme les perce-neige aux premiers soleils? Ah! pauvre tante Eve! c'est malgré toi, tu ne voulais pas, tu te disais : « Je sais bien que personne ne peut penser à moi! » Pourquoi donc as-tu laissé prendre ton cœur?... Laissé prendre! pas même cela ; tu l'as donné quand on ne te le demandait pas!

A cette pensée, Eve sentit le rouge lui monter au front, et le sentiment de sa propre dignité lui rendit la force de lutter contre sa douleur. Quelle honte si quelqu'un devinait!... De quoi se plaindrait-elle, après tout? Eh bien! il aimait Gabrielle; pourquoi pas? Elle ne s'en étonnait pas, non... mais elle n'aurait pas cru non plus que cela lui causerait une telle douleur...

Et elle était seule! pas un cœur sur lequel elle pût appuyer son front pour pleurer. Pauvre Eve! Ici, on l'aimait sans doute; mais il ne fallait pas qu'on se doutât de sa peine. Dût-elle en mourir, il fallait qu'elle souffrît seule!

Seule, Eve? oh! non, tu n'es pas seule! Quand ta mère te quitta en pleurant, car l'espoir même de la félicité céleste ne peut consoler une mère de laisser sa fille orpheline, à qui te confiait-elle dans la détresse de son âme, dans ses dernières prières, dans ses derniers vœux? Ce n'était pas à la famille qui te tendait les bras; elle voyait plus haut et plus loin. Invoquant l'ami toujours fidèle, le secours toujours prêt, le seul appui solide, le Consolateur éternel, elle remit sa fille bien-aimée entre les mains de Dieu... et elle mourut en paix. Ecoute, Eve, écoute la voix divine qui te dit : « Pauvre enfant! viens à moi, car je suis celui qui a dit : Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés... »

Au milieu du calme solennel de la nuit, Eve entendit la voix céleste, et elle fit effort pour rappeler son courage. Elle regarda le ciel étoilé et il lui sembla que là-haut, bien loin, par delà tous ces mondes, une main puissante et douce s'étendait vers elle pour la bénir et la relever. Elle ne se sentit plus seule; et, gémissant comme un enfant blessé, elle murmura, toute suppliante : « Mon Dieu! mon Dieu! »

Le nom divin, prononcé par sa propre voix, l'attendrit et dégonfla son pauvre cœur oppressé; les larmes montèrent à ses yeux, et elle pleura avec délices, se sentant peu à peu rafraîchie et apaisée, à mesure qu'elle répétait avec confiance, avec adoration, avec un abandon complet d'elle-même : « Mon Dieu! mon Dieu! » Ce fut là toute sa prière; des paroles eussent été impuissantes à exprimer tout ce qu'elle sentait, mais celui à qui elle s'adressait savait bien la comprendre.

Calmée et pleine de courage, Eve ferma doucement sa fenêtre et se mit au lit. Elle voulait dormir, pour n'être pas défaite et blême le lendemain; il ne fallait pas que l'on devinât... Adieu le rêve! elle rentrait dans la vie réelle, qui se compose de devoirs petits et grands, et elle voulait remplir tous les siens sans faiblesse. Ceux qui l'avaient accueillie avec tant de tendresse ne devaient jamais savoir que leur bonheur était fait de ses larmes. Elle ferma donc ses yeux encore humides; et, comme à brebis tondue Dieu mesure le vent, un doux sommeil vint bientôt lui rendre des forces pour la bataille de la vie.

IV

La pure lumière du soleil, qui met en fuite les fantômes, remplissait la chambre d'Eve d'une joyeuse clarté lorsqu'elle s'éveilla, un peu lasse, l'esprit encore engourdi, se demandant : « Qu'ai-je donc ? » La mémoire lui revint bien vite, la mémoire de son chagrin, d'abord, et presque aussitôt celle de ses résolutions. Elle osa regarder en face sa destinée : qu'avait-elle de changé ? N'était-elle pas aujourd'hui ce qu'elle était six mois plutôt, avant qu'elle *le* connût ? Elle allait être sa tante ! Eh bien, elle tâcherait de lui être utile, en inspirant à Gabrielle quelques idées sérieuses... oh ! pas trop sérieuses... Cette gaieté parfois un peu folle, ce charme de jeunesse, ces saillies d'une hardiesse enfantine, n'était-ce pas là le charme qui l'avait séduit ? Mais plus tard, sans doute. il désirerait trouver en elle une compagne plutôt qu'un joujou... Et Eve, agenouillée au pied de son lit, pria Dieu ardemment de lui dicter les conseils qui sauraient aller au cœur de Gabrielle et faire d'elle la femme forte de l'Ecriture. Puis elle baigna d'eau fraîche ses yeux encore rougis, se coiffa et s'habilla avec soin, et descendit, armée contre tous les assauts qu'elle prévoyait.

A sa grande surprise, elle n'eut aucun assaut à subir. Sa sœur ne revint pas sur ce qu'elle lui avait dit ; Gabrielle ne lui sauta point au cou et ne l'emmena pas dans sa chambre pour lui raconter, avec force détails, « comment c'était arrivé » ; et si Nelly se montra envers sa chère tante Eve encore plus caressante qu'à l'ordinaire, au moins ne lui dit-elle pas pourquoi. Eve ne fut donc pas obligée de composer son visage et de peser ses paroles.

Ce silence, qui l'étonnait, était dû aux réflexions de la nuit. La nuit porte conseil, dit la sagesse des nations. Cette fois, elle n'avait pas perdu son temps. Aidée de la prudence et de la raison de M. Demaule, elle avait jeté une douche sur l'enthousiasme de sa femme. Après tout, il n'y avait peut-être rien de fondé dans les compliments que celle-ci avait reçus ; peut-être avaient-ils tous la même origine : une invention de Mme Kergoz, connue pour son bavardage et la vivacité de son imagination, et l'on doit s'attendre à ces aventures-là, quand on reçoit un jeune homme dans une maison où il y a des jeunes filles. Ce n'était pas une raison pour consigner l'ingénieur à la porte ; on ne ferait que donner carrière aux langues, et il n'avait rien fait qui méritât un pareil traitement. S'il n'avait pas d'intentions, on le verrait bien, et les bruits tomberaient d'eux-mêmes ; s'il en avait... Gabrielle était bien jeune, sans doute, mais en imposant un an d'attente... on ne trouverait pas facilement pour elle un aussi bon parti... Le docteur finit par décider qu'il allait écrire pour se procurer des renseignements précis sur sa situation et son passé. Pour le moment, il n'y avait qu'à louvoyer, sans nier, ce qui pourrait être blessant, ni affirmer, ce qui serait au moins prématuré.

Tout en traçant aux parents cette ligne de conduite, la nuit s'occupait aussi de leurs filles. Gabrielle avait fermé sa porte à Nelly pour se livrer en liberté à sa joie. Comment, une demande en mariage pour elle ! car elle ne doutait pas que Mme Kergoz ne fût venue en ambassadrice, et elle supposait que sa mère s'était retirée de bonne heure pour pouvoir causer avec son père de cette affaire importante.

Gabrielle était blasée sur les compliments ; mais une demande en mariage, c'était bien autre chose. Et puis, qui est-ce qui la demandait ? Le plus aimable, certainement, le plus envié, le plus recherché de ses danseurs, — à l'âge de Gabrielle, on n'a pas encore pris l'existence au sérieux, et un mari n'est qu'une variété de danseur ; on part avec lui pour le voyage de la vie comme on partirait pour le quadrille des lanciers. — On l'appellerait *madame*, elle aurait un trousseau neuf avec des dentelles et des faveurs roses, des bijoux, des cadeaux, une corbeille ; elle aurait un joli appartement, des meubles élégants, un salon où elle recevrait des visites à qui elle offrirait en hiver le thé de cinq heures... A ce moment, il lui passa par la cervelle la vision d'un samovar qu'elle avait admiré chez une dame ayant habité la Russie... C'était très distingué, un samovar, tout le monde n'en avait pas ; elle s'informerait de la manière de s'en procurer un... Gabrielle s'endormit en songeant au samovar, et aussi au dépit de toutes ses amies, à qui M. Haublay l'avait préférée.

Elle retrouva son rêve à son réveil ; seulement son espèce de fièvre joyeuse était calmée et elle résolut d'attendre que sa mère lui parlât de ce qu'avait dû lui dire Mme Kergoz. Car, enfin, elle n'avait peut-être rien dit, après tout ? Il valait mieux ne pas aller au-devant des explications. Et puis, c'était amusant d'avoir un secret, et un secret de cette espèce. Inutile d'en parler : on avait assez d'occupation, rien qu'à chercher comment on aimerait la bague de fiançailles.

Et Nelly, qui en savait plus que les autres, sa mère exceptée ? Nelly, qui la veille était si pressée de raconter à Gabrielle et à Eve les propos de l'amirale Kergoz ? Eh bien, pendant qu'elle se tournait et se retournait sur son oreiller, cherchant l'attitude la plus commode

pour s'endormir, le souvenir du baiser et de l'étreinte de sa jeune tante lui était revenu, lui serrant le cœur sans qu'elle sût pourquoi. Elle n'était pas comme tous les soirs, tante Eve ! ses yeux brillaient, sa voix était toute changée, et elle était si pâle ! Est-ce que l'idée lui était venue, à elle aussi, qu'elle valait bien mieux que celle qu'*il* avait choisie ? Alors, peut-être qu'elle avait du chagrin, peut-être aussi qu'elle aurait honte de montrer son chagrin devant une petite fille... Non, Nelly ne lui dirait rien ; seulement elle l'aimerait encore plus qu'auparavant, elle l'embrasserait plus souvent, et elle s'appliquerait de tout son cœur à ses leçons et à son piano pour ne pas l'ennuyer ni la fatiguer. Et voilà pourquoi Nelly elle-même ne parla pas de ce qui était son idée fixe, et celle de tous les membres de la famille.

Par un phénomène rare dans la pluvieuse ville de Brest, le printemps fut très beau cette année-là, et on en profita pour renouveler sous une autre forme les divertissements de l'hiver. Il y eut des parties de campagne, des piqueniques, des excursions en groupes sur le bateau à vapeur qui part chaque dimanche pour quelqu'un des sites pittoresques de la rade. M. Haublay était de toutes les fêtes, la famille Demaule en était aussi ; et il semblait qu'il y eût comme une conspiration générale pour placer Gabrielle à côté de l'ingénieur.

Elle se laissait faire, souriant aux allusions malicieuses de ses amies, et semblait admettre que cette place lui était due.

Elle s'habituait à cette situation, et, quoique Marcel ne fût jamais sorti avec elle de la galanterie banale d'un homme du monde, elle en arrivait peu à peu à le considérer comme son bien. Elle lui donnait des ordres, lui faisait faire ses commissions, et s'amusait même parfois à le taquiner.

Il se prêtait à tout avec une grande complaisance, comme si c'eût été un plaisir pour lui de lui obéir; il répondait à ses plaisanteries et ne refusait jamais d'entamer avec elle une petite guerre à coups de langue où elle n'avait pas toujours le dessus. De tout autre, elle n'eût pas accepté céla et se serait vengée par une bouderie plus ou moins prolongée.

Mais il ne lui déplaisait pas de reconnaître la supériorité de M. Haublay ; et même, elle prenait peu à peu pour lui un certain respect qui commençait à donner du sérieux aux sentiments très enfantins qu'il lui avait d'abord inspirés.

Aux premiers jours de mai, la préfecture maritime fut avisée que la frégate *la Voltigeante* venait de passer le détroit de Gibraltar, après un séjour de trois ans dans la Méditerranée, et qu'elle rentrait directement à Brest.

Parmi les officiers de *la Voltigeante*, quelques-uns étaient de Brest et y avaient leurs familles, et en particulier l'enseigne Georges Plédanno, dont la mère était veuve, riche, et aimait beaucoup à recevoir. Les jeunes filles ne manquèrent pas de lui suggérer l'idée de fêter le retour de son fils ; et l'enseigne, à peine arrivé, dut faire les honneurs du salon de M[me] Plédanno.

D'autres salons se rouvrirent, et la série des divertissements recommença.

Georges Plédanno ne connaissait pas Gabrielle. Il fut ébloui, et la petite cour de la jeune fille compta un fidèle de plus. Il était jeune, gai, joli garçon, il dansait bien et portait un brillant uniforme ; Gabrielle l'accueillit très favorablement. Il ne lui inspirait pas le même respect que M. Haublay, mais il lui plaisait tout autant; et puis elle commençait à trouver l'attente longue. Ce monsieur tardait bien à faire sa demande définitive ! Peut-être que si on le rendait jaloux, cela le déciderait ; Gabrielle avait entendu parler de livres où cela se faisait, ces choses-là. Et Gabrielle fit de son mieux pour rendre M. Haublay jaloux.

Elle n'y réussit pas le moins du monde ; celui qui devint jaloux, ce fut l'enseigne. Et comme Marcel Haublay était le jeune homme le plus avancé dans l'intimité de la famille Demaule, Georges devint jaloux comme un tigre de Marcel Haublay.

J. Colomb.

(La fin au prochain numéro.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

GATEAU DE RIZ AUX AMANDES

Un quart de riz. Le faire crever dans un verre de lait ; petit à petit, verser dessus un demilitre de lait, sucrer, mettre un peu de vanille, du zeste de citron râpé, une douzaine d'amandes douces, cinq amères coupées finement. Laisser épaissir. Mettre dans un moule au fond duquel l'on aura mis une tasse renversée, pour former un vide que l'on remplira de confiture de framboises lorsqu'on renversera le gâteau.

REVUE MUSICALE

Théâtres lyriques : *Lohengrin*, opéra en trois actes et quatre tableaux, par Richard Wagner. — Compositions de choix.



NFIN, nous l'avons vu, nous l'avons entendu, et nous sommes loin de le regretter. Mais n'anticipons pas. Aussi bien, on ne s'attend guère à ce que nous suivions l'enthousiasme de commande qui a marqué cette étonnante première et même la seconde de *Lohengrin*.

Aujourd'hui que le vacarme est terminé et que le vrai public, sans parti-pris, peut juger sainement et avec calme l'œuvre du grand musicien allemand, nous essayerons d'en retracer les lignes capitales.

Depuis que *Lohengrin* a été mis à l'étude à l'Opéra, que de controverses envenimées entre fanatiques et dissidents, qui ont, à l'extérieur, abouti aux scandales que l'on sait et dont il ne faut tenir aucun compte. A l'intérieur, au contraire, le succès a été complet. Un public soigneusement trié sur le volet a applaudi avec enthousiasme. La salle ne contenait que des admirateurs du maître aux deux premières, et la troisième n'en manquait certainement pas, s'ils étaient moins nombreux.

Nous savons que le sort des belles œuvres est d'être niées d'abord, puis discutées et admirées ensuite. Cela est arrivé à Rossini, comme à Meyerbeer; pourquoi Wagner, ce génie différent, y eût-il échappé?

Le sujet de cet ouvrage a été emprunté, comme nous l'avons dit, à une tradition mystique du Moyen âge, tirée de l'épopée de Parsifal, par Wagner lui-même.

D'après lui : « Tout l'intérêt du *Lohengrin* « repose sur une péripétie qui s'accomplit au « fond du cœur d'Elsa, et qui touche à tous les « mystères de l'âme. La persistance d'un « charme qui répand une merveilleuse félicité, « et remplit tout d'une sécurité parfaite, tient « à cette condition unique : c'est que jamais ne « soit proférée cette question : d'où viens-tu?

« Mais une profonde, une cruelle détresse « arrache violemment cette question d'un cœur « de femme comme un cri... et voici que le « charme s'est dissipé! » *(Musique de l'Avenir.)*

Elsa de Brabant et Lohengrin sont deux nobles figures qui représentent l'amour immatériel et dont rien d'impur n'a terni la tendresse extatique. Elsa, accusée injustement par Telramund d'avoir assassiné son jeune frère, ce dont elle est parfaitement innocente, va être condamnée par le roi Henri l'Oiseleur. Mais, des profondeurs de l'azur, on voit descendre un chevalier céleste, couvert d'une étincelante armure. C'est le pieux et chaste gardien du Saint-Graal, Lohengrin, dont la nacelle éblouissante, traînée par un cygne, le dépose sur la rive de l'Escaut. Il vient pour proclamer l'innocence d'Elsa, lui offrir de combattre pour elle, et ensuite devenir son époux. Ce sera à la condition expresse qu'Elsa ne lui demandera jamais qui il est, ni d'où il vient. Elle le jure, et le combat ne tarde pas à être suivi de la victoire de Lohengrin, qui terrasse Telramund, auquel le généreux vainqueur laisse la vie.

Le mariage consacre leur union, mais Elsa, que tourmente une curiosité irrésistible, veut, malgré sa promesse, connaître le nom de son éblouissant chevalier qui résiste de son mieux. Poussé dans ses derniers retranchements par cette Ève imprudente, devant tous, il déclare son nom et sa patrie. Dès qu'il a révélé qu'il est le fils de Parsifal, roi du Saint-Graal, c'en est fini de la félicité entrevue dans un doux rêve. Elsa ayant trahi son serment, c'en est fini de l'amour et des joies terrestres. Il doit la perdre pour toujours et s'en retourner au royaume de son père. Elsa, désespérée, en meurt.

On voit que ce sujet est d'une pénétrante poésie et d'une grande élévation. Il y a plus de quarante ans que *Lohengrin* est écrit et cependant sa fraîcheur mélodique, sa richesse d'inspiration semblent naître à l'heure où on l'écoute. C'est une création puissante comme toutes les œuvres de Wagner. On y trouve, plus que dans la plupart des autres, de nombreux thèmes dont la forme est saisissable.

Après le prélude qui est d'une beauté unique, il est presque impossible de détacher de la trame symphonique tel ou tel motif. Cet opéra doit être jugé d'ensemble, c'est tout un enchaînement. Le lien mystérieux qui unit les deux âmes d'Elsa et de Lohengrin rattache si intimement toutes les parties de l'œuvre, que ce serait lui nuire que vouloir essayer d'en détacher, d'en séparer ce qu'on nomme « des morceaux », c'est une immense aspiration vers l'infini, une rêverie continuelle où les passions terrestres tiennent peu de place, n'occupent que le second plan. Cet élément matériel est représenté par Oltrude et les autres personnages déjà nommés.

On peut citer les beaux récits des premières

scènes, écrits dans la forme classique la plus pure, la prière d'Elsa, l'arrivée du chevalier au cygne, — la plus noble page, peut-être, — et le chœur final du premier acte. Puis, la plainte d'Elsa, les deux duos, le superbe lever du jour, la marche religieuse du second acte. Enfin tout le troisième est vraiment splendide et forme à lui seul un spectacle merveilleux pour l'oreille comme pour les yeux. La marche nuptiale, le chœur des fiançailles, la grande scène entre Elsa et Lohengrin, absolument idéale, et le départ du fils de Parsifal au moment où l'orchestre reprend magistralement le thème du prélude qui accompagne le chevalier au cygne, sont toutes des pages de premier ordre.

Les seules critiques à faire sur cette partition monumentale, ce sont certaines lenteurs dans l'action, qui est frappée, par son sujet même, de l'absence du mouvement dramatique auquel on est habitué à l'Opéra. Mais Wagner y a suppléé de tout son génie par les admirables et savantes combinaisons de son orchestre. Il y aurait bien aussi quelques longueurs qui ralentissent l'intérêt, en certaines parties. Mais qui oserait porter la main sur l'œuvre du maître, qui forme un tout indissoluble? Il le fallait cependant, et cette main s'est trouvée. Au moment où nous exprimons ce regret, nous apprenons que c'est chose faite. Tout est donc pour le mieux. On a coupé quelques pages dans le second acte, dont le commencement est un peu languissant, puis le chœur et la scène qui suivent le récit de Lohengrin, au dernier tableau. On y a gagné ainsi vingt minutes sur l'ensemble du spectacle.

A part quelques mouvements qui gagneraient à être de moins lente allure, on peut louer l'exécution sans réserve. M. Lamoureux a obtenu un véritable triomphe, et la direction Ritt et Gailhard tombe héroïquement sur une victoire, ce qui est rare.

Quant à l'interprétation, elle est parfaite : Mme Caron est à la fois poétique, passionnée, et tragédienne dans le dernier tableau.

M. Van Dick est un brillant Lohengrin, dont la belle voix, un peu fatiguée par un rôle écrasant, a produit un grand effet cependant.

MM. Renaud et Delmas, dans toute la puissance de leurs moyens, ont obtenu tous les suffrages.

Mlle Fierens, dans le rôle ingrat d'Oltrude, s'est révélée cantatrice de premier mérite et d'un rare sentiment dramatique.

Les chœurs admirablement stylés ont chanté juste et avec un ensemble qui ajoute un charme de plus à cette œuvre qui exige surtout une suite non interrompue dans la perfection de l'exécution.

Pour l'orchestre, on sait que, sous la direction de M. Lamoureux, il ne pouvait que grandir encore.

On va maintenant pouvoir penser à l'Opéra, à l'ouvrage de M. Bourgault-Ducoudray : *Tamara*, ainsi qu'au centenaire de Meyerbeer.

A l'Opéra-Comique on s'est occupé de la reprise de *Manon*, avec Mmes Sanderson, Falize, Leclerc, Elven ; MM. Delmas, Taskin, Fugère, Grivot et Challet. On va aussi reprendre prochainement *Lalla-Rouk*, et *Richard*, où débutera l'excellent ténor Gogny, qui chante avec un goût et un style exquis. Mentionnons aussi le début dans les *Dragons de Villars*, de M. Queyla, un charmant ténor léger, ainsi que le réengagement annoncé de Mme Nardi, qui reprendra les rôles de Mme Galli-Marié.

Nous apprenons que Mme Marthe Crabos, l'éminente cantatrice de Saint-Séverin, après une série de triomphes religieux et mondains, dans le joli village qu'elle habite pendant les vacances, va reprendre chez elle, 7, rue Saint-Martin, le cours de ses leçons particulières qui sont si recherchées. Nous aurons l'occasion de reparler à nos lectrices de cette brillante étoile qui se lève à l'horizon du professorat, et de sa méthode inimitable.

Mme Ve Lafaix-Gontié, dont nous avons maintes fois signalé ici l'enseignement éclairé et les excellentes études musicales qu'elle dirige si habilement, vient aussi de reprendre ses leçons particulières, 37, rue de Passy. De plus, Mme Lafaix a repris ses cours à l'Institut Rudy, 7, rue Royale, et ouvrira prochainement ses intéressantes conférences qui lui ont déjà mérité tant de succès.

Voici quelques nouveautés d'une bien réelle attraction :

Pour le piano : c'est une pièce du plus charmant effet, *Barcarolle*, par Auguste Vincent. Il s'y trouve un motif d'une poésie ravissante et du plus enveloppant caractère.

Pour le chant, le choix n'est pas moins attrayant :

Citons entre autres : *Les Cloches*, avec accompagnement de chœur *(à volonté)*, par Alexandre Georges ; très original et imitatif. — Nous avons dit ici que les *Chants mystiques*, d'Albert Cahen, étaient de très remarquables compositions. Aujourd'hui, nous citerons le n° 2, *Printemps*, qui est une page de poésie exquise et d'une grande élévation, dont l'effet est splendide. — *La Confession de Lise*, une jolie chansonnette, par Flavius Michel, et où le meilleur ton n'a rien à reprendre, obtient un succès qui n'attend pas le nombre des jours ; il est déjà énorme. Éditeur : Ve Girod, 16, boulevard Montmartre.

MARIE LASSAVEUR

CHAUSERIE

1er novembre 1891.



OCTOBRE a des regains d'été, des jours voilés, alanguis comme les dernières bonnes choses.

Les chrysanthèmes fleurissent en leurs tons multicolores, les asters mauves, dont le cœur brun doré semble une abeille dormante dans un calice, forment de grosses touffes, les vignes vierges aux trèfles pourprés se dépouillent et les quenouilles des vieux poiriers se redressent avec leurs feuilles roses, — dans la paix du verger rustique. — Les grands bois retentissent des appels du cor, la campagne assoupie est encore belle.

Les matins froids, piquants, sont délicieux sous leur brume argentée ; on marche allègrement sur la terre sèche et sonore, le feu n'est qu'un jeu, un plaisir nouveau ; on se chauffe pour rire.

Les réunions bruyantes de l'été sont finies, les frères et les petites sœurs sont retournés en classe, le calme est rentré au logis... excepté pour les chasseresses.

S'il en est d'intrépides parmi vous qui s'en vont crânement, le fusil sur l'épaule, je les félicite... Pif ! paf !... un lièvre... un perdreau, le pauvret !... peut-être une des cailles mignonnes qui pépitaient en août dans les blés.

Préférez-vous les émotions de la chasse à courre, la course effrénée avec la longue jupe qui flotte, les cheveux au vent, le visage fouetté par la brise, et les branches malignes qui défendent au passage leurs amies les biches !

Bravo, mesdemoiselles !

Assurément, rien n'est plus passionnant que cet exercice, qui fut longtemps la plus chère occupation de nos ancêtres gaulois, et rien n'est plus pimpant qu'un équipage !

Chez la marquise de S., cet automne, les jeunes filles en étaient folles et le petit tricorne Louis XV leur seyait à merveille.

Les sentimentales restaient en arrière — en petit nombre ; — nous sommes braves ! si braves, que nous montons sur les locomotives.

C'est en Amérique, naturellement, que l'élan est donné.

Nous hésiterons peut-être un peu à nous noircir la figure et les mains comme des charbonnières, nous les Parisiennes dont le goût conduit, à défaut de la vapeur, les autres femmes du monde ; mais je ne désespère pas, cependant, sans vous y engager, voir des émules de miss Ida Hewitt !

Les mécaniciens, cette année, ont rendu leur état tristement célèbre. Or, la jeune Américaine en question, assoiffée d'un dévouement un tantinet excentrique, se consacre à la protection des voyageurs entre Baltimore et Ohio. Ils n'auront rien à craindre, ceux que conduira cette héroïne « en mécanique » qui a scientifiquement étudié le métier et le possède, dit-on, comme l'un de nos premiers ingénieurs.

Ingénieur ! Il va falloir maintenant chercher un féminin pour ce mot-là.

Vous n'aviez certainement pas encore songé à cette voie nouvelle, qui permet de rester vieille fille sans être traitée, ô injustice cruelle ! d'inutilité.

J'ajoute que miss Ida Hewitt, fille du colonel Hewitt, est d'une famille riche, distinguée, et de plus excessivement jolie.

L'abnégation est donc complète.

L'abnégation est partout pour les généreux qui la cherchent ; mais si vous voulez m'en croire, mes amies, cherchez-la ailleurs.

Elle est dans les très petites choses même, à côté de vous ; vous la pratiquez chaque jour, sans embarras ni austérité, car vous êtes toutes bonnes, riantes et gaies... Vous avez une magie, un charme qui idéalise tout : votre belle jeunesse, qui fait sourire les papas et rend glorieuses les mères.

Jouissez-en, et laissez aux autres le bonheur infini de vous en faire jouir.

Paris vous prépare ses fêtes d'hiver, car on prédit que le salons seront joyeux cette saison et qu'on regardera la vie en rose ; pour cela, il faut votre présence.

Les pantomimes feront fureur, peut-être même les parades ; les bals blancs sont projetés nombreux, et si j'étais indiscrète, je vous annoncerais que mesdames *** édifient d'avance, sur les frimas à venir, des palais de glace, brillamment éclairés comme ceux de la Néva... car tout, tout sera à l'exemple de ce pays ami qui nous a tendu fraternellement les bras et, fidèle à l'une de ses poésies petites-russiennes,

« Laissa son cœur s'enflammer en lui, pour allumer un autre cœur, »

celui de la France !

On n'ira pas à Nice, où l'on a chanté Garibaldi à tue-tête, mais bien à Pétersbourg, qui

a toute l'attirance des contrées du Nord, et par contraste la chaude sympathie des Slaves, ce peuple brave et enfant, tour à tour passionné et rêveur, raffiné, farouche et généreux, dont les légendes populaires, toujours merveilleuses, comme si la neige immense et pure engendrait sans cesse des apparitions, se terminent d'ordinaire par un cri d'amour et de charité.

« Et l'être mystérieux, dit l'une des plus célèbres, dépouilla son enveloppe terrestre, se revêtit de lumière et enseigna : ce qui fait vivre les hommes, c'est l'amour et les bonnes œuvres. »

En ce jour de Toussaint où j'écris ma causerie, ne peut-on recueillir cette haute pensée qui n'a rien de sévère quoiqu'on die...

Vous mettrez sur votre mignon carnet vos projets mondains aux premières pages, et aux dernières, sur celles qui se dérobent, vos projets du bien, je le sais.

Or le bien accompli est rendu au centuple, par la joie intime qui en découle; c'est une impression douce, profonde, qui se reflète sur les traits et éclaire suavement le regard.

Avez-vous remarqué certaines personnes dont l'expression est enveloppante?

L'âme éclaire divinement leurs yeux.

J'en connais parmi vous et des plus charmantes et non point des mélancoliques. — Foin de celles-là! ce sont des malades qu'il faut traiter à l'hydrothérapie.

Peut-être même ces yeux dont je vous parle conservent-ils leur éclat au-delà des siècles.

Il est une dame de Chicago qui possède un collier dont les perles étranges ont des tons d'une douceur incomparable; trois rangées de ces singuliers joyaux sont enchâssées dans de l'or vierge où ils jettent une lueur pâle, quasi surnaturelle...

Ce sont des yeux... de momies retrouvées dans les tombeaux des Incas péruviens.

Brrr.. Appartenaient-ils aux vierges du Soleil qui vivaient solitaires dans le temple d'or?... Furent-ils aux reines dont le voile diamanté ne se levait jamais devant le peuple?

Je pense qu'ils animèrent les visages de celles qui furent bonnes et secourables et surent voir tout en beau dans la vie.

Par quel procédé les embaumeurs d'alors conservèrent-ils à ces organes délicats leur éclat et leur couleur?... on le retrouvera peut-être au xxe siècle et la mode s'arrachera alors cet ornement macabre d'un charme vainqueur.

En attendant, essayez ma recette... ne serait-ce que par coquetterie.

Puis si vous voulez la transmettre à vos amies, envoyez-la sur l'aile des abeilles.

Les petites travailleuses feront désormais concurrence aux pigeons voyageurs, aux hirondelles, à l'électricité peut-être?

Des expériences très sérieuses ont été couronnées de succès; les plus agiles ont une vitesse moyenne de douze kilomètres à l'heure. C'est assez joli pour leurs ailes fines.

Transportées loin de la ruche où est leur reine, elles y reviennent toujours, plus fidèles que les hommes!

Et j'imagine que ces filles de l'air, du soleil et des fleurs, qui travaillent sans cesse en leur maison odorante pour fabriquer le miel blond chanté par les poètes antiques, jugent cent fois mieux l'humanité que les plus illustres philosophes.

Et maintenant, mes amies, après avoir parlé des Américaines, voulez-vous avec moi rendre hommage à une Française courageuse et ferme devant sa vie brisée : M[me] Crampel.

Son mari, vous le savez sans doute, était parti bien loin porter le nom et le drapeau de la France. L'Afrique l'attirait. Votre journal, cette année, vous a admirablement parlé de cette partie du monde, immense et terrible, convoitée par tous les peuples européens.

Crampel, non point par ambition personnelle, il n'en avait point, voulait donner à son pays le territoire du Congo au lac Tchad. Ce rêve le hantait depuis longtemps, et depuis longtemps aussi il aimait la fiancée de son cœur et lui contait son espoir. Elle, très brave, l'encourageait : les héros communiquent leur flamme.

Ils se marièrent et, après quelques mois d'un bonheur si profond que le retentissement peut se prolonger sur toute la vie de la jeune veuve inconsolée, il partit... seul; elle savait qu'elle serait une entrave et avait confiance, comme tous ceux qui ont connu Crampel, le plus désintéressé et le plus généreux de nos explorateurs.

Il lui écrivait souvent de ces déserts effrayants ou il s'était fait des amis; son guide le Targui, *Saïd*, le vénérait comme un prophète et la petite pahouine Niarinhe, qu'on lui avait confiée comme otage, l'adorait comme un papa; eux ne l'abandonnèrent point.

La trahison seule devait le faire succomber en pleine route, après mille souffrances sans nom, abandonné par son escorte, égorgé lâchement par les snoussis musulmans.

C'était un de ces êtres rares, nobles et vaillants, une intelligence d'élite, une âme éprise d'idéal, dont le nom peut être mis au *Livre d'or* de notre époque et dont l'épouse sympathique peut être fière dans ses larmes, en attendant, comme elle le souhaite avec nous, que l'œuvre de Crampel soit accomplie.

ALIX.

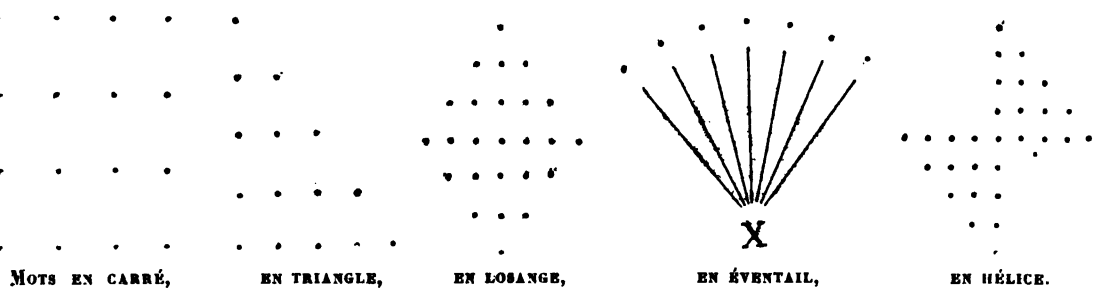
CONDITIONS DU CONCOURS

Offert aux Abonnées du JOURNAL DES DEMOISELLES

1° Le Concours ouvert le 1er décembre 1891 sera clos le 15 janvier 1892;
2° Le résultat des épreuves paraîtra dans le numéro du 1er février 1892;
3° Les abonnées du *Journal des Demoiselles* peuvent *seules* prendre part à ce Concours;
4° Les concurrentes pourront se réunir en famille, se faire aider, demander des conseils pour résoudre les questions du Concours;
5° L'envoi des épreuves sera fait à l'adresse de M. Fernand Thiéry, directeur du *Journal des Demoiselles*, 48, rue Vivienne, Paris;
6° Il n'est pas utile d'avoir toutes les solutions justes pour envoyer ses recherches; tout envoi sera vérifié et classé;
7° Un prix d'honneur sera accordé au concours *absolument complet;*
8° Voici le nombre de prix formant les récompenses du Concours : 1 prix d'honneur (1), 3 premiers prix, 3 deuxièmes, 3 troisièmes et 12 accessits;
9° La Direction du Journal, désireuse d'augmenter encore l'attrait du Concours, change en de jolis volumes les accessits qui ne sont ordinairement que de simples nominations.

AVIS IMPORTANT

Voilà l'heure prochaine du Concours organisé pour les abonnées du « Journal des Demoiselles »; beaucoup d'entre elles veulent y prendre part, mais ignorent encore ce que signifient grand nombre de nos questions. Nous allons faire droit à leur désir très légitime de s'instruire en donnant sommairement la définition de nos principaux jeux d'esprit :



Mots en carré, en triangle, en losange, en éventail, en hélice.

Il n'est point nécessaire d'expliquer ces très faciles questions; il s'agit simplement de deviner les mots proposés et de les disposer selon la forme indiquée; c'est de la souplesse d'esprit qu'il faut avoir.

Métagramme. — Plusieurs mots dont le sens varie par le changement de la lettre initiale. — *Exemples : Loire — Moire — Coire.*

Anagramme. — Mots dont le sens change complètement d'après le bouleversement des lettres. — *Exemples : Lin, Nil. — Natte, Tante.*

Logogriphe. — Mots dont le sens varie par le changement ou la suppression d'une des lettres qui les composent. — *Exemples : Flot et Lot. — Rosier, Osier.*

Mots en croix. — A l'aide de lettres données pêle-mêle, il faut reconstruire deux mots proposés et les disposer en croix.
Exemple : T L L I I U E P S A

```
    T
    U
L I L A S
    I
    P
    E
```

Proverbe. — Il faut trouver le contraire des mots proposés, et les initiales de ces mots formeront les mots d'un proverbe quelconque.

Acrostiche. — Quelques mots incomplets proposés; il s'agit de retrouver les lettres négligées. Ces lettres, dans le sens vertical, donneront des noms demandés. — *Exemple :*

```
S AB A
A GA G
R IR A
A ZO R
```

Fil d'Ariane. — On donne le nom de problème syllabique à la disposition de syllabes dispersées sur un carré de 64 cases; ces syllabes ne sont pas jetées au hasard, elles suivent un fil conducteur. C'est ce qu'il faut trouver.

Voilà, je crois, les questions qui renferment le plus de difficultés. Quant aux autres jeux d'esprit, tels que charades, énigmes, rébus ou devises, ils sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'insister sur la manière de les résoudre.

LA DIRECTION.

(1) Le prix d'honneur aura une valeur de 30 fr. — Les premiers prix, de 25 fr.; les deuxièmes, de 20 fr.; les troisièmes, de 15 fr. — Les accessits seront des volumes choisis dans les principaux auteurs classiques.

DEVINETTES



Charade

Je gagerais que mon *premier*
Vous plaît déjà, chère lectrice ;
Moi j'aime mieux les bois et leur ombre propice
Quoiqu'on y trouve mon *dernier*,
Incommode ennemi, presque microscopique,
Mais qui grossit quand il nous pique.
Dans le nord de l'Europe on trouve mon *entier*.
Qui peut ici rimer en ique.



Anagramme



— Près de là les écueils causent plus d'un naufrage.
— Ainsi se nomme un bien que l'on a pour la vie.
— Mot qui, chez les marins, est surtout en usage
Lorsque le cabestan sous l'effort tourne et crie.

Charade

Mon *premier* c'est la montagne,
Mon *second* c'est la campagne,
Et mon *tout*, dans les combats,
Mit plus d'un chrétien à bas.



Mots en escalier

Un reptile. — En Sibérie. — Oiseau de proie. — Un département du sud. — Métal. — Entouré d'eau. — Cruel empereur. — Sauva le Capitole — Maréchal du premier Empire.

Mots en étoile à huit branches ou octogone

— Est aux consonnes emprunté. .
— Habitant d'Asie ou d'Afrique. . . . . .
— Équivaut à célébrité. . . . . .
— Fruits qui nous viennent du tropique. . . . .
— Un vieux fabuliste allemand. . . . . .
— Pierre dure d'un genre unique. . . . . .
— Produit toujours un sifflement. .

Légende



Pourquoi, selon la légende, certain petit oiseau porte-t-il une tache rouge au cou ?

Mots en croix

Deux noms de minéraux avec les lettres suivantes :

P S D L X E A H T L I F S E

EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO D'OCTOBRE

Charade : Ré cri mi na tion.

Mots en losange :

```
        C
    L   O   T
L   O   U   I   S
C   O   U   S   S   I   N
    T   I   S   O   N
        S   I   N
            N
```

Proverbe : L'union fait la force.

Anagramme : Rides — Désir — Redis.

Fantaisie (rébus graphique) : On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Fantaisie : Catherine de Médicis.

Mots en éventail :



Le Directeur-Gérant : F. Thiéry, *48, rue Vivienne.*

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Mes lectrices voudront-elles, pour les étoffes et chapeaux, consulter les visites dans les magasins? elles y trouveront tous les renseignements qu'elles peuvent désirer, avec des descriptions de costumes et de chapeaux. Au lieu donc de leur en donner ici, nous leur parlerons des petites fantaisies nouvelles, après toutefois avoir décrit un costume de dame âgée, de moyenne élégance, destiné aux dîners de *rentrée* et aux messes de mariage, il est aussi de visite. Faille héliotrope et tulle grec noir à larges rayures mates pour la jupe de dessus, qui est légèrement froncée aux lés de derrière et soutenue, dans le bas, par le frisottant de la jupe de faille. Le corsage en faille est couvert de tulle et garni d'un volant; la manche de tulle drapée sur celle de faille, qui est plate et ouverte de côté.

Parmi les fantaisies, nous citerons la longue voilette carrée avec bordure et jeté de fleurettes brodées à la main en soie brillante, pour le chapeau rond, qu'elle enveloppe; on la noue derrière en laissant tomber les pans. Pour la capote, même genre de broderie sur un tulle arrondi dont les pointes se chiffonnent derrière. Empêcher la voilette de former le bec en froncant le haut de 10 cent. sur une largeur de 20 cent.; ces fronces aident à la bien poser en voilant délicatement la garniture du chapeau. Le jupon de dessous est peut-être devenu trop élégant; il se fait d'une flanelle couverte et doublée de surah crème ou de couleur, ou en batiste de coton, deux volants festonnés et de la dentelle pour garniture. En flanelle double avec velours et plissés, il est très confortable. Le molleton est employé pour le petit jupon de dessous; au bord une écaille festonnée de cordonnet de soie assorti. Il se taille en plein biais pour éviter l'épaisseur. Le bas est de teintes unies, et la botte perd un peu de sa pointe aiguë, arrondie, elle va infiniment mieux au pied. Le gant demi-froncé a succédé au gant gris perle; la teinte mastic rosé ainsi que les tons fauves sont en vogue et le gant paille se montre de nouveau avec la toilette de cérémonie, mariage, etc., etc.

Les petites filles portent encore l'écossais mis en biais et des façons plates à jupe longue. De grands chapeaux chiffonnés de surah et de foulard indien. Les petits garçons sont habillés à la russe, blouse et toque; le marin n'est pas abandonné, il n'y a de changé que le tissu.

Nous allons passer à un autre sujet, mesdemoiselles, et causer ameublement. Une chambre de jeune fille peut être jolie sans que l'on dépense beaucoup pour cela; il y a des étoffes si jolies et si peu chères! Pour une chambre dont les meubles sont laqués, nous choisirions une toile de Jouy moderne à petits bouquets sur fond écru. Les rideaux seraient garnis d'une frange boule et montés à des anneaux passés dans un bâton laqué terminé par un ornement; une draperie sur le haut marchant avec le rideau et une chute de côté. Voilà une bien ancienne mode qui est en train de détrôner galerie, bandeau, draperie à l'Italienne, etc., etc., en tant qu'il s'agit de salon et de chambre à coucher. Les rideaux de vitrage font comme un store étroit. Une bande d'étamine entourée d'un entre-deux, filet brodé ou crochet, et d'une dentelle assortie fait fort bien. Les rideaux de lit, selon la place qu'il occupera, auront plus ou moins de draperies; nous engageons toutefois à en être sobre. La tenture sera de toile ou de papier assorti. Si la cheminée est d'un modèle agréable et d'un joli marbre, nous conseillons de n'y mettre qu'une tablette couverte de velours, lequel ira mieux avec la toile de Jouy que la peluche aux reflets soyeux et brillants. Si le cadre de la glace doit être caché, on le couvrira d'un cadre de velours. Tout cet arrangement pourra se faire en cretonne en y ajoutant une petite draperie qui voilera le haut de la glace. N'ayant pas de pendule, on mettra une jardinière en faïence sur un socle de velours; des flambeaux, les photographies des parents dans de jolis cadres en vieille étoffe, un baguier et d'autres petites inutilités aujourd'hui devenues indispensables. Une étagère-bibliothèque que vous pouvez recouvrir vous-même de drap avec garniture de frangette et vieux galon d'or. Quant à désigner les petits meubles de fantaisie, les tables et chaises volantes qui achèveront le gentil mobilier de la chambre, cela nous paraît difficile; le choix devant être dirigé par les exigences de la pièce, la place des portes, etc., etc.

Ce que nous pouvons dire, c'est qu'une table à étagère est commode; qu'un chiffonnier-secrétaire, meuble à double emploi, doit trouver sa place près de la fenêtre; que l'armoire à glace, si la chambre est grande et si rien ne s'y oppose, se mettra dans un angle ou en face de la cheminée. Fauteuils et chaises seront couverts de toile de Jouy, ou mieux de tapisserie ou de broderies faites par vous. Maintenant, mesdemoiselles, il faut que votre goût personnel se montre dans l'arrangement et le choix des bibelots; aidée de ces conseils, vous chercherez la place qui fera valoir chaque meuble en y ajoutant un brin d'originalité; ne craignez pas d'abandonner le classique arrangement. Des meubles modernes, j'entends ceux de 1830 à 1850, encadrés de jolis rideaux, entourés de fantaisies au goût du jour, vous feront encore beaucoup d'honneur. Il m'a été demandé quel est le papier à lettre que l'on doit employer dans la correspondance avec ses amies, ses grands-parents, ses oncles et tantes. Je ne crois pas qu'il y ait une *hiérarchie* dans le papier à lettre, toutefois nous pensons que le papier de fantaisie doit être exclu de la correspondance avec les personnes étrangères et les supérieurs. Quant aux grands-parents, j'en connais qui cherchent les plus gentilles nouveautés pour leurs chers petits-enfants; c'est donc une invite qu'ils font de le leur renvoyer couvert de jolis et longs récits. Que de diversité dans la forme des cartes et du papier à lettre! La nouvelle carte de correspondante double est de forme carrée, plus haute que large; son enveloppe, point échancrée, est seulement arrondie pour aider au passage de la carte; la partie rabattue forme une pointe assez aiguë, elle est crème, rose Sèvres, lilas pâle, vert océan. La carte carrée avec le monogramme métallique; le papier genre parchemin léger avec la fleur préférée ou le chiffre; avec le chiffre, il sera de cérémonie.

CORALIE L.

L'Album de travaux du 17 octobre de l'Édition hebdomadaire (blanche) contient :

Croissants vide-poche Diane de Poitiers. — Étagère à pieds couverte de peluche, avec poche de chaque côté. — Deux poches en soie ancienne. — Abat-jour brodé, avec frange en ruban. — Petit paravent en glace avec rideaux de soie drapés. — Chausson de chambre au tricot losange. — Décor pour deux fenêtres avec entre-deux en glace.

Le numéro du 31 octobre de cette même édition contient :

1° Une gravure coloriée de travaux inédits : Sac en forme de livre. — Poche drapée. — Tapis de table. — Deux corbeilles à ouvrage, l'une avec poches, l'autre octogone. — Double plateau fait avec une boîte de dragées. — Coussin avec frange posée en épaulette. — Cadre octogone, broderie Louis XVI, pour miniature ou photographie. — Corbeille garnie de ruban de moire (peut se suspendre pour mettre un petit pot de fleurs). — Têtière en étoffe et peluche, avec disposition de galon originale.

2° Une Feuille de Patrons à découper du sac-livre, de la poche drapée et du double plateau.

VISITES DANS LES MAGASINS

Les chapeaux sont bien jolis cet hiver, comme les fait Mme Rabit, tous petits de forme, capote et chapeau rond. Le feutre avec lame ou peluche au bord, ou en bande au milieu de la passe. Les garnitures sont de ruban et plumes mélangés; beaucoup de jais et du très fin.

Voici quelques descriptions qui donneront une idée de cette modiste de goût, 26, rue de Châteaudun.

Chapeau en feutre noir pelucheux, à calotte *perchée* sur la tête, plate et cerclée de ruban noir et or, formant un chou devant. Sur la calotte, un nœud bouton d'or est dépassé par une plume s'élançant d'un pouf avec aigrette; brides de satin noir. Très élégant pour une jeune femme.

Pour jeune fille, délicieux petit feutre bleu marine, forme marin, roulé derrière, avec draperie de velours arrêtée de côté par une belle boucle en jais : 35 francs. Se fait de toute couleur.

Au même prix, une ravissante toque Louis XI, en feutre noir, enroulée de velours noir retenu, sur la passe, par un coulant de jais ; plumes de coq assez enlevées et roulées en crosse au-dessus de la calotte.

Un bijou de capote, en velours capucine échancrée derrière. Le fond mou reçoit autour une légère et fine dentelle posée à plat et qui se chiffonne seulement au-dessus de deux petites têtes de plumes noires, dans une boucle de strass; une autre boucle derrière. Brides en velours noir.

Capote pour dame, coiffante et comme il faut. Velours mousse drapé, avec bord de lophophore. Au milieu de la calotte, drapée, une jolie aigrette. Brides en velours mousse.

Nous vous avons donné, le mois dernier, quelques renseignements sur les étoffes de deuil; complétons-les.

La *Scabieuse*, 10, rue de la Paix, a de très beaux draps pour jaquettes et manteaux. Draps unis : Amazone, taupeline, Thibet, zibeline. Draps de fantaisie : Porskrew, diagonale, chevronnés, matelassés, brochés; les mêmes se trouvent avec envers fourrure.

Voici un costume, qui n'est point de deuil, celui-là, pour la fille de la comtesse du F. : Grosse serge bleu marine, avec dessous de soie. Jupe, forme parapluie, assez longue. Dans le bas, un ourlet retourné avec une ganse de fantaisie bleu et métal. Le corsage, façon amazone, sur gilet de drap blanc orné de boutons de nacre posés en guirlande de perles; même garniture à la manche et dans le creux de la basque, derrière. Le gilet peut se faire écru ou de toute autre nuance.

Nous avons parlé d'un joli costume en drap vert myrte, garni d'un passepoil d'astrakan ; nous venons de le voir en drap gris bleuté tout aussi charmant. Répétons que costumes-tailleur et jaquettes sont exécutés par un tailleur spécial, tailleur de talent, attaché à la maison, et que la jaquette en taupeline, à basque, soutachée devant, à revers et manches soutachés, col et manches garnis d'une bande de renard noir, est une des plus jolies confections d'hiver que nous ayons vues ; le prix, 125 francs, est modeste, vu l'élégance et le confortable de cette jaquette.

Le costume-tailleur, en drap beige côte de cheval, a la jupe unie piquée et la veste à revers ouverte sur un gilet que l'on change à volonté.

Parfaitement réussies les teintures de la Teinturerie Européenne, 26, boulevard Poissonnière; aussi, permettent-elles d'utiliser les étoffes teintes comme si elles étaient neuves. Velours, crêpes de Chine, gaze, soieries et lainages réussissent aussi bien. Les couleurs fines et à la mode, les noirs sont superbes et gardent la souplesse et le brillant du tissu neuf ; ajoutez à toutes ces qualités l'idée très économique de teindre le costume ou la robe sans être obligée de les découdre, et même de les renvoyer modifiés de façon, si on le désire.

On trouve à la Teinturerie Européenne une très grande obligeance ; les renseignements sur la possibilité de teindre l'étoffe envoyée en telle couleur désirée sont donnés scrupuleusement. Nettoyages de manteaux, de housses, de rideaux, sont soignés au mieux. Les paletots d'hommes comme les uniformes de collégiens et costumes d'enfants sont parfaitement remis à neuf. Tres belle teinture de rideaux et en réserve pour les cachemires de l'Inde et français. Tapisserie remise à neuf, avec couleurs ravivées, etc., etc.

Que nos lectrices se souviennent toujours qu'elles ne seront bien habillées que si leur corset est fait à leur taille, essayé ou sur mesures envoyées; c'est un conseil que nous nous permettons de leur donner. Ne s'occupe-t-on pas en ce moment des costumes d'hiver? Nous avons parlé du charmant corset-cuirasse de Mme Emma Guelle, qui s'harmonise si bien avec les façons nouvelles. Il donne à la taille souplesse, élégance, sveltesse, en effaçant les hanches et en l'allongeant. Grand succès pour le corset en coutil de soie, lequel tient le milieu entre celui de satin et de coutil de coton. Le tissu, assez fort pour n'être pas doublé, est souple et agréable au porté, moins cher que le satin et d'une élégance vraie.

A tous ces corsets, Mme Guelle met le busc incassable, souple tout en étant ferme; il est breveté.

Mme Guelle excelle dans un genre qui rend bien des services; nous voulons parler de son corset à coussins creux, pour les défectuosités de la taille, et du corset orthopédique. Les deux sont conseillés par les médecins, lesquels ont fait à Mme Guelle une vraie clientèle.

Le corset à épaulières force les fillettes progressivement et sans fatigue, à se tenir droite. Pour les jeunes femmes, le corset du matin est commode et pratique.

La belle gravure coloriée de ce numéro donne une idée du goût de Mlle Thirion, de son talent pour composer un costume, pour combiner les étoffes et disposer les garnitures. Les descriptions détaillées des costumes et pardessus qui composent vette gravure suffiront amplement, nous le pensons, à contenter nos lectrices. Disons aussi que les prix de Mlle Thirion sont généralement modérés; que les corsages vont fort bien, cambrent la taille et sont d'une très bonne coupe. La fantaisie en ce moment réside dans la façon du corsage, la jupe plate n'y prêtant guère.

Broderies nouvelles, en soies de couleur, de la maison Leeker, 3, rue de Rohan. Nous appelons l'attention sur les ouvrages de cette maison dont le renom est mérité. Voile de fauteuil Louis XV, prenant la forme du fauteuil, milieu étamine brodée, encadrement de grosse dentelle, ganse brodée : 32 francs avec fournitures et échantillon. Une autre, forme Louis XVI, tulle découpé, fleurs et panier brodés : 24 francs; sur batiste bise, dessin cerné de ganse d'or et brodé de soie : 28 francs. Voile de canapé, dessin riche : 50 fr. Nouveau fil de couleur brillant, se lavant très bien et s'employant pour la broderie des services à thé, chemin de table, etc. Service à thé, 12 serviettes, 30 cent. carrés, la nappe 1 m. 65, frangées, dessinées, échantillon et coton rouge : 76 francs. Nappe, 90 cent. carrés, 12 serviettes, dessin faïence Gien, brodé en fil brillant de fleurs de couleur, encadré d'un très beau jour, haut ourlet : 75 fr. En granité crème, broderie russe, même dimension que la précédente : 40 fr. Rideau de tulle, avec application de galon anglais, jours en reprise, fil plat brillant, 2 m. 50 de hauteur : 55 fr. la paire. Le dessin sur toile végétale peut servir plusieurs fois. Même genre : Aube : 70 fr. Nappe d'autel sur 5 mètres : 35 fr. Voile bébé tulle fin, brodé en reprise avec fil plat : 15 fr. Tous ces ouvrages sont des nouveautés de fort bon goût.

***

Les riches manteaux ornés de fourrures ne sont pas à la portée de tout le monde, et il serait vraiment fâcheux d'être habillée sans élégance, lorsque l'on ne peut dépenser une somme relativement considérable. C'est pourquoi nous engageons les personnes qui nous lisent, à faire une visite à la maison d'Anthoine, 24, rue des Bons-Enfants. Elles y trouveront un très grand choix de manteaux de pluie qui, tout en étant imperméables, peuvent être mis en toutes circonstances sans que l'imperméabilité soit même soupçonnée.

Les étoffes choisies pour l'hiver sont chaudes, de dispositions différentes et de teintes variées. Si vous voulez, chères lectrices, suivre notre conseil, il vous sera facile d'avoir un vêtement bien fait, confortable, élégant, à un prix très abordable et qui satisfera votre coquetterie tout en épargnant votre bourse.

Envoi franco du catalogue et des échantillons à nos lectrices.

***

Toutes les personnes dont la peau se gerce sous l'action du froid feront bien de se servir de la *Rosée crème*. Cette préparation, dont la découverte a fait de la parfumerie une chose aussi nécessaire qu'agréable, ne contient ni oxyde de zinc, ni mercure, en un mot aucune substance nuisible. Elle peut donc être employée en toute sécurité. Par les temps les plus rigoureux, elle conserve à l'épiderme fraîcheur et souplesse. Un emploi suivi fait aussi disparaître les boutons, les rougeurs, les rides et en évite le retour.

Ses propriétés hygiéniques et antiseptiques la recommandent pour guérir les engelures, les crevasses et toutes les petites misères auxquelles nos pauvres bébés sont assujettis l'hiver.

Le pot : 3 francs chez l'inventeur, M. Bertrand, 35, rue de la Tour-d'Auvergne, dans les magasins de nouveautés et chez les principaux parfumeurs.

***

MM. Roullier frères, fabricants

Maison de vente : 27, rue du Quatre-Septembre, Paris.

La maison Roullier frères, 27, rue du Quatre-Septembre, vient de faire paraître ses nouveautés d'hiver.

D'abord, voici un tissu d'une grande richesse et d'une originalité absolue. C'est une zibeline pékinée, ton sur ton, se composant d'une bande d'uni, large de trois centimètres, et d'une bande de superbe peluche large de deux centimètres. Le costume exécuté avec cette riche étoffe réclame l'introduction de la zibeline unie, que la maison Roullier a fait faire dans toutes les teintes du pékiné. La collection comprend : le gris mésange, le vieux rouge, le bleu Nil, le gris souris, le vieux bleu, l'héliotrope, le bleu foncé et le noir. Il faut voir cette création pour apprécier son incomparable élégance; rien de semblable n'a jamais été fait. En 1 m. 20 le pékin comme l'uni; le pékin coûte 12 francs et l'uni 8 fr. 25 le mètre.

Bien jolis aussi sont les Indéplissables, d'une solidité au toucher et léger d'aspect, dont les teintes très variées sont jolies au possible. Choisir dans les gris, les havanes, les bleus; en héliotrope et en noir, l'Indéplissable a aussi un très grand cachet. En 1 m. 20 de large, il se vend 8 fr. 75 le mètre.

Dans le même genre, quoique ayant une originalité très particulière, nous signalons encore l'Eléphant, beau lainage dont la côte en relief permettra de faire le costume très collant; il coûte 9 fr. 25 le mètre en 1 m. 20 de large.

Etant données la simplicité des façons que comportent d'aussi belles étoffes et leur très grande largeur, il ne faut pour les costumes qu'un très faible métrage.

Au même prix et de la même largeur, le vigoureux Diagonale, d'une souplesse et d'un brillant qui le désigne pour les plus élégantes toilettes du jour et les petites réunions du soir. Il se fait dans tous les gris, héliotrope et havane clair; ce sont des lainages de toute beauté.

***

CADEAUX ET LIVRES DE MARIAGE

de la maison Bouasse-Lebel, 29, rue Saint-Sulpice

La maison Bouasse-Lebel, déjà bien connue de nos abonnées, nous prie de leur rappeler à l'entrée de la saison d'hiver, qu'elle s'est créé une spécialité pour les cadeaux de mariage, livres d'heures, crucifix, bénitiers, émaux, objets de fantaisie, etc.

On sait que cette maison étant réputée entièrement de confiance, tout article, reliure ou objet, revêtu de son nom, est par cela même garanti parfait d'exécution. Les prix sont néanmoins très modérés, car la maison cherche

avant tout à faire bénéficier sa clientèle des avantages qu'elle retire elle-même de sa fabrication très étendue.

Envoi franco des catalogues sur demande.

Bouasse-Lebel, 29, rue Saint-Sulpice, à Paris (au coin de la rue Garancière).

* * *

CHAUSSURES DE LA MAISON KAHN

55, rue Montorgueil

Celles de nos grandes élégantes qui mettent de l'ordre et de l'économie dans leurs achats ont adopté la maison H. Kahn, 55, rue Montorgueil, à l'entresol, pour s'approvisionner de leurs chaussures d'hiver.

Citons quelques-uns des articles de cette maison :

Comme chaussure fine la botte chevreau glacé, piqué blanc, à talon de cuir, 20 fr. 50 ; la même avec talon Louis XV, 21 fr. 50, ou bien la botte chevreau glacé avec empeigne vernie, talon Louis XV, piqué, à 22 fr. 50.

Pour la pluie, la botte à boutons ou à lacets en veau mégis, claque carrée, veau ciré, talon plat, 18 fr. 50, ou la botte veau mégis à lacets, claque carrée maroquin, à 14 fr. 50.

Rappelons aussi la botte Comtesse de Paris en chevreau mat à boutons, à 14 fr. 50.

Pour enfants, fillettes et garçonnets, la maison Kahn a aussi des genres incomparables tels que :

Botte veau mégis à lacets ou à boutons claque carrée, veau ciré ou veau vernis, talons plats et bout rond, à 10 fr. 50 pour enfants, 12 fr. 50 pour fillettes et 14 fr. 50 pour grandes fillettes.

La botte en maroquin fort est de 7 fr. 75 pour enfants, 9 fr. 75 pour fillettes et 11 fr. 75 pour grandes fillettes.

Nous engageons vivement nos lectrices à demander le catalogue illustré qui leur sera envoyé franco.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES n° 4858

Toilettes, confections et modes de Mlle Thirion, Boulevard Saint-Michel, 47

Costumes d'enfants de Mme Taskin, rue de la Michodière, 2

Première figure. — Costume en lainage anglais et velours loutre. Jupe plate ornée de côté d'une quille entourée d'un velours découpé à créneaux ; corsage-habit avec un plastron légèrement bouffant, sur lequel revient une bande de velours, découpée à créneaux, qui borde le devant; col et manches bordés d'un velours découpé. (Voir la planche de patrons.) — Chapeau de feutre beige, doublé de velours loutre; dessus, draperie de velours et surah, plume rose pâle.

Deuxième figure, fillette. — Manteau de pluie en petit drap gros vert à double collet orné de piqûres; col piqué brisé; le devant est princesse jusqu'à hauteur des fentes pour passer les bras ; les côtés et le dos sont courts et la jupe montée à plis peu profonds (1). — Chapeau de feutre marron à calotte plate ; draperie et plume maïs.

Troisième figure. — Costume de fillette en tissu pointillé; redingote à jupe rapportée, devant de velours mordoré, ouvert en cœur sur un plastron plat en surah crème ; corsage-veste (voir la planche de patrons) à revers brisés doublés de velours; parement de velours.

Quatrième figure. — Robe en velours de chasse bleu ; corsage à basque rapportée, ouvert à l'encolure avec petits revers ; manche plate; jupe fendue dans le bas à larges languettes réunies par de petits soufflets rapportés (2). — Chapeau de feutre mousse ; l'intérieur de la passe en peluche gris argent; nœud de ruban paille brûlée devant et sur le bord, relevé derrière.

Cinquième figure. — Toilette de dame âgée, en peau de soie brochée à rayure Louis XVI. Le corsage à basque formant de longues pointes, ornées à l'extrémité et au creux de chaque dent de motifs perlés avec glands; large plastron plissé en dentelle noire sur laquelle retombe une rangée de perles; motif de jais avec effilé à la taille.

Sixième figure. — Robe de drap pour petite fille (3). Jupe plate bordée d'un petit volant Greenaway en faille changeante; corsage vague avec ceinture drapée, fermée par un petit chou; collerette plissée, allongée devant et derrière et montée dans un poignet drapé ; manche à haut poignet, avec manchette plissée rabattue.

Septième figure. — Longue redingote en gros grain broché de velours et petits motifs velours de Gênes à l'intérieur des grands; la redingote droite derrière, est fendue à mi-hauteur de la jupe et garnie seulement d'un boa et de manchettes en castor. — Capote en velours vert changeant bordé de dentelle à paillettes d'or ; nœud de ruban corail.

Huitième figure. — Jaquette en drap broché gris et velours assorti, à grandes manches flottantes montées très en avant; col de plumes et bordure de la manche, devant en plumes ; une cordelière passant autour du cou est nouée derrière. (Voir la planche de patrons et le dos, page 2 de l'Album de ce mois). — Chapeau de feutre gris, sans ornement d'un côté; plume marron derrière et nœud devant, réunis par une draperie de ruban.

MODÈLE COLORIÉ

De Mme Launner, 4, rue de Châteaudun

Chemin de table en toile crème, broderie avec jours; la toile crème restant sous les jours, forme transparent.

IMITATION D'AQUARELLE

Ecran, par Habert-Dys.

PLANCHE DE TRAVAUX D'ÉTRENNES

Modèles de Mlle Leeker, 3, rue de Rohan

Porte-montre, trépied.	Cache-théière.
Calendrier perpétuel.	Sac, serviette à œufs.
Corbeille à petits pains.	Porte-lettres, chevalet.
Petit écran de bougie.	Sachet à mouchoirs.
Sac-ridicule.	Pochette.
Dessus de clavier.	Chemin de table.
Porte-montre, baguier.	

PETITE PLANCHE DE BRODERIE

Alphabet orné, plumetis, cordonnet, pois et point de sable.

Alphabet, point à la minute.

ONZIÈME ALBUM

Coussin, moquette mosaïque. — M G enlacés. — Bouquets, mimosa. — Garniture. — Jaquette à manches flottantes, dos de la 8e figure (4858). — L C D enlacés. — Plateau essuie-plumes. — Motif broderie plate. — Petit tapis, point à la croix. — Petite garniture guipure Richelieu. — Têtière en batiste de soie. — Motif soutache. — Entre-deux. — Couverture mobile pour livre, point de Hongrie. — Tablier. — Dentelle au crochet. — Guirlande broderie en perles. — Branche pour semé, broderie plate. — Costume en drap. — Toilette de visite. — Bande point à la croix. — Coussin avec fleurettes en relief.

FEUILLE XI

1er côté

Corsage-habit, 1re figure. }
Redingote, fillette, 3e figure. } Gravure n° 4858.

2e côté

Jaquette à manche flottante, page 2 (album de novembre) et 8e figure (gravure n° 4858).

Tablier, page 6 (album de novembre).

(1, 2 et 3) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle verte recevront ce patron le 16 novembre.

Paris — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



1er Novembre 1891.

Journal des

Modes de Paris

Toilettes confections et Modes de Mlle THIRION 47 Bd St Michel – Costumes d'Enfants de Mme TA

nouveaux de la Mon ROULLIER Frères 27 r. du 4 Septembre – Parfums de la Mon GUERLAIN 15 r. de la Paix



oiselles

Rue Vivienne. 48

r. de la Michodière – Teinturerie EUROPEENNE. 26 Bd Poissonnière – Tissus
ussures de la Mon KAHN 55 r. Montorgueil – Corsets de Mme EMMA GUELLE 3 plce du Théâtre Français



A TRAVERS

LES PLUS HAUTES ALTITUDES DU GLOBE

(SUITE ET FIN)

II

Collection Bonvalot. — Faune et flore du Thibet. — Mammifères, carnassiers, rongeurs et quadrumanes. — Le yack et l'écureuil volant. — Oiseaux curieux. — Animaux et plantes manquant jusqu'à ce jour au Museum. — Les photographies du prince Henri d'Orléans. — Paysages et tableaux. — La Société de géographie et sa grande médaille d'or. — Curiosités ethnographiques. — Les conquêtes de la science.

Un mérite précieux et rare de l'intéressante collection Bonvalot, c'est que, parmi les plantes et les animaux qui la distinguent, il en est un grand nombre d'absolument nouveau pour le Museum. C'est donc mieux qu'une richesse, c'est une conquête, une sorte de résurrection saisissante du Thibet barbare et inconnu.

Voici d'abord la faune de ces régions lointaines et sauvages : Chevaux kiangs, grandes hémiones, antilopes rares et charmantes, au pelage blanc, à la poitrine noire, aux cornes cannelées, longues et droites comme des épées. C'est l'antilope orongo; c'est ensuite l'ovis-poli, le plus grand de tous les moutons, superbe et farouche, remarquable par ses cornes en spirale qui, déroulées, ne mesurent pas moins d'un mètre trente. Puis viennent des gazelles et des cerfs; un ours du Lob-Nor, espèce toute nouvelle; un ours du Thibet, que distinguent des oreilles extrêmement velues et un joli collier blanc; des renards au panache immense et soyeux; la grande panthère du Thibet, au pelage blanc moucheté de noir, à la queue touffue; des chats très élégants, à la queue courte, à l'oreille droite et fine, couronnée d'un pinceau de poils, félins intermédiaires au chat proprement dit et au lynx; une genette, une marte, un blaireau, un grand lynx magnifique.

La pièce capitale de cette riche collection est un yack sauvage tué sur les hauts plateaux du Thibet. Le yack : trois bêtes en une seule, un composé aussi original qu'utile du bœuf, du cheval et du mouton. Il tient aussi du buffle et de la chèvre. Il a un pied dans chaque genre et toutes les races le réclament. Sa chair est excellente, son lait abondant et parfumé. Son trot est léger, rapide et sûr. Son long poil est une richesse. Un étrange animal : tête de bœuf, queue de cheval, poil de chèvre, lèvre épaisse et pendante, corne haute et fière jetée en arrière, garrot élevé, corps ramassé du montagnard, croupe arrondie du cheval, jambe courte et forte du

portefaix, grand œil bridé du Mongol, au regard farouche et défiant; enfin queue magnifique, longue et soyeuse, s'épanouissant en gracieux panache; toison bizarre et précieuse tombant jusqu'à terre; une bête vraiment chinoise, un bœuf apocalyptique, grognant comme un porc et vagabond comme une chèvre, excentrique et fabuleux, qu'on croirait détaché d'un paravent au milieu des dragons et des chimères.

Le yack domestique, richesse et providence du Thibet, excelle dans tous les rôles : portefaix infatigable mais un peu capricieux, bravant les glaces et les neiges, escaladant sans efforts les plus hautes cimes, se jouant des précipices et des ravins; bon laboureur traînant bien la charrue; monture vigoureuse et rapide, dont l'allure est agréable au cavalier. De la peau du yack, on fait un cuir excellent; de son poil on fabrique des cordes, de chaudes et résistantes étoffes; de ses cornes, des manches de poignard; de son duvet crépu, de belles fourrures. Le plus beau fleuron de sa couronne, c'est sa queue : montée sur l'or et sur l'argent, elle pare le cou des chevaux de luxe; emmanchée dans le fin ivoire, elle devient le chasse-mouches des lamas et des mandarins; teinte des plus vives couleurs, elle flotte sur les chapeaux chinois, orne la lance des guerriers. Enfin, c'est l'emblème de la guerre, étendard redoutable et vénéré. On se bat, on triomphe, on meurt pour la queue du yack. Elle est la gloire, elle est la patrïe, elle est l'honneur.

Le yack ne se plaît que dans les régions froides et élevées. Sous un climat tempéré, il perd sa vigueur, sa beauté, son duvet. Montagnard habitué aux neiges et aux torrents, à la solitude des glaciers, à la liberté des roches inaccessibles, bravant les froids les plus terribles, on le voit nager dans l'eau glacée, coucher sur le givre, enlever les neiges de son pied robuste pour brouter l'herbe indigente et courte des montagnes.

Assez obéissant à son maître, tout étranger est, pour le yack, un « barbare ». Sa vue seule excite sa défiance et provoque sa colère. Tout son corps s'agite et tremble; sa grande lèvre écume et frémit; son œil noir s'enflamme et grossit, comme s'il allait sortir de l'orbite; sa longue queue se dresse et se balance, fouettant l'air. Son énorme tête crépue rase le sol, menaçante, horrible, les cornes en avant comme une fourche, son front d'airain comme un maillet.

Il n'y a pas de parents plus tendres que les yacks; ils n'élèvent pas leurs petits, ils les gâtent. Il est curieux de voir ce grave ruminant des monts se faire espiègle et joueur pour distraire ses petits, qui ont la beauté pittoresque et naïve de tous les enfants. Il est curieux de voir la mère s'agenouiller dans la neige pour lécher le petit yack des heures entières, comme si elle espérait en faire une antilope, une gazelle; l'appeler par un grognement affectueux; l'épousseter de sa longue queue, un plumeau magnifique, le caresser de son muffle énorme; le pousser au bord des abîmes, comme pour le familiariser avec les torrents et le vertige; fouiller la neige pour choisir l'herbe, la mousse, la plante qui convient au jeune yack; enfin, quand la tempête ébranle les monts, l'abriter sous sa large toison comme sous un dais maternel.

Ces lignes rapides étaient dues au yack, qui est le « clou » de la collection Bonvalot, comme il est le roi de la faune thibétaine.

Parmi les mammifères, il convient de citer des macaques. Rapportés du haut Thibet, un de ces singes, tout jeune encore, a été ramené vivant au Museum; il est remarquable par le développement prodigieux de ses poils, qui protège cette curieuse espèce contre les froids terribles des hauts plateaux. Ce précieux animal a été placé non pas dans la singerie, dont la haute température ne saurait lui convenir, mais dans la cour réservée aux éléphants où, dès qu'il peut s'échapper, il s'empresse d'aller se plonger dans les eaux du bassin de l'hippopotame.

L'écureuil-volant de cette intéressante collection mérite une mention particulière :

On connaît l'agilité de notre écureuil, ce clown des forêts, ce roi de la gymnastique qui ne tombe jamais de son trône aérien. Il ne grimpe pas, l'écureuil, il bondit; il ne saute pas, il vole. Avec sa passion pour la vie aérienne, l'écureuil semble fait pour voler ; on dirait qu'à force de pirouettes et de gambades, il veut se faire pousser des ailes.

Eh bien ! il paraîtrait que, revenant sur son œuvre, la nature ait voulu réparer un oubli en créant l'écureuil-volant du Thibet.

En guise d'ailes, ce curieux animal possède deux membranes qui font surtout l'office de parachute au moment de s'élancer; l'écureuil-volant élève et abaisse sa jolie tête comme un plongeur qui prend son élan. Avec ces membranes, ailes rudimentaires, la mère recouvre ses petits comme d'un manteau et les préserve des vents glacés. Elle a pour sa famille des prévenances exquises. Lorsqu'elle va chercher aux alentours le dîner de ses chers petits, elle n'oublie jamais de les couvrir de mousse. C'est à la fois un édredon et un bouclier. A son retour, les petits écureuils-volants qui sentent son arrivée n'ont qu'à tirer la couverture pour se mettre à table.

Cet écureuil du Thibet est un étrange et charmant animal, plein de finesse et de dou-

ceur, de grâce sautillante et de grâce naïve. Son panache a des rayons; c'est sa beauté, c'est sa puissance; complétant le rôle des ailes, il aide l'écureuil à s'abriter des vents et des ondées; il l'aide à bondir, il l'aide à traverser les eaux. C'est tout à la fois une voile et un parachute, une ombrelle et un parapluie. Quand vient l'heure du repos, les petits écureuils-volants se serrent autour de leur mère, lui font comme un cadre vivant de leurs têtes éveillées et fines, et leurs beaux panaches tendrement recourbés la couvrent pour ainsi dire d'un dais filial.

Après l'écureuil-volant, une marmotte géante, excessivement curieuse, très commune dans les hautes montagnes du Thibet, mais très rare dans les collections zoologiques. Jadis, un premier exemplaire fut rapporté par le P. David et décrit, pour la première fois, par M. Milne-Edwards.

Il paraîtrait qu'après le castor, cette marmotte est peut-être le premier architecte dans le monde des bêtes. Son style ne varie jamais; c'est toujours le même édifice. On dirait que chaque marmotte apporte en naissant son plan dans la tête. Elle a pour ainsi dire un compas dans son bel œil noir.

C'est vers la fin de juillet que la marmotte du Thibet jette les fondements de sa maison d'hiver, sur le versant des montagnes, à l'abri des vents. Au centre de l'édifice, s'étend une vaste pièce tapissée de mousse fine, c'est le dortoir commun. Tout autour de solides branchettes soutiennent la maison. Dans les angles, des tiges recourbées s'arc-boutent comme les arceaux d'un cloître, complétant la solidité du logis. Deux corridors aboutissent à l'habitation commune. L'un sert aux marmottes, l'autre aux convois de vivres. Le premier est l'entrée « des maîtres »; le second une sorte « d'escalier de service ».

Une étonnante propreté règne dans la demeure. Derrière le dortoir, — pièce capitale pour les marmottes,— se trouve le réduit destiné aux ordures. Grâce à la pente habilement ménagée, tout s'écoule au dehors sans odeur au dedans.

C'est dans ce dortoir ingénieux que les marmottes font un somme de trois mois.

Plus curieux encore le procédé de l'ouvrier que son œuvre. Le travail est en commun. Chaque marmotte, dans la mesure de son expérience et de ses forces, met la patte à l'ouvrage. Femmes, vieillards, enfants, chacun a sa tâche, joue son rôle. Un merveilleux esprit de justice et de fraternité anime cette petite république suspendue au flanc escarpé des hautes montagnes. Les ouvriers se divisent en trois camps : ceux-ci bâtissent, ceux-là apportent les matériaux, d'autres les récoltent; tous s'entendent également à ces travaux divers et, demain, seront intervertis les rôles, sans que l'œuvre collective en souffre.

Quoique fille des sommets glacés, la marmotte est assez frileuse. Quand le soleil vient égayer la montagne, la tribu des marmottes apparaît sur les pentes verdoyantes pour saluer le printemps et croquer les insectes. Si leur patte est parfois maladroite, c'est qu'elles ne sont pas encore bien réveillées. La pesante marmotte se fait alors vive et légère, chassant les sauterelles et grimpant de rocher en rocher comme si elle voulait ramoner la montagne. Tandis que la tribu s'amuse, une vieille marmotte fait le guet, accroupie sur quelque roche ensoleillée. Qu'un chasseur s'avance ou qu'un aigle se dessine dans la nue, la sentinelle jette un sifflement aigu et tout disparaît.

L'aigle, le vautour, voilà les implacables ennemis de la marmotte. Ces despotes ailés s'acharnent après la malheureuse bête comme s'ils avaient déclaré la guerre à l'innocence, au génie et au travail. A peine sortie de sa tiède demeure, la voilà prise dans d'impitoyables serres, emportée dans le ciel, déchiquetée dans la nue, et quelques gouttes de sang sur la scène raconteront seules son supplice aérien.

Passons aux oiseaux de cette collection aussi attrayante que variée : Dans son savant rapport à la Société de Géographie, M. Oustalot, professeur au Museum, mentionne un ensemble de 470 spécimens appartenant à tous les ordres, provenant soit du Turkestan, soit du Lob-Nor, soit du Thibet. Comme oiseaux de proie, des gypaètes au collier roux, un beau vautour, un faucon magnifique, une chouette énorme; comme passereaux, des « podaces », des étourneaux, des alouettes et des pinsons du Thibet, des rubiettes ou queues-rouges que représentent douze individus remarquables par les merveilleuses teintes rouges de la gorge et de la tête; enfin des perroquets aux superbes couleurs, notamment une espèce des plus rares, le « palœornis derbyanus »; comme gallinacés, les fameuses et rarissimes perdrix de Hodyson, de nombreux faisans, entre autres le « crossoptilum tibetanum » au plumage d'une blancheur éclatante et d'une finesse incomparable, aux pattes de corail, à la queue de velours noir; le « crossoptilum » au doux plumage bleu-ardoise; des tétrasts qui manquaient au Museum, des espèces originales de coqs de bruyère, des « ithaginis » aux plumes vertes et à la queue rouge, des tragopans à la robe féerique; comme échassiers, des grues très élégantes, à la tête et au cou noirs, inconnues jusqu'à ce jour au Jardin des Plantes; en fait de palmipèdes, des cygnes, des oies sauvages

et des canards, des harles d'espèces variées et charmantes.

Après la faune du Thibet, quelques mots de la flore de ces régions lointaines. L'herbier rapporté en France par M. Bonvalot et le prince Henri d'Orléans renferme 484 espèces dont 80 sont absolument nouvelles pour la science. « Il n'est pas, observe M. Rivière dans la *Revue scientifique*, de voyage botanique moderne qui ait donné de pareils résultats, en raison surtout du peu de temps que nos explorateurs y ont consacré. C'est aussi une moyenne de types inconnus ne pouvant être atteinte que dans des régions tout à fait inexplorées, d'une altitude absolument extraordinaire. »

Parmi les plantes exposées, il faut citer des papavéracées du Thibet, remarquables à la fois par la grandeur de leur fleur et l'admirable éclat de leur coloris, une légumineuse également du Thibet, spéciale jusqu'ici à l'Himalaya, dont les fleurs, d'un pourpre noir, sont d'une nuance fort rare dans le règne végétal; le laurier Saint-Antoine, singulier représentant de la flore d'Europe dans les hautes régions de l'Asie centrale, tige charmante que terminent des grappes coquettes de belles fleurs violettes; une série de rhododendrons constituant tous les types inconnus jusqu'ici, les uns recueillis au Thibet, les autres au Yunnam; des « primula » dont presque tous les exemplaires sont également nouveaux; un lilas, inconnu jusqu'à ce jour, à fleurs d'un violet clair et très curieux par ses feuilles grises, originalement veloutées en dessous; des orchidées (sabots de Vénus) à fleur énorme et d'une coloration très intense.

Quant aux espèces utilisées ou utilisables, M. Rivière cite, entre autres plantes, une valérianée très rare dont la racine fournissait, selon toute probabilité, le fameux *nard indien* des Arabes; enfin une variété extrêmement laineuse de notre armoise vulgaire, que les Thibétains emploient en fumigations pour chasser les insectes de tout genre qui pullulent dans leurs habitations.

Il convient d'ajouter que cette collection botanique est entièrement l'œuvre du prince Henri d'Orléans, tous ces rares et curieux échantillons de la flore thibétaine ayant été récoltés et préparés par lui-même.

Arrivons à l'ethnographie, comprenant une série d'objets très intéressants relatifs au costume et à la religion des peuples avec lesquels Bonvalot et son jeune compagnon de route se sont trouvés en relations. Citons, tout d'abord, une collection de bijoux rares du Thibet: riches boucles d'oreilles formées de turquoises enchâssées d'or et disposées en longues pendeloques, que les ministres de Lhaça ont seuls le droit de porter, mais à l'oreille gauche seulement; des bracelets très originaux et des bagues en jade blanc qui ornent le pouce; d'autres boucles d'oreilles et d'autres bagues en argent finement ciselées à jour et d'un très beau travail; une sorte de diadème de turquoises entremêlées de grains de corail; des chapelets de pierres mignonnes et d'argent, une ceinture de jeune fille formée d'une lanière assez longue pour faire plusieurs fois le tour de la taille et habilement constellée de petites pierres arrondies; des manteaux en poils de chameaux sauvages provenant du Lob-Nor; des costumes de femmes en soie richement brodée et des plus vives couleurs pour les jours de fête; des poteries assez pittoresques rappelant par leur forme certains vases trouvés dans les tombeaux mexicains; enfin une trompette de mendiant thibétain fabriquée dans un tibia d'homme, entourée d'un cercle de cuivre et taillée en forme de phallus.

Nous ne reviendrons pas sur les moulins à prières et les obos, les images bouddhiques, les porte-chapelles et les drapeaux à maximes sacrées.

Huit cents photographies, toutes très belles et parfaitement réussies, viennent heureusement compléter l'importante collection de M. Bonvalot et du prince Henri d'Orléans. Fleuves et lacs, pics, plateaux, déserts, cavaliers mongols et types thibétains, groupes de femmes et d'hommes, conducteurs de yaks, vues multiples d'habitations et de paysages, tels sont les sujets de ces photographies, résurrection instructive et saisissante du Thibet barbare; tel est aussi l'ensemble des collections rapportées en France, généreusement offertes à l'Etat par M. Bonvalot et le prince Henri d'Orléans.

Après avoir constaté les beaux résultats de ce prodigieux voyage et apprécié l'importance exceptionnelle des services rendus à la science par nos audacieux explorateurs, la Société de Géographie, dans sa séance du 17 avril dernier, a décerné sa *grande médaille d'or* — la plus haute de ses récompenses — à la merveilleuse expédition de M. Gabriel Bonvalot, du prince Henri d'Orléans et du P. Dédéken; ce dernier n'a cessé de donner à ses hardis compagnons le plus utile et le plus éclairé des concours.

Eh! bien, c'est peut-être au dedans d'eux-mêmes que Bonvalot et le jeune prince Henri trouveront la plus grande, la plus pure et la plus intime des récompenses : mieux encore que les honneurs et les discours, les médailles et les applaudissements, ils garderont éternellement la conscience, plus précieuse et plus chère que l'admiration publique, de ce qu'ils ont fait pour l'humanité, la science et la patrie;

ils garderont à jamais, comme une date ineffaçable dans l'histoire, le glorieux souvenir de leur audacieuse et féconde expédition, accomplie au milieu de fatigues, de privations, de souffrances et de dangers de toute sorte, loin de tous et de tout, dans une contrée sauvage et perdue, même ignorée, sans habitants et sans chemins, sans ressources, sans aide, sans secours, mais non sans foi et sans espérance, guidés pour ainsi dire à travers ces régions ténébreuses et barbares par le flambeau de la science et du progrès, éclairés le long des glaces et des neiges par les douces lueurs de cette mystérieuse étoile de l'Occident qui se nomme la France.

FULBERT-DUMONTEIL.

FIN

BIBLIOGRAPHIE

500.000 DOLLARS DE RÉCOMPENSE

PAR FERNAND HUE

—

Je ne sais si l'abus de l'analyse et de la psychologie en sont cause, mais je rencontre toujours avec plaisir un roman d'aventures quand l'occasion s'en présente, et il faut reconnaître que le livre de M. Fernand Hue peut compter dans ce que le genre a produit de plus palpitant. Il nous fait voyager en Amérique et en Afrique, débute par un naufrage, se poursuit à travers les plus curieuses aventures en tenant l'intérêt suspendu jusqu'à la dernière ligne.

Dans quel esprit sont-ils offerts ces 500,000 dollars de récompense? Est-ce avec l'espoir sincère de retrouver Paul Gérard et son fils Henry disparus, et de les remettre en possession de leurs biens? N'est-ce pas plutôt une prime offerte à quelque assassin de bonne volonté, qui assurera au seul M. Atkin, en lui apportant la preuve du décès de ses cousins, une fortune de plus de vingt millions de dollars?

Il est certain que le jeune Gérard, qui a survécu à son père, court de grands risques!

La France se montre chevaleresque, généreuse, héroïque à souhait, dans ce drame compliqué où l'Angleterre est, en revanche, perfide et traîtresse, comme le veulent les bonnes traditions, et où l'Amérique, imperturbablement rusée, tire des coups de revolver à propos.

Mais de tous les personnages celui dont le rôle est à la fois le plus curieux et le plus décisif, c'est un phonographe qui, pour la première fois, croyons-nous, dans une œuvre d'imagination, se charge de punir le crime.

Très moderne et très amusant, ce roman selon les vieilles formules auxquelles Alexandre Dumas, Mayne Reid, Jules Verne, Gustave Aymard, etc., ont dû leur succès (1).

La Maison sans fenêtres

PAR ROGER DOMBRE

—

Ce roman, des plus invraisemblables, puisqu'on y voit une toute jeune fille écrire de primesaut *la Vestale*, un drame en trois actes, quatre tableaux et 1568 vers, qui réussit brillamment à l'Odéon, est mené avec entrain et une sorte d'énergie juvénile insouciante des obstacles.

Personne ne saura que Gaëtane de Saint-Maur est une femme de génie, puisqu'un drôle détourne son manuscrit et triomphe à sa place, mais elle sera pourtant heureuse encore dans la petite *Maison sans fenêtre* du Jura, où l'inspiration lui était venue, amenée par l'amour fraternel.

Hélas, le succès et le bien-être qui auraient pu faire vivre sa sœur Mikaëla, lui ont été refusés; elle ne pardonnera pas sans effort à celui qu'elle considère comme une sorte de meurtrier. Mais le frère de ce misérable, un jeune médecin, qui est différent de lui comme le jour l'est de la nuit, se charge de rendre à Gaëtane, sous forme de tendresse et de bonheur, la part de gloire qu'elle a perdue.

Somme toute, nous croyons au dévouement de Jean Dargal, quoique le parfait dévouement masculin soit encore chose assez rare, beaucoup plus qu'au mérite littéraire de la fameuse *Vestale* (2).

(1) 500,000 *dollars de récompense*, par F. Hue, 1 vol., illustré. Lecène-Oudin et Cie, 17, rue Bonaparte.

(2) *La maison sans fenêtre*, par Roger Dombre. 1 vol., 2 fr. Librairie Blériot, 55, quai des Grands-Augustins.

LA SECONDE FEMME DE LIONEL

PAR MARIE PIERRE

—

Certes, elle a été imprudente et coupable; certes, elle a manqué de cœur, la jeune folle qui, pour empêcher son mari de contremander une fête, a intercepté la lettre qui avertissait un père de la maladie de son enfant; mais combien cruellement est-elle punie de sa faute! Quand Lionel arrive au chevet de la petite fille qui lui restait d'un premier mariage, celle-ci n'est plus et Geneviève en est cause! Comment pardonner cela jamais?... Un abîme se creuse dès lors entre les deux époux. Pour le combler, il ne faut rien moins que la guerre de 1870 et le dévouement témoigné par la coupable à son mari, qu'elle va rejoindre à travers tous les périls; il ne faut rien moins que l'état de dépérissement de Geneviève, un danger de mort pour elle. La rancune, l'orgueil de Lionel cèdent à la crainte de perdre celle qu'au fond, malgré tout, il aime toujours. Il la reprend sur son cœur et rien ne les séparera plus, car la frivole jeune mariée est devenue, dans cette épreuve, une femme, grandie et fortifiée par la souffrance.

Il est fâcheux que ce roman, conçu dans des intentions éminemment honnêtes et pieuses, soit aussi faiblement écrit, avec surabondance de citations inutiles (1).

TH. BENTZON.

(1) *La seconde femme de Lionel*, par Marie Pierre. — Louis Carré, libraire-éditeur, 15, rue de Sèvres. 1 vol., 2 fr.

DERNIÈRE PENSÉE

(SUITE ET FIN)



Au centre de l'escalier, dont la cage recevait une lampe d'adoration perpétuelle, se dressait une statue du Sacré-Cœur. Plus haut, dans une niche, c'était la Vierge bleue et blanche de Lourdes, plus haut encore un Saint Joseph portant l'enfant Jésus sur son bras gauche et un lis dans sa main droite.

On gravit deux étages. Le second était pourvu d'un corridor plus spacieux que le premier et le rez-de-chaussée, et ce corridor lui-même rayonnait d'une sorte de rond-point réservé en son milieu. Au centre de ce rond-point, entouré d'une balustrade de fer, s'élevait l'image traditionnelle du glorieux fondateur, de cet incomparable Vincent de Paul, protecteur de toutes les misères, ami de tous les déshérités.

La sœur, en passant devant la statue, s'agenouilla et fit une courte prière. Ce devait être une règle de la maison.

Puis, elle alla jusqu'au bout du couloir et ouvrit une porte donnant accès dans une grande pièce meublée d'une table de bois blanc, couverte d'un tapis de reps vert, et de vingt-cinq chaises en cerisier verni. Sur une cheminée, à l'âtre aussi propre que si l'on n'y avait jamais allumé de feu, une autre Vierge, la Vierge habituelle aux mains abaissées qui versent des grâces, se dressait dans sa robe de plâtre immaculée. Aux murs pendaient des tableaux pieux, des chromos et des aquarelles d'Epinal figurant des saints et des saintes. Enfin, sur le panneau central, face à la cheminée, une dizaine de portraits des « Mères » qui avaient successivement gouverné la maison, en résumaient l'histoire.

Partout, entre les cadres, le mur se montrait blanc, sans tapisserie, à peine séparé du plancher et du plafond par une étroite boiserie noire.

C'était le parloir, le « salon » de toutes ces épouses de Dieu qui avaient détaché de leur vie le luxe et le confortable des plus simples existences.

— Veuillez vous asseoir, dit-elle, en montrant des sièges aux visiteurs. Notre chère sœur est si souffrante qu'il lui faut du temps pour venir.

— Mais, ma sœur, protesta M. Amart, nous n'entendons pas, ma fille et moi, être une cause de fatigue pour votre chère malade. Nous reviendrons, s'il le faut.

La petite sœur remercia et sourit.

— Oh! non! fit-elle, ma sœur ne me pardonnerait pas de vous avoir laissés partir sans

qu'elle vous ait vus. Veuillez donc m'excuser quelques instants ; je vais la prévenir et je reviens.

Elle salua et sortit.

Restés seuls, M. Amart et sa fille se regardèrent.

Denise était émue jusqu'aux larmes.

— Oh ! père ! demanda-t-elle, as-tu regardé cette sœur ?

— Mais certainement, répondit le vieillard.

— Est-elle assez mignonne ! Assez charmante !

— Oui, et, ce qui est mieux, ce qui produit une indicible impression, est-elle assez angélique ! Je me demandais si elle n'allait pas s'envoler tout à coup.

Ils promenèrent leurs regards autour d'eux.

— Mon Dieu ! fit Denise, quelle simplicité !

— Tu veux dire quelle pauvreté, fillette ! Vraiment le vœu en est rigoureusement observé, et je demeure stupéfait en songeant que des êtres humains, des femmes surtout, peuvent vivre au sein d'un pareil dénuement.

— Chut ! père, fit Denise en mettant un doigt sur sa bouche, tu vas éveiller en moi des scrupules ; tu vas me faire honte du luxe de ma chapelle.

Et elle acheva, en soupirant :

— Je croyais pourtant qu'il n'y avait rien de trop beau pour Dieu !

— Et tu as raison, se récria M. Amart ; la meilleure preuve que je t'en pourrai fournir sera de demander tout à l'heure à visiter la chapelle de ces Dames. Tu verras si, dans leurs rapports avec Dieu, ces chères dépouillées sont aussi modestes, aussi renonçantes à la richesse.

Il se pencha sur le bord de la fenêtre, laissée ouverte en raison de l'extraordinaire douceur de la température.

Un coup d'œil merveilleux lui était réservé.

Tout autour de la maison, les arbres se pressaient sur une étendue de parc de deux à quatre hectares. Le Prado, par delà le mur d'enceinte, déployait son ruban blanc ; et, à l'horizon du sud, la mer étincelait, bleue sous le soleil, tandis qu'à l'horizon du nord-ouest, sur sa colline de calcaire, Notre-Dame de la Garde retenait la lumière dans les plis de sa robe d'or.

— En vérité, fit le vieillard avec enthousiasme, la retraite est bien choisie. Pas un bruit de la terre et l'infini toujours présent !

Il n'eut pas le loisir de prolonger ses réflexions.

On n'avait entendu aucun bruit de pas sur le plancher du corridor, et, pourtant, la porte s'ouvrit et la jeune sœur rentra.

— Monsieur et mademoiselle, dit-elle, notre sœur Marie-Thérèse ne peut venir jusqu'ici ; mais, si vous consentez à faire une petite promenade de plus, vous pourrez la voir dans l'infirmerie, où elle vous attend.

Déjà Denise était debout et s'apprêtait à la suivre.

On parcourut de rechef le corridor, on redescendit les escaliers, puis le perron. On s'engagea dans une des allées latérales du jardin, qui aboutissait à la chapelle.

Adossé à la chapelle, était un deuxième corps de bâtiment.

C'était l'infirmerie de la maison de retraite.

Ici régnait un peu plus de bien-être. Les sœurs avaient pensé, probablement sur le conseil des médecins et l'autorisation de leur supérieur spirituel, que l'on doit accorder aux malades quelques douceurs. Les soins bien entendus exigent ces prévenances, ces satisfactions aux petits caprices, et le régime de la mortification s'adoucit de droit pour ceux que l'épreuve physique a déjà affaiblis selon les jeux de la nature.

Cette fois, on n'eut point à attendre.

La cellule de la sœur Marie-Thérèse était entr'ouverte.

Du seuil, Denise jeta un cri :

— Ma sœur, ma bonne sœur !

Et elle vint tomber à genoux au chevet de la rude couchette de fer sur laquelle était étendue, tout habillée, mais gratifiée, en raison de son état, d'une paillasse et d'un matelas, la sainte créature dont toute la vie s'était dépensée au service de Dieu et des souffrances du prochain.

Elle était bien malade. Ses joues creuses, sa bouche rentrée, ses yeux caves, révélaient que l'œuvre de destruction s'accomplissait avec une effrayante vitesse. Seulement, au fond de ces prunelles encore brillantes et sur ces lèvres décolorées, il y avait un beau sourire de résignation et d'espoir.

Et comme Denise, très affectée, baisait pieusement la main décharnée qui s'était tendue vers elle, tandis que M. Amart s'inclinait respectueusement tout au bout du lit, la mourante prononça d'une voix sifflante et caverneuse :

— Vous avez bien fait de venir aujourd'hui, mon enfant ; demain, il eût peut-être été trop tard, car les forces m'abandonnent rapidement.

Elle retomba essoufflée sur les oreillers, comme épuisée par l'effort qu'elle venait de faire.

Un instant ses paupières s'abaissèrent. Par habitude, elle joignit les mains.

Puis, appelant sa jeune compagne à son aide, elle demanda :

— Ma sœur, voudriez-vous avoir la bonté de me soulever un peu ?

— Permettez-moi de prendre ce soin, intervint M. Amart

Pieusement, avec des précautions infinies, il prit entre ses bras encore robustes l'oreiller et le buste de la malade et l'adossa au chevet de fer du petit lit.

Un pâle sourire vint se jouer sur les lèvres de la malade.

— Me voilà mieux comme cela ! Ah ! monsieur, quel bon infirmier vous auriez fait !

Alors, elle se reprit à considérer Denise, toujours agenouillée et dont les cils retenaient encore des larmes prêtes à suivre celles qui scintillaient sur les joues de la jeune fille.

— Ne pleurez pas, mon enfant. Je m'en vais à mon heure, ou plutôt à l'heure voulue de Dieu. J'ai fait mon temps. Il m'a accordé ses bénédictions et toujours j'ai senti sa présence à mes côtés. J'ai surtout à le remercier pour m'avoir permis l'accomplissement de mon souhait.

M[lle] Amart l'écoutait religieusement, sentant monter dans son cœur et dans sa tête comme une certitude que la parole de cette mourante allait lui rendre son bonheur perdu.

— Asseyez-vous, dit encore la malade. Peut-être serai-je longtemps à vous parler?

Denise alla prendre au pied du lit un escabeau de bois, servant à la fois de siège et de prie-Dieu.

— Vous vous souvenez, commença alors la sœur Marie-Thérèse, de cette matinée de Carême où je vous rencontrai, en compagnie de M. Amart, au cimetière de Cimiès? J'y venais conduire deux orphelins qui accompagnaient leur mère à sa dernière demeure...

— Ne parlons plus de cela, ma sœur, interrompit doucement le vieillard. Dieu m'a fourni l'occasion de faire un peu de bien. Que la gloire en revienne à lui seul !

— Parlons-en, au contraire, monsieur. Modeste comme un vrai chrétien, vous vous empressez d'oublier les bienfaits que sème votre main. Moi je demandai, en ce moment-là, au Maître, de pouvoir servir d'intermédiaire à sa grâce, le jour où elle vous rendrait au centuple l'action généreuse que vous accomplissiez. Dieu m'a exaucée.

Le père et la fille gardaient le silence.

Une même angoisse les oppressait. Pour la seconde fois, la religieuse revenait sur cette déclaration, contenue dans sa lettre. Qu'allait-elle donc leur apprendre ?

— Vous n'étiez pas seuls, poursuivit la mourante. A vos côtés se tenaient deux jeunes gens, deux frères, l'un officier de marine, l'autre encore au collège ; et ma reconnaissance les unissait à vous dans ce souhait, car ils avaient eu presque l'initiative de la générosité dont vous vous êtes faits les exécuteurs.

Denise avait couvert son visage de ses deux mains. Elle sanglotait.

— Ils avaient eu, en effet, cette initiative, dit gravement M. Amart.

La sœur reprit, après une longue aspiration :

— Je ne devais savoir que beaucoup plus tard, ma chère enfant, vos fiançailles avec le noble et malheureux garçon que j'avais admiré ce jour-là. Et c'est ainsi que, par sa volonté, Dieu a voulu donner à ma quadruple reconnaissance une seule et même satisfaction, et c'est pour cette satisfaction que je vous ai priée de venir.

Maintenant les deux intéressés haletaient. Cette femme qui revenait de si loin, cette sainte que la volonté d'En Haut ramenait dans sa patrie pour y mourir, était-elle une messagère de tristesse ou de consolation ?

Elle avait vu Robert là-bas, au Tonkin, cela était manifeste. Elle avait dû recueillir son dernier soupir et c'était l'adieu suprême du mort qu'elle rapportait aux vivants.

La malade prit quelques minutes de repos, concentrée en elle-même, rassemblant ses souvenirs.

Puis, rouvrant les yeux, elle poursuivit son récit :

— Il y a dix mois environ, Mgr l'Evêque nous détacha, deux sœurs ensemble, pour suivre une colonne expéditionnaire qui remontait la Rivière Rouge. L'absence de tout moyen de communication, la nécessité de trouver un gîte suffisant pour les blessés et les malades à venir, nous contraignit de nous arrêter un peu en deçà de Lao-Kaï.

Nous y étions depuis quatre ou cinq jours environ, lorsqu'un soir, vers les dix heures, alors que nous étions couchées, n'ayant pas encore de soldats à soigner, on frappa presque violemment à notre porte.

Je fus la première à entendre. Je demandai, sans écarter le tapis de nattes qui fermait notre fenêtre, qui était là et ce que l'on nous voulait.

Une voix, dont j'ai encore le timbre dans l'oreille, me répondit :

— Ouvrez, ouvrez, pour l'amour de Dieu !

C'était un Français. J'ouvris.

Ce que je vis alors, je ne le raconterai que bien imparfaitement.

Il y avait là, sur le seuil de notre porte, deux hommes, dont l'un portait l'autre sur son épaule. Dans quel état, grand Dieu ! Demi-nus, car ils n'étaient vêtus que de haillons, sanglants, livides, la barbe inculte, les cheveux longs, ils avaient l'air de sauvages. Mais je vis bien qui ils étaient.

A peine entré, celui qui portait son compagnon, le coucha sur une natte couvrant le sol; lui-même s'affaissa, évanoui, entre les bras de notre sœur, qui était venue tout de suite me prêter assistance.

Pauvres enfants! Ils étaient à bout de forces. Ils avaient au moins une douzaine de blessures par tout le corps et tombaient littéralement d'inanition. Il fallut les coucher. C'étaient les premiers que nous envoyait la Providence. Elle poursuivit et acheva son œuvre. Nous ne fîmes que les soigner.

Denise jeta un cri. Pâle, la poitrine violemment soulevée, elle saisit les mains de la vieille religieuse et les serra avec une ardente impatience :

— Et ces deux hommes, ma sœur, ces deux hommes... moururent-ils, ou bien?...

La malade se tourna vers la jeune fille. Elle lut en ses yeux une si poignante angoisse. elle vit perler de si nombreuses gouttes de sueur au front du père, qu'elle se hâta de mettre un terme à leurs incertitudes.

— Ces deux hommes vécurent, mon enfant. Ils vivent encore. Prisonniers dix-huit mois des pirates et des sauvages habitants du Laos, ils s'étaient enfuis par miracle. L'un, celui qui avait porté son compagnon pendant les derniers kilomètres du parcours, est le quartier-maître gabier Yves Kériliou, l'autre le lieutenant de vaisseau Robert de Prébanec.

Denise avait deviné le nom. Elle ne l'entendit point.

Sa tête se pencha en arrière, et elle glissa entre les bras de son père, éperdu d'émotion.

— Chère enfant, prononça la mourante qui pleurait, c'est pour elle que Dieu a fait le miracle. Le malheur l'a laissée vivre, le bonheur ne la tuera pas.

Déjà Denise se ranimait. Elle jeta ce cri :

— Vivant, père! Robert est vivant! Oh! Dieu est bon!

V

Le retour de Marseille à Nice fut pour M[lle] Amart un étrange voyage.

La secousse avait été trop forte pour qu'elle pût s'en remettre sur-le-champ. L'esprit était ébranlé, le corps avait subi le contre-coup de l'esprit. Rentrée à l'hôtel où elle était descendue avec son père, elle s'était affaissée en une inquiétante somnolence.

Un médecin appelé à la hâte, après récit et explication des causes qui avaient provoqué cet état comateux, avait eu recours aux révulsifs et à la glace, afin de conjurer les suites de la congestion cérébrale. Deux heures plus tard il avait pu, par bonheur, rassurer entièrement M. Amart. L'accident ne devait point avoir de suites graves, et l'homme de l'art conseilla au père anxieux de ramener au plus tôt la jeune malade à Nice. Le mouvement, le voyage même, puis la reprise de sa vie habituelle rendraient à Denise l'équilibre de ses fonctions.

Il prescrivit pourtant un repos absolu de deux jours à Marseille.

Ce ne fut guère que le quatrième jour après qu'elle avait appris le miracle, que la jeune fille put songer au retour.

Mais déjà le trouble mental avait pris fin, les brumes un instant amoncelées sur cette intelligence s'étaient dissipées. Le péril était conjuré, et la charmaute fille, devenue muette par le seul désir de mieux savourer la possession de son bonheur, réjouissait les yeux de son père par la caresse de son sourire.

Aussi, lorsqu'elle se retrouva dans le coupé qui la ramenait à Nice, n'eut-elle qu'à s'abandonner à la cadence et à la trépidation du train pour se plonger en une rêverie languissante, peuplée de chimères enivrantes,

Il n'était point mort! Il était vivant!

Vivant!

Un instant, Denise avait subi cette atroce souffrance de douter de sa raison, de se croire désormais perdue en une folie dont les pressentiments éprouvés avant le départ, là-bas, dans le crépuscule du sanctuaire, lorsqu'elle avait arraché le crêpe voilant le prie-Dieu, n'étaient peut-être que les menaçants prodromes. Cette soudaine conception avait été sur le point de devenir une sinistre réalité, tant la peur de la folie avait conduit la pauvre enfant au voisinage extrême de la folie.

Mais, lentement il est vrai, elle avait recouvré le sens, la vision claire du monde qui l'entourait. Elle avait bien vu qu'elle n'était pas seule hantée par l'idée fixe. Quelques mots de conversation échangés avec son père lui avaient prouvé que M. Amart partageait son aberration, puisque, comme elle, il parlait de cette résurrection prodigieuse, insoupçonnée, imprévue, survenant après deux années de disparition.

Et alors, sûre de ne point être le jouet d'une hallucination, elle s'était livrée à son bonheur, laissant s'exhaler par toutes les fibres de son être le cantique d'actions de grâces qui vibrait en elle et dont la poésie naissait spontanément sous le choc de chaque image.

Oh! non! Elle ne haïssait plus l'hiver! Non, elle n'éprouvait plus le besoin de fuir Nice! Le Carnaval pouvait revenir. Elle lui ferait fête.

Et tous les souvenirs du court et bienheureux passé se ranimaient en elle. Elle revivait toutes les phases de son existence antérieure au deuil, les péripéties de ce simulacre de bombardement par l'escadre, le débarquement, la prise et l'occupation de Nice, et, devant elle, sous ses yeux, à la tête de ses marins immobiles et l'arme au pied, ce beau

jeune homme qui l'avait regardée avec tant de respect et de tendresse unis.

Le deuil lui-même s'était enfui, les oiseaux sombres, les papillons noirs envolés. Voici qu'en considérant ses vêtements mornes, Denise éprouvait comme un frisson d'horreur. Mon Dieu! Est-ce que tout cela avait été? Est-ce que vraiment elle avait pleuré, souffert? Est-ce qu'il s'était écoulé près de trois ans englobant tout ce bonheur et tout ce désespoir?

Quand elle rentra dans la villa, son cœur débordait d'allégresse.

Elle courut aux lieux préférés; sa première visite fut pour l'oratoire, et là, tombée à genoux, son beau front dans la poussière du tapis, elle épancha longuement son cœur.

Oh! oui, tout avait existé, joies et douleurs! Et elle bénissait les secondes plus encore que les premières; elle en remerciait le Sauveur et la Vierge Mère douloureuse. Car c'était à ces douleurs qu'elle avait dû de se ressaisir, de se posséder, de prendre goût à la première, de comprendre l'immortalité de l'amour rassemblant deux âmes malgré la mort, les unissant pour toujours sous le regard de Dieu! Elle leur devait de goûter plus ineffablement à cette heure les jouissances du miracle réalisé!

Quand elle se releva, ses yeux rencontrèrent le prie-Dieu dépouillé de son crêpe, et elle en eut un plaisir d'enfant, souriant à l'objet inerte, le félicitant presque de son aspect moins triste, lui sachant gré d'avoir si facilement quitté son vêtement de deuil. Le pressentiment avait été exact, le rayon du couchant ne l'avait point trompée.

De la chapelle, Denise courut au jardin. Elle alla droit à la charmille sous laquelle elle avait encouragé, ou plutôt aidé, le premier aveu de Robert, cet aveu qui l'avait fait presque souffrir parce que le jeune homme n'y avait fait preuve que de fierté. Elle appuya ses paumes aux troncs nus des arbres, elle chercha à retrouver dans leurs rameaux sans feuilles les parfums de ce printemps lointain.

Puis, elle revint à la maison où l'attendait son père, plus calme, plus maître de lui.

Déjà, en quelques mots rapides, elle avait raconté l'invraisemblable prodige, et, autour d'elle, sincère ou feinte, la joie se manifestait.

— Ah! s'écria-t-elle, dans le lyrisme de son bonheur, on peut laisser toutes les portes ouvertes. Il ne faut pas qu'il trouve une barrière devant lui lorsqu'il va revenir.

Sur-le-champ, elle se mit à donner des ordres, un peu à tort et à travers.

M. Amart la regardait faire et ne la gourmandait point. Cette folie rieuse valait mieux que l'autre, celle qui, pendant deux jours, l'avait menacée à Marseille.

Tout à coup, il intervint gaiement.

— Denise, demanda-t-il, est-ce que tu n'oublies pas quelque chose?

Elle ouvrit de grands yeux sans comprendre.

— Quelle chose?

— Voyons, réfléchis bien. Il me semble que tu négliges un point... capital.

Elle était à cent lieues de la question. Le bonheur rend égoïste, tout comme le malheur rend malveillant.

Alors, caressant les cheveux de sa fille, M. Amart ajouta :

— Ne te semble-t-il pas que Jean doit être prévenu et que sa place est entre nous pour ouvrir ses bras à son frère? Moi, je le juge ainsi.

— Oh! se récria Denise, toute rouge de honte, est-il possible que je n'y aie pas pensé!

— Heureusement, j'y ai pensé en ton lieu et place, et voilà près d'une heure que j'ai télégraphié moi-même au supérieur de la Seyne de nous envoyer l'enfant pour un motif d'urgence absolue. Au reste, je lui ai fait connaître ce motif par une lettre subséquente.

La jeune fille se jeta au cou de son père et l'embrassa à plusieurs reprises.

— Comme tu penses à tout, toi! dit-elle avec sincérité.

. . . .

Maintenant qu'on était prévenu, on faisait la toilette de la maison avec une vivacité, un empressement fébriles.

A dire le vrai, la sœur Marie-Thérèse n'avait point parlé de la date du retour de Robert. A une question adressée par M. Amart à ce sujet, elle avait simplement répondu que le jeune homme avait dû quitter l'Indo-Chine un mois environ après son propre départ, car, atteinte d'une sorte de choléra, la vieille religieuse avait laissé à ses compagnes la garde et le soin des blessés. On les avait dirigés sur Hanoï et de là sur Saïgon, où ils devaient recevoir des soins plus complets. Elle affirmait que le séjour dans la capitale de la Cochinchine française ne pouvait se prolonger.

Or, il y avait plus de trois semaines que la sœur était rentrée en France. En y ajoutant un mois de plus, délai maximum du voyage, on pouvait être presque sûr que Robert et son compagnon devaient se trouver présentement à l'entrée du canal de Suez. C'étaient là les approximations les plus probables.

Une seule chose étonnait le père et la fille : l'absence de toute lettre de Robert.

Etait-il retombé malade? Quelque cause nouvelle de chagrin était-elle venue se surajouter à toutes celles que l'on avait eues déjà? Et les terreurs de reprendre, les alarmes de recommencer, les imaginations d'aller grand train.

Oh ! si l'on avait à retomber dans le deuil, l'épreuve serait trop forte ! Cette fois, la raison, la vie même de Denise n'y résisterait point.

Par bonheur, les incertitudes ne furent pas de longue durée.

Le huitième jour après le voyage de Marseille, une longue et large enveloppe, portant l'en-tête administratif de la colonie, parvint à la villa.

La suscription en était d'une écriture rompue, tremblée, presque débutante, telle qu'elle peut se former sous les doigts lassés et hésitants d'un malade. Elle était à l'adresse de M. Amart, mais ne contenait que quelques mots pour lui, un cri du cœur, un témoignage de sincère affection. Le reste, — deux pages péniblement remplies, — étaient pour Denise.

Robert y donnait cours à ses élans d'amour, mêlés de reconnaissance envers Dieu qui l'avait conservé et qui le ramenait vivant parmi ceux qu'il chérissait.

Tout entier à cette première ivresse, il ne parlait que des êtres aimés. Il oubliait même complétement de faire le récit de sa terrible odyssée. C'était une narration qu'il ferait dans le tête-à-tête charmant des conversations.

Denise dut interrompre plus de vingt fois sa lecture. Les pleurs interceptaient sa vue.

— Oh ! dit-elle enfin à son père, il est une chose qui me le rendrait plus cher encore, si je pouvais l'aimer davantage !

— Laquelle ? demanda M. Amart.

— Père, expliqua la jeune fille, pas un instant Robert n'a douté de moi, pas un instant il n'a cru que j'avais perdu son souvenir, qu'après trois années de séparation, j'aurais jugé mon deuil suffisant et songé peut-être à un autre avenir.

— C'est vrai, fit gravement le vieillard, et tu as raison, mon enfant, de savoir gré à ton fiancé de sa confiance. Elle prouve qu'il te connaît bien et qu'il est digne de toi.

La chère missive se terminait par quelques lignes pleines de tristesse.

« Denise, écrivait l'officier, on chante dans mon pays une romance populaire qu'on appelle : *Le Retour du marin*. Elle montre un matelot oublié, rentrant au pays plusieurs années après qu'on l'a cru mort. Et la chanson a ce refrain :

Le revenant de l'autre monde
Eût mieux fait de ne pas venir.

« Je sais bien que ce n'est pas mon cas. Mais lorsque, parfois, je me considère, ruiné, délabré de santé, que je jette les yeux sur ma pauvre figure hâve et jaune, je me demande quelle tache je ne vais pas faire à l'éclat de votre beauté et si j'ai bien le droit de me croire encore aux beaux jours d'il y a trois ans. Et comme la bonne sœur Marie-Thérèse qui m'a sauvé, qui doit vous annoncer la première ma résurrection et qui s'est portée garant de votre cœur, le mien me crie de toutes ses forces : « Va, va avec confiance, pauvre blessé, qui aimes un ange ! »

Les larmes de la jeune fille tombaient, goutte à goutte, sur le fragile papier de riz. Quand elle eut fini de lire, elle l'approcha de ses lèvres.

— Voyons ! intervint M. Amart, ce n'est pas tout ça. Calculons les dates.

— C'est vrai, fit Denise allègrement, calculons.

— Eh bien ! dans les quatre lignes que l'on consacre indulgemment au vieux père, alors qu'on en donne une centaine à la fille, on veut bien m'apprendre que l'on partira huit jours après ce courrier.

— Il n'arrivera donc que dans huit jours, soupira Denise.

— Comptons bien, reprit encore le vieillard, car, actuellement, nous comptons sur les délais réguliers. Or, le paquebot des Messageries qui a apporté la présente épître est venu non sans quelque soupçon d'épidémie à bord, et les journaux nous ont appris qu'il a subit une quarantaine de six jours au Frioul. Ajoute vingt-quatre heures pour l'expédition du courrier, cela ferait sept. Mais retranches-en quatre pour ce motif que le paquet est moins suspect que les hommes et qu'il lui suffit de trois jours pour la surveillance et la désinfection...

— Reste à cinq, conclut Denise. Dans cinq jours Robert sera à Marseille.

— Au surplus, continua M. Amart, en déployant le *Sémaphore de Marseille*, nous allons être promptement renseignés.

Son œil, exercé à la lecture, courut tout de suite aux colonnes des ports. Il lut à haute voix :

— Brindisi. — Le paquebot des Messageries maritimes *Iraouaddy* est signalé, venant d'Alexandrie, où il a dû faire escale. Il ramène à son bord des fonctionnaires et des officiers malades ou blessés. Dans la liste de ces derniers, nous relevons le nom du lieutenant de vaisseau de Prébanec, porté comme disparu, il y a trois ans, et tenu pour mort depuis.

— Allons ! conclut-il avec entrain, nous voilà définitivement renseignés. Dans deux jours, nous partons. Nous prenons Jean au passage. Nous nous installons confortablement à l'hôtel, et, dès qu'on nous aura fait livraison du malade, nous réintégrons la villa. A ce propos, Denise, n'estimes-tu pas, comme moi, que nous avons quelque chose de plus à faire ?

La jeune fille était de si belle humeur qu'elle risqua un jeu de mots.

— Cher père, votre fille pourrait-elle ne pas estimer ce que vous estimez?

M. Amart battit des mains, très fort en gaîté.

— Bravo! bravo! Du moment que tu en es là, c'est que tu seras à point pour ragaillardir notre pauvre voyageur. Mais je t'expose mon idée. J'ai grande envie de faire un sérieux cadeau à ce brave garçon qui nous a ramené Robert sur ses épaules.

— Yves Kériliou! Oh! oui, papa, tu as raison. Je souscris des deux mains à ton idée et je demande même qu'il vienne passer quelques jours à la villa.

— Très bien! Chose convenue! termina l'ancien Receveur Général.

. . . .

Cinq jours plus tard, l'*Iraouaddy* entrait majestueusement, sous petite pression, dans le port de la Joliette. L'inspection médicale à bord n'avait donné que des résultats satisfaisants. Pas un mort, pas une maladie grave, pas un cas douteux n'avait marqué le superbe trajet en vingt-huit jours du steamer.

Aussi comme il était beau à son entrée, et comme la populace marseillaise avait raison de dire, avec son accent sans second :

— Té! vois donc s'il est fier, le zoli bateau, et s'il secoue bien sa fumée pour montrer que les poumons ils sont touzours solides!

En fait, le navire avait une allure superbe qui justifiait ce propos.

On eût juré qu'il avait conscience de sa course glorieuse.

Il ne marchait pas, il paraissait glisser sur l'eau, qu'il coupait régulièrement de son étrave droite, soulevant à peine sur ses flancs et dans son sillage ce clapotis caressant que les belles eaux amoureuses attachent comme des baisers aux joues des favoris de la mer.

La Méditerranée était en fête, ayant revêtu ses plus claires couleurs, prises, il est vrai, au vestiaire d'un firmament prodigue d'azur. Et nul, à contempler cette mer souriante, ce ciel sans nuages, ce radieux soleil, n'aurait pu supposer qu'on était au fort de l'hiver, de cet hiver maussade qui, quelques degrés plus haut dans le Nord, mettait des glaçons dans le lit de la Loire et de la Seine.

Au moment où le magnifique paquebot perçant la ligne épaisse et l'entassement des navires de moindre tonnage, vint ranger le quai de débarquement, une longue clameur s'éleva du sein de la foule, toujours mobile, toujours enthousiaste. Car, dans la foule, ce sont les naïvetés, les puérilités de l'enfance qui caractérisent les élans et les émotions.

En arrière de la masse tumultueuse, un groupe se tenait immobile. En proie aux sentiments les plus divers, M. Amart, Denise et Jean de Prébanec attendaient avec une impatience mêlée de crainte. Denise, très pâle, les yeux secs, défaillait à chaque instant. Jean l'avait soutenue à plusieurs reprises. Finalement, il l'avait fait asseoir sur l'une des bornes du quai.

M. Amart était aussi ému que sa fille. Mais, sur ses traits où les années avaient laissé leur empreinte austère, il était moins aisé de lire l'agitation.

Quant à Jean, le plus jeune, et, moralement, le moins fort, il pleurait.

Tous trois, en cet instant, se posaient la même question poignante.

Comment allaient-ils le revoir, ce fils, ce frère, ce fiancé que, trois ans plus tôt, ils avaient quitté plein de vie et de santé? La lettre du jeune homme ne leur faisait que trop bien deviner le spectacle qui les attendait sans doute : celui d'un homme jeune, toujours beau, mais épuisé par la maladie, par le sang versé, par la rigueur du climat, par les privations de toute nature, par les chagrins subis.

Le débarquement s'opérait par une double passerelle.

Par l'une se faisait le déchargement des bagages, que débardeurs et portefaix enlevaient avec une étonnante prestesse et portaient aux voitures rangées sur la chaussée au delà du hall.

Par l'autre, s'écoulait la descente des voyageurs.

Et c'était sur celle-là que s'étaient fixés les yeux de Denise, de son père et de Jean.

Maintenant, comme respectueuse, la cohue des indifférents et des curieux se taisait presque. On n'entendait plus que des cris de joie, les questions impatientes, jusqu'au bruit des pleurs confondus, des baisers donnés et rendus à satiété, des exclamations redoublées.

— Mon fils! mon enfant! — Oh! maman, maman! — Et à cela des noms propres se mêlaient, des prénoms jetés à haute voix ou soupirés dans l'effusion d'une étreinte.

Tout à coup, une rumeur s'éleva autour du groupe, un mouvement se produisit.

Une voix, une voix mâle, venait de dire avec un accent d'infinie tendresse :

— Denise!

Elle se retourna. Un éblouissement la saisit. Ses yeux ne virent plus, ses lèvres commencèrent une syllabe. Elle bégaya : « Rob... » Et ce fut tout; elle venait de glisser inerte dans les bras et sur le cœur de celui que Dieu avait fait revivre pour elle.

VI

M. Amart avait agi sagement en retenant à l'hôtel un appartement pour plusieurs jours.

Quand les premières effusions furent passées, on demanda à Robert son histoire. Il la narra dans sa terrifiante simplicité, et bien des larmes coulèrent encore des yeux qui le considéraient.

Le bruit qui avait couru de sa mort et de celle de ses compagnons était faux. Il était dû à une vengeance particulière des pirates faits prisonniers et qui, à tort ou à raison, s'étaient crus livrés par le chef de toutes les bandes éparses sur les frontières du Tonkin. Ce mensonge avait porté ses fruits, puisqu'il avait empêché les autorités françaises de poursuivre leurs recherches et le chef des bandits d'entamer les négociations qu'il voulait ouvrir au sujet du rachat des captifs.

Celui-ci, furieux, avait quelque temps balancé entre l'ordre du supplice et le profit différé pour une autre date. Il avait donc entraîné ses captifs dans l'intérieur. Là une rivalité, aboutissant à une lutte sanglante, lui avait enlevé le pouvoir et la vie, et les prisonniers étaient passés alors aux mains de nouveaux despotes.

Heureusement, ceux-ci appartenaient à la catégorie des pillards nomades qui professent un respect relatif de la vie humaine. Ils avaient ménagé leurs victimes jusqu'au jour où l'ordre d'un mandarin, rendu presque indépendant par l'éloignement de sa préfecture, les leur avait arrachées pour les rendre à la liberté.

C'était alors que, des frontières de l'empire Birman, dont ils ne se croyaient point aussi proches, les trois compagnons avaient entrepris de regagner les possessions françaises. Sans argent, sans vivres, sans armes, presque sans vêtements, ils avaient parcouru cette effroyable route de quinze cents kilomètres, ne marchant que la nuit, ne couchant jamais sous un toit, vivant de maraude nécessaire lorsque la charité de quelque habitant ne leur venait point en aide.

L'un d'eux, un Bayonnais, que rien ne rebutait et qui avait toujours le mot pour rire, n'avait pas eu la chance pour lui. Dans la zone montagneuse, où prennent leurs sources les petits cours d'eau du littoral, il avait été mortellement blessé dans un combat épique soutenu par les trois fugitifs, armés de bâtons, contre un tigre. On n'avait pu l'emporter, et le pauvre garçon était mort dans la hutte d'un Annamite, dans une petite bourgade chrétienne dont le « Père » avait subi, trois mois plutôt, avec quarante de ses ouailles, le martyr de la décollation ou du pal.

Robert de Prébanec et Yves Kériliou avaient repris leur course désespérée. Couverts de blessures mal fermées, épuisés par la chaleur et la maladie, ils avaient failli ne point achever la dernière étape. Le reste, Denise et son père le savaient de la bouche même de la sœur...

Tel était ce récit palpitant, vécu. Il fit participer les auditeurs aux souffrances physiques et morales des héros.

— Et maintenant, dit Robert en terminant, il me semble que j'ai traversé un cauchemar abominable. Ou plutôt, si j'osais me servir d'une métaphore, je prendrais au pied de la lettre ce mot « ressuscité »; je dirais que je suis mort au passé et que la permission d'En Haut m'a conduit au seuil du Paradis. Chère Denise, n'êtes-vous pas, en effet, le bon ange de ma destinée? Jadis, dans un sentiment d'orgueil coupable sans doute, je prétendais vous « conquérir ». Vous voyez quel prix il m'a fallu payer mon bonheur actuel?

— J'espère bien, répondit la jeune fille en souriant, que vous n'allez pas, maintenant, songer de sitôt à abandonner votre « conquête »?

— Non, répondit l'officier d'une voix profonde, non certes! Et d'ailleurs, acheva-t-il en se désignant lui-même, j'en aurais la folie que je ne le pourrais plus.

Il faisait allusion, avec un soupir, à l'état de fatigue et de délabrement auquel il était présentement réduit.

La jeune fille lui serra affectueusement la main.

— Oh! mon ami, le bonheur vous rendra tout ce que vous avez perdu. Et puis, ne faut-il pas que je vous connaisse ainsi pour admirer plus complètement mon héros?

On se disposait à regagner Nice, lorsque Yves Kériliou, qui avait fort gaiement accepté l'invitation de passer quelques jours à la villa, se présenta tout d'un coup, le visage bouleversé, la douleur peinte sur les traits.

Et comme Robert, frappé de cet aspect, le pressait de questions.

— Il y a, capitaine, répondit le vaillant Breton, que je viens de faire une pointe du côté de la retraite des religieuses. Dame! Je voulais revoir la bonne sœur. Je l'aime, parbleu! Mais c'est comme si je ne l'avais pas vue, attendu qu'elle ne m'a pas reconnu. Et je crois que, si vous voulez la trouver encore vivante, vous n'avez qu'à courir tout de suite jusque-là.

Denise félicita chaleureusement le brave garçon.

— Vous avaz raison, Kériliou. Nous allons nous y rendre tout de suite. Je ne me pardonnerais pas d'avoir quitté Marseille sans recevoir la dernière bénédiction de cette sainte.

Hélas! Quelque empressement qu'on y pût mettre, on y arriva trop tard.

La malade était entrée en agonie. On se heurta au règlement sévère qui interdisait les approches du monde extérieur à l'heure suprême de la mort.

Mais les amis de la religieuse purent se rendre dans la chapelle, où, haletants d'angoisse, ils attendirent, au milieu des prières, qu'on vint leur annoncer la catastrophe.

Catastrophe! C'est là un mot profanateur! Pour les créatures d'élite, la mort n'est que le couronnement de la vie. La sainte femme que pleuraient les survivants, s'en allait de la terre en une véritable apothéose. Elle prenait possession de son héritage et entrait dans l'éternelle félicité, dans la gloire sans tache.

. . . .

Une faveur spéciale permit aux cinq personnages du drame dont elle avait été le dernier et le plus noble rôle, d'assister aux funérailles.

La tombe des sœurs de charité est un lieu de réunion, une nécropole de famille. Une vaste dalle la recouvre et, sous la croix de pierre, on ne lit que cette inscription collective, effaçant les noms comme la vie de l'héroïsme commun a effacé les individualités :

Les Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul.

Il n'était pas permis à Denise et à Robert de déposer sur ce granit une distinction quelconque, un souvenir de leur affection. Ils n'y laissèrent tomber que leurs prières et leurs larmes.

Mais cinq mois plus tard, un jeune couple, dans le rayonnement de la première ivresse, pénétra dans la petite chapelle de la retraite.

— Ma sœur, dit Denise, rien n'est trop beau pour Dieu, n'est-ce pas? Je vous prie donc de substituer à votre crucifix un peu... primitif, celui-ci qui est en ivoire et aux pieds duquel on a beaucoup pleuré.

— Et moi, dit Robert, en détachant de sa poitrine la croix de la Légion d'honneur, qui y brillait depuis la veille, je rends à Dieu ce que je tiens de lui. Il donne à l'homme la vie, l'amour, le bonheur. Il est bien juste que l'homme lui rapporte toute la gloire.

Juin rayonnait au ciel. En sortant de l'asile, Robert alla acheter l'*Officiel*, qui contenait la liste des candidats admis à subir les épreuves de l'Ecole navale. Le nom de Jean de Prébanec s'y lisait au premier rang.

Denise lui avait raconté toute l'histoire des troubles de cette jeune volonté.

— Ah! murmura le lieutenant de vaisseau en portant à ses lèvres la main de sa femme, c'est à toi, chère compagne de ma vie, chère protectrice de mon bonheur, que je dois aujourd'hui la réalisation de ma dernière pensée.

PIERRE MAEL.

FIN

LES ROSES DE NOEL

Un jour, l'Enfant Jésus venait de la fontaine,
Soutenant à deux mains une amphore bien pleine
Qu'il portait au logis pour le repas du soir;
Et, malgré son fardeau, Jésus cherchait à voir
S'il ne trouverait pas pervenche ou primevère
Pour offrir en entrant à la Vierge sa Mère;
Car Jésus était pauvre, il ne pouvait donner
Qu'un sourire et les fleurs qu'il avait pu glaner.
L'hiver était très rude... Un lourd manteau de neige
Avait couvert les champs, prenant les fleurs au piège;
L'Enfant cherchait toujours, espérant, bien en vain,
Que des boutons tardifs tomberaient sous sa main.
Mais non : rien aux buissons, pas le moindre feuillage,
La terre, de la mort, offrait la triste image.
Alors, tout affligé, Jésus versa des pleurs...
O prodige! O miracle! Une touffe de fleurs
Fraîche, d'un blanc rosé, perça soudain la glace,
Marquant à tout jamais de ses larmes la place :
Et Jésus, s'inclinant, les cueillit radieux,
Puis il joignit les mains et regarda les cieux.

Enfants, n'oubliez pas cette courte légende :
Et si quelque incrédule un beau jour vous demande
Les fleurs que pour Jésus fit pousser l'Eternel,
Répondez en montrant « les Roses de Noel ».

Mathilde AIGUEPERSE.

TANTE ÈVE

(SUITE ET FIN)



CELUI-CI n'y comprenait rien. Au commencement, le jeune enseigne avait paru enchanté de faire sa connaissance, et il recherchait sans cesse sa société; d'où lui venait donc maintenant cette humeur farouche? Et pourquoi lui jetait-il, à tout propos, des regards de tyran de mélodrame?

Marcel se posait ces questions, sans y trouver de réponse, en errant sur la petite grève qu'on appelle le passage de Plougastel, un jour de partie de campagne. Il y avait eu un joyeux déjeuner à l'ombre des grandes roches grises qui rendent le village si étrangement pittoresque, vu du rivage de Camfrout. On avait passé l'eau dans le bac, premier plaisir; puis il avait fallu choisir une place, s'installer, déballer les provisions, et la jeunesse était déjà très animée lorsqu'on s'était assis pour déjeuner. Marcel se trouvait entre Eve et Gabrielle; et Georges, envoyé au village pour chercher de l'eau, avait mis de l'autre côté de Gabrielle sa casquette d'uniforme pour retenir sa place. Le docteur, sans y entendre malice, trouva la place bonne aussi pour lui; il poussa la casquette un peu plus loin et se mit près de sa fille. Quand Georges revint, chargé d'une grande cruche de belle eau claire, son désappointement fut grand. Il se plaça où il put; et, n'osant pas s'en prendre à M. Demaule, il se rabattit sur Marcel Haublay, et se répandit en attaques amères contre l'Ecole polytechnique et surtout contre les ingénieurs. Marcel lui répondit sur le ton de la plaisanterie; puis, voyant que la discussion ne pouvait manquer de tourner à l'aigre, il s'y déroba adroitement et descendit à la plage par le sentier sinueux qui serpente entre les rochers.

Il allait et venait au bord de l'eau, regardant tantôt vers le Goulet, tantôt vers la rivière de Landerneau, et cherchant à se calmer l'esprit avant de retourner dans la société de ses semblables, lorsqu'une main se posa sur son épaule et une voix connue l'appela :

— Hé! Haublay, déserteur, que fais-tu ici tout seul? On a besoin de toi; ces demoiselles veulent organiser une partie de *veuf*.

— Laisse-moi un peu tranquille, Derbois; je n'ai pas envie de jouer pour le moment.

— Ah! ce petit enseigne? Je comprends qu'il t'ait agacé. Je l'ai connu gentil garçon, pourtant, quand il était aspirant...

— Eh! même quand il est arrivé, il y a un mois à peine. Je ne sais pas ce qui lui a pris depuis une quinzaine de jours : un vrai chien hargneux. J'évite tant que je peux les discussions avec lui; je n'ai pas envie de me faire une querelle avec un enfant. Mais on dirait que c'est à moi qu'il en veut. Aujourd'hui je suis parti, la patience m'échappait. Je ne lui ai pourtant rien fait, à ce gamin!

— Rien, rien... En es-tu bien sûr? Tu ne vois donc pas qu'il est fou de Mlle Demaule?

— Si, je le vois très bien, et il est même assez ridicule dans ce rôle-là. Mais que veux-tu que cela me fasse? C'est l'affaire de Mme Demaule d'une part et de Mme Plédanno de l'autre.

— Allons, allons, Marcel, tu as tort d'être si discret avec moi; je suis ton cousin, d'abord, et puis tu sais bien que je ne suis pas bavard. Il n'y a que moi à Brest qui ne parle pas de ton mariage avec la belle Gabrielle...

Marcel Haublay bondit comme s'il eût été touché par une torpille.

— Mon mariage! Avec qui, as-tu dit?

— Avec Mlle Gabrielle Demaule; est-ce que ce n'est pas vrai?

— Voilà une invention! Qui est-ce qui a imaginé ce conte bleu?

— Ma foi! je ne sais pas qui l'a imaginé, mais je sais bien que tout Brest y croit comme à l'Evangile. Mais voyons, pourquoi n'en veux-tu pas? Elle est jolie comme un cœur, cette jeune fille, elle aura une jolie dot, la famille est tout ce que tu peux désirer; et elle ne demande qu'à s'appeler Mme Haublay, c'est visible.

— J'en serais bien fâché!... Pourquoi je n'en veux pas?... On ne me l'a pas offerte, d'abord... Et puis, je peux être appelé à bâtir n'importe quoi dans quelque bourgade séparée du monde civilisé; crois-tu qu'elle s'y trouverait bien? Elle s'apercevrait qu'elle s'est trompée en croyant que ma société peut lui suffire... Et tu dis qu'on en parle?

— Personne n'en doute, mon cher ami; et il me semble que la famille elle-même...

— Il ne manquait plus que cela! s'écria Marcel en laissant tomber ses bras à ses côtés, d'un air consterné.

— Eh bien, tu m'étonnes beaucoup, reprit le commandant; mais je vois qu'on se trompe... Comment vas-tu te tirer d'affaire?

— Qui sait? Peut-être en me faisant envoyer dans quelque trou... Va-t'en rejoindre nos amis et dis que tu ne m'as pas trouvé; je reviendrai tout à l'heure et j'inventerai une histoire quelconque.

— A ta place, moi, j'enverrais tout simplement mon cousin Derbois demander au docteur Demaule la main de sa fille... Mais chacun est bien libre de suivre son idée...

Le commandant Derbois tourna les talons, et Marcel Haublay continua sa promenade solitaire; il se décida enfin à remonter le sentier.

Pendant qu'il rêvait sur la plage, la joyeuse société avait fini de déjeuner, et la jeunesse s'était livrée à divers jeux. Georges Plédanno, une fois débarrassé de la présence de Marcel, avait retrouvé tout son entrain; il menait les jeux, chantait des rondes bretonnes et conduisait des farandoles avec une gaieté communicative. Il ne quittait pas Gabrielle, qui se montrait presque aussi animée que lui; et Eve les regardait du milieu du groupe des enfants, qu'elle avait pris sous sa direction. A mesure qu'elle les regardait, ses yeux se voilaient de mélancolie, et elle cherchait avec un air d'inquiétude si Marcel ne revenait pas.

Elle profita d'un repos pour se glisser à côté de Gabrielle et l'emmener un peu à l'écart.

Gabrielle se laissa faire.

— Laisse-moi te dire un petit mot, lui dit Eve. M. Haublay avait l'air contrarié tout à l'heure, et voilà un bon moment qu'il est parti... Tu as tort d'accueillir M. Plédanno comme tu le fais... si tu aimes l'autre...

Eve parlait d'une voix oppressée, ses mots avaient de la peine à sortir. Gabrielle l'interrompit vivement.

— Si je l'aime? Est-ce que je sais, moi! C'est à lui de parler, je pense! De tous les côtés on vient me dire : Vous vous mariez avec M. Haublay. Je veux bien, moi! mais je ne sais seulement pas s'il m'a demandée définitivement, depuis le jour où Mme Kergoz nous a envoyées en haut chercher de la frange... Elle a dû en parler à maman ce jour-là, puisque les compliments ont commencé dans l'après-midi, te rappelles-tu? Mais enfin, maman ne m'en a rien dit directement; seulement elle me fait soigner ma toilette et ma coiffure quand nous devons le rencontrer. C'est peut-être pour qu'il achève de se décider; mais je trouve qu'il pourrait bien se décider de lui-même. Georges Plédanno le vaut bien, après tout!

— Tu ne le penses pas, Gabrielle... Je t'en prie, ne continue pas ce jeu. Si tu dois épouser M. Haublay... une femme doit respecter son mari, et elle doit tenir aussi à lui inspirer de l'estime et du respect. Ce sont des sentiments qu'un homme de cœur ne peut guère avoir pour une coquette. Prends garde, ma chérie... Ce que je te dis là, c'est pour ton bonheur et pour le sien...

Gabrielle regarda sa tante et se sentit émue, sans savoir pourquoi, par la tendresse triste de ses doux yeux.

— Tante Eve, lui dit-elle en la serrant dans ses bras, tu es un ange; tu as toujours raison, ma chère vieille Eve, et je ne manquerais pas de t'obéir, si j'étais pareille à toi. Mais il me semble que je suis si jeune! si jeune! j'ai encore envie de m'amuser, vois-tu... Non, ne prends pas un air sévère; je serai bien sage, je te le promets... je tâcherai. »

Elle mit deux baisers bruyants sur les joues d'Eve, et courut retrouver la jeunesse, qui sortait de son repos pour entreprendre un nouveau jeu.

Eve ne la suivit point. Elle n'était pas contente; elle se mettait à la place de Marcel, et souffrait à la pensée qu'il devait souffrir. Elle se dirigea vers le village, traversa le cimetière verdoyant, où se dresse un si curieux calvaire, et entra dans la petite église aux murs blanchis, si claire et si calme. L'église était vide. Eve vint s'agenouiller sur un banc et chercha à apaiser le tumulte de ses pensées. A travers les petits vitraux aux châssis de plomb, elle voyait le jeune feuillage des peupliers se balancer doucement au vent, et les oiseaux traverser l'espace, une paille ou un flocon de laine au bec. Pas un nuage au ciel, d'un azur chaud et lumineux; la mer ne faisait entendre qu'un murmure lointain, qui se confondait avec le bruissement des insectes dans l'herbe. « La vie, la paix, la joie! se dit la pauvre Eve; elles sont partout! et moi je suis si agitée, si triste! je ne sais plus que faire de ma vie... J'avais cru avoir quelque influence sur cette tête d'enfant, folle orgueilleuse que j'étais! Mon Dieu, mon Dieu! vous êtes seul puissant, vous seul pouvez diriger les cœurs comme il vous plaît; donnez-lui, je vous en supplie, un cœur capable de le rendre heureux! »

Pendant qu'elle priait ainsi, Marcel remontait à regret le sentier rocailleux. Il n'était pas pressé d'arriver, n'ayant point encore trouvé la solution de son problème.

— Envoyer Derbois en ambassade chez M. Demaule, marmottait-il à part lui, c'était bien mon idée... quand j'aurais été sûr de plaire... et je n'en suis pas sûr du tout... Depuis quelque temps, j'en suis même moins sûr que jamais... A présent, il n'y a plus moyen... Ce pauvre petit enseigne... c'est malgré moi que je fais son malheur... Allons, me voilà arrivé en haut; deux cents pas à droite, et je

vais retomber dans la bande joyeuse... J'ai bien envie de tourner d'un autre côté..

Et, comme conclusion à son monologue, Marcel Haublay s'arrêta, regarda à droite, à gauche, en avant, et, apercevant entre les maisons le clocher de l'église, il se sentit pris d'une envie irrésistible d'examiner le calvaire de près. Débarrassé de ses hésitations, il marcha à grands pas et arriva bientôt au cimetière, où il se mit à regarder consciencieusement en détail ce peuple de statues de pierre grise groupées sur les marches du calvaire, sur le piédestal, sur les bras de la croix. Mais il avait beau les regarder, il eût été bien en peine d'en donner une description fidèle.

— Ma foi! se dit-il enfin, ce que j'ai de mieux à faire, c'est de commencer par demander mon changement. On cherche quelqu'un pour creuser le port de Pontusval; je vais m'offrir et je suis certain d'être accepté. D'un côté, je suis sûr qne cela n'aura pas d'inconvénients; de l'autre, cela tranchera la question tout de suite!

Il se leva des marches du calvaire où il s'était assis pour méditer; il fit deux pas... et se trouva face à face avec Eve, qui sortait de l'église.

Elle rougit et allait passer outre après avoir répondu à son salut. Mais il lui barra le chemin; l'occasion se présentait tellement à propos, qu'il venait subitement de se décider à lui parler.

— Pardon, Mademoiselle... je sais que c'est contraire aux usages, ce que je fais là; mais, en vérité, je ne puis pas agir autrement... Voudriez-vous être assez bonne pour m'accorder une petite audience? ici, ou dans l'église, si vous aimez mieux...

— Je vous écoute, monsieur, répondit Eve, croyant qu'il allait lui parler de Gabrielle. Et comme elle se sentait toute tremblante, elle s'assit à l'angle du piédestal. Marcel resta debout devant elle, tête nue, appuyé contre un apôtre de pierre.

— Mademoiselle, reprit-il, ce que je veux vous dire, je le pense depuis longtemps, mais je sais que ces choses-là se traitent ordinairement par intermédiaires, et je craignais qu'un autre ne plaidât pas ma cause avec autant de conviction que moi... aussi je tardais, cherchant à deviner d'avance si je pouvais espérer une réponse favorable. Vous êtes orpheline, vous ne dépendez que de vous-même, je peux donc bien m'adresser à vous... Mademoiselle Crozier, je vous aime et je vous admire, je vous estime et je vous respecte : voulez-vous devenir ma femme?

Si Eve était restée debout, elle fût certainement tombée. Elle ne put s'empêcher de porter les mains à son cœur, et elle ferma les yeux comme si une lumière trop vive l'eût éblouie; il lui semblait que tout tournait autour d'elle. Cela ne dura que quelques secondes; elle se ressaisit bien vite et s'écria : « Moi! moi! ce n'est pas possible! C'est Gabrielle! »

— Comment, vous aussi, vous êtes au courant de ce bruit ridicule? et vous y avez cru?

— J'y ai cru... tout le monde y a cru... Vous veniez si souvent chez ma sœur.... Dans le monde, partout, vous étiez dans notre coin...

— Parce que vous y étiez. Cela vous étonne?

— Sûrement! et vous voyez bien que c'est une idée qui n'est venue... qui ne pouvait venir à personne.

— Vous croyez? Est-il vraiment possible que vous ne vous doutiez pas de ce que vous valez?

— Si vraiment, je m'en doute fort bien; je n'ai ni grandes qualités ni grands défauts, au moral comme au physique; je suis médiocre en tout, et j'obtiens généralement un succès d'estime, dont je me contente. Au lieu que Gabrielle! si jolie, tant d'esprit, et un cœur! Il ne faut pas la juger sur les apparences; elle est si jeune, monsieur! pensez donc, dix-huit ans! elle joue encore parfois avec Nelly, comme une vraie enfant. Mais elle a le cœur plus sérieux que l'esprit; bien dirigée par quelqu'un qu'elle aimera, elle deviendra. avec le temps, une femme accomplie. Revenez à elle, monsieur, je vous en prie. Je vois bien ce que c'est : vous avez été mécontent d'un peu de coquetterie, qui était peut-être une tentative pour vous plaire, et vous cherchez à vous détacher d'elle... Vous auriez tort, je vous assure. Laissez-moi vous réconcilier, et, un jour, vous remercierez tante Eve... »

Tante Eve! Elle se mettait à l'abri derrière ce titre qui lui donnait des airs de matrone. Marcel, qui l'avait écoutée les yeux baissés, attristé par son refus et troublé par l'accent de sa voix qui semblait contredire ses paroles, osa enfin la regarder en face; elle avait la physionomie à la fois triomphante et douloureuse d'une sainte de la *Légende dorée*. Oui, elle repoussait bien nettement sa demande, et pourtant il ne perdait pas courage.

— Permettez-moi d'insister, mademoiselle : il s'agit du bonheur de ma vie, je ne peux pas y renoncer si vite. Laissez-moi vous dire qu'il ne peut y avoir réconciliation que quand il y a eu brouille, et qu'on ne peut se brouiller qu'à la suite d'une intimité qui n'a jamais existé entre votre nièce et moi. Elle me considère peut-être comme un valseur passable et un causeur qui sait apprécier la vivacité de son esprit; elle est pour moi une charmante enfant qui ne dépare point son aimable famille; mais passer notre vie ensemble tous les deux!

mademoiselle Eve, vous n'avez su nous juger ni l'un ni l'autre... Et maintenant que vous savez... croyez-vous, dites-moi, qu'une affection sérieuse et raisonnée qui s'est attachée à vous puisse se transporter à volonté sur une personne qui vous ressemble si peu ? Si vous le croyiez, vous feriez vraiment trop peu de cas de moi, et de vous-même !

Eve tremblante se taisait. Elle sentait qu'il disait vrai ; mais elle croyait que Gabrielle l'aimait, lui, et elle n'était pas convaincue, en dépit de ses protestations, qu'il ne finirait pas par aimer Gabrielle. Et puis sa sœur, son beau-frère... elle était sûre qu'ils désiraient marier leur fille à M. Haublay... La pauvre Eve implorait du ciel une diversion qui vînt la dispenser de répondre.

Cette diversion arriva sous la forme de Nelly, dont la voix claire se fit entendre dans le chemin.

— Tante Eve ! tante Eve ! es-tu par là ? On part pour aller à un endroit d'où il paraît qu'on voit... Ah ! je ne sais plus combien de lieues de terre et de mer... Ah ! te voilà ! Viens vite, on t'attend !

Et Nelly, passant la barrière qui ferme l'entrée du cimetière, accourut, rouge, haletante et ébouriffée.

Elle prit la main d'Eve et l'entraîna. Marcel les suivit, et profita du moment où Nelly repassait la barrière pour dire tout bas à la jeune fille : « Je vous en supplie, un mot ! — Non ! je ne peux pas... ne m'en parlez plus, de grâce ! » balbutia la pauvre fille. Elle rejoignit vivement Nelly, et Marcel ne retrouva plus l'occasion d'un tête-à-tête.

V

Il se passa une semaine pendant laquelle Eve s'applaudit de son sacrifice. Tout semblait marcher vers le but qu'elle s'était proposé : rendre Marcel et Gabrielle heureux l'un par l'autre. Gabrielle avait sans doute réfléchi aux paroles de sa tante, car pendant les dernières heures de la partie de campagne, elle avait évité Georges et trouvé moyen de se rapprocher de M. Haublay, lui parlant à l'occasion avec une nuance de respect qui ne rappelait en rien ses manières habituelles. Depuis, il n'y avait pas eu de soirées dansantes ; mais le jeune homme venait tous les soirs chez Mme Demaule, et il n'y avait rien de changé dans ses façons habituelles. Sans doute, pensait Eve, il avait réfléchi, il lui donnait raison, il se rapprochait de Gabrielle, et Gabrielle devenait plus sérieuse ; bientôt ils s'entendraient tout à fait... A cette idée, Eve ne pouvait s'empêcher d'avoir le cœur serré ; mais elle se remettait bientôt en se disant : « Au moins, je n'aurai pas payé par de l'ingratitude les bontés de ma sœur et de son mari... »

Une seule chose la troublait, c'étaient les regards que M. Haublay attachait sur elle. Il n'essayait jamais de lui parler ; mais pourquoi la regardait-il comme s'il eût voulu lire dans sa pensée ?

Au bout de huit jours, Marcel Haublay disparut, sans qu'on sût où il était allé. Il prenait mal son temps, pensa Eve ; à propos d'un mariage, il y eut une série de soirées où Georges Plédanno se montra fort assidu auprès de Gabrielle, et distança bientôt tous ses rivaux. Naturellement cela fit beaucoup jaser.

Eve s'inquiétait ; elle essayait de faire un peu de morale à Gabrielle.

— Eh ! répondait la folâtre fille, puisque M. Haublay n'y est pas, cela ne peut pas lui faire de tort que je danse avec M. Plédanno.

— Alors, c'est à M. Plédanno que tu fais du tort, en lui laissant croire qu'il te plaît.

— Mais il me plaît beaucoup, et je t'assure que c'est un très bon garçon. Et si gai ! il a des idées à faire mourir de rire. On ne s'ennuie pas, avec lui ! Nous nous entendons sur tout : c'est curieux ! Ainsi, croirais-tu qu'il déteste les huîtres et le melon ? absolument comme moi !

Eve haussait les épaules et se promettait de saisir, pour chapitrer Gabrielle, un moment où elle la verrait sérieuse. Mais ces moments-là n'étaient pas faciles à trouver.

« Loin des yeux, loin du cœur, » dit un proverbe italien, qui ment quelquefois, heureusement ! Mais il ne mentait pas ici ; depuis que Gabrielle ne voyait plus Marcel Haublay, elle pensait de moins en moins à lui et prenait parfaitement son parti de son absence ; elle dansait, riait, chantait des roulades qui jetaient Georges Plédanno en extase, et avait sans cesse recours à la complaisance d'Eve pour des arrangements de chiffons.

Elle se sentait lasse et triste, tante Eve, et elle avait de la peine à entretenir sa provision de courage ; elle aurait voulu que Marcel revînt, qu'il se décidât à demander Gabrielle, et que tout fût fini ; au moins elle serait délivrée de cette toute petite cruelle espérance qui revenait sans cesse frapper à la porte de son cœur ; elle avait beau faire, elle ne pouvait pas réussir à la tuer.

Un soir, — il y avait deux semaines que personne n'avait vu Marcel Haublay, — une vingtaine de personnes étaient réunies chez le docteur Demaule pour la préparation d'une charade, lorsqu'on annonça le commandant Derbois. Georges Plédanno jeta un coup d'œil inquiet vers la porte par où il entrait, craignant d'apercevoir son cousin derrière lui ;

mais la porte se referma. Le commandant était seul. Georges respira

— Eh bien, commandant, dit une dame, voudrez-vous enfin nous donner des nouvelles du fugitif?

— Il revient, madame, il revient; vous allez le voir tout à l'heure... Merci pour lui, mesdames, de ces marques de satisfaction, je ne manquerai pas de lui en faire part. Mais il ne restera pas longtemps à Brest; il n'y revient que pour faire ses malles.

Le commandant s'amusait évidemment à préparer ses effets. Il y eut des : « Ah! pourquoi? Comment? Où va-t-il? » et autres exclamations analogues, poussées par des indifférents. Georges Plédanno marmotta dans sa moustache :

— Bon débarras!

Mme Demaule se mordit les lèvres et ne dit rien; Gabrielle sembla trop occupée des accessoires de la charade pour avoir entendu, et Nelly s'écria :

— J'en suis bien fâchée, moi! je l'aimais beaucoup. C'est bien malheureux; n'est-ce pas, tante Eve?

Eve, le dos tourné, cherchait dans le casier à musique un morceau qui ne se trouvait pas; quand elle l'en retira enfin, ses mains tremblaient comme la feuille.

— Est-ce une énigme que vous nous proposez, commandant? demanda M. Demaule. Pourquoi M. Haublay quitte-t-il Brest, et où va-t-il?

— Je vous répondrai catégoriquement, docteur. Mon cousin a été pris de la passion de la solitude et de l'ambition de faire de grandes choses; il a demandé les travaux du port de Pontusval, auquel on veut donner de l'importance. Personne ne s'en souciait, quoiqu'ils doivent certainement être le point de départ d'un bel avenir; il a obtenu facilement ce poste peu envié, et il va commencer tout de suite les études préparatoires.

— Mais il n'y a pas de ville tout près! dit Gabrielle; où demeurera-t-il?

— Sur ses travaux mêmes, mademoiselle; il s'y fera construire d'abord une baraque, et ensuite une maisonnette plus habitable. Il pourra même l'entourer d'un jardin si le cœur lui en dit; le terrain ne manque pas.

— Et où trouvera-t-il à manger? demanda Nelly, déjà inquiète.

— Soyez tranquille, il ne mourra pas de faim. Il y a des gens qui mangent à Pontusval même; le gros bourg de Plouneour-Tres n'est pas bien loin; et d'ailleurs, il pourra avoir certaines provisions chez lui.

— Mais il sera tout seul! il s'ennuiera, à ne voir personne. Dans le village, il n'y a que des paysans, n'est-ce pas, monsieur? Il n'aura rien à leur dire, et eux n'auront rien à lui dire non plus!

— Aussi je disais, mademoiselle Nelly, que le goût de la solitude lui était venu, comme cela, subitement.

La petite fille secoua la tête.

— C'est égal, il sera malheureux. Encore, s'il avait une femme pour s'occuper de son ménage, de son linge, de toutes ses affaires, pour dîner avec lui, causer avec lui le soir, et le soigner s'il était malade... Mais tout seul!

— Ah! voilà! reprit le commandant en riant; c'est qu'une femme ne voudrait pas y aller, elle aurait peur de s'ennuyer, voyez-vous.

— Pas moi! dit vivement Nelly; je ne m'ennuierais pas du tout avec lui.

— Je le lui dirai, mademoiselle Nelly; et soyez sûre que si ses travaux ne sont pas finis quand vous serez grande, il reviendra à Brest tout exprès pour demander votre main.

Un éclat de rire général accueillit la réponse du commandant. Nelly n'aimait pas qu'on se moquât d'elle; elle rougit de dépit et se réfugia près d'Eve.

Mais Gabrielle n'avait pas encore donné son avis, et elle tenait à le donner, de façon que personne ne l'ignorât. Si on croyait qu'elle irait s'enterrer dans un trou de campagne, sans société, sans visites, sans soirées, sans amusements d'aucune espèce! Ce n'était pas pour cela qu'on se mariait, certainement! et si M. Haublay avait cru qu'elle l'accepterait dans ces conditions-là, elle allait tout de suite le tirer d'erreur.

— Laissez donc Nelly tranquille, dit-elle au commandant d'une voix tranchante; quand elle aura l'âge de raison, elle ne pensera plus comme aujourd'hui. M. Haublay prend un brevet de vieux garçon; quand il sortira de là, il aura les cheveux gris et la figure tannée, et ne sera plus présentable. Et pour ce qui est de trouver une compagne sur son rocher solitaire... N'est-ce pas, mesdemoiselles, que personne ne voudrait aller habiter une baraque dans un pays de sauvages?

Une opinion nettement exprimée entraîne toujours des adhérents. Il y eut bien quelques voix timides pour insinuer qu'en revenant de temps en temps à Brest, notamment en y passant l'hiver, on pourrait ne pas se trouver trop mal dans une jolie maison, bien bâtie et bien aménagée, au bord de la mer; il y avait à Brignogan, qui n'était pas loin, une plage où on pourrait attirer des baigneurs et s'amuser en été; mais la grande majorité des jeunes filles déclara Pontusval inhabitable. Le commandant souriait dans sa moustache.

Gabrielle n'avait plus rien à dire; elle appela l'enseigne pour arrêter avec lui le plan d'une scène qu'ils devaient jouer ensemble. Il accou-

rut, rayonnant d'une joie si visible que la jeune fille en fut touchée. « Pauvre garçon, se dit-elle, il m'aime réellement, celui-là ! Ce n'est pas lui qui songerait à m'emmener quelque part sans s'informer si cela me convient... »

— Tante Eve, disait tout bas Nelly, tu n'as pas donné ton avis, toi ! N'est-ce pas que Cendrillon aurait suivi le prince, même dans une baraque au bord de la mer?... Ah ! le voilà !...

Elle quitta vivement Eve pour courir au devant de Marcel Haublay, qui entrait. Il y eut alors toute une confusion de compliments de condoléance, d'aimables reproches et de regrets non moins aimables, auxquels le jeune homme répondit avec beaucoup de bonne grâce. Le poste l'avait tenté; pour un homme, il est plus intéressant d'exécuter des travaux difficiles ou périlleux que de faire mettre des cailloux sur des routes. Il n'était pas à jamais perdu pour la civilisation; ce serait l'affaire de quelques années. Il était, du reste, confus et reconnaissant des regrets qu'on lui exprimait et qu'il était bien loin de mériter. Là-dessus, il coupa court aux compliments en déclarant qu'il voulait jouir de son reste et en réclamant un rôle dans les divertissements du jour.

Il trouva moyen, d'abord, de prendre à part le commandant Derbois.

— Eh bien? lui dit-il d'un ton anxieux.

— Eh bien, mon pauvre ami, l'effet de ma déclaration a été désastreux. A quoi penses-tu aussi, de vouloir confiner dans un village une jeune fille habituée à une vie aussi mondaine? Elle n'a pas hésité, va ! elle t'a traité avec un dédain !

— Ah ! C'est bien sur quoi je comptais. Et... ces autres demoiselles ont-elles été du même avis qu'elle?

— A l'unanimité, mon cher; du moins, celles qui consentiraient à être domiciliées à Pontusval n'y voudraient rester que pendant la saison des bains, à condition d'y créer un Casino, encore !

— Toutes, dis-tu?

— Excepté la petite Nelly, un amour d'enfant, et peut-être Mlle Crozier, à qui elle est allée faire ses confidences. Mais Mlle Gabrielle a affirmé que sa petite sœur changerait d'avis quand elle aurait l'âge de raison; c'est ainsi qu'elle appelle l'âge où les femmes déraisonnent. Cela pourra bien être, après tout !

Marcel quitta son cousin et alla se joindre aux joueurs de charade. Il fut d'un entrain inaccoutumé, et comme l'enseigne, délivré de ses inquiétudes, luttait avec lui d'esprit et de bonne humeur, la plus franche gaieté régna toute la soirée. Au moment où les parents donnèrent le signal du départ, Marcel s'approcha d'Eve, qui se tenait un peu à l'écart.

— Etes-vous maintenant convaincue que votre nièce ne m'aime pas? lui dit-il à voix basse.

Eve rougit.

— C'est pour le savoir que vous vous êtes fait exiler à Pontusval? répondit-elle.

— Il y a des centaines d'ingénieurs qui demandent des asiles du même genre; je m'y trouverai très bien, surtout si... Est-ce que vraiment je serai obligé d'y aller seul?

Elle leva les yeux vers lui sans parler; et la réponse qu'il y lut dut lui suffire, car il ne lui en demanda pas d'autre. Il la salua avec un sourire de bienheureux, et s'en alla trouver son cousin, qui venait de reprendre son épée et le cherchait pour partir avec lui; Marcel lui parla vivement.

— Bah! fit le commandant ahuri; c'était tante Eve!

— Oui, oui, mon cher, de tout temps, toujours; je n'ai jamais songé à l'autre, tu peux m'en croire... Là! nous restons les derniers; va tout de suite, va donc !

— Mais... ce n'est pas correct du tout, ce que tu veux me faire faire là!

— Si tu n'y vas pas, j'y vais moi-même; sera-ce plus correct?

Le commandant haussa les épaules en riant, et s'approcha de Mme Demaule; elle crut qu'il venait prendre congé, et lui tendit la main pour lui dire bonsoir. Mais il recula d'un pas, s'inclina profondément et lui dit d'un ton solennel :

— Madame, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre sœur, Mlle Eve Crozier, pour mon cousin Marcel Haublay, qui l'aime depuis le jour de son arrivée ici.

Jamais on ne vit de figures plus étonnées que celles de la famille Demaule.

— C'était Eve ! s'écrièrent à la fois le docteur et sa femme.

Gabrielle sentit la piqûre du dépit, et eut une seconde de regret; cela ne dura que le temps d'un éclair. Elle regarda Eve, et à l'expression radieuse de son visage elle comprit, avec une confusion qui inonda son âme de tendresse et de reconnaissance, que la chère créature avait voulu lui sacrifier son bonheur. Elle lui sauta au cou et couvrit son visage de baisers.

— Oh ! chère tante Eve, murmura-t-elle, tu avais bien tort de vouloir me le donner; il n'y a que toi qui puisse le rendre heureux !

— C'était Eve! répéta le docteur... Eh bien, monsieur, j'en suis charmé. Les pères et mères sont aveugles; je vous avouerai qu'une autre idée nous était venue... mais en réfléchissant au vide qu'elle va faire chez nous, je comprends que vous avez bien choisi. Prenez-la donc, si elle veut se laisser prendre !

Eve était dans les bras de sa sœur, à qui elle disait tout bas :

— Tu ne m'en veux pas? Ce n'est pas ma faute!

Louise se reprochait déjà son étonnement et son erreur; elle rassura tendrement la jeune fille et mit sa main dans celle de Marcel en l'appelant son beau-frère.

— Tante Eve! dit Nelly en appuyant sa main sur le bras d'Eve pour attirer son attention, c'est tout à fait comme dans Cendrillon; c'est toi qui épouses le prince!... Tu m'emmèneras un peu chez toi, n'est-ce pas, quand tu demeureras dans une baraque!

. . . .

Il y a trois ans que tante Eve est devenue Mme Haublay, et nous pouvons affirmer qu'elle ne s'ennuie point à Pontusval, entre son mari et une jolie petite fille dont Nelly est la marraine. Nelly vient souvent faire de longues visites à sa tante, et ces visites profitent à son éducation; elle pénètre de plus en plus dans le sérieux de la vie, et quand son heure sera venue, elle saura se faire une idée juste du bonheur. En attendant, elle apprend à le mériter, en ressemblant de plus en plus à sa tante Eve. Gabrielle continue à être la plus jolie fille de Brest, plus jolie même qu'autrefois, car elle a acquis la simplicité, dont l'absence nuisait à sa grâce. On a des nouvelles aussi fréquentes que possible de l'enseigne Georges Plédanno, dont la mère s'est intimement liée avec celle de Gabrielle; et des gens bien informés assurent que l'année prochaine, quand le jeune homme reviendra de la station des mers du Sud, la vieille église de Saint-Louis verra se célébrer un brillant mariage.

J. COLOMB.

FIN

ANECDOTE

Le cardinal d'Estrées assistait au dîner du roi, où il était toujours fort distingué quand il paraissait.

Le roi, lui adressant la parole, se plaignit de l'incommodité de n'avoir plus de dents.

« Des dents, sire, reprit le cardinal, eh! qu'est-ce qui en a? »

Le rare de cette réponse est qu'à son âge il les avait encore blanches et fort belles, et que sa bouche, fort grande mais agréable, était faite de façon qu'il les montrait beaucoup en parlant.

(Saint-Simon.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

RECETTE DU CIVET DE LIÈVRE

Faites revenir du petit lard coupé en dés, retirez-le quand il est roux; faites prendre couleur à des oignons blancs; retirez-les, passez au beurre les morceaux de lièvre, quand ils sont revenus, ajoutez une forte pincée de farine, faites un roux, mouillez avec un peu de bouillon, remettez le lard, les oignons, des champignons et un bouquet de persil garni. Mouillez avec assez de vin rouge pour que le tout soit bien couvert; faites bouillir à grand feu, ajoutez sel et poivre, écrasez le foie dans un peu de sauce, mêlez-y le sang, versez le tout dans la casserole, faites faire un bouillon, retirez le bouquet et servez.

***

RECETTE DES BEIGNETS DE POMMES

Choisissez des pommes de reinette, coupez-les en rondelles, ôtez-en le cœur et les pépins, faites-les mariner pendant quelques heures dans de l'eau-de-vie avec du sucre, des zestes de citron et de la fleur d'oranger, trempez-les dans une pâte à frire, jetez-les dans la friture bien chaude jusqu'à ce qu'ils aient pris couleur, saupoudrez de sucre et servez.

REVUE MUSICALE

Novembre. — Théâtres lyriques : La prochaine direction de l'Opéra. — Opéra-Comique. — Concerts. — Musique de choix.



OVEMBRE est venu poser son pied transi sur nos dernières fleurs et nos derniers rayons. Pour un trop grand nombre d'entre nous, hélas ! que n'a-t-il épargné les dernières espérances, ces roses de la vie, qui parfois trop tôt flétries, ne nous aident pas moins à la supporter. Mais fleurs, rayons, espoirs, peuvent renaître : le printemps reviendra, les bonheurs enfuis seront suivis d'autres bonheurs, si ce pied transi ne se pose pas sur des cœurs aimés, qu'il glacera pour l'Eternité !...

Combien d'entre nous ont déja vu pâlir sous son étreinte mortelle, des lèvres chères, — celles qui leur avaient appris les premières paroles, les premiers baisers, — sans pouvoir y ramener les radieux sourires ? Ah ! pour ceux-là, novembre c'est la douleur immense et implacable, amère et irrémissible ! C'est « l'Inexorable », qui leur dit : « Ne regarde plus qu'au ciel, si tu veux trouver l'apaisement et l'espoir de guérir ta profonde blessure ! »

Pour d'autres encore, — quelle ironie du sort ! — novembre est le signal des plaisirs, parmi lesquels les spectacles de toutes sortes tiennent une large place. C'est la distraction par excellence du Parisien, qui, occupé ou non, a son théâtre de prédilection, car il y en a pour tous les goûts. Cela ne l'empêche pas à l'occasion de sortir de ses habitudes si quelque première à sensation vient à se produire sur d'autres scènes. C'est ce qui arrive pour *Lohengrin*, et tout le bruit si maladroitement fait autour de son nom l'a bien mieux servi que la froideur que l'on pouvait craindre au point de vue de la question capitale des gros sous. Cette question, à laquelle toutes les directions théâtrales ne sauraient rester insensibles, sera-t-elle heureusement résolue à l'Opéra, par le nouveau directeur M. Bertrand, dont le règne va commencer avec janvier ? Il est difficile d'en rien préjuger, mais s'il faut en croire l'opinion d'abonnés les plus anciens, comme les plus compétents en matière administrative et musicale, on pourrait émettre quelques doutes sur l'exécution du programme présenté ou accepté par M. Bertrand. Où prendra-t-on les œuvres nouvelles de premier ordre que, chaque année, l'Opéra doit offrir au public ?

Notre première scène ne pouvant servir de thâtre d'essai pour les jeunes, quels sont parmi les vétérans de l'école française qui l'ont illustrée, ceux qui produiront encore des chefs-d'œuvre ? . . . .

A. Thomas n'a jamais refait *Hamlet*, et ne le refera pas plus que Gounod ne refera *Faust* : leur gloire si pure ne saurait gagner à l'essayer. Sans doute, nous répondra-t-on, mais nous avons à la tête de notre école moderne des Reyer, des Massenet, qui sont dans toute la force et la maturité de leur talent. Oui, Reyer surtout, dont le génie magistral convient à la première scène de France, est bien le maître qui peut servir de trait d'union entre la musique du passé et celle de l'avenir. Qu'a-t-on fait pour se l'attacher et enchaîner ses œuvres au sol parisien ? C'est à l'étranger et jusqu'à la province que s'en vont ses plus belles inspirations. Voilà Massenet qui porte son *Werther* à Vienne, pendant que l'auteur de *Sigurd* écrit pour le Czar. MM. les directeurs ont pris, de notre temps, la coutume de commander un opéra comme on commande une paire de bottines ! On donne la mesure, et elles vont plus ou moins bien; on remet le livret au compositeur avec six ou douze mois pour écrire la partition, ce qui peut être un tour de force, mais jamais une inspiration. Ce n'est point ainsi que nos grands maîtres s'y prenaient pour produire des chefs-d'œuvre. Leur sujet, ils le portaient longuement, intimement en eux, et le collaborateur qui devait lui donner la forme poétique était étroitement lié à la vie du compositeur. Ils cheminaient ainsi tous deux, vivant sans cesse et partout de leur idéal, pendant cinq, dix ou vingt ans, comme Meyerbeer ; et alors, de là sortait une de ces merveilles impérissables comme *Robert, Les Huguenots, Guillaume Tell, La Muette, Le Trouvère*, et tant d'autres qui ont été la gloire musicale de notre siècle. N'est-ce pas là qu'il faut chercher aussi l'une des causes du succès de *Lohengrin* ? N'est-ce pas cette intimité, ce lien indissoluble qui existent entre le poème et la musique, tous deux éclos presque simultanément dans le même cerveau ?

Quoi qu'il en soit, voici le nom de Wagner acclimaté à Paris. Cela nous importe peu; mais ce qu'il importe, c'est qu'il est étrange de voir que l'on va chercher à l'étranger une

œuvre d'art pour nous l'exhiber, alors que tant d'autres ouvrages et maîtres français attendent que l'on consente à s'occuper d'eux. Assez d'exotisme comme cela et s'il est vrai, comme on l'assure, que la nouvelle direction ait l'intention de nous saturer des dissonances inexplorées dont fourmillent la *Tétralogie* et *Parsifal*, et auxquelles *Lohengrin* a presqu'entièrement échappé, que l'on nous donne en même temps une belle œuvre d'un de nos compositeurs nationaux. Elle alternera avantageusement avec celles de ce génie indiscutable, mais flottant, prolixe et sans équilibre. Les intransigeants de la coterie wagnérienne feraient peut-être bien de s'en tenir à *Lohengrin*, qui est le point culminant des œuvres de Wagner, l'ouvrage où il a atteint le plus haut degré de perfection, en le jugeant au point de vue de notre art national. Dans ceux qui l'ont suivi, le compositeur reste plutôt un doctrinaire qu'un artiste divinement inspiré.

La rentrée de Mme Melba a été fort brillante dans *Hamlet*. Quant à *Tamara*, de MM. L. Gallet et Bourgault-Ducoudray, il est en répétition depuis près d'un mois, c'est dire que les études sont en bon chemin. Sera-ce le chef-d'œuvre qui fera échec à *Lohengrin* ?

A l'Opéra-Comique, Mlle Sanderson a fait de belles recettes dans *Manon*, où elle est vraiment charmante. *La Chevalerie rustique*, de Mascagni, sera donnée en même temps que *Ping-Sin*, sujet chinois, dont M. Maréchal a écrit la musique. Ces ouvrages dont les études sont fort activées, ne passeront pas avant la reprise de *Lalla-Roukh*, la gracieuse partition de F. David. Un très brillant début que celui du ténor Gogny dans *Richard*. C'est un artiste de talent et de goût, dont la jolie voix, d'une grande souplesse, se prête aux plus délicates nuances. Du reste M. Carvalho sait attirer le public à son théâtre par le choix et la variété de ses programmes. On a donné avec *Manon : Lakmé, Mignon, Carmen, Mireille, Richard, les Noces de Jeannette, l'Amour médecin*, et nous en oublions : n'est-ce pas un choix exquis ?

L'espace nous manque pour parler du centenaire de Meyerbeer, il nous pardonnera de le faire attendre, sa rayonnante gloire le lui permet, et nous voulons dire un mot sur la reprise des concerts Colonne qui a eu lieu avec beaucoup d'éclat. Une foule sympathique a accueilli le maître et son orchestre avec enthousiasme, dans la première séance comme dans les suivantes. Nous avons pu apprécier, exécuté comme il mérite de l'être, un fragment du *Ludus pro Patria* ; *La Nuit et l'Amour*, par Mlle Augusta Holmès, page d'un sentiment si pur et d'une si exquise poésie. Nous avons entendu dire autour de nous, par des personnes qui partageaient notre admiration et se disaient bien informées, que cette éminente musicienne travaillait à un opéra. Elle en est tellement capable que nous nous étonnons de ce que nos Directions théâtrales n'aient pas encore été au-devant de ce talent dont l'envergure et la force sont à la hauteur de nos premières scènes lyriques. Le voisinage des fragments de *Lohengrin*, malgré leurs poétiques envolées, n'a pas nui au succès de *Ludus pro Patria*, ni à celui de la fantaisie orientale, *Africa*, une très belle œuvre nouvelle de M. Saint-Saëns.

Au Nouveau-Théâtre, on a donné *Le Collier de saphirs*, pantomime de Catulle Mendez, sur laquelle M. G. Pierné a écrit une charmante partitionnette. Ce n'est qu'à cause de l'autorité du nom de ce jeune compositeur, qne nous dérogeons à nos habitudes à l'égard de ce genre de théâtres. Disons rapidement que son petit ouvrage a toute la grâce et la fraîcheur juvéniles que comporte le sujet. Son élégance de style, son art dans l'invention de rhytmes et d'harmonies inexploités, sont des plus remarqués. Malgré la modernité de sa facture, M. Pierné ne s'écarte pas trop du dogme classique et sait à propos faire vibrer la note tendre, si l'occasion s'en présente.

Dans cette œuvre légère, on a critiqué l'importance donnée par le musicien aux situations dramatiques. Mais à tout prendre, lorsqu'un amoureux, même du théâtre comique, se suicide par désespoir !... on ne peut exiger qu'il se pende sur un air de polka !

Nous avons là, sous les yeux, quelques nouveautés remarquables qu'il nous tarde de signaler à nos lectrices.

Pour le piano : c'est d'abord la brillante *Valse-Concert*, d'Elis Borde, musique d'un grand charme et du plus bel effet. Bonne moyenne force. Éditeur : H. Heugel, 2 *bis*, rue Vivienne. — En second lieu, c'est *le Scherzo à la Gavotte*, d'Henri Furlani, l'un des meilleurs et des plus fervents disciples du grand maître Marmontel. Un peu plus difficile que le précédent, ce morceau est écrit avec une verve étincelante et une distinction de facture qui en font une pièce de premier ordre.

Pour le chant : rien n'est gracieux, frais et radieux comme ce charmant poème d'André Girod : *Sans rien dire*, sur lequel H. Woollett a trouvé une inspiration toute de sentiment vrai et d'exquise simplicité. L'accompagnement lui-même est comme le doux bruissement d'une source murmurante, dont la voix se mêle à celle des feuillages frissonnants. Editeur : Veuve E. Girod, 16, boulevard Montmartre.

MARIE LASSAVEUR.

Causerie



MESDEMOISELLES, j'ai un ami charmant, homme d'assez d'esprit pour n'en pas vouloir dépenser plus qu'il n'est nécessaire. Il m'a révélé une façon de faire des articles qui m'a enchantée par sa variété et sa simplicité, et je vais en faire usage aujourd'hui même avec vous.

Ce procédé consiste à découper dans les journaux, dans les affiches, dans les livres, dans les lettres tout ce qui intéresse l'article qu'on prépare ; on fait ensuite un triage intelligent de ces matériaux, on les relie entre eux par quelques lignes, on colle les fragments les uns après les autres et on obtient une queue de cerf-volant, qu'on envoie à l'imprimerie.

Je suis dans une steppe glacée des environs de Lyon où le froid m'isole de tout ce qui n'est pas mon feu, pas de journaux, encore moins de livres, mais la correspondance avec mes amis, très abondante et assez variée ; c'est dans les lettres reçues que je vais puiser.

Commençons ; la première en date est de Moirens, elle débute par une triste exclamation, et finit de même du reste :

« Ah ! mon amie, quelle horrible chose ! Quel « spectacle épouvantable, terrifiant ! Il faut « avoir vu comme nous, pour se rendre compte « de l'impression affreuse qu'il nous reste de « cette catastrophe.

« Nous étions dans l'usine même de M. Al- « legret et nous visitions cette très intéres- « sante fabrique lorsque tout à coup un bruit « affreux nous fait tressaillir. On se regarde « avec angoisse et un jeune ingénieur qui nous « servait de guide s'écrie : « Un déraillement ; « c'est le train qui culbute, je reconnais le « bruit que fit l'accident de 1889. » Tout le monde « se précipite dehors et alors nous voyons ce « chaos de wagons, de locomotives, nous en- « tendons les cris de peur, d'angoisse, de « souffrance, les appels déchirants... »

Ici, mes chères lectrices, je découpe la lettre, les détails qu'elle renferme étant trop affreux pour vous les envoyer, et je prends la lettre suivante sous mon presse-papier.

Elle est d'Yvonne ; vous la reconnaîtrez tout de suite, ma chère filleule ayant une façon toute particulière d'envisager les questions et de faire part de ses impressions.

« Tante chérie, le Rhône déborde, la Loire « déborde, la Garonne déborde, mon cœur dé- « borde, tout déborde, même la Méditerranée, « assure Madeleine, dont les connaissances « géographiques et astronomiques ont besoin « de se perfectionner, comme tu vois.

« Le matin, je m'éveille et j'entends ch, ch, « ch, ch... On m'avait dit la veille que les com- « bles du château étaient pleins d'écureuils, je « me dis ce sont les écureuils et je cherche à « me rendormir. Un quart d'heure après : qch, « qch, qch, qch... Il faut croire qu'il y en a « beaucoup de ces rongeurs pour faire un pa- « reil bruit. Je me lève... Ah bien oui, c'est la « pluie sur les grands sapins, sur les ardoises, « dans la pièce d'eau, une pluie diluvienne. Et « moi qui comptais partir ce soir.

« Ça tombe comme ça pendant deux jours « puis le soleil se lève radieux, triomphant, un « soleil qui veut dire : n'ayez pas peur, je suis « le maître et je reviens quand il me plaît. Le « châtelain met ses grandes bottes et va voir « l'étendue des désastres. Il revient et nous « engage à descendre jusqu'à la Loire, afin de « la contempler dans sa crue excessive. Il ne « faut jamais manquer une occasion de voir « quelque chose de nouveau et d'intéressant : « malgré la boue, les chemins glissants, une « bise aigre et les arbres des bois qui se se- « couent sur notre bande, nous faisons nos « cinq kilomètres et voilà que nous apercevons « une immense étendue d'eau vaseuse qui « coule dans tous les sens, en long et en large, « et charrie des arbres, du foin, des démoli- « tions ; tout cela roule, s'accroche, tourne, « échoue, repart, et tout le long des rivages je « je suis sûre qu'il y a de pauvres gens qui « s'arrachent les cheveux parce que leur for- « tune s'en va au fil de l'eau. — Pour nous, les « seuls inondés qu'il nous soit permis de voir, « sont de pauvres oies affolées qui crient à « reconstruire un Capitole et ont une peur « affreuse dans un petit îlot où elles se sont « réfugiées sous un gros arbre, et où la nuit « menace de les surprendre si elles ne se dé- « cident pas à traverser le fleuve. — Mais elles « ne sont pas oies pour rien, et l'idée que la « Loire a envahi la terre ferme les trouble tel- « lement qu'elles ne peuvent se décider. Nous « les laissons délibérant toujours, et le grand « break nous emporte, sans que j'aie pu savoir

« depuis ce qu'il était advenu des oies de Bal-
« bigny. »

Ici, mesdemoiselles, un petit raccord m'est nécessaire et malheureusement il me manque l'essentiel, c'est-à-dire un esprit assez délié pour effacer la transition, de telle sorte que vous ne vous en aperceviez pas. Je suis donc forcée de relier par une citation la lettre d'Yvonne à la suivante, et voici deux vers qui me paraissent devoir remplir le but :

De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

Nous n'irons pas jusqu'au Japon, mais nous nous arrêterons aux Indes, ce qui est déjà pas mal loin.

Voici ce qu'on m'écrit du pays de Brahma :

« La semaine dernière ont eu lieu les sports, équivalents de vos concours hippiques. Premier jour, steeple-chase à pied. Nos coureurs ont des costumes qui vous feraient bien rire, vous autres Parisiennes. Il se compose d'un pantalon noir, large et n'arrivant qu'au genou, d'un jersey à manches courtes et d'escarpins vernis sans chaussettes. C'est dans cet accoutrement qu'entre chaque course les champions admis dans la lice viennent faire leur cour aux charmantes spectatrices de leurs luttes ; et pour peu qu'ils soient tombés dans la rivière pendant la course d'obstacles, ils offrent un tableau de genre tout à fatt pittoresque.

« Le second jour était consacré aux chevaux et, comme intermède amusant, nous avons eu un enlèvement simulé de jeunes misses par leurs fiancés; le tout se terminant par le mariage légendaire chez le maréchal-ferrant, autrement dit à Gretna-Green.

« Les misses elles-mêmes étaient de jeunes gentlemen déguisés et accommodés pour la circonstance. Le mieux arrangé certainement était M. R. : Amazone noire, perruque blonde frisée; petit chapeau canotier; voilette de tulle blanc, avec épaisse bordure dissimulant une petite moustache qui aurait trahi la supercherie. La taille était mince, la tournure féminine , mais les pieds et les mains...

« Une autre fiancée était en toilette de ville : Robe de soie bleue, chapeau garni de fleurs des champs, cheveux châtains attachés dans le dos; quelque chose de si jeune, de si frais ! Encore à citer une écuyère qui avait noyé sa barbe dans les flots d'une opulente chevelure rousse, et portait avec grâce une chemisette de surah blanc sur une jupe verte; mais je renonce à vous décrire toutes ces élégances, qui nous ont fort diverties. »

Mesdemoiselles, que vous en semble? Pour moi, en lisant ces lignes, je me disais que le monde est bien petit, et que les mille lieues qui nous séparent de nos antipodes n'existent plus aujourd'hui, grâce au progrès de nos machines et du reste.

Ainsi, au pays Indien, sur les bords du Gange, là où on élève les éléphants sacrés, où les vautours volent en décrivant leurs cercles fatidiques au-dessus de la tour des Morts, là où croissent l'hibiscus et les fleurs de jasmin rouges aux enivrants parfums, où rêve le prêtre de Bouddah, où pleure l'Indien paria, *flirt* le jeune officier anglais et se grime le gentleman, en copiant à s'y méprendre les modes qu'il y a un mois s'étalaient sur nos plages élégantes. Le temps de chauffer un navire des Messageries maritimes, de courir à toute vapeur de Marseille à Aden, d'Aden aux Indes, et c'est fait ; dix-huit jours de traversée, est-ce que cela compte ! Autrefois, il en fallait autant pour traverser la France, et que de difficultés, de luttes, de fatigues, de dangers même, pour ces voyages en patache !

Ce qui ne s'est pas amélioré, par exemple, c'est la température. Quel début d'hiver ! Cela amène forcément à penser aux pauvres, à ceux qui n'ont pas le nécessaire pour se couvrir, pour se chauffer. Chères lectrices, s'il en est parmi vous qui se plaignent parfois de ce qui manque à leur bien-être, je leur recommande de penser quelquefois aux créatures à qui tout manque. Cela fait supporter avec reconnaissance les petites misères d'une vie qui a de si larges compensations ; et puis, vous aurez envie aussi de devenir la Providence des pauvres. Vous avez des doigts agiles, des chiffons, des écheveaux de laine; travaillez, cousez, tricotez, faites n'importe quoi, mais faites quelque chose d'utile pour les déshérités; faites même quelque chose d'inutile : mettez un ruban gai à la capeline chaude, une ruche au bonnet d'indienne ; faites un joli feston au bord de la jupe tricotée. Il sera si heureux, celui qui se parera de votre ouvrage élégant !

C'est beaucoup de donner, mais savoir bien donner est encore mieux.

C. de Lamiraudie

CONCOURS DE DEVINETTES

PROPOSÉ AUX ABONNÉES

DU JOURNAL DES DEMOISELLES

Charade

L'avare, avec un soin extrême,
En lieu sûr cache mon premier,
Trouvant jouissance suprême
D'en ouïr le joyeux dernier.
Quiconque dans l'art héraldique
Se dira versé tant soit peu,
De nommer mon tout, c'est logique,
Amie lectrice, aura beau jeu;
Il fut autrefois l'apanage
Du preux et noble chevalier,
Et, de nos jours, est en usage
Chez l'horticulteur-jardinier.

Enigme

Je suis couvert de peau de bête
Et je ne suis pas bête;
J'ai des feuilles et je ne suis pas arbre;
J'enseigne et je ne suis pas maître;
Je fais parler et je suis muet.

Vers à terminer

J'entrais dans mes seize ans, léger de corps et d'... ,
Mes cheveux entouraient mon front d'un filet d'.. ;
Tout mon être était vierge et pourtant plein de ...... ,
Et vers mille bonheurs je tentais mon ....

Lors m'apparut mon ange, aimante .... ;
Un beau livre brillait sur sa robe de ... ,
Livre blanc; chaque feuille était unie et .... .
« C'est à toi, me dit-il, d'en remplir le ....

Fais une histoire calme et doucement ...... ,
Pense chaque matin à la page du .... ,
Vieillard, tu souriras au livre de la ... ,
Et Dieu te sourira lui-même en ton ...... ».

Problèmes pointés

Voyelles : .a .ui. .a.. .e .é.e.. .ie.. à .a. .e .. .'a..eoi. a.e. .a .o.e .'o...e.e. .o. .a .eau .'é oi e

Consonnes : L'h.mm. .st .n D... t.mb. q.. s. s..v..nt d.s c...x

Langue française

D'où est venu le nom de silhouette donné à certains portraits?

Devises

Quelle est la princesse du xve siècle qui avait pour devise : « Fortune, Infortune, Fortune »?

Paroles célèbres

Quel est l'homme intègre qui, refusant de signer un édit, répondit à un roi de France : « La perte de nos charges, la mort même plutôt que de trahir nos consciences »?

Curiosités

En quelle année vit-on à Paris de nobles dames et des seigneurs se faire traîner en tonneau?

Tableau énigmatique

Nommer les personnages dont les noms sont ici remplacés par des points :

Lorsque, autrefois, les ...... se liguèrent
Pour attaquer .... dans son palais des cieux,
Les généraux qu'ils se donnèrent
N'étaient pas, dit-on, d'un minois fort gracieux.
C'était le superbe ....
Qui, pour soutenir l'escalade,
Lançait des rochers monstrueux;
Le redoutable .... ,
Armé de cent bras vigoureux,
Et l'épouvantable ...... ,
Demi-homme, demi-serpent,
Sous ses replis nombreux faisait trembler la terre.

Plantes enterrées

Dire les noms des plantes et des fleurs dont les noms sont enterrés dans les phrases suivantes :

La pépinière est loin.
L'épi n'est pas plein.
Tu as sali la soie.
Les numéros enlevés.
Va sur la lisière du bois.
Henri risqua sa liberté.

Acrostiche double

Avec les lettres suivantes, former sept mots français qui, par le choix de leur première et dernière lettre dans le sens vertical, donneront le nom de deux pèlerinages célèbres :

OUI
MEG
PSA
ENC
OIG
CLA
EIZ

Mots en triangle

Un outil propre à forger. — Un participe passé. — Vapeur de la terre. — Un adverbe. — Une belle saison. — Une terminaison. — Dans un trou.

Mots en croix

Disposer en croix les lettres suivantes et former le nom de deux héros de roman que leur auteur a illustrés :

Q H Ç D N I C E O S C N O A T A A N O H U P T

Mots en carré

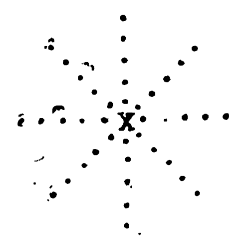
Etat du nord de l'Afrique. — Grand établissement industriel. — Béni des fumeurs. — Synonyme de incroyable. — En Algérie.

Mots en circonférence

De gauche à droite en partant du haut :

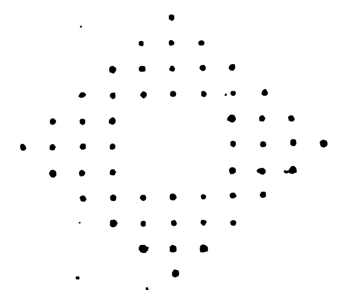
1° Un tendre verbe à l'imparfait. — 2° Un beau département de France. — 3° Ne se vend pas en boutique. — 4° Un plat de ménage. — 5° Danse ancienne. — 6° Boisson rafraîchissante. — 7° A Montélimart. — 8° Général anglais.

A trouver lettre au centre, commune à tous les mots et les finissant.



Mots en losange à carré blanc

Dans le mois. — Voiture anglaise. — Empereur romain. — Un fanfaron. — Promontoire. — Boisson. — Epoux. — Dans l'Eure-et-Loir. — Ce que l'on veut atteindre. — Mets substantiel. — Un gâteau. — Prénom féminin. — Très clair. — Dans une route.



Mots en hélice

1er TRIANGLE : 1° On met les tonneaux en ..... . — 2° Espèce de boîte. — 3° Dans les villes. — 4° Tout près. — 5° Voyelle.

2° TRIANGLE : 1° Dans le vin. — 2° Note de musique. — 3° Mois des roses. — 4° Place qu'on occupe. — 5° Se voit en hiver.

MOT QUI RELIE LES DEUX TRIANGLES : Plante d'hiver.

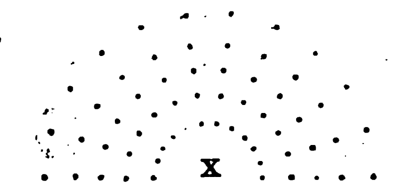
Carré syllabique

Marseille, dont le port passe pour mon deux, par mon premier s'est rendu mon dernier.

Mots en éventail

Construire un éventail avec douze impératifs qui, par leur première lettre, formeront ce que tous les Français doivent crier.

A trouver lettre commune à tous les mots et les finissant.



Mots en losange

Consonne. — Interjection. — Expression de chagrin. — Prénom espagnol. — Une grande ville. — Adjectif possessif. — A la fin du mois.

Anagramme

Sur cinq pieds, on me parle, on m'écrit,
En les mêlant, on me retrouve au lit.

Logogriphe

Sur mes cinq pieds, je renferme beaucoup de têtes,
Mon chef à bas, je cache beaucoup de têtes,
Otez mon cœur, je guide beaucoup de jeunes têtes,
Otez ma tête, je deviens un travail de tête.

Problème syllabique

Trouver l'énigme dont les différents mots sont dispersés sur les 64 cases de ce damier et indiquer le chemin suivi par le fil conducteur :

exce	pot	chien	on	on	comme	chien	on
m'a	a	veut	un	ce	est	quand	de
plus	cer	en	on	la	quian	me	d'un
fai	néan	got	fille	prison	me	sont	moi
ma	con	sance	met	fa	mort	garde	com
tit	que	ti	luit	puis	sous	vant	et
bus	fu	suis	mes	veu	toujours	re	la
je	fisant	a	neste	noi	liens	gle	de

Métagramme

Un habit de lin
Que le chapelain
Journellement porte.

Un récipient
Pour une jument
Qui se réconforte.

Certaine longueur
Que peut un boudeur
Donner à ses lèvres.

Un département
Loin assurément
De Sèvres.

Arithmétique amusante

Aux deux lettres que voici : CA, en ajouter quelques-unes afin de former cinq mots français qui, par leur dernière consonnance, feront un total de 1,123.

Proverbe

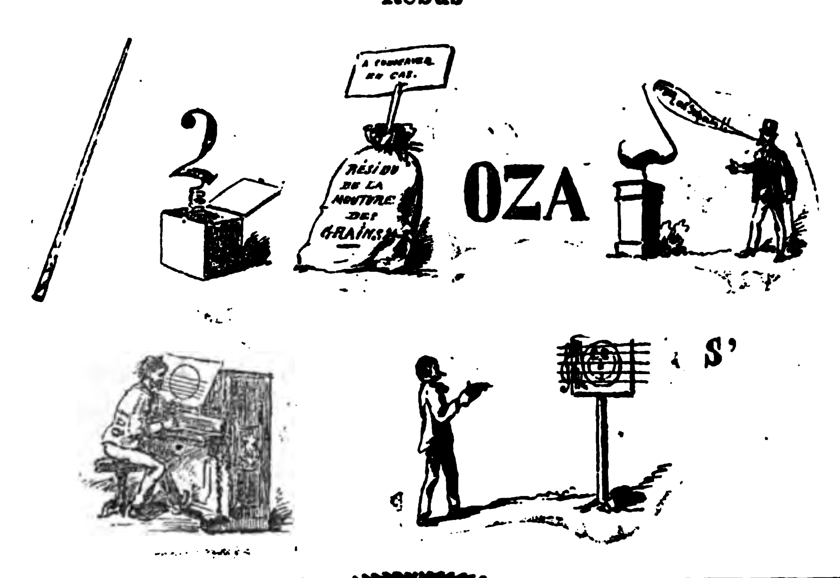
Avec la lettre initiale des contraires des mots suivants, former un proverbe de neuf mots :

Pacifique — Inutile — Mobile — Gai — Laborieux — Oui — Sud — Bas — Léger — Plaisir — Rien — Souvenir — Long — Bruit — Mortel — Jour — Utile — Eveillé — Partir — Haïr — Grand — Debout — Récolter — Renvoyé — Désuni — Sage — Déterrer — Neuf.

Casse-tête

Disposer un jeu de dominos en un losange de manière que les mêmes numéros se touchent et que les doubles finissent les quatre côtés.

Rébus



EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DE NOVEMBRE

Charade : Bal tique.

Anagramme : Rivage — Viager — Virage.

Charade : Cime terre.

Mots en escalier :

```
B O A
O B I
A I G L E
    L O T
    E T A I N
        I L E
        N E R O N
            O I E
            N E Y
```

Légende : Le rouge-gorge, voulant arracher avec son bec la couronne d'épines du Sauveur, fut marqué d'une goutte du sang divin.

Mots en étoile à huit branches :

```
      B
  A R A B E
  R E N O M
B A N A N E S
  B O N E R
  E M E R I
      S
```

Mots en croix :

```
    F
    E
S I L E X
    D
    S
    P
    A
    T
    H
```

Le Directeur-Gérant : F. Thiéry, *48, rue Vivienne*.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Voici que la mode relègue la robe classique de mariée en satin, moire ou faille, parmi les choses démodées! Mesdemoiselles, ne rêvez donc plus de traîne aux reflets argentés, soyeux et brillants, car les étoffes de genre, pour cette toilette, vous envelopperont de tons mats qui n'en seront pas moins charmants. Vos quatre lustres n'en brilleront que mieux et vous serez tout aussi élégantes dans cette robe de fin drap blanc, garnie de rouleaux de satin, ou dans cette autre de souple cachemire de l'Inde posée sur un dessous de moire.

Nous ne sommes point ennemie de cette nouveauté, qui peut rester dans des prix abordables ou coûter fort cher. Les deux robes à queue aiguë (plus n'est question de la traîne carrée qui alourdissait la tournure) que nous avons vues chez Mme Galardi étaient des chefs-d'œuvre de goût et d'exquise simplicité, taillées en biais derrière, avec des corsages très gracieux et très jeunes.

Désignons encore, pour jeune fille, une robe de soirée en taffetas bleu rappelant la façon Marie-Antoinette, taffetas à fines rayures et bouquets minuscules, sur une sous-jupe en taffetas garnie au bas d'un double et fin plissé. Au tour de taille, du satin bleu chiffonné sous lequel se perd le bas du corsage; corsage coupé, au-dessus et en travers, d'un autre chiffonné arrêté sous le bras. Le décolleté, devant, reçoit un chiffonné de gaze crème, qui s'arrête à gauche; un double volant en soie crème, bien enlevé, contourne le décolleté du dos et s'arrête au chiffonné. Nœud en satin au bas du dos. C'est une robe délicieuse.

J'ai pu admirer encore un très simple et joli costume de bal en gaze rosée, à fleurettes brochées, avec un dessous de taffetas. Au bas de la jupe, une bande coulissée au milieu. Un corsage froncé, gentil à séduire et dont la description ne saurait donner une idée.

Mme Galardi demeure 4, boulevard Malesherbes; c'est une couturière d'un goût exquis, dont les costumes et les robes sont d'une élégance comme il faut, et d'une délicieuse simplicité quand il s'agit de ceux des jeunes filles.

Nous vous avons dit que les jupes se doublent et sont légèrement baguées sur le dessous de taffetas. C'est de toute nécessité, vu la longueur de la jupe et sa coupe en biais. Elle se relève plus facilement, car il est impossible, si petite que soit la queue, de la laisser tomber.

Parlons un peu bijoux; ce sujet est fort intéressant et la haute fantaisie qui distingue ce genre, nous sauve de l'uniformité. Parmi les choses charmantes que la maison Billault, 17, rue du Cygne, a créées en vue des étrennes, nous avons remarqué une collection de nœuds que l'on met en broche, dans le fouillis d'un coquillé, attachant les nœuds d'épaule ou la fleur d'un corsage décolleté. Rien de plus sobre, de plus élégant et de plus distingué que ces petits nœuds or et argent; c'est le vrai bijou de la jeune fille comme il faut. Citons les noms : marin, 11 fr.; épaulette, 12 fr.; milord, 13 fr.; flot Louis XV, 15 fr.; papillon, 17 fr.; bouffette, 18 fr. Les épingles, violette, perles fines montées or à 5 fr.; la broche et l'épingle or, aux armes de Russie, 22 et 17 fr.

Citons encore toute la série des boutons d'oreilles, perle argent noir, depuis 3 fr. 50 jusqu'à 50 fr. La chaîne Judic, or sur argent, perles argent noir, 16 fr.; la broche cassis ou cerises, 12 fr.; le gros trèfle perles noires, 24 fr. N'oublions pas le délicieux petit collier or sur argent et perles noires dont la vogue de cet été continue. Pour grand deuil, les broches et bracelets ciselés, les monogrammes, les armoiries. Les hommes trouveront des boutons de chemise depuis 5 fr., de manchettes depuis 8 fr., de cravate fleur de lis, 6 fr., et des pommes de canne en argent noir ou noir et or.

Nous engageons nos lectrices à s'adresser directement, pour tous les genres de bijoux, à la maison Billault, où l'on s'occupe de tout ce qui touche à la bijouterie, et l'on s'en occupe avec un goût exquis, une entente vraiment artistique et une complaisance à toute épreuve. Nous avons pensé que le succès grand de ces bijoux nous autorisait à mettre ces renseignements dans le Courrier de la mode, surtout à la veille des cadeaux d'étrennes.

CORALIE L.

Le 11e Album de travaux de l'édition hebdomadaire (blanche) contient : Boîte à compartiments. — 3 objets pour cabinet de toilette : Étagère, pelote, poche à brosses. — Coussin de pieds dit diabolique. — Petit coffre moulin à café. — Éventail à photographies. — Longue poche pour grandes photographies. — Robe de dessous pour enfant, tricot double dit tricot anglais. — Capuchon au tricot pour œuvre de bienfaisance.

VISITES DANS LES MAGASINS

Une grande activité règne chez Mme Pelletier-Vidal, 19, rue de la Paix! Les costumes et les robes s'achèvent, s'emballent et s'expédient dans les 24 heures. Voici que déjà se montrent les costumes de soirée, costumes ravissants de grâce et d'élégance. Exemples : Une soie rose garnie d'un falbala en crêpe de Chine crème mis double, et posé en ondulations interrompues par un pli coquille que fournit le falbala. Une superbe robe princesse en

brocart bleu laiteux forme derrière comme un pli Watteau, avec un nœud de ruban dont les bouts flottants descendent jusqu'au bas de la jupe. Nous signalons tout particulièrement cette façon qui est nouvelle et d'une exquise distinction en même temps que très élégante.

***

En vue des cadeaux du Jour de l'An, nous avons été chez Mme Leeker, 3, rue de Rohan. Quel choix d'ouvrages ravissants et aussi que de nouveauté dans les broderies! Ainsi voici brodées, prêtes à être appliquées, des branches de lilas, œillets, chardons, chrysanthèmes, fleurs faites de découpures en drap ombrées, etc., etc. : une fleur avec feuillage, 4 fr. 50; deux feuilles et boutons, 8 fr.; trois, 12 fr.; quatre, 16 fr.; superbes pour paravent, coussin, etc. Maintenant de ravissantes fantaisies aux formes élégantes échantillonnées avec la monture que l'on achève soi-même : Sachet, 26 fr.; vide-poche, 28 fr.; cache-théière, 20 fr.; corbeille à pain, 15 fr.; sac-douairière, 20 francs.

Pour les personnes qui désirent l'ouvrage fait, voici : Panier Marie-Antoinette d'une coquetterie charmante, 38 fr.; porte-montre mandoline, 18 fr., paravent porte-photographies et vide-poche, 55 fr., les deux brodés sur chevreau crème; sachet forme chancelière, 38 fr.; vide-poche, 45 fr.; pelote-sac, 22 fr.; sac à brosses, 35 fr.; écran pare-lumière, 32 fr.; coussin drap brodé, à fils tirés, 75 fr.; en moire lamée bouquet au petit point genre Beauvais, 130 fr. Tous ces ouvrages, d'un goût irréprochable, contribuent à la réputation de la maison Leeker, réputation depuis longtemps méritée.

***

Les fleurs artificielles de Mme A. Favier, rue du Faubourg-Poissonnière, 68, Paris, sont ravissantes. Malgré l'hiver, nos abonnées pourront faire de bien jolis bouquets avec les fleurs de Mme Favier, qui sont d'un naturel à faire oublier la saison. Citons quelques articles : Cyclamens de toutes nuances montés avec leurs feuillages en très jolis pieds, 1 fr. 25. Jacinthes en branches, 1 fr. 10 et 1 fr. 60 Branches de giroflées, 1 fr. 40. Beau réséda en bouquets de six branches, 4 fr. Lilas très fin, blanc ou délicatement teinté de rose ou mauve, en bouquets, 7 fr. Capillaire, très avantageux, la douzaine 2 fr. 25. Pieds de très belles pensées de velours de toutes nuances, jaune brun, mauve, etc., depuis 2 fr. 95. Tulipes bien panachées et variées, la douzaine 7 fr. Et toujours aussi les fleurs pour parure, les fleurs d'oranger, de magnifiques bouquets d'autel, etc., etc.

***

C'est à la maison Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré, maison si connue par son goût artistique, que nous avons pris les renseignements suivants. Toujours en grande vogue les fantaisies en étoffe ancienne avec galons d'or ancien, souvent combinée avec une broderie à fils tirés ou rococo. Mme Lebel excelle en ce genre qui demande un goût tout particulier. Voici ce que nous avons noté : Brosse couverte d'étoffe ancienne frangée d'or, petit soufflet jardinière, 6 fr. chacun; vrai soufflet, 10 fr; balais d'âtre enrubannés depuis 15 fr.; couverture de livre, 15 fr., avec broderie, 18 fr. et au-dessus; dessus de théière avec broderie sur satin, étoffe ancienne, 38 fr., sans broderie 25 fr.; coussin forme duchesse tout monté, étoffe ancienne, puis 28 fr.; brouette pelote, 5 fr. 50; pelote soleil, ranche avec boutons et feuilles, 10 fr.; buvard parisien, 4 fr. 50. En dehors de ces ouvrages à la mode préparés spécialement pour les cadeaux du Jour de l'An et les bourses modestes, la maison Lebel a de superbes fantaisies brodées en soie ancienne, tels que table, vide-poche, porte-photographies, etc. Une table-guéridon à double étagère, avec broderie gobelin, peluche, galon ancien, coûte : 75 fr. Une table fermeé à ouvrage, couverte d'étoffe ancienne rebrodée, gaînée de peluche, 125 fr. Cadre pour carte-album au petit point, une merveille, 35 fr. et plus. Un immense croissant vide-poche et porte-photographies, peluche, broderie, étoffe ancienne combinées, 60 fr., et bien d'autres objets luxueux que nous ne pouvons signaler faute de place.

***

Les bijoux russes sont en grande vogue. La maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre, s'est hâtée de faire faire, en vue du Jour de l'An, de très jolis bijoux franco-russes, qui ont du succès : Broches en métal vieil argent ciselé aux armes russes et couleurs françaises, émaillées, 4 fr. 50; cercle métal doré, plaque en nacre avec une ancre appliquée, des armes russes, 7 fr. 25; ancre métal oxydé, armes russes, couleurs françaises, 4 fr. 75; aviron en vieil argent, au milieu armes russes, 4 fr, 50. Boutons de manchettes, armes appliquées, couleurs de France, système Godfiche, 7 fr. 50 la paire. Coulant pour la cravate Prince de Galles, métal doré armes russes, 3 fr. 75. Régence chaîne pour hommes, chaîne composée d'anneaux, armes russes sur pendeloques, 8 fr. 50. Des épingles à chapeaux assorties à la broche-nœud, 3 fr. 75. Tous les bijoux sont expédiés franco contre mandat-poste augmenté de 50 cent. pour le port par la poste, recommandé.

Un mot sur les produits alimentaires des Bénédictins de Varazze, thé de Chine, arôme exquis, 3 fr. 50 la boîte; chocolat, 2 fr. 50 la livre, en petites tablettes, boîte de 125 grammes, 2 fr. et 2 fr. 75. Liqueur des Bénédictins du mont Majella, stomachique, 4 fr. 50, la jaune; 6 fr. 50, la verte; flacons d'échantillon, 1 fr. 25 et 1 fr. 50. Ces produits sont expédiés par la maison Senet en colis postaux contre mandat-poste augmenté de 85 cent. pour le port à domicile, ou 60 cent. en gare.

***

A la maison Sajou, Lefèvre et Cabin successeurs, 74, boulevard de Sébastopol, on s'arrête avec plaisir à regarder ces belles tapisseries de style, harmonieuses de tons, et de dessin artistique si bien reproduit. Nous avons remarqué un fauteuil Louis XIV, avec personnages faits au petit point, fournitures, à 70 fr.; il y en a de prix moindre, sans personnages, fort beaux de dessin. Ces fauteuils que j'ai vus, le dessin tramé, sont coloriés sur canevas et, par conséquent, moins chers que s'ils étaient tramés, 25 et 30 fr., et l'assortiment compté à raison de 8 fr. la livre. Une bande sur 1 m. 50 de long, le raccord colorié seulement, 20 cent. de largeur, 6 fr.; sur 40 cent. de large, 12 fr.; avec sujets et personnages, 15 fr. Le coloriage du dessin est très bien fait et, pour faciliter le travail au petit point des sujets, figures, etc., le canevas est écarté. C'est une spécialité de la maison Sajou de mettre à la portée des personnes les moins expertes les beaux travaux en tapisserie, et de leur en faciliter l'exécution. Beaucoup de petits travaux, en drap perforé, sont préparés pour les pensionnaires et les petites filles en vue du Jour de l'An. Il y a aussi des petits abat-jour en soie brodée, très faciles à faire.

***

Le moment approche où nous devons nous occuper d'étrennes; voyons, parmi les objets dont l'énumération nous est soumise, quels sont ceux dont les qualités méritent le plus notre préférence. Nous n'hésitons pas à reconnaître que, pour un grand nombre de nos lectrices qui désirent offrir à une amie, jeune femme ou jeune fille, un cadeau dont l'utilité ne le cède en rien à l'agréable, il est un article tout désigné, nous voulons parler de la machine à coudre Bacle. Cette maison, très connue par la parfaite qualité de ses produits, mérite notre recommandation. Le fabricant s'est engagé à livrer à un prix de faveur, à titre de Prime-Etrennes, deux modèles variés de ses superbes machines, à toute abonnée de notre journal, et cela jusqu'à fin janvier prochain. Je suis persuadée qu'un grand nombre de nos lectrices nous sauront gré de leur avoir procuré cette bonne fortune.

S'adresser directement à M. Bacle, 46, rue du Bac.

***

Les plus ravissantes toilettes se font en soierie. Inutile d'ajouter que ce sont les soieries des *fabriques Lyonnaises*. Elles nous donnent cette année. outre leurs admirables velours, toute une série de nouveautés d'une rare distinction. Citons-en quelques-unes : La moire antique à rayures de satin; les failles magnifiques à gros grain et, par dessus tout, les satins illustrés à filets délicats et courants, de petites fleurs en guirlandes ou bouquets de teintes variées. Ce dernier tissu est le grand succès de la saison ; on en fait des toilettes absolument ravissantes. Les fonds noirs sont de haute distinction et, pour mise du soir, les fonds blancs, gris perle ou bleu pâle ont un immense succès. Les *soieries Lyonnaises* sont les *vraies* et les seules étoffes pour les toilettes parées.

***

CONSEILS D'HYGIÈNE

Toujours préoccupés de ce qui peut être utile à nos lectrices, nous appelons aujourd'hui leur attention sur les semelles hygiéniques Lacroix. Au moment de la mauvaise saison, ces semelles ont une certaine importance par les avantages qu'elles offrent aux personnes frileuses. Complètement réfractaires à l'humidité, elles assurent aux pieds, en les isolant de la semelle de la chaussure, une chaleur douce, naturelle, sans provoquer la transpiration. Faites avec du crin ayant subi une préparation colhydrofuge, elles n'ont aucune ressemblance avec tous les genres de semelles vendues jusqu'à présent. Elles préservent des rhumatismes et des douleurs aux jambes que cause si souvent le froid aux pieds. Elles s'adaptent à toutes les chaussures, même les plus justes, sans occasionner la moindre gêne et sans grossir le pied. Leur prix modique les met à la portée des bourses les plus modestes. On les fait pour hommes, pour dames et pour enfants. Les bienfaits des semelles hygiéniques sont complétés par le cirage haïtian. Ce cirage, par sa fabrication spéciale, a la propriété d'imperméabiliser le cuir tout en l'assouplissant. La maison Le Houssel, 1, rue Auber, propriétaire des semelles hygiéniques Lacroix et du cirage haïtian, met également en vente des plastrons en crin colhydrofuge, et des bas et des chaussettes soumis aux mêmes procédés. Les plastrons seront certainement très appréciés par les personnes dont les bronches sensibles redoutent le froid, et que leurs occupations obligent à sortir par tous les temps. Les bas et les chaussettes préserveront de la goutte et des rhumatismes tous ceux qui sont assujettis à ces douloureuses maladies. Avec des chaussures imperméables, des semelles hygiéniques Lacroix, et si la santé l'exige, des bas ou des chaussettes fabriqués d'après les mêmes principes, on est assuré de braver l'hiver le plus rigoureux et d'éviter quantité de maladies. Envoi *franco* de la notice à toutes les personnes qui en feront la demande.

***

Voici les très élégantes et confortables chaussures que la mode désigne à notre choix :

Botte Czarine pour dames, en joli drap diagonale noir à boutons, doublé d'une fine flanelle blanche, claque carrée chevreau glacé, 16 fr. 50.

Botte chevreau glacé à boutons, empeigne veau vernis, talon Louis XV piqué très bas et très large, 23 fr. 50.

Jolis petits souliers en chevreau glacé noir et doré, avec talon élégant, à 6 fr. 50.

Le même soulier, en veau vernis, à 7 fr. 50.

Pour les fillettes et enfants, la botte drap noir à boutons doublé d'un épais molleton blanc, claque carrée vache vernie, talon plat, bout rond, doubles semelles: Pour enfants, du 23 au 26, 9 fr. 50; pour fillettes, du 27 au 33, 11 fr. 50; pour grandes fillettes, du 34 au 36, 11 fr. 50.

La botte en veau mégis, à lacets ou à boutons, claque carrée veau ciré, talon plat, doubles semelles, bout rond, est de 10 fr. 50 pour enfants ; 12 fr. 50 pour fillettes; 14 fr. 50 pour grandes fillettes.

N'oublions pas de rappeler aussi que la maison Kahn, 55, rue Montorgueil, perfectionne tous les jours ses articles pour baby,

Demander le catalogue illustré, qui sera adressé *franco*.

***

UNE CRÈCHE MODÈLE

En passant rue Saint-Sulpice, au coin de la rue Garancière, nous avons remarqué dans une vitrine de la maison Bouasse-Lebel une superbe crèche composée de personnages en demi-grandeur nature : ils sont faits de carton pâte très artistement décoré, et ont chacun leur physionomie bien particulière ; les vêtements sont de vraies étoffes : les rois portent la soie, la peluche, les galons d'or, les diadèmes et les colliers de verroterie; aux bergers sont réservées les peaux de bêtes et les étoffes de bure. Enfin le fond en toile et carton peints représente une mangeoire d'où émergent les têtes du bœuf et de l'âne; le tout encadré de feuillage offre un coup d'œil charmant.

C'est également au point de vue du prix une innovation heureuse de la maison Bouasse-Lebel, car les sept personnages à l'état de mannequins, non habillés, ne valent que 210 francs, et s'il convient à des personnes un peu adroites d'entreprendre de les habiller elles-mêmes avec des coupons d'étoffes, nous ne doutons pas qu'elles ne trouvent à cette occupation un véritable attrait.

Demander franco les tarifs Bouasse-Lebel, 29, rue Saint-Sulpice, Paris.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES n° 4862

Modèles de Mme Pelletier-Vidal, rue de la Paix, 19

Costume d'enfant de Mme Taskin, rue de la Michodière, 2

Chapeaux de Mlle Lucy et Ligney, rue des Pyramides, 17

Costume de petite fille. — Veste en velours marron, ouverte, devant et derrière, sur une robe en flanelle drapée, rayée beige et blanc, froncée dans le haut; veste et robe décolletées sur une guimpe plate en velours; petits revers de flanelle sur la veste de velours; manches de velours à petit parement abattu en flanelle. (Voir le costume de dos, page 1 de l'Album, et le patron sur la planche de ce mois). — Chapeau canotier en feutre; calotte beige clair et bord mordoré; draperie de velours fermée devant par un nœud qui sert d'agrafe à une touffe d'ailes de deux tons.

Grand manteau en drap double face. — Manteau long, en drap épais et moelleux gris à envers cramoisi, ajusté à la taille par une ceinture soutachée; la manche, longue derrière, est ornée d'un motif soutaché (1); capuchon froncé, avec tête coquillée, laissant voir alternativement l'endroit et l'envers du drap. (Ce modèle, de face, se trouve à la page 7 de notre Album de travaux). — Capote en velours acajou brodé d'or, avec aigrette de têtes de plumes.

Jaquette Louis XV. — Costume en drap gros bleu avec gilet de drap vieux rose; revers de drap vieux rose orné de petites pattes de galons d'or retenues par un bouton; les pans de devant de la basque, doublés de vieux rose, sont relevés en revers réunis par un bouton (2); derrière, la basque est rapportée sous un corsage court; manche à parement mousquetaire orné de galons et boutons. Jupe fourreau avec passant vieux rose. — Chapeau de peluche noire doublé de velours vieux rose; têtes de plumes prince de Galles vieux rose et petites têtes noires.

MODÈLE COLORIÉ

De la maison Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré.

Coussin, tapisserie genre Renaissance.

(1 et 2) Les abonnées à l'édition bi-mensuelle *verte* recevront ce patron le 16 décembre.

CALENDRIER

Carnet, feuillets à enluminer. Dans le but de faciliter l'enluminure de ce carnet, la couverture a été composée avec la reproduction des différents motifs placés sur les feuillets, de manière à servir aussi de modèle. L'enluminure terminée, on réunit tous les feuillets dans une petite corde de soie.

MUSIQUE

Le Berceau, romance, poésie d'Edouard Pailleron, musique de Misti.

DOUZIÈME ALBUM

Manteau de fillette. — Costume de petite fille (dos de la figurine de la gravure n° 4862). — Angle pour mouchoir. — Garniture, guipure Richelieu. — Jupon de dessous en flanelle (patron découpé). — Corsage de dessous en flanelle. — Entre-deux, guipure Richelieu. — M J enlacés. — P R, enlacés pour taie d'oreiller. — Cache-corset. — Camisole de nuit. — Petite garniture. — Taie d'oreiller. — B N enlacés, point à la croix. — C R enlacés. — Motifs, broderie plate. — Branche et semé pour petit cabas. — Bourse au crochet. — Petit missel. — Branche chardon en relief. — Entre-deux, guipure Richelieu. — Manteau (1re toilette de la gravure n° 4862, devant). — Costume en velours ciselé. — Sachet à mouchoirs et à gants. — H A enlacés. — Dessus de clavier.

FEUILLE XII

1er côté

Robe, petite fille (gravure n° 4862 et 2e figure (Album de décembre).

Corsage de dessous en flanelle, page 2.
Cache corset, page 3.
} Album de décembre.

2e côté

Corsage à pattes, costume en velours ciselé, page 7.
Camisole de nuit, page 4.
} Album de décembre.

PATRON DÉCOUPÉ

Jupon de dessous fourreau, en flanelle, page 2 (Album de décembre).

Paris — Alcan-Levy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



Décembre 1891. 4862

Journal des Demoiselles

Modes de Paris Rue Vivienne 48

Toilettes de Mme PELLETIER-VIDAL. r. de la Paix. 19 _ Costumes d'Enfants de Mme TASKIN r. de la Michodière. 2 _ Chapeaux de Mlles LUCY et LIGNEY. r. des Pyramides. 17 _ Corsets

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

48, RUE VIVIENNE, 48 (à l'angle du boulevard Montmartre)

ÉDITION MENSUELLE PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

PARIS, 10 fr. — SEINE (HORS PARIS) 11 fr. — DÉPARTEMENTS, 12 fr.

ÉDITIONS BIMENSUELLES

PARAISSANT LE 1er ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

DONNANT, EN PLUS DE L'ÉDITION MENSUELLE, LES SUPPLÉMENTS CI-DESSOUS :

COUVERTURE BLEUE

30 Gravures coloriées et 144 pages de Texte **soit en tout 48 gravures coloriées** illustrées de 200 gravures sur bois.

PRIX : PARIS, 14 fr. — SEINE, 16 fr. — DÉP., 18 fr.

COUVERTURE VERTE

Renfermant tous les suppléments de l'édition bleue et donnant en outre, chaque mois, plusieurs patrons découpés et autres, **soit environ 200 patrons dans l'année.**

PRIX : PARIS, 18 fr. — SEINE, 20 fr. — DÉP., 22 fr.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

(COUVERTURE BLANCHE)

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Renfermant 58 gravures coloriées, 2,000 patrons et annexes, et 500 gravures intercalées dans le texte

PRIX DE L'ABONNEMENT AUX DIVERSES ÉDITIONS

PAYS POUR LESQUELS ON PEUT RECEVOIR LE JOURNAL FRANC DE PORT	ÉDITION			ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE		
	mensuelle CHAMOIS	bimensuelle BLEUE	bimensuelle VERTE	1 AN	6 MOIS	3 MOIS
Paris	10	14	18	25	13	7 »
Département de la Seine (Hors Paris)	11	16	20	27	14	7 50
Départements, Algérie, Tunisie, Tripoli (ville)	12	18	22	29	15	8 »
Pays faisant partie de l'Union postale	14	19	24	35	18	9 50
Pays ne faisant pas partie de l'Union postale	18	24	30	45	23	12 »

PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS

TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO DE JANVIER 1891

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

—

Charité. — Oh! la belle et bonne devise! C'est cette divine charité qui vous fait vous dépenser constamment pour autrui, sans chercher d'autre récompense que la douceur de faire des heureux... (Vous voyez que je suis au courant?) — J'approuve votre choix de *l'Herbier du « Journal des Demoiselles »* pour la jeune convalescente; elle y puisera des distractions sans fatigue. — La Teinturerie Européenne, 26, boulevard Poissonnière, vous satisfera pleinement; on y arrive, comme teinture, à des résultats merveilleux.

Mesdemoiselles Amica et Rose T. — Le crochet suisse protège-pointe se trouve à la maison Sajou, 74, boulevard Sébastopol, et coûte 1 fr. le gros et 75 cent. le fin. Très commode et pratique ce petit outil, le meilleur que nous ayons essayé. A cette maison, le filet mécanique et tous ces petits ouvrages en drap perforé dont vous nous parlez. Nous engageons les deux cousines à broder pour leur chambre des rideaux de vitrage, des entre-deux de filet artistique encadrant une bande de broderie Richelieu.

Blonde 18 printemps. — Pris note. — Prière d'adresser à Chiffonnette la demande de la chère fillette.

Une Lorientaise. — Comme modèle d'oiseaux nous vous expédierons, si vous le désirez, l'album de Giacomelli : 5 fr. 50; pour les autres genres, vous adresser à la maison Hautecœur, 172, rue de Rivoli.

Fort-de Jouy. — Veuillez écrire à la maison Cabin-Sajou, 74, boulevard Sébastopol, pour les modèles coloriés. — Oh! non, il ne faut pas compter sur un *pendant*; certainement, la maison Lebel-Delalande vous fournira le canevas dessiné. J'ignore si l'on consentirait à vous envoyer des modèles au choix, c'est aux magasins eux-mêmes qu'il faut adresser cette demande.

Une nouvelle abonnée, M. C. — Pour le cours de dessin, Mlle Voruz, 48, boulevard des Batignolles. — Pour l'autre, M. et Mme Paul, rue Saint-Honoré. — Pris note pour les chiffres, peut-être un peu tard dans l'année, nos listes sont déjà longues, aussi vous conseillons-nous, en attendant, d'utiliser nos alphabets si variés.

Madame H. P., à Dombasles. — On brode ainsi les services à thé, des chemins de table, mais pas *encore* les services de table.

Madame veuve G. A., à M. — Pris note, prière de lire la réponse : *Une nouvelle abonnée, M. C.*

Madame J., Nice. — Vous trouvez, madame, le corset de satin doublé trop épais, celui de coutil se ...rme vite, dites-vous, et il est bien moins élégant ...mier, ce qui est vrai. Voici, je pense, un ...ui vous satisfera. Mme Guelle, 3, place ...is, vient de faire fabriquer un très ... qui n'a pas besoin d'être dou... de souplesse, se prête aux ...t de porté très agréable. ... les couleurs à la mode. ...me, de votre aimable ... mettre à l'œuvre de ... renferme un mo... ...s ne pourrons ...

que le pre... renseignement q... du Théâtre-Franç... élégant coutil de soie ... blé; ce corset, d'une gran... moindres mouvements, il es... Le coutil de soie se fait dans ...

Rose de Noël. — Merci, mada... sympathie. — Vous pouvez vous ... suite; notre planche de septembre ... dèle répondant à vos désirs; no... renouveler cette annexe cette année. ...re n'aviez-vous ...nbre, relative... ...ui nous a fait ...os lectrices le ...ement l'ennui d'imprimer sur notre Manuel; ...ement dans le

Loin de ma terre d'Alsace. — Peut-êt... pas remarqué l'avis donné en noven... ment aux panneaux collés ensemble, ... ajourner les envois, afin de laisser à no... temps de vérifier? Nous regrettons viv... que cela vous a causé. — La manière ... drap et sur peluche est insérée dans ... prix, 3 fr. 50. Elle avait paru antérieur... journal.

Pensant à la ballade de la Reine des bois. ... — Nous sommes tout heureuse : vous pouvez vous ... mettre à l'œuvre de suite, vous avez un charmant ... modèle paru en juillet. Seulement l'initiale du no... famille. — Pris note, pour les chiffres enlacés, vo... trouverez un choix varié quant aux lettres séparées... la collection d'alphabets que vous recevrez dans l'année vous les fournira. — Ancienne maison Weill

Mme Chevron, 100, boulevard Beaumarchais; c'est à cettte adresse que l'on vous renseignera sur les prix qui naturellement varient suivant l'importance des dessins. — Bravo pour votre affectueuse propagande et merci!

Madame P. C., Meuse. — Nous ne connaissons aucune ouvrière en ce genre, mais est-ce bien le moment de faire cette réparation toujours coûteuse, les châles ne se portant pas du tout en ce moment? Le mieux serait, à l'aide d'insecticide, camphre, etc., d'empêcher de plus graves désastres. — Nous comprenons vos regrets pour notre tant aimée collaboratrice. Nous vous avons envoyé la liste de tous ces ouvrages.

Madame E. M., Pontivy. — Nous regrettons vivement de ne pouvoir répondre à votre aimable zèle en notre faveur par une promesse; mais un modèle semblable absorberait toutes nos annexes de l'année. Nous avons cependant publié un fort joli feuillet en septembre 1889; si vous ne possédez pas ce numéro, nous vous l'expédierons sur votre demande accompagnée de la petite somme de 2 fr. Vous pourriez vous adresser à la maison Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré.

Une ancienne abonnée de Neuilly aimant son journal. — La robe en dentelle a beaucoup perdu de sa vogue, mais on peut prodiguer la dentelle pour les garnitures d'une toilette en faille ou ottoman loutre, la mélangeant, si l'on veut, de velours.

P. M., à Dole. — Vous avez reçu en septembre 1890 un fort beau dessin d'aube en tulle et le tracé de la manche sur la planche de patrons; veuillez revoir cette livraison, qui vous permettra de commencer de suite votre travail.

E. P. — Vous pouviez attendre indéfiniment, si vous n'aviez pas demandé à être inscrite sur nos listes; nous avons pris note, mais nous ne vous promettons pas sur un modèle indiqué; si vous tenez absolument à ce type, il faut vous adresser directement à Mlle Luneau, 33, boulevard Clichy.

Coquette pour sa mère. — Avant que nous vous donnions espoir ou non, vous serez bien aimable de nous dire ce que vous entendez par un dédommagement et sur quelle *lacune* il doit porter? Veuillez consulter nos planches de patrons; impossible de donner rien de plus précis, ont-ils passé inaperçus?

Au pied des trois châteaux. — Peut-être aurez-vous une disposition de ce genre dans l'année, nous ne pouvons cependant nous engager, nous sommes heureuse que vous ayez si bien réussi celui paru en 1890. — Notre numéro de janvier aura donc l'heureuse chance de vous offrir ce modèle désiré; on peut également le recouvrir en tapisserie, non bande, mais dessin courant, ou y adapter une disposition de coussin, ou encore les chimères, modèle colorié paru en 1888. — Merci, madame, de votre bienveillant accueil.

Une fidèle abonnée slave en Galicie. — Nous avons le regret de ne pouvoir vous laisser espérer un dessin, dont l'importance exigerait une place considérable; nous vous engageons à utiliser les nombreux ... que contient notre coussin, et qui vous suffiront pour orner votre dessin, répétant les uns et les autres, en conservant la bordure; inutile de changer les nuances pour broder le drap bleu que vous destinez à ce travail.

Impatiente. — Mme Pelletier-Vidal sera, à partir du 15 janvier, 19, rue de la Paix; ainsi s'explique la non arrivée de votre lettre. Veuillez jusqu'à cette époque lui écrire à son ancienne adresse.

Mesdemoiselles de St-P. — La robe de soie en drap rosé avec lacet d'argent de Mme Gradoz, 67, rue de Provence. Pour madame votre mère, une robe à demi-queue en faille aubergine, avec broderie de perles assortie ou belle passementerie cabochons.

Fleur de lys. — Croyez à notre reconnaissance pour votre aimable confiance et la sympathie que vous nous témoignez; aussi nous osons compter que votre ami journal ne démériera pas en vous avouant que, recevant tant de demandes au sujet de travaux, que nous n'avons aucune souvenance du genre de tapis auquel vous faites allusion; nous vous prierons donc de vouloir bien nous rappeler de quel travail il s'agit, afin que nous puissions vous conseiller quant aux personnages, initiales, franges, etc. — Nous vous félicitons de vos succès dans le montage de nos cartonnages. — Certainement, nous resterons muette, ou il n'y aurait plus surprise. — Non pour les bottines. — Assurément on peut garder son manchon en visite. — Loin de nous la pensée de nous moquer; le et non *la* face-à-main est le lorgnon à long manche.

C. H., à Etampes. — Pris note.

Une abonnée J. F., à Madrid. — Nous ne pouvons vous indiquer des titres; veuillez adresser votre demande à la maison Hachette, 79, boulevard Saint-Germain, en désignant bien positivement les genres d'ouvrages.

J. L., à St-D. (Puy-de-Dôme). — Prière d'envoyer directement à Mlle Luneau, 33, boulevard Clichy, votre commande pour les chiffres piqués, prêts à froncer.

A. H., à Clichy. — Vous fixez la soie dans le premier trou du bas du côté où vous en avez 42, puis vous réunissez ensuite les 41 autres en les prenant avec ceux de l'autre panneau; en terminant vous arrêtez le dernier point croisé dans ce même trou.

Une travailleuse mettant à profit son aiguille pour faire plaisir. — Nous regrettons vivement de ne pouvoir répondre à cette tout aimable constance et à votre affectueuse propagande, par une promesse entièrement satisfaisante; étant une de nos fidèles, vous n'ignorez pas qu'il nous faut inscrire ces demandes d'initiales et les faire paraître à leur tour, qu'il faut se resigner à attendre, puisque, vu le nombre de ces requêtes, il nous est absolument impossible de donner le même chiffre à plusieurs exemplaires variés; quant aux chiffres de draps nous ne saurions en prendre note vu leur dimension, mais nous publierons dans le courant de l'année deux alphabets assortis pour draps et taies d'oreiller. Si vous êtes par trop pressée, il vous faut faire votre commande à l'adresse donnée, réponse *Y. L., à St-D. (Puy-de-Dôme).* — Certainement nous en publierons.

Les abonnées désireuses de se procurer un second abat-jour devront joindre à leur demande 1 fr. 50 en timbres-poste.

V. P., Châtelleraut. — Malheureusement il ne nous est pas possible de vous laisser d'espoir, comme nous l'eussions désiré, d'un modèle d'aussi grande dimension; ne pourriez-vous utiliser le point de Hongrie, encadrement et fond, publiés en janvier et mars 1888 ?

Ophélie. — Ah! madame, combien vous êtes aimable! Mme X. deviendra le plus vaniteux des écrivains si vous lui écrivez souvent des lettres aussi flatteuses. Elle est *bien touchée* de votre sympathie, croyez-le, et regrette fort de ne pas savoir lire votre belle langue si harmonieuse. Elle vous remercie en son nom, et au nom de tout le journal, des bons vœux que vous formez pour eux.

C. F. Périgueux. — Nous espérons que celui qui vous sera offert l'année prochaine aura, auprès de vos petites protégées, le même succès que celui de cette année, bien qu'il ne doive pas répondre au signalement de leurs vœux.

Madame E. H. (Aisne). — Pris note.

M. A. Y., à A. — C'est en effet à Mlle Leeker qu'il faut vous adresser directement pour les fournitures du fauteuil (iris). — Pris note, mais, hélas! non pas prochainemement; veuillez parcourir les réponses précédentes à ce sujet.

Marguerite C., à Reuilly, nouvelle abonnée très attachée à son journal. — Nous lui en sommes fort reconnaissante et lui promettons qu'elle trouvera, dans nos alphabets du courant de l'année, sa demande satisfaite.

A. B., à C. — Je crois qu'il faut préparer les couleurs et non l'étoffe; c'est, il me semble, en les délayant à l'eau de gomme; je ne puis cependant garantir le procédé, n'ayant pas personnellement cultivé cet art. — Pris note.

J. B., Philippeville. — Le présent numéro vous porte ce dossier, qui avait été annoncé avec l'indication du siège; veuillez revoir ce texte, que vous aurez parcouru distraitement, sans doute, car le prix y est également indiqué, ainsi que l'adresse de Mlle Leeker, à laquelle il vous faut écrire directement pour recevoir les fournitures et le renseignement sur la différence de prix si vous désirez la tapisserie tramée.

Rose du Rouvre. — Veuillez parcourir les réponses de la couverture de décembre, vous trouverez l'adresse et les renseignements que nous a communiqués notre aimable collaboratrice, qui n'a nullement la pensée *égoïste* d'en faire mystère. — Du gros coton à broder ou coton Dolfus.

Mademoiselle G. Brive. — Nous vous engageons à utiliser plutôt ces rognures pour en couvrir des petits bibelots : vide-poche, boîte, plateau, ou en applique, etc.; en rideau, vous ne pourriez obtenir un heureux effet.

Mademoiselle P. R., à B. (Moselle). — Pris note.

Une humble violette. — Nous sommes confuse de votre si haute opinion de notre science, que nous ne méritons nullement, et nous vous avouons que nous avons dû recourir à plus *savant* que nous : *Qui ne craint pas plusieurs ennemis à la fois !*

Toute demande de changement d'adresse et réclamation doit être accompagnée du numéro d'ordre de l'abonnement avec la bande du journal et nous parvenir avant le 20 du mois.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté 24, rue Chauchat.

Février 1891. 59e Année. N° 2.

JOURNAL
DES
DEMOISELLES

48, RUE VIVIENNE, 48 (à l'angle du boulevard Montmartre)

ÉDITION MENSUELLE PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

PARIS, 10 fr. — SEINE (HORS PARIS) 11 fr. — DÉPARTEMENTS, 12 fr.

ÉDITIONS BIMENSUELLES

PARAISSANT LE 1er ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

DONNANT, EN PLUS DE L'ÉDITION MENSUELLE, LES SUPPLÉMENTS CI-DESSOUS :

COUVERTURE BLEUE

30 Gravures coloriées et 144 pages de Texte **soit en tout 48 gravures coloriées** illustrées de 200 gravures sur bois.

PRIX : PARIS, 14 fr. — SEINE, 16 fr. — DÉP., 18 fr.

COUVERTURE VERTE

Renfermant tous les suppléments de l'édition bleue et donnant en outre, chaque mois, plusieurs patrons découpés et autres, **soit environ 200 patrons dans l'année.**

PRIX : PARIS, 18 fr. — SEINE, 20 fr. — DÉP., 22 fr.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

(COUVERTURE BLANCHE)

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Renfermant 58 gravures coloriées, 2,000 patrons et annexes, et 500 gravures intercalées dans le texte

PRIX DE L'ABONNEMENT AUX DIVERSES ÉDITIONS

PAYS POUR LESQUELS ON PEUT RECEVOIR LE JOURNAL FRANC DE PORT	ÉDITION			ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE		
	mensuelle CHAMOIS	bimensuelle BLEUE	bimensuelle VERTE	1 AN	6 MOIS	3 MOIS
Paris.	10	14	18	25	13	7 »
Département de la Seine (Hors Paris). . . .	11	16	20	27	14	7 50
Départements, Algérie, Tunisie, Tripoli (ville). .	12	18	22	29	15	8 »
Pays faisant partie de l'Union postale. . . .	14	19	24	35	18	9 50
Pays ne faisant pas partie de l'Union postale. .	18	24	30	45	23	12 »

PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS

TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO DE FÉVRIER 1891

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

—

Nous prions nos chères lectrices de vouloir bien trouver ici l'expression de notre gratitude pour tant de lettres charmantes, de souhaits affectueux, de compliments délicats, qui nous ont été adressés au moment du renouvellement. Si l'espace ne nous faisait défaut, nous serions vraiment tentée de reproduire ici plusieurs passages de ces lettres qui nous ont particulièrement émue et nous seraient, à eux seuls, un encouragement.

Puisque nos amies (qu'elles veuillent bien nous permettre ce nom) sont si « enthousiastes de leur journal », il me paraît qu'elles doivent désirer procurer à des parentes, à de simples connaissances mêmes, le plaisir qu'elles savent si bien goûter. Pour cela, si elles veulent bien nous envoyer des noms et adresses, nous nous empresserons d'y adresser un spécimen du *Journal des Demoiselles* et de *La Poupée Modèle*, journal des petites filles.

Vieux castel girondin. — Cinquante-quatre années de fidélité au journal ! Voilà qui est bien, madame, et fait pour nous encourager dans nos labeurs, quelquefois arides. — Votre avis sera étudié ; je voudrais qu'il fût partagé par beaucoup, afin que nous puissions vous complaire en cela comme en tout le reste. — Le « Petit Courrier des Dames » (édition hebdomadaire) ne publie qu'une nouvelle à la fois.

Aux environs de la ville. — 1° Tous les renseignements au sujet du mariage sont contenus dans le « Savoir-vivre, » de Mme Hermance Dufaux, en vente au bureau du journal, 3 fr. 50. — Pour la bague de fiançailles, elle devra être naturellement au goût de la fiancée. — 2° Le vieil étain n'a besoin que d'être entretenu propre à l'aide d'une peau de daim et d'un peu de blanc d'Espagne. — 3° Je serais de l'avis de madame votre mère, mademoiselle... — 4° Envoyer la carte sitôt la lettre reçue.

Une abonnée de province. — Je ne connais pas de procédé qui remette à neuf les gants piquetés de taches. — De beaucoup nous préférons les rideaux en damassé assortis à ceux du lit.

Une jeune demoiselle difficile mais reconnaissante. — Il faut, en effet, doubler le tapis de table. — *Oi* se prononce *oa* ; *oin* se prononce *oen* ; donc, les finales des mots que vous dites se prononcent *oen*. — Je crois que si vous cherchez bien, vous trouverez non pas un, mais plusieurs dessins comme vous les désirez. — Vous vous êtes bien fait comprendre, mademoiselle, et vous arriverez certainement à écrire très bien notre langue. A votre dernière question, je répondrai : « Le vouloir ! »

Madame L. R., Oran. — Nous nous associons à vos regrets, madame, et nous espérons comme vous que madame votre fille continuera cette fidélité à son journal, qui est de tradition dans la famille.

Abonnée depuis 1853. D. Chatillon. — Voici notre avis, mademoiselle, puisque vous le désirez : Pas de faute de pieds, un hiatus *(j'ai eu)*, et plusieurs rimes masculines se touchant.

Contre-temps. — 1° Il faut suivre l'ordonnance de votre médecin et vous armer de patience. — 2° L'auteur dont vous parlez n'a jamais prétendu écrire pour les jeunes filles ; ses ouvrages sont conçus dans un très mauvais esprit. — 3° Mme Guelle, sans contredit, pour vos corsets (3, place du Théâtre-Français). Puisque vous êtes encore un peu délicate, avant de vous attaquer au corset-cuirasse, il ser[illegible] demander un « corset de transition, » v[illegible] trouverez très bien. — 4° Le fiel de bœ[illegible] rable, mais il faut l'employer avec discré[illegible] spécimens ont été envoyés ; ils sont [illegible] ne devez donc rien au caissier.

Mademoiselle M. D. D., à Saint-G., [illegible] lainage granité ou uni, gris russe mélang[illegible] ou de satin de nuance plus foncée, [illegible] orné de velours soit noir, soit gris fo[illegible]

pour la coiffure, de parcourir les articles « Modes » et les réponses des couvertures des dernières livraisons de 1890. — 3° Un petit objet fait par vous-même ; vous pourriez vous inspirer de notre planche de travaux d'étrennes de novembre et des albums, qui vous offrent un grand choix. — 4° Ainsi que vous pouvez le voir d'après nos articles et gravures, vous n'avez qu'à suivre votre goût puisque soie ou lainage se portent, jusqu'au drap !

Fourmi laborieuse du Nord. — 1° Nous vous engageons à faire celle de la planche de novembre, ne pouvant vous promettre un modèle semblable; si vous voulez varier, vous pourrez choisir dans nos dessins de destinations différentes. — 2° Non, pas ordinairement; cela dépend du degré de « connaissance ». — 3° Vous recevrez, dans le courant de l'année, un fort beau modèle de dessus de lit ou berceau d'une disposition toute nouvelle. — 4° Veuillez consulter nos planches d'alphabets, l'année 1891 enrichira encore votre collection.

Edelweiss. — 1° Jaquette noire, prune ou loutre. — 2° Voir, s'il vous plaît, nos articles et gravures. — 3° Employez l'eau et la pommade vivifiques de M. Bonneville, 5, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise). — 4° C'est une mode anglaise qui tend à s'implanter chez nous.

Une grand'mère, ancienne abonnée. — Nous regrettons vivement, madame, de ne pouvoir vous promettre pour cette année le modèle que vous désirez. Sur drap bleu foncé ou rouge; tapisserie, appliques ou broderie plate sur drap. Veuillez vous adresser, pour le modèle, à la maison Cabin-Sajou, 74, boulevard de Sébastopol. — Avez-vous vu le joli dessin de nappe d'autel que vous possédez dans l'album de novembre 1890? Certainement nous en publierons encore, mais nous ignorons à quelle époque.

384, abonnée depuis 1876. — Pris note.

Madame A. T , à M. (Somme). — Pour faire dessiner cette étoffe, vous adresser à Mlle Luneau, 33, boulevard de Clichy.

Madame la baronne de L , à Saint-C. — Prière de vouloir bien consulter l'année 1890, qui vous a porté un ensemble complet d'ornement d'église, partie en couleur, partie tapisserie par signes.

C. R., à Bourg. — Nous sommes entièrement à la disposition de nos abonnées; donc, Madame, ne craignez pas d'avoir recours à nous. Je suis de votre avis, il y aurait trop de mimosa, ne pouvez-vous le mélanger avec d'autres fleurs, boutons de roses, églantines? etc. En attendant la draperie brodée, celle unie fera bien, arrangée en pente d'un seul [illegible], pente qui diminuerait un peu la largeur de la [illegible]e en tombant dessus. Je crains seulement que le [illegible]p ne soit lourd et trop mat pour ce genre de drap[illegible]e, la peluche ferait mieux.

[illegible]G. Question au « Journal des Demoiselles ». — [illegible]ment, le monsieur lui cèdera le pas.

[illegible]s comtois. — Vous aurez donc été agréable[illegible] [illegible]urprise en recevant en janvier le charmant [illegible]ndrier désiré. — Nous sommes heureuse que [illegible]e modèle, comme nous le supposions en effet, ait [illegible]pondu à votre désir. — Pris note des deux.

— C'est la maîtresse de maison qui, avec le plus qualifié des invités, passe la première du salon à la salle à manger ; au retour, c'est le contraire qui a lieu.

Abonnée de mère en fille, Tours. — Pris note.

Abonnées byzantines. — Il y avait un patron dans le numéro du 1er août et un autre dans le numéro du 16 août de l'édition bi-mensuelle verte. Nous pourrons vous adresser l'une ou l'autre, ou l'une et l'autre de ces livraisons dont le prix est de 2 fr. chaque, si vous le désirez. — Si nous en donnions cette année, ce ne serait pas avant le mois d'août.

Mesdemoiselles du F. — Toilettes semblables quant à la façon, différentes pour la couleur du drap. Mme Pelletier-Vidal, 19, rue de la Paix, vous enverra des échantillons avec des renseignements sur la garniture. Avez-vous écrit à sa nouvelle adresse? Une petite distraction de votre part a pu retarder la réponse.

Madame Am. V. — Nous vous conseillons le corset-cuirasse de Mme Emma Guelle, 3, place du Théâtre-Français, en coutil de soie rose ancien; ce coutil est plus agréable, plus coquet que celui de fil; moins cher et plus léger que le satin, puisqu'il supprime la doublure. Quant à la coupe du corset, elle est parfaite sous tous les rapports. Le corset à coussins creux pour les déviations de la taille est conseillé par les médecins. Nous vous le désignons pour la jeune amie à laquelle vous vous intéressez.

Un liseron rose se desséchant dans les bois. — Certainement le boa est très porté par les jeunes filles plutôt même que la dentelle. — Nos gravures vous ont répondu quant à la broderie, qui est prodiguée en ce moment.

Une abonnée de 24 mois. — Que de questions! Le peu de place laissée à la correspondance serait insuffisante si chacune de nos lectrices en demandait aussi long. — Le tissu « balle à café » est une grosse toile écrue. — Pour les modèles spéciaux, nous ne pouvons promettre; pour les autres, vous en avez reçu et recevrez encore. — Vous pouvez changer nos modèles de destination en les modifiant et complétant à votre goût. — Les *bibelots* sont ces petites inutilités et fantaisies de tous genres qui encombrent les tables, étagères, etc., etc. — Veuillez vous adresser, pour les prix, aux magasins que nous indiquons comme nous ayant fourni les modèles; les prix varient suivant les modifications que chacune peut vouloir apporter dans les fournitures et les réserves qu'elle possède déjà. — Coller sur un carton et recouvrir d'une marge en papier blanc et d'un verre pour l'encadrement. — La laine Daguestan est une très grosse laine frisotée que l'on travaille avec une aiguille spéciale.

A. S. M. Fuenza. — Nous sommes tout heureuse que le hasard nous ait si bien servie, et que notre présent numéro réponde de suite au désir d'une abonnée si fidèle et si zélée pour le journal.

Bruyère rose. — Ce n'est une marque ni amicale, ni respectueuse. Le cachet de cire est peu en usage maintenant, mais rien n'empêche qu'on s'en serve. — Pris note pour les chiffres enlacés, un seul exemplaire de chaque et peut-être bien tard; quant aux

lettres séparées, elles se trouveront dans les alphabets.

P. P, à M. — Nous ne pouvons prendre note de chiffres spéciaux aussi grands, mais nous publierons, dans le courant de l'année, un alphabet pour draps et un autre assorti pour taies d'oreiller.

Ermitage du Blanc-Moutier. — Pris note, mais hélas! à votre tour. Nos listes sont déjà bien longues.

L. C. (Orne). — Un ouvrage de piété ou un beau Christ pour le jeune garçon. — Pour la fillette, un prie-Dieu, une statuette, un bénitier, un livre de piété ou une médaille de souvenir en or avec petite chaîne de cou.

Craignant de vieillir. — Nous croyons pouvoir vous conseiller l'emploi du *Rénovateur*. Ce produit, à base de quinine, est fortifiant Puisque, jeune encore, vos cheveux grisonnent, le *Rénovateur* leur rendra en peu de temps leur couleur primitive. Le *Lait de Bégonia* est effectivement une excellente eau de toilette. Le prix de la boite du *Rénovateur* est de 8 fr. Celui du *Lait* et de *Fleur de Bégonia*, ensemble 5 fr. Adresser un mandat de poste à M. Robinet, 39, rue de Trévise.

Madame R. — La robe que vous nous désignez vient de chez Mme Gradoz, 67, rue de Provence. Pour vos jeunes filles, cette excellente couturière fera des costumes de soirée en drap qui, le printemps venu, feront des toilettes de ville élégantes; choisir de préférence des couleurs pâles. Il y a encore le costume en tulle grec qui est charmant, et que Mme Gradoz fait pour 125 fr. seulement.

Une heureuse grand'mère. — La maison du *Coq d'Or* dont vous voulez parler, sans doute, n'existe plus et n'a pas chance d'être remplacée; les modes actuelles et le bon marché des étoffes ne pouvant plus offrir l'espoir de bénéfices sérieux à une maison de ce genre. Le mélange de tissus variés dans une même toilette enlève aujourd'hui l'ennui du réassortiment. — Je suis étonnée que vous n'ayez pas reçu réponse en temps voulu et vous offre nos excuses.

F. B., à C. — Pris note.

M. R., à Lyon. — Vous n'avez pas été oubliées, chères lectrices, mais patience. Tout vient à point...

Cholet. — Ce dessin ne saurait trouver place dans notre programme de cette année; mais vous recevrez en mars un fort joli modèle en broderie plate sur drap; en le traçant sur canevas vous pourriez l'exécuter en tapisserie, faisant les personnages au petit point; nous souhaitons que vous réussissiez à l'utiliser.

Une ancienne et fidèle abonnée, M. M. — La maison Blanchet, 17, rue de Grenelle, vous procurerait, je crois, quelque traité spécial sur ce sujet. Mesdemoiselles vos nièces pourront y trouver un peu d'aide, si elles possèdent quelques notions de dessin.

Alésia. — Il n'est plus de mode de placer des lampes en garniture de cheminée. De préférence les poser sur la console ou sur un bahut quelconque du salon. Merci d'une si gracieuse lettre.

F. R. S. — Parcourez de nouveau le Manuel, vous verrez que les indications sont données, pour les poudres ou couleurs à délayer à l'eau de gomme; où il n'est pas mentionné d'indication particulière, on n'emploie que de l'eau; quant à l'encre on ne peut la préparer soi-même. Ce procédé est seulement employé dans les imprimeries pour les travaux importants.

Madame L., Alençon. — Satin, reps Pompadour ou tapisserie, seront également bien avec bois blanc; si vous adoptez la tapisserie, veuillez feuilleter votre collection depuis seize ans, vous y trouverez des modèles de chaises, fauteuils, bandes, écrans, etc., Louis XV.

M. V. de la M. — Nous publierons dans le courant de l'année un dessus de lit de la disposition duquel vous pourrez tirer parti. — Ne pourriez-vous utiliser la dentelle surmontée du galon en étamine avec jours à fils tirés de la têtière, planche annexe de ce mois? Nous ne pouvons vous promettre avec certitude un dessin spécial cette année.

Mademoiselle Ad. M. — Pris note; votre demande un peu tardive, relativement au nombre de celles déjà inscrites, ne doit pas vous laisser espoir pour le printemps. Etes-vous certaine d'avoir bien cherché? il nous semble que ce nom a paru en 1889 ou 1890.

Une Auvergnate. — Certainement, mademoiselle, votre robe ne sera pas *trop jeune* pour vous; il s'agira simplement d'en renouveler un peu la forme si c'est nécessaire à cette époque. — Je suis de votre avis quant à la signature; seulement, entre amies intimes, on peut ne mettre que son prénom.

Paule, abonnée de mère en fille. — Le chapeau de paille serait fort bien en ajoutant un peu de rubans mats mélangés aux plumes; il faudrait, au milieu de l'été, remplacer, à la capote en tulle, les perles ou fleurs mates par du jais. — Oui, pour les dormeuses en brillants. — Cette épingle ne peut être portée que lorsque vous reprendrez du gris ou du mauve. — Le crêpe pendant six mois.

Une vieille abonnée, J. B. della C. — Afin de pouvoir répondre à cette aimable grand'mère, il faudrait qu'elle nous précisât le genre de broderie et ce qu'elle entend par cette expression bien vague : *vieux style*, car il est beaucoup de vieux styles, et nous sommes étonnée que dans une collection déjà ancienne, un seul modèle n'ait pu être découvert.

E. H., à Cette. — En effet, ce ne sont pas des magasins qui nous fournissent les dessins tout imprimés, ce sont nos imprimeurs qui les copient sur la tapisserie même; peut-être en adressant le modèle dont vous nous parlez, à M. Lefèvre, maison Cabin-Sajou, 76, boulevard Sébastopol, pourra-t-[illegible] procurer un sur papier dans un genre app[illegible]

B. de Tr. — Une personne amie, s'occu[illegible] genre de peinture, s'inspire de modèles en t[illegible] pour composer ses dessins qu'elle repo[illegible] lours ou satin. Je ne vois pas d'autre [illegible] que celle-là, sinon s'adresser à la ma[illegible] Sajou, si l'on craint de ne pas réussir.

Toute demande de changement d'adresse et réclamation doit être accompagnée du numéro d'ordre de l'abonnement avec la bande du journal et nous parvenir avant le 20 du mois.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté 24, rue Chauchat.

Mars 1891. 59e Annee. N° 3.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, RUE VIVIENNE, 48 (à l'angle du boulevard Montmartre)

ÉDITION MENSUELLE PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

PARIS, 10 fr. — SEINE (HORS PARIS) 11 fr. — DÉPARTEMENTS, 12 fr.

ÉDITIONS BIMENSUELLES

PARAISSANT LE 1er ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

DONNANT, EN PLUS DE L'ÉDITION MENSUELLE, LES SUPPLÉMENTS CI-DESSOUS :

COUVERTURE BLEUE

30 Gravures coloriées et 144 pages de Texte
soit en tout 48 gravures coloriées
illustrées de 200 gravures sur bois.

PRIX : PARIS, 14 fr. — SEINE, 16 fr. — DÉP., 18 fr.

COUVERTURE VERTE

Renfermant tous les suppléments de l'édition bleue et donnant en outre, chaque mois, plusieurs patrons découpés et autres, **soit environ 200 patrons dans l'année.**

PRIX : PARIS, 18 fr. — SEINE, 20 fr. — DÉP., 22 fr.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

(COUVERTURE BLANCHE)

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Renfermant 58 gravures coloriées, 2,000 patrons et annexes, et 500 gravures intercalées dans le texte

PRIX DE L'ABONNEMENT AUX DIVERSES ÉDITIONS

PAYS POUR LESQUELS ON PEUT RECEVOIR LE JOURNAL FRANC DE PORT	ÉDITION			ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE		
	mensuelle CHAMOIS	bimensuelle BLEUE	bimensuelle VERTE	1 AN	6 MOIS	3 MOIS
Paris.	10	14	18	25	13	7 »
Département de la Seine (Hors Paris). . . .	11	16	20	27	14	7 50
Départements, Algérie, Tunisie, Tripoli (ville). .	12	18	22	29	15	8 »
Pays faisant partie de l'Union postale. . . .	14	19	24	35	18	9 50
Pays ne faisant pas partie de l'Union postale. .	18	24	30	45	23	12 »

PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS

TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO DE MARS 1891

AVIS IMPORTANT

Pour répondre au désir manifesté souvent déjà par bon nombre de nos lectrices et pour rendre plus attrayante encore la publication des devinettes envoyées chaque mois, nous avons pensé être agréable à toutes nos abonnées en organisant un Tableau du Sphinx où seront publiés les noms ou pseudonymes des amies qui enverront au bureau du journal les solutions trouvées.

Voici donc les conditions à remplir pour adresser à coup sûr les solutions des devinettes :

1° Les réponses devront être adressées avant le 15 de chaque mois ; passé cette date, elles ne seront pas vérifiées ;

2° On devra envoyer les solutions à part, sans aucune espèce de correspondance ;

3° L'envoi sera fait au nom de : M. Le Directeur du Journal des Demoiselles ;

4° Sur l'enveloppe contenant les solutions de devinettes devront être écrits ces mots : Devinettes, Journal des Demoiselles.

NOTA. — Cette dernière observation est indispensable pour éviter toute erreur ou tout retard préjudiciable.

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

—

Un quatuor qui aime bien son journal. — A dû prendre une grande part aux remerciements que nous avons adressés, le mois dernier, aux abonnées si nombreuses qui nous ont envoyé leurs souhaits. J'y ajoute un grand merci pour le récit de ce trait fraternel si touchant, et qui n'est pas pour nous déplaire, en effet. — La prière du *quatuor* est celle que nous adressons à Dieu chaque jour. Puisse le journal faire le plus de bien possible partout où il est reçu.

Mesdemoiselles Duf. — Le crochet suisse avec protège-pointe se trouve à la maison Sajou, 74, boulevard de Sébastopol, et coûte 1 fr. le gros modèle et 75 cent. le petit. A la même maison le filet mécanique à broder; on en donne la quantité voulue, fût-elle des plus minimes. Pour tous les travaux en drap perforé, encore à cette maison. Je pense que l'on enverrait à choisir des modèles de chaise, banquette, feuille de paravent.

N° 4520. — Si j'avais une fille de cet âge, je ne lui permettrais pas la lecture de l'ouvrage en question, certainement. Mettez entre ses mains ceux de notre regrettée Mme Bourdon, de Mme Maryan, indistinctement; tout y est bon! — Confiez sa taille (autre sujet) à Mme Guelle, 3, place du Théâtre-Français; ses corsets sont excellents, faits avec *prudence*, ils ne fatiguent jamais.

Revenant de notre Saintonge. — Je ne puis, madame, vous *promettre* ce que vous désirez à cause de la quantité de demandes semblables qui nous sont faites et auxquelles nous ne pourrions parvenir à répondre; mais *peut-être* quelque jour serez-vous satisfaite ; que ne ferions-nous pas ... agréable à une aussi fidèle abonnée.

Grand'mère. — Mme Favier, 68, faubour... nière, vous fera sur commande et dans la p... toutes les fleurs que vous désirez. Ne crai... que la commande soit *trop forte*, elle a des ... telligentes et habiles, qui font des merveilles sou... direction. — Si vous voulez bien nous envoy... adresses des amies de vos petites filles, ma... nous nous empresserons de leur envoyer un s... men du *Journal des Demoiselles*, que ... bien appprécier d'une manière si flatte...

Poupée Modèle convient tout à fait aux 7 ans et demi de Mlle Adrienne.

H. P., Luçon. — Nous ne pouvons à aucun prix vous procurer ce modèle qui n'existe pas colorié.

Un petit abonné désolé (Mauricien). — Envoyez toujours votre travail, cher enfant, vous aurez la satisfaction de nous faire apprécier votre intelligence, dont nous ne doutons nullement, soyez-en persuadé. Loin de nous la vilaine pensée de vous traiter en petits *sauvages*. — Merci de vos aimables souhaits. — Madame votre mère a dû recevoir le spécimen.

Deux coquettes. — Ont raison de vouloir soigner leurs mains et leur teint. Nous leur conseillons le savon Sapoceti au blanc de baleine, le meilleur des savons, puis la pâte de velours ou la grenadine. Pour le teint, la crème de fraises ou la crème émolliente au suc de concombres, chez Guerlain, 15, rue de la Paix. La lotion de Guerlain ou l'eau de Chypre ou de verveine pour la toilette. Le Guildo ou fleurs nouvelles pour le mouchoir, tous deux exquis.

Madame Ve M., Gap. — Merci, madame, de la façon bienveillante dont vous accueillez notre journal. — Ce numéro est épuisé. — Nous serions heureuse de vous donner cette satisfaction, mais ce genre de têtière est tout à fait démodé, et cette disposition si spéciale ne pourrait être appréciée que par un nombre trop restreint de nos abonnées.

T. C., Port-Vendres. — Veuillez adresser votre lettre à M. le Directeur du *Journal des Demoiselles*, elle sera remise à qui de droit.

Mademoiselle F. B., à G. (Nord). — Nous regrettons que vous vous soyez préparé une déception en espérant une réponse directe; songez, mademoiselle, que nous n'y pourrions suffire s'il fallait répondre directement à chaque abonnée. Pas plus nous ne saurions dicter à chacune les toilettes qu'elles doivent adopter, Nous espérons que vous aurez eu la bonne pensée de consulter nos articles et gravures, qui vous auront renseignées amplement.

Une heureuse grand'mère. — Il y a eu malentendu à propos de la maison du *Coq-d'or*, qui est toujours 4, rue Chabanais, et se charge encore de rassortiments.

Madame C., à C. (Loiret). — Nous publions souvent des modèles de point à la croix, mais nous ne pouvons préciser d'époque. — Edition bleue, le numéro du 16 contient articles modes, chronique, etc., et trois gravures coloriées; l'édition verte donne en plus une grande planche de patrons recto et verso et un patron découpé grandeur naturelle; pour le nu[illegible]ro du 1er du mois, la livraison est absolument la [illegible]e que pour l'édition chamois.

[illegible]ame R. — La Teinturerie Européenne, 26, boulev[illegible] Poissonnière, teindra le costume sans être décou[illegible]u et sans modifier la façon, s'il est nécessaire. La [illegible]uance dépendra de celle de la robe, car il y a des [illegible]ouleurs sur lesquelles ne prennent pas certaines tei[illegible]es indécises. Lainage, velours, gaze, foulard, se tei[illegible]ent également bien. Couleurs fines et noir sont su[illegible]bes, grâce aux procédés nouvellement inventés.

[illegible] abonnée depuis 26 ans. — En effet, madame, ce [illegible]re est éloquent et nous sommes aussi heureux que fier d'une telle fidélité. — Le même chiffre sur les deux objets; naturellement l'initiale du prénom de la jeune fille et celle du nom de son futur mari. — Le bracelet au bras gauche.

Lou pitiou Mousquil. — Pris note, mais il faut vous résigner à la patience, votre tour est si *loin*! — Nous ne pouvons vous laisser d'espoir quant à la deuxième question. — Pour la troisième... je vais m'informer, car j'avoue ne pas connaître ce genre de peinture. — Adichat!

G. G., à G. — Nous avons pris note; mais il faudra attendre votre tour, s'il vous plaît. — Comment votre première demande n'a-t-elle pas eu satisfaction? Je le regrette tout à fait.

Madame J. H., Loches. — Pris note du chiffre pour serviettes, mais non de celui pour draps dont la dimension est trop grande. Vous recevrez dans le courant de l'année un fort joli alphabet pour drap; mais si vous tenez absolument aux lettres enlacées, veuillez vous adresser directement à Mlle Luneau, 33, boulevard Clichy.

Une abonnée champenoise. — Cette fourrure convient parfaitement aux jeunes filles.

L'amie de Zette. — Il nous faut varier nos annexes et cartonnages, l'assemblage de celui qui commence avec ce numéro vous occupera agréablement, nous voulons l'espérer. — Nous vous engageons de préférence à l'employer en la mélangeant à un lainage noisette (gris brunâtre) pour costume d'intérieur.

Une abonnée de 10 ans (Meurthe-et-Moselle). — Les procédés variés pour imprimer sur étoffes différentes sont contenus dans notre *Manuel*, 3 fr. 50 au bureau du journal.

Une abonnée de mère en fille depuis 1855. — Il est un peu trop tôt pour savoir ce qui se portera l'été prochain. — *Peut-être* vaudrait-il mieux faire teindre la soie en bleu un peu foncé ou prune et mélanger, en vous dirigeant sur nos gravures, avec de l'étamine de même nuance, ou du lainage soit uni, soit écossais. — A votre place, j'attendrais un peu.

Une provinciale de 14 ans aimant Paris et son journal. — Tous ces points, que nous ne pouvons expliquer à chaque objet, le sont en grand détail, avec dessins à l'appui, dans notre *Manuel de travaux*, 3 fr. 50, en vente dans nos bureaux. — Six mois, dont trois de grand deuil.

Une Bourbonnaise, A. — C'est en brodant qu'il eût fallu couvrir entièrement le tracé; une tentative pour l'effacer risquerait non seulement de salir la broderie, mais de tacher également l'étoffe de la pelisse. Le seul remède serait, si le dessin et la broderie le permettent, de recouvrir ce tracé d'un point tige en cordonnet très fin ou en soie floche. — La demoiselle d'honneur, en quêtant, donne la main gauche au garçon d'honneur et présente la bourse de la main droite.

A. T., Limoges. — Nous regrettons que vous ayez compté sur une réponse directe... Ne pouvant séparer cette annexe de la livraison, dont le prix est de 2 fr., nous vous l'expédierons si vous la désirez.

Craignant le ridicule. — A 28 ans une femme porte très bien le chapeau rond, mais, pour toilette habil-

lée, la capote est préférable. Quant au chapeau que vous décrivez, il est fort bien pour *le* toujours. Pour les formes et les nuances, nous ne pouvons que vous renvoyer à nos gravures et articles, qui vous répondront d'une façon beaucoup plus détaillée que nous ne pourrions le faire ici; de même pour la coiffure.

M. D., Le Mans. — Veuillez consulter vos planches de 1890 ; vous verrez que nous n'avons pas négligé cette partie du costume; les renseignements que vous y trouverez sont sans préjudice de ceux que vous recevrez à l'avenir.

En Espagne. — Le Rénovateur à base de quinine est la meilleure teinture pour les cheveux. Il y a deux modèles : 8 et 5 fr. Préciser la nuance : blond, châtain clair, châtain brun et noir. Adresser mandat-poste pour recevoir franco : Robinet, chimiste, 39, rue de Trévise, Paris.

Une Vendéenne désolée. — Prière de parcourir les articles : *Visites dans les magasins*, et de vous adresser directement aux maisons indiquées, qui vous renseigneront sur les prix.

Une abonnée heureuse de s'instruire. — On brode avec le fil d'or comme avec toute autre soie, en ayant soin de se servir d'une aiguille un peu grosse pour qu'elle fasse poinçon et que l'or ne s'écaille pas. — Nous ne possédons pas cette recette ; ce n'est, du reste, pas une fabrication de ménage et cela ne se fait qu'en grandes quantités.

L. B., une Italienne qui aime bien son journal. — 1° Les jeunes filles en France n'ont pas ordinairement leurs cartes de visite, nous ignorons l'usage de votre pays. — 2° Marquer les serviettes en angle, comme des mouchoirs, de même les nappes pour les services ordinaires ; pour les autres, deux marques, l'une devant le couvert de la maîtresse de la maison, l'autre devant celui du maître. — 3° Un feston seulement au bord des jupons en piqué et en flanelle.

Tonton Habre et Nininou. — Le savon Sapoceti. — Le baume La Ferté, chez M. Guerlain, rue de la Paix, Paris.

Rose de Brie. — Pris note ; les mouchoirs ont les chiffres plus petits que les serviettes. Nous ne pouvons vous promettre que l'un ou l'autre; veuillez compléter en choisissant dans nos alphabets.

Rosette. — Bien qu'arrivant trop tard, nous vous adressons quand même le renseignement qui pourra vous être utile pour l'avenir. Pour les gravures, vous adresser à la maison Hautecœur, 174, rue de Rivoli; nous ignorons les prix qui, d'ailleurs, varient selon l'importance de la gravure. — Les patrons à M. Sauv? 2, rue de Valois; 2 francs par patron, chaque parti. d'un costume.

Pâquerette. — Pour vous onduler les cheveux vous même, sans les chauffer, servez-vous des *onduleur Renaissance*. La boîte de cinq est envoyé franco contre 3 francs. Parfumerie Renaissance, 19, rue de la Paix.

Entre mes deux enfants chéris, Renée et Raoul. — Veuillez nous donner votre adresse pour nous permettre de vous répondre directement.

Admiratrice de Versailles. — Au moyen de nouvelles épingles, que l'on trouve à la maison Senet 35, rue du Quatre-Septembre. — Non, les bandelettes sont plus jeunes. Le dessous de couleur est moins joli que le blanc, malgré le transparent qu'il donne à la mousseline. Nous engageons à rouler les cheveux au milieu de la tête et faire sortir deux petites boules que l'on forme en séparant le bout des cheveux en plusieurs mèches.

Une brune de dix-neuf printemps. — Le gris bleu, rosé, verdâtre, les bleus tons anciens, le vieux rose, les teintes mastic, sont couleurs jeunes et à la mode. Choisissez parmi celle qui vous sied le mieux. La mode revient au soulier de satin noir, mais n'exclut pas absolument celui assorti à la robe.

Madame T. Bl. — Les deux dessins parus constituent la garniture de la salle à manger. Si l'on veut une bande, il faudra superposer les personnages par groupe, bien entendu. Quant aux chaises, elles seront couvertes d'étoffe pareille au fond des rideaux.

Madame D. — Voici ce qui est obligatoire, mais l'on peut y joindre de très jolis accessoires que le luxe a fait inventer. Corbeille de fleurs mélangées de fruits comme surtout, candélabres en bouts de table. Carafes à vin et à eau alternées entre chaque convive. Salière avec la cuillère placée au-dessus de chaque couvert. Le dessert sur des assiettes à pied arrangé selon le goût, soit en file, soit en demi-cintre. Le menu à chaque personne, avec le nom de l'invité, se met selon la forme, à plat sur la table ou debout à gauche, ainsi que la serviette. Le cristal est à la mode pour le saladier et pour les assiettes à prendre la glace, et sur laquelle se met seule la cuillère en vermeil. Le vin de liqueur se sert le dîner fini; le domestique présente à chaque convive le plateau à verres spéciaux en nommant le vin qu'il offre.

CADEAU DE PAQUES

Ce mois-ci ne s'achèvera pas sans que nous ayons à penser aux cadeaux de Pâques... devient de plus en plus difficile : les enfants, les fillettes surtout, ne sont-ils pas saturés d... de toutes sortes ? La grande ressource qui s'offre aux parents, aux grandes sœurs, c'est le gr... journal rose, *la Poupée modèle*, avec ses histoires des mieux choisies, ses modèles d'ouvrages fa... aux petites mains, ses annexes variées, ses devinettes et, surtout, le concours annuel avec de si be... récompenses. Je ne sache pas d'*Œuf de Pâques* qui se puisse comparer à celui-là pour ... cinq à douze ans et plus.

Nous enverrons dès maintenant un spécimen aux adresses qui nous seront donné... puisse se rendre compte de l'esprit de ce petit journal et de ses autres attraits divers.

(La Poupée modèle, 7 fr. Paris ; 9 fr. départements, au bureau du *Journal des Dem...*

Paris - Alcan-Lévy, imprimeur breveté 24, rue Chauchat.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

48, RUE VIVIENNE, 48 (à l'angle du boulevard Montmartre)

ÉDITION MENSUELLE PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

PARIS, 10 fr. — SEINE (HORS PARIS) 11 fr. — DÉPARTEMENTS, 12 fr.

ÉDITIONS BIMENSUELLES

PARAISSANT LE 1er ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

DONNANT, EN PLUS DE L'ÉDITION MENSUELLE, LES SUPPLÉMENTS CI-DESSOUS :

COUVERTURE BLEUE

30 Gravures coloriées et 144 pages de Texte
soit en tout 48 gravures coloriées
illustrées de 200 gravures sur bois.

PRIX : PARIS, 14 fr. — SEINE, 16 fr. — DÉP., 18 fr.

COUVERTURE VERTE

Renfermant tous les suppléments de l'édition bleue et donnant en outre, chaque mois, plusieurs patrons découpés et autres, **soit environ 200 patrons dans l'année.**

PRIX : PARIS, 18 fr. — SEINE, 20 fr. — DÉP., 22 fr.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

(COUVERTURE BLANCHE)

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Renfermant 58 gravures coloriées, 2,000 patrons et annexes, et 500 gravures intercalées dans le texte

PRIX DE L'ABONNEMENT AUX DIVERSES ÉDITIONS

PAYS POUR LESQUELS ON PEUT RECEVOIR LE JOURNAL FRANC DE PORT	ÉDITION mensuelle CHAMOIS	ÉDITION bimensuelle BLEUE	ÉDITION bimensuelle VERTE	ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE 1 AN	ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE 6 MOIS	ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE 3 MOIS
Paris.	10	14	18	25	13	7 »
Département de la Seine (Hors Paris). . . .	11	16	20	27	14	7 50
Départements, Algérie, Tunisie, Tripoli (ville). .	12	18	22	29	15	8 »
Pays faisant partie de l'Union postale. . . .	14	19	24	35	18	9 50
Pays ne faisant pas partie de l'Union postale. .	18	24	30	45	23	12 »

PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS

TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO D'AVRIL 1891

AVIS IMPORTANT

Pour répondre au désir manifesté souvent déjà par bon nombre de nos lectrices et pour rendre plus attrayante encore la publication des devinettes envoyées chaque mois, nous avons pensé être agréable à toutes nos abonnées en organisant un Tableau du Sphinx où seront publiés les noms ou pseudonymes des amies qui enverront au bureau du journal les solutions trouvées.

Voici donc les conditions à remplir pour adresser à coup sûr les solutions des devinettes :

1° Les réponses devront être adressées avant le 15 de chaque mois ; passé cette date, elles ne seront pas vérifiées ;

2° On devra envoyer les solutions à part, sans aucune espèce de correspondance ;

3° L'envoi sera fait au nom de : M. LE DIRECTEUR DU JOURNAL DES DEMOISELLES ;

4° Sur l'enveloppe contenant les solutions de devinettes devront être écrits ces mots : DEVINETTES, JOURNAL DES DEMOISELLES.

NOTA. — Cette dernière observation est indispensable pour éviter toute erreur ou tout retard préjudiciable.

TABLEAU DU SPHINX

1° Abonnées qui ont toutes les Solutions justes :

H. Lejeune, à Blois. — Une abonnée de Nancy. — Au bord du lac Léman. — Miss Houri. — Léona de Milan. — Un Courrier de Champagne. — Goutte de rosée. — Fleur de pommier et Eglantine. — Une Branche de pensées. — Bouquet d'épines. — Myosotis. — Trois Iris. — Fleurette de Santarem. — Oiseau d'Amérique. — [illegible]n Trio d'espiègles. — Enfant de Paris. — Deux Oiseaux chanteurs. — Auprès de ma mère. — Une Tante de [illegible]e ans. — Fil de la Vierge. — Maîtresse de Tomy. — Une Enfant de Marie. — Sauterelle verte. — Un Gai moin[illegible] — En famille. — Les trois Roses. — M. Senart. — Jenny et Bella. — Ablette d'argent. — Perle [illegible] Eiffel. — A Venise. — Léa. — Ninette de Pers. — Auprès de petit frère. — Mon Mau et Moi.

2° Abonnées qui ont la plupart des Solutions justes :

Nitouche. — Deux belles d'Ancenis. — Une O vernis hâte. — Amie des fleurs. — M.-L. Pic[illegible] Hirondelles du P. M. — Mimosa et Anémone. — Vague bleue. — Tête de Linotte. — Fleurette rose. — Lo[illegible] et Jeanne. — Une fidèle abonnée. — Rose rouge. — Mésange fidèle. — Cyclamen d'Amiens. — Reine et [illegible] — Vive comme la poudre. — Boudeuse. — Lilas blanc et Orchidée. — Azalée rose. — Fortunia. — Ris[illegible] Amie de mes pinsons. — Une habitante de Saint-Père. — Mariette et son chien Bob. — Une admiratrice [illegible] journal. — Deux Sœurs. — M.-C. Lagrange. — Rose pompon. — Une admiratrice de Versailles. — Cœur fid[illegible] — Jonquille. — Œil et panaché. — Jacinthe blanche. — Brune et Blonde. — Une Tulipe d'Amsterd[illegible] pensant à Julie. — Chimère. — Une Argentiné. — Marie Glaçon. — Noumanie.

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

N° 4077. — Ne craignez pas d'être indiscrète; nous sommes toujours heureuse d'être agréable à nos abonnées. Le spécimen du *Petit Courrier des Dames* a été envoyé aux adresses que vous nous avez données. Quant au *Journal des Enfants*, il sera aussi utile à madame votre fille qu'agréable à ses petits garçons, à cause des patrons de toilettes d'enfants qui s'y trouvent. — Merci pour vos jolies devinettes; elles paraîtront à leur tour.

Trois originales. — Ce genre d'exercice n'étant pas encore dans les habitudes féminines, il ne s'est pas créé de costume spécial. Nous ne pouvons donc donner un modèle de « costume de tricycle ». — Par le beau temps, le costume de drap crème peut se porter à la ville. — Certes non, à moins que la fleur offerte fasse partie d'une figure de cotillon. — Les brillants sont pierreries de jeune femme, les jeunes filles n'en portent pas.

L. D. — Puisque vos cheveux grisonnent, employez le Rénovateur à base de quinine; indiquer la nuance de vos cheveux, cela suffira, pour recevoir franco, contre mandat-poste, une boîte complète : grand modèle, 8 fr.; demi-modèle, 5 fr. Robinet, chimiste, rue de Trévise, 39, Paris.

Oiseau-mouche. — Costume en lainage gris rehaussé de soie ou d'une autre étoffe de teinte rosée. — Costume en mousseline de laine crème pour votre sœur. — Oui pour le chapeau de dentelle. Bas assortis à la robe. Coiffure à la grecque, chignon peu développé roulé avec frisettes. — Mais oui, le pardessus de dentelle sur la robe en soie noire est une jolie mise. Gants de Suède mastic, couleur naturelle, ou gris perle.

Rose blanche. — Que nous remercions de sa confiance si gentiment exprimée, a reçu réponse.

Au coin du feu. — 1° Il faut laisser la pâte pendant quelques heures et *ils* s'en vont tout seuls, essayez! — 2° Vous adresser à Mme Guelle directement, en lui indiquant le genre que vous désirez, les prix de ses corsets n'étant pas uniformes. — 3° Nous ne connaissons pas cette maison.

T. C., Nogent. — Veuillez choisir vos lettres dans un de nos alphabets en point à la croix; nous ne pourrions vous les faire composer exprès.

A. P. G. — 1° Nous ne connaissons pas d'ouvrière en ce genre, nous n'aurions pu vous recommander que la maison dont vous parlez, c'est, je crois, là que ce travail vous serait fait au meilleur marché, mais naturellement ce n'est que de seconde main. — Nous n'avons, hélas, pas de recette, pour réparer des ans l'irréparable outrage.

Une jeune mère voulant se charger de l'éducation de sa fille. — Vous pourriez vous procurer, chez Hachette, 79, boulevard Saint-Germain, les *Cahiers d'une élève de Saint-Denis*; je crois que vous en serez très satisfaite. Votre fillette peut très bien commencer à apprendre ses lettres, mais il faut l'enseigner doucement, sans la fatiguer.

Fort de Joua. — Ce modèle n'entre pas dans notre programme. — Veuillez vous adresser à la maison Cabin-Sajou, 74, boulevard Sébastopol. — Cela dépend de la dimension de la pièce, deux, quatre, six, etc. Le canapé à volonté.

Une amie de son intérieur. — Etamine écrue, mélangée de guipure, brodée en blanc ou couleur, mais le vitrail à grand motif jeté, gaze brochée ou guipure, est plus riche.

...eux intrépides danseuses. — 1° On répond *de suite* ...e invitation qu'on l'accepte ou non. Quelques ...s suffisent. — 2° On laisse son carnet sur sa ...ise ou on le confie à la personne qui vous accom...ne. — 3° Une jeune fille peut aller au buffet avec ... danseur. — 4° Mais elle ne quitte pas les salons ... lui. — 5° Voir la « Visite dans les magasins ».

...e ancienne abonnée, M. H., Clichy. — Votre sur... nous étonne, nous avons si souvent répété que ...s ne faisions pas de réponse directe à moins de ...constances exceptionnelles! — Il suffit d'attacher ...oie sur le premier trou du côté des 42, puis de ...er l'aiguille dans le premier du panneau suivant, ...e la ressortir dans le trou après celui dans lequel ...oie est posée; vous avez ainsi le premier et le ...ier point sur le côté des 42 trous.

...mtesse Jeanne. — L'*Herbier* a plu à votre jeune sœur, madame? Nous en tenons d'autres à votre disposition, puisqu'il a eu si grand succès. Le prix de 7 fr. est bien pour les départements. — Pris note pour les chiffres. — Mme Guelle n'a pas changé d'adresse : 3, place du Théâtre-Français.

Violette des bois. — Je ne connais pas d'autre moyen que d'écrire cette formule à la main, si vous ne voulez pas la faire imprimer : le prix n'est pas élevé. — Merci pour votre appréciation bienveillante. Si vous voulez nous envoyer le nom et l'adresse de vos amies, nous leur enverrons un spécimen de ce journal *que vous préférez aux autres.*

Notre-Dame. — Tous les produits des Bénédictins du mont Majella et des Bénédictines de Seragno se trouvent chez M. Senet, 25, rue du Quatre-Septembre, qui en est l'administrateur. L'esprit de mélisse est excellent contre les maux d'estomac, les migraines, les étourdissements, 2 fr. le flacon. Excellent le tapioca du Brésil et le chocolat, ainsi que le thé, d'importation directe, en boîtes métalliques. Je pense que ces indications seront suffisantes. Les expéditions se font franco à partir de 20 fr.; au-dessous, ajouter au mandat-poste 0 fr. 85 pour le port, colis-postal à domicile.

Clémence, à S. J. — Nous avons examiné le dessin du tapis de table donné le 1er mars. Le raccord est exact. La lettre A, mise extérieurement, indique le milieu de la fleur que l'on complète en répétant la moitié donnée, moins le point qui fait le milieu, moitié qui se raccorde à la fleur du dessin correspondant, dont la lettre de raccord A se trouve éloignée de deux points. Le côté le plus long donne la moitié du tapis qui est marquée par un dessin dont il faut répéter la moitié donnée, puis la branche de fleurs.

Mademoiselle M. de C. — Nous savons que le Baume de la Ferté de M. Guerlain, 15, rue de la Paix, est un excellent remède contre les engelures; essayez en. Mais comment se fait-il que vous en ayez à cette époque? La petite boîte coûte 1 fr. 50.

Mademoiselle M. L., à P. (Lot). — Pris note, mais nous n'osons vous promettre que ce modèle puisse trouver sa place dans notre programme cette année.

Une abonnée à l'édition chamois, A. F. T. — Prière de vouloir bien demander directement ces renseignements aux adresses indiquées pour ces spécialités dans les articles Visites dans les magasins.

M. L. — Pris note des chiffres, mais nos listes sont déjà si chargées, que nous ne pouvons prévoir jusqu'à quelle époque il vous faudra patienter.

Une fanatique de l'enluminure. — Nous sommes très touchée de tout ce que votre lettre contient d'aimable pour le journal. — Pris note pour le patron, sans promettre toutefois. — Nous ignorons si l'album dont vous nous parlez existe, vous avez d'ailleurs omis de nous dire quel genre de *documents* vous souhaitez.

Little Forget me not, à Brest. — Votre titre de nouvelle abonnée nous explique comment vous avez pu espérer recevoir de suite réponse à votre lettre; chacune de nos lectrices doit se résigner à attendre son tour, les lettres étant scrupuleusement classées à leur arrivée. — 1° et 2° Prière de vous adresser directement à la maison Dusser pour ces renseignements, nous ne connaissons pas l'autre produit dont vous parlez — 3° Nous savons, par expérience, que l'eau et la pommade vivifiques de Bonneville sont excellentes; tandis que l'eau que vous nous indiquez nous est tout à fait inconnue. — 4° La bottine lacée est plutôt chaussure de fatigue.

Une fidèle abonnée, Neuvy-Saint-S. — Vous recevrez dans le courant de l'année un ou plusieurs empiècements brodés pour chemise, mais nous ne pouvons vous promettre, comme nous serions désireuse de le faire, le genre de broderie que vous souhaitez. — Pourquoi n'utiliseriez-vous pas l'une des nombreuses garnitures destinées à cet emploi comme à beaucoup d'autres? — Nous avons précisément publié ainsi, dossier et bras du fauteuil, pour compléter ce modèle, dont l'importance ne nous permettait pas de publier toutes les parties coloriées et dont le siège est un guide parfait pour nuancer les autres.

L. B., à M. n° 101. — Nous regrettons de ne n'avoir aucun modèle à vous expédier; veuillez vous adresser à la maison Cabin-Sajou, 74, boul. Sébastopol.

Toute demande de changement d'adresse et réclamation doit être accompagnée du numéro d'ordre de l'abonnement avec la bande du journal et nous parvenir avant le 20 du mois.

Fleur de lys. — Brodez le tapis de table sur une grosse toile ; quant aux nuances, coton, soie ou laine, c'est tout à fait à votre goût; doublez d'une satinette d'une nuance assortie à la broderie, frange à petits glands ou simplement un feston. — Pour les initiales, choisissez dans vos collections d'alphabets, point à la croix ou point de chaînette. — Nos articles et gravures vous ont renseignée quant à la question de toilette. — Le parapluie, mouillé ou non, doit être laissé dans le vestibule; on garde l'ombrelle à la main. — Certainement, le thé s'offre parfaitement au lunch. — Pris note, mais cherchez, il nous semble que vous avez reçu ce nom. — Nous ne connaissons pas cette publication.

Mesdemoiselles Paule et Yvette du R. — Nos Courriers de mode et nos gravures vous donnent d'amples indications ; mais puisqu'il vous faut un renseignement qui vous soit personnel, nous vous donnons l'adresse de Mme Turle, 9, rue de Clichy, une très bonne couturière dont les costumes ont beaucoup de succès. Echantillons combinés, prix du costume avec désignation des garnitures vous seront envoyés. Les deux aimables sœurs sont-elles satisfaites ?

Madame G. (Haute-Loire). — Pris note. — Pour ce deuil n'ayant plus rien de réglementaire, mais que nous comprenons que vous ne puissiez vous décider à quitter, il suffit d'être toujours en noir; suivant les circonstances, vous portez soie ou lainage, dentelle, jais mat ou brillant, mais plus de crêpe.

Une abonnée fidèle de mère en fille. — Le meuble en tapisserie sera fort bien pour le salon, les meubles peuvent à volonté être assortis ou variés de forme ; un fond plein, les sièges avec bandes se font peu en ce moment; pour les rideaux, tissu damassé en soie ou en laine, vieux rouge, gris bleu, loutre, mousse, etc. — Dans l'angle laissé vide par le piano, une colonne ou un support sur lequel vous posez un bronze d'art, un buste ou un vase avec plante. — Sur la cheminée un bronze d'art remplace la pendule. — Pour la salle à manger, meubles en chêne ou en noyer avec baguettes de poirier, rideaux genre verdure ou toile écrue, monture flamande; sur la cheminée, jardinière ou groupe en bronze, sujet de chasse si vous habitez la campagne.

La Fée du ruisseau. — Merci, madame, de vos vœux bienveillants. — il n'y a rien d'absolument réglementaire pour l'aube; Mlle Leeker vous indiquera les prix approximatifs de la batiste et la quantité à peu près. — L'envoi de la bande n'est pas une nouvelle mesure, elle a été rappelée parce qu'un trop grand nombre de nos lectrices négligeaient cette petite formalité; elle ne compromet, comme vous le voyez, aucunement l'incognito; mais il nous faut être assurés que la demande est véritablement adressée par une abonnée.

Pâquerette impatiente. — 1° Le nom s'écrit dans l'écusson et le menu sur les bandes blanches, comme les vers du mirliton. Ce modèle est épuisé. — 2° Laver les yeux avec de l'eau aussi chaude que possible, sans toutefois les brûler. — 3° Ces larges ondulations se font avec des épingles speciales que l'on trouve 35, rue du Quatre-Septembre, maison Senet. — Vous nous demandez réponse dans le numéro de mars, mais, mademoiselle Pâquerette, avant la date de votre lettre, il y en avait tant d'inscrites !

M. F., Périgueux. — Le siège de fauteuil paru en décembre est un modèle colorié; il n'est pas d'un style particulier, c'est un bouquet d'Iris d'Espagne. — Nous ne pouvons séparer les annexes des livraisons; si vous désirez avoir ce modèle, veuillez nous adresser avec votre demande la petite somme de 2 fr. prix du numéro complet, que nous vous expédierons de suite. — Nous serons heureux de vous compter longtemps au nombre de nos lectrices.

Mademoiselle M. T., à M. (Basses-Alpes). — Ce que vous demandez serait une publication bien spéciale ; nous ne croyons pas qu'il en existe, mais vous aurez un grand choix de modèles d'aquarelle, d'huile, etc., à la maison Laurens, 6, rue de Tournon; nous vous engageons à demander le catalogue à cette librairie.

Mademoiselle L., à Madrid. — Pris note, mais puisque vous êtes depuis plusieurs années au nombre de nos lectrices, vous n'ignorez pas qu'il faut attendre son *tour*. — Pour le chiffre, en attendant, veuillez feuilleter les albums, il nous semble que vous devez trouver ces deux lettres réunies. — Vous en recevrez encore, vous en recevez dans tous les numéros. — Pour former l'angle pliez la bande, puis tracez sur un papier calque et égalisez le dessin.

D. A., Madrid. — Nous prions notre abonnée d'agréer tous nos regrets; *Family Herald*, paraît tous les mois à la librairie Galignani, 224, rue de Rivoli.

Pensive. — Avec quelles armes combattre ce léger duvet qui vous chagrine? Nous vous avouerons franchement notre incompétence en ces sortes de choses. Toutefois, nous avons entendu dire que l'on trouve à la maison Senet une pâte excellente pour « cette œuvre d'extermination ». Nous vous souhaitons bonne chance, quoique ce duvet ne soit point désobligeant sur un jeune visage.

Pourquoi rêver !... — Merci de vos aimables vœux, ne nous croyez pas ingrate si nous ne pouvons vous répondre que brièvement, vos demandes sont si nombreuses. — 1° Nous ne connaissons pas les maisons fournissant la chenille en gros. — 2° Laurens, rue de Tournon, 6. — 3° La Teinturerie Européenne, 36, boulevard Poissonnière. — 4° Le conseil que l'on vous donne est le seul pratique : « Lisez beaucoup de musique ». — 5° *Plier* la carte indifféremment, à gauche ou à droite. — 6° La jeune fille naturellement passe la dernière. — 7° Voir la Revue Musicale. — 8° Consultez le Manuel. — 9° Initiales du prénom de la jeune fille et du nom du mari.

Désirant voir fleurir Niphétos. — Les objets en bois de Spa à la maison Mary, 26, rue Chaptal. Pour un cadeau de 1re communion à votre filleul, choisir entre une chaîne à dizaine en argent noir véritable, une paire de boutons de manchettes, une médaille avec chiffres à jour. Maison Billaut, 19, rue du Cygne.

Mademoiselle Pacrate. — 1° Elle ne rendra ces timbres que si la personne est dans une situation gênée. — 2° Elle s'efface pour le laisser passer; mais s'*il* est bien élevé, il cède le pas. — 3° La saison ne le comporte plus, du moins nous espérons qu'il n'aura plus droit de cité comme l'été dernier; la plume employée comme fourrure lui est assimilée. — Très peu de cheveux sur le front, examinez d'ailleurs nos gravures.

L. Désolée. — Chère mademoiselle, ce petit phénomène nerveux disparaîtra, si vous vous décidez à prier votre chère maman de consulter un médecin. Il faudra sans doute peu de chose pour cela. Ayez confiance et beaucoup de bonne volonté !

Bleu et rouge, 20 ans. — Prière de parcourir les articles : Visites dans les magasins, vous y trouverez l'indication des produits que vous désirez, et l'adresse des magasins auxquels vous devez vous adresser pour vous les procurer. J'ajoute que l'eau vivifique a fait devenir très épais des sourcils de ma connaissance. Quant aux cils, rien n'y peut.

Madame M., Finistère. — Nous sommes au regret de n'avoir pu répondre à votre demande. — La chose est impossible, nous n'y suffirions pas. — J'espère que nos articles et gravures vous seront venus en aide. — Si une petite indication pour l'avenir peut vous être utile, nous vous engageons à adopter la robe de soie noire ornée à volonté, de dentelle, passementerie, jais, etc., suivant la circonstance; la robe montante ou bien ouverte devant en carré ou en pointe.

S.-C. Rodery. — Oui, vous pouvez faire ainsi vos dessus d'assiettes à dessert, pour les bonbons, petits-fours, fruits confits, etc.

J. G., à M. — La recherche et la nomenclature de tous ces dessins, qui sont nombreux, pour vous les donner ici, seraient un peu longues ; veuillez nous préciser le modèle que vous désirez; le prix de chaque livraison est de 2 francs.

Anne et Louise, de Dunkerqu[illegible] travesties, interrompues par le carême, s[illegible] core admises après Pâques et reprises à la [illegible] vacances. Vous adresser, pour les gr[illegible] ison Hautecœur, 170, rue de Rivoli.

Au coin du feu. — Nous ne croyo[illegible] iste de publication de ce genre. — Nous reg[illegible] ne vous donner aucun espoir pour ce cour[illegible] illez vous adresser à la maison Laurens, 6, [illegible] ournon. — La carte est adressée [illegible] parents.

M. G. à C. (Seine-Inférieure). [illegible]

Retour de Nice. — La Neige Georgine Ch[illegible] ron, anti-ride, chez Mme Champbaron, 1[illegible]

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté 24, rue Chauchat

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

48, RUE VIVIENNE, 48 (à l'angle du boulevard Montmartre)

ÉDITION MENSUELLE PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

PARIS, 10 fr. — SEINE (HORS PARIS) 11 fr. — DÉPARTEMENTS, 12 fr.

ÉDITIONS BIMENSUELLES

PARAISSANT LE 1er ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

DONNANT, EN PLUS DE L'ÉDITION MENSUELLE, LES SUPPLÉMENTS CI-DESSOUS :

COUVERTURE BLEUE

30 Gravures coloriées et 144 pages de Texte
soit en tout 48 gravures coloriées
illustrées de 200 gravures sur bois.

PRIX : PARIS, 14 fr. — SEINE, 16 fr. — DÉP., 18 fr.

COUVERTURE VERTE

Renfermant tous les suppléments de l'édition bleue et donnant en outre, chaque mois, plusieurs patrons découpés et autres, **soit environ 200 patrons dans l'année.**

PRIX : PARIS, 18 fr. — SEINE, 20 fr. — DÉP., 22 fr.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

(COUVERTURE BLANCHE)

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Renfermant 58 gravures coloriées, 2,000 patrons et annexes, et 500 gravures intercalées dans le texte

PRIX DE L'ABONNEMENT AUX DIVERSES ÉDITIONS

PAYS POUR LESQUELS ON PEUT RECEVOIR LE JOURNAL FRANC DE PORT	ÉDITION			ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE		
	mensuelle CHAMOIS	bimensuelle BLEUE	bimensuelle VERTE	1 AN	6 MOIS	3 MOIS
Paris.	10	14	18	25	13	7 »
Département de la Seine (Hors Paris). . . .	11	16	20	27	14	7 50
Départements, Algérie, Tunisie, Tripoli (ville). .	12	18	22	29	15	8 »
Pays faisant partie de l'Union postale. . . .	14	19	24	35	18	9 50
Pays ne faisant pas partie de l'Union postale. .	18	24	30	45	23	12 »

PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS

TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO DE MAI 1891

TABLEAU DU SPHINX

1° Abonnées qui ont donné toutes les Solutions justes :

Léona et Reine, à Châlons. — Fleur d'or — Une Curieuse. — Akan Laprim. — Camélia rose. — M. H., à N — Souris blanche. — Chimère. — Deux Claire aux Erables. — Etoile du matin. — Amie des fleurs. — Une Dijonnaise à Aubusson. — Mystère. — Jacinthe blanche. — Mimosa et Anémone. — Au bord du lac Leman. — Fille de Bretagne. — Emma. — L'Amie des pauvres. — Une Tulipe d'Amsterdam. — Vive comme la poudre. Reine et Renée. — Perdues dans le bocage. — Deux Cousines contemplant le Ciron. — Mouette de Vannes. — M.-L. Picard. — J. Regrettant l'Écluse. — Deux Sœurs de Carnac. — Bouton de rose thé. — Mon Mari et moi. — Frimousse éveillée. — Au fond des bois. — Une Gaie abonnée. — Amie de mon journal. — Admiratrice de Versailles. — Rose et Blanche. — Marthe à Bordeaux. — Mlle Ate de la Cailletterie. — Marthe et Madeleine C à R. — Azelia pensant à Jule. — E. Houel. — Sou lou Beth ceü de Paü. — Emile et Juliette. — Lina. — Trop calme — Mon amie et moi. — Boule de neige. — Une Enfant de Marie. — Fanny Padora. — L' 1 G nue. — Clarinette pompon. — Jean-Jean. — Courrier d'Italie.

2° Abonnées qui ont donné la plupart des Solutions justes :

Yvonne et Marianik. — Dolly. — Forget me not. — Janette. — Violette parisienne. — At the foot of the mount of gold. — Jonquille. — Boudeuse. — Rose rouge. — Risette. — Amie de mes pinsons. — A Venise. — Une Branche de pensées. — Une Abonnée de Nancy. — Miss Houri. — Lea. — Cœur fidèle. — Auprès de ma mère. — Louise et Jeanne. — Brune et Blonde. — Rose de Giverny. — Marie-Antoinette. — J. Danse. — Azalée rose. — Au long cou blanc. — Une Fanatique de Chopin. — Maîtresse de Kiss. — Jeanne qui pleure et Jeanne qui rit. — En Famille. — Deux Mauriciennes. — Un Grillon. — Fleur de souvenir. — Fleur des Corbières. — A. de Mersen. — Albert et Jeanne à Thiberville. — Milady Scorde — Clématite et Chèvrefeuille. — Au fond des bois. — A. B. — H. Lérouville. — Easter Daisy. — La grande Sœur à Rene. — Sur les bords du plus beau ruisseau de France. — Guiton. — Jeanne la brunette. — Tour Eiffel. — Fleur du Roucas. — Etincelle. — Mme F. M. à Nantes. — Little Bird. — Sous le ciel d'Alger. — Entre Bob et Dick. — Petite Branche d'aubépine. — Perlette. — Deux Pervenches à Bellevue. — Une ancienne Abonnée de *la Poupée modèle*. — O. X. — Lady Cipé. — Nitouche. — Miss Ouïe. — Une O vernis hâle — Linotte nivernaise. — Œdipe à Toulouse. — Une Alouette. — Pâquerette. — Colibri. — Loue. — Vague bleue. — Une Abonnée timide.

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

Madame C. D., Pamiers. — Prière de vous adresser, pour les modèles coloriés, à la maison Cabin-Sajou, 74, boulevard de Sébastopol.

Madame du M. — Les taches de bougie sur un tissu quelconque doivent être grattées par dessous; lorsqu'il ne reste plus qu'une marque blanchâtre, on imbibe de neufaline un petit chiffon que l'on passe et repasse sur la tache jusqu'à ce qu'elle ait disparu. On aura soin d'essuyer fortement chaque fois que l'on aura mouillé le tissu. Procédé ... n'est qu'on ne gratte pas sous le tissu, p... les taches de graisse ou d'huile.

Suivant le conseil de mon journal. — ... pondu dans le Courrier des modes d'a... tions posées.

Espérance. — Nous regrettons de ne ... pondre affirmativement. Le gris perle est une leur bien délicate; il serait à craindre ...

tache partie, que la couleur ne soit enlevée. Lavez avec un peu d'eau, c'est ce que l'on emploie pour enlever les taches de sirop.

Une abonnée de plus d'un demi-siècle. — Pauvre enfant! sa jolie *parure* ne lui serait pas payée plus de 20 ou 30 fr.; est ce vraiment la peine de s'en priver? — Votre désir a déjà reçu un commencement de satisfaction. — Merci, madame, pour votre lettre si flatteuse et si aimable.

La ferme aux Ifs. — Veuillez parcourir les albums pour les dessins de broderies. — La jeune fille en face de son père. — Nous n'avons pas compris votre dernière demande à cause de deux mots que nous n'avons pas su lire.

Une mère de famille. — Peut avoir une entière confiance dans les résultats de la teinture des costumes de ses fillettes. Ne pas les découdre, les envoyer, 26, boulevard Poissonnière, à la Teinturerie Européenne, qui les renverra dans leur façon ou modifiés s'il l'est demandé et d'une couleur à la mode. Les robes de soie, toutes les étoffes, moins celles de coton, sont parfaitement réussies, vu les procédés nouvellement inventés, qui laissent aux étoffes teintes la souplesse et le brillant du neuf. La Teinturerie Européenne se chargera de nettoyer les uniformes de vos fils et les vêtements de votre mari, avec le plus grand soin, ainsi que les rideaux et portières.

Champenoise. — La recette pour laver la dentelle se trouve dans notre *Manuel.* — Laver les foulards au savon de Panama et rincer à plusieurs eaux; pour le savonnage et le rinçage prendre de l'eau tiède; repasser humide. — Sur le marbre et l'acajou, enlever les taches avec une flanelle imbibée d'essence minérale et ensuite frotter avec une flanelle sèche; entretenir l'acajou à l'encaustique; il y a aussi de l'encaustique spéciale pour le marbre. — Brosser les bronzes avec une brosse sèche et frotter avec une peau de daim.

En pensant au froid qu'il doit faire au Grand-Saint-Bernard. — Si vous ne pouvez vous décider à le poser sur votre globe et que vous désiriez le mettre sur une carcasse — on les fait en effet très grandes en ce moment — nous vous adresserons, sur votre demande, un ou deux panneaux à ajouter; le prix de chaque panneau est de 30 cent.

Une abonnée de 32 ans, (*Côte d'Or*). — Nous avons le vif regret de ne connaître aucune préparation que l'on puisse fabriquer soi-même. — Essayez le lavage à l'eau mélangée de rhum et employée avec la brosse, puis comme graissant de l'huile de ricin; mais nous ne pouvons vous garantir le succès, c'est un mode de soins dont nous avons entendu parler sans l'avoir expérimenté.

E. G. C., à Th — Pris note, mais patience.

M. L., à C. (*Seine-et Oise*). — Un grand merci pour votre aimable sympathie et votre zèlée propagande. — Comme devant de cheminée en drap perforé, nous vous engageons à utiliser le dessus de piano, page 4 de l'Album d'avril, qui est de très bonne hauteur et d'une disposition très appropriée à cet objet. — Vous ne manquerez pas de choix dans les travaux de ce genre, sauf le bristol, qui est tout à fait démodé; peut-être ressuscitera-t-il.

Mademoiselle S. (*Aveyron*), n° 368. — Pris note pour un exemplaire seulement.

M. B., Verdun. — Nous avons noté les diverses demandes de notre abonnée et nous espérons qu'elle trouvera satisfaction à ses désirs, sinon en tout du moins en partie, dans le courant de l'année.

R. de S., Castellamonte. — Pris note du chiffre, mais nous n'osons promettre dans l'année. — 15, rue de l'Université, 62 fr. par an.

C B., à C. — Comme nous l'avons dit déjà, nous n'[avon]s pas à notre disposition l'album de dessins; il [fa]ut adresser votre demande à Mme Chevron, successeur de Mme Weille, 100, boulevard Beaumarchais.

[...] faisant revivre les rideaux du berceau de ma m[...] — Nous n'osons vous promettre une enveloppe po[u]r couverture, cette enveloppe nous semblerait un[e] addition superflue et encombrante en voyage; les courroies sont bien suffisantes et, lorsque les objet[s] qu'elles maintiennent sont en service, vous n'a[v]ez pas à vous embarrasser de loger une envelop[p]e. — Pris note, peut-être pour les parapluies. — N[o]n dans les albums, qui sont reservés aux travaux, m[ai]s, dans les livraisons, nous publions souvent des re[ce]ttes de cuisine.

[...] mes petites nièces. — Nos patrons vous dirigent pour le côté qui n'est pas représenté. — Oui, s'il s'agit d'un homme âgé et d'un ami.

Petit Jo. — Pris note; probablement dans le courant de l'année vous verrez apparaître le modèle dessiné.

Flocon de neige. — Vous recevrez probablement un patron avant la fin de l'année; non seulement nous ne pouvons ajouter un patron *gratis* pour une abonnée, mais, de plus, nous ne pouvons pour la poste augmenter le poids d'un exemplaire. — Pris note pour le chiffre, mais sans pouvoir vous laisser espérer une variété du même; il ne faut pas compter sur plus d'un exemplaire, et encore serez-vous forcée d'attendre votre tour. — Pour le changement d'adresse, il suffira de nous envoyer votre bande corrigée en temps voulu. — Rideaux en damas de laine de nuance foncée. — Nous avouons ne pas approuver broderies et dentelles pour nappes et serviettes, sauf pour service de lunch ou de thé, que l'on orne de crochet si l'on veut, mais cependant tout peut se faire, nous sommes sous le règne de la fantaisie.

Une Espagnole de 14 ans. — Consultez, pour les coiffures, nos gravures et articles « Modes ». — Nous ignorons quels sont les usages de votre pays; en France, la bague se met au quatrième doigt de la main gauche. Quant à l'accolade, ce n'est pas elle, mais lui qui la donne lorsqu'il y est autorisé par les parents de la fiancée. — Une nuance claire : blanc, crème, bleu, rose, etc.; pour les façons, voir les gravures. — Pour l'*appellation*, cela dépend de tant de choses que nous ne pouvons donner notre avis.

Sans ambition. — Nous avons lu, avec le plus grand plaisir, ces jolis vers, pleins de sentiments élevés et de douces et pieuses pensées.

Pensant à Ida. — 1° et 2° Nous ne sommes nullement en relation particulière avec le département des Vosges et ne connaissons aucun fabricant de ce pays. — 3° Pour la broderie, nous avons le plaisir de vous annoncer que, prochainement, vous recevrez un alphabet pour draps, assorti à celui de taies d'oreiller paru en mars.

Villa Pervenche. — Il faut, je le crains, vous résigner à reproduire les mêmes dessins; nous n'osons vous promettre de nouveaux modèles cette année.

Une sœur unique de 17 ans. — Pris note; nous ignorons si vous pourrez recevoir en 1891.

N. D., à A.-sur-O. — Pris note.

Anne-Marie de C. (*édition blanche*). — 1° La taie d'oreiller est brodée tout autour, le chiffre est placé au-dessus de la tête. — 2° Pour les draps, de préférence l'ourlet à jour; les draps brodés ne se font que dans les trousseaux très luxueux et encore quelques-uns seulement. — 3° Les édredons sont remplacés généralement par des couvertures-édredons en soie ou satinette de couleur. — 4° Oui, pour les œuvres de Cooper. — 5° Pris note mais peut-être votre tour ne pourra-t-il arriver cette année. — 6° On ne fait pas d'appliqués de cretonne sur peluche.

Pâquerette. — Notre Herbier contient douze plantes connues à colorier; le format est très grand et permet de grouper une grande collection autour de ces types. — Pour les alphabets, vous avez pu voir que nous en donnons des feuilles spéciales en plus des albums de travaux. — Pris note. — Il a été donné des cache-pots et certainement il en paraîtra encore. — Pour les objets à peindre, vous adresser à la maison Laurens, 6, rue de Tournon.

Deux sœurs difficiles. — Qu'elles s'adressent à Mme Rabit, 16, rue de Châteaudun, une modiste de goût comme il faut. A 35 fr., un chapeau de paille façonnée avec des fusées de nœuds en ruban à larges rayures, vous conviendrait à toutes deux, et pour votre sœur mariée, une jolie paille de riz noire ajourée, avec un double cordon de fleurettes sur le dessus et au bord de la grande passe. Nous croyons que le talent de Mme Rabit trouvera grâce devant les deux sœurs, si difficiles qu'elles soient, car il est fort apprécié de nos plus élégantes Parisiennes.

Une rose entourée d'épines. — 1° Brassière, robe, capeline, crochet ou tricot, petite couverture, crochet, tricot ou broderie, bavoirs, chaussons, etc. — 2° Mars aura été le bienvenu, vous apportant notre charmant modèle : la « Cigale et la Fourmi. — 3° Nous sommes de votre avis pour la musique, elle est charmante. — La question suivante ne peut être résolue que par vous-même. — 4° Vous avez reçu déjà des alphabets, ils sont donc venus à propos. — 5° Non, avec le chapeau de crêpe on ne porte pas d'étoffe de fantaisie.

Une abonnée éprise de son journal. — A laquelle

nous offrons nos sincères rem rciements pour sa bienveillance et sa grande discrétion. — L'abat-jour, nous l'espérons, est arrivé à bon port. — 1° Certainement, la préparation pour garantir les tapisseries peut s'utiliser pour les fourrures. — 2° Nous avons donné avec les premiers modèles les explications détaillées pour le travail des vitraux mosaïques, que l'on fait sur canevas raide, avec une sorte de petits boutons doubles en verres de couleur préparés exprès; si vous ne possédez pas le numéro de septembre 1887, dans lequel a paru ce travail, nous vous l'adresserons si vous le désirez; prix de la livraison 2 fr. — 3° Non, vraiment, le corset n'est pas abandonné. — 4° Nous mettrions de préférence les rideaux à fond noir à la pièce donnant sur la route, et des rideaux en gaze brochée dans la pièce sombre. — 5° Nous n'avons aucune connaissance du procédé dont vous parlez, peut-être la maison Laurens, 6, rue de Tournon, aurait-elle quelque traité à ce sujet; nous sommes tout aussi ignorante, relativement au carton-pierre.

Madame de St-V. — Prière de vous adresser à la maison Lefèvre-Cabin, 74, boulevard Sébastopol, pour l'aube à broder sur filet. Ce filet mécanique se fait de différentes grosseurs et son prix varie suivant son plus ou moins de finesse. A la même maison, pour le crochet suisse protège-pointe, le gros coûte 1 fr. et 75 cent. le fin. C'est le plus commode de tous les crochets que nous ayons essayé; même maison pour tous les petits travaux en drap perforé.

Une abonnée toute dévouée à son journal, M. L. V. — Combien nous regrettons de n'avoir pu faire ce que vous désiriez! Répondre ainsi directement n'est pas possible, et vous ne devez pas ignorer que les lettres classées à leur arrivée, ne passent naturellement qu'à leur tour et jamais dans le *prochain numéro*. — Pour ce beau dessin de tapis, il faudrait écrire directement à Mlle Leeker, qui nous l'a fourni. Quant au prix du mètre carré, c'est un petit problème qu'il vous sera facile de résoudre vous-même, le prix des fleurettes étant indiqué; de plus, vous avez un dessin représentant la grosseur du canevas et il est dit que l'on place une fleurette dans chaque point, vous n'avez donc qu'à calculer ce qu'un mètre contient de points. — Je ne crois pas que l'on puisse vous envoyer un échantillon de ce travail, mais écrivez à qui de droit.

Une amie fidèle, amie du Journal des Demoiselles, L. B. — 1° C'est une toilette de ville que l'on porte pour assister à une première communion; un lainage de nuance claire, brodé ton sur ton, beige, bleu gris, terre-cuite, etc., sera très bien. — 2° Le pardessus n'est pas nécessaire. — 3° Un mouchoir festonné ou le petit sac donné dans l'Album d'avril, sur lequel vous pouvez broder tout autre bouquet ou guirlande choisis dans nos albums et qui vous sembleraient faciles, ou simplement un semé de perles isolées, ou encore le sac sans broderie. — Vous avez été bien inspirée de vous y prendre à l'avance, aussi sommes-nous heureuse que *l'impitoyable* classement, comme vous l'appelez, nous permette d'arriver juste à temps.

Les ombres. — Votre première lettre n'est pas arrivée jusqu'à moi, madame; quant à la seconde, elle a dû attendre son tour, veuillez croire à tous nos regrets. — 1° Généralement, une jeune fille n'a pas de cartes de visite. — 2° Un vide-poche n'est pas un meuble décoratif de salon; la maîtresse de maison, peut cependant en avoir un près de sa place habituelle, si elle se tient toujours dans cette pièce. — 3° Nous ne sommes malheureusement pas au courant des formalités à remplir pour cette cérémonie; nous savons qu'il y a plusieurs offrandes pour l'église et les pauvres, distribution de dragées, etc.; mais comment celles-ci sont-elles distribuées, nous ne saurions le dire; de plus, la marraine doit offrir la robe ou voile de la cloche, composée de batiste et dentelle, broderie ou travail au crochet pouvant se transformer en aube ou nappe d'autel; le mieux serait de vous faire diriger, pour les devoirs qui vous incombent, par M. le curé de votre paroisse, qui mieux que personne peut vous renseigner sur ce que vous aurez à faire.

Fleur de la Provence. — C'est, en effet, à Mlle Leeker qu'il faut vous adresser pour avoir ces fournitures. — Le calcul de l'espace recouvert vous sera facile à faire, le détail du canevas étant donné de grandeur naturelle, chaque point est recouvert d'une fleurette.

Rose de Mai. — Non, une jeune fille ne doit pas faire ainsi des avances, et le jeune homme lui-même devra y mettre de la discrétion et ne se permettre le *shake-hands* que si les deux familles sont très intimes. — Une jeune fille ordinairement n'a pas *ses cartes de visite*, c'est un *privilège* des vieilles demoiselles.

Rose de Hongrie. — En vous adressant à la maison Laurens, 6, rue de Tournon, pour avoir son catalogue, sans doute vous y trouverez l'indication du genre de modèles que vous souhaitez. Pour votre écran, soit un dessin japonais, soit de grands feuillages.

Une nouvelle abonnée sénonaise. — 1° Vous avez eu réponse à votre première demande dans le numéro suivant. — 2° Il est de la plus élémentaire politesse que cette jeune fille se lève à l'arrivée d'une personne respectable, même lorsqu'il n'y aurait pas présentation. — Il n'y a pas de toilette spéciale, c'est une jolie toilette de ville que nous vous engageons à choisir dans nos gravures.

Si loin. — Votre mari peut se servir pour la barbe du Renovateur à base de quinine. Indiquer la nuance pour recevoir contre mandat-poste. Boite grand modèle, 8 fr. Demi-modèle, 5 fr. Robinet, chimiste, 39, rue de Trévise, Paris.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté 24, rue Chauchat.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

48, RUE VIVIENNE, 48 (à l'angle du boulevard Montmartre)

ÉDITION MENSUELLE PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

PARIS, 10 fr. — SEINE (HORS PARIS) 11 fr. — DÉPARTEMENTS, 12 fr.

ÉDITIONS BIMENSUELLES

PARAISSANT LE 1er ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

DONNANT, EN PLUS DE L'ÉDITION MENSUELLE, LES SUPPLÉMENTS CI-DESSOUS :

COUVERTURE BLEUE

30 Gravures coloriées et 144 pages de Texte
soit en tout 48 gravures coloriées
illustrées de 200 gravures sur bois.

PRIX : PARIS, **14** fr. — SEINE, **16** fr. — DÉP., **18** fr.

COUVERTURE VERTE

Renfermant tous les suppléments de l'édition bleue et donnant en outre, chaque mois, plusieurs patrons découpés et autres, **soit environ 200 patrons dans l'année.**

PRIX : PARIS, **18** fr. — SEINE, **20** fr. — DÉP., **22** fr.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

(COUVERTURE BLANCHE)

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Renfermant 58 gravures coloriées, 2,000 patrons et annexes, et 500 gravures intercalées dans le texte

PRIX DE L'ABONNEMENT AUX DIVERSES ÉDITIONS

PAYS POUR LESQUELS ON PEUT RECEVOIR LE JOURNAL FRANC DE PORT	ÉDITION			ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE		
	mensuelle CHAMOIS	bimensuelle BLEUE	bimensuelle VERTE	1 AN	6 MOIS	3 MOIS
Paris.	10	14	18	25	13	7 »
Département de la Seine (Hors Paris). . . .	11	16	20	27	14	7 50
Départements, Algérie, Tunisie, Tripoli (ville). .	12	18	22	29	15	8 »
Pays faisant partie de l'Union postale. . . .	14	19	24	35	18	9 50
Pays ne faisant pas partie de l'Union postale. .	18	24	30	45	23	12 »

PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS

TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO DE JUIN 1891

TABLEAU DU SPHINX

Abonnées qui ont donné les Solutions justes :

Une Abonnée timide. — Boudeuse. — Une Tulipe d'Amsterdam. — Une Dominicaine fidèle à sa devise : « Veritas ». — L'Ingénue. — Oiseau de passage à Neuilly. — Mon Amie et moi. — Étoile du matin. — Sous mes lilas. — M. H., à N. — Noël Coulomb. — Lucie Lucien, le lendemain d'un baptême. — Tour Eiffel. — Une Roumaine. — Une ancienne abonnée de la *Poupée modèle*. — Œdipe à Verviers. — A Venise. — Une abonnée fidèle. — Entre Bob et Dick. — Jeanne qui pleure et Jeanne qui rit. — En famille. — Une branche de pensées. — Mystère. — Bouton de rose thé. — Trop calme. — Une élève abonnée. — Perdues dans le bocage. — Une amie de Petite Rosette. — Une abonnée de Guingamp. — Fleur d'or. — L'Amie des pauvres. — Petite branche d'aubépine. — Bouquet tricolore. — Courrier d'Italie. — Mimosa et Anémone. — Fleur du souvenir. — Une Enfant de Marie. — Mouette de Vannes. — Pierrette. — Cœur fidèle. — Un Grillon chantant. — Frédérique Burns. — Au-delà de l'Océan. — Une abonnée de New-York. — Perlette. — Little Bird. — Au son du piano. — Une nichée babillarde. — Deux sœurs de Carnac. — Œillet de Falaise. — Deux gais pinsons.

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

Étoile du matin. — Peut-être la maison Laurens, 6, rue de Tournon, pourra vous procurer un guide traitant de ce genre de peinture. — Quant aux devinettes, nos derniers numéros vous auront donné une demi-satisfaction; les concours sont réservés à la *Poupée*.

Une amie de Chiffonnette, Suzanne J. — A dû recevoir la livraison désirée. — Adresser à M. le directeur du journal, qui remettra la lettre à qui de droit. — Bienvenue soit notre nouvelle abonnée.

J. de G., Florence. — Vous avez reçu, nous l'espérons, la livraison qui vous a été expédiée de suite. — Ce numéro est malheureusement épuisé et nous ne possédons aucun modèle semblable.

Une jeune fille. — Votre titre de nouvelle abonnée nous explique que vous ignoriez qu'il est impossible de répondre dans le *prochain numéro*; les lettres, fort nombreuses, sont classées à leur arrivée et doivent naturellement attendre leur tour. — L'eau pure, ou mélangée d'un peu de blanc d'Espagne, suffit pour les glaces. — Frotter les meubles avec un chiffon de laine; lorsqu'il y a à détacher, étendre un peu d'encaustique sur le chiffon. — L'explication de tous ces points, que nous ne pouvons répéter avec ce que petit ouvrage, est donnée en détail dans notre *Manuel*, qui contient celles de toutes les mailles, points, etc., de tous les travaux de dames, avec 445 figures détaillées de l'explication, plus une collection d'objets en tricot et au crochet pour les pauvres et les babys. — La librairie Truchy, 14, boulevard des Italiens. — Parcourir les articles : « Visites dans les magasins ». — Comme on veut pour la voilette; ordinairement, on ne la lève pas.

Une nouvelle abonnée très embarrassée. — On dit que l'encre d'imprimerie éloigne absolument les *mites* et qu'il suffit d'envelopper les fourrures dans de vieux journaux. Lisez, en outre, l'*Économie domestique* de ce mois. — Puisque vous vous déclarez si novice en fait d'usages mondains, nous vous engageons à vous procurer le *Savoir-vivre*, de Mme ma..ce Dufaux; prix : 3 fr. 50, dans nos bureaux. L'Eau vivifique de M. Bonneville, 6, rue Jean-Jac. Rousseau, à Montmorency, est excellente. — Ce .. moment vous pouvez adresser vos respectueux .. venirs par l'intermédiaire de la religieuse av.. .. vous êtes en correspondance.

L. F., n° 145. — Pris note, mais, bé.. est loin.

A. R., à R. (Haute-Savoie). — Nous .. ment de n'avoir pu vous donner satisfaction au s.. du *mode* de réponse, au moins. Le temps n.. manquerait absolument pour cela. — Nous ne .. vons, à notre grand regret, vous renseigner, ignor.. s'il existe des emporte-pièces autres que c...

ployés dans l'industrie en grand, encore ne connaissons-nous pas de fabricants de ces derniers.

J. D., abonnée depuis deux ans. — Nous sommes très heureuse que notre publication vous ait satisfaite. Pour vous procurer l'*Album*, il faut nous adresser la demande de la livraison que vous désirez, dont le prix est 1 franc. — Veuillez consulter les indications de votre journal pour la coiffure. — Les frisons se portent toujours.

Mademoiselle B., Lille. — Nous publierons, dans le courant de l'année, un coussin en ce genre: peut-être pourriez-vous le disposer pour fauteuil. Si vous tenez à un modèle analogue, colorié sur papier, sans doute la maison Cabin-Sajou, 74, boulevard de Sébastopol, pourrait vous le procurer et vous indiquerait ses prix. Mlle regrets de n'avoir pu répondre directement; nous l'avons répété bien des fois.

Mademoiselle T., à E.-le Grand (Aisne). — L'explication de cette broderie a été donnée dans l'*Album* de juillet 1881; tous les détails de points et de mailles du *Manuel* ont toujours fait leur apparition préalablement dans le journal, ils ont été ensuite collectionnés pour former ce recueil. Cette livraison est de 2 fr.; et, pour 1 fr. 50 seulement en plus, vous auriez notre dernière édition du *Manuel* qui contient, entre les points nouveaux parus dans l'intervalle des deux éditions, un grand nombre d'objets, en tricot et au crochet, pour babys et pour œuvres de bienfaisance. — Pour le bourrage, piquez une légère ouate sur le fond avant de poser l'applique, mais ce genre se fait peu en ce moment.

Rêveuse de bientôt 21 ans. — Force nous est d'avouer notre ignorance en graphologie. — Veuillez consulter nos revues musicales et vous adresser aux éditeurs indiqués, ou mieux au *Ménestrel*, 2, rue Vivienne. — Consulter le *Manuel* pour la méthode de calque des broderies.

Une habitante des bords de la Vienne. — 1° Marquer son linge personnel des initiales de son prénom et du nom de son mari s'il est connu; sinon, attendre. Mais la broderie faite à époques différentes manquerait d'unité de travail. — 2° et 3° Nos gravures et articles vous ont donné réponse. — 4° En juillet, vous en recevrez un en guipure Richelieu.

Mademoiselle B. C., à B. (Côtes-du-Nord). — Vous avez reçu en mars un alphabet pour taie d'oreiller; votre vœu sera complètement exaucé en juillet où vous recevrez l'alphabet assorti pour drap.

Blonde aux yeux bleus, dix-huit printemps. — 1° Consultez les articles: « Visites dans les magasins ». — 2° A votre goût: or, soie ou soie et or — 3° Employez la neufaine. — 4° On ne peut se dispenser de mettre une nappe pour un *grand* déjeuner.

Liseron. — Il n'y a pas à proprement parler de recette infaillible, essayez cependant celle que vous indique votre journal dans la Revue des Magasins. — Vous pourriez recouvrir vos chaises en tapisserie ou en reps Pompadour à rayures ou semé de fleurettes. — On vous a répondu pour l'abat-jour — Merci à notre aimable abonnée de son zèle pour le bien du journal.

Une campagnarde orléanaise. — Vous le voyez, votre lettre était parfaitement adressée et a été remise à qui de droit; nous acceptons avec reconnaissance vos bons souvenirs pour la *Poupée* et votre aimable désir de nous rester indéfiniment fidèle. — Veuillez écrire pour la musique au Ménestrel, 2, rue Vivienne; je pense qu'on aura un catalogue à vous envoyer, mais en tout cas on vous renseignera sur les prix des morceaux que vous demanderez. — C'est par mandat-poste que se font ordinairement ces paiements. — Nous n'avons pas de vacance en ce moment dans nos collaboratrices en titre.

Montilienne fidèle à son journal. — Nous la ...s de consulter ses albums et elle n'aura que ...barras du choix (peut-être pas juste sur le nombre de points désigné) pour tapis de table, coussin, ...us de piano, etc.; tous pouvant servir pour tapis. Comment ne serions-nous pas touchés de cette ...lité de vingt-deux années!

...arie-Rose, à C. — Notre erratum du mois suivant ...a renseignée au sujet de l'alphabet, celui indi... par erreur vous arrive aujourd'hui. Quant aux ...sions, il aurait fallu nous les signaler dans la ...zaine.

...me L. L., à V. Calvados. — On peut les nettoyer ...es frottant avec de la mie de pain, ou avec une ...elle imbibée d'essence minérale en laissant la ...n dans le gant, mais il ne faut pas espérer les remettre à neuf. — Janvier vous a prouvé qu'il n'y avait pas eu oubli.

M. P., Neuilly (Seine). — C'est un peu démodé, mais vous pourriez utiliser ceux donnés dans les Albums pour écrans; vous en recevrez encore: vous avez aussi des encadrements en point à la croix qui en contiennent.

Mme Le B., n° 79. — Le volume a été transmis à qui de droit, Madame. — Le modèle dont vous parlez a paru en janvier 1888.

Miss Mary. — Peut encore porter la natte tombante, c'est ce qu'il a de mieux pour son âge.

T. H. — Nous ne pouvons vous promettre ce modèle, veuillez vous adresser à la maison Cabin Sajou, 74, boulevard Sébastopol.

Violette. — Une énigme quelconque. — Une comparaison passée en proverbe, exemple : *Gai comme pinson*

Une Italienne aux cheveux gris. — Je crois que c'est sans rémission; cependant essayez du Rénovateur de Robinet, chimiste, 39, rue de Trévise. — En France, c'est six mois dont trois mois de grand deuil; bijoux de deuil et non en or. — Ce remboursement doit être fait par mandat de poste international. — La bande avec la lettre.

Violette blanche. — Le petit dessin: guirlandes sur fond pékin, Album de ce mois, serait très joli pour votre lambrequin, il peut être fait sur peluche ou pékin bleu, vous feriez alors les fleurettes roses. Un semé Pompadour serait préférable aux bandes pour la tapisserie; vous trouverez des branchettes détachées en feuilletant la collection de madame votre mère; entre autres vous aurez les petits boutons de roses du fauteuil Louis XVI, paru en février 1886. — Le chiffre se met plutôt sur des coffrets que sur des meubles en tapisserie. — Une jardinière en porcelaine genre Louis XV.

E. D. — Vous répondre *par retour du courrier* était impossible puisque vous ne nous avez donné aucune adresse. — Il faut pour ce conseil vous adresser à un avocat ou à un avoué; nous ne sommes nullement juge compétent. D'ailleurs nous ne connaissons pas la valeur de votre fourrure.

Fleur de lis. — La messe de neuvaine n'étant pas en usage ici, nous ne saurions vous renseigner à ce propos; le mieux serait de vous adresser à des personnes habitant votre pays. — Le plastron dont vous parlez est très bien, surtout à la campagne.

Amie de Claire. — Les cheveux tout à fait relevés seront bien pour l'été. Voyez d'ailleurs l'article modes du mois de mai. — Vous ne pouvez que vous soumettre sans amertume aux désirs de votre chère maman, elle sait bien mieux que nous ce qui vous convient. — Nous vous remercions et souhaitons que vous nous lisiez toujours avec le même plaisir.

Une Rose bergeracoise. — 1° Vous trouverez ces procédés pour les différentes étoffes dans notre Manuel. — 2° Choisissez dans nos nombreux modèles des dessins à exécuter en soutache, point de Boulogne, point tige, petite ganse avec ou sans perles ou tout en perles. — Connaissez-vous le dernier volume de poésies d'Achille Paysant? Vous avez aussi les poésies de Marie Jehnna.

Une élève de mademoiselle Jeanne. — 1° Veuillez consulter l'Album d'avril dans lequel est donné un croquis de la manière de préparer les plantes pour les conserver, après les avoir mises sous presse entre plusieurs doubles de papier buvard gris. — 2° Vous pouvez envoyer ce que vous aurez deviné. — 3° Une phrase dans laquelle une partie des lettres, tantôt voyelles, tantôt consonnes, sont remplacées par des points.

En pleine mer. — Nous ne connaissons pas du tout les deux premiers produits, et nous vous conseillons de vous méfier. On dit du bien du dernier, mais je ne l'ai pas expérimenté.

Une abonnée fidèle. — Se servir d'une petite brosse douce ou simplement du doigt.

Une abonnée à l'édition chamois, V. D. — Nous vous adresserons sur votre demande *Le Savoir-vivre*, de Mme Ermance Dufaux, dont le prix est de 3 fr. 50. — Bravo pour la coupe.

P. M. B. Pantcharre. — Merci pour votre tout aimable propagande. Nous regrettons de ne pouvoir vous promettre ce modèle spécial. Ayant le dessin colorié de décembre, vous pourriez demander à Mlle Leeker, 3, rue de Rohan, de vous envoyer le canevas Java tout dessiné; le modèle colorié vous servirait de guide pour nuancer les fleurs du tapis.

Solitude. — La *Poupée modèle* convient aux fillettes de six à douze ans et même plus. — Neuf francs pour les départements.

Petite branche d'aubépine. — 1° Vous aurez le choix entre trois fort jolies toilettes pour cette circonstance : la deuxième de l'aquarelle de ce mois ; celle en voile, page 3 de l'Album ; ou la première de l'aquarelle, que vous recevrez en juillet, sans compter les descriptions contenues dans nos articles « Modes ». — 2° Souliers. — 3° La bourse pareille à la robe, garnie d'une ruche ou d'une dentelle.

Sous mon rosier. — Pour teinter les rideaux, les passer dans une infusion de thé.

Pénélope. — Je suis heureuse de pouvoir vous annoncer, pour le courant de l'année, un modèle de votre genre préféré ; mais comme nous devons autant que possible chercher à plaire à tous les goûts, nous ne pouvons vous laisser espérer tous les modèles que vous souhaitez. Quant au petit objet, que nous pensons en effet devoir être très apprécié par nos lectrices, vous aurez le plaisir de le voir apparaître un jour ; nous en avons un en voie d'exécution.

Madame d'H., Douai. — Peut-être le coussin de ce style, que vous recevrez cette année, pourra être par vous adapté à cet usage ; nous regrettons de ne vous laisser aucun espoir pour d'autres panneaux, et de ne pouvoir vous envoyer un choix de modèles, ne possédant que ceux que nous publions. — La maison Sajou, 74, boulevard de Sébastopol, vous en enverrait peut-être à condition.

Une jeune maîtresse de maison. — Il devait en être ainsi, certainement ; mais combien peu suivent cet usage ! Quant aux personnes étrangères, non.

Jeanne la brune. — Mme Emma Guelle, pour votre corset ; oui, elle est tout ce qu'il y a de plus exact. (3, place du Théâtre-Français).

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté 24, rue Chauchat.

JOURNAL
DES
DEMOISELLES

48, RUE VIVIENNE, 48 (à l'angle du boulevard Montmartre)

ÉDITION MENSUELLE PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

PARIS, 10 fr. — SEINE (HORS PARIS) 11 fr. — DÉPARTEMENTS, 12 fr.

ÉDITIONS BIMENSUELLES

PARAISSANT LE 1er ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

DONNANT, EN PLUS DE L'ÉDITION MENSUELLE, LES SUPPLÉMENTS CI-DESSOUS :

COUVERTURE BLEUE

30 Gravures coloriées et 144 pages de Texte **soit en tout 48 gravures coloriées** illustrées de 200 gravures sur bois.

PRIX : PARIS, **14** fr. — SEINE, **16** fr. — DÉP., **18** fr.

COUVERTURE VERTE

Renfermant tous les suppléments de l'édition bleue et donnant en outre, chaque mois, plusieurs patrons découpés et autres, **soit environ 200 patrons dans l'année.**

PRIX : PARIS, **18** fr. — SEINE, **20** fr. — DÉP., **22** fr.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

(COUVERTURE BLANCHE)

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Renfermant 58 gravures coloriées, 2,000 patrons et annexes, et 500 gravures intercalées dans le texte

PRIX DE L'ABONNEMENT AUX DIVERSES ÉDITIONS

PAYS POUR LESQUELS ON PEUT RECEVOIR LE JOURNAL FRANC DE PORT	ÉDITION mensuelle CHAMOIS	ÉDITION bimensuelle BLEUE	ÉDITION bimensuelle VERTE	ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE 1 AN	ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE 6 MOIS	ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE 3 MOIS
Paris.	10	14	18	25	13	7 »
Département de la Seine (Hors Paris). . . .	11	16	20	27	14	7 50
Départements, Algérie, Tunisie, Tripoli (ville). .	12	18	22	29	15	8 »
Pays faisant partie de l'Union postale. . . .	14	19	24	35	18	9 50
Pays ne faisant pas partie de l'Union postale. .	18	24	30	45	23	12 »

PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS

TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO DE JUILLET 1891

TABLEAU DU SPHINX

Abonnées qui ont donné les Solutions justes :

L'1 G Nue. — Perdues dans le Bocage. — Myosotis aidé de E. H. — Une Abonnée timide. — Boudeuse. — Tour Eiffel. — Une ancienne Abonnée de *La Poupée Modèle*. — Œdipe à Vervins. — Œillet de Falaise. — Fleur du souvenir. — Deux Sœurs de Carnac. — Une Abonnée de Messincourt. — A Venise. — En famille. — Little Bird. — Perlette. — Jeanne qui pleure et Jeanne qui rit. — Une Brassée de roses pompon. — Un Courrier d'Italie. — Une Abonnée de Moscou. — Mouette de Vannes. — Sardine argentée. — Miss Ouragan. — Pensée sauvage. — Blonde comme les épis. — Entre Bob et Dick. — Abonnée de New-York. — Une Pension d'Orléans. — Yeux de Gazelle. — Un Bouquet tricolore. — Une Branche de pensées. — Une Elève du couvent des Ursulines. — Fleur d'or. — Fraise parfumée. — Une Amie de Petite Rosette. — Une Andalouse qui aime son journal. — Au bord du Gave. — Lina la rêveuse. — A Veulette. — Pensionnaires et Collégiens. — Abonnée depuis vingt ans. — Etoile du matin. — Œdipe à Toulouse. — Volonté. — Paul et Louise. — A. B. H., Lérouville. — Mon amie et moi. — Une Fanatique de Chopin. — Zed et Cie. — Une O vernis hâte. — Gabrielle Chilot et son amie Jeanne Danse. — Akan Laprim. — Clairette et Riri. — Brévetée pensant à la Marguerite des Marguerites de Boiry, — M.-L. Picard. — Sous mes orangers en fleurs. — Une Branche de Verveine. — Mon Maud et Moi. — Etoile et Ver-Luisant. — Risette et Follette. — Mimosa. — Œillet de Nice.

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

Colombe blanche. — *La Poupée modèle* est dirigée dans le même bon esprit que le *Journal des Demoiselles*, son aîné. Vous voyez donc que vous pouvez l'offrir en toute sécurité à vos petites nièces. Un spécimen, d'ailleurs, vous renseignera parfaitement.

Charlotte russe. — Comme cela tombe bien! Je suis heureuse de la coïncidence et vous félicite de vos succès. — Non, je ne laisserais pas lire à ma fille le R. de Z..., certainement. Vous pouvez mettre entre les mains de la jeune amie qui vous est confiée *tous* les ouvrages de Mme Maryan. — Pour les fleurs d'autel, Mme Favier, 68, faubourg Poissonnière.

N° 6782. — Nous ne devons ni ne pouvons nous occuper de politique dans ce journal. Notre devoir à nous, femmes, est le grand devoir de la *charité*, de la patience, de la conciliation. — L'auteur des *Conseils* vous remercie de votre aimable sympathie.

Juliette D. — Pauvre petite! Il ne faut pas vous décourager; quand vous devriez marcher, piétiner sur votre cœur, il *faut* accomplir ce devoir, et vous sentirez une si grande joie quand ce sera fini!

Oiseau bleu. — Conservez vos cheveux tels qu'ils sont, la mode des cheveux *blondis* se passe. La *Pâte Dusser*, aucun inconvénient.

Une abonnée, héritière de la fortune de Rothschild. — Elle pourrait alors s'offrir une étoffe un peu moins ordinaire, foulard ou voile, pour l'orner de sa dentelle, cependant rien ne s'oppose à ce que cette dentelle figure sur la satinette. — Nous ne connaissons aucun régime, et nous ne saurions trop vous recommander de vous méfier des recettes préconisées par les uns et les autres, et de ne pas vous exposer à détruire votre santé pour un succès douteux: mieux vaut suivre un traitement indi[illegible] n, s'il juge que la cure est possit[illegible]

P. D., Pamiers. — Il a par[illegible] se Louis XIII en février 1888; vo[illegible] er pour fauteuil.

Fleurs d'amitié. — Votre lett[illegible] s- sée ainsi; elle a été, à son arrivée, remis[illegible] le droit. — Nous regrettons de ne pas mé[illegible] le fait vos remerciements, c'est p[illegible] is livraisons vous ont été adress[illegible]

Madame C. L., à Saint-G. (R[illegible] ts de n'avoir pu vous répondre, ainsi que v[illegible] i- riez. Permettez-moi de vous faire remarc[illegible] ne vous avez regardé trop superficiellement n[illegible] o- dèle, au bas duquel le prix était indi[illegible] té répété le mois suivant avec le [illegible]

Jeanine. — Une chaise Louis XIII a paru en février 1888; un fauteuil Louis XIV en septembre 1887 et un fauteuil Henri II en décembre 1888 et janvier 1889. — Le dessin du pouf en X est entier. — S'adresser, pour toutes les fleurs et leurs fournitures, à Mme Favier, 68, faubourg Poissonnière, que nous avons maintes fois indiquée à nos lectrices.

Espérance. — Nous n'avons, hélas! aucun remède à vous indiquer et nous nous méfions de toutes ces *recettes infaillibles*; mais que votre chère cousine se console, le temps atténue sensiblement ces petites marques, surtout chez une personne jeune. Merci de votre tout aimable confiance, nous aurions souhaité pouvoir y répondre efficacement. — Certainement, à la présentation, vous n'aurez qu'à saluer; un simple merci pour le bouquet.

J. D. abonnée depuis 24 ans. — Combien nous sommes touchée de cette affectueuse constance et de votre zèle sympathique en notre faveur! — Nous ne saurions trop répéter que c'est naturellement aux adresses accompagnant nos modèles qu'il faut écrire pour avoir les fournitures. — Pour le tapis, nous avons donné avec le premier dessin de ce travail un croquis de la grosseur du canevas; il suffit donc de compter, pour la grandeur dont vous le voulez, les points, peu nombreux, vu la dimension du treillis, et vous calculerez ainsi facilement le nombre des fleurettes, puisqu'il en faut une par point. — Une photographie peut s'encadrer dans un cadre brodé, mais pas une peinture.

Pauvrette. — 1° Nous vous engageons vivement à consulter un médecin. — 2° Prière de lire avec attention le *conseil* contenu dans ce numéro et de consulter les articles bibliographiques.

Une Teschottière. — 1° Vous adresser à la Teinturerie Européenne. — 2° Cette maison seule peut vous renseigner sur ses prix, selon la quantité d'étoffe et le plus ou moins de garnitures, etc. — 3° Le surah supporte très bien la teinture s'il est de bonne qualité. — 4° Les nuances claires sont surtout en vogue.

Ne m'oubliez pas. — La maison Cabin-Sajou, 74, boulevard de Sébastopol, vous fournira tous ces renseignements pour les métiers.

J. G., M. (Jura). — Nous regrettons de ne pouvoir nous conformer à votre désir, n'ayant à notre disposition que les modèles que nous publions; veuillez vous adresser directement à l'adresse donnée dans la maison Cabin-Sajou.

Madame P., rue de T., Paris. — Bien que sous la dénomination de *casaque*, le patron découpé paru au 1er novembre répond parfaitement à votre demande; soyez sans inquiétude, ces quelques mois n'en ont pas démodé la coupe. La fourrure sera seulement supprimée et remplacée par des piqûres. Vous avez depuis les patrons parus au 1er mars et au 1er avril. Quant au grand col, il ne s'adapte pas à ce genre de vêtement; vous pouvez y ajuster un col revers, qu'il vous sera facile de relever dans quelqu'autre de nos planches.

H. A. R., boulevard St-G. — Hélas! comment pouvez-vous espérer que notre science sera supérieure à celle de la Faculté! Permettez-moi de vous engager simplement à consulter d'autres médecins. L'homéopathie est merveilleuse pour bien des cas; pourquoi n'en essayeriez-vous pas? — Le mode de réponse que vous demandiez n'est pas possible : nous n'avons que ces colonnes à vous offrir.

E. M., édition chamois, Paris. — Pris note, mais patience. Votre demande si tardive n'aura son tour que dans de longs mois, malgré notre bon vouloir.

Madame E. T., à G. (Côte-d'Or). — Prière de lire la ...nse : « E. M., édition chamois, Paris ».

...lame K., Paris et Saint-Germain. — Nous avons ...ret de ne pas connaître le procédé à employer.

...S. T. Algérie. — Désolée de ne pouvoir ré...e à votre si grande confiance, mais un médecin ... peut vous indiquer un traitement et en suivre ...effets, afin de le modifier ou changer suivant les ...ltats.

...olée mais confiante en vous. — Nous ferons re...ner à notre aimable abonnée que le *Journal des ...noiselles* étant un journal dédié aux femmes rai...nables, nous ne les engageons à adopter une mode lorsque nous croyons être sûr que ces modes sont ...*portées*. Quant aux pauvres petites filles qu'on ...ible si ridiculement, j'espère qu'elles seront déli...es bientôt de cette robe longue, véritable conspi...on contre la liberté de leurs allures et la grâce de ... mouvements.

A. R. Rumilly. — Sans doute vous avez trouvé que votre « cher petit journal », comme vous voulez bien l'appeler, vous imposait une attente bien bien longue, mais il a fallu, d'après votre demande, nous livrer à des recherches rétrospectives : 1° Pour ces carrés comme pour entre-deux, bandes, crochet, filet, broderies, etc., c'est par un surjet qu'on les réunit; aux carrés guipure Richelieu vous bordez d'un feston aux carrés pleins d'un ourlet à jour; c'est sur le bord de cet ourlet et de ce feston que vous faites le surjet. —2° Ce mot *plat* ne s'explique-t-il pas de lui-même, ne vous démontre-t-il pas qu'il n'y a ni plis, ni fronces, ni drapés? *Mener*, c'est-à-dire froncer à peine, ayant seulement un peu plus de largeur que la ceinture. — 3° La maison Cabin-Sajou. — 4° Vous coupez les fils, qui doivent être tirés des deux côtés, à 3 ou 4 millimètres du bord intérieur de l'ourlet; vous rentrez ces fils et vous les enfermez dans l'ourlet que vous faites dans cet angle, par un surjet en fil fin. Pour la roue, voir dans le *Manuel* aux différents jours de la dentelle Renaissance. — 5° Nous ne croyons pas qu'il en paraisse cette année. Nous espérons que cette réponse si tardive vous tirera d'embarras et nous vous souhaitons heureux succès.

Mesdemoiselles d'A. — Prenez donc le crochet protège-pointe de la maison Lefèvre-Cabin, 74, boulevard de Sébastopol; vous n'aurez plus à craindre les petits accidents dont vous parlez. Le fin coûte 1 fr., le gros 75 cent. Même maison pour le filet mécanique. Indiquer la grosseur ou l'ouvrage auquel vous le destinez. On en donne la quantité voulue, fût-elle très minime.

Fleur de lotus. — Si vos cheveux tombent et blanchissent, adressez-vous à M. Robinet, il vous enverra une boîte complète de son Rénovateur à base de quinine. Indiquez la nuance de vos cheveux; si vous êtes brune et que vous veuillez être blonde, demandez la Mixture Rénovatrice. Franco, mandat-poste, boîte complète grand modèle : 8 fr.; petit modèle : 5 fr.; rue de Trévise, 39, Paris.

Madame R. L., Pamiers. — Merci de vos compliments, nous avons en préparation quelque chose de mieux encore. Oui, la *Pâte Dusser* est réellement inoffensive.

Près de Noireau. — Vous trouverez dans la préface de l'*herbier du « Journal des Demoiselles »* tous les renseignements pour faire sécher les plantes. Cet herbier renferme également des modèles d'aquarelle pour faciliter le coloris des vingt-cinq plantes dessinées au trait qui sont contenues dans cet album.

Miss Bellotte. — Remerciements pour tout ce que votre lettre renferme de pensées aimables pour notre Journal, et regrets sincères de ne pouvoir insérer votre petite nouvelle dont nous tenons le manuscrit à votre disposition.

Madame H. G., à C. — La maison Poussielgue, 5, rue Cassette. Vous y adresser en *toute confiance*, de toutes façons.

Deux jumelles. — Nous les adressons à Mme Pelletier-Vidal, 19, rue de la Paix, qui très certainement leur trouvera le costume qu'elles désirent : Elégant, « très chic », et d'un prix acceptable pour une bourse de jeune fille. Mme Pelletier vous enverra des combinaisons d'étoffes, indiquera les garnitures et le prix. Nous pouvons vous dire que la sous-jupe en soie augmente le prix du costume de 20 fr.

Aimant la Bretagne. — Il suffit de ne jardiner qu'avec des gants de peau, un peu larges pour avoir les mouvements plus libres. — Non, nous n'avons qu'un seul format; l'emploi de cette reliure est très simple. — Nous avons publié dans l'Album de mars des motifs soutachés pour robe de baby. La guirlande de point à la croix, page 1 de l'album de ce mois, est fort jolie et peut être faite avec des grosseurs différentes de points, suivant la dimension des pièces de la robe, puis les branches étant isolées, peuvent être disposées de façons variées. Vous avez encore le choix dans les modèles de point à la croix, parus antérieurement.

Madrid. — C'est à la parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix, que vous trouverez le savon Sapoceti et la Crème de fraises; cette maison n'a aucune succursale; ainsi que vous le dites, ces deux cosmétiques sont exquis. Nous vous conseillons d'y joindre la Poudre de Cypris pour le visage et la Pâte de Velours pour les mains. La lotion de Guerlain vous serait d'une très bonne hygiène pour la peau qu'elle entretiendrait lisse et transparente, en la préservant

des taches et du hâle causés par le vent et l'air vif de la mer et des montagnes.

Deux cousines de quinze avrils. — Nous remercions ces aimables cousines de leur affectueuse sympathie, et les engageons à conserver quelque temps encore la grande natte russe unique tombant dans le dos. — Tâchez de connaître les goûts de cette chère maîtresse et lui offrir, soit des flambeaux, tasses, coupes, etc., soit un objet de mobilier, ou quelque vide-poche, pelote, écran, fauteuil-chaise, coussin, etc., de l'ouvrage de ses élèves; votre journal vous offre un très grand choix de modèles.

F. E., Petite Bohème. — Nous en avons publié un modèle colorié en décembre 1888 et janvier 1889. — Certainement, le dessin est complet, c'est un motif qui ne se répète pas, les quatre angles sont variés. — Le modèle vous donne juste un raccord du bandeau, vous n'avez donc qu'à le recommencer votre premier raccord terminé; pour les bordures, le raccord est plus petit et facile à reprendre en partant de l'une des fleurs. — Oui sur une lettre de faire-part; non sur vos cartes. — Les parents seuls sont juges sur ce point, les situations étant tellement multiples sur cette question, par la longueur du voyage, l'aspect plus ou moins jeune, le plus ou moins de timidité; il faut aussi tenir compte des habitudes du milieu dans lequel on vit, nous ne saurions donc trancher la question. — Le tulle uni orné de grenadine et fleurs en grenadine ou en crêpe sans jais; certainement pour la passementerie de laine, également sans jais.

Une fidèle abonnée, fidèle de mère en fille, troisième génération. — Vous possédez ce patron, madame, depuis le 1er novembre; les quelques mois écoulés depuis n'ont nullement démodé sa coupe. Le 1er mars et le 1er avril, ce cher patron, cette fois sous le nom de *jaquette*, a donc passé inaperçu? Il vous sera facile de le retrouver; et j'espère que vous pourrez signer toujours comme cette fois : *Une fidèle aimant son journal avec enthousiasme et confiance.*

Une célibataire. — Veuillez parcourir, pour cela, les articles : Visites dans les Magasins.

Une Egyptienne. — Non, pas à table. — Votre lettre, mise à un bureau égyptien, par erreur, avec timbre français, nous a été taxée comme non affranchie.

Trois inséparables. — Ce deuil est naturellement un des plus sévères et se porte *au moins* pendant une année. — Il ne peut y avoir de règle pour ce que vous demandez, on ne peut que consulter sa disposition d'esprit. Eviter de choquer par trop d'empressement ceux qui nous entourent.

Madame J., à St-G. (Seine et-Oise). — Mille regrets de ne pouvoir vous faire composer un chiffre d'un genre aussi spécial; veuillez vous adresser à Mlle Luneau, 33, boulevard Clichy, si vous ne pouvez par vous-même le composer en vous aidant de nos alphabets en point à la croix.

Mademoiselle R., Loches. — Comment avez-vous été surprise de ne pas recevoir ainsi réponse de suite? Cela ne se peut pas, malgré notre bon vouloir. Le temps nous manquerait. — Le crochet étoile a fait son apparition dans la 6e édition du Manuel (appendice); nous ignorons quelle est la date du vôtre, mais en tout cas ce point avait été donné dans les Albums du journal entre les 5e et 6e éditions, c'est-à-dire entre 1876 et 1879. Nous regrettons de vous donner une si incomplète indication, mais nous ne pouvons répéter ainsi tous ces détails de points, le Manuel précisément en est le dictionnaire, et toutes les explications de travaux qu'il contient ont paru d'abord dans les albums.

Sofrano. — Vous pourriez essayer la Rosée crème, dont il est question à l'article Visite dans les magasins.

Madame C. E. R., Ségonzac. — Il y a certainement des personnes qui le quittent en cette circonstance; mais il est si facile d'adopter un demi-deuil élégant. — Nous ne comprenons pas très bien votre seconde demande; ici, le lendemain du mariage, les jeunes mariés sont envolés ou ont simulé un départ; s'il y a fête, rien ne vous empêche d'y prendre part si pour la cérémonie du mariage vous avez mis de côté le grand deuil.

Une idée lumineuse ou... — Certainement non, nous ne trouvons nullement votre idée *absurde*, mais nous ne pouvons pas plus y prêter notre concours que nous ne l'avons fait pour les timbres-poste, sans nous exposer à des plaintes et à des reproches.

Madame H., Cannes. — Pour vous, Madame, le corset cuirasse en coutil de soie de Mme Emma Guelle, 3, place du Théâtre-Français, une petite coquetterie dont vous serez ravie; très souple et maintenant suffisamment. Le même en coutil de fil pour votre fille aînée; quant à la cadette qui a une tendance à se courber, le corset à épaulières l'obligera sans fatigue et progressivement à se tenir droite. Nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire de lui faire porter le corset orthopédique monté par Mme Guelle. Consultez votre médecin, faites ce qu'il vous conseillera. Le corset a l'approbation des médecins de Paris.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté 24, rue Chauchat.

Août 1891. 59e Année. N° 8.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

48, RUE VIVIENNE, 48 (à l'angle du boulevard Montmartre)

ÉDITION MENSUELLE PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

PARIS, 10 fr. — SEINE (HORS PARIS) 11 fr. — DÉPARTEMENTS, 12 fr.

ÉDITIONS BIMENSUELLES

PARAISSANT LE 1er ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

DONNANT, EN PLUS DE L'ÉDITION MENSUELLE, LES SUPPLÉMENTS CI-DESSOUS :

COUVERTURE BLEUE

30 Gravures coloriées et 144 pages de Texte **soit en tout 48 gravures coloriées** illustrées de 200 gravures sur bois.

PRIX : PARIS, 14 fr. — SEINE, 16 fr. — DÉP., 18 fr.

COUVERTURE VERTE

Renfermant tous les suppléments de l'édition bleue et donnant en outre, chaque mois, plusieurs patrons découpés et autres, **soit environ 200 patrons dans l'année.**

PRIX : PARIS, 18 fr. — SEINE, 20 fr. — DÉP., 22 fr.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

(COUVERTURE BLANCHE)

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Renfermant 58 gravures coloriées, 2,000 patrons et annexes, et 500 gravures intercalées dans le texte

PRIX DE L'ABONNEMENT AUX DIVERSES ÉDITIONS

PAYS POUR LESQUELS ON PEUT RECEVOIR LE JOURNAL FRANC DE PORT	ÉDITION mensuelle CHAMOIS	ÉDITION bimensuelle BLEUE	ÉDITION bimensuelle VERTE	ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE 1 AN	6 MOIS	3 MOIS
Paris.	10	14	18	25	13	7 »
Département de la Seine (Hors Paris). . . .	11	16	20	27	14	7 50
Départements, Algérie, Tunisie, Tripoli (ville). .	12	18	22	29	15	8 »
Pays faisant partie de l'Union postale. . . .	14	19	24	35	18	9 50
Pays ne faisant pas partie de l'Union postale. .	18	24	30	45	23	12 »

PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS

TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO D'AOUT 1891

TABLEAU DU SPHINX

Abonnées qui ont donné les solutions justes :

Perdues dans le bocage. — Boudeuse. — Tour Eiffel. — Likiriki. — Sous mes orangers en fleurs. — Une Grenade de Grenade. — Violette du Languedoc. — Mouette de Vannes. — Vive comme la poudre. — Violette et Réséda. — Guirlande de jasmin. — Un Iris jaune. — Une abonnée de 20ᵉ année. — Muguet des bois. — Une fanatique de Chopin. — Œdipe à Toulouse. — Une Mathurine. — Un Carpillon. — Mon, Mau et moi. — Pâquerette à Auzaneis. — Mon mari et moi. — Entre Dick et Bob. — Victoire Picek. — Guersant. — Au bord de la mer Bleue. — Cachée sous la bruyère de Kermario. — Jeanne Danse et son amie Gabreille Chilot. — Lilas blanc. — Mon amie et moi. — Pendant la récréation du couvent. — Une ancienne abonnée de la *Poupée Modèle*. — Une branche de Verveine. — Fraise parfumée. — Pensionnaires et collégiens. — Une Bourre-guigne hotte. — Une Andalouse qui aime son journal. — Fleur des champs. — Magdeleine sauvage de la Remuée. — Marie et Louis d'Ancenis. — En famille. — Jeanne qui pleure et Jeanne qui rit. — Courrier de New-York. — Une pension d'Orléans. — Une O vernis hâte. — Mystère. — Stella. — A. B. H. Lerouville. — L'1 G Nue. — Mᵐᵉ F. M. à Nantes. — Co-cliquot. — M. L. Picard. — Madelonnette. — Mˡˡᵉ Mˡˡᵉ Aᵘᵉ de la Cailletterie. — Une gourmande savourant le délicieux chocolat Pollart. — Nitouche. — Une branche de pensées. — Une abonnée de la côte Sainte-Catherine. — A Veulette. — Une brassée de roses pompon. — Sous le ciel de l'Italie. — Une abonnée de Bruxelles. — Œdipe à Vervins. — Œillet de falaise. — Une abonnée de Messincourt. — Deux sœurs à Carnac. — Au bord du lac à G. — Un bouquet tricolore. — Une abonnée de Mos ou. — Blonde comme les épis. — Fleur du souvenir. — Deux Créoles. — Frère et sœur. — Madame et Monsieur. — Pomme de reinette. — Au bord du Gave. — Paul et Louise. — Un courrier d'Italie. — Perlette. — Yeux de gazelle. — Fleur d'or. — Une élève du couvent des Ursulines. — Une amie de petite Rosette. — Volonté. — Risette et Follette. — Étoile et Ver luisant. — Mimosa. — Œillet de Nice. — Clairette et Riri. — Guizot. — Étoile du matin. — Rose rouge et Rose blanche.

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

Jeanne. — Les spécimens ont été adressés à vos amies, mademoiselle; vous ne devez rien pour cela au caissier. Nous, par exemple, nous vous devons un grand merci pour votre obligeante propagande, quoi que vous affirmiez *travailler pour le bien de vos amies seulement.* — Pour la musique, permettez-moi de vous renvoyer à la *Revue musicale* de ce mois, qui donne justement de très bonnes indications.

Mademoiselle B. L. — Le duvet sur les bras disparaîtra avec le *Pilivore*, de Dusser; aucun inconvénient.

N° 42,509, Kate. — J'ai transmis à Mᵐᵉ Favier, 68, faubourg Poissonnière, et non pas 88, vos félicitations sur la manière dont elle a exécuté les fleurs d'autel que vous lui aviez demandées. Vous savez qu'elle peut vous fournir à des conditions très raisonnables, toutes les fourni[illegible] que vous voudrez pour faire vous-même les [illegible] fleurs.

M. D. V. P. L. — Nous ne pouvons [illegible] connaissant pas les cosmétiques employés dans le ca[illegible] vous précisez. Veuillez vous adresser à la maison [illegible] lain, 15, rue de la Paix. Vous y trouv[illegible] ment ce que vous désirez.

Quarante années de fidélité. — Voilà une [illegible] me ferait soulever les montagnes pour vous être agr[illegible] madame, mais ce n'est pas nécessaire aujourd'hu[illegible] méthode *Edelsil* épargnera les larmes à bébé [illegible]

a tant de peine à reconnaître ses notes sur le clavier. Elle est ingénieuse au possible, cette petite méthode, et elle a rendu déjà de grands services; en vente au bureau du journal, au prix de 1 fr. 50. — 2° Mme Emma Guelle, 3, place du Théâtre-Français, *sans hésitation aucune;* ses corsets ne fatiguent jamais. — 3° Les nouvelles qui paraissent dans le *Petit Courrier des Dames* sont indépendantes de celles du 1er numéro de chaque mois. — 4° L'auteur dont vous parlez n'existe plus depuis près d'un an. — J'espère n'avoir rien oublié, et que « Grand'mère » sera contente de nous.

Une novice dans l'art de recevoir. — Le temps et la place me manquent pour répondre à tant de questions que nous pose notre aimable abonnée. Mais elle sera vite au courant, si elle demande au bureau du Journal le *Savoir-vivre,* de Mme Ermance Dufaux, prix : 3 fr. 50; ainsi que (puisque l'achat de plusieurs volumes à la fois ne l'effraie pas) *Ce que les maîtres et les domestiques doivent savoir,* du même auteur, prix : 4 fr. — *Le Journal des Enfants* conviendra aussi bien au frère qu'à la sœur.

Madame Duf... — Il nous serait difficile de vous dire en quelle couleur votre costume pourrait se teindre; il nous faudrait en chimie plus de compétence que nous n'avons. Veuillez vous adresser à la Teinturerie Européenne, 26, faubourg Poissonnière, qui vous renseignera sur ce sujet.

Mademoiselle Es. — Costume de lainage avec garniture de broderie posée en empiècement ou en chemisette plissée, façon essentiellement comme il faut, 120 francs. Vous adresser directement à Mme Gradez, 61, rue de Provence, qui se mettra à votre disposition pour le trousseau de robes dont vous nous parlez.

Exilée au bord du Danube. — Merci, mademoiselle, pour votre zélée propagande. — Bien des produits et compositions sont recommandés comme infaillibles, mais, franchement, nous n'avons constaté aucun succès, même du *meilleur.* — Ce procédé est indiqué dans notre *Manuel,* que vous possédez, sans doute. — Le petit opéra-comique de Mme Gennaro-Chrétien vous a été expédié de suite.

Une fidèle abonnée, n° 387. — Chère mademoiselle, il faut s'inspirer du moment; rien ne serait plus fade et peut-être plus maladroit qu'une phrase enseignée d'avance par votre correspondante, qui ne sait rien ni de la jeune femme ni de votre amie. — Les toilettes claires, un peu ouvertes ou décolletées, avec chemisette en dentelle, étant fort en vogue en ce moment, vous pourriez choisir l'une des toilettes parues au journal dans ces derniers temps, la première figurine de l'aquarelle de ce mois, entre autres. — Le numéro de juin vous a été envoyé au reçu de votre lettre.

M. L. B., Ossun. — Ce modèle n'entre pas dans notre programme de cette année; nous regrettons de ne pouvoir vous être agréable. Celui paru à la fin de l'année précédente ne vous conviendrait-il pas?

Merci d'avance pour une machine. — Je ne connais pas cette machine et ne pourrais m'informer qu'auprès du fabricant lui-même qui, naturellement, ne démentirait pas annonces.

adame L. D. (Meurthe et-Moselle). — Ce que vous andez n'est pas possible, tandis qu'il est si facile de ier un recueil soi-même en copiant à mesure les ttes sur un cahier! Nous en donnerons certainement que fois que nous pourrons disposer d'une place en faveur.

amie de l'aquarelle. — La maison de Old-England toujours; sans doute, il y a eu fausse direction de lettres, peut-être depuis que vous nous avez écrit -vous en possession d'une réponse; sinon, en renouve- votre réclamation *par carte postale avec réponse,* votre sse inscrite dessus, vous obtiendrez sans doute l'explication du malentendu qui vous a privée de votre vernis. — Je ne suis pas assez sûre de moi pour vous donner une indication. Un ouvrage traitant de cette matière vous renseignera mieux que moi; vous le trouverez au bureau du journal; c'est un *Traité pratique de l'enluminure,* selon la méthode des anciens; il coûte 6 fr. pris au bureau et 7 fr. par poste, *franco.*

Madame U. — Envoyer ce costume, sans le découdre, à la Teinturerie Européenne; l'absence de relevés et de garniture modifie un peu les prix. Nous ne recevons que des compliments des teintures de cette maison. Par nous-mêmes, nous avons constaté que le travail est des plus soignés. Le costume de gaze, comme celui de foulard, se teindra fort bien.

Madame L. — Tous les produits des RR. PP. Bénédictins de Varazza et des Bénédictins de Seragno se trouvent à la maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre, M. Senet étant le seul administrateur de ces produits; chocolat, thé, liqueurs sont exquis et le tapioca supérieur. L'Esprit de mélisse, 2 francs le flacon, est souverain contre les maux d'estomac, les crampes et les migraines. La Pâte des Prélats, pour les mains. Une préparation qui enlève les points noirs du nez et de la figure; une autre pour faire disparaître le duvet trop apparent des bras sont des produits très appréciés de cette maison.

Une mère de famille. — Nous regrettons vivement de ne pouvoir vous être utile; ce travail, très recherché, s'obtient difficilement quand on le cherche soi-même; mais, par correspondance, c'est presque impossible. Peut-être auriez-vous une réponse favorable en vous adressant à l'Œuvre de l'Hospitalité universelle, 11, rue Paul-Louis-Courrier.

M. A. B., 1, 6, 9. — Nous n'avons aucune trace de la lettre à laquelle vous faites allusion et regrettons que vous ayez attendu vainement; mais, en tout cas, nous ne connaissons aucune préparation ni toute confectionnée, ni à faire soi-même, et nous ignorons absolument s'il existe un produit ayant cette propriété. — Nous ne pouvons nous contenter de donner des modèles sans guider nos lectrices dans la manière de les exécuter. Patience! D'ailleurs, cette dentelle est très peu utilisée en ce moment.

Une abonnée de 14 ans qui aime son journal. — Une femme ne se lève pas quand un homme entre dans un salon; saluer simplement ou tendre la main si c'est une personne de son intimité. — Merci, madame, pour votre zèle à répandre notre œuvre; nous sommes heureuse du succès avec lequel vous exécutez nos travaux.

Une Tourangelle d'occasion. — Notre numéro de ce mois arrive donc bien à point, nous en sommes enchantée; vous n'aurez même pas à attendre deux ou trois mois. Si vous préférez le point à la croix, nous vous engageons à revoir la guirlande, page 1. (Album de juillet.)

Une abonnée de Versailles très embarrassée. — La mariée offre souvent un petit souvenir non seulement à la demoiselle d'honneur, mais à ses amies en général, ce sont des bijoux; le cadeau des amies à la mariée est plutôt une œuvre de leurs doigts. Le lendemain, une jolie toilette de ville à choisir dans nos modèles; pas de pardessus. — Nous ne pouvons prendre note des initiales pour draps, un seul chiffre occupe une trop grande place, mais vous avez reçu un alphabet en juillet; pour les lettres en point à la croix, veuillez consulter nos alphabets. Si vous tenez à un chiffre spécial, il faut vous adresser à Mlle Luneau, 33, boulevard de Clichy. — Pour les draps, broder les chiffres à 3 ou 4 centimètres au-dessus de l'ourlet; nappes et serviettes ne se marquent pas au-dessus de l'ourlet, c'est en angle, comme à un mouchoir, que l'on pose le chiffre.

Madame A. A., Tarbes. — Je crois que cette œuvre, qui

a plusieurs fois changé de domicile, n'existe plus; prière de lire la réponse : « Une mère de famille ». Si votre amie désire nous adresser quelque spécimen de ces œuvres, il sera examiné par notre comité de lecture.

Madame Duve... — Nous avons pris les renseignements que vous nous demandiez; les voici aussi détaillés que le permet la place dont nous pouvons disposer. La mixture rénovatrice rend blonds et dorés les cheveux; mais si vos cheveux sont gris, c'est le Rénovateur à base de quinine qu'il faut employer, en indiquant leur couleur primitive. Ecrire à la maison Robinet, 39, rue de Trévise. Envoi *franco* contre mandat-poste. Le flacon grand modèle, 8 fr.; le demi, 5 fr.

Madame A., Paris, n° 151. — M[lle] M. Maingon demeure actuellement 33, rue de Vaugirard.

Madame E. D., rue de C. — Posez l'envers de votre étoffe sur un linge blanc plié en deux ou en quatre; puis, avec un tampon en linge ou en flanelle, imbibé d'essence minérale ou de benzine, vous frottez l'endroit, déplaçant le linge du dessous à mesure que les taches s'y impriment.

C. Leblond. — Soyez la bienvenue parmi nous, mademoiselle; nos bras sont ouverts à l'amie de Chiffonnette. Puisque votre petite sœur vous succède à la *Poupée Modèle*, vous pourrez jouir encore tout à votre aise de l'*Ami rose*, qui *a fait de vous une petite personne presque parfaite.*

N° 1243. — Vous venger, mademoiselle! Est-ce bien une abonnée du journal qui parle de se venger? La seule vengeance que je vous conseille est celle-ci : faire le plus de bien possible à l'ingrate, elle vous reviendra.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté 24, rue Chauchat.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

48, RUE VIVIENNE, 48 (à l'angle du boulevard Montmartre)

ÉDITION MENSUELLE PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

PARIS, 10 fr. — SEINE (HORS PARIS) **11 fr. — DÉPARTEMENTS, 12 fr.**

ÉDITIONS BIMENSUELLES

PARAISSANT LE 1er ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

DONNANT, EN PLUS DE L'ÉDITION MENSUELLE, LES SUPPLÉMENTS CI-DESSOUS :

COUVERTURE BLEUE

30 Gravures coloriées et 144 pages de Texte **soit en tout 48 gravures coloriées** illustrées de 200 gravures sur bois.

PRIX : PARIS, **14** fr. — SEINE, **16** fr. — DÉP., **18** fr.

COUVERTURE VERTE

Renfermant tous les suppléments de l'édition bleue et donnant en outre, chaque mois, plusieurs patrons découpés et autres, **soit environ 200 patrons dans l'année.**

PRIX : PARIS, **18** fr. — SEINE, **20** fr. — DÉP., **22** fr.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

(COUVERTURE BLANCHE)

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Renfermant 58 gravures coloriées, 2,000 patrons et annexes, et 500 gravures intercalées dans le texte

PRIX DE L'ABONNEMENT AUX DIVERSES ÉDITIONS

PAYS POUR LESQUELS ON PEUT RECEVOIR LE JOURNAL FRANC DE PORT	ÉDITION			ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE		
	mensuelle CHAMOIS	bimensuelle BLEUE	bimensuelle VERTE	1 AN	6 MOIS	3 MOIS
Paris.	10	14	18	25	13	7 »
Département de la Seine (Hors Paris). . . .	11	16	20	27	14	7 50
Départements, Algérie, Tunisie, Tripoli (ville). .	12	18	22	29	15	8 »
Pays faisant partie de l'Union postale. . . .	14	19	24	35	18	9 50
Pays ne faisant pas partie de l'Union postale. .	18	24	30	45	23	12 »

PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS

TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO DE SEPTEMBRE 1891

TABLEAU DU SPHINX

Abonnées qui ont donné les solutions justes :

Perdues dans le bocage. — Une abonnée de Carignan. — Vendéenne. — Courrier de Vannes. — L'1. G. Nue. — V. B. à Lédenon. — Une ancienne abonnée de la *Poupée Modèle*. — A. B. H. Lérouville. — Fleur des Champs. — Raphaëla. — E. Delaunay. — Mon amie et moi. — J. Danse brûla Tours à Lion-sur-Mer. — Quatre cousines près du jeu de Croquet. — Boudeuse. — Une Grenade de Grenade. — Un Iris jaune. — Clairette et Riri. — Yeux de gazelle. — Une Branche de pensées. — Uue amie de petite Rosette. — Pensionnaires et Collégiens en vacances. — Branche de Verveine. — De Mers à Tréport. — Mon Mau et Moi. — Frère et Sœur. — Pomme verte. — Une abonnée de Bruxelles. — Une Andalouse qui aime son journal. — B. de R. — Jeanne Mervins. — Une abonnée de Moscou. — Blonde comme les épis. — Violette et Réséda. — Deux amies de Saint-Mandé. — Deux sœurs de Carnac. — Miss Tenflute. — Fine mouche et Fine oreille. — Un Carpillon. — Guirlande de jasmin. — Margot, l'ami de Janot. — Lisette Fleuriot. — Une bande d'amis en vacances. — En villégiature. — J. Legrand. — Un bouquet tricolore. — Fleur d'ajonc. — Marie à Concarneau. — Jacqueline. — Cachée sous la bruyère de Kermario. — Une ancienne abonnée de 20 ans. — Œdipe au Mans. — Boute-en-train. — Migueline. — Betzy de Ch...

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

Marie F. — Ce n'est pas votre écriture, mademoiselle, mais bien ce que dit votre lettre qui me fait vous juger bonne, studieuse, raisonnable et même poétique à vos heures, ce qui ne gâte rien; de plus, vous *aimez beaucoup votre journal*, ce qui prouve... Vrai ! je ne puis continuer, touchant de trop près au journal pour faire son éloge en faisant le vôtre. — Votre lettre était bien adressée.

Riche d'espérance. — Vous avez à peine vingt ans, mademoiselle ? A cet âge, la simplicité est une parure. Aussi nous vous conseillons, pour cette toilette de demoiselle d'honneur, un costume en cachemire crème à petits falbalas; le corsage à haut empiècement de dentelle ou de broderie; des nœuds en moire bleue sur les épaules et un ruban semblable pour ceinture. Cette façon charmante, nous l'avons vue chez Mlle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel, une couturière qui habille parfaitement les jeunes filles.

Une exilée en Russie. — En effet, la chose est difficile par correspondance; et puis, quelle responsabilité pour nous, qui ne sommes pas *du métier*, de vous donner un conseil là-dessus ! Il vaudrait mieux vous adresser à un agent de change consciencieux; je puis vous indiquer M. Laurent, rue du Quatre-Septembre; vous pourrez vous mettre en correspondance avec lui.

Près de sa mère malade. — Puisqu'il s'agit seulement d'un homme étranger, jeune ou non, il suffit de répondre : *Merci, très bien !* sans ajouter : *Et vous ?* Cela ne se fait pas. — Je prie le « noyau » sympathique d'agréer nos remerciements, le dernier paragraphe de votre lettre, mademoiselle, nous ayant caressé le cœur très agréablement.

Deux jumelles. — ... n Le-
fèvre-Cabin, 74, boulevard de Sébas- ... ochet
protège-pointe; le fin coûte 75 centi ... 1 fr.
Il nous semble qu'une chaise en tapiss ... l'une
ferait le dossier, l'autre le siège, serait un ... au de
fête. Voulez-vous un ouvrage moi... ... isse
un coussin, un petit tapis de t ... ères;
vous ferez encore grand plaisi ... Cabin
a un joli choix de tous ces ouv.

Mademoiselle Jeanne R. (Yo ... onnée
veut bien écrire à M. Blanc ... Saint-

Germain, 17, il lui dira le vernis qu'elle doit employer et pourra peut-être répondre à l'autre question.

C. de L., Paris. — Mme Guelle, 3, place du Théâtre-Français, est visible toute la journée et elle essaye *elle-même* les corsets. Son talent, son obligeance et son exactitude sont bien connus de nos abonnées. — L'*Herbier* a été envoyé; nous attendons l'adresse de votre amie pour lui expédier le *Traité pratique de l'enluminure,* dont le prix par la poste est de 7 francs; pris au bureau, il ne coûte que 6 francs. — Nous avons noté le changegement d'adresse.

Insatiable. — Puisque l'édition bi-mensuelle ne vous suffit pas, madame, vous pouvez, dès à présent, demander l'édition hebdomadaire : vous aurez plus de texte, plus de patrons et plus de modèles de ces jolis ouvrages qui font votre admiration et votre envie. — Certainement, Mme Favier, 68, faubourg Poissonnière, vous fera sur commande et *on ne peut mieux,* toutes les fleurs que vous voudrez. — Le numéro d'août a dû vous satisfaire, avec cette jolie mélodie de George O'Kelly. — Merci pour tant de compliments si bien exprimés.

Ch. de M. — Impossible de répondre dans le *prochain* numéro. Je n'arrive pas trop tard, cependant, pour vous conseiller plutôt le silence qu'un reproche qui serait peut-être mal compris et ferait, dans ce cas, plus de mal que de bien. Ne craignez pas de vous adresser à nous; tout notre dévouement est au service de nos abonnées, qui sont aussi nos amies.

Mademoiselle Jeanne C., à Auxerre. — Notre programme pour 1891 est déjà beaucoup trop rempli d'annexes intéressantes pour faire droit à votre demande, mais nous pouvons vous annoncer, pour janvier et février 1892, la publication de DEUX TRÈS JOLIS MODÈLES D'AQUARELLE, composés avec le talent très original de *M. Habert-Dys.*

Yvonne G. — Vos cheveux par ces chaleurs, dites-vous, ne tiennent ni la frisure ni l'ondulation; employez l'Eau Melba, votre chevelure redeviendra souple et restera frisée. Le flacon : 3 francs *franco.* Parfumerie Renaissance, 19, rue de la Paix, Paris.

Madame R., née F., abonnée depuis 51 ans. — Je suis heureuse, madame, que nos alphabets soient venus très à propos répondre au désir d'une si fidèle abonnée.

Madame de S. — Un costume tel que vous nous le décrivez serait d'un certain prix. Nous vous prions de vous adresser à Mme Pelletier-Vidal, 19, rue de la Paix, qui vons renseignera bien mieux que nous ne pourrions le faire. Mme Pelletier est une couturière de talent, ayant le goût essentiellement parisien et comme il faut. Elle vous enverra des échantillons combinés et les prix du costume avec telle ou telle garniture, et nous sommes certaine qu'elle vous contentera, quoique vous soyez très difficile, nous dites-vous.

M. C., rue B., ancienne abonnée à la « Poupée modèle ». — Nous regrettons de ne pouvoir répondre à votre fidélité par la promesse d'un dessin spécial d'aussi grande dimension; mais veuillez rechercher dans vos albums, vous y trouverez des modèles de tapis Smyrne, genre qui occupe sa place avec tous les styles; je ne saurais préciser au juste l'époque, mais ce doit être de 1886 à 1889.

Jeanne inexpérimentée. — 1° Certainement après cet événement vous devez faire une visite de condoléance, sans attendre celle qui n'a pu vous être rendue à cause, sans doute, de la circonstance douloureuse dont vous parlez.— 2° Si vous n'êtes pas très liée avec la famille, il vaut mieux attendre, pour faire une visite, que la jeune mère soit rétablie.

Au bord de la Meuse. — La carte est en effet la seule réponse à faire aux lettres de part; suivant le degré d'intimité, on peut ajouter quelques mots sur la carte, ou avec des amis remplacer la carte par un petit billet de félicitations ou de condoléances. — Veuillez vous adresser pour cet outillage de ponçage de dessins à Mlle Luneau, 33, boulevard de Clichy; j'en ignore les prix.

Mes désirs sont accomplis. — Hélas! il n'est pas en notre pouvoir d'accomplir tout à fait ceux que vous nous exprimez aujourd'hui : les amateurs de ce style n'ont été que trop *gâtées,* il nous faut penser à celles dont les préférences sont autres. Veuillez vous adresser à la maison Cabin-Sajou, 74, boulevard de Sébastopol. — Pour salle à manger, les rideaux en tissu de fil ou en verdure flamande; certainement, on met toujours des petits rideaux ou stores, soit blancs, soit écrus, soit même en gaze très transparente noire ou de couleur.

Madame Tri... — Le corset en coutil de soie de Mme Emma Guelle remplace le corset de satin; il est d'une certaine élégance tout en étant moins cher. Ce corset-cuirasse est d'une coupe parfaite; la disposition des baleines et des ressorts allonge la taille, efface les hanches et donne de la sveltesse à la taille. On y est à l'aise. N'est-ce pas ce que vous cherchez? Mme Guelle, 3, place du Théâtre-Français. Le corset-cuirasse en fin coutil de coton rose, bleu pâle, est pour votre fille, et celui à épaulière pour votre fillette qui a une tendance à se courber.

Rose et Muguet. — Sans friser vos cheveux, vous pouvez les relever en les faisant onduler avec des fourches ondulatrices et faire le chignon grec. — 2° Pour ces modèles, veuillez vous adresser à Mlle Leeker, 3, rue de Rohan; les prix sont basés d'après l'importance du travail, nous ne pouvons donc rien vous fixer. — 3° Généralement, on brode aussi le chiffre aux camisoles et aux chemises de nuit; on peut le faire très simple. — *Mademoiselle votre fille* vaut mieux. — Pris note, mais il ne faut certainement pas y compter pour cette année, les demandes sont si nombreuses déjà. — Pour le changement d'adresse, veuillez envoyer la bande du journal.

Violette du Languedoc. — Août vous a porté les dernières solutions. — Nous ignorons comme vous quel est cet emploi. Il est parvenu à notre connaissance que, trompant la bonne foi de personnes charitables, des spéculateurs indélicats leur ont fait amasser des *matériaux* qui ont été ensuite, à l'aide de préparations chimiques, remis à neuf et relancés en fraude dans le commerce. Mais cela est-il bien vrai?

Une de vos plus fidèles abonnées, N. D. — Merci, madame de votre sympathie et de votre zèle pour notre œuvre. — Il n'y a pas d'âge réglementaire, cela est subordonné à la taille de l'enfant; à notre avis cependant, 7 ans seraient une limite, à moins que la fillette ne soit restée très petite.

Vichy. — Vos cheveux ne tombent plus, tant mieux. Les bains n'ont aucune action sur la teinture. Continuez à employer le Rénovateur à base de quinine de Robinet, chimiste, 39, rue de Trévise. Préciser la nuance de vos cheveux. — Envoi *franco,* mandat-poste, 8 fr. le grand modèle, 5 fr. le demi-modèle.

Mesdemoiselles P., à La C. (Ain). — Nous sommes très heureuse d'avoir à vous compter au nombre de nos lectrices et nous espérons que vous serez des nôtres pour de longues années. — Le *Savoir-vivre,* de Mme Ermance Dufaux, 3 fr. 50, est un guide pour les usages; *Ce que les maîtres et les domestiques doivent savoir,* du même auteur, 4 francs, est, comme l'indique son titre, un conseiller pour la direction d'une maison.

Une abonnée de 35 ans. — L'explication de ce travail paraîtra dans l'un de nos prochains albums.

M. G., château de B. (Sarthe). — Mille regrets de n'avoir pu nous conformer à votre désir, cela ne se peut pas, même pour nos plus anciennes abonnées; elles doivent se

résigner à attendre leur tour. — Vous vous procurerez toutes ces fournitures et indications à la Ville-en-Bois, 5, rue de Rome. — Le vernis final n'est pas le même, et il y en a même, je crois, d'intermédiaires, ce travail se faisant par plusieurs couches.

Pâquerette des champs. — Impossible, comme souvent nous l'avons dit, chère mademoiselle, de répondre dans le *prochain numéro*. — 1° Il n'y a pas d'étoffe de rigueur, vous avez le choix : satin, faille, crêpon, etc. ; la nuance ? mais, naturellement, elle est blanche, d'un blanc plus ou moins crémeux, à votre goût. — 2° Non, la jeune fille ne fait pas de cadeau.

Au pays comtois. — Nous avons la malechance de ne pouvoir répondre d'une manière satisfaisante à aucune de vos demandes, ce que nous regrettons vivement. — 1° Nous n'avons pas engagé dans nos programmes, comme annexes fondamentales, chaque année, ces petits cartonnages; malgré leur succès, il nous faut songer à celles qui, n'ayant pas à les utiliser, préfèrent d'autres objets; nous devons donc varier. — 2° Ces modèles sont de trop grande dimension pour que nous puissions vous les laisser espérer. — 3° L'exécution de cette *palette* offre beaucoup plus de difficulté que vous ne le supposez. Cette indication qui vous est donnée ne doit d'ailleurs pas vous embarrasser, la dénomination faisant connaître le genre de nuance qu'elle désigne, les teintes n'ont pas besoin d'être absolument les mêmes que celles employées dans le modèle, les désignations sont donc seulement une base pour *agencer* les motifs.

Fleurs d'Auvergne. — Veuillez vous adresser à Mme Michaud, 14, rue Grammont, et lui bien désigner le genre que vous désirez.

Madame H., rue C. P., Paris. — Ce dossier a paru, en effet, en janvier 1891, 2° côté de la planche de patrons; *tracé pour être calqué sur le canevas.*

T. L., Paris. — Siège Henri II, décembre 1888 et février 1889. Il n'y a pas de dessins Louis XII, il a été publié une banquette Louis XV (canapé) en octobre 1887.

Mademoiselle C. V., à A., Rhône. — *La culture des fleurs dans les petits jardins, sur les fenêtres et dans les appartements,* par Courtois Gérard, répondra, je l'espère, à votre désir; il se vend, je crois, 2 fr. chez l'auteur, 24, rue du Pont-Neuf.

S. V. C. — Pris note de vos trois initiales, mais il est trop tard pour espérer recevoir cette année.

Sursum corda. — 1° *L'enseignement dans la famille,* par Mme Laguerre, chez Firmin-Didot; 2 volumes, le 1er pour les enfants de 5 à 12 ans, le 2° de 12 à 18 ans. — 2° Hélas! nous ne l'avons que trop souvent répété, nous ne connaissons aucune maison qui, soit pour petits ouvrages, soit pour travaux d'écriture, enverrait en province ; même des personnes habitant Paris ne peuvent toutes se procurer de l'occupation, tel grand besoin qu'elles en aient! Peut-être l'œuvre de l'Hospitalité universelle, 11, rue Paul-Louis-Courrier, pourrait-elle vous aider à sortir d'embarras.

Un pari. — 1° C'est de la mère de saint Louis qu'on parle en mentionnant sainte Blanche, mais elle n'a pas été canonisée ; nous ne croyons pas que, dans aucun recueil de vies des saints, on trouve de sainte Blanche. — 2° Pris note; mais, patience, il vous faut attendre. — 3° Peut-être une bande, nous n'osons cependant promettre. — 4° Attendez encore quelque temps ; laissez à la mode le temps de se prononcer. — 5° Veuillez faire de nouvelles recherches, vous en avez plusieurs modèles depuis cette époque.

Une électrique. — Tous les magasins de nouveautés vous en enverront, un seul si vous voulez; il ne faut pas s'illusionner même sur la *garantie*, les teintes ne sont généralement pas très solides ; le rouge a un peu plus de durée que les autres nuances. Nous sommes très enchantée de la distraction que vous a procurée ce petit bibelot et de votre succès dans le montage. Pris note.

Les cabanes. — Que de remerciements nous envoyons à notre *vieille* abonnée de 20 ans pour son aimable lettre qui nous est d'un grand encouragement. Hélas! nous ne pouvons venir à son aide. Donner une teinte ivoire à une mousseline blanche et par quel procédé? nous l'ignorons. Adressez-vous à la Teinturerie européenne.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté 24, rue Chauchat.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

48, RUE VIVIENNE, 48 (à l'angle du boulevard Montmartre)

ÉDITION MENSUELLE PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

PARIS, 10 fr. — SEINE (HORS PARIS) 11 fr. — DÉPARTEMENTS, 12 fr.

ÉDITIONS BIMENSUELLES

PARAISSANT LE 1er ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

DONNANT, EN PLUS DE L'ÉDITION MENSUELLE, LES SUPPLÉMENTS CI-DESSOUS :

COUVERTURE BLEUE

30 Gravures coloriées et 144 pages de Texte **soit en tout 48 gravures coloriées** illustrées de 200 gravures sur bois.

PRIX : PARIS, 14 fr. — SEINE, 16 fr. — DÉP., 18 fr.

COUVERTURE VERTE

Renfermant tous les suppléments de l'édition bleue et donnant en outre, chaque mois, plusieurs patrons découpés et autres, **soit environ 200 patrons dans l'année.**

PRIX : PARIS, 18 fr. — SEINE, 20 fr. — DÉP., 22 fr.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

(COUVERTURE BLANCHE)

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Renfermant 58 gravures coloriées, 2,000 patrons et annexes, et 500 gravures intercalées dans le texte

PRIX DE L'ABONNEMENT AUX DIVERSES ÉDITIONS

PAYS POUR LESQUELS ON PEUT RECEVOIR LE JOURNAL FRANC DE PORT	ÉDITION mensuelle CHAMOIS	ÉDITION bimensuelle BLEUE	ÉDITION bimensuelle VERTE	ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE 1 AN	ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE 6 MOIS	ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE 3 MOIS
Paris.	10	14	18	25	13	7 »
Département de la Seine (Hors Paris). . . .	11	16	20	27	14	7 50
Départements, Algérie, Tunisie, Tripoli (ville). .	12	18	22	29	15	8 »
Pays faisant partie de l'Union postale. . . .	14	19	24	35	18	9 50
Pays ne faisant pas partie de l'Union postale. .	18	24	30	45	23	12 »

PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS

TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO D'OCTOBRE 1891

TABLEAU DU SPHINX

Abonnées qui ont donné les solutions justes :

Rayon de soleil. — Rêvant au clair de lune. — Perdues dans le bocage. — Victoire Picek. — Violette du Languedoc. — Marguerite des prés Rully. — M. H. à N. — Fleur d'ajonc. — La mouche. — Fauvette du Rouergue. — Une Espagnole. — Fleur des Champs. — A. B. H. Lérouville. — Mon amie et moi. — Une Dijonnaise à Aubusson et sa cousine Kate. — L. I. G. Nue. — Marguerite V. — Stella. — Mousse de champagne. — Les deux petites tantes de Matt. — Deux blondes Jargeautières. — Muguet des bois. — Une abonnée de Carignan. — Flic et Flac. — Jeanne Danse contemplant la grande marée à Lion-sur-Mer. — Marie à Concarneau. — Sous la verte ramure. — Une Vendéenne. — Margot, l'amie de Janot. — Fine mouche et Fine oreille. — Lourde et Leste. — M. de B., rue du Bac. — Une Andalouse. — Une Grenade de Grenade. — Courrier de New-York. — Juliette Mornans. — Sous la bruyère de Kermario. — Un Iris jaune. — Raphaëla. — Mon Mau et moi. — Pendant l'orage. — Une admiratrice de Nancy. — Une ancienne abonnée de la *Poupée Modèle*. — Boute-en-train. — Une Rose blanche. — Fleur et Fruit. — Une abonnée de 20[e] année. — Frère et Sœur. — Vague bleue. — Une fidèle Bretonne. — Fleur du souvenir. — Poisson rouge. — Yeux de gazelle. — Brune et blonde. — Petit lapin blanc. — Pâquerette à Auzances. — Sur les bords du plus beau ruisseau de France. — Une abonnée timide. — Un envoi de Bruxelles. — Miss-Tenflûte. — Lisette Fleuriot. — Tête de linotte. — Une abonnée de Moscou. — Une bande d'amies en vacances. — Migueline. — Betzy de Ch. — Clairette et Paulette de B. — L. N. sur les rives de la Garonne. — Paul à Virginie. — Admiratrice de Versailles. — Elisa B. — Une Pervenche. — Bête à Bon Dieu. — Une admiratrice de Rambrandt. — Deux amies de Saint-Mandé et leur cousin de Villeneuve. — Pour s'exercer au concours. — M. L. Potinière. — Deux cousines blondes et deux brunes. — Jeanne et son frère.

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

A. F. — Pris note du chiffre en point à la croix demandé au bureau, mais il faudra patienter jusqu'à l'année prochaine.

Rose de Genève. — Je ne crois pas qu'il existe aucune préparation qui puisse détruire cette disposition naturelle *à tout jamais*.

Rose Thé. — Trouvera réponse aux renseignements demandés si elle veut bien relire les Visites aux magasins du 1[er] septembre.

Une abonnée italienne. — Vous trouverez dans nos nombreux dessins des modèles de broderies variées pouvant servir pour tablier; nous en avons donné un patron découpé en 1890, nous en publierons un prochainement.

Une abonnée très attachée à son journal. — Voudra bien comprendre qu'il nous faut varier nos annexes, sans adopter un programme uniforme pour toutes les années; certainement vous en recevrez encore, mais nous ne pouvons préciser une date.

Loin de mon cher mari. — [illegible] aimable appréciation. Il n'y a pas de dimensions [illegible] pour l'essuie-main, nous pensons qu'un [illegible] timètres de long sur cinquante-cinq de [illegible] Des chiffres, vous en trouverez dans les [illegible] parues cette année. Soyez prudente da[illegible] cosmétiques. N'usez que prudemme[illegible] Pour vos dents, l'élixir vivifique d[illegible] Bonneville, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, [illegible] (Seine-et-Oise). — A votre volonté [illegible]

Une abonnée de 18 ans. — Malheureusement, nous ne connaissons aucune personne pour le placement de vos œuvres, ni dans un genre, ni dans l'autre; il est fort difficile déjà, lorsque l'on habite Paris, de trouver acquéreur en présentant les échantillons de son travail dans les maisons spéciales; au loin, la difficulté est encore beaucoup plus grande.

La châtelaine de B. — Un dessin de ce genre n'est nullement dans notre programme pour le moment; nous avons donc le regret de ne vous laisser aucun espoir.

Une jeune fille faisant son trousseau. — Cette dentelle n'est pas dans le commerce; elle est l'œuvre de doigts amis qui nous l'ont offerte, avec autorisation d'en faire part à nos lectrices.

Madame A., V° F., à B. — Nous avons le regret de n'avoir aucune maison de ce genre à vous indiquer.

Anne-Marie de C. — 1° et 2° S'adresser à la librairie Hachette, 79, boulevard Saint-Germain. — 3° Il y en a certainement qu'elle peut lire, mais non pas tous; j'ignore les prix; il y en a beaucoup qui ont été traduits. — 4°, 7° et 9° Nos gravures et articles vous renseigneront en temps opportun; nous ne pouvons prévoir à l'avance ce qui aura la vogue, il est probable que le boa se portera encore. — 5° Vous avez reçu un patron en juillet. — 6° Chez M. Blanchet, 17, rue de Grenelle. — 8° Pour le montage, vous adresser à la maison Senet, 29, rue du Quatre-Septembre.

D., n° 348. — Nous ne pouvons rien ajouter à la livraison. — Veuillez vous adresser pour ce dessin à Mlle Leeker, 3, rue de Rohan.

A. P., Paris. — Pris note, mais il ne faut pas espérer les recevoir cette année; nous ne pouvons nous engager, à notre grand regret, à les faire paraître de mesure sur commande.

Une abonnée russe qui aime beaucoup les Français. — Merci, madame, de votre fidélité et de votre toute gracieuse épigraphe. Pourquoi devenir maigre? Tâchez, par un peu d'hygiène, d'arrêter la tendance que vous avez à engraisser, en mangeant peu de pain, pas de farineux; des viandes rôties. Boire très peu. J'ai entendu préconiser certains régimes, mais n'étant pas experte, je ne puis vous les conseiller. Que ne prenez-vous avis de votre médecin?

Une fidèle abonnée, abonnée de mère en fille, troisième génération. — Nous sommes heureuse que notre numéro d'aujourd'hui lui porte, sans qu'elle ait l'ennui de l'attente, ce patron si ardemment désiré; notre fidèle et si aimable lectrice peut être certaine que jamais nous ne laisserons passer un objet de mode, sérieux, pratique et utile, sans le communiquer à nos abonnées. — L'aimable *enthousiaste* a pu s'en assurer en retrouvant, d'après nos indications, toutes les *jaquettes* qu'elle a eues à son choix.

Rose de Mai. — Trop *sérieux*! une jeune fille de 16 ans rester en peignoir toute la journée, mais c'est un petit accès de *mollesse* auquel elle ne doit pas céder, à moins qu'elle ne soit malade. Elle doit craindre de paraître, non *sérieuse*, mais *négligente*, en restant dans ce désha-uant à la robe de drap, oui, pour maintenant.

...lle abonnée de 44 ans. — Combien nous regret- de ne pouvoir reconnaître une telle constance une bonne promesse! Nos planches ne pourraient se er à un modèle de cette dimension. Nous avons cepen- t l'espoir de vous venir en aide en vous engageant à co- séparément quelques-uns des motifs de nos tapisseries riées à panneaux, que vous pourriez isoler, et qui, oduits sur très gros canevas, vous donneraient une nsion convenable.

...noyante. — Ainsi que vous pouvez le voir par notre gravure de ce mois, les trois genres se feront; quant à la vogue, nul ne peut la prévoir. — Vous adresser, pour les bandes de fourrure, à la maison Révillon, 79, rue de Rivoli; en castor du Texas, bandes 6 cent. de largeur, 8 fr.; 8 cent., 12 fr.; plumes, mêmes largeurs, 9 et 12 fr.; il y a aussi à votre choix des fourrures de prix plus et moins élevés. — Tous nos spécimens sont gratuits.

C. M. — Nous avons le regret de ne pouvoir répondre que négativement à la demande si discrète de notre abonnée.

C. M., à M. (Seine-et-Oise). — Pour le drap à perforer, on ne peut le faire pour un objet unique, les machines perçant plusieurs draps à la fois. — Pris note, mais pas pour cette année, et vous ne pouvez compter sur plusieurs exemplaires.

Une mère très embarrassée. — Nous comprenons votre embarras, madame, et ne pourrons guère vous en tirer. Les teintures par vous nommées ont de la réputation et nous connaissons des personnes qui ont été contentes du résultat obtenu. Nous ne conseillons jamais ces *subterfuges*, mais nous renseignons de notre mieux quand on a recours à nous. Si le docteur ne peut rien, pour le cas dont vous nous parlez, nous, assurément, pouvons encore moins. Pour conseiller une préparation, il faudrait être bien certaine de son efficacité.

Jeanne, fidèle abonnée. — Il ne nous est pas possible de vous promettre ce dessin, mais vous pourrez facilement disposer pour cet objet un des nombreux modèles du journal. — La coiffure à la grecque, avec quelques mèches seulement frisées sur le haut du front.

Madame W., château de P., Boulogne-sur-Mer. — Veuillez, madame, vous adresser à la maison Hautecœur, 172, rue de Rivoli, pour ces gravures coloriées.

Une admiratrice de son cher journal. — Naturellement M. votre père prend la place du maître de la maison et les places d'honneur sont à ses côtés; un frère ou un oncle peuvent le remplacer au besoin; à leur défaut, les places d'honneur pour les messieurs sont toujours près de vous et les deux principales pour les dames à leur suite; il faut, dans ce cas, éviter de vous faire positivement un vis-à-vis, que le hasard placera par le groupement des convives. — Soyez sans crainte, les nouvelles inventions vous laisseront le temps de jouir de votre suspension vous adresser à M. Ferron, 7, rue du Perche. — Pour un tapissier, nos articles « Visites dans les magasins » vous en ont indiqué. — A la maison Fichet, 45, rue Richelieu, on vous fabriquerait peut-être votre *idéal*.

Mme Dau... — C'est à la Teinturerie européenne, 26, boulevard Poissonnière, qu'il faut vous adresser pour la teinture des costumes sans les découdre. Nous sommes assurée que vous serez satisfaite du travail de cette maison. Costumes de laine, de soie, d'étoffes légères sont teints également bien, et les tissus conservent la souplesse et le brillant du neuf. La Teinturerie européenne se charge de nettoyer les uniformes des collégiens, les paletots, les habits d'hommes et de les remettre à neuf; il en sera de même pour les tentures de votre salon.

A plusieurs de nos abonnées. — Nous adressons cette réponse collective : la Maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre, est la seule où se trouvent les produits des RR. PP. Bénédictins de Varazze, du Mont Majella et des Bénédictines de Seregno, M. Senet étant l'administrateur, à Paris, de tous ces produits. Le Tapioca des Bénédictines, à grains gros ou fins, est un aliment exquis et fortifiant; il coûte 1 fr. 25 la boîte de 25 grammes. Le Chocolat des Bénédictins de Varazze, fait avec les meilleurs cacaos et les sucres cristallisés de 1er jet, coûte 2 fr. 50 la livre; il se trouve en tablettes rondes ou carrées : 2 fr. 50 la boîte de 250 grammes. L'esprit de mélisse, 2 fr. le flacon

Insatiable. — Vous êtes servie à souhait, mademoiselle; l'Album de ce mois vous porte le complément du prie-Dieu *qui fait vos délices.* — Si vous voulez « encore plus de modèles de travaux », abonnez-vous à l'édition hebdomadaire, *Petit Courrier des Dames,* et vous n'aurez plus rien à désirer. — Les spécimens du *Journal des Enfants* ont été envoyés aux adresses que vous nous avez données. Ils sont gratuits. — L'ouvrage dont vous parlez est écrit évidemment dans une bonne intention, mais il est trop passionné, trop violent et, à cause de cela, ne peut être mis dans toutes les mains; c'est presque une mauvaise action de le propager.

Marie A., enfant de Marie. — Je n'ai pas encore de renseignements assez précis; vous les recevrez *sans faute* dans le numéro de novembre.

Artiste en espérance. — Je me permets de vous indiquer *l'Aquarelle-paysage,* par Karl Robert, dont vous tirerez sûrement grand profit; il coûte, pris au bureau, 6 francs, et franco par la poste, 7 francs. — Mme Emma Guelle, 3, place du Théâtre-Français, est à votre disposition pour le corset à épaulières de votre petite sœur, comme pour le vôtre; elle a été avisée de votre satisfaction à son sujet je vous avais bien dit que ses corsets ne fatiguaient jamais! — Le spécimen de la *Poupée Modèle* vous a été adressé; l'année commence en décembre.

Charlotte S. — Il ne faut pas vous servir d'un crochet trop fin, là est toute la science. Pour les points que vous ignorez, consultez le *Manuel* du *Journal des Demoiselles...* si vous l'avez; sinon, la dernière édition est en vente au bureau au prix de 3 francs broché; 3 fr. 50 par la poste. — Mme Favier, 68, faubourg Poissonnière, vous enverra toutes les fournitures nécessaires pour les roses dont vous voulez orner votre petit autel; mais si vous êtes pressée d'avoir ces fleurs, il vaut mieux les lui laisser faire et prendre le temps voulu pour vos essais.

Memorare. — On ne se repent jamais d'avoir gardé le silence devant une injure de plus, la pensée d'avoir pardonné cette injure est si douce pour un cœur chrétien! Je suis sûre que vous connaissez *maintenant* cette douceur-là. — Oui, il y a une *couverture électrique* du format du *Petit Courrier des Dames;* elle coûte 2 francs, plus le port en colis postal.

A NOS LECTRICES

Pour satisfaire aux nombreuses demandes de nos abonnées désireuses de recevoir les **Albums de travaux de fantaisie**, ainsi que les gravures coloriées, dessins de toute sorte et patrons renfermés dans l'**Edition hebdomadaire**, nous leur rappelons qu'elles peuvent, à titre d'essai, s'abonner à cette édition dans les conditions ci-dessous :

N. B. — Indépendamment de ses nombreux renseignements sur la mode, l'*Edition hebdomadaire* publie, chaque semaine, une Chronique ou une Causerie mondaine, ainsi que des romans de nos écrivains les plus en renom.

CONDITIONS DES ABONNEMENTS D'ESSAI

A l'Edition hebdomadaire du JOURNAL DES DEMOISELLES

Pour recevoir l'Edition hebomadaire du 1er octobre au 31 décembre, il suffit de nous envoyer la dernière bande du Journal, accompagnée d'un mandat de poste, en se conformant aux tarifs indiqués ci-dessous :

	Paris et Dép^ts	Étranger
1° Pour nos abonnées à l'Edition chamois.	4 fr.	5 fr.
2° — à l'Edition bleue.	3 fr.	4 fr.
3° — à l'Edition verte	2 fr.	3 fr.

Bulletin de souscription (à détacher)

M (1) ______________ *abonnée à l'Edition* (2) ______

demeurant ______________

désire recevoir l'Édition hebdomadaire du Journal des Demoiselles *pendant le* 4e *trimestre* 1891.

Pour la somme de (3) ______

mandat de poste à l'ordre de M. Fernand THIÉRY, *Directeur du* .

Vivienne.

(1) Noms et Adresses, en écriture très lisible.
(2) Indiquer l'édition.
(3) Indiquer le prix suivant l'édition à laquelle on était précédemment abonné.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté 24, rue Chauchat.

Toute demande de changement d'adresse et réclamation doit être accompagnée du numéro d'ordre de l'abonnement avec la bande du journal et nous parvenir avant le 20 du mois.

Novembre 1891. 59e Année. N° 11.

JOURNAL
DES
DEMOISELLES

48, RUE VIVIENNE, 48 (à l'angle du boulevard Montmartre)

ÉDITION MENSUELLE PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

PARIS, 10 fr. — SEINE (HORS PARIS) 11 fr. — DÉPARTEMENTS, 12 fr.

ÉDITIONS BIMENSUELLES

PARAISSANT LE 1er ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

DONNANT, EN PLUS DE L'ÉDITION MENSUELLE, LES SUPPLÉMENTS CI-DESSOUS :

COUVERTURE BLEUE

30 Gravures coloriées et 144 pages de Texte **soit en tout 48 gravures coloriées** illustrées de 200 gravures sur bois.

PRIX : PARIS, 14 fr. — SEINE, 16 fr. — DÉP., 18 fr.

COUVERTURE VERTE

Renfermant tous les suppléments de l'édition bleue et donnant en outre, chaque mois, plusieurs patrons découpés et autres, **soit environ 200 patrons dans l'année.**

PRIX : PARIS, 18 fr. — SEINE, 20 fr. — DÉP., 22 fr.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

(COUVERTURE BLANCHE)

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Renfermant 58 gravures coloriées, 2,000 patrons et annexes, et 500 gravures intercalées dans le texte

PRIX DE L'ABONNEMENT AUX DIVERSES ÉDITIONS

PAYS POUR LESQUELS ON PEUT RECEVOIR LE JOURNAL FRANC DE PORT	ÉDITION mensuelle CHAMOIS	ÉDITION bimensuelle BLEUE	ÉDITION bimensuelle VERTE	ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE 1 AN	ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE 6 MOIS	ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE 3 MOIS
Paris.	10	14	18	25	13	7 »
épartement de la Seine (Hors Paris). . . .	11	16	20	27	14	7 50
épartements, Algérie, Tunisie, Tripoli (ville). .	12	18	22	29	15	8 »
ays faisant partie de l'Union postale. . . .	14	19	24	35	18	9 50
ays ne faisant pas partie de l'Union postale. .	18	24	30	45	23	12 »

PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS

TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO DE NOVEMBRE 1891

CONCOURS DE DEVINETTES

AVIS. — Nous prions nos abonnées de ne pas réunir sur une même feuille l'envoi des Solutions des Devinettes et les demandes de renseignements étrangères au Concours ; elles éviteront ainsi le retard qui résulterait du classement des lettres très nombreuses relatives audit Concours.

TABLEAU DU SPHINX

Abonnées qui ont donné les solutions justes :

Une abonnée de Carignan. — Perdues dans le bocage. — Une ancienne abonnée de la *Poupée Modèle*. — Courrier de Vannes. — Rayon de soleil. — Marguerite. — Madame F. M., à Nantes. — Gaminette. — Jeanne et Marguerite des prés Rully. — Marie-Louise Potinière. — Une nouvelle abonnée de Bruxelles en Brabant. — Cile et Guite. — Trilby. — Sous nos rochers agaunois. — Fauvette du Rouergue. — H. Paul. — Un Serin et une Serine de serin. — Claire Garquet. — Muguet des Bois. — Violette du Czar. — A. B. H. Lérouville. — Fleur d'ajonc. — Une Espagnole qui aime la France. — Violette du Languedoc et ses trois petites amies. — Jeanne et Valerie regrettant les vacances. — Une enfant de la souterraine. — Gabrielle et Juliette. — M. H. à N. — Nitouche. — Les deux petites tantes de Matt. — 2 Marie 1 Ane à Ancenis. — Un quator ancenien. — L'1 G Nue. — Télégraphe. — Une fanatique de Chopin. — Margaret. — Deux ermites. — Henry, Anita, Suzon et Margot. — Pâquerette à Auzances.— Un envoi sur papier avec bouquetière. — Près de mon petit chat Criquet. — Clairette Pompon. — La sœur d'un midship de 1re classe. — Mon Mari et Moi. — Cœur d'artichaut. — B. de R. — Œillet panaché. — Boute-en-train. — Une abonnée de 20e année. — Lisette Fleuriot. — Fleur de pommier, à B. — Bouquet tricolore. — Trois Parisiennes. — Un groupe d'amies à Orléans. — Envoi du couvent des Ursulines à C. — Œillet blanc de Ste-Hélène. — Une exilée. — Yeux de gazelle. — L. N., à Larochelle. — Une Vendéenne. — Pensionnaires et Collégiens un jeudi. — Raphaëla. — Jeanne, au château de Bernouville. — Miss Culbute et Miss Malice. — Paul et Jeanne. — Une Fleurette rose. — Fleur de muraille. — Une Pervenche. — Victoire Picek. — Rose de Noël. — Azalée rose. — Lisette et Marton. — Admiratrice de Versailles. — Mon Amie et Moi. — Moi et ma Tante. — Pomme verte. — Sur les bords de la Garonne. — Pâquerette. — Une Branche de houx. — En route pour Nice. — Rayon d'Or. — Vague bleue. — A. B. (Ile de Ré). — Titi et Néné. — Blanche C. à M. — Au pied de la côte de velours. — Azalée rose.

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

Mary A..., enfant de Marie. — L'Œuvre de l'Hospitalité universelle, 5, rue Blanche, Paris (anciennement rue Paul-Louis Courier), reçoit en dépôt les ouvrages des dames nécessiteuses de Paris et de la province, et en facilite la vente directe, sans que ces dames passent par les humiliations qui, souvent, les accueillent dans les magasins. Vous envoyez vos ouvrages 5, rue Blanche ; l'Œuvre vous retourne un numéro d'ass[illegible] (ce qui vous permet de garder l'anonymat) et un reçu. [illegible]péditrice estime elle-même les objets. En cas de vente, [illegible]r la province spécialement, avis est donné et le paiem[illegible]se fait par mandat-poste. L'œuvre prélève 5 0/0 sur ventes, ce qui est de toute justice. Des ventes de chari[illegible] ont lieu à époques voulues. — Je suis heureuse de pou-

AVIS IMPORTANT. — Nous informons nos lectrices que tous leurs envois doivent être transmis *directement* à l'Œuvre de l'Hospitalité universelle, l'administration du Journal ne répondant en aucun cas des envois qui lui seraient adressés

voir, en vous donnant ce renseignement, venir en aide à la personne qui vous intéresse. Si vous désiriez un prospectus, il suffirait, je pense, de le demander à l'Œuvre.

Une abonnée dans l'embarras. — Voudra bien lire la réponse précédente.

Une fidèle abonnée, P. L. — Non, elle ne peut quitter le deuil après si peu de temps, remplacer le crêpe pour ornement de la robe en laine par de la grenadine, nous hésitons à conseiller une soie très mate ; chapeau en grenadine avec fleurs en grenadine ; mais cet allégement du deuil pour le jour de la cérémonie religieuse seulement. — Nous permettez-vous un conseil ? pour la mariée la plus grande simplicité, pas de satin ou d'étoffe brillante ; ce serait le cas d'adopter la robe de drap avec passepoils en faille, et pour tout ornement de la fleur d'oranger.

La sœur d'un midship de 1re classe. — La meilleure manière de vous tirer d'embarras est de demander à la maison Cabin-Sajou, 74, boulevard Sébastopol, que l'on vous adresse un modèle colorié, expliquant bien si vous le voulez au crochet à jour ou au crochet plein.

Une Ardennaise. — Tous les magasins de nouveautés de Paris vous procureront ce support-ombrelle ; nous regrettons vivement de ne pouvoir vous rendre ce service, nous ne nous chargeons d'aucune commission.

Yours for ever. — Quelle charmante et gracieuse personne vous devez être, mademoiselle, si je puis en juger d'après l'aimable lettre que j'ai sous les yeux ! Nous sommes bien touchée de cette fidélité héréditaire et ne doutons pas que les générations futures, dans votre famille, ne nous apportent une longue suite d'amies fidèles, ainsi que l'ont été vos mères et que vous le serez. — 1° L'Album de septembre vous a donné un costume pour jeune fille (patron du corsage découpé) qui me paraît fort bien. — 2° L'article « Modes », d'octobre, vous a renseignée déjà. — 3° Vous aurez le temps nécessaire pour le concours.

M. C. G., n° 12. — 1° Il vous faudrait, mademoiselle, le tome 2 de *L'Enseignement dans la famille*, par Mme O. Laguerre, pour les jeunes filles de 12 à 18 ans. Puisque vous habitez Paris, il vous sera facile de vous le procurer chez Firmin-Didot, 56, rue Jacob. — 2° Pour le bracelet, c'est affaire de goût, mais il ne le faut pas trop gros.

Une abonnée qui désire beaucoup une réponse le plus tôt possible. — Toutes en sont là, mais les lettres sont classées et sont répondues à leur tour. — Si nous connaissions un moyen sûr, il n'y aurait plus d'esprits inappliqués en ce monde. Cela dépend beaucoup, sinon tout à fait, de la nature de l'enfant. En tout cas il faut, avec une patience... angélique parfois, s'adresser au cœur si l'esprit est trop rebelle.

F.-J., Marseille. — Si vous voulez bien écrire au *Ménestrel*, rue Vivienne, on pourra vous envoyer un catalogue ; mais de la musique à condition tous les mois, je ne le pense pas ; il faut prendre un abonnement.

Hirondelle. — 1° *La vie du général de Sonis*, par monseigneur Baunard, chez Poussielgue, 15, rue Cassette, est admirable en tous points et répondra aux sentiments si élevés de votre cher convalescent. — Je me permets de vous conseiller le silence sur les confidences qui vous ont été faites ; d'abord parce que ce sont des *confidences*, et puis parce qu'elles feraient grand tort à une enfant déjà malheureuse. — Oui, la Teinturerie Européenne, 26, boulevard Poissonnière, mérite tout à fait la recommandation de votre journal ; allez-y donc sans crainte.

F., 427. — Mme Emma Guelle, sans contredit. Toujours place du Théâtre-Français, 3. Ayez soin de faire prendre vos mesures bien exactes, *étant habillée*, et je vous promets un corset dont vous serez satisfaite.

Jeanne d'Arc. — Rien à faire qu'acquérir de la confiance en vous-même ; ou bien, peut-être avez-vous le sang trop léger ? Il faudrait demander cela à votre médecin. — Où voulez-vous donc mettre ces petites choses-là, sinon sur votre assiette ? — Règle générale, une jeune fille cède le pas à une dame ; mais dans le cas que vous dites, elle *précède* la dame, puisqu'elle s'en va. — Oui, généralement on salue avec la personne qui vous accompagne. Merci à *notre fervente* de son aimable lettre.

Marie-Louise. — Ne rien essayer, c'est le meilleur conseil que nous puissions donner à notre amie. Il peut s'en trouver d'inoffensif, mais aussi de nuisible ; le mieux, je le répète, est de s'abstenir.

Une rose émaillée d'épines. — 1° On crêpe les cheveux en les nattant serrés ou sur une épingle. — 2° Eau et pommade vivifiques de A. B., 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, Montmorency, chez M. Bonneville. — 3° Nous n'en connaissons pas. — 4° Tourner les cheveux en les prenant tous dans la main pour les ramener vers le haut de la tête.

Riga. — Nous savons que l'eau et la pommade vivifiques rendent leur couleur aux cheveux blanchis prématurément, et qu'elles en retardent la décoloration si l'on en fait un usage habituel. Essayez-en. Ces préparations inoffensives ont l'assentiment des médecins.

Toujours fidèle. — La *pâte Dusser* s'expédie par la poste ; envoyez un mandat de 20 fr. à M. Dusser, 1, rue Jean-Jacques-Rousssau.

M. V., à B. (Doubs). — Ainsi que nous l'avons dit maintes fois, nous ne possédons que les modèles que nous publions ; c'est à la maison Cabin-Sajou, 74, boulevard de Sébastopol, qu'il faut vous adresser ; mais je ne sais si un magasin consentira à vous envoyer des échantillons dans les conditions que vous dites.

Miss Lucy, Paris. — C'est la maille reprise sous les deux fils, que l'on désigne par crochet Marie-Louise ; vous trouverez d'ailleurs cette explication détaillée dans le *Manuel*, dont le prix que vous nous demandez est de 3 francs pour Paris.

L. N., à R. — Notre gravure de ce mois répond à votre demande. — En général, il n'y a pas de modes spéciales ; les dames âgées suivent de loin celles des plus jeunes, évitant les jupes tout à fait plates, les jaquettes ajustées et les corsages très façonnés. Adopter des vêtements ayant un peu d'ampleur ; pour les toilettes simples, être sobre d'ornements ; pour les toilettes habillées, la dentelle, le jais, le velours, etc., leur offrent de grandes ressources. Pour la coiffure, la capote plus *enveloppante* que celles adoptées par la jeunesse. — Essayez de l'Eau vivifique de M. Bonneville, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, Montmorency ; nous ne connaissons aucune recette à préparer soi-même.

A. S. Grenoble. — La réponse au sujet de l'abat-jour vous a été donnée. Pris note pour les initiales ; vous avez dû apprendre de vos amies qu'il faut avoir la patience d'attendre son tour ; mais êtes-vous bien certaine de n'avoir pas été servie ? il nous semble nous souvenir que ce chiffre a paru. — Ce concours n'aura lieu que pour les devinettes d'un seul mois.

Seule et triste, contemplant le passé par le souvenir, sous l'ombre de nos pins séculaires. — Cartes et papier à lettre encadrés de bandes noires étroites. — Vous devez être aujourd'hui en possession du numero égaré.

Une Biachoise, Lys, M. — Nous sommes bien surprise que vous n'ayez pu trouver une branche de fleurs à exécuter sur un coussin en satin, alors que nous avons prodigué ce genre de modèles sur satin ou sur d'autres étoffes ; vous en avez la plus grande variété : broderie plate, broderie au passé, broderie rococo, points noués, en chenille, soie d'Alger, cordonnet, etc. Dans la

planche de travaux d'étrennes jointe à ce numéro, vous pourrez utiliser la branche du cache-théière ou du sachet; de plus vous avez dans l'Album un coussin avec petits paniers de fleurs en relief sur satin que vous pourrez copier, ou remplacer les fleurs en relief par des pétales au point bouclé. — Nous n'osons vous promettre. — Le petit feutre rond se porte à la campagne. je pense que c'est de celui-là qu'il s'agit? Vous pouvez très bien le mettre à l'église.

Mademoiselle France G. — Pris note, mais nos alphabets sont variés, et vous trouverez certainement dans les numéros à venir des chiffres pour toutes destinations. — D'après les indications et les nombreux modèles de votre journal, vous avez dû constater que vous pouvez choisir selon vos préférences : soit ouverte, soit fermée, soit avec gilet ou plastron plat ou bouffant, long ou s'arrêtant à la taille.

Mademoiselle Dun..., travailleuse assidue. — Voudra bien écrire directement à la maison Lefèvre et Cabin, 74, boulevard de Sébastopol. pour le crochet suisse protège-pointe. Désigner : fin ou gros; celui-ci coûte 1 fr.; le premier 0 fr. 75. A la même maison, le filet mécanique, que l'on détaille pour le plus modeste ouvrage, et tous les jolis petits travaux de fantaisie, dont le choix est grand.

Madame A. de R. — Le Cold-cream au suc de concombres se vend seulement chez M. Guerlain, 15, rue de la Paix, cette maison n'ayant pas de dépôt. Quant à la Crème de limaçons, de la même maison, l'on s'en sert pour dissiper les rougeurs et quand le sang afflue aux joues, surtout après les repas. Nous vous conseillons le Jicky ou le Guildo pour parfumer le mouchoir; l'Eau de Cologne Impériale russe aussi bien pour la toilette que comme parfum. Le Baume de la Ferté, au suc de raisin, guérira presque instantanément les gerçures des lèvres, des mains; il est conseillé par les médecins.

Madame M. T., Caen. — Marquer les serviettes en angle, le chiffre placé comme aux mouchoirs. On peut broder les draps en le plaçant de même, ou, si l'on préfère, au milieu, au-dessus de l'ourlet, même si le drap n'est pas brodé.

Sperenza. — Choisissez dans nos figurines — la grande gravure d'octobre vous en offre plusieurs — ou prenez l'une de celles de notre aquarelle de ce mois, les 1re et 4e figures, ou bien l'une des précédentes livraisons. Vous pouvez conserver les nuances indiquées ou les changer; nuances et étoffes grenat, beige, bleu chasseur, loutre, etc., iront fort bien à toutes ces toilettes. — Un petit objet de toilette ou d'ameublement fait par vous est le mieux en cette circonstance. — S'il ne peut les emmener toutes, il peut être accompagné tantôt de l'une, tantôt de l'autre, ou de deux, les unes ou les autres.

Gladys. — 1° Vous devez en toutes circonstances une carte; pour un deuil, autant que possible, une visite. — C'est le mari qui envoie sa carte.

Au bord de la mer. — Avec l'autorisation des parents. — Un chemin de table est un long et étroit morceau de toile, de granité, d'étamine, que l'on brode, qui s'entoure d'un ourlet à jour et que l'on met sur la nappe, dans la longueur. Le numéro de ce mois vous en donne un très joli modèle. A tous les repas. Cette fantaisie, fort à la mode donne une note élégante au service de table.

La Belle au bois dormant. — Trouvera réponses à ses questions dans le « Courrier des modes ».

Mesdemoiselles Minette et Ninette. — S'adresseront à Mme Gradoz, 67, rue de Provence, pour le joli costume et lainage bleu russe, dont le prix est de 120 francs.

Madame de B. — L'Eau pour blondir les cheveux ne prend pas sur les cheveux blancs. Adressez-vous à M. Robinet, 39, rue de Trévise, à Paris, et donnez-lui la nuance de vos cheveux. Son Rénovateur, à base de quinine, est un produit des plus recommandables. Demi-modèle, 5 francs; grand modèle, 8 francs; mandat-poste.

Dourdan. Pour les pauvres de Notre Seigneur, s'il vous plait. — Recevez nos remerciements pour votre aimable envoi et la peine que vous avez prise de nous copier ces explications, bien qu'elles ne puissent être utilisées sans un modèle des objets, dont un croquis doit toujours accompagner l'explication. En ce moment l'abondance des matières ne nous laisserait pas de place pour les faire paraître (nous avons d'ailleurs publié des modèles analogues qui ont été reproduits dans notre Manuel), mais nous les conservons, et à l'occasion nous aurons recours à votre obligeance pour nous prêter les modèles. — Ce que nous fait supposer votre lettre? c'est que vous êtes une très aimable et très charitable personne, aux bonnes œuvres de laquelle nous souhaitons un succès bien mérité.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté 24, rue Chauchat.

Décembre 1891. 59e Année. N° 12.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

48, RUE VIVIENNE, 48 (à l'angle du boulevard Montmartre)

ÉDITION MENSUELLE PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

PARIS, 10 fr. — SEINE (HORS PARIS) 11 fr. — DÉPARTEMENTS, 12 fr.

ÉDITIONS BIMENSUELLES

PARAISSANT LE 1er ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

DONNANT, EN PLUS DE L'ÉDITION MENSUELLE, LES SUPPLÉMENTS CI-DESSOUS :

COUVERTURE BLEUE

30 Gravures coloriées et 144 pages de Texte
soit en tout 48 gravures coloriées
illustrées de 200 gravures sur bois.

PRIX : PARIS, 14 fr. — SEINE, 16 fr. — DÉP., 18 fr.

COUVERTURE VERTE

Renfermant tous les suppléments de l'édition bleue et donnant en outre, chaque mois, plusieurs patrons découpés et autres, **soit environ 200 patrons dans l'année.**

PRIX : PARIS, 18 fr. — SEINE, 20 fr. — DÉP., 22 fr.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

(COUVERTURE BLANCHE)

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Renfermant 58 gravures coloriées, 2,000 patrons et annexes, et 500 gravures intercalées dans le texte

PRIX DE L'ABONNEMENT AUX DIVERSES ÉDITIONS

PAYS POUR LESQUELS ON PEUT RECEVOIR LE JOURNAL FRANC DE PORT	ÉDITION			ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE		
	mensuelle CHAMOIS	bimensuelle BLEUE	bimensuelle VERTE	1 AN	6 MOIS	3 MOIS
Paris.	10	14	18	25	13	7 »
Département de la Seine (Hors Paris). . . .	11	16	20	27	14	7 50
Départements, Algérie, Tunisie, Tripoli (ville). .	12	18	22	29	15	8 »
Pays faisant partie de l'Union postale. . . .	14	19	24	35	18	9 50
Pays ne faisant pas partie de l'Union postale. .	18	24	30	45	23	12 »

PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS

TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO DE DÉCEMBRE 1891

TABLEAU DU SPHINX

Abonnées qui ont donné les solutions justes :

Grise et Brune. — Avec mon grand frère. — Noëlina. — Marguerite. — L. A M. A. — Trilby. — Jane. — Une jeune Polonaise. — Deux Pigeonnettes. — Violette du czar. — Mirane. — Fabienne. — Fleur des champs. — A travers le taillis. — E. B. C. C. à Milan. — Une amie de Stello. — Marguerite V. — Œillet blanc à Sainte-Hélène. — Fleur des champs (oncle et nièces). — Une Espagnole qui aime la France. — Fleur d'ajonc. — Une O Vernis hâte. — Anoutchka. — Une Admiratrice de Versailles. — Azalée rose des Pyrénées. — Perdues dans le Bocage. — Une Abonnée de Carignan. — Une ancienne abonnée de la « Poupée Modèle ». — Yeux de gazelle. — Les deux petites tantes de Matt. — La Sœur d'un Midship. — Mlle P. A. à la Seyne-sur-Mer. — L'1 G Nue. — Jeanne Danse et Gabrielle Chilot. — Un Serin et une Serine de Serin — M.-L. Potinière. — Bruyère blanche et Bruyère rose. — A. B. A. Lérouville. — Germaine — Lœtitia V. — Œillet panaché. — Mon Mau et Moi. — Pomme verte. — Un Groupe d'amies à Orléans. — Fleur de muraille. — Trois Parisiennes. — Lise et Jeanne. — Leste et Lente. — Envoi du couvent des Ursulines à C — Au Château. — En laissant tomber l'averse. — Cousins et Cousines. — Deux Blondes et deux Brunes. — Boute-en-train. — Mme V. à Lyon. — Un Vendéenne. — Un Envoi de Saint-Pétersbourg. — Fleur de houx. — Cœur d'artichaut. — Un Courrier de New-York. — Une Abonnée de 20e année. — Miss Culbute et Miss Malice. — En famille. — Collégiens et Pensionnaires un jeudi. — Bouquet tricolore. — Entre la France et la Russie. — Une Branche de houx — Une Abonnée des bords du Rhin. — Raphaëla. — Moi et ma tante. — Rêvant au clair de lune. — Deux Elèves libres des Dominicaines. — Diavolina. — Henriette et Rosette, deux fidèles abonnées. — Une Enfant de la Souterraine. — Une Fanatique de Chopin — Au Pays de la Neige. — Une Pâquerette alsacienne, Française de cœur. — Alix Gibrat. — Deux Sœurs à L. — Bouquet parfumé. — Tout cœur pour son journal. — Rose de Nice. — Envoi de Bruges. — Une Morvandiote. — Une Petite Violette. — Rayon de Soleil. — Cile et Guite. — Églantine et Marguerite. — Graziella. — Près de Criquet. — Sur les bords de la Garonne. — Jeanne au bord de la mer. — Germaine L B.

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

Un Timide, M. E. — Nous ne saurions répondre par un refus à une demande formulée si discrètement, monsieur. Veuillez donc adresser votre envoi au Directeur, qui le soumettra de suite au *Comité de lecture* de notre journal. J'ajouterai qu'il nous est toujours agréable et très consolant de voir apprécier notre œuvre par un esprit délicat et ami du vrai bien.

Rose des vents qui vous remercie. — 1° Pour si peu que l'on ait connu le défunt, il y a toujours quelque chose à en dire, des regrets à exprimer; cela se doit certainement. — 2° Ne pas envoyer votre carte, sans cependant paraître repousser des avances dues sans doute à autre chose qu'au voisinage. Il faut dans tout ceci une grande prudence.

Marjolaine. — Il aurait fallu écrire plus tôt pour recevoir une réponse en novembre ; mille regrets d'arriver trop tard; nous devons être esclaves du classement des lettres.

A. G., à H. — Le nom de votre amie est inscrit, mademoiselle. Nous souhaitons qu'elle aime le journal comme vous l'aimez et soit, comme vous, une zélée propagatrice. Merci.

M. P. (La Serre). — Nous prenons note de votre souhait, sans cependant nous engager absolument. Soyez assurée, en tout cas, de notre désir d'être agréable en même temps qu'utile à nos abonnées.

Une désolée. — Consolez-vous, vos cheveux gris reprendront leur couleur primitive, soit blond, châtain clair, châtain brun ou noir, si vous employez le Rénovateur à base de quinine, de Robinet, chimiste, 39, rue de Trévise, Paris. Boîte complète 5 et 8 fr. *franco*, mandat-poste.

Mouton. — Il ne faut pas lire cet auteur ; je me permettrais de vous le défendre si je vous connaissais mieux. — Je ne suis point étonnée que vous soyez aussi satisfaite des corsets de Mme Guelle. Je vous avais bien prévenue et de son talent et de son exactitude. — La Teinturerie Européenne en toute confiance.

Blondine, rêveuse, impatiente, qui aime les petits enfants. — *La Journée chrétienne d'une jeune fille*, ouvrage en deux volumes, de Mme Bourdon, est de 6 fr. 75 franco. — On n'a pu nous indiquer l'éditeur du second ouvrage que vous désiriez. — Il n'est pas interdit aux jeunes filles de porter des bagues à la seule condition qu'elles soient simples et en petit nombre.

Trilby. — Peut s'adresser à M. Virgile, coiffeur très à la mode, 14, rue du Hanovre.

Najella, la gitana. — Vous n'avez qu'à adresser vos lettres au bureau du journal, en y joignant la bande d'adresse d'une de vos livraisons

Une brume d'avril. — Ecrire le 20 octobre pour recevoir une réponse le 1er novembre ! c'était chose impossible. Notre renseignement lui sera-t-il encore utile ? Le voici quand même : Skung ou queues de petits-gris pour le boa. Les plumes sont bien jolies.

Miss Hélyett. — La natte tombante est en effet un peu enfant, mais il y a bien d'autres genres de coiffure que la coiffure grecque ; seulement nous risquerions de tomber fort mal en vous en indiquant une, ne vous connaissant pas ; essayez-en de différentes, c'est le meilleur conseil que nous puissions vous donner. — Vous pourriez remplacer le cotillon par le menuet de nos arrière grand'-mères, qu'on a dansé dans quelques salons ces dernières années.

Madame du V. — De préférence, nous achetons les étoffes noires dans une maison spéciale de deuil ; il y a plus de garantie comme qualité et durée. C'est donc à la Scabieuse, 10, rue de la Paix, que nous vous adressons, ainsi que pour les jaquettes, chapeaux et tout ce qui concerne le grand et le demi-deuil.

Mademoiselle G. P. — Pris note.

N° 129. — La capote, pour une personne de trente ans, est beaucoup plus habillée que le chapeau rond ; elle se porte avec ou sans brides. La voilette nouée sous le menton est un peu abandonnée.

Mesdemoiselles A. — Vite, demandez l'Eau et la Pommade vivifiques de A. B., à M. L. Bonneville, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise). Ces excellentes préparations arrêteront la chute de vos cheveux ; de plus, elles les feront abondamment repousser en faisant disparaître les pellicules, cause de ces démangeaisons qui occasionnent leur perte.

Violette du Languedoc et ses trois petites amies. — En parcourant quelques articles de « Revue musicale » que vous porte chaque mois votre journal, il vous sera facile d'enrichir votre répertoire avec les morceaux et romances qu'il indique aux jeunes musiciennes.

Amie du Journal depuis bientôt trente ans. — Nous connaissons fort peu les magasins dont vous nous parlez et nous n'y avons jamais fait d'emplettes ; nous savons toutefois qu'on laisse circuler très librement au milieu des objets exposés, ce qui permet de se rendre compte par soi-même de la réalité des bons marchés annoncés. — Aucun des modèles que nous publions ou avons publiés, ne peut être détaché de la livraison qui le contient.

Une abonnée fidèle. — Les renseignements demandés ne me sont point encore parvenus ; je ne pourrai vous répondre qu'au numéro du mois prochain. Mille regrets.

N. D. Romont. — Pris note.

Isolée. — Nous engageons notre aimable abonnée à vouloir bien recueillir elle-même les éléments de cette liste dans les études bibliographiques que nous publions justement à cet effet.

Une fiancée. — Mlle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel, se chargera du double trousseau de robe et de linge ; demander des échantillons, que Mlle Thirion vous enverra, en les combinant pour costumes de tous les jours et costumes habillés, avec prix et indication des garnitures. Nous ne pouvons mieux vous adresser.

Une jeune abonnée. — Non, mademoiselle, nous n'avons pas ces supports d'abat-jour ; vous les trouverez dans tous les magasins de nouveautés, ou si vous le préférez, dans les maisons spéciales d'articles d'éclairage.

Jenny. — 1° Nous ignorons si cet ouvrage a eu une suite, nous vous renseignerons dans le prochain numéro. — 2° Le crocket et le lawn-tennis sont toujours très en vogue. — 3° Probablement. — 4° Je ne vois pas trop quelle partie du casier à musique vous pourriez recouvrir de tapisserie ; si vous désirez l'orner, quelques petites draperies d'étoffe seraient moins épaisses et feraient, je crois, meilleur effet.

Inquiète. — Vous vous exagérez très probablement le mal. Pour y remédier, recourez à Mme Guelle, dont le corset orthopédique, bien examiné, a eu l'approbation des médecins. Il ne fatigue pas et les coussins creux obvient a certaine défectuosité de la taille. Le corset à épaulière pour votre fillette. Mme Emma Guelle, 3, place du Théâtre-Français.

Noisy-le-Sec. — Il a été publié en septembre 1890 un dessus de clavier point à la croix, et vous trouverez dans l'Album de juin de cette année 1891, un chiffre L N enlacés que vous pourrez y adapter. Si vous ne teniez pas au point de croix, les dessus de claviers parus ces deux derniers mois vous éviteraient toute recherche ; il y a aussi, parmi nos dessins en point à la croix pour objets divers, de nombreux motifs à choisir.

Deux jumelles. — Pourquoi pas le chapeau en feutre gris à lames de peluche ? Le garnir de velours et d'une petite plume. C'est ainsi que Mme Rabit, 26, rue de Châteaudun, le comprend pour les jeunes filles, et Mme Rabit a un goût exquis, goût essentiellement parisien : son talent sait trouver ce qui convient pour embellir encore le plus charmant visage.

A. B. — Une toilette de drap de nuance claire est ce qui conviendra le mieux à cette époque ; la gravure de ce mois vous donne un fort joli modèle que nous vous engageons à suivre au moins quant à la façon, car la couleur reste subordonnée au goût de chacune ; pour le reste, lire nos articles « Modes ».

Une amie du Journal. — 1° Vous servir d'or en poudre délié dans du vernis copal. — 2° L'eau à la température du visage, ne sentir ni le froid, ni le chaud. — 3° Le salpêtre que vous achèterez aura les mêmes propriétés que celui que vous récolteriez dans votre cave. — 4° Votre fourrure fera très bien en boa long. — 5° Nous vous conseillons à Mlle Thirion. — Merci de votre obligeante indication.

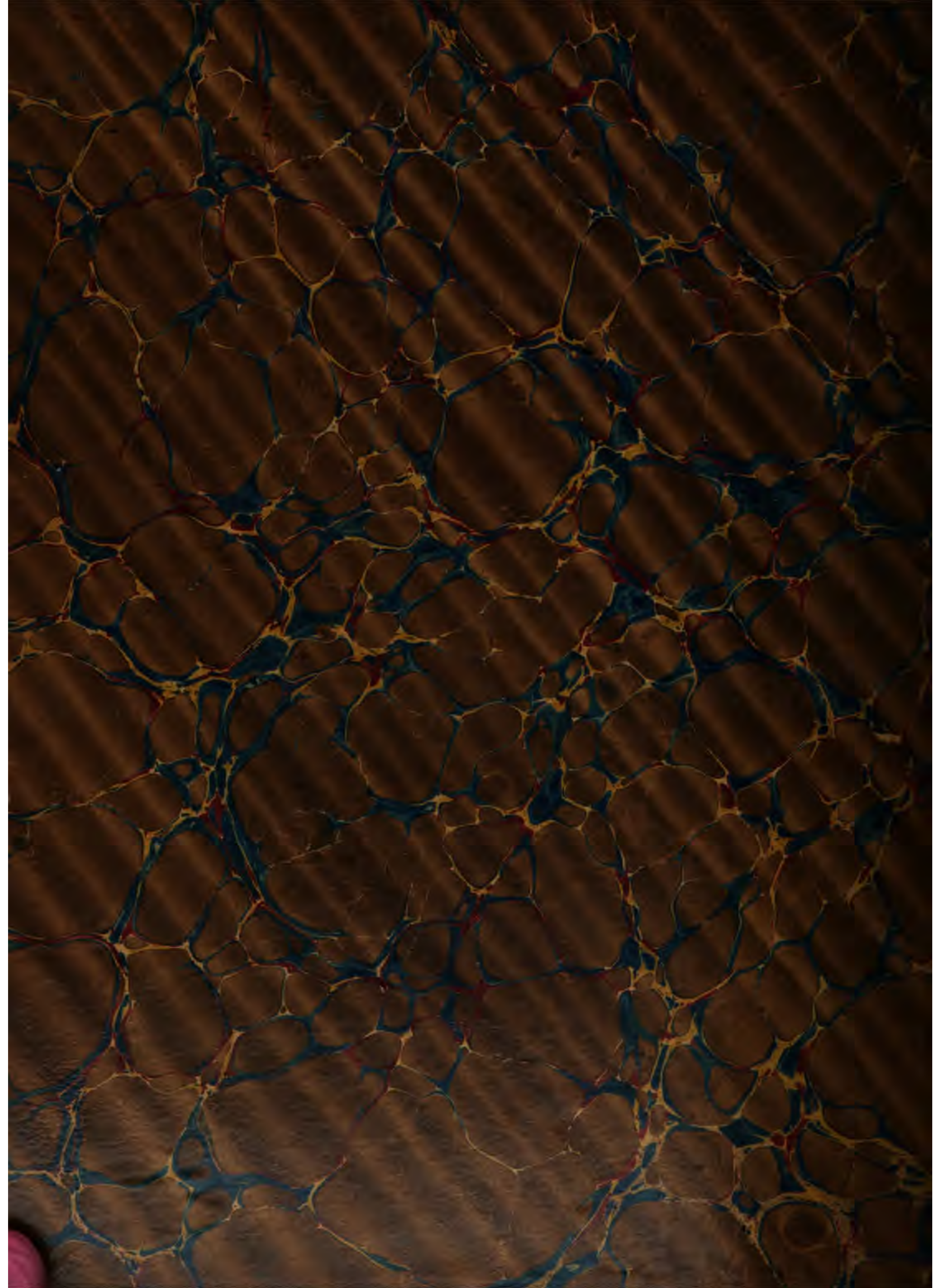
Une étrangère. — Voici pour notre aimable amie deux

titres de comédies de salon pour deux rôles de jeunes filles : « Les Souliers de bal, et Fin de bail », à la librairie Théâtrale, 14, rue de Grammont; nous souhaitons qu'elles leur fassent passer d'aussi agréables moments que la première.

E. B. C. Golomboutha. — Nous ne croyons pas qu'il soit possible de conserver à un bouquet sa forme et sa couleur; la plupart des fleurs ne sèchent bien qu'aplaties; quelques-unes, comme les rhodonthes, supportent d'être séchées si on les suspend par les tiges la tête en bas, e peuvent alors être remises en touffes.

Un conseil pour une indécise. — Costume en drap et jaquette assortie; nous avons vus cela chez Mme Turle, 9, rue de Clichy; allez-y bien vite. Façon charmante, très plate, ourlée de velours ou d'astrakan. Mme Turle habille fort bien. Les corsages, gracieusement garnis, prennent la taille avec élégance et l'ouvrage est minutieusement soigné.

Paris. - Alcan-Lévy, imprimeur breveté 24, rue Chauchat.




This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.
A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.
Please return promptly.